

## La vie et l'œuvre du compositeur autrichien Joseph Anton Bruckner (1824-1855)

### AB 19 : Les ancêtres d'Anton Bruckner (1248-1823)

Les ancêtres du compositeur Anton Bruckner remontent jusqu'au 15<sup>e</sup> siècle.

Les racines du nom « Bruckner » (anciennement, Pruckner) proviennent des vastes prés de la région de Velden (Alms Velden) . Velden am Wörther See est aujourd'hui une commune du district de Villach-Land, en Carinthie. Le 1<sup>er</sup> acte de naissance officiel est daté de septembre 1248, signé par l'évêque de Passau, un certain Rüdiger. Le monastère de Saint-Florian agissait alors comme église paroissiale du village d'Ansfelden.

(Austrian villages have their own little mountain pastures called « alms » that sit above the villages themselves. For example, « Straniger Alm » is the pasture above the village « Straniger » .)

Depuis le 15<sup>e</sup> siècle, les ancêtres (du côté paternel) du compositeur Anton Bruckner étaient de modestes fermiers et des artisans, vivant tout près d'un pont dans les collines fertiles de Mostviertler, au sud de Walsee-Sindelburg en Basse-Autriche (la région est réputée pour sa production de cidre) . Ce qui explique l'appellation : " Pruckner an der Pruckhen " .

### AB 20 : Les racines d'Anton Bruckner au pays de Mostviertel

Dans le Mostviertel (« Mühlviertel ») , les amateurs d'architecture et d'histoire emprunteront le chemin des Châteaux. Pour découvrir la montagne dans toute sa splendeur, il faut emprunter le circuit du Dachstein ou le chemin des Alpes calcaires. Quant au « Donausteig » , il emprunte la pittoresque vallée du Danube, entre Grein et Passau.

La randonnée part de la cité médiévale de Freistadt et conduit à Grein. Les paysages sont pittoresques et variés et les randonneurs pourront notamment admirer les vestiges du fort de Dornach, l'église de Kefermarkt, les vestiges de Prandegg (qui fut le 2<sup>e</sup> plus grand ensemble fortifié de Haute-Autriche) et ceux du fort de Rutenstein, le château de Kreuzen (avec une vue sur la vallée du Danube et jusqu'aux Alpes) et, enfin, le château de Klam, forteresse la mieux conservée de Haute-Autriche.

### Dachstein

Les montagnes des alentours de l'imposant massif du Dachstein se parcourent en une randonnée en 8 étapes. L'itinéraire part du très pittoresque lac de Gosau puis passe par la crête du même nom et la face sud du Dachstein pour aboutir à Ramsau. De là, vous franchirez le glacier et marcherez vers l'est jusqu'au refuge de Guttenberghaus et au Stoderzinken. Vous marcherez dans les traces des pèlerins pour traverser le plateau vers le nord, puis suivrez la Traun sur des chemins plats et traverserez le Salzkammergut en passant par Bad Aussee, Obertraun, Hallstatt et Bad Goisern. Il ne vous restera plus qu'à franchir les Kalmberggebirge pour retourner à Gosau.

## Les Alpes calcaires

Ce chemin de randonnée au long cours relie sur 150 kilomètres Reichraming, dans la vallée de l'Enns, et le massif Mort, près de Hinterstoder. Il permet de découvrir les plus beaux paysages du parc national des Alpes calcaires. L'itinéraire franchit les Sensengebirge pour accéder à Windischgarsten, puis Spital am Pyhrn pour vous emmener à la Wurzeralm. De là, vous passerez par Hinterstoder et le Flötzersteig pour arriver enfin à Sankt Pankraz.

## Donausteig

Le Donausteig est un chemin qui longe les 2 rives du Danube, entre Passau et Grein, sur 450 kilomètres de paysages naturels et culturels variés. De nombreux endroits permettent de savourer les fabuleux paysages du Donauland, ainsi que ses non moins fabuleuses spécialités culinaires. Et plusieurs petits circuits vous invitent à faire un crochet depuis l'itinéraire principal pour vous imprégner du charme de l'arrière-pays.

...

Le Mostviertel (« Mühlviertel ») est une région correspondant au quart sud-ouest de la Basse-Autriche, d'une superficie de 5,500 kilomètres carrés. Au nord, il est bordé par le Danube, au sud et à l'ouest par la Styrie et la Haute-Autriche, et à l'est par le Wienerwald.

Malgré l'inexactitude de la tradition orale et l'insuffisance des recherches menées sur les ancêtres d'Anton Bruckner, il semble bien qu'ils aient élu résidence en Haute-Autriche et ce depuis des temps immémoriaux. De là est né le « mythe » aujourd'hui répandu.

Le père de Anton Bruckner (Josef junior) est né dans la région de l'Enns supérieur. Tous les autres ancêtres, du côté paternel (en fait, une succession ininterrompue), provenaient de la région de Mostviertler, en Basse-Autriche. Ils y vivaient comme agriculteurs et paysans depuis le 15<sup>e</sup> siècle.

À partir de 1745, certains de la lignée exerceront une profession noble à Sindelburg, dans le Wallsee (qui fait maintenant partie du district de Amstetten). Nous devons cette information à la recherche exhaustive de Ernst Schwanzara (un élève de Bruckner, à Vienne) qui publia, en 1933, l'arbre généalogique complet des « Bruckner ».

Le nom de « Bruckner » origine de « Prugg » qui signifie en vieux dialecte autrichien : pont. À cette époque, il était de tradition d'associer le nom de famille avec le lieu de résidence. Les « Pruckner » vivait tout près d'un pont. En France, on aurait dit : la famille Dupont.

Le berceau de la famille Bruckner se trouve à Œd, marché rural important situé à quelque 50 kilomètres de Linz, sur la route de Vienne. À quelque distance de cette bourgade, près du hameau nommé Pyrha (« Sankt Pölten-Land »), existe encore une grande ferme implantée à 200 mètres d'un pont. L'arrière-grand-père d'Anton, propriétaire de cette ferme dite « Pruckenhof », portait lui-même le nom de « Pruckhner ». Ses ancêtres ont été recensés jusqu'au XIV<sup>e</sup>

siècle (voir August Göllerich, volume IV/4) .

Le plus vieil ancêtre documenté (clairement défini au plan étymologique) est mentionné dans le registre foncier de la région du Wallsee, datant de 1449 : (« Jörg hueb au prugk ») . Il résidait à environ 200 mètres du pont.

Si vous partez de Œd près d'Amstetten, en direction de Sindelburg, vous passerez à travers la colline fertile de Teufelsberg pour ensuite enjamber le pont de Sommerauerbach. Vous serez alors arrivé à « an der Brück » . À environ à 200 mètres du pont (qui porte le nom de l'endroit : « an der Brück ») , vous trouverez le « Bruckhof » (la maison des Bruckner) où a résidé l'ancêtre paysan, Jörg (« Jörg Pruckner, au prugk ») .

On peut visiter la maison des ancêtres paysans de Bruckner : la « Bruckhof » au 1, 3313 Wallsee-Sindelburg, [www.bruckhof.net](http://www.bruckhof.net) - téléphone : 07478-434. Le lieu héberge aujourd'hui le réputé restaurant-taverne rustique appartenant à une famille, productrice local de cidre : Les Lampersberger : Léopold, Marie aidés de leurs 4 filles. On peut aussi y flâner dans la cour intérieure réaménagée.

Une plaque commémorative sur les « B(P)ruckner » orne la façade. Nous devons cette minutieuse recherche généalogique, effectuée en 1933, à Ernst Schwanzara. (On peut également lire sur l'historique de ce village dans le supplément du Journal officiel du docteur Heimo Cerny, le médecin d'Amstetten.)

Autres ancêtres :

Un certain Stöffl (Stephan) Prugg est né vers 1500.

Mert Pruggner an der Prugk (Martin Pruggner vivant à Prugk) est né vers 1530.

En 1702, Martin Pruckner (1656-1737) épouse « en seconde noce » Madeleine Heimberger, une paysane du village de Pyhra dans le district de Sankt Pölten-Land, en Basse-Autriche.

Né vers 1575, Michaël Pruckhner an der Pruckhen (vivant à Pruckhen) épouse une certaine Magdalene, vers 1615. Ils vivront à Pruckhen jusqu'en 1625. Puis, ils se rendront au village de Pyhra dans le district de Sankt Pölten-Land, en Basse-Autriche (au moins jusqu'en 1634) .

...

Exploité pendant 2 siècles par les « Prucknern » , le terrain passera, en 1625, à des étrangers. Mais Georg (Jörg) Pruckner an der Pruckhen (1608-1684) va le récupérer en 1646, lors de son mariage à Anna Pruckner qui provenait du village de Pyhra dans le district de Sankt Pölten-Land, en Basse-Autriche. Le lot se trouve à proximité de la maison ancestrale des Bruckner à Pyhra, près de Œd. C'est là que naîtra, en 1715, l'arrière-grand-père du futur compositeur Anton Bruckner : Josef Pruckner « sénior » .

He acquired some wealth by marriage and, in leaving the family home, turned from a long line of peasants and farmers who had prospered for a time, had owned quarries, had even in a few cases become aldermen and acquired nobility, and established himself in CEd as a house-owner, innkeeper and broom-maker.

## Schloß Weinberg

### Von der Wehranlage zum Herrschaftssitz

Nach einer ersten urkundlichen Erwähnung einer Feste um 1274 geht die heutige Vierflügelanlage auf eine gotische Burg mit Grundmauern aus dem 12. Jahrhundert zurück. Strategisch ideal auf einem Felsmassiv positioniert, überblickt man weite Teile des heutigen Bezirks Freistadt und des Aisttals, dessen Bedeutung als Haupthandelsweg im Mittelalter weitgehend in Vergessenheit geraten ist.

### Mittelalterliche Burganlage

Der romanische und gotische Bauern der ehemaligen Burg war zweigeschoßig und nahezu rechteckig. Im Zentrum befanden sich ein Innenhof (heute « Grüner Hof ») und der mittelalterliche Bergfried. Die Verteidigungsanlage wurde im Laufe der Jahrhunderte immer wieder erweitert um der Dorfbevölkerung und den Burgbewohner / innen ausreichend Schutz bei feindlichen Angriffen zu gewähren und neuen Waffensystemen gerecht zu werden.

### Repräsentatives Renaissanceschloß

Um 1600 wurde die mittelalterliche Burg zu einem Schloß im Stile der Renaissance um- und ausgebaut. Hans Wilhelm von Zelking (1561-1627) vollzog den Wandel von der standhaften Wehrburg zum repräsentativen Herrschaftssitz. Zu dieser Zeit entstanden die Prunkräumen, sowie der Renaissancegarten und der mächtige Schloßturm im Renaissanceschloß im Mühlviertel.

### Barocke Erweiterung

Nachdem Schloß Weinberg 1629 in den Besitz der deutschen Adelsfamilie von Thürheim überging, veranlaßten diese die barocken Umbauarbeiten, und andere die Errichtung der Schloßkapelle und die Einrichtung der Schloßapotheke.

### 20. Jahrhundert

Nach dem I. Weltkrieg wurde in einem Teil des Schloßes ein Beherbergungsbetrieb eingerichtet. 1945 war Schloß Weinberg Quartier für die russische Besatzung. 1946 kehrte die Familie Thürheim auf das Schloß zurück und es gelang den land- und forstwirtschaftlichen Betrieb wieder aufzubauen.

Um das Schloß zu erhalten wurde der Verein Schloß Weinberg gegründet, der sich tatkräftig für die Sanierung des Schloßes einsetzte.

## Oberösterreichisches Kulturgut

1986 pachtete das Land Oberösterreich das Schloß auf 99 Jahre und ließ eine aufwändige, historisch getreue Restaurierung der Innenräume und Außenanlagen durchführen. Seit der Oberösterreichischen Landesausstellung 1988 hat sich Schloß Weinberg als Landesbildungszentrum und Veranstaltungsort etabliert.

## Von Besitztum und Herrschaften

### 800 Jahre belebte Mauern

Die ursprüngliche Burganlage war Teil der landesfürstlichen Herrschaft Freistadt, die nach dem Aussterben der Herrn von Klamm-Velburg im Jahre 1218 an die Babenberger gelangt war. Diese traten es ihrerseits im frühen 14. Jahrhundert an das Geschlecht der Piber ab.

Ab Mitte des 14. Jahrhunderts lenkte das Adelsgeschlecht der Zelkinger die Geschicke der Grundherrschaft Weinberg. Die Markterhebung Kefermarkts, der Bau der Pfarrkirche mit dem berühmten Flügelaltar sowie der umfangreiche Um- und Ausbau der spätgotischen Burganlage zum repräsentativen Schloß fallen in diese Zeit.

Aufgrund der Ausweisung des protestantischen Adels, zu denen auch die Zelkinger gehörten, kam Schloß Weinberg 1629 in den Besitz der schwäbischen Adelsfamilie von Thürheim. Nach der Auflösung der Grundherrschaft im Jahr 1848 blieben die Thürheims und deren Nachkommen im Besitz des Schloßes, die es seit 1986 zur öffentlichen Nutzung an das Land Oberösterreich verpachten.

...

Das Schloß Weinberg ist eine Schloßanlage in Oberösterreich und liegt am Weinberg oberhalb des Ortes Kefermarkt im Mühlviertel. Die erste Burg an dieser Stelle wurde im 11./12. Jahrhundert errichtet. Umbau zu einem Renaissanceschloß durch Hans Wilhelm von Zelking um 1600. Die Thürheimer kauften 1629 den Besitz. Nachdem es Anfangs der 1980er Jahre fast unbewohnbar wurde, pachtete das Land Oberösterreich das Schloß 1986 auf 99 Jahre, renovierte es und veranstaltete 1988 eine Landesausstellung in den Räumlichkeiten. Seit 1989 dient das Schloß als Landesbildungs- und Musikzentrum.

Ursprünglich befand sich Weinberg in der Herrschaft Freistadt und wurde als ein landesfürstliches Lehen davon abgespalten. Dieser Vorgang dürfte mit dem Burghauptmann von Freistadt, Otto II. von Zelking, in Zusammenhang stehen. Otto dürfte damals schon ein Teillehnen der Burg erhalten haben. Die erste urkundliche Erwähnung von Weinberg erfolgte 1274. Weitere Teillehen von Weinberg erhielten die Piber und die Wildungsmauer. Die Burg selbst existierte schon länger und entstand, nachdem die Rodung des umliegenden Waldes abgeschlossen war. Erst aus dem Jahre 1378 existiert ein Kaufvertrag in dem die Zelkinger als alleinige Burgbesitzer ausgewiesen werden.

Die Brüder Ruger und Alber von Zelking waren die ersten Schloßherren des Adelsgeschlechts. Besonders erwähnenswert ist Christoph von Zelking (gestorben 1491), der die Herrschaft Weinberg durch Zukäufe erheblich vergrößerte und so zu einem wichtigen Grundherren der Region aufstieg. Zusätzlich war er auch Pfleger von Freistadt. Unter Christoph erfolgte 1490 die Errichtung der Pfarrkirche Kefermarkt samt dem spätgotischen Flügelaltar und die Erhebung des Ortes zum Markt am 17. September 1479. 1510 hob Kaiser Maximilian I. die landesfürstliche Lehenshoheit auf und die Herrschaft Weinberg war von nun an ein freies Eigen. Unter Hanns Wilhelm wurden Umbauten vorgenommen und das Schloß diente in der Zeit der Türkengefahr (1594) als Fluchtort für die Kefermarkter Bevölkerung. Aus diesem Grund verfügte das Schloß über eine militärisch gute Ausstattung. Da die Zelkinger protestantisch waren, wurden sie im Zuge der Gegenreformation gezwungen, das Schloß zu verkaufen. Christoph Wilhelm von Zelking, der Vetter von Hanns Wilhelm, verkaufte das Schloß am 15. Juni 1629 um 210.000 Gulden und 1.200 Reichstaler an Hans Christoph von Thürheim zu Bibrachzell, Pfleger der passauischen Herrschaft Ebelsberg.

Die Thürheimer selbst kletterten die Karriereleiter nach oben und wurden 1666 zu Reichsgrafen ernannt. Im 18. Jahrhundert stellten sie zwei Landeshauptmänner und übten das Obristen-Erblandfalkenmeisteramt aus. Das Schloß wurde in dieser Zeit immer wieder leicht verändert und umgebaut.

Im Zweiten Weltkrieg verwüsteten 1945 sowjetische Soldaten das Schloß, so daß das Hauptgebäude nicht mehr bewohnbar war. Im Mai 1946 gab die Besatzungsmacht das Schloß wieder her, nachdem alles Wertvolle abtransportiert war. Zwischen 1946 und 1954 diente das Schloß als Schulungsheim für die Gewerkschaft der Bau- und Holzarbeiter. Kurzzeitig diente es dem Kriegsoferversband als Kindererholungsheim.

Bis zum Aussterben des Geschlechts der Thürheim im Jahre 1961 blieb Schloß Weinberg in seinem Besitz. Danach ging der Besitz an Hans Ludwig von Gablenz-Thürheim und Christian von Zimmermann-Thürheim über. 1983 gründete sich der Verein « Schloß Weinberg » mit dem Ziel, das schon fast verfallene Schloß zu retten. 1986 pachtete das Land Oberösterreich das Schloß für 99 Jahre und renovierte es um rund 6 Millionen Euro. Im Jahr 1988 wurde das Schloß mit einer Landesausstellung zum Thema Das Mühlviertel - Natur, Kultur, Leben wieder eröffnet. Die Ausstellung zählte rund 400.000 Besucher. Seit 1989 in ein Landesbildungs- und Musikzentrum in den Räumlichkeiten untergebracht, im selben Jahr wurde in den historischen Stallungen des 400 Jahre alten Meierhofes eine Gasthausbrauerei eingerichtet. Jedes zweite Adventwochenende findet seit 1989 der Weihnachtsmarkt Weinberger Advent im und vor dem Schloß statt. Im Schloß werden kunsthandwerkliche Produkte ausgestellt. In den ehemaligen Prunkräumen finden gelegentlich Konzerte und andere kulturelle Veranstaltungen statt, wie ein Ostermarkt (seit 1999) und eine Seniorenmesse (seit 2007).

Das imposante Schloß steht rund 600 Meter über A. auf einem nach Südwesten abfallenden Höhenrücken des Buchbergs. Im Kern ist es eine gotische Burg, die im 16. Jahrhundert zu einem Renaissanceschloß umgebaut wurde. Die mittelalterliche Burg mit einem rechteckigen, mehrgeschossigen Wohnturm (26 x 27 Meter) ist im Nordteil des heutigen Schloßes erkennbar. Die Burg war zu Beginn des 14. Jahrhunderts mit einer Ringmauer samt Wehrtürmen umgeben. Am Ende des 14. Jahrhunderts folgte im Osten eine 18 Meter hohe, 3 Meter dicke und 26 Meter lange Mauer, um gegen Angriffe besser geschützt zu sein. Diese Mauer wurde im 17. Jahrhundert umgebaut und dient seitdem als Außenseite für Wohnräume.

Der Zugang zum Schloß erfolgt von Osten durch zwei Tore. Der äußere Tor war mit einer Wippbrücke gesichert und eine Steinbrücke ist ihm vorgelagert. Das innere Tor sitzt an der ehemaligen Zwingermauer, an der die ehemaligen Wehrgänge noch erkennbar sind. Vor der Ringmauer befindet sich ein Graben, in dem angeblich Wölfe gehalten wurden. Der schmale äußere Hof des Schloßes umgibt den Hauptbau, das eigentliche Schloß. Dies ist ein viergeschoßiger Bau mit einem rechteckigen Innenhof. Eine Zisterne im Innenhof entwässert in den 42 Meter tiefen Ziehbrunnen aus dem Jahr 1589.

Ein um 1600 errichteter, viereckiger Turm dominiert das Schloß. Der Zwiebelturm wurde ihm erst nach dem Brand von 1882 aufgesetzt. Im Westen stehen an den Hausecken zwei runde Ecktürme mit Kegeldächern.

Die ehemaligen Prunkräume sind die stuckierten Decken und mit Stichkappengewölben ausgestattet. Die Türen sind teils mit wuchtigen, verzierten Portalrahmen versehen. Bei der letzten Renovierung wurden die bunten Wandfresken wiederhergestellt. Im ehemaligen Ahnensaal steht ein schöner Renaissance-Kachelofen mit bunten Figurenkacheln von antiken und mythologischen Herrschern. 16 gemalte Wappenpyramiden verschönern den Raum. Der Rittersaal, der die gesamte Ostfront einnimmt, ist von einem Tonnengewölbe mit Fresken von Johann Philipp Ruckerbauer überspannt. Eine gotische Schloßkapelle hat es vermutlich nie gegeben. Jedenfalls konnten bei den Renovierungsarbeiten in den 1980er Jahren keine Reste davon gefunden werden. 1635 wurde aus einem Halbschalenverteidigungsturm die barocke Schloßkapelle erbaut. Das Altarbild der Kapelle stammt vermutlich von Bartolomeo Altomonte. Ein weiterer Halbschalenverteidigungsturm im Schloßgarten wurde im 16. Jahrhundert, zu einem ein Falknerhaus umgewidmet. Die Renaissanceornamentik besteht aus verschiedenfarbigen Granitsteinchen.

Die reiche Innenausstattung der 220 Räume sowie die Waffensammlung und das Familienmuseum ging 1945 durch Plünderung verloren. Nur die barocke Schloßapotheke und das umfassende Schloßarchiv konnte gerettet werden. Ersteres befindet sich im Linzer Schloßmuseum, zweiteres befindet sich im Oberösterreichischen Landesarchiv.

...

Das erste Feste Haus auf dem Weinberger Felsen entstand vermutlich erst im 13. Jahrhundert als die Rodung und Besiedlung des urwaldartigen Nordwaldes bereits abgeschlossen war. Die erste urkundliche Erwähnung erfolgte 1305 mit Peter dem Piber, der damals das landesfürstliche Lehen innehatte. Es war zuvor von der alten Herrschaft Freistadt abgespalten worden. 1378 kam es in den Besitz der Brüder Ruger und Alber von Zelking, wobei die Zelkinger bereits seit 1359 die Hälfte der Burg besaßen. Christoph von Zelking war Rat Friedrichs III und Pfleger von Freistadt. Er ließ die Pfarrkirche von Kefermarkt errichten und stiftete den berühmten spätgotischen Flügelaltar. 1510 hob Kaiser Maximilian I die landesfürstliche Lehenshoheit auf, so daß die Zelkinger nunmehr Weinberg als freies Eigen besaßen. In der Zeit der Türkengefahr (1594) war Weinberg als Fluchtort für die Bewohner der Umgebung vorgesehen, was auf eine gute militärische Ausstattung schließen läßt. Während des Oberösterreichischen Bauernkrieges belagerten wütende Anhänger Stefan Fadingers die Burg und konnten sie schließlich einnehmen. Als Protestant mußte Christoph Wilhelm von Zelking während der Gegenreformation Oberösterreich verlassen. Er verkaufte 1629 die Herrschaft und zog sich auf seine niederösterreichischen Besitzungen zurück. Käufer war Hans Christoph von Thürheim, der die Burg zum Schloß

umbauen ließ. Die Thürheim machten Karriere. 1666 wurden sie zu Reichsgrafen ernannt. Im 18. Jahrhundert stellten sie zwei Landeshauptmänner und übten das Obristen-Erblaufkammeramt aus. Sie blieben bis zum Aussterben der Familie im Besitz von Weinberg. Durch die Ehe der Tochter des letzten Thürheimers, des Grafen Josef Andreas, kam die Herrschaft 1894 an die eingeheirateten Freiherren von Gablenz. Ihnen folgte Baron Christian von Zimmermann, dessen Erben noch Eigentümer des Schlosses sind.

Kaisersaal 1945 wurde Weinberg durch die russischen Besatzungstruppen schwer in Mitleidenschaft gezogen. Danach war das Hauptgebäude nicht mehr bewohnbar. Von 1946 bis 1954 diente es der Gewerkschaft der Bau- und Holzarbeiter als Schulungsheim, was den laufenden Verfall aber nicht aufhielt. Danach wurde das Schloß vom Kriegsofopferverband kurzzeitig als Kindererholungsheim benutzt. Wie bei so manchem reparaturbedürftigen Schloß, war auch bei Weinberg eine Landesausstellung die Rettung. Bevor diese 1988 stattfinden konnte, musste jedoch eine aufwändige Generalsanierung stattfinden. Weinberg wurde vom Land Oberösterreich auf 99 Jahre gepachtet und dient seit 1989 als Landesbildungs- und Musikzentrum. In den ehemaligen Prunkräumen finden gelegentlich Konzerte und andere kulturelle Veranstaltungen statt. Besonders stimmungsvoll ist der Weinberger Advent, der in und um das Schloß abgehalten wird.

Schloßapotheke Auf einem nach Südwesten abfallenden Höhenrücken steht die imposante Anlage des Schlosses Weinberg, das nach der Restaurierung wieder zu den schönsten und bedeutendsten Schlössern des Mühlviertels zählt. Es handelt sich dabei um eine im Kern gotische Burg, die im 16. Jahrhundert in ein Renaissanceschloß verwandelt wurde. Die mittelalterliche Anlage bestand aus einem rechteckigen, mehrgeschossigen Wohnturm mit einer Grundfläche von etwa 26 x 27 Meter. Er ist noch im Nordteil der heutigen Kernburg erkennbar. Dieses Feste Haus wurde zu Beginn des 14. Jahrhunderts mit einer durch Türme gesicherten Ringmauer umgeben. Gegen Ende desselben Jahrhunderts setzte man der Burg an der Angriffsseite im Osten eine 18 Meter hohe, 3 Meter dicke und 26 Meter lange Schildmauer vor. Durch die im 17. Jahrhundert angebauten Wohnräume und die dadurch notwendig gewordenen Fensterausbrüche hat sie ihre Wehrhaftigkeit verloren. Der Zugang erfolgt durch zwei in der Ostfront liegende Tore. Das vordere Tor war durch eine noch gut erhaltene Wippbrücke gesichert. Ihr vorgelagert ist eine lange Steinbrücke. Das zweite Tor ist in der ehemaligen Zwingermauer eingelaßen, deren Wehrgang noch teilweise vorhanden ist. Vor der Ringmauer liegt ein tiefer, trockener Graben, in dem seinerzeit sogar Wölfe gehalten wurden. Hat man beide Tore durchschritten, so gelangt man in den schmalen äußeren Hof, der den Hauptbau umgibt. Das eigentliche Schloß ist ein viergeschoßiger Bau um einen rechteckigen Innenhof. Hier befindet sich ein 45 Meter tiefer Ziehbrunnen mit einem Tretrad aus dem Jahr 1589. Ein viereckiger Turm springt aus der Baulinie vor. Sein flachgedrückter Zwiebelhelm und die Laterne wurden erst nach einem Brand im Jahr 1882 aufgesetzt. Im Südwesten und Nordwesten stehen zwei runde Ecktürme mit Kegeldächern.

Kachelofen im Ahnensaal Die meisten der ehemaligen Repräsentationsräume sind mit Stuckkappengewölben und stuckierten Decken ausgestattet. Die Türen des Kaisersaales sind mit wuchtigen, reich verzierten Portalrahmen versehen. Die bunten Wandfresken wurden bei der letzten Generalsanierung wiederhergestellt. Im ehemaligen Ahnensaal steht ein schöner Renaissance-Kachelofen mit bunten Figurenkacheln antiker und mythologischer Herrscher. Außerdem ist die fast vollplastische Stuckdecke aus dem Jahr 1604 besonders bemerkenswert. Die Tierfiguren scheinen direkt an den Putz geklebt zu sein. Sechzehn gemalte Wappenpyramiden zieren die Fensternischen. Der Rittersaal, der fast die ganze Ostfront einnimmt, wird von einem gewaltigen Tonnengewölbe überspannt. Fresken von Johann Philipp Ruckerbauer lockern den schweren Deckenstuck auf. Im « La Fontaine-Zimmer » hat sich eine mit Tierfabeln bemalte Balkendecke

aus dem 17. Jahrhundert erhalten. Die Schloßkapelle wurde ursprünglich im gotischen Stil errichtet. Nachdem sie 1617 durch einen Brand zerstört worden war, wurde sie 1635 erneuert. Bartolomeo Carlone schuf 1698-1699 den schönen Deckenstuck. Das Altarbild stammt vermutlich von Bartolomeo Altomonte. Die einst reiche Innenausstattung der meisten der 220 Räume sowie die Waffensammlung und das Familienmuseum sind 1945 durch die Plünderungen und Zerstörungen fast vollständig verloren gegangen. Dazu gehört auch das berühmte Schachspiel mit seinen überlebensgroßen Figuren. Teile der barocken Schloßapotheke, die Gräfin Maria Franziska von Thürheim im späten 17. Jahrhundert einrichtete, befinden sich seit dem Ende des Zweiten Weltkrieges im Linzer Schloßmuseum. Auch das von den Thürheim angelegte Schloßarchiv (eines der reichhaltigsten des Landes) konnte in letzter Minute gerettet und in das Oberösterreichische Landesarchiv überstellt werden. Im Schloßgarten steht ein Falknerhaus aus dem 18. Jahrhundert. Reste seiner Ausstattung finden sich heute im Wiener Kunsthistorischen Museum.

### Schloßbrauerei Weinberg

Weinberg Nr. 2, 4292 Kefermarkt (Gasthaus, Gasthof, Bierlokal) .

In Kefermarkt in der Region Mühlviertel erwartet Sie die Schloßbrauerei Weinberg in einem 400 Jahre alten Stallgebäude im Schloß Weinberg. Im Restaurant werden traditionelle Gerichte aus der Region serviert, in der hauseigenen Brauerei können Sie bei der Bierproduktion zusehen.

Die geräumigen Apartments und Studios in der Schloßbrauerei Weinberg - Erste öö. Gasthausbrauerei verfügen über eine Küchenzeile, einen TV und ein Badezimmer.

Am Hotel stehen kostenfreie Privatparkplätze zu Ihrer Verfügung. Direkt vor dem Haus verlaufen Wander- und Mountainbikerouten. Nach 1 km erreichen Sie einen Tennisplatz, einen Außenpool und einen Supermarkt.

Angelmöglichkeiten befinden sich in 500 Meter Entfernung, direkt neben dem Schloß gibt es einen Zoo.

...

Bier und Bayern, das sind, glaubt man den einschlägigen Broschüren, zwei Seiten einer Medaille. Daß auch andere Regionen im Alpenraum mit süffigen Spezialitäten aufwarten, zeigt sich spätestens bei einem Abstecher nach Kefermarkt, einer 2.100 Einwohner zählenden Ortschaft im ober-österreichischen Mühlviertel zehn Kilometer südöstlich von Freistadt. Der barocke Meierhof des Schloßes beherbergt eine Gasthausbrauerei. Die ehemaligen Pferdestallungen mit mächtigen Gewölben und Granitsäulen wurden zu urgemütlichen, stilvollen Gasträumen umgebaut. In der Gaststube stehen die kupfernen Braukessel, in denen vor den Augen des Gastes das Bier gebraut wird. Die Küche des Hauses legt ihren Akzent auf bodenständige Spezialitäten mit Pfiff und tut damit ein Übriges, die Fahrt in den kleinen Ort zu einem kulinarischen Erfolg zu machen. Als Ziel für einen Verdauungsspaziergang serviert die Gasthaus-brauerei die größte Attraktion des Ortes frei Haus : Schloß Weinberg grüßt nicht nur als nächster Nachbar zum Gasthaus herüber, es zählt überdies zu den schönsten Prunkbauten des Bundeslandes. Rittersaal, Fabelzimmer und Schloßkapelle sind die Höhepunkte bei einem Schloßbesuch. Im Ortskern weist die gotische Pfarrkirche Sankt Wolfgang eine echte Attraktion

auf : einen 13,5 Meter hohen Schnitzaltar aus dem 15. Jahrhundert mit zum Teil lebensgroßen Figuren.

## Weinberger Brautradition

Bereits 1387 war vom Brauen der Zelkinger, den ersten Schloßherren Weinbergs, die Rede. In den Herrschaftsbüchern wird das Brauhaus beim Schloße Weinberg mit seiner neuen kupfernen Braupfanne ab 1592 geführt und im Herrschaftsanschlag von 1650 mit 1.200 Florin bewertet.

Der zum Bierbrauen benötigte Hopfen wurde in der Umgebung gepflanzt. Der jährliche Bierausstoß lag im 18. Jahrhundert durchschnittlich bei 1750 Eimer (980 hl) , im Jahre 1795 sogar bei 3386 Eimer (1.896 hl) . Kopien dieser Dokumente können Sie in der Brauerei betrachten.

Seit 1989 befindet sich die Schloßbrauerei Weinberg - Erste oö. Gasthausbrauerei in den historischen Stallungen des 400 Jahre alten Meierhofes. Direkt in den Gasträumen wird das Weinberger Schloßbräu hell und dunkel mit einer Stammwürze von 11,8° und einem Alkoholgehalt von 4,5 % aus sauberem Weinberger Quellwasser, Mühlviertler Hopfen und Malz gebraut.

Das besondere an unserem Bier :

Handelsübliche Biere werden durch Filtrieren, Stabilisieren und Pasteurisieren künstlich haltbar und transportfähig gemacht. Sie verlieren dadurch an Bekömmlichkeit und wertvollen Inhaltsstoffen.

Wir verzichten auf derlei Methoden, so bleiben unserem naturbelassenen, unfiltrierten Bier die kostbaren Vitamine, Fermente und Spurenelemente voll erhalten. Ohne das Tageslicht zu erblicken, ohne lange Transportwege, bei gleichbleibender Temperatur kommt es vom Lagerkeller direkt zum Ausschank.

## Die Historie

Bereits 1387 war vom Brauen der Zelkinger, der ersten Schloßherren Weinbergs, die Rede. In den Herrschaftsbüchern wird das « Brauhaus beim Schloße Weinberg mit seiner Kupfernen Braupfanne » ab 1592 geführt und im « Herrschaftsanschlag » von 1650 mit 1.200 Gulden bewertet.

Der jährliche Bierausstoß lag im 18 Jahrhundert bei 1750 Eimer (980 hl) und 3386 Eimer (1.896 hl) . Kopien dieser Dokumente können Sie in der Brauerei betrachten.

1989 wurde an die Tradition wieder angeknüpft. Direkt in der Gaststube werden das Weinberger Schloßbräu hell und dunkel mit einer Stammwürze von 11,8° und einem Alkoholgehalt von 4,5 % aus reinstem Mühlviertler Hopfen und Malz gebraut.

## Historisches zum Schloß und aus der Umgebung

Schloß Weinberg, eine der mächtigsten Burganlagen des Landes, wurde 1274 erstmals erwähnt und ging von Peter dem Piber 1359 an die Herren von Zelking über.

Christoph von Zelking ließ von 1470 bis 1497 die Kirche und den gotischen Flügelaltar errichten und Khefferndorf zum Markt erheben. 1629 mußte der Besitz aus Glaubensgründen an die Grafen von Thürheim verkauft werden. Der Umbau der Burg zum Renaissanceschloß geht noch auf die letzten Zelkinger zurück, während die Thürheimer die barocke Schloßkapelle aussatteten.

Bei der Plünderung und russischen Besetzung im Jahre 1945 wurden die Objekte des Familienmuseums der Thürheimer und der Waffensammlung teils gestohlen, teils zerstört.

Heute befindet sich das Schloß in Privateigentum und ist seit 1989 an das Land Oberösterreich verpachtet. Es wird als Landesbildungszentrum für Musik und Umweltschutz geführt. In den Prunkräumen mit ihren bemerkenswerten Stuckdecken und Kachelöfen- Rittersaal, Ahnensaal, Kaisersaal - finden gesellschaftliche und kulturelle Veranstaltungen statt.

Gerne organisieren wir für Sie nach Vereinbarung eine Schloßbesichtigung.

## Kefermarkt

Alte Spuren - neue Wege ...

Der Titel der Landesausstellung 2013 zeigt die Verbindung von Alt und Neu, das Zusammenspiel von Tradition und Modernem. Das, was wir heute sind, ist über viele Jahre entstanden.

Kefermarkt ist ein Ort, wo Geschichte in vielen Facetten erkennbar ist. Unübersehbar blickt Schloß Weinberg auf den Ort. Die stattliche Pfarrkirche im Ortskern mit dem weltberühmten Flügelaltar ist ein weiterer Blickpunkt. Daneben gibt es noch vieles, was uns erinnert, daß auch vor uns schon Generationen hier gelebt haben und der Ort sich über Jahrzehnte entwickelt hat.

Die nächsten Seiten geben einen kleinen Einblick in Geschichtliches rund um Kefermarkt - die geschichtlichen Artikel der Gemeindezeitung werden hier ebenso gesammelt wie kleinere oder größere Begebenheiten aus der Vergangenheit.

Diese Seite erhebt keinen Anspruch auf Vollständigkeit - sie soll wachsen mit Anekdoten und Geschichten von früher ...

...

Im 12. Jahrhundert gehörte das Gebiet und die Herrschaft von Weinberg zur Herrschaft Freistadt. Später wurde es von Freistadt losgelöst und die ersten Inhaber des landesfürstlichen Lehens waren die Piper von den Weinperge. Ab 1369 ist

das Geschlecht der Zelkinge der Besitzer des Lehens. Im späten 15. Jahrhundert wurde von Christoph von Zelking die Herrschaft vergrößert, eine Kirche in Kefermarkt gebaut und das Dorf am 17. September 1479 zum Markt erhoben. Vor diesem Zeitpunkt wurde Kefermarkt als Dorf am Weinberg oder Chefferndorf bezeichnet, mit der Urkunde wurde der heutige Name angenommen. Durch diese Markterhebung durfte Kefermarkt alljährlich am 3. August einen Jahrmarkt abhalten.

Die älteste Beschreibung des Marktes ist aus dem Jahr 1526 erhalten, damals umfasste der Ort 15 Häuser. Die Zahl der Häuser stieg bis 1626 auf 27 an. Die Siedlung ist seit jeher eng mit Schloß Weinberg verbunden.

Im Zuge der Gegenreformation und des oberösterreichischen Bauernkriegs im Jahr 1626 mußte der Protestantische Wilhelm vom Zelking Schloß Weinberg verlassen und zog sich auf seine Burg in Zelking-Matzleinsdorf (Niederösterreich) zurück. Dessen Vetter Christoph von Thürheim zu Bibrachzell kaufte Schloß Weinberg um 210.000 Gulden und 1.200 Reichstaler. Im Jahr 1961 starb mit Ludwig Goswin von Thürheim das Geschlecht der Thürheimer aus.

Mit dem Bau der Summerauer Bahn erhielt Kefermarkt einen Bahnanschluß. Seit dem 20. Dezember 1873 ist Kefermarkt mit der Landeshauptstadt Linz eisenbahnmäßig verbunden. Der Bahnhof, der heute von den Österreichischen Bundesbahnen (ÖBB) betrieben wird, befindet sich auf Grund der geografischen Gegebenheiten, südlich des Marktzentrums in der Talsenke.

Seit 1918 gehört der Ort zum Bundesland Oberösterreich. Nach dem Anschluß Österreichs an das Deutsche Reich am 13. März 1938 gehörte der Ort zum Gau Oberdonau. Nach 1945 war Kefermarkt in der sowjetischen Besatzungszone, die bis 1955 bestand.

Im Jahr 1869 wohnten im Gemeindegebiet 1441 Menschen. Seit 1981 wächst die Bevölkerung schneller als zuvor und erreichte 2001 mit 2.056 Menschen den bisher höchsten Stand bei einer Volkszählung. Im Jahr 1991 hatte die Gemeinde 1950 Einwohner, bei der Volkszählung 2001 bereits 2056, was einem Anstieg von 5,4 % entspricht. Am 1. Jänner 2008 verzeichnete die Gemeinde 2094 Einwohner.

Bei der Volkszählung 2001 betrug der Anteil der Einwohner, die 60 Jahre und älter waren, 16,2 % ; 20,7 % waren unter 15 Jahre alt. Der Anteil der weiblichen Bevölkerung lag bei 49,7 % .

Von den 1630 Bewohnern Kefermarkts, die 2001 über 15 Jahre alt waren, hatten 4,5 % eine Universität, Fachhochschule oder Akademie abgeschlossen. Weitere 9 % hatten eine Matura absolviert, 49 % hatten einen Lehrabschluß oder eine berufsbildende mittlere Schule besucht und 37,4 % aller Kefermarkter hatten die Pflichtschule als höchsten Abschluß.

## Schloß Weinberg

Das Schloß Weinberg ist ein wehrartiger Schloßbau, der im 16. und 17. Jahrhundert (Spätrenaissance) entstand. Zu Kriegsende 1945 ging die wertvolle Schloßeinrichtung verloren. Heute beherbergt das Schloß ein Landesbildungszentrum.

## Pfarrkirche Kefermarkt

Die Pfarre Kefermarkt wurde 1480 gegründet.

Das Geschlecht der Zelkinger trat 1551 zur lutherischen Lehre über.

Von 1560 an war Kefermarkt protestantisch, erst 1663 kam wieder ein katholischer Pfarrer nach Kefermarkt.

Der Altar ist 13,40 meter hoch und 6,30 meter breit. Christoph von Zelking, der Erbauer der Kirche, hat diesen Altar in Auftrag gegeben und dafür den Beitrag von 592 ungarischen Gulden bereitgestellt. Dieses großartige Bauwerk, dessen Meister.

## Barocke Juwelle in der gotischen Pfarrkirche Kefermarkt

Ein Gang durch mehrere Jahrhunderte von Veränderungen, Um- und Neugestaltung des Kircheninneren, verbunden mit dem Versuch einer Beschreibung und Würdigung von Kunstschätzen. Diese neue, sehr interessante Broschüre hat Magister Gerlinde Istok verfaßt und die Pfarre Kefermarkt herausgegeben.

## Wallfahrts-Kirche

Mit dem Bau der Wallfahrts-Kirche in Kefermarkt wurde im Jahre 1471 begonnen. Auftraggeber und Bauherr war Freiherr Christoph von Zelking, Besitzer der Herrschaft Weinberg bei Kefermarkt. Der Baufortschritt war enorm und so konnte die Kirche bereits mit 4 Seitenaltären am 30. Oktober 1476 vom Passauer Weihbischof Albert Schöndorfer eingeweiht werden.

Das Gotteshaus zählt zu den größten und bedeutendsten Landpfarrkirchen in Oberösterreich. Sie ist dreischiffig und im spätgotischen Stil errichtet. Die Innenlänge beträgt 36 meter, die Breite über 16 meter und das Mittelschiff ist 14,40 meter hoch. Die mittleren Achsen sind mit quergestellten Netzrippengewölben, die äußeren mit Sternrippengewölben geschlossen.

...

Die 1476 eingeweihte Kirche der Pfarre Kefermarkt beherbergt mit dem Kefermarkter Flügelaltar eines der Hauptwerke der Gotik im deutschsprachigen Raum. Er wurde zwischen 1490 bis 1497 von einem namentlich nicht mehr bekannten Bildschnitzer, dem sogenannten Meister des Kefermarkter Altars geschaffen. Mit einer Höhe von über 13 Metern ist das Werk einer der größten erhaltenen Schnitzaltäre der deutschen Spätgotik. Adalbert Stifter leitete in den Jahren 1852 bis 1855 in seiner Funktion als Landeskonservator in Oberösterreich die erste Restaurierung des Altars. Stifter hat diesen Altar durch eine umfassende Renovierung vor dem Verfall gerettet.

...

Mit dem Bau der Kirche zu Kefermarkt wurde im Jahre 1473 begonnen. Auftraggeber und Bauherr war Freiherr Christoph von Zelking, Besitzer der Herrschaft Weinberg bei Kefermarkt. Der Baufortschritt war enorm und so konnte die Kirche bereits mit 4 Seitenaltären am 30. Oktober 1476 vom Passauer Weihbischof Albert Schöndorfer eingeweiht werden. Am 28. Oktober 1490 gab Christoph von Zelking in seinem Testament den großartigen Flügelaltar in Auftrag. Da er bereits ein Jahr später in Freistadt verstorben ist, konnte er die Fertigstellung dieses Juwels spätgotischer Schnitzkunst nicht mehr erleben. Der Altar, dessen Meister bis heute unbekannt ist, wurde im Jahre 1504 eingeweiht. Das Gotteshaus zählt zu den größten und bedeutendsten Landpfarrkirchen in Oberösterreich. Sie ist dreischiffig und im spätgotischen Stile errichtet. Die Innenlänge beträgt 36 meter, die Breite über 16 meter und das Mittelschiff ist 14,40 meter hoch. Die mittleren Achsen sind mit quergestellten Netzrippengewölben, die äußeren mit Sternrippengewölben geschlossen. Der Kirchturm mit seinem Zwickeldach hat eine Höhe von 38 meter. Die Orgel ist ein Werk des Freistädter Orgelbauers Lorenz Franz Richter und stammt aus dem Jahre 1777. Sie wurde im Jahr 2000 renoviert.

### Barocke Inneneinrichtung

In den Jahren 1670 bis 1777 wurde die Kirche mit wertvollen barocken Teilen ausgestattet : Der Marienaltar mit einem Gemälde von Martino Altomonte, der Sebastianialtar mit einem Gemälde von Erasmus Quellinus, einem Schüler von Rubens, das Oratorium, der Taufsteinaufsatz der doppelseitige Kreuzaltar, die Kanzel, die Kreuzwegbilder und als Abschluß die Orgel. Erst 1929 kam die Pieta in die Kirche.

### Die Orgel

Die Orgel ist ein Werk des Freistädter Orgelbauers Lorenz Franz Richter und stammt aus dem Jahre 1777. Sie wurde im Jahr 2000 renoviert. Sie ist eine der größten, original erhaltenen barocken Orgel Österreichs. Sie hat 2 Manuale, 16 Register, 903 Pfeifen und hat einen sehr schönen Klang.

### Gotischer Flügelaltar

Der Kefermarkter Flügelaltar wurde zwischen 1490 und 1497 von einem heute namentlich nicht mehr bekannten Meister des Kefermarkter Altars geschaffen. Der Altar zählt zu den Hauptwerken der Gotik in den deutschsprachigen Ländern. Der Altar ist eine vielbesuchte Sehenswürdigkeit der Mühlviertler Marktgemeinde Kefermarkt in der Nähe von Freistadt. Der Flügelaltar zählt neben dem Pacher-Altar in Sankt Wolfgang und dem Marienaltar von Veit Stoß in Krakau zu den drei großen Altären im deutschsprachigen Raum Ende des 15. Jahrhunderts.

Der Burgherr des benachbarten Weinbergs, Christoph von Zelking, ließ von 1470 bis 1476 eine neue Kirche errichten und gab 1490 einen Flügelaltar in Auftrag, dessen Finanzierung er testamentarisch sicherte. Im Jahr darauf starb er. Um diesen Altar aufzunehmen, mußte allerdings 1491 ein Chorneubau errichtet werden. Der Aufbau dieses Altars wurde im Laufe der Zeit mehrmals verändert, so ging die rückseitige Gestaltung der Flügel verloren. Diese wurden 1684 in der heutigen Stellung fixiert. Außerdem fehlt die Predella.

Nachdem der mit Leimfarben bestrichene Holzaltar schon von Holzwürmern befallen war, konnte er in den Jahren 1852 bis 1855 aufgrund der Initiative von Adalbert Stifter (der auch Konservator war) gerettet werden. Bei dieser Gelegenheit wurde allerdings Einiges von den Bildhauern Johann und Josef Rint aus der Sicht des 19. Jahrhunderts erneuert und verändert. Das Ergebnis ist umstritten, vor allem das Entfernen der Farben. Im Jahre 1896 folgte eine weitere Restaurierung, diesmal angeregt von Andreas Reischek, einem aus Kefermarkt stammenden Neuseelandforscher. Weiters 1904 und 1916 bis 1918. Im Jahr 1929 ging man gegen Holzwürmer mit der damals neuen Methode der Schädlingsbekämpfung durch Zyklon vor. Die letzten Eingriffe stammen aus dem Jahr 1959. Damals wurde der Altar gereinigt und imprägniert. Die Fenster im Chor erhielten eine das Holz schonende Neuverglasung.

Der 13,5 meter hohe und 6,3 meter breite Altar, eines der größten gotischen Schnitzwerke in Europa, wurde aus Lindenholz gefertigt. In Mittelteil, dem Schrein des Altars stehen überlebensgroße Statuen der drei Heiligen Petrus, Wolfgang und Christophorus. Sie werden von reich geschmückten Konsolen getragen und von Baldachinen bekrönt. Auf den beiden fixierten Flügeln sind Szenen aus dem Leben Marias dargestellt. Im Gesprenge sind zuunterst, Maria, die Heilige Katharina und die Heilige Barbara dargestellt, darüber die Heilige Agnes, flankiert von zwei Prophetenbüsten und zuoberst die Heilige Helena. In den sorgfältig ausgeführten Details tragen keine zwei Figuren die gleiche Kleidung, auch ihre Geräte sind mustergültig ausgeführt.

In seinem Roman « Der Nachsommer » beschreibt Adalbert Stifter den Altar (dort heißt er « Kerberger Altar ») .

...

Der Altar ist 13,40 meter hoch und 6,30 meter breit. Christoph von Zelking, der Erbauer der Kirche, hat diesen Altar in Auftrag gegeben und dafür den Beitrag von 592 ungarischen Gulden bereitgestellt. Dieses großartige Bauwerk, dessen Meister bis heute unbekannt ist, war ursprünglich in Farbe gehalten und vergoldet. 1497 wurde er fertiggestellt und im Jahre 1504 eingeweiht. Als das Geschlecht der Zelkinger 1551 zur lutherischen Lehre übertrat und im Schloß Weinberg ein evangelischer Prädikant tätig war, wurde die Kirche zu Kefermarkt stark vernachlässigt ; sie war wohl auch einige Zeit unbenützt. Erst 1663 kam wieder ein eigener katholischer Pfarrer nach Kefermarkt. Bei der Restaurierung 1670 wurden die barocken Seitenaltäre aufgestellt und am Flügelaltar Bestandteile der früheren gotischen Seitenaltäre angebracht, besonders im Altaraufbau. Zweimal mußte der Altar vor der Zerstörung durch den Holzwurm gerettet und renoviert werden. (1852-1855 und 1929-1930) Sankt Wolfgang, der Patron des Altares und der Kirche, in der Mitte (2,20 meter hoch) ist im vollen Bischofs - Ornate dargestellt, zu Füßen die Kirche mit dem « Hackel » am Firste. Die Mitra schmückt eine Maria Verkündigung, die Krümmung des Hirtenstabes eine thronende Madonna mit dem Jesuskinde, die beiden Mantelschließen zieren die Brustbilder der Evangelisten Johannes und Lukas ; die Konsole beleben singende und musizierende Engel. Der Heilig Wolfgang ist in der Vollkraft eines Mannes mit kräftigen Ansicht auf den ganzen Altargesichtszügen dargestellt. Links steht der Apostelfürst Petrus (1,96 meter hoch) mit dem dreifachen Kreuz und dem Schlüssel. Den Saum des Vespermantels zieren die Reliefdarstellungen des Erlösers und der Apostel, die Schließe ein Relief Mariä Verkündigung. Sankt Petrus ist barhaupt und barfuß, sein Kopf ist der charakteristische Petruskopf. An der Konsole sind spielende und balgende Putti. Rechts ist Sankt Christophorus (1,90 meter hoch) , der Namenspatron des Stifters. Vorsichtig trägt er sie schwere Last, das göttliche Kind, durch das strömende Wasser, auf einen knorrigen Stamm

gestützt. Die Konsole trägt einfaches Blattwerk. Diese Statue, die schon die Einwirkung der Renaissance zeigt, zumal beim Jesuskinde, dürfte die Glanzleistung des Meisters sein. Diese 3 Statuen, die aus je einem Stück Lindenholz bis ins kleinste Detail durchgeführt sind, gehören zu den kostbarsten Perlen deutscher Kunst. Mariä Verkündigung (links oben) zeigt Maria im Gebet und den Erzengel Gabriel (mit Schleppträger), dessen Gruß « Ave Maria » im Schriftband um die eine Säule gewunden ist. Im Hintergrund Gott Vater mit zwei Engeln. Christi Geburt (rechts oben) ist ein echtes Weihnachts- oder Krippenbild. Das Christkindlein ruht auf dem Mantel Mariens, die in Demut ihr göttliches Kind anbetet, daneben der Heilig Josef. Im Hintergrunde der halb zerfallene Stall mit den Gloria - Engeln. Seitlich oben das Hirtenfeld mit den Engeln. Die Anbetung der Heilig 3 Könige (links unten). Maria hält das liebe Kind auf dem Schoße; es spielt mit dem Golde, das der ältere König überreicht hat. Die anderen zwei Könige drängen zum Kinde vor. Auf dem Kleidsaume des jüngsten Königs stehen die rätselhaften Buchstaben: KIPKMV CENTV I WEHI OMTAN. Im Hintergrunde steht sinnend der Heilig Josef. Zum Tode Mariens (rechts unten) haben sich nach der Legende die Apostel versammelt; sie umgeben trauernd das Himmelbett. Johannes hält die Kerze, Petrus den Weihwasserwedel, andere beten und trauern um den Heimgang Mariens. Im Hintergrunde hält Christus die Seele Mariens als kleines Kind in seinen Armen. Eine ergreifende Darstellung vom Marientode! Der Flügelalter war ursprünglich in Farben und Gold gefaßt, die Flügel waren zum Schließen und hatten auf der Rückseite Gemälde. Der Altar wurde 1497 vollendet, auf einem Blatt im Schloßarchiv Weinberg ist die letzte Zahlung mit 20 Florin für den Altar 1497 vermerkt.

## Kirchenführungen

Ein Besuch unserer Kirche ist ein Erlebnis! Die vielen gotischen und barocken Schätze unserer Kirche werden bei einer Kirchenführung erklärt.

Mehr Informationen finden Sie auf unserer Seite Kirchenführungen.

## Reparaturen

In letzter Zeit wurden Schäden an der Bausubstanz der Kirche festgestellt.

Mehr erfahren Sie auf unseren Seiten Reparaturen, Gewölbesanierung und Rund um die Kirche.

## Museen

Pendellehrpfad: Auf dem rund einen Kilometer langen Wanderweg können mittels Pendel oder Rute die Orte der Kraft (Wasseradern und so weiter) eruiert und gemutet werden.

## Bevölkerungsentwicklung

Jahr	Einwohner
------	-----------

1869	1.441
------	-------

1880	1.527
1890	1.481
1900	1.506
1910	1.604
1923	1.659
1934	1.642
1939	1.614

## AB 21 : Chemin de fer hippomobile Budweis-Linz-Gmunden

Le chemin de fer hippomobile Budweis-Linz-Gmunden (en tchèque : Koněspřežná dráha České Budějovice - Linz – Gmunden) , ouvert par sections entre 1827 et 1836, était la seconde voie ferrée du continent européen, après celle de Saint-Étienne à la Loire, et servait principalement au transport du sel de la région de la Haute-Autriche, le Salzkammergut, vers la Bohême. Dans les années 1855-1856, la traction hippomobile fut remplacée par des locomotives à vapeur entre Linz et Gmunden. Sur le parcours montagneux entre Linz et Budweis (« České Budějovice ») , l'emploi de locomotive n'était pas possible en raison des courbes trop étroites et des fortes déclivités. Ainsi, en 1873, fut construite une ligne alternative selon un autre tracé entre Linz et Budweis. Le service ferroviaire hippomobile fut interrompu en décembre 1872.

### Iers projets

Il est possible de faire remonter à l'âge du bronze le commerce du sel entre le Salzkammergut, Salzbourg et les habitants du bassin de Bohême.

Cet important minéral fut tout d'abord porté à dos d'homme, puis transporté sur des chevaux sur d'étroits chemins muletiers, tel le « sentier d'or » en Moldavie. Au Moyen-âge, en 1530, quand le besoin de sel augmenta, on étendit le réseau des chemins muletiers malgré l'opposition de la maison de Habsbourg, dont le prince-archevêque de Salzbourg dominait jusqu'alors les importations de sel sur les terres héréditaires autrichiennes, car elle voulait promouvoir la production des salines Impériales de la région du Salzkammergut. Simultanément à la nationalisation de son commerce, apparaît aux XVIIe et XVIIIe siècles à Budweis le commerce de « l'or blanc » issu principalement des mines de sel (autour de Gmunden) , d'Hallstatt, de Bad Ischl et d'Ebensee. De ces lieux, le sel était transporté par voie navigable sur le Traun et le Danube jusqu'à Linz ou Mauthausen, où il était chargé dans des chariots hippomobiles que les ouvriers du sel, le plus souvent bohémiens, apportaient, via Freistadt, au lieu de stockage à Budweis (« České Budějovice ») . Pour un volume annuel de transport de 17,000 tonnes, on utilisait chaque jour, à la fin du XVIIIe siècle, près 350 chariots. En outre, de Budweis, une grande partie du sel était acheminée, à un coût avantageux par voie navigable sur la Moldau, jusqu'à Prague et, pour le reste, au-delà par l'Elbe.

Dans la mesure où le transport par chariot renchérisait beaucoup le prix du sel, on avait envisagé, déjà au Moyen-âge, de relier le Danube à la Moldau par un canal navigable. Dans les années 1370, la puissante entreprise commerciale Rosenberg fit à l'Empereur Charles IV (1346-1378) l'offre d'avancer à la Cour l'argent pour la réalisation

du canal. Par ordre de l'Empereur, des travaux préparatoires furent entrepris en 1375, mais la mort prématurée du souverain mit fin au projet. Par la suite, ce fut Rudolf II (1576-1612) qui accordait à l'ingénieur forestier Thomas Seeauer, devenu célèbre par la régulation de la Traun, un projet de canal vers la Bohême. De même, sous Marie-Thérèse, il y eut des projets similaires, comme celui du directeur des constructions navales Josef Walcher (1719-1803), qui voulait réaliser le canal de la Moldau, à Hohenfurt (« Vyšší Brod »), vers Linz, par Bad Leonfelden et la vallée d'Haselgraben. Finalement, il échoua en raison de raisons particulières.

En définitive, un projet de canal entièrement privé fut réalisé. Selon les plans de l'ingénieur du prince de Schwarzenberg, Joseph Rosenauer (1735-1804), le prince autorisa la construction du « Schwemmkanal » pour le flottage des billes de bois, qui débute dans la région originaires de la Moldau au-dessus d'Haslach an der Mühl et se jette dans le grand Mühl, et sur lequel le bois, par le Danube, arrivait à Vienne. Ce canal était long de 52 kilomètres, empruntait plus de 87 ponts et un tunnel de 419 mètres de long ; il resta en service jusqu'en 1891. Mais ce « Schwemmkanal » était toutefois inapproprié à la navigation, et laissait pendante la question du transport de marchandises en Bohême.

### Un début de solution

Les causes des échecs des projets successifs de canal s'expliquent d'autant plus que le calcul du coût d'un tel projet à caractère montagneux n'était pas suffisamment précis. Pour remédier à ce défaut, fut fondée en 1807 la Société hydrotechnique de Bohême (« Böhmische Hydrotechnische Gesellschaft »), qui chargea le professeur pragois de mathématique supérieure, le chevalier François-Josef von Gerstner, d'effectuer les calculs topographiques exacts et de présenter une solution pour une voie de communication avec des devis estimatifs. Après plusieurs mois d'étude, Gerstner vint à la conclusion qu'un canal était peu rentable même selon le tracé le plus favorable de Josef Walcher. Il suggéra, en remplacement, de rendre la Moldau navigable de Budweis jusqu'à Joachimsmühle et, de là, construire une voie ferrée vers Katzbach (par Linz). Les calculs détaillés des coûts conduisirent à un projet exclusivement ferroviaire avec un tracé de la ligne plus court. La ligne était orientée désormais de Budweis à Mauthausen, par Freistadt. Les plans de Gerstner furent approuvés en 1808. Au moment même du commencement pour le piquetage du tracé se formait une nouvelle coalition contre Napoléon qui signifiait la fin du projet.

Il se passa une dizaine d'années avant que la « Kommerz-Hofkommission » (Commission du commerce de la Cour, ou ministère de l'économie) de Vienne se saisisse à nouveau de ce projet de communication. Cette relance avait pour origine la pétition de 10 États de l'Elbe qui demandaient à l'Empereur la construction d'un canal de la Moldau au Danube après avoir conclu un accord de libre navigation sur l'Elbe. Le contrat pour la réalisation de ce projet fut attribué, en 1820, au chevalier Franz Anton von Gerstner, le fils de Franz-Josef von Gerstner. Gerstner utilisa, avant tout, sa chaire de professeur à l'institut polytechnique de Vienne pour l'arpentage de la ligne. Après s'être rendu compte, sur place, des conditions du terrain, il entreprit un voyage d'étude en Grande-Bretagne, qui était alors la 1<sup>re</sup> nation industrielle, afin d'approfondir la question des systèmes de canaux et de chemins de fer. Dans son rapport à la Cour, il rejetait, comme son père, tout projet de canal et proposait, comme lui, la construction d'une voie ferrée. En 1824, il sollicita la concession, pour de 50 ans, de la construction et de l'exploitation d'une voie « de fer et en bois » de Budweis à Mauthausen. Afin d'attirer l'attention d'investisseurs pour le co-financement de ce projet novateur, il publia

une brochure et, par ailleurs, fit construire au « Prater » à Vienne une ligne de démonstration longue de 225 mètres qui suscita beaucoup d'intérêt dans le public et la presse. C'est alors que les banques Geymüller, Georg Simon von Sina et Stametz s'associèrent au projet qui aboutit à la création, en 1825, de la Société Impériale et Royale privilégiée du 1er chemin de fer (« Kaiserlich-Königlich privilegierten Ersten Eisenbahn-Gesellschaft »), une société par actions. Y compris l'apport des fondateurs, la société leva la somme de 850,000 florins, légèrement inférieure au coût estimatif de 900,000 florins. La société acquérait, le 12 mars 1825, la concession de Gerstner, lui remboursait le coût des travaux préalables, lui accordait une rémunération raisonnable et lui assurait des honoraires calculés au prorata des résultats au cas où il réussirait à construire le chemin de fer en 3 ans et au prix estimatif. Son père devenait consultant.

Le 1er coup de pioche d'un chemin de fer sur le continent européen intervint le 25 juillet 1825, à Nettrowitz au nord de Budweis (« České Budějovice »). Gerstner et ses presque 6,000 ouvriers furent confrontés à de nombreuses difficultés. Au-delà des difficultés techniques, notamment celle de surmonter une différence de niveau de 540 mètres, il a été aux prises avec la résistance de la population locale qui, impliquée en grande partie directement ou indirectement dans le transport du sel à dos de cheval ou en charrette, craignait pour la source de son revenu. En outre, apparurent bientôt des tensions entre le constructeur et le Maître d'ouvrage.

### La construction de la rampe-nord

Quand, après 16 semaines, furent achevés les 1ers 11,5 kilomètres, selon une méthode de construction onéreuse même si les travaux avançaient de manière irréprochable, la commission de contrôle de l'État établissait que, dans la perspective d'un accroissement du trafic sur une « durée vraiment éternelle », il convenait de soutenir, dans les remblais, non pas seulement la voie mais son assise complète. Ce facteur de coût supplémentaire considérable, ajouté à la forte augmentation des salaires et des frais de matériel déjà engagés depuis 1825, contraignait à une révision de 910,000 florins (1 florin correspond à environ 10 euros) du devis de la construction, passant de 1,2 à 1,5 million de florins. Cette 1re crise de confiance pouvait être réglée par l'obligation de Gerstner d'apporter au capital social de la société, au-delà de la limite de 1,200,000 florins, ses propres actions d'industrie d'une valeur de 100,000 florins. À l'hiver 1826-1827, Gerstner entreprit un autre voyage d'étude en Grande-Bretagne.

Depuis le 27 septembre, la traction à vapeur sur le chemin de fer entre Darlington et Stockton-on-Tees, en Grande-Bretagne, était en service, où les machines du « pape de la locomotive », George Stephenson, remorquaient de lourds trains de charbon, jusqu'à 90 tonnes. Cependant, cette performance était réalisée principalement sur un terrain plan, l'unique déclivité d'importance était franchie au moyen d'un plan incliné actionné par une machine à vapeur fixe. À la suite de son voyage d'études, Gerstner ne proposa pas encore la traction vapeur mais le changement de la gare d'arrivée ; de Mauthausen à Linz, centre commercial plus important. En outre, il existait à Linz un pont sur le Danube sur lequel on pourrait installer les voies et diriger le tracé vers le port salin de Zizlau an der Traunmündung. Cette proposition fut acceptée.

Peu après la fonte des neiges, en 1827, Gerstner fit reprendre les travaux de construction et en augmenta le rythme en raison du temps restant fixé par la concession et de la raréfaction des ressources financières, ce qui entraîna des

tensions au sein de l'entreprise. Le 7 septembre 1827, la section de Budweis à Zartlesdorf (Rybník, aux environs de Kaplice) longue de 50 kilomètres était ouverte, mais l'exploitation repoussée à fin novembre faute de fret suffisant. Les ouvriers du sel refusèrent l'offre de prendre en charge le service du chemin de fer en contrepartie d'un bail, et refusèrent également de livrer les marchandises à Zartlesdorf. Fin novembre 1827, la poursuite de la construction fut suspendue faute de ressources. Les associés refusaient d'autres paiements à la suite d'un rapport d'expertise, produit par l'un d'eux indépendamment de Gerstner, qui indiquait un coût de la rampe nord à près 100,000 florins et celui de l'ensemble du projet à près de 300,000 florins supérieurs au devis estimatif de Gerstner. Gerstner apporta à ce moment son paquet d'actions, ne se retirant cependant pas encore du projet. Pour minimiser la dépendance envers les ouvriers du sel, il proposa l'introduction de la traction à vapeur en faisant part de son opinion favorable du chemin de fer de Stockton à Darlington. Cependant, les actionnaires ne voulaient pas s'engager dans cet investissement supplémentaire risqué et le refusèrent. La proposition de Gerstner, que la « Erste Eisenbahn-Gesellschaft » pouvait se porter candidate au monopole du transport de sel entre Gmunden et la Bohême, était par contre acceptée et fut menée avec succès. Par suite, les ouvriers du sel se trouvèrent dans la situation de solliciteurs et la solvabilité de la société fut si élevée qu'elle eut l'opportunité d'émettre un nouvel emprunt.

Bien que Gerstner ait également aidé l'entreprise à réduire considérablement l'impôt foncier, il se révéla que la relation de confiance entre lui et les actionnaires fut contrariée de manière irrémédiable. Gerstner a également contribué à des conflits avec ses ingénieurs, en particulier, le jeune chef de section Mathias von Schönerer. À l'été 1828, la société profita d'un séjour de Gerstner dans la station thermale Bad Ischl pour lui retirer ses pouvoirs de responsable du chantier. Une partie des actionnaires plaidait désormais pour la vente de la rampe du nord achevée et la dissolution de la société, mais préalablement devait être installé le matériel encore disponible. Au début de l'année 1829 se tint, sans Gerstner, une assemblée générale qui prit la décision de terminer la ligne mais de la manière la plus rentable possible en renonçant, ainsi, à la possibilité de la convertir ultérieurement pour une exploitation au moyen de locomotive.

Le 27 février 1829, on mit fin au contrat avec Gerstner. Celui-ci ne retourna pas à l'université, mais participa à des projets de chemin de fer en Angleterre et en Russie, où il construisit, en 1838, la 1<sup>re</sup> ligne de Chemin de fer russe, longue de (27 kilomètres) , entre Saint-Pétersbourg et Tsarskoïe Selo, résidence d'été du tsar. Là, de même, à la suite d'un différend, il décida de partir en Amérique et mourut le 12 avril 1840, à l'âge de 44 ans, à Philadelphie en plein travail sur un grand projet de chemin de fer.

### La construction de la rampe-sud

Quand Gerstner se retira, la voie était achevée jusqu'à Kerschbaum et les matériels pour le prolongement jusqu'à Lest (via Neumarkt) étaient amenés sur place ; plus de la moitié du projet était ainsi déjà réalisé. La direction des travaux était confiée à l'essai à l'ingénieur Mathias Schönerer, âgé seulement de 21 ans, père de l'homme politique nationaliste autrichien Georg von Schönerer, qui avait dirigé provisoirement la construction depuis déjà l'été 1828.

Il avait repris la circulation le 10 octobre 1828 sur la section le Budweis-Trojern-Untersteindörfel et, en décembre, avait étendu le service jusqu'à Prámhöv (au nord de Kerschbaum) . En février 1829 furent commencés les travaux de la

section Pranhöf-Lest. Sous l'effet du monopole du transport de sel, la voie fut pour la 1re fois, le 2 avril 1829, utilisée à plein régime. Cet usage fut bien vite remis en cause, quand l'empereur dû, le 1er novembre 1829, libéraliser le commerce du sel en Bohême et, simultanément, faisait tomber le monopole du transport. L'État compensait partiellement le préjudice subit par la société de chemin de fer en lui vendant ses stocks de sel à Linz, Mauthausen et Budweis ; elle commençait désormais à faire le commerce du sel. Le fait que ce privilège commercial fut transmis de droit au successeur de l'entreprise, le Chemin de fer de l'Ouest (« Kaiserin Elisabeth-Bahn »), offrait la curiosité de la vente de sel, concurremment aux tickets, dans des stations de chemin de fer du réseau cisleithanien de l'État jusqu'au XXe siècle.

Le 28 avril 1829, Mathias Schönerer était officiellement nommé responsable du chantier, dans la mesure où il avait fait ses preuves pour organiser l'ensemble du projet conformément aux souhaits des actionnaires pour une construction simplifiée. Après la réception de la section Lest-Budweis, le 1er juin 1830, se posait la question de savoir si le tracé devait suivre la direction de Linz ou, par un tracé plus court, celle de Mauthausen. En août 1830, la décision était prise en faveur de Linz. Pour le financement de cette section, de nouvelles actions furent proposées à la souscription qui rapporta 450,000 florins qui permirent d'achever le projet.

C'était une importante modification du tracé pour minimiser les frais. Là où Gerstner avait prévu des courbes de rayon de 180 mètres, Schönerer les abaissa jusqu'à 38 mètres, parfois même à 20 mètres. Lorsque cela fut possible, il évitait les tranchées et le terrassement de remblais coûteux composés de noyaux de soutènement. S'agissant des déclivités, la rampe du nord avait une pente de 8 degrés (une fois 10 degrés), alors qu'il fallait s'accommoder au sud d'une pente allant jusqu'à 21,8 degrés. La section Lest-Urfahr fut achevée au début de l'été 1832 et ouverte solennellement, comme la totalité de la ligne, le 1er août 1832. À cette occasion, l'Empereur s'était déplacé en personne accompagnée de son épouse Caroline Auguste. Les coûts réels de construction de la rampe sud s'élevaient à environ la moitié de ceux de la rampe nord (un peu plus longue), soit un coût final de l'ensemble d'un montant de 1,654,322 florins.

Là aussi, l'histoire de cette voie de communication commençait par un projet de canal. Dans la mesure où l'entretien de la voie navigable pour le transport de sel sur le Traun absorbait par an des moyens considérables, la chancellerie envisageait, en 1814, la construction d'un canal navigable de Stadl à Lambach jusqu'à Zizlau au moyen d'une canalisation de la Traun. Le plan ayant été abandonné en raison des coûts élevés, l'Administration des salines proposa, à la place, un chemin de fer hippomobile. En 1818, le directeur Impérial et Royal des constructions du gouvernement régional, Ferdinand Mayr (1767-1832), remettait un projet dont le coût était estimé à 285,000 florins. Cependant, le capital ne put être réuni.

### François Zola

En 1829, François Zola (1795-1847), un ancien ingénieur de Franz Anton von Gerstner et père de l'écrivain Émile Zola, acquit le privilège de la construction de chemins de fer Linz-Gmunden. Zola avait précédemment servi comme officier autrichien d'origine italienne lombarde et, au cours de son service à la garnison de Padoue, avait poursuivi ses études à l'université locale où il s'était fait un nom pour un travail sur le nivellement des terres. En 1819, il démissionnait de l'armée pour prendre un emploi au service du cadastre à Trieste. De là, il fut recruté par von

Gerstner pour la construction de la voie ferrée, puis quittait avec celui-ci l'entreprise.

Cependant, Zola avait tracé la ligne Linz-Gmunden à ses frais, mais ne trouva aucun prêteur au cours des 2 années au-delà desquels le privilège s'éteignait. Par suite, Zola désabusé quittait l'Autriche et s'installait dans le sud de la France. Après lui, les investisseurs du chemin de fer Linz-Budweis (les maisons de banque Geymüller, Sina et Stametz) se portèrent candidats à la concession et en reçurent l'adjudication en 1833. Puisque l'expérience acquise avec Schönerer comme responsable de la construction avait été concluante, on lui confia cette même tâche pour la construction de cette ligne. Au printemps 1834, on arpenta le tracé et, à l'été 1834, débuta la construction. Le terrain offrant peu de difficultés, les travaux avancèrent rapidement. Ce n'est qu'après Traundorf, au-delà de Gmunden, que se trouvait une pente de 39 degrés. Pour relier la nouvelle ligne à celle en direction de Budweis, une voie fut posée en 1835 sur le pont en bois au-dessus du Danube à Linz jusqu'à la maison principale de péage, portant ainsi la longueur totale de la ligne à 128,85 kilomètres jusqu'à Budweis. En 1836, la ligne était achevée jusqu'à Gmunden, y compris un embranchement de 2,5 kilomètres de long, rejoignant le port de Zizlau. Ce n'est qu'en 1842 que fut fixé définitivement le terminus sur la place de l'Hôtel-de-ville de Gmunden.

### La voie charbonnière

En 1854 est créée par la Compagnie de chemin de fer et des mines de la vallée de Wolfsegg et de la Traun (« Wolfsegg-Traunthaler Kohlenwerks- und Eisenbahngesellschaft »), une voie ferrée charbonnière à vapeur longue de 11 kilomètres. Elle menait de la station de Breitenschützing, où elle se raccordait au chemin de fer de l'Impératrice Elisabeth, ouvert quelques années plus tard, au-dessus du bassin houiller à Hausruck. Elle reprit l'emprise du chemin de fer hippomobile et s'appuyait aussi, par ailleurs, sur les expériences des ingénieurs de ce projet. Elle fut en service plus d'un siècle et rappelait encore avec son emprise singulière la « Erste Eisenbahngesellschaft » et sa voie, alors même qu'elles faisaient depuis longtemps partie de l'histoire.

### L'exploitation du chemin de fer

Même après l'ouverture officielle de la ligne de chemin de fer Linz-Budweis (de 128 kilomètres), le 1er août 1832, le trafic se limitait avant tout au service marchandise. En particulier, il devait rester de loin (95,8 %) sur la ligne de Budweis la source principale de revenus, le transport du sel représentant dans 52 % des bénéfices. Cependant, le revenu du service marchandise restait, dans un 1er temps, nettement inférieur aux prévisions de von Gerstner. Au lieu de 1,060,000 « Wiener Zentner » (« WrZtr » : quintal viennois ou 56 kilogrammes) estimés, en 1834, étaient transportés seulement 405 400 « Wiener Zentner » (22,702 tonnes). L'utilisation de la ligne pu, certes, être améliorée au cours des années suivantes mais, finalement, ce fut le prolongement jusqu'à Gmunden qui amena l'augmentation correspondante aux prévisions. Ainsi, en 1843, 350,000 tonnes de sel et 325,000 tonnes de marchandises étaient transportées, dont le charbon de Bohême qui prit une importance croissante et pour lequel il y avait des clients dans la région de Linz. En 1840, le fret ferroviaire était déjà meilleur marché de près 60 % que le transport normal par charrette. Par section, la vitesse des trains de marchandises était de 4 kilomètres à l'heure ; par jour, 40 kilomètres étaient parcourus au maximum. Le tarif marchandise était, en 1840, de Linz jusqu'à Budweis, de 30 couronnes pour 56 kilogrammes de sel (1 tonneau) ; 32 couronnes pour 1 seau vin (environ 57 litres) ; 24 couronnes pour les autres

marchandises. Les périls étaient constants toute l'année.

Le transport des personnes débuta par des voyages d'excursion occasionnels, la 1<sup>re</sup> circulation systématique fut ouverte en 1834 avec des trains supplémentaires pour la foire d'Urfahr qui permirent le transport de 2,379 personnes. L'autorisation officielle pour la mise en œuvre du transport des voyageurs intervint le 10 mai 1836. Dès ce moment-là, des « trains de grand parcours » quittaient chaque jour, à 5 heures du matin, les 2 têtes de ligne (Linz et Budweis) . À l'heure du déjeuner, ils se rencontraient au point supérieur de la ligne, à Kerschbaum, où on disposait d'une heure pour prendre un repas dans le 1<sup>er</sup> buffet de gare d'Europe. À 19 heures, on arrivait à la gare terminus. À côté de ces « trains de grand parcours » circulant seulement une fois par jour, il y avait d'autres voyages de passagers de Linz jusqu'à Lest (près de Freistadt) . Les habitants de Linz prenaient également volontiers le chemin de fer pour des promenades en banlieue à « Sankt Magdalena » ; c'est la raison pour laquelle sur la place de la gare à Urfahr et, plus tard, aussi à la maison de péage à Linz, des voitures étaient toujours tenues prêtes. En 1840, 10,000 voyageurs furent transportés, un chiffre qui monta jusqu'à 16,000 en 1848. Pour le trafic voyageurs, des vitesses moyennes de 10 à 12 kilomètres à l'heure étaient atteintes, voire 15 kilomètres à l'heure dans les descentes. Les trains de voyageurs circulaient seulement d'avril à octobre. Un voyageur (autour de 1840) décrit ses impressions :

« Avant de partir, de nombreuses formalités sont effectuées. Les agents du chemin de fer devaient apposer sur les billets la gare de destination, la date, l'heure, etc. Le départ est donné à 5 heures précises. Quel plaisir de voyager sur une telle voie ferrée ! Aucun grondement, aucune secousse - on glisse dessus comme dans le ciel ... Pour une forte pente, un cheval de renfort est attelé. Peu avant Lest, notre voyage a été désagréablement interrompu par un train chargé de tonneaux de vin. Comme la ligne est à voie unique, nous n'avions pas le choix (nous ne pouvions pas revenir au dernier évitement) avec le cocher que de sortir notre voiture hors des rails et de laisser passer le convoi en sens contraire. »

Alors que ce voyageur était totalement satisfait du déjeuner à Kerschbaum, l'écrivain Franz Carl Wiedmann, en 1837, ne partageait pas cette impression :

« Kerschbaum est l'endroit où déjeuner ordinairement. 3 grandes tables sont déjà préparés dans la salle à manger. La société rencontrée ici se compose de 42 personnes, toutes des 4 voitures. Le plat simple se composait de soupe, de viande de bœuf et de 2 sauces, de rôti et salade. Le rôti se partageait en poulet rôti et gibier. Le dernier était totalement immangeable et répandait une horrible odeur désagréable dans toute la pièce. Les autres plats étaient bien préparées. On payait 3 couronnes, une bouteille de bière comprise. Le café noir est payé en extra. »

Le triomphe de chemin de fer à vapeur stimulait aussi la « Erste Eisenbahn-Gesellschaft » . Puisqu'un ré-aménagement de la ligne Linz-Budweis n'était pas possible, on devait se limiter au renouvellement de l'équipement de la ligne Linz-Gmunden. En 1854, les 1<sup>ers</sup> essais indiquaient que les rails plats utilisés jusqu'alors n'étaient pas adaptés au poids des locomotives et se cassaient souvent. On reconvertit pourtant la ligne de Gmunden à la traction à vapeur. Entre Linz et Lambach, le changement s'appliquait aux trains de marchandises, le 1<sup>er</sup> mars 1855, et aux trains de voyageurs, le 1<sup>er</sup> mai de la même année. Le 1<sup>er</sup> juin 1856, la traction à vapeur était engagée jusqu'à Enghhof (aujourd'hui, Engelhof) et, le 1<sup>er</sup> septembre, jusqu'à Gmunden/Traundorf. La liaison de Traundorf jusqu'à la place principale de Gmunden restait

réservé aux chevaux en raison de la forte pente terminale. Dans la mesure où la traction à vapeur accumulait les ruptures de rail et les accidents, on se décida finalement au remplacement des rails plats par des rails à champignon et des traverses.

### La fin du chemin de fer hippomobile

Avec la construction du Chemin de fer de l'Impératrice Elisabeth (chemin de fer de l'Ouest) s'écrivait, petit à petit, la fin du chemin de fer hippomobile. Déjà, à l'occasion de l'octroi de la concession du chemin de fer de l'Ouest, le ministère des finances avait tenu compte du fait que dans la région de Linz, où la « Erste Eisenbahngesellschaft » était protégée des lignes concurrentes par « des privilèges exclusifs », des difficultés pouvaient survenir. Par exemple, en vertu de l'article 6 du document de concession, les 2 sociétés devaient rechercher une solution à l'amiable. Si elles ne parvenaient pas à un accord, les contractants devaient se soumettre à l'arbitrage de la chambre Impériale. De tels pourparlers ne dérangeaient pas les actionnaires de la « Ersten Eisenbahn-Gesellschaft » puisque leur entreprise, en raison de la compétition grandissante des « vrais » chemins de fer, n'était de toute façon pas capable de survivre sans modernisation coûteuse. Ils rejetaient donc le dédommagement pour atteinte à son privilège et insistaient pour une reprise complète de leur société. Puisqu'ainsi aucun consensus ne pouvait être réalisé, le ministère des finances décida à leur place. Le Chemin de fer de l'Ouest devait acquérir le privilège du Linz-Budweis (1824) ainsi que celui du Linz-Gmunden (1832) avec un prix d'achat dépassant de 80 % le fonds social de l'ancienne société. En plus, elle avait l'obligation de convertir le chemin de fer hippomobile Linz-Budweis, avant 1874 au plus tard, en un chemin de fer moderne, c'est-à-dire à voie normale.

### Linz-Budweis

Après le paiement du prix de son rachat, la « Erste Eisenbahngesellschaft » se dissolvait le 30 juin 1857, à la satisfaction de ses actionnaires. L'infortunée compagnie du Chemin de fer de l'Impératrice Elisabeth dû faire face, simultanément, au Chemin de fer du prince héritier Rodolphe, qui devait construire une liaison Nord-Sud de la mer Adriatique jusqu'à Budweis, par Villach, Sankt Michaël, Selzthal et « Sankt Valentin », vers le chemin de fer de l'Empereur François-Joseph. Toutefois, le ministère des finances transférait la construction de la liaison « Sankt Valentin » - Budweis au chemin de fer Elisabeth, puisque la moitié de cette ligne pouvait aussi être utilisée par la ligne Linz-Budweis. Le chemin de fer Elisabeth se décidait à réunir les 2 lignes en direction de Budweis à Gaisbach-Wartberg. La mise en œuvre de ces projets nécessitait la construction de 2 ponts sur le Danube, puisque le vieux pont en bois de Linz, qui se trouve sur la place du « Nibelungenbrücke » d'aujourd'hui, n'était pas adapté à une circulation ferroviaire moderne, ni avec la nouvelle direction de tracé du chemin de fer incluse dans l'accord. En raison du trafic important attendu de la ligne Prague-mer Adriatique, le nouveau pont de Mauthausen a été construit à 2 voies, qui devait se révéler comme un mauvais investissement en raison de l'évolution politique. La nouvelle ligne « Sankt Valentin » - Gaisbach/Wartberg - Budweis était achevée en 1871, la « conversion » de la ligne Linz-Gaisbach/Wartberg, 2 ans plus tard. Consécutivement, le nom de « chemin de Budweis » s'appliqua aux lignes de Linz - « Sankt Valentin » - Budweis. Le dernier train officiel du chemin de fer hippomobile circula le 15 décembre 1872, de Linz à Lest. Aujourd'hui, il n'existe aucune liaison de « Sankt Valentin » à Gaisbach/Wartberg. Désormais, tout le trafic ferroviaire est dirigé sur ligne Linz - Gaisbach/Wartberg (le Chemin de fer du Summerauer) .

## Linz-Gmunden

Après l'ouverture de la section Linz-Lambach du chemin de fer Elisabeth, l'ancienne ligne du chemin de fer hippomobile entre Linz (gare du midi) et Alt-Lambach (aujourd'hui, Stadl-Paura) était fermée et démolie en 1859, y compris l'embranchement de Zizlau. Aujourd'hui encore à Linz, le marché de la gare du midi rappelle le souvenir de l'ancienne gare du midi. Entre Alt-Lambach et la gare de Lambach du chemin de l'ouest, un raccordement a été construit. La ligne Lambach-Gmunden était considérée comme un embranchement du chemin de fer de l'ouest. Après la nationalisation, un service de boggies-porteur a été introduit sur la ligne de Gmunden ; les wagons pour voie normale étaient mis sur des boggies-porteur circulant sur voie étroite. En 1903, la ligne a été convertie à l'écartement normal. Au début des années 2000, ne subsiste plus qu'un trafic de marchandise, principalement dominé par les usines de papier de Laakirchen et Steyrermühl. Le trafic passager utilise l'ancien tracé seulement entre l'ancien place de la gare d'Englhof (aujourd'hui, Englhof) et la gare du bord du lac de Gmunden, qui est utilisée par le Traunseebahn (chemin de fer local Gmunden-Vorchdorf) .

## Le tracé

La ligne à voie unique avec de nombreux évitements reliait Budweis à la maison principale de péage à Linz sur une longueur de 128,8 kilomètres (17 ½ lieues autrichiennes) . De la maison principale de péage jusqu'à la place principale de Gmunden, c'étaient 67,9 kilomètres supplémentaires. La ligne vers Budweis avait un caractère montagneux. De Linz (à 254 mètres d'altitude) , la voie devait s'élever non loin du sommet de Kerschbaumer (714 mètres d'altitude) . Jusqu'à Budweis, la ligne avait une pente jusqu'à 385,5 mètres d'altitude. La déclivité maximale était de 21,8 degrés.

## L'infrastructure

Pour la construction au sol de l'infrastructure, des traverses (longrines) en bois ont été posées longitudinalement (« voie de bois ») sur lesquelles étaient cloués des règles en fer forgé ou en fonte (d'où le terme « de voie mixte en fer et en bois ») . L'écartement était de 1,106 millimètres. Il y avait des traverses pas trop rapprochées posées transversalement, cela avait l'avantage que l'espace entre les longrines (empierré et recouvert d'une couche de sable) servait aux chevaux comme chemin de trait confortable. Dans la ville, ou aux passages à niveau, on posa des « rails en fonte à ventre de poisson » , qui reposaient dans des pierres taillées en forme de « U » , pour empêcher un changement de voie. Dans les remblais, Gerstner avait incorporé sous la « voie de bois » des renforts en pierre, connue sous le nom « murs d'ornière » , qui ont été omis sur la rampe sud. Ultérieurement, dans la zone des courbes, les traverses posées transversalement en bois ont été remplacées ; l'intervalle entre les traverses était d'une toise (1,9 mètres) .

## Les wagons de marchandise

Au total, la compagnie du chemins de fer disposait d'environ plus de 1,000 wagons de marchandise. C'étaient des

wagons à 2 essieux et bord bas qui, en raison des courbes prononcées de la voie, avaient un empattement très court. Selon le trajet, ils étaient chargés de 2,5 à 3,5 tonnes. De tels wagons pouvaient transporter, par exemple, 40 tonnes le sel, chacun de 56 kilogrammes. Ultérieurement, des wagons spéciaux ont été utilisés ; pour les marchandises sensibles, il y eut des wagons à bord haut avec un couvert en tôle ainsi que des wagons à 4 essieux pour le transport du bois en long, du charbon et des pierres. Dans la mesure où le poids spécifique des wagons britanniques, avec leurs roues en fonte ou en fer forgé, limitait fortement la capacité de chargement sur un trajet montagneux, Gerstner s'était décidé pour des roues en bois sur lesquelles le métal était utilisé seulement pour le moyeu, la périphérie des roues et leur boudin. Cela augmentait, certes, la sensibilité aux irrégularités de la voie, cependant, la charge utile était augmentée de plus de 25 % .

### Voitures de voyageur

Au début du trafic des voyageurs, il n'y avait encore aucune classe de voiture, mais seulement des voitures couvertes et découvertes. Plus tard, une distinction a été faite par classes. Une voiture de 1<sup>re</sup> classe sur la ligne de Budweis avait 4 à 9 places à l'intérieur et à l'extérieur ; sur la ligne de Gmunden, 4-12 sièges à l'intérieur et 4-8 à l'extérieur. Pour la 2<sup>e</sup> classe, il y avait 6 sièges à l'intérieur et à l'extérieur ; sur la ligne de Gmunden, 12 à 24 sièges à l'intérieur et 8 sièges isolés à l'intérieur. Pour la 3<sup>e</sup> classe, des wagons couverts étaient utilisés. Sur la ligne de Gmunden, il y avait seulement 2 classes. En 1857, le chemin de fer disposait de plus de 96 voitures des différents types. Ceux de 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> classe étaient comparables à des diligences. On pouvait aussi amener sa propre diligence, qui était chargée, y compris les passagers, sur ce qui était appelé une « voiture d'équipage » . Dans des voitures plus longues, le transport des chevaux était possible.

### La traction

La société disposait à pleine exploitation de plus de 600 chevaux, presque exclusivement des « Noriker » qui se révélaient forts et frugaux. Des tentatives avec des bœufs qui auraient été meilleurs marchés à l'entreprise (le foin au lieu de l'avoine ou le maïs) , ont échoué avant tout à cause d'une fatigue plus rapide et d'une allure faible. Détails du rapport d'expérience, en 1846 :

« Outre sa qualité naturelle, le bœuf est peu docile, pas aussi sensible que des animaux plus nobles ; aussi sa marche est incertaine, maladroite et indocile, il a souvent peur face à des éléments insignifiants, des personnes de passage, des parapluies, etc. , et quitte ainsi très souvent la voie, nécessitant une attention particulière des guides. Comme nos guides sont tout à fait ignorants de la langue allemande, il va sans dire que même les expressions des populations montagnardes, auxquelles ces bœufs sont habitués, ne peuvent être prononcées et pas davantage connues. »

Sur terrain plat, 2 chevaux attachés l'un derrière l'autre pouvaient tirer 4 voitures entièrement pleines d'environ 60 voyageurs ou 3 à 4 wagons de marchandise, chacun de 2,520 kilogrammes (45 quintaux de Vienne) . Pour les montées, on attelait jusqu'à 3 chevaux ou on divisait le train.

### La superstructure

Les gares, dénommées place de relais, sur la ligne de Budweis étaient distantes de l'une à l'autre d'environ 20 kilomètres, et sur la ligne Gmunden de 15 kilomètres. Ces distances avaient été retenues pour qu'un cheval, dans une journée de travail, puisse aller d'une gare à l'autre et, de là, avec un train en sens contraire, revenir à son écurie. Ainsi, le chef de gare (appelé « expéditeur ») avait, en règle générale, la responsabilité de ses chevaux. Il était également responsable du bon fonctionnement de l'exploitation qui comprenait notamment la régulation du trafic des trains. Il devait également donner les certificats de transport, prendre en charge les bagages et le fret, et s'assurer de leur expédition. Les gares étaient équipées pour les croisements des convois, le changement des chevaux et les chargements ainsi que de bâtiments pour le service, l'hébergement, le corps de garde, ses écuries et un magasin de fourrage pour 25 à 100 chevaux ainsi que d'entrepôts pour les marchandises et d'une forge. En outre, un café affermé était adjacent.

À côté des places de relais, il existait des relais de remplacement qui servaient exclusivement au changement des chevaux pour le trafic des voyageurs, de plus des relais pour le transport étaient exclusivement réservées au trafic des marchandises. Pour rendre la circulation plus souple, il y avait entre les places de relais des stations intermédiaires qui servaient à la manœuvre des trains, permettant de plus le garage pour laisser la voie libre.

Pour le transport des passagers, il y avait aussi d'autres arrêts qui n'ont pas fait l'objet de mesures particulières. Les sections entre 2 gares étaient appelées relais. Pour l'entretien et l'inspection de la section, des maisons de garde ont été construites à intervalles de 2 à 3 kilomètres. La ligne Budweis avait 51 maisons, celle de Gmunden, 25.

### Les communications

La ligne à voie unique rencontrait fréquemment, en dépit des nombreux évitements, des problèmes inattendus pour la circulation dans chaque sens. Ce problème fut résolu de manière satisfaisante qu'avec l'introduction du télégraphe, mais seulement à la fin des années 1850.

### Le personnel

L'exploitation du chemin de fer étant affermée, on s'est satisfait au début de 10 employés et de quelques tonneliers saleur. À l'expiration du contrat de d'affermage, on comptait, en 1829, 495 agents. L'éventail des salaires était large. Ainsi était réparti mensuellement :

Directeur à Linz : 160 florins (1 florin équivaut environ à 10 euros) .

Chef de bureau de l'encaissement : 100 florins.

Rédacteur chargé du transport des voyageurs : 33 florins.

Expéditeur (responsable d'une place de relai) : 80 florins.

Huissier : 15 florins.

Garde-barrière et gardien de station : 10 florins.

Cantonnier : 30 florins.

Au début, l'exploitation du chemin de fer était affermée. Comme fermier se présenta le capitaine de navire (Impérial et Royal) Karl Adalbert Lanna, de Budweis. Il était responsable de la fourniture de tout le personnel et des indispensables travaux de réparation. En 1846, aucun accord sur le loyer n'ayant pu être conclu, la société reprit, le 1er novembre 1846, l'exploitation en régie, date à laquelle 482 chevaux étaient utilisés. Pour le service de la voie, les employés du chemin de fer étaient équipés de lanternes et d'outils pour les fers des chevaux et des réparations rapides. Fondamentalement, ils ne portaient pas d'uniforme. Cependant, pour des occasions spéciales, ils portaient, un chapeau de gala (le « shako »), qui était équipé d'une bande argentée et d'une queue de cheval.

Le cordon de service en or avec des glands et des gants à revers complétaient cet équipement qui donnait une digne prestance. Le personnel était encouragé à la plus grande courtoisie envers les passagers qui étaient considérés de cette manière en raison des pourboires attendus. Le guide Leopold Viertbauer avait acquis une renommée locale. Il distrayait les voyageurs au son d'une cithare et du chant, et avait toujours une bouteille d'eau-de-vie à la main. Lorsqu'il prit sa retraite, ses économies s'élevaient à près d'un million d'euros. Il y avait, toutefois des plaintes légitimes de voyageurs à l'encontre du personnel ; aussi, le cas échéant, intervenait l'assistant de direction (le « contremaître de direction ») de longue expérience Leonhard Baumgartner, appelé « Tête rouge », dont la force physique semblait fréquemment convaincante.

### Les voyageurs

Le tarif voyageur était, en 1846, pour une lieue autrichienne (soit 7,59 kilomètres) :

1re Classe : 10.66 Kreuzer (100 Kreuzer équivaut à 1 florin) .

2e Classe : 7 Kreuzer.

3e Classe : 5.5 Kreuzer.

Les tarifs de transport sur la ligne vers Gmunden étaient environ 30 % inférieurs en raison de frais plus faibles (attelage) et de sa plus grande fréquentation. Si on rapproche ces prix avec les salaires et appointements cités plus haut, il apparaît clairement que, se déplacer par le chemin de fer, n'était pas affaire très bon marché d'autant qu'il n'existait pas encore de tarif réduit. Ainsi, le simple citoyen se contentait le plus souvent de courtes distances. Le voyageur-type du chemin de fer sur un long trajet était le fonctionnaire ou officier, l'homme d'affaires, les classes riches instruites et mieux nantis les agriculteurs et les entrepreneurs.

## Vestiges et lieux de souvenir

En 1970, les vestiges subsistants en Autriche du chemin de fer hippomobile ont été déclarés monuments culturels. En 1982, un « chemin touristique du chemin de fer hippomobile » a été ouvert de Unterweikersdorf jusqu'à la frontière austro-tchèque, à l'ouest de Leopoldschlag, qui a été prolongé, en 1999, au-delà de la frontière jusqu'à l'ancienne place de relais de Bujanov (Angern) . Le 26 septembre 2000, le tronçon d'Unterweikersdorf à « Sankt Magdalena » (partie nord de Linz) a été ouvert. Il est maintenant possible, de rejoindre Linz à Bujanov (Angern) sur un sentier balisé de randonnée qui emprunte, en grande partie, l'ancien tracé du chemin de fer hippomobile. On trouve outre des remblais, des tranchées, des ponts, des ponceaux et des fondations de ponts ainsi que des maisons de garde et plusieurs places de relais. Les places de relais de Lest (à Kefermarkt) et de Kerschbaum sont bien préservées et valent le détour. À Kerschbaum, un musée est installé dans le bâtiment restauré de la place de relais. Au musée, il est possible de circuler sur un court tronçon restauré sur des wagons historiques. La ville de Freistadt donne des renseignements exhaustifs sur la direction du chemin et les vestiges du tracé Linz/Urfahr jusqu'à la frontière.

Dans le quartier « Sankt Magdalena » de Linz, a été reconstruit une portion de la voie sur la promenade du chemin de fer hippomobile et le chemin mène à certains viaducs bien conservés. Au début de la promenade se trouve le monument érigé en souvenir du chemin de fer hippomobile antérieurement placé devant la gare principale de Linz. Dans la tranchée d'Hasel (« Haselgraben ») , à Linz, les culées orientales du viaduc du même nom sont restées debout. Une plaque commémorative nous le rappelle.

Sur le territoire de la ville de Linz, le restaurant « la ville de Budweis » , de la rue Gerstner et « la ruelle du chemin de fer » rappellent sur le parcours l'existence du chemin de fer. Le bâtiment de la gare du midi est également conservée, en outre, le nom du marché de la gare du midi, installé à proximité, nous le rappelle. La maison sise au n° 3 de la « Gstöttnerhofstraße » est une ancienne maison de garde.

À Budweis, la « rue Franz Anton von Gerstner » rappelle le souvenir du constructeur du chemin de fer hippomobile.

Dans le « Zentralraum » , entre Linz et Wels, on ne trouve guère de vestiges hormis quelques bâtiments (Wagram, Maxlhaid) . Entre Wels et Lambach, le tracé est partiellement reconnaissable. À « Stadl-Paura » , le bâtiment de la station de Lambach est conservé. Après « Stadl-Paura » , le chemin de fer à voie normale vers Laakirchen reprend le tracé de l'ancien chemin de fer de cheval hippomobile. Sur cette section se remarque particulièrement le bâtiment de la gare d'Englhof (aujourd'hui, Engelhof) ; il s'agit du plus ancien bâtiment ferroviaire d'Europe encore en service.

Au musée technique de Vienne, la voiture de type « Hannibal » peut être admirée dans son état original. La nouvelle halle, dédiée aux transports, au musée des sciences de Munich consacre un espace au chemin de fer hippomobile Linz-Budweis avec des voitures fidèlement reconstituées, la reproduction d'images et des dessins.

Les lieux de mémoires suivants permanents peuvent être mentionnés :

Budweis : exposition dans l'ancienne maison du garde-barrière.

Bujanov (Angern) : un petit musée dans une maison du garde-barrière.

Kerschbaum : musée dans les anciennes écuries de la place de relai, 500 mètres de ligne du chemin de fer hippomobile reconstitués.

Lest : place de relai bien conservée.

Maxlhaid (Wels) : musée du chemin de fer hippomobile Bahnzeit-Stall (dans une annexe de l'auberge Maxlhaid) .

...

The main reason for the building of the railway from Linz to České Budějovice was the transport of salt from Salzburg to Bohemia. The salt was transported from long ago on the Travná and Dunaj rivers to Linz, where it was transferred to teams of horses, to take it across the Šumava ridges to České Budějovice and to the Vltava river.

The idea of improving this transport by the building of a canal between the Dunaj and Vltava rivers already emerged in the Middle-Ages, but only at the beginning of the 18th Century, the onset of the industrial revolution brought sufficient technical and economical conditions for the realization of this project.

The revision of the existing projects was given to the director of the Technical Educational Institute, František Josef Gerstner, in 1807. He, after a careful study of the terrain and the newest technological trends, submitted a project for the building of the horse-drawn railway. At that time, railways were common in England but, on the European continent, this was the 1st of its kind. The project did not inspire confidence and fell into oblivion.

It was not until 1820, that Gerstner's son, František Antonín Gerstner, then a professor at the Vienna Polytechnic, was entrusted to continue with the project. He took this project seriously, and went on a trip to England, so that he could familiarize himself with details of the building of railways. There, he also found that the future does not belong to horses, but to steam engines.

After his return, Gerstner prepared a project, which was granted a building and operating permit by the Emperor, in September 7, 1824, for the « iron and wood railway » and the building commenced in the summer of 1825.

The building of the railway was a great lesson to its builders and, during the course of construction, many changes had to be made. For example, the building of embankments, the depth of draining canals or the gradient of the slopes in excavations. The extravagant way of building embankments led to a massive over-spending on the project, and ended by the departure of Gerstner from the contract, in 1828.

At that time, the Czech section of the track was complete. The construction on the Austrian side was taken-over by

Matyáš Šönerer. By utilizing the experiences acquired, he routed the railway in such a way that the costs of finishing it were minimal.

On the railway, there were several way stations for changing horses. The passenger trains were leaving regularly, once a day at 5 o'clock in the morning, from both terminal stations. They crossed at midday in the highest station of Kerschbaum, where they had an hour break for lunch in the 1st railway restaurant in Europe. The journey took 14 hours.

The steam trains came into operation on September 1, 1872. The north Gerstner's section of the railway could be used for locomotive operation with some alterations, but the southern section, which was built by Šönerer, had to be totally rebuilt.

In 1970, the remains of the horse-drawn railway were announced as a cultural monument.

### The 1st Railway in Continental Europe : The « Pferdeisenbahn »

In the 14th Century, ambitious and enterprising Emperor Karl IV, Holy Roman Emperor and King of Bohemia not only designed trade routes, but also envisioned a canal system which would link the major rivers of Bohemia with the Danube, but high-mountains proved to be an obstacle, and the only project along those lines that was realized was completed much later with the construction of the unique Schwarzenberg Canal, built through the mountains to transport timber, in 1789.

The canal enabled lumber from the mountains to be transported by water from southern Bohemia to Vienna. Within 2 years, the 40 kilometre long navigational canal had been carved-out of the rugged mountains, but that was the end of it. The Napoleonic Wars brought grand projects and progress to a halt as the European world froze impotent at the feet of the French. It was the demand for salt and a more economical method of shipping it that revived the canal idea at the dawn of the Industrial Revolution. Continental Europe was re-awakened and ambitious.

Since the Danube River, in Hungary, had been successfully linked to other important waterways, Austrian Doctor Franz-Josef von Gerstner, Professor of Mathematics in the University of Prague, was chosen to study the canal idea. He found construction of a Canal was not feasible with its estimated need of 290 locks ! However, he proposed the construction of a railway line, a transport medium of which he had heard about from England, and he advocated a horse railway from Linz to Joachismühle, in 1807, but he left the project in the hands of his son, Franz Anton Gerstner, himself a professor of engineering in Vienna.

The young Gerstner built a model which he brought to the Royal Palace, in Vienna, where Emperor Franz-Josef I granted him the exclusive right to start work and, in September, 1824, the building of a wood and iron road between Mauthausen on the Danube and Budweis, situated on the Moldau. The First Austrian Railway Company was formed, the old Salt Route becoming an integral part of the new horse-drawn railway.

On July 28, 1825, in Bohemia near Netrobitz, the work began. The establishment of a railway was a new idea and great difficulties arose from the beginning but, in September 1827, the 1st trains ran between Trojern and Budweis, and the 129 kilometre journey could now be completed in 14 hours, instead of 3 days. The horse-railway could handle loads 3 times heavier than could normal roads and it was solid enough to be adapted for use by the steam-engine trains later.

In April 1829, after almost 4 years, the line was extended from Budweis to Pramh6f and then, later, to Urfahr. The historic horse-drawn railroad which linked Gmunden to Budweis in the 1830's was the 1st railway on the European continent, and was built with the main purpose of facilitating and enhancing the transportation of salt from Upper-Austria to Bohemia. However, it was used by passengers as well.

The 1st cars were both open and covered. They had up to 24 seats and were divided into 3 classes. Passengers could transport their personal horses on special cars. On July 21, 1832, « Kaiser » Franz-Josef I and « Kaiserine » Karoline Augusta arrived in an open-car at « Sankt Magdalena » , « one of the most graceful places, with beautiful, steep mountains in the midst of the most sumptuous vegetation, a place under the fair shade of the largest lime tree » .

By the spring of 1835, the tracks crossed-over the wooden Danube bridge from Urfahr connecting to Linz, and the horse railway from Budweis Urfahr was connected with the Linz line, already in construction. The horse railway used around the 600 horses, from which most were sturdy, rugged and well-tempered « Noriker » horses. They were bedecked with bells to herald their arrival. One horse generally drew 2 or 3 carriages.

Gerstner built lighter cars for the horses to pull than those used in England, and he suggested that wood wheels with iron hubs and bearings be used in place of heavy cast-iron wheels. Thus the « Noriker » mastered a outstanding daily performance of 40 kilometers and at greater speed with less stress. The company owned about 1,000 trucks with a load weight amounting to 2.5 to 3.5 tons. The main freight was salt with an average of 40 barrels. Stations maintained stables for 25 to 100 horses, blacksmiths and other workshops. In addition, there was usually a restaurant for passengers.

Gerstner had run well-over budget on the project, and unwilling to compromise with the project financiers, he was fired and left for Russia, where he could build his railroads in relative peace. Once in Russia, von Gerstner pushed through his proposal to build the Saint-Petersburg - Tsarskoe Selo Railway, in 1836. This inaugurated the start of railways in Russia.

By 1857, the railroad owned 96 passenger vehicles. After a time, employees wore hats and badges and kept bottles of liquor, lanterns, and tools for horse fitting and quick repairs. Farmhands soon discovered it was to their benefit to be polite and even entertain travelers, and some became rather well-known for their singing and musical performances. One farmhand became famous after he amassed a fortune amusing and entertaining passengers. The Austrian built Horse Railway was so successful that Vienna wanted its own, and soon the Viennese Tramway developed and, in the following years, dominated the transport enterprise of Vienna. Lines and stations were constructed all over the city, and people enthusiastically travelled in style.

The building of the horse railway was a pioneering technical achievement. Carrying 190,000 persons and 100,000 tons of goods in those years was unique for its time. Around 1855, however, the passenger trains changed over from horses to steam engines, although the horse line continued with other duties until it became impractical. The last regular course drawn by horses operated on December 15, 1872.

...

The historic « Pferde Eisenbahn » : a horse railway (horse drawn carriages on rails) , connecting the cities of Budweis, Linz and Gmunden. Opened in the early part of the 19th Century, the rail tram was the 2nd public rail line in continental Europe and was used mainly for transporting salt from the Upper-Austrian city Gmunden in the Salzkammergut (Salt Region) to Bohemia, now the Czech Republic.

By the mid- 19th Century, a steam train replaced the section between Linz and Gmunden and, by 1872, the horse tram was shut down leaving only a few traces of nostalgia behind.

...

Die Pferdeisenbahn Budweis - Linz - Gmunden. wurde abschnittsweise zwischen 1827 und 1836 eröffnet und glich jener Bahn, die zwischen « Saint-Étienne » und « Andrézieux » verkehrte. Es war die zweite öffentliche Bahnstrecke auf dem europäischen Festland und diente hauptsächlich dem Transport von Salz aus dem oberösterreichischen Salzkammergut nach Böhmen. In den Jahren von 1855 bis 1856 wurde sie zwischen Linz und Gmunden allmählich auf Dampfbetrieb umgestellt, auf der gebirgigen Strecke zwischen Linz und Budweis war diese Umstellung aufgrund zu enger Krümmungsradien und zu großer Steigungen indes nicht möglich. Bis 1873 wurde daher eine Ersatzstrecke mit zumeist anderer Trassenführung zwischen Linz und Budweis errichtet, die den Dampfbetrieb zuließ. Im Dezember 1872 wurde der Pferdebahnbetrieb schließlich eingestellt.

Der erste Spatenstich erfolgte am 25. Juli 1825 bei Nettowitz nördlich von Budweis. Auf den Prager Professor für höhere Mathematik, Franz Josef Ritter von Gerstner (1756-1832) , der mit den Planungsarbeiten beauftragt wurde, und die bis zu 6.000 Arbeiter kamen jedoch zahlreiche Probleme zu. Neben der Bewältigung technischer Schwierigkeiten und der Überwindung eines Höhenunterschiedes von bis zu 540 Metern galt es, mit dem Widerstand der örtlichen Bevölkerung zu leben, die zumeist in irgendeiner Weise am Salztransport mittels Pferdefuhrwerk beteiligt war und um ihre Erwerbsquelle bangte. Darüber hinaus kam es bald auch zu Spannungen zwischen der Projektleitung und den Bauherren. Nach unzähligen aufwändigen Errichtungsarbeiten und mehreren Teilabschnitten, die schrittweise in Betrieb gingen, wurden die Betreiber immer wieder mit neuen Schwierigkeiten konfrontiert. So führte beispielsweise die Eingleisigkeit der Strecke trotz zahlreicher Ausweichen allzu oft zu Problemen mit unerwartetem Gegenverkehr. Erst nach der Einführung des Telegrafen Ende der 1850-er Jahre konnten diese unliebsamen Störungen des Bahnbetriebes zufriedenstellend gelöst werden.

Mit dem Bau der Kaiserin Elisabeth-Bahn (Westbahn) kam schließlich das etappenweise Ende der Pferdeisenbahn. Erst

im Jahr 1970 wurden die noch vorhandenen Reste der Pferdebahn in Österreich als Kulturdenkmäler deklariert. 1982 wurde ein Pferdeisenbahn-Wanderweg von Unterweikersdorf bis zur österreichisch-tschechischen Staatsgrenze westlich von Leopoldsdorf eröffnet, der 1999 über die Grenze hinweg bis zum ehemaligen Stationsplatz in Bujanov (Angern) verlängert wurde.

## Bahnhöfe

Die Strecke war durch Bahnhöfe in gleichmäßige Abschnitte unterteilt, die einer Halbtagesleistung eines Pferdes entsprach.

(Foto) Stationsgebäude Kerschbaum (erste Bauausführung von 1837/38)

(Foto) Stationsgebäude Lambach (Stadl-Paura)

Die Entfernungen zwischen den Bahnhöfen betragen :

## Budweiser Linie

Budweis-Holkau : 18,23 kilometer

Holkau-Angern : 21,78 kilometer

Angern-Kerschbaum : 22,88 kilometer

Kerschbaum-Lest : 22,56 kilometer

Lest-Oberndorf : 21,42 kilometer

Oberndorf-Urfahr : 19,25 kilometer

## Gmundner Linie andere Personenzüge

Linz-Neubau : 14,41 kilometer

Neubau-Wels : 14,23 kilometer

bei Güterzüge

Linz-Maxlhaid : 23,01 kilometer

Maxlhaid-Lambach : 19,58 kilometer

Wels-Lambach : 14,72 kilometer

Lambach-Gmunden : 23,01 kilometer

Lambach-Engelhof : 21,36 kilometer

Franz August von Gerstner verwendete den Namen Stationsplatz für die heutige Bezeichnung Bahnhof und als Station benannte er die Strecke zwischen zwei Bahnhöfen. Die Stationsplätze dienten als Kreuzungs-, Umspann- und Verladeplätze. Ein solcher Stationsplatz besaß ein Dienst- und Wohngebäude, Stallungen für 25 bis 100 Pferde, Futtermagazine und eine Schmiede. Außerdem gab es noch eine verpachtete Gaststätte, ein Magazingebäude und andere Werkstätten. Zur Vermehrung der Kreuzungsplätze wurde neben den Stationsplätzen weitere Anlagen errichtet. Es waren dies die Mittelstationen, die zwischen zwei Stationsplätzen lagen und die Ausweichen der freien Strecke.

Auf der Gmundner Linie wurden für die Bahnhöfe verschiedene Bezeichnungen angewendet :

Stationsplätze : dienten zur Abwicklung für den Personen- und Güterverkehr (Kerschbaum, Lambach) .

Umspannstationen : dienten ausschließlich dem Personenverkehr zum Pferdewechseln (Neubau, Wels) .

Transportstationsplätze : dienten dem Güterverkehr (Linz, Maxlhaid, Engelhof) , Personenzüge hatten in der Regel keinen Aufenthalt

### Wachthäuser

Für das Personal zur Erhaltung der Bahnlinie wurden entlang der Strecke im Abstand von 2-3 km Wachthäuser errichtet. Die Budweiser Linie besaß 51 Wachthäuser, die Gmundner Linie 25.

...

Bereits 1814 gab es Pläne zum Bau einer Eisenbahn zwischen Linz und Gmunden. Damals gingen die Gedanken dahin, die Traun zu regulieren und einen Schifffahrtskanal zu bauen oder doch eine Eisenbahnlinie zu errichten. Im Jahre 1827 bewarb sich Ingenieur Franz Zola der beim Bau der Budweiser Bahn tätig war, um das Privileg zum Bau und Betrieb einer Holzeisenbahn zwischen Linz / Zizlau - Donau bis nach Gmunden See. Ingenieur Zola kannte die Probleme der Pferdeisenbahn gut, da er wie erwähnt beim Bau der Strecke Budweis - Linz mitwirkte. 1829 erhielt Ingenieur Zola das Privileg und gründete dazu die Kaiserlich-Königlich private Zolasche Eisenbahngesellschaft.

Doch Ingenieur Zola hatte ein Problem, das Baukapital zu beschaffen. Durch die Gründung einer Aktiengesellschaft gab es von Anfang an finanzielle Probleme, sodass Zola gezwungen war, das Privileg an die Wiener Bankhäuser Geymüller, Rothschild und Stamatetz zu verkaufen. Die Bankhäuser gaben das Privileg 1834 an die Kaiserlich-Königlich private Erste Eisenbahn - Gesellschaft ab, die wiederum Ingenieur Schönerer zum Bauführer bestellte. Sogleich begann man im Frühjahr 1834 mit dem Ablösen der Grundstücke. Die Vermessungsarbeiten und die Bauarbeiten wurden alsbald aufgenommen.

Bei der Trassenführung nach Gmunden gab es keine Probleme, so wie bei der Linie Budweis - Linz. Das Teilstück Linz - Maxlhaid mit einer Länge von circa 24 kilometer wurde am 1. Juni 1834 eröffnet. Am 1. April 1835 wurde das Teilstück Maxlhaid - Wels (circa 5 kilometer) und am 1. August 1835 das Teilstück Wels - Lambach, circa 15 kilometer eröffnet. Im Juni 1835 genehmigt Kaiser Franz I. den Bau der Zweiglinie von Linz zum Donauumschlagplatz Zizlau. Am 1. Mai 1836 wurde der Rest der Trasse Lambach - Gmunden/Traundorf (circa 23 kilometer) eröffnet. Nach einer Bauzeit von zwei Jahren einschließlich der Abzweiglinie Donauhafen Zizlau wurde die gesamte Strecke ihrer Bestimmung übergeben. Die Zweiglinie nach Zizlau/Donauhafen wurde vom so genannten Linzer Gleisdreieck ihrer Bestimmung übergeben. 1842 wurde die Eisenbahn bis Gmunden - Stadt verlängert und endete vor dem Rathaus am Ufer des Traunsees.

Ein Jahr später wurden die hölzernen Querschwellen durch Steinblöcke ersetzt und die Langschwellen wurden in Schotter gebetet. Die Gmunder Linie war bis Oktober 1846 an Michaël Fink aus Braunau verpachtet. Ab November 1846 nahm die Gesellschaft die Bespannung mit den Pferden selbst in die Hände.

Der Versuch auf Steilstrecken der Gmundner Linie Gebirgssohnen als Zugtiere einzusetzen scheiterte, da diese Aktion nicht im Sinne der Gesellschaft war. Gebirgssohnen sind keine gelehrtigen Tiere, im Gegensatz zu Pferden und gehen nicht in einer Linie, sondern weichen immer wieder ab, was bei einer schienengebundenen Bahn ein Problem ist. Im Jahre 1854 genehmigte das Handelsministerium den Lokomotivbetrieb zwischen Linz und Gmunden. Die Wiener Neustädter Maschinenfabrik W. Günther (später Sigl) baute eigens für diese Spurweite die Dampflokomotive Linz mit einer Leistung von 25 PS die bereits Mitte 1854 Probefahrten absolvierte. Die ersten Gehversuche der Lokomotive fanden auf der Pferdeeisenbahn zwischen dem 11. und dem 21. Juni 1854 statt. Man stellte fest, daß der Unterbau nicht für eine Lokomotiveisenbahn geeignet sei. Dadurch wurde der Unterbau für die Strecke Linz - Gmunden für den Dampfbetrieb adaptiert.

Die Genehmigung für den Dampfbetrieb erfolgte erst am 25. August 1854. Durch die Einführung des Dampfbetriebes wurde die Strecke Linz - Gmunden zur zweiten dampfbetriebenen Schmalspurbahn in Europa (Die erste Dampf-Schmalspurbahn war die seit 1845 verkehrende Bahn zwischen Antwerpen und Genf). 1856 verkehrten die letzten Züge mit Pferde - Bespannung zwischen Linz und Gmunden. Gleichzeitig wurde der planmäßige Dampfbetrieb auf diesem Teilstück aufgenommen.

Im Jahre 1857 übernahm die Kaiserin - Elisabeth - Westbahn die Pferdeeisenbahn durch einen Vertrag vom 18. Februar 1856 von der Kaiserlich-Königlich Privilegierten Ersten Eisenbahn-Gesellschaft. Durch die Inbetriebnahme der normalspurigen Strecke Linz - Lambach wurde die Pferdeeisenbahnstrecke vom Linzer Gleisdreieck - Lambach eingestellt.

1868 wurde mit den Bauarbeiten (Umstellung Dampfbetrieb) in Netrowitz (Böhmen) begonnen. Erst ein Jahr später begann man mit dem weiteren Umbau, der sehr aufwendig war, da man einen Teil der Strecke umändern musste, weil die Brücken, Stützmauern etc der Belastung der Dampfrosser nicht standhielten. Es rächte sich nun, daß nicht Gerstners mit Streckenführung zur Ausführung gelangte, sondern das Schönerer eine billige Bauweise wählte. Die damalige Streckenführung von Gerstner deckte sich mit der heutigen Bahnstraße.

Im Jahre 1870 wurde der Betrieb zwischen Budweis und Kerschbaum eingestellt. 1871 gab es ein kuriozes Vorhaben von den Wiener Unternehmern Friedrich Mayer und Karl Jessler, die einen Wasserkanal zwischen Moldau und der Donau bauen wollten. Da zu dieser Zeit der Umbau der Pferdeeisenbahn zum Dampfbetrieb vollzogen wurde, wurde das Gesuch zurückgewiesen.

Im 20. Jahrhundert wurden zahlreiche Dämme und Bauten der Pferdeeisenbahn dem Erdboden gleich gemacht. Von den Wasserdurchlässen, Brücken und Unterführungen ließ man etliche verfallen, nur wenige wurden saniert und sind heute noch erhalten. Von den Bahnwärterhäusern wurden einige verkauft und zu Wohnhäusern um - beziehungsweise ausgebaut. Beim Stationsgebäude in Kerschbaum zum Beispiel, waren 1970 die Zeichen der Zeit zu erkennen, da die Fassade wie auch das Dach dem Verfall nahe waren.

Mit der Unterstützung des Landes Oberösterreich gelang dem Verschönerungsverein Rainbach, das Dach des Gebäudes zu

sanieren, obwohl sich das Gebäude zu damaliger Zeit noch im Privatbesitz befand. Zwischen der Ortschaft Unterweikersdorf und der Staatsgrenze errichteten die Gemeinden zum 150. Jubiläum der Errichtung einer Pferdeeisenbahn - Wanderweg, der von den Touristen stark frequentiert wird.

Die Gemeindevertreter beschlossen 1989, das Stationsgebäude in Kerschbaum anzukaufen. 1992 bestätigten zwei unabhängige Studien, daß das Gebiet um das Stationsgebäude hervorragend für die touristische Nutzung der Pferdeeisenbahn geeignet sei. Daraufhin wurde der Verein « Freunde der Pferdeeisenbahn » gegründet. Durch die Unterstützung des Landes Oberösterreich, der Europäischen Union, Sponsoren und der Gemeinde konnte am 28. Juni 1995 die Spatenstichfeier für eine auf einer Länge von 500 Metern revitalisierte Bahnstrecke begonnen werden. Nach nur einem Jahr, am 28. Juni 1996, wurde der Betrieb mit zwei nachgebauten Wägen aufgenommen.

## AB 22 : Le grand-père de Bruckner

Josef (Josephus ou Josepha) Pruckner « sénior » est né en 1749 à Æd près d'Amstetten, dans le pays de l'Enns supérieur, en Basse-Autriche. Il apprendra le métier de tonnelier à l'atelier de son père (qui fabriquait également des balais) . Cependant, son idéal était de devenir professeur.

Pas encore âgé 16 ans, Josef quitte l'atelier paternel et s'en va séjourner à Linz pendant une durée de 6 semaines afin de recevoir la formation d'enseignant à l'École normale de l'endroit (la « Kaiserlich-Königlich Präparandie » , située au 23 de la « Hofgasse ») . La profession d'enseignant était la plus noble après celle de la prêtrise.

L'ascension de l' « agriculteur servile » qui va atteindre les rangs de la bourgeoisie en est partie dû à son mariage, en 1765, avec Maria Theresia Perger, la fille d'un riche tailleur de pierres de Perg. La cérémonie se tiendra devant les villageois de Æd, réunis à la maison numéro 8 pour l'occasion.

Pendant des années, le couple va exploiter une auberge réputée (« Schankhaus ») à Neureug, près de Æd : le « Redl Inn » . Aujourd'hui, une plaque commémorative orne la façade de l'établissement. (Les Perger furent, de génération en génération, aubergistes de métier.)

Après 10 années à effectuer de la suppléance à divers endroits, Josef Pruckner « sénior » devient finalement, en 1776, instituteur adjoint à l'école primaire d'Ansfelden, succédant alors à Sebastian Kletzer qui était en poste depuis 1765 et qui va malheureusement décéder la même année. L'année suivante (1777) , Josef va épouser (en seconde noce) Franziska Kletzer, la fille de l'ex-instituteur (les ancêtres de Franziska, du côté maternel, étaient originaires des villages de Mostviertler Haye, Weistrach et Seitenstettengasse) .

En plus de travailler en collaboration avec les églises paroissiales, Josef « sénior » agira comme huissier pour les seigneureries. Faisant maintenant partie de la classe moyenne, la famille Pruckner se voit exempter des difficultés matérielles du quotidien et ce, malgré les moments difficiles au plan économique suite aux guerres napoléoniennes.

(Sous l'Empire Romain, la région faisait partie de la province de « Noricum ») . Les villages de Æd et de Oehling

furent mentionnés, pour la 1re fois, en 1170. En 1318, Œd détenait déjà des droits de marché.)

...

Pendant des siècles, Vienne eut été la capitale majestueuse des Empereurs du Saint-Empire Romain Germanique, mais au cours du XIXe siècle, Vienne dut encaisser 2 coups sévères au détriment de sa position en Europe qui finalement changea profondément :

Au début du XIXe siècle déjà, en 1805, la 3e guerre de coalition contre Napoléon se termina par la défaite de l'Autriche dans la bataille d'Austerlitz, dite « Bataille des 3 Empereurs » et causa des pertes territoriales non insignifiantes dans la Paix de Presbourg (Bratislava) ; le 6 août 1806, à la suite d'un ultimatum de l'Empereur français, François II de Habsbourg renonça à la couronne du Saint-Empire. Même si l'Autriche, dirigé par le Prince Metternich, se stabilisa de nouveau après le congrès de Vienne, en 1814-1815, duquel naquit un état de territoire cohérent orienté plus fort qu'avant vers le sud-est, il en restait la conséquence durable que l'ancien Empereur allemand, depuis 1804, ne régnait plus que l'Empire héréditaire autrichien.

...

Le couple « Pruckner - Kletzer » vivaient dans l' « appartement de l'enseignant » situé sur le côté est de l'école, près de l'église. De cette union va naître, en 1791, Josef Pruckner « junior » (ou, si vous préférez, Anton Bruckner « sénior ») . En 1814, le père aura pour adjoint son fils. Il prendra sa retraite en 1822. Le garçon lui succédera comme titulaire l'année suivante (1823) ; il épousera alors Maria Theresia Helm, rencontrée au village de Wolfren. Les ancêtres de Theresia proviennent de Basse-Autriche.

The ancestors of Theresia Helm are, on record, in Sierning and / or Sierninghofen, from the 17th Century. The name Helm is recorded in this part of Upper-Austria from, at least, as long ago as 1650 and had its own coat of arms. Bruckner's maternal grandfather Johann Ferdinand Helm, a master knife-maker resident in Sierninghofen, soon became the owner of what the documents call the « tavern at Neuzeug » , where he led the life of a publican and bailiff of the manor at Gschwendt. Theresia Helm was born in that « tavern » (« Neuzeug, Nummer 1 ») , on 6 April 1801. She often stayed at the rectory in nearby Wolfren, where her aunt Rosalia Mayrhofer was the house-keeper. Theresia was a member of the church choir. In Wolfren, she met Anton Bruckner senior (Bruckner's father) , a teacher from Ansfelden, in 1823 and married him on 30 September 1823. Bruckner often stayed in Wolfren as a child visiting his mother's aunt.

### Theresia Helm

The mother of composer Anton Bruckner, Theresia Helm, was born on 6 April 1801 in the building of the « Zum KröBwang Inn » at Number 1 Neuzeug Street, in the village of Sierning. (The place is now called the Neuzeug Tavern, at 28 Theresia-Helm Road) . She was baptized on 7 April 1801, at 10 o'clock, in the parish church of Saint-Stephan (« Sankt Stefan Pfarrkirche ») . Her father, Johann Ferdinand Helm (an office governor) was the host of the Inn ; he also

kept the order in the Pub which was mainly attended by raftsmen. Her mother, Anna Maria (« née » Mayrhofer) came also from Neuzeug. She died when Theresia was only 10 year old.

Theresia grew-up in a wealthy household. Her father disposed of plenty of land property ; operated the Guesthouse ; received a generous income as Gschwendt office governor in Neuzeug ; and was also a Justice department publisher.

After the death of Anna Maria, Johann Ferdinand married for a second time ; however, he passed away after only few years. In 1821, Theresia's stepmother married for a second time. She had now stepparents.

In 1817, Theresia works as a house-keeper in the presbytery of the parish of Wolfert. But she must pause for few years to take care of her paternal uncle who became a widower. In 1822, she returns to her job at the parish. There, she will meet her future husband, teacher Anton Bruckner senior, which is 10 years older than her. The couple marries in Ansfelden, on September 30, 1823. Theresia will bare 11 children, but only 5 will survive.

...

Theresia Helm, verheiratet Theresia Bruckner (geboren 6. April 1801 in Sierning ; gestorben 11. November 1860 in Ebelsberg) , war die Mutter des Komponisten Anton Bruckner.

Theresia Helm kam am 6. April 1801 in Sierning, Neuzeug (Nz.) Nummer 1, auf die Welt und wurde am 7. April 1801 um 10 Uhr früh in der Pfarrkirche Sankt Stephan getauft. Ihr Vater, Johann Ferdinand Helm, war Amtsverwalter, Gastgeb und der Herbergsvater der Flößer im Wirtshaus « Zum Krößwang » in Neuzeug Nummer 1 (jetzt : Taverne Neuzeug, Theresia-Helm-Straße Nummer 28) , ihre Mutter Anna Maria, eine geborene Mayrhofer, stammte ebenso aus Neuzeug.

Theresia wuchs in einem vermögenden Haushalt auf, da ihr Vater über reichlichen Grundbesitz verfügte, Einkünfte als Amtsverwalter der Herrschaft Gschwendt in Neuzeug erhielt, den oben erwähnten Gasthof betrieb und zudem die Messerer- und Verlegergerechtigkeit besaß. Ihre Mutter starb, als Theresia Helm zehn Jahre alt war, woraufhin ihr Vater ein zweites Mal heiratete, er aber selber nach wenigen Jahren verschied. Nun heiratete ihre Stiefmutter ebenso ein zweites Mal, im Jahre 1821, woraufhin Theresia Helm ab diesem Zeitpunkt Stiefeltern hatte.

1817 ist sie als Wirtschafterin im Pfarrhof Wolfert nachweisbar, führte um 1820 vorübergehend ihrem verwitweten Onkel väterlicherseits den Haushalt, muß aber 1822 in den Pfarrhof von Wolfert zurückgekehrt sein, wo sie ihren späteren Mann, den um zehn Jahre älteren Lehrer Anton Bruckner senior kennenlernte. Am 30. September 1823 heiratete sie dann in Ansfelden Anton Bruckner senior, mit dem sie elf Kinder hatte, wovon nur fünf überlebten. Bei der Taufe ihres ersten Kindes Joseph Anton, das am 4. September 1824 um 4:15 Uhr in Ansfelden zur Welt kam und um 17:00 Uhr desselben Tages in der Pfarrkirche zum Heilig Valentin getauft wurde, ist ihre Herkunft nochmals erwähnt. Nach dem Tode ihre Mannes, der 1837 verstarb, musste Theresia innerhalb von zwei Wochen die Dienstwohnung räumen und zog mit ihren vier jüngeren Kindern, ihrem verbliebenen Besitz, der auf einen Handkarren passte, und ihrer blinden Schwägerin nach Ebelsberg, wo sie als Hilfsmagd und Wäscherin arbeitete, während sie ihren Sohn Anton Bruckner im Stift Sankt Florian als Sängerknaben unterbrachte.

Theresia Bruckner verstarb am 11. November 1860 in Linz-Ebelsberg (Ebelsberg, Nummer 70) an Tuberkulose. Anton Bruckner, der seine Mutter finanziell unterstützt hatte, sie verehrte und immer ein Foto von ihr in seiner jeweiligen Wohnung hängen hatte, ließ daraufhin einen Fotografen aus Linz holen, um seine Mutter auf dem Totenbett ablichten zu lassen. An seine Schwester Rosalia schrieb er :

« Liebe Sali ! Leider muß ich Dir berichten, daß die Sache einen überraschenden Ausgang genommen hat. Unsere gute Mutter ist heute (11. November) um 4 Uhr ins bessere Jenseits gegangen. Die Leiche ist Dienstag früh Morgens, wobei ich Dich erhoffe. Vielleicht kommt auch der Schwager ... »

Die Fotografie des Linzer Fotografen war danach, wie Bruckners Schüler berichten, zeitlebens hinter einem grünen Vorhang bedeckt in seiner Wohnung aufgehängt. Er betete, besonders in Zeiten seiner Krisen, vor diesem Bild seiner toten Mutter. Theresia Bruckner wurde in Ebelsberg bei Linz bestattet, 1924 aber umgebettet und im Grab ihres Mannes in Ansfelden beigesetzt.

Anton Bruckner erwähnte seine Mutter mehrmals in seinen Briefen. In einem Schreiben an Leopold Hofmeyr in Steyr zum Beispiel bemerkte er 1882, daß er am 15. Oktober (Heilig Theresia von Ávila) stets das so theure Namensfest meiner seligen Mutter feiere. Seinem Freund Josef Kluger teilte er mit, daß er 1872, im Gedenken an seine Mutter, das Andante (Misterioso) im Adagio seiner 3. Symphonie an ihrem Namenstag komponiert habe.

Zu Ehren von Theresia Helm benannte die Marktgemeinde Sierning eine Straße nach ihr.

#### Anmerkungen und Einzelnachweise

Pfarrarchiv Sierning, Taufregister 05 (1785-1812) , in : ICARUS4all, Matricula, Bildnummer : S61XXX05 00038.

Pfarrarchiv Sierning, Taufbuch 10 (1785-1812) , Seite 75, in : ICARUS4all, Matricula, Bildnummer : S61GGGG10 00172.

Bei Wessely : Herbergsvater der Flößer und Gastgeber « Zum Kröbswagen » (sic) in Neuzeug ; Othmar Wessely : Beiträge zur Familiengeschichte Anton Bruckners, in : Jahrbuch des Oberösterreichischen Musealvereins, Band 100, Linz 1955, Seite 149.

Elisabeth Maier : Verborgene Persönlichkeit. Anton Bruckner in seinen privaten Aufzeichnungen, Wien 2001 (Anton Bruckner, Dokumente und Studien, herausgeber von Theophil Antonicek in Zusammenarbeit mit Moritz Csáky, Andrea Harrandt und Elisabeth Maier, Band 11, Teil 1) , Seite 523.

Pfarrarchiv Ansfelden, Trauungsbuch 3 (1819-1826) , Seite 5, in : ICARUS4all, Matricula, Bildnummer : A20HHHH03 00006.

Nach Anton überlebten und wurden erwachsen :

Rosalia, genannt « Sali » (geboren 17. Februar 1829 ; gestorben 5. Mai 1898 in Vöcklabruck) .

Josefa, genannt « Pepi » (geboren 13. März 1830 ; gestorben 3. Juli 1874 in Sankt Florian) .

Ignaz, genannt « Nazi » (geboren 28. Juli 1833 ; gestorben 4. Jänner 1913 in Sankt Florian) .

Maria Anna genannt « Nani » (geboren 27. Juni 1836 ; gestorben 16. Jänner 1870 in Wien ; Nani führte Bruckner ab 1866 in Linz und Wien den Haushalt) .

In : Elisabeth Maier. Anton Bruckner als Linzer Dom- und Stadtpfarrorganist. Aspekte einer Berufung. Mit einem Beitrag von Ikarus Kaiser : Der Dom- und Stadtpfarrkapellmeister Karl Borromäus Waldeck und die Orgel der Stadtpfarrkirche in Linz, Wien 2009 (Anton Bruckner, Dokumente und Studien, herausgeber von Theophil Antonicek, in Zusammenarbeit mit Andreas Lindner und Klaus Petermayr, Band 15) , Seite 60f.

Theresia Bruckner sei die eheliche Tochter des Ferdinand Helm, einem gewesenen Amtsverwalter in Neuzeug, Gemeinde Sierning und Maria, geborene Mayrhofer. Pfarrarchiv Ansfelden, Taufbuch 04 (IV) , Geburten (1819-1826) , in : ICARUS4all, Matricula, Bildnummer : 04 00009.

Elisabeth Maier : Verborgene Persönlichkeit. Anton Bruckner in seinen privaten Aufzeichnungen, Wien 2001 (Anton Bruckner, Dokumente und Studien, herausgeber von Theophil Antonicek in Zusammenarbeit mit Moritz Csáky, Andrea Harrandt und Elisabeth Maier, 2 Bände, Band 11, Teil 1) , Seite 524.

Elisabeth Maier : Anton Bruckner als Linzer Dom- und Stadtpfarrorganist. Aspekte einer Berufung. Mit einem Beitrag von Ikarus Kaiser : Der Dom- und Stadtpfarrkapellmeister Karl Borromäus Waldeck und die Orgel der Stadtpfarrkirche in Linz. Wien 2009 (Anton Bruckner, Dokumente und Studien, herausgeber von Theophil Antonicek, in Zusammenarbeit mit Andreas Lindner und Klaus Petermayr, Band 15) , Seite 60.

Oberösterreichisches Landesarchiv : Linz - Ebelsberg, Sterbefälle - Duplikate (1860) , in : ICARUS4all, Matricula, Bildnummer : PfmF090 - 00609.

Elisabeth Maier : Anton Bruckner als Linzer Dom- und Stadtpfarrorganist. Aspekte einer Berufung. Mit einem Beitrag von Ikarus Kaiser : Der Dom- und Stadtpfarrkapellmeister Karl Borromäus Waldeck und die Orgel der Stadtpfarrkirche in Linz. Wien 2009 (Anton Bruckner, Dokumente und Studien, herausgeber von Theophil Antonicek, in Zusammenarbeit mit Andreas Lindner und Klaus Petermayr, Band 15) , Seite 11.

Anton Bruckner in Österreich, Anton Bruckner Institut Linz (ABIL) 1981, Seite 7.

Briefe (1852-1886) , Anton Bruckner Gesamtausgabe, Band 1, Seite 199.

August Göllerich : « Wien : 1886-1881 » . (Anton Bruckner - Ein Lebens- und Schaffensbild, posthum herausgeber von

Max Auer, Band 4, 1. Teil) . Gustav Bosse Verlag, Regensburg (1922-1936) , Seite 260.

Straßenplan Neuzeug ; abgerufen am 9. Dezember 2014.

## Literatur

Andrea Harrandt, Otto Schneider (Herausgeber) : Briefe (1852-1886) , Wien 1998 (Anton Bruckner, sämtliche Werke in 24 Bänden, herausgeber von der Generaldirektion der österreichische Nationalbibliothek und der internationale Bruckner-Gesellschaft, unter der Leitung von Leopold Nowak) , Band I - ISBN : 3-900270-42-2 .

Franz Gräßlinger : Anton Bruckner. Bausteine zu seiner Lebensgeschichte. Reinhard Piper & Co. , München (1911) .

Gerhard Hartmann : Ergänzungen zur Ahnenliste Anton Bruckners, in : Jahrbuch des Oberösterreichischen Musealvereins. Band 124a, Linz (1979) , Seiten 135-141.

Elisabeth Maier : Anton Bruckner als Linzer Dom- und Stadtpfarrorganist. Aspekte einer Berufung. (Anton Bruckner, Dokumente und Studien. Band 15) .Wien 2009 - ISBN : 978-3-900270-72-8 . (Mit einem Beitrag von Ikarus Kaiser : Der Dom- und Stadtpfarrkapellmeister Karl Borromäus Waldeck und die Orgel der Stadtpfarrkirche in Linz.)

Elisabeth Maier : Verborgene Persönlichkeit. Anton Bruckner in seinen privaten Aufzeichnungen. (Anton Bruckner, Dokumente und Studien. Band 11, 2 Teile) , Wien (2001) - ISBN : 3-900270-60-0 .

Elisabeth Maier : Anton Bruckner ; Stationen eines Lebens. Unter Mitarbeit von Renate Grasberger und mit einem Essay von Wolfgang Winkler. Linz (1996) - ISBN : 3-85214-654-2 .

Heinz Schöny : Neues zu Anton Bruckners Vorfahren, in : Jahrbuch des Oberösterreichischen Musealvereins. Band 108, Linz (1963) , Seiten 251-255.

Othmar Wessely : Beiträge zur Familiengeschichte Anton Bruckners, in : Jahrbuch des Oberösterreichischen Musealvereins. Band 100, Linz (1955) , Seiten 143-151.

...

À la fin de sa vie, Josef Pruckner « sénior » ira vivre dans la maison de son fils. Il décédera le 21 (22) avril 1831, à l'âge de 82 ans.

La sœur de Josef Pruckner, Josefa (la 3e fille de la famille) naît à Ansfelden en 1785. Elle va épouser le célèbre compositeur Johann Baptist Weiß (1813-1850) . Elle va mourir le 17 septembre 1826, à Hörsching. Le petit Anton perdra donc sa tante à l'âge de 2 ans. Son oncle, maintenant veuf, deviendra son parrain lors de la cérémonie de la confirmation de même que son grand cousin. La marraine sera sa tante Rosalia Mayrhofer, la sœur de sa maman.

## Les enfants

Anton Bruckner est l'aîné d'une famille de 11 enfants dont 5 vont mourir en bas âge. Il est suivi de 3 sœurs (dont l'une va être atteinte de cécité) et d'un frère légèrement handicapé (à demi simple d'esprit) .

**1er enfant** : Anton Josef Bruckner (1824) entretenait des rapports extrêmement polis avec ses parents (vouvoiement) .

**2e et 3e enfants** : La mère enfantera 2 autres garçons (1825-1826) qui perdront la vie peu après leur naissance.

**4e enfant** : Naissance de Thérèse, le 23 mars 1828, qui sera mortellement atteinte par la coqueluche vers l'âge de 1 an.

**5e enfant** : Naissance de Rosalia, dit « Sali » (mariée Hueber) , le 17 février 1829. Prénommée ainsi en l'honneur de tante Rosalia Mayrhofer (sœur de la mère et marraine du petit Anton) . Elle décédera à Vöcklabruck, le 15 mai 1898.

**6e enfant** : Naissance de Josefa, dit « Pepi » (mariée Wagenbrenner) le 13 mars 1830. Elle décédera à Saint-Florian, le 3 juillet 1874.

**8e enfant** : Naissance de Ferdinand Alois en 1831. Il va mourir peu après sa naissance.

**9e enfant** : Naissance d'Ignaz, dit « Nazi » , le 28 juillet 1833, au prise avec de violentes convulsions. Il va finir par survivre mais non sans conséquences. Il héritera d'une faiblesse au niveau des yeux et sera considéré toute sa vie comme un demi simple d'esprit. Dès 1851, Ignaz Bruckner va agir comme jardinier à Saint-Florian, jusqu'à ce que sa vision commence à se détériorer. Après quoi, il sera transféré en tant que domestique au monastère ; une de ses fonctions principales consistera à être responsable du bon fonctionnement du soufflet de l'orgue pneumatique abbatiale du facteur Josef Mauracher (II/10 ; « Sub and Super Octaves ») situé dans la Chapelle mariale (« Marienkapelle ») . Ignaz est toujours resté proche de son frère Anton. Il va mourir à Saint-Florian, le 4 janvier 1913.

In der Marienkapelle befindet sich eine von Anton Bruckners Brüder Ignaz gestiftete pneumatische Orgel von Josef Mauracher aus dem Jahre 1903 (II/10 ; Sub- und Superoktavkoppeln) .

**1893** : Ignaz et sa sœur Rosalie, dit « Sali » , (2 célibataires) seront nommés les héritiers légaux du compositeur.

La plupart des journaux personnels de Bruckner qui ont survécu sont devenus la propriété de sa sœur, Rosalie Hueber qui résidait à Vöcklabruck. Ils seront finalement vendus par la famille Hueber à la Bibliothèque Nationale d'Autriche qui va aussi en acheter 1 ou 2 autres de particuliers.

À la fin de sa vie, Ignaz deviendra une source d'informations inestimable après la mort de son célèbre frère, le 11 octobre 1896.

Quelques témoignages d'Ignaz Bruckner :

« Je ne me souviens de rien de papa lorsqu'il se sentait bien. Mais je me souviens de lui lorsqu'il était très malade. À une occasion, il m'a appelé par mon nom et je me suis tout de suite enfui. Je me rappelle de lui, couché dans son lit ... »

« Maman comparait souvent mon frère Anton à papa. Des années plus tard, mon frère était devenu physiquement plus robuste que lui. »

« Quand papa est mort, il portait une soutane noire et un bonnet de nuit, aussi de couleur noir. »

« J'ai bien aimé la musique lors de l'enterrement de papa. Je riais beaucoup. La dame officiant comme fossoyeuse m'a dit : Tu ne dois surtout pas rire, c'est ton père qui est mort. »

« Je me souviens encore de la nourriture qui a été servie à l'enterrement. Parce qu'il s'agissait d'un jour de jeûne, nous avons eu droit à du Grießschmarrn (crêpes de semoule) . Il y avait aussi des boulettes de pain, du raifort, du riz et du raisin ! »

« La dernière chose dont je me souviens est de savoir comment nous sommes arrivés au village d'Ebelsberg. »

(Le père du jeune Bruckner rendra l'âme le 7 juin 1837. La mère et le reste de ses enfants déménageront à Ebelsberg - à environ 75 minutes au nord de Saint-Florian - seulement 6 semaines après le décès.)

« Je ne sais rien au sujet de mon frère. Il n'a jamais joué avec moi. Il avait des amis plus grands que moi. »

« Mon frère m'a souvent raconté comment il jouait au voleur dans les prés, en compagnie d'autres garçons de son âge. Lorsqu'ils finissaient par l'attraper, ils lui assénaient de grands coups de bâton dans le dos. Rusé, Anton avait prévu le stratagème : il enfilait, pour la circonstance, de vieux pantalons très rapiécés afin de mieux se protéger. Il ressentait beaucoup de satisfaction à être frappé sans ressentir de douleur. »

(Le port de vêtements amples par Anton Bruckner durant toute sa carrière origine des escarmouches et des rituels de poursuite en compagnie de son frère Ignaz et des garçons de l'école alors que Bruckner finissait toujours par jouer le rôle du souffre douleur : ses vêtements amples lui servaient alors de protection. De plus, cette tenue inhabituelle lui permettra de se sentir plus à l'aise aux claviers de l'orgue.)

« Papa remarquait lorsqu'Anton rentrait (trop) tard de ses cours de chant. Furieux, il essayait de l'attraper par les cheveux mais il ne réussissait que partiellement. Mon frère prenait alors la fuite sans que papa ne lui fasse de mal. »

« Les professeurs d'Anton sont malheureusement disparus trop tôt. Mon frère était plus exigeant que quiconque. Dans

les dernières années, il me disait : Un jour, tu devras entendre une de mes Symphonies ! Et je lui répondais : Je ne les comprend pas. Ce n'est pas grave, répliquait t-il d'une voix forte, tu dois quand même en entendre une ! »

**10 enfant** : Naissance d'une autre petite Thérèse, le 13 octobre 1834. Elle ne survivra que 10 jours.

**11e et dernier enfant** : Naissance de Maria Anna, dit « Nani », le 27 juin 1836. Elle va mourir le 16 janvier 1870.

« Notre sœur Anna est allée vivre chez mon frère Anton, à Linz puis à Vienne. Elle était notre préférée. Maman a beaucoup prié pour elle, même sur son lit de mort. Elle a dit à Anton qu'il devait maintenant en être responsable parce qu'elle était une femme très fragile. Mon frère s'est donc occupé d'elle. Malheureusement, elle est morte trop tôt. Sa tombe se trouve au cimetière de Währing. »

Selon le biographe Max Auer, la mère éprouvée implorera Dieu pour mettre fin aux épreuves de mortalité infantile. Femme de caractère, elle se privait plutôt que de demander de l'aide. Les parents investirent toute leur énergie dans le petit « Tonerl » (Antoine), l'aîné robuste, en santé.

...

Nach Anton überlebten und wurden erwachsen :

Rosalia, genannt « Sali » (geboren 17. Februar 1829 ; gestorben 5. Mai 1898 in Vöcklabruck) .

Josefa, genannt « Pepi » (geboren 13. März 1830 ; gestorben 3. Juli 1874 in Sankt Florian) .

Ignaz, genannt « Nazi » (geboren 28. Juli 1833 ; gestorben 4. Jänner 1913 in Sankt Florian) .

Maria Anna genannt « Nani » (geboren 27. Juni 1836 ; gestorben 16. Jänner 1870 in Wien ; Nani führte Bruckner ab 1866 in Linz und Wien den Haushalt) .

## Les parents

Les parents diffèrent considérablement par leur caractère. La mère, extrêmement religieuse et très capricieuse, traitait parfois durement les enfants. Alors que le père, un instituteur musical des plus occupés, était un homme consciencieux, tendre, débonnaire, enclin à la joie de vivre, qui recherchait toujours la paix du foyer ; surtout après les heures supplémentaires (souvent gratuites) qu'il donnait au village.

Il n'y avait pas seulement les parents et les enfants à la maison. On retrouvait aussi le grand-père (qui décéda le 22 avril 1831, à l'âge de 82 ans) et sa tante célibataire atteinte de cécité du nom de Anna Maria (née à Ansfelden en 1784) . Anton se plaisait à la narguer à cause de son handicap.

Anna Maria ira travaillé comme cuisinière et femme de ménage au presbytère de l'église paroissiale de Wolfren dans le district de Steyr-Land, en Haute-Autriche. (Reste à savoir s'il s'agit de l'église paroissiale Saint-Martin ou Maria Laah.) Bruckner ira souvent lui rendre visite. Il apprendra aussi à connaître son mari. Plus tard, elle ira rejoindre sa sœur Maria Theresia Helm (la maman de Bruckner) à Ebelsberg, une localité située à environ 7 kilomètres d'Ansfelden. Elle va mourir le 8 août 1855.

Le père de Bruckner, Anton « sénior », est Maître d'école ; une charge qui implique la direction de la musique du village et la tenue de l'orgue à l'église paroissiale (c'est de là que son fils développera une passion pour l'instrument) en plus d'avoir à servir comme sacristain. Pour augmenter un revenu familial plus que modeste, le père doit accompagné les danses au violon dans les tavernes et les auberges (malgré l'interdiction du clergé) . Bon chanteur, il jouait également du clavecin, de l'épinette (à la maison) et certains petits instruments à vent. Il chante également à l'église.

### Le petit « Tonerl »

Anton Bruckner va naître dans un milieu rural de la Haute-Autriche, soit dans le village d'Ansfelden sur la rivière Traun, affluent de la rive gauche qui se jette dans le Danube en amont de Linz ; dans une contrée, nous dit le biographe Crawford Howie, qui n'avait pas encore connu la Révolution industrielle et où l'église catholique demeurait puissante, même si, avec les répercussions du Siècle des Lumières sur la société d'alors, la vie religieuse et l'importance de l'église s'étaient amoindries. Il n'est pas inutile de rappeler que Vienne elle-même, dans les turbulences du début du 19e siècle, devint un centre important de l'Europe catholique.

Le petit Joseph Anton verra le jour le 4 septembre 1824 (année au Ludwig van Beethoven achève sa 9e Symphonie) , entre 4h15 et 4h30 du matin, à l'étage supérieur de l'ancien bâtiment de l'école primaire d'Ansfelden où sa famille avait droit de résidence. Il est né sous le signe de la Vierge. Il est le fils d'Anton « sénior » (1791-1837) , instituteur et organiste du village, et de Maria Theresia Helm (1801-1860) , fille d'un fonctionnaire et aubergiste que l'époux a rencontrée au village de Wolfren.

Il sera baptisé le jour de sa naissance, à 5 heures de l'après-midi, non pas par le curé Josef Grabmer alors âgé de 72 ans (1751-1829) mais par le vicaire Josef Guttenthaler de l'église paroissiale de Saint-Valentin. (De 1835 à 1848, le père Josef Seebacher sera l'autre vicaire rattaché à la paroisse d'Ansfelden.) L'enfant reçoit alors le second prénom de Josef parce que son grand-père était né, lui aussi, un 4 septembre (mais à 5 heures de l'après-midi !).

Compositeur, organiste autrichien de l'époque Romantique, né Il a été attribué à Bruckner le surnom peu flatteur de « paysan du Danube » en raison de ses manières assez frustrées. Ses contemporains n'ont apprécié que sur le tard ses œuvres mais c'est malgré tout l'un des musiciens les plus importants et les plus innovateurs de son temps.

Anton accompagnait souvent ses parents lors de promenades au monastère de Saint-Florian. Très tôt, il pourra admirer la taille de l'impressionnant complexe, sans compter la magnificence de l'église abbatiale et les sonorités du puissant orgue. Il conservera toute sa vie des liens étroits avec ses racines. Pour Andrea Harrendt, c'est dans ce monastère

richement pourvu, que le jeune garçon découvrit, « dans le chœur de l'église où se trouvait le 2e plus grand orgue d'Autriche, non seulement le faste et les solennités du monastère ainsi que le pouvoir et le prestige de l'église, mais aussi des œuvres des compositeurs religieux de son époque » .

Dès le début, il était connu au village que le petit « Tonerl » (Antoine) était curieux, brillant mais entêté. Il n'aimait pas aller à l'école, ni étudier. (Il se tenait seul, en retrait, dans la cour de l'école) Seul les leçons de chant l'intéressaient. Il n'a jamais démontré le talent remarquable d'un enfant prodige. Et il n'était certainement pas un enfant prodige.

Selon Anton, sa mère était une femme forte et déterminée, à l'esprit très musical, mais souvent confrontée à des attaques de dépression. Le biographe August Göllerich a maintes fois souligné l'état mélancolique récurrente dans cette famille. À la fin de sa vie, le compositeur se rappellera de l'amour de sa mère mais aussi des moments de tension où elle perdait complètement le contrôle. C'est alors que le père intervenait sagement en lui disant : « Allons viens “ Tonerl ”, maman est nerveuse. » . Et ils quittaient la pièce ensemble.

La mère d'Anton était très pieuse. Elle faisait partie de la chorale qui accompagnait les célébrations du dimanche aux côtés de son époux qui, lui, touchait l'orgue. Le jeune Bruckner qui se tenait assis, tout près de son père, au lutrin, était envoûté par son jeu et la sonorité de l'instrument. Ces cérémonies préférées : les Messes de Pâques et de Noël.

Très tôt, Anton sera supporté par son père et son grand-père. Il se retrouvera plongé dans la musique tant comme chanteur que comme instrumentiste puisqu'il participait, tout comme sa mère, aux offices religieux. L'orchestre régulier était composé de 2 violons, 1 contrebasse, 1 clarinette et 1 cor. Lors des occasions spéciales, on faisait venir de Linz 2 trompettistes et 1 timbalier.

### AB 23 : Le village d'Ansfelden

**1824** : Johann Christian Woyzeck sentenced to be beheaded in Leipzig for the slaying of his mistress. Before his execution, Woyzeck is assessed by « Hofrat » Doctor Clarus to determine whether he could be considered responsible for his actions. Clarus determines that Woyzeck is « of sound mind and that any aberrations were due to his physical constitution and moral degeneration » . This becomes the basis for Georg Büchner's play « Woyzeck » , 12 years later.

**1824** : The 38 year old Carl Almenræder, assisted by physicist G. Weber, makes major changes in the positioning of the holes on the bassoon. His design is later (1874) updated by Johann Adam Heckel, to become the standard modern bassoon.

...

Anton Bruckner, one of the towering figures of the post-Romantic era, suffered in his lifetime from the machinations of Richard Wagner's enemies and his own friends and from being generally misunderstood both as a composer and man.

The reverberations have not yet died away.

Bruckner, though ultimately of peasant stock, was the son of the school Master and organist of Ansfelden, a village in Upper-Austria. His mother sang soprano in the choir and, by the time he was 4, the child was scratching-out hymn tunes on a small fiddle. Noting his son's proclivity, the elder Anton gave him keyboard instruction and, by the time the boy was 10, his father could depend on him to fill in for him at church.

...

Le petit village d'Ansfelden au sud de Linz est situé sur une bande de terre fertile au pied des collines de la province de Traun en Haute-Autriche, près du Danube. Il ne comptait guère plus que 400 habitants. Bien qu'il fut presque absorbée par la ville de Linz en 1824, durant un siècle d'expansion urbaine, le village demeurera à vocation agricole, relativement isolé des activités sociales et culturelles de la capitale provinciale.

Ansfelden est une commune du District de Linz-Land dans la région centrale de la Haute-Autriche. Elle est située à une altitude de 289 mètres. Les frontières du territoire communal au nord à Linz, la capitale de l'État et sur la ville de Marien Traun, à Saint-Florian à l'est, au sud par la rue, dans le sud-ouest à Neuhofen an der Krems et à l'ouest sur Pucking. Initialement (à partir de l'an 976) dans la partie orientale du Duché de Bavière, couché, dans la région de « Ostarrichi » appartient depuis 1156 au nouveau Duché d'Autriche. Depuis 1490, il a attribué à la Principauté de l'Autriche de l'Enns. Pendant les guerres napoléoniennes, la ville fut occupée à plusieurs reprises. Depuis 1918, le village appartenait à l'État de Haute-Autriche. Après l'« Anschluß » au « Reich » allemand, le 13 mars 1938, le village appartenait à la nouvelle unité administrative, le Gau Oberdonau. Après la fin de la Seconde Guerre mondiale, en 1945, Ansfelden appartenait à la zone américaine de l'occupation de l'Autriche d'après-guerre occupé et l'État restauré de la Haute-Autriche.

En août 1626, pendant la 2e guerre paysanne autrichienne, le colonel Löbl enseignera l'agriculture au village d'Ansfelden après une défaite décisive. Le Collège provincial de l'agriculture de Haute-Autriche se situe près du « Ritzelmayergute ». C'est un pays doux et béni. Les couches de blé de Saint-Florian s'étendent au sud-est de la capitale provinciale de la région de Traun-Enns, célèbre pour la fertilité de ses terres et sa culture rurale ancestrale.

...

Erstmals gesichert urkundlich erwähnt wurde Ansfelden um 788-791 in einem Güterverzeichnis der Kirche zu Salzburg als « Albinsvelt ». Die Ortsbezeichnung Ansfelden leitet sich von Albinsvelt und Alpunesfeld (Albuni) her (Erwähnung in der « Kremsmünsterer Stiftungsurkunde » von 777 im Zuge einer Schenkung von Tassilo III an das Stift Kremsmünster).

Ursprünglich (ab 976) im Ostteil des Herzogtums Bayern liegend, gehörte der Ort in der Region « Ostarrichi » seit 1156 zum neuen Herzogtum Österreich. Seit 1490 wird er dem Fürstentum Österreich ob der Enns zugerechnet. Während der Napoleonischen Kriege war der Ort mehrfach besetzt.

Seit 1918 gehörte der Ort zum Bundesland Oberösterreich. Nach dem Anschluß Österreichs an das Deutsche Reich am 13. März 1938 gehörte der Ort zur neuen Verwaltungseinheit, dem « Gau Oberdonau » .

Nach dem Ende des Zweiten Weltkriegs 1945 gehörte Ansfelden zur US-amerikanischen Besatzungszone im besetzten Nachkriegsösterreich und zum wiederhergestellten Bundesland Oberösterreich.

### Église paroissiale d'Ansfelden

Pfarrkirche : Ansfeldner Straße 11, 4052 Ansfelden

Telefon : 07229/87 1 28-0

E-mail : pfarre.ansfelden@dioezese-linz.at

Die Feier des Kirchenpatrons, des Heilig Valentin, in Ansfelden bis 1680 am 4. August, dem Fest der Übertragung der Reliquien des Heilig Valentin nach Passau, kann als Hinweis auf die sehr frühe Kirchengründung gewertet werden. Die Übertragung dieser Reliquien fand im Jahre 764 statt. Der Chorherr Mathäus von Weissenberg kam als Pfarrer nach Ansfelden, wurde aber 1669 zum Propst des Stiftes Sankt Florian gewählt. Er ließ den Pfarrhof durch Barockbaumeister Carlo Antonio Carlone planen und den Bau beginnen. Durch seinen Nachfolger Propst Claudius Kröll wurde der Pfarrhof 1707 vollendet.

Er ließ auch zur gleichen Zeit die Pfarrkirche barockisieren und den Hochaltarraum dazubauen, was auf einer Gründertafel an der Decke der Kirche nachzulesen ist. Teile des Turmes stammen aus der romanischen Zeit, Strebebögen stammen aus der gotischen Bauphase. Gegen Ende des 19. Jahrhunderts fand eine Innenrenovierung der Pfarrkirche statt mit Erneuerung der Altäre, der Kanzel und der Stühle. Zwischen 1970 und 1980 wurden große Renovierungen an der Kirche durchgeführt, die die Pfarrkirche in ihren jetzigen Zustand brachten.

Der Hochaltar entstand 1886-1887 in Gmunden, sein Schöpfer war Joseph Unterberger. Das Hochaltarbild stellt den Heilig Valentin als Schutzpatron der Epileptiker dar. Das Bild wurde früher dem Barockmaler Reselfeld zugeschrieben, nach einer Entdeckung der Rechnung für das Bild im Archiv des Stiftes Sankt Florian wurde jedoch festgestellt, daß das Bild 1703 von Anton Hamodin geschaffen wurde.

Der Hochaltar wird gekrönt von Statuen der Heilig Dreifaltigkeit, seitlich wird er von Heiligen-Skulpturen, nämlich des Heilig Sebastian, Heilig Florian, Heilig Notburga, Heilig Elisabeth geziert. Am Antependium sind das « Lamm auf dem Buch mit Sieben Siegeln » , das « Opfer des Melchisidech » und die « Opferung Issaks » dargestellt.

Die Kreuzwegstationen (Öl auf Leinwand) stammen vom Maler Joseph Stanzl. Sie entstanden in den Jahren nach 1869. Die 14. Station ist signiert und datiert. Alle Kreuzwegstationen wurden 1999 restauriert und erstrahlen nun wieder im ursprünglichen Glanz. Die vier Evangelisten in Rundbogenreliefs stammen aus der bei der Kirchenrenovierung 1977 demontierten Predigtkanzel, die 1877 von Oberhuber erstellt wurden. Geschaffen wurden die Reliefs von J. Purger in

Gröden.

Die Wangen an den Kirchenbänken stammen aus dem Jahre 1893. Sie wurden von L. Hase entworfen. Der Ansfeldner J. Weismayr hat die Schnitzarbeiten durchgeführt, nachdem er als Sträfling in Garsten in der Schnitzerei ausgebildet worden war.

Das Kruzifix ist eine Kopie eines Originals in Privatbesitz. Das Original befand sich jedoch einmal auf einem Seitenaltar in der Pfarrkirche. Ein Vorfahre des jetzigen Besitzers erwarb es, als es anlässlich einer Erneuerung in der Kirche nicht mehr benötigt worden war.

Die Plastik der Heilig Barbara wurde in der Zeit von 1650-1700 geschaffen. Sie wurde aus Privatbesitz der Pfarrkirche übergeben.

Die gotische Madonna mit Jesuskind entstand zwischen 1500-1525.

Die Brüstung der Orgelempore stammt aus der Zeit nach 1700.

Die Orgel wurde um 1850 von Josef Breinbauer erbaut.

Die Tauf- und Beichtkapelle wurde 1973 angebaut und mit einem Betonglasfenster von Professor Dimmel ausgestattet.

Der Taufstein stammt aus der Zeit zwischen 1725 und 1750.

### Barocker Pfarrhof als Schicksal, Chance und Lebensader

In Ansfelden befindet sich derzeit eine der größten Baustellen in der Diözese Linz. Der barocke Pfarrhof, der als Wahrzeichen des Ortsbildes gilt, wird zum ersten Mal in der 300-jährigen Geschichte generalsaniert. Er soll verstärkt zu einem Veranstaltungszentrum werden und damit die Pfarre beleben.

(Foto) Pfarrmoderator Willi Neuwirth vor der Baustelle des Pfarrhofs in Ansfelden.

Die Gründungsgeschichte des 300-jährigen Pfarrhofs in Ansfelden birgt ein Geheimnis. Unklar ist, wieso sich die Augustiner Chorherren im 17. Jahrhundert nur wenige Kilometer von ihrem Sitz in Sankt Florian einen riesigen Pfarrhof mit 1.000 Quadratmeter Nutzfläche leisteten. « Daß es eine Sommerresidenz war, wie manche glauben, ist ein Märchen » , sagt Willi Neuwirth, Pfarrmoderator von Ansfelden :

« Man weiß es einfach nicht genau. »

Offenbar legte der damalige Propst von Sankt Florian großen Wert auf ein repräsentatives Gebäude. Zudem war es zu dieser Zeit nicht der einzige Pfarrhof, den die Chorherren bauen ließen. In seiner Dimension sticht das Ansfeldner

Barockgebäude dabei eindeutig hervor.

« Das ist unser Schicksal » , meint Willi Neuwirth.

So bietet das riesige Gebäude für Veranstaltungen einen sehr schönen und würdigen Rahmen, für kleinere Sitzungen wirkt der Pfarrhof fast etwas zu groß.

**Sanierung 2,5 Millionen Euro** - Auch aufgrund der Größe hat wohl jede Generation nur die nötigsten Renovierungen am Pfarrhof durchführen lassen.

« Die Generalsanierung war dringend notwendig, überall war schon der Schimmel » , erzählt Pfarrassistentin Sonja Höhenberger.

Innen und außen wird alles erneuert. Inbegriffen sind auch Energiesparmaßnahmen wie eine bessere Wärmedämmung und eine neue Pelletsheizung.

**2,5 Millionen Euro** kostet die gesamte Sanierung, wovon die Pfarre selbst 250.000 Euro tragen muß. Erfreulich ist für die Pfarrgemeinde, daß neben den Baufirmen auch ein ehrenamtliches Helfer-Team von rund 60 Personen mit anpackt.

Chancen für Belebung. Nach Abschluß der Bauarbeiten im Herbst 2012 will Ansfelden die Rolle des Pfarrhofs als Veranstaltungszentrum ausbauen und die Größe des Gebäudes als Chance nutzen. Es soll ein möglichst offener Ort der Begegnung sein, ein Faktor des Kulturlebens in Ansfelden. Der unverwechselbare Charakter eines Pfarrzentrums bleibt dabei erhalten.

« Hier können die Leute zum Auftanken herkommen. Es ist ein Haus für Alt und Jung, wo man sich wohlfühlen kann und nichts leisten muß » , betont Sonja Höhenberger.

### Anton-Bruckner-Kirchenchor Ansfelden

Der Anton-Bruckner-Kirchenchor Ansfelden wurde 1946 als Jugendchor gegründet und besteht nunmehr als gemischter Chor mit Sängerinnen und Sängern aller Altersstufen. Unser Chor blickt auf eine lange Tradition in der Ansfeldner Brucknerpflege zurück. Einerseits nehmen wir vor allem unsere Verpflichtung als Kirchenchor wahr, andererseits wirken wir regelmäßig am regionalen Kultur- und Konzertgeschehen mit. Unser Repertoire erstreckt sich von sacraler Musik der Großen Meister (Bruckner, Mozart, ...) über echte Volksmusik bis hin zu « swingigen » Songs der Neuzeit.

**1905** : Gründungsjahr des Christlich-Deutschen Gesangsverein.

**1936** : Umbenennung in Christlich-Deutschen Gesangsverein-Brucknerchor.

**1938 bis 1945** ruhte die Tätigkeit des Chores wegen seiner zwangsweisen (NS-Regime-) Auflösung.

1945 wurde unter dem Obmann Doktor Hierzenberger der Brucknerchor gegründet.

Der erste Chorleiter war Professor Ludwig Daxperger, der mit der F-Moll Messe und dem Te Deum von Anton Bruckner die Linie für die Gestaltung großer Chorwerke vorgab.

Im Jahr 1965 übernahm Professor Johann Krebs die Leitung, der die Aufführung bedeutender Werke mit berühmten Solisten (wie Dermota, Schreier, Kmentt, Rysanek, Auger, Ghazarian und vielen anderen) auf hohem Niveau fortsetzte.

Die Konzertaufführungen, gemeinsam mit dem Brucknerchororchester, sind zu einem traditionellen Fixpunkt im Linzer Kulturkalender geworden und haben viele Freunde gewonnen.

### Unser Motto

Das « gute Alte » pflegen und das « interessante Neue » erarbeiten.

Höhepunkte waren und andere die 2012 im Rahmen eines Gemeinschaftsprojektes von Blasmusik und Chören aufgeführte « Carmina Burana » von Carl Orff, sowie die Uraufführung und CD-Aufnahme der dem Chor gewidmeten « Kleinen Ansfeldner Messe » von Wolfgang W. Mayer.

### Wolfgang W. Mayer

Geboren 1978 in Linz. Musikgymnasium in Linz bei Balduin Sulzer. Theoriestudium bei Professor Erland M. Freudenthaler und Kompositionsstudium bei Professor Gunter Waldek am Brucknerkonservatorium Linz. Studium von Musikerziehung am Mozarteum Salzburg.

Juli 2004 « Master of Arts » mit Auszeichnung für Komposition und Juni 2007 « Bachelor of Arts » mit Auszeichnung für Chorleitung an der Anton Bruckner Privat Universität Linz. Masterstudium « Chorleitung » bei Professor Kurt Dlouhy an der Anton Bruckner Privat Universität. Mehrere Kompositions- und Chorleitungskurse.

Von September 2006 bis Dezember 2013 Chorleiter vom « Anton Bruckner Kirchenchor Ansfelden » . Ab Oktober 2008 Leiter des Fachhochschulchores Hagenberg. Ab September 2009 Leiter des Hans Sachs Chores Wels. Zusätzlich mehrere projektbezogene Chöre.

Seit September 2008 in der Chorleiterausbildung im oberösterreichischen Landesmusikschulwerk tätig.

Seit Mai 2007 Regionalchorleiter für die « Chorregion I Linz-Hausruck » vom Chorverband Oberösterreich und seit November 2008 Jugendreferent des Chorverbandes Österreich.

Preisträger des Heinrich-Gleissner-Förderpreises für Komposition 2006. Teilnahme (österreichischen Preisträger) als

Komponist bei « 1st International Convention of Composers and Conductors », in Gent / Belgien August 2008.  
Zahlreiche kammermusikalische Werke und Chorwerke.

...

Chorleiter : Wolfgang Mayer, MA. MA.

Ausbildung/bisherige berufliche Aktivitäten

Musikgymnasium Linz.

Studium « Musikerziehung » am Mozarteum Salzburg.

Studium « Komposition » an der Anton Bruckner Privat Universität (Master of Arts mit Auszeichnung 2004) .

Studium « Chorleitung » an der Anton Bruckner Privat Universität (Master of Arts mit Auszeichnung 2009) .

Seit 2008 in der Chorleiterausbildung im Oö. Landesmusikschulwerk tätig.

### Künstlerische Aktivitäten

Regionalchorleiter und -kantor für die Chorregion I, Linz - Hausruck im Chorverband Oberösterreich (seit 2007) .

Leiter des Anton Bruckner Kirchenchor Ansfelden (seit 2006) .

Leiter des Fachhochschulchores Hagenberg (2008 bis 2012) .

Leiter des Hans Sachs Chores Wels (seit 2009) .

Leiter der Chorgemeinschaft Freistadt (seit 2012) .

Leiter von Chorleitungskursen (und andere auf der Singwoche des Chorverbandes Oberösterreich seit 2009) .

Leiter von Benefiz- oder Projektchören.

Komponist und Arrangeur von Chormusik und Instrumentalmusik.

Mehrere Preise bei Kompositions- und Chorwettbewerben.

### Persönliche Leitlinien für mich als Chorleiter

Singen muß Spaß machen !  
Förderung einer guten Gemeinschaft.  
Motivieren der Sängerinnen und Sänger.  
Erarbeiten von musikalischer auf Qualität.  
Buntes Programm, viele Stilrichtungen, für alle soll etwas dabei sein !  
Humorvolles, entspanntes Probenklima.  
Gemeinsame nicht-musikalische Aktivitäten (Ausflüge, etc.) .

### Auszüge aus der Festschrift 60 Jahre Anton-Bruckner Kirchenchor Ansfelden

Den Ursprung hatte der Anton-Bruckner-Kirchenchor im Jugendchor des Jahres 1946, den Johann Paulmair gründete. Er war die zentrale Person, mit der die Gründung eines Kirchenchores in Ansfelden untrennbar verbunden ist.

Unter Mithilfe des damaligen Pfarrers Schück konnte mit Ingenieur Fritz Burri der erste Chorleiter gewonnen werden, der die 25 sangesfreudigen Mädchen und Burschen unterrichtete.

Ab 1946 leitete Cornelius Mayr den Chor, wobei als einer der Höhepunkte die Glockenweihe im Jahr 1949 zu erwähnen ist, die vom Chor musikalisch umrahmt wurde.

Zu den Organisten in den Anfangsjahren und bis weit in die 80er Jahre hinein zählte Maria Angerer, Helene Holzner sowie Konsulent OSR Matthias Lindenbauer.

Unterstützt wurde der Chor immer wieder von Johann Bleilinger aus Ebelsberg mit seinem Streichorchester.

Die nach wie vor längste Chorleitertätigkeit kann Konsulent OSR Hermann Holzner aufweisen. Zu Beginn des Schuljahres 1950-1951 übernahm er als er gerade einmal 21 Jahre alt war, von Conelius Mayr die Leitung des Kirchenchors und stand ganze 37 Jahre (bis 1987) dem Chor als regens chori zur Verfügung. Er steht auch mit 77 Jahren der Pfarre immer noch als Organist an Sonntagen zur Verfügung.

Holzner studierte an der Lehrerbildungsanstalt in Linz, lernte Klavier bei den Professoren Rudolf Wimmer und Ludwig Daxberger, bekam Orgelunterricht und absolvierte schließlich eine Chorleiterausbildung. Der Schwerpunkt in der Zeit Hermann Holzners als Chorleiter lag in der Kirchenmusik : Der Chor gestaltete die kirchlichen Hochfeste, Beerdigungen, Marienandachten, Frühmessen, Erntedank und andere Feste mit. Die Zahl der Aufführungen im Vergleich zu heute war beträchtlich und verlangte umfangreiche Probenarbeit. Trotzdem konnten auch noch weltliche Konzerte, wie und andere das Singspiel « Waldvöglein » von Georg Mielke mehrmals aufgeführt werden. Unter Leitung von Holzner wurden und andere Medssen wie die « Messe in G-Dur » von Max Filke, die « Kleine Orgelsolemesse » von Josef Hayden oder die Festmesse von Anton Bruckner, « Windhager-Messe » und die « Kronsdorfer-Messe » aufgeführt.

Ab 1987 folgte Cäcilia Feichtinger-Sommer als erste weibliche Chorleiterin. Sie war Musiklehrerin, hatte eine

Klavierausbildung und wirkte im Linzer Kammerchor mit.

1991 übernahm bis zu seinem Unfalltod im Jahr 1992 Braco Vasiljevic die Chorleitung.

Mit Christian Heitz wurde schließlich im Jahr 1992 der damalige Leiter der Musikschule in Haid für die Neuorganisation des Chores gewonnen werden. Unter seiner Leitung erlangte der Chor hohen Bekanntheitsgrad durch die vielen öffentlichen Auftritte.

Konrad Führeder arbeitete mit dem Chor ab 2000 an feinen Klängen und romantischen Chorsätzen und Messen.

2001 verpflichtete der Chor die gebürtige Deutsche Birgit Buck als neue Leiterin. Mit Jahrgang 1971 war sie die jüngste Chorleiterin, die der Kirchenchor bis dato hatte. Im Zentrum ihrer Arbeit stand die Aufführung schwieriger romantischer Sätze.

Seit 2005 führt Margarete Possegger den Kirchenchor. Die Lehrerin für Klavier und Blockflöte an der Musikschule in Linz sowie Regionalchorleiterin im Chorverband Oberösterreich legt großen Wert auf präzise Intonation und die stimmliche Ausgewogenheit.

Allen Chorleitern und -leiterinnen war das Werk Anton Bruckners ein zentrales Anliegen. So wurden bekannte Chorsätze von Bruckner je nach Neigung des Chorleiters immer anders interpretiert und andererseits aber auch neue Messen und Motetten einstudiert.

...

Musikalische Betätigung steigert das persönliche Wohlbefinden und erhöht die Lebensqualität.

Seit mehr als 6 Jahrzehnten gestaltet der Brucknerchor das kulturelle Leben in Linz und Oberösterreich nachhaltig mit. Waren es unter den Chormeistern Professor Ludwig Daxspurger und Professor Magister Johann Krebs vor allem große Werke der Chorliteratur, die aufgeführt wurden, so widmete sich Professor Kurt Dlouhy erfolgreich dem Aufspüren musikalischer Raritäten. 1998 übernahm Magister Konrad Fleischanderl die Chorleitung. Mit viel Engagement und Können versucht er aus dem Chor einen homogenen Klangkörper zu formen und Werke aus allen Sparten der Chorliteratur zur Aufführung zu bringen.

**La ferme du Duc de Laah**

Laaher Straße 50 A-4052 Ansfelden.

+ (43) 664/5318279 - office@herzogzulaah.at

Selon les archives de la paroisse d'Ansfelden, la ferme ayant appartenu au Duc de Laah représente plus de 1000 ans

d'histoire !

Déjà en l'an 976 de notre ère, un bâtiment se trouvait à cet endroit.

À partir de 1562, ce lieu appartient à la famille du Duc. Ses ancêtres sont Hans et Margaret Laah.

Suite à la Révolution de mars 1848, la ferme obtient sa liberté.

En 1983, la ferme devient un domaine familial.

Depuis 1986, Christian et Margareta Langmayr administrent ce joyau patrimonial en compagnie de leurs 2 filles, Catherine et Marie-Madeleine.

En février 2010, on amorce des travaux de rénovations pour en faire un site d'hébergement pour les touristes.

...

Basierend auf den Quellen der Pfarre Ansfelden blickt die Bauernhofpension « Herzog zu Laah » auf eine nun mehr als 1000-jährige Geschichte zurück. Bereits seit 976 befindet sich ein Gebäude an dieser Stelle. 1848 wird durch die Märzrevolution das Herzog zu Laah ein « freier » Bauernhof. Im Jahre 1983 wurde unser Bauernhof zum Erbhof ernannt. Seit 1986 bewirtschaften Christian und Margareta Langmayr mit den zwei Töchtern Katharina-Maria und Magdalena-Maria dieses historische Juwel. Im Februar 2010 waren die Umbauarbeiten abgeschlossen und es konnte der Traum von einer Bauernhofpension verwirklicht werden.

Wo sich Tradition und Moderne zu einer einzigartigen Atmosphäre verbinden - Ihr Urlaubszuhause in einem Vierkanthof des Traunviertels, mit großer Liebe und Feingefühl zum Detail restauriert.

« Tradition ist nicht das Halten der Asche, sondern das Weitergeben der Flamme. » (Thomas Morus)

1000-jährige Vergangenheit ...

Basierend auf den Quellen der Pfarre Ansfelden blickt unsere Bauernhofpension « Herzog zu Laah » auf eine nun mehr als 1000-jährige Geschichte zurück.

Bereits seit 976 befindet sich ein Gebäude an dieser Stelle.

Seit 1562 ist das « Herzog zu Laah » durchgängig in Familienbesitz. Die ersten namentlich genannten Vorfahren werden als « Hans und Margareta Herzog zu Laah » bezeichnet.

Im Jahre 1983 wurde unser Bauernhof zum Erbhof ernannt. Erbhöfe sind in der Vierkanterregion selten.

1986 übernahmen Christian und Margareta Langmayr mit ihren zwei Töchtern Katharina Maria und Magdalena Maria den Bauernhof von ihren Eltern.

Im Februar 2010 waren unsere Umbauarbeiten abgeschlossen und wir konnten uns den Traum von einer Bauernhofpension verwirklichen.

### Bräuer vulgo Steinalt

Hausgeschichte des Steinaltgutes in Ansfelden.

**1527** : Eine erste schriftliche Nachricht über das Steinaltgut ist aus dem Jahre 1527 erhalten. Das Gut war der Herrschaft Ebelsberg untertänig. Das Schloß Ebelsberg war Besitz des Bischofs von Passau. In einem Untertanenverzeichnis der Herrschaft Ebelsberg aus dem genannten Jahr sind die Abgaben, die das Steinaltgut jährlich zu leisten hatte, verzeichnet. Darüber heißt es Merth Steinalt an Gold :

4 Schillingpfennig.

11 Pfennig.

5 Hennen.

1 Schwein.

2 Mut Hafer (1 Mut = 30 Metzen) .

(Landesarchiv Linz, Weinberger Archiv, Aktenband, 1357.)

**1670** : Unter der Herrschaft Ebelsberg robotpflichtigen Bauern ist im Ebelsberger Urbar aus dem Jahre 1670 « Hanns Schmidtpaur am Stainolden Lehen » genannt. Dieser Hans Schmidtbauer musste also um 1670 Besitzer des Steinaltgutes gewesen sein.

Derselbe ist als Besitzer im selben Buch bei der Beschreibung der Häuser genannt. Dort heißt es :

« Hannß Stainoldt oder Schmidtpaur besitzt das Stainoldenlehen zu Andtsfelden. »

Dabei 1 Stube, 2 Kammern, 1 Küche, Stallungen und Stadel, 1 Getreideboden ob der Stube. Hausstock ist gemauert, bei mittlerem Bau. Liegt im Burgfried.

**1737** : Am 3. April 1737 fiel dem Besitzer des Steinaltgutes Hans Mayr eine Erbschaft von 193 Gulden zu. Thomas

Schmiedbauer, ein Sohn der einstigen Steinalt-Besitzer war bereits 36 Jahre außer Landes. Da er sich in diesen 36 Jahren nie meldete, wurde angenommen, daß er nicht mehr lebe und über seine Verlassenschaft abgehandelt. Eine erbberechtigte Schwester dieses Thomas, Eva Schmiedbauer, war bereits gestorben. Andere Verwandte waren nicht bekannt. So fiel dem Nachfolger auf dem Steinalthaus, eben dem Hans Mayr, die Erbschaft zu. Es wurde allerdings an die Erbschaft die Bedingung geknüpft, daß sie zurückgegeben werden müsste, wenn sich der Verschollene doch noch melden sollte oder wenn ein nächster Verwandter eines Tages Anspruch auf das Erbe erheben würde.

(Landesarchiv Linz, Landgerichtsarchiv E 43, folio 25.)

**1744** : Johann Mayr, der Besitzer des Steinaltgutes, starb am 24. Jänner 1744 im Alter von 62 Jahren.

Die Verlassenschaftsabhandlung fand am 4. September 1744 statt. Dabei wurde das Gut auf 500 Gulden geschätzt, der Fahrniswert betrug 234 Gulden 23 Kreuzer, an Bargeld waren 31 Gulden vorhanden. Das Gesamtvermögen betrug 765 Gulden 23 Kreuzer. Dem standen aber Schulden in der Höhe von 906 Gulden gegenüber. Die Witwe Anna fand im Alter von 59 Jahren im 32jährigen Veit Pachl einen zweiten Mann mit entsprechendem Vermögen, sodaß sie mit diesem das Haus trotz der Schulden weiter übernehmen konnte. Dieser Veit Pachl war ein Sohn des Andreas Pachl vom Ratner zu Weißenberg. Die Eheschließung dieses Besitzerpaares fand am 27. Juli 1744 statt.

(Landesarchiv Linz, Landgerichtsarchiv E 50, folio 74v und Trauungsbuch Ansfelden E, Seite 147.)

**1763** : Da Anna Pachl am 5. November 1762 im Alter von 77 Jahren gestorben war, fand am 4. Jänner 1763 die Verlassenschaftsabhandlung statt. Das Gesamtvermögen belief sich jetzt auf 886 Gulden 34 Kreuzer 3 Pfennige. Dem stand aber ein Schuldenstand von 980 Gulden 34 Kreuzer 3 Pfennig gegenüber. Die in Aussicht genommene Ehefrau des Veit Pachl brachte anscheinend genügend Geld mit, sodaß die Gläubiger das Gut doch wieder an Veit Pachl und seine künftige Ehefrau Susanna übergaben. Am 7. Februar 1763 verehelichte sich der Witwer Veit Pachl mit Susanna Albauer, der Auszüglerin am Gstöttnergut in Ansfelden.

(Totenbuch Ansfelden E, S 214 und Landesarchiv Linz, Landgerichtsarchiv E 69, folio 27.)

**1767** : Am 6. Februar 1767 fand die Verlassenschaftsabhandlung nach dem Tod des Besitzers Veit Pachl statt, der am 9. Jänner 1767 im Alter von 54 Jahren gestorben war.

Dabei zeigt sich ein Gesamtvermögen von 1085 Gulden 28 Kreuzer, dem ein Schuldenstand von 1068 Gulden 28 Kreuzer gegenüberstand. Die Witwe Susanna übernahm, das Haus mit ihrem zukünftigen Ehemann Paul Weinberger. Am 1. Juni 1767 schloß die Witwe die Ehe mit Paul Weinberger. Dieser stammte von einem Schnaplgütl, wie aus dem Trauungsbuch und von einer Ebschaft von 41 Gulden hervorgeht, die ihm von seinem Vater Stephan Weinberger zugefallen war.

(Oberösterreichische Landesarchiv, Landgerichtsarchiv E 73, folio 51ff und F 96, folio 112vf, und Trauungsbuch Ansfelden E, Seite 314.)

**1772** : Am 2. Juni 1772 starb Susanna Weinberger im Alter von 55 Jahren. Die Verlassenschaftsabhandlung fand am 21. August 1772 statt.

Das Gut wurde wieder mit 500 Gulden bewertet, die Fechsung mit :

240 Gulden 45 Kreuzer 2 Pferde samt Geschirr 80 Gulden.

1 Bett 8 Gulden.

4 Kühe 88 Gulden.

1 Kalb 4 Gulden.

5 Schweine 15 Gulden.

2 Schafe und 1 Böckl 3 Gulden.

4 Gänse 2 Gulden.

17 junge Gänse 4 Gulden 15 Kreuzer.

Das Haus wurde vom Witwer und seiner künftigen Ehewirtin, wieder einer Susanna, übernommen. Die Eheschließung zwischen dem Witwer Paul Weinberger und der Susanna Hoblmayr fand am 31. August 1772 statt.

(Oberösterreichische Landesarchiv, Landgerichtsarchiv E 78, folio 78v und Trauungsbuch Ansfelden F, Seite 23.)

**1792** : Am 23. April 1792 starb die zweite Frau des Paul Weinberger Susanna. Im Totenbuch findet sich dazu folgende Eintragung :

« In Kindesnöten (gestorben) ; welche, nachdem sie Tags vorher ein Kind geboren, mit dem zweiten Kind, im Mutterleib getauft, in einer heftigen Frais gestorben, eine Stunde hernach vom Bader eröffnet und das tote Kind der (toten) Mutter in die Arme gelegt. »

(Totenbuch Ansfelden I, Seite 34.)

**1844** : Nach dem frühen Tod von Franz Kreilhuber am 17. Februar 1844 heiratete die Witwe am 3. September 1844 in dritter Ehe Josef Bräuer, Sohn des Philipp Bräuer, Bauers am Schachermayrgut Nummer 35 in Losensteinleiten, Pfarre Maria Laah. Am 17. August 1844 war dieser bereits als Mitbesitzer angeschrieben worden.

(Grundbuch der Herrschaft Ebelsberg, Landesarchiv Linz, Sankt Florian, Hs I, folio 17, und Trauungsbuch Ansfelden IV, folio 22.)

**1865** : Am 13. August 1865 schlug bei einem heftigen Gewitter bei Nacht der Blitz im Steinalthaus ein. Bei strömendem Regen brannte es ab.

(Kooperator J. Huber, Geschichte von Ansfelden, Seite 30.)

**1949** : Durch den Übergabsvertrag vom 19. Jänner 1949 übernahmen Johann, Sohn der Witwe Katharina Bräuer und Rosa, geborene Platzl vom Schönaignergut in Fleckendorf, das Haus. Sie schlossen am 1. Februar 1949 die Ehe.

(Bezirksgericht Linz-Land und Trauungsbuch Ansfelden VIII, Seite 212.)

### Breinesberger vulgo Gatterer

Hausgeschichte des Gatterergutes in Ansfelden.

**1384** : Eine erste Nennung des Gatterer von Ansfelden ist im Jahre 1384 zu finden. Am 17. September 1384 kaufte Weichart von Winkel, Pfleger zu Ebelsberg, « die Hub an dem Gatern und drei Hofstet dobei gelegen zu Ansveld in dem dorff, di er von Heinreichen dem Harthaimer zu derselben Zeit gesezzen ze Ebelsperch gechaufft hat » . Durch Weichart von Winkel kam das Gatterer an die Kirche zu Passau und damit unter die Herrschaft Ebelsberg.

(Oberösterreichische Urkundebuch X, Seite 277.)

**1527** : In der Gülteinlage aus dem Jahre 1527 der Herrschaft Ebelsberg ist der erste namentlich bekannte Besitzer zu finden. Er hieß « Ulrich Gatter » . Es sind dort seine Ablieferungsverpflichtungen an die Herrschaft Ebelsberg genannt :

5 Hennen, 1 Schwein und 2 Muth Hafer (60 Metzen) musste dieser Ulrich an das Schloß Ebelsberg jährlich liefern. Er konnte dies aber in Geld ablösen, dann waren dies 4 Schillingpfennige und 11 Pfennige.

(Oberösterreichische Landesarchiv, Weinberger Archiv, Aktenband, 1357.)

**1611** : In einem Protokoll vom 14. November 1611 sind Michl und Margareta Gatterer genannt. Margareta Gatterer war gestorben. Bei der Verlassenschaftsabhandlung traten insofern wirtschaftliche Schwierigkeiten zutage, als es heißt « demnach aber erst vor 3 Jahren berürtes Gattererlehen abprunnen und in solcher Prunst fast alle fahrende Hab im Feuer aufgegangen und verdorben » .

(Oberösterreichische Landesarchiv E 2, 1611.)

**1750** : In die Zeit, da Martin Albauer Besitzer war, fällt die Aufnahme der sogenannten Theresianischen Fassion, der

Besitz- und Einkommensaufnahme unter Kaiserin Maria Theresia. Der Wert des Gutes wird hier mit 694 Gulden angeführt. Pferde, 2 Kühe, 3 Schafe und 2 Schweine werden hier als Viehstand ausgewiesen. Angemerkt ist auch, daß der Zehent vom Gatterer zur Hälfte an das Stift Sankt Florian und zur Hälfte an den Pfarrhof Ansfelden zu leisten war.

**1788** : Am 11. April 1788 errichteten Jakob Poschmayr und seine Braut Theresia Dumlin, Tochter vom Hubergut zu Höfen, einen Heiratsbrief, in dem festgehalten wird, daß die Braut 300 Gulden in die Ehe einbringt, während der Bräutigam das Gatterergut einbringt.

(Oberösterreichische Landesarchiv, Landgerichtsarchiv, Seite 23v.)

**1803** : Das Haus wurde wieder mit der Begründung, daß es baufällig sei, nur wie schon 1801 mit 630 Gulden bewertet. Unter den vielen, wieder in einem Inventar festgehaltenen Gegenständen anlässlich einer Verlassenschaftsabhandlung seien nur ein paar Posten herausgenommen :

13.000 gebrannte Ziegel, das Tausend zu 6 Gulden = 78 Gulden.

8.000 ungebrannte Ziegel, das Tausend zu 3 Gulden = 24 Gulden.

Bauholz zu 60 Gulden.

Diese drei Posten weisen darauf hin, daß große Vorbereitungen zum Neubau des Hauses getroffen wurden.

**1929** : Am 20. März 1929 ging der Besitz an Theresia Huber, geborene Neuwirt, eheliche Tochter des Peter Neuwirt, Besitzer des Oberhierthalgutes in Schnarrendorf 10, Pfarre Siphachzell, die am 4. Juni 1907 Geog Breinesberger, den Witwer und Besitzer des Flödlmayrgutes geheiratet hatte. Georg Breinesberger wurde damit am 6. April 1929 auch Mitbesitzer am Gatterergute (Grundbuch) . Da er aber am 13. August 1935 starb (Totenbuch Ansfelden VIII, Seite 42.) und durch Einantwortung vom 18. Jänner 1936 wurde Theresia wieder Alleinbesitzerin.

**1947** : Am 10. Mai 1947 erfolgte die Hausübergabe an Alois und Augustine Breinesberger, die am 2. März 1946 die Ehe geschlossen hatten.

(Trauungsbuch Ansfelden VIII, Seite 177.)

**1974** : Alois Breinesberger starb am 20. März 1974.

(Totenbuch Ansfelden X, Seite 110.)

Durch Einantwortung vom 19. April 1974 wurde der Sohn Karl Breinesberger Mitbesitzer. Durch Ehepakete und Übergabsvertrag vom 19. Dezember 1975 wurden Karl und Christine Breinesberger, geborene Zehetner, gemeinsam Besitzer des Gatterergutes.

## Sallmann vulgo Birßer

Hausgeschichte des Pirsergutes in Ansfelden.

**1527** : Die erste Nennung vom Haus Pirser ist in der Gülteinlage der Herrschaft Ebelsberg aus dem Jahre 1527 zu finden. Dort heißt es :

« Hans Pueßer, Amtmann. »

Seine Abgaben an die Herrschaft Ebelsberg bestanden jährlich in 5 Hennen, 1 Schwein und 2 Mut (1 Mut = 30 Metzen) Hafer. Die Abgabe in Geld betrug 4 Schillingpfennige und 11 Pfennige.

(Oberösterreichische Landesarchiv, Weinbergerarchiv, Aktenband 1357.)

**1619** : Als im Jahre 1619 an der Kirche verschiedene Arbeiten getätigt wurden, verkaufte Hans Pirser an die Kirche eine Eiche um 5 Schillingpfennige.

(Stiftsarchiv Sankt Florian, Kirchenrechnung 1619.)

**1670** : Aus dem Jahre 1670 , da Sebastian Prameshuber Besitzer des Birsergutes war, stammt eine genaue Aufschreibung über die ganzen Haus- und Besitzverhältnisse vom Birsergut mit etwa folgendem Wortlaut :

Sebastian Prameshuber besitzt das Lacken- und Püesser Gut zu Ansfelden, seit langem zusammen. Bei dem Lackenlehen keine Hausstatt, beim Püesser Lehen befinden sich 1 Stube, 2 Kammern, 1 Küche, Stallungen, Stadel, Getreidekasten, 1 Ziehbrunnen, im Hausgarten 1 Backofen, bei gutem Bau ; im Burgfried Ansfelden (gelegen) .

Gärten :

1 Hausgarten, ½ Tagwerk, verschiedene Obstbäume und etliche Äckerl.

1/8 Tagwerk Krautgarten, wird mit Kraut, Rüben und so weiter bebaut.

3/8 Tagwerk Krautgarten, wie oben.

1/8 Tagwerk Garten im Uzwinckhl, bebaut mit allerlei.

Holz :

4 Tagwerk im Ansfeldner Holz, meist Tannenholz, wenig Birken.

I Tagwerk Holzgrund, das Lach genannt, lauter kleines.

Getreidefelder :

Das Oberfeld, 7 Tagwerk aus 9 Landln.

Aus I Tagwerk Acker  $\frac{6}{4}$  schweres und  $2 \frac{1}{2}$  Metzen leichtes Getreide, Fechsung pro Metzen Samen 5-6 Metzen.

Das Mitterfeld, 6 Tagwerk aus 6 Landln, wie vorher.

Das Unterfeld, 8 Tagwerk aus 10 Landln, Anbau und Fechsung wie vorher.

Zehentreichung :

Nach Sankt Florian, vom Neugereut dem Pfarrer.

Wiesen :

$\frac{3}{8}$  Tagwerk im Wasserstahl, je I schlechtes Fahrthl Heu und Grummet.

$4 \frac{1}{2}$  Tagwerk in der Pergerwiesen aus 10 Flecken, je I Fahrthl.

Pferde :

4 Rösser wegen des Lehens und der Robot Kühe, Schweine, Schafe :

4 Kühe, 3 Kälber, 4 Schafe, 6 Schweine.

Herrenforderungen :

(Abgaben an das Schloß Ebelsberg) :

Kucheldienst vom Piesserlehen an Geld -

$33 \frac{1}{2}$  Kreuzer, 5 Hennen, I zu 12 Kreuzer = I Gulden.

I Schwein 3 Gulden.

Salzgeld  $2 \frac{1}{2}$  Kreuzer.

Zusammen : 4 Gulden 36 Kreuzer.

Vom Lackhen Lehen auch so viel Gulden ... 4 Gulden 36 Kreuzer.

Getreidedienst (an die Herrschaft) 4 Mut.

Landschaftsgefälle (Steuern) :

Landsteuer I : 3 Gulden 15 Kreuzer.

2 : 2 Gulden 30 Kreuzer.

Rüstgeld I und 2 : 5 Gulden 36 Kreuzer.

« Hat noch inne das Reiffen Aigen oder Gupflehen, welches mit Grund dem Gotteshaus Ebelsberg gehört, mit Vogtei aber der Herrschaft (Ebelsberg) und dienstbar ist mit Landsteuer I Gulden 45 Kreuzer Dienst zum Pfarrer (von Ebelsberg) 5 Gulden. »

(Stadtarchiv Linz, Urbar Ebelsberg, 1670.)

**1784** : Bei der Verlassenschaftsabhandlung vom 5. Juni 1784 nach dem Tode des Besitzers Georg Zehetner zeigte sich ein Gesamtvermögen von 2920 Gulden 57 Kreuzer. Die am Hause lastenden Schulden mit den Abhandlungsabgaben betragen 1264 Gulden 57 Kreuzer. Zum Verteilen blieben also 1657 Gulden. Erben waren die Witwe, der Sohn Michael aus der 1. Ehe und 6 Kinder im Alter von 2 bis 18 Jahren aus der 2. Ehe des Verstorbenen.

Die Witwe übernahm wieder das Haus zusammen mit ihrem « angehenden Ehwürth » Franz Sallmann. Dazu ist folgende « Anmörkung » dem Abhandlungsprotokoll beigesezt : Johann Sallmann, Sohn vom Vordermayrgut als angehender Ehwirt der Anna Zehetnerin des Pirsergutes zu Ansfelden verheiratet seiner Braut an barem Geld eintausendzweihundert Gulden. Die Braut verheiratet ihrem Bräutigam ihr halbes Vermögen. Die Vordermayrin Maria Sallmann hat in Gegenwart von Zeugen dazu noch erklärt, daß sie ihrem Sohn nebst dem Heiratsgut von 1200 Gulden noch 300 Gulden ohne Zinsen leihen wolle.

(Oberösterreichische Landesarchiv, Landgerichtsarchiv E 89, Seite 41vff.)

**1858** : Am 26. Juni 1858 übernahm der Sohn Franz von Georg Sallmann, der 1857 gestorben war, den Besitz. Dieser verehelichte sich am 6. Juli 1858 mit Gertraud Mayr, Tochter des Ignaz Mayr vom Puchnergute.

(Traungsbuch Ansfelden V, Seite 3.)

In die Zeit, während Franz und Gertraud Sallmann Besitzer waren, fällt die große Bauperiode, in der das Haus im wesentlichen in der heutigen Form erbaut worden war. Die Baubewilligung des Bezirksamtes Sankt Florian trägt das Datum vom 21. März 1859. Das Tor an der Westseite des Hauses trägt die Jahreszahl 1859. Der Türstock der Haustüre trägt die Anfangsbuchstaben der Erbauer und Besitzer FS und GS und die Jahreszahl 1863.

(Bauplan und die Dokumente in Stein.)

**1874** : Im Familienregister der Pfarre Ansfelden vom Jahre 1874 ist das « Pirserhäusl » , Ansfelden 17, als durch Brand verwüstet bezeichnet, wo auf der Ruine ein Garten angelegt wurde. Daß das Häusl abbrannte dürfte aber schon 1780-1790 gewesen sein.

**1939** : Infolge Übergabsvertrag vom 27. April 1939 und Ehepakete vom 24. April 1941 wurden Franz Sallmann III. und Maria Ebmer Besitzer des Birsergutes.

(Grundbuch.)

**1941** : Die Eheschließung von Franz Sallmann III. und Maria Ebmer fand am 19. Mai 1941 in Linz - Sankt Josef statt.

**1972** : Durch Übergabsvertrag vom 16. August 1972 wurden Franz Sallmann IV. und Martha Maria Amalia geborene Meindl Besitzer am Birsergut. Deren Eheschließung fand am 5. September 1972 statt.

### Schreiberhuber vulgo Plaß

Hausgeschichte des Plassengutes in Ansfelden.

Die erste Erwähnung des Plaßgutes in Ansfelden ist in der Gülteinlage Ebelsberg aus dem Jahre 1527 zu finden. Dort ist am Plassengut als Besitzer « Jörg Plaß » eingetragen. Dabei sind seine Leistungen an die Grundherrschaft Schloß Ebelsberg verzeichnet. Sie bestanden in 5 Hennen, 1 Schwein und 2 Mut (1 Mut = 30 Metzen) Hafer. An Geld war zu leisten 4 Schillingpfennige und 11 Pfennige.

(Oberösterreichische Landesarchiv, Weinbergerarchiv, Aktenband 1357.)

Die nächste Aufzeichnung über das Plassengut ist im Protokoll der Herrschaft Ebelsberg aus dem Jahre 1613 enthalten. Am 14. Jänner 1613 errichten Hans Ortner und Maria Plaß einen Heiratsbrief. Maria ist die Witwe nach Michaël Plaß, dem Vorbesitzer am Plassengut. Johann Ortner schloß die Ehe mit Maria Plaß und vereinbarte mit ihr eine Gütergemeinschaft.

(Oberösterreichische Landesarchiv, Landgerichtsarchiv E 2.)

In allen weiteren Aufzeichnungen ist dieser Johann Ortner nur mehr als Johann oder Hans Plaß bezeichnet.

Am 17. Mai 1629 ist Hans Plaß zum Zöchprobst der Pfarrkirche Ansfelden bestellt worden.

(Stiftsarchiv Sankt Florian, Kirchenrechnung Ansfelden, 1628.)

Das Urbar Ebelsberg aus dem Jahre 1670 nennt Stephan Plaß als Besitzer und weist eine Fülle von Aufzeichnungen über die gesamten Besitzungen des Stephan Plaß auf.

Stephan Plaß besitzt das Pläßen Lehen zu Ansfelden ; hat 1 großes und ein kleines Stüberl, 4 Kammern, 1 Küche, Stallungen und Stadel, 1 besonderen Getreidekasten, im Hausgarten einen Ziehbrunnen, Hausstock gemauert, das übrige Holz, bei gutem Bau ; gelegen in der Pfarre Ansfelden und im Burgfried.

Gärten :

¼ Tagwerk mit etlichen Obstbäumen.

Peunten :

½ Tagwerk Äcker, mit Zwiebel, Möhren, Hanf, Rüben und dergleichen.

Holz :

1 Tagwerk Holzgrund beim Ruezlgraben, alles Tannenholz.

1 Tagwerk Holzgrund im Aichkogel am Gemeinholz, führt lauter kleines Aichenes Bürt- und Laubholz.

Getreidefelder :

Das Oberfeld, 4 Tagwerk aus 6 Landl, Samen für jedes Tagwerk 6/4 schweres und 2 ½ Metzen leichtes Getreide, Fechsung von 1 Metzen 5 bis 6 Metzen.

Das Mitterfeld, 4 Tagwerk aus 6 Landl, wie oben.

Dazu Äcker in der Eckhenpeundt.

Dazu 9 Äcker daselbst.

Dazu das Viertel Landl, so unter den obigen Tagwerk begriffen.

1 kleines Landl Acker.

Dazu das 3. Feld, 4 Tagwerk aus 8 Landl.

Dazu 1 Landl, das Mostrigerl genannt. Anbau und Fechsung wie oben.

Neugereut :

$\frac{1}{2}$  Tagwerk Acker, zum Mitterfeld bebaut,  $\frac{3}{4}$  schweres,  $\frac{1}{4}$  leichtes Getreide, Fechsung 4-5 Metzen.

Vorher Gemeingrund.

Zehentreichung :

Nach Stift Sankt Florian, außer Neugereut.

Wiesen :

$\frac{1}{2}$  Tagwerk am Moaß, je 1 Fahrtl.

$\frac{1}{2}$  Tagwerk, die Weittwiesen genannt, wie oben.

1 Tagwerk am Perg, 1 schlechtes Fahrtl Heu und Grummet.

$\frac{1}{2}$  Tagwerk am Khogl, kaum 2 Bürtl.

Pferde :

2 Rösser.

2 Kühe, 2 Kälber, 3 Schafe, 4 Schweine.

Herrschaftsforderung.

Kucheldienst an Geld 30 Kreuzer 3 Pfennige.

5 Hennen, 1 per 12 Kreuzer = 1 Gulden.

1 Schwein 3 Gulden.

Salzgeld 2 Kreuzer 2 Pfennige.

Zusammen 4 Gulden 33 Kreuzer 1 Pfennig.

Getreidedienst (an die Herrschaft) :

Hafer ohne Nachlaß 2 Mut.

1 Drittel Nachlaß.

Landschaftsgefälle :

Landsteuer 3 Gulden 15 Kreuzer.

Ganzes Rüstgeld 2 Gulden 48 Kreuzer.

Kaufrecht :

**1659** : 450 Gulden.

Dem Zehentbuch 1693 ist folgendes zu entnehmen :

Stephan Plaß hatte allein vom « Prucknerlehen » an den Pfarrhof Ansfelden an Zehent abzuliefern :

12 Mandl Korn mit je 16 Garben und 4 Mandl Weizen zu 12 Garben und 1 Garbe noch dazu. Das Zehnfache davon war also damals vom Prucknerlehen der Ernteertrag.

(Stiftsarchiv Sankt Florian, Zehentbuch des Pfarrhofes Ansfelden 1693, Seite 29.)

Stephan Plaß starb am 7. Dezember 1702.

Die Verlassenschaftsabhandlung nach dem verstorbenen Stephan Plaß fand am 27. Februar 1703 statt.

Dabei ist das Plaßenlehen auf 450 Gulden, die « Hueb alda » , auf 550 Gulden und das « Pruckmayrlehen » auf 450 Gulden und die gesonderten Äcker auf 200 Gulden geschätzt worden. Der Gesamtwert der Liegenschaften betrug also 1650 Gulden.

Die Schätzung der Fahrnis im einzelnen sah folgendermaßen aus :

6 Roß samt deren Gschirren 230 Gulden.

5 Kühe a 10 Gulden = 50 Gulden.

5 Kalbinnen zusammen 16 Gulden.

16 große Schweine 48 Gulden.

10 Schafe zusammen 10 Gulden.

7 alte Strohstöcke 9 Gulden.

90 Metzen Weizen a 2 Gulden = 180 Gulden.

65 Metzen Korn a 1 Gulden 30 Kreuzer = 97 Gulden 30 Kreuzer.

40 Metzen Wicken 40 Gulden.

4 große Wägen samt Zugehör zusammen 96 Gulden.

4 kleine Kotwägl 24 Gulden.

4 Pflüge 4 Gulden.

5 Eggen 5 Gulden.

3 Stück « härberne Leinwath » 15 Gulden.

50 Ellen « rupferne Leinwath » 5 Gulden.

Des Verstorbenen Leibgewand 4 Gulden.

Vorhandenes geselchtes Fleisch und Speck 4 Gulden.

Salz 2 Gulden.

16 Kndl Schmalz a 20 Kreuzer = 5 Gulden 20 Kreuzer.

« Gedördte Zwöspen und Klezen » 23 Gulden.

« Pachmell » 18 Gulden.

40 Säcke 5 Gulden.

6 Plachen 3 Gulden.

30 Pfund rupfernes Garn 2 Gulden 30 Kreuzer.

Vorhandenes Leder 9 Gulden.

17 Eimer Most und Essig 17 Gulden.

6/4 Öpfe (?) 1 Gulden.

8 « Pöther » 64 Gulden.

Kraut und Rüben 8 Gulden.

« Insleth und Körzen » 3 Gulden.

1 Preß und Grander 10 Gulden.

Vorhandenes Heu 20 Gulden.

900 Weizerne Schwaben a 3 Kreuzer = 45 Gulden.

Das vorhandene Wicken- und Haferstroh 15 Gulden.

8 Klafter Scheiter 8 Gulden.

Bürdholz 2 Gulden 30 Kreuzer.

1 Brunenstecken 2 Gulden.

Vorhandene Schwartlinge 3 Gulden.

2 Scheibtruhen 1 Gulden.

2 Haarrüffeln 45 Kreuzer.

4 alte Schlitten 1 Gulden 30 Kreuzer.

« 1 Pökl und 2 Gaissl » 2 Gulden.

Steigleitern 1 Gulden 30 Kreuzer.

Spanzeug 2 Gulden 30 Kreuzer.

1 Schleifstein 1 Gulden.

« Pachzeug » 2 Gulden.

Reifgschirr 10 Gulden.

Tennzeug 3 Gulden 30 Kreuzer.

Vorhandener alter Tisch 3 Gulden.

4 « Dangelzeug » 3 Gulden.

2 Eisenstangen 2 Gulden.

Hauen und Schaufeln 3 Gulden.

Schneidzeug 3 Gulden.

Kuchl- und Kupfergschirr 10 Gulden 30 Kreuzer.

9 alte Truhen 6 Gulden 45 Kreuzer.

Brecheln 2 Gulden.

Schüsseln und Teller 3 Gulden.

16 Hennen 2 Gulden.

Die Fahrnis hatte einen Gesamtwert von 1167 Gulden 50 Kreuzer.

An Barschaft waren 136 Gulden vorhanden.

Das an den Sohn Veit Plaß am « Hännergut » bereits ausbezahlte Heiratsgut in der Höhe von 300 Gulden wurde in die Verrechnung mit hereingenommen.

Der Gesamtvermögensstand belief sich daher auf 3253 Gulden 50 Kreuzer.

Als « Todfallsfreigeld » musste an die Herrschaft Ebelsberg ein Betrag von 82 Gulden 30 Kreuzer, das sind 5 % vom Liegenschaftswert, abgeführt werden. Da ferner die Witwe das Gut aus der Hand gab, musste außerdem die ganze « Abfahrt » an die Herrschaft bezahlt werden, dies waren 10 % vom Liegenschaftswert, also 165 Gulden.

Das Schätz- und Teilgeld betrug 48 Gulden 48 Kreuzer.

Der Schreiber bekam für das Schreiben von « 4 Stukhen » 6 Gulden.

Der Amtmann bekam 6 Gulden.

Die « Schätz- und Abhandlungszöhrung » betrug 48 Gulden.

Für « medicamenta », dann für die « Conducts- Unkosten » neben solcher Zöhrung wurden im ganzen 73 Gulden ausgegeben.

Zum Gotteshaus Ansfelden ist von dem Verstorbenen verschafft worden 53 Gulden.

So betrug die Summe der Ausgaben, hier « Schulden hindan » genannt 482 Gulden 18 Kreuzer.

Das restliche Vermögen von 2771 Gulden 32 Kreuzer wurde je zur Hälfte auf die Witwe Maria und die Kinder aufgeteilt.

(Oberösterreichische Landesarchiv, Landgerichtsarchiv E 10, Seite 100ff.)

Im Jahre 1861 entschlossen sich die Besitzer des Plassengutes zum weitgehenden Neubau ihres Hauses. Am 17. April 1861 wurde vor dem Bezirksamt Sankt Florian das folgende Protokoll aufgenommen :

Protokoll den 17. April 1861 aufgenommen bei dem Kaiserlich-Königlich Bezirksamte Sankt Florian Gegenwärtig :

Gefertigte-Veranlassung :

Es erscheint Herr Johann Hofstetter, Besitzer des Maiergutes zu Au und des Plassengutes Nummer 11 zu Ansfelden und bringt folgendes vor :

Ich bin gewillt mein Plassengut Nummer 11 zu Ansfelden nach Maßgabe des hier duplo beiliegenden Bauplanes ganz neu umzubauen jedoch hiezu mehrere Jahre zu verwenden.

Durch den Neubau würde das Haus auf der Nord-, Ost- und Südseite um circa 7 Klafter (= nicht ganz 14 Meter) erweitert.

Ich bitte demnach um Anberaumung einer Lokalkommission und um Baubewilligung.

Johann Hofstetter Zur Beglaubigung A. Neuwirth Die Kommissionierung brachte folgendes Ergebnis :

Commissionierungsprotokoll aufgenommen am 20.04.1861 von dem Kaiserlich-Königlich Bezirksamte Sankt Florian am Plassengut Nummer 11 zu Ansfelden Gegenwärtig Gefertigte Ist das Baugesuch des Johann Hofstetter Besitzer des obigen Gutes welchem zufolge die Lokal-Commission auf heute angeordnet und unter Zuziehung der Interessenten und eines Sachverständigen vorgenommen wie folgt :

Bauwerber beabsichtigt, nach den eingelegten Bauplänen das Plassenhaus Nummer 11 in Ansfelden ganz neu und zwar derart umzubauen, daß dasselbe an der Stadel / « nördlichen » / Seite um circa 4 Klafter, an der Hausfront und an der östlichen Seite aber um 7 Klafter erweitert würde.

Durch diese Bauführung wird die Umlegung des rückwärts am Hause befindlichen Dorfweges erforderlich, welche der Bauwerber auf eigene Kosten bewerkstelligen wird.

Der Neubau wird durchaus aus hartem Material ausgeführt, die Stallungen, die Back- Küche und sonstigen Feuerstätten werden gewölbt, die Wohnbestandteile Remise und Vorhäuser aber stukadort.

Der Sachverständige erklärt, daß gegen den beantragten Neubau in technischer Hinsicht kein Anstand besteht.

Nachdem Anrainer nicht zu vernehmen waren, so wurde das Protokoll vorgelesen, richtig befunden und gefertigt.

Johann Hofstetter Zur Beglaubigung A. Neuwirth.

Am 7. Mai 1861 erging vom Kaiserlich-Königlich Bezirksamte Sankt Florian folgendes Dekret An Herrn Johann Hofstetter am Plassengut in Ansfelden.

In Erledigung Ihres Einschreitens und auf Grund der Lokal Augenscheins Commission wird Ihnen hiemit die Bewilligung zum Umbau Ihres Hauses Nummer 11 gegen dem bewilligt, daß Sie sich hiebei genau an den hierneben rückfolgenden bestätigten Bauplan halten, dann die Feuer- und Baupolizei-Vorschriften beobachten und zu diesem Ende den Neubau überhaupt nur unter der Leitung eines hiezu berechtigten Maurermeisters ausführen lassen, weil nur ein solcher in der Lage ist die Bauvorschriften zu kennen und den Herren Bauwerber vor Schaden zu bewahren.

(Oberösterreichische Landesarchiv, Bezirksamt Sankt Florian, Schachtel 18.)

Johann Hofstetter starb am 29. Dezember 1865.

(Totenbuch Ansfelden, Seite 143.)

Am 3. Jänner 1868 fand die Einantwortung des Plassgutes an die Witwe Klara Hofstetter statt.

(Grundbuch der Herrschaft Ebelsberg, Oberösterreichische Landesarchiv, Große Bibliothek Sankt Florian, Handschrift I, Seite 6.)

Am 24. März 1875 übernahm Johann Pühringer das Plassengut. Er war der Sohn der Klara Hofstetter aus erster Ehe mit Georg Pühringer vom Mairgut zu Au, in Bruck II, Pfarre Sankt Florian.

(Grundbuch Ebelsberg wie vorher.)

Im Jahre 1876 verkaufte Johann Pühringer das Schmuckengut, das durch die I. Ehe des Johann Hofstetter mit der Besitzerin des Schmuckengutes Klara Zinn an das Plassengut gekommen war., an den Besitzer des Albauergutes, Ansfelden 13.

(Familien-Register der Pfarre Ansfelden ab 1874.)

Am 26. Juni 1877 schloß Johann Pühringer, der Besitzer des Plassengutes die Ehe mit Maria geborene Söllradl vom Auhof in Au 9, in Kremsmünster gebürtig. Diese wurde mit gleichem Datum Mitbesitzerin am Plassengut.

(Trauungsbuch Ansfelden VI, Seite 28, und Grundbuch wie oben.)

Maria Pühringer starb am 27. März 1905, Johann Pühringer am 25. Juli 1908.

Mit 9. Jänner 1909 wurde die Tochter des Johann und der Maria Pühringer, Maria Pühringer, am Besitz des Plassengutes angeschrieben.

(Grundbuch des Bezirksgerichtes Linz-Land.)

Maria Pühringer schloß am 24. November 1908 die Ehe mit Franz Huber, Sohn des Johann und der Theresia Huber, Besitzer des Brunnmayrgutes in Köttsdorf II, Pfarre Pucking.

Mit 11.01.1909 wurde Franz Huber Mitbesitzer am Plassengut.

(Trauungsbuch Ansfelden VII, Seite 85, und Grundbuch des Bezirksgerichtes Linz-Land.)

Franz Huber starb am 25. Februar 1943 und Maria Huber am 11. Jänner 1944.

(Totenbuch Ansfelden VIII, Seiten 75 und 81.)

Am 20. November 1944 wurde Mathilde Huber Alleinbesitzerin.

Durch die Eheschließung mit Mathilde Huber wurde am 10. Jänner 1947 Albert Schreiberhuber Mitbesitzer am Plassengut.

Am 26. März 1976, nach dem Tod der Mathilde Huber, verehelichte Schreiberhuber, wurde Albert Schreiberhuber Alleinbesitzer.

(Grundbuch des Bezirksgerichtes Linz-Land.)

### La maison Ganglbauer

Hausgeschichte des Ganglbauer-/Grundnergutes in Berg.

Das heute nur mehr als « Ganglbauer » bezeichnete Gut trug durch die Jahrhunderte den Namen « Grundner » . Erst vom Jahre 1884 bis zum Jahre 1894 hieß ein Besitzer « Ganglbauer » . Seither trägt das Gut im Volksmund dessen Namen ; im Grundbuch ist es nach wie vor als « Grundnergut » eingetragen.

Der Name Grundner begegnet uns erstmals in den Ansfeldner Trauungs-Aufzeichnungen in der Mitte des 17. Jahrhunderts. Damals wurde der Hausname vielfach bei Eintragungen in den Matrikenbüchern als Familienname benützt. So finden wir im ersten Trauungsbuch von Ansfelden vom 20. Mai 1641 die folgende Eintragung :

Wolf Schmidt, Schneider auf der Haid, Viduus, cum Susanna Grundtnerin.

Trauzeugen : Michel Bersaider, Schulmeister allhier und Wolf Schober in Weißkirchner Pfarr und Thomas Auer zu Aumühl.

Der Name Grundner ist nur mehr in den Abhandlungsbüchern der Herrschaft Weißenberg, zu dem das Grundnergut gehörte, und unter dem Zehetnergut bei den Abhandlungen der Herrschaft Stift Sankt Florian zu finden.

Im Jahre 1693 starb der einstige Besitzer des Zehetner- und des Grundnergutes, die damals zusammengehörten, Hans Zehetner. Die Verlassenschaft des Grundnergutes wurde von der Schloscherrschaft Weißenberg durchgeführt, weil dieses Haus nicht wie das Zehetnergut unter dem Stift Sankt Florian, sondern unter der Grundherrschaft Schloß Weißenberg stand.

Auf zeitliches Absterben weiland Hansen Zehetners auf dem Zehenthof zu Perg bei Sankt Veit Florianischer Rucksasse gewesen Unterthans seel. Ist dessen sowie noch im Leben hinterbliebenen Hauswirtin Maria unter allhiesiger Herrschaft Weißenberg dato überländweis innengehabtes Grundnerhaus und übrige wirklich darin sich befundenen Getreid und Fahrnis sambt dem ledigen Grundstück auf hochgräfl. Gnädigen Herrschafts Verordnung durch den von obrigkeits wegen

hiezü deputierten Wolfen Mayränderl Zierberger Amtmann und an der Seite der Wittib Jakob Preuer zu Crawinkl im Namen der Erben aber Wolfen Angermayr an der Blachenmühl beide florianische Untertanen heunt dato ordentlich inventiert geschätzt und beschrieben auch folglich unter die hernach beschriebenen Erben getreulich verteilt und abgehandelt worden.

Erben des verstorbenen hinterlassene oben eingangs benannte Wittib Maria zum halben Teil und zur anderen Hälfte deren beide mit einander erzeugte eheleiblichen Kinder namens :

1) Barbara Stephan Zeilinger als jetzigen Besitzer des Zehenthofes unter Sankt Florian Ehwirtin.

2) Gertraud Wolfen Zehetners am Zehenthof zu Gemering auch florianischen Untertans Weib.

Das Grundnergut wurde auf 700 florins (Gulden) geschätzt.

Dann ein lediges Grundstück und Wiesen aus dem Haagmayrgut kommen 3 Tagwerk haltend und ebenfalls ordentlich ausgemarct und unter Weißenberg stift und dienstbar angeschlagen auf 200 florins Zusammen also 900 florins.

Die Abhandlung aus dem Jahre 1693 führt sehr deutlich vor Augen, welche großen Belastungen seitens der zuständigen Grundherrschaft Weißenberg auf dem Grundnergut lagen.

Der Wert des Grundnergutes lag damals liegendes und fahrendes Vermögen inbegriffen bei 2.555 Gulden, 5 Schillingpfennig und 15 Pfennig.

Setzt man mit diesem Betrag die Summe der Abzüge von 680 Gulden, 5 Schillingpfennig, 15 Pfennig in Beziehung, so zeigt sich eine Abgabenhöhe bei diesem Todesfall von einem Drittel des Gesamtwertes.

Ein Hundertjähriger. Ein Andreas Huber, Inwohner im Grundnerhaus starb am 21. Juni 1730 im Alter von 100 Jahren.

Die bebaute Fläche von Wohn- und Wirtschaftsgebäude wird mit 273 Quadratklafter, das sind 982,8 Quadratmeter, angeführt. Dazu ist ein Wirtschaftsgebäude genannt mit 23 Quadratklafter, das sind 82,8 Quadratmeter, und das Häusl Nummer 3 mit einer Fläche von 70 Quadratklafter, das sind 252 Quadratmeter. Dieses Häusl wird als « Haarhaus » bezeichnet.

Nachdem am 17. Oktober 1883 Maria Beisl starb, kam der Besitzkomplex Grundner und Huber zu Rohr 1884 an Georg Ganglbauer. Auf Grund des Kaufvertrages vom 15. Mai 1884 erwarb Georg Ganglbauer das Eigentumsrecht auf diese Besitzungen. Durch die Ehepacte vom 16. Dezember 1884 und die darin geschlossene Gütergemeinschaft wurde die Gattin Josefa Ganglbauer Mitbesitzerin.

Am 15. Juli 1891 starb Georg Ganglbauer. Erbin seines Besitzanteiles wurde seine minderjährige Tochter Josefa Ganglbauer.

Am 16. Jänner 1894 kauften Johann Huber, Besitzer des Brunnmayrgutes und Franz Huber, Besitzer des Albauergutes das Ganglbauerngut. Beide sind im Grundbuch je zur Hälfte als Besitzer eingetragen.

Am 14. Juli 1920 starb Johann Huber im 72. Lebensjahre an einer Lungenentzündung. Er war Besitzer des Brunnmayrgutes und der dazugehörigen Liegenschaften, zu denen das Grundnergut zählte und des Albauergutes in Ansfelden, zu dem auch mehrere Liegenschaften gehörten. Nun kam es zur Aufteilung dieser Güter an die Söhne Franz und Josef Huber.

Am 24. November 1908 hatte der Sohn Franz Huber, Sohn des Johann und der Theresia Huber vom Brunnmayrgute, mit Maria Pühringer, der Besitzerin des Plassengutes in Ansfelden die Ehe geschlossen. Franz Huber war damit Mitbesitzer am Plassengut in Ansfelden geworden. Ihm fiel nun nach dem Tod seines Vaters dessen Besitzanteil in Ansfelden zu.

Josef Huber war beim Tod des Vaters noch in der Kriegsgefangenschaft. Er kam erst im November 1920 heim. Angeblich war zu diesem Termin noch kein Weizen angebaut. Außerdem, so besagt es die Familienüberlieferung, waren überhaupt die Felder bereits arg vernachlässigt worden. Am 10. Mai 1922 schloß Josef Huber die Ehe mit Cäcilia Wallner.

Durch Ehevertrag vom 19. April 1922 war Cäcilia Huber Mitbesitzerin an den Brunnmayr-Gütern geworden.

Die Ganglbauern-Gründe wurden von 1920-1952 an das zur Nettingsdorfer Papierfabrik gehörige Mischingergut verpachtet.

Mit Übergabevertrag vom 25. April 1952 wurden Willibald und Marianne Huber Besitzer des Ganglbauer-Gutes. Willibald Huber hatte am 30. April 1952 in Linz die Ehe mit Marianne Eckmayr vom Oberfürstwegergut in Rabenberg 10, Enns, geschlossen.

Noch im Jahre 1952, bald nach der Eheschließung kam der erste Traktor ins Haus. Mitte der Fünfziger Jahre ging das letzte Pferd aus dem Stall. Im selben Jahr wurde der halbe Hausstock (Wohnteil) neu aufgebaut.

Im Jahre 1958 kam es zur Neuerrichtung des östlichen Wirtschaftstraktes. Das einstige Haarhaus, Berg Nummer 3, wurde im Jahre 1961 abgetragen und neu gebaut. 1972 wurde dasselbe Haus für die spätere Auszugswohnung vergrößert.

Im Jahre 1963 wurde eine Maschinenhalle errichtet, die Zentralheizung im Wohntrakt installiert und das Obergeschoß ausgebaut.

Im wirtschaftlichen Bereich erfolgte im selben Jahr eine bedeutende Umstellung ; es wurde die Milchwirtschaft aufgegeben.

Willibald Huber, Besitzer des Grundnergutes, und Josef Huber, Besitzer des Brunmayrgutes, kauften gemeinsam im Jahre 1963 die Mühle an der Schern.

Im Jahre 1965 verließ der letzte Knecht das Ganglbauergut. Seit dieser Zeit wird die Wirtschaft von der Familie ohne fremde Arbeitskräfte geführt.

Im Jahre 1968 wurde mit der Aufgabe der Stiermast die Rinderhaltung völlig aufgegeben.

Im Jahre 1970 wurde eine Maistrocknungsanlage errichtet.

Zum Kraftwerksbau Pucking an der Traun musste 1980 Grund im Ausmaß von fast 7 ha abgetreten werden. Das Turbinenhaus des Kraftwerks steht auf Grundner-Grund.

Im selben Jahre wurde das Niederkapplingergut in der Gemeinde Piberbach, Brandstatt 22, als Zweigbetrieb zugekauft.

Am 8. September 1984 schloß der Sohn Franz-Josef Huber in Sankt Florian die Ehe mit Christa Maria Lehner vom Mayrgut zu Laah.

Am 3. Juni 1988 erfolgte die Übernahme des Grundnergutes durch den Sohn Franz-Josef Huber und seine Frau Christa Maria.

Im Rahmen der Übergabe im Jahre 1988 wurde ein Teil des Kremsdorfer Feldes aufgeteilt und verkauft.

1989 erfolgte der Zukauf des Gutes « Söllradl » in Piberbach, Brandstatt 4.

Am 18. Dezember 1989 starb Willibald Huber im 67. Lebensjahr an akutem Herzversagen.

Willibald Huber war durch viele Jahre Vorsitzender-Stellvertreter des Pfarrgemeinderates Berg. Er leitete als solcher unter anderem die Renovierungsarbeiten an der Kirche Berg in den Jahren 1983-1984. Er war auch Jagdleiter des Jagdkonsortiums von Pucking.

Am 28. Februar und am 1. März 1990 verursachte ein Sturm, wie es seit Menschengedenken keinen gab, einen katastrophalen Windschaden im sogenannten Schnadter Wald. Von den zum Grundnergut gehörigen 1,9 hektar sind 1,8 hektar dem Sturm zum Opfer gefallen.

1825

**Février 1825** : The 54 year old Beethoven completes his 12th Quartet, Opus 127, in E-flat major. He immediately begins work on the 2nd of his final series of Quartets, now known as the 15th Quartet, Opus 132, in A minor, and also, sketches ideas for the 13th Quartet, Opus 130, in B-flat major. Interrupted by a serious illness, in April, Beethoven

depicts the illness and his recovery in the long slow movement of the A minor Quartet, and finishes composing the Quartet in July. (The A minor Quartet was published later, so both the Quartet and Opus numberings reflect dates of publication, and not of composition.)

**1825** : The 16 year old Felix Mendelssohn composes his String Octet in E-flat major, Opus 20, the 1st work which really shows his genius.

**Juin à septembre 1825** : Probably inspired by the epic size of Beethoven's 9th Symphony, the 28 year old Franz Schubert composes his « Great » Symphony in C major, which today is variously numbered 7, 8, or 9, depending on how one considers the status of his « Unfinished Symphony » and a hypothetical « lost » one to which his cataloger Deutsch gave a number ; the « Great » is generally known as Schubert's 9th.

Deutsch believed this « Great » Symphony to be composed in 1828, so he gave the number D. 944 to it, and numbered the hypothetical « lost » one of 1825-1826 (which he called the « Gmunden-Gastein » Symphony) as D. 849 - in fact, the « lost » one possibly never existed, and both Deutsch numbers may actually refer to the « Great » C major Symphony.

The « Great » Symphony is dedicated to the Vienna Philharmonic in hopes of a performance ; they pay Schubert a 100 Florin « honorarium » and read thru it, in a rehearsal, but, then, it is not performed publicly and is not rediscovered until 11 years after his death.

**Août à novembre 1825** : Beethoven, 54, composes his 13th Quartet, Opus 130, in B-flat major, with the huge « Große Fuge » as its Finale. This fulfills his commission from Prince Galitzin for 3 String Quartets, but Beethoven evidently feels an inner-need to keep composing String Quartets, and soon begins his 14th Quartet, Opus 131, in C-sharp minor.

**25 octobre 1825** : Johann Strauß, Junior (the « Waltz King ») is born in Vienna.

## 1826

**Début de 1826** : The 55 year old Beethoven composes his 14th Quartet, Opus 131, in C-sharp minor, completing it in July. He, himself, considers it to be his greatest piece.

**21 mars 1826** : The 13th Quartet, Opus 130, in B-flat major, is premiered with its original final movement. The piece now known independently as the « Große Fuge » , Opus 133, which meets with incomprehension from the audience.

**Juillet 1826** : Beethoven's nephew, Karl, buys 2 pistols and shoots himself in the head in an attempt to commit suicide. The 1st shot misses and the 2nd one grazes his temple, but he lives. Beethoven takes this as the final proof of his inability to act as a father to Karl, and probably never recovers from his emotional upset.

Beethoven allows his publisher to convince him to publish the « Große Fuge » as an independent piece, and to write

a new Finale for the 13th String Quartet. The publisher hires an arranger to make a version of the « Große Fuge » for piano 4 hands, but Beethoven is so displeased with the result that he makes his own version in August. He also begins work on the 16th Quartet, Opus 135, in F major, his last.

**6 août 1826** : The 17 year old Felix Mendelssohn completes his « Ein Sommernachstraum » (A Midsummer Night's Dream) Overture in E major, Opus 21. The work is written as a stand-alone « Concert Overture » intending to depict the action of the entirety of Shakespeare's play. (Years later, Mendelssohn will compose incidental music for the whole play, using this Overture as the opening number.)

**Août 1826** : Franz Liszt's father dies, leaving the 15 year old to take care of the family. He settles in Paris and teaches piano lessons.

**Septembre 1826** : The 16 year old Frédéric Chopin begins formal study of music theory, figured bass, and composition with Józef Elsner at the Warsaw Conservatory.

**Octobre 1826** : Beethoven finishes the much smaller and lighter 16th String Quartet, Opus 135, in F major, his last completed work. At the end of the year he composes his very last piece, a new and much shorter and simpler finale for the 13th Quartet, and publishes its original huge final movement as an independent composition, the Große Fuge, op.133.

**Décembre 1826** : Beethoven goes to his brother Johann's house, taking Karl along to live there. By the end of the month, the brothers have a falling-out, and so, Beethoven goes back to Vienna with Karl. Beethoven contracts a chill on the ride back to Vienna which will lead to his final illness.

## 1827

Beethoven's condition continues to worsen during the early months of 1827, and he is confined to bed with pneumonia and dropsy (which is now called : « edema » , localized primarily in Beethoven's abdomen and chest) .

**26 mars 1827** : Ludwig van Beethoven dies in Vienna, at age 56.

By the time of Beethoven's death, the City of Vienna still had not yet expanded beyond its medieval walls.

Bernhard Mahler is born in the village of Kalischt (near the town of Humpolec, in German : Gumpolds) , in the province of Bohemia close to the border with Moravia, in the Austrian Empire (now : Kališče, in the Czech Republic) .

In Paris, the 16 year old Franz Liszt falls in love with one of his female students, but her father stops the relationship. Liszt suffers such a severe nervous breakdown that there are rumours of his death, and he doesn't touch the piano for a year.

## AB 24 : 1828

C'est un Bruckner âgé de seulement 4 ans, accompagné de son petit violon peint en rouge, qui donnera son 1er récital (des hymnes) , en 1828, devant le vieux curé Josef Grabmer (âgé de 76 ans) qui avait commencé son ministère à Ansfelden, en 1814. Pour sa récompense, le jeune virtuose recevra un fruit. Il deviendra le préféré du curé. Le futur compositeur gardera des souvenirs indélébiles de cette période. La même année (1828) , un Franz Schubert très malade assiste à une leçon de contrepoint auprès du savant théoricien Simon Sechter.

Après le violon, le jeune enfant s'essaie à l'épinette de son père.

...

The 19 year old Felix Mendelssohn composes his « Meeresstille und glückliche Fahrt » (Calm Sea and Prosperous Voyage) Overture in D major, Opus 27.

**Mars 1828** : The 31 year old Franz Schubert makes extensive revisions to his « Great » C major Symphony (D. 849/944) in hopes of getting it performed. He writes this date on the manuscript, thus, leading to the confusion over its date of composition.

**Septembre 1828** : Franz Schubert completes a series of Masterworks : his String Quintet in C major, and his last 3 Piano Sonatas (the 19th in C minor, D. 958 ; 20th in A, D. 959 ; and 21st in B-flat, D. 960) , and also sketches a Symphony (No. 10) in D major, D. 936a.

After these last compositions, the syphilis from which Schubert has been suffering causes his health to decline rapidly. Needing medical attention, he moves in with his brother Ferdinand in « Neue Wieden » (a new suburb being built outside Vienna) , and he dies there, on November 19. He has never achieved any real recognition as a composer, and he will be totally forgotten until his last Symphony is shown by his brother to Robert Schumann, in 1839, and subsequently premiered by Felix Mendelssohn.

## Mort de Franz Schubert

La mort du compositeur Franz Schubert est toujours restée énigmatique. Est-il mort de la syphilis ou du typhus comme certains le prétendent ou bien empoisonné ? Jean-Louis Michaux, médecin, professeur émérite de médecine interne à l'Université catholique de Louvain, membre de l'Académie de médecine, auteur de « L'énigme Schubert : le mal qui ne voulait pas dire son nom » , s'est penché sur le cas médical du compositeur. Hypothèses sur une mort mystérieuse.

Schubert fut un homme méconnu et souvent mal apprécié, ce qui fut de même pour sa musique. Jean-Louis Michaux raconte comment il s'est intéressé à ce compositeur disparu dans des conditions étranges. « L'intérêt était bien sûr médical car il était atteint d'une maladie vénérienne que l'on cachait à l'époque parce que c'était une maladie

honteuse et, d'autre part, la raison de son décès est toujours restée énigmatique. Il est mort très jeune. Il avait à peine 31 ans. J'aime Schubert et je voulais l'approcher en tant qu'homme. Je me suis d'ailleurs toujours demandé quelle était l'influence des problèmes de vie sur la créativité des compositeurs. »

« Il faut savoir que pour Schubert, nous n'avions que très peu de documents médicaux à disposition, ce qui n'était pas le cas d'autres musiciens. C'était, par ailleurs, lié au fait que la syphilis qu'il a contractée à l'âge de 24 ans était une maladie cachée à l'époque parce qu'elle était punissable. Et l'homosexualité, dans les pays germaniques comme en Russie et en Angleterre, était une situation punissable d'enfermement. Donc, on se cachait nécessairement pour ne pas être condamné. »

...

Cette nouvelle biographie de Franz Schubert (1797-1828) n'est pas une énième compilation paresseuse sur un compositeur pour lequel on a déjà fait couler beaucoup d'encre. Jean-Louis Michaux, professeur émérite de l'Université catholique de Louvain, est écrivain mais avant tout médecin. Après de nombreux travaux notamment sur la leucémie, il a publié (on imagine depuis qu'il est à la retraite), plusieurs monographies sur des musiciens et leurs pathologies (« Le Cas Beethoven. Le génie et le malade. », en 1999 ; « Solitude. Bartók, une leucémie cachée », en 2003 ; « L'Autopsie de Mozart. Abattu par le déshonneur. » en 2006) avant l'ouvrage qui nous intéresse ici.

On pourrait s'attendre de la part d'un médecin à une étude très précise et détaillée sur le cas clinique, en l'occurrence la syphilis de Schubert, accompagnée d'un texte sur le musicien et l'œuvre très en retrait et peu compétent. Il n'en est rien, car Jean-Louis Michaux est visiblement un mélomane qui connaît son sujet et semble s'ébattre dans le vivier du Romantisme allemand comme un poisson (une truite ?) dans l'eau. C'est toute la sensibilité de l'époque avec laquelle on le sent en osmose. Son approche de Schubert se veut objective et s'appuie sur les faits, les témoignages des proches et les écrits de l'artiste lui-même. L'auteur suit la vie et la carrière du musicien pas à pas, juste assez près pour intéresser son lecteur, avec une distance respectueuse toutefois qui permet de prendre du recul et on lui en sait gré.

« Le lyrisme de Schubert révélait un sentimentalisme exacerbé par des chocs affectifs subis dès le plus jeune âge et une sensualité naturelle débordante » (page 115), nous dit Jean-Louis Michaux. Cela dit, alors qu'il en instille l'idée très tôt, il faut attendre la page 120 pour que l'auteur développe sa thèse : Schubert aurait très bien pu contracter la syphilis non pas par l'intermédiaire d'une soubrette ou d'une prostituée, mais bien par l'un de ses amis très proches, avec des soupçons qui se tourneraient de préférence vers Franz von Schober, l'ami de toujours, de santé par ailleurs défaillante. L'homosexualité de l'artiste n'est pas une certitude, mais elle n'est pas à exclure.

La démarche universitaire de l'auteur est partout perceptible. Le propos est amené prudemment puis étayé à l'aide de documents concordants ou contradictoires, mais les idées ne sont que suggérées, pas assénées au lecteur, à qui l'on propose matière à réflexion, en somme. Le tout dans une démarche profondément didactique et vulgarisatrice, dans le sens noble du terme. Par-dessus tout, l'œuvre est celle d'un romancier à part entière, ce qui ne gêne rien. L'ouvrage se termine avec un index qui consiste en un répertoire des œuvres abordées et un dictionnaire des personnages cités. On

ne peut que saluer le travail de cet universitaire pour qui la pluri-disciplinarité et l'inter-disciplinarité font sens. D'ailleurs, son ouvrage a obtenu un prix en Belgique pour « son approche dialogique entre les arts et les sciences ». Une bien belle biographie dont on sort très informé sur la vie et l'art de Schubert avec le sentiment d'avoir partagé un peu de son intimité et d'avoir pu approcher les affres de la maladie mais aussi les conditions de la création, tout en revivant l'ambiance conviviale des schubertiades. L'artiste, qui précisait dans son Journal, en mars 1824 : « Mes créations existent par la connaissance de la musique et par celle de ma douleur. » (cité en page 138) , garde toutefois son mystère et son pouvoir de fascination intacts sur un lecteur libre de retourner à sa musique avec une qualité d'écoute peut-être encore plus acérée ...

...

« Sans la musique, la vie serait une erreur. » (Friedrich Nietzsche)

### La rencontre

« Ce jour-là paraissait propice à l'inattendu. Le hasard sourit à ceux qui savent s'en servir, dit le malin. Alors qu'un circuit touristique me transbahutait à travers Vienne et que le parcours recouvrait le passé de Schubert, dans les demeures familiales, dans son collège, dans les cafés viennois, et dans tant d'habitats qui hébergèrent sa créativité et préservèrent son intimité, il me fallait, pour sûr, rendre visite à la tombe de l'illustre compositeur. J'empruntai un moyen de transport en commun qui, avalant avenues et autres artères, me déposa en face de l'entrée principale du "Zentralfriedhof" (Cimetière central) implanté en périphérie dans le quartier Simmering. Cet imposant cimetière, de plus de 240 hectares de superficie, abritait plus de 3 millions de pensionnaires. L'atmosphère ensoleillée d'un printemps clément me poussa à la balade à travers les allées du parc arboré, fleuri et recueilli. Après avoir franchi le portail majestueux de ce champ de repos, je partis à la recherche du lopin de cimetière réservé aux musiciens. Guidé par un plan des lieux, j'empruntai la grande allée centrale qui aboutit à la majestueuse église élevée à la mémoire du Docteur Karl Lueger, personnage influent de la capitale autrichienne, controversé pour son antisémitisme. Cette nécropole s'ordonnait en parcelles tirées au cordeau et méticuleusement entretenues, la propreté y régnant en maître. Le long de ma route, une inscription reprise sur le panonceau en fonte torsadé me confirmait la justesse de mon périple : " Ehrengräber Gruppe 32A " (Sépultures d'honneur Groupe 32A) réunissait une soixantaine de monuments funéraires implantés en demi-cercle dans cet écrin de verdure et de quiétude. »

...

Au début de 1823, les premiers symptômes de la syphilis, à l'époque incurable, se déclarent chez Franz Schubert : il perd ses cheveux (on le surnomme le champignon) , souffre de migraines et autres maux, et passe une partie de l'année à l'hôpital de Vienne. Sa santé ne cesse alors de se dégrader. Sa 8e Symphonie, dite « Inachevée » , qui n'a que 2 mouvements, date de cette période et montre le désespoir de son auteur. Ses amis se marient les uns après les autres. Le compositeur reste seul, à l'écart. Il tire de son malheur une musique de plus en plus profonde et émouvante, au plus près de la souffrance et de la mort qui le guette. Ses compositions deviennent, quant à elles, de purs chefs-d'œuvre, citons seulement le cycle de Lieder « la Belle Meunière » et la Symphonie n° 9, dite « La Grande » .

Schubert sombre maintenant dans un profond pessimisme. Il ne parvient pas à faire représenter ses œuvres sur scène. « Rosamunde », musique de scène pour une pièce qui ne sera jouée que 2 fois. En 1824, un second séjour en Hongrie, chez les Esterhazy, lui remet toutefois un peu de baume au cœur.

Schubert retourne habiter chez son père pendant quelques mois. Il déménage ensuite chez Moritz von Schwind, un ami fidèle, et connaît sa dernière période heureuse. Sa santé s'améliore, le cercle de ses amis s'est reformé. Début 1825, il compose avec enthousiasme. Il voyage au Tyrol en compagnie de Johann Michael Vogl ; il passera aussi de longues vacances à Steyr, à Linz (en passant par Saint-Florian), à Salzbourg, à Gmünd et à Gastein.

De retour à Vienne, en 1826, il ne quittera plus la capitale autrichienne à l'exception d'un bref séjour à Graz. En 1826, il achève son Quatuor n° 14 en ré mineur, dit « La jeune fille et la mort ». Au printemps 1827, le poste vacant de Maître de chapelle de la Cour lui est refusé.

Schubert aura éprouvé, sa vie durant, un respect et une admiration sans limite pour Ludwig van Beethoven. Il présente « Le voyage d'hiver » à ce dernier, alors sur son lit de mort, qui aurait déclaré, selon Anton Felix Schindler, un biographe :

« Schubert a vraiment une intelligence divine. »

Le 29 mars 1827, Schubert participe comme porteur de torche à l'enterrement de son idole.

Bien qu'il soit alors assez connu, Schubert n'a aucun revenu malgré la publication de quelques pièces dont le Trio pour piano et cordes n° 2 (D. 929), Opus 100.

Alors qu'il est en pleine possession de son art, Schubert sait que sa fin est proche. Le 26 mars 1828, pour le 1er anniversaire de la mort du « Maître de Bonn », il dirige à Vienne l'unique concert public de ses œuvres, qui lui vaut un triomphe (quand même un peu éclipsé par la présence à Vienne de Niccolò Paganini).

Sa mauvaise santé ne l'empêche pas de composer les plus émouvants de ses Quintettes à cordes, dont le Quintette en ut majeur. En avril, il achève et dédie sa Fantaisie en fa mineur pour piano à 4 mains à la comtesse Esterhazy. Il compose 3 autres Sonates pour piano. Dans les mois qui suivent viendront la Messe en mi bémol Majeur (D. 950) ou encore le cycle de lieder d'après Heinrich Heine, intitulé « Chant du cygne ». Ils ne seront édités qu'après sa mort.

Schubert redoute d'ailleurs d'être lui-même proche de la fin : au terme de l'été, il rencontre le docteur de la Cour, Ernst Rinna ; peut-être est-il atteint de la syphilis que l'on soigne alors au mercure. Il emménage donc, dès septembre, chez son frère Ferdinand qui le soigne.

Le 6 octobre 1828, Schubert trouve encore la force d'aller se recueillir sur la tombe de Franz-Josef Haydn, à Eisenstadt. Vers cette époque, il ébauche même 3 mouvements d'une nouvelle Symphonie en ré. C'est encore lui qui, à

quelques semaines de sa mort, se rend chez son vieux professeur Simon Sechter, le 4 novembre, afin que le Maître lui enseigne le contrepoint, art avec lequel il avait décidé de se familiariser après son rétablissement.

Malheureusement, le musicien ne peut réaliser ce souhait. Après 2 semaines de maladie, il s'éteint chez lui, le 19 novembre 1828 à 15 heures, après avoir émis le vœu d'entendre une dernière fois le Quatuor à cordes n° 14 de Beethoven, l'Opus 131. Il avait alors 31 ans. La cause du décès : la fièvre typhoïde (ou typhus abdominal) , peut-être contractée lors d'un repas dans une auberge où l'on avait servi du poisson avarié.

Ses funérailles ont lieu à l'église Saint-Joseph. Puis, il est enterré le 21 novembre au cimetière de Währing, non loin de la dépouille de Beethoven (comme il l'avait tant souhaité) .

En 1872, un memorial dédié à Franz Schubert est érigé au « Stadtpark » de Vienne.

Le corps de Schubert sera transférée en grande pompe, en 1888, dans le « carré des musiciens » du cimetière central de Vienne, où sa tombe voisine aujourd'hui celles de Christoph Willibald Gluck, Ludwig van Beethoven, Johannes Brahms et Hugo Wolf.

Schubert laisse au total un millier d'œuvres, dont plus de 600 lieder, auxquels s'ajoutent environ 130 mélodies pour ensembles vocaux (allant du Trio ou du Quatuor au grand chœur) , ainsi que 15 Opéras et 9 Symphonies. Dans tous ces genres, ses recherches harmoniques sont déterminantes, et Arnold Schönberg, à qui l'on dira un jour qu'il est « révolutionnaire » , répliquera qu'il en est « un bien petit auprès de Schubert » .

« Une beauté unique doit accompagner l'homme tout au long de sa vie mais la lumière de cet émerveillement doit éclairer tout le reste. »

(25 mars 1824, notation de Franz Schubert dans un de ses agendas.)

...

In the midst of this creative activity, his health deteriorated. The cause of his death was officially diagnosed as typhoid fever, though other theories have been proposed, including the tertiary stage of syphilis. By the late- 1820's, Schubert's health was failing and he confided to some friends that he feared that he was near death. In the late summer of 1828, the composer saw Court physician Ernst Rinna, who may have confirmed Schubert's suspicions that he was ill beyond cure and likely to die soon. Some of his symptoms matched those of mercury poisoning (mercury was, then, a common treatment for syphilis, again suggesting that Schubert suffered from it) . At the beginning of November, he again fell ill, experiencing headaches, fever, swollen joints, and vomiting. He was generally unable to retain solid food and his condition worsened. Schubert died in Vienna, at age 31, on 19 November 1828, at the apartment of his brother Ferdinand. The last musical work he had wished to hear was Beethoven's String Quartet No. 14 in C-sharp minor, Opus 131 ; his friend, violinist Karl Holz, who was present at the gathering, 5 days before Schubert's death, commented :

« The King of Harmony has sent the King of Song a friendly bidding to the crossing. »

It was next to Beethoven, whom he had admired all his life, that Schubert was buried by his own request, in the village cemetery of Währing, Vienna.

In 1872, a memorial to Franz Schubert was erected in Vienna's « Stadtpark ». In 1888, both Schubert's and Beethoven's graves were moved to the « Zentralfriedhof » where they can now be found next to those of Johann Strauss, Junior, and Johannes Brahms. The cemetery in Währing was converted into a park in 1925, called the « Schubert Park », and his former grave site was marked by a bust.

**AB 25 : 1829**

**Début de 1829** : The 20 year old Felix Mendelssohn directs a performance of Johann Sebastian Bach's « Saint-Matthew Passion » at the Berlin « Singakademie », beginning the modern cultivation of Bach's music. Mendelssohn, then, takes a 2 year tour around Europe, which will inspire several major works : the « Italian » and « Scottish » Symphonies, and his « Les Hébrides » (Fingal's Cave) Overture. During this year, he visits England and Scotland.

**Milieu de septembre 1829** : Lorsque le vieux curé de la paroisse, âgé de 77 ans, recevra les derniers sacrements, il demande à ce que le petit Anton se trouve debout près de son lit. L'homme voulait, une fois de plus, bénir celui « dont la véracité et la sensibilité (" Ergriffensein ") devant Dieu méritait sa louange spéciale » .

Le jeune garçon de 5 ans, « l'heureux élu parmi les nombreux enfants du village », sera impressionné par la solennité du moment. Il verra le visage du mourant transfiguré par la Sainte-Bénédiction. « Tonerl » sera attendri par ce genre d'expériences spirituelles.

**1829** : Anton Bruckner démontre un vif intérêt pour la musique, encouragé par son père qui lui donne sa 1<sup>re</sup> leçon. Il lui prodiguera des leçons de piano, d'orgue et de violon.

The 19 year old Frédéric Chopin sees a performance by Niccolò Paganini (on the violin), whose virtuosity leaves a lasting impression. Chopin also falls in love with singing student Konstancja Gładkowska, which inspires him to put the melody of the human voice into his piano compositions. Chopin visits Vienna for the 1<sup>st</sup> time, gives 2 piano performances and receives mixed reviews, many favourable but some others criticizing his « small tone » .

The 16 year old Richard Wagner writes his 1<sup>st</sup> compositions.

**1830**

**8 janvier 1830** : Hans Guido Freiherr von Bülow is born in Dresden.

The 21 year old Felix Mendelssohn completes his Symphony No. 5, in D minor « Reformation » , Opus 107 (his 2nd Symphony in order of composition, published posthumously, hence, the out-of-sequence numbering and large Opus number) , in honour of the 300th anniversary of the Protestant Reformation initiated by Martin Luther. The Symphony concludes with Luther's chorale « A Mighty Fortress is Our God » from the Augsburg Confession. Mendelssohn travels to Italy the same year.

**Début de 1830** : The 27 year old Hector Berlioz completes in Paris his « Symphonie fantastique, en 5 parties : Épisode de la vie d'un Artiste » (Fantastic Symphony in 5 parts : Episode in the life of an Artist) making use of material from earlier pieces he had composed, and premieres it on December 5, at the Paris « Conservatoire » .

The « Symphonie fantastique » is widely hailed by progressives as an important new musical work, and widely condemned by conservatives as being an assemblage of cacophonous sounds unworthy of being referred to as « music » . Upon examining the score, Gioachino Rossini is alleged to have quipped :

« What a good thing that young man has never taken-up music ! He would certainly be very bad at it. »

The 19 year old Franz Liszt meets Hector Berlioz the day before the premiere of the « Fantastique » and loves it when he hears it.

**18 mai 1830** : Karl Goldmark is born in Keszthely, Hungary.

The street-fighting during the « July Revolution » , in Paris, suddenly rouses Franz Liszt as if from a coma, and he goes back to playing the piano. He begins making a transcription of the « Symphonie fantastique » for solo piano. Liszt also begins composing his 1st Piano Concerto, in E-flat major, which he will not finish until 1839.

**15 septembre 1830** : In England, the Liverpool and Manchester Railway opens, the 1st modern steam-powered railway, carrying both goods and passengers by trains running on a schedule.

**Novembre 1830** : The 20 year old Frédéric Chopin leaves Poland and goes to Vienna again, intending to travel on to Italy. He performs his 2 Piano Concertos (No. 1 in E minor and No. 2 in F minor) and stays in Vienna until the following summer, and because of hostilities never goes to Italy. During his stay in Vienna, the Russo-Polish War breaks out (the « November Uprising ») and, ultimately, Russia occupies Poland. While in Vienna, he becomes quite well-known as composer and performer, and his subsequent compositions suddenly become much more dramatic and passionate. By this time, he has composed some of his « Études » , Opus 10.

Advances made in the hand-forging of metals in Paris and Brussels, over the last decade, will now make these 2 cities the centers of the woodwind manufacturing industry.

The 36 year old instrument-maker Theobald Böhm invents posts for woodwind instrument keys, and uses them with Nolan's brille key-ring idea.

Backed by Russian diplomacy, ethnically homogenous Serbia becomes an autonomous province within the Ottoman Empire.

**1831**

**9 mars 1831** : Franz Liszt hears the brilliant violinist Niccolò Paganini at the Paris Opera House and vows to be the Paganini of the piano. He practices-up to 14 hours a day.

**Août 1831** : Frédéric Chopin leaves Vienna and goes to Paris, which will be his home-base for the rest of his life. He chooses to live there as an exile and, thus, is never able to return to Poland. He becomes friends with Franz Liszt, Hector Berlioz, and Felix Mendelssohn.

The 18 year old Richard Wagner attends Leipzig University.

**1832**

The 19 year old Richard Wagner composes and performs his Symphony in C major.

The 21 year old Franz Liszt meets Niccolò Paganini and Frédéric Chopin, whose talents inspire him further. The 3 become close friends.

The 23 year old Felix Mendelssohn completes his Overture in B minor « Les Hébrides » (The Hebrides) , Opus 26, known in English usually as « Fingal's Cave » , inspired by his trip to Scotland.

The 38 year old woodwind instrument-maker Theobald Böhm invents the long-axle key, and applies it to both regular keys and Nolan's brille key-ring idea in his new flute, enabling him to place the holes at their acoustically-most-preferable position regardless of where the fingers lie. The long-axle and brille are concepts which are used by all subsequent woodwind manufacturers in their new key-system designs.

**AB 26 : 1833**

The 24 year old Felix Mendelssohn completes his Symphony No. 4 in A major, « Italian » , Opus 90 (his 3rd symphony in order of composition, posthumous publication results in out-of-sequence numbering) , inspired by his 1829-1831 tour of Europe. Mendelssohn is unsatisfied with the work and composes alternate versions of the 2nd, 3rd, and 4th movements - but, later, it becomes one of his most popular pieces.

Richard Wagner becomes chorus Master at the Würzburg Theatre and writes the libretto and music of his 1st Opera, « Die Feen » , which he does not produce. Wagner also composes his 2nd Opera, « Das Liebesverbot » .

The 22 year old Franz Liszt finishes his piano transcription of Hector Berlioz's « Symphonie fantastique » and uses it for the rest of his career in his dazzling piano recitals. Liszt also meets the 28 year old married Comtesse Marie d'Agoult (Marie Catherine Sophie de Flavigny, known under her pen-name as « Daniel Stern ») at Frédéric Chopin's house, and falls in love.

**7 mai 1833** : Johannes Brahms is born in a Hamburg slum, of German background. His father is an aspiring professional musician.

**1 juin 1833** : Le jeune Bruckner reçoit le sacrement de la confirmation à la vieille cathédrale de Linz par l'évêque Gregorius Thomas Ziegler. L'événement laissera chez lui une impression des plus profondes. Son parrain sera son grand cousin, Johann Baptist Weiß (1813-1850) , qui est également son oncle puisqu'il avait pris pour épouse la sœur d'Anton Bruckner sénior, Josefa. Sa marraine sera sa tante Rosalia Mayrhofer, la sœur de la mère d'Anton.

**28 juillet 1833** : Naissance de Ignaz, le frère-cadet de Anton Bruckner.

### AB 27 : « Anton-Bruckner-Museum Ansfelden »

L'école d'Ansfelden est située tout près de l'église paroissiale. Elle fut mentionnée pour la 1re fois en 1600. À l'origine, il s'agissait d'une structure en bois. En 1665, on la remplacera par une construction en pierre. Des améliorations architecturales entreprises en 1705-1706 et en 1783 apportèrent la touche finale à l'édifice scolaire que le jeune Bruckner fréquentera dans les années 1820 et au début des années 1830.

En 1828, l'école recevait 240 élèves sur semaine et 140 autres le dimanche.

La petite salle de classe pouvait accueillir jusqu'à 90 enfants à la fois. En 1853-1854, une seconde salle de classe dut être aménagée.

**1959** : Dans la maison natale d'Anton Bruckner (une extension de l'école) , se trouvait encore le mobilier d'origine, ainsi qu'un livre d'or.

**1968** : Le gouvernement de Haute-Autriche fait l'acquisition du bâtiment ayant abrité la vieille école du village d'Ansfelden (au n° 3 de l'Augustinerstrasse, 4052) , en vue d'en faire un musée en mémoire du compositeur Anton Bruckner. Il sera inauguré en 1971. 6 pièces de la maison natale du Maître nous convient à explorer sa vie et son œuvre. La visite s'amorce dans le salon, la salle de la naissance, la salle de classe et d'autres pièces à l'étage. On pourra croiser la console originale de l'orgue de style Baroque de l'église paroissiale de Saint-Florian. Le tout se fait au son d'extraits de ses œuvres.

...

Un véritable musée a été installé sous la supervision de Leopold Nowak grâce à une subvention du gouvernement de

## Haute-Autriche.

Le rez-de-chaussée comprend 4 salles. En entrant à gauche, la 1<sup>re</sup> salle situe les lieux par diverses cartes d'Autriche et d'Europe, dont l'une montre toutes les villes où Bruckner eut l'occasion de se rendre et celles où ses œuvres furent créées. On passe ensuite dans la chambre natale, d'où tout mobilier a été retiré (ce qui est, à notre avis, regrettable) et remplacé par un buste entouré, aux murs, des thèmes principaux de toutes les Symphonies reproduits sur des bronzes. Du côté droit, la 1<sup>re</sup> salle évoque « Bruckner écolier », avec la reconstitution d'une salle de classe au temps où il était enfant, et la reproduction du décret de nomination de son père comme Maître d'école d'Ansfelden. La petite pièce suivante est placée sous le signe de « Bruckner Maître d'école ». On y voit des lettres calligraphiées par lui ; les gravures des écoles où il enseigna ; et la 1<sup>re</sup> attestation qui lui fut délivrée par l'instituteur de Windhaag lorsqu'il quitta ce poste, le 19 janvier 1843. Ce document porte un cachet de cire où se trouve gravé le dessin d'un orgue : ce qui, d'une certaine manière, paraît aujourd'hui prophétique. Dans cette pièce se trouve aussi un « Ländlerbank », large banquette de bois où prennent place 2 musiciens qui jouent du violon et tapent du pied en mesure.

Au 1<sup>er</sup> étage, on traverse d'abord une anti-chambre qui renferme divers vêtements sacerdotaux et la couronne de laurier offerte au compositeur encore presque débutant après la création de sa Messe en ré mineur. La banderole porte la mention :

« Van der Gottheit einstens ausgegangen ... Muss die Kunst zur Gottheit wiederföhren. Linz, den 20 November 1864. »

(« Venu un jour de la divinité, l'Art doit reconduire à la divinité. » : 1<sup>er</sup> et dernier vers d'un poème composé après l'audition de la Messe par Moritz von Mayfeld.)

Enfin, la dernière et plus vaste salle est consacrée à « Bruckner compositeur ». Les 3 vitrines latérales évoquent respectivement : « le chemin vers le génie », avec les vues de toutes les orgues où le musicien joua, et la 1<sup>re</sup> mention de son nom comme compositeur, dans un quotidien de Linz, en date du 12 février 1861 ; « l'œuvre de Bruckner », avec une série de thèmes et de graphiques, dont l'un montre la dimension relative de la Symphonie de Linz, de Mozart, et de la 8<sup>e</sup> brucknérienne ; et « le chemin de Bruckner dans le monde », avec des éditions, des portraits de ses principaux interprètes depuis son temps jusqu'à nos jours, des affiches de concerts et des extraits de presse. Et au centre de la pièce (où l'on diffuse au moment des visites des extraits musicaux), se trouve son masque mortuaire en albâtre, entouré de pages manuscrites tirées d'œuvres caractéristiques des 4 genres où il excella : Messe en fa mineur, Quintette à cordes, « Helgoland » (pour chœur d'hommes), et 9<sup>e</sup> Symphonie.

...

La maison natale de Bruckner est une belle bâtisse, parfaitement conservée et entretenue. Elle a été transformée en un musée (plutôt didactique) dans lequel on peut voir divers documents (comme des photos, des manuscrits et des partitions) mais aussi la célèbre toile de Bruckner (alors âgé de 69 ans), debout, portant noblement l'insigne de l'Ordre de François-Joseph (qu'il vient de recevoir) réalisé par Josef Büche, le portraitiste de la Cour de l'Empereur. On peut admirer également son harmonium du facteur « Matthäus Mauracher » de Salzbourg de même qu'un beau buste

de Richard Wagner qui lui appartenait.

Ce musée en mémoire d'Anton Bruckner est ouvert au public. À part la boutique-souvenir, ce charmant endroit suggère aux visiteurs :

La pièce au rez-de-chaussée où Anton Bruckner est né le 4 septembre 1824.

On y retrouve aussi 2 autres pièces d'exposition. L'une insiste sur l'ascendant religieux du compositeur. On y voit, entre autres, des reliques et une reproduction de la célèbre toile de Fritz von Uhde intitulée « la Cène », datant de 1886, où l'on voit Anton Bruckner personnifiant l'un des Apôtres du Christ.

Au haut des escaliers menant au second étage, on peut observer le masque funéraire de Bruckner placé derrière une barrière en fer élégamment sculptée.

La salle de séjour (salon) des Bruckner : Le mobilier d'origine de la famille n'a pu être préservé. Les objets exposés proviennent du Musée régional de Haute-Autriche. Le logis d'un enseignant était fort restreint à l'époque. Aujourd'hui, il est difficile d'imaginer comment une famille composée de 2 adultes et de 5 enfants (la mère de Bruckner ayant donné naissance à 12 enfants mais seulement 5 ont survécu) put réussir à vivre dans de telles conditions. La disposition du mobilier correspond à la tradition du début du 19<sup>e</sup> siècle.

La salle de classe de l'école d'Ansfelden se trouve également au rez-de-chaussée. Le mobilier est en grande partie tiré de l'école primaire de Hirschbach, près de Freistadt. Cette atmosphère a dominé la vie de Bruckner dans son enfance. Dans cette salle, Bruckner fut lui-même un élève. À cette époque, il y avait un lien étroit entre l'église et l'école. Les enseignants n'étaient pas seulement dans l'obligation de se comporter correctement « en bons catholiques » mais ils devaient aussi aller travailler au verger et agir comme organiste de l'église.

On peut aussi y voir :

Une documentation sur le développement artistique d'Anton Bruckner en tant que compositeur, avec extraits musicaux à l'appui.

Des objets originaux en lien avec le compositeur :

Ses habits.

La console originale du grand-orgue de Saint-Florian.

Le petit clavicorde de Bruckner lors de son séjour à Windhaag. (Johann Sücka, un tisserand local mit à la disposition du nouvel arrivé cet instrument familial.)

La Ire couronne de laurier ; un crucifix ; une baguette de chef d'orchestre, le masque funéraire du Maître.

### Anton Bruckner Memorial House (« Augustinerstraße » No. 3, 4052 Ansfelden)

The Ansfelden school-house became a Bruckner museum in 1971. The birth-room and the school-room, itself, are commemorated on the ground-floor ; a further room vividly illustrates Bruckner's life in a picture « collage » - the years in and around Linz, at Ansfelden, Hörsching (a plaque marks the school-house where he studied with his cousin Johann Baptist Weiß, school Master and church organist) , Saint-Florian and in Vienna, as well as his travels to London, Paris, Switzerland and within Austria. At the top of the stairs, Bruckner's death-mask is displayed behind a wrought iron gate. On the 1st floor, there are 2 exhibition-rooms, one primarily dedicated to his ecclesiastical connections (among them, church relics and a « Last Supper » painting by Fritz von Uhde, with Bruckner's face super-imposed on one of the disciples) and a 2nd, larger one with a quite dramatic display of fac-similes, accompanied by brief recorded excerpts.

...

In 1968, the government of Upper-Austria purchased the former school building of Ansfelden, with a view to turning it into an Anton Bruckner Memorial.

The school is located in the immediate vicinity of the church. Mentioned for the 1st time in 1600, it was originally a wooden structure ; this was replaced by a stone building in 1665. Adaptations in 1705-1706 and 1783 put the finishing touches to the building as Bruckner knew it in his childhood in the 1820's and early 1830's.

Bruckner's family had close ties to the house from 1777, the year his grandfather was appointed teacher there, to the early death in 1837 of his father who succeeded him.

In 1828, the school house was attended by 240 pupils on weekdays and by another 140 pupils on Sundays.

The small classroom had to hold up to 90 children at a time. In 1853-1854 a 2nd classroom was installed.

The Anton Bruckner Memorial is open to the public. Apart from souvenirs, it exhibits :

#### The living room.

The living room of Bruckner's family during Anton's youth (the only period of life he spent in this room) no pieces of furniture have been preserved. The objects displayed there now are from the Upper-Austrian Regional Museum. A teacher's apartment was very small at that time and, for us, it is hard to imagine how 7 people (Bruckner's mother gave birth to 12 children, but only 5 survived) managed to live in such cramped conditions. The present arrangement of the room is very likely to correspond to early 19th Century reality.

The room where Anton Bruckner was born on September 4, 1824.

The classroom.

The school furniture is largely taken from the primary school of Hirschbach, near Freistadt. This atmosphere dominated Bruckner's life in his childhood. In this room, Bruckner was a pupil himself. At that time, there was a close link between church and school, that is why teachers were not only under obligation to behave properly and as good Catholics, but they also had to serve as vergers and organists.

A documentation of Bruckner's development as a composer with excerpts from his music.

The following original items are on display :

Vestments.

The console of the great organ at Saint-Florian.

Clavichord from Bruckner's time in Windhaag.

The 1st laurel wreath ; a cross ; a conductor's baton ; Anton Bruckner's death mask.

...

Stätten, wo berühmte Persönlichkeiten gelebt und gewirkt haben, haben schon immer begeistert. Sie umgibt die Aura des Besonderen. Anton Bruckner gehört neben Franz Stelzhamer und Adalbert Stifter mit zu den wichtigsten Persönlichkeiten Oberösterreichs. Demgemäß wurden in den vergangenen Jahrzehnten auch in Oberösterreich verschiedene museale Einrichtungen neu errichtet beziehungsweise adaptiert. Am 2. April 2014 wird ein komplett neugestaltetes Museum im Geburtshaus Anton Bruckners in Ansfelden eröffnet.

Da umfangreiche Sanierungsarbeiten am Gebäude notwendig waren, hat sich das Oberösterreichische Landesmuseum dazu entschlossen eine Komplettüberarbeitung des Museumsbereiches in Angriff zu nehmen. Das erste Museum zu Anton Bruckner war hier im Jahre 1971 als Gedenkstätte eröffnet und 1988 überarbeitet worden. Für das inhaltliche Konzept des neuen Museums konnten Doktor Klaus Petermayr vom Anton Bruckner Institut Linz und Doktor Klaus Landa vom Verbund Oberösterreichischer Museen gewonnen werden.

### Lebenslandschaften

Da es weltweit kein weiteres Museum gibt, das sich der Persönlichkeit Anton Bruckners widmet, hat sich das Oberösterreichische Landesmuseum entschieden hier ein kleines Anton Bruckner Museum aufzubauen. Das Leben Anton Bruckners soll in seinen wesentlichen Zügen vorgestellt und schwerpunktmäßig auf seine vielfältigen Beziehungen zu

Oberösterreich eingegangen werden. Präsentiert werden diese Beziehungen anhand von Bruckners Lebenslandschaften, beziehungsweise jenen Orten, an denen der Komponist wirkte. Die oberösterreichische Heimat prägte doch ihn und sein Werk nachhaltig. Das zeitgemäße Umfeld Anton Bruckners von Ansfelden bis Wien wird anhand von ausgewählten Bildern und Objekten vorgestellt. So zum Beispiel das bäuerliche Umfeld in Ansfelden, das klösterliche Umfeld in Sankt Florian, das Schulmeistemilieu und das städtische Umfeld in Linz und Wien. Da das Museum in Anton Bruckners Geburtshaus eingerichtet wird, wird darauf auch in besonderer Weise eingegangen. Ein Modell von Ansfelden um 1825 wird sehr anschaulich die Situation vor Ort erläutern. Da schon seit vielen Jahrzehnten auch in den Oberösterreichischen Landesmuseen zu Anton Bruckner gesammelt wird, werden auch einige neue Exponate neben den bewährten Leihgaben zu sehen sein.

### Das Haus muß klingen

Ein wichtiges Anliegen ist es uns, bei einem Komponistenmuseum Musik in Form von Hörstationen in das Haus zu bringen. In jedem Raum soll die Möglichkeit bestehen, Musik zu hören. Dabei soll aber nicht nur Anton Bruckners Musik selbst, sondern auch die Musik seiner Zeitgenossen zu hören sein, die ihn in seinem musikalischen Schaffen nachhaltig beeinflusst haben. Somit kann hier eine kleine akustische Musikgeschichte Oberösterreichs im 19. Jahrhundert entstehen. Im Zusammenhang mit Anton Bruckner ist es uns auch wichtig, auf sein Nachwirken einzugehen. In der Rezeptionsgeschichte werden neben der Gründung von Institutionen, die in ihrem Namen direkt auf Anton Bruckner Bezug nehmen, auch an ausgewählten Beispielen die verschiedenen Möglichkeiten musikalischer Interpretationen nebeneinander gestellt. Der Besucher erhält dadurch die Möglichkeit sich sehr intensiv mit der Musik Anton Bruckners auseinanderzusetzen. Durch sein Werk hat dieser wichtige und innovative Komponist bis heute großen Einfluss auf die Musikgeschichte. Damit sich auch unsere Jüngsten mit Anton Bruckner und seiner Musik zurechtfinden lernen, haben wir ein musikpädagogisches Vermittlungsprogramm in das neue Museum integriert.

Das neue Anton Bruckner Museum wird sicher eine Bereicherung für Ansfelden darstellen.

Magister Doktor Thekla Weissengruber, Oberösterreichische Landesmuseum.

#### Anton-Bruckner-Museum

Augustinerstraße 3, A-4052 Ansfelden

Telefon : +43 (0)676 / 777 53 70

+43 (0)7229 / 87 128 12 (Pfarre Ansfelden)

E-Mail : brucknermuseum(at)landesmuseum.at

Web : www.landesmuseum.at

...

**1996** : Lors du centenaire de la mort d'Anton Bruckner, on érigea au centre d'Ansfelden le « Anton Bruckner Centrum » (ABC) . En plus de l'abréviation directe du nom, les lettres représentent l'activité pédagogique de Bruckner comme professeur. En plus d'être un musée, il est utilisé comme Palais des congrès.

ABC - ANTON BRUCKNER CENTRUM  
A-4052 Ansfelden, Carlonestraße 2  
Telefon : ++43 (0)7229 / 78 333  
Fax : ++43 (0)7229 / 78 333-33  
E-mail abc@ansfelden.a

**Das Anton-Bruckner-Museum Ansfelden wurde am 2. April 2014 eröffnet !**

Am 4. September 1824 wurde Anton Bruckner um 4 Uhr 30 in der Wohnung des Schulmeisters als erstes Kind von Theresia und Anton Bruckner in Ansfelden geboren. Hier verbrachte er die ersten elf Lebensjahre seines schaffens- und ereignisreichen Lebens, um schon ab dem Jahre 1835 in Hörsching seine erste musikalische Ausbildung zu bekommen. Einzig im Jahre 1837 kehrte er kurz nach Ansfelden zurück, um den kranken Vater im Schulunterricht bis zu dessen Tod zu unterstützen. Die Authentizität des Geburtshauses bewog das Land Oberösterreich dem großen Komponisten Oberösterreichs an diesem Ort ein Museum zu widmen.

Nach umfassenden Sanierungsarbeiten kann das Anton-Bruckner-Museum im Geburtshaus in Ansfelden wieder eröffnet werden. Weltweit besteht keine museale Einrichtung, die dezidiert das Leben und Werk Anton Bruckners in seinen wesentlichen Zügen vorstellt. Im Geburtshaus des Komponisten in Ansfelden wurden von 1971 bis dato zwar viele essentielle Aspekte aus dem Leben Bruckners anschaulich dargestellt, allerdings geschah dies primär anhand von einzelnen Themenräumen. Die Vita erschloss sich anhand bestimmter thematischer Aspekte und bediente auf diese Weise primär ein Fachpublikum. Doch Anton Bruckner gilt nicht umsonst als der oberösterreichische Komponist schlechthin und gerade deshalb ist es das Ziel der neuen musealen Präsentation, auch interessierte Laien oder musikalische « Einsteiger » anzusprechen. So sollten auch Besucherinnen und Besucher angesprochen werden, die mit den Lebensstationen Bruckners naturgemäß nicht immer vertraut sind, sondern auch die zahlreichen Schülerinnen und Schüler in Oberösterreich, die Anton Bruckner als fixen Bestandteil des Lehrplans kennen lernen sollten.

Ein dezidiertes Anliegen ist es, Musik in Form von Hörstationen in das Haus zu bringen. So besteht in jedem Raum die Möglichkeit, Musik zu hören, die allerdings nicht nur von Bruckner selbst, sondern auch von seinen Zeitgenossen oder von jenen Komponisten stammt, die ihn in seinem musikalischen Schaffen nachhaltig beeinflusst haben. Somit kann auch eine kleine akustische Musikgeschichte Oberösterreichs im 19. Jahrhundert entstehen.

Wichtig war es dem Oberösterreichischen Landesmuseum, ein Vermittlungskonzept für die jungen und junggebliebenen Besucherinnen und Besucher zu entwickeln. Hierbei hat die Anton-Bruckner-Privat-Universität mit zwei sehr kreativen Musikvermittlerinnen ausgeholfen, die neben einem Kinder-Audioguide auch eine Entdeckungsreise durch das Museum, ein Quiz und verschiedene Taferl vom « Orgelpfeiferl » entwickelt haben.

**Mehr zum « Orgelpfeiferl »**

Für Pädagoginnen und Pädagogen : Besuchen Sie mit Ihren Schülerinnen und Schülern das Anton-Bruckner-Museum

Ansfelden. Eine Lehrermappe zur Vorbereitung finden Sie hier.

### Anton-Bruckner-Museum Ansfelden

Augustinerstraße 3, 4052 Ansfelden.

Telefon : +43-676/777 53 70 (Kustodin) .

Telefon : +43-7229/87 1 28-12 (Pfarre Ansfelden) .

E-Mail : brucknermuseum@landesmuseum.at

www.brucknermuseum.at

### Öffnungszeiten

April bis Ende Oktober - Fr. : 9.00 - 12.00 Uhr.

Samstag, Sonntag und Feiertag : 10.00 - 17.00 Uhr sowie Gruppen nach Voranmeldung.

Inhaber der Kulturcard 365 haben bis Ende 2015 freier Eintritt in das Anton-Bruckner-Museum !

### Neueröffnung Anton-Bruckner-Museum Ansfelden

Am 4. September 1824 wurde Anton Bruckner um 4 Uhr 30 in der Wohnung des Schulmeisters als erstes Kind von Theresia und Anton Bruckner in Ansfelden geboren. Hier verbrachte er die ersten elf Lebensjahre seines schaffens- und ereignisreichen Lebens, um schon ab dem Jahre 1835 in Hörsching seine erste musikalische Ausbildung zu bekommen. Einzig im Jahre 1837 kehrte er kurz nach Ansfelden zurück, um den kranken Vater im Schulunterricht bis zu dessen Tod zu unterstützen. Die Authentizität des Geburtshauses bewog das Land Oberösterreich dem großen Komponisten Oberösterreichs an diesem Ort ein Museum zu widmen.

Pressekonferenz : 2. April 2014.

Kontakt - Presse : Sandra Biebl.

0732-774482-68, s.biebl@landesmuseum.at

### Feierliche Neueröffnung des Anton-Bruckner-Museums Ansfelden

Nach umfassenden Sanierungsarbeiten wurde am 2. April 2014 das Anton-Bruckner-Museum im Geburtshaus des

oberösterreichischen Komponisten in Ansfelden wiedereröffnet. Am Vormittag fand eine Pressekonferenz im Museum statt, um 17 Uhr wurde die Eröffnung feierlich begangen.

### Ausstellungsansicht

(Foto : Gerold Tagwerker) Völlig neue museale Präsentation von Bruckners Leben und Werk.

Am 4. September 1824 wurde Anton Bruckner um 4 Uhr 30 in der Wohnung des Schulmeisters als erstes Kind von Theresia und Anton Bruckner in Ansfelden geboren. Hier verbrachte er die ersten elf Lebensjahre seines schaffens- und ereignisreichen Lebens. Einzig im Jahre 1837 kehrte er kurz nach Ansfelden zurück, um den kranken Vater im Schulunterricht bis zu dessen Tod zu unterstützen. Die Authentizität des Geburtshauses bewog das Land Oberösterreich dem großen Komponisten Oberösterreichs an diesem Ort ein Museum zu widmen.

Weltweit besteht keine museale Einrichtung, die dezidiert das Leben und Werk Anton Bruckners in seinen wesentlichen Zügen vorstellt. Im Geburtshaus des Komponisten in Ansfelden wurden von 1971 bis dato zwar viele essentielle Aspekte aus dem Leben Bruckners anschaulich dargestellt, allerdings geschah dies primär anhand von einzelnen Themenräumen, die primär ein Fachpublikum bedienten. Doch Anton Bruckner gilt nicht umsonst als der oberösterreichische Komponist schlechthin und gerade deshalb ist es das Ziel der neuen musealen Präsentation, auch interessierte Laien oder musikalische « EinsteigerInnen » anzusprechen. So sollten auch BesucherInnen angesprochen werden, die mit den Lebensstationen Bruckners naturgemäß nicht immer vertraut sind, sowie die zahlreichen SchülerInnen in Oberösterreich, die Anton Bruckner als fixen Bestandteil des Lehrplans kennen lernen sollten.

Bei der Neugestaltung des Geburtshauses in Ansfelden sollte so nicht nur ein völlig anderes Erscheinungsbild entstehen und somit der Charakter des Hauses entscheidend verändert werden, sondern auch die Darstellung von Leben und Werk des Komponisten einen chronologischen Ansatz bieten.

### Von der Gedenkstätte zum Museum

In diesem Zusammenhang stand auch die Umbenennung von der Gedenkstätte in ein « Anton-Bruckner-Museum » . Wenngleich bei der Neukonzeption ein chronologischer Ansatz gewählt wurde, so liegt der Schwerpunkt der Darstellung aber auf Bruckners Lebenszeit in Oberösterreich beziehungsweise seinen vielfältigen Beziehungen zum Land, die ja zeit seines Lebens nie abrissen. Präsentiert werden diese Beziehungen anhand von Bruckners Lebenslandschaften beziehungsweise jenen Orten, an denen der Komponist wirkte, prägte doch die oberösterreichische Heimat ihn und sein Werk nachhaltig. In diesem Kontext werden auch die Lebenswelten in Oberösterreich zur Zeit Anton Bruckners zur Sprache kommen (das heißt das bäuerliche Umfeld, Schulmeistermilieu, städtisches Umfeld in Linz) . Diese Lebenslandschaften sollen als roter Faden durch das Geburtshaus führen.

### Hörstationen mit Oberösterreich-Bezug

Auch bei den Musikbeispielen wird immer wieder auf die Lebenswelten in Oberösterreich Bezug genommen, indem etwa

Landermusik oder Werke, die im Stift Sankt Florian entstanden, zu hören sein werden.

Ein dezidiertes Anliegen ist es, Musik in Form von Hörstationen in das Haus zu bringen. So besteht in jedem Raum die Möglichkeit, Musik zu hören, die allerdings nicht nur von Bruckner selbst, sondern auch von seinen Zeitgenossen oder von jenen Komponisten stammt, die ihn in seinem musikalischen Schaffen nachhaltig beeinflusst haben. Somit kann auch eine kleine akustische Musikgeschichte Oberösterreichs im 19. Jahrhundert entstehen.

Bei der Objektauswahl wurde schwerpunktmäßig auf die Sammlungen des Oberösterreichischen Landesmuseums zurückgegriffen, ergänzt durch Leihgaben aus dem Anton Bruckner Institut Linz, dem Stift Sankt Florian, dem Musikinstrumentenmuseum Schloß Kremsegg und dem Stadtmuseum Steyr. Als herausragende Exponate sind das neu restaurierte Clavichord Bruckners aus seiner Windhaager Zeit, sein Zylinder und seine Weste aus der Wiener Zeit und die Tastatur, das so genannt « Manual » der Orgel von Sankt Florian zu nennen. Ein neues Modell von Ansfelden um 1824, verschiedene Musikinstrumente von oberösterreichischen Instrumentenbauern und so manch andere bisher unbekannte Objekte aus der Rezeptionsgeschichte ergänzen die Schau.

### Vermittlungskonzept für jung(geblieben)e BesucherInnen

Wichtig war es dem Oberösterreichischen Landesmuseum, ein Vermittlungskonzept für die jungen und junggebliebenen Besucherinnen und Besucher zu entwickeln. Hierbei hat die Anton-Bruckner-Privat-Universität mit zwei sehr kreativen Musikvermittlerinnen ausgeholfen, die neben einem Kinder-Audioguide auch eine Entdeckungsreise durch das Museum, ein Quiz und verschiedene Taferl vom « Orgelpfeiferl » entwickelt haben.

(Foto : Land Oberösterreichische / Dedl) Vorne : Klaus Petermayr (Anton Bruckner Institut Linz) , Thekla Weissengruber (Oberösterreichische Landesmuseum) , Gerda Ridler (Wissenschaftlich Direktorin Oberösterreichische Landesmuseum) , Landeshauptmann Josef Pühringer, Hinten : Renate Heitz (Kulturstadträtin Ansfelden) , Klaus Landa (Verbund Oberösterreichische Museen) .

### Feierliche Wiedereröffnung

250 BesucherInnen fanden sich zur Eröffnung des weltweit ersten Museums ein. Im feierlichen Ambiente der Pfarrkirche stimmten der Bruckner-Chor unter der Leitung von Magister Konrad Fleischanderl und Magister Bernhard Prammer an der Orgel mit Bruckners erster Komposition Pange Lingua und Beispielen aus seinem musikalischen Schaffen auf das Ereignis ein. Zahlreiche renommierte Gäste aus dem In- und Ausland wurden von Landeshauptmann Doktor Josef Pühringer und Landesmuseums-Direktorin Doktor Gerda Ridler freudig begrüßt, allen voran Propst Johannes Holzinger aus dem Stift Sankt Florian und Prälat Wilhelm Neuwirth, der das Anton-Bruckner-Museum auch in Zukunft als Kustos unterstützen wird. Vom Museum angetan zeigten sich auch Hans-Joachim Frey vom Brucknerhaus, Doktor Heribert Schröder und zahlreiche Musiker des Bruckner Orchesters, Doktor Hermann Bell als Präsident des Brucknerbundes Oberösterreich und der Präsident der Gesellschaft zur Förderung des Oberösterreichischen Landesmuseums, Doktor Helmut Obermayr. Bürgermeister Manfred Baumberger und Kulturstadträtin Renate Heitz von der Stadtgemeinde Ansfelden freuten sich über das Geschenk des neuen Museums zum 190. Geburtstag des berühmten Komponisten. Den

lauen Abend im barocken Pfarrsaal genossen neben vielen VertreterInnen aus der Musikszene wie Thomas Mandel und Dekanin Doktor Constanze Wimmer von der Anton-Bruckner-Privatuniversität auch der kaufmännische Direktor des Landesmuseums, Doktor Walter Putschögl. Früh im Dirigieren übten sich die jüngsten BesucherInnen der Eröffnung, Nathan Mitterbauer und seine Schwester. Der junge Musiker lieh dem sogenannten « Orgelpfeiferl », das Kinder und Erwachsene mit dem Audioguide durch die Ausstellung begleitet, seine entzückende Stimme.

### Fotos : Oberösterreichischen Landesmuseum

(Foto) Die wissenschaftliche Direktorin des Oberösterreichischen Landesmuseums Doktor Gerda Ridler und Prälat Wilhelm Neuwirth.

(Foto) Kulturstadträtin Renate Heitz, Prälat Wilhelm Neuwirth, Künstler Direktor des Bruckner Orchesters Doktor Heribert Schröder und Präsident der Gesellschaft zur Förderung des Oberösterreichischen Landesmuseums Doktor Helmut Obermayr.

(Foto) Kaufmännischer Direktor des Oberösterreichischen Landesmuseums Doktor Walter Putschögl und Hans-Joachim Frey vom Brucknerhaus.

(Foto) Kaufmännischer Direktor des Oberösterreichischen Landesmuseums Doktor Walter Putschögl, Landeshauptmann Doktor Josef Pühringer und Doktor Klaus Landa vom Verbund Oberösterreichischen Museen.

(Foto) Nathan Mitterbauer und seine Schwester beim Dirigieren.

Quelle : Sandra Biebl / Oberösterreichischen Landesmuseums.

### Kulturmedaillen für langjährige Kustodinnen des Anton-Brucker-Museums Ansfelden

Bei der feierlichen Wiedereröffnung des Anton-Bruckner-Museums Ansfelden am 2. April 2014 in der Pfarrkirche Ansfelden überreichte Landeshauptmann Doktor Josef Pühringer Kulturmedaillen an die langjährigen Kustodinnen Therese Baar und Gertrude Rigolet. Die beiden Damen aus Ansfelden, beide Jahrgang 1933, haben das Bruckner Museum viele Jahre mit großem Engagement betreut und ziehen sich in den wohlverdienten Ruhestand zurück.

« Damit ein Museum seine Funktion auch tatsächlich ausfüllen kann, braucht es passende Räumlichkeiten, anerkannte Fachleute, bedeutende Exponate und finanzielle Mittel. Aber es bedarf auch der Betreuung während des Betriebes. Denn nur dann kann ein Museum erfolgreich sein. Deshalb holen wir heute Therese Baar und Gertrude Rigolet vor den Vorhang. Die Betreuung des Anton-Bruckner-Museums über zwölf Jahre war für beide nicht nur eine Aufgabe. Es war ihnen eine Herzensangelegenheit, daß viele Menschen Einblicke in das Leben des “ Jahrtausendmusikers ” Anton Bruckner nehmen konnten » , betonte der Landeshauptmann in seiner Laudatio. Sie übten ihre Funktion als Kustodinnen dabei sehr gewissenhaft aus und waren immer zur Stelle, auch außerhalb der offiziellen Öffnungszeiten.

« Engagierte Menschen wie Sie erfüllen das Kulturland Oberösterreich mit Leben. Herzlichen Dank für Ihren unermüdlichen Einsatz um das Gedenken an Anton Bruckner », so Pühringer abschließend.

Quelle : Land Oberösterreich / Landeskorrespondenz.

(Foto : Land Oberösterreich / Stinglmayr) Landeshauptmann Doktor Josef Pühringer, Doktorin Gerda Ridler (Wissenschaftliche Direktorin des Oberösterreichischen Landesmuseums) , Therese Baar, Gertrude Rigolet, Prälat KR Wilhelm Neuwirth (Kustode und Pfarrmoderator in Ansfelden) .

### Ansfelden lockt Philatelisten

Bürgermeister Manfred Baumberger und Kulturstadträtin Renate Heitz überzeugten sich von der gelungenen Veranstaltung, die den Bruckner- Kulturherbst in Ansfelden einläutete.

(Foto : privat) Bürgermeister Manfred Baumberger und Kulturstadträtin Renate Heitz überzeugten sich von der gelungenen Veranstaltung, die den Bruckner- Kulturherbst in Ansfelden einläutete.

Ansfelden (red) : Am 4. September 1824 erblickte Anton Bruckner in der Augustinerstraße 3, dem alten Schulhaus in Ansfelden, das Licht der Welt. Die Stadtgemeinde Ansfelden freut sich, daß zum 190. Geburtstag Bruckners eine Reihe von Veranstaltungen stattfinden, die dieses für die kulturelle Identität Ansfeldens so wichtige Ereignis würdigen.

Startschuss war der Philatelietag im Pfarrhof Ansfelden, zudem der Brucknerbund Ansfelden und die Post AG luden. Aufgelegt wurde eine Briefmarke anlässlich des 190. Geburtstages von Anton Bruckner. Das Motiv zeigt das Bruckner Museum mit der Pfarrkirche Ansfelden.

### 190. Geburtstag Anton Bruckner : Spannender Kulturherbst in der Stadtgemeinde Ansfelden

Der Herbst 2014 hat im Kulturprogramm der Brucknerstadt Ansfelden einen eindeutigen Schwerpunkt : das Gedenken an Bruckners Geburt vor 190 Jahren.

Ansfelden : Dank zahlreicher Beiträge heimischer Vereine und des intensiven Engagements der Pfarre Ansfelden kann die Stadt nunmehr mit einer Veranstaltungsreihe aufwarten, die dem großen Komponisten alle Ehre erweist.

### 190. Geburtstag Anton Bruckner

Am 4. September 1824 erblickte Anton Bruckner in der Augustinerstraße 3, dem alten Schulhaus in Ansfelden das Licht der Welt.

Bruckner, der seine Kindheit bis zum frühen Tod des Vaters in Ansfelden verbrachte, sollte in der Folge zu einem der innovativsten Komponisten seiner Zeit werden.

Die Stadtgemeinde Ansfelden freut sich, daß im 190. Jahr nach Bruckners Geburt eine Reihe von Veranstaltungen stattfinden, die dieses für die kulturelle Identität Ansfeldens so wichtige Ereignis würdigen.

...

Les galeries d'art et l'Hôtel-de-ville d'Ansfelden se situent dans le quartier de « Haidhausen ». En plus de l'Exposition de Pâques et des multiples activités annuelles, l'édifice est utilisé par les clubs locaux et le service municipal de la Culture.

Mentionnons enfin que l'on retrouve un total de 4 églises dans la ville d'Ansfelden. À Ansfelden, Berg and Haid (église le long de l'autoroute) , il y a une église catholique. Il y a une seule église évangélique.

### AB 28 : 1834

**1834** : Anton Bruckner est âgé de 10 ans. Parce que son père devait souvent agir comme sacristain durant ses heures d'enseignement, il faisait appel à son fils pour aller le remplacer devant la classe.

En plus d'aider son père à l'école, il joue aussi du violon lors des bals villageois qui se déroulaient fort probablement sur des airs de Franz Schubert et de Ludwig van Beethoven ; il le remplace parfois comme sacristain (il sonne les cloches et aide le célébrant à se vêtir en prévision de l'Office) et touche l'orgue lors des célébrations du culte. à l'église paroissiale d'Ansfelden.

Heureusement, devant le nombre grandissant d'élèves, on procédera à l'embauche d'un instituteur adjoint du nom de Joseph Peintner, pour venir en aide à Anton « sénior » .

The 24 year old Robert Schumann founds the « Neue Zeitschrift für Musik » ; it will become the leading European journal for progressive composers.

The 21 year old Georg Büchner founds the secret Society of Human Rights, and writes a political pamphlet, « The Hessian Courier » , despising the aristocrats and attempting to incite the peasantry into rebellion.

The 12 year old Joachim Raff shows great natural talent as a pianist, violinist and organist, and performs at the Sunday concerts in the nearby spa of Nuolen.

### AB 29 : 1835

**Janvier 1835** - Death of Franz von Suppé's father. In September, the 17 year old boy moves with his mother to Vienna. His father had opposed his desire to be a musician so, now, he is free to follow his vocation.

**2 mars 1835** : Emperor Franz I of Austria dies, and Prince Klemens Wenzel von Metternich (who is really running the Austrian Empire, by now) installs mentally handicapped Ferdinand I as Emperor. This leaves Metternich essentially in charge of Austrian foreign policy until the Revolution of 1848.

In 1835, Anton Bruckner was sent to live and study with his godfather, Johann Baptist Weiß, organist of Hörsching, another village in the area. But, at the end of the following year, Bruckner's father, worn-out with the overwork needed to support his large family, fell ill, and died 6 months later. Though young Anton was virtually superannuated, his mother talked Father Michaël Arneith, prior of the nearby Augustinian community of Saint-Florian, into taking him on as a choir boy (as a result of which he would get a free education) . He received especially valuable training from organist Anton Kattinger, widely admired as a performer.

### Hörsching

Dès l'âge de 11 ans, le petit Anton surpasse nettement son père comme musicien.

**1835** : Devant les dons musicaux aussi manifestes de leur fils, Anton et Theresia décident de l'envoyer au village de Hörsching chez leur cousin Johann Baptist Weiß, un compositeur et professeur qui représentait la vieille tradition musicale de la Haute-Autriche et de la Bavière. (Cette décision permettait également de faire plus de place dans le logis familial.) Le bâtiment de l'ancienne école de Hörsching (« Alte Schulhaus ») est attenante à l'église paroissiale. C'est là que le petit Anton a reçu ses 1<sup>re</sup> leçons académiques d'orgue. Un plaque commémorative, offerte par les autorités du District, orne le lieu depuis 1931.

...

Die günstige Bodenlage und besonders die Nähe des Traunflusses waren wohl der Anlaß, daß dieses Gebiet schon in der jüngeren Steinzeit ausgiebig besiedelt wurde. Das beweisen zahlreiche Funde aus dieser Epoche. Man fand in Rutzing einen Schuhleistenkeil, ein Gräberfeld mit 24 Körpergräbern samt Beigaben und einen zeitgleichen Wohnplatz nahe dem Gräberfeld. In der Latènesiedlung Neubau (unter Denkmalschutz) fand man Steinbeile, in Haid ein Lochbeil, in Holzleiten ein Körpergrab und in Öhndorf einen Steinhammer. Auch die folgenden Zeitepochen hinterließen fundierte Beweise.

Bereits in der Römerzeit war Hörsching ein Garnisonsort. Beim Umbau der Kirche 1867 fand man alte Römerreliefs, und der Bau des heutigen Flughafens brachte Münzen, Kleinfunde und Körpergräber ans Tageslicht.

Ursprünglich im Ostteil des Herzogtums Bayern liegend, gehörte der Ort seit dem 12. Jahrhundert zum Herzogtum Österreich. Seit 1490 wird er dem Fürstentum Österreich ob der Enns zugerechnet. Während der Napoleonischen Kriege war der Ort mehrfach besetzt. Seit 1918 gehört der Ort zum Bundesland Oberösterreich. Nach dem Anschluß Österreichs an das Deutsche Reich am 13. März 1938 gehörte der Ort zum Reichsgau Oberdonau.

Der Fliegerhorst und die Kaserne wurden für die Luftwaffe der Wehrmacht errichtet. Der Spatenstich erfolgte durch Feldmarschall Hermann Göring am 13. Mai 1938 (gleichzeitig mit der Spatenstichfeier der Reichswerke Hermann Göring

in Linz - später VÖEST) .

Nach dem Ende des Zweiten Weltkriegs 1945 gehört Hörsching zur amerikanischen Besatzungszone im besetzten Nachkriegsösterreich und zum wiederhergestellten Bundesland Oberösterreich. Von der amerikanischen Militärverwaltung wurde ein DP-Lager eingerichtet zur Unterbringung sogenannter Vertriebenen. 1955 verließ der letzte amerikanische Soldat die Horstsiedlung.

Die Gemeinde Hörsching verzeichnete zwischen dem späten 19. Jahrhundert und dem Jahr 1934 ein leichtes Bevölkerungswachstum, wobei die Steigerung in etwa im Durchschnitt des Landes Oberösterreichs und des Bezirks Linz-Land lag. Im Zuge des Zweiten Weltkrieges kam es auch für Bevölkerungsentwicklung von Hörsching zu einem starken Bevölkerungsanstieg. Einerseits wurde 1938 mit dem Bau des Militärflugplatzes begonnen, andererseits lebten ab 1940 französische Kriegsgefangene in einem Barackenlager. Ab 1941 lebten zudem rund 800 Polen im Lager Frindorf. Nach 1945 diente die von den Amerikanern besetzte Kaserne zudem als Lager für ehemalige KZ-Häftlinge, im Lager Hörsching kamen zudem mehr als 2.000 volksdeutsche Flüchtlinge aus Ost- und Südosteuropa unter. Zudem war Hörsching auch Sammelstelle für die Kriegsgefangenen in Oberösterreich. Auf Grund dieser Entwicklungen war die Bevölkerung bereits zwischen 1934 und 1939 um 36 Prozent sprunghaft angestiegen. Bis 1951 erhöhte sich die Einwohnerzahl nochmals um 48 Prozent. Zwar gingen die Wachstumsraten in der Folge zurück, die Einwohnerzahl stieg jedoch auch in den kommenden Jahrzehnten deutlich stärker als im Landesdurchschnitt und vergleichbar mit dem Bezirksschnitt.

1835 wurde die Pferdeeisenbahn Budweis - Linz - Gmunden der Kaiserlich-Königlich privilegierte Erste Eisenbahngesellschaft eröffnet (Umspannstation Neubau) , 1860 die Traße von der seinerzeitigen Kaiserlich-Königlich privilegierte Kaiserin Elisabeth-Bahn für die heutige Westbahn verlegt, und in Aistental eine Haltestelle Aistental geschaffen. Wichtigste Straßenverbindung auf dem Gemeindegebiet ist die Wiener Straße (B 1) , die von Nordosten nach Südwesten das Gemeindegebiet durchläuft. Von ihr zweigt zudem die Theninger Straße (B 133) nach Norden ab. Als zusätzliche Aufschließungsstraße dient die Oftringer Straße (L 532) , die von der Gemeinde Oftring über Hörsching bis zur Wiener Straße verläuft.

...

Hörsching war um die Jahrhundertwende noch ein richtiges Bauerndorf. Zu Hörsching gehörten damals schon die gleichen Ortschaften wie heute : Breitbrunn, Aistenthal, Lindenlach, Neubau, Frindorf, Öhndorf, Rutzing, Rudelsdorf, Holzleithen, Haid, Gerersdorf.

**Ab 1835** : Die Pferdeeisenbahn Budweis-Linz-Gmunden verläuft durch Neubau.

**1835-1837** : Der junge Anton Bruckner verbringt zwei Jahre in Hörsching bei seinem Vetter, der ihm ersten Musikunterricht gibt.

**1852** : Am 6. Juni brennt ein großer Teil des Ortes Hörsching ab.

**1859** : Die Kaiserin-Elisabeth-Bahn (heute Westbahn) erschließt Hörsching ; für die Traße werden 13 Landwirte teilweise enteignet. Damit wird die Pferdeisenbahn funktionslos. Erstmals kommt Hörsching mit fossilen Energieträgern in Berührung. In der Folge entstehen in Bahnhofsnähe Gasthöfe sowie ein Ziegelwerk. Milch aus Hörsching wird mit der Bahn nach Linz geliefert.

**1869** : Laut Volkszählung hat Hörsching 1.627 EinwohnerInnen, von denen geschätzte 60 % in der Landwirtschaft tätig sind.

**Von circa 1870 bis circa 1910** : Die Traun (bisher mit einem bis zu 700 meter breiten Flußbett und sich stets verlagernden Seitenarmen und Schotterbänken) wird reguliert und tieft sich zusehends ein.

**Circa 1890** : Am Bahnhof wird ein Aufnahmegebäude sowie ein Magazin mit Verladerampe errichtet.

**1909** : Das Jahr brachte ein großes Hochwasser. Am 2. und 3. Februar fiel soviel Schnee, daß auf dem Ortsplatz Gänge ausgegraben werden mußten. In der nacht zum 4. Februar brach Tauwetter ein. Das Wasser stieg bis zum ersten Stock, sodaß die Ortsplatzbewohner von Booten aus versorgt werden mußten.

**1911** : Durch einen großen Brand wurden 23 Objekte zerstört.

**1918** : Es brach eine neun Monate dauernde Blatternepidemie aus. Eine Schulsperre war die Folge. Von 82 Erkrankungen verliefen 16 tödlich.

**1920-1921** : Wie viele anderen Kommunen gibt auch die Gemeinde Hörsching Notgeld aus.

**1921** : Das E-Werk Wels versorgt mehrere Ortschaften in Hörsching erstmals mit Strom.

**1922-1924** : Der Traunuferschutzdamm wird errichtet.

**1923** : Wurden beim Abgraben von Lehm in Aistenthal zwei große Backenzähne eines Mammuts entdeckt.

**Ab 1929** : Käthe Recheis, später bekannte Kinder- und Jugendbuchautorin, wächst in Hörsching auf.

**1931** : Eine Gedenktafel an Anton Bruckner wurde am Mesnerhaus enthüllt.

**1934** : Laut Volkszählung hat Hörsching 1.942 EinwohnerInnen (um 19 % mehr als 1869) , von denen 772 (40 %) in der Landwirtschaft beschäftigt sind.

**1938** : Es wurden große Flächen fruchtbaren Ackers zur Errichtung des Flughafens in Anspruch genommen. Dabei müßen drei Bauernhöfe zur Gänze aufgelassen werden. Ein beispielloser Strukturwandel vollzog sich auch mit der

Entstehung der großen Industrieanlagen in Linz (heute VÖEST) . Aus der einstigen Agrargemeinde wurde eine Wirtschafts- und Dienstleistungsgemeinde.

Am 13. Mai beginnt man mit dem Bau des Militärflugplatzes, für die Bauarbeiter wird ein Barackenlager errichtet.

Nach der Einverleibung Österreichs ins Deutsche Reich lösen die Behörden alle katholischen Vereine auf.

**1939** : Es ist Krieg.

**1940** : Französische Kriegsgefangene werden im Barackenlager untergebracht.

**1941** : Im Frühjahr werden rund 800 Polen in einem Lager in Frindorf untergebracht. Im Spätsommer werden russische Kriegsgefangene in den Lagern in Hörsching und Frindorf untergebracht (in Frindorf sterben viele von ihnen) .

**1941-1943** : Das Innere der Pfarrkirche wird restauriert.

**1942** : Der Militärflugplatz wird fertiggestellt.

**1944** : Schulkinder sammeln 15 kg Eicheln. Diese wurden von einem Bauern gegen Magermilch für die Schulspeisung getauscht.

**1945** (Kriegsende) : Die Hörschinger Gegend wurde zum Brennpunkt der allgemeinen Auflösung. An die von Amerikanern besetzte Kaserne wurde das « Arbeitslager 60 » angeschlossen. Hier wurden zuerst ehemalige KZ-Häftlinge aus Mauthausen untergebracht. Im Lager Hörsching lebten jahrelang mehr als 2.000 Flüchtlinge aus Ost- und Südosteuropa (Volksdeutsche) .

Hörsching war auch die « Sammelstelle » für die Kriegsgefangenen in Oberösterreich, die vom Flugplatz aus in ihre Heimat zurückgeflogen wurden.

**Ab 1948** : Hörschinger Landwirte schaffen vermehrt Traktoren an (allmählich verschwinden die Pferde aus der Landwirtschaft) .

Einige Hörschinger Landwirte versuchen in einem Rückstellungsverfahren, ihre ehemaligen Gründe zurückzubekommen. Der Versuch scheitert.

**1950** : Trotz der Besatzung war der wirtschaftliche Aufschwung nicht mehr aufzuhalten. Der Bach wurde reguliert und der Ortsplatz neu gestaltet. Die Infrastruktur wurde laufend verbessert.

**1951** : Laut Volkszählung hat Hörsching 3.891 EinwohnerInnen (um 100 % mehr als 1934), von denen 467 (um 40 % weniger als 1934) in der Landwirtschaft tätig sind.

**1952-1954** : Eine neue Volksschule wird errichtet.

**1954** : Der Traunuferschutzdamm verhindert, daß die Traun Ortschaften im Süden Hörschings überschwemmt.

**1955** : Der letzte « Ami » verläßt die Horstsiedlung.

**1958** : Die Bahnstraße wird gepflastert (zu diesem Zeitpunkt sind alle übrigen Gemeindestraßen noch beschottert) .

**1962-1965** : Die Hauptschule wird errichtet. (Seit 2014 : Neue Mittelschule.)

**1965-1971** : Einige Gemeindestraßen werden verbreitert und asphaltiert.

**1967** : Die Gemeinde richtet eine Müllabfuhr ein.

**1968** : Die Gemeinde beginnt, Kanalanschlüsse herzustellen.

**1969** : Der Caritas - Kindergarten wird errichtet.

**1974** : Die Volksschule zog in das neue elfklaßige Schulgebäude.

**1978** : Das alte Bahnhofsgebäude wird durch ein neues ersetzt, dazu kommt eine Personenunterführung.

**1980** : Die Pfarrkirche wird renoviert ; dabei werden Deckenfresken freigelegt.

**1980-1983** : Das Kraftwerk Traun-Pucking wird errichtet. Dabei wird die Traun zwischen Längsdämme eingepfercht. Die ehemalige Au ist damit vom Fluß weitgehend abgeschnitten, auch kleinräumige Überschwemmungen sind nicht mehr möglich.

**1981** : Die Start- und Landebahn am Flughafen wird nach Westen verlängert (damit wird die Strecke vom Ort Hörsching zum Bahnhof um die Hälfte länger) .

**1982** : Ein neues Gemeindezentrum mit Gemeindeamt, Gendarmerieposten, Feuerwehr, Ärztepraxen, Bankfiliale und Wohnungen wird fertiggestellt.

**1990** : Der Gemeindebauhof wurde in Betrieb genommen.

**1993** : Hörsching wurde zur Marktgemeinde erhoben. Im selben Jahr wurde auch das Kultur- und Sportzentrum wird eröffnet, bietet einen repräsentativen Rahmen für Veranstaltungen an und beheimatet mehrere Sportvereine.

**1994** : Eröffnung des 4-gruppigen Gemeindekindergartens in Öhndorf. Die Bahnverbindungsschleife Marchtrenk-Traun wird fertiggestellt. Sie verläuft unmittelbar an Rudelsdorf und der Trauner Au vorbei.

**1997** : Beginn der Generalsanierung der Volks- und Hauptschule.

**1998** : Die Freiwillige - Feuerwehr Ruzing bezieht das neue Zeughaus.

**2000** : Der 3-gruppige Schülerhort und der 2-gruppige Kindergarten in Hörsching Zentrum werden in Betrieb genommen. Das Bezirksaltenheim wird Ende des Jahres bezogen.

**2001** : Krabbelstube mit 8 Kindern wird im April eröffnet.

**2006** : Eröffnung Jugendzentrum und Musikheim in der « Alten Volksschule » .

**2010** : Nach jahrzehntelanger Verhandlungs- und Planungsgeschichte wird die Umfahrung Neubau fertig gestellt. Im Zuge deßen wird auch die Zufahrt zur Kaserne geändert. Am Ortseingang steht nun ein Saab Draken, der die Besucher Hörschings begrüßt.

Die 2-gruppige Krabbelstube in der Kasernenstraße 16 wird eröffnet.

Der Ortsentwicklungsverein « Liebenswertes Hörsching » wird gegründet.

**2011** : Die Käthe Recheis-Volksschule wird um ein Stockwerk erweitert und generalsaniert. Die feierliche Eröffnung findet am 26. Oktober statt. Der 1. Hörschinger Vereinstag findet statt.

### L'église paroissiale Saint-Jacques de Hörsching

#### Katholische Pfarrkirche Heilig Jakob und Friedhof, Neubauer Straße 2, Hörsching

Erste Belege für eine einschiffige romanische Kirche gibt es vom Ende des 12. Jahrhunderts. Von diesem Bau sind noch einige Elemente erhalten. Um 1300 und in der Mitte des 15. Jahrhunderts vergrößerte man die Kirche. Während des zweiten Umbaus errichtete man auch den vorerst freistehenden Turm. Nach einem Brand des Ortes Hörsching im Jahre 1771 mußte das Gewölbe des Presbyteriums abgetragen und erneuert werden. Der heutige Grundriß und Aufbau entspricht dem des Umbaus von 1867 : ein vierschiffiges Langhaus, davon ist der Mittelteil überhöht und zweischiffig. Die beiden Seitenschiffe wurden vermutlich 1464 angebaut. Der Chor hat ein Stichkappentonnengewölbe. Der Turm ist heute in den Baukörper integriert und hat einen Zwiebelhelm von 1807. Der Hochaltar ist spätbarock, die Kanzel neugotisch. An der Südwestseite und am Turm sind zwei von fünf beim Umbau 1867 gefundenen römische Reliefsteine eingemauert. Bei Renovierungsarbeiten (1979 bis 1981) legte man unter anderem gotische Fresken und Renaissancegemälde frei. Am Friedhof stehen die Figuren des Heilig Johannes von Nepomuk und der Maria Immaculata aus den ersten Drittel des 18. Jahrhunderts.

## Eine Pfarrkirche mit langer Geschichte !

Da Hörsching in einem alten Siedlungsgebiet liegt (Siedlungs- und Gräberfunde) , war Hörsching im 11. und 12. Jahrhundert schon eine sehr große Pfarre, zu der Traun, Marchtrenk, Holzhausen, Oftering und Pasching gehörten.

Das Patronat über die Pfarre hatten seit dem frühen 14. Jahrhundert die Grafen von Traun-Abensberg. Sie unterstützten die Pfarre mit vielen Stiftungen und Spenden.

Im 16. und 17. Jahrhundert brachten Reformation und Gegenreformation mit den Bauernkriegen viel Not und Elend. Dreimal wütete die Pest in Hörsching. Einige Male wurde der Ort von verheerenden Brandkatastrophen heimgesucht, die auch die Kirche nicht verschonten.

Im Laufe der letzten Jahrhunderte wurden die Tochterpfarren selbstständig. Im 20. Jahrhundert erlebte die Pfarre die größte Veränderung in ihrer Geschichte : den Bau des Flughafens und der Kaserne 1938, das Entstehen vieler Siedlungen im ganzen Pfarrgebiet, die Ansiedlung von Industrie, - aus der bäuerlichen Pfarre wurde eine Stadtrandpfarre.

## Johann Baptist Weiß

Le prometteur Anton est donc confié à son cousin et parrain, Johann Baptist Weiß, Maître d'école et organiste suppléant du village voisin de Hörsching (qui possède une vie musicale plus intense qu'à Ansfelden) . C'est grâce à Weiß que Bruckner recevra ses Ires leçons à l'orgue.

On sait bien peu de choses sur les études du petit Bruckner auprès de son cousin Johann Baptist Weiß, son 1er véritable professeur. Du printemps 1835 à l'été 1837, il lui donnera une formation de base ; plus particulièrement la théorie musicale, l'harmonie, la basse continue et l'orgue. Le nouvel élève sera mis à l'épreuve lors d'une exécution publique, interprétant avec un habile jeu de pieds un chant rapide très rythmé. Enchanté du résultat, Weiß lui fera cadeau de 3 couronnes (l'équivalent d'un « penny ») . Il s'initiera à l'art complexe de l'improvisation. Il écrira 4 petits Préludes pour orgue. Son parrain qui était doté d'une excellente mémoire lui fera aussi découvrir les œuvres de Wolfgang Amadeus Mozart (dont la Messe en ut mineur, K. 427) , et de Franz-Joseph Haydn. Une Ire édition des variations pour piano en fa mineur de Franz-Joseph Haydn (H. XVII : 6) datant de 1799, portant les signatures de Weiß et de Bruckner, est heureusement parvenu jusqu'à nous. La biographie d'August Göllerich et Max Auer (1922-1937) nous relate que Weiß a aussi montré à son jeune élève les partitions de « La Création » et « Des Saisons » de Haydn. 2 monuments que le Maître pouvaient jouer par cœur !

La Messe en ut mineur, KV 427, (« Große Messe ») est une œuvre inachevée de Wolfgang Amadeus Mozart écrite en 1782 considérée comme une de ses œuvres majeures. Mozart la composa à Vienne, alors qu'il allait se marier avec Constanze Weber et que sa carrière de compositeur de musique sacrée auprès du prince-archevêque Colloredo était terminée ; il avait, en effet, promis à son père d'écrire une œuvre sacrée s'il parvenait à épouser Constance, alors

gravement malade. Cette Messe est directement influencée par l'art contrapuntique de Jean-Sébastien Bach.

Weiß était un grand improvisateur à l'orgue. Il donna de nombreux concerts à l'église abbatiale de Saint-Florian en compagnie de son titulaire attiré Anton Kattinger et de son filleul Anton Bruckner. Kattinger se trouvait à la tribune du grand-orgue ; Anton Bruckner et Johann Baptist Weiß, eux, à celle des orgues secondaires, improvisant sur un thème suggéré par Kattinger.

...

Die Grundbegriffe des Orgelspiels lernte Bruckner bei seinem Vater. Eine etwas gründlichere Unterweisung im Orgelspiel erhielt er in Hörsching bei seinem Cousin Johann Baptist Weiß, einem Schulmeister und Organisten, der ihn mit der Musik des Barock und der Klassik (Bach, Händel, Haydn, Mozart) vertraut machte. Bruckners erste Kompositionsversuche, das « Pange lingua in C-Dur » gehen vermutlich auf diese Zeit zurück.

Nach dem Tod seines Vaters im Jahre 1837 beschloss die Mutter, ihn in die Pfarrschule nach Sankt Florian zu schicken, wo er von Propst Michaël Arneth wegen seiner schönen Stimme auch als Sängerknabe aufgenommen wurde. Im Rahmen der vielseitigen musikalischen Ausbildung der Sängerknaben bekam Bruckner Gesangs-, Violin- und Orgelunterricht. Von seinem Orgellehrer, dem Stiftsorganisten Anton Kattinger, lernte er in den zahlreichen Übungsstunden die Kunst des Improvisierens, in der seine hohe musikalische Begabung erst so richtig zur Geltung kam. Das Augustiner-Chorherrenstift Sankt Florian war damals ein Zentrum der geistigen Kultur und vor allem der Kirchenmusik, wobei man sich in erster Linie der Pflege der Barockmusik widmete. Als für Bruckner die Zeit kam, sich für einen Beruf zu entscheiden, gab es für ihn zunächst gar keine andere Wahl als den Beruf des Lehrers zu ergreifen. Stammte er doch selbst aus einer Lehrerfamilie. Die Kosten für seine Ausbildung übernahm das Stift Sankt Florian.

Im Jahre 1840-1841 besuchte er in Linz einen zehnmonatigen Kurs an der Kaiserlich-Königlich Präparandie (Lehrerbildungsanstalt), der ihn nach Ablegung der erforderlichen Prüfungen dazu befähigte, an Trivialschulen als Schulgehilfe zu unterrichten. Nach vierjähriger Tätigkeit als Schulgehilfe legte Bruckner die Lehramtsprüfung für Trivialschulen ab. Sein Musik- und Orgellehrer Johann August Dürrnberger, der ihm die « Kunst der Fuge » von Johann Sebastian Bach besonders an Herz gelegt hatte, stellte ihm ein hervorragendes Zeugnis als Musikpädagoge aus.

Anton Bruckner war stets bemüht, durch Studien bei den Meistern seines Faches seinen musikalischen Horizont zu erweitern. Von Kronstorf und Sankt Florian aus fuhr er des öfteren nach Enns, um bei Leopold von Zenetti, der ihn für die Wiener Klassik (Mozart, Haydn) und die Frühromantik (Schubert) begeistern konnte, Unterricht zu nehmen. Das « Wohltemperierte Klavier » von Bach wurde als Grundlage für den theoretischen Unterricht herangezogen.

Der Organist Robert Führer bezeichnete Bruckner als einen der talentreichsten und geübtesten Orgelspieler und empfahl ihm bei Simon Sechter, einem Wiener Musiktheoretiker, seine theoretischen Studien fortzusetzen. Dieser akzeptierte ihn nach einer Orgelprüfung und Vorlage der Missa solemnis in B-Moll als Schüler. Bruckner kontaktierte seinen Lehrer Sechter in den Jahren 1855-1861 teils brieflich, teils in Form von mehrwöchigen Aufenthalten in Wien. Dabei musste er natürlich intensives Selbststudium betreiben. Bruckner hatte sich streng an Sechters Lehrbuch « Die Grundsätze der

musikalischen Komposition » zu halten und vom selbständigen Komponieren Abstand zu nehmen. Die Studien bei Sechter beendete er mit den Prüfungen aus « Harmonielehre », « Kontrapunkt » und « Kanon und Fuge » und der Orgelprüfung in der Piaristenkirche.

Von 1861 bis 1863 vertiefte er sich bei dem Kapellmeister und Cellisten Otto Kitzler, welcher Richard Wagner und Franz Liszt musikalisch sehr verbunden war, in das Studium der instrumentellen Formenlehre und der Instrumentation. Die gründliche Auseinandersetzung mit den Klaviersonaten Beethovens war als Grundlage für die Komposition von Symphonien gedacht. Kitzler ermutigte Bruckner dazu, sich aus den Fesseln der Theorie und Regeln zu befreien und dem eigenen Schaffensdrang zu folgen. An diese Zeit erinnert uns das von Bruckner angelegte Kitzler-Studienbuch. Für die Musik Richard Wagners ließ sich Bruckner so begeistern, daß er 1865 zur Uraufführung von Tristan und Isolde nach München fuhr, wo sich ihm die Gelegenheit bot, den großen Meister auch persönlich kennenzulernen. Es sollten noch einige aufregende Begegnungen mit Wagner in Bayreuth und Wien folgen. Von Kitzlers Nachfolger Ignaz Dorn, welcher der musikalischen Moderne (Franz Liszt, Hector Berlioz) sehr aufgeschlossen gegenüberstand, erhielt Bruckner die entscheidenden Anstöße zum eigenständigen Komponieren.

### Karl Seiberl

The son of a head Master from « Sankt Marienkirchen » , Karl Seiberl went to the Monastery of Saint-Florian as a chorister, in 1839, 2 years after Anton Bruckner. He went on to study law, eventually becoming a councillor in the Higher Regional Court (« Oberlandesgerichtsrat ») , in Wels. He was to remain on friendly terms with Bruckner until the composer's death, though according to Seiberl their musical differences became more marked in the 1870's :

« Bruckner was Wagnerian, whilst I remained true to Mozart. »

Seiberl's account is written in a very plain, matter-of-fact style which doesn't always make for easy reading (one enormous, largely redundant parenthesis in paragraph 4 has been removed) , but it is full of useful information. His final remark is striking. Despite the evidence of his exceptional talent, Bruckner was evidently far from convinced about his musical vocation :

« In 1839, I became a chorister in the monastery of Saint-Florian. There, I got to know Anton Bruckner, the son of a school Master from Ansfelden. Bruckner was also a chorister ; but he was 15 years old and his voice had already broken, so, he was now used as a violinist rather than as a singer. He was given his 1st basic training in organ continuo playing by his cousin, Johann Weiß, school Master at Hörsching (he was also Bruckner's sponsor) and it was Weiß who brought him to Saint-Florian as a chorister, in 1837. School Master Weiß was an excellent organist, much valued by (Johann Baptist) Schiedermayr, at that time cathedral organist in Linz ; Schiedermayr always let Weiß play the organ whenever he appeared in the choir of the old Linz cathedral - a special honour. I know this from my brother, Josef Seiberl, who died in 1908 while he was head Master in " Sankt Marienkirchen an der Polsenz ". Between 1843 and 1847, he was assistant teacher at Hörsching, and often witnessed the conversations between Weiß and Bruckner, whom my brother had befriended on the teacher-training course, whenever the latter came to visit his cousin in Hörsching.

According to my brother's description, Johann Weiß was a very talented musician with an excellent memory, which meant that he could play Haydn's " Seasons " and " Creation " off by heart. He was a magnificent improviser at the organ, as he showed to advantage in the chapel at Saint-Florian, where he gave concerts with the monastery organist (Anton) Kattinger and with Bruckner. The 3 organists : Kattinger (a Master organist for whom Bruckner had the highest respect) at the great organ ; Bruckner and Weiß, on the 2 side-organs) improvised on a theme given by Kattinger. I, myself, was not present at this coming together of the 3 finest organists in the region and beyond, and, therefore, missed what must have been a great musical event. But my brother Josef was there, and he told me that, for most of those acutely attentive listeners, it was school Master Weiß who made the most positive impression. From this, Weiß gave Bruckner a firm foundation in organ playing, on which he would be able to build later. And that is exactly what Bruckner did. Through his great talent and his tireless dedication to his theoretical studies, by listening to the outstanding monastery organist Kattinger and to the Classical church and chamber music nurtured at the " Stift ", and with the firm foundation of Weiß's teaching, Bruckner was able to progress, from year to year, without rest until he grew into the figure that we admired so much.

As mentioned above, Bruckner often visited my brother when he was Weiß's assistant, at Hörsching. On one such visit, when Bruckner, again, showed his unquestionable ability, Weiß said to my brother :

" Watch him, one day he'll make a name for himself. "

Weiß did not live to see the fulfilment of his prophecy ; he died too soon. A pity. Perhaps, Weiß could also have made a name for himself if his talent had found the right channels.

During the teacher-training course (in Linz) , Bruckner lived, with perhaps a landlady, in a little one-storey house in the " Bethlehemstraße " where I visited him. After the completion of the course, I did not see Bruckner again until 1846, when he was assistant teacher at Kronstorf. Bruckner played to me on the organ, ending, as usual, with a fugue, whose theme he took from the folk-hymn with which he had begun. He also took me to the nearby farm house where he was always met with a warm reception and had the opportunity to play on a piano that belonged to the farmer. Between 1845 and 1855, Bruckner was a teacher at Saint-Florian. At that time, I was at the grammar school in Linz, and I walked over to the monastery as often as I could. Thanks to the benevolence of the Prelate Arneith and the other canons, especially the " Regens chori " (choir-leader) Ignaz P. Traumihler, Saint-Florian became my 2nd home, in which I could easily feel like a member of the brotherhood.

Naturally, I often met Bruckner there, and I know that it was during this time that he came to possess his valuable " Bösendorfer ". If my memory serves me right, it was part of an exhibition held in a country house in Linz, in 1848. It was bought by Franz Sailer, the Court scribe who was employed by the monastery, and given to Bruckner as a present. This instrument, which served Bruckner to the very end, is now preserved at the monastery of Saint-Florian.

Bruckner became organist at Saint-Florian, at the beginning of 1849, as the previous organist Anton Kattinger went to Kremsmünster as a tax official, after the Revolution of 1848. In March 1855, I too came to Saint-Florian, after

completing my University studies. As a legal practitioner, I made my probation with the regional authority, of which Schiedermayr, the son of the Linz Cathedral organist, was in charge. I had not been to Saint-Florian since 1850 and, so, I was delighted to be able to go there again and see my friend Bruckner. Strange ! Bruckner's behaviour was friendly enough, but he did not seem especially pleased to see me. Instead, he was morose and taciturn, and I wondered what the problem was. One day, Bruckner asked me :

“ Seiberl, do you think that if I had studied I would also have been a lawyer, or would I have become a priest ? ”

A priest, I replied, since he was such a devout person. Bruckner did not seem at all pleased with this answer. Before long, he began studying for the grammar school, taking lessons from a canon whose name I cannot mention, throwing himself with typical dedication into learning Latin. It turned-out that he had already studied the other subjects on the teacher-training and lower state secondary school courses so that he would know enough to enter the grammar school. He meant to become a lawyer and, then, a civil servant. »

(Franz Gräßlinger. « Bruckner » , pages 100-103.)

Bruckner's triumph at the Linz audition should have put an end to his doubts about his future career, but the next extract from Karl Seiberl's recollection shows him still thinking of entering the legal profession. That Bruckner could have found time to study Latin and Law seriously is astonishing : his duties at the cathedral and at the parish church, his private piano tuition and rigorous daily practice regime demanded an enormous amount of time and energy. Even after Bruckner decided to devote himself to musical studies with the eminent theorist Simon Sechter, his obsessive thoroughness could be alarming. Sechter wrote to Bruckner :

« I implore you to take more care of yourself and to allow yourself sufficient relaxation. I must tell you that I have never had a more dedicated pupil. »

« In 1855, I finished my legal probation at Saint-Florian. I got a position at the Linz District Court. In the same year, Bruckner came to Linz to take-up the post of cathedral organist after the death of Pranghofer - the same Pranghofer that wrote the motto of the Linz male-voice choir “ Frohsinn ”. A number of people formed a group around the candidates, amongst them, the teacher Engelbert Lanz of Linz. All the applicants had to undergo an examination at the organ. Bruckner's playing was so masterly that Lanz, deeply impressed, said to him :

“ Bruckner, you'll be the death of us ! ”

Bruckner became cathedral organist, in Linz. At that time, we ran into each other only by chance. All I know about him is that he was continuing his Latin studies with a student in the upper-part of the grammar school, and that his social life centred on the guest-house “ Zum Bayrischen Hof ” (now, “ Zaininger ”) , where he had his lunch, and where he was able to meet lawyers, whose company he preferred.

In the autumn of 1856, I came to Weyr as an actuary. Before I left, I met Bruckner in the “ Kollegiengasse ”, and on

finding-out that he was still working away at his law studies, I encouraged him (almost begged him) to knock all that useless stuff-out of his head. His great talent showed him the way. He should go to Vienna and continue to study music theory with Sechter and, thus, become a great man ! I do not know whether my advice had any influence on him ; all I can report is that, from 1857 onwards, Bruckner did indeed continue his studies with Sechter. »

(Franz Gräßlinger. « Bruckner » , pages 103-104.)

Bruckner's musical studies, with Simon Sechter, then with the German conductor Otto Kitzler (form and orchestration) , lasted until July 1863, when the composer was nearly 39. It was only then, Bruckner recalled, that he at last felt like « a watchdog who'd broken his chain » . 3 weeks after his 40th birthday, Bruckner completed his Mass in D minor, the work most commentators acknowledge as his 1st fully mature large-scale composition. (It was this work which caused Moritz von Mayfeld to make the prophetic remark quoted below.) However, 2 further formative experiences (the 1st encounters with Richard Wagner's « Tristan und Isolde » , in 1865 ; and Beethoven's 9th Symphony, in 1866) were still to come.

...

The esteemed French music-theorist and musicologist François-Joseph Fétis publishes a scathing review of Hector Berlioz's « Symphonie fantastique » . Robert Schumann, intrigued by the varying opinions he's read of the work, obtains Franz Liszt's piano transcription of it and studies it, publishes a German translation of Fétis's review, then, his own detailed analysis, mostly praising the piece.

A warrant is issued for the arrest of 22 year old Georg Büchner because of his political activities. He flees to France, then Switzerland, returns to the study of science, and begins writing plays to support himself ; some time within the next 2 years, he writes « Woyzeck » , which is left somewhat unfinished.

The 30 year old Comtesse Marie d'Agoult leaves her husband, and she and 24 year old Franz Liszt elope and travel to Switzerland, settling in Geneva and causing a scandal in Paris. They eventually have 3 children, and Marie's money enables Liszt to devote time to composition. He composes several several pieces which are intended to portray his impressions of Switzerland, which end-up in « Les Années de Pélerinage - Première Année : Suisse » .

The 26 year old Felix Mendelssohn is appointed conductor of the Leipzig « Gewandhaus » Orchestra.

The conductor Wilhelm Jahn is born in Hof, in Moravia (then, part of the Austrian Empire ; now, in the Czech Republic)

In Brussels, the 21 year old woodwind instrument-maker Antoine Joseph Sax (known as Adolphe Sax) perfects the bass clarinet.

La classification WAB

Cette classification par numéro se réfère à la **Anton Bruckners Werkverzeichnis** ou **WAB**. Il s'agit d'un catalogue des œuvres d'Anton Bruckner assemblé par la musicologue Renata Grasberger. Des pièces perdues et des esquisses ont été ajoutés par la suite. D'autres Opus, encore non classés, ont été identifiés par l'adjectif latin « deest » (manquant) . La classification **WAB** utilise une seule série de numéros pouvant être subdivisée par genre, si nécessaire. Grasberger a ordonné les compositions par ordre alphabétique de titres au sein de chacune des sous-divisions. Dans le cas de certains morceaux, elle a fait usage d'un titre alternatif moins utilisé aujourd'hui ou les a tout simplement classés dans différentes sous-divisions.

...

Renate Grasberger ordnet in der Publikation **Werkverzeichnis Anton Bruckner (WAB)** (Schneider, Tutzing 1977) die damals bekannten Kompositionen Bruckners alphabetisch und nummeriert diese nach Gattungen (geistliche und weltliche Vokalmusik, Orchestermusik, Kammermusik, Orgel- und Klavierwerke und so weiter) .

Vor allem bedingt durch Neuzuschreibungen und Neufunde bedarf das **WAB** einer gründlichen Überarbeitung. Diese wurde von Erich Wolfgang Partsch begonnen und soll 2016 an der Abteilung Musikwissenschaft, Bruckner Forschung abgeschlossen werden.

Für bruckner-online.at wurde die von Dominique Ehrenbaum für das **Bruckner Handbuch** (Metzler-Bärenreiter, 2010) aktualisierte **Werkzusammenstellung** verwendet. Die **WAB**-Nummerierung stimmt hier mit der Systematik Grasbergers überein.

Neue Quellen wurden mit [deest+Zahl] klassifiziert. Diese Kennzeichnung ist für das Datenbankhandling notwendig, soll aber keine Vorwegnahme einer neuen, überarbeiteten **WAB**-Systematik sein.

### Pièces pour piano

Anton Bruckner composed 25 small piano works, the earliest in 1850, the last in 1868. Most of the works were composed for his piano pupils during his stay in Saint-Florian (1845-1855) and in Linz (1855-1868) .

### Works for piano for 2 hands

7 works are edited in Bruckner's « Gesamtausgabe » :

4 Lancier-Quadrille in C major (**WAB 120**) : compiled around 1850 from melodies from Albert Lortzing's « Der Wildschütz » and « Zar und Zimmermann » , as exercise for his piano pupil Aloisia Bogner (« Gesamtausgabe » , Band XII/2, No. 1) .

« Steiermärker » (From Steiermark) (**WAB 122**) : a 32 bar long piece in G major, composed also around 1850 for

Aloisia Bogner (« Gesamtausgabe » , Band XII/2, No. 2) . It is a kind of stylised « Ländler » in A-B-C-A form.

« Klavierstück » (**WAB 119**) : a 18 bar long « piece for piano » in E-flat major, composed around 1856 for teaching purpose (« Gesamtausgabe » , Band XII/2, No. 3) .

« Sonatensatz » (**WAB missing**) : a 194 bar long 1st « movement of a Sonata » in G minor, found on pages 157 to 164 of the « Kitzler-Studienbuch » (« Gesamtausgabe » , Band XII/2, No. 7) . The partially missing score for the left-hand has been completed by Walburga Litschauer.

« Stille Betrachtung an einem Herbstabend » (Quiet meditation on a autumn evening) (**WAB 123**) : a 58 bar long piece in F-sharp minor. A paraphrase of Felix Mendelssohn's « Lied ohne Worte » , Opus 30, No. 6, which Bruckner composed on 10 October 1863 for Emma Thanner (« Gesamtausgabe » , Band XII/2, No. 4) .

« Fantasie » (**WAB 118**) : a 119 bar long, 2 part « fantasia » in G major, composed on 10 September 1868 for Alexandrine Soika (« Gesamtausgabe » , Band XII/2, No. 5) .

« Erinnerung » (Remembrance) (**WAB 117**) : a 52 bar long piece in A-flat major composed around 1868 (« Gesamtausgabe » , Band XII/2, No. 6) .

### Not yet issued piano works

16 other piano works composed in 1862 during Otto Kitzler's tuition, which were found in the « Kitzler-Studienbuch » , are not yet issued :

« Walzer » in E-flat major.

« Walzer » in C major.

« Polka » in C major.

« Mazurka » in A minor.

« Menuett » in C major.

Menuett and Trio in G major.

March in D minor.

« Andante für Klavier » in E-flat major.

« Andante für Klavier » in D minor.

« Etüde » in G major.

« Chromatische Etüde » in F major.

« Variationen über ein Thema » in G major.

4 « Fantasien » in : D minor, C minor, C minor and D minor.

### Works for piano 4 hands

« Drei kleine Stücke » (**WAB 124**) : 3 easy pieces (in G major, G major and F major) , composed between 1853 and 1855, for the children of Josef Marböck (« Gesamtausgabe » , Band XII/3, No. 1) .

6 « Quadrille » (**WAB 121**) : 6. pieces in D major (« Pantalon » ; « Été » ; « Poule » ; « Trénis » ; « Pastourelle » and Finale) composed around 1854 for Marie Ruckensteiner (« Gesamtausgabe » , Band XII/3, No. 2) .

« Abenklänge » (Evening harmonies) (**WAB 110**) : a 36 bar long piece for violin and piano in E minor, which Bruckner composed on 7 June 1866. Bruckner dedicated it to Hugo von Grienberger. Of the 36 bars, only 14 are played by the violin. The original manuscript is stored in the archive of the « Österreichische Nationalbibliothek » . A fac-simile of it was 1st published in Volume I, pages 104-105, of the of the August Göllerich and Max Auer biography. The work is issued in « Gesamtausgabe » , Band XII/7.

### Musique vocale profane

Une soixantaine de compositions dont une dizaine datant de la période d'étude auprès de Otto Kitzler sont non éditées ; notamment les cantates.

La liste complète de ces compositions et leur discographie peuvent être consultées sur le site de Hans Roelofs.

Pièces pour orgue et pour piano : Alors que l'instrument de prédilection de Bruckner était l'orgue, il n'a que peu composé pour cet instrument. Pour le piano, ont subsisté quelques pièces d'études pour ses élèves, principalement. La liste de ces compositions et leur discographie peuvent être consultées sur le site de Hans Roelofs.

Certaines de ces compositions, à savoir les préludes classés **WAB 127** et **WAB 128** et quelques autres pièces non classées, ne sont vraisemblablement pas de la plume de Bruckner.

La liste de ces quelques compositions et leur discographie peuvent être consultées sur le site de Hans Roelofs.

Il est loin le temps où Paul-Gilbert Langevin, dans sa biographie de Bruckner, parlait d'un « petit noyau de fervents » qui aimaient « se réunir autour de quelque précieuse gravure obtenue à grand-peine d'Allemagne ou des États-Unis ! » Dans les années 1950 encore, la longueur des Symphonies, leur difficulté technique, leur langage mal compris constituaient autant d'obstacles à leur diffusion.

La grande majorité des œuvres de Bruckner est aujourd'hui disponible. Font exception les compositions vocales profanes, dont seules quelques-unes sont actuellement enregistrées. Une discographie est régulièrement mise à jour par John F. Berky pour les compositions orchestrales, et par Hans Roelofs pour les autres compositions.

...

Throughout almost all his composing life, Anton Bruckner composed about 30 « Weltliche Chorwerke » (secular choral works) and a few « Wahlsprüche » (mottos) on German-language texts, the 1st, in 1843, ; and the last, in 1893. Many of these works including the mottos, often with a patriotic slant, were written for Liedertafel (men's Choral Societies) , above all « Frohsinn » and « Sängerbund » . Others were composed for private occasions, such as weddings, funerals, birthdays or Name-Days, being dedicated to friends and acquaintances of the composer.

#### Windhaag et Kronstorf

« An dem Feste » (**WAB 59**) , a 20 bar long work, with 5 strophes, in D-flat major for men's choir, composed on 19 September 1843 on a text by Alois Knauer. Adapted in D major with another text by Ludwig Carl Kraus, as « Festlied » (**WAB 67**) .

#### Saint-Florian

« Das Lied vom deutschen Vaterland » (**WAB 78**) , a 20 bar long work in D-flat major for men's choir, composed around 1845. The composer of the text is unknown.

« Ständchen » (**WAB 84**) , a 29 bar long work in G major, for humming men's-voice quartet and tenor soloist, composed around 1846 on a text possibly by Ernst von Marinelli. Bruckner used this text, already around 1845, for his sketched lied : « Wie des Bächleins Silberquelle » (**WAB 137**) .

« Der Lehrerstand » (**WAB 77**) , a 84 bar long work in E-flat major for men's choir and voice quartet, composed around 1847 on a text possibly by Ernst von Marinelli.

« Sternschnuppen » (**WAB 85**) , a 38 bar long work in F major for men's voice quartet, composed around 1848 on a text by Ernst von Marinelli.

« Ein jubelnd Hoch » in D major and « Lebt wohl, ihr Sangesbrüder » in A major (**WAB 83**) : 2 mottos for men's choir composed for the Liedertafel Eferding, in 1851.

« Das edle Herz » , 1st setting (**WAB 65**) , a 46 bar long work in A major for men's choir, composed around 1851 on a text by Ernst von Marinelli.

« Die Geburt » (**WAB 69**) , a 25 bar long work in D-flat major for men's choir, composed in the beginning of 1852 for the Name-Day of Bruckner's friend Josef Seiberl.

« Vor Arnehts Grab » (**WAB 53**) , a 28 bar long work in F minor for men's choir and 3 trombones on a text by Ernst von Marinelli, composed in 1854 as elegy for Saint-Florian prelate Michael Arneht.

« Laßt Jubeltöne laut erklingen » (**WAB 76**) , a 100 bar long « semi-cantata » in E-flat major for men's choir on a text by Joseph Hermann Hillischer (pseudonyme : J. H. Hillisch) , composed in 1854 as Festive song for the Joyous Entry of the Imperial bride Elisabeth, in Linz.

« Des Dankes Wort sei mir vergönnt » (**WAB 62**) , a work F major scored for 5 part humming men's choir and tenor and bass soloist, composed around 1845-1849 (or 1854 ?) on a text by Ernst von Marinelli.

## Linz

« Das edle Herz » , 2nd setting (**WAB 66**) , a 38 bar long in A major for mixed choir, composed in December 1857.

« Am Grabe » (**WAB 2**) , a 21 bar long re-issue in 1861 of the 1st 3 strophes a cappella of « Vor Arnehts Grab » as elegy for Josefine Hafferl.

« Du bist wie eine Blume » (**WAB 64**) , a 32 bar long work in F major for mixed voice quartet, composed on 5 December 1861 on a text by Heinrich Heine.

« Der Abendhimmel » , 1st setting (**WAB 55**) , a 38 bar long work in A-flat major for men's voice quartet, composed in January 1862 on a text by Joseph Christian Freiherr von Zeidlitz.

« Herbstlied » (**WAB 73**) , a 69 bar work in F-sharp minor, for men's choir, 2 soprano soloists and piano, composed on 19 March 1864 on a text by Friedrich von Sallet.

« Um Mitternacht » , 1st setting (**WAB 89**) , a 59 bar long work in F minor for men's choir, alto soloist and piano, composed on 12 April 1864 on a text by Robert Prutz.

« Trauungs-Chor » ou « Trauungslied » (**WAB 49**) , a 55 bar long work in F major for men's choir, men's voice quartet and organ, composed in 1865 on a text by Franz Isidor Proschko for the wedding celebration of Karl Kerschbaum (chairman of the « Frohsinn » ; poet, civil servant, archivist and accountant for the municipality of Linz) with the soprano and Opera singer Maria Schimatschek, daughter of Bruckner's favourite copyist, Franz Schimatschek

(also of Linz) .

« Der Abendhimmel » , 2nd setting (**WAB 56**) , a 38 bar long in F major for men's choir, composed on 6 December 1866.

« Vaterlandslied » (**WAB 92**) , a 87 bar long work in A-flat major for men's choir, and tenor and baritone soloists, composed in November 1866 on a text by August Silberstein.

« Vaterländisch Weinlied » (**WAB 91**) , a 12 bar long work (6 strophes) in C major for men's choir, composed in November 1866 on a text by August (Karl) Silberstein .

« Des Höchsten Preis » (**WAB 95/2**) , a motto in C major for men's choir, composed around 1868 for the Liedertafel Sierning on a text by Andreas Mittermayr.

« Das Frauenherz, die Mannesbrust » (**WAB 95/1**) , a motto in A major for mixed choir, composed around 1868 for the Liedertafel « Frohsinn » on a text by Karl Kerschbaum.

## Vienne

« Im Wort und Liede wahr und frei » (**WAB 148/1**) , in C major ; and « Wir Alle, Jung und Alt » (**WAB 148/2**) , in D minor : 2 mottos composed in 1869, on texts by Johann Kajetan Markus as posthumous respects for Simon Sechter.

« Mitternacht » (**WAB 80**) , a 84 bar long work in A-flat major for men's choir, tenor soloist and piano, composed in 1869 on a text by Joseph Mendelssohn.

« Freier Sinn und hoher Mut » (**WAB 147**) , a motto in D major for men's choir, composed on 21 March 1874 for the « Gesangverein Liederkrans » .

« Das hohe Lied » (**WAB 74**) , a 84 bar long work in A-flat major for humming men's choir, and 2 tenor and baritone soloists, composed on 31 December 1876 on a text by Heinrich von der Mattig. On 1879, Bruckner made a 2nd setting of it with strings (2 violas, cello and double bass) and brass instruments (4 horns, 3 trombones and 1 tuba) .

« Nachruf » (**WAB 81**) , a 51 bar long work in C minor for men's choir and organ, composed on 19 October 1877 on a text by Heinrich von der Mattig, in memory of Josef Seiberl. In 1886, the work was re-issued as « Trösterin Musik » (**WAB 88**) , with another text by August Seuffert.

« Abendzauber » (**WAB 57**) , a 82 bar long work in G-flat major, for men's choir, mezzo-soprano or tenor / baritone solo, 3 yodelers and 4 horns, composed on 15 January 1878 on a text by Heinrich von der Mattig.

« Zur Vermählungsfeier » (**WAB 54**) , a 68 bar long work in D major for men's choir, composed on 27 November 1878 for the wedding celebration of Anton Ölzelt Ritter von Newin with Amalie Edler von Wieser.

« Sängerbund » (**WAB 82**) , a 79 bar long work in C major for men's choir, composed on 3 February 1882. 2 settings : on a text by Heinrich von der Mattig (?), and a text by Karl Kerschbaum.

« Volkslied » (**WAB 94**) , a 67 bar long work in C major for men's choir, composed in 1882 on a text by Josef Winter. Bruckner composed it, as well as another setting for voice and piano (« Sämtliche Werke » , Band XXIII/I, No. 6) , for a competition for a singable National hymn (« für eines sangbares Nationallied ») .

« Um Mitternacht » (**WAB 90**) , a 93 bar long 2nd setting in F minor for humming men's choir and tenor soloist, composed on 11 February 1886.

« Heut komt ja Freund Klose zum Gause » (**WAB missing**) , a 4 bar long, 4 voice canon in C major, composed on 29 April 1889.

« Träumen und Wachen » (**WAB 87**) , a 75 bar long work in A-flat major for humming men's choir and tenor soloist, composed on 15 December 1890 on a text by Franz Grillparzer.

« Der deutsche Gesang » (**WAB 63**) , a 87 bar long work in D minor for men's choir and brass instruments (4 horns, 3 trumpets, 3 trombones and double-bass tuba) , composed on 29 April 1892 on a text by Erich Fels.

« Tafellied » (**WAB 86**) , a 16 bar long re-issue with 3 strophes, of « An dem Feste » (**WAB 59**) , in D-flat major composed on 22 February 1893 on a text by Karl Ptak.

## Références

« Anton Bruckner. Sämtliche Werke » , Band XXIII/2 : Secular choruses, « Musikwissenschaftlicher Verlag der Internationalen Bruckner-Gesellschaft » , edited by Angela Pachovsky and Anton Reinhaller, Vienna (1989) .

Uwe Harten. « Anton Bruckner. Ein Handbuch » , Residenz Verlag, Salzburg (1996) ; ISBN 3-7017-1030-9 .

Cornelis van Zwol. « Anton Bruckner (1824-1896) - Leven en werken, uitg. Thoth, Bussum, Netherlands (2012) ; ISBN 978-90-6868-590-9 .

Crawford Howie. « Anton Bruckner - A documentary biography » .

## Abréviations

**ABSW** : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » : nouvelle édition complète, édition Leopold Nowak et associés, Vienne

(1951) .

**G/A** : August Göllerich et Max Auer. « Anton Bruckner. Ein Lebens- und Schaffensbild. 4 volumes en 9 parties. Regensburg (1922-1937) ; ré-impression (1974) incluant 1 volume supplémentaire comprenant des corrections et des ajouts.

...

**WAB 1** : Afferentur regi.

**WAB 2** : Am Grabe.

**WAB 3** : 2 Asperges me.

**WAB 4** : Asperges me.

**WAB 5** : Ave Maria n° 1.

**WAB 6** : Ave Maria n° 2.

**WAB 7** : Ave Maria n° 3.

**WAB 8** : Ave regina cælorum.

**WAB 9** : Messe für den Gründonnerstag - Christus factus est n° 1.

**WAB 10** : Christus factus est n° 2.

**WAB 11** : Christus factus est n° 3.

**WAB 12** : Dir, Herr, dir will ich mich ergeben.

**WAB 13** : Ecce sacerdos.

**WAB 14** : Entsagen.

**WAB 15** : Festgesang.

**WAB 16** : Festkantate.

**WAB 17** : In jener letzten der Nächte.

**WAB 18** : In lucis orto sidere (In S. Angelorum custodem) .

**WAB 19** : Inveni David n° 1.

**WAB 20** : Inveni David n° 2.

**WAB 21** : Libera me, Domine n° 1.

**WAB 22** : Libera me, Domine n° 2.

**WAB 23** : Locus iste.

**WAB 24** : Magnificat.

**WAB 25** : Windhaager-Messe.

**WAB 26** : Messe n° 1.

**WAB 27** : Messe n° 2.

**WAB 28** : Messe n° 3.

**WAB 29** : Missa solemnis.

**WAB 30** : Os justi.

**WAB 31** : Pange lingua.

**WAB 32** : Pange lingua (Tantum ergo) .

**WAB 33** : Pange lingua et Tantum ergo.

**WAB 34** : Psaume 22.

**WAB 35** : Psaume 112.

**WAB 36** : Psaume 114.

**WAB 37** : Psaume 146.

**WAB 38** : Psaume 150.

**WAB 39** : Requiem.

**WAB 40** : Salvum fac populum.

**WAB 41** : 4 Tantum ergo.

**WAB 42** : Tantum ergo.

**WAB 43** : Tantum ergo.

**WAB 44** : Tantum ergo.

**WAB 45** : Te Deum.

**WAB 46** : Tota pulchra es.

**WAB 47** : Totenlied n° 1.

**WAB 48** : Totenlied n° 2.

**WAB 49** : Trauungschor.

**WAB 50** : Veni creator spiritus.

**WAB 51** : Vexilla regis.

**WAB 52** : Virga Jesse.

**WAB 53** : Vor Arneths Grab.

**WAB 54** : Zur Vermählungsfeier.

**WAB 55** : Der Abendhimmel.

**WAB 56** : Der Abendhimmel.

**WAB 57** : Abendzauber.

**WAB 58** : Amaranths Waldeslieder.

**WAB 59** : An dem Feste.

**WAB 60** : Auf, Brüder, auf ! and die Saiten zur Hand.

**WAB 61** : Heil, Vater ! Dir zum hohen Feste.

**WAB 62** : Des Dankes Wort sei mir vergönnt.

**WAB 63** : Der Deutsche Gesang (Das deutsche Lied) .

**WAB 64** : Du bist wie eine Blume.

**WAB 65** : Das edle Herz.

**WAB 66** : Das edle Herz.

**WAB 67** : Festlied.

**WAB 68** : Frühlingslied.

**WAB 69** : Die Geburt.

**WAB 70** : Germanenzug.

**WAB 71** : Helgoland.

**WAB 72** : Herbstkummer.

**WAB 73** : Herbstlied.

**WAB 74** : Das hohe Lied.

**WAB 75** : Im April.

**WAB 76** : Laßt Jubeltöne laut erklingen.

**WAB 77** : Der Lehrerstand.

**WAB 78** : Das Lied vom deutschen Vaterland.

**WAB 79** : Mein Herz and deine Stimme.

**WAB 80** : Mitternacht.

**WAB 81** : Nachruf.

**WAB 82** : Sängerbund.

**WAB 83** : 2 Sängsprüche.

**WAB 84** : Ständchen.

**WAB 85** : Sternschnuppen.

**WAB 86** : Tafellied.

**WAB 87** : Träumen und Wachen.

**WAB 88** : Trösterin Musik.

**WAB 89** : Um Mitternacht.

**WAB 90** : Um Mitternacht.

**WAB 91** : Vaterländisch Weinlied.

**WAB 92** : Vaterlandslied.

**WAB 93** : Musikalischer Versuch nach dem Kammer-Styl.

**WAB 94** : Volkslied.

**WAB 95** : 2 Wahlsprüche.

**WAB 96** : Marche.

**WAB 97** : 3 Pièces pour orchestre.

**WAB 98** : Ouverture.

**WAB 99** : Symphonie d'études.

**WAB 100** : Symphonie n° 0 (« Die Nullte ») .

**WAB 101** : Symphonie n° 1.

**WAB 102** : Symphonie n° 2.

**WAB 103** : Symphonie n° 3.

**WAB 104** : Symphonie n° 4.

**WAB 105** : Symphonie n° 5.

**WAB 106** : Symphonie n° 6.

**WAB 107** : Symphonie n° 7.

**WAB 108** : Symphonie n° 8.

**WAB 109** : Symphonie n° 9.

**WAB 110** : Abendklänge.

**WAB 111** : Quatuor à cordes.

**WAB 112** : Quintette à cordes.

**WAB 113** : Intermezzo.

**WAB 114** : Æquale n° 1.

**WAB 115** : Apollo-Marsch.

**WAB 116** : Marche militaire.

**WAB 117** : Erinnerung.

**WAB 118** : Fantaisie.

**WAB 119** : Klavierstück.

**WAB 120** : 4 Lancier-Quadrilles.

**WAB 121** : 6 Quadrilles.

**WAB 122** : Steiermärker.

**WAB 123** : Stille Betrachtung an einen Herbstabend.

**WAB 124** : Drei kleine Vortragsstücke.

**WAB 125** : Fugue.

**WAB 126** : Nachspiel.

**WAB 127** : Präludium.

**WAB 128** : 4 Préludes.

**WAB 129** : Perger Präludium.

**WAB 130** : Vorspiel.

**WAB 131** : Vorspiel und Fuge.

**WAB 132** : Litanei.

**WAB 133** : Requiem.

**WAB 134** : Salve Maria.

**WAB 135** : Zigeuner-Waldlied.

**WAB 136** : Domine, ad adjuvandum me festina.

**WAB 137** : Wie des Bächleins Silberquelle.

**WAB 138** : Mild wie Bäche, die durch Blumen wallen.

**WAB 139** : Messe.

**WAB 140** : Missa pro Quadragesima.

**WAB 141** : Requiem (Introit) .

**WAB 142** : Symphonie (esquisse du 1er mouvement) .

**WAB 143** : Finale de la Symphonie n° 9.

**WAB 144** : Herz-Jesu-Lied.

**WAB 145** : O du liebes Jesu Kind.

**WAB 146** : Kronstorfer-Messe (Messe ohne Gloria und Credo) .

**WAB 147** : Freier Sinn and froher Mut.

**WAB 148** : 2 Mottos.

**WAB 149** : Æquale n° 2.

**WAB manquant** : O habt die Thräne gern.

**WAB manquant** : Nachglück n° 1.

**WAB manquant** : Herzeleid.

**WAB manquant** : Nachglück n° 2.

**WAB manquant** : Von der schlummernden Mutter.

**WAB manquant** : Des Baches Frühlingsfeier.

**WAB manquant** : Wie neid ich Dich, du stolzer Wald.

**WAB manquant** : O habt die Thräne gern.

**WAB manquant** : Last des Herzens.

**WAB manquant** : Es regnet.

**WAB manquant** : Wunsch.

**WAB manquant** : Sonatensatz.

**WAB manquant** : Rondo.

**WAB manquant** : Der Trompeter an der Katzbach.

**WAB manquant** : Valse.

**WAB manquant** : Valse.

**WAB manquant** : Polka.

**WAB manquant** : Mazurka.

**WAB manquant** : Menuet.

**WAB manquant** : Menuet.

**WAB manquant** : Marche.

**WAB manquant** : Andante.

**WAB manquant** : Andante.

**WAB manquant** : Étude.

**WAB manquant** : Étude chromatique.

**WAB manquant** : Variations sur un thème.

**WAB manquant** : Fantaisie.

**WAB manquant** : Fantaisie.

**WAB manquant** : Fantaisie.

**WAB manquant** : Fantaisie.

**WAB manquant** : Scherzo pour Quatuor à cordes.

**WAB manquant** : Symphonisches Präludium.

**WAB manquant** : Heut kommt ja Freund Klose zum Gause.

**WAB manquant** : Improvisationsskizze.

### **WAB 136**

**1835 : WAB 136** - « Domine, ad adjuvandum me festina » (Seigneur, hâte-toi de l'aider) , Motet pour chœur et instruments (esquisse) . Paternité douteuse ; peut-être de Johann Baptist Weiß, le professeur du jeune Bruckner.

### **WAB 31/I**

**Vers 1835-1836 : WAB 31/I** - « Pange lingua » (chante, ô ma langue) , hymne pour la Fête-Dieu (« Corpus Christi ») en do majeur, en mode Phrygien, pour chœur mixte à 4 voix (SATB) a cappella. Ire version sur le texte du « Pange lingua » . Dédié à Ignaz P. Traumihler (1815-1884) , le directeur de la musique (organiste et chef de chœur) du monastère de Saint-Florian. Traumihler fut un adepte du Cécilianisme : mouvement puritain ultra-conservateur de renouveau de la musique liturgique dans l'Église, apparu au XIXe siècle, visant à ré-introduire le style choral a cappella de Palestrina. Traumihler composera une Messe et de nombreuses petites œuvres d'église.

Le « Pange lingua » sera achevée le 30 janvier 1868. Création à Saint-Florian, le 22 août 1879.

G/A (August Göllerich / Max Auer) : II/I (1928) , page 228.

Ire édition : Theodor Rättig, Vienne (1886) .

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/1, édition Hans Bauernfeind - Leopold Nowak (1984) (2001) , page 3.

Pange lingua gloriósi corpóris mystérium,  
Sanguínisque pretiósi, quem in mundi pretium  
Fructus ventris generósi, Rex effúdit géntium.

Nobis datus, nobis natus ex intácta Vírgine  
Et in mundo conversátus, sparso verbi sémine,  
Sui moras incolátus miro clausit órdine.

In suprémae nocte coenæ recumbens cum frátribus,  
Observáta lege plene cibus in legálibus,  
Cibum turbæ duodénæ se dat suis mánibus.

Verbum caro, panem verum verbo carnem éfficit :  
Fitque sanguis Christi merum, Et si sensus déficit,  
Ad firmándum cor sincérum sola fides sùfficit.

Tantum ergo Sacraméntum venerémur cérnui :  
Et antiqúum documéntum novo cedat rítui :  
Præstet fides supplémentum sénsuum deféctui.

Genitóri, Genitóque laus et iubilatio,  
Salus, honour, virtus quoque sit et benedictio :  
Procédénti ab utróque compar sit laudátio. Amen.

...

Chante, ô ma langue, le mystère de ce corps très glorieux  
Et de ce sang si précieux que le Roi de nations  
Issu d'une noble lignée versa pour le prix de ce monde.

Fils d'une mère toujours vierge né pour nous, à nous donné,  
Et dans ce monde ayant vécu, verbe en semence semé,  
Il conclut son temps d'ici-bas par une action incomparable :

La nuit de la dernière Cène, à table avec ses amis,  
Ayant pleinement observé la Pâque selon la loi,  
De ses propres mains il s'offrit en nourriture aux douze Apôtres.

Le Verbe fait chair, par son verbe, fait de sa chair le vrai pain ;  
Le sang du Christ devient boisson; Nos sens étant limités,  
C'est la foi seule qui suffit pour affermir les cœurs sincères.

Il est si grand, ce sacrement ! adorons-le, prosternés.

Que s'effacent les anciens rites devant le culte nouveau !  
Que la foi vienne suppléer aux faiblesses de nos sens !

Au Père et au Fils qu'il engendre louange et joie débordante,  
Salut, honneur, toute-puissance et toujours bénédiction !  
À l'Esprit qui des deux procède soit rendue même louange. Amen.

Saint-Thomas d'Aquin, docteur de l'Église, théologien et philosophe du XIII<sup>e</sup> siècle a écrit, outre ses ouvrages savants, un Office du Saint-Sacrement que l'Église catholique a inclus dans sa liturgie. Ses textes concernent principalement le mystère de l'Eucharistie et celui de l'Incarnation du Fils dans un corps humain.

L'Office du Saint-Sacrement comprend tous les textes du propre de la Messe et des heures de l'Office.

...

« Pange lingua » (Tell, my tongue) , **WAB 31**, is a sacred Motet composed by Anton Bruckner around 1835 when, as an 11 year old boy, he was studying by Johann Baptist Weiß, in Hörsching. It is not known whether it was performed at that time. The work, the original manuscript of which is not extant, was found as a transcription by Franz Bayer, in Steyr.

It is a setting of the Latin hymn « Pange lingua » for the celebration of « Corpus Christi » .

The 2 versions of the Motet were 1st published in Band II/1, pages 228 and 230 of the Göllicher / Auer biography. Max Auer put also a fac-simile of the 1891 version in his book, « Anton Bruckner as Kirchenmusiker » . The 2 versions are put in Band XXI/1 and 39 of the « Gesamtausgabe » .

The work is a setting of 28 bars in C major of the 1st verse of the « Pange lingua » for mixed choir a cappella.

On 19 April 1891, towards the end of his life, Bruckner made some « restoration » of the work. The differences between the 2 versions are small : a different articulation mainly in bars 15 and 22, and a re-harmonization of bars 25-27.

...

**WAB 31/1** (circa 1836) : « Pange lingua » ; hymn in C major for choir. 1st version of the setting of « Pange lingua » .

« Pange Lingua Gloriosi Corporis Mysterium » is a hymn written by Saint-Thomas Aquinas (1225-1274) for the Feast of Corpus Christi . It is also sung on Maundy-Thursday, during the procession from the church to the place where the Blessed Sacrament is kept until Good Friday. The last 2 stanzas, called separately « Tantum Ergo » , are sung at

Benediction of the Blessed Sacrament. The hymn expresses the doctrine of transubstantiation, in which, according to the Roman Catholic faith, the bread and wine are changed into the Body and Blood of Christ.

It is often sung in English as the hymn « Of the Glorious Body Telling », to the same tune as the Latin.

The opening words recall another famous Latin sequence, from which this hymn is derived : « Pange Lingua Gloriosi Proelium Certaminis » by Venantius Fortunatus.

### Le « Pange lingua »

Le « Pange lingua » fut en fait écrite au 6<sup>e</sup> siècle par Saint-Venance Fortunat, auteur d'un autre hymne, « Vexilla Regis ». Confident et confesseur de la reine Radegonde, il devint l'abbé de Sainte-Croix, qu'elle avait fondée à Poitiers. Venance finit sa vie comme évêque de cette ville. L'hymne « Pange lingua » a ceci de particulier : elle contient une véritable catéchèse, tout en étant un cantique de vénération. C'est donc naturellement que Saint-Thomas d'Aquin l'intégra dans son office du Saint-Sacrement. En effet, c'est l'hymne eucharistique par excellence de l'Église catholique, même s'il faut préciser qu'elle appartient aussi à la tradition orthodoxe, Fortunat ayant vécu bien avant le schisme de 1054. Elle est chantée le Jeudi-Saint lors de la translation du Saint-Sacrement au reposoir. La dernière séquence « Tantum ergo » est chantée à tous les saluts du Saint-Sacrement. L'hymne atteste la croyance très ancienne en la présence réelle du corps et du sang du Christ dans les espèces consacrées.

### La Fête-Dieu

La Fête-Dieu, appelée aussi Fête du Saint-Sacrement, « Corpus Domini, Corpus Christi » est une fête religieuse catholique et anglicane, célébrée le jeudi qui suit la Trinité, c'est-à-dire 60 jours après Pâques. Actuellement, le nom officiel de la Fête, dans l'Église catholique, est « Solennité du corps et du sang du Christ ». Cette Fête commémore la présence réelle de Jésus-Christ dans le sacrement de l'Eucharistie, c'est-à-dire sous les espèces (apparences sensibles) du pain et du vin consacrés au cours du sacrifice eucharistique (Messe) .

Les origines de la Fête du Corps et du sang du Christ, célébrée le jeudi après le dimanche de la Sainte-Trinité (en France, le dimanche suivant, en vertu d'un indult papal) , remontent au XIII<sup>e</sup> siècle. L'élévation de l'hostie, lors de la Messe, manifestait déjà le désir de contempler le Saint-Sacrement. Mais l'impulsion décisive en vue d'une Fête spécialement consacrée au Corps et au sang du Christ fut donnée par Sainte-Julienne de Cornillon et la bienheureuse Ève de Liège. Cette Fête fut instituée officiellement le 8 septembre 1264, par le pape Urbain IV.

### Prémices à Liège

C'est en grande partie à Julienne de Cornillon que l'on doit la Fête-Dieu : à partir de 1209, elle eut de fréquentes visions mystiques. Une vision revint à plusieurs reprises, dans laquelle elle vit une lune échanquée, c'est-à-dire rayonnante de lumière, mais incomplète, une bande noire la divisant en 2 parties égales. Elle y vit la révélation qu'il manquait une Fête dans l'Église. La Fête du Saint-Sacrement devait être instituée pour ranimer la foi des fidèles et

expier les fautes commises contre ce Sacrement. À partir de cette période, elle œuvra pour l'établissement d'une Fête solennelle en l'honneur du Très-Saint Sacrement. Elle fut aidée pour cela par la Bienheureuse Ève de Liège, recluse.

En 1222, Julienne fut élue prieure du Mont-Cornillon et continua les démarches pour l'instauration de la Fête-Dieu, demandant conseil à d'éminentes personnalités de l'époque, tels que Jean de Lausanne, chanoine de Saint-Martin, Jacques Pantaléon, archi-diacre de Liège et futur Pape Urbain IV, Guy, évêque de Cambrai, et aussi des théologiens dominicains, dont Hugues de Saint-Cher.

La Fête fut célébrée pour la 1re fois par le prince-évêque Robert de Thourotte. Tombé malade à Fosses, craignant de n'avoir pas le temps de confirmer la Fête à sa principauté, il recommanda l'institution de la Fête au clergé qui l'entourait et en fit célébrer l'Office en sa présence, à Fosses même. Il y mourut, le 16 octobre 1246, sans avoir pu tenir un synode général et y publier son mandement. Cependant, à partir de 1246, la Fête-Dieu fut introduite d'abord dans le diocèse de Liège à la Basilique Saint-Martin de Liège.

Les bourgeois de Liège s'opposaient à la Fête car cela signifiait un jour de jeûne en plus pour la population et certains religieux considéraient que telle Fête ne méritait pas pareil budget. L'opposition à la Fête devenant plus forte après 1246, Julienne dut quitter son couvent et passa de monastère en monastère. Elle trouva refuge en plusieurs abbayes cisterciennes.

Elle mourut le 5 avril 1258 à Fosses-la-Ville, entre Sambre et Meuse, et fut inhumée dans l'abbaye cistercienne de Villers-La-Ville.

...

L'histoire de la solennité s'inscrit dans le sillage du débat théologique suscité par l'hérésie de Bérenger de Tours qui niait la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie. Dans la bulle « Transitus » qui institua la Fête-Dieu, le pape Urbain IV écrit qu'« il est juste néanmoins, pour confondre la folie de certains hérétiques, qu'on rappelle la présence du Christ dans le très Saint-Sacrement ».

Les évolutions de la théologie sacramentelle et son développement dans les écoles du XIIe siècle et du XIIIe siècle ont été décisives. Le facteur déterminant qui a permis l'invention et la réception de la solennité de la Fête-Dieu a surtout été l'évolution de la religiosité populaire qui a accompagné ces évolutions théologiques grâce au développement de la prédication. Ce réveil s'accompagnait d'un désir de pouvoir contempler l'hostie pendant la Messe : c'est à Paris, vers 1200, que l'existence de ce rite de « l'élévation », au moment de la consécration, est attestée pour la 1re fois.

...

Le pape, ancien confesseur de Sainte-Julienne de Cornillon, institua alors à sa demande la Fête du « Corpus Domini » par la bulle « Transitus de hoc mundo », le 8 septembre 1264. Il la fixa au jeudi après l'octave de la Pentecôte et confia la rédaction des textes liturgiques à Saint-Thomas d'Aquin.

La Fête-Dieu ne fut reçue dans toutes les églises latines qu'au temps de Clément V, à l'époque du Concile de Vienne (1311-1312) où il renouvela la constitution d'Urbain IV.

L'institution de cette célébration est contemporaine de l'extirpation de l'hérésie cathare et vaudoise au bûcher de Montségur, ces processions dans le midi de la France et dans la vallée du Rhône ont été l'occasion d'incidents violents du début du XIVe siècle jusqu'au XVIe siècle inclus.

...

La procession du Saint-Sacrement est attestée pour la 1re fois à Cologne, entre 1274 et 1279 : appelée « Mülheimer Gottestracht », cette procession navale se produit sur le Rhin. Cette dévotion se développa par la suite jusqu'au XVIIe siècle et se continue encore aujourd'hui.

À Rome, c'est seulement à la fin du XVe siècle, sous Nicolas V, que l'on commença à célébrer la fête par une procession de l'Archibasilique Saint-Jean de Latran à la Basilique Sainte-Marie-Majeure. Pourtant l'actuel tracé de la procession, le long de la via Merulana, ne fut praticable qu'à partir de 1575, date de la fin des travaux voulus par Grégoire XIII. La tradition s'est ensuite maintenue pendant 3 siècles. Mais, en 1870, année de la prise de Rome, l'usage est tombé dans l'oubli. C'est Jean-Paul II qui a relevé la tradition dès sa 1re année de pontificat, en 1979.

Les tapis de fleurs, en italien « infiorata », qui décorent le trajet de la procession entre autres à Bolsena, Genzano di Roma et Spello, sont une tradition née à Rome dans la 1re moitié du XVIIe siècle et particulièrement répandue dans le Latium et en Ombrie.

...

Le XIIIe siècle est une période féconde pour l'Église avec les grandes figures de Julienne du Mont-Cornillon, de Saint-François et Sainte-Claire et de Saint-Thomas d'Aquin.

### Saint-François d'Assise

La foi de Saint-François d'Assise dans le Corps et le Sang du Seigneur apparaît dans sa « Lettre aux fidèles ». François rappelle, en une sorte de Credo, l'essentiel du mystère de Jésus : la place centrale et récapitulative de l'Eucharistie : « Cette Parole du Père, si digne, si sainte et si glorieuse, le Père très haut l'envoya du ciel. Lui qui fut riche par-dessus tout, il voulut lui-même dans le monde, avec la très bienheureuse Vierge, sa mère, choisir la pauvreté. Et près de la passion, il célébra la Pâque avec ses disciples et, prenant le pain, il rendit grâce et le bénit et le rompit en disant : Prenez et mangez, ceci est mon corps (Mathieu. 26, 6) ». Ici, l'Eucharistie apparaît située à la charnière entre les 2 temps forts du mystère du Christ : sa venue à nous dans le dépouillement de l'incarnation et son chemin Pascal de remise totale entre les mains du Père. Pour François, incarnation rédemptrice, conversion de vie et réception de l'Eucharistie sont 3 réalités profondément imbriquées.

## Sainte-Claire

Sainte Claire (morte en 1253) , également en raison d'un genre d'iconographie qui a eu un vaste succès à partir du XVIIe siècle, est souvent représentée l'ostensoire à la main, par allusion au fait que, déjà très malade, elle se prosternait, soutenue par 2 sœurs, devant le ciboire d'argent contenant l'hostie, placé devant la porte du réfectoire, où devait s'abattre la furie des troupes de l'Empereur.

## Saint-Thomas d'Aquin

Saint-Thomas d'Aquin (mort en 1274) a marqué la pensée catholique par son art de la synthèse, la profondeur de sa réflexion et sa capacité d'exposition pédagogique de la foi. Il se distingua par sa dévotion et son amour de l'Eucharistie qu'il célébrait chaque jour après avoir servi la Messe d'un de ses confrères. Quand il célébrait l'Eucharistie, des larmes coulaient sur ses joues. Le Christ lui apparaissait pour lui dire qu'il avait bien parlé de lui au sujet de l'Eucharistie.

Il fut chargé par le pape Urbain IV de rédiger le texte de l'Office et de la Messe de la nouvelle solennité promulguée en 1264 par la bulle « Transiturus » . On lui attribue donc la rédaction du « Pange lingua avec le Tantum ergo » (adaptée d'hymnes liturgiques catholiques déjà existantes) , le « Lauda Sion » et tout le reste des pièces liturgiques latines prescrites par la liturgie de la Fête.

## AB 30 : 1836

**1836-1837** : Anton Bruckner « sénior » aidera un cousin de la famille, Franz Xaver Zach Huber (né en 1819 à Sierning) dans sa carrière d'enseignant. Il obtiendra un poste à Kirchdorf et à Windischgarsten. Il décédera le 21 janvier 1854 à Windischgarsten.

## Maladie et décès du père de Bruckner

La période du Carnaval et les fêtes privées en famille étaient des occasions en or pour le père d'Anton Bruckner afin d'accroître ses revenus. Malgré une santé défaillante, il enseignait souvent tard en soirée et passait des nuits blanches à jouer du violon. La prise de stimulants n'a pas permis de contrer ses états d'épuisement et de fièvre nerveuse qui devenaient de plus en plus fréquents. (On finit par remettre en cause les bienfaits de cette prescription.) Il dut alors se résigner à rester très souvent au lit.

Les études du jeune Bruckner auprès de Weiß connurent une fin prématurée. En décembre 1836, il doit vite revenir à Ansfelden pour suppléer à son père, gravement malade. Il fut contraint de le remplacer sans attendre ; à la fois à la maison, à l'église et à l'école. Les journées étaient longues pour le musicien de 13 ans qui, parfois, devait encore animer avec son violon les bals champêtres et les soirées galliades à l'auberge du village. Toutefois, Bruckner en profitera pour recevoir des leçons de musique de l'instituteur-adjoint du village, âgé de 19 ans, Franz Xaver Perfahl

(1817-1883) .

Il était d'ors et déjà évident que « Anton sénior » ne pourrait pas s'en sortir. Il était victime de ce que l'on appelait localement à l'époque « la maladie des Maîtres d'école » qui consiste en une fièvre sournoise du poumon conjuguée à de l'épuisement (diagnostic qui sera mentionné sur le certificat de décès) . En termes plus concrets, il s'agit de problèmes reliés à l'alcoolisme, au surmenage et à la tuberculose. Anton Bruckner « sénior » se battra pour sa vie pendant plus de 6 mois. Voyant la gravité de la situation, on convoqua le prêtre (le confesseur personnel du malade, le père Karl Schneeweiß, 1808-1887) pour lui administrer les derniers sacrements. La douleur du petit Anton était si vive qu'il finira par s'évanouir au chevet de son père. Épuisé, l'homme de 46 ans rend l'âme le 7 juin 1837. Bien qu'un nouveau cimetière venait d'ouvrir à l'extérieur du centre d'Ansfelden, Anton Bruckner « sénior » sera enterré dans la cour de l'église paroissiale. Cette épreuve aura des conséquences importantes sur la vie du jeune musicien en devenir.

### WAB 127

**1836** : Déjà, à l'âge de 12 ans, le jeune Bruckner lâche dans le cimetière d'Ansfelden des tortues sur le dos desquelles il a collé des cierges enflammés ; de sorte que tout le village croit aux feux-follets. Cette scène loufoque sera évoquée plus tard dans le Scherzo animé de la 6e Symphonie.

**1836-1837** : **WAB 127** - « Präludium » , prélude pour orgue en mi bémol majeur. Composé à Hörsching. Paternité douteuse ; peut-être de Johann Baptist Weiß, le professeur du jeune Bruckner.

Max Auer, Anton Bruckner, Vienne (1932) ; avec un exemple musical en appendice.

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XII/6 (1999) , pages 24-25.

### WAB 128

**1836-1837** : **WAB 128** - « Vier Präludien » , 4 préludes pour orgue en mi bémol majeur. Composés à Hörsching. Paternité douteuse ; peut-être de Johann Baptist Weiß, le professeur du jeune Bruckner.

G/A (August Göllerich / Max Auer) : I (1922) , pages 97-102.

Belwin Mills (Kalmus Organ Library, n° 3266) , seulement les 3e et 4e préludes.

...

**WAB 128** (1836-1837) : « Vier Präludien » ; 4 Preludes in E-flat major for organ. Doubtful authorship, possibly by Johann Baptist Weiß.

For young Anton Bruckner, the year 1836 was an eventful, albeit not a happy one. That year, his father took sick with

what was to be his final illness, and the 12 year old boy took over some of his overworked father's many duties. During this time, the boy had already been composing for a long period. One of the works to emerge that year was the 4 Preludes in E-flat for organ.

This little group of pieces is unusually well-done when one considers that it is the work of a child from a province where there is little exposure to music other than in church and at dance gatherings. Many of the chord relations have even been termed daring. The 1st piece is festive in nature ; a phrase in the 1st theme is strikingly similar to part of the « Enigma » theme from Edward Elgar's Variations, although it would seem unlikely that the British composer was familiar with young Bruckner's works. The 2nd prelude is more clerical in mood. The 3rd is brief, vigorous and taps the higher registration of the organ. The final prelude in  $\frac{3}{4}$  time is spacious and again festive, with a thematic connection to the 1st one. While these 4 are collectively not great music, they already reveal a person with an original approach.

...

The 23 year old Richard Wagner becomes an Opera conductor with a small company which produces his 2nd Opera, « Das Liebesverbot » , then, goes bankrupt. He marries the singer Minna Planer and moves to Königsberg, where he becomes musical director at the Theatre. But Wagner soon leaves Königsberg and takes a similar post in Riga, where he begins his 3rd Opera, « Rienzi » , and conducts a lot of Beethoven.

The 22 year old Georg Büchner begins writing his play « Woyzeck » .

The 27 year old Felix Mendelssohn composes his Oratorio for choir and orchestra, « Paulus » , Opus 36.

Gioachino Rossini leaves Paris and returns to Italy, hardly composing for the next 19 years.

## AB 31 : 1837

**19 février 1837** : Georg Büchner contracts typhus and dies at the young age of 23, leaving « Woyzeck » as an unfinished manuscript.

**Mars 1837** : The 28 year old Felix Mendelssohn marries Cécile Jeanrenau, and they have a happy marriage with 5 children.

Marie Hermann (future mother of Gustav Mahler) is born.

The 4 year old Johannes Brahms is taught cello, violin, and valveless horn by his father. He progresses well on the cello but, unaccountably (as there is none in the house) , demands to learn the piano.

The 26 year old Franz Liszt continues to compose his « Années de Pèlerinage » while in Italy. He is also making the

1st versions of his piano transcriptions of the Beethoven Symphonies.

In England, the 45 year old Charles Babbage publishes the 1st description of his « Analytical Engine », the most direct ancestor of the modern digital computer.

In Paris, woodwind instrument manufacturer Louis Auguste Buffet invents the needle spring, which is mounted parallel to the rods used in Theobald Böhm's flute key-system, and which will be used by all subsequent woodwind manufacturers in their own key designs.

...

Le jour même de la mort de son mari, plutôt que de laisser son fils-aîné porter le fardeau de la famille, Theresia (avec sa fermeté si caractéristique) avait déjà pris la décision d'assurer son futur. Lettre de recommandation en main, elle prit la direction du voisin monastère augustinien de Saint-Florian, au numéro 1 de la « Stiftstraße ». Elle s'arrangera pour qu'il soit accepté à la manécanterie. Les églises et les écoles des environs (y compris celles du village d'Ansfelden) tombaient sous la juridiction diocésaine de Saint-Florian. Il n'est donc pas surprenant qu'une veuve avec 5 enfants, sans aucun moyen de subsistance, eut le réflexe de demander de l'aide auprès de cette institution établie depuis le Moyen-âge.

### L'entrée au monastère de Saint-Florian

**27 août 1837** : Anton Bruckner is admitted to the elementary school at the Monastery of Saint-Florian. That same day, Felix Mendelssohn-Bartholdy (aged 28) once again arrives in England.

Le fait d'accepter le talentueux garçon démontre, de leur part, beaucoup de compassion. Elle réussit à persuader le supérieur et prélat Michaël Arneth (1771-1854), prieur du monastère de 1823 à 1854, de le prendre sous son aile en tant que petit-chanteur malgré son âge avancé (car il avait toujours sa belle voix de soprano d'enfant de chœur). Il fut tout surpris de l'entendre chanter sans défaillance l'air de Mozart qu'il lui avait demandé. Arneth deviendra en quelque sorte son « père adoptif ». Grâce à son admission, le jeune Bruckner recevra une éducation gratuite.

Michaël Arneth who was interested in music and who often entertained the brothers Anton and Franz von Spaun, intimate friends of Schubert, admitted the young Anton and, from that time on, was his staunch supporter and friend.

Stift Sankt Florian : Sankt Florianer Sängerknaben und Augustiner Chorherrenstift Sankt Florian : A-4490 Sankt Florian, Stiftsstraße 1 - [www.florianer.at](http://www.florianer.at)

**De 1837 à 1840** : Âgé de 12 ans, la voix de Bruckner n'avait pas encore muer. Elle changera pour de bon autour de 1839, vers les 15 ou 16 ans.

Réussissant son examen d'entrée en interprétant une pièce de Mozart, Bruckner devient petit-chanteur à l'église

abbatiale de Saint-Florian. Il fait la découverte de manière intensive de la riche tradition de la musique Baroque et Classique. Études générales et Ires études musicales (solfège et basse continue) , fréquentant assidument l'école paroissiale (« Pfarrschule ») rattachée au monastère.

Les garçons issus de familles pauvres qui n'avaient pas les moyens de payer des frais de scolarité pouvaient au moins devenir petits-chanteurs au monastère de Saint-Florian jusqu'à ce que la voix mue.

Un collègue du jeune Bruckner, Franz Raab recevra aussi des leçons de chant et de violon lors de son séjour comme petit-chanteur au monastère de Saint-Florian. Plus tard, il deviendra organiste à la paroisse de Waidhofen an der Ybbs, en Basse-Autriche. Leopold von Zenetti va aussi y séjourner quelques temps comme professeur et compositeur.

À l'époque, le chœur du monastère était composé de 3 petits-chanteurs. La voix de Bruckner lui permettait de tenir la partie de soprano et d'alto.

La « Stadtpfarrkirche » est l'une des églises les plus importantes et les plus historiques de Waidhofen. Elle fut construite entre 1470 et 1510. L'intérieur abrite un autel Gothique transplanté sur le site d'une autre église dans les années 1930. La porte en bois date de l'époque de la construction originale. Le clocher Baroque est emblématique de la localité.

...

Theresia Bruckner a, selon la loi, 2 semaines pour quitter le logement de fonction de l'école. Elle déménage ses pénates (le contenu d'un simple diable) à la maison n° 11 à Ebelsberg où elle demeurera pour le reste de sa vie - accompagnée de sa belle-sœur aveugle, Anna Maria, et des 4 autres jeunes enfants - les frères et sœurs cadets d'Anton : Rosalia (8 ans) ; Josefa (7 ans) ; Ignaz (4 ans) ; et Maria Anna (1 an) .

Elle subsistera difficilement, devenant assistante domestique et blanchisseuse. Heureusement pour elle, son mari avait déjà payé son dû à l'Association des enseignants de Linz avant de mourir. Elle avait également le soutien des proches de la famille sauf pour son cousin Anton Helm qui réside dans la paroisse Sierninghofen de Neuzeug. Bruckner réussira quand même à passer quelques jours auprès de sa mère avant son départ définitif pour le monastère.

Quelques années plus tard, Anton sera en mesure de soutenir financièrement sa mère, qu'il adore plus que tout au monde. À plusieurs reprises, il va lui proposer de déménager à Linz pour vivre à ses côtés. Dans chacun de ses logements, le compositeur aménagera un coin intime en son honneur. Mais plus avancé sera sa carrière, moins les contacts seront fréquents.

Maria Theresia Helm va décéder de la tuberculose à l'âge de 59 ans, le 11 novembre 1860 à 4 heures de l'après-midi, à sa résidence du 70 « Schmiedhaus » (la maison du forgeron) . L'édifice a été démoli depuis et l'adresse actuelle est le 2 Kremsmünsterer.

Le décès sera pour Bruckner un véritable choc. Il fera venir un photographe directement de Linz pour l'immortaliser, couchée sur son lit de mort.

Dans une lettre adressée à sa sœur Rosalia, Bruckner dit :

« Ma chère “ Sali ” ! J'ai le profond regret de t'informer que la situation a pris un tournant inattendu. Notre mère bien-aimée vient tout juste de quitter pour un monde meilleur. Le service funèbre aura lieu mardi matin. J'espère que tu seras en mesure d'y assister, en compagnie du beau-frère. »

Bruckner suspendra l'ultime photo de sa mère sur un mur de son appartement du 41 de la « Währingerstraße » (dans le 9<sup>e</sup> arrondissement) , en prenant bien soin de la dissimuler derrière un petit rideau de couleur verte. Un prie-Dieu y est aussi installé. Cet espace lui servira de lieu de recueillement lors des moments de dépression.

Bruckner se réfère à sa mère à plusieurs occasions dans sa correspondance.

Dans une lettre adressée en 1882 à Leopold Hofmeyr (Steyr) , Bruckner rapporte que le 15 octobre est une journée particulièrement significative à ses yeux. Il s'agit de l'anniversaire de Saint-Thérèse d'Avila ; un modèle de sainteté pour « Theresia » Helm, sa mère bien-aimée.

Dans une autre lettre, adressée cette fois à son ami Josef Kluger, Bruckner confie qu'il avait composé, en 1872, l' « Adagio Misterioso. Bewegt, quasi Andante » de sa 3<sup>e</sup> Symphonie en mémoire de sa défunte mère.

## Ebelsberg

Bedingt durch die geographische Lage hat Ebelsberg eine bis in die Zeit der Siedlungsentstehung zurückreichende Wehr- und Brückenfunktion. Urgeschichtliche Funde vom Mönchgraben, aus Fischdorf, von der Traunmündung und vom Wachtberg lassen auf eine Besiedelung bis in die Jungsteinzeit schließen.

Auch zur Römerzeit dürfte Ebelsberg ein wichtiger Traunübergang gewesen sein. Von der nördlichen Binnenstraße, welche von Lauriacum (Enns) auf der Trasse der heutigen Traundorferstraße - Ebelsberger Schloßweg - Wienerstraße - Flötzweg nach Ovilava (Wels) führte, bestand ein Verkehrsweg zum Kastell Lentia (Linz) .

Die erste urkundliche Nachricht von einer geschlossenen Siedlung finden wir in einer Stiftsurkunde des Bischofs Altmann von Passau mit der Jahreszahl 1071. Eperaespruch, Ebilspeh, Ebersberg (wie Ebelsberg in früheren Zeiten geheißen hat) hat keine eindeutige Entstehungsgeschichte. Einer umstrittenen erstmaligen Erwähnung des heutigen Ebelsberg im Jahre 905 als « Eperaespruch » folgte im Jahr 1071 eine eindeutige Erwähnung als « Ebilsperch » in einer Urkunde des Bischofs Altmann von Passau. In der Mitte des 13. Jahrhunderts könnte Ebelsberg bereits ein Markt gewesen sein. Eine schriftliche Niederlegung des Marktrechts finden wir 1439 durch den Pfleger Viquenes von Volkenstorf. In diese Zeit fällt auch die älteste Beschreibung des Schloßes.

Schloß Ebelsberg wechselte oft den Besitzer. Vom Stift Kremsmünster angefangen, war es nach einer längeren Verfallsperiode in passauerischem Besitz. Von 1396 bis 1554 gehörte das Schloß Heinrich von Wallsee, bis es ab 1555 wieder in Besitz der Passauer Bischöfe war. Die Geschichte des Marktes war immer auf das engste mit dem Schloß verbunden. So war Ebelsberg auch Hauptlager der Bauern im blutigen Bauernkrieg, der im Land ob der Enns 1626 entbrannte.

Während der Napoleonischen Kriege erlangte der Vorort durch die Schlacht um Ebelsberg am 3. Mai 1809 weltgeschichtliche Bekanntheit. Nach vorhergehenden kriegerischen Auseinandersetzungen mit den Franzosen unter Kaiser Napoleon, versuchte sich die österreichische Armeegruppe Hiller am Morgen des 3. Mai 1809 von Linz über die Traunbrücke in Ebelsberg Richtung Enns abzusetzen. Durch die nachfolgenden französischen Truppen kam es am Brückenkopf zur Konfrontation. In der Folge entwickelte sich ein Gefecht, das circa 12.000 Mann das Leben oder die Gesundheit kostete. Nach zähen Kämpfen und andere auch auf der Brücke über die Traun (im damals Hochwasser führenden Fluss ertranken viele Soldaten beider Seiten) wurde der Ort durch die französischen Truppen und Truppen des Rheinbunds eingenommen. 1.000 Mann verbrannten in der Gluthölle von Ebelsberg. 60 Häuser, das Schloß und die Pfarrkirche wurden zerstört. An einem Haus am Marktplatz ist noch heute eine Kanonenkugel aus dieser Zeit in einer Hausmauer eingelassen. Die Denkmäler am Fadingerplatz und im Schloßpark sowie Inschrifttafeln am ehemaligen Gemeindehaus und am Marktbrunnen legen heute noch Zeugnis ab von diesem Ereignis. Ebenso erinnern eingemauerte Kanonenkugeln an einigen Hausfassaden an diesen Tag.

Das Kaiserhaus Österreich verkaufte die Herrschaft Ebelsberg im Jahre 1825 an Baron Karl Theodor, Ritter von Kast. Eine wichtige Rolle in der Geschichte spielte die Familie Kast, welche das Schloß 1825 erwarb. An den Namen der Freiherrenfamilie erinnern heute noch die sogenannten « Kast-Gründe », eine Wohnanlage südöstlich des Ortsteils Ebelsberg.

Am 1. November 1938 wurde Ebelsberg nach Linz eingemeindet.

Bis Dezember 1973 verband die Straßenbahnlinie E Ebelsberg mit dem Stadtzentrum. Nur einen Monat später wurde auch die Lokalbahn nach Sankt Florian eingestellt. Infolge der wachsenden Bautätigkeit ab Mitte der Achtziger Jahre auf den Kastgründen und in den Neunziger Jahren im Ennsfeld wurde die Straßenbahnverbindung nach Ebelsberg wieder aufgebaut und 2002 eröffnet, während ein Teil des stark angewachsenen Individualverkehrs über die ebenfalls neu errichtete Umfahrung Ebelsberg umgeleitet wurde. 2005 wurde eine weitere Straßenbahnverlängerung in die sogenannte solarCity Pichling in Betrieb genommen, womit ein neuer, schnell wachsender Stadtteil an der Peripherie erschlossen wurde. Mittelfristig wird an eine weitere Streckenverlängerung in Richtung Pichlinger See in Verbindung mit dem Bau eines Umsteigeknotens gedacht. Durch die Abriss-Arbeiten von den 1930er-Jahren bis in die Gegenwart wurden historische Gebäude für den Durchgangsverkehr geopfert.

### Église paroissiale de Ebelsberg

**1071** : Erste schriftliche Erwähnung « Ebelisperch » in einer Liste der Besitzungen, die dem wiedererrichteten Stift Sankt Florian zugewiesen werden.

**1250** : Ebelsberg als selbständige Pfarre, die dem Stift Sankt Florian zugehörig ist.

**1263** : Erste ausdrückliche Nennung der Pfarrkirche.

**1274** : Der erste mit Namen bekannte Pfarrer von Ebelsberg ist der Plebanus (Leutpriester) Pilgrim.

**1778** : Kleinmünchen wird Filiale von Ebelsberg (Seit 1892 eigene Pfarre) .

**1784** : Kommt die Ortschaft Wambach zur Pfarre.

**1786** : Pichling, Posch, Oiden, Traundorf und Mönchgraben werden aus Sankt Florian ausgepfarrt und kommen zu Ebelsberg.

**1787** : Verlegung und Weihe des Friedhofes (ursprünglich um die Pfarrkirche) an die heutige Stelle (Wienerstraße - Florianerstraße) .

**3. Mai 1809** : Treffen von Ebelsberg (Truppen Napoleons gegen Österreichs Truppen) . Mit den meisten Gebäuden des Marktes brennen auch die Kirche und der Pfarrhof ab.

**1812** : Mit Neujahr wieder regelmäßige Gottesdienste in der notdürftig wiederhergestellten Kirche.

**20. April 1829** : Weihe der Pfarrkirche durch den Linzer Bischof Thomas Gregorius Ziegler.

**1908** : Ausgestaltung des Altarraumes als einzige Jugendstilapsis in Oberösterreich mit Mosaiken des aus Bad Leonfelden stammenden Künstlers Leopold Forstner und Reliefs des Wieners Wilhelm Bormann unter Pfarrer Mathias Rupertsberger (1897-1930 Pfarrer von Ebelsberg) .

**1912** : Erscheint das umfangreiche und bedeutende Werk « Ebelsberg - Einst und Jetzt » , dessen Verfasser Mathias Rupertsberger ist.

**1913** : Zählt Ebelsberg : 2.535 Katholiken, 20 Protestanten, 13 Ungarn.

**1929** : Franz Baier wird Pfarrer von Ebelsberg. Der Probst von Sankt Florian schreibt ihm aus Anlaß seiner Ernennung :

« Es ist kein Ruheposten, den Du bekommst, sondern ein Posten erhöhter Arbeit und Sorge. Es gibt zwar in Ebelsberg keinen Kirchenbau aufzuführen, aber es gilt viele wieder für den Kirchenbesuch zu gewinnen. »

**1939** : Eingemeindung Ebelsberg nach Linz.

**1947** : Die Pfarre zählt 3.350 Katholiken und dazu 1.500 Umsiedler und Flüchtlinge.

**1950** : Anschaffung von vier Glocken.

**1951** : Weihe der Orgel.

**1953-1959** : Neugestaltung des Friedhofes und Bau der Friedhofkapelle.

**1961-1965** : Neubau der Seelsorgeanlage und des Pfarrcaritas-Kindergartens.

**1962-1963** : Errichtung einer Garnisonskapelle in der Hillerkaserne.

**1994** : Erweiterung des Friedhofes. Künstlerische Gestaltung mit « Hof der Stille » und « Allerheiligentor » von Herrn Udo Wid.

**1998** : Einweihung der Filialkirche am Friedhof. Nach der Generalsanierung der Friedhofkapelle wurde sie von Herrn Prälat Wilhelm Neuwirt vom Stift Sankt Florian als Filialkirche eingeweiht.

**2000** : Die Filialkirche wird mit zwei Wandteppichen, gestaltet von der Rohrbacher Künstlerin Frau Heindl, ausgeschmückt.

**2007** : Abriss des 1964 erbauten Pfarrheimes - der Pfarrhof mit Kanzlei und Wohntrakt bleibt bestehen.

### Le Château d'Ebelsberg

Das Schloß Ebelsberg bietet von April bis September eine Ausstellung über die Kaiserlich und Königlich Zeit und verschiedene andere Exponate.

Auf der dem Stadtteil den Namen gebenden Erhebung befindet sich das Schloß Ebelsberg. Neben der architektonischen Bedeutung ist das Schloß durch seine beherbergten Museen zur militärischen Vergangenheit Österreichs von Interesse. Gleichzeitig können Räumlichkeiten für Veranstaltungen gemietet werden.

...

En dehors de la collection dédiée à la science militaire, une exposition sur la marine de l'Empire austro-hongrois attend les visiteurs au Château d'Ebelsberg. 3 dioramas présentent la bataille d'Ebelsberg en 1809, sous Napoléon.

L'exposition donne un aperçu sur le développement des armes de point depuis le 18<sup>e</sup> siècle en mettant un accent particulier sur l'armement de l'armée pendant la Première Guerre mondiale. On peut y voir les uniformes des soldats,

les techniques en matière de siège et d'armement sous forme de maquettes et de photos. Les armes du 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles de Steyr, exportées dans le monde entier, valent particulièrement la peine d'être vues tout comme l'exposition sur les armes russes et soviétiques.

Pendant la bataille d'Ebelsberg, en 1809, le château fut un bastion contre les troupes de Napoléon. Ces événements historiques sont expliqués et exposés dans 3 salles du château.

De nombreuses maquettes de bateaux et de pièces d'expositions rappellent le temps de la marine austro-hongroise.

...

**1071** : Referred to in a document by Bishop Altmann of Passau as « Ebilsperch » .

**1159** : Mentioned as « Castrum » .

**1245** : Together with the nobles of Schaumburg, Ebelsberg attacked and defeated Duke Friedrich of Austria.

**1250** : Although Ebelsburg ruled over 72 agricultural commodities at this time, from Linz, Enns, Saint-Florian, Ansfelden, Traun and Eferding, it was firmly in the hands of the Passauer Bishops and, therefore, at a disadvantage.

**1251** : Duke Ottokar of Bohemia, on his march to Vienna, was informed that Ebelsberg had always been in the possession of the Passauer Bishops.

**1256** : Terminations of the structural work at the badly damaged lock through Ortolf of Volkensdorf, the largest creditor of the Passauer Bishops and, at that time, lord of lock Ebelsberg.

**1257** : Archbishop Otto von Lohnsdorf is able to redeem the village and castle from the dominance of Volkensdorf. As documented, the castle had always been in the possession of the Passauer Bishops, since the middle of the 12<sup>th</sup> Century, and had counted as their preferred stay.

**1276** : Rudolf von Habsburg and his knights stayed at the castle, prior to their expedition against King Ottokar.

**1444** : 1<sup>st</sup> precise description of the lock. In a letter from the Enae Silvio Piccolomini, who, with King Friedrich IV, enjoyed the hospitality of the sovereign Archbishop Leonhard of Passau, on the 22 June 1444, he enthuses among other things :

« If I were to be given a castle as a residence, in which I could recuperate, this one would please me the best. »

**1546** : Bishop Wolfgang, Count Salm, responsible for rebuilding after destruction through fire.

**1553** : Mentioned by Caspar Brusius.

**1586** : Castle, market and bridge, once again, ruined by flames. Bishop Urban of Trennbach immediately started reconstruction, which was completed within 3 years.

**1594** : From this date, images of castle and market are often to be found in documents.

**1626** : Insurrection of farmers. On the 25 July 1626, the Imperials stormed Castle Ebelsberg only to have the local population complain that more damage was done by them than by the peasants.

**1664** : Construction of a kitchen made-out of wood on the fort to cater to guests. Duke Karl Joseph of Austria was responsible for the Castle, at this time.

**1670** : Ebelsberger URBAR. Extensive painting by Clemens Beutler.

**1783** : Construction of theatre / stage by Hugo von Steyrer. 1st Operas performed. Wolfgang Amadeus Mozart is guest at one of these performances which all of Linz attended.

**1784** : The Passau diocese had to relinquish all its rights in Austria.

**1803** : 19 years later, due to the secularisation of the German church, the castle and its ownership fall to the Austrian crown.

**1809** : On the 3rd of May, during a 5 hour battle between the Austrians and the French, the castle is, once again, engulfed in flames and, under the dominance of the Austrians, remains in ruins.

**1824** : The castle, grounds and its 554 tenants are to be sold for 119,593 florins.

**1825** : Karl Theodor Kast of central Franconia buys the tenure for 96,000 florins.

**1826** : Reconstruction of castle and grounds begins.

**1848** : After nearly 50 years of careful reconstruction and buying of lands, castle Ebelsberg is, once again, a prominent property. Karl Theodor Kast died on the 19th February, at the age of 80.

**1875** : His successor was his son, Llewellyn Baron Kast.

**1885** : Baron Kast died on the 6th of April and was succeeded by his widow, Baroness Sophie Kast.

**1903** : Baroness Kast was succeeded by her son, Baron Micheal Kast, the agricultural minister, consultant and owner of the

grandcross of the « eisernen Kronenordens » .

**1932** : After Baron Micheal Kasts' death, in 1932, he was succeeded by his brother, Baron Johann Kast, who took charge until his death, in 1955.

**1955** : Daughters Baroness Anna Kast and Baroness Sophie Morsey inherited the castle from their father and, as they had no heirs, Baron Llewellyn Kast and his wife took on the castle.

**1974** : To maintain up-keep of the castle and its grounds, Baron Llewellyn Kast established the « Kulturverein Schloß Ebelsberg » and, with public support and his own resources, finances the continued up-keep and has saved the castle from ruin.

...

Bruckner ne manquera pas de passer aussi du temps au village d'Hörsching pour revoir son professeur Johann Baptist Weiß, l'un des meilleurs musiciens de Haute-Autriche. Il gardera cependant des souvenirs doux et amers de son parrain et grand cousin. Après 37 ans de dévouement comme compositeur, organiste et pédagogue, Weiß se tira une balle dans la tête au cimetière du village, le 8 septembre 1850, après qu'on l'ait forcé, sous pression, de rembourser une dette énorme dont il n'était pas responsable, qui consiste en un montant d'argent détourné appartenant à l'église paroissiale de Hörsching.

Jusqu'à sa mort, en octobre 1896, Bruckner fera parvenir de nombreuses demandes aux autorités paroissiales pour qu'une Messe soit chantée pour le repos de l'âme de Weiß. Il tentera même de les persuader de lui confier son crâne - une demande inhabituelle qui se veut un geste d'affection et de reconnaissance plutôt que de morbidité d'origine obsessionnelle.

### Bruckner et le monastère de Saint-Florian

Tout à l'extrémité d'une des galeries du monastère, on atteint 2 petites pièces où se trouve aujourd'hui reconstitué l'appartement de Bruckner à Vienne. Dans l'une se trouve son lit de cuivre, celui qui lui fut offert par ses étudiants, autour duquel on a rassemblé des hommages mortuaires conservés depuis ses obsèques. La dernière salle, ouverte récemment, a permis de disposer le mobilier de son salon, avec son grand piano « Bösendorfer », que lui légua son ami Franz Sailer, de Linz ; son fauteuil de cuir noir ; et ses portraits de famille, ceux de ses 4 frères et sœurs et celui surtout de sa mère, photographiée, à la demande d'Anton, sur son lit de mort (moment du décès : 11 novembre 1860, à 4 heures de l'après-midi) . On y voit encore diverses photos d'époque, dont celle de l'église Saint-Charles Borromée, à Vienne, au moment des funérailles de Bruckner.

Les archives du monastère possèdent de nombreux manuscrits autographes de Bruckner.

Elisabeth Maier - Renate Grasberger. DIE BRUCKNER-BESTÄNDE DER STIFTES SANKT FLORIAN. Katalog, Teil I (Gruppe I-

12) .

The Bruckner Collection of the Monastery at Saint-Florian. Catalogue, Part I (Group I-12) .

« Wiener Bruckner-Studien 5/1 »

The substantial Bruckner collection of the Upper-Austrian Monastery of the Canons Regular of Saint-Augustine's Order is among the most important historical sites of source materials regarding the life and works of Anton Bruckner. The catalogue is the 1st ever to supply a complete documentation. The 1st of 3 projected parts of the catalogue records 844 individual entries, many of which are published for the 1st time, including some hitherto unknown letters to Bruckner - an indispensable treasure trove for Bruckner scholars and admirers.

...

As a child, Bruckner lived in the 17th Century school-house, nestled on a hillock just below the Ansfelden parish church, where, from the age of 10, he deputized at the organ. On the death of his father, in June 1837, the 13 year old Anton was sent to Saint-Florian, where he was taken in as a chorister ; when his voice broke, he continued to play a part in musical activities as a violinist and deputy-organist. Saint-Florian remains a working Augustinian monastery, with an important choir school.

The present complex of buildings, a splendid example of Austrian Baroque architecture, includes a vast and beautifully kept library, a characteristically elaborate chapel and a seemingly endless succession of Imperial rooms, of which the last 2, open on the public tour, are now devoted to the commemoration of Bruckner : in the 1st, his death-bed is displayed, along with photographs of his last days and wreaths from his funeral service, while the 2nd contains furniture from the school-house in Ansfelden. Concerts are given in the imposing Baroque marble-hall and there are daily organ recitals in the chapel.

...

Sankt Florian war für Bruckner Heimat- und Wirkungsort. Nach dem frühen Tod seines Vaters stand der zwölfjährige Anton 1837 an der Hand seiner Mutter vor den Toren des Stiftes. Er wurde aufgenommen in die Gemeinschaft der Sängerknaben und in die Obhut der Augustiner Chorherren.

Anstelle der engen Wohnung in der Ansfeldner Dorfschule traten bis nahezu 200 Meter lange Gänge, prächtige Stiegen und riesige Säle.

Hier begann Bruckner seine lebenslange musikalische Ausbildung - welche er bis zuletzt zu perfektionieren versuchte. Und erhielt als junger Mensch eine Anstellung als Organist. Hier bekam er seine Wurzeln : den unerschütterlichen Glauben und die Musik.

Seine « ewige » Ausbildung verfolgte er mit der ihm eigenen fast zwanghaften Konsequenz :

Sein Onkel Johann Baptist Weiß in Hörsching (zu dem ihn noch sein Vater geschickt hatte) , später nachdem Tagwerk als Lehrer in Sankt Florian und Kronstorf beinahe tägliche stundenlange Fußmärsche zum Ennsger Gelehrten Freiherrn Leopold von Zenetti (mit dem er und andere sämtliche Beethoven-Sonaten analysierte) , seine Linzer Studien, seine sämtlichen in Wien beim damals weltgrößten Theoretiker verbrachten Professor Simon Sechter (dessen nachfolgte er viel später anreihen durfte) , sein mit bereits 40 jährigen an Perfektionswahn grenzendes Studium von Beethovens Eroica und IX. Zum Teil kopierte er diese Werke händisch, so wie Bach's Kunst der Fuge, um sie sich vertieft zu eigen zu machen.

« lebenslang lernen » - es bezeichnet sehr wenige Komponisten so treffend wie Anton Bruckner.

Daß ihn sämtliche seiner Lehrer und viele Freunde, Weggefährten zur Schonung seines Körpers und Geistes ermahnten, blieb bekanntlich (sogar über den berühmten Kuraufenthalt in Bad Kreuzen hinaus) lebenslang fruchtlos. Bruckner war « beseelt » , « besessen » , trotz aller Rückschläge und Intrigen von seiner Aufgabe zutiefst überzeugt. « Meine Sachen sind für später » schrieb er an den Dirigenten Felix von Weingartner.

Jeden Sommer kehrte Bruckner ins Stift Sankt Florian zurück, um hier Kraft zu schöpfen, auch als er schon längst in Wien lehrte und komponierte.

1896 starb der « Musikant Gottes » . Seinem letzten Wunsch entsprechend wurden seine irdischen Überreste vom damals weltberühmten Mediziner Professor Paltauf in Wien « injiziert » = konserviert und er wunschgemäß direkt unter der Orgel in der Stiftsbasilika begraben.

Die Spiritualität und Architektur des Stiftes haben Bruckner und sein Werk geprägt. Die Weite der Räume, die Klangfülle der Florianer Orgel spiegeln sich in seine Sinfonien wider. So sehnsüchtig diese Werke anfänglich und in ihrer musikalischen Entwicklung auch klingen mögen (getreu dem damaligen Motto « Per Aspera ad Astra ») sämtliche Übersetzungsversuche ins Deutsche scheitern, die legendären Codas seiner Finali sind « Himmelsleitern » Sie heben uns über unser irdisches Schicksal hinweg und versichern uns (für Bruckners Botschaft empfänglichen) der definitiven Hoffnung und gewissenhaften Zuversicht.

« In te, Domine, speravi : Non confundar in æternum ! »

« Auf Dich, Herr, habe ich vertraut. Daher werde ich in Ewigkeit nicht untergehen. »

So lautet die Inschrift über dem Portal der Stiftsbasilika Sankt Florian.

Und genau diese Botschaft zieht jährlich bis zu 3000 Besucher zu den Sankt Florianer Brucknertagen, um dieses Motto zu verinnerlichen und (bis zu den darauffolgenden Brucknertagen) mit sich zu tragen.

Sankt Florian ist anders.

« Anton Bruckner ist für immer mit dem Stift verbunden. Er wirkt bis heute nach. Er ist, wenn man so will, eine Frucht dessen, was hier immer schon war, eine große, leuchtende Frucht », betont Johann Holzinger, Propst des Stiftes Sankt Florian.

« Bruckner zu hören, das ist, wie durch eine lange, goldene Halle zu schreiten. Er hat das Flächige, das Statische in die Musik gebracht. Seine Themen haben Zeit, sich zu entwickeln », erläutert Matthias Giesen, Intendant der Sankt Florianer Brucknertage.

### Le monastère de Saint-Florian

L'abbaye de Saint-Florian, fondée en 1071, fut reconstruite dans le style Baroque au XVIII<sup>e</sup> siècle. Elle est dédiée à Saint-Florian, le patron de Linz, invoqué contre les incendies et les inondations. On trouve d'ailleurs un petit musée des pompiers sur les lieux. Elle appartient aux chanoines réguliers de Saint-Augustin. Elle abrite également l'institution des « Sankt Florianer Sängerknaben » (les petits-chanteurs de Saint-Florian). Anton Bruckner, qui y fut petit-chanteur et titulaire de l'orgue, y est enterré. Cette abbaye est le reflet de la période la plus florissante de l'art Baroque. L'église est richement décorée, notamment le portail et la chapelle Notre-Dame. Les 16 chambres Impériales ont, pour la plupart, conservé leur aspect originel. L'Impératrice Marie-Thérèse venait souvent visiter ce lieu qu'elle adorait. La bibliothèque du monastère est extraordinaire par l'importance de son fonds, par la rareté de certains de ses ouvrages ainsi que par la richesse de sa décoration, notamment une très fine marqueterie. Elle compte quelque 150,000 volumes dont 952 incunables et 800 manuscrits rédigés entre le IX<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècle.

...

Le monastère de Saint-Florian ne semble pas avoir conservé de trace de l'Antiquité. Le bâtiment forme un long carré avec 1 grande et 2 petites cours intérieures. Sur la partie-est, on retrouve la Pinacothèque. Au sud, on retrouve la salle à manger, la Grande salle et la Prélature. À l'ouest, au milieu de l'entrée principale, on retrouve la chambre de l'Empereur. Enfin, au nord, on retrouve la célèbre Basilique.

La chambre du prince Eugène de Savoie renferme de magnifiques tapisseries. Le plafond de la Salle de marbre (« Marmorsaal ») est l'œuvre de Bartolomeo Altomonte.

Saint-Florian possède la plus grande bibliothèque de Haute-Autriche. Elle comptait plus de 100,000 volumes au début du 20<sup>e</sup> siècle. On y retrouve de nombreux manuscrits précieux. La collection est riche en œuvres littéraires et en histoire allemande. Il y a aussi une importante galerie où l'on peut admirer une collection de photos, une collection de gravures, des pièces de monnaie et des artefacts sur les sciences naturelles.

Ce fabuleux environnement a eu une influence incontestable sur l'esprit réceptif de l'enfant Bruckner qui aimait bien, de temps à autre, ne rien faire du tout et juste contempler. Mais à ses yeux, il y avait quelque chose de plus important que cette richesse architectural et culturelle : le très célèbre et magnifique orgue de l'église qui lui

permettra de développer son génie musical.

Le prêtre Franz Krismann Ljubljana qui a vécu dans la seconde moitié du 18<sup>e</sup> siècle était réputé pour la qualité technique des orgues qu'il construisait à son atelier de Saint-Florian. Le grand-orgue du monastère, édifié en 1771, est considéré comme son chef-d'œuvre. Le 4<sup>e</sup> prévôt de Saint-Florian, Gogl Matthew II (1766-1777) lui en avait passé la commande.

En 1770, le prévôt Matthew Gogl (1766-1777) va charger le célèbre facteur d'orgue slovène Franz Xaver Chrismann de construire un nouvel instrument de 74 jeux et de 5,230 tuyaux. Il représentera jusqu'en 1886 le plus grand orgue de la monarchie du Danube. Le splendide buffet sera l'œuvre de Carl Jegge et d'un certain J. Johann Baptist Sattler. En 1873, le facteur d'orgue Matthias Mauracher modifiera l'instrument pour la 1<sup>re</sup> fois. En 1931-1932, l'orgue sera restauré à nouveau par les frères Mauracher qui le porte à 92 jeux et 6,159 tuyaux. De 1945 à 1951, l'atelier Zika ajoutera un 4<sup>e</sup> clavier de 11 jeux. Après la restauration récente de l'église, l'orgue sera restauré de 1994 à 1996 par la société (Helmut) Kögler, facteur de Saint-Florian en Haute-Autriche. À l'heure actuelle, l'instrument possède 7,386 tuyaux et 103 jeux, répartis sur 4 claviers et 1 pédalier. Sa belle sonorité et sa connexion à Anton Bruckner font sa renommée mondiale.

Le facteur Franz Xaver Krismann (Griesmann ou Chrismann) est décédé le 20 mai 1795 à des suites d'une infection due au mildiou (moisissure), lors de la construction d'un orgue en Styrie. Il avait étudié à Rome.

...

Florian de Lorch (Lorsch) ou Saint-Florian (Florianus), mort en 304, est un Saint-patron de la Pologne, de la ville de Linz, des ramoneurs, des pompiers et des brasseurs (bavarois et autrichiens). Il est fêté à chaque 4 mai.

Florianus vivait du temps de l'Empereur Dioclétien et commandait l'armée Impériale de Bavière. Il était aussi responsable des brigades de pompiers. Les Romains luttèrent alors contre l'expansion du christianisme, et envoyèrent le consul Aquilinus pour accélérer la persécution envers les chrétiens. Aquilinus proposa à Florianus d'offrir un sacrifice à une divinité Romaine. Florian, qui était chrétien, refusa. Il fut battu et torturé. Enfin, il fut jeté dans l'Enns avec une grosse pierre autour du cou.

Selon la légende, il est dit que Saint-Florian de Lorch était le frère de Saint-Florent d'Anjou, et qu'ils auraient grandi ensemble sur les rives du Danube. Après avoir été condamné à mort par le préfet Aquilinus, Florent est sauvé miraculeusement. Il part et laisse son frère à son martyr, après lui avoir dit au revoir.

Plus tard, une femme nommée Valeria eut une vision où elle vit Florianus lui demandant de l'enterrer dans un lieu plus digne. Selon la tradition, sa dépouille mortelle repose à Cracovie en Pologne.

Saint-Florian aurait également éteint un incendie en jetant sur les flammes un simple seau d'eau. C'est pourquoi il est souvent représenté en compagnie d'un ange qui déverse de l'eau sur un brasier.

Un petit sanctuaire fut d'abord érigé sur le site de la dépouille d'un martyr inconnu. En l'an 800, on y fonda un monastère puis, en 1071, une des abbayes augustiniennes les plus importantes d'Autriche.

...

L'abbaye de Saint-Florian (Stift Sankt Florian) est l'abbaye Baroque la plus grande et la plus réputée de Haute-Autriche. Elle se trouve à Saint-Florian, près de Linz et est dédiée à Saint-Florian. C'est aujourd'hui l'une des plus anciennes abbayes du monde encore en activité. Sa cour intérieure nous offre une vue splendide sur l'escalier ouvert.

Une communauté de chanoines réguliers de Saint-Augustin s'est installée en ce lieu à l'époque carolingienne en 1071. Elle a été réaménagée en style Baroque par les Maîtres d'œuvre Carlo Antonio Carlone, Jakob Prandtauer et Gotthard Hayberger, entre 1686 et 1750.

La partie la plus ancienne de l'abbaye est la crypte, dont l'entrée est sous le Maître-autel de la Basilique, avec des éléments Romains et Gothiques. Le Maître-autel de marbre de 20 mètres de haut est surplombé par une Assomption de Giuseppe Ghezzi.

Carlo Antonio Carlone débute les travaux de ce qui est considéré comme son chef-d'œuvre, entre 1686 et 1708. Jakob Prandtauer prend la relève après sa mort. La célèbre Salle de Marbre (« Marmorsaal ») avec l'apothéose de Charles VI de Habsbourg, œuvre de Bartolomeo Altomonte, Maître du grand genre Baroque allégorique, est remarquable. Altomonte est aussi l'auteur des fresques de la bibliothèque. Les stucs sont de Franz-Josef Holzinger qui y consacra une grande partie de sa vie (entre 1719 et 1750) .

Johann Gotthard Hayberger poursuit les travaux et reconstruit la bibliothèque à partir de 1744. Elle abrite plus de 130,000 volumes : des manuscrits et incunables médiévaux, dont ceux de l'École du Danube et d'Albrecht Altdorfer, ainsi que des livres et manuscrits d'autres époques surtout du XVI<sup>e</sup> siècle et du XVII<sup>e</sup> siècle.

L'église possède 8 chapelles latérales. À gauche du chœur, se trouve la chapelle de la Cène (tableau d'autel de Leopold Schulz de 1848) , et à droite la chapelle de la Croix (tableau d'autel de Peter Strudel de 1699) . On trouve ensuite la chapelle dédiée à Saint-Florian (tableau de Leopold Schulz de 1837) , celle de Saint-Augustin (tableau de Johann Michaël Rottmayr de 1719) , avec des statues de Leonhard Sattler (1719) , celle de Sainte-Anne (tableau de Michaël Willmann de 1700) , celle des « Anges Gardiens » (tableau de Michaël Willmann de 1700) . On remarque dans les 2 dernières chapelles un tableau de Sainte-Barbe par Wenzel Halbax (1694) et un tableau de Marie-Madeleine lavant les pieds du Christ, par Andrea Celesti (1700) .

Les fresques de l'église sont d'Anton Gump, fresquiste munichois, et de son élève Melchior Seindl. Elles représentent le couronnement de la Vierge, des scènes de la vie de Saint-Florian et les symboles des litanies de Notre-Dame de Lorette.

La chaire fort imposante est de marbre noir avec un abat-voix en bois de tilleul. Elle a été sculptée par Josef Ressler en 1755. On remarque le Sacré-Cœur ardent, symbole de charité, le couronnement de la Vierge et des putti.

L'abbaye a été confisquée par les autorités nationales-socialistes en janvier 1941 et les moines expulsés, pour en faire la base de la Reichsrundfunkgesellschaft (compagnie de radiodiffusion du 3e « Reich ») quelques mois plus tard. Les moines qui avaient trouvé asile à Pulgarn ne purent revenir qu'après la fin de la guerre.

L'église sera érigée en Basilique mineure, en 1999. Elle est placée sous les patronages de Saint-Florian et de Saint-Augustin. Aujourd'hui, Saint-Florian administre plus de 32 paroisses.

Saint-Florian est un haut lieu de la musique. Des concerts d'orgue, de musique instrumentale et vocale préservent la tradition. Son église rayonne d'éclat et de splendeur. Le lieu invite à la piété et à la prière. Elle a hérité de 2 orgues, l'instrument principal et celui situé dans le chœur.

Les petits-chanteurs du monastère (« Sankt Florianer Sängerknaben ») sont célèbres dans toute l'Europe centrale et germanique, et la fondation de leur chorale remonte à celle de l'abbaye, il y a 1,000 ans ! Ils sont au nombre d'environ 50, et font des tournées internationales, et reçoivent une éducation scolaire, spirituelle et musicale à Saint-Florian.

Le grand-orgue Baroque (utilisé que les jours de fête) est l'œuvre du célèbre facteur Franz Xaver Chrisman. Il sera construit de 1770 à 1774. Le charpentier Christian Jegg (de Saint-Florian) sera l'auteur du magnifique buffet en bois. À l'époque, l'instrument est l'un des plus monumentaux d'Europe centrale. En 1837, alors qu'un jeune Bruckner de 12 ans sera pris en charge par le monastère, l'orgue sera rénové par le facteur Johann Georg Fischer. D'autres modifications seront effectuées en 1875 puis en 1931. Une reconstruction complète était prévue sous le régime nazi parce que l'orgue ne correspondait plus aux exigences de l'époque.

Le mysticisme religieux est la qualité la plus puissante de la musique de Bruckner dont les œuvres chorales sacrées, mais aussi les Symphonies (lesquelles constituent l'essentiel de sa production), font montre d'une religiosité profondément enracinée, qui n'a rien de rapporté. Fils et petit-fils d'humbles instituteurs de village, élevé dans la tradition catholique Romaine, Bruckner possédait une foi vraie et absolue, et l'inscription qu'il placera en tête de sa Messe en ré mineur, « Omnia ad majorem Dei gloriam », (« Tout à la plus grande gloire de Dieu ») était l'expression sincère de son dévouement au Tout-Puissant.

...

À 20 kilomètres de Linz se trouve la grande Abbaye baroque de Saint-Florian, une des abbayes les plus réputées de Haute-Autriche. À l'intérieur, on peut admirer 2 orgues exceptionnels dont un avec plus de 7,000 tuyaux, dit « de Bruckner ». Celui-ci en fut le titulaire de 1848 à 1855. Le compositeur est par ailleurs enterré, selon sa volonté, derrière ces instruments.

## L'orgue de Saint-Florian

Die große Orgel der Stiftsbasilika zu hören, ist seit jeher ein Höhepunkt für viele Besucher des Stiftes. Auch Anton Bruckner hat hier viel Inspiration für sein Schaffen bekommen.

Aus dem Kirchenschiff der Basilika eröffnet sich der imposante Blick auf den mächtigen Prospekt der « Brucknerorgel » auf der Westempore.

Das Instrument wurde von dem slowenischen Orgelbauer Franz Xaver Krismann (1726-1795), der damals mit dem Bau der Orgel der Abtei Engelszell (heute im Alten Dom in Linz) beschäftigt war, unter Propst Matthäus Gogl 1770-1774 erbaut. Mit 74 Stimmen (teilweise mehrfach besetzte Züge) auf drei Manuale verteilt, entstand ein für die damalige Zeit monumentales Werk. Bis 1886 war sie die größte Orgel der Donaumonarchie. In zahlreichen Berichten reisender Gelehrter zu Beginn des 19. Jahrhunderts wird vor allem auf die außergewöhnliche Klangkraft, aber auch auf die Lieblichkeit der Stimmen hingewiesen.

Wegen schon frühzeitig auftretender Probleme bei der Windversorgung kam es zu mehreren Umbauten der Balganlage (1783 hatte das Werk 17 Bälge erhalten!). In den 1830er und 40er Jahren, zur Zeit, als Bruckner hier Sängerknabe und später Stiftsorganist war, befand sich die Orgel noch im nahezu unveränderten Zustand des Krismann-Baues. Unter Propst Ferdinand Moser entschloss sich das Stift 1873 zu einem Umbau der Orgel und betraute den Salzburger Orgelbauer Matthäus Mauracher mit den Arbeiten. Hierbei wurde nicht nur etwa ein Drittel der Krismannschen Pfeifen durch neue ersetzt, um einem eher romantischen Klangideal gerecht zu werden, sondern auch die Disposition wurde auf 78 Register erweitert und ein viertes Manual hinzugefügt. Außerdem wurde die Mittelfront des Prospektes von 8'- auf 16'- Länge umgebaut. Weiterhin wurden etliche Register umintoniert. Bei der Kollaudierungsfeier spielte am 18. Oktober 1875 neben dem damaligen Stiftsorganisten Josef Seiberl auch Anton Bruckner. Der Spieltisch dieser Orgel ist heute im Bruckner-Geburtshaus in Ansfelden zu sehen.

Technische Mängel sowie die Neuerungen des Orgelbaus ließen nach dem Ersten Weltkrieg Pläne einer grundlegenden Modernisierung des Instrumentes aufkommen. Wortführend in dieser Hinsicht war der Bruckner-Biograph Max Auer, der eine Erneuerung der Orgel mit dem 100. Geburtstag des Komponisten 1924 in Verbindung bringen wollte. Bis zum Beginn der Arbeiten vergingen noch sechs Jahre kontroverser Auseinandersetzungen zwischen Befürwortern und Gegnern (und andere Mauracher) einer Erneuerung. Die Orgelbaufirmen Dreher und Flamm (Salzburg) und Gebr. Mauracher (Linz) tauschten 1931-1932 die Schleifladen gegen Kegelladen aus und versahen das Instrument mit einer elektropneumatischen Spieltraktur. Gleichzeitig wurde die Orgel wiederum erweitert und zählte nach Abschluß der Arbeiten 92 Register. Die Chororgeln wurden noch an die Hauptorgel, die seit 1932 « Brucknerorgel » genannt wurde, angeschlossen. Während der Besetzung des Stiftes durch die Nationalsozialisten (Reichsrundfunkanstalt) sollte die Orgel erneut Umbau- und Erweiterungsarbeiten unterzogen werden. Nach Vorschlag des Leipziger Thomaskantors Günter Ramin, der auch als Organist für Sankt Florian vorgesehen war, sollte die Orgel grundlegend umgebaut werden. Jedoch konnte sich das Konzept von Josef Mertin durchsetzen, wonach wieder eine stärkere Anlehnung an die alte Krismann-Organanlage geplant war. Die Firma Zika aus Ottensheim / Oberösterreich arbeitete jedoch wegen Materialbeschaffungsproblemen in der ausgehenden Kriegszeit bis 1951 an dem Umbau: Das Krismannsches Werkprinzip sollte weitgehend wiederhergestellt

werden, die Orgel erhielt wieder Schleifladen und fehlende Krismann-Pfeifen wurden neu erstellt. Die Trakturen blieben elektropneumatisch, die Registerzahl beläuft sich seitdem auf 103. Nach dem Vorschlag Josef Mertins wurden ein Trompeten- und ein Regalwerk als Auxiliarklavier sowie ein Schwellkasten (darin das Labialwerk) hinzugebaut.

Nach den Restaurierungsarbeiten der Oberösterreichische Orgelbauanstalt Kögler 1994-1996 erhielt das Instrument elektrische Traktur und einen neuen Spieltisch mit elektronischer Setzeranlage (4 x 640 Kombinationen) sowie einem Diskettenspeicherwerk und einer automatischen Abspielanlage per Magnetband. Die heutige Orgel besitzt 7386 Pfeifen, die sich auf Positiv, Hauptwerk, Oberwerk, Labialwerk (schwellbar), Trompetenwerk, Regalwerk und Pedalwerk verteilen.

### Die Chororgeln

Die Stiftsbasilika Sankt Florian besitzt außerdem zwei auf den beiden Choremporen stehende Chororgeln (III/38), die von einem Spieltisch aus gespielt werden; sie gehen auf den Wiener Orgelbauer Josef Remmer (1691-1692) zurück. Die Instrumente wurden mehrmals neu- beziehungsweise umgebaut, unter teilweiser Verwendung alten Pfeifenmaterials.

### Die Orgel in der Marienkapelle

In der Marienkapelle befindet sich eine von Anton Bruckners Bruder Ignaz gestiftete pneumatische Orgel von Josef Mauracher aus dem Jahre 1903 (II/10; Sub- und Superoktavkoppeln).

### Literaturhinweise

Wolfgang Kreuzhuber. Die große Stiftsorgel von Sankt Florian, in: « Die Singende Kirche » (1997), Teil 1: Seiten 86-94; Teil 2: Seiten 150-160.

Karl Rehberger. « Unstreitig die prächtigste Orgel im Lande » - Zur Geschichte der großen Orgel von Sankt Florian, in: « Stiftskirche Sankt Florian », Sankt Florian Verlag (1996), Seiten 65-71.

Helmut Kögler. « Die Technik der großen Orgel von Sankt Florian im Laufe der Jahrhunderte », Sankt Florian Verlag (1996), Seiten 72-79.

### Die Krisman-Orgel 1774

Nach Fertigstellung des prächtigen Stiftbaus im Jahre 1715 erhielt Franz Xaver Krisman (1726-1795) am 24. Februar 1770 den Auftrag für eine neue Orgel, die bereits 1774 eingeweiht werden konnte. Im Kontrakt des Stiftes mit Krisman wurde ein Instrument mit zwei Manualen und Pedal in Auftrag gegeben. Tatsächlich hatte die Orgel bei der Fertigstellung drei Manuale und ein Pedal mit 74 klingenden Registern, verteilt auf 59 Registerzüge.

Die riesige Orgel dürfte von Beginn an Probleme mit der Windversorgung gehabt haben. Ständige Arbeiten am Instrument ließen weiters den Gedanken aufkommen, daß die Orgel nicht von Krisman vollendet worden war.

## Der Umbau durch Matthäus Mauracher d. Ä. Von 1875

Wiederholte technische Unzulänglichkeiten führten dazu, daß das Instrument bis zur Zeit Bruckners mehrere Umbauten mit zum Teil minderwertiger Qualität über sich ergehen lassen musste. Bruckner (1824-1896) fand somit als Sängerknabe bereits eine klanglich veränderte Krisman-Orgel vor.

Eine grundsätzliche Klärung der Orgelprobleme sollten mit der Durchführung eines gründlichen Umbaus durch die Salzburger Orgelbaufirma Matthäus Mauracher (1818-1884) erfolgen.

Trotz mancher Widerstände bei den Umbauarbeiten konnte die Orgel am 18. Oktober 1875 durch Anton Bruckner und den Stiftsorganisten Joseph Seiberl (1836-1877) « unter großer Beteiligung des hohen kirchlichen und weltlichen Standes » geweiht werden.

Das ursprüngliche Konzept Matthäus Maurachers sah vor, nur noch das Orgelgehäuse und einen Großteil des Pfeifenwerkes beim Umbau wiederzuverwenden. Gemäß dem Kostenvoranschlag vom 6. Dezember 1871 sollten von den geplanten 70 klingenden Registern noch 53 aus der Vorgängerorgel übernommen und das Instrument zusätzlich um eine vierte Manualklavatur vergrößert werden.

Tatsächlich ist im Laufe der Arbeiten die Registerzahl von 70 auf 78 klingende Stimmen erweitert worden, so daß von 78 klingenden Registern 22 zur Gänze neugebaut und 30 mit ausschließlichen Anteil von Krisman-Pfeifen (insgesamt 3729 Stück) wiederverwendet wurden.

Die von Mauracher vorgeschlagene Intonation der Register entsprach jener, die Gottlob Töpfer bereits 1833 in seinem Werk « Die Orgelbau = Kunst nach einer neuen Theorie dargestellt und auf mathematische und physikalische Grundsätze gestützt, mit vielen Tabellen über Mensur, Luftzufluß und Mündung der Pfeifen, so wie über die damit übereinstimmende Bohrung der Windladen nebst einer Anweisung, wie neue Orgelwerke mit Genauigkeit probirt werden können » gefordert hatte.

Alle Windladen wurden neu gemacht. Waren die Manualwindladen noch durchwegs Schleifladen, so sind die Pedalladen bereits als Hängeventilladen ausgeführt worden.

Bald nach der Fertigstellung des Umbaues wurde aus den Reihen des Oberösterreichischen Cäcilienvereines Kritik an der Art des Umbaues laut. Johannes Evangelist Habert (1833-1896) :

« In wissenschaftlicher Beziehung entspricht die neue Orgel nicht den Anforderungen, welche man an sie stellen muß. (Ob es nun auch klug ist, daß andere Orgelbauer von Sankt Florian aus mit Steinen beworfen werden ? - Die Schuld kann Niemanden treffen als den Stiftsorganisten und den Orgelbauer ; denn die hätten es besser verstehen sollen. »

(Johannes Evangelist Habert. « Etwas über große Orgeldispositionen » , in : « Gmundner Wochenblatt » , 26. Jahrgang, Nummer 21, 23. Mai 1876 ; Seite 132.)

### Die « Brucknerorgel » von 1932

Aus Anlass des hundertsten Geburtstags von Anton Bruckner erging vom Bruckner-Biographen und Präsidenten der Brucknergesellschaft Max Auer (1880-1962) der Aufruf zur Wiederherstellung der großen Orgel, denn dieses « herrliche Werk ist in Anbetracht des heutigen Standes der Orgelbautechnik rückständig und veraltet » .

Nach anfänglichen Schwierigkeiten wurde 1930 der Auftrag für einen generellen Umbau des Instruments an die Orgelbauer Gebrüder Mauracher in Linz sowie an die Orgelbaufirma Dreher & Flamm in Salzburg erteilt. Am 5. Mai 1932 geweiht, war die große Orgel unter Einbeziehung der Chororgeln zur Monumentalorgel mit 92 Registern und vier Manualen und Pedal geworden. Seit diesem Zeitpunkt besitzt sie den Namen Bruckner-Orgel.

### Die « Chrismann-Orgel » von 1951

Unzulänglichkeiten in der technischen Ausführung, schlechtes Material sowie geringe Klangstärke ließen das nationalsozialistische Regime, das seit 1941 Herrscher über das Stift Sankt Florian war, den Plan für einen Umbau entwerfen. Nach intensiven Diskussionen erhielt schließlich die Orgelbaufirma Zika aus Ottensheim am 11. Februar 1943 den Auftrag zur Rekonstruktion einer barocken Orgel im Sinne des ehemaligen Krisman-Instruments.

Mechanische Schleifladen, gesteuert durch elektrische Spiel- und Registertraktur, waren zum damaligen Zeitpunkt für die Bauart von großen Schleifwindladen die einzige Möglichkeit, ein riesiges Instrument noch spielbar zu halten.

Daß die Orgel im Kern nach damaligem Verständnis auf die Krisman-Orgel zurück geführt werden konnte, ist entscheidend auf das Wirken von Josef Mertin (1904-1999) als Orgelsachverständiger des Bundesdenkmalamtes zurückzuführen.

Die letzten Kriegsjahre, die geänderte politische Situation sowie die Rückkehr der Augustiner-Chorherren in ihr Stift machten die Vollendung des Umbaues erst 1951 möglich.

Die Bruckner-Orgel besaß nun 103 Register mit vier Manualen und Pedal.

### Die Restaurierung 1996

Aus Anlaß des hundertsten Todestages von Anton Bruckner im Jahre 1996 wurde am 20. Januar 1992 der Auftrag für eine vollständige Instandsetzung der großen Orgel an die Oberösterreichische Orgelbauanstalt Helmut Kögler in Sankt Florian vergeben. Ziel der Arbeiten war die klangliche und technische Sanierung der Orgel von 1951 unter Beseitigung der im Kollaudierungsprotokoll des Jahres 1951 aufgezeigten Mängel (Austausch von drei Registern, Verbesserung der Präzision der Spieltraktur) . Eine neue Setzeranlage mit vier Schlüsselebenen zu je 640 Kombinationen mit Speichermedium, Aufzeichnungsgerät und weiteren Spielhilfen (General- und Einzelabsteller für die Zungenstimmenregister, Automatische Pedalumschaltung) wurde ergänzt.

Die Kollaudierung der Sanierungsarbeiten an der Orgel fand am 11. April 1996 und die Orgelweihe am 14. April 1996 statt.

Zu viele Änderungen an der ursprünglichen Krismanin waren im Laufe der Jahrhunderte vorgenommen worden, um sich von vornherein eindeutig für eine Restaurierung oder für einen Orgelneubau unter Verwendung von wertvollem historischen Pfeifenmaterial entscheiden zu können. Letztlich war für die Entscheidung für eine Orgelrestaurierung ausschlaggebend, daß mit der großen Stiftsorgel neben Anton Bruckner auch Augustinus Franz Kropfreiter als bedeutender österreichischer Musiker in Verbindung stand.

...

Nur wenige werden es wohl anstreben, unter ihrem Arbeitsplatz begraben zu werden, aber es war auch eine ganz besondere Arbeit, die da verrichtet wurde. Anton Bruckner war von 1850-1855 Organist in der mächtigen Stiftskirche Sankt Florian, nahe der Landeshauptstadt Linz an der Donau. Aber auch später kam der Komponist bis an sein Lebensende immer wieder in die Stiftskirche, um die Orgel zu spielen. Mit 74 Registern und 5.230 Pfeifen galt dieses Instrument bis zum Jahre 1886 als die größte Orgel (Franz Xaver Krismann) der österreichisch-ungarischen Monarchie, wurde aber in den Folgejahren mehrmals umgebaut ; seit 1996 erfreuen 7.386 Pfeifen die Besucher der Kirche. Anton Bruckner war hier im Stift weit vor seiner Organistentätigkeit mit Musik befasst, nämlich als Sängerknabe und Lehrer.

In der Mitte des Kirchenvorraumes, also direkt unter der Bruckner-Orgel, sieht der Besucher im Boden eine Marmorplatte mit der Inschrift « Anton Bruckner 1824-1896 » . Direkt in der Gruft darunter hat der Komponist seine letzte Ruhestätte gefunden, was in seinem Testament mit folgendem Text zum Ausdruck kommt :

« Ich wünsche, daß meine irdischen Überreste in einem Metallsarge beigesetzt werden, welcher in der Gruft unter der Kirche des reguliert lateranensischen Chorherrenstiftes und zwar unter der großen Orgel frei hineingestellt werden soll, ohne versenkt zu werden, und habe mir hierzu die Zustimmung schon bei Lebzeiten seitens des hochwürdigsten Prälaten genannten Stiftes eingeholt. »

Der optische Eindruck ist so, daß man meinen könnte, es handele sich um zwei aufeinander stehende Särge, aber der Metallsarg steht auf einem sargähnlichen Sockel. Dieser Sarkophag-Sockel trägt die Aufschrift : Non confundar in æternum (« In Ewigkeit werde ich nicht zuschanden ») , die Schlusszeile des Te Deums.

Bruckners Testament ist exakt formuliert und so geschah es. Vielleicht hatte sich Bruckner am seinem norddeutschen Kollegen Dieterich von Buxtehude, der schon 1707 in Sankt Marien zu Lübeck beigesetzt wurde, orientiert.

Anton Bruckners Kompositionen waren umstritten, wie die anderer Komponisten auch. Unbestritten waren jedoch seine ausgeprägte Frömmigkeit und sein gekonntes Orgelspiel.

### Tradition musicale

Der früheste Beleg für die reiche Musiktradition des Stiftes stammt vom Beginn des 9. Jahrhunderts. Die mit Sankt Galler Neumen versehene Handschrift der Klagelieder des Jeremia ist gleichzeitig die älteste Musikhandschrift Österreichs

Durch die Jahrhunderte hindurch illustrieren zahlreiche Nachrichten das lebendige Musikschaffen im Stift. Im 15. Jahrhundert besitzt die Stiftskirche bereits zwei Orgeln, ab dem 16. Jahrhundert wird Instrumentalmusik gepflegt. Die Chorherren sowie angestellte Musiker und die Sängerknaben erfüllen viele Aufgaben im Gottesdienst, bei der Tafel, anlässlich des Besuchs hoher Gäste oder im Rahmen von Theateraufführungen. Der bedeutendste Regens chori des 18. Jahrhunderts war der Chorherr Franz-Josef Aumann (1728-1797) , der unter den Klosterkomponisten seiner Zeit eine hervorragende Stellung einnimmt. Seine Werke, von einer Qualität, die den Vergleich etwa mit Johann Michael Haydn oder anderen Zeitgenossen nicht zu scheuen braucht, finden schon zu Lebzeiten überregionale Verbreitung. Zu Michael Haydn, der Sankt Florian auch besuchte, bestand eine freundschaftliche Verbindung.

1770-1774 erfolgte der Bau der großen Orgel durch den Priester-Orgelbauer Franz Xaver Krismann aus Laibach. Dieses monumentale Orgelwerk gehörte schon damals zu den größten und am meisten bewunderten in ganz Europa.

Unter den vielen Gästen des Hauses befand sich auch Franz Schubert, dessen Werke im Kreis der Chorherren gerne aufgeführt wurden, war doch einer der Textdichter Schuberts, Johann Mayrhofer, einige Zeit Stiftsangehöriger.

Zu den bedeutendsten oberösterreichischen Komponisten der Spätromantik zählt der Florianer Chorherr Franz Xaver Müller (1870-1948) , zunächst Stiftsorganist und Regens chori, dann Domkapellmeister von Linz. Seine Kompositionen stehen in der Nachfolge Anton Bruckners, den er schon als Sängerknabe bewunderte und zeitlebens sehr verehrte.

Professor Augustinus Franz Kropfreiter (1936-2003) zählt zu den bedeutendsten Komponisten des 20. Jahrhunderts. Seit 1954 Konventmitglied, wurde er 1960 Stiftsorganist und fünf Jahre später zum Regens chori ernannt. Drei Jahrzehnte intensiver Konzerttätigkeit in Europa, Japan und Südamerika folgten, die er aber zugunsten des Komponierens nach und nach eingestellt hat. Die Improvisation an der Orgel aber war ihm « wertvollster Lebensquell und vielfach Inspiration für manche Komposition » - wie er selber einmal formuliert hat. Über seine stilistische Entwicklung schreibt Kropfreiter, daß sie um 1960 stark von Hindemith, Martin und David beeinflusst war. Ab 1968 hat er sich langsam von seinen Vorbildern gelöst und sich mit der Dodekaphonie beschäftigt. Mehr noch aber strebte er nach größtmöglicher Farbe in Homophonie und Polyphonie - nach Polytonalität. Als wichtigste Werke Kropfreiters sind zu nennen : « Altdorfer-Passion » (1965) , « Te Deum » (1970) , « Signum » für Orgel (1976) , « Sinfonia concertante » (1979) , « Severin-Oratorium » (1980-1981) , « Magnificat » (1983) , Konzert für Orgel und Orchester (« Leipziger Konzert » , 1984) , 1. Symphonie für großes Orchester (1985) , Sinfonie für Streicher (1985) , « Stabat mater » (1986) , 2. Symphonie für großes Orchester (1990) , « Soliloquia » (1993) , 3. Symphonie « (M)ein Testament » für großes Orchester (1994-1995) . Weiters hat er zahlreiche Orgelwerke, Lieder und Motetten, sowie Kammermusik geschaffen.

### Une visite au monastère de Saint-Florian

**12h30** : Arrêt à Saint-Florian pour déjeuner, et peut-être aller visiter le monastère.

**14h00** : On part pour la visite. Un quart d'heure plus tard nous sommes devant le monastère. On entre et nous demandons pour visiter. Il y a que des visites guidées et en allemand, mais elle nous donne des petites fiches en français, nous achetons nos billets et attendons 15h00, que la visite commence. On se promène dans la boutique j'achète des cartes postales.

**15h00** : Nous commençons la visite.

Le monastère de Saint-Florian, le plus important et le plus célèbre de la Haute-Autriche, est occupé depuis le 11<sup>e</sup> siècle par les chanoines de Saint-Augustin. Les bâtiments actuels furent réaménagés de 1686 à 1751.

La cour intérieure est ornée d'une remarquable fontaine sculptée et d'un puits en fer forgé datant de 1603.

Le nom et l'origine du monastère remontent à Saint-Florian, le 1<sup>er</sup> Saint chrétien sur le territoire de l'actuelle Haute-Autriche. Saint-Florian a été tué pendant le règne de l'Empereur romain Dioclétien.

Selon la légende, Florianus a été enterré sous l'église actuelle. Au début du 9<sup>e</sup> siècle, la présence d'une petite abbaye a été mentionnée pour la 1<sup>re</sup> fois. En 1071, une communauté de chanoines, disciples de Saint-Augustin, s'est installée ici. Aujourd'hui, on compte une trentaine de moines dont la plupart officient en tant que prêtres dans plus de 30 paroisses attachées à l'abbaye de Saint-Florian.

À l'intérieur du monastère, on retrouve :

Une bibliothèque avec de très belles peintures au plafond représentant l'union de la vertu et de la science. Les marqueteries incrustées d'or mettent en valeur les incunables, les manuscrits et plus de 140,000 volumes. Elle compte parmi les plus grandes bibliothèques abbatiales de l'Autriche. Les chanoines ainsi que des scientifiques et des étudiants peuvent toujours consulter la bibliothèque.

Une Salle de Marbre (« Marmorsaal ») dédiée à l'Empereur Charles VI et au prince Eugène. Cette salle, qui servit de salle de fête Impériale, est ornée de fresques qui ont pour thème un événement historique : la Victoire de la maison des Habsbourg contre l'Empire Ottoman, et des portraits représentant l'Empereur autrichien Charles VI et le prince Eugène de Savoie sur leurs chevaux. La fresque du plafond est une glorification de la victoire et de la paix.

L'« Altdorfer Galerie » dont les tableaux les plus précieux de la collection sont signés Albrecht Altdorfer. Les tableaux, qui datent du début du 16<sup>e</sup> siècle, constituent les volets d'un triptyque. 4 tableaux montrent le martyr de Saint-Sébastien, et 8 tableaux représentent la passion de Jésus-Christ. Ils sont dans un excellent état.

Les appartements Impériaux. On y accède par l'escalier d'honneur qui se développe sur 2 étages. Ses balustrades sont ornées de statues, tandis que les murs et le plafond s'embellissent de peintures. Jusqu'en 1782, les appartements reçurent le visite d'hôtes illustres, princes, Empereurs, et même le pape Pie VI. Les chambres ont conservées un riche mobilier, des stucs, des fresques et des tableaux.

La Basilique de style Baroque fut construite à partir de 1686, à la place de l'église Gothique. Le plafond de près de 5,000 mètres carrés de superficie, est entièrement couvert de fresques. Le grand-orgue a été réalisé entre 1770 et 1774. Il dispose aujourd'hui de plus de 103 registres, 4 claviers et 7,343 tuyaux.

La Crypte, datant du 13e siècle, constitue la fondation de l'actuelle église Baroque. Autrefois, les moines Augustins étaient inhumés dans les murs de la crypte.

### La légende de Saint-Florian

Ancien chef de l'administration civile Romaine dans la province de Norique, Florianus, qui s'était converti, voulut aller reconforter des chrétiens emprisonnés à Lorch. Il rencontra sur le chemin d'anciens amis militaires, venus traquer les convertis dans la région. Refusant de sacrifier aux idoles devant eux, il subit le martyr en l'an 304 près du camp de Lauriacum, puis il fut précipité dans les flots avec une pierre autour du cou. Cet événement marqua le début de l'expansion du christianisme en Haute-Autriche. Le monastère qui porte son nom fut édifié plus tard dans les environs. Cette mort lui valut d'être invoqué contre les inondations, mais aussi contre les incendies. Aussi n'y a-t-il guère d'églises en Autriche qui ne possèdent sa statue, où il est représenté en légionnaire Romain éteignant les flammes. Il est le protecteur des pompiers, des forgerons, des ramoneurs. Il est le Saint-Patron de Linz et, depuis 2004, année qui marqua le 1,700e anniversaire de son martyr, le Saint-Patron de la Haute-Autriche.

Après 1h30 de visite, la guide nous ramène à la boutique pour nous rembourser une partie du billet, parce que une partie de la visite des appartements Impériaux c'est fait sans lumière (une bonne partie est en restauration) . Nous avons adoré notre visite malgré le manque de traduction.

### L'église paroissiale de Saint-Florian

Von Linz kommend, wählt man die ausgeschilderte Einfahrt Sankt Florian und fährt durch den Ort, am Marktplatz vorbei, die Wienerstraße entlang bis zu Nummer 26. Bei Nummer 28 befindet sich rechter Hand die Zufahrt zur Kirche Sankt Johann, die man unmittelbar vor sich sieht. Die Straße ist an dieser Stelle eng. Parkmöglichkeiten muß man sich vorher oder nachher suchen. Rechts vom Vorplatz der Kirche mit Kopfsteinpflaster und Granitplatten geht es über eine Treppenanlage hinab zur Brunnenanlage.

...

Die Kirche Sankt Johann liegt an der Wiener Straße, vom Marktplatz kommend rechter Hand vor dem ehemaligen Stiftsspital (Nummer 32) und dem alten « Bruderhaus » des Stifts.

Sie ist urkundlich 1111 zum ersten Mal erwähnt, ist im Kern aber sicher älter. 1285 wurde die gotische Kirche erbaut, 1681 wurde sie barockisiert und der Turm mit einer barocken Haube versehen.

1890-1891 wurde das Gebäude restauriert und mit (den heute in Verwendung stehenden) Kirchenstühlen versehen. Die Quelle wurde in Marmor gefasst. Die letzte Restaurierung erfolgte in den Jahren 1988 bis 1990.

Der barocke Hochaltar ist mit einem Ölbild versehen, das den Tod des heilig Florian zeigt. Links und rechts davon

befinden sich Stuckstatuen des hl. Johannes des Täufers und des heilig Josef.

Die Gotische Steinmadonna stammt aus der Zeit um 1340, sie befindet sich in der rechten Seitennische im Altarraum hinter einem qualitätvollen barocken Gitter. Bei der 1995 abgeschlossenen Restaurierung konnten 5 Fassungen festgestellt werden, wobei die herrliche Fassung von 1750 freigelegt wurde.

Die Kreuzwegstationen wurden vor 1900 geschnitzt, wahrscheinlich von Josef Rindt.

Die Sakristei ist von einem frühbarocken Deckenfresko (um 1680) überwölbt.

...

Die Quelle entspringt in der kleinen Sankt Johann-Kirche und wird von hier in die außerhalb liegende barocke Brunnenanlage geleitet. Aus einer Statue des heilig Florian sprudelt aus seinem Eimer das kostbare Nass. Eine zweite Leitung führt zu einem großen Steinbottich. Das Brunnenbecken ist mit einem Eisenrost abgedeckt, so können Flaschen, aber auch größere Kanister ohne Problem abgestellt und befüllt werden.

### La fontaine de l'église paroissiale

Das Florianibrünndl wird aus einer Quelle in der Kirche gespeist. Vor der Kirche befindet sich eine barocke Brunnenanlage mit der Statue des heilig Florian. Im Mittelalter war das Brünndl Ziel großer Wallfahrten - das Wasser galt als heilkräftig.

Die Quelle in der Kirche wird seit alters her mit der Geschichte des Märtyrers Florian in Verbindung gebracht. An ihr soll sich das Ochsengepann gelabt haben, das im Jahr 304 den Leichnam des heilig Florian von der Enns an den Ort brachte, wo heute das Stift Sankt Florian steht.

...

Die Nachbarn trinken das Wasser « manchmal, aber nicht immer » und beobachten in letzter Zeit wieder steigende Frequenz, sehr viele Leute kommen. Das sehr kalkhältige Quellwasser gilt von altersher als heilkräftig und war im Mittelalter Ziel großer Wallfahrten. Es ist kühl und erfrischt augenblicklich. Die Quelle ist nicht in die Ortswasserleitung der Florianer eingebunden worden, so kommen viele Bewohner mit Kanistern oder ganzen Kisten voller Flaschen, um Heilwasser zu holen, und trotz des Kalkgehalts, so wird versichert und auch von uns wahrgenommen, werden Kaffee und Tee vorzüglich. Die Schüttung ist beachtlich, eine 1-l-Flasche ist in Sekunden voll.

### Les pompiers de Saint-Florian

Bereits im Jahre 1835 bestellte das Stift eine eigene Feuerwache im Falle eines Gewitters. (4 Zimmerleute, 2 Maurer sind beim Portier postiert, wobei die Wartezeit außerhalb der regulären Arbeitszeit finanziell vergütet wird) . Man

könnte diese Feuerwache, welche im Jahre 1837 noch besser organisiert wurde, als sogenannte Pflichtfeuerwehr sehen. Im Jahre 1847 wurde vom Stift Sankt Florian eine pferdebespannte Spritze mit Saugrohr und Lederschläuchen angekauft und die Stiftsfeuerwehr auf freiwilliger Basis gegründet. Sie ist somit die älteste Feuerwehr Oberösterreichs.

**1871** : In der Nacht vom 26. auf 27. März, Brand des Ziegeleistadel. Mangels technischer Mittel und entsprechender Ausbildung konnte der Brand nicht gelöscht werden. Dies war der Anlass, in Sankt Florian eine Marktfeuerwehr zu gründen.

Am 18. Juni ersucht die Gemeindevorsteherung den Chorherrn des Stiftes Engelbert Mühlbacher, Statuten und eine Dienstordnung für die Feuerwehr zu erstellen.

**1872** : Nach Genehmigung der Statuten durch die Kaiserlich und Königlich - Stadthalterei in Linz im Mai erließ Bürgermeister Florian Banhuber einen Aufruf an die Marktbewohner. Er weist auf die Notwendigkeit einer Feuerwehr hin und fordert alle tüchtigen und opferwilligen Männer auf, beizutreten. Wer nicht in der Lage war, sollte durch eine Geldspende seinen Beitrag leisten.

**Am 23. Juni 1872** : Konstituierung der Marktfeuerwehr. 72 Mann hatten sich gemeldet. Erster Hauptmann wurde der Chorherr Engelbert Mühlbacher und sein Stellvertreter der Baumeister Martin Breinesberger. Zur Ausrüstung gehörten eine Saugspritze, ein Wasserwagen, eine Schiebeleiter, fünf Steig- und sechs Dachleitern, eine Wagenspritze, vier Handspritzen, Saugschläuche, 218 meters Normalschläuche, Äxte, Beile, drei Hörner, Blusen und Helme. Die Anschaffung der Löschgeräte wurde durch Spenden, aber auch Theatervorstellungen finanziert.

**1874** : Gründung eines Fonds für die geplante Feuerwehrmusikkapelle.

**1. Juli 1875** : Das Stift überlässt den Hofrichtergarten der Gemeinde zum Bau eines Feuerwehrzeughauses und zur Errichtung eines Turnplatzes.

**21. März 1879** : Die Gründung der Feuerwehrmusikkapelle.

**7. September 1879** : Anlässlich der Eröffnung des Linzer Volksfestes durch den Kaiser blieb der Hofzug in Enns stehen. Die Feuerwehr nahm mit 41 Mann am Empfang des Kaisers teil. Die Feuerwehrmusik war mit 11 Mann vertreten.

**19. Mai 1895** : Bildung des 32. Bezirksverbandes mit der Feuerwehr Enns.

**20. September 1896** : Koordinierung der Marktfeuerwehr und Stiftsfeuerwehr aus praktischen Gründen. (Stiftsfeuerwehr wurde Filialfeuerwehr der Marktfeuerwehr) . Den zweiten Hauptmannstellvertreter stellte die Stiftsfeuerwehr.

**15. Oktober 1896** : Teilnahme am Begräbnis des Komponisten Anton Bruckner.

**1898** : Die Feuerwehr Sankt Florian bildet am Bahnhof Asten - Sankt Florian bei der Durchfahrt des Sonderzuges mit

der Leiche, der in Genf ermordeten Kaiserin Elisabeth, Spalier.

**29. April 1901** : Bildung einer Sanitätsabteilung.

**3. Mai 1901** : Brand im Stiftsmeierhof (Schweinestall) . Große Gefahr für die Wagnerei und den Brauhaustrakt.

An der Rettungsaktion beteiligte sich fast das gesamte Stiftsdienstpersonal, die Marktfeuerwehr sowie die Feuerwehren Enns und Ebelsberg.

**24. Juli 1901** : Gründung der Feuerwehrfiliale Rohrbach.

**15. März 1902** : Auflösung der Feuerwehrmusikkapelle. Die Feuerwehr verpflichtet sich, für den zu gründenden Musikfonds 30 Gulden jährlich zu leisten.

**1906** : Brand eines Strebepfeilers an der Nordseite der Stiftskirche.

Brandursache : Leichtfertige Handhabung einer Benzinlampe beim Löten.

**16. Jänner 1911** : Küchenbrand im Stift - Es verbrannte fast die gesamte Kücheneinrichtung.

Brandursache : Unvorsichtiges Ausschlagen - Reinigung der Pfeife.

**14. April 1914** : Brand in der Stiftstischlerei. Der Brand wurde von der Stiftsfeuerwehr noch rechtzeitig unterdrückt ; leider fiel dabei ein Menschenleben zum Opfer.

Ursache : Unvorsichtigkeit mit einer Benzinlampe.

**31. Juli 1914** : Um 20:15 Uhr musste der Feuerwehrhornist Atzmüller zur Kundmachung der « Allgemeinen Mobilmachung » bei der Johannes-Statue alarmieren.

**5. August 1914** : Bildung einer Rettungsabteilung, Beschaffung von Geräten für den Transport von Verwundeten vom Bahnhof Asten - Sankt Florian zum Krankenhaus.

**28. September 1917** : Die Bezeichnung Feuerwehrkommandant wird auf Wehrführer geändert.

**10. Oktober 1920** : Im Jahre 1920 kam es wieder zur Selbständigmachung der Stiftsfeuerwehr - Lostrennung von der Marktfeuerwehr.

**20. März 1923** : Ankauf einer Motorspritze der Freiwillige Feuerwehr Markt Sankt Florian. Wegen der schlechten Straßenverhältnisse in Sankt Florian wurde von der Beschaffung einer Zugmaschine Abstand genommen.

**1924** : Ankauf eines Rettungswagen (Pferdezug) .

**22. September 1926** : Wegen der Unregelmäßigkeiten bei der Pferdebespannung für die Motorspritze wurde nun doch für die Marktfeuerwehr ein Feuerwehrauto gekauft.

**1927** : Anschaffung einer handbetriebenen Sirene. Sie ist heute noch im Turm am Dach des alten Gemeindegebäudes funktionstüchtig. Dadurch wurde die Alarmierung durch das Läuten der Glocke und durch den Feuerwehrhornisten hinfällig.

**2. Juli 1936** : Übernahme der neuen Motorspritze R25 durch die Stiftsfeuerwehr.

**3. und 4. Juli 1937** : 90 Jahre Bestandsjubiläum der Stiftsfeuerwehr mit Motorspritzenweihe der R50 der FF Markt, großer Schauübung und als Höhepunkt großer Festzug mit 22 Wagen.

**15. Dezember 1937** : In der behördlichen Feuerpolizeiordnung wurden die Feuerwehren aus dem Vereinsgesetz heraus genommen und zu Körperschaften erklärt.

**17. Juli 1938** : Die beiden Feuerwehren Rohrbach und Bruck - Hausleiten werden aufgelöst und der Marktfeuerwehr angeschlossen.

**25. Juni 1939** : Die Stifts- und Marktfeuerwehr veranstalten gemeinsam ein Seefest in Sankt Florian. Großer Erfolg bei einem Besuch von mehr als 2.000 Leuten.

**1. September 1939** : Gründung der HJ - (Hitlerjugend) - Feuerwehrgruppe. Sie war die erste im Raum Linz-Land.

**24. Oktober 1939** : Aus der Freiwilligen Feuerwehr wurde eine Hilfspolizeitruppe. Die braunen Uniformen wurden durch blaue ersetzt, die Farbe der Fahrzeuge und Löschgeräte nun grün. Das Rettungswesen wurde von der Feuerwehr getrennt, trotzdem musste die Marktfeuerwehr den Rettungsdienst weiter ausüben.

**23. Februar 1940** : Die Stiftsfeuerwehr wird für die Dauer des Krieges wieder der Marktfeuerwehr angegliedert.

**26. Dezember 1940** : Vereidigung aller Feuerwehrmänner unter 60 Jahren auf Adolf Hitler.

**1942** : Ende 1942 wurden Frauen als Feuerwehrhelferinnen dienstverpflichtet, da sich der Personalstand infolge Einberufung zum Wehrdienst immer mehr verringerte.

**1944** : Eine überörtliche Einsatzgruppe (OD9) , bestehend aus den Feuerwehren Enns, Sankt Florian, Niederneukirchen, Neuhofen und Sankt Marien, wird gegründet.

**06. Mai 1945** : Einmarsch der amerikanischen Truppen in den Markt und Stift Sankt Florian.

**1946** : Munitionssprengungen im Forstholz verursachen immer wieder Waldbrände. So kam es am 11. Mai 1946 zu einem Waldbrand im Forstholz, wobei 6 Joch Grund = 300rm Holz vernichtet wurden. Bei der Löschaktion waren 17 Feuerwehren im Einsatz.

**28. August 1947** : Brand der Orgelbauwerkstätte im Stift. Diese ist total ausgebrannt.

**19. September 1947** : Auf Anordnung des Landesfeuerwehrkommandos - Einsatz bei Waldbrand am Schafberg.

**1948** : Ein in Sankt Florian verbliebener Schlauchwagen wird von Ingenieur F. Linninger zu einem Tankwagen umgebaut.

**1949** : Im Herbst wurde zwischen dem Feuerwehrdepot und der Stiftsmauer eine beheizbare Garage für das Tanklöschfahrzeug gebaut.

**26. August 1950** : Guss der Pummerin - Vor circa 600 Leuten erfolgte der Anstich. Nach 10 Minuten gab ein Stützbalken der Verdämmung nach, die auf 1.300 Grad erhitzte Glockenspeise floss aus und setzte die Zuschauertribüne in Brand. Die schon seit dem Vortag in Bereitschaft stehende Marktfeuerwehr konnte das Feuer in kürzester Zeit löschen.

**4. September 1950** : 2. Guss der Pummerin.

**1952** : Spalierbildung an der Bundesstraße bei der Durchfahrt der Pummerin nach Wien.

**8. Juli 1954** : Hochwasserkatastrophe durch die Überschwemmung der Donau und des Ipfbaches. Die Marktfeuerwehr stand 8 Tage ununterbrochen im Einsatz in Sankt Florian, Asten und Linz (Bachgasse, Asten Umspannwerk, Linz E-Werk und Viehverwertung) .

Die Stiftsfeuerwehr war bei dieser Katastrophe auch in Linz (Stickstoffwerke, E-Werk) sowie in Goldwörth im Einsatz.

**6. Mai 1956** : Erste Florianifeier der freiwilligen Feuerwehren der Gemeinde Sankt Florian.

**20. Mai 1984** : Eröffnung des Historischen Feuerwehrzeughauses im Meierhof des Stiftes.

**1986** : Landesausstellung « Welt des Barock » im Stift.

**30. April - 02. Mai 1996** : Katastropheneinsatz nach Unwetter. Die Feuerwehr musste Keller auspumpen und Vermurungen beseitigen.

Im Stift Sankt Florian findet in der Zeit von April bis Oktober die Landesausstellung « Vom Ruf zum Nachruf - Anton Bruckner » statt.

### Le « Feuerwehrmuseum »

Stiftstraße 2, 4490 Sankt Florian

Telefon : 07224/4219

Telefon : 0732/770122-300

Mobil : 0650/9550613

Fax : 07224/4219

E-Mail : [fwmuseum.stflorian@aon.at](mailto:fwmuseum.stflorian@aon.at)

Homepage : [www.feuerwehrmuseum-stflorian.at](http://www.feuerwehrmuseum-stflorian.at)

Kontakt : Gisbert Heiserer

Tout ce que l'on peut apprendre sur l'histoire des pompiers se trouve au « Feuerwehrmuseum » aménagé dans une aile de l'abbaye de Saint-Florian. Le matériel historique et les photos du passé prouvent à quel point éteindre un feu se révélait exténuant et dangereux sans l'équipement moderne.

...

Opposite the « Stiftskirche », this is a child's dream of a museum and an ode to Saint-Florian, patron Saint of fire-fighters. The collection comprises historic fire engines, hoses and other paraphernalia.

...

Die Entwicklung des Feuerwehrwesens bestaunen Eltern und Kinder im Feuerwehrmuseum Sankt Florian.

Das Feuerwehrmuseum in Sankt Florian ist in dem barocken Stiftsmeierhof des Stiftes Sankt Florian untergebracht und beherbergt viele historische Feuerwehrgeräte, die Eltern und Kindern die technische und gesellschaftliche Entwicklung des Feuerwehrwesens näher bringen.

Das historische Feuerwehrzeughaus in Sankt Florian zeigt unter anderem handbediente Spritzen, Dampfkraftspritzen, Motorspritzen und pferdebespannte Fahrzeuge, aber auch motorisierte Oldtimer aus den 20er Jahren werden von Eltern

und Kindern bestaunt.

Viele schicke Uniformen und persönliche Ausrüstungsgegenstände wie Helme, Signalinstrumente und Waffen sind ebenfalls Teil der Ausstellung im Feuerwehrmuseum Sankt Florian. Auch Nachbarorganisationen wie die Brandverhütungsstelle für Oberösterreich und die oberösterreichischen Feuerversicherer haben einen Platz in der Ausstellung des Museums bekommen.

Gegen Voranmeldung werden im historischen Feuerwehrzeughaus Sankt Florian auch Führungen angeboten.

...

Das Feuerwehrmuseum Sankt Florian ist im barocken Meierhof des Augustiner-Chorherrenstiftes untergebracht. Das Gebäude hat die Form eines doppelten Vierkanters mit gewaltigen Ausmaßen (84 x 71 Meter). Nach seinem Verfall in den 1960er-Jahren wurde der Meierhof wieder instand gesetzt. Nach der Entscheidung, hier das Oberösterreich Feuerwehrmuseum einzurichten, nahm sich der Verein « Historisches Feuerwehrzeughaus Sankt Florian » 1979 dieses Vorhabens an. 1984 wurde das Museum eröffnet. Der Zugang zur Ausstellung erfolgt über einen kleinen Saal, welcher der Stiftsfeuerwehr Sankt Florian vorbehalten ist. Sie besteht als älteste österreichische Betriebsfeuerwehr seit 1847. Das Museum präsentiert die Entwicklung des Feuerwehrwesens sowohl als technische wie auch als gesellschaftliche Einrichtung. Alte Feuerwehrgeräte wie handbediente Spritzen, pferdebespannte Fahrzeuge, motorisierte Oldtimer sowie persönliche Ausrüstungsgegenstände und Uniformen zeigen die historische Entwicklung. Daneben wird auch auf den aktuellen Stand der Feuerwehrtechnik, des Katastropheneinsatzes, der Brandverhütung und der Feuerwehrindustrie eingegangen. Der Geschichte des Oberösterreich. Feuerwehrverbandes und der Oberösterreich Landes-Feuerwehrschnule, die als erste im deutschsprachigen Raum (1927) gegründet wurde, wird ebenfalls Raum gegeben. Für die Feuerwehren der Städte Linz, Wels und Steyr gibt es eigene Ausstellungsbereiche, die stellvertretend für die fast 1.000 Feuerwehren unseres Bundeslandes vom Wirken der Feuerwehren und des einzelnen Feuerwehrmannes zum Wohle der Gesellschaft berichten.

...

Ein Besuch des Oberösterreich Feuerwehrmuseums vermittelt wertvolle Einblicke in die Tätigkeit der Feuerwehren einst und jetzt.

Das Feuerwehrmuseum Sankt Florian ist im barocken Meierhof des Augustiner- Chorherrenstiftes untergebracht. Das Gebäude hat die Form eines doppelten Vierkanters mit gewaltigen Ausmaßen (84 x 71 Meter). Nach seinem Verfall in den 1960er-Jahren wurde der Meierhof wieder instand gesetzt und durch die Entscheidung zur Museumsgründung durch den Verein « Historisches Feuerwehrzeughaus Sankt Florian » konnte 1984 das Museum eröffnet werden.

Der Zugang zur Ausstellung erfolgt über einen kleinen Saal, welcher der Stiftsfeuerwehr Sankt Florian vorbehalten ist. Sie besteht als älteste österreichische Betriebsfeuerwehr seit 1847. Das Museum präsentiert die Entwicklung des Feuerwehrwesens sowohl als technische wie auch als gesellschaftliche Einrichtung. Alte Feuerwehrgeräte wie handbediente

Spritzen, pferdebespannte Fahrzeuge, motorisierte Oldtimer sowie persönliche Ausrüstungsgegenstände und Uniformen zeigen die historische Entwicklung des Jagdwesens. Außerdem wird auch auf den aktuellen Stand der Feuerwehrtechnik, des Katastropheneinsatzes, der Brandverhütung und der Feuerwehrindustrie eingegangen.

Der Geschichte des Oberösterreich Feuerwehrverbandes und der Oberösterreich Landes-Feuerwehrschnule, die als erste im deutschsprachigen Raum (1927) gegründet wurde, wird ebenfalls Raum gegeben. Für die Feuerwehren der Städte Linz, Wels und Steyr gibt es eigene Ausstellungsbereiche.

...

Das Historische Feuerwehrzeughaus Sankt Florian ist im barocken Stiftsmeierhof des Augustiner Chorherrenstiftes untergebracht. Der Meierhof liegt an der Westseite der Stiftsanlage und hat die Form eines doppelten Vierkanfers, dessen Ausmaße gewaltig sind (Außenabmessung 84 x 71 Meter) . Der beherrschende Bauteil ist der eigentliche Wirtschaftstrakt, dessen Dach 19 meter aufragt. Der Zugang zur Ausstellung erfolgt über einen eigenen kleinen Saal, welcher der Stiftsfeuerwehr Sankt Florian gewidmet ist. Diese besteht als älteste österreichische Betriebsfeuerwehr seit dem Jahre 1847.

Das 1984 gegründete Museum präsentiert die Entwicklung des Feuerwehrwesens sowohl als technische wie auch als gesellschaftliche Einrichtung. Neben vielen historischen Feuerwehrgeräten, wie handbedienten Spritzen, pferdebespannten Fahrzeugen, motorisierten Oldtimern sowie persönlichen Ausrüstungsgegenständen und Uniformen, soll auch dem aktuellen Stand der Feuerwehrtechnik, des Katastropheneinsatzes, der Brandverhütung und der Feuerwehrindustrie Rechnung getragen werden.

Der Geschichte des Oberösterreich Feuerwehrverbandes und der Oberösterreich Landes-Feuerwehrschnule, die als erste im deutschsprachigen Raum (1927) gegründet wurde, wird ebenfalls im Museum Rechnung getragen. Auch für die Feuerwehren der Städte Linz, Wels und Steyr sind eigene Ausstellungsstände vorgesehen, die stellvertretend für fast 1.000 Feuerwehren unseres Bundeslandes vom Wirken der Feuerwehren und des einzelnen Feuerwehrmannes zum Wohle der Gesamtheit berichten sollen.

...

Das Museum ist in einem einzigartigen Bau, dem barocken Meierhof des Stiftes Sankt Florian, untergebracht : Dieser Meierhof wurde 1676-1685 unter Propst David Fuhrmann erbaut, noch vor dem Bau des Stiftes (das heutige Stift wurde zwischen 1686 und 1750 von den Baumeistern Carlo Carlone und Jakob Prandtauer erbaut) . Der Komplex ist ein mächtiger Vierkanter mit einem Innenhof von fast 2.500 Quadratmeter und einem noch größeren Vorhof samt niedrigen Vorbauten. Im Erdgeschoß waren die großen Stallungen untergebracht, darüber befanden sich die Räumlichkeiten zur Lagerung der Futtermittel und des Getreides. Besonders interessant ist der Dachstuhl mit den Gaupen. Die Dachfläche hat 7.200 m<sup>2</sup> und ist mit 220.000 Biberschwanzziegeln gedeckt.

In Oberösterreich galt der Bau als das bedeutendste wirtschaftliche Bauwerk seiner Epoche. Die Stallungen waren selbst

für die Gegend von Sankt Florian riesig. Vor 100 Jahren gab es hier 60 Angestellte, 36 Pferde und 150 Kühe. Im oberen Teil des Gebäudes waren Vorräte (Heu, Stroh, Getreide) gelagert.

Mit den Änderungen in der Landwirtschaft wurden solche Großobjekte überflüssig und das Stift konzentrierte seine Landwirtschaft auf Höfe außerhalb des Ortes. Der Meierhof hatte daher seine ursprüngliche Funktion verloren und verfiel in den 60er Jahren. Vom « Verein zur Erhaltung des barocken Stiftsmeierhofes Sankt Florian » wurde der Meierhof zwischen 1969 und 1979 wieder instand gesetzt. Umfangreiche Investitionen waren nötig, um das Bauwerk wieder in seinen ursprünglichen Zustand zu bringen. Nach der Entscheidung, hier das Oberösterreich Feuerwehrmuseum einzurichten, nahm sich der Verein « Historisches Feuerwehrzeughaus Sankt Florian » 1979 dieses Vorhabens an. Er sorgte für die Adaptierung der Räume für Ausstellungszwecke und die Einrichtung des Museums. Am 20.05.1984 wurde das Museum (I. Etappe) eröffnet.

...

Das Oberösterreichische Feuerwehrmuseum Sankt Florian ist ein Spezialmuseum des Landesfeuerwehrverbandes Oberösterreich. Es befindet sich im ehemaligen Meierhof des Augustiner Chorherrenstiftes Sankt Florian in der Marktgemeinde Sankt Florian.

Das Museum präsentiert das Feuerwehrwesen in Oberösterreich. Es ist das größte Feuerwehrmuseum Österreichs und eines der größten seiner Art weltweit.

Das als Historisches Feuerwehrzeughaus Sankt Florian bezeichnete barocke Museumsgebäude wurde in der zweiten Hälfte des 17. Jahrhunderts errichtet, in den 1970er-Jahren restauriert und steht unter Denkmalschutz.

Der Landesfeuerwehrverband richtete 1929 in der neu eröffneten Linzer Feuerweherschule ein erstes kleines Feuerwehrmuseum ein. In den 1970er-Jahren wurde die Idee eines oberösterreichischen Feuerwehrmuseums in der Zeitschrift der österreichischen Feuerwehren zum Ausdruck gebracht.

Als idealer Standort des Feuerwehrmuseums wurde 1979 Sankt Florian, die Wirkungsstätte des Schutzpatrons der Feuerwehren, des Heilig Florian, erkannt. 1979 wurde der Ende 1968 gegründete Verein zur Erhaltung des barocken Stiftsmeierhofes Sankt Florian in den Verein Historisches Feuerwehrzeughaus Sankt Florian umbenannt. Die 1969 bis 1979 durchgeführte Sanierung von Dach, Baukörper und Fassaden war zu diesem Zeitpunkt abgeschlossen.

Der jeweilige Landes-Feuerwehrkommandant steht seither als Präsident an der Spitze des Museumsvereins. Aufgabe des umbenannten Vereins war der Innenausbau und die Einrichtung des Feuerwehrmuseums. 1984 konnte der erste Teil und 1985 der zweite Teil des Museums eröffnet werden. Bei der Finanzierung entwickelten die 70.000 Feuerwehrleute Oberösterreichs neben weiteren privaten Spendern und der öffentlichen Hand als Fördergeber besondere Initiative. Mit einem Feuerweherschilling und einer Bausteinaktion sammelten sie 1,3 Millionen Schilling, das sind umgerechnet knapp 100.000 Euro, für das Feuerwehrmuseum.

1997 wurde ein Luftschuttkeller eingerichtet, wo die Situation während des Zweiten Weltkriegs bei Luftangriffen nachempfunden werden kann. 2002 erfolgten Umgruppierungen von Ausstellungsobjekten und Erweiterungen der Ausstellungsfläche. 2005 wurde der Eingangsbereich neu gestaltet.

Das Museumskonzept wurde von Fritz Heiserer erstellt. Heiserer stand zusammen mit seinem Unternehmen, der Firma Rosenbauer als Mäzen hinter der Museumsidee. Er stellte dem Museum aus seiner Privatsammlung wesentliche Exponate zur Verfügung. Das Feuerwehrwesen sollte sowohl als technische als auch wirtschaftliche Einrichtung vorgestellt werden. Die seinerzeitigen Initiatoren gingen seinerzeit davon aus, daß sie in Etappen auf einer Ausstellungsfläche von 2.500 Quadratmetern das wohl größte Feuerwehrmuseum der Welt errichten.

Die Ausstellung des Museums erstreckt sich in der Zwischenzeit auf eine Ausstellungsfläche von etwa 3.000 Quadratmetern. Es werden rund 15.000 Exponate ausgestellt. Es ist das größte Feuerwehrmuseum Österreichs und eines der größten seiner Art weltweit. Das Museum ist von Anfang Mai bis Ende Oktober täglich außer Montag geöffnet. Die unterschiedlichen Themenschwerpunkte erschließen sich dem Besucher im Rahmen eines Rundganges.

Die Ausstellungsräumlichkeiten umschließen zwei jeweils etwa 2.500 Quadratmeter große Innenhöfe im ehemaligen, architektonisch als doppelter Vierkanthof angelegten, barocken Stiftsmeierhof. Die Besichtigung der Ausstellungsgegenstände erfolgt im Rahmen eines Rundganges durch 14 der 15 Hallen. Eine Halle dient für Sonderausstellungen, ist über ein offenes Tor in der Eingangshalle erreichbar und nicht Teil des Rundganges.

Das Museum zeigt die Entwicklung des Feuerwehrwesens aus technischer und gesellschaftlicher Sicht. Neben historischen Feuerwehrgeräten wie handbedienten Spritzen, pferdebespannten Fahrzeugen und motorisierten Oldtimern aus den 1920er Jahren wird auch moderne Technik gezeigt. Dadurch wird ein Vergleich zwischen historischer und moderner Löschtechnik ermöglicht.

Uniformen und persönliche Ausrüstungsgegenstände von Feuerwehrleuten ergänzen die Sammlung. Die Exponate aus den einzelnen Zeitabschnitten lassen Schlüsse und Hinweise auf die Stellung der Feuerwehr in der Gesellschaft zu. Dem Thema Brandverhütung wird entsprechend Bedeutung beigemessen.

Schwerpunkte der Ausstellung bilden die Geschichte des Oberösterreichischen Landesfeuerwehrverbandes, der Oberösterreichischen Landes-Feuerweherschule, der Feuerversicherung in Oberösterreich, der Brandverhütungsstelle Oberösterreich und die drei größten Feuerwehren Oberösterreichs aus den Städten Linz, Wels und Steyr. Diese stehen stellvertretend für die historische Entwicklung des Feuerwehrsektors in Oberösterreich.

Das Museum wurde 2009 vom Internationalen technischen Komitee für vorbeugenden Brandschutz und Feuerlöschwesen unter Verwendung der Museumsdefinition des internationalen Museumsrats (ICOM) zertifiziert.

Die Eingangshalle (**Halle 1**) diente bis in die 1950er-Jahre als Meierhofstube.

Die **Halle 2** war ein Kuhstall mit 49 Stellplätzen.

**Halle 4** wurde ehemals als Waschküche, Bäderraum und Garage für die Stiftsbrauerei genutzt.

In **Halle 5** war die Stiftsbrauerei untergebracht.

Die **Hallen 6 und 7** dienten als Lager für Bierfässer.

Der Malzkeller der Brauerei befand sich in **Halle 8**.

**Halle 9** beherbergte die Buchbinderei, wo die Bücher aus der Stiftsbibliothek restauriert wurden.

In den **Hallen 13 bis 15** befanden sich die Stallungen (Mastochsenstall und Jungviehstall) .

### Halle 1

Die erste Halle ist der Eingangsbereich und Standort von Besucherkasse, Buchungsstelle für Führungen und Museumsshop sowie Büro der Geschäftsführung und Gästetoilette.

### Halle 2

Die zweite Halle erreicht man über die Hofdurchfahrt, die den ersten Teil des doppelten Vierkanthofes mit dem zweiten Teil verbindet. Diese widmet sich einerseits der Geschichte des Landesfeuerwehrverbandes sowie den Themen Feuerversicherung und Brandverhütung und andererseits historische Feuerwehrgegenständen und Großgeräten aus dem 18. und 19. Jahrhundert. Dort sind auch Handdruckspritzen und Ausrüstungsgegenstände zum Thema « Feuerwehr in der Gesellschaft » zu sehen.

### Halle 3

Die dritte, deutlich kleinere Halle, ist enthält zahlreiche Vitrinen und Schaukästen, wo in verglasten Schaukästen Ehrenzeichen und Verdienstmedaillen aus verschiedenen Zeitabschnitten der Feuerwehrgeschichte präsentiert werden.

### Halle 4

Die vierte Halle dient der Ausstellung von Motorspritzen und Löschautomobilen aus den Jahren 1923 bis 1938 sowie ein Rettungswagen mit Pferdezug.

### Halle 5

Die fünfte Halle dient sie als Ausstellungshalle für Leitern und Sonderfahrzeuge. Man findet viele historische Holzleitern, die im vergangenen Jahrhundert für Menschenrettungen aber auch zur Unterstützung der Brandbekämpfung verwendet

wurden.

### Hallen 6-7

In den Hallen sechs und sieben werden Feuerwehruniformen, internationale Kupplungen, einige Tragkraftspritzen und Ausstellungsstücke der Wasserwehr zur Schau stellen.

### Halle 8

In der achten Halle sind Löschfahrzeuge aus der Zeit von 1938 bis 1945 zu sehen. Während des Zweiten Weltkriegs waren die Fahrzeuge der Feuerschutzpolizei grün lackiert gewesen. Nicht aus der Kriegszeit stammt das alte Tanklöschfahrzeug 4.000 der Freiwilligen Feuerwehr Sankt Florian. Der Steyr 680 war von 1970 bis 1992 als Einsatzfahrzeug dieser Feuerwehr im Dienst und diente ab 1992 als feuerwehreigener Oldtimer. Im Jubiläumsjahr 2009 wurde das noch immer fahrtaugliche restaurierte Tanklöschfahrzeug als Dauerleihgabe an das Feuerwehrmuseum übergeben.

### Hallen 9-11

In der neunten Halle sind historische internationale Feuerwehruniformen untergebracht und in der zehnten und elften Halle liegt der Fokus der Ausstellung auf den drei größten Feuerwehren Oberösterreichs. Die Ausstellungsstücke der Freiwilligen Feuerwehr Steyr, der Freiwilligen Feuerwehr Wels und der Berufsfeuerwehr Linz wurden dem Museum als Dauerleihgaben zur Verfügung gestellt.

### Halle 12

In Halle 12 werden Sonderausstellungen gezeigt.

Themen bisheriger Sonderausstellungen :

Feuerwehren aus aller Welt (1987) .

Entwicklung des Atemschutzes (1988) .

Feuerwehrjugend in Österreich (1990) .

Florianer Feuerwehren (1993) .

Feuerwehrbezirk Freistadt (1998) .

Feuerwehrbezirk Linz-Land (2000) .

Feuerwehren der Region Passau (2006) .

135 Jahre ungarische Feuerwehren (2006) .

Feuerwehren aus aller Welt (2007) .

50 Jahre Tauchdienst der oberösterreichischen Feuerwehren (2008) .

Atemschutz im Feuerwehrdienst (2011) .

Seit dem Ende des 19. Jahrhunderts werden von den Feuerwehren Atemschutzmasken verwendet. Im Mai 2011 wurde dazu im Feuerwehrmuseum eine dreijährige Sonderausstellung zum Thema « 100 Jahre Atemschutz im Feuerwehrdienst » eröffnet.

Die Entwicklung der Gasschutzgeräte wurde durch Giftgas-Einsätze im Ersten Weltkrieg vorangetrieben. Restbestände dieser Geräte wurden nach dem Krieg für Feuerwehrzwecke umgerüstet. Im Zweiten Weltkrieg wurden dann neue Masken und Filter entwickelt. Es war außerdem üblich, daß in dieser Zeit über dem Bett eine Vollgasmaske griffbereit war.

Aus den militärischen Ledermasken wurden ab 1938 einheitlich die Maskenmodelle GM 30 und GM 38 für Militär, Feuerwehr und Luftschutz eingeführt ; zur Unterscheidung erhielten sie unterschiedliche Farbmarkierungen, um das Militär von den zivilen Einsatzkräften unterscheiden zu können.

Nach dem Krieg wurden die Zweischeibenmasken dann für Feuerwehr und Industrie durch Einscheiben-(« Panorama- »)masken ersetzt. Ab den 50er-/60er Jahren folgt den Einsatzerfordernissen entsprechend die Ausweitung des Atemschutzes auf den « Körperschutz » insgesamt (Hitzeschutzanzüge, Strahlenschutzanzüge) und schließlich Vollschutzanzüge. Ergänzend zeigt die Ausstellung Gasmessgeräte und Wiederbelebungsgeräte.

## Hallen 13-15

Die Hallen dreizehn und vierzehn sind der Ausstellungsplatz für tragbare Feuerlöscher, für Tragkraftspritzen und für Feuerwehrfahrzeuge ab 1946.

Der Meierhof des Stiftes Sankt Florian wurde von 1676 bis 1685 unter Propst David Fuhrmann errichtet. Das Gebäude stellt architektonisch einen doppelten Vierkanthof dar. Die Außenabmessung beträgt 84 x 71 Meter, der Wirtschaftstrakt hat eine Dachhöhe von 19 Metern und die beiden Innenhöfe sind jeweils etwa 2.500 Quadratmeter groß. Im Erdgeschoss waren die Stallungen und darüber die Getreidekammern und Futterlager untergebracht. Das Gebäude galt jahrhundertlang als eines der bedeutendsten wirtschaftlichen Bauwerke in Oberösterreich. Es diente dem Stift bis in die 1950er-Jahre für verschiedene stiftseigene Wirtschaftsleistungen. 1885 beherbergte der Hof 60 Personen, 36 Pferde und 150 Kühe.

Die Dachfläche beträgt circa 7.200 Quadratmeter. Sie wird von 220.000 Biberschwanzziegeln bedeckt. Der Dachstuhl hat zahlreiche Dachgaupen. Mit der erwähnten Dachhöhe von 19 Metern war es der Stiftsmeierhof von Sankt Florian einer der höchsten Meierhöfe Oberösterreichs.

Da in den 1960er-Jahren der Verfall des Gebäudes drohte, wurde unter dem damaligen Landesfeuerwehrkommandanten Karl Salcher 1969 der Verein zur Erhaltung des Stiftsmeierhofes gegründet. Dieser begann umgehend mit der Sanierung des schadhaften Daches. Nach Abschluß der Restaurierung bestanden Überlegungen zur Zweckwidmung des Gebäudes als landwirtschaftliches Museum bis schließlich 1978 der Beschluss zur Errichtung eines Feuerwehrmuseums fiel und schrittweise umgesetzt wurde. Das oberösterreichische Feuerwehrmuseum wurde im rückwärtigen Teil des ehemaligen Stiftsmeierhofes untergebracht.

Bis ins Jahr 2005 erfolgte der Zugang zur Ausstellung über einen kleinen Saal, welcher der Stiftsfeuerwehr Sankt Florian vorbehalten war. Bei dieser handelte es sich um die älteste österreichische Betriebsfeuerwehr, die erst 2005 in die Freiwillige Feuerwehr Markt Sankt Florian eingegliedert wurde.

Im Obergeschoß des Stiftsmeierhof befindet sich in einem etwa 400 Quadratmeter großen Dachbodenraum eine Modellbahn nach oberösterreichischen Vorbildern.

### Le Château d'Hohenbrunn

Aujourd'hui, ce château de style Baroque, construit par Jakob Prandtauer, est devenu le Musée de la Chasse de Haute-Autriche (« Verein Oberösterreichische Jagdmuseum »)

Hohenbrunn I, 4490 Sankt Florian, Österreich.

Téléphone : +43 7224 20083 - 07224/20083 oder 07224/20084

[jagdmuseum@oeljv.at](mailto:jagdmuseum@oeljv.at)

[office@jagdverb-ooe.at](mailto:office@jagdverb-ooe.at)

Gratis Eintritt für alle Jäger mit gültiger Oberösterreich Jagdkarte.

Wir haben seit Ostern wieder für Sie geöffnet und freuen uns auf Ihren Besuch. Gratis Eintritt für alle Oberösterreich. Jäger !

Das Jagdschloß Hohenbrunn ist die barocke Idealisierung des Oberösterreichischen Vierkanthofes. Der Schloßbau im Stil des berühmten Baumeisters Jakob Prandtauer dient einerseits als Museum der Pflege der jägerischen Tradition und andererseits vom oberösterreichischen Landesjagdverband als Bildungs- und Kompetenzzentrum genutzt.

Das modernisierte Jagdmuseum informiert Sie über :

Das Handwerk der über 18.000 oberösterreichischen Jägerinnen und Jäger.

Den Oberösterreichischer Landesjagdverband.

Wildtiere und Jagd aus mehreren Jahrhunderten.

Jagdkultur und historische Waffen.

Natur und Umwelt.

Und vieles mehr.

Die einzigartigen Räume des Museumstraktes mit ihren prachtvollen Stuckdecken und Wandmalereien sowie den wertvollen Exponaten in den Vitrinen und an den Wänden, bieten ein unvergleichliches Ambiente für Ihr persönliches Fest oder Ihre Exklusiv-Veranstaltung im Schloß.

Gönnen Sie sich die einzigartige Atmosphäre dieses Kleinods - und machen Sie Ihre Feier zum Fest der Feste.

...

Das unweit des Augustiner Chorherrenstiftes Sankt Florian gelegene Schloß Hohenbrunn ist der einzige urkundlich nachgewiesene Schlossbau des großen Barockbaumeisters Jakob Prandtauer. Das in den Jahren 1722 bis 1732 im Auftrag des damaligen Probstes Johann Baptist Fördermayr von Sankt Florian erbaute Schloß gilt als die barocke Idealisierung des für die Region zwischen Traun und Enns typischen oberösterreichischen Vierkanthofes. Das schon ursprünglich künstlerisch reich ausgestattete, aber kaum genutzte Schloß verfiel zwei Jahrhunderte hindurch zunehmend und schien nach dem Zweiten Weltkrieg endgültig dem Ruin preisgegeben.

Private Initiative und ein 1961 gegründeter Verein zur Rettung und Erhaltung des Schloßes schafften mit Unterstützung des Unterrichtsministeriums, des Bundesdenkmalamtes und der oberösterreichischen Landesregierung und zum maßgeblichen Anteil der oberösterreichischen Jägerschaft eine erste Sanierung des Hauses. Der Verein konnte das Schloß vom Stift käuflich erwerben und es zum Jagdmuseum einrichten. Als solches wurde es 1967 eröffnet. Mit seiner Fülle an historischen und kunsthistorischen Objekten gilt es als eines der bedeutendsten Jagdmuseen des deutschsprachigen Raumes.

Das Jagdmuseum dient der Pflege der jagdlichen Tradition und der Verbreitung des Verständnisses für das Waidwerk. Anhand von historischen und kunsthistorischen Objekten wie Waffen, deren Zubehör, Bildern und so weiter aus vier Jahrhunderten wird die Entwicklung der Jagd dargestellt.

Schwerpunkte der Sammlung sind :

Eine Sammlung von Jagdporzellan und die jagdkynologische Sammlung des Freiherr von Bistram. Letztere zeigt Hundehalsbänder (Halsungen) in vielen Variationen aus der Zeit von 1580 bis 1804.

Das wohl edelste der im Schloß ausgestellten Barockbilder ist « Die Bärenhatz » des Spezialisten für Tiermalerei Franz Snyders aus Antwerpen (1579-1657) seltene Waffen.

...

Schloß Hohenbrunn wurde in 10-jähriger Bauzeit (1722-1732) von Jakob Prandtauer im Auftrag des Propstes Födermayr errichtet. Es gilt als die barocke Idealisierung des für das Land typischen Vierkanthofes. Födermayr starb noch im Jahr der Fertigstellung. Da seine Nachfolger den Bau eigentlich nicht benötigten, verfiel das Schloß immer mehr. 1961 wurde ein Verein zur Rettung und Erhaltung des Schloßes gegründet. Der Verein erwarb das Schloß und konnte es mit Unterstützung staatlicher Stellen, dem oberösterreichischen Landesjagdverband und nicht zuletzt Spenden der Wirtschaft bis 1965 komplett restaurieren. Es ist Sitz des oberösterreichischen Landesjagdverbandes und beherbergt seit 1979 das oberösterreichische Jagdmuseum.

...

Nach den Annalen des Stiftes Sankt Florian wurde das Schloß über Auftrag des Propstes Johann Baptist Födermayr auf Gründen aus seinem väterlichen Erbe in den Jahren 1722 bis 1732 nach Plänen von Jakob Prandtauer errichtet. Es ist der einzige urkundlich nachgewiesene Schloßbau des berühmten Erbauers der Stifte Herzogenburg, Melk und Sankt Florian und gilt als die barocke Idealisierung des oberösterreichischen Vierkanthofes.

Probst Födermayr starb im Jahre der Vollendung des Schloßes, welches seither keine zweckmäßige Verwendung mehr fand und langsam verfiel.

Verschiedene Erhaltungsbemühungen im 20. Jahrhundert scheiterten infolge der beiden Weltkriege und ihrer Nachwirkungen.

In den Jahren 1949 bis 1957 wurde vom Stift Sankt Florian mit Hilfe des Bundesdenkmalamtes das Dach neu eingedeckt. Weitere Restaurierungsarbeiten scheiterten am Geldmangel.

Im Juli 1961 gelang endlich über Initiative des Bundeskanzleramtes, des Vereins Denkmalpflege in Oberösterreich und des Bezirkshauptmannes von Linz-Land, Hofrat Doktor Kurt Hofinger, im Einvernehmen mit Propst Leopold Hager die Gründung eines Vereins zur Rettung und Erhaltung des Schloßes Hohenbrunn, welcher unter seinem Präsidenten Doktor Alfons Wunschheim das Schloß vom Stift erwarb und es in den Jahren 1962 bis 1967 zunächst aufgrund von Mitgliedsbeiträgen sowie von Spenden der gewerblichen Wirtschaft Oberösterreichs und der Oberösterreich Jägerschaft,

dann mit Subventionen des Bundesministeriums für Unterricht und des Bundesministeriums für Handel und Wiederaufbau, besonders aber der Oberösterreichischen Landesregierung unter Landeshauptmann Doktor Heinrich Gleissner und des Oberösterreichischer Landesjagdverbandes unter Landesjägermeister Leopold Tröls vollständig restaurierte.

Mit Unterstützung des Oberösterreichisches Landesmuseums und der Landesbaudirektion wurde das Museum am 02.09.1967 eröffnet.

...

Das Schloß Hohenbrunn befindet sich auf einer Höhe von 270 Metern im Ort Enzing der Gemeinde Sankt Florian im Bezirk Linz-Land.

Das Schloß ist das ehemalige Jagdschloss des Stiftes Sankt Florian. Es wurde an der Stelle des Geburtshauses von Propst Johann Fördermayr nach Plänen von Jakob Prandtauer von Baumeister Jakob Steinhuber zwischen 1722 bis 1732 errichtet. Propst Fördermayr war ein Bauernsohn aus Pfaffenhofen, der dem Stift Sankt Florian eine Reihe von Prachtbauten bescherte (etwa den Südflügel des Stiftsgebäudes) . Sein Heimathaus, der Fördermayrhof zu Phaffinhovin, ist seit 1071 beurkundet. Ursprünglich stand hier also ein Bauernhof. Der Schlossbau wird als Monumentalisierung eines Vierkanthofes interpretiert. Propst Fördermayr starb 1732 im Jahre der Fertigstellung von Schloß Hohenbrunn ; sein Architekt Jakob Prandtauer war bereits 1726 verschieden.

Der Name des Schloßes Hohenbrunn leitet sich von einem hier zwischen 1719 und 1724 errichteten Brunnenwerk mit einem hohen Wasserturm her, von dem das Stift mit Trinkwasser versorgt wurde. Der Turm in der Mitte der Südfront des Schloßes wurde im ersten Viertel des 19. Jahrhunderts aus Sicherheitsgründen abgetragen.

Am Bau und seiner Ausgestaltung war eine Reihe von begabten Handwerkern und Künstlern beteiligt, so der Stukkateur Franz-Josef Holzinger, der Bildhauer Leonhard Sattler, der 1729 die Statuen der Diana und des Aktaion über dem Eingang gestaltete, der Maler Johann Georg Faistenberger, der Spaliermaler Johann Christoph Heinz, der Stiftstischler Stefan Jegg und der Maler Matthias Müller.

Nach dem Tode des Abtes Fördermayr wurde das Schloß immer seltener genutzt. Bereits 100 Jahre nach Fertigstellung war das Schloß sanierungsbedürftig. An der Wende vom 19. zum 20. Jahrhundert (1875-1927) war hier eine der Orgelwerkstätten Mauracher untergebracht. Schon damals war das Schloß baulich in schlechtem Zustand. Das Kaiserlich und Königlich Ministerium für Kultur und Unterricht forderte 1913 eine hohe Summe für die Ausführung der notwendigen Reparaturen ; aufgrund des Ausbruchs des Ersten Weltkrieges kam es nicht zur Ausführung dieses Vorhabens. 1929 stürzte ein Teil der Decke ein. Nach dem Zweiten Weltkrieg war das Schloß akut vom Verfall bedroht. Im Sommer 1946 begann die Rettung des Schloßes ; so wurde 1949-1957 das Dach neu eingedeckt. 1960 wurde aus dem Schloß ein Gästehaus gemacht. Darauf folgte wieder eine Krisenzeit. 1961 wurde eine Spendenaktion zur Rettung des Schloßes durch das Bundesdenkmalamt und die Kulturabteilung des Landes Oberösterreich eingeleitet. Das Schloß wurde zuerst verpachtet und 1963 verkauft. Durch den 1963 gegründeten Verein zur Rettung und Erhaltung des

Schloßes Hohenbrunn wurde das Schloß schließlich revitalisiert.

Schloß Hohenbrunn ist ein annähernd quadratischer, zweigeschoßiger Vierflügelbau mit Walmdach um einen quadratischen Innenhof. An der Nord- und an der Südfassade befinden sich mit Jagdtrophäen geschmückte, offene Loggien. Im Erdgeschoß waren früher Wirtschafts- und Domestikenräume untergebracht. Im ersten Obergeschoß befinden sich links wohlproportionierte Säle und rechts die Wohnung des Abtes. Im so genannt Venezianischen Zimmer sind die Wände mit Malereien von Segelschiffen versehen. Das Altarbild der Schlosskapelle zeigt Herzog Tassilos jüngsten Sohn Gunther, der auf der Jagd von einem Eber tödlich verwundet wird. Die vordere Loggia erinnert an das Stiegenhaus von Stift Sankt Florian. Über dem Eingang befindet sich neben den erwähnten Monumentalfiguren der Jagdgöttin Diane und Aktaion das Wappen des Stiftes Sankt Florian und das Erbauungsjahr.

Im Aufgang zur nördlichen Loggia sind Lithographien von Josef Anton Strassgschwandner ausgestellt, welche die um 1850 gebräuchlichen Jagdarten zeigen. Es findet sich dort auch eine jagdkynologische Sammlung mit Hundehalsbändern von 1580 bis 1804. Das Schloß ist mit bemerkenswerten Barockbildern ausgestaltet (zum Beispiel Bärenhutz von dem aus Antwerpen stammenden, niederländischen Maler Frans Snyders) . Eine Vitrine enthält Devotionalien, die an Kaiser Franz-Josef I. , der bekanntlich ein leidenschaftlicher Jäger war, erinnern (und andere Jagdsessel, Bergstock, Ischler Stutzen, Tabakdose) . Ein Gewehrschrank aus Schloß Mayerling erinnert an Kronprinz Rudolf von Österreich-Ungarn. In dem Schloß gibt es auch eine Jagdwaffensammlung und eine Porzellansammlung mit Jagdmotiven.

Dem Schloß vorgelagert ist ein langgestrecktes, parallel zum Schloß liegendes Eingangsgebäude (das so genannt Torstöckl) mit einem Wappen, das an die Bauzeit erinnert. Das übergroße Hirschgeweih über dem Portal weist auf die Funktion eines Jagdschlusses hin. Das Eingangsportal ermöglicht eine interessante Perspektive auf das eigentliche Schloß. Zum Schloß führt eine gepflegte Gartenanlage. Über dem Tor zum Torstöckl befindet sich folgende Aufschrift :

« Nachdem das Alt zu schimpff gekommen, den Namen Hoch brün hab ich genommen. »

Abt Fördermayr wollte damit zum Ausdruck bringen, daß « Pfaff » seit Martin Luther zum Schimpfwort geworden war und Pfaffenhofen deshalb in Hohenbrunn umbenannt worden ist.

Heute ist in dem Schloß ein Jagdmuseum untergebracht. Dieses wurde am 2. September 1967 durch Landeshauptmann Gleißner eröffnet. Schloß Hohenbrunn ist Sitz den Oberösterreichischen Landesjagdverbandes und seines Bildungs- und Informationszentrums. Das Schloß kann für Festlichkeiten, Familienfeste und Tagungen gemietet werden. Eigentümer ist der Verein zur Rettung und Erhaltung des Schloßes Hohenbrunn.

...

Schloß Hohenbrunn wurde mit dem dazugehörigen Torstöckl in den Jahren 1722 bis 1732 im Auftrag des Propstes Johann Baptist Fördermayr von Sankt Florian, auf einem Grundstück, das er von seinem Vater geerbt hatte, als Jagdschloß errichtet. Die Pläne lieferte Jakob Prandtauer. Hohenbrunn ist der einzige urkundlich gesicherte Schlossbau des großen österreichischen Barockbaumeisters. Nach seinem 1726 erfolgten Tod vollendete der Stiftspropst Jakob

Steinhueber das Werk. Auch die Namen der sonstigen Künstler sind überliefert. Sie waren meist auch an der Ausgestaltung des Stiftes beteiligt. Franz-Josef Holzinger schuf um 1730 die qualitätvollen Stuckdecken, der Stiftstischler Stefan Jegg die Türen und Fensterstöcke. Markus Müller malte die Blindfenster und die Hirsche auf der Südloggia. Die Statuen der Diana und des Aktäon über dem Hauptportal stammen von Leopold Sattler. Unbekannt sind die Schöpfer der Wandmalereien. Ursprünglich ließ der Ort Pfaffenhofen. In der Mitte der Südfront des Schloßes befand sich ein Turm, in dem sich eine Pumpenanlage zur Wasserversorgung des Stiftes befand. Diese technische Einrichtung führte bald zum Namen « Hochbrunn » und später zum heutigen Hohenbrunn.

**Torstöckl**Der Turm wurde im ersten Viertel des 19. Jahrhundert aus Sicherheitsgründen abgetragen. Propst Fördermayr, der auch für die Errichtung des Südflügels des Stiftes verantwortlich war, starb im Jahr der Vollendung des Schloßes. Sein Nachfolger wurde Propst Johann Georg Wiesmayr, ein Mann der Wissenschaft und nicht der Repräsentation. Hohenbrunn wurde kaum noch benützt, so daß es mehr und mehr vernachlässigt wurde und verfiel. Von 1875 bis 1927 befand sich im Schloß die Werkstätte des Orgelbauers Mauracher. Ein geplanter Abbruch konnte nach dem Ersten Weltkrieg verhindert werden. 1929 stürzte ein Teil der Decke ein. Nach dem Zweiten Weltkrieg wurde zwar ein neues Schindeldach aufgesetzt, doch fehlten die Mittel für eine durchgreifende Restaurierung. Pläne für die Einrichtung eines Gästehauses zerschlugen sich. 1963 gelang es einem zwei Jahre zuvor gegründeten Verein zur Erhaltung des Schloßes, dieses vom Stift Sankt Florian zu erwerben. Nach einer umfangreichen Renovierung wurde 1967 das Oberösterreichische Jagdmuseum im Gebäude eröffnet. Zu seinen interessanten Exponaten gehören und andere eine über 3 meter lange Entenflinte sowie die Abwurfstangen des endenreichsten Rothirsches (44er) , der je in Europa existiert hat. Außerdem dient das Schloß mittlerweile als Sitz des Oberösterreichischen Landesjagdverbandes. Die Repräsentationsräume können für private Feste gemietet werden. Im Festsaal finden gelegentlich Konzerte statt.

Hohenbrunn besticht durch die Ausgewogenheit seiner Proportionen. Das einstöckige Schlossgebäude ist die barocke Idealisierung eines oberösterreichischen Vierkanthofes mit dem Grundriss 36 x 35 meter. In Details wird immer wieder auf die einstige Verwendung als Jagdschloß hingewiesen. Eine gedrungene Sockelzone trägt einen fast doppelt so hohen Oberstock und ein abgesetztes Walmdach. Der Mittelrisalit jeder Fassade springt leicht vor. An der Vorder- und Rückseite zeigt es im ersten Stock mit Jagdtrophäen geschmückte offene Loggien. Die vordere Loggia erinnert stark an das Stiegenhaus des Stiftes Sankt Florian. Der Haupteingang wird von zwei Doppelsäulen flankiert, auf denen die Statuen der Diana und des Aktäon stehen. Über dem Portalbogen ist das Stiftswappen angebracht. Die vier Flügel umschließen einen 9 x 17 meter großen Innenhof. Im Erdgeschoß befanden sich die Wirtschaftsräume sowie die Zimmer für das Personal. Die Wohnräume des Propstes lagen an der rechten Seite des ersten Stocks, während der linke Teil die Repräsentationsräume beherbergte. Im so genannt Venezianischen Zimmer sind die Wände mit Malereien von Segelschiffen versehen. Ein anderer Raum ist mit Jagdszenen bemalt. Das Altarbild der Schlosskapelle zeigt Herzog Tassilos jüngsten Sohn Gunther, der auf der Jagd von einem Eber tödlich verwundet wird. Der gepflegte Garten vor dem Schloß, an dessen Stelle sich einst ein Fasangarten befand, wird vom Torstöckl abgeschlossen. Über dessen Tor hatte Propst Fördermayr die Inschrift anbringen lassen :

« Nachdem das Alt zu schimpff gekommen, den Namen Hoch brün hab ich genommen. »

Damit bezog er sich darauf, daß « Pfaff » seit Luther zum Schimpfwort geworden war und Pfaffenhofen in Hohenbrunn

umbenannt wurde.

Lage : Oberösterreich/Linz-Umgebung - circa 8 kilometer südöstlich von Linz, knapp westlich von Sankt Florian.

### Les « Journées Bruckner » à Saint-Florian (édition 2014)

(John F. Berky.)

While the primary purpose of my trip to Austria was to attend the 2014 « Bruckner-Tag » (Bruckner Days) , it was a great opportunity to renew many friendships, and forge new business partnerships. My traveling companion for the trip was Doctor Michaël Cucka, the Treasurer of the Bruckner Society of America.

The « Bruckner-Tag » , held annually at the Monastery of Saint-Florian, in Austria, has been increasing in the scope of its programs in recent years and with it has come an increase in its audiences. It has been gratifying to watch this cultural event grow.

Much of the surrounding countryside around Ansfelden (the birthplace of Anton Bruckner) and Saint-Florian, appears to be as remote and rural as it was when Bruckner lived here. But just to the north of Bruckner's historic birth house there is a bustling commercial area due to the nearby interchange on the Austrian « Autobahn » . The 2 wings of the highway, the A3 coming from Passau, Germany and the A1 from Salzburg and Graz, Austria merge just before the Ansfelden exit. For those coming to experience the life and work of Anton Bruckner, the clear choice is to move into the timeless regions away from the nearby highway.

Upon arriving on August 20th, we 1st encountered conductor, Remy Ballot rehearsing the Altomonte Orchestra of Saint-Florian in the Adagio of the Bruckner 8th.

After a brief stop at the restaurant at Saint-Florian and some much needed rest, we went to our 1st official event. It was an evening lecture given in the « Sala Terrena » by Elisabeth Meier. The subject was the new book, « Die Bruckner-Bestaende des Stiftes Sankt Florian » , co-authored by Renate Grasberger and Ms. Maier. Both are known for their many publications devoted to the life and work of Anton Bruckner. This new publication is the 1st of 3 that is a catalog of the Bruckner holdings contained within the library at Saint-Florian. Prior to this, researchers did not know precisely what source material was held at the monastery. The program began with a short concert devoted to some of Bruckner's earliest compositions. At the conclusion of Ms. Maier's lecture, the musicians, violinist, Magdalena Kraus and pianist, Elias Gillesberger performed 2 additional works.

Just prior to the concert, I was able to meet with representatives of the « Musikwissenschaftlicher Verlag » and their distribution agent to discuss the possibilities of my offering their scores and publications for sale on my website. News on that topic will be forthcoming.

The following morning, we sat in on a full rehearsal for Friday's Bruckner 8th concert in the « Stiftbasilika » . Given

that the theme of this year's « Bruckner-Tag » was the 8th Symphony, the Thursday evening concert was a performance of the Symphony in the edition by Karl Grunsky for 2 pianos, 4 hands. The mammoth undertaking was skillfully handled by pianists Franz Farnberger and the « Bruckner-Tag »'s musical director, Matthias Giesen.

Friday began with a morning drive to Ansfelden and a visit to the newly renovated Bruckner Museum in the Bruckner « Geburtshaus » (birth house). The museum is rich in materials typical of the time in which Bruckner lived there, but it appears that genuine Bruckner artifacts are housed in other locations. Nevertheless, the planners have done a wonderful job in presenting the composer's life with a clearly defined mission to expose school-aged children to Ansfelden's rich cultural heritage.

The afternoon event was a Symposium which covered three main topics :

A personal and historic view of Saint-Florian by some of its visitors.

A discussion by Yale Professor, Paul Hawkshaw on his research of Bruckner's 8th Symphony which led to the recent publication of the long-awaited Critical Report of the score.

A discussion of Anton Bruckner's somewhat troubled relationship with the Vienna Philharmonic Orchestra.

Conductor, Gerd Schaller, who has given us some excellent and thought-provoking performances and recordings of Bruckner's Symphonies, in recent years, was on hand for the Symposium and for a lively discussion over lunch.

Friday activities culminated with an orchestral concert featuring a performance by the Altomonte Orchestra of Saint-Florian conducted by Remy Ballot. The concert took place in the « Stiftbasilika ». Invited guests listened from the organ loft and Paul Hawkshaw and I had the distinct honour of listening to the concert while sitting on the bench used with the Bruckner Organ. It was a remarkable concert in many ways. The Altomonte Orchestra is actually the Northern Austrian Youth Orchestra and they are an incredible group of young musicians. The conductor for these concerts is Remy Ballot and it is clear that there is a strong bond between conductor and Orchestra. They will go wherever he leads them and he uses several rehearsals (both full and sectional) to take them on a fascinating musical adventure.

Ballot's approach to Bruckner will not be to everyone's taste. He uses the acoustics of Saint-Florian and the willingness of his young musicians to create a massive architectural sound canvas that lasts over 100 minutes and has one looking at the basilika's gloriously painted ceiling as a visual companion. The Orchestra players, as young as they are, produce a sound that fills the hall with a rich robust blend. By the time the evening is over, one cannot escape the feeling that they have just witnessed a musical event. It is an interpretation that will not work in other surroundings and with other performers, but it works here and the forces behind this unique Festival, namely Klaus Laczika, Julian Gillesberger and Matthias Giesen have created an event worthy of Bruckner's name.

Being surrounded by good friends and colleagues simply enhanced the experience.

...

Le Festival des Journées Bruckner à Saint-Florian ([www.brucknertage.at](http://www.brucknertage.at)) est une initiative privée fondée en 1997 par un petit groupe d'admirateurs de Bruckner. Il se déroule chaque année durant une semaine à la mi-août, dans la patrie de Bruckner, au Monastère bénédictin de Saint-Florian, où il est enterré. Il rassemble environ 2,500 Brucknériens venus d'Europe Centrale, de Grande-Bretagne (dont Ken Ward, éditeur du « Bruckner Journal »), des États-Unis (dont John F. Berky, éditeur du plus important site internet consacré à Bruckner : [www.abruckner.com](http://www.abruckner.com)) et d'Australie pour vivre ensemble et s'échanger à propos du message de Bruckner. Contrairement à d'autres Festivals, la direction artistique ne planifie qu'une seule et unique Symphonie de Bruckner, autour de laquelle s'articule le programme de l'année. Au cours de manifestations préliminaires qui l'ouvrent sur des perspectives très différentes de l'œuvre, le public est ainsi préparé à l'apogée du Festival, le concert du vendredi soir à la Basilique abbatiale. Le programme, ritualisé presque à la manière de Bruckner, comprend, entre autres, l'exécution pour 2 pianos de la Symphonie (une forme concertante en vigueur à l'époque de Bruckner et pratiquée régulièrement par ses élèves), un récital d'orgue, une version pour orchestre de chambre, une version pour ensemble de jazz et la création d'une commande, orientée thématiquement vers l'œuvre principale de l'année en cours. Ce concept programmatique vise à encourager la confrontation active avec la musique de Bruckner, la libération des clichés liés aux nombreuses récupérations historique, religieuse, scolastique et politique ainsi que l'affranchissement du préjugé d'inaccessibilité. Et il s'agit d'arracher Bruckner au ghetto stérile que constitue la conservation de la musique Classique qui procède du musée. Par là, il devient possible d'initier l'auditeur impartial à la musique de Bruckner et, en même temps, de faire découvrir aux connaisseurs de Bruckner de nouveaux aspects et expériences auditives. Le Monastère de Saint-Florian, patrie intellectuelle et spirituelle et mausolée d'Anton Bruckner, constitue pour cela le décor incomparable et authentique. L'harmonie entre lieu, compositeur et œuvre est exemplaire dans l'histoire de la musique occidentale. Par le passage du portail du Monastère, le visiteur se transporte dans une atmosphère pratiquement immuable depuis des siècles ; ainsi, à la manière d'un voyage dans le temps, l'architecture, l'ambiance et l'acoustique rendent possibles la perception et l'expérience de la musique au moyen de tous les sens. La motivation de tous les protagonistes (qu'ils soient bénévoles ou non) réside dans leur conviction que Bruckner, médiateur d'un tout supérieur, est en mesure, de par sa musique, de fournir des réponses fondamentales. Bruckner est plus que musique. (Rémy Ballot)

### La formation musicale du jeune Bruckner

Voyant le penchant naturel de son fils pour la musique, Maria Theresia (Helm) Bruckner insistera également auprès des autorités ecclésiastiques pour qu'il aspire à une carrière d'enseignant, tout comme son défunt mari.

Si le catholicisme Romain de Bruckner fut fermement ancré durant son enfance à Ansfelden, il sera certainement renforcé à Saint-Florian. Les salles de style Baroque du monastère deviendront une source de spiritualité et d'inspiration pour le reste de sa vie. Le vaste répertoire autrichien (pré-Classique et Classique) qu'il aura la chance de découvrir se veut une nette progression par rapport à celui de son village natal.

Durant ce séjour initial à Saint-Florian, le jeune Bruckner (récompensé pour ses efforts) reçoit des leçons de chant et

de violon de Franz Gruber, un élève du célèbre Ignaz Schuppanzigh qui reçut sa formation de Ludwig van Beethoven (en plus d'être un grand interprète de ses Quatuors) . La façon de Bruckner de jouer du violon lui valut même une année supplémentaire à Saint-Florian.

Franz Gruber dira de son élève : « Je lui donne des cours de violon puis, du jour au lendemain, il devient organiste ! » (August Göllerich / Max Auer, Volume I, page 136.)

(Ne pas confondre le professeur Franz Gruber avec le jeune Joseph Grub qui, lui, est né en 1855. Ce futur étudiant de Bruckner finira par devenir l'organiste de Saint-Florian, de 1878 à 1904.)

Bruckner entreprendra des leçons de chant (basse continue) auprès de son Supérieur immédiat, le directeur Michaël Bogner, responsable du chœur des petits-chanteurs de Saint-Florian. De même que des leçons d'orgue auprès d'Anton Kattinger, le célèbre titulaire bénédictin de Saint-Florian pour qui l'élève avait le plus grand respect. Ce fut sans doute Kattinger, qui communiqua à l'adolescent sa passion non seulement de l'orgue, mais également de la composition et du piano.

Kattinger sera tellement impressionné par les progrès de l'adolescent de 15 ans qu'il en fera son assistant organiste (à la tribune de l'orgue du chœur) , en accompagnant certaines petites célébrations liturgiques et, souvent, celles du dimanche. Kattinger sera considéré comme le Maître de Bruckner à l'orgue et au piano.

L'excellent organiste titulaire Anton Kattinger, le chef de chœur Michaël Bogner ainsi que les tonneliers étaient des fonctionnaires au service du monastère.

Le jeune Bruckner n'entretenait pas de relations particulières, hors de la classe, avec les membres de la Congrégation. Il faut mentionner que l'école privée du monastère n'existait pas encore à ce moment-là.

Parce qu'il joue très bien du violon, Anton Bruckner sera utilisé comme instrumentiste. Il sera ainsi autorisé à demeurer au monastère de Saint-Florian jusqu'à l'âge de 16 ans. Il complètera son modeste revenu en jouant également un peu partout dans la localité.

Bruckner aborde les études théoriques avec le recueil « Abhandlung von der Fuge » de Friedrich Wilhelm Marpurg. Il se familiarise (en recopiant leurs fugues à la main) avec les musiques de Joseph Leopold Eybler, Michaël et Franz-Joseph Haydn, Wolfgang Amadeus Mozart et Franz Schubert. En dehors la musique d'Antonio Caldara, il n'abordera pas les musiques dites « anciennes » .

### L'héritage de Franz Schubert

La passion de Bruckner pour la musique de Franz Schubert s'explique par le fait que ses œuvres chorales profanes furent souvent exécutées au monastère de son vivant. Cette tradition et cette filiation seront présentes lors des 2 séjours en résidence de Bruckner à Saint-Florian.

On rapporte qu'au cours de l'été 1825, en route pour Bad-Gastein (où il allait écrire la fameuse Symphonie perdue), Franz Schubert fit halte à Saint-Florian, goûta le vin des moines, et se divertit fort des dictons qui couraient sur le Saint-patron du lieu. (Dans la cave du monastère, où l'on déguste le crû renommé de la région, l'animation contraste avec le silence de ces vastes bâtiments.)

Franz Schubert (accompagné de Johann Michaël Vogl) sera parmi les nombreux invités du monastère. Ses œuvres y sont souvent jouées devant un auditoire de connaisseurs depuis que l'un de ses librettistes, Johann Mayrhofer, est devenu un membre de la communauté augustinienne.

« J'ai trouvé mes compositions partout dans la Haute-Autriche. Dans les cloîtres de Saint-Florian et de Kremsmünster, aidé d'un brave pianiste, j'ai joué avec succès mes variations et mes marches à 4 mains. Les variations à 2 mains, tirées de ma nouvelle Sonate, ont surtout fort bien réussi. D'aucuns prétendaient que les touches sous mes doigts devenaient autant de voix mélodieuses ; si cela est vrai, j'en suis bien content, car je ne puis supporter ce maudit tapotement dont les bons pianistes même ne sont pas exempts, et qui ne satisfait ni l'oreille ni le goût. »

Au cours du voyage de Schubert en Haute-Autriche, en 1819, Johann Michaël Vogl était son compagnon de route. Le long du trajet, il y aurait eu de nombreuses rencontres en compagnie de vieux amis ; ce qui signifie la tenue de fêtes musicales. Vogl avait déjà pris les devants. Schubert, lui, quitte le 20 mai pour le village de Steyr afin d'y rejoindre son collègue. Ils ont ensuite visité Linz, Saint-Florian et Steyregg et, le 6 juin, ils arrivent à Gmunden où ils ont séjourné pendant 6 semaines. Il y eut d'autres visites à Linz et à Steyr en plus d'escales à Kremsmünster et Salzbourg. Autour du 10 août, ils se sont arrêtés à Gastein pour un séjour de 2 semaines et demi. En septembre, ils ont passé plus de temps à Gmunden et Steyr et sont retournés à Linz et Steyregg. Vogl a ensuite pris la direction de l'Italie. Quant à Schubert, il était de retour à Vienne le 6 octobre.

### Johann Baptist Mayrhofer

Le poète autrichien Johann Baptist Mayrhofer est né le 22 octobre 1787 à Steyr et est mort le 5 février 1836 à Vienne. Il sera un grand ami de Franz Schubert.

Ce fils d'un procureur fréquente l'abbaye de Saint-Florian de 1806 à 1810. À sa sortie, il étudie à Vienne le droit et la théologie. Il fait la connaissance de Theodor Körner. Dès ses premiers écrits, en 1814, il est victime de la censure du régime de Metternich et vit pauvrement.

En 1814, par l'intermédiaire de Joseph von Spaun, il rencontre en 1814 le compositeur Franz Schubert. Ils partagent un appartement, de 1818 à 1821, près de l'ancien Hôtel-de-ville de Vienne. Schubert met en musique une cinquantaine de ses poèmes. Ils créent ensemble 2 opéras qui ne seront pas présentés du vivant de leurs auteurs : « Die Freunde von Salamanca » (1815) et « Adrast » .

En 1824 paraît un recueil de ses poèmes. En 1829, Mayrhofer publie dans le journal « Neues Archiv für Geschichte »

ses souvenirs sur Franz Schubert mort l'année précédente. En 1836, souffrant d'hypocondrie, il se suicide en se jetant de la fenêtre de son bureau suite à une dépression courte et intense.

...

The Austrian poet and librettist Johann Baptist Mayrhofer was born on 22 October 1787 in Steyr and died 5 February 1836. He is best-known for his close friendship with the composer Franz Schubert.

Mayrhofer was educated and Novitiate in Saint-Florian's Priory Upper-Austria. In 1810, he began to study Jurisprudence and Theology at the University of Vienna, both of which courses he finished. In 1814, he met the young composer Franz Schubert and his friends (Joseph von Spaun and Franz von Schober) .

Mayrhofer wrote a lot of lyric poetry and published it in 1824.

47 Schubert songs and 2 of his Operas are based on Mayrhofer's lyric poems.

As a young man, Mayrhofer had been hopelessly in love with Mina (Wilhelmina Watteroth) , the daughter of Heinrich Watteroth, who was one of Mayrhofer's professors and, for a short time, also his landlord. In his late- years, Mayrhofer (like Schubert) fell in love with a young 15 year old girl, the daughter of his landlord Doctor Strauß. Mayrhofer, who had been a hypochondriac all his life, committed suicide by jumping from the window of his office in Vienna.

...

Johann Baptist Mayrhofer (geboren 22. Oktober 1787 in Steyr ; gestorben 5. Februar 1836 in Wien) war ein österreichischer Dichter und enger Freund des Komponisten Franz Schubert.

Mayrhofer war der Sohn eines Gerichtsprokurators und von 1806-1810 Angehöriger des Stifts Sankt Florian in Oberösterreich. Nach seinem Austritt aus dem Stift studierte er in Wien Rechtswissenschaften und Theologie. Er schloß beide Studien erfolgreich ab. In seiner Studienzeit war er mit dem Schriftsteller Theodor Körner befreundet. Von 1814 bis zum Ende seines Lebens war Mayrhofer als Bücherrevisor beim « Kaiserlich-Königlich Bücher-Revisionsamt » im Rahmen der staatlichen Zensur durch das Metternich-Regime tätig. Auf diesen Broterwerb war er, gegen seine eigentliche politische Haltung, angewiesen.

In Wien lernte er 1814 durch Joseph von Spaun den Komponisten Franz Schubert kennen und lebte mit dem jüngeren Freund von 1818 bis 1821 in einer Wohngemeinschaft im Haus rechts neben dem Alten Rathaus in der Wipplinger Straße. Schubert vertonte 47 Gedichte von Mayrhofer, darunter das bekannte Lied eines Schiffers an die Dioskuren sowie etwa Der zürnenden Diana. Mayrhofer schuf für ihn außerdem die Libretti zu zwei Bühnenwerken, die jedoch zu Lebzeiten der Autoren nicht aufgeführt wurden : Sowohl zum Singspiel Die Freunde von Salamanca (1815) und zur Oper Adrast sind lediglich die von Schubert vertonten Textteile überliefert. Ernst von Feuchtersleben verzichtete darauf, die ihm noch vorliegenden Manuskripte im Rahmen der Edition von Mayrhofer's nachgelassenen Dichtungen zu

veröffentlichen.

1824 erschien eine Sammlung seiner Gedichte. 1829 veröffentlichte er in der Zeitschrift Neues Archiv für Geschichte seine « Erinnerungen an Franz Schubert », durch die einige bemerkenswerte Informationen über Schubert und seinen Freundeskreis überliefert sind. 1836 starb er in Wien durch Suizid infolge eines depressiven Schubs.

### Friedrich Wilhelm Marpurg

Le musicien, chroniqueur, critique, musicographe, éditeur, théoricien et compositeur allemand Friedrich Wilhelm Marpurg est né le 21 novembre 1718, à Altmärkische Wische (Seehof, Wendemark) et est décédé en 1795 à Berlin.

À partir de 1746, Marpurg fit un voyage en France en compagnie d'un général prussien. Ce séjour lui permit d'assimiler totalement le style musical français, au point de faire paraître, vers 1748, un recueil de pièces de clavecin (sous le nom francisé de Marpourg) comprenant 5 suites dans la tradition de François Couperin et de Jean-Philippe Rameau. Ses autres compositions comprennent des sonates (1755), des fugues et des caprices pour orgue ou clavecin (1777). Sa dernière manière illustre le style dit « Galant ».

Marpurg est aussi l'auteur d'écrits théoriques concernant la basse chiffrée, la composition et les principes du clavecin. Dans la version française de son « Anleitung zum Klavierspielen », Marpurg parle de son tempérament inégal et des « Éléments de musique » de Jean-Baptiste le Rond d'Alembert. Il avait des relations souvent tendues dans plusieurs cercles musicaux. 2 « Écoles de Berlin » s'affrontaient au plan de la pensée musicale : celle de Marpurg versus celle de Johann Abraham Peter Schulz et Johann Philipp Kirnberger.

Pendant la dernière partie de sa vie, il devint fonctionnaire du royaume de Prusse (comme directeur de la loterie nationale) ce qui l'éloigna de ses préoccupations antérieures. Marpurg est décédé le 22 mai 1795, à Berlin.

Ses écrits :

Pièces de clavecin, Paris (vers 1748) .

Der kritische Musikus an der Spree (1750) .

Die Kunst das Clavier zu spielen (1750) .

Principes du clavecin (1756) .

Abhandlung von der Fuge (1753) .

Historisch-kritische Beyträge zur Aufnahme der Musik (1754-1778) .

Anleitung zum Clavierspielen (1755) .

Sei Sonate per Clavicembalo, Nuremberg (1755) .

Anfangsgründe der theoretischen Musik (1757) .

Handbuch bey dem Generalbasse und der Composition (1757-1762) .

Anleitung zur Singcomposition (1758) .

Kritische Einleitung in die Geschichte und Lehrsätze der alten und neuen Musik (1759) .

Kritische Briefe über die Tonkunst (1759-1763) .

Anleitung zur Musik überhaupt, und zur Singkunst besonders (1763) .

Die Kunst sein Glück spielend zu machen. Oder ausführliche Nachricht von der italienischen, und nach Art derselben zu Berlin, Paris und Brüssel, errichteten Zahlen-Lotterie zwischen 1 und 90 : mit beygefügtten Planen, sein Geld bey selbiger mit Vortheil anzulegen (1765) .

Friedrich Wilhelm Marpurgs Anfangsgründe des Progressionalcalculs überhaupt, und des figürlichen und combinatorischen besonders, wie auch des logarithmischen, trigonometrischen und Decimalcalculs, nebst der Lehre von der Ausziehung der Wurzeln und der Construction der eckigten geometrischen Körper (1774) .

Versuch über die musikalische Temperatur (1776) .

Fughe e Capricci pel'Clavicembalo ò per l'Organo, Opera Prima, Berlin (1777) .

Legende einiger Musikheiligen (1786) .

Neue Methode allerley Arten von Temperaturen dem Claviere aufs bequemste mitzuteilen (1790) .

...

La vie de Friedrich Wilhelm Marpurg est assez mal connue. Issu d'une famille aisée, il reçoit une éducation très complète, puis dépense toute sa fortune en voyages. En 1746, il est secrétaire d'un général « Bodenburg » (il s'agit sans doute du général Friedrich Rudolph von Rothenburg) à Paris, où il rencontre Voltaire, d'Alembert et Rameau. À partir de 1749, il est à Berlin et participe alors très activement à la vie musicale, avec en particulier la publication de 3 périodiques : « Der kritische Musicus an der Spree » (1749-1750) , « Historisch-kirtische Beyträge zur Aufnahme der Musik » (1754-1762, 1778) et « Kritische Briefe über die Tonkunst » (1760-1764) . Il ne se limite pas à la

critique musicale, mais se consacre également à la composition, à l'édition musicale et à la rédaction d'ouvrages didactiques. Il semble avoir été moins actif à partir de 1763, date à laquelle il obtient un poste à la loterie royale de Prusse, qu'il dirige 3 ans plus tard. Il a composé et édité surtout des pièces pour clavier (sonates, fugues, préludes, chorals) et des chants strophiques (lieder et odes), d'un intérêt plus historique qu'artistique. Il accompagne ces publications d'ouvrages théoriques : « Die Kunst das Clavier zu spielen » (1750), « Anleitung zum Clavierspielen » (1755), « Handbuch bey dem Generalbasse und der Composition » (1755-1758), « Anleitung zur Singcomposition » (1758).

De tendance plutôt conservatrice, il est un fervent admirateur de l'art contrapuntique de Jean-Sébastien Bach (dont il préface une nouvelle édition de l'Art de la fugue, en 1752) et écrit un « Abhandlung von der Fuge » (1753-1754) qui, bien que considéré comme démodé à l'époque, est en fait la 1<sup>re</sup> tentative historique d'analyse globale de cette forme. Il a, d'autre part, le mérite d'introduire en Allemagne les théories françaises sur la musique (en particulier, l'esthétique de Batteux), avec lesquelles il s'est familiarisé lors de son séjour en France. Sa traduction des « Éléments de musique » de d'Alembert (1757) permet aux idées de Jean-Philippe Rameau de se répandre. Ces différentes prises de position lui valent de nombreux adversaires (Johann Philipp Kirnberger, Georg Andreas Sorge). Dans ses périodiques au ton tantôt satirique, tantôt didactique, il aborde, outre les questions déjà signalées, les problèmes du tempérament, du récitatif d'Opéra, et présente diverses biographies de musiciens. Son œuvre constitue ainsi un panorama très complet de l'Allemagne musicale à cette époque, qu'il approfondit par un certain nombre d'ouvrages : « Anfangsgründe der theoretischen Musik » (1757), « Kritische Einleitung in die Geschichte und Lehrsätze der alten und neuen Musik » (1758), « Versuch über die musikalische Temperatur » (1776), « Legende einiger Musikheiligen » (1786).

...

The German music-critic, music theorist, writer and composer Friedrich Wilhelm Marpurg was born on 21 November 1718 in Marpurgsdorf, near Seehausen (Brandenburg), and died on 22 May 1795 in Berlin. He was friendly and active with many figures of the Enlightenment of the 18th Century. He is remembered for his theoretical and critical writings on music.

Little is known of Marpurg's early life. According to various sources, he studied « philosophy » and music. It is clear that he enjoyed a strong education and was friendly with various leading figures of the Enlightenment, including Winckelmann and Lessing. In 1746, he travelled to Paris as the secretary for a General named either Rothenberg or Bodenbergh. There, he became acquainted with important intellectual luminaries, such as the writer and philosopher Voltaire, the mathematician d'Alembert and the composer Jean-Philippe Rameau.

After 1746, he returned to Berlin where he was more or less independent. Marpurg's offer to write exclusively for Breitkopf & Härtel was declined by the firm, in 1757. In 1760, he received an appointment to the Royal Prussian Lotteries, whose director he became, in 1763, receiving the title of War Councillor. His son, Johann Friedrich Marpurg, who later became a celebrated violinist, was born in 1766.

Marpurg's quarrelsome disposition and his enthusiasm for public polemics made him many enemies. Contemporaries

also described him, however, as courteous and open-hearted.

Marpurg published the bulk of his writings on music between 1750 and 1763. After he had attained his lottery position, in 1763, he penned 2 works on this topic but continued to write on wider areas of music.

One of the 1st (and most influential) works of Marpurg was his tract on the Fugue (1753) which is considered one of the oldest sources for the performance practice of Johann Sebastian Bach's « Art of the Fugue ». His « Handbuch bey dem Generalbasse und der Komposition » and the translation of d'Alembert's « Éléments de musique » stand at the beginning of Rameau reception in German harmonic theory. Other works treat questions of instrumental performance, vocal-music, music history and mathematical music theory. His journal projects continued to promote the institution of German music criticism in the wake of Mattheson and Scheibe ; his « Kritische Briefe über die Tonkunst » contains significant contributions to the theory of meter, the esthetics of the ode and other topics of current interest. His manuscript work on the ancient water organ remained unfinished. The scope and unprecedented clarity of Marpurg's writings on music made him the leading German music theorist of the late- 18th Century ; he and his rivals, Kirnberger and Schulz, made-up a distinct « Berlin School » of music criticism and theory.

...

Nothing is known of Marpurg's musical education. In 1746, he was secretary to a Prussian general in Paris, where he met Voltaire and the composer Jean-Philippe Rameau. He later lived in Berlin and Hamburg, devoting himself to writing about music, composing, and editing from 1749 to 1763 ; from 1763 to 1795, he worked for the Prussian State lottery, serving as director from 1766. Particularly important among his works are the « Historisch-kritische Beyträge » (1754-1758) and his introductions to different branches of music, notably the fugue in « Abhandlung von der Fuge » (1753-1754) . These works are valuable to students of 18th Century music history, theory, and practice. Significant as well is his eventual endorsement of instrumental music after his initial disregard for it ; in this, he proved emblematic of his time. His compositions include 6 « Sonaten für das Cembalo » (1756) and « Fughe e caprice » (1777) .

...

Marpurg was primarily a contributor to the history of music through his writings. Interestingly, Marpurg was associated with a number of the encyclopedists including Voltaire and D'Alembert. He was also a composer whose works included a number of lieder (songs) and keyboard pieces. Articles written by Marpurg were published in many magazines and journals, including 3 journals that were written and edited by him. These periodicals included « Der critische Musicus an der Spree » , « Historich-kritische Beytrage zur Aufnahme der Musik » , and « Kritische Briefe über die Tankunst » . His critical manner shifted in the 1760's and 1770's as was consistent with contemporary conventions in Germany. Previously, Marpurg was concerned with the effect that the music had upon an audience and how the music conveyed the material or emotion of and in a particular piece. When the shift occurred, he maintained a critical edge that explored the musical composition itself and the composer's relation to the piece. Marpurg's manuals on keyboard performance and thoroughbass were quite didactic but do not demonstrate of progressive foresight. « Abhandlung von der Fuge » , his primary treatise on the fugue, gives strong evidence that he was an authority on the fugue, writing

this work with authority in an encyclopedic manner (perhaps, due to the influence or friendships with Voltaire and D'Alembert) . Marpurg was an ardent admirer of Johann Sebastian Bach, and the manual on the fugue references numerous works by Bach as the best authority on counterpoint and the fugue. This adds to the historical significance of Marpurg's treatise.

...

Friedrich Wilhelm Marpurg (geboren 21. November 1718 auf dem Seehof in Wendemark (Altmark) ; gestorben 22. Mai 1795 in Berlin) war ein deutscher Musiktheoretiker, -kritiker und -historiker der Aufklärung.

Marpurgs Lebensdaten sind nur unvollständig überliefert. Gesichert ist, daß er in seiner Jugend eine gute Ausbildung genoss und mit Johann Joachim Winckelmann und Gotthold Ephraim Lessing befreundet war. Er studierte ab 1738 Jura in Jena, ab 1739 in Halle (Saale) . Als Student schrieb er ein Pasquill gegen einen alten Magister in Jena und musste daraufhin zuerst nach Holland, dann nach Argentan / Orne in Frankreich flüchten, um einer durch den preußischen König erlassenen Gefängnisstrafe in Spandau zu entgehen. Ab 1748 studierte Marpurg an der Universität in Frankfurt / Oder. Er übernahm im Frühjahr 1749 als Nachfolger von Christian Gottfried Krause (1719-1770) die Stelle eines Sekretärs des Generals Friedrich Rudolf Graf Rothenburg (1710-1751) , durch den er vermutlich die Bekanntschaft von Voltaire, d'Alembert und Rameau machte.

Marpurgs Angebot, exklusiv für Breitkopf zu schreiben, schlug der Musikverlag 1757 aus. Im Jahre 1760 trat er eine Stelle bei der königlichen Lotterie an ; 1763 wurde er zu deren Direktor ernannt und erhielt den Titel eines Preußischen Kriegsrats. 1766 kam in Hamburg sein Sohn Johann Friedrich zur Welt, der später als Geiger Karriere machte.

Marpurgs Streitlust und seine Lust an öffentlicher Polemik brachten ihm viele Feinde ein. Zeitgenossen beschreiben aber auch seine ausgelassene Leutseligkeit und Höflichkeit ; beide Charakterzüge, galanter Umgangston und scharfzüngige Polemik, weisen auf seine Prägung durch die französische Aufklärung. Johann Philipp Kirnberger dagegen, der als mürrisch und menschenfeindlich bekannt war und dem das Schreiben zeitlebens schwerfiel, fasste die endlosen Sticheleien in den kritischen Briefen als persönliche Beleidigung auf.

Der größte Teil von Marpurgs musikalischen Publikationen fällt in die Jahre 1750-1763. Als Direktor der Lotterie tat er sich mit zwei Schriften zur Lottotheorie hervor, fuhr aber auch fort, in größeren Abständen Beiträge zur Musik zu veröffentlichen. Eine der ersten (und einflussreichsten) Arbeiten Marpurgs war sein Fugentraktat : Die Abhandlung von der Fuge enthält unter anderem Beispiele aus Bachs Kunst der Fuge und gilt heute als älteste Quelle für die Aufführungspraxis dieses Werkes (1753) . Das Handbuch bey dem Generalbasse und der Composition sowie die Übersetzung von d'Alemberts Eléments de musique begründeten die Rameauzeption in der deutschsprachigen Harmonielehre. Andere Bücher behandeln Fragen der Aufführungspraxis, Vokalmusik, Musikgeschichte, mathematischen Musiktheorie und vieles mehr. Besonders bemerkenswert sind die Zeitschriftenprojekte, mit denen Marpurg in der Nachfolge von Mattheson und Scheibe die deutsche Musikkritik weiter etablierte und um eine aufklärerische Note bereicherte. In seinen kritischen Briefen über die Tonkunst finden sich bedeutende Beiträge zur Theorie des Takts, zur

Odenästhetik und vielen weiteren Themen. Die Ergebnisse seiner Experimente mit der antiken Wasserorgel sind im Manuskript erhalten. Marpurg wurde durch seine zahlreichen Schriften zu einem der führenden deutschen Theoretiker des späten 18. Jahrhunderts und ist neben Kirnberger, Schulz und Agricola einer der Vertreter einer (in sich zerstrittenen) « Berliner Schule » der Musikkritik und -theorie. Christian Friedrich Daniel Schubart nannte ihn einen « der größten musik Theoretiker in ganz Europa » .

### Joseph Leopold Eybler

Le compositeur autrichien Joseph Leopold Eybler est né le vendredi 8 février 1765, dans une famille de musiciens à Schwechat, près de Vienne. Il est mort le vendredi 24 juillet 1846, à Schönbrunn, près de Vienne. Il est aujourd'hui plus connu pour son amitié avec Mozart que pour ses propres compositions.

Le père d'Eybler était Maître d'école, chef de chœur et fut l'ami de la famille Haydn. Joseph étudia d'abord le piano avec son père, avant d'entrer au Collège de Saint-Stéphane à Vienne, où avaient étudié Franz-Joseph et Johann Michael Haydn : il y est recommandé après avoir interprété un Concerto pour piano, lors d'une visite à Vienne, alors qu'il n'avait que 6 ans.

Il étudia la composition avec Johann Georg Albrechtsberger entre 1776 et 1779. Ce dernier déclara qu'il n'avait jamais rencontré de plus grand génie musical que Mozart. Le chœur et l'école sont fermés temporairement suite à un incendie en 1782. Il entreprend des études de droit à l'Université, mais, sans revenus, il envisage de vivre de la musique. Durant ses années d'apprentissage, son projet est soutenu par l'aide précieuse de Haydn qui, de cousin lointain et ami, devient aussi son protecteur et professeur. En 1797, Haydn recommande 3 sonates pour piano d'Eybler à l'éditeur Artaria.

Eybler devient aussi l'ami de Mozart à l'époque de la création de l'Opéra *Così fan tutte*. Il assure les répétitions et la préparation du chœur.

Après la mort de Mozart, sa veuve, Constanze, lui demande de compléter la partition du « Requiem » . Mais, sans doute par respect pour le génie qui fut son Maître et ami, Eybler interrompit son travail avec le « Lacrimosa » . Constanze confiera ensuite à Süßmayer l'achèvement de l'œuvre.

En 1792, il est nommé directeur de la Karmeliterkirche à Vienne. 2 ans plus tard, il est transféré à la plus prestigieuse Schottenkloster où il passa les 30 années suivantes, jusqu'en 1824, jusqu'au départ à la retraite de Salieri. Eybler obtint aussi des postes à la Cour, grâce à la recommandation de Franz-Joseph Haydn, il y donne des cours dès 1801 et assume la charge de « Kapellmeister » de 1824 à 1833.

L'Impératrice Marie-Thérèse (1772-1807) lui commanda nombre d'œuvres, notamment le « Requiem » en ut mineur (1803) , où l'on reconnaît la marque de Albrechtsberger, de Haydn et de Mozart. En 1810, l'Empereur lui demande d'écrire un grand Oratorio : « Die vier letzten Dinge » sur un texte de Joseph Sonnleithner destiné à l'origine à Franz-Joseph Haydn.

En 1825, il refuse de diriger la Messe en la bémol de Franz Schubert sous prétexte que le style ne conviendrait pas au goût de l'Empereur.

En 1833, alors qu'il dirige le « Requiem » de Mozart, il est victime d'une attaque cardiaque qui l'empêche définitivement de poursuivre sa carrière. Il reçut des décorations académiques et fut anobli en 1825 par l'Empereur, pour services rendus.

Le style des Ires œuvres de Eybler est rattaché à Franz-Joseph Haydn et Wolfgang Amadeus Mozart. On trouve aussi nombre de points de ressemblance avec Johann Michaël Haydn (« Requiem ») . L'œuvre de chambre est d'une grande qualité ce qui lui vaut d'être ré-éditée.

...

Le compositeur autrichien Joseph Leopold Eybler étudia à la Maîtrise de la cathédrale Saint-Étienne de Vienne, puis fut élève de Johann Georg Albrechtsberger (1776-1779) . Protégé par Mozart et Haydn, il fut directeur de la musique à l'église des Carmélites (1792-1794) puis au cloître des Écossais (1794-1824) , professeur de musique à la Cour (1801) , vice-Maître de chapelle impérial, en 1804, et Maître de chapelle impérial comme successeur d'Antonio Salieri, de 1824 à 1833, date à laquelle une attaque l'obligea à se retirer. À la mort de Mozart, ce fut lui qui entreprit de terminer son « Requiem » , mais il abandonna cette tâche et la transmit à Franz Xaver Süssmayr. Il écrivit beaucoup de musique religieuse, dont un « Requiem » en ut mineur (1803) et l'Oratorio « Die vier letzten Dinge » (1810) , au livret à l'origine destiné à Haydn, et des pages instrumentales dont de remarquables quintettes à cordes. Il fut anobli en 1835.

...

The Austrian composer and contemporary of Mozart Joseph Leopold Eybler was born on 8 February 1765 in Schwechat, near Vienna, and died on 24 July 1846 in Vienna.

Eybler was born into a musical family. His father was a teacher, choir director and friend of the Haydn family. Joseph Eybler studied music with his father before attending « Stephansdom » (the cathedral school of Saint-Stephen's Boys College) in Vienna. He studied composition under Johann Georg Albrechtsberger, who declared him to be the greatest musical genius in Vienna, apart from Mozart. He also received praise from Haydn who was his friend, distant cousin and patron.

In 1792, he became choir director at the « Karmeliterkirche » (Carmelite Church) , in Vienna. 2 years later, he moved to the « Schottenkloster » , where he remained for the next 30 years (1794-1824) . Eybler also held Court posts, including that of Court « Kapellmeister » (chapel Master) (1824-1833) . The Empress Marie-Thérèse commissioned many works from him, including the « Requiem » in C minor (1803) .

Through Joseph Haydn, Eybler met Mozart, who gave him some lessons and entrusted him with the rehearsal of his Opera « Così fan tutte ». Eybler also conducted some performances of « Così fan tutte » .

On May 30, 1790, Mozart wrote a testimonial for the young Eybler :

« I, the undersigned, attest herewith that I have found the bearer of this, " Herr " Joseph Eybler, to be a worthy pupil of his famous Master Albrechtsberger, a well-grounded composer, equally skilled at chamber music and the church style, fully experienced in the art of the song, also an accomplished organ and clavier player ; in short, a young musician such, one can only regret, as so seldom has his equal. »

Mozart and Eybler remained friends to the end. As Eybler wrote :

« I had the good fortune to keep his friendship without reservation until he died, and carried him, put him to bed and helped to nurse him during his last painful illness. »

After Mozart's death, Constanze Mozart asked Eybler to complete her husband's « Requiem » . Eybler tried but could not complete the commission, perhaps it is thought, because of his great respect for the music of his friend Mozart. (Franz Xaver Süssmayr completed the task) .

In 1833, Eybler had a stroke while conducting Mozart's « Requiem » and, thereafter, could not fulfill his duties at the Court. For his service to the Court, Eybler was raised to the nobility, in 1835, and was known henceforth as Joseph Leopold, Edler von Eybler. He died in 1846.

Eybler's main compositions were sacred music, including Oratorios, Masses, Cantatas, Offertories, Graduals, and his « Requiem » . His other works include an Opera, instrumental music (especially, his String Quintets) , and songs.

Of special note may be the Clarinet Concerto (HV 160) he wrote most probably for « Mozart's » clarinetist Anton Stadler. A recording of this Concerto by Dieter Klöcker is available on the « Novalis » music label.

HV 1 : Missa Sancti Hermani in C major.

HV 2 : Missa Sancti Michaelis in C major.

HV 3 : Missa Sancti Ludovici in C major.

HV 4 : Missa Sancti Mauritii in C major.

HV 5 : Missa Coronationis Ferdinandi V Regis Hungariae in C major.

HV 6 : Missa Sancti Alberti in C major.

HV 7 : Missa in C major.

HV 8 : Missa Sancti Bennonis in C minor.

HV 9 : Missa Sancti Caroli in C minor.

HV 10 : Missa Sancti Joannis in C minor.

HV 11 : Missa Sancti Wolfgangi in D minor.

HV 12 : Missa Sancti Leopoldi in D minor.

HV 13 : Missa Sancti Ignatii in E-flat major.

HV 14 : Missa Sanctæ Andreæ in E-flat major.

HV 15 : Missa Sanctorum Apostolorum in E-flat major.

HV 16 : Missa Sancti Clementis in E major.

HV 17 : Missa Sancti Josephi in F major.

HV 18 : Missa Sancti Maximiliani in F major.

HV 19 : Missa Sancti Rudolphi in F major.

HV 20 : Missa Sancti Raineri in F major.

HV 21 : Missa Sancti Sigismundi in F major.

HV 22 : Missa Sanctæ Eleonoræ in G major.

HV 23 : Missa Sancti Georgii in G major.

HV 24 : Missa Sanctæ Sophiæ in G major.

HV 25 : Missa pro Sabbato Sancto in G major.

HV 26 : Missa Sancti Ferdinandi in G minor.

HV 27 : Missa Sancti Thaddaei in A-flat major.

HV 28 : Missa Sanctæ Elisabethæ in A minor.

HV 29 : Missa Sanctæ Theresiæ in B-flat major.

HV 30 : Missa Sancti Francisci in B-flat major.

HV 31 : Missa Sancti Theodori in B-flat major.

HV 32 : Missa Sancti Antonii in B-flat major.

HV 33 : Missa Sanctæ Annæ in B-flat major.

HV 34 : Gloria and Incarnatus for Johann Michael Haydn's Missa in D minor.

HV 35 : Kyrie ad Missam in Coena Domini in E minor.

HV 36 : Sanctus in C major.

HV 37 : Requiem in C minor.

HV 38 : (Graduale) Quem tuus amor ebriat in C major.

HV 39 : (Graduale) Cantate Domino in C major.

HV 40 : (Graduale) Omnes de Saba venient in C major.

HV 41 : (Graduale) Sperate in Deo omnis in C major.

HV 42 : (Graduale) Domine Deus omnium creator in C major.

HV 43 : (Graduale) Unam petii in C major.

HV 44 : (Graduale) Per te Dei Genitrix in C major.

HV 45 : (Graduale) Lauda Sion salvatorem in C major.

HV 46 : (Graduale) Os justi meditabitur sapientiam in C minor.

HV 47 : (Graduale) Nocte surgentes vigilemus omnes in D major.

HV 48 : (Graduale) Ecce sacerdos magnus in D major.

HV 49 : (Graduale) Te summe Jesu fontem amoris in D major.

HV 50 : (Graduale) Tua est potentia in E-flat major.

HV 51 : (Graduale) Omni die dic Mariæ laudes in E-flat major.

HV 52 : (Graduale) Pater noster in E-flat major.

HV 53 : (Graduale) Specie tua in F major.

HV 54 : (Graduale) Christus factus est pro nobis in F major.

HV 55 : (Graduale) Benedicam Dominum in omni tempore in F major.

HV 56 : (Graduale) Non in multitudine est virtus tua Domine in F major.

HV 57 : (Graduale) Alma redemptoris Mater in G major.

HV 58 : (Graduale) Victimæ paschali laudes in G major.

HV 59 : (Graduale) Beata gens cuius est Deus in G major.

HV 60 : (Graduale) Peccata dimittis in G major.

HV 61 : (Graduale) Dies sanctificatus illuxit nobis in G major.

HV 62 : (Graduale) Dominus in Sina in sancto in G major.

HV 63 : (Graduale) Tu Domine Pater noster in G major.

HV 64 : (Graduale) Benedictus es in A-flat major.

HV 65 : (Graduale) Ave Maria gratia plena in A major.

HV 66 : (Graduale) Cantate Domino in A major.

HV 67 : (Graduale) Magnificate Dominum mecum in B-flat major.

HV 68 : (Graduale) Exaltate Dominum Deum in B-flat major.

HV 69 : (Graduale) Iste est qui ante Deum in B-flat major.

HV 70 : (Graduale) Justus ut palma florebit in B-flat major.

HV 71 : (Graduale) Bone Deus amor Deus in B-flat major.

HV 72 : (Graduale) Populum humilem salvum in B-flat major.

HV 73 : (Graduale) Alleluia confitemini Domino in B-flat major.

HV 74 : (Graduale) Reges Tharsis et Saba in D major (doubtful) .

HV 75 : (Graduale) Domine cor mundum (doubtful, maybe composed by Oehlinger) .

HV 76 : (Offertory) Nos populus tuus in C major.

HV 77 : (Offertory) Jubilate Deo in C major.

HV 78 : (Offertory) Tui sunt coeli et tua est terra in C major.

HV 80 : (Offertory) Ascendit Deus in C major.

HV 81 : (Offertory) Tres sunt qui testimonium in C major.

HV 82 : (Offertory) Audite vocem magnam dicentem in C major.

HV 83 : (Offertory) Surrexit vere tumulo in C major.

HV 84 : (Offertory) in C major (text missing) .

HV 85 : (Offertory) Terra tremuit et quievit in C minor.

HV 86 : (Offertory) Si consistent adversum me castra in C minor.

HV 87 : (Offertory) Timebunt gentes nomen tuum Domine in C minor.

HV 88 : (Offertory) Domine si observaveris iniquitates in C minor.

HV 88 : (Offertory) Haec est dies qua candida in D major.

HV 90 : (Offertory) Summe Deus te semper laudum in D major.

HV 91 : (Offertory) Jubilate Deo omnis terra in D major.

HV 92 : (Offertory) Fremit mare cum furore in D minor.

HV 92 : (Offertory) Laus sit Deo in excelsis in D major.

HV 94 : (Offertory) Tremet mare in D minor.

HV 95 : (Offertory) Lux est orta in E-flat major.

HV 96 : (Offertory) Ad te o summa bonitas in E-flat major.

HV 97 : (Offertory) Levavi oculos meos in E major.

HV 98 : (Offertory) Ad te levavi animam meam in F major.

HV 99 : (Offertory) Confitebor Domino in F major.

HV 100 : (Offertory) O Maria virgo pia in G major.

HV 101 : (Offertory) Domine Deus salutis meae in G major.

HV 102 : (Offertory) Lauda Sion salvatorem in G major (incorrectly attributed to Eybler ; correctly : Johann Michael Haydn (Offertory) Lauda Sion, MH 215) .

HV 103 : (Offertory) Tecum principium in die virtutis tuae in G major.

HV 104 : (Offertory) Levavi in montes oculos meos in G minor.

HV 105 : (Offertory) Confitebor tibi Domine in A major.

HV 106 : (Offertory) Laudate pueri Dominum in B-flat major.

HV 107 : (Offertory) Reges Tharsis et insulae munera in B-flat major.

HV 108 : (Offertory) Magna et mirabilia sunt opera in B-flat major.

HV 109 : (Offertory) Emitte spiritum tuum in B-flat major.

HV 110 : (Antiphon) Regina coeli laetare in C major.

HV 111 : (Antiphon) Regina coeli laetare in D major.

HV 112 : (Antiphon) Salve Regina in F major.

HV 113 : (Antiphon) Salve Regina in G major.

HV 114 : Te Deum in C major (1807) .

HV 115 : Te Deum in C major (1814) .

HV 116 : Te Deum in C major (1824) .

HV 117 : Te Deum in C major.

HV 118 : Te Deum in D major (1800) .

HV 119 : Te Deum in D major (1819) .

HV 120 : Te Deum in B-flat major.

HV 121 : (Hymn) Veni sancte spiritus in C major.

HV 122 : (Hymn) Alleluia in C major.

HV 123 : (Hymn) Tristes erant apostoli in C minor.

HV 124 : (Hymn) Iste confessor in D minor.

HV 125 : (Hymn) Ecce quo modo moritur justus in F major.

HV 127 : (Hymn) Exultet orbis gaudiis in F major.

HV 128 : (Hymn) Tantum ergo in F major.

HV 129 : (Hymn) Veni sancte spiritus in G major.

HV 131 : (Hymn) Asperges me Domine.

HV 132 : De profundis clamavi in G minor.

HV 133 : Laudate Dominum in A minor.

HV 134 : Miserere in D minor.

HV 135 : Litaniae in F major.

HV 136 : Tibi aeterno Deo haec cantica in G major.

HV 137 : Die vier letzten Dinge.

HV 138 : Die Hirten bei der krippe zu Bethlehem.

HV 139 : Dich Schöpfer sanfter Harmonie.

HV 140 : Il sacrificio.

HV 141 : Die Macht der Tonkunst.

HV 142 : Der Zauberschwert.

HV 143 : Overture to Der Zauberschwert in B-flat major for piano.

HV 144 : (Lied) Ein Weibchen das den ganzen Tag in C major.

HV 145 : (Lied) Es liebt sich so traulich in E-flat major.

HV 146 : (Lied) Ich bin in den Blühmond der Rosen in F major.

HV 147 : (Lied) Von Millionen eine allein in G minor.

HV 148 : (Lied) Ich will nichts von Liebe wissen in G major.

HV 149 : (Lied) Sogleich empfand ich beym Erblicken in B-flat major.

HV 150 : (Lied) Von der treue Arm umwunden in E minor.

HV 151 : Scena ed aria for Coriolan.

HV 152 : Scena ed quartetto for Coriolan.

HV 153 : Vanne torna altro ... Combattero da forte in D major.

HV 154 : Dov'è la sposa mia ... Svenami pur in E-flat major.

HV 155 : Sposa d'Emireno tu sei ... L'ombra incerta in E-flat major.

HV 156 : Die Familie des T. C. Gracchus.

HV 157 : Ouverture in C minor, Opus 8.

HV 158 : Symphony in C major.

HV 159 : Symphony in D major.

HV 160 : Clarinet Concerto in B-flat major.

HV 161 : Divertimento für die Faschingsdienstag in D major.

HV 162 : 12 Minuets with trios for orchestra.

HV 163 : 12 Minuets with trios for orchestra.

HV 165 : 12 Minuets with trios for orchestra.

HV 167 : 12 Minuets for orchestra.

HV 168 : 8 Minuets with trios for orchestra.

HV 169 : 8 Minuets with trios for orchestra.

HV 170 : 7 Minuets with trios for orchestra.

HV 171 : 5 Minuets with trios for orchestra (2 are lost) .

HV 172 : 13 German Dances for orchestra.

HV 173 : 12 German Dances for orchestra.

HV 174 : 12 German Dances with trios for orchestra (lost) .

HV 175 : 12 German Dances for orchestra (lost) .

HV 176 : 8 German Dances with trios for orchestra.

HV 177 : Contredanze con 6 alternativi for orchestra.

HV 178 : 3 Contredances for orchestra.

HV 179 : Eccossè con 6 alternativi for orchestra.

HV 180 : Dances for orchestra.

HV 181 : Polonaise in C major for orchestra.

HV 182 : String Sextet in D major.

HV 183 : String Quintet in E-flat major, Opus 5.

HV 184 : Quintet in D major for viola d'amore.

HV 185 : Quintet in D major for viola d'amore.

HV 186 : String Quintet in D major.

HV 187 : String Quintet in A major, Opus 6, No. 2.

HV 188 : String Quintet in B-flat major, Opus 6, No. 1.

HV 189 : Flute Quintet in D major.

HV 190 : String Quartet in D major, Opus I No. 1.

HV 191 : String Quartet in C minor, Opus 1, No. 2.

HV 192 : String Quartet in B-flat major, Opus 1, No. 3.

HV 193 : String Quartet in E-flat major, Opus 10, No. 1.

HV 193a : String Quartet in E-flat major, Opus 2.

HV 194 : String Quartet in A major, Opus 10, No. 2

HV 194a : String Quartet in A major, Opus 3.

HV 195 : String Quartet in C major, Opus 10, No. 3.

HV 195a : String Quartet in C major, Opus 4.

HV 196 : Variations « Augustin » for String Quartet in G major.

HV 197 : String Trio in C major, Opus 2.

HV 198 : Piano Trio in E-flat major, Opus 4.

HV 199 : Sonata for piano and violin in C major, Opus 9, No. 1.

HV 200 : Sonata for piano and violin in F major, Opus 9 No. 2.

HV 201 : Sonata for piano and violin in B-flat major, Opus 9, No. 3.

HV 202 : Sonata for piano and violin in E-flat major.

HV 203 : Sonata for 2 cellos in G major, Opus 7, No. 1.

HV 204 : Sonata for 2 cellos in D minor, Opus 7 No. 2.

HV 205 : 12 Minuets for piano.

HV 206 : 12 German Dances with trios for piano.

HV 207 : 12 German Dances with trios for piano.

HV 208 : 12 Minuets with trios for piano.

HV 209 : 12 German Dances for piano.

HV 210 : 8 German Dances with trios for piano.

HV 211 : 12 Dances for piano.

HV 212 : 9 Dances for piano « Alexander's Favorit » .

HV 213 : 10 Variations in F major for piano.

HV 214 : 12 Variations in A major for piano.

HV 215 : 12 Variations for piano.

HV 216 : 3 Marches for piano.

HV 217 : 12 Lieder.

HV 218 : (Lied) Auf Weihnacht in E major.

HV 219 : (Lied) Klagtöne in A-flat major.

HV 220 : (Lied) Das Wohltun (lost) .

HV 221 : (Lied) Von allen Sterblichen auf Erden (lost) .

HV 222 : Studies for voice and continuo.

HV 223 : (Lied) Getröstetes Heimweh in E major.

HV 224 : (Lied) Danklied an Gott in E major.

HV 225 : (Lied) Ich will vertrauen in F major.

HV 226 : Auf Brüder auf in B-flat major.

HV 227 : Des Volkes Wunsch in C major.

HV 228 : (Canon) Frau Mutter schönen Namenstag in G major.

HV 229 : (Canon) Des Lebens sich zu freuen in B-flat major.

HV 230 : (Canon) Wann i a Räuscherl hab in B-flat major.

HV 231 : (Canon) Wohin du reisest, sei glücklich.

HV 232 : (Choral) Hymne an Gott in E major.

HV 233 : (Choral) Abendlied an einen Freund in A minor.

HV 234 : (Choral) Leichengesang in A-flat major.

HV 235 : Ode an Joseph Haydn vom Fräulein Gabriele von Baumberg in C major.

HV 236 : Ode an Joseph Haydn vom Fräulein Gabriele von Baumberg in A minor.

HV 237 : (Choral) Freimaurerkantate in F major.

HV 238 : (Choral) Aus dem blühenden Vereine (fragment) .

HV 239 : (Choral) Zufriedenheit mit Wenigen in B-flat major.

HV 240 : Es töne dann in rascher Saiten Sturme in D major.

HV 241 : Arrangement of Mozart's Requiem in D minor.

HV 242 : Arrangement of Haydn's Gott erhalte Franz in G major for orchestra.

HV 243 : Choral after Haydn's Schöpfung (lost) .

HV 244 : Arrangement of Pergolesi's Stabat Mater in F minor.

HV 245 : Arrangement of Weigl's Overture to Nachtigal und Rabe in F major for piano.

HV 246 : Sketches of a Kyrie and a Gloria for a Mass.

HV 247 : Mythological Ballet in E-flat major (fragment) .

HV 248 : String Trio in E-flat major (fragment) .

HV 249 : (Choral) Laßt uns ihr Brüder in F major (fragment) .

HV 250 : (Choral) Der Wanderer in C major (fragment) .

...

Franz-Josef and Johann Michael Haydn were this composer's distant cousins. He is known to have worked with, admired and continued a life-long friendship with Mozart (1787 until Mozart's death) whose « Requiem » Eybler was commissioned to finish. (This of course he did not accomplish ; he was only able to add 10 notes to the soprano line his respect ran so deep ; Süßmayr finished the « Requiem » .) Eybler became the choir director for the Carmelite Church in Vienna and the Court music teacher for Empress Maria Teresia. He became the « Hofkapellmeister » after the death of Antonio Salieri and suffered a stroke while conducting Mozart's « Requiem » . Characteristics of his musical compositions demonstrate the influence of Mozart and Haydn. Vocal compositions by Eybler included Masses, Graduals, Offertories, songs, and instrumental works included Overtures, chamber music, and variations.

...

Joseph Leopold Edler von Eybler (geboren 8. Februar 1765 in Schwechat bei Wien ; gestorben 24. Juli 1846 in Wien) war ein österreichischer Komponist.

Joseph Eybler erhielt seinen ersten Musikunterricht bei seinem Vater, im Alter von sechs Jahren bekam er durch Hilfe des Beamten Josef Seitzer einen Platz im renommierten Knabenseminar Sankt Stephan in Wien, wo schon Franz-Josef und Johann Michael Haydn ihre Ausbildung zum Chorknaben erhalten hatten. 1777 bis 1779 bekam er Unterricht von Johann Georg Albrechtsberger später auch von Joseph Haydn. Ein Studium der Rechtswissenschaft musste er aus finanziellen Gründen aufgeben und sein Leben zunächst als Instrumentallehrer und Musiker bestreiten. Er spielte Orgel, Waldhorn, Viola sowie Baryton und komponierte. Musikalisch wegweisend waren seine Streichquintette. Zu seinen Förderern gehörte neben Joseph Haydn, der ihm am 8. Juni 1790 in einem Zeugnis vorzügliches Talent bescheinigte, auch Kardinal Christoph Anton von Migazzi und Gottfried van Swieten. Vor allem aber Kaiserin Maria Theresia, die ihm eine Anstellung als Hof-Musiklehrer vermittelte.

Er war befreundet mit Wolfgang Amadeus Mozart, der ihn im Mai 1790 in Schwechat besuchte und Eybler ein Zeugnis ausstellte. Die Witwe Mozarts erteilte ihm 1791 zunächst den Auftrag zur Vollendung des fragmentarischen Requiems, das aber letztlich von Franz Xaver Süßmayr fertiggestellt wurde. Eybler wurde 1792 Chordirektor bei den Karmeliten, anschließend (1794 bis 1824) im Schottenstift in Wien.

Im Jahr 1804 wurde Eybler zum Vizehofkapellmeister neben Antonio Salieri ernannt. Am 27. Oktober 1806 heiratet er Theresia Müller (1772-1851) . Dieser Ehe entstammen zwei Kinder, Tochter Theresia (1806-1809) und Sohn Josef (1809-1856) , der am 22. Mai 1843 Maria Edle von Simonyi heiratet. Nach der Pensionierung Salieris 1824 übernahm Eybler

das Amt des Hofkapellmeisters. Am 23. Februar 1833 erlitt Eybler während einer Aufführung des Requiems von Mozart einen Schlaganfall, welcher zu einer bleibenden Lähmung führte. Wegen seiner Verdienste als Leiter der Wiener Hofkapelle und als Komponist wurde er 1835 geadelt.

Er verstarb im Alter von 81 Jahren in Wien und wurde am Allgemeinen Währinger Friedhof beigesetzt. Nach der Schließung des Friedhofs wurde sein Leichnam enterdigt und 1953 auf dem Pfarrfriedhof « Klein-Schwechat » am Alanovaplatz in Schwechat wieder beerdigt. Im Jahr 1894 wurde in Wien Döbling (19. Bezirk) die « Eyblergasse » nach ihm benannt. Am Geburtshaus des Komponisten am Hauptplatz 5 in Schwechat wurde 1922 eine Gedenktafel mit Porträtrelief angebracht, die 1971 erneuert wurde.

Werke :

L'Épée enchantée (Das Zauberschwert) , Oper, Wien (1790) .

Die Hirten an die Krippe zu Bethlehem, Oratorium (1794) .

Die vier letzten Dinge, Oratorium (1810) .

Requiem (1802) .

Konzert für Klarinette und Orchester in B-Dur.

### Franz-Josef Seraph Aumann

Anton Bruckner aborde aussi la musique du compositeur autrichien de Saint-Florian Franz-Josef Seraph Aumann (ou Auman ; ou Aumon) né le 24 février 1728 à Traismauer, en Basse-Autriche, et mort le 30 mars 1797 à Saint-Florian. Avant que sa voix ne mue, il a chanté dans le même chœur viennois que Johann Michaël Haydn et Johann Georg Albrechtsberger, 2 compositeurs avec qui il échangera plus tard des partitions. Il n'est donc pas surprenant que certaines de ses œuvres aient été attribuées, par erreur, à Haydn. Sa « Missa profana » (la satire d'un mauvais Maître d'école qui souffre de bégaiement, en plus de mal chanter) était autrefois attribuée à Wolfgang Amadeus Mozart. En 1757, Aumann fut ordonné prêtre de l'Ordre des Augustins au monastère de Saint-Florian et y demeurera pour le reste de sa vie. Aumann disait occasionnellement la Messe en plus d'en préparer. La musique de Aumann monopolisait le répertoire du monastère de Saint-Florian au 19e siècle et Anton Bruckner s'en est prévalu pendant ses études de contrepoint. Il se concentrera, en grande partie, sur ses répons du temps de Noël et l'Ave Maria en ré majeur. L'œuvre de Aumann comprend aussi de la musique instrumentale dont des Quintettes à cordes composés au début de sa carrière.

...

The Austrian composer Franz-Josef Aumann (Auman, Aumon) was born on 24 February 1728 in Traismauer, Lower-

Austria, and died on 30 March 1797 in Saint-Florian. Before his voice broke, he sang in the same Viennese choir as Johann Michael Haydn and Johann Georg Albrechtsberger, composers with whom he, later in life, traded manuscripts. In view of this circulation, it is not surprising that some of his music has been incorrectly attributed to Haydn. However, his « Missa Profana », satirizing the stuttering and bad singing of a school Master, was once attributed to Wolfgang Amadeus Mozart.

Aumann was ordained a priest in the Augustinian Order in Saint-Florian, in 1757, essentially staying there for the rest of his life. He said Mass occasionally but wrote lots of Mass settings.

Aumann's music was a large part of the repertoire at Saint-Florian in the 19th Century, and Anton Bruckner availed himself of this resource for his studies of counterpoint. Bruckner focused a lot of his attention on Aumann's Christmas responsories and an Ave Maria in D major. Aumann's œuvre also includes instrumental music, such as some of the earliest String Quintets.

...

Österreichischer Komponist Franz-Josef Aumann (auch : Aumon, Auman) geboren 19. März 1728 in Traismauer, Niederösterreich ; gestorben 30. März 1797 in Sankt Florian.

Franz-Josef Aumann war Sohn eines Schulmeisters und Organisten. Zu seinen frühen Freunden als Hofsängerknabe gehörten Johann Michael Haydn und Johann Georg Albrechtsberger.

1753 trat er in das Chorherrenstift Sankt Florian ein und wurde dort 1755 zum Regens chori ernannt. In Wien erhielt er Generalbassunterricht bei Giovanni Boog. Er widmete sich mit besonderer Liebe und Sorgfalt der Pflege geistlicher und weltlicher Musik im Stift und übte durch seine zahlreichen Kompositionen weitreichenden Einfluss auf die österreichische Kirchenmusik aus.

Er schrieb in erster Linie Kirchenmusik, die und andere noch Elemente der Barockmusik aufweist. Zu seinen Werken gehören Messen, Psalmvertonungen, Requiem, aber auch Singspiele, Divertimenti und andere Instrumentalstücke (und andere Sinfonien) .

Mit seiner Musik stand er unter dem Einfluss der venezianischen und neapolitanischen Schule sowie der Wiener Klassik. Im 19. Jahrhundert noch sehr bekannt und unter anderem von Anton Bruckner, der 1848 bis 1855 als Stiftsorganist an Sankt Florian wirkte, hochgeschätzt, geriet er später weitgehend in Vergessenheit.

Missa ex F (Orgelsolomesse) für vierstimmigen Chor (Soli) und Orgel (Instrument ad libitum) .

Seid fröhlich, ihr Schäfer (Chorus Pastoralis) .

Requiem für Sopran, Alt, Baß, (dreistimmigen Chor) , zwei Hörner, zwei Violinen und Basso continuo.

## Johann Georg Albrechtsberger

Johann Georg Albrechtsberger fut lié à Mozart et devint le maître de Beethoven. Son Traité de composition et sa Méthode de piano ont assuré sa célébrité. Son œuvre comprend en outre des préludes et fugues pour orgue, une abondante musique de chambre et plusieurs messes.

Sans oublier un autre compositeur de Saint-Florian que Bruckner admire : Johann Georg Albrechtsberger né le 3 février 1736, à Klosterneuburg et mort le 7 mars 1809, à Vienne. Futur organiste à la Cour Impériale et Maître de chapelle de la cathédrale Saint-Étienne de Vienne, Albrechtsberger fut l'ami de Franz-Joseph Haydn, de Wolfgang Amadeus Mozart et le Maître de Beethoven. Il a composé beaucoup de musique religieuse dont 26 Messes, des Oratorios, des Motets, un très beau « Te Deum », des préludes et fugues pour orgue, de la musique de chambre, de nombreux Concertos pour guimbarde (après avoir rencontré un musicien particulièrement doué avec cet instrument) et des ouvrages théoriques.

Sa contribution la plus importante à la musique tient probablement dans ses écrits théoriques. En 1790, il publia à Leipzig un traité de composition dont la 3<sup>e</sup> édition parut en 1821. Une compilation de ses écrits sur l'harmonie en 3 volumes fut éditée par les soins de son élève Ignaz von Seyfried (1776-1841) en 1826. Il en fut tiré une traduction en anglais par Novello, en 1855. Son style de composition est inspiré par le contrepoint tel que décrit dans son « Gradus ad Parnassum » par Johann Joseph Fux, l'un de ses lointains prédécesseurs en tant que Maître de chapelle de la cathédrale Saint-Stéphane à Vienne.

...

The Austrian musician Johann Georg Albrechtsberger was born on 3 February 1736 at Klosterneuburg, near Vienna, and died on 7 March 1809 in Vienna.

He originally studied music at Melk Abbey and philosophy at a Benedictine seminary in Vienna and became one of the most learned and skillful contrapuntists of his age. Albrechtsberger's earliest classmates included Johann Michael Haydn and Franz-Josef Aumann. After being employed as organist at Raab, in 1755, and Maria Taferl, in 1757, he was appointed « Thurnermeister » back at Melk Abbey. In 1772, he was appointed organist to the Court of Vienna and, in 1792, « Kapellmeister of Saint-Stephen » 's Cathedral.

His fame as a theorist attracted to him in the Austrian capital a large number of pupils, some of whom afterwards became eminent musicians. Among these were Johann Nepomuk Hummel, Ignaz Moscheles, Josef Weigl (1766-1846) , Ludwig-Wilhelm Tepper de Ferguson (1768 - after 1824) , Antonio Casimir Cartellieri, Ludwig van Beethoven, Anton Reicha and Franz Xaver Wolfgang Mozart. Beethoven had arrived in Vienna in 1792 to study with Joseph Haydn but quickly became infuriated when his work was not being given attention or corrected. Haydn recommended his friend Albrechtsberger, with whom Beethoven then studied harmony and counterpoint. On completion of his studies, the young student noted, « Patience, diligence, persistence, and sincerity will lead to success. », which reflects upon Albrechtsberger's own compositional philosophies.

When Beethoven was finished studying with Albrechtsberger, he decided to get a few more tips and pointers, so to speak, from Haydn. From there, Beethoven possibly studied with Antonio Salieri, but this is unknown as a fact. It is also quite possible that Beethoven went-off on his own to make a living, and only then returned after he had a stable career.

Albrechtsberger died in Vienna on March 7, 1809, less than 3 months before Josef Haydn. His grave is in Saint-Marx cemetery. His status in musical history rests mainly on his theoretical writings and his knowledge of counterpoint.

His published compositions consist of Preludes, Fugues and Sonatas for the piano and organ, String Quartets ; but the greater proportion of his works, vocal and instrumental, exists only in manuscript. They are in the library of the Vienna « Gesellschaft der Musikfreunde » . Around 1765, he wrote at least 7 Concerti for jew's harp and strings (3 survive in the Hungarian National Library, in Budapest) . They are pleasant, well written works in the galant style. One of his most notable works is his Concerto for alto trombone and orchestra in B $\flat$  major. As the trombone has few works dating back to the Classical period, his Concerto is often highlighted by the trombone community.

He also wrote a Concerto for the mandola, Opus 27, written positively about in the 1914 book « The Guitar and Mandolin » .

Probably the most valuable service he rendered to music was in his theoretical works. In 1790, he published at Leipzig a treatise on composition, of which a 3rd edition appeared in 1821. A collection of his writings on harmony, in 3 volumes, was published under the care of his pupil Ignaz von Seyfried (1776-1841) , in 1826. An English version of this was published by Novello, in 1855. His compositional style derives from Johann Joseph Fux's counterpoint, who was « Kapellmeister » at Saint-Stephen's Cathedral (1713-1741) , a position that Albrechtsberger would hold 52 years later. A continuous thread can be traced from his teaching through that of his pupil Anton Reicha, who went on to become the 1st Professor of Counterpoint and Fugue at the Paris Conservatoire, from 1818 to his death in 1836, and who, in turn, reached a wide audience through both his own teaching and his theoretical writings, which were standard reference at the Conservatoire for most of the 19th Century and translated into German by Carl Czerny.

...

The Austrian musician, Master of musical theory Johann Georg Albrechtsberger was the teacher of Johann Nepomuk Hummel and Ludwig van Beethoven.

Johann Georg Albrechtsberger began his musical career at the early age of 7 as a choir boy with the Augustinians in Klosterneuburg, where he also studied the organ and composition. The pastor of Saint-Martin's, Klosterneuburg, observing the boy's talent and his remarkable industry, and being himself an excellent musician, gave him the 1st lessons in thoroughbass, and even had a little organ built for him. Young Albrechtsberger's ambition was so great that he did not even rest on Sundays and holidays. To complete his scientific and musical studies, he repaired to the Benedictine Abbey at Melk (from 1749) . Here, his beautiful soprano voice attracted the attention of the future

Emperor Leopold, who on one occasion expressed his high appreciation and presented the boy with a ducat. The library at Melk gave him the opportunity to study the works of Antonio Caldara, Johann Joseph Fux, Giovanni Battista Pergolesi, Georg Friedrich Händel, Johann Gottlieb Graun. He also studied philosophy at a Benedictine (Jesuit) seminary in Vienna (1754) and became one of the most learned and skillful contrapuntists of his age. His profound knowledge of music gave him a high rank among theorists.

Having completed his studies, Johann Georg Albrechtsberger became organist at the Melk cathedral, where he remained for 12 years. He next had charge of the choir and organist at Raab, in Hungary (1755), and at Mariatfel (1757), and back in Melk (1759-1765). Subsequently, in 1765, he went to Vienna having been named choir director of the church of the Carmelites. Here, he took lessons from the Court organist, Mann, who was highly-esteemed at that time. Mann became his friend, as did also Franz-Josef and Johann Michael Haydn, Florian Leopold Gassmann, and other excellent musicians. In 1772, he obtained the position of 2nd Court organist (and, in 1792, promoted to 1st organist) in Vienna, which Emperor Joseph had promised him years before. This position he held for 20 years. He became Assistant « Kapellmeister » at Saint-Stephen's Cathedral, in 1791, where he was promoted to « Kapellmeister » in 1793.

Albrechtsberger's fame as a theorist attracted to him in the Austrian capital a large number of pupils, some of whom afterwards became eminent musicians. Among them were Johann Nepomuk Hummel, Joseph Eybler, Ignaz Moscheles, Josef Weigl (1766-1846), Ludwig van Beethoven and others. Beethoven had arrived in Vienna, in 1792, to study with Haydn but quickly became infuriated when his work was not being given attention or corrected. Haydn recommended his friend Albrechtsberger, with whom Beethoven then studied harmony and counterpoint (1794-1795). On completion of his studies, the young student noted, « Patience, diligence, persistence, and sincerity will lead to success. », which reflects upon Albrechtsberger's own compositional philosophies. The Swedish Academy of Music at Stockholm made him an honorary member in 1798.

Johann Georg Albrechtsberger will probably always hold a high-rank among musical scientists, his treatise on composition especially will ever remain a work of importance by reason of its lucidity and minuteness of detail. He composed nearly 300 church works, around 300 keyboard works (mainly organ) and over 240 various other works. His many church compositions, on the other hand, while technically correct and ornate, are dry, and betray the theorist. Of his compositions, only 27 are printed; of the unpublished remainder, the larger part is preserved in the library of the « Gesellschaft der Musikfreunde » in Vienna. His published compositions consist of Preludes, Fugues and Sonatas for the piano and organ, String Quartets. His compositional style derives from Johann Joseph Fux's counterpoint, who was « Kapellmeister » at Saint-Stephen's Cathedral (1713-1741), a position that Albrechtsberger would hold 52 years later. Around 1765, Albrechtsberger wrote at least 7 Concerti for Jew's harp and strings (3 survive in the Hungarian National Library, in Budapest). They are pleasant, well written works in the galant style. One of his most notable works is his Concerto for alto trombone and orchestra in B $\flat$  major. As the trombone has few works dating back to the Classical period, his Concerto is often highlighted by the trombone community.

Probably the most valuable service he rendered to music was in his theoretical works. As a highly-influential composition teacher, he published in 1790 at Leipzig his famous Treatise on composition, a clearly written and

accessible work in which he formulated 18th Century theory, of which a 3rd edition appeared in 1821. His complete works on thoroughbass, harmony and composition were published, in 3 volumes, by his pupil, Ignaz Von Seyfried (1776-1841) , in 1826. An English version of this was published by Novello, in 1855.

...

Johann Georg Albrechtsberger gave lessons to Beethoven and succeeded Mozart, at the latter's request, as assistant to the « Kapellmeister » of Saint-Stephen's Cathedral in Vienna, with right of succession, a promotion realised 2 years after Mozart's death, in 1793. He won contemporary distinction as an organist, composer and teacher, and displayed a particular Mastery of counterpoint, reflected in his own 240 fugues and in the later work of his pupil Beethoven.

Albrechtsberger published an enormous quantity of fugues and preludes and fugues, many for either organ or harpsichord. He left some 278 keyboard works, which, in general, show his technical skill.

Equally prolific in chamber music for various groups of instruments, Albrechtsberger based many of his instrumental compositions on the church sonata of the Baroque period, with its contrapuntal content.

While Albrechtsberger's 4 Symphonies may be forgotten, his Concertos for jew's harp have occasionally made their way into the modern trumpet repertoire. He also wrote Concertos for trombone, for harp and for organ.

...

Albrechtsberger is a rare example of an immensely prolific composer and celebrated performer whose work as an inspired teacher overshadowed his own musical accomplishments. This was a time of transition the Baroque style to the Classical world of Mozart, Haydn and Beethoven. Essentially, Albrechtsberger is more esteemed for the standards he set than for his large (over 600 works) œuvre. According to Haydn, Albrechtsberger was the best composition teacher in Vienna ; he was a friend of Mozart, and Beethoven studied with him from 1794 to 1795.

From the age of 7, Albrechtsberger was a choir boy with the Augustinians in Klosterneuburg, where he studied organ and composition. In 1765, he settled in Vienna and, after a series of posts as organist, became assistant « Kapellmeister » at Saint-Stephen's Cathedral, in 1791. On Mozart's recommendation, he was made « Kapellmeister » , in 1793.

From 1772 onwards, Albrechtsberger composed 284 church works, 278 keyboard works (mainly organ) and over 240 for other instrumental combinations. The instrumental compositions, both sacred and secular, helped build a bridge between earlier polyphonic and later styles. The vocal works, including Oratorios, are developed in original ways from Baroque church sonatas.

Albrechtsberger's influence as a teacher extended to the great Austrian composers of his time. His ideas were presented in his famous Treatise on Composition (1790) , a clearly written and accessible work in which he formulated 18th Century theory. His arrangements of the works of many important composers, from Palestrina to Mozart, link, so to

speak, the Renaissance with Classicism.

...

Johann Georg Albrechtsberger (geboren 3. Februar 1736 in Klosterneuburg, Niederösterreich; gestorben 7. März 1809 in Wien) war ein österreichischer Musiktheoretiker, Komponist und vor allem gelehrter Kontrapunktist.

Sein Vater war Landwirt und Fuhrwerker. Mit sieben Jahren wurde Johann Georg Sängerknabe im Stift Klosterneuburg, lernte Orgel und die Anfangsgründe der Musiktheorie. Mit 13 Jahren kam Albrechtsberger 1749 als Chorknabe an das Stiftsgymnasium Melk. 1753 ging er nach Wien, um dort am Jesuitenseminar Philosophie zu studieren. Dort schloß er Freundschaft mit Johann Michael Haydn, über ihn lernte er auch dessen Brüder Joseph Haydn kennen.

In den Jahren 1755 bis 1757 wirkte Albrechtsberger als Organist in Raab (Győr). Anschließend berief man ihn für zwei Jahre in gleicher Funktion an die Wallfahrtskirche Maria Taferl. 1759 kehrte er als Organist nach Melk zurück. 1766 musste er nach einem Zwischenfall Melk verlassen, war wieder in Raab und ab 1768 als Organist und Orgelbauer in Wien. 1770 wurde er Organist bei Sankt Stephan und 1771 Regenschori der Karmelitenkirche. 1772 berief ihn Kaiser Joseph II. als 2. Hoforganisten zu sich nach Wien.

Am 9. Mai 1791 wurde Wolfgang Amadeus Mozart unentgeltlich als Adjunkt des Domkapellmeisters Leopold Hofmann angestellt. In seinen letzten Lebensmonaten wünschte sich Mozart (gestorben 5. Dezember 1791) Albrechtsberger als Nachfolger als Kapellmeister-Adjunkt am Stephansdom. Nach dem Tod von Leopold Hofmann 1793 übernahm Albrechtsberger auch dessen Amt als Domkapellmeister. Diese Stellung hatte er bis zu seinem Tod am 7. März 1809 inne.

Albrechtsberger war verheiratet mit Rosalia Weiß, der Tochter eines Eggenburger Bildhauers, mit der er 15 Kinder hatte, von denen aber nur sechs ihren Vater überlebten. Er wurde auf dem Sankt Marxer Friedhof in Wien in einem Schachtgrab beigesetzt. Im Jahr 1894 wurde in Wien Meidling (12. Bezirk) die Albrechtsbergergasse nach ihm benannt.

In Wien hatte Albrechtsberger viele Schüler, darunter und andere Carl Czerny, Joseph Leopold von Eybler, Johann Nepomuk Hummel, Ignaz Moscheles, Ferdinand Ries, Franz Xaver Mozart, Johann Peter Pixis und Ignaz von Seyfried. Sein berühmtester Schüler allerdings war Ludwig van Beethoven, über den Albrechtsberger sagte :

« Er wird nie was Ordentliches machen. »

Das kompositorische Werk Albrechtsbergers umfasst 279 Kirchenkompositionen, 278 Werke für Tasteninstrumente, 193 weltliche instrumentale Werke, und andere auch ein Konzert für Maultrommel, Streicher und Basso continuo. Albrechtsberger schrieb auch Kammermusik für das private Musizieren der Kaiserlichen Familie - Joseph II. spielte Violoncello und liebte Fugen. Es wurde jedoch nur ein kleiner Teil seiner Kompositionen gedruckt ; der Großteil seines Werkes liegt in Manuskripten bei der Wiener Gesellschaft der Musikfreunde.

Gründliche Anweisung zur Composition mit deutlichen und ausführlichen Exempeln, zum Selbstunterrichte, erläutert ; und mit einem Anhang : Von der Beschaffenheit und Anwendung aller jetzt üblichen musikalischen Instrumente. Breitkopf, Leipzig (1790) .

Orgel- und Klavierwerke :

8 kleine Präludien für Orgel.

5 Präludien für Orgel.

Fuge für Klavier, Opus 17, Nr. 5.

Präludium und Fuge für Orgel zu vier Händen.

Kammermusikalische Werke und Instrumentalkonzerte :

Vier Concertinos für Harfe und Orchester (1772) .

Harfenkonzert in C-Dur (1773) .

Drei Konzerte für Maultrommel, Mandora und Streicher (um 1765) .

Streichtrios, Opus 9, Nr. 1-3.

Quartette, Opus 16, Nr. 4.

Duo in C-Dur für Viola und Violoncello.

Partita in C per flauto, arpa e basso.

Divertimento in D-Dur für zwei Violen und Kontrabass.

Partita in D-Dur für Flöte, Viola d'amore und Kontrabass.

Kirchenmusik :

Messe in Es-Dur.

Missa in D (1783) .

Ave regina coelorum.

Magnificat anima mea Dominum.

Tenebrae factae sunt.

...

**25 décembre 1837** : Franz Liszt and his mistress, Marie d'Agoult, have their 2nd child : a daughter named Cosima.

**AB 32 : 1838**

The 27 year old Franz Liszt feels compelled to return to the concert stage to raise money for Hungarian victims of the 1838 Danube flood. Marie argues that he should stay home and concentrate on composing, but Liszt ignores her and goes on tour.

**Été 1838** : Anton Bruckner écrira ses Ires compositions pour chœur et orgue dont un court Prélude pour orgue. Son bulletin en tant que jeune choriste nous indique qu'il était un excellent élève. Il finira même 1er de sa classe à la fin de sa scolarité, en 1839.

Anton Bruckner a toujours apprécié la bonne nourriture : surtout en grande quantité ! Un jour, durant une célébration religieuse au monastère de Saint-Florian, le prélat s'aperçut que le jeu du jeune homme ne sonnait pas comme à l'habitude. Inquiet, il demanda à Bruckner de s'expliquer. Ce dernier lui racontera qu'il dut s'asseoir au bout de la table, héritant des restes de viande de ses prédécesseurs après avoir terminé leur repas. En manque d'énergie, il ne réussira pas à bien jouer. Le prélat lui prometta que la situation sera corrigée.

Bruckner aimait la compagnie des chanoines du monastère. Il a même songé un moment à devenir prêtre. Il observait de manière stricte tous les commandements de l'Église. Bien qu'il ait été exempté de jeûne par son évêque, il a rarement fait usage de la dispense.

C'est à Linz que Bruckner reçut sa formation de Maître d'école, dans une école où l'on accordait aussi une grande attention à la musique puisque l'école devait former « des chanteurs d'église, des organistes et des Sacristains » .

**Octobre 1838** : Bruckner apprend à jouer la réduction pour piano de l'Ouverture « Tancredi » (Tancredi) de Gioachino Rossini.

The Overture, borrowed from « La pietra del paragone » , is a popular example of Rossini's characteristic style and is regularly performed in concert.

Opéra mélodramatique-héroïque chanté en italien basé sur un livret de Gaetano Rossi d'après la tragédie-homonyme

de Voltaire. L'œuvre sera créé à « La Fenice » de Venise, le 6 février 1813. Rattaché au genre de l' « Opera seria » , il s'agit du 1er Opéra important de Rossini. Il remporta un très grand succès auprès des Vénitiens, et contribua à la renommée naissante de Rossini, lequel n'avait pas encore 21 ans. Il fut repris à Paris au Théâtre-Italien, le 22 avril 1822.

**AB 33 : 1839**

**24 avril 1839** : Bruckner complète ses études à l'école primaire d'Ansfelden.

Durant cette période, Bruckner se lie d'amitié (pour la vie) avec Karl Seiberl (1830-1918) , autre petit-chanteur du monastère qui vit chez la famille du chef de chœur Michaël Bogner. (Au fait, 2 petits-chanteurs co-habitaient avec Bruckner.)

Franz Schubert's brother, Ferdinand, shows the score of the « Great » C major Symphony to the 29 year old Robert Schumann while Schumann is staying in Vienna. Schumann immediately recognizes the greatness of the work and sends the score to Felix Mendelssohn, who conducts the successful premiere in Leipzig.

Richard Wagner and his wife, slipping away from creditors, sail from Riga to London (a trip which inspires his next Opera, « Die fliegende Holländer ») and go-on to Paris. There, the 26 year old Wagner does hack-work for publishers and theaters while composing « Holländer » , and becomes friends with Giacomo Meyerbeer.

Franz Liszt hears of Sigismond Thalberg's success in Paris and returns there for a famous piano duel, to ensure his title as « King of the piano » . Over the next 5 years, giving a series of spectacular recital tours all over Europe where he performs for hours, from memory. He plays to hysterical audiences of thousands and creates full-blown « Lisztomania » . Liszt finally finishes his 1st Piano Concerto, in E-flat, and composes his 2nd Piano Concerto, in A minor.

In Paris, « Conservatoire » clarinet professor Hyacinthe Klosé and woodwind instrument maker Louis Auguste Buffet apply Theobald Böhm's flute key-system (making extensive use of his brille concept) to the clarinet « d'après le système de Monsieur Böhm » (also called : the « clarinette à anneaux mobiles » ; clarinet with moveable rings) , and present it at the Exhibition. It eventually becomes the standard clarinet system everywhere, except Germany and countries in the German sphere of musical influence.

**Septembre 1839** : The 17 year old Hermann von Helmholtz begins his studies at the Royal Friedrich-Wilhelm Institute of Medicine and Surgery, in Berlin.

Franz Liszt decides to give another concert to raise money for the Beethoven memorial statue. During Christmas, he returns to Hungary, for the 1st time in 18 years, visiting Budapest and, then, his birthplace, Raiding, where he happens to hear the music of the local Roma people (gypsies) and begins to write the « Hungarian Rhapsodies » .

## AB 34 : 1840

In 1840, Anton Bruckner having elected to follow in his father's path, was sent to the educational Preparatory School in Linz, the provincial capital. There, his music teacher was Johann Nepomuk August von Dürnberger, whom Bruckner so much admired that he later adopted his theory text for his own classes in Vienna. Having attained certification as an assistant teacher, Bruckner was sent to the border village of Windhaag, where his superior treated him as a sort of slave. After a year and a half, by mutual consent, Bruckner was relieved of his duties and sent to the hamlet of Kronstorf - where his superior treated him like a son. A neighbour supplied him with a spinet, he studied the music of Johann Sebastian Bach from Leopold von Zenetti, choir Master in the adjacent village of Enns, was befriended by the priest of nearby Steyr, Joseph Plersch (who let him use the church organ) , and played piano duets with Karoline Eberstaller, a former keyboard partner of Franz Schubert. By now, Bruckner was also composing fairly regularly, though his juvenilia (mostly choral works) are generally only of academic interest.

...

**1840** : À 16 ans, on retrouve chez Bruckner un jeune homme dénué de confiance. Il décide alors de suivre l'exemple de son père et de devenir (également) un instituteur, plutôt que de poursuivre sur la voie plus hardie (voire risquée) de la composition :

« Comme mon père. » dit-il, tenant compte de la notion de sécurité.

Anton Bruckner may have paid his 1st brief visit to Steyr while he was training as a teacher. According to Franz Gräßlinger, Georg Steinmeyer, an assistant teacher at Saint-Florian, took him « to Steyr in the summer of 1840 to sit the examination for secondary school subjects » . This was part of the preparation for attending the « Kaiserlich-Königlich Präparandie » , the teacher training college in Linz. Gräßlinger is contradicted in this very minor point by other sources which assert that the examination took place in Linz ; as things stand at present, both versions are equally plausible.

### Le « Kaiserlich-Königlich Präparandie » de Linz

En dehors de l'enseignement primaire habituel donné à Saint-Florian, le jeune Bruckner aura la chance d'assister à des cours préparatoires en vue de devenir un enseignant (comme l'ont été avant lui son père et son grand-père) . Pour compléter sa formation, Bruckner se rendra à proximité de Linz où il aura l'occasion de faire connaissance avec la musique de concert de Carl Maria von Weber et de Ludwig van Beethoven. Il se préparera donc pour le concours d'entrée à l'École normale (« Kaiserlich-Königlich Präparandie ») de Linz qui se tiendra le 30 juillet 1840.

« Präparandie » : École préparatoire (Séminaire ou École normale) qui sera en vogue durant le 18e siècle, jusqu'au début du 20e. Son mandat consistera à donner la formation de base (par l'entremise de séminaires) aux diplômés de l'école publique qui aspirent à devenir des Maîtres d'école du niveau primaire.

While the worldly pleasures of the theatre were denied to students of the « Präparandie », Bruckner absorbed more and more Viennese Classical church music, especially the works of Franz-Josef and Michael Haydn and those of minor figures such as Zenetti, Keinsdorfer and Scheidtmayer. The repertory at Saint-Florian included : Albrechtsberger, Aumann, Eybler, Aiblinger, Zaininger, Bühler, Caldara and, of course, Gregorian chant. But secular music found its place too, and the secular concerts of Saint-Florian together with the meetings of the « Linzer Musikverein » had already brought to his attention Overtures and small works by Rossini, Beethoven, Weber and Mendelssohn, together with a few Symphonies by Mozart and Beethoven.

Jörger Freihaus (Landkanzlei, Handelsakademie)

## WOHNHÄUSER

Le bâtiment érigé en 1500 qui loge, à la fois, l'École normale et le Collège affilié de formation des enseignants se trouvent au numéro 23 de la « Hofgasse » (anciennement, le 82 « Schloßberggasse ») . Quant à lui, Bruckner loua d'abord un appartement au 11 de la « Pfarrgasse » (anciennement, le 197) puis, il habitera une petite conciergerie d'un seul étage sur la « Bethlehemstraße » .

Ayant réussi son examen d'entrée avec brio, il entreprend des leçons d'orgue (l' « Art de la fugue » de Jean-Sébastien Bach) , de violon, de piano, de chant, d'harmonie et contrepoint auprès du réputé théoricien Johann Nepomuk August von Dürnberger (1800-1880) . C'est aussi avec lui qu'il aura la chance de découvrir les compositeurs des périodes pré-Classique et Classique en scrutant, en profondeur, les œuvres profanes de Wolfgang Amadeus Mozart et de Ludwig van Beethoven.

Une plaque commémorative orne aujourd'hui le bâtiment :

« Appartenant à l'origine à monsieur Jörger, cette maison devient, en 1776-1777, une École normale. Les cours de la “ Kaiserlich-Königlich Präparandie ” sont les précurseurs des instituts de formation d'enseignant. Son élève le plus important sera Anton Bruckner qui termine sa formation d'instituteur adjoint, en 1841. »

## La « Minoritenkirche » de Linz

Les étudiants de l'École normale participaient activement à la vie musicale de Linz ; plus particulièrement, à la « Minoritenkirche » où l'on pouvait entendre les Classiques viennois comme Wolfgang Amadeus Mozart et Franz-Josef Haydn. L'église des minimes (ou des minorites) fut construite, en 1236, comme église du couvent des frères mineurs conventuels des Franciscains (« Klosterstraße, 7 ») . Elle sera transformée en église de style purement Rococo (la seule trouvée à Linz) par Johann Matthias Krinner, en 1751. À l'intérieur, les stucs sont de Kaspar Modler, le tableau du Maître-autel de Bartolomeo Altomonte et les autels latéraux de Martin Johann Schmidt (surnommé Schmidt de Kremser) . À côté de l'église, le bâtiment érigé au 16e siècle, sur l'emplacement du couvent, est actuellement le Palais du gouvernement régional.

Landstraße, 4020 Linz / +43 732 772011364 .

**1 octobre 1840** : Anton Bruckner (aged 16) passes an entrance examination to the teacher-training College (« Normalhauptschule » or « Kaiserlich-Königlich Präparandie ») , in Linz.

In Linz, Bruckner discovers Karl Zappe Senior, the concert-Master at the Linz Theater. The young Bruckner will assist to his Symphonic programs hearing Overtures by Carl Maria von Weber, Beethoven's 4th Symphony and, on **October 2nd** : the Opera « Fidelio » .

**15 octobre 1840** : Anton Bruckner begins officially his 10 month teacher training at the « Normalhauptschule » .

During this period, he takes lessons in harmony, basso-continuo, choral singing and organ playing with professor Johann N. August von Dürrenberger.

Bruckner will copy one of the 9 German Masses (« Deutsche Messen ») , composed by Johann Michael Haydn, for a fellow classmate.

### Johann Nepomuk Pausperl Władýk von Drachenthal

Priest, Johann Nepomuk Pausperl Władýk von Drachenthal (1796-1864) , from Bohemia, worked in some parishes of Upper-Austria as diocesan catechist. After his priesthood activity, he was named director of the Linz secondary school and its connected « Kaiserlich-Königlich Präparandie » , from 1835 to 1844. Also working with him, Peter Westermayr (preacher) and Franz Schierfeneder (prefect of studies) .

### Wappen

In Blau ein wachsender Mann in rotem Gewand, in der erhobenen Rechten und in der gesenkten Linken je einen goldenen Apfel haltend, auf dem runden roten Hut liegend ein goldener Drache ohne Füße. Auf dem Helm mit blau-roten Decken der Mann wachsend.

### Katholisch - Adelsbestätigung 1845

Das Geschlecht stammt aus Iglau in Mähren.

Böhmischer Wladykenstand mit « von Drachenthal » 02.08.1563 (für die Brüder Johann und Peter Pausperl, Gutsbesitzer) .

Österreichische Adelsbestätigung 16.10.1845 (für die Brüder Johann Pausperl von Drachenthal, auf Aujezd und Nezenitz, und Tobias Pausperl von Drachenthal, auf Zittow) .

## Literatur

Brünner Genealogisches Taschenbuch 1870, 1883, 1891.

Genealogisches Taschenbuch der adeligen Häuser Österreichs 1908-1909.

Veröffentlichung : 1840

Herr Georg Wessiken, wie Seite 8. Normalhauptschule zu Linz. Direktor Herr Johann Pauspertl von Drachenthal, Weltpriester Katechet. (Unbesetzer.) Supplenten. Herr Peter Westermayr (Domprediger) . Franz Schierfeneder (Studienpräfekt Lehrer) .

**1840-1841 :**

Bei seinem ersten Aufenthalt in Linz geht es Bruckner seinem Beruf entgegen : Er wird zum Lehrer und zum Schulgehilfen ausgebildet.

Die Ausbildung erstreckte sich nicht nur auf die eigentlichen Schulgegenstände und der Unterrichtspraxis, sondern auch auf Musiktheorie, Orgel, Klavierspiel und auf Gesang. Gewohnt hat Bruckner in dem Haus Pfarrgasse Nummer 11. Sein täglicher Schulweg führte ihn in die steil ansteigende Hofgasse Nummer 23. Dort unterrichtete Johann August Dürrnberger Musik. Die Wissbegierde von Anton Bruckner in Musiktheorie sticht richtig hervor, wie zum Beispiel füllte er seine Notenblätter mit endlosen Notizen. Aus dem von Dürrnberger geschriebenen « Classifications - Abschluß » von 1841 ragte Bruckner mit seinen sehr guten und guten Erfolgen hervor.

Nicht nur die Wissensvermittlung von Dürrnberger formte ihn, sondern auch der Mensch Dürrnberger selbst prägte das Leben des jungen Anton Bruckners. Sein Lehrer und dessen Unterricht das waren die Hautquellen für seine musikalischen Inspirationen. 1841 absolvierte Bruckner die Abschlussprüfung unter dem strengen Direktor Johann Nepomuk Pauspertl von Drachenthal. Diese bestand er mit einem ausgezeichneten Erfolg. Somit konnte Bruckner als « Gehülfe an Trival-Schulen » verwendet werden.

...

In der Pfarrgasse 11, im Hause des Gemischtwarenhandlers Adolf Hofmann, hatte Bruckner ein günstiges Quartier bekommen. Die Kaiserlich-Königlich Präparandie, die er nun besuchte, war in der zum Schloß aufsteigenden Hofgasse 82.

Der Kurs in Linz dauerte ein Schuljahr, also 10 Monate. Die Ausbildung war gründlich.

Dafür sorgte der von Bruckner zuerst gefürchtete und später hochgeschätzte Direktor Johann Nepomuk Pauspertl von Drachenthal (1796-1864) , der nach seiner Priestertätigkeit in einigen Pfarren Oberösterreichs von 1835 bis 1844

Direktor der Linzer Normal-Hauptschule und der angeschlossenen Kaiserlich-Königlich Präparandie war.

Die Hauptgegenstände an der Präparandie waren die methodische Umsetzung für Religion, Lesen, Schreiben, Rechnen, Sprachlehre und Geographie, kennenzulernen und zu erproben.

Gesondert wurde großer Wert auf den Unterricht in Gesang, Harmonielehre, Generalbaß und Orgelspiel gelegt, einem Unterricht, der neben der Schule auch für den Dienst in den Ortskirchen bestimmt war. Den Musikunterricht erteilte Johann August Dürrnberger. Sein « Elementarbuch der Harmonie- und Generalbasslehre » erschien 1841 in Linz. Bruckner studierte es gründlich und verwendete es auch später in Wien in seinem Unterricht. Er selbst sagte :

« Das Buch hat aus mir das gemacht, was ich bin. »

Das noch vorhandene Schulexemplar ist voll mit Anmerkungen und Fragen an den Autor.

Anton Bruckner hat seinem Lehrer zeitlebens treue Anhänglichkeit bewahrt. Er besuchte Dürrnberger in Linz und Steyr und betonte wiederholt, daß er ihm die Grundlage des Musikwissens zu danken habe.

Johann Dürrnberger leistete seine Arbeit an der Kaiserlich-Königlich Präparandie nicht nur die Jahrzehnte hindurch unentgeltlich, er stellte auf eigene Kosten die nötigen Instrumente bei, in deren Handhabung er die Kandidaten unterwies.

In der Minoritenkirche, neben dem Landhaus, führte er Messen von Franz-Josef Haydn und Wolfgang Amadeus Mozart auf. Bruckner spielte dort auch deutsche Schulmessen von Johann Michael Haydn und Franz Schubert und übernahm manchmal schon den schweren Orgelpart bei Hochämtern. So wurde er immer mehr mit den großen kirchenmusikalischen Werken der Wiener Klassik vertraut.

In dieser Linzer Zeit schrieb der wissbegierige Student Johann Sebastian Bachs « Die Kunst der Fuge » und eine Anzahl von Musikbeispielen Albrechtsbergers, Josef Haydns und anderer Meister fein säuberlich ab.

Die Konzerte des « Linzer Musikvereins » unter Karl Zappe (1812-1871) besuchte er eifrig. Beethovens IV. Symphonie und die Ouvertüren Carl Maria von Webers wurden für ihn zum großen Erlebnis.

Die Schlußprüfung an der Kaiserlich-Königlich Präparandie war am 16. August 1841. Lachend erzählte der alte Meister , daß er im Zeugnis neun « Sehr gut » errungen habe, was unerhört war, denn vom gestrengen Direktor her hat dort jeder einmal durchfallen müssen.

Dem Zeugnis ist zu entnehmen, daß der « Candidat sehr fleißig dem Unterricht beigewohnt und sich in den Sitten sehr gut verhalten habe » .

Das Zertifikat erklärte ihn als « Gehülfe für Trivialschulen » geeignet.

Die Mutter Bruckners war froh und stolz über das kurze Studium ihres Sohnes. Ihre letzten Ersparnisse hatte sie dafür hergeben müssen.

Das zuständige Schulamt wies mit dem Einverständnis des Propstes von Sankt Florian dem jungen Hilfslehrer die Schule Windhaag bei Freistadt im oberen Mühlviertel zu, einer dem Stift Sankt Florian inkorporierten Pfarre.

...

In Linz, Bruckner was continuing his Latin studies with a student in the upper-part of the grammar school. His social life centred on the guest-house " Zum Bayrischen Hof " (now, " Zaininger " ) , where he had his lunch, and where he was able to meet lawyers, whose company he preferred.

...

The 7 year old Johannes Brahms begins piano lessons with Otto Cossel in Hamburg, seeing him nearly every day. Brahms quickly becomes the favoured child in the family.

Richard Wagner and Franz Liszt meet and become close friends.

The 31 year old Felix Mendelssohn composes his Symphony No. 2, in B-flat major, « Lobgesang » (Hymn of Praise) , Opus 52 (his 4th symphony in order of composition - posthumous publication of the intervening 2 result in out-of-sequence numbering) , to celebrate the 400th anniversary of the invention of printing by Johannes Gutenberg.

In Paris, Guillaume Triébert produces his « Système 3 » oboe, his 1st patented model and a mechanization of the old « simple system » oboe which utilizes Theobald Böhm's brille idea, placing a set of rings over the finger-holes on the lower-joint. Its manufacture continues into the early 1900's. After this model, Triébert's instrument manufacturing company will evolve the key-system of the modern oboe over the course of the next 35 years.

In Brussels, Eugène Albert develops the « Albert clarinet » by applying Böhm's brille idea to the standard Iwan Müller clarinet design, placing a set of rings over the finger-holes on the lower-joint (a in Triébert's « Système 3 » oboe) . It is a system which will remain popular into the early 1900's and will be the favoured type of clarinet with the early jazz players in New Orleans a rather early Albert-system clarinet, including the « patent C-sharp » key on the lower-joint, but without the brille on the upper-joint.

Also in Brussels, the 26 year old Antoine Joseph (Adolphe) Sax develops his own clarinet design based on Iwan Müller's system, but which still requires cross-fingering. Sax also tries to produce a clarinet which will over-blow at the « octave » as in the flute and oboe (and instead of the « 12th » as on a regular cylindrical clarinet) , by replacing the regular trumpet-like mouthpiece on a type of keyed-bugle called an « ophicléide » with a clarinet mouth-piece and, in the process, invents the saxophone.

The 18 year old Joachim Raff finishes his studies at the Jesuit Seminary in Schwyz, with prizes in German, Latin and mathematics, goes to Rapperswil (near his birthplace of Lachen) , to work as a teacher. Having taught himself the rudiments of music, Raff begins to compose.

The 16 year old Bedřich Smetana begins high-school, in Prague.

## AB 35 : 1841

The 31 year old Robert Schumann marries Clara Wieck, who as a pianist was a child prodigy. In the full flush of inspiration from his new love, he writes his 1st (« Spring ») and 4th Symphonies (the latter will not appear until after the next 2) .

Adolphe Sax demonstrates a C bass saxophone to Hector Berlioz, who is amazed at its dynamic range and expressive possibilities.

**30 juillet 1841** : Anton Bruckner (aged 16) passes an examination in Linz qualifying him to be an assistant teacher.

**8 septembre 1841** : Antonín Dvořák is born in Mühldorf (Nelahozeves : a small village approximately 45 miles north of Prague, then, in the Austrian Empire ; now, in the Czech Republic) .

**1er octobre 1841** : Après des études qui auront duré plus de 10 mois, le jeune Bruckner, âgé de 17 ans, obtient comme externe un diplôme officiel qui lui permet de devenir instituteur adjoint. au Maître pour les classes de cours inférieurs (le niveau primaire) .

Bruckner was a model student, doing well in his final examination in Linz which qualified him as « assistant teacher for elementary schools » - a fine achievement, as most students took 2 attempts at the course before gaining a certificate.

Having obtained excellent results in his final examinations, Anton Bruckner duly qualified as an « assistant teacher for primary schools » . He would have been disappointed to obtain only « good » rather than « very good » marks in organ playing and rectified this anomaly, 4 years later, in the organ recital which he gave as part of the final examination for prospective high-school teachers. His organ teacher Johann N. August von Dürrnberger (1800-1880) was more generous in his appraisal and awarded Bruckner a « very good » commendation.

Bruckner then spent a few weeks at Saint-Florian, possibly also visiting his family at Ebelsberg. His official student days were over.

After leaving Linz, Bruckner remained in touch with his former teacher. In 1855, Dürrnberger was particularly helpful in encouraging Bruckner to apply for the vacant position of cathedral organist in Linz.

11 years later, in 1866, Dürnberger spent some time in Grünburg near Steyr, possibly to recuperate from an illness. A letter which Bruckner sent him on his Name-Day is sufficient evidence of the high esteem in which he still held him :

« It is an expression of gratitude for the trouble which you took with me when you were once my teacher. It also comes from my deep respect for your almost unparalleled fair-mindedness and the energy which you expended in pursuing what was obviously right. It is further an expression of love - in response to the love which particularly touched me through your goodwill and benevolence of which I was often the recipient. Under such circumstances, who would not avail himself of an opportunity of giving expression to his feelings ? ... May God keep you in health for many, many years, bless you and amply reward you ! So many of your pupils will echo that today ! I join my voice to theirs and have every reason to do it in a strong " forte " . »

**3 octobre 1841** : Bruckner débute comme instituteur adjoint à l'école primaire de Windhaag près de Freistadt, une petite localité d'environ 35 maisons, coupée du monde et située à l'extrême nord de la Haute-Autriche. Son salaire annuel est de 12 « Florins » .

(Out of this paltry sum, the 17 year old boy, already remarkably cautious, paid his 1st contribution to an insurance policy for old age.)

Durant cette période, il étudie « l'Art de la fugue » de Jean-Sébastien Bach ; les préludes et fugues Johann Georg Albrechtsberger ; le manuel de Friedrich Wilhelm Marpurg sur la basse continue et la composition ; et le manuel sur l'enseignement de la basse continue de Daniel Gottlieb Türk.

### Le chemin de fer hippomobile

Le développement industriel du XIXe siècle touche les environs et, en 1835, le 1er chemin de fer hippomobile se met en branle en Haute-Autriche.

Le chemin de fer hippomobile Budweis-Linz-Gmunden (en tchèque : Koněpřežná dráha České Budějovice - Linec - Gmunden) , ouvert par sections entre 1827 et 1836, était la seconde voie ferrée du continent européen, après celle de Saint-Étienne à la Loire, et servait principalement au transport du sel de la région de la Haute-Autriche, le Salzkammergut, vers la Bohême. Dans les années 1855-1856, la traction hippomobile fut remplacée par des locomotives à vapeur entre Linz et Gmunden. Sur le parcours montagneux entre Linz et Budweis (« České Budějovice ») , l'emploi de locomotive n'était pas possible en raison des courbes trop étroites et des fortes déclivités. Ainsi, en 1873, fut construite une ligne alternative selon un autre tracé entre Linz et Budweis. Le service ferroviaire hippomobile fut interrompu en décembre 1872.

Le transport des personnes débuta par des voyages d'excursion occasionnels, la 1re circulation systématique fut ouverte en 1834 avec des trains supplémentaires pour la foire d'Urfahr qui permirent le transport de 2,379 personnes. Sur terrain plat, 2 chevaux attachés l'un derrière l'autre pouvaient tirer 4 voitures entièrement pleines d'environ 60

voyageurs ou 3 à 4 wagons de marchandise, chacun de 2,520 kilogrammes (45 quintaux de Vienne) . Pour les montées, on attelait jusqu'à 3 chevaux ou on divisait le train. L'autorisation officielle pour la mise en œuvre du transport des voyageurs intervint le 10 mai 1836. Dès ce moment-là, des « trains de grand parcours » quittaient chaque jour, à 5 heures du matin, les 2 têtes de ligne (Linz et Budweis) . À l'heure du déjeuner, ils se rencontraient au point supérieur de la ligne, à Kerschbaum, où on disposait d'une heure pour prendre un repas dans le 1er buffet de gare d'Europe. À 19 heures, on arrivait à la gare terminus. À côté de ces « trains de grand parcours » circulant seulement une fois par jour, il y avait d'autres voyages de passagers de Linz jusqu'à Lest (près de Freistadt) . Les habitants de Linz prenaient également volontiers le chemin de fer pour des promenades en banlieue à « Sankt Magdalena » ; c'est la raison pour laquelle sur la place de la gare à Urfahr et, plus tard, aussi à la maison de péage à Linz, des voitures étaient toujours tenues prêtes. En 1840, 10,000 voyageurs furent transportés, un chiffre qui monta jusqu'à 16,000 en 1848. Pour le trafic voyageurs, des vitesses moyennes de 10 à 12 kilomètres à l'heure étaient atteintes, voire 15 kilomètres à l'heure dans les descentes. Les trains de voyageurs circulaient seulement d'avril à octobre. Un voyageur (autour de 1840) décrit ses impressions :

« Avant de partir, de nombreuses formalités sont effectuées. Les agents du chemin de fer devaient apposer sur les billets la gare de destination, la date, l'heure, etc. Le départ est donné à 5 heures précises. Quel plaisir de voyager sur une telle voie ferrée ! Aucun grondement, aucune secousse : on glisse dessus comme dans le ciel. Pour une forte pente, un cheval de renfort est attelé. Peu avant Lest, notre voyage a été désagréablement interrompu par un train chargé de tonneaux de vin. Comme la ligne est à voie unique, nous n'avions pas le choix (nous ne pouvions pas revenir au dernier évitement) avec le cocher que de sortir notre voiture hors des rails et de laisser passer le convoi en sens contraire. »

Alors que ce voyageur était totalement satisfait du déjeuner à Kerschbaum, l'écrivain Franz Carl Wiedmann, en 1837, ne partageait pas cette impression :

« Kerschbaum est l'endroit où déjeuner ordinairement. 3 grandes tables sont déjà préparés dans la salle à manger. La société rencontrée ici se compose de 42 personnes, toutes des 4 voitures. Le plat simple se composait de soupe, de viande de bœuf et de 2 sauces, de rôti et salade. Le rôti se partageait en poulet rôti et gibier. Le dernier était totalement immangeable et répandait une horrible odeur désagréable dans toute la pièce. Les autres plats étaient bien préparés. On payait 3 couronnes, une bouteille de bière comprise. Le café noir est payé en extra. »

Au début du trafic des voyageurs, il n'y avait encore aucune classe de voiture, mais seulement des voitures couvertes et découvertes. Plus tard, une distinction a été faite par classes. Une voiture de 1re classe sur la ligne de Budweis avait 4 à 9 places à l'intérieur et à l'extérieur ; sur la ligne de Gmunden, 4-12 sièges à l'intérieur et 4-8 à l'extérieur. Pour la 2e classe, il y avait 6 sièges à l'intérieur et à l'extérieur ; sur la ligne de Gmunden, 12 à 24 sièges à l'intérieur et 8 sièges isolés à l'intérieur. Pour la 3e classe, des wagons couverts étaient utilisés. Sur la ligne de Gmunden, il y avait seulement 2 classes. En 1857, le chemin de fer disposait de plus de 96 voitures des différents types. Ceux de 1re et 2e classe étaient comparables à des diligences. On pouvait aussi amener sa propre diligence, qui était chargée, y compris les passagers, sur ce qui était appelé une « voiture d'équipage » . Dans des voitures plus longue, le transport des chevaux étaient possible.

La société disposait à pleine exploitation de plus de 600 chevaux, presque exclusivement des « Noriker » qui se révélèrent forts et frugaux. Des tentatives avec des bœufs qui auraient été meilleurs marchés à l'entreprise (le foin au lieu de l'avoine ou le maïs), ont échoué avant tout à cause d'une fatigue plus rapide et d'une allure faible. Détails du rapport d'expérience, en 1846 :

« Outre sa qualité naturelle, le bœuf est peu docile, pas aussi sensible que des animaux plus nobles ; aussi sa marche est incertaine, maladroite et indocile, il a souvent peur face à des éléments insignifiants, des personnes de passage, des parapluies, etc., et quitte ainsi très souvent la voie, nécessitant une attention particulière des guides. Comme nos guides sont tout à fait ignorants de la langue allemande, il va sans dire que même les expressions des populations montagnardes, auxquelles ces bœufs sont habitués, ne peuvent être prononcées et pas davantage connues. »

Sur terrain plat, 2 chevaux attachés l'un derrière l'autre pouvaient tirer 4 voitures entièrement pleines d'environ 60 voyageurs ou 3 à 4 wagons de marchandise, chacun de 2,520 kilogrammes (45 quintaux de Vienne). Pour les montées, on attelait jusqu'à 3 chevaux ou on divisait le train.

Les gares, dénommées place de relais, sur la ligne de Budweis étaient distantes de l'une à l'autre d'environ 20 kilomètres, et sur la ligne Gmunden de 15 kilomètres. Ces distances avaient été retenues pour qu'un cheval, dans une journée de travail, puisse aller d'une gare à l'autre et, de là, avec un train en sens contraire, revenir à son écurie. Ainsi, le chef de gare (appelé « expéditeur ») avait, en règle générale, la responsabilité de ses chevaux. Il était également responsable du bon fonctionnement de l'exploitation qui comprenait notamment la régulation du trafic des trains. Il devait également donner les certificats de transport, prendre en charge les bagages et le fret, et s'assurer de leur expédition. Les gares étaient équipées pour les croisements des convois, le changement des chevaux et les chargements ainsi que de bâtiments pour le service, l'hébergement, le corps de garde, ses écuries et un magasin de fourrage pour 25 à 100 chevaux ainsi que d'entrepôts pour les marchandises et d'une forge. En outre, un café affermé était adjacent.

On the railway, there were several way stations for changing horses. The passenger trains were leaving regularly, once a day at 5 o'clock in the morning, from both terminal stations. They crossed at midday in the highest station of Kerschbaum, where they had an hour break for lunch in the 1st railway restaurant in Europe. The journey took 14 hours.

À côté des places de relais, il existait des relais de remplacement qui servaient exclusivement au changement des chevaux pour le trafic des voyageurs, de plus des relais pour le transport étaient exclusivement réservées au trafic des marchandises. Pour rendre la circulation plus souple, il y avait entre les places de relais des stations intermédiaires qui servaient à la manœuvre des trains, permettant de plus le garage pour laisser la voie libre.

Pour le transport des passagers, il y avait aussi d'autres arrêts qui n'ont pas fait l'objet de mesures particulières. Les sections entre 2 gares étaient appelées relais. Pour l'entretien et l'inspection de la section, des maisons de garde ont été construites à intervalles de 2 à 3 kilomètres. La ligne Budweis avait 51 maisons, celle de Gmunden, 25.

L'exploitation du chemin de fer étant affermée, on s'est satisfait au début de 10 employés et de quelques tonneliers saleur. À l'expiration du contrat de d'affermage, on comptait, en 1829, 495 agents. L'éventail des salaires était large. Ainsi était réparti mensuellement :

Directeur à Linz : 160 florins (1 florin équivaut environ à 10 euros) .

Chef de bureau de l'encaissement : 100 florins.

Rédacteur chargé du transport des voyageurs : 33 florins.

Expéditeur (responsable d'une place de relai) : 80 florins.

Huissier : 15 florins.

Garde-barrière et gardien de station : 10 florins.

Cantonnier : 30 florins.

Au début, l'exploitation du chemin de fer était affermée. Comme fermier se présenta le capitaine de navire (Impérial et Royal) Karl Adalbert Lanna, de Budweis. Il était responsable de la fourniture de tout le personnel et des indispensables travaux de réparation. En 1846, aucun accord sur le loyer n'ayant pu être conclu, la société reprit, le 1er novembre 1846, l'exploitation en régie, date à laquelle 482 chevaux étaient utilisés. Pour le service de la voie, les employés du chemin de fer étaient équipés de lanternes et d'outils pour les fers des chevaux et des réparations rapides. Fondamentalement, ils ne portaient pas d'uniforme. Cependant, pour des occasions spéciales, ils portaient, un chapeau de gala (le « shako ») , qui était équipé d'une bande argentée et d'une queue de cheval.

Le cordon de service en or avec des glands et des gants à revers complétaient cet équipement qui donnait une digne prestance. Le personnel était encouragé à la plus grande courtoisie envers les passagers qui étaient considérés de cette manière en raison des pourboires attendus. Le guide Leopold Viertbauer avait acquis une renommée locale. Il distrayait les voyageurs au son d'une cithare et du chant, et avait toujours une bouteille d'eau-de-vie à la main. Lorsqu'il prit sa retraite, ses économies s'élevaient à près d'un million d'euros. Il y avait, toutefois des plaintes légitimes de voyageurs à l'encontre du personnel ; aussi, le cas échéant, intervenait l'assistant de direction (le « contremaître de direction ») de longue expérience Leonhard Baumgartner, appelé « Tête rouge » , dont la force physique semblait fréquemment convaincante.

Le tarif voyageur était, en 1846, pour une lieue autrichienne (soit 7,59 kilomètres) :

Ire Classe : 10.66 Kreuzer (100 Kreuzer équivaut à 1 florin) .

2e Classe : 7 Kreuzer.

3e Classe : 5.5 Kreuzer.

Les tarifs de transport sur la ligne vers Gmunden étaient environ 30 % inférieurs en raison de frais plus faibles (attelage) et de sa plus grande fréquentation. Si on rapprochent ces prix avec les salaires et appointements cités plus haut, il apparaît clairement que, se déplacer par le chemin de fer, n'était pas affaire très bon marché d'autant qu'il n'existait pas encore de tarif réduit. Ainsi, le simple citoyen se contentait le plus souvent de courtes distances. Le voyageur-type du chemin de fer sur un long trajet était le fonctionnaire ou officier, l'homme d'affaires, les classes riches instruites et mieux nantis les agriculteurs et les entrepreneurs.

Après l'ouverture de la section Linz-Lambach du chemin de fer Elisabeth, l'ancienne ligne du chemin de fer hippomobile entre Linz (gare du midi) et Alt-Lambach (aujourd'hui, Stadl-Paura) était fermée et démolie en 1859, y compris l'embranchement de Zizlau. Aujourd'hui encore à Linz, le marché de la gare du midi rappelle le souvenir de l'ancienne gare du midi. Entre Alt-Lambach et la gare de Lambach du chemin de l'ouest, un raccordement a été construit. La ligne Lambach-Gmunden était considérée comme un embranchement du chemin de fer de l'ouest.

Avec la construction du Chemin de fer de l'Impératrice Elisabeth (chemin de fer de l'Ouest) s'écrivait, petit à petit, la fin du chemin de fer hippomobile. Déjà, à l'occasion de l'octroi de la concession du chemin de fer de l'Ouest, le ministère des finances avait tenu compte du fait que dans la région de Linz, où la « Erste Eisenbahngesellschaft » était protégée des lignes concurrentes par « des privilèges exclusifs », des difficultés pouvaient survenir. Par exemple, en vertu de l'article 6 du document de concession, les 2 sociétés devaient rechercher une solution à l'amiable. Si elles ne parvenaient pas à un accord, les contractants devaient se soumettre à l'arbitrage de la chambre Impériale. De tels pourparlers ne dérangent pas les actionnaires de la « Ersten Eisenbahn-Gesellschaft » puisque leur entreprise, en raison de la compétition grandissante des « vrais » chemins de fer, n'était de toute façon pas capable de survivre sans modernisation coûteuse. Ils rejetaient donc le dédommagement pour atteinte à son privilège et insistaient pour une reprise complète de leur société. Puisqu'ainsi aucun consensus ne pouvait être réalisé, le ministère des finances décida à leur place. Le Chemin de fer de l'Ouest devait acquérir le privilège du Linz-Budweis (1824) ainsi que celui du Linz-Gmunden (1832) avec un prix d'achat dépassant de 80 % le fonds social de l'ancienne société. En plus, elle avait l'obligation de convertir le chemin de fer hippomobile Linz-Budweis, avant 1874 au plus tard, en un chemin de fer moderne, c'est-à-dire à voie normale.

En 1970, les vestiges subsistants en Autriche du chemin de fer hippomobile ont été déclarés monuments culturels. En 1982, un « chemin touristique du chemin de fer hippomobile » a été ouvert de Unterweikersdorf jusqu'à la frontière austro-tchèque, à l'ouest de Leopoldschlag, qui a été prolongé, en 1999, au-delà de la frontière jusqu'à l'ancienne place de relais de Bujanov (Angern) . Le 26 septembre 2000, le tronçon d'Unterweikersdorf à « Sankt Magdalena » (partie nord de Linz) a été ouvert. Il est maintenant possible, de rejoindre Linz à Bujanov (Angern) sur un sentier balisé de randonnée qui emprunte, en grande partie, l'ancien tracé du chemin de fer hippomobile. On trouve outre des remblais, des tranchées, des ponts, des ponceaux et des fondations de ponts ainsi que des maisons de garde et plusieurs places de relais. Les places de relais de Lest (à Kefermarkt) et de Kerschbaum sont bien préservées et valent le détour. À

Kerschbaum, un musée est installé dans le bâtiment restauré de la place de relais. Au musée, il est possible de circuler sur un court tronçon restauré sur des wagons historiques. La ville de Freistadt donne des renseignements exhaustifs sur la direction du chemin et les vestiges du tracé Linz/Urfahr jusqu'à la frontière.

Dans le quartier « Sankt Magdalena » de Linz, a été reconstruit une portion de la voie sur la promenade du chemin de fer hippomobile et le chemin mène à certains viaducs bien conservés. Au début de la promenade se trouve le monument érigé en souvenir du chemin de fer hippomobile antérieurement placé devant la gare principale de Linz. Dans la tranchée d'Hasel (« Haselgraben »), à Linz, les culées orientales du viaduc du même nom sont restées debout. Une plaque commémorative nous le rappelle.

Sur le territoire de la ville de Linz, le restaurant « la ville de Budweis », de la rue Gerstner et « la ruelle du chemin de fer » rappellent sur le parcours l'existence du chemin de fer. Le bâtiment de la gare du midi est également conservée, en outre, le nom du marché de la gare du midi, installé à proximité, nous le rappelle. La maison sise au n° 3 de la « Gstöttnerhofstraße » est une ancienne maison de garde.

À Budweis, la « rue Franz Anton von Gerstner » rappelle le souvenir du constructeur du chemin de fer hippomobile.

Dans le « Zentralraum », entre Linz et Wels, on ne trouve guère de vestiges hormis quelques bâtiments (Wagram, Maxlhaid) . Entre Wels et Lambach, le tracé est partiellement reconnaissable. À « Stadl-Paura », le bâtiment de la station de Lambach est conservé. Après « Stadl-Paura », le chemin de fer à voie normale vers Laakirchen reprend le tracé de l'ancien chemin de fer de cheval hippomobile. Sur cette section se remarque particulièrement le bâtiment de la gare d'Englhof (aujourd'hui, Engelhof) ; il s'agit du plus ancien bâtiment ferroviaire d'Europe encore en service.

Au musée technique de Vienne, la voiture de type « Hannibal » peut être admirée dans son état original. La nouvelle halle, dédiée aux transports, au musée des sciences de Munich consacre un espace au chemin de fer hippomobile Linz-Budweis avec des voitures fidèlement reconstituées, la reproduction d'images et des dessins.

Les lieux de mémoires suivants permanents peuvent être mentionnés :

Budweis : exposition dans l'ancienne maison du garde-barrière.

Bujanov (Angern) : un petit musée dans une maison du garde-barrière.

Kerschbaum : musée dans les anciennes écuries de la place de relai, 500 mètres de ligne du chemin de fer hippomobile reconstitués.

Lest : place de relai bien conservée.

Maxlhaid (Wels) : musée du chemin de fer hippomobile Bahnzeit-Stall (dans une annexe de l'auberge Maxlhaid) .

...

La ville de Linz sera favorisée par le développement des transports inter-cités. En effet, en 1832, le 1er chemin de fer hippomobile sur le continent européen sera érigé entre les localités de Linz et Budweis ; ce qui sera suivi, en 1858, par le chemin de fer Ouest de l'Impératrice Elisabeth reliant Vienne à Linz ; enfin, à partir de 1860, à Salzbouurg. Les déplacements de Bruckner à Vienne seront ainsi grandement facilités. Jusqu'alors il devait se déplacer sur le Danube, par bateau.

### AB 36 : 1842

The 29 year old Richard Wagner premieres his Opera « Rienzi » in Dresden, and is very successful.

The 33 year old Felix Mendelssohn completes his Symphony No. 3 in A minor, « Scottish », Opus 56 (his 5th and last symphony to be completed - posthumous publication of earlier symphonies results in out-of-sequence numbering) , conceived during his 1829 trip to Scotland.

Adolphe Sax moves to Paris and, within a few years, creates 2 entire families of saxophones (in B-flat and E-flat for band ; and in C and F for orchestra) which are all notated and fingered exactly the same, regardless of register.

**27 avril 1842** : The painter Emil Jakob Schindler is born in Vienna.

**5 mai 1842** : Johann Nepomuk Fuchs is born in Styria.

**16 juin 1842** : Les compétences de Bruckner en tant qu'instituteur adjoint sont reconnues avec succès lors de la visite en classe d'un inspecteur officiel.

### Windhaag

**Octobre 1842** : Anton Bruckner est nommé instituteur auxiliaire à la « Alte Schuhaus » de Windhaag (« Alte Anton Bruckner-Schüle ») située aujourd'hui au numéro 24 de la Brucknerplatz (anciennement, Markt 7) , près de Perg à environ 12 kilomètres au sud-ouest de Saint-Florian, dans le Mühlviertal. Après un petit trajet en train hippomobile jusqu'à Freistadt, suivi d'une marche à pied de près de 3 heures, Bruckner arrivera donc, début 1843 (ce fut la dernière année du système scolaire en place) , dans un petit village peuplé d'environ 40 familles. Le bâtiment, situé juste en face de l'église, est retracé dans des documents remontant à 1784. Son aspect actuel date de 1853-1854. Bruckner se verra attribuer une chambre à l'étage supérieur.

Anton Bruckner decided to follow in his father's footsteps ; he was trained as a school teacher in Linz and had spells of teaching in small villages. He was briefly at « Windhaag bei Freistadt » , some 60 kilometres to the north, close to the Czech border (the school where he taught, now, the « Alte Anton Bruckner-Schule » , bears a plaque commemorating his time, there) .

Une plaque commémorative, offerte en 1897 par la Société chorale masculine de Freistadt (« Männergesangverein Freistadt ») orne la vieille école.

Un buste en bois de chêne de Bruckner (par l'artiste Franz Sales Forster) occupe la salle d'honneur, depuis 1967.

Le bâtiment vétuste et délabré ne possède qu'une seule et unique pièce au rez-de-chaussée. On doit donc séparer en 2 groupes l'ensemble des 70 élèves inscrits : une classe a lieu en matinée et l'autre, en après-midi. Anton Bruckner se voit recevoir de nombreuses responsabilités comme adjoint et il va les accomplir avec beaucoup de rigueur. Son dévouement et sa bonté seront soulignés par l'ensemble de ses élèves. (Le manque de place criant pour les élèves forcera les autorités du monastère de Saint-Florian à chercher de nouveaux locaux.)

Vu son statut d'assistant, Bruckner ne devait enseigner qu'aux enfants du niveau élémentaire sur semaine ; par conviction religieuse, il ne manquera pas de leur parler des « corps célestes » !

Il prendra quand même le risque d'inclure à son agenda l'enseignement des « humanités » à l'école du dimanche : soit la lecture, l'écriture, la religion, l'arithmétique, la géographie et les sciences naturelles (comme l'apparition du jour et de la nuit et la forme sphérique de la terre qu'il dessine au tableau noir - chose inhabituelle pour l'époque) . Cette activité dominicale allait à l'encontre des règlements imposés par son Supérieur, l'exécrable Maître d'école Franz Fuchs (1787-1860) . La réprimande deviendra inévitable.

### Franz Fuchs

Le Maître d'école Franz Fuchs est né en 1787 à Sankt Thomas am Blasenstein et est mort en 1860 à Windhaag. Depuis 1822, il est l'instituteur titulaire de l'école primaire de Windhaag. Il cumule aussi les fonctions de sacristain, d'organiste titulaire à l'église, de professeur de musique et d'agriculteur à temps partiel. Le curé et les vicaires de la paroisse devront malheureusement subir son caractère difficile.

### « Bruckner-Zimmer »

L'année du centenaire de la naissance de Bruckner (en 1924) , on décida de dédier à sa mémoire cette célèbre minuscule chambre de 8 mètres carrés (la « Bruckner-Zimmer ») retrouvée au 2e étage de la maison du rusé Franz Fuchs (1787-1860) , le Maître d'école. Ce projet ne fut rendu possible qu'en 1974. Le petit musée a ouvert au public (dans sa forme actuelle) en 1989. L'infrastructure autour des maisons d'époque a quelque peu modifié le paysage. L'école du village est maintenant situé en retrait de la route, derrière le « Marktgemeindamt » (le bureau administratif local, tout près de l'église) . Une fois entré, on se retrouve devant un petit couloir puis un escalier qui nous mène à l'étage supérieur. Des photos d'archives nous rappellent, en montant, la vie modeste des villageois et leurs activités musicales. On peut aussi trouver de l'information sur les œuvres sacrées de Bruckner écrites à Windhaag. Elles annoncent les aspirations Symphoniques du compositeur. Le clou de la visite est le violon du luthier Joseph Pauli de Linz (1805) appartenant à l'époque au Maître de Saint-Florian et sur lequel il a sûrement joué.

Depuis 1895, une plaque commémorative offerte par le Liedertafel (orphéon) « Frohsinn » de Linz (dont Bruckner fut, par intermittence, son directeur musical entre 1860 à 1868) orne la façade. En 1913, une autre plaque s'est ajoutée pour marquer son passage.

### La famille Sücka

Dès son arrivée à Windhaag, les conditions matérielles du jeune musicien (par rapport à ce qu'il a connu au monastère de Saint-Florian) se sont soudainement détériorées. La rémunération d'instituteur adjoint s'avère plus que modeste : 2 florins par mois (à peine 5 francs) ; 20 florins (« Gulden ») par an, soit l'équivalent de 80 sous par mois (Bruckner était nourri et logé au frais de l'école) . Ce poste (et tout ce qui en découle) va porter atteinte à sa dignité en tant qu'homme. Humble et obéissant, il n'avait jamais, jusqu'à présent, montré de signes de fierté personnelle. Mais il devint amer à l'idée d'être assujéti à une bonne à tout faire des plus directives. Il détestait être considéré comme son égal. La ménagère voyait sous ses yeux un homme un peu fou, à l'allure si étrange. Elle le trouvait au mieux « différent » de tous ceux qu'elle a connus. Un véritable mise-en-scène de théâtre ! Bruckner souffrira du manque de nourriture et de la modestie de ses quartiers.

En peu de temps, les résidents du petit village de Windhaag ont su que la famille Sücka (un famille de tisserands locaux) avait offert l'hospitalité à ce jeune homme passionné de musique. Bruckner approfondira durant son séjour dans ce petit village la Maîtrise de l'orgue et du violon.

Le couple Sücka (Weber et Zázilia) serviront à Bruckner un petit-déjeuner « décent » accompagné de l'habituel café de malt si savoureux (il sera heureux de se passer de la soupe horrible du matin que préparait la servante du Maître d'école Franz Fuchs) .

« Zázilia, ma mère, s'occupait de ses vêtements et de ses sous-vêtements, en plus de s'assurer de sa bonne tenue en général. » , nous rapporte la jeune Maria, la fille-aînée de la famille, à propos d'Anton Bruckner.

Bruckner se sentira très rapidement à l'aise chez les Sücka. En reconnaissance devant tant de générosité, il donnera dans ses temps libres des leçons de musique aux 2 jeunes filles : Maria, l'aînée, et Rosalia, la cadette.

Pendant que les sœurs Maria et Rosalia Sücka fréquentaient la classe du primaire, Franz Sücka était déjà en train de faire ses « humanités » au niveau secondaire. À cause de son talent musical au violon et à l'orgue, Bruckner lui donnera des leçon en privé. Il fera de même pour d'autres élèves prometteurs du patelin.

### Franz Sücka

Le Maître d'école, organiste et compositeur Franz Sücka est né d'une famille de tisserands, le 30 mai 1828, à Windhaag bei Freistadt, en Haute-Autriche. Au début des années 1840, il reçoit ses Ires leçons musicales du Maître du village, Franz Fuchs (1787-1860) . Il est ensuite accepté à la « Kaiserlich-Königlich Präparandie » de Linz. En 1843, les

Sücka (Weber et Zäzilia) accueilleront dans la maison familiale, un jeune Anton Bruckner âgé de 17 ans (4 ans plus vieux que le fils Franz) qui venait tout juste de décrocher son 1er poste comme instituteur-adjoint. Une profonde amitié liera les 2 hommes pour la vie. En 1844, on décerne à Franz Sücka son certificat d'adjoint. Il occupe, à partir de 1846, un poste à Bad-Zell (Haute-Autriche) . De 1846 à 1850, il est nommé assistant à l'église « Sankt Georgen an der Gusen » (Haute-Autriche) . En 1855, il déménage dans la localité de Mondsee, près de Salzbourg.

...

On a retrouvé sur les berges du lac les vestiges d'une civilisation lacustre du néo-lithique final, la Culture du lac de Mondsee, qui s'éteignit apparemment vers 3,300 avant Jésus-Christ. Les « Bavarii » (ou « Baiovarii ») , une tribu germanique originaire de l'actuelle Bohême, occupèrent la région de Mondsee vers 600 ans après Jésus-Christ.

Le cloître bénédictin de Mondsee fut fondé en l'an 748 par le duc de Bavière Odilon. Son rayonnement s'accrut par les nombreuses terres qui y furent peu à peu rattachées. Selon la légende, le duc de Bavière Odilon s'était perdu au cours d'une partie de chasse dans la montagne surplombant le lac de Mondsee, à la tombée de la nuit. Lorsque la Lune apparut de derrière les nuages, son éclat illumina le chemin, permettant au duc d'éviter de justesse une chute certaine. En signe de gratitude pour le Seigneur, il fit vœu de fonder un monastère dans la vallée. Selon la tradition, les Iers moines vinrent du Mont-Cassin, en Italie. La communauté pré-Bénédictine augmenta au point qu'elle forma l'un des plus influents monastères de toute la Bavière. Lorsque par la suite, le fils d'Odilon, Tassilon III, fonda le monastère de Kremsmünster en l'an 777, il fit venir des moines de la communauté fondée par son père, afin d'évangéliser la région. Après la chute de Tassilon et, par là-même, de la dynastie des Agilolfing, le monastère de Mondsee devint une abbaye royale carolingienne et adopta en l'an 800 après Jésus-Christ la règle de Saint-Benoît.

Le pays de Mondsee fut rattaché au duché de Bavière jusqu'en 1506. Il passa ensuite dans la succession des Habsbourg. Le monastère fut dispersé en 1791 sous le règne de l'Empereur Léopold II. Le maréchal bavarois Carl Philipp von Wrede obtint, en 1810, le monastère de Mondsee à l'abandon (en plus de Suben et Gleink) comme château avec une juridiction propre. Même après la restitution du fief de Mondsee à l'Autriche, Wrede resta propriétaire du monastère et contribua à moderniser le pays (construction de routes, appellation d'origine du fromage de Mondsee)

Les Iers touristes s'installèrent à Mondsee à partir de 1867, et les croisières en bateau à vapeur furent possible à partir de 1872. La ligne de chemin de fer du « Salzkammergut » entra en service dès 1891.

La tradition des « codex de Mondsee » , un recueil de textes tirés du folklore et de manuscrits médiévaux ayant trait à l'histoire de la Bavière orientale, du pays de Salzbourg et de la Haute-Autriche, participe du rayonnement culturel du monastère. Ce recueil est composé d'exactly 135 textes qui remontent jusqu'au milieu du VIIIe siècle après Jésus-Christ. Lors de la fermeture du monastère, en 1791, ses diverses archives furent transférées à la chambre d'enregistrement de Linz, où elles tombèrent pour longtemps dans l'oubli.

...

En 1859, alors qu'il reçoit son certificat d'enseignant, Franz Sůcka accepte un poste à Mattighofen : responsabilité qu'il honorerait jusqu'à sa mort, le 3 juin 1884. Il sera l'un des membres fondateurs de la Société chorale de l'endroit en plus d'être nommé son 1er « Kapellmeister » .

Dès le lever du jour, Anton Bruckner parrainera le jeune Sůcka (un ex-élève du professeur Franz Fuchs) dans sa préparation en vue de l'examen d'entrée à la « Kaiserlich-Königlich Präparandie » (École normale royale et impériale) de Linz ; ce qui contrariera énormément l'orgueilleux « Magister » . L'adjoint doit ainsi continuellement subir les foudres et les humiliations de son Supérieur. Bruckner était musicalement plus compétent que ce détestable « chnoque » ; le jeune enseignant poursuivait en parallèle l'étude de l' « Art de la Fugue » de Jean-Sébastien Bach.

La famille Sůcka mettra à la disposition de Bruckner l'épinette (un petit clavicorde de 53 touches) acheté en 1842 par Weber, le paternel, pour faire l'éducation musicale de son fils Franz. Il se trouve aujourd'hui exposé au musée installé dans la maison natale de Bruckner, à Ansfelden. (Il fut aussi exposé lors de l'exposition sur l'histoire du village de Windhaag, à la Maison de la forêt du « Mühlviertler » .) Bruckner composera sur cet instrument un « Pange lingua » en do majeur, à 4 voix, pour les dévotions.

La position sociale de Bruckner était celle d'un apprenti. Fuchs ne lui permet qu'un accès limité à son épinette mais, en contre-partie, le jeune assistant doit assurer le service à l'église en tant qu'organiste et en tant que Maître de la chorale (comme celui de retranscrire les partitions chantées) , en plus d'effectuer les tâches de sacristain telles que sonner les cloches : très tôt le matin (à 4 heures en temps normal et à 5 heures durant la saison hivernale) ; à 9 heures pour la prière du soir ; sonner la « Huß-Ausläuten » , appel institué à Windhaag depuis la période des Hussites ; s'occuper du vin de Messe ; servir la Messe ; assister le curé dans ses fonctions ministérielles.

Mais le novice instituteur aimait également jouer des tours pendables. Un jour, il va intentionnellement enfilé au curé sa chasuble à l'envers ; geste qui le fera trébucher en marchant. Il va recevoir pour cela une gifle en plein visage. À une autre occasion, l'irrévérencieux Bruckner entrera dans l'église avec des bottes de couleur rouge. Plus d'une fois, il viendra « hanté » le cimetière durant la nuit en faisant marcher de petits crustacés dans l'herbe avec des bougies allumées, posées sur le dessus de leur carapace.

Après les classes, en fin d'après-midi, l'instituteur-adjoint devait aller donner un coup de main au Maître Fuchs sur le terrain qui était la propriété de l'école (comme couper l'herbe) . Mais d'autres nombreuses tâches ingrates l'attendaient.

En fonction des saisons, il sera forcé de participer aux travaux arides dans les champs : semer, labourer, faire les foins (fenaion) , étendre le fumier, procéder au battage des céréales, cultiver et récolter les pommes de terre. Et l'hiver, il faudra pelleter la neige et procéder des travaux de menuiserie. Fuchs semblait jaloux de voir Bruckner (qui lui était musicalement supérieur) bien s'adonner avec les enfants. Résultat : il le prive de ses périodes libres l'obligeant à tailler des pieux qui serviront à construire un enclos pour les enfants.

Cette corvée représentait en tout environ 90 heures de travail par semaine !

Bien que ce fut interdit pour Bruckner d'aller jouer du violon dans les noces, les kermesses, les fêtes villageoises à l'auberge (surtout les dimanches et les jours fériés), il ne manquait jamais l'occasion d'y participer afin d'augmenter ses faibles revenus (comme l'a fait son père, Anton sénior, avant lui) : on lui remettait alors une somme de 3 couronnes et la nourriture lui était servie gratuitement.

La région du « Mühlviertel », en Haute-Autriche, avait une tradition bien particulière : le « Rocka Roas ». Durant la période du Carnaval, les filles se rencontraient chaque semaine en après-midi sur une ferme différente pour chanter, travailler les quenouilles, filer le lin et, naturellement, faire du comméragé. Le soir, après le travail, les garçons venaient spontanément les rejoindre pour danser jusque très tard dans la nuit. On retrouvait presque chaque soir : le jeune ménétrier Franz Sücka comme 1er violon, accompagné de son bon ami Anton Bruckner comme 2e violon. Quelquefois le paternel, Weber Sücka (tisserand de métier, trompettiste et clarinettiste accompli), décidait de se joindre au duo de fringants « violoneux » qui se prêtait aux improvisations. Windhaag disposait aussi du médecin de famille qui jouait de la flûte et d'un groupe de jeunes élèves inscrits à une école de musique.

Bruckner prenait toujours le temps de transcrire dans son agenda personnel les informations les plus pertinentes concernant ses partenaires féminines lors de la danse villageoise de la nuit précédente. Il portait un pantalon relativement court et très ample (peu élégant) : cela avantageait son jeu de pieds à l'orgue ; ses mouvements de jambes et ses pas sur la piste de danse. Ses commentaires écrits comportaient plusieurs surnoms donnés aux robes de ses charmantes demoiselles : « Zottel », « Gschnürleten », « Gigerl », « Blauen », « Weichen ».

Les tyroliennes et autres danses populaires de la Haute-Autriche auront marqué dès l'enfance ce grand Symphoniste du 19e siècle. D'ailleurs, ses toutes premières compositions didactiques écrites pour l'apprentissage du violon sont empreintes de mouvements folkloriques (comme le Scherzo). Le fameux « Ländler » était traditionnellement dansé en rond. Il sera popularisé en Allemagne, en Autriche et en Suisse à la fin du XVIIIe siècle. Il est arrivé en France sous le nom d'« allemande » et est probablement à l'origine de la célèbre valse.

Cette riche tradition culturelle aura permis à Bruckner de prendre une pause en regard de la musique sérieuse, de s'éloigner des tâches journalières obligatoires qu'il détestait tant.

(L'orgue de l'église en plus des quelques chanteurs et instrumentistes amateurs représentaient tout l'effectif musical de Windhaag.)

Bruckner va faire sensation auprès des villageois avec ses improvisations savantes à l'orgue de l'église provoquant chez le Maître Fuchs (l'organiste attitré) l'envie et la jalousie ; ce qui explique (en partie) les besognes serviles que le jeune assistant doit accomplir. Le vieil orgue fragile aura donc à subir le jeu énergique du jeune musicien en herbe. Inquiet, ce malcommode de Fuchs dira un jour : « Il le frappe partout ! ».

Le prêtre Franz Seraph Amerer von Schwinghaimb (1790-1850) desservit la paroisse de Windhaag, de novembre 1831 à

janvier 1843. Il était reconnu pour être un anti-joséphiste convaincu.

Some manuscripts in Saint-Florian and 1 or 2 printed booklets reveal von Schwinghaimb to be a zealous supporter of the anti-Josephine viewpoint. He was a learned man and a skilled theologian - a cut above the average parish priest. That Bruckner was not completely aware of this and no doubt partly misunderstood Schwinghaimb was one of the factors which contributed to his move away from Windhaag, in 1843.

L'église Saint-Étienne possède un intérieur de style néo-Gothique. Ce lieu de culte fut d'abord érigé, entre 1487 et 1507, pour le monastère des frères Dominicains. Le bâtiment sera rénové de 1685 à 1693. Lors de l'abolition du règne de l'Ordre par l'État, en 1782, on va définir les droits des paroisses environnantes : de Windhaag jusqu'à Altenburg.

Le presbytère de Windhaag porte l'adresse n° 25. Il s'agit d'une ancienne maison de ferme de 2 étages avec un toit en croupe, construite en 1706. À l'intérieur, la voûte du plafond et les poutres apparentes sont d'origine.

Les 5 musées de Windhaag nous présentent la vie pré-industrielle et le monde des artisans du passé (le bûcheron, le charpentier, le cordonnier, le tailleur de pierre, le charron, le meunier, le tisserand, le fabricant de fontaine, le couvreur de toit avec de la paille) . De plus, l'œuvre du célèbre musicien Anton Bruckner et son passage à Windhaag, en tant qu'instituteur auxiliaire, sont fort bien documentés grâce à plusieurs artefacts.

Le « Waldmuseum » ou « Waldhaus » (Musée ou Maison de la forêt) de Windhaag, qui porte l'adresse n° 25, fait découvrir aux petits et grands l'habitat forestier de la région du Mühlviertler. Le bâtiment, construit en 1843, fut utilisé comme école jusqu'en 1969. Les points forts de l'exposition sont un pin de marécage (tourbière d'épinettes) âgé de 80 ans, l'arborescence (disque d'un arbre) provenant d'une forêt d'épicéas (pins de la forêt vierge) vieille de 450 ans et du bois pétrifié d'environ 9 millions d'années. <http://www.windhaag-freistadt.ooe.gv.at>

La fontaine moderne (création de Karl Schimbock) , située sur le terrain gazonné du « Waldhaus » , porte le nom d'Anton Bruckner. Elle fut inaugurée, en 1982, à l'occasion de l'ouverture du « Waldmuseum » .

Le puit rectangulaire de Windhaag, qui porte l'adresse n° 2, date de 1815.

Monument, datant de 1731, faisant l'éloge de Saint Johannes Nepomuk aux côtés de Florianus et Donatus.

## WAB 25

## Maria Jobst

**1842 : WAB 25** - « Windhaager-Messe » , Messe brève de Windhaag en do majeur pour soliste alto, chœur, 2 cors et orgue. La Ire composition de Bruckner entièrement préservée jusqu'à nos jours. Composée à Windhaag alors que Bruckner (âgé que de 18 ans) est l'instituteur-adjoint à l'école du village. Croyant d'abord avoir été composée pour le

mariage de Maria Jobst, la fille d'un résident de la place qui est la soliste alto du chœur de l'église paroissiale (dont il tomba follement amoureux) , l'œuvre fut en fait écrite pour sa sœur cadette, Anna : l'autre petite amie du compositeur. Bruckner donnera des cours de violon à Josef Jobst, le frère de Maria et de Anna.

Cette Messe « incomplète » (sans Gloria, ni Credo) est parfois utilisée comme simple pièce chorale.

Durée approximative : 8 à 10 minutes.

G/A (August Göllerich / Max Auer) : I (1922) , pages 173-189.

1re édition : Anton Böhm und Sohn, Augsburg (1927) :

Afin d'intégrer cette Messe brève à la célébration de la liturgie, Kajetan Schmidinger et Joseph Messner (1893-1969) écriront, en 1927, un arrangement (avec un Gloria et un Credo, révisés) pour chœur mixte à 4 voix (SATB) , Quintette à cordes, 2 cors et orgue. Cette version sera publiée par l'éditeur Anton Böhm und Sohn à Augsburg, en Allemagne. (Pour sa part, Joseph Messner préférera l'utilisation seule de l'orgue continuo.)

2e édition : édition Ludwig Döblinger, Vienne (1977) .

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/1, édition Hans Bauernfeind - Leopold Nowak (1984) (2001) , pages 4-11.

...

Bruckner composed the « Windhaager-Messe » (**WAB 25**) , in 1842, while he was a school teacher's assistant in Windhaag. It was 1st believed that it was composed for Maria Jobst, the alto soloist in the Windhaag church choir. It is now stated that it was composed for her younger sister, Anna. The work is put in Band XXI/2 of the « Gesamtausgabe » .

This « Missa brevis » is a setting of the Mass ordinary for alto solo, 2 horns and organ.

The work employs a text compressed to the absolute minimum and is predominantly homophonic in texture (often close to « plain-chant » as, e.g. , the initial phrase of the « Kyrie » and the « Credo ») with occasional contrapuntal interruptions. The organ part consists of the alto solo line and a mostly unfigured bass. The use of horns « adds a warm, familiar timbre to music, and helps to clarify the harmony » .

As in the « Landmesse » tradition, the « Gloria » and the « Credo » employ only a portion of the extensive text usually associated with these sections of the Mass. Such short Masses (« Missa brevis ») were frequently performed in Austrian country churches, especially during Advent and Lent. The short « Sanctus » presents the most extensive horn parts in the work. The « Benedictus » , in E-flat major, is more melodic and uses a much less syllabic text setting

than the rest of the work.

The final notes of the « Agnus Dei » recall the closing of the « Credo » - a small, but effective touch of musical integration.

Bruckner's designation of this composition as a « Choral-Messe » referred to its simple, hymn-like style. Tonally, the work follows conventional harmonic patterns, but, as Bruckner was to do throughout his life, it also contains frequent modulations, often to rather distant keys, without the uses of pivot chords. The frequent appearances of unison passages, throughout this work, are an additional hallmark of Bruckner's later style.

To make the « Windhaager-Messe » usable for Eucharist celebration, Kajetan Schmidinger and Joseph Messner made, around 1927, an arrangement for mixed choir with revised « Gloria » and « Credo », and accompaniment by organ, horns and string quintet. A live performance of this arrangement by Saint-Mary Choir and Orchestra, conducted by Doctor Marcia Marchesi (on 2 June 2013), can be heard on John F. Berky's Bruckner website.

...

**WAB 25** (1842) : « Windhaager-Messe » ; « Missa brevis » in C major for alto solo, 2 horns and organ. Composed in Windhaag.

The little Mass in C, sometimes called the « Windhaag Mass », dates from Anton Bruckner's 17th year and is the 1st work in that form with which his name would be forever linked, 2nd only to the Symphony. Although not as tragic a boyhood as fate had thrust upon other musicians, the idyll of a rustic youth had been marred by personal loss and, while not poverty, a financially tight situation for his family. The period of the « Windhaag Mass » (named for the town where young Bruckner commenced his career as an assistant teacher) was likewise far from unclouded. The head Master Franz Fuchs was, by accounts, harsh and unsympathetic (especially to the boy's musical inclinations), and the pay was meager. Early on then, Bruckner found solace in the 2 things which mattered most, his faith and music, and thus gave vent in his 1st Mass.

While not included in the canon of Bruckner's numbered Masses, the little work has much to recommend it, its quaintness juxtaposed with a few surprising features. The work is scored for the paucity of forces available to him : organ, 2 horns, and 1 contralto. The horns are chiefly in C, the valve horn still being something of a novelty, in 1842. Yet, Bruckner already shows, it not virtuosity, sensibility in writing for the instrument, using E-flat crooks in the « Benedictus » and throughout judiciously employing intermediary notes. The 5 sections, Kyrie, Gloria, Credo, Sanctus, Benedictus, and Agnus Dei draw their main themes from plain song but are diatonically harmonized from the outset. 12 measures into the opening, however, a remarkable chromatic growth takes place, unusual for a young provincial musician. An octave leap at the start of the Gloria anticipate the same effect on the exact same word in the « Te Deum » of 40 years later.

Otherwise, the Mass is well crafted and reveals no awkward or distracting features. The « Windhaag Mass » may have

been the work to bring a reversal of young Bruckner's fortunes in an unexpected way. When Fuchs complained to the Prior Michaël Arneth about his young assistant's preoccupation with musical activities, the latter responded by transferring Bruckner to the town of Kronstorf which brought a kinder employ and an increase in salary (20 « Florins ») .

...

The « Windhaager-Messe » was 1st believed that it was composed for Maria Jobst, the alto soloist in the Windhaag church choir. It is now stated that it was composed for her jonger sister, Anna.

The work employs a text compressed to the absolute minimum and is predominantly homophonic in texture (often close to plain-chant as, e. g. , the initial phrase of the « Kyrie » and the « Credo ») with occasional contrapuntal interruptions. The organ part consists of the alto solo line and a mostly unfigured bass. The use of horns « adds a warm, familiar timbre to music, and helps to clarify the harmony » . Total duration : 8 to 10 minutes.

As in the « Landmesse » tradition, the « Gloria » and the « Credo » employ only a portion of the extensive text usually associated with these sections of the Mass. Such short Masses (« Missa brevis ») were frequently performed in Austrian country churches, especially during Advent and Lent.

The short « Sanctus » presents the most extensive horn parts in the work. The « Benedictus » , in E-flat major, is more melodic and uses a much less syllabic text setting than the rest of the work. The final notes of the « Agnus Dei » recall the closing of the « Credo » : a small, but effective touch of musical integration.

Bruckner's designation of this composition as a « Choral-Messe » referred to its simple, hymn-like style. Tonally, the work follows conventional harmonic patterns, but, as Bruckner was to do throughout his life, it also contains frequent modulations, often to rather distant keys, without the uses of pivot chords. The frequent appearances of unison passages throughout this work are an additional hallmark of Bruckner's later style.

To make the « Windhaager-Messe » usable for Eucharist celebration, Kajetan Schmidinger and Joseph Messner made, in 1927, an arrangement for mixed choir with revised « Gloria » and « Credo » , and accompaniment by organ, horns and a String Quintet.

Bruckner's post-1860 work is the period most studied by musicologists, and it is Bruckner's major contribution to the Classical canon. With his new skills in composition and counterpoint, Bruckner reached-out beyond church music. He wrote his 1st mature Mass (the No. 1) in D Minor, in 1864. (Keith William Kinder, 2000.)

...

**April 2014** - Mass in C major, « Windhaager-Messe » (**WAB 25**) for soloists, chorus and orchestra ; performed on 2 June 2013, at Saint-Mary's Parish Church in Littleton, Colorado. (Recorded by engineer Allan Crvalho.)

Marcia Marchesi conducts the Saint-Mary Choir & Orchestra with Melissa Dalton, soprano ; Christina Haystead, mezzo-soprano ; Alex Sierra, tenor ; Aaron Webb, baritone ; and Erika Ray, organ.

At 1st glance, it appeared to be a normal rendition of Bruckner's early Mass in C, but upon closer examination and listening, it was discovered that this was one of the 1st recordings of the Mass in a setting for soloists, chorus and orchestra !

I am deeply indebted to Doctor Marcia Marchesi and the performers of this Mass for giving me permission to offer this performance on my website. I also wish to thank the engineer, Allan Cravalho, for providing me with an improved recording from the concert. (John F. Berky : [abruckner.com](http://abruckner.com))

...

Die Windhaager Messe, eigentlich Messe in C-Dur für Solostimme, zwei Hörner, Chor und Orgel, ist ein musikalisches Werk des österreichischen Komponisten Anton Bruckner (**WAB 25**) . Ihren Beinamen bekam sie, weil die Messe um 1842 während Bruckners Aufenthalt im Dorf Windhaag bei Freistadt entstand. Diese Messe ist die erste von drei sogenannten « Choral-Messen » , die Bruckner komponierte, als er Schulgehilfe in Windhaag und in Kronstorf war.

Bruckner schrieb die Windhaager Messe als achtzehnjähriger Schulgehilfe. Wegen der Schlichtheit gilt sie als Frühwerk Bruckners, der in späteren Jahren mit groß angelegten Messekompositionen eine eigene Tonsprache entwickelte ; zuerst bei der Missa solemnis von 1854, dann nach seiner Studienzeit bei Simon Sechter bei den drei nummerierten Messen (Messe Nummer 1 in D-Moll ; Messe Nummer 2 in E-Moll ; und Messe Nummer 3 in F-Moll) .

Die Windhaager Messe lässt sich in der normalen liturgischen Praxis nicht gut verwenden, weil Bruckner in dem textreichen Gloria und Credo einige Textstellen nicht komponierte. Aus dem Wunsch heraus, die Musik Bruckners trotzdem in der Liturgie einsetzen zu können, entstand 1927 die Bearbeitung für vierstimmigen gemischten Chor, Streichquintett, zwei Hörner und Orgel, oder nur mit Orgelbegleitung. Die ursprüngliche Bearbeitung stammt von Kajetan Schmidinger, während Joseph Messner sie « revidiert, ergänzt und mit einer Orgelbegleitung versehen » hat.

### Josef Jobst

Josef Anton Bruckner notierte so in seinem Kalender die wichtigsten Details über die Partnerinnen der letzten Tanznacht, als er in seinen relativ kurz gehaltenen Hosen, die ihm beim Orgelspielen das Spiel der Pedale erleichterten, das Tanzbein schwang.

Ob er dazu den « Zottel » , seinen « Gschnürleten » , den « Gigerl » , den « Blauen » oder den « Weichen » (wie er seine Röcke nannte) trug, ist nicht vermerkt.

Die Florianer Tanzlgeiga erinnern sich in ihrem Programm BRUCKNERISCH an den großen Symphoniker des 19.

Jahrhunderts, der im gleichen musikalischen Landstrich aufgewachsen ist, wie die Florianer Tanzlgeiga selbst.

Die Ländler und Walzer, die bei den Tanzlgeigan erklingen, sind jene Stücke, die Bruckner von früher Kindheit an prägten. Bereits sein Vater fiedelte in den umliegenden Wirtshäusern um seinen spärlichen Lohn aufzubessern.

Bruckner selbst war ein Florianer Tanzlgeiger, wenn er in Windhaag mit seinem Schüler Josef Jobst auf der Geige die damals beliebten Gstrampft'n zum Tanz aufspielte, begleitet von bäuerlichen Musikanten mit Trompeten und Klarinetten.

Und bei der so genannten « Rocka Roas », bei der die Burschen des Ortes die Flachs spinnenden Mädchen auf den Bauernhöfen aufsuchten und spontan zum Tanz aufforderten, entlockte der damalige Windhaager Schulgehilfe Bruckner seiner Geige so manchen improvisierten Ländler.

Nicht zuletzt zählen zu seinen frühen Kompositionen auch Ländler, die er zuhauf für seine Geigenschüler geschrieben hatte.

Josef Jobst : élève de Bruckner, « violoneux » et meneur de danse

(Wolfram Tuschner.)

Mit diesen Ländlern hat es folgende Bewandnis : Im Jahre 1872 schrieb ein gewisser Josef Jobst, Mühlenbesitzer in Windhaag, Oberösterreich, sie aus ganz zerfetzten und vergilbten Unterlagen ab, aus welchen er zusammen mit den Brüdern Toni und Johann Mauer (1) und einem gewissen Sicka (2) (jetzt in Zwettin) oft mit Bruckner geigte, der 1841-1843 Schulgehilfe in Windhaag war.

Diese Erklärung notiert Hans Commenda (1888-1971) , der rührige Erforscher der volksmusikalischen Vergangenheit Oberösterreichs, auf die Violinstimmen der ersten Folge (1-6) einer Sammlung von Ländlern, geschrieben im Jahre 1872. Josef Jobst (3) , als er sie in einer durch Johann Eipeldauer erstellten Abschrift 1930 in das Volksliedarchiv Linz (heute Oberösterreich Volksliedarchiv) einbringt. (4) Walter Deutsch unterzieht diesen Bestand einer umfangreichen Analyse und veröffentlicht das Ergebnis sowie alle 84 Ländler faksimiliert im Bericht zum Linzer Bruckner-Symposion 1987, dabei zitiert er Hans Commendas Hinweis auf die Herkunft aus dem Musikschatz des Michaël Jax, der sie aus dem Repertoire des Josef Jobst enoorben hat. (5) Nicht weniger als 161 Ländler in der Originalhandschrift Josef Jobsts scheinen ebenfalls in der Absicht nach Linz gelangt zu sein, sie nach der Anfertigung von Abschriften wieder zurückzustellen, wie sich aus einem Bleistiftvermerk Michaël Jax Windhaag 10 auf Blatt 7453-7462 vermuten läßt. Diese Aufzeichnungen des Windhaager Tanzlgeigers bilden heute zusammen mit den bereits wissenschaftlich erschlossenen Quellen jene volksmusikalischen Denkmäler Oberösterreichs, für die sich nicht ganz zu Unrecht die Bezeichnung « Bruckner-Ländler » (6) eingebürgert hat.

Ein beispielloser Zufall führte 1992 zur Hebung dieses ursprünglich nur andeutungsweise erwähnten « Musikschatzes », dessen tatsächliche Vielfalt und Gewicht für die Musikforschung jede Erwartung übertraf. Volker Derschmidt, Archivar des Oberösterreich Volksliedwerks, hielt damals auf Anregung der « Urfahrner Aufgeiger » einen eher privaten Volkstanzkurs

für Freunde der alternativen oberösterreichischen Volksmusikszene ab. Dabei kam die Rede auch auf den Mühlviertler Ländler als spezifische Ausprägung der volksmusikalischen Landschaft nördlich der Donau. Eine der Teilnehmerinnen erzählte, daß in der « oberen Stube » ihres Eltemhauses in Windhaag bei Freistadt eine Truhe voll mit alten Noten (darunter auch Ländler) stünde, welche sich schon seit Generationen nebst einigen Geigen im Hause befänden. Die junge Frau, sie heißt Martha Jachs, ist die Schwester jenes Michaël Jachs' (7) und Besitzers der Felbermühle in Windhaag 10, dessen Urgroßvater Michaël I. einst die Witwe Franziska Jobst ehelichte und sich damit eine schwer verschuldete und dem Verfall preisgegebene Mühle aufhalste. Sein Vorgänger Josef Jobst, ein vortrefflicher Kapellmeister, aber Müller erst in zweiter Linie, war in den Ruin geschlittert. Wegen seiner musikalischen Interessen blieb für das Handwerk so gut wie keine Zeit ; schließlich war es die Krankheit seines um zwölf Jahre jüngeren Bruders Johann, (8) die ihn 1873 gezwungen hatte, die Stelle des Müllers einzunehmen. Aber als Müller fühlte er sich eigentlich nie. Nur wer einen Blick in die Stapel seines notenschriftlichen Nachlaßrestes geworfen hat, vermag den Schweiß seines Nachfolgers Michaël Jachs im Gefolge einer gründlichen Mühlensanierung ermessen. Eine Enkelin Jobsts erzählt :

« Nachdem der Vater meiner Mutter gestorben war (so erinnerte sich meine Mutter) wurde aus der Felbermühle ein Bauernleitenoagen voll Noten weggeführt. Meine Mutter war damals erst dreizehn Jahre alt. Erst viel später wurde mir klar, daß unter diesen Noten bestimmt Kompositionen des großen Meisters Anton Bruckner gewesen sein mußten, wie überhaupt viele beschriebene Notenblätter von Bruckners Hand stammten. » (9)

So ist gottlob ein Bruchteil des Nachlasses der Vernichtung entgangen und durch die Umsicht der späteren Generationen in unsere Zeit herübergerettet worden. Die Bestände, deren kirchenmusikalischer Teil noch immer der Durchsicht harrt, sind immerhin dermaßen umfangreich, daß Volker Derschmidt monatelang mit Kopier- und Inventarisierungsarbeiten für das Oberösterreich Volksliedarchiv beschäftigt war. Dort füllt der Fundus inzwischen mehrere Ordner und steht der interessierten Öffentlichkeit zur Verfügung.

Wer war denn eigentlich dieser Josef Jobst, der in den Anfängen der Bruckner-Forschung von den Autoren als Geigenschüler und Ländlergeiger-Gspan (10) Anton Bruckners mehrmals genannt wird, für dessen angebliche Schwester Maria der Meister die « Windhaager-Messe » (11) geschrieben haben soll, und der heute wohl zu Unrecht verschwiegen wird oder gar in Vergessenheit geraten ist ? Ist eine genügende Darstellung seines musikalischen Lebensbildes aufgrund der wenigen Spuren, die er uns hinterläßt, überhaupt möglich ? Bereits Max Hilpert, der profunde Kenner des Mühlviertels, verliert über ihn 1967 im Zusammenhang mit Bruckners Aufgeigen (12) in Windhaag kein Wort. Selbst in der hervorragenden Bildbiographie Leopold Nowaks fehlt der Name Jobst in den Registern, und als Kumpane Bruckners beim Landlerspiel finden lediglich die beiden Sücka, Vater und Sohn, (13) Erwähnung. Mag sein, daß des jungen Sücka Aufstieg in pädagogische Gefilde ihn für Biographen der ersten Reihe als Bruckner-Bezugsperson besonders wertvoll erscheinen läßt. Aber während Franz Sücka kurz nach der Lehrerausbildung die Gegend verließ, (14) organisierte Josef Jobst in Windhaag ein reges Musikleben, dessen Strukturen teilweise bis in unsere Zeit nachwirken.

Die Bekanntschaft Bruckners mit der Familie Jobst in Windhaag kann allein aufgrund der Aussagen August Göllerichs im Verein mit der teilweise noch lebendigen Windhaager mündlichen Überlieferung als erwiesen betrachtet werden. Josef Jobst kam 1832 als erster Sohn des gleichnamigen Müllermeisters und dessen Gattin Anna, geborene Zeitlhofer, in Windhaag 10 zur Welt. Ursprünglich sollte ihm der Müllerberuf erspart bleiben, und man übergab die Mühle seinem

nachgeborenen Brüder Johann. Es sei vorweggenommen, daß die Mutter Anna als Widmungsträgerin der « Windhaager-Messe » aller Wahrscheinlichkeit nach nicht in Frage kommt. Erich Wolfgang Partsch artikuliert Franz Zamazals gehegte Zweifel an dieser Version der Widmungsgeschichte, (15) was mir der Linzer Bruckner-Forscher in einem Telefongespräch freundlichst bestätigt hat. Als der kleine Josef gerade erst neun Jahre alt war, tritt der siebzehnjährige Anton Bruckner, der als mittelloser Schulgehilfe gerne und oft im Hause Jobst verköstigt wurde, als Geigenlehrer und « Musikkollege » in sein Leben ein. Dazu Jobsts Enkelin :

« Anton Bruckner war während seiner Schulgehilfenzeit in Windhaag sehr arm. Wahrscheinlich aus diesem Grund hat er in der Felbennühle viel verkehrt, wo er stets gut bewirtet wurde. Als Dank dafür brachte er dem Vater meiner Mutter (Joseph Jobst, 1832-1892, späterer Müllermeister in Windhaag 10) das Geigenspielen bei. Auch der Großvater meiner Mutter beherrschte das Geigenspiel, und es wurde damals in der Felbennühle häufig musiziert. » (16)

Der Unterricht zeitigte Früchte, denn nach kürzester Zeit war das Duett in der Lage, sich gegen Entgelt bei den verschiedensten Tanzgelegenheiten zu produzieren. Bruckner sorgte für das Repertoire, das heißt, er brachte (wie gestochen) Folge um Folge der regionalen Landleiweisen zu Papier, (17) weil der Traunviertler Ländler, wie er ihn aus Ansfelden und Sankt Florian zur Genüge kannte, im Mühlviertel keinen Wert hatte. Tanzbodenmusikanten galten nicht als Künstler ; sie waren lediglich Mittel zum Zweck und hatten sich den Anordnungen und Wünschen der Tanzherrn und Tänzer bedingungslos zu fügen. Der rasche Fortschritt des kleinen Schülers war aber wohl nur dem Umstand zu verdanken, daß auch Vater Jobst als Geiger in Erscheinung getreten ist und seinen Sohn gewiß nicht ganz ohne Vorbildung der Lehre Bruckners anvertraut hat. Fünf Geigen böhmischer Provenienz im Besitz der Müllerfamilie legen für die Musikbegeisterung der Jobsts ein beredtes Zeugnis ab.

Daß die musikalische Unterweisung durch Bruckner über das Geigen zum Zweck des Ländlerspiels bei weitem hinausgegangen sein muß, läßt sich aus der Qualität der geschriebenen Hinterlassenschaft des späteren Kapellmeisters und Arrangeurs Jobst schließen. Beinahe unheimlich ist die frappante Ähnlichkeit seiner Notenschrift mit der aus Bruckners Feder. Und so zeigt sich der brucknerische Duktus in jedem seiner Blätter - bis ins reife Alter hinein. Aus paläographischer Sicht können demnach zwischen Bruckners und Jobsts Notation folgende auffällige Gemeinsamkeiten beobachtet werden :

1. Verwendung einer antiquierten Form des G-Schlüssels. Diese Schreibweise behält Bruckner bis etwa 1860 bei und wechselt dann nach und nach zu der uns heute geläufigen Version. (18)

2. Stets bleibt das Auflösungszeichen linksseitig offen.

3. Bei Achtel- und Sechzehntelnoten ragen die Notenhälse zumeist über die Balken hinaus.

4. Taktstriche grundsätzlich nicht bündig zur Notenzeile ausgeführt.

5. Im Falle höherer halber Notenwerte wird der Hals immer an der verkehrten Seite (rechts) angesetzt. Dieser Gewohnheit setzte Karl Schimböck als Gestalter des 1982 geschaffenen « Anton-Bruckner-Brunnens » in Windhaag

wortwörtlich ein Denkmal. Eines der vier Granitfelder der Mittelsäule zeigt den ersten Takt der Altstimme des Kyrie aus der « Windhaager-Messe » . (19)

Angesichts solcher Ähnlichkeiten kann angenommen werden, daß lobst das Notenschreiben bei Anton Bruckner gelernt hat, und selbst, was die « Bruckner-Ländler » betrifft, so könnten bei ihrer Aufzeichnung 1872 durchaus zerschlissene Originale des Schulgehilfen kopiert worden sein. Leider hat der Schreiber die Vorlagen vernichtet. Solche Erneuerungen waren eben von Zeit zu Zeit unumgänglich, wollte man nicht auf abgegriffene und von Bierflecken verschwommene Seiten (20) angewiesen sein. Eine 1992 in Wels aufgefundene Ländler-Abschrift aus dem Linzer Raum dokumentiert augenfällig diese Praxis des Notenauswechslens. Ihr lagen nämlich die brüchig gewordenen Vorlagen noch bei. (21) Die Tänze sind zur Gänze auf das « Umigeigen » in die Tonart der Oberquinte ausgerichtet. (22) Solch harmonische Auflockerung war auch bei den Windhaagern sehr beliebt, und es läßt sich in dieser Manier geradezu eine Mühlviertler Spezialität erkennen. (23)

Nach Bruckners Versetzung an die Schüle in Kronstorf (1843) verstummen auch die Nachrichten über seinen Schüler Jobst. Weil er uns erst 1866 (und dann als versierter Ensembleleiter und Arrangeur) in Erinnerung gerufen wird, ist anzunehmen, daß eine längere, der Fortbildung dienende Abwesenheit für das Aussetzen der Überlieferung verantwortlich ist. Seine Funktion als Gründer, Leiter und Instrumentist zweier leistungsfähiger Musikensembles (er galt auch als tüchtiger Flügelhornbläser) lassen vermuten, daß er eine (wie damals üblich) langjährige Militärdienstzeit bei einer Regimentsmusik absolviert hat. Dort war die Beherrschung zweier Instrumente (davon ein Streichinstrument) Pflicht, außerdem fanden für das Repertoire vielfach Bearbeitungen aus den eigenen Reihen Verwendung. Neben dem Kapellmeister sorgten die Begabteren unter den Musikern für die neuesten Arrangements, während der Rest mit dem Ausschreiben der Stimmen beschäftigt war. Bekanntlich geht die Gründung der ersten zivilen « Blech- und Streichmusiken » im ländlichen Bereich großteils auf ehemalige Militärmusiker zurück. Auch das Windhaager Musikwesen in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts widerspiegelt exakt den privaten Kulturbetrieb der neo-absolutistischen Ära. Da Vereinsgründungen ohne humanitäre oder gemeinnützige Rechtfertigung kaum möglich waren, sammelten sich Blasmusikanten, sofern sie nicht in « Bürgerwehrmusiken » legitim auftreten konnten, unter den Fittichen der Ortsfeuerwehren oder etwa bei diversen Veteranenvereinigungen. Jobsts ursprünglich private Blaskapelle wurde ebenfalls später der Feuerwehr angegliedert. Als Leiter des Streichorchesters war er, wenn auch stets zu seinem finanziellen Nachteil, jedoch Musikdirektor auf eigene Rechnung, ganz nach residenzstädtischem Muster, und es scheinen diese Funktionen neben dem Tanzlgeigen bis 1873 die einzige Einnahmequelle gewesen zu sein.

Zwei bemerkenswerte zeitgenössische fotografische Gruppenaufnahmen der beiden Musiziergemeinschaften befinden sich im Besitz der Nachkommen. Ein Bild aus dem Jahre 1877 zeigt Jobst als Flügelhornisten im Kreise seiner Feuerwehrkapelle. Etwas später (nach 1880) ist das Foto mit dem Streichorchester entstanden. Hier fungiert der Kapellmeister als Primegeiger. Einige der Mitwirkenden konnten namentlich eruiert werden, darunter das Brüderpaar Maurer, welches Hans Commenda als Bestandteil des « Bruckner-Quintetts » ins Spiel bringt. Meiner Meinung nach entspringt der scheinbar so fest gefügte Kreis um Anton Bruckner eher dem Wunschenken damaliger Gewährspersonen, welche (bewußt oder unbewußt) diese bekannten Windhaager Musikanten in ein besonders günstiges Licht stellen wollten. Nicht umsonst wurde die Fünffzahl in Forscherkreisen bereits angezweifelt, (24) da für die ländliche Tanzmusik jener Zeit die Zweistimmigkeit maßgeblich war. Selbst die verbürgten Auftritte Bruckners mit Jobst oder Sücka haben

niemals zu dritt stattgefunden. Den heutigen Felbermüllern jedenfalls sind die Brüder Maurer nur ob ihrer Freundschaft mit Josef Jobst und als Mitglieder seiner Orchester in Erinnerung. Nicht, weil die Biographie Bruckners zwei Persönlichkeiten namens Josef Seiberl beherbergt, (25) verdient der Windhaager Klarinettist Josef Seiberl, den beide Aufnahmen zeigen, besonders erwähnt zu werden. Immerhin führten nach dem Tode Jobsts dissoziierende Aktivitäten dieses ehemaligen Militärmusikers 1899 zur Spaltung der Feuerwehrkapelle und damit zur Gründung des Musikvereins Windhaag. Seither verfügt der Markt über zwei Blasorchester. (26)

Jobsts Gründung seines für Windhaager Verhältnisse hervorragend besetzten Streichorchesters, dem ein Großteil seiner Lebensarbeit gewidmet war, zeigt deutlich den allmählichen Rückzug des bodenständigen Ländlers zugunsten bürgerlich-städtischer Tanzformen. (27) Favorit war natürlich, wie sein mustergültiges Archiv beweist, der Wiener Walzer ; daneben kamen auch der Galopp, die Polka in all ihren Variationen, die Mazurka und endlich die Quadrille zu Ehren. Letztere ist in 13 Exemplaren vertreten, wobei die Bearbeitung einer Chonchon-Quadrille (28) (wahrscheinlich Cancan-Quadrille) von Johann Strauß für drei Violinen und Kontrabaß aus dem Jahre 1858 zugleich die älteste Archivalie darstellt. Diese Handschrift eines Anton Bauer aus Hellmonsödt scheint Jobst entliehen zu haben, um sie für sein Orchester einzurichten, welches ja auch mit Bläsern gut besetzt war. Da kein vergleichbarer Titel in den Werkverzeichnissen der Familie Strauß aufscheint, besteht durchaus die Möglichkeit, daß ein bis dato unbekanntes Werk vorliegt. Schließlich hat Strauß (Vater) die Kompositionsregeln der Quadrille, dieses eleganten Figurentanzes, bei Philippe Musard in Paris erlernt und die Neuheit 1841 und 1842 in Wien popularisiert. (29) Übrigens werden die Strauß-Bearbeitungen Jobsts, sofern sie Johann Strauß (Sohn) betreffen, bei der derzeit im Gange befindlichen Edition des « Strauß-Elementar-Verzeichnisses » (SEV) durch das Wiener Institut für Strauß-Forschung berücksichtigt. (30) Gleich nach den Strauß-Werken rangierten in der Gunst des Windhaager Musikdirektors die Tanzstücke aus der Feder populärer Militärkapellmeister. Die Namen Philipp Fahrbach, Karel Komzák, Anton Mahr und Carl Michaël Ziehrer bezeugen, daß er und sein Publikum auf dem Gebiet der « Spezialitäten » stets up to date waren. Daneben ist über manche Lieblinge seines Repertoires (Beissig, Fiala, Krause, Redl, Ritzberger und viele andere mehr) das Gras der Zeit gewachsen. Ein Projekt der Welser Lanner-Strauß-Compagnie sieht nunmehr die Wiederbelebung des Jobst-Nachlasses unter besonderer Bedachtnahme auf unbekannte und vergessene Tanzkomponisten in originaler Besetzung vor, schließlich stehen über 140 (!) Arrangements spielfertig zur Auswahl.

Die auf der Fotografie erkennbaren Musiker mit ihren Instrumenten (Flöte, zwei Klarinetten, Trompete, zwei Hörner, Streichquintett und Schlagzeug) widerspiegeln im großen und ganzen das Jobstsche Besetzungsschema. Allerdings fordern die Bearbeitungen fast immer zwei Trompeten, dafür fehlen ausgeschriebene Schlagwerkstimmen in jedem Fall. Sehr selten tritt eine Posaune hinzu. Merkwürdig ist auch die fallweise Besetzung eines sogenannten « Baßhorns » (31) dessen Funktion zwischen Baßverstärkung und Celloersatz im Sinne kantilenenartiger Tenorfiguren wechselt. Dafür scheint das Violoncello die allerneueste Errungenschaft des Orchesters zu repräsentieren. Da es bei Jobst (ganz wie im Wiener Tanzorchester des Biedermeier) nur sehr selten besetzt ist, dürfte seine Hauptrolle aus dem « Mitgehen » mit dem Kontrabaß bestanden haben. Als sehr fortschrittlich für Windhaager Verhältnisse ist die ständige Besetzung einer Viola zu bezeichnen, weil auf dem Land bis weit in unser Jahrhundert hinein in der Regel die dritte Geige Aufgaben der Bratsche zu übernehmen hatte. Selbst der alte Strauß hat die Viola samt dem Cello sehr spät in sein Orchester gebracht, und es geht die alte Besetzung auf die « Linzer Geiger » zurück, oberösterreichische Ländlermusikanten, die bereits zur napoleonischen Zeit in Wien Furore machten, und denen andere Streichinstrumente denn Geige und « Bassettl » (32) nahezu unbekannt waren. Waren die Windhaager in den Streichern auch nur solistisch besetzt (wer

kennt nicht noch heute das Problem des Streichermangels ?) , so verfügte doch die Region dank Josef Jobst über einen variablen Klangkörper, wie er nach dem Tod des Orchesterleiters (1892) nicht so bald wieder erstehen sollte.

Kurz vor Ausbruch des Ersten Weltkrieges tritt der junge Michaël II. Jachs, der später die Felbermühle übernehmen sollte, auch musikalisch in die Fußstapfen Jobsts. Wie sein Vorbild ist auch er Geiger und Flügelhörnist. Als Prinzipal des Windhaager Streichorchesters unterstehen ihm als gleichzeitigem Primgeiger zwei Kollegen auf der Violine, ein Kontrabaßspieler, ein Flötist und ein Klarinettist.

Zu guter Letzt konnte als Nebenprodukt der Nachforschungen zur Vita der Windhaager Musikerpersönlichkeit auch Licht ins Legendendunkel um die Entstehungsgeschichte der « Windhaager-Messe » Bruckners gebracht werden, scheint doch Jobsts « Schwester » Maria wiederholt in der Literatur als Widmungsträgerin auf. Selbst eine erst 1992 in Windhaag erschienene Broschüre informiert :

« Das kleine Werk war der Alt-Solistin und Bürgerstochter Maria Jobst gewidmet, der Schwester seines (Bruckners) Geigenschülers Josef Jobst von der Felbermühle in Windhaag 10. » (33)

Enkelin Drizhal jedoch gibt Maria als Jobsts Tante aus und weiß darüber hinaus folgendes zu berichten :

« Wie meine Mutter von ihrem Vater erzählen hörte, liebten sich seine Tante Maria Jobst, (Tochter des Josef Jobst, 1807-1870) (34) sehr und wollten heiraten. Marias Familie war jedoch entschieden dagegen und verboten [sic !] ihr, « diesen Hungerleider » , wie sie sich ausgedrückt haben sollen, zu ehelichen. »

Als Maria ihrem geliebten Bruckner eröffnete, daß sie den reichen Bäckermeister Jos. Zeitlhofer heiraten müsse, war Bruckner derart deprimiert, daß er verzweifelt zwei Tage und Nächte lang in Wald und Feld umherirrte und niemand wußte, wo er war. (35)

Die rührselige Schilderung entbehrt keinesfalls romanhafter Züge, und es deckt sich das Erzählte auch eng mit dem Geschehen in L. G. Bachmanns « Roman der Sinfonie » , nur daß Mariel, die hübsche Tochter des Ortsvorstandes, (36) wieder einmal als Schwester des « Jobst-Sepperl » (37) agiert. Auch Bruckners « Nebenbuhler » Zeitholfer geistert als reicher Bauer durch die Handlung. Die sentimentale Geschichte kam wohl durch die zeitliche Versetzung von Ereignissen (gepaart mit genealogischen Verwechslungen) zustande. Tatsächlich aber fand die Trauung Zeitlhofer-Jobst bereits am 26. Februar 1838 statt, also drei Jahre vor Bruckners Ankunft in Windhaag. Erster Beistand war Joseph Jobst Bürgerl Müllenneister im Markt Nummer 10. zugleich Vormund der Braut. (38) Trauzeuge war also der Bruder der Braut, dessen Sohn Josef (1832-1892) unser Kapellmeister ist. Also war Maria doch seine Tante. Die Vormundschaft durch den Bruder nach dem Tod ihres Vaters, des Bäckermeisters Joseph Jobst, Windhaag I, im Jahre 1829 begünstigte gewiß geschwisterliche Gefühle ihrem kleinen Neffen gegenüber, der 1832 in die Familie hineingeboren wurde. Ihren Ehemann, Josef Zeitlhofer, scheint sie bereits lange vor der Hochzeit gut gekannt zu haben. Vermutlich stand er als Bäcker in den Diensten ihres Vaters ; jedenfalls übernahm er den schwiegerelterlichen Betrieb. Eine Dedikation des 18jährigen Schulgehilfen Anton Bruckner an die um neun Jahre ältere Maria Zeitlhofer ist angesichts späterer schwärmerischer Huldigungsbezeugungen durchaus möglich.

## Fotos :

1872 zeichnete Josef Jobst diese Ländlerfalge auf, der vermutlich eine Handschrift Anton Bruckners zugrunde gelegen ist. Oberösterreich Volksliedarchiv, Inv.-Nummer. 7509-7514.

Josef Jobst (sitzend) um 1860 zusammen mit Brüder Johann (recht) und dem Schwager seines Vaters Pramhofer (link) . (Foto im Besitz der Familie Jachs, Windhaag.)

Josef Jobst (2. von link, sitzend) im Kreise seiner Orcliestermusiker. Der Sekundgeiger neben ihm ist Johann Maurer, dahinter stehend mit der Flöte dessen Brüder Anton (4. von link) . Ganz rechts steht der Klarinetist und spätere Gründer des Musikvereins Windhaag, Josef Seiberl. (Foto im Besitz der Familie Jachs, Windhaag.)

## Notes

(1) Richtig Anton und Johann Maurer.

(2) Offenbar Franz Sücka, der spätere Lehrerkollege Bruckners, den dieser in Windhaag auf den Präparandenkurs vorbereitet hat. Siehe dazu August Göllerich, Anton Bruckner, Regensburg (1992) , Nachdruck (1973) , Seite 192ff.

(3) Deckblatt der Handschrift.

(4) Oberösterreich Volksliedarchiv, M III - W 7 / 7615-7698.

(5) Walter Deutsch, Eine Ländlersammlung aus Windhaag. in : Bruckner-Symposion (1987) , Bericht, Linz (1991) , Seite 120.

(6) Volker Derschmidt, Zu den Ländlern aus Windhaag bei Freistadt, in : A lustige Eicht, Mitteilungsheft des Oberösterreich Volksliedwerkes, Heft I, I. Jahrgang, Linz (1993) , Seite 20.

(7) Herrn Michaël Jachs, Besitzer der Felbermühle in Windhaag 10 seit 1988, sei für die stets freundliche Auskunftsbereitschaft im Rahmen meiner Windhaager Aufenthalte zum Zwecke gründlicher Recherchen und eingehender Handschriftenvergleiche herzlichst gedankt, ebenso seinen Eltern, Herrn Josef Ernst und Frau Maria Jachs, sie waren mir infolge ihres reichen familiengeschichtlichen Wissens besonders wichtige Gewährsleute.

(8) Zur hausgeschichtlichen und genealogischen Orientierung fanden Verwendung : Max Neweklowsy, Besitzer der Felbermühle Windhaag 10, derselbe, Stammtafel der Familie Jobst, Windhaag bei Freistadt. Der Linzer Historiker war mit Michaël II. Jachs, Besitzer der Felbermühle von 1923 bis 1962, befreundet und hat die Forschungen für dessen Familie durchgeführt.

(9) Maria Drizhal, Gmunden, Brief vom 29. Juli 1977 an den ORF, Landesstudio Oberösterreich, im Rahmen des Projekts « Radio Bruckner » .

(10) Derschmidt, am angegebenen Ort, Seite 20.

(11) Das Autograph der Messe C-Dur (« Windhaager-Messe ») (WAB 25) befindet sich heute zusammen mit neun weiteren Werken von Bruckners Hand im Weiser Stadtarchiv. Siehe dazu Erich Wolfgang Partsch, Die Bruckner-Musikautographe im Weiser Stadtarchiv, ungedrucktes Manuskript, eine Veröffentlichung im Jahrbuch des Weiser Musealvereines ist vorgesehen.

(12) Max Hilpert, Anton Bruckner und Windhaag, in : Mühlviertler Heimatblätter, 7. Jahrgang, Heft 9/10, Linz (1967) , Seite 151.

(13) Leopold Nowak, Anton Bruckner, Bild und Leben, Linz (1973) , Seite 51.

(14) « Franz Sücka wurde nachher Oberlehrer in Mattighofen, wo er nach 40jähriger Tätigkeit am 6. März 1884 starb » , berichtet August Göllerich, am angegebenen Ort, Seite 193 (Anmerkung 15) .

(15) Siehe bei Partsch, am angegebenen Ort.

(16) Drizhal, am angegebenen Ort.

(17) Siehe Anmerkung 9.

(18) Auch Johann August Dürmberger, der Musikprofessor Bruckners an der « Kaiserlich-Königlich Präparandie » (Lehrerbildungsinstitut) in Linz bedient sich des alten Schlüssels sogar in seinen Druckwerken. Vielleicht geht Bruckners Gewohnheit auf diesen, von ihm hochgeschätzten Lehrer zurück. Vergleiche bei Leopold Nowak, am angegebenen Ort, Abbreviatur 31, ebenso Johann August Dürmberger, VI. Trompeten Aufzüge mit willkürlicher Begleitung der Pauken, Linz (1835) . Exemplar im Besitz des Verfassers.

(19) Diese Nachricht verdanke ich Herrn VS-Direktor Josef Schimböck aus Windhaag, dem Bruder des Denkmalgestalters. Die erwähnte Ausführung geht auf seine Anregung zurück. Wie er meinte, gab es ob der « verkehrten Note » schon manche Beanstandung.

(20) Volker Derschmidt, Der Ländler, in : Oberösterreich Heimatblätter, 46. Jahrgang, Heft 2, Linz (1992) , Seite 251.

(21) Sammlung Tuschner, vier handschriftlichen Blätter, drei Folgen « Ländler » in C, F und B, Schreiber : Kreindl (um 1880) , dazu unbez. Abschriften der Ländler in F und B.

(22) Das sogenannte « Umigeigen » ließ sich auch von ungeübten Spielern leicht ausführen. Durch ein simples

Hinüberwechseln auf die nächsthöhere Saite konnte die eindrucksvolle Quintentransposition zustande gebracht werden.

(23) Siehe dazu Deutsch, am angegebenen Ort, Seite 151.

(24) Vergleiche Helga Thiel - Gerda Lechleitner - Walter Deutsch, Anton Bruckner - sein soziokulturelles Umfeld, seine musikalische Umwelt, in : Bruckner-Symposion (1987) , Bericht, Linz (1991) , Seite 117.

(25) 1. Josef Seiberl, Schulleiter in Reid in Sankt Marienkirchen, ein guter Bekannter Anton Bruckners. spendete dem Welser Stadtmuseum (1908) mehrere Bruckner-Autographe, darunter das der « Windhaager-Messe » . Siehe Erich Wolfgang Partsch, am angegebenen Ort.

(25) 2. Josef Seiberl, der Nachfolger Bruckners im Organistenamt zu Sankt Florian, dazu Rudolf Flotzinger, Zur Bedeutung des Selbststudiums in Bruckners musikalischer Ausbildung, in : Bruckner-Symposion (1988) , Bericht, Linz (1992) , Seite 54.

(26) Ebenfalls mitgeteilt von Herrn VS-Direktor Schimböck, vergleiche Anmerkung 19.

(27) Dazu Wolfram Tuschner, Zur Entwicklung der Tanzmusik im oberösterreichischen Zentralraum in der Zeit des 19. Jahrhunderts, in : Katalog zur Ausstellung « von den Linzer Tänzen zum Wiener Walzer » auf Schloß Weinberg, Kefermarkt, Wels (1992) , Seite 40f.

(28) Original im Besitz der Familie Jachs, Windhaag bei Freistadt 10.

(29) Siehe dazu Max Schönherr - Karl Reinöhl. Johann Strauß Vater, Ein Werkverzeichnis, London (1954) , Seite 195.

(30) Erstdieint als Teilband A innerhalb Band 6 der « Schriftenreihe zur Musik » der Wiener Stadt- und Landesbibliothek, herausgeber von Ernst Hilmar in Tutzing.

(31) Als Baßhörner galten ab etwa 1850 baritonartige Blechblasinstrumente der Tenorlage in C oder B, manchmal auch in Helikonform, in der Blasmusik zumeist Begleitfunktion, im Streichorchester fallweise als Celloersatz verwendet. wie zum Beispiel von Adalbert Leiner (Kapellmeister im Kaiserlich und Königlich Feldjägerbaon 15) , Diana-Quadrille, Stimmenautograph (1858) im Besitz des Verfassers.

(32) Sehr kleiner Kontrabaß.

(33) 150 Jahre « Windhaager-Messe » , Anton Bruckner und Windhaag bei Freistadt, Herausgeber Brucknerbund Windhaag und Verein Mühlviertler Waldhaus, Windhaag (1992) , nicht paginiert.

(34) Marias Vater lebte von 1769 bis 1829, die von der Schreiberin genannten Daten (1807-1870) sind die ihres Bruders und Vormunds.

(35) Siehe Anmerkung 9.

(36) L. G. Bachmann, Bruckner, Roman der Sinfonie, Wien (1938) , Seite 80.

(37) Ebenda, Seite 81.

(38) Pfarramt Windhaag bei Freistadt, Traungsbuch (1838) , folio 15.

**AB 37 : 1843**

### Départ de Windhaag

**19 janvier 1843** : Bruckner (19 ans) est congédié de son poste d'adjoint pour indiscipline envers le Maître Franz Fuchs. (À ce moment, le nouvel établissement scolaire en préparation n'est toujours pas prêt.)

Il faut dire que Bruckner a lui-même contribué à empirer une situation déjà intenable. Lorsqu'il recevait l'ordre d'exécuter une tâche très servile (comme étendre du fumier) , il refusait carrément ; voulant avant tout se consacrer à la composition. Il est prouvé qu'en promenade, le jeune Maître d'école composait. On le rencontrait le long des sentiers tirant des rouleaux de papier de musique de son grand claque-oreilles. Le 23 janvier 1843, l'instituteur Franz Fuchs ira se plaindre de l'indiscipline de son jeune adjoint auprès du supérieur Michaël Arneth, lors d'une visite d'inspection du prélat de Saint-Florian à Windhaag. En retour, Bruckner témoignera des conditions de vie exécrables. Mais plutôt que d'être sermonné, il recevra la compassion de son Supérieur. Le prieur décidera alors de le rapprocher d'Ansfelden en le transférant au village (plus petit mais plus agréable) de Kronstorf, au sud de Linz, proche de l'abbaye. Il reçut, en outre, la promesse d'obtenir un poste à Saint-Florian dès que l'occasion s'en présenterait.

Bien que son employeur, l'instituteur Franz Fuchs, a souvent été décrit comme antipathique à l'endroit de Bruckner (en partie à cause de sa résistance à aller travailler au champ) , il a néanmoins influencé de manière positive la carrière du jeune homme. Bruckner lui fera quelques petites visites de courtoisie après son départ de Windhaag.

Bruckner était un instituteur compréhensif et fort bien organisé en plus d'être très pratiquant et profondément pieux comme le prouve le nombre démesuré d' « Ave Maria » et d'hymnes au Seigneur, classifiées quotidiennement dans son petit carnet officiant comme journal personnel. Lorsque les cloches annonçaient l'heure des Vêpres, il s'autorisait à faire une pause en classe. Les élèves attendaient sagement alors qu'il récitait ses prières. Lorsqu'il jouait de l'orgue pour les occasions spéciales, il s'agenouillait aussi pour prier en l'er.

### Personnalité du jeune Bruckner

D'origine paysanne, Anton Bruckner en porte l'image fidèle. Bien solide sur ses jambes qui sont bien ancrées au sol, sa santé est plutôt satisfaisante. Pudique et timide, il n'a pas l'habitude de se plaindre. Il est sans cesse actif, mais cette

activité est prioritairement psychique, ou intellectuelle. Le sport ne l'intéresse pas trop. Il est logique, méthodique, prévoyant. Il s'investit totalement dans le travail et la création, ce qui ne veut pas dire qu'il n'éprouve aucun sentiment, face au sexe féminin en particulier, mais, dans ce domaine, il manque de sûreté. Alors il sublime, cet échec de l'amour partagé, dans la musique, ce qu'il réussit parfaitement.

Bruckner était de taille un peu plus grande que la moyenne, mais son surpoids donnait l'illusion d'être plus petit. Il avait les yeux bleus et un grand nez. Il gardait ses cheveux très courts (il n'arrivait jamais à trouver un coiffeur qui puisse vraiment le satisfaire) . Il était gentil et bon de nature. Il aimait la bière et la bonne bouffe du terroir qui finiront par lui causer des problèmes de santé. Les habitudes provenant de ses origines modestes lui transpirent un manque flagrant d'étiquette lors des occasions mondaines. Ses vêtements étaient généralement (et volontairement) beaucoup trop grand et désordonné.

Malgré son apparente résistance, il lui arrive de décompenser, physiquement et moralement, ce qui se traduit par des refroidissements assez fréquents ainsi que par plusieurs périodes dépressives. Mais il compense aussi ses déboires amoureux à travers la bonne gastronomie. Il mange et boit plus que nécessaire, ce qui lui occasionne une surcharge pondérale et des troubles métaboliques. Alors que sa réputation publique gagnait de jour en jour en prestige, sa santé, malheureusement, se détériorait gravement. Bruckner ressentait en effet les premiers symptômes d'un mauvais état de santé général qui ne devait plus quitter : fatigue, indispositions, maux de gorge, rhumes et, surtout, une aggravation de ses tendances dépressives dont il n'avait jamais pu se libérer complètement. Finalement, c'est son cœur qui cède, et il quitte ce monde dans un tableau d'insuffisance cardiaque.

Les œuvres de jeunesse composés à cette époque (quelques Messes et autres morceaux du genre) n'évoquent rien d'extraordinaire en ce qui attrait à ses compétences en tant que compositeur.

**23 janvier 1843** : C'est un Anton Bruckner soulagé (âgé de 18 ans) qui obtient un autre poste d'instituteur adjoint près du monastère de Saint-Florian ; il s'agira du petit village de Kronstorf, près de Steyr. Il touchera aussi l'orgue de l'église paroissiale. En 1879, sous la supervision de Bruckner, l'instrument sera restauré (mis à niveau) par la firme Mauracher et redisposé dans l'église. Il demeure un témoin important de l'orgue romantique en Autriche, au XIXe siècle. Bruckner reviendra plus tard pour y jouer de nouveau.

Ainsi, Bruckner vivra aux côtés du couple d'enseignants de l'école primaire de Kronstorf, Franz Seraph et Theresia Lehofer.

### Kronstorf

Kronstorf an der Enns est une petite ville autrichienne à 2 heures de marche de Saint-Florian, située dans l'État fédéré de Haute-Autriche. Entourée par Ernsthofen, Hargelsberg et Hofkirchen im Traunkreis, Kronstorf est située à 12 kilomètres au nord-est de Steyr, la plus grande ville des environs.

**1843 à 1845** : Anton Bruckner enseignera à la petite école (du 9 de la « Brucknerplatz ») en tant qu'instituteur

adjoint. Il n'eut plus à se rendre au champ pour y effectuer des tâches agricoles. Par rapport à Windhaag, Bruckner se sentait très à l'aise parce qu'il fut accepté par la plupart des gens de son entourage. Il y assiste le Maître Franz Seraph Lehofer qui lui permet d'installer un clavicorde dans la classe (sa chambre étant trop petite pour le recevoir) en plus de lui donner la liberté de se livrer à d'autres activités musicales. Selon plusieurs témoignages, Bruckner pratiquait sur l'instrument jusqu'à tard dans la nuit jouant Bach et Schubert ; ce qui finira par irriter le voisinage mais plus particulièrement son compagnon de chambre !

Une plaque commémorative, honorant le passage de Bruckner comme instituteur, sera dévoilée le 14 juin 1913.

Le 9 septembre 1989, à l'occasion du 150e anniversaire de naissance du compositeur, sa petite chambre (la salle « Anton Bruckner ») fut rénovée et tout le bâtiment a été transformé en musée. Les objets exposés sont destinés à illustrer la vie et l'œuvre du compositeur à Kronstorf. On peut même apprécier l'un de ses violons. Pendant son séjour dans le village, Anton Bruckner composera, entre autres, des musiques de circonstance. Mais les manuscrits autographes ne sont pas datés.

Souvenirs de Bruckner sur ses excès nocturnes :

« La vieille mais robuste madame (Theresia) Lehofer me tolérait souvent jusqu'à 1 heure du matin. Elle savait que ma pratique intensive était essentielle pour mon développement comme musicien. J'étais vraiment désolé d'ennuyer les autres. »

(August Göllerich / Max Auer, Volume 1, page 221.)

...

In 1843, Anton Bruckner moved to Kronstorf, about 12 kilometres south-west of Saint-Florian, as assistant school Master (« Schulgehilfe ») . As such, he had a room on the upper-floor of the school-house, in front of the church. A plaque was put-up in 1913 to mark the house in which he lived and, on his Centenary in 1924, it was decided that the rooms associated with him should be dedicated to his memory. That was not possible until 1974. The « Kleinmuseum » , or « Bruckner-Zimmer » , was opened in its present form in 1989. It is clear that the little terrace of houses has been somewhat re-organized since Bruckner's day, for the space at No. 4 « Brucknerplatz » (it is tucked-back off the road, behind the a « Marktgemeindamt » ; the local administrative office) , close to the church, consists of little beyond a corridor and a staircase, and upstairs a landing. The walls bear a modest display about Bruckner's Kronstorf years, with information about the works he wrote there (all sacred, but not without echoes in his Symphonic music) , the school and other musicians linked with the village. The prize item is the school Master's violin, in a display case upstairs, by Joseph Pauli of Linz (1805) , on which Bruckner is likely to have played when in Kronstorf.

...

The young Bruckner already concerned himself with male singing. In Kronstorf (1843-1845) , he sang as the 2nd bass

in a men's quartet, and during his period in Saint-Florian (1845-1855) , he founded the « Florian Quartet » , in which he sang the 1st bass, this time. After moving to Linz (1855-1868) , in March 1856, Bruckner became an executive member of the Liedertafel (Singing Society) « Frohsinn » and, in addition, the 2nd archivist (keeper of notes) on 31 October 1856. On 7 November 1860, he succeeded Anton Michael Storch as the 1st Choirmaster (conductor) . In September 1861, Bruckner left the Singing Society, but continued to remain associated with it. On 15 January 1868, he was elected choir Master for the 2nd time but, the same year, he moved to Vienna. In Linz, Bruckner also had friendly ties with the male Choral Society « Sängerbund » (founded by his friend Alois Weinwurm, in 1857) . Bruckner frequently stood in for Weinwurm, as a conductor, and acted as a piano accompanist in concerts held by the « Sängerbund » . Bruckner wrote several compositions both for « Frohsinn » and for the « Sängerbund » . His 1st work for male choir was already written in Kronstorf.

...

Anton Bruckner was school assistant in Kronstorf, from 23 January 1843 until 23 September 1845. He was much nearer the more pleasant surroundings of Saint-Florian, about 10 miles away, and the villages of Enns and Steyr, both about 6 miles away. Kronstorf was half the size of Windhaag, with a little over 100 inhabitants, and Bruckner's duties as school Master, sexton and part-time « community worker » were similar to those at Windhaag, although there is no specific mention of agricultural activities in the contract. His starting salary was the same as at Windhaag but was soon increased and he was, therefore, in a position to send some of it to help his mother and siblings. The inhabitants of the village were friendlier and, more important, he formed a good working relationship with his superior, Franz Seraph Lehofer, and got on well with the parish priest, Alois Knauer. He quickly made friends with a keen amateur musician, Joseph Födermayer, who lent him his old piano so that he could practise on it in the school room whenever it was convenient. In 1865, Mathias Leutgäb was school assistant in Kronstorf. He later described the school house there as follows :

« The cowshed is the nicest part of the house. There was still an open stove in the kitchen and the pots had to be placed on top of it. Walls and window were completely black. At my request, however, I received a transportable stove with 2 copper containers (for heating water) . »

(Bruckner's room, about 18 feet by 18 feet, was on the 1st floor of the building, next to the classroom and can still be seen today.)

...

During his time in Kronstorf, Bruckner paid frequent visits to Steyr, a town of some 10,500 inhabitants with a large parish church in the Gothic style and, as far as he was concerned, the no less impressive Franz Xaver Christmann organ to which he was granted access by the accommodating parish priest, Joseph Plersch. According to August Göllerich, another incentive was the opportunity to play Franz Schubert's piano works for 4 hands with Karoline Eberstaller who had reputedly played these works with Schubert himself when he spent some time in Steyr in the 1820's. In later years, Bruckner was a welcome guest of the parish priests, Georg Arminger and Josef Aichinger.

...

In his period in Kronstorf, Bruckner very regularly visited close-by Enns, where he studied with Leopold von Zenetti. Alois Knauer was the priest in Kronstorf and wrote the text of this table song. His colleague Joseph Ritter von Pessler was a priest in Enns and received the composition with a dedication for his birthday :

« Auf das feierl. Geburtsfest des Hochw. Herrn Dech. und Stadtpfarrers in Enns am 19. September 1843. »

The performance in the parish church of Enns was probably sung by the Enns Social Club. After 50 years, on 22 February 1893, Bruckner revised the composition (only slightly) , and it was given a new text by Karl Ptak. As a table song (**WAB 86**, Volume XXIII/2 No. 36, 3 stanzas) , Raoul Mader conducted this version at the Viennese Academic Singing Society, on 11 March 1893. Later, adaptation followed by Alfred Zehelein and Ludwig Carl Kraus. This choral piece has also been passed down for 4 part mixed choir.

...

Anton Bruckner (1824-1896) lived in Kronstorf, from the beginning of 1843 until the autumn of 1845 (not even 3 full years) . Nevertheless, he accomplished great things during this time, which can partly be ascribed to the fact that his school master, Franz Seraph Lehofer, and his wife Theresia (also a teacher) , made him feel truly at home. Furthermore, Bruckner found a new circle of musically active friends, especially Joseph Födermayer, a farmer, who even provided a spinet for his school room.

In addition to Saint-Florian, which Bruckner visited regularly, the nearby towns of Enns and Steyr were of great importance for his musical development. In Enns, he became friends with the Choir Master, Leopold von Zenetti, who accepted the task of further instructing him in music theory. Apart from conventional training in figured bass, Zenetti mainly made Johann Sebastian Bach's Chorales and « The Well-Tempered Clavier » the basis for his teaching, thereby, laying a sound foundation on which Bruckner built his later work.

The parish church in Steyr impressed on Bruckner the beauty of the German Gothic style, which he sought to express in his music later. In addition, he found a friend in the parish priest, Joseph Plersch, who encouraged him to improvise on the church organ to his heart's content. Bruckner also came into contact with the music of Franz Schubert via the music tradition of Steyr.

Saint-Florian, Steyr and Enns revealed new dimensions to Bruckner, and represent the true roots of his music : the Baroque and Gothic styles, as well as the great Masters of Italian polyphony and Romantic music whom he had long admired.

Bruckner produced a number of compositions in his years in Kronstorf, which bear little indication, however, of his subsequent greatness.

It was around this time that Bruckner also had to prepare for his final examination, which all assistant teachers at elementary schools had to take 4 years after their 1st examination. Bruckner passed with flying colours, in May 1845, and he especially surprised his friend and teacher, Johann August Dürmberger, with his contrapuntal organ improvisation in the musical section of the examination. According to contemporary reports, Bruckner's improvisations possessed much more maturity than the compositions he wrote down on paper at this time.

Bruckner's stay in Kronstorf followed a hard time as an assistant teacher in the Upper-Mühlviertel, and when asked about Kronstorf, in later years, he replied that it had felt « like Heaven » !

### History of Kronstorf

Archæological findings from the Neolithic period bear testimony to early human settlements, in and around Kronstorf.

The 1st documented mention of « Granesdorf » can be dated back to the period between the late 4th and early 5th Century. There is much speculation as to the origin of the name « Granesdorf » . One possible explanation is that Granesdorf is an abbreviated form of « Gramanesdorf » , which means « the town of Graman » . The historical family of the Gramans played a significant role in Bavaria, in the 9th Century, and possibly owned Estates on the land around today's Kronstorf.

### Kronstorf today

The municipality of Kronstorf lies on the river Enns between the cities of Enns and Steyr. It consists of 12 villages with an approximate total of 3,200 residents and is well-connected to the road network, therefore, easily accessible.

The « Kronstorfer Au » (flood-plain of Kronstorf) is the only location on the Enns that is still subject to regular flooding, thereby, providing a favourable environment for a large number of amphibians and birds. This area also offers the residents and visitors to Kronstorf many recreational possibilities that are not to be underestimated, such as the facilities for sailing and wind-surfing around the Thaling-Rubring dam. The area around the « Little Enns » is especially attractive, with its unique flora and fauna and the aquatic life so typical of this flood-plain.

### Kronstorf Parish Church

The exterior of the parish church (dedicated to Saint-Bartholomew and Saint-Catherine) dominates Kronstorf's aspect and documents about 700 years of architectural history and also parish life. The oldest preserved structural elements of this church date back to around 1300. These are the small « tufa » archway, on the exterior south wall ; and the Early-Gothic mural, on the interior north wall. This red chalk mural, originally 35 square metres in size (but, unfortunately, now decimated) , presents us with 2 scenes that were painted in long horizontal strips, one upon the other. The upper one shows Christ as the central figure of 2 apostolic processions, reigning on a cloud and surrounded by Instruments of the Passion. The remnants of the lower-painting lead to the assumption that this was a profane

scene. The mural is still fully-preserved behind the pillar that was later erected in front of it.

The disposition of the church organ (built in 1879) was probably made by Anton Bruckner himself. To this day, the unaltered Bruckner organ remains a valuable testament to the Romantic organ sound.

### Burial mounds

In the woods, between Kronstorf and Schmieding / Unterhaus, lies a field of burial mounds from the Middle-Bronze Age. They are easy to discern, being between 10 and 15 metres in diameter, and about 1 metre high. Archæological excavations, undertaken approximately 70 years ago, revealed noteworthy grave goods that experts dated back to the period between the 15th and 13th Centuries B.C.

### Schieferegg Castle

Although it first appeared in historical documents in 1361, the first substantial account of Schieferegg Castle was given in 1466, in which it was reported that the landlord, at the time, Heinrich Geymann, sent the townspeople of Steyr a letter of feud, whereupon they decided to place the castle under siege. In 1485, Schieferegg Castle was seized by the Hungarians who, then, set it on fire when they withdrew. Thereafter, Schieferegg came under the administration of the Gleink dynasty, was rebuilt and, to this day, corresponds by and large with Georg Matthäus Vischer's description in his « Topographic von Oberösterreich » (Topography of Upper-Austria) , from 1674.

### Bruckner Museum

#### Kronstorfer Brucknerzimmer

Brucknerplatz 4, 4484 Kronstorf.

Telefon : 07225/8256-10

Fax : 07225/8256-25

E-mail : [gemeinde@kronstorf.ooe.gv.at](mailto:gemeinde@kronstorf.ooe.gv.at)

Homepage : [www.kronstorf.at](http://www.kronstorf.at)

Der Komponist Anton Bruckner (1824-1896) war in Kronstorf fast drei Jahre als Lehrergehilfe tätig. Im ehemaligen Schulhaus erinnern an diese Zeit eine Sammlung mit Musikalien und Fotos sowie eine Geige Bruckners aus seinen Kronstorfer Tagen. Ein Unikat stellt ein Bruckner-Film aus dem Jahre 1936 dar, von dem nur die Gemeinde Kronstorf das Aufführungsrecht besitzt.

...

The old school building, at « Kronstorf Nummer 9 » , comprised a school room on the 1st floor that was 5.5 metres long and 4.2 metres wide, as well as a small room of 6 square metres with 2 windows, in which Anton Bruckner lived.

The 9th September 1989 saw the opening of the mini-museum « Bruckner Room » (« Bruckner Zimmer ») . Bruckner's violin, a chest typical of Kronstorf in Bruckner's time, a diorama (class of around 1840) , as well as hand-written scores and works composed by the Master in his Kronstorf years are on show here. « Der Spielmann Gottes » (« God's Minstrel ») , a film about Bruckner (premiered in Linz on December 6th, 1936) can be viewed on request.

**19 September 2015** : E-mail sent at [gemeinde@kronstorf.ooe.gv.at](mailto:gemeinde@kronstorf.ooe.gv.at)

Title : Kronstorfer Brucknerzimmer : « Der Spielmann Gottes » , Ein Anton-Bruckner-Film aus dem Jahr 1936.

Ein Unikat stellt ein Bruckner-Film aus dem Jahre 1936 dar, von dem nur die Gemeinde Kronstorf das Aufführungsrecht besitzt.

Gilles Houle (ein Fan des Komponisten) aus Montréal, Kanada, ist gefragt ...

Ist es möglich, führen Sie eine Kopie dieses Films zu erhalten oder Zugang zu Online haben ?

(Ist es möglich bekommt wirklich eine Kopie dieses Filmes oder Zugang dazu On-line-zu haben ?)

(Ist es erhält eine Kopie dieses Filmes möglich, oder haben Sie Zugang zu ihm online ?)

Freundliche Grüße !!!

...

« Burgtheater » : Drama 122 minutes (13 November 1936) .

The music in this Austrian film is actually not genuine Anton Bruckner, but an original composition by German-Austrian composer Peter Kreuder (1905-1981) based on motives of the Bruckner 4th Symphony.

Regie : Willi Forst

Drehbuch : Willi Forst, Jochen Huth

Produktion : Willi Forst-Film

Musik : Peter Kreuder

Kamera : Ted Pahle

Schnitt : Hans Wolff

Werner Krauss : Friedrich Mitterer

Hortense Raky : Leni Schindler

Olga Tschechowa : Baroness Seebach

Hans Moser : Souffleur Sedlmayer

Carl Esmond : Josef Rainer (as Willy Eichberger) .

Karl Günther : Baron Seebach (as Carl Günther) .

Karl Skraup : Schindler

Josefine Dora : Frau Schindler

Franz Herterich : Direktor des Burgtheaters

Erik Frey : Schauspieler des Burgtheaters

O.W. Fischer : Schauspieler des Burgtheaters

Maria Holst : Fritzi

Camilla Gerzhofer : Frau von S. Gesellschaftsdame

Karl Paryla : Erster junger Schauspieler

Fred Steinbacher : Zweiter junger Schauspieler

**Kirchschläger Memorial**

From 1924 to 1938, the aforementioned school building was also the home of the later State President of Austria,

Doctor Rudolf Kirchschräger (1915-2000) , in office from 1974 to 1986. The bronze bust is a memorial to this great politician and honorary citizen of Kronstorf, whose father (1865-1926) was an organist and also a composer of Masses and choral works.

Information : Kronstorf Municipal Office / Telephone - + 43-(0) 7225-8256 .

Further places of interest regarding Anton Bruckner in the vicinity of Kronstorf (in alphabetical order) :

**Ansfelden** : Anton Bruckner's birthplace, in the former school building ; a museum since 1971.

**Enns** : Oldest civilian town in Austria (3rd Century) .

**The Zeneti House** : Leopold von Zenetti was Bruckner's music teacher in his Kronstorf and Saint-Florian years.

**Linz** :

1840-1841 : Bruckner's training to become an assistant teacher.

1855-1868 : Bruckner was the organist in the parish church as well as in the old cathedral, where he was also the music-director.

Studied music theory with Simon Sechter, in Vienna.

Composed the 1st Symphony in Linz.

1974 : Opening of the « Brucknerhaus » concert hall, in Linz.

**Saint-Florian** :

1845-1855 : Bruckner employed as teacher and monastery organist.

Bruckner's sarcophagus in the crypt under the organ, in the monastery church.

1986 : Austrian premiere of Bruckner's 9th Symphony, including the completion of the unfinished 4th movement by William Carragan (New York) , in the monastery church.

**Steyr** :

1886-1894 : During the summer months of these years, Bruckner worked on his 8th and 9th Symphonies.

1898 : Ist Bruckner memorial.

Bruckner staircase.

(Translated into English by « Magister » Elisabeth Kaplan-Nowotny, Vienna, 2009.)

...

Mit Anton Bruckner und Rudolf Kirchschräger hatten zwei große Persönlichkeiten zu ihren Lebzeiten ein ganz besonderes Verhältnis zu Kronstorf. Beide erinnerten sich auch später immer wieder gerne an ihre ehemalige Heimatgemeinde zurück. Ein Umstand, der uns Kronstorfer auch heute noch ein bisschen stolz machen darf.

Anton Bruckner verbrachte die Zeit von 1843 bis 1845 als Lehrergehilfe und Organist in Kronstorf. Der damalige Schulmeister Lehofer, sowie Pfarrer Knauer erkannten sein Talent und förderten ihn. Im Gegensatz zu früheren Stationen fühlte sich Bruckner hier « wie im Himmel ». Dazu fand er in Kronstorf und Umgebung zahlreiche Freunde, die ihn darin bestärkten, die Musik zu seinem Beruf zu machen. Das ehemalige Zimmer Bruckners ist nun als Museum zugänglich.

So ging er als Stiftsorganist nach Sankt Florian, studierte Musiktheorie, unternahm viele Reisen und wurde bald darauf Leiter des Linzer Musikvereins. Später wechselte er als Professor ans Wiener Konservatorium und wurde Organist am Hofe des Kaisers. Nach erfolgreichen Aufenthalten in London und Paris kehrte er zurück an die Universität Wien, wo er Musik unterrichtete. Als besondere Auszeichnung wurde er sogar in die Kaiserlich-Königliche Hofmusikkapelle aufgenommen. Anton Bruckner komponierte insgesamt neun Symphonien und zählt heute noch zu den bedeutendsten Komponisten der Musikgeschichte. Er wurde im Stift Sankt Florian beigesetzt.

...

Mehrere Lochäxte, ein Flachbeil, kugelförmige Klopfschläger, ein Bohrkern sowie Keramikscherben, die im Gemeindegebiet von Kronstorf gefunden wurden, weisen darauf hin, daß Kronstorf bereits in der Jungsteinzeit (5. Jahrtausend bis 1800 vor Christus) besiedelt war.

Die mittlere Bronzezeit (15. - 13. Jahrhundert vor Christus) ist in Kronstorf mit Funden vertreten, die dem Ort innerhalb der in- und ausländischen Fachwelt eine einmalige Bedeutung sicherten. In Winkling befindet sich die Totenstadt (Nekropole) mit rund 100 Hügelgräbern (Tumuli). Das Gräberfeld zwischen Kronstorf und Schmieding-Unterhaus umfasst circa 60 Tumuli. Neun dieser Tumuli wurden geöffnet. Unter den Beigaben ragen drei besonders hervor : ein Gefäß und zwei bronzene Streitäxte. Das gebauchte Gefäß mit trichterartigem Hals und zwei Ösenhenkeln trägt eine aus Tonleisten aufgelegte, schwungvolle Verzierung. Form und Dekor stehen in einem so ausgewogenen Verhältnis, wie es bei keinem anderen Gefäß der mittleren Bronzezeit, weder in Österreich noch sonstwo, gefunden wurde. Der gesamte Bestand an Beigaben in den Kronstorfer Hügeln erwies sich von so großer Aussagekraft, daß damit ein eigener Fundhorizont in zeitlicher und örtlicher Hinsicht innerhalb dieser Zeit umschrieben wurde : Die

## Maisbirbaum-Zohor-Kronstorf Phase.

1925 wurde in Thaling bei der Bestellung eines Ackers die Grabstätte einer circa 60 Jahre alten Frau aus der Eisenzeit (Mitte 8. - 1. Jahrhundert vor Christus) angegraben. Dabei wurde ein aus mehreren Gliedern bestehender Hängeschmuck aus Bronze gefunden, der zwar motivische Einflüsse aus dem Süden widerspiegelt, aber als eigenständige Arbeit eines einheimischen Künstlers aus der Hallstattzeit zu werten ist. Bereits im 19. Jahrhundert wurden in Winkling vier Bronzereifen aus der Hallstattzeit entdeckt. Aus der späten Eisenzeit und Römerzeit (1. bis 5. Jahrhundert n. Christus) sind nur einzelne Streufunde erwähnenswert, wie einige Münzen aus dem 3. - 4. Jahrhundert und das Fragment einer Gewandspange aus dem 2. Jahrhundert nach Christus.

834 scheint Kronstorf als « Granesdorf » erstmals urkundlich auf. Die soziale Struktur des Mittelalters wurde durch die Grundherrschaft geprägt. In Kronstorf zählten der Adel und der Klerus zu den Grundherren. Die Bischöfe von Passau besaßen hier Besitzungen und im 13. Jht. waren ihnen in Kronstorf mehrere Lehen untertan. In den folgenden Jahren war Kronstorf immer wieder von Feinden bedroht.

Von 1485 bis 1490 unternahm die Ungarn von Ernsthofen aus Raubzüge in die Umgebung von Kronstorf und eroberten Schloß Schieferegg. Schon 1532 wurde die Bevölkerung neuerdings von Feinden bedroht. Über die Furt bei Ernsthofen kamen die Türken nach Kronstorf und töteten jeden, der ihnen begegnete, oder schleppten ihn in die Sklaverei. Die Häuser steckten die Aggressoren in Brand. Erst als ein Kriegsheer die Donau abwärts und ein Trupp Reiter aus der Steiermark nach Linz rückten, zogen sich die Türken mit ihrer Beute und ihren Gefangenen zurück. Thalinger Hängeschmuck, welcher im Museum Lauricum in Enns ausgestellt ist.

Im Zuge des Österreichischen Erbfolgekrieges rückten Bayern und Franzosen 1741 in Kronstorf ein. 1805 übernahm Napoleon das Kommando in Süddeutschland. Anfang November desselben Jahres soll er, von Steyr kommend, in Kronstorf bei der Oberen Taverne (heutiger Gasthof Rahofer) genächtigt haben.

Aus der Zeit der 1. Republik ist erwähnenswert, daß der Kronstorfer Florian Fördermayr nach der ersten Nationalratswahl vom 19. Februar 1919 einen Sitz in der Nationalversammlung erhielt und später zum Landwirtschaftsminister berufen wurde. Florian Fördermayr war auch Gründungsmitglied des Oberösterreich / Österreich-Gemeindebundes. Am 17. März 1938 wurde der Gemeindegast aufgelöst, Bürgermeister Fördermayr abgesetzt und die Amtsgeschäfte einem nationalsozialistischen Bürgermeister übergeben. Am 1. September 1939 bricht der 2. Weltkrieg aus. Während der 1. Weltkrieg hauptsächlich ein « Krieg an der Front » war, wurde im 2. Weltkrieg auch das Hinterland stark getroffen. Neben den gefallenen und vermissten Soldaten waren auch 62 Kronstorfer Zivilisten unter den Opfern des Krieges. Zahlreiche Flüchtlinge suchten eine neue Heimat und fanden in Kronstorf Aufnahme. Am 6. Mai 1945 kamen die amerikanischen Truppen nach Kronstorf, damit war der Krieg zu Ende. In der Notzeit der ersten Jahre nach dem Krieg wurden wiederholt Geld-, Kleider- und Lebensmittelsammlungen für Bedürftige und Arme durchgeführt.

Die Landwirte wurden immer wieder aufgerufen, den Ernährungsmarkt sicherzustellen. Bis zur Unterzeichnung des Staatsvertrages am 15. Mai 1955 blieb Österreich besetzt. An der Demarkationslinie der Wehrbrücke des Ennskraftwerkes Mühlradring waren im Gemeindegebiet von Kronstorf amerikanische Soldaten, auf der niederösterreichischen Seite

russischen Wachsoldaten stationiert. Beide Posten kontrollierten die Bevölkerung beim Übertritt bis 1955.

In der Zeit nach 1959 kommt es zu einer regen Siedlungstätigkeit im Bereich der Ortschaften Thaling, Unterhaus und Kronstorf. Als Folge muß entsprechende Infrastruktur aufgebaut werden. Es werden die Kläranlagen Kronstorf und Thaling gebaut und laufend auf den letzten Stand der Technik gebracht, die Beleuchtung der Straßenzüge in den Siedlungsräumen wird vorgenommen und die einzelnen Straßenzüge sowie die Verbindungsstraßen zwischen den Ortschaften asphaltiert.

1969 bekommt Kronstorf ein Gemeindewappen, das im oberen Teil eine silberne Hirschstange zeigt, die dem Geschlechtswappen der Feuchter entnommen wurde. Die Feuchter besaßen von 1409 an über 100 Jahre das Schloß Schieferegg. In dieser Zeit, und zwar 1484-1490, erfolgte auch der Einfall der Ungarn in Oberösterreich durch die Bildung des Brückenkopfes, der « Tettauer Schanze », am rechten Ufer der Enns im heutigen Gemeindegebiet von Kronstorf (Winkling), worauf die Flammen in der unteren Wappenhälfte hindeuten: sie sind dem Wappen der Tettauer entnommen und erinnern gleichzeitig an die Zerstörung durch die damaligen Kämpfe. Durch den Beschluss des Amtes der Oberösterreich Landesregierung wird Kronstorf am 12. Oktober 1981 zum Markt erhoben. 1984 feiert Kronstorf das 1150-jährige Bestehen.

...

Erstmals wurde Kronstorf 834 nach Christus als Granesdorf urkundlich erwähnt.

Funde (zum Beispiel Lochhäxte, Keramikscherben ...) weisen auf eine Besiedelung während der Jungsteinzeit (5. Jahrtausend bis 1800 vor Christus) hin. Weitere Funde stammen aus der mittleren Bronzezeit (15. - 13. Jahrhundert vor Christus). Damals entstanden in den Ortschaften Winkling und Schmieding Totenstädte (Nekropolen) mit etwa 100 Hügelgräbern (Tumuli). Eine Besiedelung läßt sich bis in die Römerzeit verfolgen.

Im Jahr 1925 wurde in Thaling bei Feldarbeiten die Grabstätte einer etwa 60 Jahre alten Frau aus der Eiszeit (Mitte 8. - 1. Jahrhundert vor Christus) entdeckt. Dabei wurde ein aus mehreren Gliedern bestehender bronzener Hängeschmuck entdeckt.

Mehrfach wurde Kronstorf von Feinden bedroht, so unternahmen die Ungarn zwischen 1485 und 1490 immer wieder Raubzüge in die Umgebung und eroberten Schloß Schieferegg. 1532 kamen die Türken. 1741 rückten Bayern und Franzosen in Kronstorf ein.

Nach dem 2. Weltkrieg waren im Gemeindegebiet von Kronstorf amerikanische Soldaten stationiert.

Zu den ältesten Bauwerken zählen die Pfarrkirche und das Schloß Schieferegg (beide um 1300).

Bruckner war in den Jahren 1843 bis 1845 in Kronstorf als Schulgehilfe tätig. Hier fühlte er sich « wie im Himmel », nach den rauhen Windhaager Zeiten.

Am alten Schulhaus (Brucknerplatz Nummer 9) befindet sich eine am 14. Juni 1913 enthüllte Gedenktafel. Im Schulhaus wurde am 9. September 1989 ein kleines Museum eingerichtet, das Anton-Bruckner-Zimmer.

Die Orgel der Pfarrkirche (vom Orgelbauer Matthäus Mauracher, 1879) wurde von Bruckner selbst bei späteren Besuchen in Kronstorf gespielt.

Mehrmals in der Woche wanderte Bruckner nach Enns zu seinem Lehrer Leopold von Zenetti. Er nahm auch am Ennsrer Musikleben teil (Kirchen- und Kammermusikaufführungen) .

Öfters wanderte er auch nach Steyr um auf der Chrismann-Orgel in der Stadtpfarrkirche zu spielen.

Am 9. September 1989 wurde anlässlich des 150. Geburtstages Anton Bruckners im alten Schulhaus, in dem Bruckner als Schulgehilfe tätig war, ein kleines Museum eingerichtet, das Anton-Bruckner-Zimmer.

Hier wohnte Anton Bruckner auch während seiner Tätigkeit als Schulgehilfe in Kronstorf.

Es zeigt die Geschichte über Bruckners Leben in Kronstorf. In Bruckners Wohnzimmer sind zudem seine Geige, die er als Bezahlung einer Schuld zurücklassen mußte, und frühe Fotografien ausgestellt. Ein Bruckner-Film aus dem Jahr 1936 kann auf Wunsch besichtigt werden.

...

Marktgemeinde zwischen Enns und Steyr in Oberösterreich. Urkundlich 834 zum ersten Mal erwähnt. Die Grundherrschaft in Kronstorf teilten sich bis weit ins 18. Jahrhundert hinein Klerus und Adel. So scheinen und andere die Bischöfe von Passau, die Stifte Gleink und Sankt Florian, aber auch die Herren von Losensteinleiten oder die Grafen Tilly mit Besitzungen auf. Besondere Bedeutung in Hinblick auf die kulturelle Entwicklung von Kronstorf fällt auch der Stadt Enns zu.

Das Musikleben in Kronstorf wird erst im ausgehenden 18. Jahrhundert fassbar. Seit etwa 1780 sind Schullehrer mariatheresianischer Ordnung nachweisbar, die auch als Organisten Dienst taten : Sebastian Putzmüller (vor 1785) und Peter Lehofer (1785-1825) . Aus dieser Zeit stammen einige wenige Kirchenmusikalien, so etwa eine Messe von Wolfgang Amadeus Mozart und zwei von Franz Gleissner (1761-1818) . Ab dem 19. Jahrhundert ist die Kirchenmusikpflege relativ gut dokumentiert, was vor allem dem Umstand zu danken ist, daß hier Anton Bruckner 1843-1845 unter Franz Seraph Lehofer Schulgehilfe war. Nachweislich wurden nun Kompositionen von Gleissner und Joseph Preindl aufgeführt, aber auch solche von Bruckner selbst. So zum Beispiel die 1844 komponierte Messe für den Gründonnerstag (Christus factus est, **WAB 25b**, früher **WAB 9**) . Das weitere Repertoire gleicht dem der anderen Landkirchen (Landmesse) zu dieser Zeit : Robert Führer, Karl Kemptner, Johann Baptist Schiederemayr und so weiter.

Nach dem Tod Lehofers (1866) folgten als Schullehrer Mathias Leutgäb (1838-1917) und 1871-1903 Karl Albrecht

(1844-1915) . Beide traten auch als Komponisten in Erscheinung. Als Komponist scheint auch Johann Kirchschräger (1865-1929) auf, der von 1924 bis zu seinem Tod Organist in Kronstorf war.

1879 erhielt Kronstorf eine neue Orgel von Matthäus Mauracher, die bis heute in ihrer ursprünglichen Form erhalten ist (grundlegend renoviert 2009) .

Von Bedeutung für das gegenwärtige Musikleben im Ort ist vor allem die 1852 gegründete Musikkapelle, als deren erster Leiter Michaël Schließelberger (Lebensdaten unbekannt) aufsteht. Sie gestaltet das musikalische Brauchtumsgeschehen des Ortes mit, bestreitet aber auch diverse Themenkonzerte. Derzeitige Leiterin ist Christa Schwaiger (geboren 15.02.1959 Bad Ischl) . Der Kapelle angegliedert ist das Jugendorchester Kronstorfer Nachwuchskapelle. Seit 2004 besteht darüber hinaus die Formation Young Spirit (Leiterin Maria Klebel, geboren 27.05.1989 Linz) , die ebenfalls aus der örtlichen Blasmusik hervorging.

An Vokalkörpern gibt es in Kronstorf einen Kirchenchor (Leiterin Monika Mauhart) . Daneben existierte bis Ende der 1930er-Jahre die Liedertafel Brucknerfreunde - gegründet von Karl Steinleitner (1876-1962) . Aus einer losen Singgemeinschaft bildeten sich 2006 die Kronstorfer Stimmen (Leiterin Gerda Delaunay) , die heute (2013) neben dem Kirchenchor das Vokalgeschehen bestimmen.

Seit 1988 verfügt Kronstorf (als Zweigstelle von Enns) über eine Landesmusikschule.

Volksmusikalische Aufzeichnungen aus Kronstorf sind kaum bekannt. Das Oberösterreichische Volksliedarchiv verwahrt lediglich einen Jodler und zwei Lieder (A-L/OÖV, HL VI/11/g/5 ; HL VIII/2/83 ; HL XIV/16) .

### Geschichte der Marktgemeinde Kronstorf

834 scheint Kronstorf als « Granesdorf » erstmals urkundlich auf. Die soziale Struktur des Mittelalters wurde durch die Grundherrschaft geprägt. In Kronstorf zählten der Adel und der Klerus zu den Grundherren. Die Bischöfe von Passau besaßen hier Besitzungen und im 13. Jahrhundert waren ihnen in Kronstorf mehrere Lehen untertan. Ursprünglich im Ostteil des Herzogtums Bayern liegend, gehörte der Ort seit dem 12. Jahrhundert zum Herzogtum Österreich. In den folgenden Jahren war Kronstorf immer wieder von Feinden bedroht. Von 1485 bis 1490 unternahmen die Ungarn von Ernstshofen aus Raubzüge in die Umgebung von Kronstorf und eroberten Schloß Schieferegg. Seit 1490 wird er dem Fürstentum « Österreich ob der Enns » zugerechnet. Während der Napoleonischen Kriege war der Ort mehrfach besetzt. Seit 1918 gehört der Ort zum neu gegründeten Bundesland Oberösterreich. Nach dem Anschluß Österreichs an das Deutsche Reich am 13. März 1938 gehörte der Ort zum « Gau Oberdonau » . Nach 1945 erfolgte die Wiederherstellung Oberösterreichs.

### Bruckners Versetzung nach Kronstorf

Nachdem es zwischen Anton Bruckner und seinem Vorgesetzten in Windhaag bei Freistadt Uneinigkeiten gab, wurde er von Prälat Michaël Arneht nach Kronstorf geschickt um den dortigen Schulleiter Franz Seraphim Lehofer, der an einem

Brustleiden erkrankt war, zu unterstützen. Nach der harten Zeit im landschaftlich rauen oberen Mühlviertel, fühlte sich Anton Bruckner in Kronstorf nach eigenen Worten « Wie im Himmel ». Das Dorf zählte zu Bruckners Gehilfenzeit etwas über hundert Einwohner. Es war für Bruckner nur wenige Gehstunden von St. Florian und Ebelsberg entfernt. Hier war Bruckners engere Heimat, hier waren Menschen, mit denen er sich sogleich verstand.

### Wie und wo Bruckner gewohnt hat

Das damals einstöckige Schulhaus Kronstorf Nummer 9 hatte einen Schulraum von 20 Quadratmeter zur Verfügung. Neben dem Klassenraum war eine kleine Kammer für den Schulgehilfen, die man sogar heute noch vorfindet. Dieser 6 Quadratmeter große Raum war auf Grund seiner schlichten Einrichtung (Bett, Tisch und ein schmaler Kasten) schon so voll, daß man sich kaum noch umdrehen konnte. Bruckner fühlte sich aber dort trotzdem sehr wohl, da er aus gleichen dürftigen Verhältnissen stammte.

### Bruckners Verdienst als Schulgehilfe

Der Verdienst des Schulgehilfen betrug in Windhaag zwölf, in Kronstorf zwanzig Gulden Münz im Jahr, dazu freie Kost und Unterkunft. Bruckner konnte nunmehr auch seine Mutter, die seit 1837 verwitwet war und in ärmlichen Verhältnissen lebte, finanziell unterstützen. Zeitlebens war Bruckner, mit Ausnahme der letzten Jahre, nie mit materiellen Gütern gesegnet. Von daher rührte auch eine stete Scheu vor großen Ausgaben, die ihn sehr sparsam, fast geizig werden ließ.

### Tagesablauf des Schulgehilfen

Nach dem Kirchendienst, Bruckner war Mesner und Organist zugleich, begann um sieben Uhr an der einklassigen « Trivialschule » der Unterricht, der vormittags bis elf Uhr, nachmittags von zwölf bis drei Uhr dauerte. Gelehrt wurden die Gegenstände Lesen, Schreiben und Rechnen. Naturkunde nur so weit als erforderlich.

Bruckner wurde im Ortsleben einbezogen und lebte auf beim vertrauten Kegelschieben und beim winterlichen Eisstockschießen. Der nahe Ennsfluß bot dem begeisterten Schwimmer sogar Sommerfreuden.

Den Kindern gefiel der neue Lehrer auch wegen der Musik sehr und bald wurde er in die nahe gelegenen Bauernhöfe zum Musizieren eingeladen.

### Bruckners Bekanntschaften

Schulmeisterin Theresia Lehofer, die ihm manchmal sogar sein Leibgericht « G'selchtes mit Griesknödeln und Kraut » servierte und ihn auch sonst stets verwöhnte, zählte zu seinem engsten Bekanntschaftskreis während seiner Schulgehilfenzeit.

Besonders gerne kam Bruckner in das « Großmayrgut », eine halbe Gehstunde außerhalb Kronstorf im Ortsteil

Stalbach gelegen, das dem musikliebenden Michaël Fördermayr gehörte. Von ihm bekam er auch leihweise ein Spinett, das im Klassenzimmer aufgestellt wurde und auf dem er oft so lange spielte, bis alle Lichtquellen versiegten.

### Bruckners musikalische Weiterbildung Enns bei Zenetti

In Enns wirkte Leopold Edler von Zenetti als Regens-Chori und Organist. Der talentierte Musiker war Bruckner von den Ordensfesten in Sankt Florian bekannt, bei denen Zenetti als Cellist aushalf. Bruckner vertraute sich ihm für die musikalische Weiterbildung an. Dreimal wöchentlich wanderte der Schulhilfe eineinhalb Stunden zu Fuß nach Enns um Harmonielehre, Klavier und Orgel zu studieren.

### Bruckners Geige

Bruckner spielte auch Geige für weltliche Belustigungen und lehrte die Freude an der Oberösterreichischen Volksmusik kennen. Die Urenkelin des Schulmeister Lehofer, Frau Franziska Steinleithner bewahrt heute noch eine Geige auf, welche Bruckner gehört hat und die er als Pfand für ausgeliehene drei Gulden hinterlassen hatte.

### Bruckners Bezug zu Steyr

Bruckner wanderte oft nach Steyr zur Chrismann Orgel, wo ihm Karoline Eberstaller begegnete, die ihn im Vierhändigspiel in die Wunder der romantischen Harmonik Franz Schuberts einführte.

### Werke in Kronstorf

In Kronstorf schrieb Bruckner circa 10 Werke, darunter einiges zur Karwochenliturgie, unter anderem eine vierstimmige Chormesse für den Gründonnerstag, jedoch ohne Kyrie und Gloria. Auch entstand die « Kronstorfer-Messe » ohne Gloria für vierstimmig gemischten Chor. Das beste Kronstorfer Werk wurde ein « Tantum ergo » in D-Dur, ein Hymnus auf das Altarssakrament, welches vor und nach der Segenserteilung gesungen wird.

### Die Konkursprüfung

In seinen letzten Schuljahren (1844-1845) bestand Anton Bruckner am 25. Mai 1845 die Konkursprüfung in Linz, die ihm eine Schulmeisterstellung in Sankt Florian ermöglichte. Am 25. September 1845 trat Bruckner diesen Posten an und war dort 10 Jahre lang Lehrer beziehungsweise provisorischer Stiftsorganist. Der Abschied aus Kronstorf, wo er bei jung und alt so beliebt war, fiel ihm freilich sehr schwer.

### Bruckners Bezug zu Kronstorf nach 1845

Die Beziehungen zur Familie Lehofer blieben freundschaftlich bis ins hohe Alter. Vor der Schmiede seines einstigen Schülers Franz Steinleithner ließ Bruckner regelmäßig anhalten, wenn er durch Kronstorf fuhr. Das letzte Mal weilte der Meister 1894, zwei Jahre vor seinem Tod, in Kronstorf.

## Andenken an Bruckner

Auf Anregung Karl Steinleithners und der Gemeindevertretung wurde an dem ehemaligen Schulhaus Kronstorf Nummer 9 eine Gedenktafel aus schwarzem Granit angebracht. Zum 100. Geburtstag (1924) wurde die Kronstorfer Liedertafel « Brucknerfreunde » gegründet. Zu Ehren Bruckners werden heute von der Musikkapelle Kronstorf und der Singgemeinschaft Veranstaltungen durchgeführt. Andere Andenken sind drei Fotografien, Bruckners Geige und einigen Kompositionen. Außerdem gibt es noch das Brucknerzimmer, ein Museum, das sein Leben in und rund um Kronstorf schildert.

## Pfarrkirche Kronstorf

Die ältesten Bauteile der Pfarrkirche Kronstorf, das kleine Tuffstein-Pförtchen an der Südseite und die frühgotischen Wandmalereien an der inneren Nordwand, sind um 1300 zu datieren. Die ursprünglich 35 Quadratmeter große, durch Umbauten dezimierte Wandmalerei stellt ein bedeutendes Dokument frühgotischer Kunst dar. Die obere Zone stellt Christus als Zentralfigur zweier Apostelprozessionen dar, Reste der unteren Zone lassen eine profane Szenerie vermuten. Hinter dem später vorgesetzten Pfeiler ist die Wandmalerei noch durchgehend erhalten. 1481 wurde die Pfarrkirche um das netzrippengewölbte Presbyterium und den 41 m hohen, mächtigen Turm erweitert. Um 1540 entstand die « Christus am Ölberg » -Wandmalerei an der äußeren Südwand. Etwa 1660 wurde das Langhaus mit einem Tonnengewölbe versehen und das gesamte Kircheninnere freskalfarbig ausgemalt. Die Früchtgirlanden an den Pfeilern sind davon noch erhalten. 1833 stürzte bei einem Brand die Decke des Langhauses ein. Nach Neueinwölbung bekam das Kircheninnere eine neugotische Einrichtung.

## Anton Bruckner

Von 1843 bis 1845 war der Komponist Anton Bruckner während seiner Lehrtätigkeit als Organist in der Pfarrkirche Kronstorf tätig. 1879 erstellte Anton Bruckner höchstwahrscheinlich die Orgeldisposition für die Kronstorfer Orgel, die ein wertvolles Kulturdokument für den romantischen Orgelklang darstellt. 1911 wurde eine Kirchnerweiterung im neugotischen Stil geplant. Geldmangel verhinderte diese Umgestaltung, doch die Sakristei wurde nach diesen Plänen angebaut. 1916 beschädigte ein Sturm den barocken Turmhelm. Daher bekam der Turm das heutige Keildach. 1970 wurde ein Großteil der neugotischen Einrichtung entfernt. Von 1977-1979 wurde die Pfarrkirche renoviert.

## Museum « Kronstorfer Brucknerzimmer »

Das Museum « Kronstorfer Brucknerzimmer » befindet sich im Haus Brucknerplatz Nummer 9, das bis 1890 als Schulhaus genutzt wurde. Im Erdgeschoß wohnte die Familie des Schulleiters, im Obergeschoß befanden sich der Klassenraum und die Kammer des Schulgehilfen. Während seiner Tätigkeit als Schulhilfe (1843-1845) wohnte auch Anton Bruckner in dieser nur circa 6 Quadratmeter großen Kammer. 1989 wurde das Brucknerzimmer anlässlich der 150. Wiederkehr des Geburtstages Anton Bruckners renoviert und das Haus Nummer 9 in ein Museum umgewandelt. Es zeigt die Geschichte der Schule, Kronstorfer Möbel und vermittelt einen Überblick über Bruckners Leben in Kronstorf. In

Bruckners Wohnzimmer ist zudem seine Geige in Kronstorf ausgestellt.

### Brucknerplatzsäule

Der Brucknerplatz in Kronstorf wird seit 1838 von einer mächtigen Blocksäule geschmückt. Damals wurde sie von Friedrich Wilhelm, Wirt des « Unteren Wirtshauses » (heutiges Gasthaus Steinleitner) , als Pestsäule aufgestellt. 1934 wurde die Säule in ein Kriegerdenkmal umfunktioniert, 1983 erhielt die Säule nach Errichtung eines neuen Kriegerdenkmales aber wieder ihre ursprüngliche Funktion.

### Hartkapelle

Die Hartkapelle befindet sich neben der Gemeindestraße, die nach Kronstorfberg führt, unmittelbar vor der Ortschaft Kronstorfberg.

### Marienkapelle

Die Marienkapelle wurde 1841 errichtet. Zum 150-Jahr-Jubiläum wurde sie renoviert. Dabei wurde die Mauernische über dem Eingangstor mit einem Fresko des Inviertler Holzschneiders und Malers Professor Hans Plank versehen, das Jesus am Ölberg zeigt.

### Schiffer-Kapelle

Diese Kapelle soll angeblich für die Flößer errichtet worden sein, weil in den zahlreichen Stromschnellen der Enns immer wieder Flößer ums Leben kamen. Heute ist die Enns durch den Stausee reguliert. Ein Andachtszeichen hat ja, wie man der Erklärung von Wolfgang Weidl von 1841 entnehmen kann, schon existiert. Die Kapelle befindet sich beim Haus der Familie Marlovits.

### Födermayr-Kapelle

Umringt von 3 Linden steht die Hauskapelle des Zehetnerhofes zu Schmieding in der Nähe des Hofes auf jener Verkehrsinsel, wo die Schmiedinger Straße in die Schieferegger Straße einmündet. Dem Schriftverkehr aus dem Pfarrarchiv ist über die « Votivkapelle zur Ehren der schmerzhaften Mutter Gottes » in einer Erklärung von Erhard Ebl, dem damaligen Besitzer des Zehetnergutes in Schmieding, an das Kaiserlich-Königlich Bezirksamt Enns folgendes zu entnehmen :

« Der Erhard Ebl, Bauer auf dem Zehetnergute in Schmieding Nummer 2, hiesige Pfarre, hat von der weltlichen Obrigkeit laut beiliegenden Plan A die Bewilligung in vieler Hinsicht zum Bau einer Votivkapelle in der Nähe seines Hauses erhalten. »

### Schloß Schieferegg

Das Schloß Schieferegg wurde 1361 urkundlich erwähnt. 1485 nahmen die Ungarn das Schloß von der am westlichen Ennsufer gelegenen Tettauerschanze aus ein. Beim Abzug der Ungarn wurde das Schloß niedergebrannt. Schieferegg kam zur Herrschaft Gleink, wurde wieder aufgebaut und entspricht noch heute im wesentlichen der Darstellung in Georg Matthäus Vischers Topographie von Oberösterreich aus dem Jahr 1674.

### Gasthaus Steinleitner

Das Gasthaus Steinleitner ist ein zweigeschossiger Vierkanter, der im Kern aus dem 17. Jahrhundert stammt. Die Straßenfront weist eine Freskenmalerei aus dem Jahr 1828 auf, die die Geschichte des « Ägyptischen Josefs » wiedergibt. Zwischen den Fenstern sind Josef, sein Vater Jakob und seine Brüder lebensgroß dargestellt.

### Gasthof Rahofer

Der Gasthof Rahofer ist ein mächtiger, zweigeschossiger Vierkanthof, der früher zum gräflichen Besitz des Schloßes Lamberg gehörte. Das Innere weist teilweise eine noch aus dem 17. Jahrhundert erhaltene Bausubstanz mit zahlreichen bauästhetisch wertvollen Gewölben auf. Die Fassadengliederung stammt aus der Mitte des 18. Jahrhunderts.

### Steyr

Steyr est une ville située dans le nord de l'Autriche. D'un passé glorieux qui lui valut de donner son nom à la Styrie et de rivaliser avec Vienne, Steyr a conservé son rôle de métropole économique et se classe, pour la population, au troisième rang des villes de Haute-Autriche, après Linz et Wels. À l'écart de la ville ancienne, qui a sauvegardé tout son caractère, se sont développés les faubourgs industriels animés par des entreprises de renommée internationale comme BMW, MAN et SKF.

Depuis le XIVe siècle, la ville est connue comme centre métallurgique en utilisant les gisements de fer de la Styrie et l'eau de ses rivières, et était réputé pour ses armuriers.

Au milieu du XVIIe siècle, des milliers de mousquets, de pistolets et de carabines y étaient produits annuellement pour les besoins de l'armée impériale des Habsbourg.

### Population

**1869** : 16,593 habitants.

**1880** : 21,054 habitants.

**1890** : 26,139 habitants.

...

En 600 avant Jésus-Christ, les Celtes ont peuplé la région et ils ont extrait, pour la 1re fois, le fer de la montagne. Le nom de Steyr vient du celtique et désigne la rivière du même nom.

Puis, les Romains ont utilisé le fer pour produire des armes.

Au VIe siècle, cette région a été peuplée par des tribus bavaroises. Plus tard, elle a fait partie du district du monastère de Kremsmünster, fondé par le duc de Bavière, en l'an 777. Pour se défendre contre les Hongrois, les comtes de Wels-Lambach ont bâti, en 900, 2 châteaux forts.

En 1055, les Otakar, venant du Chiemgau, ont recueilli l'héritage de ces comtes. Grâce à des héritages et à des mariages intelligents, les Otakar ont pu notablement agrandir leurs propriétés en Styrie. En 1180, le dernier Otakar a été nommé comme duc par l'Empereur Frédéric Barberousse. 6 ans plus tard, le duc, malade et sans enfants, lègue Steyr aux seigneurs de Babenberg. Steyr perdit de son importance comme siège ducal, mais elle est devenue une ville importante pour l'industrie du fer, au nord des Alpes.

Après la mort du dernier Babenberg, en 1246, des temps durs ont commencé pour Steyr. À cause de la paix d'Ofen, Steyr a été séparée de sa région (la Styrie) et de sa base économique, la montagne de minerai sous les Habsbourgeois, en 1254.

Le 23 août 1287, les habitants de Steyr ont récupéré leurs anciens droits de commerce et de transformation du fer.

Le commerce avec Venise était alors très important. Steyr était une des 9 villes allemandes qui possédait un comptoir de commerce propre à Venise.

Au XVe siècle, la ville atteint son apogée économique. À cette époque, Steyr était, après Vienne, la ville la plus fortunée et distinguée d'Autriche.

Les doctrines de Martin Luther, propagées en 1525, ont été favorablement accueillies par les habitants de Steyr. Au début de la Contre-Réforme, il n'y avait que 18 familles catholiques.

Au même siècle, on a noté, pour la 1re fois, le déclin du commerce du fer. Pour arrêter cette évolution négative, on a fondé la compagnie du commerce du fer, en 1583.

Mais l'éclatement de la guerre de Trente Ans, la Contre-Réforme, la grande guerre des paysans de Haute-Autriche et l'expulsion des protestants, en 1625, ont mené à la décadence économique de Steyr.

Au temps du Baroque, après les invasions turques, Steyr revit un nouvel apogée.

Le 29 août 1727, Steyr a été éprouvée par un incendie catastrophique qui a détruit une grande partie de la cité.

Le 25 décembre 1800, y est signé l'armistice de Steyr entre l'archiduc Jean et le général Moreau mettant fin aux hostilités dans le Saint-Empire Germanique.

De 1942 à 1945, la commune de Münichholz était le lieu du camp de concentration de Steyr-Münichholz. Les détenus devaient travailler dans la production des armements et ils devaient construire des rues et des abris anti-aériens.

## Lieux et monuments

La place principale est considérée comme une des plus belles d'Autriche. On y trouve des bâtiments de diverses époques.

L'hôtel-de-ville (« Rathaus »), chef-d'œuvre du Rococo autrichien, construit entre 1765 et 1778.

La « Bummerlhaus », symbole de la ville, bâtiment Gothique du XIIIe siècle.

La « Sternhaus » de la période du Baroque tardif.

La « Meditzhaus » avec sa façade Baroque et sa cour intérieure de style Renaissance.

Le quai de l'Enns, avec ses maisons Baroques parfaitement conservées.

La « Pharmacie du Lion », autre maison de style Baroque.

La « Wasserturm » construite en 1572. La tour fut raccourcie d'un tiers en 1909, car elle penchait dangereusement.

L'église Saint-Michel de l'époque Baroque, construite entre 1635 et 1677.

La « Dunklhof », maison du XVe siècle, partie la plus ancienne d'un complexe de bâtiments abritant l'administration judiciaire locale. Cour à arcades datant du XVIe siècle.

La fontaine rouge doit son nom à son toit aujourd'hui disparu. Une statue de la Vierge datant du XVIIIe siècle se trouve au centre.

Le quartier industriel du XIXe siècle est aujourd'hui classé monument historique ; des industries artisanales d'y trouvaient déjà au XIIe siècle. Le musée du monde du travail se trouve dans un ensemble d'usines datant du XIXe siècle.

Le château Lamberg fut mentionné pour la 1re fois en 980. Seul le beffroi reste des fortifications originales. En 1727,

il fut entièrement détruit par un incendie, et reconstruit en château Baroque. Statues en pierre de sable dans la cour. La porte gothique dans la vieille ville menant au château est décorée d'une fresque représentant les Empereurs Frédéric III et Maximilien Ier, dont on dit qu'ils sont les fondateurs de la ville.

« Innerberger Stadel » fut construit en 1612 pour entreposer des céréales ; il abrite aujourd'hui le musée municipal.

L'église Sainte-Marie fut reconstruite dans un style Baroque, au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, après la dégradation du couvent dominicain datant du XV<sup>e</sup> siècle lors d'inondations et d'incendies. Sur le parvis se trouvent 2 petites chapelles représentant le Christ sur le Mont des Oliviers, et la Crucifixion.

L'église de pèlerinage « Christkindl » se trouve à 3 kilomètres du centre-ville. Sa construction date de 1708.

...

Celts settled the area from about 600 B.C. , the name of the Styrria River is of Celtic origin. Their kingdom of « Noricum » became part of the Roman Empire, in 15 B.C. A settlement named « Gesodunum » noted by the ancient geographer Claudius Ptolemy (born around 90 ; and died around 168) was possibly located in the Steyr region. Here, the Roman « Iron Road » led from the Erzberg mine along the Enns River to the castra of « Lauriacum » (at present-day, Enns) on the Danube.

In the 6th Century, Bavarian settlers moved into the area, which Duke Tassilo III of Bavaria granted to nearby Kremsmünster Abbey, in 777. During the Hungarian invasions of Europe, a fortress was erected above the Steyr River by the local Traungau counts, 1st mentioned as Styraburg, in a 980 deed. From 1055, Steyr Castle in the Bavarian Traungau as well as the adjacent « March of Styria » were ruled by the mighty Otakar dynasty. The Otokars controlled the iron mining at Erzberg and made their residence at Steyr a centre of medieval courtly culture and Middle High German poetry. In 1180, Emperor Frederick Barbarossa elevated Margrave Ottokar IV to a Duke of Styria ; however, the line became extinct upon his death, in 1192, and, according to the 1186 Georgenberg Pact, his Styrian lands fell to the Babenberg dukes of Austria.

Steyr, already named a town (« urbs ») by then, lost its importance as a ducal residence but retained its status as a centre of iron-working. The Babenberg rulers promoted its economic development as a site of blacksmithing, mainly knife making and armament industry. After the extinction of the Babenbergs, in 1246, Steyr together with the Duchy of Austria was occupied by the Přemyslid king Ottokar II of Bohemia and finally taken-over by the Habsburg king Rudolf I of Germany upon his victory at the 1278 Battle on the Marchfeld. The town privileges and market rights were confirmed by Rudolf's son, King Albert I, in 1287, and the citizens further on benefitted of Steyr's preferred position within the iron trade all over the Holy Roman Empire and, especially, with the Republic of Venice.

In the 13th and 14th Centuries, Steyr was a centre of the Christian Waldensian movement and a location of the inquisitorial persecutions led by the Catholic cleric Petrus Zwicker (died in 1403) . Likewise, the Protestant Reformation quickly spread among the citizens about 1525, fiercely opposed by the Habsburg rulers in the course of the Counter-

Reformation. The economic situation changed for the worse, as the iron trade decayed during the Thirty Years' War, when Upper-Austria was pawned to Duke Maximilian I of Bavaria, and the Peasants' War in Upper-Austria of 1626. In 1727, the medieval Styraburg was devastated by a blaze and replaced by the Baroque Lamberg Castle. The resurgence of Steyr began under the conditions of late- 18th Century Josephinism and continued in the course of the succeeding industrialisation. During the Napoleonic Wars, Steyr was occupied by French troops several times.

In 1830, the blacksmith Leopold Werndl founded an armory at Steyr, which his sons, Josef and Franz Werndl, re-established as a stock company in 1864, named the « Österreichische Waffenfabriksgesellschaft » (ÖWG) from 1869. Including the Steyr automobile branch, from 1915, it was renamed Steyr-Werke AG, in 1926, and formed a large industrial conglomerate by the merger with Austro-Daimler and Puch, in 1934. However, the Steyr industry was hit hard by the 1929 Great Depression. In 1934, the town became one of several battlegrounds between Social-Democratic « Schutzbund » para-military forces and Christian-Social « Heimwehr militias » in the Austrian Civil War, which brought about the fascist corporate Federal State of Austria that ruled the country until the 1938 « Anschluß » to Nazi Germany.

The Nazi authorities incorporated the armament industry into the vast « Reichswerke » Hermann Göring conglomerate, including the construction of the Steyr-Münichholz sub-camp of forced labourers, part of the Mauthausen network. A major producer of arms and military vehicles during World War II, Steyr became a target of Allied bombing raids to knock-out its factories. In 2 major attacks by the U.S. 15th Air Force during the « Big Week » , on 23 and 24 February 1944, much of the town was badly damaged, but the factories continued to function until near the end of the War. The city was a meeting point, on 9 May 1945, when units of the 5th Guards Airborne of the Red Army and black troops of the U.S. 761st Tank Battalion along with the 71st Infantry Division contacted each other on the bridge over the Enns River. Steyr was occupied by the U.S. Army while the Soviet Army moved east behind the demarcation line of the province of Lower-Austria. The troops remained until 1955 when Austria officially declared neutrality by the Austrian State Treaty.

...

Zahlreiche Streufunde zeigen, daß die Gegend um Steyr schon in frühester Zeit besiedelt war, wenn sich auch eine vorgeschichtliche Siedlung im Stadtgebiet nicht nachweisen lässt. Um 600 vor Christus wanderten die Kelten ein, die als erste das Eisen des Erzberges abbauten. Der Name Steyr entstammt der keltischen Sprache (Stiria) und bezeichnet den gleichnamigen Fluß. Die Römer brachten das Eisen, das sie das « Norische » nannten, auf der alten Eisenstraße zu ihrer Schilderfabrik nach Lauriacum. Vermutlich stand auf dem Felsen über dem Zusammenfluss ein röm. Wachturm, noch heute heißt der Turm des Schloßes « Römerturm » . Im 6. Jahrhundert wurde das Gebiet von bairischen Stämmen besiedelt und gehörte später zum Rodungsbezirk des 777 vom Bayernherzog Tassilo gegründeten Kloster Kremsmünster. Zum Schutze des Reiches gegen die Einfälle der Ungarn wurden um 900 an der Enns zwei wehrhafte Burgen errichtet, die Burg zu Enns und die « Styraburg » , die 980 erstmals urkundlich erwähnt wurde. Die Erbauer der Burg waren die Grafen von Wels-Lambach, die Besitzungen im Traungau und in der Karantanischen Mark (Obersteiermark) hatten. 1055 traten die aus dem Chiemgau stammenden Otakare deren Erbe an. Das Wappentier der Otakare war der weiße Panther. Durch Erbschaften und kluge Heiratspolitik (Otakar II war mit einer Babenbergerin

vermählt) vergrößerten sie ihre Besitzungen in der Steiermark beträchtlich. Hier lag auch der Erzberg, dessen Abbau von den Otakaren intensiv gefördert wurde. Die Machtstellung der Otakare zeigte sich in einer prächtigen Hofhaltung. Die Styraburg war nicht nur der Schauplatz ritterlichen Lebens, sondern auch Ort der Pflege edler Künste. In den beiden mittelhochdeutschen Epen « Biterolf und Dietleib » und « König Laurin » wird der Burg zu Steyr ein literarisches Denkmal gesetzt. 1180 wurde Otakar IV, der letzte seines Geschlechtes, von Kaiser Friedrich Barbarossa in den Herzogstand erhoben. 1186 vermachte Otakar IV, krank und kinderlos, in feierlichem Erbvertrag auf dem Georgenberg zu Enns Burg und Herrschaft Steyr den Babenbergern. Steyr verlor seine Bedeutung als Herzogssitz, seine Rolle als Verarbeitungs- und Handelszentrum für das « Innerberger Eisen » blieb jedoch erhalten.

Das in Innerberg, dem heutigen Eisenerz, geförderte « Schwarze Metall » nahm schon im frühen Mittelalter seinen Weg durch das Tal der Enns zur Donau und ließ so eine der ältesten Industrielandschaften Europas, die « Eisenwurz », entstehen. Begünstigt durch seine einmalige verkehrspolitische Lage und seine Bedeutung als Residenz unter den Otakaren, entwickelte sich Steyr zum wirtschaftlichen und kulturellen Zentrum dieses frühmittelalterlichen Industriegebietes. Unter den Babenbergern erfolgte der Aufstieg der Stadt zur Eisenmetropole nördlich der Alpen. Handwerker, vor allem Waffen- und Rüstungsschmiede, hatten am Fuße der Burg Schutz und Lebensraum gefunden. 1170 wird Steyr als « Urbs », städtische Siedlung, bezeichnet. Nach dem Aussterben der Babenberger 1246 begannen für die Stadt schwere Zeiten.

Unter den Habsburgern wurde Steyr 1254, als Folge des Friedens von Ofen, von seiner Mark und damit von seiner wirtschaftlichen Basis, dem Erzberg, getrennt und zum Lande ob der Enns geschlagen. Am 23. August 1287 bestätigte Herzog Albrecht I der Stadt die alten Rechte im Handel und in der Verarbeitung des Innerberger Eisens. In diesem « Großen Privileg » wurde den Steyrer Bürgern unter andern das Stapelrecht für Holz und Eisen gewährt. Drei Tage lang mußten diese Rohstoffe den Steyrer Bürgern zu einem bevorzugten Preis angeboten werden, ehe sie ihren Weg zur Donau fortsetzen durften. Das machte Stadt und Bürger reich und versetzte sie in die Lage, bedeutende Künstler aus Deutschland, Böhmen und Italien einzuladen, um zu bauen und Kunstwerke zu schaffen. Handelsbeziehungen Steyrer Eisenhändler mit Deutschland und Osteuropa sind seit 1190 belegt. Eine besondere Rolle spielte der Handel mit Venedig. Steyr gehörte damals zu jenen neun deutschen Städten, die in Venedig ein eigenes Handelskontor unterhielten. Steyrer Eisenwaren stellten auf dem großen Markt Venedig einen begehrten Artikel dar, und das Punzel mit dem Steyrer Panther war damals ein Zeichen für Qualität « Made in Steyr ». Das rasche Aufblühen der Stadt im 14. Jahrhundert förderte den Zuzug von Handwerkern hauptsächlich aus Nürnberg. Neben Harnischmachern und Klingenschmieden waren es vor allem Messerer, deren Zunftbrief von 1406 zu den ältesten Österreichs gehört. Die Steyrer Messerer waren tonangebend im gesamten süddeutschen Raum. Mitte des 15. Jahrhunderts erreichte die Stadt ihren wirtschaftlichen Höhepunkt. Steyr war damals neben Wien die wohlhabendste und vornehmste Stadt Österreichs.

Die weitreichenden und innigen Handelsbeziehungen Steyrs zu den bedeutendsten Handelszentren Europas machten die Bewohner empfänglich für neue Ideen und Strömungen. Die Lehre Luthers (1525 vom Barfußmönch Calixt in der Stadt verbreitet) wurde von den Steyrern beifällig aufgenommen. Fast geschlossen traten die Bürger und Handwerker zum neuen Glauben über. Am Beginn der Gegenreformation gab es in der Stadt nur mehr 18 katholische Familien. Steyr erlebte in dieser Zeit eine kulturelle Blüte und gehörte zu jenen wenigen Städten Österreichs, in denen der Meistergesang gepflegt wurde, der erst in den Wirren der Gegenreformation verstummte. In diesem Jahrhundert

begannen sich die ersten Anzeichen für den Niedergang des Eisenwesens bemerkbar zu machen. Es mehrten sich damals die Klagen der Handwerker, daß die Eisenhändler den guten Stahl gewinnbringend im Ausland verkauften und dem ansässigen Gewerbe nur zweitklassige Ware übrigblieb. 1583 kam es daher zur Gründung der Eisenhandlungskompanie, die dem unlauteren Handel ein Ende bereiten sollte. Die in sie gesetzten Erwartungen erfüllten sich jedoch nicht. Der Ausbruch des Dreißigjährigen Krieges, Gegenreformation und der große oberösterreichische Bauernkrieg (zwei seiner Drahtzieher waren Steyrer Bürger) führten zum wirtschaftlichen Niedergang der Stadt. Die Verpfändung waren Oberösterreichs an Baiern 1620 und die rigorosen Maßnahmen der Gegenreformation unter Graf Herberstorff, die im Frankfurter Würfelspiel ihren Höhepunkt fanden, führten zur Erhebung der Bauern 1626. Mit 40.000 Bauern kam der Führer der Aufständischen, Stefan Fadinger, nach Steyr, wo er in Stadtrichter Wolfgang Madlseder und Doktor Lazarus Holzmüller wichtige Verbündete fand. Nach der Niederschlagung des Aufstandes wurden die Rädelsführer enthauptet und gevierteilt. Die Einquartierung von Truppen, die dadurch entstehenden Kosten, die katastrophale Wirtschaftslage und der 1625 ergangene Ausweisungsbefehl für Protestanten hatte die Auswanderung von 228 Steyrer Familien zur Folge. Viele sahen ihre einzige Hoffnung in der Emigration. Es waren Steyrer Messerer, die die berühmte Solinger Stahlwarenerzeugung gründeten. Diese Entwicklung wirkte sich auch fatal auf das Eisenwesen aus. 1620 warteten 300.000 Zentner Stahl in Steyr auf ihre Abnehmer. Um das darniederliegende Eisenwesen zu beleben, kam es 1625 zur Gründung der « Innerberger Hauptgewerkschaft », der Vereinigung von Radmeistern, Hammerherren und Eisenhändler zu einem Konzern, aus dem später die Alpine Montangesellschaft hervorgehen sollte. Mit dem Barock erlebte die Stadt nach der Türkengefahr ein neues Aufblühen. Der Großhandel mit dem Eisen war zwar versiegt, die Verarbeitung des steirischen Eisens währte aber fort. In dieser Zeit entstanden in Steyr einige interessante Bauten, wie die Michælerkirche oder die Wallfahrtskirche von Christkindl am Rande der Stadt. In der Josefinischen Zeit, die nicht nur durch die Klosteraufhebungen geprägt wurde, machte sich in Steyr eine wirtschaftliche Aufwärtsbewegung bemerkbar. Durch die Umwandlung von bestehenden Handwerksbetrieben und die Gründung neuer Werkstätten wurde der Grundstein für die spätere Industrialisierung der Stadt gelegt.

Am 29. August 1727 wurde Steyr von einer verheerenden Feuersbrunst heimgesucht, die nicht nur große Teile der Altstadt, sondern auch die Styraburg mit ihren Giebeln, Türmen und Erkern vernichtete. Aus den Trümmern der mittelalterlichen Burg stand das barocke Schloß Lamberg auf, neu und schön, wie der Vogel Phönix aus der Asche. In der Zeit der Franzosenkriege wurde die günstige Entwicklung der Steyrer Wirtschaft jäh unterbrochen. Innerhalb von 10 Jahren wurde Steyr dreimal von den Franzosen besetzt : 1800, 1805 und 1809. Die Wiege der Steyrer Großindustrie lag an dem im Mittelalter angelegten System von Flußläufen im Mündungsgebiet der Steyr, dem Wehrgraben. Im 18. Jahrhundert begannen hier ansässige bürgerliche Meister mit der Erzeugung von Säbeln, Bajonetten und Gewehrbestandteilen. 1830 gründete Leopold Werndl einen Betrieb, in dem er mit 450 Arbeitern Gewehrbestandteile erzeugte. Dem Sohn, Josef Werndl, gelang der große Schritt vom einfachen Unternehmer zum Großindustriellen. In wenigen Jahren baute er die Fabrik seines Vaters zu einer der größten und modernsten Waffenfabriken der Welt aus.

### Industrielle Revolution und Mobilität

Trotz der zahlreichen Probleme, mit denen die Stadt zu kämpfen hatte, kam es ab dem Ende des 18. Jahrhunderts zu gravierenden Umänderungen im Bereich des Handwerks und des Handels. Immer deutlicher wurde die von England ausgehende Industrielle Revolution auch in Steyr spürbar und immer deutlicher traf sie auch auf Gegenliebe. So

entstand aus den vier Rohrhämmern in Unterhimmel 1786 eine Gewehrfabrik. Im gleichen Jahr erwarben Daniel Pellet und Anton Schaitter das Dominikanerkloster, in dem sie eine Manchester-Baumwollsamtfabrik einrichteten. Ihre Waren wurden nahezu in alle Kronländer der Monarchie geliefert. Im Stadtteil Pyrach errichteten die Brüder Reithoffer eine riesige Gummifabrik, aus der später die Semperitwerke in Traiskirchen hervorgingen. Von den Fabrikbetrieben, die im 19. Jahrhundert entstanden, ist jene von Leopold Werndl wohl die wichtigste. Ab 1830 erzeugte er in seinem Werk in Letten bei Steyr Gewehrbestandteile und Bajonette. Seine Söhne Josef und Franz erweiterten 1864 die Firma beträchtlich und übersiedelten mit ihr nach Steyr. Gemeinsam mit seinem Werkmeister Karl Holub entwickelte Josef Werndl dort ein modernes Hinterladergewehr, welches in kürzester Zeit Weltruf erlangte. In der Blüte des Unternehmens mit dem Namen « Steyrer Waffenfabriksgesellschaft » fanden um 1890 mehr als 10.000 Arbeiter Beschäftigung. Maßgeblich beteiligt war Josef Werndl auch an der Finanzierung einer Bahnverbindung von Sankt Valentin ins Ennstal, die 1870 fertig gestellt wurde und als « Kronprinz Rudolf-Bahn » in die Annalen einging. 1884 hatte Steyr als erste Stadt auf dem Kontinent eine Straßenbeleuchtung mit elektrischem Strom aus Wasserkraft. Der I. Weltkrieg brachte viele Entbehrungen für die Stadt. Die Zeit zwischen den Kriegen war durch Wirtschaftskrisen, Arbeitslosigkeit, Geldentwertung, Lebensmittelmangel und Epidemien gekennzeichnet. 1933 war Steyr die ärmste Stadt der jungen Republik Österreich. Ein Jahr später war die Stadt Schauplatz der erbitterten « Februar-Kämpfe » zwischen der Heimwehr und dem Schutzbund im Österreichischen Bürgerkrieg.

## Weltkrieg

Im 2. Weltkrieg erlitt Steyr als Industriestandort und somit als strategisches Bomberziel schwere Zerstörungen und Verluste. Der erste Angriff erfolgte am 23. Februar 1944. Er forderte 15 Tote und 55 Verletzte. Beim zweiten Angriff am 24. Februar starben 212 Menschen, 371 wurden verletzt. Knapp 1.000 Bomben wurden auf Steyr abgeworfen. 112 Gebäude wurden dabei vernichtet und an die 400 schwer beschädigt. Am 5. Mai 1945 zogen die siegreichen Amerikaner in Steyr ein, am 9. Mai folgten die siegreichen Russen aus dem Osten. Sie befreiten Steyr nicht nur vom Joch der nationalsozialistischen Herrschaft, sondern auch die zahlreichen Zwangsarbeiter in den Lagern rund um die Hermann Göring Werke von ihrem Martyrium. Durch die zahlreichen Flüchtlinge und Soldaten stieg im Mai 1945 die Bevölkerungszahl auf 103.000 an. Die Probleme der Stadtverwaltung nach dem Weltkrieg waren vor allem die Beseitigung der Bombenschäden sowie die Wiederherstellung und Verbesserung der Infrastruktur. In der langen Steyrer Stadtgeschichte gibt es keinen Zeitabschnitt, der eine so umfangreiche Neugestaltung aufweisen könnte wie dieser.

## Denkmäler

Bruckner-Denkmal.

Gedenkstein für die Opfer des KZ-Nebenlager Steyr-Münichholz.

Waldenser-Denkmal / Ketzer-Denkmal (1997) von Gerald Brandstötter.

Werndl-Denkmal auf der Promenade.

## Persönlichkeiten

Johannes Stabius (um 1460-1522) , Naturwissenschaftler.

Gottlieb Schröfl von Mannsperg (1610-1680) , Bürgermeister, Eisenobmann.

Matthias Abele von Lilienberg (1616-1677) , Schriftsteller.

Aloys Blumauer (1755-1798) , Schriftsteller, Pseudonym A. Auer und Aloys Obermayer.

Johann Michaël Vogl (1768-1840) , Sänger.

Johann Baptist Mayrhofer (1787-1836) , Dichter.

Leopold Werndl (1797-1855) , Produzent von Waffenbestandteilen.

Ferdinand Redtenbacher (1809-1863) , Maschinenbauer.

Josef Werndl (1831-1889) , Waffenproduzent.

Johann Redl (1832-1902) , Politiker, Bürgermeister, Präsident der Pfandleihanstalt Steyr, Reichstagsabgeordneter.

Leopold Erb (1861-1946) , Reichrats- und Landtagsabgeordneter.

Michaël Blümelhuber (1865-1936) , Stahlschneider.

Julius Gschaidner (1878-1963) , Bürgermeister, Politiker.

Robert Stigler (1878-1975) , Mediziner, Hochschullehrer und Vertreter der NS-Rassenhygiene.

Franz Koppelhuber (1885-1965) , Architekt und Bildhauer.

Josef Vinzenz Großbauer (1886-1951) , Mundartdichter.

## Personen mit Bezug zur Stadt

Caspar Thierfelder (1525-1594) , Rechenmeister und Kalendermacher.

Cölestin Pestaluz (1608-1678) , Benediktiner un Abt von Stift Gleink.

Johann Maximilian von Lamberg (1608-1682) , Diplomat, Minister und Burggraf der Stadt Steyr.

Rupert Kimpfler (1638-1708) , Benediktiner und Abt von Stift Gleink.

Valentin Preuenhueber (gestorben 1642) , Geschichtsschreiber.

Anton Plochberger (1823-1890) , Baumeister.

Karl Holub (1830-1903) , Waffenmeister.

Anton Spitalsky (1831-1909) , Technischer Direktor der Österreichischen Waffenfabriksgesellschaft.

Enrica von Händel-Mazzetti (1871-1955) , Schriftstellerin.

Hans Mayrhofer (1876-1949) , Vizebürgermeister in Steyr, Oberösterreichische Landtags- und Nationalratsabgeordneter.

Anton Neumann (1885-1964) , Politiker (VdU) , Nationalratsabgeordneter, Vizebürgermeister von Steyr, Mittelschullehrer, Ehrenringträger von Steyr.

Josef Ahrer (1908-1934) , Sozialdemokrat, wurde als Beteiligter der Februarkämpfe 1934 verurteilt und im Schloß Lamberg hingerichtet.

Johann Steinbock (1909-2004) , Stadtpfarrer von Steyr, KZ-Häftling in Dachau 1942-1945.

## Kirchen

Ehemaliges Benediktinerstift Gleink, Andreaskirche und Zwergerlgarten.

Bruderhauskirche : gotisch, 1511 errichtet.

Christkindl : barocke Wallfahrtskirche, 1702-1725 erbaut nach Plänen von Carlo Antonio Carlone, nach dessen Tod von Jakob Prandtauer fortgeführt.

...

Stadtpfarrkirche : gotisch, ab 1443, Wiener Dombauhütte ...

Kirchenführer, Ausgabe 2007, verfasst von Doktor Veronika Berti : Der Kirchenführer ist eine kurze, gut lesbare und übersichtliche Darstellung der Stadtpfarrkirche Steyr.

Stadtpfarrkirche Steyr. Robert Koch und Bernhard Prokisch (Herausgeber) Erschienen im Verlag Ennsthaler, Steyr (1993) .

...

Margaretenkapelle bei der Stadtpfarrkirche : gotisch, um 1430 errichtet. Barocker Hochaltar mit Altarbild der Vierzehn Nothelfer.

Marienkirche : barock, 17. Jahrhundert.

Michaelerkirche : barock, 1635-1677 errichtet.

Pfarrkirche Sankt Josef, Steyr-Ennsleite.

Pfarrkirche Steyr - Heilige Familie, Tabor.

### Stiegenanlagen

Aufgrund der durch eiszeitliche Schotterterrassen geprägten Stadtlandschaft sind im Altstadtbereich auf engem Raum Höhenunterschiede bis zu 40 m zu überwinden. Steyr verfügt deshalb über zahlreiche Stiegen :

Die Frauenstiege verbindet die Sierninger Straße mit der Fabrikstraße. Sie ist nach der Frauenkapelle benannt.

Die Mayrstiege verbindet die Berggasse mit dem Stadtplatz. Sie ist teilweise überdacht und verläuft zwischen den Häusern Stadtplatz 34 und 32 (Bummerlhaus) . Benannt ist sie seit 1853 nach dem ehemaligen Mayrwirt im Bummerlhaus, der vorherige Name war Fuchsgassl.

Die Pfarrstiege verbindet den Brucknerplatz (bei der Margaretenkapelle) mit dem Grünmarkt. Sie ist teilweise eingehaust. Der frühere Name ist Schmiedstiege.

Die Schulstiege verbindet die Berggasse (bei Volksschule Berggasse) mit dem Stadtplatz.

Die Taborstiege verbindet die Taborhöhe (beim Taborturm) mit dem Michaelerplatz. Sie wurde 1951 eröffnet und zählt 243 Stufen. Der untere Abschnitt ist eingehaust.

Die Uprimnystiege verbindet die Taborhöhe mit der Gleinkergasse (beim Wieserfeldplatz) . Sie ist seit 2002 nach dem überlebenden Steyrer Juden Friedrich Uprimny benannt. Der frühere Name war Friedhofsstiege.

Weitere Stiegen verbinden die Ennsleite mit dem tiefer gelegenen Stadtteil Ennsdorf und den Tabor mit dem entlang der Enns verlaufenden Steinwändweg.

## Museen

Museum der Stadt Steyr : das städtische Museum befindet sich auf dem Grünmarkt 26, im Innerberger Stadel. Schwerpunkt des Museums ist die Eisenverarbeitung ; weitere Ausstellungen sind : Nagelschmiede, Sensenhammer und Petermandl'sche Messersammlung.

Museum Arbeitswelt Steyr : situiert in revitalisierten Fabrikgebäuden aus der Mitte des 19. Jahrhunderts im historischen Steyrer Wehrgraben mit Ausstellungen, Projekten und Veranstaltungen zu gesellschaftlich relevanten Themen.

Stollen der Erinnerung : Dauerausstellung in einem ehemaligen Luftschutzbunker über die Jahre 1938 bis 1945, sowie die Geschichte des Widerstandes in Steyr und den Umgang mit der NS-Vergangenheit.

Eisenuhren Museum Schmollgruber : das Museum befindet sich auf dem Grünmarkt 2. Im Schmollgruberhaus befindet sich auch heute wieder eine Uhrmacherwerkstatt nach alter Handwerkstradition. Die ältesten Exponate sind Türmeruhren (Ende 14. Jahrhundert) , Eisenuhren aus der Barockzeit, etc.

1. Österreichisches Weihnachtsmuseum : geöffnet im Advent bis ins neue Jahr hinein. Das Weihnachtsmuseum befindet sich im früheren Bürgerspital, einem der ältesten Gebäude der Stadt, neben der Barockkirche Sankt Michael.

Steyrtal Museumsbahn : Die Steyrtalbahn ist Österreichs älteste Schmalspurbahn. Spurweite : 760 mm.

## Das Alte Stadttheater

Das Alte Stadttheater (Promenade 3, früher Berggasse 10) ist ein ehemaliges barockes Klostergebäude. 1796 wurde es zu einem Theater umgebaut und am 16. Mai mit der Oper Zigeuner von Christian Gottlob Neefe eingeweiht. Der Bau eines größeren Theaters in der Industriehalle im Jahr 1958 (Neues Stadttheater, Volksstraße 5) bewirkte die Schließung. Nach Umbauarbeiten, bei denen unter anderem der Eingang zur Promenade verlegt wurde, wird das Haus seit Herbst 1980 wieder bespielt. Es gibt 233 Sitz- und 30 Stehplätze auf der Galerie.

Das Neue Stadttheater wurde 1957-1958 an die 1898 eröffnete Industriehalle angebaut. In der Halle befand sich schon seit 1924 das Volksskino. Das im Schüttbauverfahren errichtete Haus erhielt einen für damalige Verhältnisse hochmodernen bühnentechnischen Apparat, so hat die Drehbühne über 11 Meter Durchmesser. Die Eröffnung erfolgte am 27. September 1958 mit Giacomo Puccinis La Bohème. Das Haus bietet insgesamt 588 Personen Platz.

...

(Berggasse Nr. 10)

Im August 1646 kamen aus Pontarlier in Burgund, durch Kriegereignisse zur Auswanderung gezwungen, Nonnen des

Ordens der « Augustinerinnen von der Verkündigung Mariens », auch « Annuntiaten und Cölestinerinnen » genannt, über Wien nach Steyr, wo ihnen Kaiserin Eleonora in der Berggasse ein geräumiges Haus gekauft hatte.

Zehn Jahre später erwarb der Orden dazu auch das benachbarte Wolfische Haus.

Im Jahre 1662 ermöglichten Wohltäter den Umbau dieser Liegenschaften zu einem Klostergebäude und 1676 den Bau einer Kirche. Etwa fünfzig Jahre später, im August 1727, fügte der große Stadtbrand auch diesen Bauten schwerste Schäden zu. So brachte er den Turm der Klosterkirche, in dem drei Glocken hingen, zum Einsturz, wobei das Gewölbe bis in die Gruft durchgeschlagen wurde. Der Wiederaufbau von Kloster und Kirche, den Abt Ambros von Garsten und Wohltäter finanzierten, konnte bereits 1727 beendet werden.

Zur Zeit Kaiser Josefs II. (1780-1790) bemühten sich die Klosterfrauen um den Unterricht der weiblichen Jugend, ließen ein Schulhaus erbauen und nahmen die Ordensregel der Ursulinerinnen an. Verschiedene Umstände jedoch bewirkten, daß am 1. Juni 1784 « wegen unzulänglichen Vermögens » die Aufhebung des Klosters erfolgte. Das Schulgebäude übernahm der Normalschulfonds, Kirche und Kloster kaufte der Magistrat der Stadt Steyr um den Schätzungswert von 3.500 Gulden.

Im Jahre 1789 wurde die Kirche, deren Hochaltar noch heute in der Pfarrkirche zu Thanstetten (Schiedlberg) zu sehen ist, durch den Einbau der aus dem aufgehobenen Kloster Garsten stammenden Bühneneinrichtung für Theatervorstellungen provisorisch ausgestattet. Am 7. Oktober feierte die Stadt mit einer Festvorstellung den Sieg der Österreicher bei Focsany.

Der eigentliche Umbau zu einem Theater, den Fürst Lamberg tatkräftig förderte, wurde erst 1796 vorgenommen. Die feierliche Eröffnung erfolgte am Namensfest des Fürsten (16. Mai 1796) mit der Aufführung der Oper « Zigeuner » von Christian Gottlob Neefe.

In der Folgezeit wurde der über 400 Personen fassende Musentempel von der Stadtgemeinde an Theaterdirektoren verpachtet und mehrmals gründlich restauriert.

Ab 1954 gab es im « alten Stadttheater » regelmäßig Gastspiele des Linzer Landestheaters. Die Saison 1956-1957 etwa bot 58 Theaterabende, davon 36 des Linzer Ensembles, wobei insgesamt 18.750 Besucher zu verzeichnen waren.

1958 wurde mit dem Neubau eines größeren Theaters in der ehemaligen Industriehalle begonnen, was die Schließung des Hauses an der Promenade zur Folge hatte. Erst Mitte der 1970er Jahre besann man sich wieder der Qualität des barocken Theaterraumes und beschloß ihn zu revitalisieren. Am 12. Jänner 1978 wurde der Startschuß für die Generalsanierung gegeben, wobei der Eingang von der Berggasse 10 an die Promenade 3 verlegt wurde.

Die Wiedereröffnung des alten Theaters erfolgte im Herbst 1980. Mit 233 Sitz- und 30 Stehplätzen auf der Galerie versehen, wird das Haus seither sowohl von der Kulturverwaltung der Stadt Steyr als auch von externen Veranstaltern bespielt und gemietet. Den Höhepunkt der kulturellen Nutzung bietet das jährlich stattfindende Musikfestival Steyr.

## Literatur

Altes Theater wieder im Rampenlicht, in : Amtsblatt der Stadt Steyr : Jahrgang 23, Nummer 10 (1980) .

Julia Neuhuber. Das alte Steyrer Stadttheater. Ein Abriß der Steyrer Kulturgeschichte. Diplom Arbeit, Wien (2004) .

## Musik

Bedeutende Musiker wirkten in Steyr, unter anderem Anton Bruckner und Franz Schubert. Anton Bruckner hatte enge Beziehungen zum Steyrer MGV Sängerkreis, der 2014 sein 170 Bestandsjubiläum feiert. Originale aus der Feder von Anton Bruckner befinden sich im Archiv des Steyrer MGV Sängerkreis. Der Steyrer MGV Sängerkreis unterstützte auch immer wieder das Musikfestival Steyr mit seiner Mitwirkung unter anderem bei Beethovens 9<sup>o</sup> Sinfonie Ode an die Freude und Marc-Antoine Charpentiers Te Deum.

## Wappen

Offizielle Beschreibung des Stadtwappens : In Grün ein silberner, rot gewaffelter und gehörnter, flammenspeiender, aufgerichteter Panther. Die Stadtfarben sind Grün-Weiß.

Das ursprünglich blau-weißen Gruppe der bajuwarisch-karantanischen « Pantherfamilie » zählende Fabeltier ist das signifikante Wappenbild der nach ihrem Leitnamen als Otakare bezeichneten Markgrafen, später Herzöge der Steiermark, die ihren Stammsitz in Steyr hatten.

1160 von Markgraf Ottokar (Otakar) III. von Steyr zu seinem offiziellen Schildwappen gewählt, bildet es noch heute das steiermärkische Landeswappen.

## Siegel

Das ursprüngliche Siegel der Bürgerschaft stammt aus dem Jahr 1304. Es zeigt ein Stadttor mit zwei Türmen, darüber den österreichischen Bindenschild und beiderseits des Tores das Stadtwappen. Die Umschrift lautet : + SIGILLVM CIVIVM IN STIRA.

## Eisenzeit

Zahlreiche Streufunde zeigen, daß die Gegend um Steyr schon in frühester Zeit besiedelt war, wenn sich auch eine vorgeschichtliche Siedlung im Stadtgebiet nicht nachweisen lässt. Um 600 vor Christus wanderten Kelten ein, die als Erste das Eisen des Erzberges abbauten. Der Name Steyr entstammt der keltischen Sprache (Stiria) und bezeichnet den gleichnamigen Fluß. Der griechische Geograph Klaudios Ptolemaios hat in seinem « Atlas der Oikumene » (Geographike Hyphegesis) unter Noricum einen Ort « Gesodunum » vermerkt, der von Wissenschaftlern der TU Berlin anhand von

transformierten antiken Koordinaten im « Raum von Steyr » lokalisiert wird.

## Römerzeit

Die Römer brachten das Eisen, das sie das « norische » nannten, auf der alten Eisenstraße zu ihrer Schildfabrik nach Lauriacum. Nach der Überlieferung stand auf dem Felsen über dem Zusammenfluss von Steyr und Enns bereits ein römischer Wachturm, so heißt der Bergfried der Styraburg, der in das Barockschloss Lamberg integriert ist, noch heute Römerturm. Bei seiner tatsächlichen Errichtung im Hochmittelalter dürften aber Quader des ehemaligen römischen Legionslagers Lauriacum verwendet worden sein, wodurch der Turm zu seinem Namen kam. Im Jahr 1297 berichten die Annalen des Stiftes Sankt Florian über einen großen Schatzfund bei Steyr (« Maximus Thesaurus »), wobei dies als erste überlieferte Nachricht über archäologische Funde in Österreich gilt. Im Laufe der Jahrhunderte kamen noch einige eher unspektakuläre Kleinfunde hinzu. Bei der Notgrabung im Zuge der Errichtung der Steyrer Nordspange (KG Hinterberg, Stadtteil Münchenholz) wurden durch das Bundesdenkmalamt die Baureste eines Gehöfts ergraben.

## Mittelalter

Im 6. Jahrhundert wurde das Gebiet von bairischen Stämmen besiedelt und gehörte später zum Rodungsbezirk des 777 vom Bayernherzog Tassilo gegründeten Klosters Kremsmünster. Zum Schutze des Reiches gegen die Einfälle der Ungarn wurden um 900 an der Enns zwei wehrhafte Burgen errichtet, die Burg zu Enns und die Styraburg, die 980 erstmals urkundlich erwähnt wurde. Die Erbauer der Burg waren die Grafen von Wels-Lambach, die Besitzungen im Traungau und in der Karantanischen Mark (Obersteiermark) hatten.

1055 traten die aus dem Chiemgau stammenden Otakare deren Erbe an. Das Wappentier der Otakare war der weiße Panther. Durch Erbschaften und kluge Heiratspolitik (Otakar II. war mit einer Babenbergerin vermählt) vergrößerten sie ihre Besitzungen in der Steiermark beträchtlich. Hier lag auch der Erzberg, dessen Abbau von den Otakaren intensiv gefördert wurde. Die Machtstellung der Otakare zeigte sich in einer prächtigen Hofhaltung. Die Styraburg war nicht nur der Schauplatz ritterlichen Lebens, sondern auch Ort der Pflege edler Künste. In den beiden mittelhochdeutschen Epen Biterolf und Dietleib und König Laurin wird der Burg zu Steyr ein literarisches Denkmal gesetzt. 1180 wurde Otakar IV., der Letzte seines Geschlechtes, von Kaiser Friedrich Barbarossa in den Herzogsstand erhoben. 1186 vermachte Otakar IV., krank und kinderlos, in feierlichem Erbvertrag auf dem Georgenberg zu Enns Burg und Herrschaft Steyr den Babenbergern - schon 1170 wird Steyr als Urbs « städtische Siedlung » bezeichnet, worauf sich das Stadtrecht zurückführt.

Steyr verlor seine Bedeutung als Herzogssitz, seine Rolle als Verarbeitungs- und Handelszentrum für das Innerberger Eisen blieb jedoch erhalten. Das in Innerberg, dem heutigen Eisenerz, geförderte « Schwarze Metall » nahm schon im frühen Mittelalter seinen Weg durch das Tal der Enns zur Donau und ließ so eine der ältesten Industrielandschaften Europas, die Eisenwurz, entstehen.

Begünstigt durch seine einmalige verkehrspolitische Lage und seine Bedeutung als Residenz unter den Otakaren, entwickelte sich Steyr zum wirtschaftlichen und kulturellen Zentrum dieses frühmittelalterlichen Industriegebietes. Unter

den Babenbergern erfolgte der Aufstieg der Stadt zur Eisenmetropole nördlich der Alpen. Handwerker, vor allem Waffen- und Rüstungsschmiede, hatten am Fuße der Burg Schutz und Lebensraum gefunden.

Nach dem Aussterben der Babenberger 1246 begannen für die Stadt schwere Zeiten. In der Zeit vor den Habsburgern wurde Steyr 1254, als Folge des Friedens von Ofen, von seiner Mark (der Steiermark, die damals an Ungarn fiel) und damit von seiner wirtschaftlichen Basis, dem Erzberg, getrennt und zum Land ob der Enns unter dem Böhmenkönig Ottokar II. Přemysl geschlagen.

Am 23. August 1287 bestätigte Herzog Albrecht I. der Stadt die alten Rechte im Händel und in der Verarbeitung des Innerberger Eisens. In diesem Großen Privileg wurde den Steyrer Bürgern unter anderem das Stapelrecht für Holz und Eisen gewährt. Drei Tage lang mussten diese Rohstoffe den Steyrer Bürgern zu einem bevorzugten Preis angeboten werden, ehe sie ihren Weg zur Donau fortsetzen durften. Das machte Stadt und Bürger reich und versetzte sie in die Lage, bedeutende Künstler aus Deutschland, Böhmen und Italien einzuladen, um zu bauen und Kunstwerke zu schaffen. Handelsbeziehungen Steyrer Eisenhändler mit Deutschland und Osteuropa sind seit 1190 belegt.

Eine besondere Rolle spielte der Händel mit Venedig. Steyr gehörte damals zu jenen neun römisch-deutschen Städten, die in Venedig ein eigenes Handelskontor unterhielten. Steyrer Eisenwaren stellten auf dem Venediger Markt begehrte Artikel dar.

Eine große Anzahl von Steyrern bekannte sich im 13. und 14. Jahrhundert zum Waldensertum, einer christlichen Laienbewegung, die von der Inquisition als ketzerisch gebrandmarkt wurde. Steyr war in dieser Zeit der bedeutendste Waldenserort Österreichs. Aus diesem Grund wurde die Stadt mehrmals von der Inquisition heimgesucht. Um zirka 1260 wurden hier erstmals Waldenser entdeckt, Inquisitionsgerichte wurden danach neuerlich 1311 und etwa 1370 abgehalten. Zu den schwersten Verfolgungen kam es zwischen 1391 und 1398 unter dem Inquisitor Petrus Zwicker : Allein im Jahr 1397 wurden nach Angaben des Chronisten Preuenhueber « mehr denn tausend Personen eingezogen ». Im selben Jahr wurden auf dem Ketzerfriedhof zwischen 80 und 100 Personen verbrannt. Hieran erinnert das 1997 in Steyr errichtete Waldenserdenkmal.

Das rasche Aufblühen der Stadt im 14. Jahrhundert förderte den Zuzug von Handwerkern hauptsächlich aus Nürnberg. Neben Harnischmachern und Klingenschmieden waren es vor allem Messerer, deren Zunftbrief von 1406 zu den ältesten Österreichs gehört. Die Steyrer Messerer waren tonangebend im gesamten süddeutschen Raum. Mitte des 15. Jahrhunderts erreichte die Stadt ihren wirtschaftlichen Höhepunkt. Steyr war damals neben Wien die wohlhabendste und vornehmste Stadt Österreichs.

## Neuzeit

Die weitreichenden und innigen Handelsbeziehungen Steyrs zu den bedeutendsten Handelszentren Europas machten die Bewohner empfänglich für neue Ideen und Strömungen. Preuenhueber schreibt in den Annales Styrenses, daß zur Advent- und Fastenzeit Franziskanermönche von außerhalb in den Städten predigten und Beichte hörten. Die Lehre Luthers, 1525 so vom Barfußmönch Calixt in der Stadt verbreitet, wurde von den Steyrern beifällig aufgenommen. Fast

geschlossen traten die Bürger und Handwerker zum neuen Glauben über. Am Beginn der Gegenreformation gab es in der Stadt nur mehr 18 katholische Familien. Steyr erlebte in dieser Zeit eine kulturelle Blüte und gehörte zu jenen wenigen Städten Österreichs, in denen der Meistergesang gepflegt wurde, der erst in den Wirren der Gegenreformation verstummte.

Anfang Juli 1572 suchte das bisher verheerendste Hochwasser die Stadt heim. Als Reaktion darauf wurde 1573 das Neutor am Eingang zum Grünmarkt als Wasserschutzbau errichtet. An der Südwand von Haus Nummer 4 in Zwischenbrücken (Café Werndl) sind Hochwassermarken angebracht. Demnach stand das Hochwasser 1572 deutlich höher als 2002.

Die ersten Anzeichen für den Niedergang des Eisenwesens machten sich bemerkbar : Handwerker klagten, daß Eisenhändler gewinnbringend ins Ausland verkauften und dem ansässigen Gewerbe so nur zweitklassige Ware bliebe. 1583 kam es daher zur Gründung der Eisenhandlungskompanie, die dem unlauteren Handel ein Ende bereiten sollte. Die in sie gesetzten Erwartungen erfüllten sich jedoch nicht. Der Ausbruch des Dreißigjährigen Krieges, Gegenreformation und der große oberösterreichische Bauernkrieg (zwei seiner Drahtzieher waren Steyrer Bürger) führten zum wirtschaftlichen Niedergang der Stadt. Die Verpfändung Oberösterreichs an Baiern 1620 und die rigorosen Maßnahmen der Gegenreformation unter Graf Herberstorff, die im Frankfurter Würfelspiel ihren grausigen Höhepunkt fanden, führten zur Erhebung der Bauern 1626.

Mit 40.000 Bauern kam der Führer der Aufständischen, Stefan Fadinger, nach Steyr, wo er in Stadtrichter Wolfgang Madlseder und Doktor Lazarus Holzmüller wichtige Verbündete fand. Nach der Niederschlagung des Aufstandes wurden die Rädelsführer enthauptet und gevierteilt. Die Einquartierung von Truppen, die dadurch entstehenden Kosten, die katastrophale Wirtschaftslage und der 1625 ergangene Ausweisungsbefehl für Protestanten hatte die Auswanderung von 228 Steyrer Familien zur Folge. Viele sahen ihre einzige Hoffnung in der Emigration. Es waren Steyrer Messerer, die die berühmte Solinger Stahlwarenerzeugung gründeten. Diese Entwicklung wirkte sich auch fatal auf das Eisenwesen aus. 1620 warteten 300.000 Zentner Stahl in Steyr auf ihre Abnehmer. Um das darniederliegende Eisenwesen zu beleben, kam es 1625 zur Gründung der Innerberger Hauptgewerkschaft, der Vereinigung von Radmeistern, Hammerherren und Eisenhändlern zu einem Konzern, aus dem später die Alpine Montangesellschaft hervorgehen sollte.

Von 1625 bis etwa 1630 arbeitete der Historiograph Valentin Preuenhieber an den bereits erwähnten Annales Styrenses, der ersten Geschichte der Stadt Steyr. Da Preuenhieber jedoch 1629 als Protestant Österreich verlassen musste, dauerte es mehr als hundert Jahre, bis das Werk gedruckt vorlag (Nürnberg 1740) .

Mit dem Barock erlebte die Stadt nach der Türkengefahr ein neues Aufblühen. Der Großhandel mit dem Eisen war zwar versiegt, die Verarbeitung des steirischen Eisens währte aber fort. In dieser Zeit entstanden in Steyr einige interessante Bauten, wie die Michaelerkirche oder die Wallfahrtskirche von Christkindl am Rande der Stadt. In der Josefinischen Zeit, die nicht nur durch die Klosteraufhebungen geprägt wurde, machte sich in Steyr eine wirtschaftliche Aufwärtsbewegung bemerkbar. Durch die Umwandlung von bestehenden Handwerksbetrieben und die Gründung neuer Werkstätten wurde der Grundstein für die spätere Industrialisierung der Stadt gelegt.

Am 29. August 1727 wurde Steyr von einer verheerenden Feuersbrunst heimgesucht, die nicht nur große Teile der Altstadt, sondern auch die Styraburg mit ihren Giebeln, Türmen und Erkern vernichtete. Am selben Platz entstand das barocke Schloß Lamberg.

### Entstehung der Steyrer Großindustrie

Bereits im späten Mittelalter siedelten sich im Wehrgraben Gewerbebetriebe an und nutzten die Wasserkraft der Steyr. Dazu wurde ein System von Kanälen angelegt, das im Wesentlichen bis heute erhalten ist. Im 18. Jahrhundert begannen hier ansässige bürgerliche Meister mit der Erzeugung von Säbeln, Bajonetten und Gewehrbestandteilen. 1830 gründete schließlich Leopold Werndl einen Betrieb, in dem er mit 450 Arbeitern Gewehrbestandteile erzeugte. Dem Sohn, Josef Werndl, gelang der große Schritt vom einfachen Unternehmer zum Großindustriellen. In wenigen Jahren baute er die Fabrik seines Vaters zu einer der größten und modernsten Waffenfabriken der Welt aus.

Anlässlich der Electricischen-Landes-Industrie-Forst und culturhistorischen Ausstellung 1884 (2. August bis 30. September) ließ Josef Werndls OEWG einen Teil der Stadt vorübergehend elektrisch beleuchten. Die benötigte elektrische Energie stammte von Dynamomaschinen in verschiedenen Objekten der Waffenfabrik. Neu daran war, daß dieser Strom nicht nur aus Dampfkraft, sondern auch aus Wasserkraft gewonnen wurde. In der ehemaligen Heindlmühle in Zwischenbrücken war eine Turbine installiert, die mit zwei Dynamomaschinen gekoppelt bei durchschnittlich 850 Umdrehungen pro Minute Strom mit 450 Volt und 8 Ampere erzeugte. Werndl baute somit die ersten leistungsfähigen Laufkraftwerke. Am 19. August besuchte Kaiser Franz Josef die Ausstellung, Kronprinz Rudolf und Kronprinzessin Stephanie folgten am 19. September.

### Schleifung der mittelalterlichen Befestigungsanlagen

Ab 1829 wurden die mittelalterlichen Befestigungsanlagen Schritt für Schritt geschleift. Als Erstes fiel das Steyrtor in Zwischenbrücken. Fürst Lamberg ließ 1838 die Zwingmauer und das den Schlossberg versperrende Tor abbrechen. Nachdem Anfang Mai 1842 ein Brand große Schäden in den Vorstädten Steyrdorf, Bei der Steyr und Wieserfeld anrichtete, wurde im selben Jahr das Schuhbodentor in der Schuhbodengasse abgetragen. 1843 folgten das ebenfalls abgebrannte Gleinkertor in der Gleinkergasse und das Brittingertor in der Kirchengasse. Im März 1844 verschwand das innere Gilgentor bei der Stadtpfarrkirche und das Frauentor in der Frauengasse 1848. Ein kastellartiges Festungstor außerhalb der Stadtpfarrkirche wich 1846 einem Villenbau. Ab 1848 wurde der Graben bei der Stadtpfarrkirche aufgefüllt und die dortige Mauer und der Zwinger abgebrochen. So konnte der Brucknerplatz angelegt werden. Ab Ende Mai 1848 wurde das Wieserfeld planiert. Die Reste des alten Gilgentores existieren seit 1852 nicht mehr und ein Torturm in der Langen Gasse in Ennsdorf (Haratzmüllerstraße) seit 1855. Ab Anfang 1857 wurde die Stadtmauer im Bereich des heutigen Ennskais beseitigt, das mächtige Ennstor in Zwischenbrücken 1864. Josef Werndl ließ 1870-1871 den Stadtgraben größtenteils zuschütten und die Promenade erweitern. Die Kosten betragen etwa 8.000 florins 1891 fiel das Örtltor in der Schlüsselhofgasse.

Heute sind von der Befestigung noch einige Reste erhalten, wie etwa das Schnallentor, das Neutor und das Kollertor. Ein Teil der ehemaligen Stadtmauer trennt die Promenade von der Berggasse, die Häuser in diesem Bereich sind an die

Stadtmauer angebaut. Beim Brucknerplatz, hinter der ehemaligen Musikschule, blieb ein kurzer Abschnitt des Stadtgrabens erhalten, der 2007 öffentlich zugänglich gemacht wurde. Unterhalb der Stadtpfarrkirche und des Stadtpfarrhofes befinden sich ein Wehrturm und ein weiterer teils erhaltener Abschnitt der Stadtmauer bis zum Neutor.

## Frühes 20. Jahrhundert

Mitte September 1916 wurde Steyr Schauplatz eines Streiks von 6.000 Arbeitern, die damit ihrer Unzufriedenheit über die herrschende Lebensmittelknappheit Ausdruck verleihen wollten. Das Ende der Monarchie bewirkte eine Umkehrung der Machtverhältnisse. Bis 1918 waren bürgerlich-deutschnationale Kreise tonangebend - durch das allgemeine freie Wahlrecht wandelte sich Steyr zur sozialistischen Arbeiterstadt. Am 1. Jänner 1919 wurde nach dem Vertrag vom 8. Oktober 1917 die heutige Katastralgemeinde Gleink eingemeindet. Aicht, Wieserfeld, Bei der Steyr und Steyrdorf bildeten den zweiten Stadtbezirk Steyrdorf. Nach Gemeinderatsbeschluss von 21. Juni 1919 wurde Steyr in folgende Bezirke unterteilt : Stadt, Steyrdorf, Stein, Ort, Ennsdorf.

Zwischen 1926 und 1927 ließ der Bestattungsverein « Die Flamme » vom Architekten Franz Koppelhuber das erste oberösterreichische Krematorium errichten. Die Eröffnung war am 26. Juni 1927, Ende 1939 erwarb es die Stadt um 115.000 Reichsmark. Von Koppelhuber stammt auch das Kriegerdenkmal bei der Stadtpfarrkirche.

Die wirtschaftlichen Schwierigkeiten der Ersten Republik verschonten auch Steyr nicht und die Arbeitslosigkeit blieb bis 1938 ein gravierendes Problem. Die Weltwirtschaftskrise von 1929 verschärfte die Lage: Zwischen dem 30. Juni 1929 und dem 25. Jänner 1930 entließen die Steyr-Werke, der größte Arbeitgeber, 70 % ihrer Belegschaft. Die finanzielle Lage wurde prekär : Weder die Abtretung der städtischen Polizei an den Bund, noch der Verkauf des Krankenhauses an das Land Oberösterreich konnten daran etwas ändern : Am 24. Oktober 1931 erklärte die Gemeinde den Bankrott. Ende November 1932 waren 4.359 Personen als arbeitslos gemeldet. Es kam immer wieder zu Auseinandersetzungen zwischen bürgerlicher Heimwehr und sozialistischem Schutzbund. Die Februarkämpfe 1934 in vielen österreichischen Städten erfassten auch Steyr, der Widerstand des verbotenen Schutzbundes wurde jedoch durch Militär, Bundespolizei und Schutzkorps rasch gebrochen. Am 17. Februar 1934 begannen im Kreisgerichtsgebäude die Prozesse gegen die Aufständischen. In der Folge blieb die Stadtleitung bis zum Anschluß Österreichs 1938 bürgerlich klerikal.

Am 1. April 1935 kamen die Ortschaften Neuschönau, Jägerberg und Ramingsteg aus der Gemeinde Sankt Ulrich hinzu. Aus den nicht einbezogenen Teilen Jägerbergs wurde die neue Katastralgemeinde Sankt Ulrich gebildet.

## Nationalsozialismus und Zweiter Weltkrieg

Die umfangreichsten Erweiterungen erfolgten 1938. Nach Beschluss vom 15. Oktober kamen folgende Gebiete hinzu : Münchenholz, Hinterberg, Gleink, Grünberg, Stein, Christkindl und Garsten. Die Wohnungs AG der Reichswerke Hermann Göring errichtete in Münchenholz (Minichholz) 2.500 Wohnungen und zog damit einen komplett neuen Stadtteil hoch.

Im Zweiten Weltkrieg erlitt Steyr als Industriestandort und somit als strategisches Bomberziel schwere Zerstörungen und Verluste. Der erste Angriff erfolgte am 23. Februar 1944 durch die amerikanische Fifteenth Air Force als Teil der « Big

Week » . Er forderte 15 Tote und 55 Verletzte. Beim zweiten Angriff am 24. Februar starben 212 Menschen, 371 wurden verletzt. Knapp 1.000 Bomben wurden auf Steyr abgeworfen. 112 Gebäude wurden dabei zerstört und an die 400 schwer beschädigt.

Von 1942 bis 1945 war der Stadtteil Münichholz Standort für das KZ-Nebenlager Steyr-Münichholz. Dort waren bis zu 3.090 Häftlinge untergebracht, die in den Steyr-Werken zur Rüstungsproduktion herangezogen wurden und für den Bau von Straßen und Luftschutzbunkern in Steyr herhalten mussten.

Am 5. Mai 1945 zogen Amerikaner in Steyr ein, am 9. Mai folgten sowjetische Truppen aus dem Osten. Sie befreiten Steyr nicht nur von der nationalsozialistischen Herrschaft, sondern auch die zahlreichen Zwangsarbeiter in den Lagern rund um die Hermann-Göring-Werke. Durch die zahlreichen Flüchtlinge und Soldaten stieg im Mai 1945 die Bevölkerungszahl auf 103.000 an.

### Nachkriegszeit 1945 bis 1955

Die Probleme der Stadtverwaltung nach dem Weltkrieg waren vor allem die Beseitigung der Bombenschäden sowie die Wiederherstellung und Verbesserung der Infrastruktur. In der langen Steyrer Stadtgeschichte gibt es keinen Zeitabschnitt, der eine so umfangreiche Neugestaltung aufweisen konnte wie dieser. Errichtet wurden zahlreiche Wohn- und Schulbauten, Bäder und Sportanlagen, Bildungseinrichtungen, Fernheizwerke, die neuen Brücken über Enns und Steyr und mehrere neue Betriebe.

### Geschichte der jüdischen Einwohner

Juden sind seit dem 14. Jahrhundert in der Stadt nachweisbar : 1371 verbot Herzog Albrecht III. ihnen den Handel mit Wein und Getreide. 1420 wurden Garstner Juden der Hostienschändung beschuldigt und in Wien gefangen genommen. Das Toleranzpatent Josephs II. brachte 1782 eine rechtliche Besserstellung.

Die Zahl der jüdischen Einwohner blieb im 19. und 20. Jahrhundert relativ gering. 1851 und 1852 ließen sich Familien aus Böhmen in der Stadt nieder, 1855 gab es sieben Familien. Die Volkszählung 1857 wies 50 Israeliten in 16 Familien aus, die fast ausschließlich Hausier- und Tauschhandel mit rohen Produkten und Waren betrieben. Ein Israelitischer Cultusverein stammt vom 3. November 1870. Ab April 1874 richtete dieser eine eigene jüdische Begräbnisstätte am Taborfriedhof ein.

1894 wandelte sich der Cultusverein zur Kultusgemeinde. Diese kaufte am 31. Oktober desselben Jahres eine ehemalige Gastwirtschaft in der Bahnhofstraße und richtete darin ein Bethaus ein. Ende 1891 wohnten 174 Israeliten in der Stadt. Ein jüdischer Frauenverein datiert von 1930. Zur Zeit des Anschlusses 1938 gab es in Oberösterreich mit Linz und Steyr zwei israelitische Kultusgemeinden. Im Juli 1938 setzten die ersten Verhaftungen von Steyrer Juden ein. Die Kultusgemeinde wurde am 1. Oktober 1938 von der Gestapo aufgelöst, das Bethaus in der Bahnhofstraße war schon zuvor « arisiert » worden und entging so der Zerstörung.

Nach dem Zweiten Weltkrieg waren viele jüdische Flüchtlinge in Steyr untergebracht : Das Lager für Displaced Persons (DP) in der Artilleriekaserne beherbergte damals durchschnittlich 1800 von ihnen. Zu Beginn 1948 wurde es in die Verwaltung der Kommission der International Refugee Organization (IRO) übernommen. Eine neugegründete Kultusgemeinde löste sich durch den allmählichen Wegzug bald wieder auf - 1959 gab es nur noch fünf Personen jüdischen Glaubens in Steyr.

### Église paroissiale de Steyr

Une église Gothique intéressante, harmonieuse et homogène. Datant de 1443, elle est due à l'architecte de la cathédrale Saint-Étienne de Vienne (« Wiener Stephansdom ») , Hans Puchsbaum. La place porte le nom du compositeur Anton Bruckner, car il séjourna dans une maison proche de la sacristie.

...

C'est le même architecte, Hans Puxbaum, qui a édifié la cathédrale Saint-Étienne de Vienne et l'église paroissiale de Steyr. Toutes 2, construites au milieu du 15e siècle en style Gothique, présentent de nombreux points communs dans leur plan et leur élévation. Les fonts baptismaux ornés de bas-reliefs, le tabernacle aux fines mouchettes et le baldaquin du chœur ont été réalisés par un Maître du 16e siècle.

...

Die römisch-katholische Stadtpfarrkirche Steyr ist dem Heiligen Ägidius und dem Heiligen Koloman geweiht. Sie wurde im 15. Jahrhundert in gotischem Stil errichtet und ist das bedeutendste Sakralgebäude der Stadt Steyr (Oberösterreich) .

Vermutliche Ansicht während des gotischen Umbaus. Schedelsche Weltchronik, Ausschnitt aus Bl. CCLXXVI.

Nach Manfred Brandl, der die frühe Entwicklung der Stadt Steyr untersuchte, lässt sich die Geschichte des ersten Kirchenbaues von Steyr bis etwa 1100 zurückverfolgen. Die namentliche Sicherstellung der Kirche erfolgt 1275 in Zusammenhang mit einem Besitzstreit. Bei einem Stadtbrand 1303 wurde die Kirche in Mitleidenschaft gezogen. Der Histograph Valentin Preuenhueber berichtet, daß um 1300 die Fialkirche zur Pfarre erhoben wurde.

Der wirtschaftliche Aufschwung der Stadt im 15. Jahrhundert und die dadurch rasch wachsende Gemeinde bewirkten einen Umbau der romanischen Kirche. Die Veränderung der Stadtpfarrkirche Sankt Ägidius und Koloman wurde nach Plan vom Hüttenmeister des Wiener Stephansdomes, Hans Puchspaum, 1443 begonnen. Nach dem Tode von Hanns Puchspaum übernahm der Baumeister Mert Kranschach die Leitung beim Ausbau des Gotteshauses. 1479 brannte der fast fertiggestellte Turm und 1522 bei einem Stadtbrand die Kirche. Nach dem unrühmlichen Abgang des Baumeisters Kranschach übernahm 1483 Wolfgang Tenk bis 1513 die Leitung des Aufbaus des Langhauses. Ab 1513 führte Baumeister Hanns Schwettichauer den Kirchenbau.

In der zweiten Hälfte des 16. Jahrhunderts wirkten an der Stadtpfarrkirche Steyr evangelische Prediger, nachdem die Bürger der Stadt zur Lehre Martin Luthers gewechselt hatten. In den fünfzig Jahren der evangelischen Einflussnahme entstand die westliche Vorhalle, die bis an die Stadtmauer reichte. Um die Wende zum 17. Jahrhundert beherrschten Benediktinermönche aus Garsten die weitere Entwicklung der Stadtpfarrkirche. Es kam zur Barockisierung der Kirche. 1630 erhielt der Westteil der Kirche ein Stichtappengewölbe, 1655 entstand das Kirchengestühl und 1688 schuf Carl Ritter von Reslfeld das Altarbild für den Hochaltar. Nach der Aufhebung des Stiftes Garsten übernahmen Linzer Diözesanpriester die Seelsorge.

Adalbert Stifter förderte als Denkmalpfleger des Landes die neugotische Überarbeitung des Inneren. Die barocke Ausstattung wurde dabei weitgehend entfernt, um dem gotischen Charakter der Formensprache zu entsprechen. Nach dem Brand des Turmhelmes 1876 wurde nach Plänen des Wiener Dombaumeisters und dem Erbauer des Wiener Rathauses Friedrich von Schmidt der heutige neugotische Aufsatz 1889 aus Steinquadern ausgeführt. Das alte Kreuz ist seit 1961 am Kirchturm aufgestellt. Das Kriegerdenkmal an der Außenseite der westlich gelegenen Vorhalle entwarf Franz Koppelhuber, die Bronzefigur des Erzengels Michael ist ein Entwurf Josef Franz Riedels, ihre Herstellung übernahm Adolf Wagner von der Mühl. Die feierliche Enthüllung war am 7. Mai 1933. Seit 1982 erinnert ein vor dem Denkmal aufgestellter Kubus des lokalen Steinmetzes Helmut Buric auch an die Opfer des Zweiten Weltkrieges.

In den Jahren 1983 bis 1993 wurde die Kirche außen restauriert und das Erscheinungsbild der ehemaligen Friedhofsmauer mit den vielen Epitaphen verbessert. Im Jahr 2007 begannen die Bestandsaufnahmen für eine Innenrestaurierung, die Arbeiten sollen bis 2016 abgeschlossen sein (Stand 2010) .

Der Eintritt in die Kirche über die dunkle Vorhalle in die sich weit öffnende erhabene gotische Konstruktion des Innenraumes, lässt den baukünstlerischen und kunsthistorischen Reichtum der Anlage erahnen. Besonders eindrucksvoll stellt sich die Konzeption des Altarraumes von Hanns Puchspaum dar.

Die dreischiffige Hallenkirche mit fast gleich breiten Seitenschiffen besitzt kein Querhaus. Das 4-jochige Langhaus mit dem westlichen Emporenjoch im Mittelschiff ist mit einer spitzen Stichtappentonne überwölbt, die Seitenschiffe tragen Kreuzgewölbe. An das Langhaus schließt übergangslos der dreischiffige, dreijochige Chor mit einem reichen Netzrippengewölbe. Die Chorabschlüsse sind im Mittelschiff mit einem 5/8, in den Seitenschiffen mit einem 3/8 Schluß ausgeführt. Durchgehende Bündelpfeiler mit Statuenkonsolen tragen die Einwölbung des Hauses.

Der 80 Meter hohe sechsseitige Nordturm verbindet Langhaus und Chor. Er trägt einen neugotischen Turm und strebt von einer sternrippengewölbten Turmhalle in die Höhe. Am Chor bilden reich abgetreppte Strebepfeiler ein statisches Tragwerk. Der quer gelagerte Westbau nimmt die breite Durchgangshalle, die 1522 errichtet wurde, auf. Von ihr führen zwei Eingangstore in den Kirchenraum mit der Orgelempore im Obergeschoß. Die Eingangstore sind von Vorhangbogen in Rundbogen eingeschrieben. In den zwei westlichen Jochen des nördlichen Seitenschiffes tragen Konsolen eine Empore.

An der nördlichen Kirchaußenseite, zur Pfarrgasse gerichtet, liegt eine fünfseitige Vorhalle mit Doppelportal mit einem netzrippengewölbten Baldachinvorbau. Die abgetreppten reich profilierten spitzbogigen Tore werden von Türrahmungen mit Vorhangbogen gefaßt. Über dem linken Portal befindet sich ein Tympanonrelief aus Aflenzer Kalksandstein von um

1526 mit Tod und Krönung Mariens. Der Raum über dem rechten Portal ist leer. In den baldachinbekrönten Nischen stehen Sandsteinfiguren der Heiligen Agnes, des Heilig Jakob und der Heilig Dorothea, (ebenfalls Aflenzer Kalksandstein) diese sind um 1410 entstanden und dem Meister von Großlobming zugeschrieben. Die Figur des Heilig Johannes ist eine neugotische Arbeit Franz Erlers von 1900. Weitere Eingänge bilden zwei gotische Südtore. Das westliche befindet sich in einer netzrippengewölbten Vorhalle, das östliche führt zum Chor und besitzt ebenfalls eine Vorhalle.

Die Stadtpfarrkirche ist reich an Kunstschätzen, diese reichen von den bemerkenswerten Glasfenstern, dem reich verzierten Sakramentshäuschen, den wertvollen Eisenarbeiten, dem Taufbecken bis zum Kirchengestühl. Altar, Kanzel, Seitenaltäre und Pfeilerstatuen stammen aus der Zeit der Regotisierung zwischen 1854 und 1857 (Entwurf und Ausführung und andere Engelbert Westreicher) .

Der neugotische Hochaltar von Fidelis Schönlaub aus München wurde 1856 geweiht. Durch die neue Konzeption des Altares entstand die Einbindung des gotischen Sakramentshäuschen an der linken Seite der mittleren Apsis. Bemerkenswert ist das mit sechs verschiedenen durchbrochenen Wirbelmustern ausgestattete Türchen des Sakramenthäuschens. Gegenüber steht die Priesterbank mit dem gotischen Baldachin. Auf der Westempore befand sich die von Franz Xaver Krismann gebaute Orgel, an der auch Anton Bruckner gespielt hat. In linken Seitenschiff befindet sich an der Rückwand ein Bild des Heiligen Sebastian von Carl Ritter von Reslfeld. An der Wand über der Taufkapelle hängt das vom gleichen Künstler für den Hochaltar geschaffene Altarbild mit der Darstellung der Anbetung der Weisen. Zentrum der Taufkapelle in der Turmhalle ist das Taufbecken, das aus Zinnplatten über einem Holzkern mit Relief und reichem Ornament gearbeitet ist. Die Sakristeitür ist eine Arbeit aus Nürnberg aus dem Jahr 1470 mit dem Wappen der Stadt Nürnberg, dem Reichsadler mit gekröntem Löwen.

Eine Besonderheit ist der spätbarocke eiserne Sonnenblumenepitaph, der sich ehemals in der Westgruft befand. Er erinnert an die Pockenepidemie 1703.

Das Orgelwerk stammt von Johann Pircher (Steinach/Brenner) . Dabei wurden 1962 der Pfeifenbestand und das neugotische Gehäuse der Vorgängerin übernommen. Diese Vorgängerin war ein Umbau der barocken Krismannorgel von 1774-1778, die 1893 einige zusätzliche Register und ein neugotisches Gehäuse erhielt. Das alte barocke Gehäuse ist erhalten und befindet sich in Reichenthal im Mühlviertel.

Eine erste große Orgel stammte vom Meister Hans Lauß (1478) und verblieb bis zum Brand 1522 in der Kirche. Die Nachfolgerin des kaiserlichen Orgelbauers Jacob (1544) wurde mehrmals umgebaut, bis sie ab 1774 durch die Orgel Franz Xaver Krismanns ersetzt wurde.

Etliche der ursprünglichen Glasfenster fielen dem Brand vom 18. März 1522 zum Opfer, viele vom erhaltenen Rest wurden um 1800 zur Ausstattung des Lustschloßes in Laxenburg abgegeben. Diese Werke befinden sich der dortigen Kapelle und der Rittergruft. Nach der erfolgten Ausstattung gelangten überzählige Scheiben wieder zurück, so etwa die des Laxenburger Fensters (rechtes Seitenschiff, Südwand) . Abgesehen vom ebenfalls an der Südwand gelegenen Renaissancefenster mit Marientod und -krönung stammen die restlichen aus dem 19. Jahrhundert.

Die ältesten Kunstwerke enthält das Laxenburger Fenster an der Südwand, rechts neben dem Hauptportal. Es ist eine Sammlung von Glasgemäldefragmenten vom Beginn der Gotik bis zum Ende des 15. Jahrhunderts. Die wertvollsten Stücke darin sind drei um 1300 entstandene Scheiben mit Darstellungen Herzog Leopolds, des auferstehenden Christus und Markgräfin Agnes. Die Gewandsäume zeigen bereits den frühgotischen schönlinigen Stil. Diese drei Scheiben stammen ursprünglich aus der Capella speciosa in Klosterneuburg und gelangten nach deren Abbruch erst nach Laxenburg und schließlich nach Steyr. Die heutige Zusammenstellung stammt aus dem Jahr 1955.

Das übernächste Fenster stammt teilweise aus der Renaissance (1523) und zeigt in der oberen Hälfte in einer zusammengehörigen Komposition Tod und Krönung Mariens. In der unteren Hälfte befinden sich ganzfigurige Darstellungen des Heiligen Berthold, der Heiligen Katharina, des Heiligen Johannes des Täufers und des Heiligen Wolfgang. Darunter zwei Scheiben mit Porträts einer Stifterfamilie (Wolfgang Püiller sein häusfr. und Kinder) sowie rechts und links die Wappen des Landes Oberösterreich und der Stadt Steyr. Die Scheiben mit den Oberkörpern der Heiligen Katharina und Johannes des Täufers sind original aus dem frühen 16. Jahrhundert erhalten, ebenso die Stifterporträts. Der Rest sind Ergänzungen aus dem späten 19. Jahrhundert, ausgeführt von den Wiener Hofglasmalern Geylings Erben. Die heutige Zusammenstellung veranlaßte 1889 Stadtpfarrer Johann Aichinger, 1958 wurden die Scheiben nach der Kriegsbergung restauriert und wieder eingefügt. Große Kompositionen wie Marientod- und -krönung sind für die Zeit des 16. Jahrhunderts selten, da mit der beginnenden Reformation die Glasmalerei ihren sakrale Funktion einbüßte und zunehmend für profane Zwecke verwendet wurde. Die Provenienz der Renaissancescheiben ist unbekannt, möglich ist nach Eva Frodl-Kraft eine österreichische Herkunft mit Einfluss durch Augsburger Grafiken.

Das älteste der neugotischen Fenster ist das 1891 eingesetzte Lambergfenster. Es ist eine Stiftung der Familie Lamberg und erinnert an die Ermordung Franz Philipp von Lambergs in Pest, während der ungarischen Revolution 1848. Die Glasmalerei ist ähnlich einer Altartafel aufgebaut : Die « Predella » beinhaltet die Widmungs- und Erläuterungsschrift, darüber befindet sich das Hauptbild mit einer allegorischen Darstellung des Geschehens (ein mit den Attributen der Austria versehener Engel bekränzt den Sterbenden) , darüber als Aufsatzbild der Drachenkampf des Heiligen Georg. Auf Nebenszenen und -figuren wird verzichtet, diesen Raum füllen Ornamente aus. Gerahmt werden « Predella » , Hauptbild und Aufsatzbild von floralen Motiven und Architekturdarstellungen. Das ursprünglich für die Wiener Votivkirche angefertigte Werk nimmt keine Rücksicht auf die Fensterform und ist auch an anderer Stelle einsetzbar. Von den später davon inspirierten weiteren neugotischen Fenstern unterscheidet es sich jedoch durch die Konzentration auf Hauptbild und Aufsatzbild. Der Entwurf stammt von den Brüdern Jobst, ausführendes Unternehmen war Geyling's Erben.

Die Margaretenkapelle neben der Stadtpfarrkirche dürfte aus der Zeit um 1430 stammen. Erstmals urkundlich erwähnt wird sie 1437 in einem Spruchbrief Herzog Albrechts V. (Albrecht II.) . Der Baumeister ist unbekannt, die Pläne für den gotischen Dachreiter werden Hans Puchsbaum zugeschrieben.

Imposant thront über der Altstadt die Steyrer Stadtpfarrkirche mit dem Pfarrhof, dem spätgotischen Meßnerhaus, der ehemaligen Friedhofsanlage und der Margaretenkapelle. Der Turm des Steyrer Münsters streckt sich wie ein hoch erhobener Zeigefinger, der für das Umland die Lage von Steyr signalisiert. Das Hochplateau mit der Kirchenanlage befindet sich in unmittelbarer Nähe zum Stadtplatz, den man über einen renaissancezeitlichen Stiegenabgang und die

Pfarrgasse erreicht (allerdings seit einigen Jahren gesperrt) . Die Kirchenanlage war an die Stadtbefestigung mit dem ehemaligen Gilgentor angebunden. Heute steht noch ein Befestigungsturm neben dem Pfarrhof, der an den Verlauf der Stadtmauer und an den strategisch wichtig gelegenen Ort erinnert.

### Die Margaretenkapelle

Die an den Stadtpfarrhof angrenzende Kapelle ist älter als die Pfarrkirche. Sie dürfte zu Anfang des 15. Jahrhunderts erbaut worden sein. da in einer Meßstiftung aus dem Jahre 1430 eine « neue Kapelle » erwähnt wird. Jedenfalls war damit die Margaretenkapelle gemeint, die 1437 in einem Spruchbrief Herzog Albrechts V. erstmals urkundlich Erwähnung findet.

In einer aus dem 13. Jahrhundert stammenden Garstner Urkunde ist die Rede von einer « colla » an der Mündung der Sabinicha (Teufelsbach) in die Enns. Sie könnte als Vorläuferin der Margaretenkapelle angesehen werden.

Der Name des Baumeisters ist unbekannt, doch wird der reizvolle Dachreiter mit seinen Fialen, Krabben und Wasserspeiern, der an die bekannte gotische Säule « Spinnerin am Kreuz » in Wien erinnert, dem Dombaumeister zu Sankt Stephan Hans Puchsbaum zugeschrieben, der ja auch 1443 die Pläne für den Neubau der Steyrer Stadtpfarrkirche ausarbeitete.

Im Innern zeigt die Kapelle folgende Maße :

Schiff : 22,94 meter lang, 6,97 meter breit.

Chor : 9,30 meter hoch, 4,96 meter breit.

Der kreuzrippengewölbte Chor zeigt den 5/8 Schluß, ist einjochig und eingezogen. Mit stilisierten Blüten (Rose, Lilie) und den Buchstaben M.R.S. sind die Schlußsteine im Gewölbe versehen.

In den folgenden Jahrhunderten mußten an der durch den Brand des Jahres 1522 schwer beschädigten Kapelle mehrmals größere Instandsetzungsarbeiten vorgenommen werden. So erfolgte 1614 eine Erneuerung des Daches, 1687 wurde das Langhaus untermauert und 1751 führte der Stadtbaumeister Gotthard Hayberger umfangreiche Reparaturen durch.

Im Jahre 1654 lieferte für die Kapelle, an deren Nordwand zwischen den Strebepfeilern bemerkenswerte Epitaphien befestigt wurden, der Rotschmied (Glockengießer) Konrad Nußberger eine kleine Glocke.

Anläßlich der 1693 durchgeführten Erneuerung der zur Abtei Garsten gehörigen Kirche Maria Magdalena im Haselgraben bei Linz kam ein Altar dieses Gotteshauses in die Margaretenkapelle. Der Garstner Hofmaler Karl von Resfeld malte 1727 das nochvorhandene Altarblatt, darstellend die Vierzehn Nothelfer.

Im Zuge der Reformen Kaiser Franz-Josefs II. mußten 1785 über Anordnung des Traunkreisamtes die Kapellen in der Stadt gesperrt werden. Die « Fahrnisse » der Margaretenkapelle waren laut Befehl der Kreisbehörde 1786 zu veräußern und der Erlös dem Religionsfonds abzuführen.

Schon in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts erforderte das spätgotische Türmchen häufig Renovierungen. Besonders seit im Juni 1839 bei einem Gewitter größere Teile desselben abstürzten. Aus Sicherheitsgründen ließ der Magistrat 1893 den oberen Teil des Turmes abtragen, der bis zum Jahre 1910 wieder völlig aufgebaut wurde.

### Le jeune Bruckner à Steyr

### Anton Bruckner und Steyr

Volume (Band) 13 de : « Anton Bruckner, Dokumente und Studien » .

Auteurs : Erich Wolfgang Partsch et Roland Bachleitner.

(Erich Wolfgang Partsch ; mit einem kirchengeschichtlichen Beitrag von Roland Bachleitner.)

Éditeur : Musikwissenschaftlicher Verlag, Wien (2003) .

Binding : Paperback.

ISBN-10 : 3900270627.

ISBN-13 : 978-3900270629.

EAN : 9783900270629.

467 pages : illustrations, music ; 24 cm.

...

« Bruckner and Saint-Florian » , « Bruckner and Linz » and « Bruckner and Vienna » are all extremely well-documented. To these, we can now add Erich Wolfgang Partsch's painstakingly researched book which includes a historical survey of 1,000 years of music in Steyr, a description of the impact of industrial and technological changes during the 2nd half of the 19th Century, a survey of church life in the town during the 19th and early 20th Centuries, a discussion of « Bruckner and Steyr » during his lifetime and the continuing Bruckner tradition from 1896 up to the present-day, and, not least, a fascinating appendix with fac-similes of letters and various Bruckner reminiscences.

Bruckner paid a number of short visits to Steyr, at different times during his lifetime. The earliest were probably during the 1843-1845 period when he was assistant school Master at Kronstorf, and he gave recitals on the Parish Church organ on at least 2 occasions during the 1870's. But it was the friendship and support of various friends, including Carl Almeroth, a businessman and amateur musician ; Leopold Hofmeyr, one of his most reliable copyists ; and the 2 parish priests, Georg Armingier and Johann Aichinger, that caused him to spend more of his summer vacation time in the quiet atmosphere of the Steyr rectory and less time at Saint-Florian, from 1884 onwards. On 1 July 1885, Bruckner wrote to Aichinger :

« I am looking for no more than coolness and quietness, as I have to work very diligently on my 8th Symphony » , and notes on the composition drafts and orchestral score of this work in the summers of 1885 and 1886 clearly indicate that the peaceful rectory at Steyr was conducive to hard work. The best-known of these hand-written insertions is undoubtedly the note « Steyr, Stadtpfarrhof 16 August 1885. A. Bruckner. Halleluja ! » , at the end of the draft of the Finale. Bruckner also worked on the « Wiener Fassung » of the 1st Symphony while he was in Steyr during the summer of 1890, and the insertion of 2 dates in the « Cracow sketches » for the 9th Symphony - « Steyr. 11. August (1)189 » and, « 21. Aug. (1)891. Steyr » - reveal that he was composing part of the development section and reprise of the 1st movement during his 1891 stay in the town. Dates on the autograph score of « Helgoland » also suggest that Bruckner, having completed the work in Vienna, on 7 August 1893, took the score with him to Steyr for further perusal. Bruckner refers to these « final corrections » in a letter to Cyrill Hynais (28 August 1893) .

In 1888, Franz Bayer was appointed Choir director of Steyr' Parish Church ; he was also artistic director of the « Gesellschaft der Musikfreunde » in Steyr for almost 20 years (1899-1918) . As a loyal friend and staunch supporter of Bruckner, he was responsible for the 1st performances in the town of the Phrygian « Pange lingua » (18 August 1892) ; the D minor Mass (2 April 1893 and 5 April 1896) ; and the « Requiem » , the latter sung at Aichinger's funeral service, on 4 December 1895.

Partsch addresses the question of the alleged meeting between the young Bruckner and Karoline Eberstaller in Steyr, reported by August Göllerich, Max Auer and others. It has already been called into question by Franz Zamazal in a recent article in : « Bruckner-Symposium 1997 » . There is certainly no evidence to suggest that Bruckner made Eberstaller's acquaintance in the 1840's and played Schubert piano-duets with her. Indeed, it is more likely that Eberstaller was living elsewhere during these years and did not return to the town until she was an elderly lady. If a meeting did take place later (and, again, there is no direct evidence that it did) , it may have been during one of Bruckner's summer visits to Steyr, in the 1880's and early 1890's. The only truth that can be verified is that both Schubert and Bruckner had very positive memories of this extremely pleasant Upper-Austrian town !

...

Anton Bruckner was a summer-guest at Steyr Parish Church for many years is well-known. It is commemorated in a memorial plaque unveiled in 1908. Bruckner's close friend, Franz Xaver Bayer, Choir director at the church, was also one of his staunchest advocates and gave several performances of his works, notably the lavishly prepared 1st Steyr performance of the Mass in D minor, in 1893. Bayer must also be given credit for another 1st performance in the

parish church, namely the Phrygian « Pange lingua » et « Tantum ergo » .

« Pange lingua » (Sing, my Tongue) are the opening words of a eucharistic hymn written by Venantius Fortunatus in the 6th Century and commissioned by Queen Radegunda of Merovingia to honour the reception of a crucifixion relic gifted to Radegunda's nunnery in Poitiers by the Byzantine Emperor, Justin II. In the 9th Century, the text was given a place in the liturgy for Lent, specifically the Feast of the Elevation of the Cross.

Structurally, the hymn influenced many later ones. The most famous of these is the « Corpus Christi » eucharistic hymn « Pange lingua gloriosi corporis mysterium » (Sing, my Tongue, the mystery of this body full of Majesty) , mostly probably written by Thomas of Aquinas. This hymn was (and is) sung at processions and during celebrations of the Lord's Supper. In the Renaissance period, Josquin made use of the plain-song melody in his « Missa Pange lingua » . The 5th verse, beginning with the words « Tantum ergo sacramentum (veneremur) » (Therefore, let us honour such a great sacrament) , has its own tradition in the history of polyphonic music. Bruckner, for instance, set this text separately on several occasions.

Bruckner's autograph, which is now located in the Music Section of the Austrian National Library, Vienna, has the title « “ Pange lingua ” et “ Tantum ergo ” für Sopran, Alt, Tenor et Bass » and is dated « Linz 31. Jänner (I)868 » . The work was written during the final year of his position as organist at Linz Cathedral. It is linked to the Mass in E minor insofar as it was originally intended for the consecration of the Votive Chapel of the new cathedral, but was not sung on that occasion. In its simplicity and modest harmonic language, the work, which is unaccompanied throughout, suggests a Cæcilian orientation (although Bruckner was always critical of the official Cæcilian church music reform movement) . The composer, well-known for his ardent admiration of Richard Wagner and, particularly, for his harmonic and structural boldness as a Symphonist, has deliberately sealed-down his resources. It is essentially his own engagement with the « old » church music of the Renaissance period and with the Palestrinian style.

This was the basic concept, but later there was a fierce æsthetic' disagreement with Franz Xaver Witt, the founder of the « Allgemeiner Deutscher Cæcilien-Verein » . It is described as follows in the August Göllerich / Max Auer biography of Bruckner :

« As Bruckner's reputation as a composer grew, Witt felt obliged to ask him to provide a contribution for the musical supplement which subscribers to the association's journal, “ Musica sacra ” (1885) , received. Bruckner remembered his Phrygian “ Pange lingua ” and responded to the request. It was published in score and parts, in 1888, as number V of a collection of “ Eucharistic songs ” by Cæcilian composers. When Bruckner received the printed-score through the post, his pupil and patron Friedrich Eckstein was present. Immediately, the composer, skimming through the score, let-out a cry of rage. Without asking permission or sending a correction in advance, Witt had supposedly “ corrected ” the ending and, at the “ Amen ”, had altered the major 9th “ b ” in the alto to a harmless octave “ a ”. Bruckner was greatly incensed, as he attached great importance to this harmonic boldness : using erasing knife and pen, he re-instated the original version, and gave the page to Eckstein as a memento. »

(Volume 3/1 ; page 501f.)

As well as making this prominent editorial intervention, Witt also included further small changes. It was not until Johann Groß published the Motet (S. A. Reiss, Innsbruck, 1895) that the original 9th suspension was restored.

The « Pange lingua » was left in abeyance for a long time after its planned premiere in Linz did not materialize. It was Franz Xaver Bayer who was the 1st to show interest in the work more than 20 years later. In the summer of 1892, he and Bruckner searched in vain for the composer's early works in Kronstorf. Obviously, Bayer's intention was to perform Bruckner's smaller sacred works in Steyr.

The 1st performance of the Phrygian « Pange lingua » can be seen in this context. It took place on 18 August, in Steyr Parish Church. The occasion was a special Festival service for the Emperor's birthday. The following report was printed in the « local » column in the « Alpenbote », 3 days later :

« It is worth mentioning that Bruckner composed this “ Tantum ergo ” in Linz, in 1868 (the last composition he wrote there) and that the composer, who was present at the service, heard his composition here for the 1st time. The performance was so successful that Bruckner expressed his satisfaction and gratitude to the Choir director in the warmest terms. »

Works by Karl Kempter, Moritz Brosig, Michæl Haydn and Robert Führer were also performed at this Festival service. It was as a result of the 1st performance of his work in Steyr that Bruckner described it as his « favourite “ Tantum ergo ” ». According to a letter that Bruckner sent to Father Oddo Loidol in Kremsmünster Abbey, on 18 October 1892, he heard the work 3 times altogether in Steyr - i.e. : the premiere and 2 further performances. The 1st non-liturgical performance of the work was in 1912 in a concert given by the Women's Choral Association in Vöcklabruck, conducted by Max Auer.

Today, Bayer's own signed copy of the score (in the Austrian National Library) attests to the performance in Steyr Parish Church. It is quite clear that Bayer has copied the musical text from the 1st print in « Musica sacra » but has restored the offending suspension. At the end of this copy is Bayer's hand-written comment :

« Dieses “ Tantum ergo ” ist in der “ Musica sacra ” abgedruckt. »

(This « Tantum ergo » is printed in « Musica sacra » .)

...

Das Buch bietet eine Reihe von Artikeln über Anton Bruckner und seine Beziehung zu Steyr. Der Autor, Doktor Erich Wolfgang Partsch, ist einer der besten Kenner der Literatur und Musik von Anton Bruckner in Österreich. Er ist wie Anton Bruckner auch selber gerne in dieser Stadt zu Gast.

Abgerundet werden die Beiträge durch einen Blick in die Geschichte der Stadtpfarre Steyr von Pfarrer Roland

Bachleitner in der Zeit von 1825 bis 1920, um das Wirken Bruckners in seinem zeitlichen Umfeld besser zu sehen.

## Table des matières

Vorwort, Seite 7.

Die Stadt zur Zeit Bruckners Anmerkungen zum äußeren, Seite 127.

Das kirchengeschichtliche Umfeld Bruckners in Steyr, Seite 145.

Bruckner in Steyr, Seite 171.

Frühe Ausflüge, Seite 189.

Die Ära Armingier, Seite 211.

Wo ich alljährlich so gerne weile Die Steyrer Jahre ab 1884, Seite 229.

Zur Wirkungsgeschichte nach 1896, Seite 323.

Anhang, Seite 381.

Mein Vater Eine unbekannte biographische Skizze über Leopold, Seite 397.

Der Steyrer Leibrentenvertrag und Dienstleistungsvertrag Faksimile, Seite 415.

Abbildungsnachweis, Seite 431.

Register, Seite 449.

...

Ab 1884 hielt sich Anton Bruckner den Sommer über in Steyr auf und wohnte im Alten Pfarrhof. Dort komponierte er 1886 bis 1894 Teile der 8. und 9. Sinfonie, daran erinnert eine 1908 angebrachte Gedenktafel. Auf Bruckner geht auch der Umbau der damaligen, aus den Jahren 1774 bis 78 stammenden Christmannorgel zurück. Das Brucknerdenkmal vor der Kirche stammt aus dem Jahr 1898 - Steyr setzte damit dem Komponisten das erste Denkmal. Die Büste führte Viktor Tilgner aus, den Sockel und das übrige Beiwerk Fritz Zerritsch. Während des Zweiten Weltkriegs wurde das Denkmal entfernt und im September 1945 wieder aufgestellt.

Der Stadtpfarrhof (Brucknerplatz, Nr. 4 - Stadtpfarrfründe)

Die Stadtpfarre Steyr unterstand bis in die Zeit Kaiser Franz-Josefs II. der Abtei Garsten. Im Jahre 1305 bestätigten der Stadtrichter und die « Gemein der Ritter zu Steyr » , daß der jeweilige Abt des Benediktinerklosters « ihr rechter Pfarrer » sei. Der Garstner Abt hatte nördlich der Kirche einen Pfarrhof erbauen lassen, der schon 1360 erwähnt wird. Diesen kaufte 1399 die Stadt Steyr und verwendete in zur Unterbringung der Stadtschule (heute Mesnerhaus, Brucknerplatz, Nr. 6) . Wahrscheinlich dürfte um diese Zeit der gegenwärtige, an die Margaretenkapelle anschließende Pfarrhof erbaut worden sein.

Wie die Stadtpfarrkirche so litt auch der Pfarrhof schwer unter dem Brande des Jahres 1522. In der Reformationszeit soll daher der Plüthof in der Vorstadt Ort als Pfarrhof gedient haben. Erst in den Jahren der Gegenreformation, als man die Fertigstellung des Gotteshauses in Angriff nahm, begann Baumeister Marx Martin Spaz auch mit dem Neubau des Pfarrhofes. Doch schon um 1631 mußten aus finanziellen Gründen die Bauarbeiten eingestellt werden. Pfarrer Doktor Achaz Schrott erwirkte 1638 den Ankauf des Schwarzhofes (heute Tomitzstraße, Nr. 1) , der nun durch fünfzig Jahre als Pfarrhof diente, denn erst in den Jahren 1684 bis 1687 erfolgte unter dem Stadtbaumeister Georg Aigner, jedenfalls nach den Plänen von Spaz, der Ausbau des mächtigen, zweigiebeligen Stadtpfarrhofes. Aus dieser Zeit stammen das mit Wappen geschmückte Portal und zwei bemerkenswerte Stuckdecken.

In einem Zimmer des zweiten Stockwerkes arbeitete in den Ferien der Jahre 1886 bis 1894 Anton Bruckner an seinen berühmten symphonischen Werken. Eine an der Nordwand des Gebäudes, jedoch zu hoch angebrachte Gedenktafel erinnert an den Aufenthalt des Meisters in Steyr.

Schließlich sei hingewiesen auf den heute zum Pfarrhof gehörigen wuchtigen Turm der ehemaligen Stadtbefestigung. Im Erbfolgekrieg musste Stadtbaumeister Gotthard Hayberger 1741 auf Befehl des bayrischen Kommandanten zur Aufstellung von Kanonen den Dachstuhl des Turmes abtragen lassen. Die den Wehrturm mit dem Neutor verbindende Stadtmauer ist zum Teil bis heute erhalten geblieben.

Als Anton Bruckner im Wirtshaus Josef Werndl traf und dabei ein Notenblatt liegen ließ

Steyr : Die Chorreichen 17 proben für ihr nächstes Singspielprojekt « Die verschollene Rose » .

Siegfried Faderl bringt mit den Chorreichen 17 ein Singspiel über Josef Werndl und Anton Bruckner auf die Bühne.

An einem echten Wirtshaustisch wurde die Tragikomödie, in der einander Josef Werndl und Anton Bruckner mehrfach begegnen, erdacht. An einem imaginären Wirtshaustisch kreuzen sich die Wege der beiden historischen Promis immer wieder. Jenes Notenblatt, das Bruckner dort vergessen hat, soll er aber erst am Sterbebett wiederbekommen ...

« Stimmt » , sagt Siegfried Faderl, der musikalische Chef der Chorreichen 17, über sein neues, groß angelegtes Projekt. Als ihn sein Schwiegervater im Juni 2011 gefragt habe, was denn nun aufs Musical « Willkommen im kranken Haus » folgen werde, sei ihm ganz spontan die Idee mit Josef Werndl und Anton Bruckner gekommen. Drei Jahre später, heuer im Herbst, kommt dies nun auf die Bühne.

Obwohl sich Werndls Todestag heuer zum 125. Mal jährt, stehe aber Bruckner im Mittelpunkt. In der Geschichte, die er zusammen mit Ewald Mayrbäurl entwickelt hat, komponiert der Musikant Gottes einer Frau, die ihn ablehnt, ein Musikstück. Das Notenblatt aber lässt er im Wirtshaus liegen. Und Werndl nimmt es an sich.

« Nur mit der Rückgabe hapert es dann », erzählt Faderl die Geschichte fertig. Immer kommt den beiden etwas dazwischen, obwohl sie sich mehrfach wiedersehen. Erst aus den Händen Eduard Hanslicks, seines größten Kritikers, soll Bruckner schließlich die Noten erhalten.

Wer aus den Reihen des Steyrer Chors in die Rolle des Anton Bruckner und wer in jene des Josef Werndl schlüpft, entscheidet sich am 11. März - ebenfalls im Wirtshaus. Die Chorreichen 17 proben nämlich im Gasthof Pöchhacker. Beim nächsten Treffen wird das Projekt ganz offiziell vorgestellt, Rollenverteilung inklusive.

Ursprünglich als Stationentheater geplant, wird « Die verschollene Rose » nun zur Gänze im Stadttheater gespielt. « Eine zweite Station wäre zu teuer geworden », so Faderl. Premiere ist am 19. September. In der Folge stehen drei weitere Aufführungen (am 20., 26. und 27. September) auf dem Programm.

Dass einander Bruckner und Werndl tatsächlich begegnet sind, ist belegt. « In Sankt Florian war das », sagt Faderl. Dass sich die beiden auch in Steyr, wo Bruckner zahlreiche Sommer verbracht hat, über den Weg gelaufen sind, gilt als sehr wahrscheinlich.

Josef Werndl, der Steyrer Waffenfabrikant und Industrie-Pionier, starb 58-jährig am 29. April 1889. Anton Bruckner, der dem Steyrer Männergesangsverein Sängerkunst als Ehrenmitglied angehörte, lebte von 1824 bis 1896.

...

Eine der bekanntesten Persönlichkeiten, die im Stadtpfarrhof Steyr Urlaube verbrachte und die Steyr bezeichnete als « die Stadt, wo ich alljährlich so gerne weile », war der Komponist Anton Bruckner. Sein Wirken in Steyr soll hier kurz dargestellt werden.

Vor allem in den Jahren 1885 bis 1895 verbrachte Anton Bruckner gerne seine Sommerferien im Stadtpfarrhof von Steyr als Gast der Pfarrer Georg Armingier (1822-1884) und Johann Evangelist Aichinger. Er war befreundet mit dem Regenschor Franz Xaver Bayer, mit dem zusammen er gerne musizierte. Eine Reihe von Anekdoten erinnern an diese Zeit. Auch an der Erstellung der Disposition der von Mauracher gebauten Orgel, wirkte er mit, die 1896 fertiggestellt wurde.

**1843-1845** : Schulgeholfe in Kronstorf, von hier aus erste Besuche in Steyr.

**1868** : Bruckner tritt als Organist in Steyr auf (Bericht im « Alpenboten ») .

**1885** : Bruckner ab jetzt regelmäßiger Gast in Steyr. Abschluß der Partiturskizze zur Achten Symphonie im Stadtpfarrhof mit dem Vermerk « Halleluja ! » .

**1890** : Uraufführung des « Pange lingua » et « Tantum ergo » in phrygischer Tonart in der Stadtpfarrkirche Steyr.

**1893** : Ehrenmitgliedschaft der « Gesellschaft der Musikfreunde » in Steyr. Aufführung der Messe in D-Moll in Steyr.

**1996** : Ausstellung « Wo ich alljährlich so gerne weile » im Stadtpfarrhof zu Steyr aus Anlass des 100. Todestages von Anton Bruckner.

**2003** : Internationale Brucknertagung in der Stadtpfarre Steyr. Eröffnung der Bruckner-Gedenkstätte im Stadtpfarrof Steyr.

**2. Juli 2010 um 17.00 Uhr :**

Zu einer Benefizlesung mit Orgelmusik am Freitag lädt der Seniorenbund mit dem Kirchenbau- und Restaurierungsverein ein. Wir begegnen Anton Bruckner in Wort und Orgelmusik von höchster Qualität. Sehen Sie weiter ...

Lesung von Texten über Anton Bruckner : Gertrude Tielsch und Ursula Voglsam.

Werke von Anton Bruckner spielt auf der « Bruckner-Orgel » der Stadtpfarrkirche Steyr der international bedeutende Brucknerkenner und Brucknerforscher Erwin Horn aus Würzburg. Als Freund der Stadtpfarre Steyr kommt er gerne, um Bruckners Musik erklingen zu lassen.

Freiwillige Spenden erbitten wir für die Restaurierung der Stadtpfarrkirche Wir würden uns über einen zahlreichen Besuch freuen.

Erwin Horn spielte bei der Benefizveranstaltung für den aus Perg stammenden Pfarrer Roland Bachleitner und andere das « Perger Präludium » , das Anton Bruckner Herrn Dirnberger aus Perg gewidmet hat. Weiter unten können Sie das Perger Präludium hören :

Anton Bruckner, Perger Präludium ; an der Orgel der Stadtpfarrkirche Steyr : Erwin Horn.

Wir gratulieren Herrn Akademischen Direktor Erwin Horn zur Verleihung der Goldenen Bruckner-Plakette für sein Lebenswerk durch dern Oberösterreich Brucknerbund. Es ist die hächste Auszeichnung, die der Brucknerbund verleiht.

...

**À partir de 1843** : Anton Bruckner se rendait souvent au village de Steyr (un autre bourg proche de Kronstorf) afin de jouir d'une bonne tribune. L'orgue de la « Stadtpfarrkirche » fut construit de 1774 à 1779 par le facteur Franz

Xaver Christmann qui est aussi l'auteur du magnifique instrument de Saint-Florian. L'instrument sera rénové en 1893, 1962 et 1980. Une plaque commémorative, offerte en 1908 par la Société chorale masculine « Kränzchen », orne l'église et rappelle le passage de Bruckner.

L'église paroissiale fut construite entre 1443 et 1522 sur les fondations d'une église Romane ; elle est dédiée aux Saints Égyde et Coloman. À la suite d'un incendie, la tour de 80 mètres de haut fut reconstruite en style néo-Gothique, entre 1885 et 1889.

Bruckner gardera cette relation privilégiée avec la municipalité de Steyr, tout le reste de sa vie.

Après Saint-Florian, ce lieu représentera le refuge de Bruckner pour s'adonner à la composition. Au fait, ce dernier a maintes fois évoqué son désir de toujours travailler à Steyr.

Bruckner exprimera même le vœu (avant la rédaction de son testament, le 10 novembre 1893) d'être enterré sous l'orgue de la « Stadtpfarrkirche » .

En 1898, on érigea un monument en sa mémoire sur la place publique (aujourd'hui, la « Brucknerplatz ») . L'effigie du compositeur est l'œuvre du sculpteur Viktor (Oskar) Tilgner et le socle sur lequel elle repose est l'œuvre de Fritz Zerritsch.

Pour que ses protecteurs de Saint-Florian n'oublient point leur promesse de lui donner un poste de musicien à l'abbaye, il composera, en 1845, une cantate en ré majeur pour 4 solistes, chœur et piano (**WAB 93C**) dédiée au prieur Friedrich Mayer, intitulée de façon assez révélatrice :

« Vergissmeinnicht » (ne m'oubliez pas) .

### Anton Bruckner's early stays in Steyr (Upper-Austria)

By Doctor Erich Wolfgang Partsch (translated by Otmar Binder) .

Erich Partsch was born in 1959, in Vienna. He studied Musicology, and was awarded a Ph.D. , in 1983. Coordinator of Bruckner Research at the Austrian Academy of Sciences ; vice-President of the International Gustav Mahler Society. Numerous lectures and publications on Bruckner, Mahler and the music culture of Biedermeier in Austria, and abroad.

...

An account of Bruckner's connections to Steyr and its environs must start with the family of his mother, Theresia Helm. Her ancestors are, on record, in Sierning and / or Sierninghofen, from the 17th Century. The name Helm is recorded in this part of Upper-Austria from, at least, as long ago as 1650 and had its own coat of arms. Bruckner's maternal grandfather Johann Ferdinand Helm, a master knife-maker resident in Sierninghofen, soon became the owner of what

the documents call the « tavern at Neuzeug » , where he led the life of a publican and bailiff of the manor at Gschwendt. Theresia Helm was born in that « tavern » (« Neuzeug, Nummer 1 ») , on 6 April 1801. She often stayed at the rectory in nearby Wolfers, where her aunt Rosalia Mayrhofer was the house-keeper. Theresia was a member of the church choir. In Wolfers, she met Anton Bruckner senior (Bruckner's father) , a teacher from Ansfelden, in 1823 and married him on 30 September 1823. Bruckner often stayed in Wolfers as a child visiting his mother's aunt.

Bruckner may have paid his 1st brief visit to Steyr while he was training as a teacher. According to Franz Gräßlinger, Georg Steinmeyer, an assistant teacher at Saint-Florian, took him « to Steyr in the summer of 1840 to sit the examination for secondary school subjects » . (1) This was part of the preparation for attending the « Kaiserlich-Königlich Präparandie » , the imperial-royal teacher training college in Linz. Gräßlinger is contradicted in this very minor point by other sources which assert that the examination took place in Linz ; (2) as things stand at present, both versions are equally plausible. What we do know for certain is that Bruckner paid a series of visits to Steyr, starting in 1843, when he was appointed assistant teacher in Kronstorff, even though this involved a walk of several hours. These visits amounted to regular « culture trips » , helping to acquaint him with the ecclesiastic and musical traditions of this ancient town, a stronghold of the iron-working trade :

« The fame of Steyr's musical culture, at that time, equalled that of Linz and Saint-Florian. A recommendation from the (Kronstorff) priest assured the devout assistant teacher of a friendly reception by Joseph Plersch, then Steyr's city pastor, which became more and more cordial as Plersch's admiration for (Bruckner's) organ playing increased. » (3)

So, it was the Kronstorff priest Alois Knauer who provided Bruckner with an introduction to his colleague at Steyr. Bruckner came to know the rectory just as well as the famous Gothic parish church, spending many a summer in later life there as a « holiday composer » . The main attraction for Bruckner undoubtedly remained the imposing Franz Xaver Christmann organ, which he repeatedly called his « favourite » . The 1st contacts Bruckner made in Steyr included Georg Pointner, then an assistant teacher, who rose to become mayor of Steyr and one of the composer's life-long friends. Whether the somewhat enigmatic Karoline Eberstaller was already part of Bruckner's life by that time is impossible to ascertain. The daughter of a Steyr businessman (or, as rumour had it, of a French general stationed in Steyr during the Napoleonic Wars) and allegedly « Schubert's last friend » is said to have used joint sessions at the piano to introduce young Bruckner to the music of Schubert, especially his Romantic harmonics. Given the poetical touch of these reports, it is perhaps best to take them with a pinch of salt. Perhaps, Karoline offered Bruckner no more than the odd personal reminiscence which he took in avidly. (4)

When Bruckner accepted a post at the municipal school in Saint-Florian, in the autumn of 1845, Steyr was no longer within walking distance. However, the chamber music concerts in the monastery church put him in touch with another interesting person, the Linz vicar choral Georg Arminger, an enthusiastic amateur musician and music teacher committed to improving the standard of the practice of sacred music. The time when Arminger, as city pastor of Steyr, was in a position to issue Bruckner with a standing invitation to the rectory still lay in the distant future.

On 21 and 22 September 1868, Bruckner gave his 1st public performance on the organ in Steyr's parish church. 2 factors made this possible :

Armingier became parish priest in that year and the newly opened railway line from Saint-Valentin to Steyr cut the time of the journey from Vienna substantially - by this time, Bruckner had moved to the capital, Vienna.

A contemporary reviewer gave the following florid description of the reception of this highly-successful recital :

« Majestic and sublime like the roll of thunder the tremendous flood of music unleashed by Bruckner's experienced hands rushed in mighty pleno chords through the lofty structure of the venerable edifice ; mild and graceful, like the song of the nightingale and the lark, the Mæstro's hand, choosing the viola da gamba register, intoned a hymn to the Master of the house in a wonderfully braided string of harmonies. » (5)

In 1870, Bruckner was probably in Steyr for the 70th birthday of his former teacher Johann August Dürrenberger, who had moved there on his retirement ; his son, Johann Nepomuk, was serving as a priest in a sub-urban parish. Bruckner is even said to have organised « a solemn torch procession with a great ovation » . (6) Even though Bruckner now lived and worked in Vienna, the number of times he was mentioned in Steyr's press increased steadily. What was also on the rise was the patriotic sentiment colouring each mention of his name ; the emphasis is consistently on the « Upper-Austrian compatriot » .

It is impossible to establish with absolute certainty when the composer 1st spent a longish period in Steyr ; the 1st in the series of working holidays he was to spend there. A newspaper report makes 1875 the most probable date, (7) an idea borne-out by the testimony of Anna Hofmeyer, the daughter of Bruckner's friend Leopold Hofmeyer. (8)

On 26 August 1875, Bruckner gave another organ recital in the parish church, which again left a deep impression. His concluding improvisation on Georg Friedrich Händel's « Halleluja » elicited rapturous applause. The « several friends » mentioned in the review (9) no doubt included Georg Armingier, the parish priest, who was presumably already playing host to Bruckner in the rectory.

In September 1877, Bruckner added Steyr to the itinerary of a trip which had already included Kremsmünster and Saint-Florian. « The Feast of the 7 Sorrows of the Blessed Virgin » (celebrated on 15 September) was an occasion that traditionally centred on the famous Franz Xaver Chrismann organ. Bruckner took part in a performance of a Mass composed by Moritz Brosig. That Bruckner was staying in Steyr « yet again » , as the report in the paper puts it, is incontrovertible evidence of past visits. At that time, he was already a highly-welcome visitor with a great number of acquaintances among the convivial circles of the various musical Societies.

The hospitality extended to him at the rectory was precious to the composer : as a committed Catholic cultivating a close, life-long relationship with clerics and the life of the Church, he found a congenial environment there that enabled him to concentrate on his work. At the same time, he was able to relax on excursions organized by his friends and to sample the down-to-earth « pub fare » on offer in Steyr and its environs.

An additional attraction was Georg Armingier's enthusiastic devotion to music. An accomplished pianist, the very title of

the principal documentation by the Linz Cathedral chapter addresses him as « a sponsor of sacred music and art » , which amply testifies to the role he played in the cultivation of church music in Upper-Austria. (10)

Georg Armingier also organised a regular series of chamber music concerts, whose audiences included a young man, Leopold Hofmeyer, who was to play an important role in Bruckner's life. Born in Steyr, in 1855, he had grown-up in the house of an instrument-maker. He regarded Bruckner, the composer and teacher, as the ultimate authority in all matters pertaining to music and he repeatedly sought his advice. Hofmeyer's most urgent need, at the time, was for a training in musical theory, as he was thinking of becoming a professional musician. At Bruckner's mention of the writings of Simon Sechter, he started-out by studying them on his own. Bruckner insisted on the importance of solid foundations, which would involve work with a « proficient instructor » ; he also counted on additional help from Armingier. (11)

Putting aside any idea of continuing his idealistic strivings on a professional level, Leopold Hofmeyer elected to take-up a post as a civil servant in the record section of Steyr's municipal office. Yet, music remained important for him and he regularly took part in amateur chamber music concerts and in diverse performances put on by Steyr's musical Societies. (It is most unfortunate that his compositions and / or sketches were destroyed after this death, on 17 March 1900.)

Hofmeyer soon won Bruckner's unqualified trust in musical matters ; occasionally, the composer even referred to him as his « secretary » . He was involved in the creation of the 8th Symphony from its conception. Nor was the intimate relationship exclusively confined to music. Social events and Bruckner's passion for home-made simple food were also involved, as can be seen from a reminiscence of Hofmeyer's daughter, Anna :

« As my father knew about Bruckner's partiality for stuffed veal breast (once, he made a tour of all the pubs in Steyr, inquiring of each waitress whether they had stuffed veal breast on the menu) , he repeatedly invited Bruckner to lunch. Mother, who was an excellent cook, then made his favourite dish. " Fleckerlspeis " (a gratin of small pasta squares and left-overs from the Sunday roast) was another favourite, so he was often invited to supper. » (12)

Karl Almeroth was another friend and one of Bruckner's sponsors. An affluent merchant and factory owner, he had close personal and commercial ties to Steyr : his father had been a member of the prestigious « Innerberger Hauptgewerkschaft » , in Steyr ; the well-known Almeroth blade factory was located in Neuzeug, the birth place of Bruckner's mother ; the family owned a villa in Steyr. Almeroth introduced the composer to influential circles, where he met the likes of Karl Reder, a wood merchant and land-owner, and the merchant Isidor Dierkes. This led to the formation of a « Steyrer Circle » which met on a regular basis in the Vienna of the 1880's. Reder was to play an important role in organising financial support for Bruckner as part of the activities of the so-called « Steyrer Consortium » . (13)

The contact with Almeroth was close enough for Bruckner to dedicate to him the romantically inspired male voice « Abendzauber » , **WAB 57**, which was completed in 1878. The scoring is remarkable for the resulting tone colour : it is set for a solo tenor baritone, 3 distant female voices (« yodler voices ») and 4 horns. This choir piece brings into

play the « other » side of the composer of Symphonies and sacred music ; the side that links him to the contemporary scene of musical Societies and was responsible, in no small degree, for his popularity. Another example is his a capella male voice « Sängerbund » (1882) , **WAB 82**, which was extremely popular in choral concerts in Steyr. In addition to its German-nationalist overtones, a quotation from Johann Wenzel Kalliwoda's then well-known « Deutsches Lied » doubtless made its own contribution to its success :

« Their 1st piece, “ Sängerbund ”, by Bruckner, sounded like their artistic and political credo and powerful chords marked their oath of loyalty to the German people in all phases of its history. » , as the report on the foundation concert of the « Steyrer Liedertafel » in the « Alpen-Bote » newspaper of 26 July 1891 puts it.

A somewhat less successful chorus premiere took place on 21 March 1882. In a gala concert of the « Steyrer Gesellschaft der Musikfreunde » (Society of the Friends of Music of Steyr) , which traditionally enlisted the cooperation of all other musical Societies, « Germanenzug » , a dramatic male voice chorus supported by solo quartet and brass ensemble, had its 1st performance as part of a varied programme. As it was obvious that the musicians were not up to the technical demands of the chorus, the work met with a very mixed reception.

This did not, of course, detract in any way from the popularity of Bruckner as an organist. His « appearances » in the parish church were considered to be outstanding events by friends and connoisseurs alike. It was, above all, his outstanding improvisation skills that always came in for extra praise. His audience, « listening in awed silence, felt moved to unqualified admiration by the power of the music » . (14)

In the 1880's, Bruckner's connection to Steyr was not yet as close as it was to become. He often stayed at Saint-Florian and in other places. In 1880, he traveled to Oberammergau and to Switzerland (his one and only genuine « private holiday ») and he visited Bayreuth twice (in 1882 and 1883) .

In 1884, Georg Arminger's death marked the end of this 1st era in Steyr for Bruckner. On 1 July 1885, he wrote to Arminger's successor, Johann Evangelist Aichinger :

« If I may be so bold, I will take the liberty of asking your Reverence whether I might, in the holidays, sometimes install myself (as a paying guest, of course) in your wonderful rectory ? » (15)

Aichinger was no unknown quantity to Bruckner since he had been parochial vicar under Arminger for many years. This letter marks the beginning of the 2nd phase of the « holiday composer » in Steyr, with its clear emphasis on creativity (8th and 9th Symphonies, « Wiener Fassung » (Vienna version) of the 1st Symphony, the revision of the « Requiem » , **WAB 39**, and « Helgoland » , **WAB 71**) .

## Notes

(1) Franz Gräßlinger. « Anton Bruckner - Bausteine zu seiner Lebensgeschichte » , Munich (1911) ; page 7.

(2) August Göllerich / Max Auer. « Anton Bruckner : Ein Lebens- und Schaffensbild » , Reprint, Regensburg (1974) , Volume I ; page 139 f.

(3) Ibid. , page 226 f.

(4) For details, see : Franz Zamazal. « Oberösterreich als Schubert-Quelle : was kannte Bruckner von Schubert ? » , in : « Bruckner-Symposion. Bruckner - Vorbilder und Traditionen » , Linz (1997) - Bericht, Linz (1999) ; page 142.

(5) « Der Alpen-Bote » (26 May 1868) .

(6) Göllerich / Auer. FN, No. 2, Volume I ; page 150.

(7) Cf. « Episoden aus Doktor Bruckner's Leben » , in : « Linzer Zeitung » (27 January 1893) .

(8) Cf. Her manuscript memoirs : « Mein Vater » , reprinted in : Erich Wolfgang Partsch. « Anton Bruckner und Steyr » . (« Anton Bruckner. Dokumente und Studien, Nummer 13 ») , Vienna (2003) ; pages 397-406 (here, page 398) .

(9) « Linzer Zeitung » (29 August 1875) .

(10) Friedrich Pesendorfer. « Das Domkapitel in Linz mit kurzen Lebensskizzen der Domherren und Ehrendomherren » , Linz (1929) ; page 77.

(11) Cf. Bruckner's letter to Leopold Hofmeyer of 6 August 1878, in : « Anton Bruckner. Briefe » , Band I : 1852-1886. Vorgelegt von Andrea Harrandt und Otto Schneider ; « Anton Bruckner, Gesamtausgabe » Band 24/I, Nummer 780806, 2nd edition, Vienna (2009) .

(12) FN No. 8 ; page 405.

(13) For details, see : Partsch. FN No. 7 ; pages 262-269.

(14) « Linzer Zeitung » (28 August 1882) - Report from Steyr.

(15) « Bruckner. Briefe » , Band I, FN 10, Nummer 85070.

**Georg Pointner**

Georg Pointner - Bürgermeister (1819-1900) .

Quelle : Amtsblatt der Stadt Steyr I/1960.

Am 20. Jänner 1900 verstarb Georg Pointner. Er wurde 1819 in Lichtenfang bei Gramastetten im Mühlviertel geboren. Sein Vater war Leinenweber und Kleinhausbesitzer. Er besuchte die Volksschule Gramastetten und die Normalhauptschule in Linz. Dann besuchte er einen Präparandenkurs für Lehramtskandidaten. Von 1838 bis 1850 wirkte er als Lehrer in verschiedenen Pfarren, zuletzt in Gleink. Kurze Zeit stand er im Dienst der Pfliegerichte Losensteinleithen und Gleink und wurde schließlich Leiter der Kanzlei des Notars Franz Kiderle. Zugleich war er auch Gemeindesekretär in Gleink.

1870 verließ Pointner Gleink, betrieb in Steyr eine Realitätenvermittlung und wurde bald in den Steyrer Gemeinderat gewählt, wo er Obmann der Rechtssektion war. Nach dem Tode von Bürgermeister Moritz Crammer wurde er am 16. Juni 1879 einstimmig zum neuen Bürgermeister der Stadt Steyr gewählt.

In seine drei Amtsperioden fielen sehr bedeutende Ereignisse :

900-Jahr-Bestandsfeier der Stadt Steyr im Jahr 1880, an der auch Kaiser Franz Josef teilnahm.

Die große Ausstellung 1884 und die elektrische Beleuchtung einzelner Straßenzüge.

Bau des Armenverpflegshauses in der Sierninger Straße (1882-1883) .

Bau des Schulhauses für die « Kaiserlich-Königlich Fachschule und Versuchsanstalt für Eisen- und Stahlbearbeitung » in der Schwimmschulstraße (1882-1883) .

Baubeginn der « Normalkaserne mit Offizierspavillon » in der Schlüsselhofgasse (heute HTL) .

Bau der Steyrtalbahn.

Pointner war Präsident des « Roten Kreuz-Vereines » , Mitbegründer der « Steyrer Liedertafel » und Ehrenmitglied vieler Vereine.

### Auszeichnungen

**1880** : Wurde er zum Ehrenbürger der Stadt Steyr ernannt.

**1881** : Ritterkreuz des Franz-Josef-Ordens.

**1884** : Titel « Kaiserlicher Rat » .

Er beendet am 23.03.1888 seine drei Wahlperioden krankheitshalber. Mit Anton Bruckner verband ihn eine besondere Freundschaft. Gern war Bruckner im Haus Pointner zu Gast, wenn er von Wien zu einem Ferienaufenthalt in Steyr kam. Am 20. Jänner 1900 starb Georg Pointner und wurde in einer Gruft im ältesten Teil des Friedhofs in Steyr beigesetzt. Vor wenigen Jahren wurde auf der Ennsleite eine Straße nach ihm benannt.

## Georg-Pointner-Straße

Sie führt von der Glöckelstraße nach Norden zu einer unbenannten Verbindungsstraße. Georg Pointner wurde 1819 in Gramastetten geboren, war Lehrer in Gleink und Steyr sowie in der Zeit von 1879 bis 1888 Bürgermeister von Steyr. Während seiner Amtsperiode wurde die Jägerkaserne und die Steyrtalbahn von Garsten bis Grünburg erbaut. Ein weiteres wichtiges Ereignis während seiner Amtszeit als Bürgermeister war 1880 die 900-Jahr-Feier, bei der Kaiser Franz-Josef anwesend war. Im August des gleichen Jahres wurde Georg Pointner die Ehrenbürgerwürde verliehen. Er starb am 20.01.1900.

## Josef Werndl

Joseph Wendl est un inventeur industriel autrichien qui intervint dans le secteur de l'armement. Il fonda la Manufacture d'armes autrichienne de Steyr, plus connu comme Steyr-Daimler-Puch.

...

Since the 14th Century, the city of Steyr, in Upper-Austria, has been a center for metal working, and is particularly known for manufacturing fire-arms. In the middle of the 17th Century, thousands of muskets, pistols, and carbines were produced annually for the Imperial Army.

Josef Werndl came from a family firmly anchored in the fire-arms craft. After his father's death, the 24 year old Werndl took-over the factory's management, together with his mother. He modernized the enterprise by applying new step-by-step production techniques that he became acquainted with, during his apprenticeship in the United States.

On April 16th, 1864, Josef Werndl founded the « Josef und Franz Werndl & Comp. Waffenfabrik und Sägemühle in Oberletten » (Josef and Franz Werndl & Partners) , from which later emerged the « Österreichische Waffenfabriksgesellschaft » and, subsequently, the « Steyr Werke AG and Steyr-Daimler-Puch AG » , from which Steyr Mannlicher was a division.

...

The famous Austrian arms producer and inventor Josef Werndl was born on the 26th of February 1831 at Steierdorf, in Upper-Austria ; and died on the 29th of April 1889 in Steyr, Upper-Austria. He was only 59 years old.

Werndl's most famous rifle design was the M1867 Werndl-Holub. He also owned the Steyr-Mannlicher, from 1855.

His father, Leopold Werndl, transformed the old established family of gunsmith's from tool manufacturing into a company for weapon parts, especially for rifles, in 1821. After school, Josef Werndl learned the profession of a gunsmith and worked at Prague as well as in Vienna. As was usual at the time, he traveled widely to gain experience which

took him to Thuringia, England and, at last, to the United States where he would gain valuable experience at the famous companies of Colt and Remington. He returned to Steyr, in 1853, and started to work in the family business (at this time, a manufacturing concern with 500 employees) which he had to take-over after the sudden death of his father, in 1855. Josef Werndl started to re-organize the firm following modern practices and specialized in producing high-quality barrels and other parts for small arms. Following the spirit of the time, he also started to develop, together with his foreman Karl Holub, a modern breech loading rifle system. For the distribution of such a rifle, he founded with his brother the « Josef und Franz Werndl & Comp. Waffenfabrik und Sägemühle », on the 16th of April 1864, registered with the commercial register of the city of Steyr, on the 13th of August of the same year. The continually growing company delivered their breech loader to several foreign countries but the « Big Deal » would come a little later !

In July 1867, he took-out the patent of an easy to use breech loader with a unique tabernacle gun lock (« Wellblockverschluß mit Lademulde ») which finally won the competition against the Remington System with the « Kaiserlich und Königlich » Army. Josef Werndl offered the Army his rifle for use without any patent fees free of charge - of course, not out of any « patriotic feelings » as he officially announced, he simply knew that his firm was, at this time, the only company which was able to produce the Werndl rifle in the necessary quality and quantity for the whole army and both Landwehrs. Werndl's business acumen worked and he was awarded a contract for 100,000 pieces shortly followed by the next order for a further 150,000 rifles. The company soon expanded to the size of 6,000 employees and it became necessary to develop into a public limited company. On the 1st of August 1869, the firm transformed with the support of the « Boden-Credit-Anstalt » into the « Österreichische Waffenfabrik AG » (OEWG) with Josef Werndl, as its director general. The decision of the Austrian authorities to issue the Werndl rifle as the standard small arm to all branches of the armed forces entailed many other orders from all over the world and at this time the OEWG had an output of 8,000 rifles a week.

While all this great success was transpiring, Josef Werndl remained an unpretentious person as before. When he was honoured with the award of the 3rd class of the Order of the Iron Crown, on the 13th of February 1870, which was normally the basis for the recipient to be eligible for a tax-free raising to the nobility, he decided not to ask for that honour. He cared about his employees much more than was usual at this time, building modern housing estates for his workers to give them the possibility of modern and cheap living, paid a higher salary than usual at his firm and provided free medical treatment. Soon, he became obsessed by the possibilities of electricity and promoted the production of water generated electricity. He established at the civilian branch of his firm the production of arc lamps and electrical street lamps and so it came to be that Steyr was the 1st European city with electric street lighting installed gratuitously by Werndl's company. Even Kaiser Franz-Josef visited the small Upper-Austrian village to see the « Bengalian Wonder », in 1884 !

Another aspect of his success was his ability to get other highly-talented constructors such as Karl Holub ; Anton Spitalsky ; Otto Schönauer ; the artillery officer Alfred Kropatschek ; or the railway engineer Ferdinand Mannlicher to work with him and for him. In particular, the cooperation with « Ingenieur » Ferdinand Mannlicher, since 1875, made Josef Werndl's company the leading European producer of small arms, delivering between 1869 and 1913 more than 6 million rifles of varying models to Austria and several other States of the world. The success of the Mannlicher /

Schönauer rifle, after 1900, again gave the company an additional stimulus in the area of hunting rifles too. The mark of 10,000 employees was crossed in 1889. In 1883, Josef Werndl was honoured with the award of the commander's cross of the Order of Franz-Josef and, again, he declined to request ennoblement. In spring of 1889, Josef Werndl, again, displayed his extraordinary social spirit and personally participated in the rescue work following a large flood. Tragically, the work in cold water caused his infection with pneumonia. Josef Werndl died on the 29th of April 1889 in Steyr (Upper-Austria) , only 59 years old, having built one of the largest and most successful industrial companies in the history of Austria.

...

The nascent Austro-Daimler and Puch companies were formed in Austrian 4 cities ;Wein, Graz, Steyr and Wiener-Neustadt in what the history books refer to as the Austro-Hungarian Empire of the 1890's. To be concise, the origin was some decades before, then, in 1855, when gunsmith Josef Werndl took-over the established family manufacturing company then making components for small arms. He improved manufacturing techniques and diversified their offerings. With his brother Franz Werndl the « Josef und Franz Werndl & Comp. Waffenfabrik und Sägemühle in Oberletten » (Weapons Factory Arms and Sawmill) was formalized on 16 April 1864 in Steyr, Austria. They would continue the manufacturing but also develop the Werndl-rifle Model 1867, a new modern breech loading rifle system. Working with talented engineers, including Ferdinand Mannlicher, the company became the leading European producer of small arms. The company began producing bicycles in 1894 ; and « Steyr » brand automobiles in 1915. The company transitioned 1869 to « Österreichische Waffenfabriksgesellschaft » (or OEWG : Austrian Arms-Manufacturing Company) , then, in 1924, it was changed as « Steyr-Werke AG » .

...

Josef Werndl (geboren 26. Februar 1831 in Steyr, Oberösterreich ; gestorben 29. April 1889 ebenda) war ein österreichischer Waffenproduzent.

Er war der Sohn des Waffenindustriellen Leopold Werndl und der Josepha Müller (geboren am 4. Jänner 1806 in Klein-Boding in der Pernarotte 5 in Frankenfels) . Nach seiner Ausbildung als Waffenschmied und ersten Arbeitserfahrungen in Prag und Wien unternahm er ausgedehnte Studienreisen nach England, Thüringen und zu den Fabriken von Remington und Colt in den USA. Nach seiner Rückkehr übernahm er 1855 den väterlichen Betrieb, die Josef und Franz Werndl & Comp. , Waffenfabrik und Sägemühle.

Werndls Erfolg beruhte unter anderem auf dem Austauschbau : massenweise, höchst präzise hergestellte Werkstücke, die untereinander ausgetauscht werden konnten. Er begann die 500 Mitarbeiter zählende Fabrik auf moderne Produktionstechniken umzustellen und entwickelte gemeinsam mit seinem Werkmeister Karl Holub den bahnbrechenden Tabernakelverschluß für Hinterlader, mit dem er sich bei Aufträgen der Kaiserlich und Königlich Armee gegen den Konkurrenten Remington durchsetzte, dessen System von der Hinterladungskommission in Erwägung gezogen wurde. Die Waffenfabrik wuchs rasch auf 6.000 Mitarbeiter und wurde als Österreichische Waffenfabriksgesellschaft (OEWG) in eine Aktiengesellschaft umgewandelt, deren Generaldirektor Werndl wurde. Die Produktion stieg auf etwa 8000 Gewehre pro

Woche.

Mit einem auf den 24. Juli 1868 datierten Vertrag verpflichtete sich Werndl zur Lieferung von 100.000 Hinterladern Modell 67 an das Kriegsministerium. Als unter anderem wegen Grundstreitigkeiten die Produktionsstätten nicht rasch genug ausgebaut werden konnten, traten Lieferengpässe auf. Hier zeigte sich rasch die entstandene Abhängigkeit des österreichischen Militärs, denn kein anderes (vor allem inländisches) Unternehmen war fähig Hinterladergewehre in derartig hoher Qualität und Stückzahl herstellen. Die österreichische Militärzeitung bemerkte, daß in Werndls Fabrik mehr Maschinen stünden, als in allen anderen österreichischen Gewehrfabriken zusammen. In der Satirezeitschrift Kikeriki erschien dazu 1869 eine Karikatur Werndls mit dem Text :

« Was wollen denn die Leute von mir ? Liefere ich die Gewehre rechtzeitig, so leiste ich Gewähr für den Krieg ; verspät' ich mich damit, so leiste ich Gewähr für den Frieden. Ob ich nun Gewehr liefern oder nicht, Gewähr leiste ich auf jeden Fall ! »

Werndl förderte die « Produktion von Elektrizität aus Wasserkraft » , auch um die schlechter werdende Auftragslage am Waffenmarkt auszugleichen. Die OEWG erzeugte Dynamos sowie Glüh- und Bogenlampen. Anlässlich der Electricischen Landes-Industrie-Forst und culturhistorischen Ausstellung 1884 (2. August bis 30. September) ließ er zahlreiche Straßen und Plätze bis zum Ausstellungsort am Karl-Ludwig-Platz (heute Volksstraße) mit Glüh- und Bogenlampen erleuchten. In einem Teil der Straßen und Gassen verblieb das Gaslicht, um die Überlegenheit der elektrischen Beleuchtung zu demonstrieren. Neu war, daß die elektrische Energie anderes als bei vorangegangenen Ausstellungen in Wien und Paris, aus Wasserkraft stammte. Werndl baute die ersten leistungsfähigen Laufkraftwerke und Steyr war damit die erste größere Stadt, die mit Strom aus Wasserkraft beleuchtet wurde. Dies war allerdings nur vorübergehend, denn bald nach Ende der Ausstellung wurden die Beleuchtungskörper wieder demontiert. Am 19. August besuchte Kaiser Franz Josef die Ausstellung, Kronprinz Rudolf und Kronprinzessin Stephanie folgten am 19. September.

Die Zusammenarbeit mit Holub und dem Eisenbahningenieur Ferdinand Mannlicher machte die österreichische Waffenfabrik zu einem der weltweit wichtigsten Waffenproduzenten, mit über neun Millionen produzierten Waffen unterschiedlicher Größe zwischen 1869 und 1911. Mit zeitweise über 15.000 Beschäftigten war die OEWG die größte Waffenfabrik Europas.

Werndl errichtete für seine Arbeiter moderne Wohnhäuser, Schulen und Schwimmbäder, wie auch die Schwimmschule Steyr. Gebäude welche die Stadt Steyr, besonders den Stadtteil Wehrgraben, auch heute noch prägen. Er zahlte Löhne in überdurchschnittlicher Höhe und versorgte alle Angestellten und deren Angehörige mit kostenloser medizinischer Betreuung.

Am Karfreitag 1889 zog sich Werndl eine lebensgefährliche Lungenentzündung zu, nachdem er im offenen Pferdewagen bei Regen nach Letten (Gemeinde Sierning) gefahren war. Am 29. April starb er um 5 Uhr 45 im Alter von 58 Jahren in seinem Haus im Petzengütl. Er wurde im Palmenhaus seines Schloßes Vogelsang öffentlich aufgebahrt und danach am Taborfriedhof in Steyr beigesetzt.

(Foto) Detail des Bürgerfensters :

Josef Werndl, Stadtpfarrer Georg Armingier, Bürgerkorps-Kommandant Franz Pichler und Bürgermeister Georg Pointner Werndl ist auf einem Glasfenster im Chor der Stadtpfarrkirche abgebildet. Dieses Bürgerfenster erinnert an die 900-Jahr-Feier Steyrs 1880 und den Besuch Kaiser Franz Josefs I. (1893 eingesetzt) . Ein Werndl gewidmetes Glasfenster wurde 1892 von seinen Töchtern Baronin Imhof und Gräfin Lamberg gestiftet. Es ist das vierte Fenster an der Südwand und zeigt unter anderem den Tod des Heiligen Josefs und das Werndlsche Wappen.

Bereits am 1. Mai 1889 beschloss der Steyrer Gemeinderat die Errichtung eines ehernen Standbildes an einem passenden Platz. Am 10. November 1894 wurde das Werndl-Denkmal an der Promenade feierlich eingeweiht. Der Bildhauer, der das Denkmal schuf, war Viktor Tilgner.

Die von der Schwimmschulstraße nach Westen abzweigende Josefgasse wurde 1880 nach ihm benannt. Sie liegt in der von Anton Plochberger und Franz Arbeshuber in seinem Auftrag errichteten Arbeitersiedlung am Eysfeld. Auch andere Gassen tragen dort die Vornamen von Familienangehörigen, die Werndlgasse ist dagegen allen gewidmet. Im Jahr 1913 wurde in Wien Floridsdorf (21. Bezirk) die Rieplgasse in Werndlgasse umbenannt.

Sein Neffe Ernst Werndl machte sich als Ingenieur und Erfinder einen Namen. Sein Sohn hieß Ludwig.

Die OEWG war später massiv an der Rüstungsproduktion für den Ersten Weltkrieg beteiligt. 1934 wurde sie per Fusion Teil der Steyr Daimler Puch AG, die nach dem Anschluß ihrerseits in die Reichswerke Hermann Göring eingegliedert wurden, um für den Zweiten Weltkrieg zu rüsten. Dabei kamen auch Häftlinge des KZ-Nebenlagers Steyr-Münichholz zum Einsatz.

Schon ab 1920 waren in Steyr PKWs gebaut worden, und nach dem Zweiten Weltkrieg begann die Produktion von Traktoren und Lastkraftwagen. Mit Steyr Mannlicher setzt sich die Tradition der Waffenerzeugung fort.

...

Nach der harten Zeit im landschaftlich rauen oberen Mühlviertel fühlte sich Anton Bruckner in Kronstorf nach eigenen Worten : « Wie im Himmel » .

Das Dorf zählte zu Bruckners Gehilfenzeit etwas über einhundert Einwohner. Es war für Bruckner nur wenige Gehstunden von Sankt Florian und Ebelsberg entfernt. Hier war Bruckners engere Heimat, hier waren Menschen, mit denen er sich sogleich verstand.

Schulleiter war Franz Seraph Lehofer, der mit 14 Jahren einen viermonatigen Gehilfenkurs in Linz machte und seinem Vater nachfolgte. Er wurde wegen seines Brustleidens von einem Gehilfen unterstützt, und zwar von Anton Bruckner.

Propst Michaël Arneth hatte den jungen Schulgehilfen hierher verordnet, auch deshalb, weil der freundliche Schulmeister

Lehofer (1798-1866) von der Musik viel verstand. Im einstöckigen Schulhaus stand im Stockwerk ein Schulraum von etwa zwanzig Quadratmetern zur Verfügung. Eine schmale und steile Holzterasse führte zum Klassenraum, neben dem sich eine kleine Kammer für den Schulgehilfen befand. Man kann sie heute noch vorfinden. Mit Bedauern konnten der Schulmeister und seine Frau Theresia dem neuen Gehilfen nur diesen Raum von etwa sechs Quadratmetern zur Verfügung stellen, der mit Bett, Tisch und schmalen Kasten schon so voll war, daß man sich darin kaum umdrehen konnte.

Bruckner erfuhr in Kronstorf eine fürsorgliche Behandlung und lobte die Kochkunst der Schulmeisterin, die ihm manchmal sein Leibgericht « G'selchtes mit Grießknödel und Kraut » und auch Bauernkrapfen machte.

Anfänglich waren die Bezüge zwar dieselben wie in Windhaag, doch bald stiegen sie auf 20 Gulden jährlich bei freier Kost und Wohnung. Mit Freude konnte er seiner Mutter nun eine Unterstützung zukommen lassen.

Die Menschen waren hier genussfreudiger und kunstbedürftiger als im nördlichen Mühlviertel. Viele Schulkinder kamen von den umliegenden großen Bauernhöfen, den Vierkantern, von denen jeder inmitten fruchtbarer Felder und Wiesen liegend, ein stolzes Gut darstellte. In dieser Gegend waren schon immer mehr unabhängige und selbständige Bauern und man sprach vom « Bauernadel » in der Gegend um Sankt Florian, auch deshalb, weil immer mehr adelige Güter in bäuerliche und bürgerliche Hände übergingen.

Bruckner wurde gleich in das Ortsleben einbezogen und lebte auf beim vertrauten Kegelschieben und beim winterlichen Eisstockschießen. Der nahe Ennsfluß bot im Sommer Badefreuden. Bruckner war ein begeisterter Schwimmer.

Den Kindern gefiel der neue Lehrer auch wegen der Musik sehr, und bald wurde er in die nahegelegenen Höfe zum Musizieren eingeladen. Besonders gern kam Bruckner in das « Großmayrgut », eine halbe Gehstunde außerhalb Kronstorfs im Ortsteil Stalbach gelegen, das dem musikliebenden Michaël Fördermayr gehörte.

Bald nach dem Dienstantritt Anton Bruckners als Schulgehilfe wurden die Kronstorfer auf dessen Orgelspiel aufmerksam und belauschten Bruckner oft bei seinen Proben, die er an der Orgel vor dem sonntägigen Pfarrgottesdienst abhielt.

Michaël Fördermayrs leihweise überlassenes Klavier wurde im Klassenzimmer aufgestellt. Bruckner spielte darauf oft so lange, bis alle Lichtquellen versiegten.

In Enns wirkte Leopold Edler von Zenetti (1805-1892) als Regens-Chorist und Organist. Der talentierte Musiker war Bruckner von den Ordensfesten in Sankt Florian bekannt, bei denen Zenetti als Cellist aushalf. Zenetti, der auch Violine, Klavier und Orgel ausgezeichnet spielte und der auch komponierte, war als « erpichter Mozartianer » bekannt. Bruckner vertraute sich ihm für die musikalische Weiterbildung an. Dreimal wöchentlich wanderte der Schulgehilfe den für jede Strecke eineinhalb Stunden dauernden Fußmarsch nach Enns. Hier wurde er mit der Generalbasslehre von Daniel Gottlieb Türk und dem « Wohltemperierten Klavier » von Johann Sebastian Bach mit seinen 48 Präludien und Fugen geschult. Daneben studierte er auch die vierstimmigen Choräle des Thomas-Kantors und die von Zenetti selbst komponierte Messe in C, für die er eine besondere Vorliebe zeigte.

Von der herrlichen Chrismann-Orgel in der Stadtpfarrkirche zu Steyr hörte Anton Bruckner von mehreren Seiten. Die sollte er unbedingt einmal kennenlernen und darauf spielen. Sie habe 999 Pfeifen und 26 Register. Nun musste er doch den noch weiteren Weg nach Steyr machen. Er erbat sich ein Empfehlungsschreiben des Kronstorfer Pfarrers Alois Knauer an den Herrn Stadtpfarrer von Steyr Joseph Piersch. Vom Stadtpfarrer freundlich aufgenommen, erlebte der junge Mann herrliche Stunden beim Orgelspiel.

Bruckner begegnete in Steyr Karoline Eberstaller, die schon mit Franz Schubert bei seinem Steyrer Aufenthalt vierhändig gespielt hatte. Sie führte Bruckner im Vierhändigspiel in die Wunder der romantischen Harmonik Franz Schuberts ein. Diesen Musiker auf diese Weise kennenzulernen, war eine Geschenk des Himmels für ihn.

Von Kronstorf aus kam Bruckner häufig nach Sankt Florian. Im Jahre 1845 komponierte er eine Chorkantate mit dem Titel « Vergissmeinnicht » für einen achttimmigen gemischten Chor, die er dem Kanzleidirektor des Stiftes Sankt Florian, dem Chorherrn Friedrich Mayr, zueignete.

In Kronstorf schrieb Bruckner einige Werke zur Karwochenliturgie, unter anderem eine vierstimmige Choralmesse für den Gründonnerstag, jedoch ohne Kyrie und Gloria.

Auch entstand die « Kronstorfer-Messe » ohne Gloria für vierstimmig gemischten Chor.

Über die Gesangsstimmen dieser bisher ausgedehntesten seiner Kompositionen schrieb Bruckner, wie so manche Meister der früheren Zeit, die Buchstaben O.A.M.D.G (Omnia Ad majorem Dei gloriam / Alles zur größeren Ehre Gottes) .

Das beste Kronstorfer Werk wurde ein « Tantum ergo » in D-Dur, ein Hymnus auf das Altarssakrament, welches vor und nach der Segenserteilung gesungen wird. Diese Komposition zeigt deutlich den Einfluß, den die Kenntnis Schubertscher Musik auf den Werdenden ausübte.

Am 25. Mai 1845 bestand Anton Bruckner die Konkursprüfung in Linz, die jeder Gehilfe nach einer Verordnung abzulegen hatte, wollte er eine Schulmeisterstellung erreichen.

Die Prüfung für Musiktheorie und für das Orgelspiel nahm sein ehemaliger Lehrer Johann August Dürrnberger vor. Bruckner erzählte selbst, daß sein alter Professor « ganz außer sich war » über seine kontrapunktisch streng gehaltenen Ausführungen und ihm in allen Fächern die « erste Note mit Vorzug » gab. Schon in dieser Zeit offenbarte sich seine Genialität im Orgelspiel.

Der Chorherr und Kanzleidirektor des Stiftes Sankt Florian Friedrich Mayr, später Propst des Stiftes in der Zeit von 1854-1858, vergaß ihn auch nicht und holte Bruckner nach der bestandenen Prüfung im September 1845 als « systemisierten Schulgehilfen » nach Sankt Florian.

Nun hatte er eine gesicherte Stellung errungen und konnte in der Stätte wirken, die für ihn die begehrtesten

war.

...

À Steyr, le jeune musicien Bruckner se lia d'amitié avec Karoline Eberstaller (qui lui révéla l'œuvre pour piano de Franz Schubert) , ainsi qu'avec les prêtres et organistes de la paroisse.

### Karoline Eberstaller, dernière amie de Franz Schubert

Quelle : Verein Heimatpflege Steyr « Renovierung des Grabkreuzes von Karoline Eberstaller » .

Karoline Eberstaller war die Tochter des bürgerlichen Handelsmannes Johann Eberstaller und dessen Gattin Karoline. Sie wurde im schönen Barockhaus Stadtplatz 12 am 02.03.1812 geboren. Ihre Taufpatin war Theresia von Koller, Eisenhändlersgattin Stadtplatz 11, in deren Haus Franz Schubert bei seinen Besuchen in Steyr 1819, 1823 und 1825 wohnte.

Bitte um Ihre Mithilfe bei der Identifizierung des Bildes :

Dort wurde viel musiziert. Karoline Eberstaller verlor sehr früh ihre Eltern und wurde vom Medizindoktor Franz Grubglucker als Stieftochter aufgenommen. Dieser wohnte im Schellmannhaus, Stadtplatz 34, wo auch Schubert oft verkehrte und wiederholt mit Karoline zusammentraf. Bei diesen Begegnungen entwickelte sich die Freundschaft zwischen den beiden. Karoline Eberstaller dürfte von außerordentlicher Schönheit gewesen sein. Franz Schubert musizierte auch viel im Paumgartnerhaus, Stadtplatz 16, wo auch ein eigenes Schubertzimmer existierte und eine Gedenktafel am Haus an den Liederfürsten erinnert. Karoline Eberstaller wohnte später im Kapuzinerkloster in der Almeroth-Villa, einige Zeit in München, später in der Berggasse und zuletzt in der Bindergasse 7, wo sie am 25.03.1902 ärmlich starb. Lange Zeit gab es eine Gedenktafel am Haus, in dem auch Anton Bruckner sie wiederholt besucht hatte.

**1928** : Schubertfeier in Steyr und Ehrung von Karoline Eberstaller mit dem Grabkreuz.

Quelle : Bericht Steyrer Zeitung vom Dienstag, 1. Mai 1928.

« Die zahlreichen Zuhörer aus der Bevölkerung der Stadt versammelten sich um das mit Blumen herrlich geschmückte Grab der Karoline Eberstaller. Das Grabkreuz ist eine einfache, aber würdige kunstvolle Eisenschmiedearbeit des Schloßbermeisters Herrn Hans Schartinger, wozu Herr Professor Hans Gerstmayr, ein Meister der bildenden Kunst, die schmucke Inschrifttafel mit dem Wortlaute :

“ Gestorben Karoline Eberstaller, 02.03.1812 - 25.03.1902, Franz Schuberts letzte Freundin ” und drei Rosen als Abschluß, in Kupfer getrieben, geschaffen hat. Beim Grabhügel hielt Ehrenvorstand des Männergesangsvereines “ Kränzchen ”, Herr Rechtsanwalt Doktor Spängler, eine tiefempfundene Erinnerungsansprache an die hier selig Ruhende, die er noch persönlich gekannt hat.

Am Gründonnerstag des Jahres 1902 geleitete eine kleine Schar von Freunden die hier ruhende Karoline Eberstaller zu Grabe. Das Leichenbegängnis musste um 8 Uhr früh festgesetzt werden, da der oftmals geäußerte Wunsch der Verblichenen, die zeitlebens eine treue Freundin der Musik war, unter den Klängen einer Musikkapelle zu Grabe geleitet zu werden, erfüllt werden sollte und nach den kirchlichen Vorschriften an diesem Tag eine solche musikalische Begleitung nach der Verabschiedung der Glocken bekanntlich unstatthaft ist. Es verursachte nicht geringes Aufsehen, als am Gründonnerstag an einem stets stark besuchten Wochenmarkte, der kleine Trauerzug unter musikalischer Begleitung zum Friedhof ging. » (Doktor Spängler, 1928.)

Karoline Eberstaller kannte Franz Schubert und Anton Bruckner persönlich.

Quelle : « Von Franz Schubert bis Anton Bruckner » verfasst von Gregor Goldbacher in « Oberdonau » Zeitung, Nummer 84, vom 25.03.1944.

Im gemütlichen Extrastüberl des berühmten Gasthofes « Zum goldenen Löwen » , seit jeher « Bummerlhaus » genannt, dem Treffpunkt aller « Honoratioren » von Steyr, sitzt Meister Anton Bruckner mit seinem « Famulus » , dem sehr musikalischen Hofmayr, bei einem Viertel guten Weines und einer bescheidenen Jause. Es ist der September des Jahres 1892 und Bruckner, der ja so viele Sommer im Stadtpfarrhofe in Steyr verbrachte und hier an seinen Sinfonien arbeitete, wollte bald wieder nach Wien zurückkehren. Wie oft lauschten wir in diesen Zeiten seinem gewaltigen Orgelspiele in der Stadtpfarrkirche, deren Chrisman'sche Orgel er nächst der « Florianer » hochschätzte.

Da erblickte Hofmayr ein altes kleines Weiblein mit gebeugtem Rücken, auf dem Kopf eine mächtige Haube, mühsam über den Stadtplatz trippeln und machte Bruckner auf die Geiseln aufmerksam.

« Der da draußen hat der Schubert Franzl noch die Hand gedrückt » , meinte er zu Bruckner. Dieser sprang wie elektrisiert von seinem Sitze empor. « Wie ? Und das sagst du mir erst heute ? Wer ist sie ? Wie heißt sie und wo wohnt sie ? Den Schubert, den göttlichen, hat sie noch gekannt ! Noch heute musst du mich hinführen ! »

Und am gleichen Nachmittage finden wir die beiden in der Berggasse, wo die damals schon Achtzigjährige ein bescheidenes Heim hatte. Es war Karoline Eberstaller, im Volksmunde die « Krugluger Lini » genannt. Bruckner, ein begeisterter Verehrer Schuberts, konnte sich gar nicht genug tun an Fragestellungen an die Greisin über Schuberts Aussehen, sein Wesen, sein Klavierspiel und seine Leutseligkeit. Bereitwillig und durchglüht vom Feuer der Erinnerung sprach die Greisin mit fast jugendlicher Lebhaftigkeit von seinem schönen Kopfhaar, von seinem Verkehr mit den Steyrer Bürgern und zeigte mit besonderem Stolze Bruckner die Lieder, die er ihr gewidmet hatte, und zwar « Die Erscheinung » (schon 1814 komponiert) und « Sehnsucht » (1813) . Bruckner musste erkennen, daß Karoline Einblicke in Schuberts Seelenleben erhalten hatte. Der Meister war beglückt und wiederholte seine Besuche bei Karoline, so oft er in Steyr weilte.

Wer war nun Karoline Eberstaller ? Es muß zugegeben werden, daß der größte Teil ihres neunzigjährigen Erdendaseins von Geheimnissen umwittert ist und nur die Zeit ihrer Jugend und ihre letzten Lebensjahre, wo sie in Steyr lebte, uns

näher bekannt sind. Die mächtigen, künstlerisch wertvollen Patrizierhäuser des Stadtplatzes in Steyr waren einst durch die sehr wohlhabenden Eisenhändler, damals « Eisenverleger » genannt, erbaut worden. Im Hause Nummer 12, welches die reichste Barockfassade ziert (Hochrelief, « Die fünf Sinne ») , wurde Karoline am 2. März 1812 als Tochter des bürgerlichen Handelsmannes Franz und der Katharina Eberstaller geboren.

Durch die würdige Taufpatin Theresia Koller, Eisenhändlerin am Stadtplatz 16, kam sie schon als Kind mit Schubert in Berührung, der wiederholt (1819, 1823 und 1825) in Steyr weilte und im Kollerschen Hause wohnte, musizierte (Gedenktafel) und auch seinen Freund, den Opernsänger Johann Michael Vogl (Gedenktafel an seinem Steyrer Geburtshause) , den Wegbereiter und ersten Sänger der Schubertschen Lieder, in diese kunstbegeisterte Familie einführte. Schubert unternahm mit Vogl öfter Ausflüge in die Umgebung Steyrs, die er in einem Briefe an seinen Brüder « über alle Maßen schön » bezeichnete. Es ist gewiß, daß er die mächtige, « tausendjährige Linde » , das herrliche Naturdenkmal in der « Steinwänd » , eine Stunde von Steyr entfernt, im Ramingtale, besucht und, der Überlieferung nach, in deren Schatten eine Komposition geschaffen hat, welche, ist allerdings unbekannt.

Die Eltern der Karoline Eberstaller starben frühzeitig, so daß sie in dem Medizindoktor Franz Xaver Krugluger einen Ziehvater erhielt, der in dem prächtigen Schellmannhause am Stadtplatz 34 wohnte. Auf diese Weise kam Karoline (« Krugluger Lini ») neuerdings mit Schubert in Berührung, der in der Familie Schellmann häufig verkehrte und dort musizierte. Die junge, erblühende und musikbegeisterte Karoline wurde bald mit Schubert bekannt und war im inniger Freundschaft zugetan. Überlebte sie den Liederkönig auch volle fünfundsiebzig Jahre, so hat sie ihn doch nie vergessen können. Oberhalb ihres Bettes hing zeitlebens Schuberts Bildnis und noch als Neunzigjährige sah sie mit Andacht und Rührung zu ihm empor. Als Karoline dann zehn Jahre vor ihrem Tode wieder einen Mächtigen im Reiche der Töne, Bruckner, kennen lernte, war sie vielleicht die einzige Sterbliche, welche zwei so weit auseinanderliegende Musikepochen in ihren hervorragendsten meistern persönlich kennen lernte.

Mit dem Jahre 1828 verlieren sich die Spuren der letzten Freundin Schuberts ; sie scheint Steyr verlassen zu haben und nun beginnt über ihr weiteres Schicksal der Schleier des Geheimnisses sich nieder zu senken. Sicher ist nur, daß sie zeitlebens unvermählt blieb. Unbestätigten Erzählungen nach war Karoline von außerordentlicher Schönheit, lebte eine Zeitlang in München, wo in einer Gemäldegalerie ihr prächtiges Jugendbildnis, jedoch mit dem Namen einer Aristokratin, hängen soll. Sonderbar ist jedenfalls, daß sie in Steyr nicht im Familiengrabe der Ihrigen begraben wurde, weil sie angeblich von ihrer Familie enterbt und verstoßen wurde. Ihr Ziehvater, Doktor Krugluger, starb am 12. Juli 1855.

In den Achtzigerjahren taucht Karoline wieder in Steyr auf, mühselig und auf die Güte edler Patrizierfamilien angewiesen ; besonders die Familie Almeroth nahm sich der Hilfsbedürftigen kräftigst an, jene Familie, wo auch Bruckner recht oft zu Gaste war und seine Leibspeise, der « Lungenstrudel » ihm aufgetischt wurde. Karoline wohnte zuerst in der Berggasse, dann in der Bindergasse 7 (im sogenannten Hundsgaben) , wo die Neunzigjährige noch einem letzten Blick auf das Bild Schuberts am 25. März des Jahres 1902 ihr bewegtes Leben beendete. Bei dem verstorbenen Steyrer Maler Josef Diltsch, mit dessen Mutter Karoline gut befreundet war, saß sie diesem kurz vor ihrem Ableben zu einem Bilde und erzählte der Stadt Steyr befindet sich ebenfalls ihr wohlgetroffenes Bildnis von unbekannter Hand. Erwähnt mag noch werden, daß Viktor Trautzi Wahrheit und Dichtung über Karoline Eberstaller zu einem kurzen Roman verarbeitete.

Unter den Familien, welche die Karoline häufig unterstützten, befand sich auch die des Rechtsanwaltes Doktor Hermann Spängler der den Schreiber dieser Zeilen im Jahre 1927 beim Herannahen des Schubert-Gedenkjahre auf die verwaiste Grabstätte der Freundin Schuberts aufmerksam machte und sich für eine Abhilfe einsetzte. Bald stand ich vor dem mit dichtem Gras überwucherten Grabhügel am stimmungsvollen alten Arkadenfriedhof von Steyr, wo der Weitblick die Alpenkette vom Traunstein bis zu den steirischen Bergen umfasst. Nur wenige Steyrer haben gewusst, wer unter diesem ungepflegten Hügel schläft, wie viel Freud und Leide diese Neunzigjährige trug.

Kräftig setzten in allen Sängerkreisen die Vorarbeiten für das Schubertjahr 1928 ein und so kam es Sonntag, den 29. April 1928, zur feierlichen Enthüllung des Grabkreuzes für Karoline Eberstaller, welches Schlossermeister Hans Schartinger in Steyr in kunstvoller Schmiedeeisenarbeit ausgeführt hatte, wozu der bekannte Künstler Professor Hans Gerstmayr eine prächtige Kupfertreibarbeit beigeuert hatte. Sämtliche Gesangverein Steyr und eine Abordnung des Wiener Schubert- Bundes nahmen an der Feier teil, bei welcher Rechtsanwalt Doktor Spängler, damals Ehrenvorstand des Männergesangsvereines « Kränzchen », über Karoline Eberstaller sprach. Hieran schloß sich ein Festzug durch die beflaggte Stadt und eine würdige Feier vor dem Wohnhause Schuberts am Stadtplatze. Das Grabdenkmal wurde in die Obhut der Stadtgemeinde übernommen. Möge die Erinnerung an die letzte Freundin des Liederfürsten nie verblasen !

### Karoline Eberstaller : le véritable lien entre Schubert et Bruckner ?

By Janet I. Wasserman (February 2004) . Working Paper 04-I.

**Note :** This paper is a revision and expansion of an earlier article, which appeared in « The Schubertian », Journal of The Schubert Institute (United Kingdom) , October 2000. Arnold Lelis of the Center for Austrian Studies provided editorial assistance.

To read the name of Karoline Eberstaller (1812-1902) joined closely with those of Franz Schubert (1797-1828) and Anton Bruckner (1824-1896) is to experience a shock of non-recognition. The information alleging a connection relates to the young Bruckner's years in the Upper-Austrian town of Kronstorf (or Kronsdorf) , between Enns and Steyr. Bruckner often visited Steyr to play the famous Krismann organ in the parish church. The reference in question, in a 1970 biography of Bruckner by Hans-Hubert Schönzeler, speaks of Bruckner's contact with Karoline Eberstaller, the daughter of a French General, who had played piano duets with Schubert whenever he stayed in Steyr during the last years of his life. Karoline Eberstaller now introduced Bruckner to the Romantic world of Franz Schubert. Together, they played his music for piano duet and for 2 pianos, and thus a new facet was given to the musical vision of the young Bruckner (1) .

This is an astonishing assertion, especially as one finds that it had already a rather long history before it was retailed, thus, to the larger non-specialist reading public, in 1970, and has continued to appear in a variety of scholarly and popular works since that time. (2) It is known, of course, that Schubert did make several visits to Steyr and other places in Upper-Austria. Furthermore, Bruckner spent many years working in Upper-Austria until he finally left for Vienna, in 1868, and he later visited and stayed in Steyr during summer holidays in the 1870's, 1880's, and 1890's.

It is astonishing, however, that the insertion of Karoline Eberstaller as the pivotal link between these composers has, for so long, failed to be subjected to tests of historical authenticity and veracity through a search for primary sources, and so to have been validated or discredited or, at the least, have been identified explicitly as an open historical question. It is only within the last half decade or so that a mild and gradual re-appraisal of this assertion has begun to receive consideration.

The ultimate printed source of the Eberstaller legend and the model for all subsequent versions of it appears to be a passage in the 1st volume of a 4 volume comprehensive biography of Bruckner (published 1922-1937) that was based on materials collected by August Göllerich and edited by his collaborator Max Auer (1880-1962) . (3) The earliest book-length biography of Bruckner, however, was by Rudolf Louis, in 1905. Louis' report concerning Bruckner's youthful engagement with the town of Steyr mentions the great organ and the friendliness of Bruckner's reception there, but does not name Eberstaller anywhere in the book. (4) Furthermore, a biography of Bruckner written by Max Auer in response to Louis' work, which was completed by 1908, but not published until 1923, also contains no mention of Eberstaller. (5)

When Göllerich died, in 1922, Auer published the chapters concerning Bruckner's early life that Göllerich had completed as Volume I of « Anton Bruckner : Ein Lebens- und Schaffensbild » . (6) It is here that the name of Eberstaller 1st appears :

« Freundschaftliche Bande knüpften sich in diesen ersten Steyrer Tagen mit dem Schulgehilfen Georg Pointner von Gleink, 1879-1888 Bürgermeister von Steyr, und mit Karoline Eberstaller, der Tochter eines französischen Generals, die mit Schubert vierhändig gespielt hatte.

Sie ward Ihm Führerin durch die Schaffenswunder dieses Tondichters, welchen er bald zu seinem besonderen Liebling und Vorbild erkor, von dem er nie genug in Erfahrung bringen konnte. » (7)

From here, the Eberstaller legend entered the tradition of Bruckner scholarship and has remained (until very recently) untested and unverified for nearly 80 years.

In 1927, the Upper-Austrian journalist Gregor Goldbacher published a newspaper article, « Karoline Eberstaller, die letzte Freundin Franz Schuberts » , followed by « Von Franz Schubert bis Anton Bruckner. Die hervorragendsten Meister zweier weit auseinanderliegenden Musikepochen persönlich gekannt - Was wir von der Steyrerin Karoline Eberstaller wissen » , in 1944. (8) After Gregor Goldbacher's 1927 newspaper article came an article by Max Auer in June, 1928, which is a wholly uncritical retelling of Goldbacher's article of the previous year. (9) These newspaper articles, as perhaps also Auer's expanded version of Göllerich's passage in the various editions of his « Anton Bruckner - Sein Leben und Werk » , (10) represent a branch in the tradition - an increased focus on the figure of Eberstaller per se. Until quite recently, this focus also has tended to perpetuate the legend rather than to lead to a resolution of it.

Finally, there is the tradition of Schubert scholarship to consider in relation to the Eberstaller legend. For example, in « The Schubert Reader » , a basic documentary authority on this composer, the only mention of Karoline Eberstaller is

found in Otto Eric Deutsch's editorial note :

« The adopted daughter of Doctor Franz Xaver Krugluger, Karoline Eberstaller (born in Steyr, in 1812) , who lived with the doctor at Schellmann's house, boasted in old age of having been Schubert's friend. » (11)

The tone of « boasted in old age » is a signal that Deutsch was not pleased with this allegation. In general, it would be fair to say that among Schubert scholars, Eberstaller is not recognized as a link between Schubert and Bruckner and that, therefore, from this side as well very little effort has been expended to investigate the matter.

The connections between Karoline Eberstaller and the 2 composers revolve around the Upper-Austrian town of Steyr. Therefore, it is vital to establish that the existing chronological information in the standard literature on both Schubert and Bruckner supports their presence and activities in the town, at the appropriate times. This is not difficult to accomplish. However, whether this would establish the connecting link in the person of Karoline Eberstaller is a related but separate evidentiary issue. In the case of Schubert, he made visits of varying duration to Steyr, in 1819, 1823, and 1825. Assertions are still made, including on an Austrian government website, (12) that Schubert visited Steyr, in 1827 ; this is not so. In the summer of 1819, Schubert and his new friend, the noted Opera singer Johann Michael Vogl (1768-1840) together made a visit to Steyr, which was Vogl's home-town. (13) Vogl stayed at his father's house while Schubert lodged at the house of Doctor Albert Schellmann (1759-1844) , a family friend of Vogl. Schubert, however, took his meals at the house of Josef Koller (1780-1864) . (14) Schubert and Vogl made a repeat visit in 1823, possibly with the same lodging and meal arrangements for Schubert. (15)

Many of the children and adults with whom Schubert had contact, in Steyr as elsewhere, had musical education, and often they became highly-proficient. This was the Biedermeier era of « Hausmusik » , at the beginning of the greater dispersion of the piano as a household instrument, when musical literacy, appreciation of music, and singing ability or command of a musical instrument were the hallmarks of a refined spirit and a cultured family environment. Schubert's visits in Steyr were quite musical. Doctor Schellmann was an accomplished pianist as was his son, Albert (1798-1854) , a friend of Schubert. (16) The Schellmanns were a musical family ; so musical, in fact, that there is an album leaf on which Schubert dedicates an « Écossaise » (D. 145/8) to a daughter, Seraphine Schellmann (?-1857) . (17) Schubert's meals at the Kollers brought him in contact with yet another musical Steyr family, and he played « most evenings » at the Kollers with their daughter Josefine (1801-1874) , nicknamed « Pepi » , who, Schubert said, « plays the piano well, and is going to sing several of my songs » . (18) Schubert, it is said, wrote the Piano Sonata in A major (D. 664) for « Pepi » Koller. (19) Vogl and another Steyr friend, Albert Stadler (1794-1888) , sang during those musical evenings.

Karoline Eberstaller's early life as originally reported allows the following points to be stated. She was born on March 2, 1812. (20) Therefore, Karoline was a very young girl of 7 at the time of the 1st Schubert visit, in 1819. During Schubert's next visit, in 1823, she was 11, and, at his last visit in 1825, Karoline would have been 13 years old. Schubert may have been ill during his 1825 visit and would have had less time to engage in a round of social duties. (21) Karoline may have studied piano, and she may have become fairly proficient over the years ; however, I have found no mention anywhere about her piano lessons, or whether it was a local teacher or a family member who gave

her lessons. Apparently, Karoline herself is the only witness for her piano playing. Karoline Eberstaller was living at the house of Doctor Schellmann. Furthermore, she was the goddaughter of Therese Koller (1783-1853), the wife of Josef and mother of Josefine. (22) Thus, Karoline could have had a connection with Schubert in Steyr via the Schellmanns and the Kollers. To place this possible connection into perspective, however, it should be noted that Josefine Koller was already a young woman, in 1819, when she 1st met Schubert while Karoline was only in her mid-teens when Schubert died, in 1828.

Schubert did not often have contact with small children outside of his own family (he had much younger step siblings), but enough is known and expressed in his letters (about the Esterhazy daughters and little Faust Pachler, for example) to surmise that when a friendly or close familial relationship was established, Schubert would have made note of it, or some of his friends would have known of it. (23) At the start of his 1819 stay in Steyr, Schubert wrote of the 8 pretty girls at the Schellmann house, 5 of them the daughters of Doctor Schellmann. (24) Also living in the Schellmann house was the district commissioner Weilnböck, who had 3 daughters. (25) One of these Weilnböck daughters, Antonie (?-1863), later married Schubert's friend Albert Stadler. (26) The 5 Schellmann and 3 Weilnböck daughters together match Schubert's tally of 8 girls in the Schellmann house. Within the documentation known at present, no mention is made by Schubert of Karoline Eberstaller in any regard, piano playing or otherwise. No mention is made of Karoline Eberstaller by any of those whose comments or writings about the Viennese Master appear in Deutsch's « Memoirs ».

Like Steyr, Enns is not unimportant in this story because Karoline had Eberstaller family relatives in Enns who were known to Enns resident, teacher and organist Leopold von Zenetti (1805-1892). (27) Zenetti later became Bruckner's theory teacher during the time Bruckner lived in the area. (28) Nothing more is known of the Eberstaller relations in Enns, although Franz Zamazal, a Bruckner scholar, apparently intended to continue working in this area. (29) Bruckner's presence in Upper-Austria speaks to his profound connection with this province, beginning with his birth, in 1824, in Ansfelden, near Linz, into a family several generations in the locality. Merely to name the places where Bruckner lived, studied, visited, worked, and, later in life, vacationed is a guide to the local geography: Ansfelden, Hörsching, Saint-Florian, Windhaag, Kronsdorf, Enns, Steyr, Linz. Until his move to Vienna, in 1868, Bruckner spent his 1st 44 years in Upper-Austria. But when and where (and if) he met Karoline is not at all clear. Bruckner's correspondence and any memoirs, his own or by others, require careful reading to establish and verify a meeting and subsequent relationship between him and Karoline. Such a relationship would need to document that the 2 did indeed play piano together, especially Schubert's music for piano 4 hands.

The claim that Karoline Eberstaller had a friendship with each of these composers individually is, thus, undocumented. The claim that she was the daughter of a French general probably is fanciful also (no matter who was the source of this allegation) and it is not supported by the chronology of the last French invasion of Upper-Austria. This area was, indeed, invaded and occupied by Napoleon's army 3 times in the early 19th Century: 1800, 1805, and 1809. Linz, Steyr and Enns were occupied by the invading French. Napoleon himself spent 3 days, 4-5-6 May 1809, at « Schloß Ennsegg » during a local battle at the « Ennsbrücke ». The French troops finally left Steyr, in January, 1810. (30) Upper-Austria, as well as the rest of the country, suffered increasingly during the entire decade from the effects of the repeated invasions and occupations. Economic distress and social dislocation were the real and long term aftermath,

and it was some time before Upper-Austria was able to regain some economic and financial stability. (31)

Was there fraternization between the occupying troops and the local inhabitants during this era of Napoleonic invasions ? If history is any guide to what happens during occupations, one may safely assume that French troops and the local Austrians, including residents of Steyr and Enns, had some sort of interaction. However, there is no historical evidence that any high French officer remained in the Enns-Steyr locality after the end of the last French occupation and troop withdrawal, in January 1810. Since Karoline was born, in March, 1812, her conception, 9 months earlier, would have meant that this unknown French general was still in the vicinity during June of 1811 ; i.e. : almost 1 year and a half after the last of the French occupying forces departed. It seems unlikely that Napoleon would have allowed one of his generals to dally while the French were fighting the English in the ongoing Peninsular Wars in Spain and Portugal and with Napoleon's 1812 invasion of Russia looming.

Goldbacher's newspaper article, moreover, also names Franz and Katharina Eberstaller as Karoline's birth parents ; Franz was a local merchant. There are further discrepancies in the early telling of Karoline's story. It was said that these parents soon died, but no dates or causes of their deaths were revealed. Karoline was supposed to have been adopted by a local physician, Doctor Franz Xaver Krugluger, but no adoption date was provided, and no one could say how old Karoline was at adoption, if, in fact, she ever had been legally adopted. She was supposed to have lived with Doctor Krugluger, in the Schellmann house, but no mention was made of a Frau Krugluger. Since Therese, or Theresia, Koller (Josef's later ennoblement added a von) was Karoline's godmother, one might ask why she and her husband did not assume responsibility for raising the orphaned child. Doctor Krugluger's death date, 12 July 1855, also was 1st given in Gregor Goldbacher's 1927 newspaper article. Nothing more was told about him despite his quite laudable act of adopting an orphan who was later-known in the vernacular as « Krugluger Lini » . Karoline retained the family name « Eberstaller » her whole life and never, as far we can tell, officially assumed the name of « Krugluger » . As was the case with Karoline's Austrian birth parents, no further mention or information was available about Doctor Krugluger until the 1997 report of the Anton Bruckner Institut Linz (ABIL) was published, in 1999. (32) Meanwhile, Karoline was supposed to have lived for a time in Munich but eventually returned to Steyr. (33) What would have been involved in her move to Munich ? Was it for reasons of employment, or betrothal, or some other personal reason having to do with her home-town ? Goldbacher did not say, and, to date, no one has been able to sort out this story of Karoline's absence from Steyr for a number of years. Steyr is almost equidistant between Munich and Vienna but is slightly closer to Vienna ; why a move to Munich and not Vienna ?

If, as I believe is the case, Karoline's claims of friendship with Bruckner are false, it is obvious that she could not and would not have made the claim to Bruckner's friendship until he had achieved some measure of fame. Therefore, her claim to a relationship with Bruckner can only date to a time when she was already in old age. (34) While Schubert had met with local renown, in Vienna and Upper-Austria during his short life, here again, Karoline had to wait until that renown had spread far and wide and Schubert's name had reached the pinnacle of fame. (35) And, again, that pinnacle was reached much later in the 19th Century when Karoline was a gray-haired old lady in a modest bonnet, as depicted in her portrait by local artist Josef Diltsch (1863-1931) , which is in the Steyr Museum. (36) There was a confluence in Karoline's life, at a great age, of Schubert and Bruckner that appeared to be an irresistible opportunity. Apparently, Karoline had never married. By 1902, when she died, Karoline undoubtedly had few contemporaries alive to

contribute to the historical record.

Do the chronologies support Karoline's contentions of personal experience of Schubert's and Bruckner's presence in her home-town ? Certainly, they do. Schubert and Bruckner indisputably were visitors to Steyr during Karoline's lifetime. (37) The city has memorial monuments to both composers and commemorative plaques on local buildings citing their presence there. The monuments to Schubert and Bruckner are, of course, genuine municipal honors in recognition of their accomplishments and greatness. (38) There are also memorials in Steyr to Karoline Eberstaller, especially the « Grabkreuz » erected in her honour in 1928, during the Schubert centennial commemoration. The commemorative speech at the dedication of the « Grabkreuz » , delivered by Steyr notable Doctor Hermann Spängler, refers to Karoline's adoptive father as « Doktor Franz Grubglucker » , referring to the physician Doctor Krugluger. Spängler's speech contains other inaccuracies and is, in its totality, the complete legend retold as it appeared in Goldbacher's 1927 article including mention of the portrait of Schubert over Karoline's bed. (39) These public artifacts (newspaper articles, « Grabkreuz » , local commemoration) do not indubitably support her own claims to intimate friendship with Schubert and Bruckner, nor do they support Karoline's claim, now continued by others, that she holds responsibility for an indelible artistic transmission from one famed composer to another. Karoline's supposed French paternity, likewise, may be considered a self-promoting rumor and a winked at Romantic notion. (40) As far as the historical record is concerned, the Schellmanns, Kollers, and Stadlers, and any descendants, remain silent about Karoline. Nothing is heard from any Schubert, Paumgartner, Spaun, Vogl, Krugluger or Eberstaller, or their descendants.

It should be emphasized, yet again, that the Schubert musical tradition in Upper-Austria as well as, of course, the great Bruckner musical tradition there is well-documented. These traditions formed independently and, at some point, intersected, as do many cultural developments, especially those in similar social environments. This intertwining of traditions is quite natural in the arts and is especially meaningful in music. Upper-Austria (especially, Steyr and Linz) and Graz were rich in musical resources and interest for Schubert, as well as being places where he encountered profound admiration for his compositions and deep appreciation for himself. Bruckner's music was born and nourished in Upper-Austria. By the time Bruckner left for Vienna, his familial, personal and professional identifications with Upper-Austria were deeply felt and he never forgot them. This impact was never made clearer than in Bruckner's wish to be buried near the great Krismann organ in Steyr's parish church. Both the Schubert and Bruckner musical traditions continue, each maintaining its own powerful momentum, and have expanded beyond the borders of Upper-Austria into a profound and world-wide appreciation of both composers.

The earlier version of events in Karoline's life, as I have outlined it above (a version still supported today by some) , clearly had left several questions to be asked, some of which now have begun to be answered by the most recent research. Did Karoline's early loss of her mother and her later « adoption » breed a fantasy that invented a glamorous father ? Was Karoline, in truth, born illegitimately, or did she only wrongly suspect that this was so because she had been adopted ? Was Karoline ever really legally adopted at all ? Was Krugluger only a temporary foster parent until the father remarried ? We now know that her biological father, Johann, lived until 1836 when Karoline was about 24 years old. It is difficult to understand the reason for the earlier change in Karoline's living arrangements, joining Doctor Krugluger, especially since she had a godmother in « Frau Koller » . If the story is a fantasy of Karoline's, was it merely a comforting refuge in the face of possible social stigma or perceived local gossip ?

Was the reality of the loss of her mother too painful for a newly orphaned child whose father was thought not as successful a figure as were the Schellmanns and Kollers ? Again, there may have been confabulation on all sides to muddy the historical record. More reliable documentation has begun slowly to emerge.

Some answers are provided in the parish record, « Taufbuch der Stadtpfarre Steyr, Band IX, Seite 134, Jahr 1812 » , for Karoline's birth and the naming of her godmother, cited in footnotes to Zamazal's 1997 article in the section providing the text of Spängler's 1928 dedicatory speech. (41) Also in Zamazal's footnotes, Doctor Krugluger is identified in the parish « Totenbuch » , as having been born in 1775, thus making him an almost exact contemporary of her father Johann. (42) The Linz Diocese now has a website with a link to the « Stadtpfarre Steyr » , but parish records are not available online. In Austria, as elsewhere, the Roman Catholic Church's parish records are vital primary sources in which are recorded births, marriages, deaths, burials, baptisms, school attendance, and possibly adoptions. No parish records have been cited about Karoline's early life, especially about her schooling or her supposed adoption by Doctor Krugluger, nor have any documents in local municipal archives been cited.

What more has been learned of Karoline and of Karoline's parents has been through recent publications of the Anton Bruckner Institut Linz (ABIL) . (43) As of 1997, we now know the dates for Karoline's parents : Johann Evangelist Andreas Eberstaller (1774-1775 - 1836) and Katharina, née Wurm (1772-1822) . Karoline's mother died when she was about 10 years old (surely, a traumatic event with lasting psychic wounds) . Not only was there the maternal loss but also a stepmother (« Stiefmutter ») , Julianna Koch (circa 1783-1831) , who married Johann Eberstaller, in 1826, and whose role in Karoline's life is in shadows. Karoline's father did not prosper either as a merchant or as a civil servant and had to leave his Steyr house to take-up residence in a suburb. However, Johann Eberstaller may have left a more substantial estate than has been credited in his daughter's story. It is unlikely that Karoline went to live in the Schellmann house with Doctor Krugluger until the death of her birth mother, in 1822, when any alternative living arrangement for the newly orphaned child would reasonably have been made. It seems unlikely that she would have remained with Doctor Krugluger when her father remarried, in 1826, and now could provide a maternal presence for his daughter (or daughters) .

However, the new data still leave open the possibility that Karoline was, as has been stated, in the Schellmann house and may well have seen and been introduced to Franz Schubert during his 1823 and 1825 visits to Steyr. Her testimony, then, would join that of others that later correctly claimed knowledge of his time there. Karoline may have heard more about him during the several quasi- « Schubertiades » in the homes of his Steyr hosts. Perhaps, after he left, when his visits were over, Schubert remained the subject of conversation among the new friends and acquaintances he had made in Steyr. After his early and unexpected death, these loving friends mourned him and spoke warmly and sadly of him, as the « Memoirs » show. All this talk of Schubert would have left its impression on Karoline. Did Karoline play 4-handed piano with Schubert ? Only Karoline would have truly known. No one else can say with any certainty. But no one else makes any mention of little Karoline and Schubert together, at the piano or any other place. With Karoline firmly within the Schellmann and Koller family orbits, these families left nothing on the record, available to date, about what would have been a remarkable experience for a fortunate little girl.

Bruckner 1st visited Steyr, from 1843 to 1845 ; Karoline would have been now a woman in her early 1930's. Since

the dates are unknown for Karoline's alleged trip to live « abroad », no one can yet say, for certain, that Karoline was even in Steyr during the early years of Bruckner's association with the city. No police or other official record of a Karoline Eberstaller living and / or working in Munich has yet been discovered. Nor has the claim that there is or was a portrait of her in a Munich museum been substantiated. (44) It still appears that Karoline never married. While she is supposed to have spent some time away from Austria, she ultimately returned to Steyr where she spent the remainder of a very long and pious life ; sometimes, it has been claimed, in near poverty, dependent late in life on local charitable support for the aged. Did her father not leave an Estate, or was it not of enough substance to enable Karoline to maintain herself ? If Karoline descended into near-poverty, how and why did this happen ?

Did Karoline meet Bruckner and teach him Schubert's piano pieces and possibly his Lieder ? At the time of Bruckner's 1868 departure for Vienna, he was a profoundly accomplished composer and musician, and an organist of repute since his youth. His Symphony in F minor (No. 0) was composed in 1863 and his Symphony No. 1 in C minor was composed in 1865-1866 ; a later 1st revision is known as the « Linz version ». During his years at Saint-Florian, Bruckner delved deeply into the music of several eras (Renaissance, Baroque, Classical and Romantic) and he was known to have studied Schubert's secular works during this time. Any authoritative catalogue of Bruckner's works will show that Bruckner was greatly active as a composer and musician during his years in Upper-Austria. Needless to say, Bruckner was, quite obviously, capable of learning and appreciating the music of Schubert without the claimed intervention of someone whose musical education and pianistic abilities remain a mystery. (45)

Since the few, early, published though uncorroborated biographical facts about Karoline appeared in local Upper-Austrian newspaper articles, 2 of them authored by Gregor Goldbacher, one may ask why they happened to be written by Goldbacher and no one else ? The little that can be gleaned about Goldbacher from a far remove is that he was born in 1875, and died in 1950. He was a local school teacher who wrote a number of short historical studies about Upper-Austria and Steyr, and he seemed to be something of a local, unofficial Steyr historian. He also compiled at least a half dozen works on poetry composed in the local dialect. His 1927 newspaper article on Karoline and Schubert was undoubtedly spurred on by the forthcoming 1928 Centennial observance of Schubert's death. As of this writing, there are 13 entries listed for Gregor Goldbacher in the catalog of the « Österreichische Nationalbibliothek », sufficient to indicate that he was an active and prolific writer, and probably well-known to the interested Steyr public. Goldbacher may have been the perfect candidate to become the promoter of a legend.

The areas of Karoline's life yet to be investigated and verified in order to help complete the historical record as far as possible are :

Clarification of Johann Eberstaller's life from the time of his wife's death to his remarriage, a period of 4 years.

An estimate of the Estate left by Johann Eberstaller.

The position of Doctor Krugluger in Steyr and in Karoline's life.

The locality « abroad » where Karoline went for an unspecified number of years and why Munich was cited as being

that place.

The year in which Karoline returned to Steyr from « abroad » .

Identification of any sister and of other family members including the Enns relatives.

The means Karoline pursued to support herself in light of her spinsterhood.

Evidence of piano study by Karoline ; Franz Zamazal indicates that, upon Karoline's death, no music material was found in her living quarters.

Memoirs by those who may have had contact or conversations with Karoline ; i.e. : journalist Gregor Goldbacher and painter Josef Diltsch, among others.

The reason why Karoline's portrait was painted, in the 1st instance, by Diltsch : why was it done, as purported, in the year of her death (she died in March) and who commissioned it ?

The claim that a portrait of Schubert hung over Karoline's bed.

Deutsch's source for his editorial note about Karoline's « boasting in old age » : was it Goldbacher's article ?

Any local newspaper articles about Karoline during her lifetime.

Remaining parish and municipal records which might contain more answers.

March 2002 marked Karoline Eberstaller's 190th birth anniversary as well as her 100th death anniversary. This is undoubtedly a significant dual occasion for the city of Steyr. Steyr helped to make Karoline Eberstaller into something of a local heroine - albeit a self-proclaimed legend in her own time. Steyr also made her name, portrait, and memorial site prominent, thus ensuring the continuation of the legend and yet another reason to visit there - as if Schubert and Bruckner were not enough of a claim to fame for this celebrated city. So the legend continues, with the World Wide Web picking-up in this electronic era where mere print left-off, and is being circulated without any attempt to verify the claim to a vaster audience than all the readers of the « Linzer Tages-Post » (or the « Oberösterreichische Nachrichten » , under its current name) . In time, Austrian historians, who have easier or sole access to primary sources, may well deliver more unimpeachable documentation to solve the many open and speculative questions that remain about Karoline Eberstaller and the claimed link between Schubert and Bruckner, fatal though this might be to the legend of a French general's daughter.

## Bibliographie

Anton Bruckner. Dokumente und Studien. Volume 1-10. Akademische Druck- und Verlagsanstalt, Graz (1979-1999) .

Anton Bruckner : On the centenary of his death on October 11, 1996, <http://www.austria.gv.at/e/service/presfeature/bruckner.htm>

Max Auer. Bruckner. Amalthea, Zürich (1923) .

Max Auer. Anton Bruckner und Franz Schubert. Linzer Tages-Post, 17 Juni 1928.

Anton Bruckner. Sein Leben und Werk. Mit 309 Notenbeispielen und 31 Abbildungen. 2nd edition Musikwissenschaftlicher Verlag, Wien (1934) .

Manfred Brandl. Neue Geschichte von Steyr : vom Biedermeier bis heute. Wilhelm Ennsthaler, Steyr (1980) .

Maurice Brown. J. E. Schubert : A Critical Biography. Macmillan, London (1958) .

Bruckner-Symposion : Johannes Brahms und Anton Bruckner : im Rahmen des Internationalen Brucknerfestes Linz 1983, 8. - 11. September 1983 : Bericht. Linz : Anton Bruckner Institut Linz (1985) .

Bruckner-Symposion : Bruckner und die Musik der Romantic : im Rahmen des Internationalen Brucknerfestes Linz 1987, 16. - 20. September 1987 : Bericht. Linz : Anton Bruckner Institut Linz (1989) .

Bruckner-Symposion : Bruckner-Freunde, Bruckner-Kenner : im Rahmen des Internationalen Brucknerfestes Linz 1994, 21. - 25. September 1994 : Bericht. Linz : Anton Bruckner Institut Linz and Wien : Kommissionsverlag, Musikwissenschaftlicher Verlag (1997) .

Bruckner-Symposion : Bruckner - Vorbilder und Traditionen : im Rahmen des Internationalen Brucknerfestes Linz (1997) , 24. -28. September 1997 : Bericht, editor Uwe Harten. Linz : Anton Bruckner Institut Linz (1999) .

Anton Bruckner. Gesammelte Briefe. Max Auer Editor. Gustav Bosse, Regensburg (1924) .

Thomas Christensen. « 4 Handed Piano Transcription and Geographies of 19th Century Musical Reception » . Journal of the American Musicological Society 52, No. 2 (Summer 1999) : pages 255-298.

Peter Clive. Schubert and His World : A Biographical Dictionary. Clarendon, Oxford (1997) .

Otto Erich Deutsch. The Schubert Reader : A Life of Franz Schubert in Letters and Documents. Norton, New York (1947)

Otto Erich Deutsch. Schubert ; Memoirs by His Friends. Translated by Rosamond Ley and John Nowell. Macmillan, New York (1958) .

Otto Erich Deutsch, with Donald Wakeling. Schubert Thematic Catalogue of All His Works in Chronological Order. Dent, London (1951) .

Kurt Dieman. Schubert auf der Reise nach Graz : Dokumentationen und Assoziationen. Austria Medien, Graz (1997) .

Josef Drausinger. Führer durch Steyr : Kostbarkeiten einer Stadt. Wilhelm Ennsthaler, Steyr (1959) .

Friedrich Eckstein. Erinnerungen an Anton Bruckner. Wiener Philharmonischer Verlag, Wien (1923) .

Gabriel Engel. « Bruckner and the New Generation » . Chord and Discord : Official Journal of the Bruckner Society of America 1, No. 2 (November 1932) : pages 7-11.

Wilhelm Ennsthaler. Steyr, ein Bildwerk, mit 73 Bilder. Ennsthaler Verlag, Steyr (1966) .

Herbert Eulenberg. Schubert und die Frauen. Avalun-Verlag, Hellerau (1928) .

Die Geschichte der Stadt Steyr, <http://www.upperaustria.org/region/steyr/land/geschich.htm>

Gregor Goldbacher. « Karoline Eberstaller, die letzte Freundin Franz Schuberts » . Linzer Tages-Post, 20 Februar 1927.

Gregor Goldbacher. « Von Franz Schubert bis Anton Bruckner. Die hervorragendsten Meister zweier weit auseinanderliegenden Musikepochen persönlich gekannt - Was wir von der Steyrerin Karoline Eberstaller wissen. » Oberdonau-Zeitung, 25 März 1944.

August Göllerich and Max Auer. Anton Bruckner. Ein Lebens- und Schaffensbild I, 4 volumes, Gustav Bosse, Regensburg (1922-1937) . Reprinted (1974) .

Franz Gräßlinger. Anton Bruckner : Bausteine zu seiner Lebensgeschichte. Reinhard Piper Verlag, München (1911) .

Franz Grasberger. « Schubert und Bruckner » . In Schubert-Kongress Wien (1978) . Bericht, Seiten 215-228. Akademische Druck- und Verlagsanstalt, Graz (1979) .

Renate Grasberger and Erich Wolfgang Partsch. Bruckner-skizziert : ein Porträt in ausgewählten Erinnerungen und Anekdoten. Musikwissenschaftlicher Verlag, Wien (1991) .

Franz Harrer. Sagen und Legenden von Steyr und Umgebung (1934) ; reprinted : Verlag Wilhelm Ennstaller, Steyr (1965) .

Uwe Harten, editor. Anton Bruckner : Ein Handbuch. Anton Bruckner Institut Linz. Residenz Verlag, Salzburg / Wien

(1996) .

Ernst Hilmar and Margret Jestremski, editors. Schubert-Lexikon. Akademische Druck- und Verlagsanstalt, Graz (1997) .

Crawford Howie. Anton Bruckner. A Documentary Biography. 2 volumes. Edwin Mellen Press, Lewiston, N.Y. (2002) .

Friedrich Max Kircheisen. Bibliography of Napoleon : A Systematic Collection. Low, Marston, London (1902) .

Gottfried Kneifel, editor Mein Enns : Beiträge zur Geschichte der ältesten Stadt Österreichs. Landesverlag, Linz (1988) .

Heinrich Kreissle von Hellborn. Franz Schubert. Gerolds Sohn, Wien (1865) . English translation by Arthur Duke Coleridge as The Life of Franz Schubert. 2 volumes. Longmans, Green, and Co. , London (1869) .

Haymo Liebisch. Anton Bruckner, einst und jetzt. 1824 bis 1896. Ein Bericht. Ennsthaler Verlag, Steyr (1996) .

Andreas Liess. Johann Michael Vogl : Hofoperist und Schubertsänger. Verlag Hermann Böhlaus Nachfolger, Graz-Köln (1954) .

Rudolf Louis. Anton Bruckner. Georg Müller, München (1905) .

Elisabeth Maier. « Anton Bruckners Arbeitswelt » . In : Anton Bruckner Dokumente und Studien. Volume 2. Editor Franz Grasberger, Seiten 161-228. Akademische Druck- und Verlagsanstalt, Graz (1980) .

Elisabeth Maier. « Anton Bruckners Frühwerk - Einflüsse und Vorbilder » . In : Anton Bruckner und Leopold von Zenetti, Elisabeth Maier and Franz Zamazal, Seiten 127-161. Volume 3 of Anton Bruckner Dokumente und Studien. Akademische Druck- und Verlagsanstalt, Graz (1980) .

Elisabeth Maier. Anton Bruckner. Stationen eines Lebens. Linz Landesverlag ; Ehrenwirth, München (1996) .

Elisabeth Maier and Franz Zamazal. Anton Bruckner und Leopold von Zenetti. Volume 3 of Anton Bruckner Dokumente und Studien. Akademische Druck- und Verlagsanstalt, Graz (1980) .

Elizabeth Norman McKay. Franz Schubert : A Biography. Clarendon, Oxford (1997) .

Jack Allen Meyer, editor. An Annotated Bibliography of the Napoleonic Era : Recent Publications (1945-1985) . Greenwood, New York (1987) .

Viktor Müller. Anton Bruckner : Das verkannte Genie - Biographie. Verlag Denkmayr, Linz (1996) .

Stella Musulin. Austria : People and Landscape. Faber and Faber, London (1971) .

Stella Musulin. Vienna in the Age of Metternich : From Napoleon to Revolution (1805-1848) . Faber and Faber, London (1975) .

New Grove Dictionary of Music and Musicians, edited by Stanley Sadie. Macmillan, London (1980) .

Brian Newbould. Schubert : The Music and the Man. University of California Press, Berkeley (1997) .

Leopold Nowak. Über Anton Bruckner : Gesammelte Aufsätze (1936-1984) . Musikwissenschaftlicher Verlag, Wien (1985) .

Leopold Nowak. Anton Bruckner : Musik und Leben. Rudolf Trauner Verlag, Linz (1995) .

Josef Ofner. « Franz Schubert und seine Steyrer Freunde » . In Steyr : kurzer geschichtlicher und kultureller Überblick. Wilhelm Ennsthaler, Steyr (1980) .

Erich Wolfgang Partsch. Anton Bruckner in Steyr : « Wo ich alljährlich so gerne weile » ; eine Ausstellung im Stadtpfarrhof 15. Juni - 28. Juli und 15. September - 27. Oktober 1996. Steyr : Stadtpfarramt Steyr (1996) .

Franz Xaver Pritz. Beschreibung und Geschichte der Stadt Steyr und ihrer nächsten Umgebung. Verlag Wilhelm Ennsthaler, Steyr (1837) ; reprinted (1965) .

Franz Scheder. Anton Bruckner Chronologie. 2 volumes. Hans Schneider, Tutzing (1996) .

Hans-Hubert Schönzeler. Bruckner. Grossman, New York (1970) .

Franz Schubert. « Écossaise » , D. 145/8 ; Albumblatt für Seraphine Schellmann. Faksimile nach dem Autograph in der Musiksammlung der Wiener Stadt- und Landesbibliothek. Hans Schneider, Tutzing (1990) .

Franz Schubert. Dokumente (1827-1830) . Editor Till Gerrit Waidelich, Hans Schneider, Tutzing (1993) .

Schubert-Lexikon. Editor Ernst Hilmar and Margret Jestremski. Akademische Druck- und Verlagsanstalt, Graz (1997) .

Walther Staudacher. Blick auf Steyr. Forum, Wien (1964) .

Derek Watson. Bruckner. Schirmer, New York (1975) ; reprinted (1996) .

Carl Hans Watzinger. Ihre Heimat ist Steyr : 31 Biographen von Erfindern, Dichtern, Künstlern, Historikern und anderen grossen Persönlichkeiten die Stadt Steyr. Wilhelm Ennsthaler, Steyr (1980) .

Gerhard F. Wehle. Anton Bruckner im Spiegel seiner Zeitgenossen ; sein Lebensroman in Tatsachen. Gudrun E. Schroeder

Verlag, Garmisch-Partenkirchen (1964) .

Franz Zamazal. « Oberösterreich als Schubert-Quelle : Was kannte Bruckner von Schubert ? » . Bruckner-Symposion : Bruckner - Vorbilder und Traditionen : im Rahmen des Internationalen Brucknerfestes Linz (1997) , Seiten 24-28. September 1997 : Bericht, editor Uwe Harten et al. , Seiten 117-176. Linz : Anton Bruckner Institut Linz (1999) .

## Notes

(1) Hans-Hubert Schönzeler, Bruckner, Grossman, New York (1970) , page 27.

(2) A sample of such appearances since 1970 includes :

Franz Grasberger, « Schubert und Bruckner » , in « Schubert-Kongress Wien 1978. Bericht (Graz : Akademische Druck- und Verlagsanstalt, 1979) » , page 216 who states : « Bruckners kontakte zu Steyr waren besonders eng, die Schubert-Tradition der Stadt wurde verkörpert durch Karoline Eberstaller, mit der Bruckner vierhändig spielt » ; Elisabeth Maier, « Anton Bruckners Arbeitswelt » , in Anton Bruckner Dokumente und Studien, volume 2, editor Franz Grasberger (Graz : Akademische Druck- und Verlagsanstalt, 1980) » , page 162 No. 8 ; Franz Scheder, Anton Bruckner Chronologie, 2 volumes (Tutzing : Hans Schneider, 1996) : No. 1, page 31 and No. 2, page 119 ; Erich Wolfgang Partsch, Anton Bruckner in Steyr : « Wo ich alljährlich so gerne weile » ; eine Ausstellung im Stadtpfarrhof 15. Juni - 28. Juli und 15. September - 27. Oktober 1996 (Steyr : Stadtpfarramt Steyr, 1996) , page 15 ; Derek Watson, Bruckner, New York : Schirmer, 1975, 1996) , page 7 ; Leopold Nowak, Über Anton Bruckner : Gesammelte Aufsätze 1936-1984 (Vienna : Musikwissenschaftlicher Verlag, 1985) , pages 155, 189 ; and Leopold Nowak, Anton Bruckner : Musik und Leben (Linz : Rudolf Trauner Verlag, 1995) , page 60 : « Er sollte in Steyr noch einen anderen Einfluss erfahren : den Franz Schuberts. Der Liederfürst war 1819, 1823 und 1825 in Steyr gewesen und hatte mit einer Dame namens Karoline Eberstaller auch vierhändig gespielt. » Haymo Liebisch, Anton Bruckner, einst und jetzt. 1824 bis 1896. Ein Bericht (Steyr : Ennsthaler Verlag, 1996) , pages 83-84 describes Karoline Eberstaller as a French general's daughter and emphatically places her within the Schubert and Bruckner tradition, mentioning her as the partner in 4 handed piano playing with both composers.

(3) Gabriel Engel, « Bruckner and the New Generation » , Chord and Discord : Official Journal of the Bruckner Society of America Volume 1, No. 2 (November 1932) : pages 8-11 relates in rather starry-eyed fashion the story of how Max Auer and August Göllerich met and became associated in their ongoing lifetime collaboration on the biography of Bruckner. Engel also reviews the history of works published on Bruckner, up to 1932. Göllerich had been appointed by Bruckner to be his official biographer.

(4) Rudolf Louis. Anton Bruckner, Georg Müller Verlag, München, (1905) , pages 22-23.

(5) Max Auer. Bruckner, Amalthea, Zürich (1923) . The history of this work is reported in Gabriel Engel, « Bruckner and the New Generation » , page 9.

(6) August Göllerich and Max Auer. Anton Bruckner : Ein Lebens- und Schaffensbild, 4 volumes, Gustav Bosse Verlag, Regensburg (1922-1937) ; reprinted (1974) . Auer's name appears nowhere on the title pages of the original edition of this 1st volume of the 4 volume work, in any capacity. All subsequent volumes of the work say : « von August Göllerich, nach dessen Tod ergänzt und herausgegeben von Max Auer » .

(7) Göllerich. Anton Bruckner : Ein Lebens- und Schaffensbild, pages 227-228. Göllerich relates this story in the context of the years 1843-1845.

(8) Gregor Goldbacher. « Karoline Eberstaller, die letzte Freundin Franz Schuberts » , Linzer Tages-Post, 20 February 1927, page 7 ; Gregor Goldbacher. « Von Franz Schubert bis Anton Bruckner. Die hervorragendsten Meister zweier weit auseinanderliegenden Musikepochen persönlich gekannt - Was wir von der Steyrerin Karoline Eberstaller wissen » , Oberdonau-Zeitung, 25 March 1944, page 3. Goldbacher's 1944 article is merely a re-hash of his earlier 1927 rendition of the Eberstaller - Schubert - Bruckner story.

(9) Max Auer. « Anton Bruckner und Franz Schubert » , Linzer Tages-Post, 17 June 1928, pages 1-2.

(10) The earliest version of this that is still available appears to be Max Auer : Anton Bruckner. Sein Leben und Werk. Mit 309 Notenbeispielen und 31 Abbildungen, 2nd edition, Musikwissenschaftlicher Verlag, Wien (1934) ; the Eberstaller passage is on page 42.

(11) Otto Erich Deutsch. The Schubert Reader : A Life of Franz Schubert in Letters and Documents, Norton, (New York (1947) , page 122.

(12) In 2001, [http://www.austria-tourism.at/personen/bruckner/bru5\\_e.html](http://www.austria-tourism.at/personen/bruckner/bru5_e.html)

(13) Deutsch. Schubert Reader, pages 121-125 ; Brian Newbould. Schubert : The Music and the Man, University of California Press, Berkeley (1997) , page 166.

(14) Deutsch, *ibid.* , Newbould, *ibid.*

(15) Deutsch. Schubert Reader, pages 282, 284, 286-288.

(16) Peter Clive. Schubert and His World : A Biographical Dictionary, Clarendon, Oxford (1997) , pages 175-176. For a thorough survey of the era of 4 handed piano music, see Thomas Christensen : « 4 Handed Piano Transcription and Geographies of 19th Century Musical Reception » , Journal of the American Musicological Society 52, No. 2 (Summer 1999) : pages 255-298.

(17) Franz Schubert. « Écossaise » D. 145/8 ; Albumblatt für Seraphine Schellmann. Faksimile nach dem Autograph in der Musiksammlung der Wiener Stadt- und Landesbibliothek, Hans Schneider Verlag, Tutzing (1990) ; Deutsch. Schubert Reader, pages 287-288, 316.

(18) Clive. Schubert and His World, pages 99-100 ; Deutsch. Schubert Reader, page 121.

(19) Newbould. Schubert, page 166. Deutsch is silent on this in the Schubert Reader.

(20) Eberstaller's birth and death dates 1st appear in Gregor Goldbacher, « Karoline Eberstaller, die letzte Freundin Franz Schuberts » , as 2 March 1812 - 25 March 1902. Manfred Brandl, Neue Geschichte von Steyr : vom Biedermeier bis heute, Wilhelm Ennsthaler, Steyr (1980) , page 281 states that « Caroline's » dates are « 02.03.1813 - 25.03.1903 » . This is very possibly a typographical error regarding the years. Despite this discrepancy, Brandl is the only one who notes the following : « Am 5. November 1953 beschloss der Stadtrat die Übernahme von Gräbern als Ehrengräber der Stadt : ... Karoline Eberstaller. » . However, no mention is made by Brandl of Bruckner's years in Steyr or of contact between Karoline and Bruckner.

(21) Deutsch. Schubert Reader, pages 426, 434-443.

(22) Ernst Hilmar and Margret Jestremski, editors. Schubert-Lexikon, Akademische Druck- und Verlagsanstalt, Graz (1997) , pages 445-446. The Lexikon entry cites Goldbacher as documentation.

(23) Deutsch, Schubert Reader, and Otto Erich Deutsch, Schubert ; Memoirs by His Friends, translated by Rosamond Ley and John Nowell, Macmillan, New York (1958) . An exhaustive survey in both volumes of all entries containing the names of known Steyr, Linz and other Upper-Austria residents fails to find any mention of Karoline Eberstaller excepting Deutsch's own editorial note, referenced above in Note 11. Schubert included in his letters to friends and family members mention of new babies and young children, and he inquired after their well being and sent greetings.

(24) Deutsch. Schubert Reader, page 122.

(25) Clive. Schubert and His World, pages 99-100 ; Deutsch, ibid.

(26) Clive. Schubert and His World, pages 99-100.

(27) Elisabeth Maier and Franz Zamazal. Anton Bruckner und Leopold von Zenetti, volume 3 of Anton Bruckner, Dokumente und Studien, Akademische Druck- und Verlagsanstalt, Graz (1980) .

(28) Elisabeth Maier. « Anton Bruckners Frühwerk - Einflüsse und Vorbilder » , in : Anton Bruckner und Leopold von Zenetti, Elisabeth Maier und Franz Zamazal, Akademische Druck- und Verlagsanstalt, Graz (1980) , pages 127-161.

(29) Maier. « Anton Bruckners Frühwerk » , 150, No. 34 : « Die Steyrer Familie Eberstaller hatte Verwandte in Enns, die mit Zenetti in Kontakt waren. Diesen möglichen Bezügen wird Franz Zamazal künftig gesondert nachgehen.» . By 1848, Enns had 379 residences and 3,251 inhabitants ; see Gottfried Kneifel, editor, Mein Enns : Beiträge zur Geschichte der ältesten Stadt Österreichs, Landesverlag, Linz (1988) , pages 103-104.

(30) The city of Enns has a Website at <http://www.enns.cc> on which is posted historical information about the French invasion and Napoleon's visit, see « Geschichte » ; Franz Xaver Pritz, *Beschreibung und Geschichte der Stadt Steyr und ihrer nächsten Umgebung*, Verlag Wilhelm Ennsthaler, Steyr (1837) ; reprinted (1965) , pages 356-365.

(31) Stella Musulin. *Austria : People and Landscape*, Faber and Faber, London (1971) ; Stella Musulin. *Vienna in the Age of Metternich : From Napoleon to Revolution (1805-1848)* , Faber and Faber, London (1975) ; « Die Geschichte der Stadt Steyr » , contains references to the 3 French occupations in the early 19th Century at ... <http://www.upperaustria.org/region/steyr/land/geschich.htm> ; Friedrich Max Kircheisen. *Bibliography of Napoleon : A Systematic Collection*, Low, Marston, London (1902) ; Pritz. *Beschreibung und Geschichte der Stadt Steyr*, pages 356-365.

(32) Goldbacher. « Karoline Eberstaller, die letzte Freundin Franz Schuberts » , was for a long time the only published source that gave the names of Karoline's birth parents. This now has been amended with Franz Zamazal, « Oberösterreich als Schubert-Quelle : Was kannte Bruckner von Schubert ? » in *Bruckner-Symposium : Bruckner - Vorbilder und Traditionen : im Rahmen des Internationalen Brucknerfestes (September 1997)* , pages 24-28. Bericht, editor Uwe Harten (Linz : Anton Bruckner Institut Linz, 1999) , pages 117-176.

(33) Gregor Goldbacher. « Karoline Eberstaller, die letzte Freundin Franz Schuberts » . Goldbacher's relating of Karoline's stay in Munich is difficult to credit. Zamazal. « Oberösterreich als Schubert-Quelle » , to the contrary, cites the complete absence of supporting documentation for a stay in Munich in that city's police records.

(34) After Bruckner went to Vienna, in 1868, his ascent to recognition was slow. However, Bruckner had his 1st big public success in 1884 (at age 60) , and, in the years immediately following, he was acclaimed around Europe and the United States. At his death, in 1896, Bruckner was famous ; his funeral was widely noted and well attended by other famed Viennese. Bruckner died the year before the Schubert birth Centenary but, of course, the Centenary celebration required some years of preparation including publishing a formidable collection of Schubert's compositions. There must have been some public awareness of the juxtaposition of the 2 events, in Steyr as well as in Vienna.

(35) While Schubert's posthumous fame grew slowly after Schumann's discovery and Mendelssohn's 1st performance of the Great C major Symphony (1839) , by the time of Schubert's birth Centenary, in 1897, he was widely known and admired in Classical music at home and abroad, and the devoted Vienna public awaited the Centenary celebration, as did the publics in the rest of Austria. By the early 1880's, Schubert was widely known to the international music public. By the early 1890's, Schubert was an acknowledged Master and a great name.

(36) Gregor Goldbacher, 1927 and 1944. Goldbacher mentions the Steyr Museum portrait of Karoline. Zamazal, « Oberösterreich als Schubert-Quelle » , reproduces photographs of the portrait, said to be painted in the year of Karoline's death.

(37) To the sources cited above may be added Maurice J. E. Brown. *Schubert : A Critical Biography*, Macmillan, London

(1958) , pages 166, 169, 172 ; Newbould. Schubert, page 212 ; Elizabeth Norman McKay. Franz Schubert : A Biography, Clarendon, Oxford (1996) , page 226 for Schubert. Bruckner's life, studies, and works, including his years in Upper-Austria, are well documented by the Anton Bruckner Institut Linz (ABIL) . Listed among ABIL's « Publikationsreihen - Weitere Projekte » is Erich Wolfgang Partsch. « Anton Bruckner in Steyr » , under « Weitere Projekte » at « Kommission für Musikforschung » - <http://www.oeaw.ac.at/mufo/Abil.html> .

(38) In Wilhelm Ennsthaler, Steyr, ein Bildwerk, mit 73 Bilder, Ennsthaler Verlag, Steyr (1966) , not a single reference is made to Karoline nor is any photograph devoted to her while Bruckner's 1898 monument by noted sculptor Viktor Tilgner is shown. The only reference to Schubert is in describing Michaël Vogel as Lieder singer and Schubert interpreter ; Vogl's memorial tablet in Steyr is noted.

(39) The text of Spängler's 1928 dedicatory speech appears in Zamazal, « Oberösterreich als Schubert-Quelle » , pages 170-172.

(40) Elisabeth Maier. Anton Bruckner. Stationen eines Leben, Landesverlag, Linz (1996) , page 38.

(41) Zamazal. « Oberösterreich als Schubert-Quelle » , page 170, No. 182.

(42) Zamazal. « Oberösterreich als Schubert-Quelle » , page 170, No. 187.

(43) In addition to Zamazal, « Oberösterreich als Schubert-Quelle » , included in the report on the Bruckner-Symposium of 1997, both cited above, there also is Uwe Harten, editor, Anton Bruckner : Ein Handbuch (Anton Bruckner Institut Linz) , Residenz Verlag, Salzburg (1996) ; see especially page 139.

(44) Zamazal. « Oberösterreich als Schubert-Quelle » .

(45) Most recently, Professor Crawford Howie of the University of Manchester, in his Anton Bruckner : A Documentary Biography, volume I, Edwin Mellen Press, Lewiston, N.Y. (2002) , page 24, No. 51, has inserted a cautionary note regarding the use of the Eberstaller myth. In a personal communication to me, in October 2003, Professor Howie said further :

« Franz Zamazal, who has access to all sorts of archival material, has more or less proved beyond reasonable doubt that Bruckner and Eberstaller didn't meet in the 1840's. There is, of course, the possibility that they met in the 1890's, but I don't think that they would have played Schubert piano duets ! »

...

Steyr est une ville située dans le nord de l'Autriche. D'un passé glorieux qui lui valut de donner son nom à la Styrie et de rivaliser avec Vienne, Steyr a conservé son rôle de métropole économique. À l'écart de la ville ancienne, qui a sauvegardé tout son caractère, se sont développés les faubourgs industriels animés par des entreprises de renommée

internationale comme « BMW », « MAN » et « SKF » .

Depuis le XIV<sup>e</sup> siècle, la ville est connue comme centre métallurgique en utilisant les gisements de fer de la Styrie et l'eau de ses rivières, et était réputé pour ses armuriers.

Au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, des milliers de mousquets, de pistolets et de carabines y étaient produits annuellement pour les besoins de l'armée impériale des Habsbourg.

Localisée en Haute-Autriche à la frontière avec la Basse-Autriche, Steyr est située au confluent de la Steyr et de l'Enns dans la région des Préalpes.

Steyr est divisée en 8 « communes cadastrales » (« Katastralgemeinden ») : « Christkindl » (la plus connue, avec son pèlerinage) , « Föhrensbacherl » , « Gleink » , « Hinterberg » , « Jägerberg » , « Sarning » , « Stein » et « Steyr » .

En 600 avant Jésus-Christ, les Celtes ont peuplé la région et ils ont extrait pour la 1<sup>re</sup> fois le fer de la montagne. Le nom de Steyr vient du celtique et désigne la rivière du même nom.

Puis, les Romains ont utilisé le fer pour produire des armes.

Au VI<sup>e</sup> siècle, cette région a été peuplée par des tribus bavaroises. Plus tard, elle a fait partie du district du monastère de Kremsmünster, fondé par le duc de Bavière en 777. Pour se défendre contre les Hongrois, les comtes de Wels-Lambach ont bâti, en 900, 2 châteaux forts.

En 1055, les Otakar, venant du Chiemgau, ont recueilli l'héritage de ces comtes. Grâce à des héritages et à des mariages intelligents, les Otakar ont pu notablement agrandir leurs propriétés en Styrie. En 1180, le dernier Otakar a été nommé comme duc par l'Empereur Frédéric Barberousse. 6 ans plus tard, le duc, malade et sans enfants, lègue Steyr aux seigneurs de Babenberg. Steyr perdit de son importance comme siège ducal, mais elle est devenue une ville importante pour l'industrie du fer au nord des Alpes.

Après la mort du dernier Babenberg en 1246, des temps durs ont commencé pour Steyr. À cause de la paix d'Ofen, Steyr a été séparée de sa région (la Styrie) et de sa base économique, la montagne de minerai sous les Habsbourgeois en 1254.

Le 23 août 1287, les habitants de Steyr ont récupéré leurs anciens droits de commerce et de transformation du fer.

Le commerce avec Venise était alors très important. Steyr était une des 9 villes allemandes qui possédait un comptoir de commerce propre à Venise.

Au XV<sup>e</sup> siècle, la ville atteignit son apogée économique. À cette époque, Steyr était, après Vienne, la ville la plus

fortunée et distinguée d'Autriche.

Les doctrines de Martin Luther, propagées en 1525, ont été favorablement accueillies par les habitants de Steyr. Au début de la Contre-Réforme, il n'y avait que 18 familles catholiques.

Au même siècle, on a noté pour la 1re fois le déclin du commerce du fer. Pour arrêter cette évolution négative, on a fondé la compagnie du commerce du fer en 1583.

Mais l'éclatement de la guerre de Trente Ans, la Contre-Réforme, la grande guerre des paysans de Haute-Autriche et l'expulsion des protestants en 1625 ont mené à la décadence économique de Steyr.

Au temps du Baroque, après les invasions turques, Steyr revit un nouvel apogée.

Le 29 août 1727, Steyr a été éprouvée par un incendie catastrophique qui a détruit une grande partie de la cité.

Le 25 décembre 1800, y est signé l'armistice de Steyr entre l'archiduc Jean et le général Moreau mettant fin aux hostilités dans le Saint-Empire.

De 1942 à 1945 la commune de Münchenholz était le lieu du camp de concentration de Steyr-Münchenholz. Les détenus devaient travailler dans la production des armements et ils devaient construire des rues et des abris anti-aériens.

BMW : moteurs S.A.R.L.

CNH Autriche S.A.R.L. : production des tracteurs Steyr.

GFM Steyr S.A.R.L. : machines pour la forge.

MAN véhicules utilitaires, Autriche : camions.

Steyr : moteurs S.A.R.L.

...

La place principale est considérée comme une des plus belles d'Autriche. On y trouve des bâtiments de diverses époques. L'Hôtel-de-ville, chef-d'œuvre du style Rococo autrichien, construit entre 1765 et 1778 ; la « Bummerlhaus », symbole de la ville, bâtiment gothique du XIIIe siècle ; la « Sternhaus », Baroque tardif ; la « Meditzhaus », façade Baroque avec cour de style Renaissance.

Le quai de l'Enns, avec ses maisons Baroques parfaitement conservées.

La Pharmacie du Lion, maison Baroque.

La « Wasserturm » construite en 1572. La tour fut raccourcie d'un tiers en 1909, car elle penchait dangereusement.

L'église Saint-Michel de style Baroque, construite entre 1635 et 1677.

La « Dunklhof », maison du XVe siècle, partie la plus ancienne d'un complexe de bâtiments abritant l'administration judiciaire locale. Cour à arcades du XVIe siècle.

La fontaine rouge doit son nom à son toit aujourd'hui disparu. Une statue de la Vierge du XVIIIe siècle se trouve au centre.

Le quartier industriel du XIXe siècle classé monument historique, des industries artisanales d'y trouvaient déjà au XIIe siècle.

Le Musée du monde du travail se trouve dans un ensemble d'usines du XIXe siècle.

Le château Lamberg mentionné pour la 1re fois en l'an 980. Seul le beffroi reste des fortifications originales. En 1727, il fut entièrement détruit par un incendie, et reconstruit en château de style Baroque. Statues en pierre de sable dans la cour. La porte Gothique dans la vieille ville menant au château est décorée d'une fresque représentant les empereurs Frédéric III et Maximilien Ier, dont on dit qu'ils sont les fondateurs de la ville.

L'église paroissiale construite entre 1443 et 1522 sur les fondations d'une église Romane, elle est dédiée aux Saints Égyde et Coloman. À la suite d'un incendie, la tour de 80 mètres de haut fut reconstruite en style néo-Gothique entre 1885 et 1889.

Le « Innerberger Stadel » construit en 1612 pour entreposer des céréales. Il abrite aujourd'hui le Musée municipal.

L'église Sainte-Marie reconstruite dans un style Baroque au milieu du XVIIe siècle après la dégradation du couvent dominicain du XVe siècle lors d'inondations et d'incendies. Sur le parvis se trouvent 2 petites chapelles représentant le Christ au Mont des Oliviers, et la Crucifixion.

L'église de pèlerinage « Christkindl » à 3 kilomètres du centre-ville. Sa construction date de 1708.

...

« Steyr » était un important groupe industriel autrichien multi-activités dans le domaine mécanique et tous engins. La « Steyr Daimler Puch » produit depuis 1865 des armes et des véhicules réputés mondialement pour leur qualités. Au début des années 1900, la Société a été scindée par activités spécifiques et ont été créées les sociétés :

« Steyr » , spécialisée dans les tracteurs agricoles.

« Steyr Mannlicher » , spécialisée dans les armes de chasse et de guerre.

« Steyr-Puch » , spécialisée dans la construction automobile.

Peu avant le tournant du XIXe siècle, Mannlicher créa, avec l'aide du nouveau directeur de l'OEWG Otto Schönauer, un nouveau fusil à verrou, appelé à devenir l'une des carabines de chasse les plus réussies. Alliant précision, longévité, robustesse, maniabilité et fiabilité, plus une ligne harmonieuse, la « Mannlicher Schönauer Stutzen 1903 » (carabine à fût long) se vendit très bien mondialement jusqu'en 1970. Les pistolets « Mannlicher 1905 » et « Steyr M.1912 » marquèrent l'histoire technique des pistolets semi-automatiques.

En 1912 et 1914, devant l'augmentation des ventes, une nouvelle usine plus grande et plus moderne fut érigée à Steyr (l'ancienne usine se transformant en musée) . Ainsi, au début de la Première Guerre mondiale, la production journalière d'armes atteignait 4,000 et le nombre de travailleurs s'élevait à plus de 15,000. S'étaient ajoutées en plus la fabrication de bicyclettes et de moteurs d'avion.

En vertu du Traité de Saint-Germain-en-Laye datant de 1919, la firme remplaça momentanément la production d'armes par celles d'automobiles et de camions, évitant ainsi la banqueroute. Dans les années 1930, la fabrication armurière redémarra en coopération avec la société suisse « Waffenfabrik Solothurn AG » , puis pour le compte du 3e « Reich » après 1938. Cependant, en 1945, la fabrication d'armes fut à nouveau stoppée.

L'histoire de Steyr-Puch comme constructeur automobile remonte à 1907, date à laquelle FIAT Auto créa, avec Steyr une filiale Austro-FIAT pour construire, dans l'usine de Floridsdorf (Vienne) , des modèles FIAT : automobiles et camions, sous licence.

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, le constructeur autrichien Steyr-Puch est à nouveau à la recherche d'un partenaire pour construire un véhicule fiable, qui soit adapté au pays et qui résiste au climat. Un accord de coopération est alors signé avec FIAT Auto pour la construction, sous licence de la Fiat 1100 à partir de 1948.

### Max von Oberleithner

The composer Max von Oberleithner (1868-1935) was the son of a wealthy industrialist in Mähren. He graduated in music from the Vienna University, then, in 1890 he became a private student of Bruckner on the recommendation of the conductor and composer Felix Mottl. They became close, and, in 1892, Bruckner dedicated his last great choral work, « Psalm 150 » , to his pupil. Oberleithner's book entitled « Meine Erinnerungen an Anton Bruckner » is a particularly rich source of information about the composer. The following passage occurs in a chapter with the self-explanatory title : « Episodes from Bruckner's life, as he himself told them » ; it is not, therefore, a primary recollection of the younger Bruckner, rather a memory of a recollection. The material it contains is, however,

sufficiently interesting to justify its inclusion, here.

Anton Bruckner was 13 years old when his father died. When one of the priests at the Monastery of Saint-Florian asked him what he would like to be, he replied : « What my father was. » .

As a result, he was trained as a teacher at the monastery's expense. At that time, this was a hard career, wretchedly paid, and perpetually subordinate to the clergy. His 1st post was as « assistant teacher » in Windhaag and, later, he moved to Kronstorf, for a salary of 20 florins a year.

It was while he was in Kronstorf that he fell in love with the sister of the parish priest. This was the only time a woman returned his feelings, for his later inamoratas were all « Salsen » (« trollops » : Bruckner's own description) . She still wrote to him when he found a better position at Saint-Florian, asking if it was all over between them. She got married later, when Bruckner was cathedral organist in Linz, and died shortly after giving birth.

In spite of all trials and tribulations, Bruckner managed to obtain a post as organist at Saint-Florian, though his musical education was no more than was normal for a trainee teacher and, as an organist, he was actually self-taught. His 1st musical impressions (hearing Franz Schubert Lieder at the monastery, and the playing of the organist Anton Kattinger) fired his enthusiasm so strongly that he was able, through unparalleled diligence, to make the transition from teacher to musician.

As a musician, Bruckner made sure he always honoured Saint-Cecilia's Day. Especially, in 1852 : « I made a colossal idiot of myself then. » The drink was punch and, in proposing a toast to the Saint, Bruckner held forth on her life and works without knowing much about either. But, on the way home, he lost the key to the great organ, and he was to play the next morning at 7 o'clock. How could he find it again ? There was nothing for it but to get the boys up early and set them looking ; fortunately, they found the missing key with time to spare.

Bruckner seems to have spent rather more time in lively company in those early days. As he himself told me : « The Prelate (Michaël) Arneht used to like me a lot, but he changed his tune. » He once said that if the visits to the tavern didn't stop soon, he would have Bruckner and the organ thrown-out. « It struck me that if the Herr Prelate had thrown both me and the organ out together, things would have been all right. I wrote a cantata for the Herr Prelate's Name-Day and he arranged for me to get 30 florins holiday money in return. But I wasn't able to thank him ; he never let me. »

(Max von Oberleithner. « My memories of Anton Bruckner » , pages 72-74.)

### Matthias Leutgäb

At the time he wrote this reminiscence, Matthias Leutgäb was a head Master in the town of Enns, about 5 miles east of Saint-Florian. He was a friend of Leopold von Zenetti, who taught Bruckner, from 1843 to 1846, and encouraged him to compose : the results included a Mass in F for Maundy-Thursdays and several shorter liturgical works. Leutgäb

was present at Bruckner's audition for the position of organist at Linz cathedral, in November 1855. Bruckner applied for this post when it fell vacant after the death of the previous organist, Wenzel Pranghofer. To those who knew him, Bruckner would have been the obvious successor to Pranghofer ; but it seems he had to be virtually bullied into going to Linz, on the day of the audition, and, on arriving, he needed further gentle coercion from his teacher, Johann Nepomuk August von Dürnberger, to take part in the examination. Once he did, though, the outcome was obvious.

Some time has elapsed since I was in contact with Bruckner. At the beginning of the 1850's, he was an assistant teacher at Kronstorf. He undertook a course in harmony, and his work was judged « good » , but he studied very diligently and, in time, achieved complete Mastery. His 1st instrument was a so-called spinet : a rectangular box, finely strung, that could be set down on a table. In later years, he wanted to buy the spinet back, but it had vanished without trace, for when Bruckner moved on, the spinet ended-up in the loft. There, it was exposed to the elements, fell apart, and the school Master's children took the strings one by one when they needed some wire.

« Herr » Leopold von Zenetti, a fine organist and composer, played an important part in Bruckner's education. He supported Bruckner by giving him proper work, excellent church music and practical advice. Later, when Bruckner was appointed Court Organist, he remembered Zenetti with gratitude. Whenever he stayed at Saint-Florian, he would pay a visit to Enns and spend a few convivial hours with his old teacher. It was during these visits that I got to know him better. After the death of the Linz organist Pranghofer, he held the post provisionally - I was, then, still at my studies. When the auditions for the post were held there were 5 (sic) candidates. They were heard, one afternoon, in the old cathedral. The only people present were the members of the committee and the applicants. Each player was given a fugue theme, on which he had to improvise. One of them was handed a theme in the minor key, but he handed it back because it was beyond him. Bruckner listened eagerly. He was the last to play. Before he did so, Professor Dürnberger called softly to us in the church : « Listen to this, now we'll hear the real thing. » .

Bruckner performed his task with highest Mastery, especially in his varied use of the organ stops and, with this, his appointment was assured. His achievements in Linz are well-known. I should only add that, during a conference of local teachers, he delighted us in church with his playing. Later on, I was a regular guest at Saint-Florian on holy days and attended his organ recitals ; in later years, these became more obscure because of his growing absorption in the music of Richard Wagner. He was a diligent worker and a hearty eater. His appetite was well-catered for by the monks. His favourite dish was strudel and, for his sake, it often appeared on the table. At Saint-Florian, everyone went to their rooms after the evening meal ; but Bruckner would go and spend a few hours at the « Gasthaus » (Inn) , drinking rough cider with his old friends.

(Franz Gräflinger, « Bruckner » , pages 91-92.)

...

**4 avril 1843** : The conductor Hans Richter is born in Győr, Hungary (then, part of the Austrian Empire) .

The 30 year old Richard Wagner produces « Die fliegende Holländer » in Dresden, but it is not as successful as «

Rienzi » had been the year before, despite its higher-quality. In « Holländer » , Wagner is beginning to move away from the concept of Opera as a series of separate « numbers » . He is also appointed joint- « Kapellmeister » at the Dresden Court.

Johannes Brahms's piano teacher, Otto Cossel takes him to Eduard Marxsen, the best teacher in Hamburg, to discourage Brahms's parents from succumbing to an offer to take the 10 year old boy to America, as a prodigy. Marxsen tries to focus on the piano, but Brahms insists on learning composition and progresses rapidly.

Franz Liszt ends his stormy relationship with Marie d'Agoult.

In Paris, Guillaume Triébert produces his « Système 4 » oboe (which continues to be made into the 1920's) . Also, in Paris, « Conservatoire » clarinet professor Hyacinthe Klosé publishes his « Celebrated Method for the Clarinet » , illustrating the superiority of fingering of the « Böhm clarinet » which he had developed with instrument-maker Louis Auguste Buffet.

In England, the 27 year old Ada Lovelace, in her extensive additional notes to « Sketch of the Analytical Engine » (her translation of Luigi Federico Menabrea's description of Charles Babbage's invention) includes an algorithm to calculate Bernoulli numbers on the machine. This particular procedure was probably actually written by Babbage, but contains an important correction by Lovelace ; at any rate, her contribution leads to her being acclaimed in the 1950's as the « 1st computer programmer » .

The 34 year old Felix Mendelssohn founds the Leipzig Conservatory.

The 21 year old Joachim Raff becomes friends with the young composer and Zürich « Kapellmeister » Franz Abt, who encourages him to send some of his earliest piano pieces to Felix Mendelssohn, in Leipzig. Mendelssohn recommends them to his publisher, Breitkopf & Härtel, who publish several of them.

## WAB 59

**19 septembre 1843 : WAB 59** - « An dem Feste » (à la fête) , cantate profane festive (20 mesures) en ré bémol majeur pour chœur d'hommes à 4 voix a cappella (TTBB) . La plus ancienne composition pour chœur d'hommes de Bruckner à avoir survécu. Composée à Kronstorf sur des paroles du théologien Josef (Ritter) von Peßler dans le cadre de l'anniversaire de naissance du pasteur Alois Knauer célébrée le 19 septembre 1843 en l'église paroissiale Sainte-Marie (Notre-Dame) de Enns (« Stadtpfarrkirche Sankt-Marien ») . Ré-éditée en compagnie du « Festlied » (**WAB 67**) et du « Tafellied » (**WAB 86**) .

At the Festival : Male choir a cappella in D-flat major (16 bars, the last 4 repeated, originally 5 stanzas) , **WAB 59**, Volume XXIII/2 No. I.

Among the acquaintances Anton Bruckner made in Enns, while receiving lessons from professor Leopold von Zenetti,

was the parish priest Joseph von Pessler, for whose birthday he wrote his earliest surviving chorus, « An dem Feste » , to words by the Kronstorf priest Alois Knauer.

Theodor Helm drew attention to the « unpretentious but successful choral writing of the 19 year old Upper-Austrian school assistant who, at that time, had certainly no inkling that he would become one of the greatest Masters of the Symphony and church music » .

The unaccompanied male-voice piece (1st performed on 19 September 1843) is of particular interest because, 50 years later, Bruckner made some corrections, added dynamic markings, and had new words provided by Karl Ptak. The most striking alterations occur in the cadential bars in which a semi-tone shift in the harmony gives added spice to an otherwise unpretentious perfect cadence. With its new title, « Tafellied » , it was performed by the « Wiener Akademischer Gesangverein » , in March 1893, and was reviewed favourably in the « Deutsche Zeitung » and the « Deutsches Volksblatt » .

G/A (August Göllerich / Max Auer) : I (1922) , pages 229-239.

7438, Alfred Zehelein, Anton Böhm & Sohn, Augsburg / Vienne (1930) , un arrangement pour chœur mixte en ré majeur; avec un nouveau texte de Alfred Zehelein.

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXIII/2, Musikwissenschaftlicher Verlag, édition Angela Pachovsky - Anton Reinhaller, Vienne (2001) ; « Weltliche Chorwerke » , pages 1-2.

Bruckner prendra part activement à la vie musicale de Enns par des récitals d'orgue et des concerts de musique de chambre.

L'église paroissiale Sainte-Marie de Enns (aussi appelée église Notre-Dame) sur la Wiener Straße (4 A ; 4470) , l'une des plus anciennes églises paroissiales fondées par un ordre mendiant en Autriche, a été construite en 1276 pour les Franciscains, appelés encore les Frères Mineurs. Ceci explique sa très grande sobriété à l'exception des clés de voûte du collatéral superbement sculptées. Juste à côté, la « Wallseerkapelle » , aux colonnes et nervures d'une majestueuse finesse, rappelle l'existence de la puissante famille des Walsee, venue en Autriche avec les Habsbourg.

Enns est située sur le site d'un ancien camp militaire Romain. La cité de « Lauriacum » qui s'y développa plus tard fut assez importante pour devenir la capitale de la province Romaine de Norique. La ville reçut le titre de cité Romaine en l'an 212 sous le règne de l'Empereur Caracalla. C'est là que Saint-Florian, le patron de la Haute-Autriche, subit le martyre sous Dioclétien. Ses fortifications bien conservées, ses églises et les imposantes maisons bourgeoises de la vieille ville, qui ont toutes un noyau Gothique et souvent des cours à arcades, en sont le témoignage. Au milieu de la grand-place, se dresse le monument le plus emblématique de la ville : un beffroi en 4 étages, haut de 60 mètres, construit de 1564 à 1568 sous l'Empereur Maximilien II d'Autriche. Tout en haut, on jouit d'un magnifique panorama qui, par beau temps, s'étend jusqu'aux Préalpes.

## WAB 67

**19 septembre 1843 : WAB 67** - « Festlied » , chant festif en ré majeur pour chœur d'hommes à 4 voix a cappella (TTBB) . Composé sur le texte « Freudig laßt das Lied erschallen » (faites résonner joyeusement la chanson) de Ludwig Carl Kraus. Créé le 19 septembre pour célébrer l'anniversaire de naissance du curé de l'église paroissiale de Enns, Josef Ritter von Preßler. Transcription du « An dem Feste » (**WAB 59**) .

1<sup>re</sup> édition : 6962, Anton Böhm & Sohn, Augsburg / Vienne (1928) .

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXIII/2, Musikwissenschaftlicher Verlag, édition Angela Pachovsky - Anton Reinhaller, Vienne (2001) ; « Weltliche Chorwerke » .

## WAB 86

**19 septembre 1843 : WAB 86** - « Tafellied » , chanson de table (16 mesures) en ré bémol majeur pour chœur d'hommes à 4 voix a cappella (TTBB) . Composé à Kronstorf sur 3 des 5 versets du texte allemand « Durch des Saales bunte Scheiben fällt das Licht allmächtig ein » (la lumière vive vient à l'Esprit tout-puissant par tranches multicolores) de Karl Ptak.

Ré-édition du « An dem Feste » (**WAB 59**) avec des corrections comme des précisions au niveau de la dynamique et la réduction du nombre de versets, passant de 5 à 3.

L'œuvre sera donnée le 19 septembre dans la maison du pasteur de l'église paroissiale Sainte-Marie de Enns (Stadtpfarrkirche Sankt-Marien) , le théologien Josef (Ritter) von Peßler. La version révisée de 1893 sera donnée en concert à Vienne, le 11 mars, par l'Akademischer Gesangverein.

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXIII/2, Musikwissenschaftlicher Verlag, édition Angela Pachovsky - Anton Reinhaller, Vienne (2001) ; « Weltliche Chorwerke » , pages 172-173.

Durch des Saales bunte Scheiben  
Fällt das Licht allmächtig ein,  
Bringt zu unsrem frohen Treiben  
Erst den vollen Glorienschein.  
Weiht dem Licht die erste Spende,  
Aller Segen kommt vom Licht.  
Steht zum Licht bis an das Ende,  
Wo im Aug' kein Strahl mehr bricht.

Lichtesritter, Geistesretter  
Hat noch keine Nacht bedroht.

Licht zerreißt die finstern Wetter,  
Licht ist stärker als der Tod.  
Sprengt die Haft der blonden Garbe,  
Die man froh der Ceres bringt.  
Leiht dem Kranz die Pracht der Farbe,  
Den ins Haar die Kunst sich schlingt.

Grüßt das Licht in holden Augen,  
Grüßt es jubelnd im Pokal !  
Glücklich, deren Herzen saugen,  
Blumen gleich, der Schönheit Strahl.  
Selig, die nach Wahrheit ringen,  
Mag sie schweben himmelweit !  
Heil dem Genius, der die Schwingen  
Regt zum Flug durch alle Zeit.

#### WAB 4

**1843-1844 : WAB 4** - « Asperges » , antienne en fa majeur, dans le mode Éolien, pour chœur mixte à 4 voix a cappella (SATB) et orgue. Composée à Kronstorf.

Le moment de la composition demeure incertain. Pour Max Auer : 1856-1860. Pour Herbe Berger : 1868. Pour Leopold Nowak : 1843-1844.

L'idée que l'accompagnement à l'orgue est de Bruckner reste aussi à clarifier. Quant à eux, Hans Bauerfeind et Leopold Nowak proposent une version uniquement « a cappella » .

G/A (August Göllerich / Max Auer) : III/2 (1930) , pages 140-141.

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI, n° 4, édition Hans Bauernfeind - Leopold Nowak (1984) (2001) , page 16.

« Asperges me » est le nom d'une antienne grégorienne. La 1re partie de cette antienne est le verset 9 du « Psaume 51 » . La 2e partie est le verset 3 de ce même Psaume.

Elle est chantée chaque dimanche, au tout début de la forme extraordinaire du rite romain de la Messe de l'Église catholique Romaine, hors temps pascal. Cette antienne est aussi chantée dans la forme ordinaire du rite romain.

Asperges me, Domine, hyssopo, et mundabor : lavabis me, et super nivem dealbabor. Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam Tuam.

Ces 2 phrases sont suivies d'un « Gloria patri » , puis la 1re phrase est chantée une seconde fois.

...

« Asperges me » (Thou wilt sprinkle me) , **WAB 4**, is a sacred Motet composed by Anton Bruckner. It is a setting of the Latin « Asperges me » , the antiphon used for the celebration of « Asperges » .

In 1843-1844, Bruckner composed this 1st setting of « Asperges me » during his stay in Kronstorf. It is not known when it was performed at that time. The work, the original manuscript of which is lost, exists as a transcription by Arthur Bauer.

The Motet was 1st published in Band III/II, pages 140-141 of the Göllerich / Auer biography. It is put in Band XXI/4 of the « Gesamtausgabe » .

The work is a setting of 32 bars in F major of the « Asperges me » for mixed choir a cappella.

According to the Catholic practice, the incipit (« Asperges me ») is not composed and has to be intoned by the priest, in Gregorian mode, before the choir is going on. The score is in 2 parts :

Part 1 (7 bars) begins with « Domine, hysopo » and ends with « dealbabor » .

Part 2 (18 bars) begins with the remaining of the text, and follows by the doxology (« Gloria Patri ») and the repeat in unison of the incipit. Thereafter, part 1 has is repeated da capo. Alike the contemporaneous « Kronstorfer-Messe » , the 2nd part of the score contains modulations without use of pivot chord.

### **WAB 3**

The 2 « Asperges me » (Thou wilt sprinkle me) , **WAB 3**, are sacred Motets composed by Anton Bruckner. They are settings of the Latin « Asperges me » , the antiphon used for the celebration of « Asperges » .

In 1844-1845, Bruckner composed this 2nd setting of « Asperges me » during his stay in Kronstorf. The 2 Motets were 1st published in Band II/2, pages 67-76, of the August Göllerich and Max Auer biography. It is put in Band XXI/6 of the « Gesamtausgabe » .

During his stay in Kronstorf, Bruckner composed these 2 settings of the « Asperges me » for mixed choir and organ (1844-1845) . As for the former « Asperges me » , the incipit (« Asperges me ») is not composed and has to be intoned by the priest in Gregorian mode before the choir is going on. It is the 1st composition, at the end of which Bruckner has put his signature : « Anton Bruckner m.p.ria. / Comp. »

## WAB 3/1

**1843-1845** : WAB 3/1 - « Asperges me » (Asperges moi) n° 1, antienne, dans le mode Éolien, pour chœur mixte à 4 voix (SATB) et orgue. Composée à Kronstorf pour le dimanche qui inaugure le temps liturgique de la Septuagésime.

The work, a setting of 58 bars in Aeolian mode, was composed for the « Asperges » of Septuagesima Sunday till the 4th Sunday of Lent.

The score is in 3 parts :

Part 1 (19 bars) , wich begins with « Domine, hysopo » and ends with « dealbabor » , is in fugato.

Part 2 (25 bars) , which follows with the remaining of the text and the doxology till (« Spiritui Sancto ») , is sung in unison with organ accompaniment.

Part 3 (14 bars) , which begins in canon, goes on till the end of the doxology.

Asperges me, Domine, hysoppo, et mundabor :

Lavabis me, et super nivem dealbabor.

Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam.

Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto.

Sicut erat in principio, et nunc et semper,

Et in saecula saeculorum. Amen.

G/A (August Göllerich / Max Auer) : II/2 (1928) , pages 67-76.

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/1, édition Hans Bauernfeind - Leopold Nowak (1984) (2001) , pages 24-31.

Le temps liturgique de la Septuagésime (latin : Septuagesimus, 70e) introduit, dans le calendrier liturgique catholique de la forme extra-ordinaire du rite romain, une période d'environ 70 jours précédant Pâques (en fait, 9 semaines, soit 63 jours) . Il succède au temps liturgique de Noël (les dimanches après l'Épiphanie) , et précède le Carême.

Ce temps liturgique, d'une durée totale de 3 semaines, est ouvert par le dimanche de la Septuagésime, 9e dimanche avant Pâques, suivi des dimanches de la Sexagésime et de la Quinquagésime (encore nommé dimanche gras) . L'entrée dans le Carême, avec la Quadragésime, 1er dimanche de Carême, ferme cette période.

Symboliquement, ces « 70 » jours correspondent aux 70 ans de la captivité de Babylone. En effet, dans le symbolisme biblique et liturgique, Babylone représente la cité terrestre corrompue, qui s'oppose à Jérusalem, la cité de Dieu. La captivité de Babylone symbolise donc le temps des épreuves, des difficultés, de la lutte contre la tentation et le péché.

Le temps de la Septuagésime, introduction au Carême, fait donc méditer les chrétiens sur la lutte du Christ contre Satan pendant sa vie publique, sur la mission de l'Église dans le monde, et sur leur propre condition de pécheurs.

Le temps de la Septuagésime est caractérisé par des vêtements liturgiques violets, et par la suppression lors des Messes des chants du Gloria ainsi que de l'Alléluia.

Durant la période de 1843 à 1845, Bruckner visite le village de Steyr à plusieurs reprises.

## WAB 21

**1843-1845 : WAB 21** - « Libera me » (délivre-moi) n° 1 en fa majeur pour chœur mixte à 4 voix a cappella (SATB) et orgue. Composé à Kronstorf.

G/A (August Göllerich / Max Auer) : I (1922) , pages 243-248.

Édition Anton Böhm & Sohn ; arrangement pour chœur mixte a cappella (SATB) d'Alfred Zehelein (1929) .

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/1, édition Hans Bauernfeind - Leopold Nowak (1984) (2001) , pages 12-15.

« Libera me » (Deliver me) , **WAB 21**, is the 1st of 2 settings of the absolute « Libera me » , composed by Anton Bruckner around 1843.

Bruckner composed the Motet during his stay in Kronstorf. The original manuscript is lost, but there are 2 good copies, 1 made by Max Auer (Kronstorf, 1903) . The Motet was 1st published in Band I, pages 243-248 of the Göllerich / Auer biography. It is put in Band XXI/3 of the « Gesamtausgabe » .

The work is scored in F major for mixed choir and organ. In this youth work, 2 parts of the responsory are not included : the 2nd « Quando caeli movendi sunt et terra » and the 2nd « Dum veneris iudicare saeculum per ignem » .

Libera me, Domine, de morte aeterna  
In die illa tremenda :  
Quando caeli movendi sunt et terra :  
Dum veneris iudicare saeculum per ignem.

Tremens factus sum ego, et timeo dum discussio venerit,  
Atque ventura illa. Dies illa, dies irae,  
Calamitatis et miseriae, dies magna et amara valde.

Requiem aeternam dona eis Domine :  
Et lux perpetua luceat eis.

...

Délivre-moi, Seigneur, de la mort éternelle, en ce jour redoutable :  
où le ciel et la terre seront ébranlés, quand tu viendras éprouver le monde par le feu.  
Voici que je tremble et que j'ai peur, devant le jugement qui approche, et la colère qui doit venir.  
Ce jour-là doit être jour de colère, jour de calamité et de misère, jour mémorable et très amer  
donne-leur le repos éternel, Seigneur, et que la lumière brille à jamais sur eux.

...

De la période 1843-1846, on retrouve 2 Messes :

#### **WAB 140**

**1845-1846 : WAB 140** - Esquisse de 17 mesures du Kyrie de la « Missa pro Quadragesima » (ohne Gloria und Credo)  
, Messe pour le 1er dimanche du Carême (sans Gloria, ni Credo) en sol mineur pour chœur mixte à 4 voix (SATB) , 3  
trombones et orgue. Composée à Saint-Florian.

G/A (August Göllerich / Max Auer) : II/2, 1928, pages 84-85 ; fac-similé du document autographe.

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/1, édition Hans Bauernfeind -  
Leopold Nowak (1984) (2001) , page 172.

À Kronstorf, Bruckner se sentait comme au ciel, comme il le confessa lui-même durant les dernières années de sa vie.  
L'implication des citoyens dans la vie culturelle va déclencher chez lui une poussée créatrice accompagnée d'un  
assouplissement de la forme. Bruckner faisait usage de musiciens locaux expérimentés, à raison de 3 fois par semaine.  
Depuis son nouveau logis, il se rendait régulièrement à Saint-Florian, où le professeur Hans Schläger lui enseignait  
l'écriture polyphonique pour chœur mixte et chœur d'hommes. Le 14 juin 1913, une plaque commémorative, offerte  
par les « Amis de Bruckner » , fut installée sur l'édifice pour rappeler le passage de l'instituteur adjoint. Le 9  
septembre 1989, un petit musée a été inauguré dans l'enceinte de l'ancienne école. On peut y visiter la chambre  
privée d'Anton Bruckner mesurant pas plus de 6 mètres carrés.

Hans Schläger (1820-1885) , who was a choir boy at Saint-Florian monastery, from 1832, took the teacher training  
course in Linz, from 1836 to 1838, and preceded Bruckner as assistant teacher at Saint-Florian, wrote many pieces for  
the medium. He studied under Gottfried Preyer at the Vienna Conservatory, from 1845 to 1847, and was later  
appointed conductor of the « Wiener Männergesangverein » (1854-1861) ; and director of music at Salzburg Cathedral

and « Mozarteum » (1861-1867) .

Saint-Florian held fond memories for Bruckner and he was now able to resume his strong connections with the town and abbey. He was introduced to the distinctive sound of the male-voice quartet by Hans Schläger. Bruckner formed his own male-voice quartet in Kronstorf and sang 1st bass.

**1845** : Un proche de Bruckner lui rendit visite à Kronstorf. Il a joué pour la circonstance de l'orgue à l'église - ou du clavicorde en classe - terminant, comme à l'habitude, avec une fugue reprenant le thème folklorique initial. Les 2 hommes visitèrent la ferme familiale du voisin où ils furent reçus chaleureusement. Bruckner se mit alors à jouer sur leur piano.

### Joseph Leopold von Zenetti

**1843 à 1855** : Alors qu'il occupait le poste de Kronstorf, Bruckner devint l'élève du cultivé compositeur Leopold von Zenetti (1805-1892) , organiste, chef de chœur et Maître de chapelle de l'église paroissiale du bourg de Enns. Il s'y rendait à pied (à raison de 3 fois par semaine jusqu'en 1845 puis, moins fréquemment, jusqu'en 1855) pour découvrir les bases du chant choral et étudier la théorie musicale (harmonie et basse chiffrée) ; le développement pratique n'était pas la grande priorité. Zenetti lui inculqua quand même une connaissance plus poussée de la technique des instruments à clavier et l'initia plus avant à la science de la composition, en particulier par l'étude approfondie de la basse continue du Clavier bien tempéré et des œuvres pour orgue de Jean-Sébastien Bach. De plus, Zenetti lui fit connaître tant la musique de l'école Classique viennoise que celle du Romantisme naissant.

La bibliothèque musicale de Zenetti présente un intérêt considérable pour Bruckner. Devenu professeur d'harmonie et de contrepoint à l'académie de Vienne, Bruckner continue de lui demander conseil. La relation entre l'élève et l'enseignant s'est transformée en une amitié durable, et, chaque fois que Bruckner se trouve en Haute-Autriche, « il venait à Enns pour lui rendre visite afin de s'entretenir cordialement avec son Maître pendant quelques heures. » D'ailleurs, Bruckner a activement participé à la vie musicale de Enns par des concerts d'église et des concerts de musique de chambre.

Le compositeur autrichien Joseph Leopold von Zenetti est né à Enns le 15 novembre 1805. Il fut organiste et Maître de chapelle de l'église paroissiale d'Enns, en Haute-Autriche, pendant plus de 63 ans. Il meurt le 12 octobre 1892, à l'âge de 86 ans. Il est inhumé au cimetière d'Enns-Lorch.

Compositeur longtemps oublié, ce sont les biographes d'Anton Bruckner dont il a été un des Maîtres, qui ont fait renaître l'intérêt porté à Leopold von Zenetti. Celui-ci est né dans la maison du sacristain à Enns. Sa jeunesse est marquée par l'occupation française et par les événements turbulents en Haute-Autriche à l'époque. Il accède jeune à la musique grâce à son père bassiste, l'organiste et les « Thurnermeistern » dont les compétences instrumentales sont appréciées tant à l'église que lors des représentations musicale de la ville. Pendant ses études à Linz, il joue dans l'Orchestre de la « Gesellschaft der Musikfreunde in Linz » . De retour à Enns, où il demeure au 5, place de l'Église (« Kirchplatz ») , Zenetti prend les fonctions d'organiste et de sacristain et s'implique pleinement dans la vie liturgique

et musicale de sa ville natale. Une plaque commémorative, offerte par le club Rotary local, orne aujourd'hui le bâtiment.

Elisabeth von Zenetti était une parente éloignée du compositeur autrichien Leopold von Zenetti.

L'attention tardive portée à Zenetti explique aussi le sort dévolu à son œuvre et à sa bibliothèque musicale. Le nombre de compositions formellement attribuées à Zenetti se réduit à une Messe Pastorale (1851) , une Messe Festive pour chœur d'hommes a cappella écrite en 1883 pour l'inauguration du pavillon de l' « Ennser Männergesangverein ' Concordia ' » de même qu'un trio pour violon, alto et violoncelle datant de 1882.

Cependant, de nombreux manuscrits non signés peuvent lui être attribués : partitions d'orchestre, musique vocale, mélodies, Messes, Vêpres, « Requiem » , musique instrumentale. L'essentiel de sa bibliothèque musicale est perdu ou est disséminé dans diverses collections (dont la Bibliothèque nationale autrichienne, le musée de la ville d'Enns, le musée de l'église d'Enns, les archives musicales de la ville de Linz) . L'ensemble de ce corpus, qui n'existe souvent que sous forme de parties isolées, donne une bonne vision du travail de ce compositeur, enseignant, organiste et Maître de chapelle de la seconde moitié du XIXe siècle.

Museum Lauriacum Enns : A-4470 Enns, Hauptplatz 19 - [www.museum-lauriacum.at](http://www.museum-lauriacum.at)

Musique de chambre :

Terzetto pour violon, alto et violoncelle (1882) .

Musique religieuse :

« Pastoralmesse » en do majeur pour chœur, solistes, orchestre et orgue (1851) .

Kyrie ; Gloria ; Credo ; Sanctus ; Benedictus ; Agnus Dei ; Dona nobis (identique au Kyrie) .

« Festmesse » en si bémol pour chœur d'hommes a cappella composée en 1883 pour l'inauguration du pavillon du « Ennser Männergesangverein ' Concordia ' » .

Le professeur Zenetti a souvent fait porter l'attention de l'élève Bruckner sur le traité du compositeur et pédagogue allemand, Daniel Gottlob Türk, intitulé « Kurze Anweisung zum Generalbassspielen and Von den wichtigsten Pflichten eines Organisten » (Sur le rôle de l'organiste dans le culte) .

...

The Austrian composer Joseph Leopold von Zenetti was born on 15 November 1805 in the sexton's house in Enns, Upper-Austria, and died on 12 October 1892. He was the organist and choir Master of the parish church in Enns for

63 years.

Biographers of Anton Bruckner recently revived interest in one of his Masters, the long forgotten Leopold von Zenetti. His youth was marked by the French occupation and by the turbulent events in Upper-Austria at the time. Zenetti had early access to music through his father who served as a bassist, the local organist and the « Thurnermeister » whose instrumental skills were appreciated in the church and for musical representations. During his studies in Linz, he played in the Orchestra of the « Gesellschaft der Musikfreunde » in Linz. He later became the organist and sacristan in Enns, where he lived at « Kirchenplatz Nummer 5 ». Zenetti was actively involved in the liturgical and musical life of his home-town.

Anton Bruckner was born near Enns and worked in Kronstorf and Saint-Florian. Between 1843 and 1845, he was the pupil of Leopold von Zenetti in Enns. He visited his Master up to 3 times a week to study Figured Bass using « The Well-Tempered Clavier » by Johann Sebastian Bach. Bruckner continued to work with Zenetti until 1855. Zenetti's music library was of considerable interest to Bruckner. Zenetti taught him the music of the 1st Viennese School as well as that of the emerging Romantic style.

Even after he became Professor of harmony and counterpoint at the University of Music in Vienna, Bruckner continued to seek advice from Zenetti. The student-teacher relationship had become a lasting friendship, and every time Bruckner was in Upper-Austria, « he came to Enns to visit, to speak cordially with his Master during a few hours » .

Late attention to Zenetti also explains the fate of his work. The number of compositions formally attributed to Zenetti is small : the « Pastoralmesse » in C for choir, soloists, orchestra and organ (1851) ; the « Festmesse » in B-flat for man choir a cappella (written in 1883 for the inauguration of the pavilion of the « Ennser Männergesangverein ' Concordia ' ») and the Terzetto for violon, viola and cello (1882) .

However, many unsigned manuscripts can be attributed to Zenetti : orchestral scores, vocal-music, songs, masses, Vespers, « Requiems » and instrumental music. The bulk of his music library is lost or is scattered in various collections (including the Austrian National Library, the Museum of the city of Enns, the Museum of the Church of Enns, the musical archives of the city of Linz) . This corpus, which is often limited to isolated parts, gives a good view of the work of this composer, teacher, organist and choirmaster of the 2nd half of the 19th Century.

### Daniel Gottlob Türk

Le compositeur, organiste, et professeur de musique, l'allemand Daniel Gottlob Türk, se situe dans la période dite « Classique » . Né à Claßnitz, en Saxe, le 10 août 1750, Türk a étudié le violon avec son père Daniel « sénior » , puis il a étudié l'orgue avec Gottfried August Homilius (qui fut l'élève de Johann Sebastian Bach) à l'école de Dresde.

Plus tard, pendant 2 ans, avec il étudia aux côtés de Johann Adam Hiller à l'Université de Leipzig. Pendant 3 mois, Daniel Gottlob Türk a pris des leçons de clavier de Johann Wilhelm Hässler. C'est Hiller qui a recommandé Türk pour son 1er poste professionnel à l'Université Martin-Luther, à Halle, en Allemagne. Plus tard, en 1779, Türk est devenu

directeur de la musique à l'Université de Halle et a occupé le poste de professeur de théorie musicale et d'acoustique à l'Université en 1809. Türk était un enseignant doué, qui a eu comme élèves Hermann Uber et Karl Traugott Zeuner. Du temps où il était à Halle, Türk a publié son traité « Kurze Anweisung zum Generalbassspielen and Von den wichtigsten Pflichten eines Organisten » (Sur le rôle de l'organiste dans le culte) qui est toujours republié. Türk est décédé à Halle, le 26 août 1813.

De nombreuses danses et menuets pour le piano de Türk sont toujours populaires aujourd'hui. Sa plus notable contribution à la musique Classique est le « Klavierschule » , une méthode pour le piano.

Ses œuvres théoriques et didactiques sont :

Von den wichtigsten Pflichten eines Organisten (Leipzig und Halle, 1787. Nouvelle édition par Naue, 1838.)

Klavierschule, avec des remarques critiques. (Leipzig, 1789.)

Kurze Anweisung zum Generalbaßspielen. (Leipzig, 1791. 5e édition par Naue, 1841.)

Anleitung zu Temperaturberechnungen. (Leipzig 1806. Ré-impression en 1808.)

...

The notable composer, organist, and music professor of the Classical Period Daniel Gottlob Türk was born on 10 August 1750 in Claußnitz, Saxony, and died on 26 August 1813.

Türk studied organ under his father and later under Johann Adam Hiller. It was Hiller who recommended Türk for his 1st professional position at Halle University, in Halle (Germany) . On April 18, 1779, Halle University granted Türk's request to begin lecturing on music theory, making him the University's « Director of Music » . This appointment made Türk the 2nd University music director in Germany. While at Halle, Türk published his treatise « On the Role of the Organist in Worship » which is still occasionally reprinted.

Several of Türk's dances and minuets for the piano are still popular today. He wrote 18 Sonatas. His most notable contribution to the Classical music canon is the « Klavierschule » , a teaching guide for the keyboard.

In 1783, he married Johanna Dorothea Raisin Schimmelpfennig, by whom he had 2 children. He was a member of the Halle Masonic Lodge, « One of the three swords » , along with Carle Löwe. In 1813, Türk fell ill and died from a severe liver disease.

Türk was 1st taught how to play by his father, and later studied with Gottfried August Homilius, in Dresden, who was a pupil of Johann Sebastian Bach. Türk was a gifted teacher in his own right, with students such as Hermann Uber, Karl Traugott Zeuner, Johann Friedrich Naue, and Carl Löwe.

...

Today, Türk remains best-known for his extensive and extremely detailed musical treatise, « Klavierschule » (1789) , one of the most important sources for keyboard performance practice of the late- 18th Century. He is also well-known among piano teachers as the composer of a collection of useful keyboard miniatures, the « Kleine Handstücke für angehende Klavierspieler » , which systematically prepare beginning students for the many challenges of more advanced repertoire.

Türk's musical training, which he received as a teenager in Dresden from Gottfried August Homilius, a former student of Johann Sebastian Bach, thoroughly prepared him for the varied musical roles, which he had to adopt throughout his professional life. When he became a student at the University of Leipzig, in the early 1770's, the keyboard virtuoso, Johann Wilhelm Hässler, introduced him to Emmanuel Bach's « Versuch über die wahre Art das Klavier zu spielen » (1753) and also to his keyboard Sonatas. Shortly afterwards, Türk, under the supervision of his mentor and friend Johann Adam Hiller, began to compose his 1st 2 collections of Sonatas.

...

Daniel Gottlob Türk (geboren 10. August 1750 in Claußnitz bei Chemnitz ; gestorben 26. August 1813 in Halle) war ein deutscher Organist, Musiktheoretiker und Komponist.

Daniel Gottlob Türk wurde als Sohn des Gräfllich-schönburgischen Musicus instrumentalis Daniel Türk geboren. Der Vater war im Hauptberuf Strumpfwirker und arbeitete gelegentlich als Schreiber der Bergwerksbehörde. Er erteilte dem kleinen Gottlob den ersten Geigenunterricht und führte diesen an die Musik heran, die sein Lebensinhalt werden sollte.

Als Schüler der Dresdner Kreuzschule wurde der Kantor und Bach-Schüler Gottfried August Homilius sein musikalischer Mentor. Von 1772 an studierte er zwei Jahre an der Universität Leipzig, wo er vom Thomaskantor Johann Adam Hiller stark gefördert und beeinflusst wurde. Er führte ihn in die Musik des Barock (vor allem Händel) ein und legte durch seine hervorragende theoretische und praktische Arbeit als Musikpädagoge die Grundlagen für Türks spätere Erfolge.

Über drei Monate erhielt er von Johann Wilhelm Häßler Klavierunterricht. Dank Hillers Empfehlung erhielt Türk 1774 das Kantorat an der Ulrichskirche in Halle und die damit verbundene Stelle als Musiklehrer am Lutherischen Gymnasium.

Auf seinen eigenen Antrag vom 18. April 1779 erhielt er das Recht, an der hallischen Friedrichs-Universität Vorlesungen über die Theorie der Musik und die musikalische Satzkunst abzuhalten. Mit dieser ehrenvollen Berufung war für Halle gleichzeitig die erstmalige Verleihung des Titels « Universitäts-Musikdirektor » verknüpft. Türk war der zweite Universitäts-Musikdirektor, der je in Deutschland ernannt wurde. Zu seinen Schülern dort gehörte und andere der Zelter-Schüler Johann Friedrich Naue.

Türk bildete aus der Studentengemeinde ein akademisches Collegium musicum. Er betreute musikalisch alle Universitätsveranstaltungen und hatte Studenten und Professoren als ständigen Hörerstamm. Als er mit seiner Konzerttätigkeit begann, gab es in Halle bereits ein Collegium musicum, das der Universitätsmusicus, der Flötenspieler Johann Christoph Gottfried Weinmann leitete. Die anfängliche Konkurrenz verwandelte sich bald in eine enge Zusammenarbeit, als Weinmann im Jahr 1782 Türks Stellvertreter im vereinigten Collegium musicum wurde.

Im Jahr 1783 heiratete er Johanna Dorothea Rosine Schimmelpfennig, mit der er zwei Kinder zeugte. Die musikalisch begabte Tochter wirkte bereits in jungen Jahren als Konzertpianistin. 1787 wurde Türk Organist an der Frauenkirche in Halle.

Die Ehrendoktorwürde der Philosophischen Fakultät wurde ihm 1808 verliehen. Zeitgleich wurde er von der Universität zum Professor der Musik befördert. Nach dem Tod seiner Frau übernahm er 1808 die Leitung des Stadsingechores. Von 1810 an unterrichtete er den hochtalentierten Carl Löwe. Türk erkrankte 1813 an einem schweren Leberleiden, an dessen Folgen er kurz darauf verstarb.

Besondere Verdienste erwarb sich Türk um die Wiederbelebung der Musik Georg Friedrich Händels. Bis zu seinem Tod schrieb er 18 Klaviersonaten und mehrere Lieder. Er war Mitglied der Hallenser Freimaurerloge « Zu den drei Degen » .

Seine theoretischen und didaktischen Werke sind :

Von den wichtigsten Pflichten eines Organisten (Leipzig und Halle, 1787 ; neue Ausgabe von Naue, 1838) .

Klavierschule, mit kritischen Anmerkungen (Leipzig, 1789) .

Kurze Anweisung zum Generalbaßspielen (Leipzig, 1791 ; 5. Auflage von Naue, 1841) .

Anleitung zu Temperaturberechnungen (Leipzig, 1806, 1808 gedruckt) .

**AB 38 : 1844**

**26 février 1844** : The 24 year old Franz von Suppé premieres his incidental music to the play « Ein Morgen, ein Mittag und ein Abend in Wien » (Morning, Noon and Night in Vienna) .

The 35 year old Felix Mendelssohn completes his Violin Concerto in E minor, Opus 64, on which he has been working since 1838.

In Paris, instrument-makers Louis Auguste Buffet and Hyacinthe Klosé patent their « Böhm system » clarinet. Buffet also invents, this time with actual advice from Böhm himself, the « Böhm oboe » , a louder and more powerful instrument which, in contrast to his clarinet, will never become very popular.

The 22 year old Joachim Raff, bolstered by the good review of his Opuses 2 to 6 in Robert Schumann's « Neue Zeitschrift für Musik » which predicts « a future for the composer » , quits his teaching job and moves to Zürich to become a full-time composer. He lives in poverty for the next year.

## WAB 146

**Janvier 1844 : WAB 146** - « Kronstorfer-Messe » , Messe brève (kyrie, sanctus, benedictus, agnus dei) en ré mineur pour chœur mixte à 4 voix a cappella (SATB) , à l'occasion du Carême et du Jeudi-Saint. Composée à Kronstorf. Dédiée au pasteur de l'église paroissiale, Alois Knauer. L'œuvre porte aussi le nom de « Messe ohne Gloria und Credo » (Messe sans Gloria, ni Credo) . Nous savons aujourd'hui, du reste, que le Credo ne fut jamais composé.

Durée approximative : 5 minutes.

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/1, édition Leopold Nowak - Hans Bauernfeind (1984) (2001) , pages 167-171.

...

**WAB 146** (1843-1844) : « Kronstorfer-Messe » (« Messe ohne Gloria und Credo ») ; « Choral-Messe » (Working-Day Mass) in D minor for the Lent period (a « Missa brevis » without « Gloria » and « Credo ») for mixed choir (SATB) a capella. Composed in Kronstorf. The work survived only in a fragmentary state. The manuscript has 2 blank pages with an autograph indication that they were to contain a « Credo » . Alike the contemporaneous « Asperges me » in F major (**WAB 4**) , the « Agnus Dei » contains audacious modulations without use of pivot chord. The simple note-against-note harmonies display the boldness of Bruckner's early work (1843-1844) , which he developed during his years of study in Kronstorf. Total duration : about 5 minutes.

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : XXI, No. 41 (Hans Bauernfeind - Leopold Nowak, 1984) .

## WAB 9

**4 avril 1844 : WAB 9** : « Landmesse für den Gründonnerstag » , « Choralmesse für den Gründonnerstag » ou « Gründonnerstagsmesse » , Messe brève (graduel) à l'occasion du Jeudi-Saint en fa majeur pour chœur mixte à 4 voix a cappella (SATB) . Composée à Kronstorf, et probablement crée le 4 avril 1844. Écrite avec le graduel « Christus factus est » (le Christ s'est fait pour nous obéissant) n° 1 et l'offertoire « Dexterâ Domini » .

Durée approximative : 10 minutes.

...

Offertoire « Dexter Domini » :

G/A (August Göllerich / Max Auer) : I (1922) , pages 264-266.

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/1, édition Hans Bauernfeind - Leopold Nowak (1984) (2001) , pages 19-20.

...

Messe brève :

G/A (August Göllerich / Max Auer) : I (1922) , pages 258-274.

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/1, édition Hans Bauernfeind - Leopold Nowak (1984) (2001) , pages 17-23.

L'ordre des sections va comme suit : graduel, credo, offertoire, sanctus, benedictus, agnus dei. Il semble que le kyrie et le gloria ont été malheureusement perdus.

Selon Cornelis Van Zwol, le terme « Chorale Messe » se retrouve sur le manuscrit original : Choral à 4 voix, sans Kyrie ni Gloria, pour le Jeudi-Saint / AMDG / Anton Bruckner m.p.

Selon la biographie d'August Göllerich et de Max Auer, l'œuvre fut ré-imprimée avec l'inscription : Choral à 4 voix avec simple accompagnement.

Il existe un arrangement de Joseph Messner, datant de 1941, qui intègre un Kyrie et un Gloria aux sections originales existantes (credo, sanctus, benedictus, agnus dei) accompagnés par un orgue ad libitum. La partition musicale originale du graduel et de l'offertoire est manquante.

G/A (August Göllerich / Max Auer) : I (1922) , pages 258-260.

Ire édition : 7611, A. M. Müller, édition Anton Böhm & Sohn, Augsburg / Vienne (1931) .

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/1, édition Hans Bauernfeind - Leopold Nowak (1984) (2001) , page 17.

Christus factus est pro nobis obediens usque ad mortem, mortem autem cusis.  
Propter quod et Deus exaltavit illum et dedit illi nomen, quod est super omne nomen.

...

Anton Bruckner composed the « Messe für den Gründonnerstag » (Mass for Maundy-Thursday) , a « Choral-Messe » in F major (**WAB 9**) for mixed choir a cappella, in 1844, during his stay in Kronstorf. The 4th of April is the alleged date of the 1st performance. Bruckner dedicated the work A.M.D.G. The work is put in Band XXI/5 of the « Gesamtausgabe » .

This « Missa brevis » exhibits as the previous « Kronstorfer-Messe » relationships to Palestrina's style. It contained originally no « Kyrie » or « Gloria » , but included the Gradual « Christus factus est » and the Offertory « Dexteram Domini proper » for the feast.

The text « Dexteram Domini » is derived from « Psalm 117 » in the « Vulgata » (Psalms 118:16–17) .

Dexteram Domini fecit virtutem,  
Dexteram Domini exaltavit me.  
Non moriar, sed vivam, et narrabo opera Domini.

The right-hand of the Lord hath wrought strength ;  
The right-hand of the Lord has exalted me.  
I shall not die, but live, and declare the works of the Lord.

As also in the following « Missa solemnis » , Mass No. 1 and Mass No. 2, the 1st verse of the « Credo » is not composed and has to be intoned by the priest in Gregorian mode before the choir is going on. Only the 1st part of the « Credo » is composed, until « descendit de caelis » . The « Sanctus » is a slightly modified version of the « Sanctus » of the « Kronstorfer-Messe » .

The extra fugated « Kyrie » and « Gloria » , which were composed in 1845, have been lost.

To make the « Messe für den Gründonnerstag » usable for Eucharist celebration, Joseph Messner revised, in 1941, the existing movements, and created a « Kyrie » and a « Gloria » , by using elements of the Gradual and the Offertory, and organ accompaniment ad libitum.

...

**WAB 9** (1844) : « Landmesse für den Gründonnerstag » (« Christus factus est » No. 1) ; « Choral-Messe » (« Missa brevis ») in F major for choir composed in Kronstorf (for Maundy-Thursday) . Contained originally no « Kyrie » or « Gloria » but included the graduale « Christus factus est » and the offertorium « Dexteram Domini » proper for the Feast. As also in the following « Missa solemnis » , Mass No. 1 and Mass No. 2, the 1st verse of the « Credo » is not composed and has to be intoned by the priest in Gregorian mode before the choir is going on. Only the 1st part of the « Credo » is composed, until « descendit de caelis » . The « Sanctus » is a modified version of the « Sanctus » of the « Kronstorfer-Messe » . The extra fugated « Kyrie » and « Gloria » , which were composed in 1845, have been

lost. Total duration : about 10 minutes.

To make this Mass usable for Eucharist celebration, Joseph Messner revised, in 1941, the existing movements and created a « Kyrie » and a « Gloria » , by using elements of the Gradual and the Offertory, and organ accompaniment ad libitum.

...

Lors de ses visites ultérieures à Kronstorf, Anton Bruckner a eu l'occasion de toucher l'orgue de l'église paroissiale (du facteur Matthäus Mauracher) datant de 1879.

**24 mai 1844** : In America, Samuel Morse has been working since 1832 on his telegraph machine. He sends a message (« What hath God wrought ») from Washington D.C. to a receiver 37 miles away, in Baltimore, thus, beginning the modern age of electric-powered tele-communications.

### **WAB 132**

**Vers 1844 (peut-être 1858) : WAB 132** - « Litanei » , litanies pour chœur mixte à 4 voix a cappella (SATB) et ensemble de cuivres (perdues) .

### **WAB 134**

**Vers 1844 : WAB 134** - « Salve Maria » (Salut Marie) , hymne Marial (perdu) .

### **WAB 43**

**1844-1845 : WAB 43** - « Tantum ergo Sacramentum » (un si auguste sacrement) , hymne en la majeur pour chœur mixte à 4 voix a cappella (SATB) et orgue. Livret : Saint-Thomas d'Aquin (entre 1225-1274) . Une adaptation du « Tantum ergo » : strophes 5 et 6. La numérotation **WAB** ne respecte pas la chronologie originale des œuvres. Composé à Kronstorf ou Saint-Florian.

G/A (August Göllerich / Max Auer) : II/2 (1928) , pages 116-118.

D 8154/III, édition Ludwig Döblinger, Vienne (1947) .

Le 20e des « Zwanzig ' Tantum ergo ' von Haydn bis Bruckner, Österreichischer Kirchenmusik » volume III/3, pages 20-22 ; partition pour orgue, édition Louis Dité.

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/1, édition Hans Bauernfeind - Leopold Nowak (1984) (2001) , pages 34-36.

...

The Motet « Tantum ergo » (Let us raise) , **WAB 43**, is the 2nd of 8 settings of the hymn « Tantum ergo » composed by Anton Bruckner in the fall of 1845, at the end of his stay in Kronstorf, or in 1846, at the beginning of his stay in Saint-Florian Abbey. The work of 36 bar in A major is scored for SATB choir and organ. The original manuscript, on which the Chorale « Dir, Herr, dir will ich mich ergeben » is also found, is stored in the archive of the abbey. 2 copies of the manuscript are also stored in the « Österreichische Nationalbibliothek » .

The Motet was 1st published in Band II/2, pages 116-118 of the Göllicher / Auer biography. The full version is put in Band XXI/8 of the « Gesamtausgabe » .

Josef Anton Pfeiffer, the organist of Seitenstetten Abbey, to whom Bruckner gave the composition for critical analysis, found Bruckner « ein ächtes musikalisches Genie » (a real musical genius) .

### AB 39 : 1845

In 1845, Anton Bruckner passed his examination, permitting him to take elementary school jobs as a full-fledged teacher, and he was hired to teach at Saint-Florian, where he spent the next decade (and whither he often returned when the pressures became too much) . Gradually, his reputation as a composer and virtuoso organist spread beyond the walls, and he received occasional commissions, which his detractors argued interfered with what he was being paid for. Nevertheless, Bruckner was happy with his work, his creation, and his continuing studies, except for a persistent sense of loneliness. He desperately wanted to marry, and he fell passionately in love with the head Master's teenage daughter, who rejected him. This was a pattern that pursued him all his life infatuations with and rejection by girls (usually in their late-teens) , the torment surely aggravated by Bruckner's high-minded espousal of extra-marital chastity.

...

Richard Wagner, aged 32, completes and produces his Opera « Tannhäuser » , and begins composing « Lohengrin » . He also jots down the 1st ideas for his later music-drama « Die Meistersinger von Nürnberg » , to which he will not return for 15 years.

Robert Schumann, aged 35, completes his Piano Concerto in A minor.

The 26 year old Franz von Suppé becomes « Kappellmeister » at the « Theater an der Wien » , for the next 17 years.

In Paris, Adolphe Sax and his band, populated with the whole family of saxophones, win a competition against the French Army Band, and the latter from then on include saxophones in their instrumentation.

### Saint-Florian performances of musical works copied by Bruckner

**26 octobre 1845** (« Feria XXIV » de la Pentecôte) : Georg Reutter's Gradual, « Deus salvator » .

**1er novembre 1845** (Fête de la Toussaint) : Michæl Haydn's Offertory, « Temete Dominum » .

**22 novembre 1845** (Fête de Saint-Cécile de Rome) : Ignaz Umlauff's Offertory, « Jubilate Deo » .

**30 novembre 1845** (1re semaine de l'Avent) : Antonio Caldara's Gradual and Offertory, « Ostende - In te Domine » .

**21 décembre 1845** (4e semaine de l'Avent) : Antonio Caldara's Gradual and Offertory, « Benedictus - Ave Maria » .

**25 décembre 1845** (Fête de la Nativité) : Franz-Josef Aumann's « Responsorien ad Nativitatem » (?) .

**25 décembre 1845** (Fête de la Nativité) : Wolfgang Amadeus Mozart's « Te Deum » in C minor (KV 141) (66b) .

**26 décembre 1845** (Saint-Étienne) : Franz-Josef Haydn's Mass No. 6 in G major, « Missa Sancti Nicholai » (Hob.XXII:6) .

**31 décembre 1845** : Johann Georg Albrechtsberger's « Missa solemnis » .

**31 décembre 1845** : Carl Nefischer's Offertory, « Protege Domine » .

**31 décembre 1845** : Michæl Haydn's « Te Deum » in C major (MH 415) .

...

**À partir de 1845** : Bruckner va passer les jours de fête populaire au village de Steyr.

**1845** : Création d'un quatuor vocal masculin par Bruckner dans le village de Kronstorf.

Durant la période 1845-1855, Anton Bruckner composera plusieurs œuvres dont 2 « Requiem » .

### WAB 133

**Mars 1845** : **WAB 133** - « Requiem » pour chœur d'hommes à 4 voix (TTBB) a cappella et orgue. Dédié à son ami Johann Nepomuk Deschl, instituteur au village de « Kirchberg in Tirol » . Création au mois de mars à l'église paroissiale Saint-Ulrich avec Bruckner à l'orgue. Aussi, exécutions les 11 mars 1852 et 4 avril 1854. La partition est aujourd'hui perdue.

## Église paroissiale Saint-Ulrich

Kirchplatz 1, A-6365 Kirchberg in Tirol.

Der erste Bau eines Gotteshauses erfolgte in Kirchberg schon im 13. Jahrhundert im romanischen Stil. Im 15. Jahrhundert wurde eine neue Kirche im gotischen Stil errichtet. Im 18. Jahrhundert gestaltete man das Gotteshaus um und das Kircheninnere wurde völlig barockisiert. 1977-1980 renovierte und vergrößerte man die Kirchberger Kirche nach Plänen des weltbekannten Tiroler Architekten Professor Clemens Holzmeister. An der Außenwand des Turmes befindet sich ein großes Madonnenbild des Kirchberger Kirchenmalers Michael Lackner.

Zu der Kirche gibt es eine nette Sage : Die Kirche sollte ursprünglich im Ort erbaut werden, dort wo heute das Kaufhaus Bechlschmied steht. Bevor das Dach mit Holzschindeln gedeckt wurde, haben Tauben diese Schindeln auf den Berg (der jetzige Standort der Kirche) gebracht. Die Kirchberger sahen darin ein Zeichen Gottes und erbauten die Kirche an der jetzigen Stelle.

...

1333 wird urkundlich erstmals von einem « Pfarrvolk » in Sperten gesprochen. In einer anderen Urkunde wird Sperten unter dem « Chirchberg » erwähnt, was darauf schließen lässt, daß die Pfarre Kirchberg bereits vor dieser Zeit bestand.

Der auf dem Kirchberg gelegenen Kirche Sankt Michael wurde 1426 ein weiterer Patron, der « Heilig Ulrich » hinzugefügt. Wahrscheinlich beruhte dieser Bau auf einer Kapelle des 8. oder 9. Jahrhunderts. 1511 wurde die Kirche im gotischen Stil neu errichtet und 1736 von Jakob Singer barockisiert. 1977 bis 78 wurde die Kirche nach Plänen von Clemens Holzmeister erweitert.

Die Wallfahrtskirche zu « Unserer lieben Frau und Stankt Anna » am Eingang des Sperten Tales wurde 1768 anstelle einer Kapelle errichtet. Aufgrund verschiedener Bräuche, die noch im 19. Jahrhundert belegt sind, kann von einer vorchristlichen Kultstätte an diesem Ort ausgegangen werden. So wurde zum Beispiel eine glücksbringende Maus gefüttert.

...

Die Pfarrkirche Kirchberg ist die römisch-katholische Pfarrkirche des Ortes Kirchberg in Tirol. Sie ist dem Heilig Ulrich von Augsburg geweiht und steht am Rande einer Terrasse auf 827 Meter Seehöhe. Sie war der Mutterpfarre Brixen im Thale zugeordnet und gehört heute zu dessen Dekanat.

Älteste Spuren für die Besiedlung Kirchbergs gehen in die vorgeschichtliche Zeit zurück, nämlich in die jüngere Bronzezeit (1100-900 vor Christus) . Um die Mitte des 6. Jahrhundert begann die Landnahme durch die Baiern.

Im Jahre 902 schenkte der königliche Ministeriale Radolt das Prichsental mit Sperten oder Kirchberg den Bischöfen von

Regensburg, die es durch Vögte verwalten ließen. 1241 wird Sperten als Bezeichnung des Dorfes unter dem « Chirchberg » erstmals genannt. 1333 wird von der « Gemeinschaft vom Pfarrvolk von Sperten » gesprochen. 1377 verpfändete Bischof Konrad VI. von Haimberg das Brixental mit Kirchberg an Bischof Friedrich von Chiemsee. 1380 verkaufte der es gegen Zahlung von 18.000 ungarischen Gulden mit dem Vorbehalt eines Rückkaufes und 1385 gegen eine Zahlung von weiteren 8.000 ungarischen Gulden für immer an den Erzbischof von Salzburg. 1816 wurde die Vereinigung des Brixentales beschlossen und damit wurde auch Kirchberg in Tirol ein Teil Salzburgs.

Die « Kirche am Berg » , nach der Kirchberg seit dem 14. Jahrhundert heißt, sollte der Ortsüberlieferung zufolge ursprünglich im Ort erbaut werden. Bevor jedoch das Dach mit Holzschindeln gedeckt wurde, hätten Tauben diese Schindeln auf den Berg getragen. Die Kirchberger hätten darin ein Zeichen von Gott gesehen und daraufhin die Kirche an der heutigen Stelle oberhalb der Siedlung erbaut. Patrozinium war bis 1426 Sankt Michaël, heute ist die Pfarrkirche dem Heilig Ulrich von Augsburg geweiht.

Im 15. Jahrhundert wurde eine neue Kirche im gotischen Stil errichtet. Im 18. Jahrhundert gestaltete man das Gotteshaus um und das Kircheninnere wurde von Kassian Singer (1712-1759) barockisiert. 1977-1980 renovierte und vergrößerte man die Kirchberger Kirche nach Plänen des Tiroler Architekten Clemens Holzmeister. An der Außenwand des Turmes befindet sich ein großes Madonnenbild des Kirchberger Kirchenmalers Michaël Lackner.

#### Liste der Pfarrer von Kirchberg in Tirol

Leonhard Schiegl zu Itter (1493-1540) .

Walthauser (1540-1546) .

Christian Gauser oder Ganser, Vikar (1546-1553) .

Wolfgang Rosenthal (?) (1553-1558) .

Johann Baptist Pricati Expositus (1575-1577) .

Georg Michaël May oder Wey (1580-1590) .

Georg Schächtl (1591-1613) .

Georg Mohi oder May - wahrscheinlich identisch mit dem Vorvorigen (1613-1620) (?) .

Kaspar Kreuzmann Augustiner (1623-1624) .

Johann Ascher (1624-1625) .

Georg Hauser oder Hausner, Priester, Kooperator (1625) .

Johann Hueber (1625-1629) .

Johann Harschlin auch Härschle (1630-1634) .

Johann Zenger (1634-1635) .

Johann Christof Laurus Cooperator (1635-1637) .

Nikolaus Gambl (1637-1639) .

Johann Baptist Piaz (1639-1641) .

Johann Maylander (1642-1643) .

Jakob Grimm (1643-1645) .

Johann Agricola (1645) .

Michl Rueff Magister philosophie (1645-1647) .

Michaël Eschelperger (1647-1652) .

Jakob Treue (1652-1664) .

Georg Holzinger (1664) .

Andreas Nikolaus Stier (1664) .

Karl Waginger Magister philosophie, Priester (1665-1674) .

Christoph Auzetmüller Frühmesser, Vikar (1674-1699) .

Matthäus Hegele Cooperator, Vikar (1699-1701) .

Georg Friedrich Freiherr von Gabelhoven Vikar, Pfarrer (1701-1712) .

Jakob Sigmund Hartmann Cooperator, Vikar (1712-1714) .

Dominikus Unterrainer Kooperator, Vikar (1714-1743) .

Christoph Graber Kooperator, Vikar (1745-1755) .

Markus Anton Seisl Frühmesser, Vikar (1755-1761) .

Simon Pachler Cooperator, Vikar (1761-1778) .

Johann Nepomuk Haas Kooperator, Vikar (1779-1787) .

Josef Ortner Frühmesser (1787-1794) .

Johann Evangelist Schmid Doktor, Pfarrer (1794-1795) .

Johann Florian Feller Frühmesser, Vikar, Priester (1795-1814) .

Ignaz Andreas Schlager Vikar, Pfarrer (1814-1816) .

Karl Schaffner Kanonnikus (1816-1818) .

Josef Heinrich von Glaufen Doktor der Philosophie, Vikar, Ex-Conventuale (1818-1824) .

Matthäus Oppacher Expositus (1824-1836) .

Johann Anton Zimmermann Coadjutor, Cooperator, Vikar (1836-1847) .

Josef Ruprecht Coadjutor, Kooperator, Dekan (1847-1862) .

Johann Weber (1862-1866) .

Martin Birgmann (1866-1877) .

Johann Rabenegger (1877-1883) .

Peter Trenner (1883-1896) .

Georg Lechner (1896-1911) .

Johann Nepomuk Schludermann (1911-1915) .

Alois Katheiningner (1915-1932) .

Johann Josef Schernthaner (1932-1960) .

### Kirchberg in Tirol

Les plus anciennes traces de peuplement à Kirchberg (dans le Tyrol) remontent à la préhistoire, plus précisément vers l'âge de bronze (1100 à 900 avant Jésus-Christ) . Les Iers habitants de Kirchberg s'appelaient les Illyriens. Vers le milieu du 6e siècle, les Bavaois ont commencé à faire l'acquisition de terres.

...

Älteste Spuren für die Besiedlung Kirchbergs gehen in die vorgeschichtliche Zeit zurück, nämlich in die jüngere Bronzezeit (1100-900 vor Christus) . Die ersten Bewohner von Kirchberg waren Illyrer. Um die Mitte des 6. Jahrhunderts begann die Landnahme durch die Bayern.

902 schenkte der königliche Ministeriale Radolt das Prichsental mit Sperten oder Kirchberg den Bischöfen von Regensburg, die es durch Vögte verwalten ließen. 1241 wird Sperten als Bezeichnung des Dorfes unter dem Chirchberg erstmals genannt. 1333 wird von der « Gemeinschaft und gemeiniklichen allen Pfarrvolk von Sperten » gesprochen.

1377 verpfändete Bischof Konrad von Regensburg das Brixental mit Kirchberg an Bischof Friedrich von Chiemsee. 1380 verkaufte er es gegen Zahlung von 18.000 ungarischen Gulden mit dem Vorbehalt eines Rückkaufes und 1385 gegen eine Zahlung von weiteren 8.000 ungarischen Gulden für immer an den Erzbischof von Salzburg.

1816 wurde das Brixental und damit auch Kirchberg Teil von Tirol.

...

Die Geschichte Kirchbergs geht bis in die jüngere Bronzezeit zurück, das belegt der Fund eines Urnenfriedhofes auf dem Gemeindegebiet. Diese Funde lassen auf eine dauerhafte Besiedelung bereits in dieser Epoche schließen. Diese Siedlung befand sich im Ortsteil Sperten.

Im 6. Jahrhundert kamen die Bayern in das Gebiet und begannen die Siedlung vom « Wötzing » Hof aus auf den Brandbichl und Klausen auszudehnen. 902 übergab der Ministeriale Radolt Sperten und Kirchberg dem Bistum Regensburg. Das Gebiet wurde durch bischöfliche Vögte in der Folgezeit verwaltet. Zu dieser Zeit war der Ortsname von Kirchberg noch « Sperten unter dem Chirchberg » , welcher im Jahre 1241 erstmals urkundlich erwähnt wurde. 1333 wurde eine Pfarre in Sperten in einer Urkunde erwähnt. Somit gehört Sperten zu den Ursparren im Tiroler Unterland. Wie im Mittelalter oftmals üblich wurde 1377 das Brixental mit Sperten / Kirchberg an das Bistum Chiemsee verpfändet. Daß auch diese Maßnahme das Budget des Bistums Regensburg nicht nachhaltig bessern konnte und das Brixental vom eigentlichen Herrschaftsgebiet der Bischöfe weit entfernt lag, wurde das Brixental 1380 für 1800

ungarischen Gulden an das Erzbistum Salzburg verkauft.

Wahrscheinlich befand sich auf der Alpe Falkenstein die 1314 urkundlich erwähnte Burg Falkenstein, von der aber keine Spuren mehr zu finden sind.

Für Salzburg hatte Kirchberg gleich mehrere wichtige Bedeutungen : Kirchberg war das Bergbauzentrum und Grenzort des Erzbistums. Im Brixental befanden sich Stolen, eine Schmelzhütte und auch ein Bergrichter. Am Bergbau war neben dem geistlichen Herrn auch die Familie Fugger stark beteiligt. Der Bergbau wurde im Jahre 1780 aufgrund fehlender Rentabilität eingestellt. Daneben stellte Kirchberg bis 1803 einen wichtigen Grenzort zwischen Tirol und Salzburg dar. Zu diesem Zweck wurde die Grenzbefestigung « Klause » erbaut. Bei der Klause wurde 1750 eine Kapelle errichtet, da angeblich bis zu dieser Stelle 1634 schwedische Reiter im dreißigjährigen Krieg vorgedrungen waren. Aus demselben Jahr findet sich am Untermaurachhof ein Peststein, auf dem an den Tod von acht Bewohnern erinnert wurde. Somit kann man davon ausgehen, daß zu dieser Zeit die Pest im Ort wütete.

1816 wurde das Brixental und damit auch Kirchberg mit Tirol vereinigt. Aus dem 19. Jahrhundert stammt auch eine Leinölstampfe, welche noch heute zu besichtigen ist.

1952 wurde der Gemeinde in ihrer heutigen Form der Name « Kirchberg in Tirol » verliehen.

### Berühmte Persönlichkeiten

**Kaspar Benedikt Hagleitner** : geboren 5 Januar 1779 in Kirchberg ; gestorben 12 August 1836 in Kalksburg / Niederösterreich.

Hagleitner studierte Theologie in Salzburg und wurde 1806 im Erzbistum zum Priester geweiht. Nach drei Jahren als Hilfspriester in Hopfgarten, wurde er im März 1809 als Provisor in Aschau im Spertental eingesetzt. Am Beginn des Freiheitskampfes betätigte er sich als Feldpater am Pass Strub. Im Juni dieses Jahres wurden die Salzburger Geistlichen aufgefordert einen Treueid auf Napoleon zu leisten, welchen Hagleitner als einziger verweigerte. Obwohl er vom Ordinariat nach Mittersill versetzt wurde, blieb er als Feldgeistlicher bei den Brixentaler Schützen. Deshalb wurde er vom Ordinariat aufgefordert das Erzbistum zu verlassen, worauf hin er sich nach Tirol zu Andreas Hofer begab. Am 29. November 1809 wurde Hagleitner von den Bayern bei Aschau gefangen genommen und nach kurzer Inhaftierung in Kufstein ins Priesterbesserungshaus in Salzburg gebracht. Anstelle seine neue Stellung als Kooperator in Werfen anzutreten, ging er nach Wien und erreichte eine Audienz beim Kaiser. Nach dieser Unterredung war er als Geistlicher im Umreis der Hauptstadt tätig. Im August 1813 erklärte Österreich abermals Frankreich den Krieg und Hagleitner eilte nach Tirol um die Brixentaler Schützen zu unterstützen und für den Krieg zu werben. Nach verschiedenen Stationen als Geistlicher in Tirol und anderen Teilen Österreichs wurde er 1820 Pfarrer von Kalksburg in Niederösterreich, wo er 1836 starb.

...

Pour que ses protecteurs de Saint-Florian n'oublient point leur promesse de lui donner dès que possible un poste d'enseignant et de musicien au monastère, Anton Bruckner composa :

### WAB 93/1

**Mai 1845 : WAB 93/1** - « Musikalischer Versuch nach dem Kammer-Styl » n° 1 (essai dans le style musique de chambre) aussi intitulé de façon assez révélatrice : « Vergißmeinnicht » (ne m'oubliez pas) . Cantate pour un jour férié en ré majeur en 7 petits mouvements pour quatuor vocal mixte (SATB) , chœur mixte à 4 voix (SATB) et 8 voix (2 chœurs mixtes à 4 voix : SSAATTBB) et piano. Composée à Saint-Florian sur le texte allemand « Es blühten wunderschön auf der Au » (l'Au était magiquement fleuri) dont l'auteur est inconnu. Dédiée à Alois Knauer, le pasteur de l'église de Kronstorf. Composée en mai 1845 dans le cadre d'un examen de qualification pour enseignant (« Lehrerbefähigungsprüfung ») . Les 6 premiers mouvements sont dans un style mélodieux simple ; le 7<sup>e</sup> et dernier mouvement, sans accompagnement pour piano, fait ressortir la couleur des voix dans une écriture plus complexe.

Les 3 versions ne se différencient que par l'accompagnement au piano.

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXII/1-5, édition Franz Burkhardt - Rudolf H. Führer - Leopold Nowak (1987) , pages 3-15 ; en partition intégrale et en partion d'étude.

### WAB 93/2

**Mai 1845 : WAB 93/2** - « Musikalischer Versuch nach dem Kammer-Styl » n° 2 (essai dans le style musique de chambre) aussi intitulé de façon assez révélatrice : « Vergißmeinnicht » (ne m'oubliez pas) . Cantate pour un jour férié en ré majeur en 7 petits mouvements pour quatuor vocal mixte (SATB) , chœur mixte à 8 voix (2 chœurs mixtes à 4 voix : SSAATTBB) et piano. Composée à Saint-Florian sur le texte allemand « Es blühten wunderschön auf der Au » (l'Au était magiquement fleuri) dont l'auteur est inconnu. Dédiée à Alois Knauer, le pasteur de l'église de Kronstorf. Composée en mai 1845 dans le cadre d'un examen de qualification pour enseignant (« Lehrerbefähigungsprüfung ») . Les 6 premiers mouvements sont dans un style mélodieux simple ; le 7<sup>e</sup> et dernier mouvement, sans accompagnement pour piano, fait ressortir la couleur des voix dans une écriture plus complexe.

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXII/1-5, édition Franz Burkhardt - Rudolf H. Führer - Leopold Nowak (1987) , page 19-32 ; en partition intégrale et en partion d'étude.

### WAB 93/3

**Mai 1845 : WAB 93/3** - « Musikalischer Versuch nach dem Kammer-Styl » n° 3 (essai dans le style musique de chambre) aussi intitulé de façon assez révélatrice : « Vergißmeinnicht » (ne m'oubliez pas) . Cantate pour un jour férié en ré majeur en 7 petits mouvements pour quatuor vocal mixte (SATB) , chœur mixte à 8 voix (2 chœurs mixtes à 4 voix : SSAATTBB) et piano. Composée sur le texte allemand « Es blühten wunderschön auf der Au » (l'Au était magiquement fleuri) dont l'auteur est inconnu. Dédiée à Alois Knauer, le pasteur de l'église de Kronstorf. Composée en

mai 1845 dans le cadre d'un examen de qualification pour enseignant (« Lehrerbefähigungsprüfung ») . Les 6 1ers mouvements sont dans un style mélodieux simple ; le 7e et dernier mouvement, sans accompagnement pour piano, fait ressortir la couleur des voix dans une écriture plus complexe.

G/A (August Göllerich / Max Auer) : I (1922) , pages 283-300 ; fac-similé du manuscrit autographe.

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXII/I-5, édition Franz Burkhardt - Rudolf H. Führer - Leopold Nowak (1987) , pages 35-48 ; en partition intégrale et en partition d'étude.

Suite à la hausse des compétences émise par l'Empereur François 1er, le certificat que Bruckner détenait de la « Kaiserlich-Königlich Präparandie » de Linz ne suffisait plus. Il dut rapidement se mettre à niveau pour répondre aux nouvelles règles. Il suivra donc un cours intensif à l'école principale du monastère de Saint-Florian pour accéder au « grade 3 » de diplomation. Une plaque commémorative dévoilée en 1900 orne le lieu ; un don du « Liedertafel Sankt Florian » .

**27-29 mai 1845** : Anton Bruckner (âgé de 20 ans) passe avec succès un second examen (« Konkursprüfung » : examen de la dernière chance) au consistoire épiscopal de Linz afin d'étendre ses compétences pour devenir un enseignant complet. Il surprend même son ancien professeur, Johann Nepomuk August von Dürnberger, par la qualité contrapuntique de son improvisation à l'orgue.

It was common practice for school assistants to sit an examination after at least 3 years' experience so that they could qualify for a more senior post. Supplied with 2 very favourable testimonials from his superior, Franz Lehofer, and the parish priest, Alois Knauer, both of whom had nothing but praise for his teaching and musical skills, Anton Bruckner successfully completed the examination in Linz on **29 May 1845** and made a particularly favourable impression on his former organ teacher, Johann Nepomuk August von Dürnberger (1800-1880) , who had no hesitation in awarding him a distinction in theoretical and practical music. (Bruckner's free contrapuntal treatment of a Haydn theme and his improvisation of a fugue had attracted considerable attention.) His lessons in Enns with Leopold von Zenetti had not been in vain ! 3 months later, on **25 September**, Bruckner was officially appointed to a new position in Saint-Florian. Although he was still only an assistant teacher, his salary was duly increased.

**19 juin 1845** : The 23 year old Joachim Raff, with no money, walks 75 kilometers (46 miles, about 17 hours of walking) in the pouring rain, from Zürich to Basle, to see Franz Liszt perform. The concert is sold-out, but Liszt lets the soaking-wet Raff sit on the stage, near him. Liszt takes Raff with him on the remainder of his tour through southern Germany and the Rhineland, with Raff making the concert arrangements. Raff never returns to Switzerland.

**24 juin 1845** : Remise du Certificat d'attestation (suite à l'examen du 29 mai) des compétences musicales de Bruckner.

**19 août 1845** : Certification de Bruckner comme instituteur adjoint par l'École normale impériale et royale de Linz.

When Anton Bruckner accepted a post at the municipal school in Saint-Florian, in the autumn of 1845, Steyr was no longer within walking distance. However, the chamber music concerts in the monastery church put him in touch with another interesting person, the Linz vicar choral Georg Armingier, an enthusiastic amateur musician and music teacher committed to improving the standard of the practice of sacred music. The time when Armingier, as city pastor of Steyr, was in a position to issue Bruckner with a standing invitation to the rectory still lay in the distant future.

### Retour à Saint-Florian

**23 septembre 1845** : Fin des activités de Bruckner à Kronstorf.

**25 septembre 1845** : Anton Bruckner (aged 21) becomes assistant teacher at the school he attended as a child, the Parish School of Saint-Florian, a community of Augustinian priests situated southwest of Linz, for a annual salary of 36 « Guilders ». He will remain there for the next 10 years, but it will be his spiritual home throughout his life. The family of teacher Michaël Bogner will welcome him with open arms.

Bruckner (embauché à la manécanterie de Saint-Florian à l'âge de 12 ans) revient sur les lieux où il avait fait lui-même ses études. Heureux d'être parmi les siens, le jeune homme de 21 ans entre en fonctions en étant nommé titulaire assistant à l'une des écoles paroissiales qui se trouve sous la supervision du monastère. Son salaire annuel est de 36 « Florins ». À partir de 1845, Bruckner composera à l'occasion des œuvres vocales, profanes et sacrées. Malgré tout, les sources d'information sur ce séjour demeurent assez ténues.

Bruckner étudie la théorie de la composition avec le professeur Heinrich Christoph Koch. Il tient occasionnellement l'orgue et se perfectionne auprès du professeur Anton Kattinger (probablement, jusqu'à la fin de 1849). L'élève sera reconnu comme un improvisateur à l'orgue des plus remarquables.

Bruckner s'appliquera sans relâche (de 4 heures du matin jusqu'à 6h45, en début de soirée) à la pratique de l'orgue et du piano, tout en demandant l'indulgence des gens autour de lui. (Ce grand piano, un irrésistible « Bösendorfer » presque neuf, sur lequel Bruckner avait tant de plaisir à jouer appartenait à l'actuaire judiciaire et administratif du monastère : le passionné mélomane Franz Sailer qui était le parrain d'Ignaz, le frère d'Anton.)

Il enseignera à Saint-Florian pendant 10 ans jusqu'en 1855, d'abord, comme Maître auxiliaire et, ensuite, comme Maître breveté pour l'enseignement des classes supérieures. À partir de 1850, il sera nommé organiste auxiliaire de l'abbaye. Bien qu'il dut donner des cours de violon et de chant aux enfants de chœur durant ses heures d'enseignement normal, il sut s'arranger pour donner des cours privés à ses élèves de piano.

During his period in Saint-Florian (1845-1855), Anton Bruckner founded the « Florian Quartet », in which he sang the 1st bass (the 2nd bass was the gardener at the monastery, Johann Nepomuk Hueber, who was to marry Bruckner's sister, Rosalie, and later settle with her in Vöcklabruck). He taught the lowest 2 classes in the school, and music was of necessity a leisure-time activity. Nevertheless, he maintained his organ practice for 2 hours each day, under his former teacher Anton Kattinger. He frequently travelled to hear organ recitals in Linz.

Le monastère augustinien de Saint-Florian, fondée en 1071, possède une riche tradition musicale, un orgue magnifique du facteur Franz Xaver Chrismann et une grande bibliothèque contenant, à la fois, des manuscrits et des volumes imprimés. Lorsque Bruckner fait un retour à ce qui allait s'avérer être son foyer spirituel pour le reste de sa vie, il était sans doute plus en mesure d'apprécier et de profiter lui-même des ressources mises à sa disposition. Bruckner aura la chance de pouvoir consulter, à la bibliothèque du monastère, les lieder et la musique de chambre de Franz Schubert.

## WAB 32

**Automne 1845 : WAB 32** - « Tantum ergo Sacramentum » (un si auguste sacrement) , hymne en ré majeur pour chœur mixte à 4 voix a cappella (SATB) et orgue. Livret : Saint-Thomas d'Aquin (entre 1225-1274) . Composé à Kronstorf. Dédié et créé au monastère de Saint-Florian, vers la même période. Utilisation intentionnel que des 2 derniers versets du « Pange lingua » par le compositeur. Une révision sera entreprise en 1888.

Voyant Bruckner se référer aux 2 derniers versets du « Pange lingua » , la musicologue Renata Grasberger fera une erreur dans l'identification de l'œuvre. L'éditeur Josef Venantius von Wöb, chez Universal-Edition (4961) , Vienne 1914, respectera intégralement le texte proposé par le Maître : soit une adaptation libre du « Tantum ergo » .

UE 4961, Universal-Edition, Vienne (1914) , faisant partie du « Meisterwerke kirchlicher » .

Édition Josef Venantius von Wöb ; collection « Tonkunst » .

« Geistliche Gesänge » I, n° 451, Willy Müller, Süddeutscher Musikverlag, édition Georg Darmstadt (1930) .

8195, E. F. Schmid, édition Anton Böhm & Sohn, Augsburg.

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/1, édition Hans Bauernfeind - Leopold Nowak (1984) (2001) , pages 32-33.

« Tantum ergo » est un extrait (les 2 dernières strophes) de l'hymne eucharistique « Pange lingua » , composée par Saint-Thomas d'Aquin pour la célébration du Saint-Sacrement (la Fête-Dieu) . Les 2 autres hymnes écrits par Saint-Thomas d'Aquin sont « O Salutaris Hostia » et « Panis Angelicus » . Le « Tantum ergo » est obligatoirement chanté pendant le salut du Saint-Sacrement.

Tantum ergo Sacramentum

Veneremur cernui :

Et antiquum documentum

Novo cedat ritui :

Praestet fides supplementum

Sensuum defectui.

Genitori, Genitoque  
Laus et Jubilatio,  
Salus, honour, virtus quoque  
Sit et benedictio :  
Procedenti ab utroque  
Compar sit laudatio.  
Amen.

...

Un si auguste sacrement,  
Adorons-le, prosternés ;  
Que les vieilles cérémonies  
Fassent place au nouveau rite ;  
Que la foi de nos cœurs supplée  
Aux faiblesses de nos sens.

Au Père et à son Fils unique,  
Louange et vibrant triomphe !  
Gloire, honneur et toute-puissance !  
Bénédictions à jamais !  
À l'Esprit procédant des deux,  
Égale adoration.  
Ainsi soit-il.

...

« Tantum ergo » (Let us raise) , **WAB 32**, is the 1st of 8 settings of the hymn « Tantum ergo » composed by Anton Bruckner in 1845.

The original manuscript, which was dedicated to the Saint-Florian Abbey, is stored in the archives of the Monastery. A copy made by Bruckner's student, Father Raffael « Oddo » Loidol, is stored in the archives of the Kremsmünster Monastery.

The Motet was 1st published as « Pange lingua » by Josef Venantius von Wöb together with the « Vexilla regis » , in 1914 - the reason why Renate Grasberger put it as **WAB 32** after the « Pange lingua » , **WAB 31**. The full version is put in Band XXI/7 of the « Gesamtausgabe » .

The work of 38 bars (36 bars, plus a 2 bar « Amen ») in D major is scored for SATB choir a cappella. The bars 24 to 34, which Bruckner put as optional, were removed in the 1st edition.

This early « Tantum ergo », which gives a feeling of angelic purity, is in Franz Schubert's style. The fully conventional 1st part, in D major, is followed by a 2nd part, which moves on via the corresponding minor tone (F-sharp minor) to the Coda, in D major.

### WAB 3/2

**Vers 1845** : **WAB 3/2** - « Asperges me » (Asperges moi) n° 2, antienne en fa majeur, dans le mode Éolien, pour chœur mixte à 4 voix a cappella (SATB) et orgue. Composée pour le dimanche qui inaugure le temps liturgique de la Septuagésime.

The work, a setting of 41 bars in F major, which was composed for the « Asperges » of Passion Sunday, does not include the doxology.

The score is in 3 parts :

Part 1 (16 bars) , sung in homophony, begins with « Domine, hysopo » and ends with « dealbabor » .

Part 2 (7 bars) follows with the remaining of the text a cappella in Gregorian mode. After a repeat of the « incipit » (2 bars) .

Part 3 is a repeat of part 1.

Asperges me, Domine, hysoppo, et mundabor :

Lavabis me, et super nivem dealbabor.

Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam.

Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto.

Sicut erat in principio, et nunc et semper,

Et in saecula saeculorum. Amen.

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : XXI, n° 6/2, édition Hans Bauernfeind - Leopold Nowak (1984) .

### WAB 12

**Vers 1845** : **WAB 12** - « Dir, Herr, dir will ich mich ergeben » (Seigneur, je veux me donner à toi) , choral en la majeur pour chœur mixte à 4 voix (SATB) a cappella. Composé à Kronstorf ; la date demeure incertaine. Le musicologue Herbe Berger cite la période 1858-1868 alors que Leopold Nowak parle de 1844-1845.

G/A (August Göllerich / Max Auer) : II/2 (1928) , pages 114-115.

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/1, édition Hans Bauernfeind - Leopold Nowak (1984) (2001) , page 37.

Dir, Herr, dir will ich mich ergeben, dir, dessen  
Eigentum ich bin.  
Nur du allein, du bist mein Leben; Und Sterben wird  
mir dann Gewinn.  
Ich lebe dir, ich sterbe dir.  
Sei du nur mein, so g'nügt es mir.

A toi, Seigneur, à toi je veux me soumettre, je suis ta propriété.  
Seulement toi seul, tu es ma vie; Et mourir me serait profitable.  
Je vis pour toi, je meurs pour toi.  
Soit seulement à moi, et cela me suffit.

...

« Dir, Herr, dir will ich mich ergeben » (To You, Lord, to You I will surrender myself) , **WAB 12**, is a sacred Motet composed by Anton Bruckner around 1845, either during his stay in Kronstorf or at the beginning of his stay in Saint-Florian Abbey. The original manuscript, on which the « Tantum ergo » (**WAB 43**) is also found, is in the archive of the Saint-Florian Abbey. The Motet was first published in Band II/3, pages 114-115 of the Göllerich / Auer biography. It is put in Band XXI/9 of the « Gesamtausgabe » .

Dir, Herr, dir will ich mich ergeben,  
dir, dessen Eigentum ich bin.  
Du nur allein, du bist mein Leben,  
und Sterben wird mir dann Gewinn.  
Ich lebe dir, ich sterbe dir,  
sei du nur mein, so g'nügt es mir.

To You, Lord, to you I will surrender myself,  
you, whose property I am.  
You alone, you are my life,  
and so death then becomes to me a gain.  
I live to you, I die to you,  
you alone are mine, so I am fulfilled.

This text, which was also used by Felix Mendelssohn-Bartholdy in his Oratorio « Paulus » , is based on the 9th verse

of the hymn « Herr Gott, du kennest meine Tage » by Ludwig Rudolph von Senfft zu Pilsach over the « Stoning of Stephen » .

The 32 bar work in A major is a Chorale for mixed choir a cappella.

As Crawford Howie writes :

« Both “ In jener letzten der Nächte ”, **WAB 17** (around 1848) , and “ Dir, Herr, dir will ich mich ergeben ”, **WAB 12** (around 1845) , for a cappella mixed-voice choir are chorale harmonizations, probably the result of Bruckner’s studies with Leopold von Zenetti. »

...

**10 juillet 1858** : Anton Bruckner (34 ans) doit subir un examen d'harmonie, de basse continue, de basse chiffrée et d'orgue à Linz.

### **WAB 78**

**Vers 1845** : **WAB 78** - « Das Lied vom deutschen Vaterland » (chant de la patrie allemande) , chant patriotique (20 mesures) en ré bémol majeur pour chœur d'hommes à 4 voix a cappella (TTBB) . Composé à Saint-Florian sur les versets du texte « Wohlauf ihr Genossen, stimmt an, und hört ihr die Hörner nicht dröhnen » (réveiller ses camarades au son des cors) . Peut-être attribué au révérend Franz Xaver Müller, chef de chœur et organiste du monastère. Dédié au professeur Hans Schläger qui lui enseigna l'écriture polyphonique pour chœur mixte et chœur d'hommes durant son séjour à Kronstorf (1843-1844) et lorsqu'il devint professeur titulaire à l'école paroissiale de Saint-Florian, de 1845 à 1855. Création dans la salle de musique du prieuré du monastère de Saint-Florian, le 11 octobre 1921, sous la direction du révérend doyen Franz Xaver Müller.

The Song of the German Fatherland : for male choir a cappella in D-flat major (20 bars) , **WAB 78**, Volume XXIII/2, No. 2, text author anonymous (1st stanza) , 2nd to 4th stanzas by Franz Xaver Müller (1870-1948) are not performed.

Hans Schläger, the founder of the male choir in Saint-Florian, dedicated his « Kriegslied der Deutschen » (War Song of the Germans) to Bruckner. Bruckner composed this 1 stanza song, around 1845, in gratitude for this dedication. On the 25th anniversary of Bruckner’s death, 11 October 1921, it was conducted by the dean of the time, Franz Xaver Müller, in the music hall of Saint-Florian’s Priory. At the time, it was given 3 additional stanzas. The complete edition only prints the 1st stanza and the additions are saved for the Critical Report.

G/A (August Göllerich / Max Auer) : II/2 (1928) , pages 14-15.

EE 920, édition Ernst Eulenburg, Zürich ; tiré de la collection « Deutsche Eiche » .

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXIII/2, Musikwissenschaftlicher Verlag, édition Angela Pachovsky - Anton Reinhaller, Vienne (2001) ; « Weltliche Chorwerke » , pages 3-4.

Wohlauf, ihr Genossen, stimmt an, stimmt an,  
Und hört ihr die Hörner nicht dröhnen ?  
Und sehr ihr nicht funkeln den goldenen Wein,  
Stimmt ein mit freudigen Tönen  
Und singet im Hochklang Hand in Hand  
Das Lied vom deutschen Vaterland.

### WAB 137

**Vers 1845 : WAB 137** - « Wie des Bächleins Silberquelle » (Coulant de la source d'argent) , lied pour 2 sopranos et piano. Utilisation des paroles du « Ständchen » (Sérénade) **WAB 84**, provenant possiblement du théologien et écrivain autrichien, Ernst von Marinelli (1824-1887) , chef de chœur de l'église abbatiale de Saint-Florian. Dédié au prélat de Saint-Florian, le supérieur Michaël Arneth. Il n'existe qu'une esquisse de 60 mesures.

### WAB 138

**Vers 1845 : WAB 138** - « Mild wie Bäche » (Doux comme les ruisseaux) , lied pour voix de soprano et piano. Possiblement sur un texte du théologien et écrivain autrichien, Ernst von Marinelli (1824-1887) , chef de chœur de l'église abbatiale de Saint-Florian. Dédié au prélat de Saint-Florian, le supérieur Michaël Arneth. Il n'existe qu'une esquisse de 31 mesures.

Mild wie Bäche, die durch Blumen wallen,  
Sei, o Vater, stets dein Glück.  
In der Freude, in des Segens Strahlensonne,  
Sonne immer sich dein Blick.

Heiterkeit und Seelenruh umwehen  
Auf dem Lebenspfade dich.  
Immer dich vergnügt, gesund zu sehen,  
Ist das größte Glück für mich.

### WAB 144

**1845-1846 : WAB 144** - « Herz Jesu-Lied » (chant sur le cœur de Jésus) , Motet en si bémol majeur pour chœur mixte à 4 voix a cappella (SATB) et orgue. Composé à Saint-Florian sur le texte allemand « Aus allen Herzen eines, stillt aller Herzen Leid » , possiblement du théologien et écrivain autrichien, Ernst von Marinelli (1824-1887) , chef de chœur de l'église abbatiale de Saint-Florian. La paternité est incertaine en ce qui concerne le compositeur.

G/A (August Göllerich / Max Auer) : II/2 (1928) , pages 11-12.

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/1, édition Hans Bauernfeind - Leopold Nowak (1984) (2001) , pages 39-40.

Aus allen Herzen Eines,  
Stillt aller Herzen Leid,  
Aus allen Herzen Eines  
Ist aller Herzen Freud.  
Das Herz im Sakramente,  
Dies Herz in Fleisch und Blut,  
Dies Gottes Herz, ach kennte  
Die Welt dies höchste Gut.

### WAB 139

**Vers 1845-1848 : WAB 139** - Kyrie (esquisse de 58 mesures) d'une Messe en mi bémol majeur pour chœur mixte à 4 voix a cappella (SATB) , 2 hautbois, 3 trombones, ensemble de cordes et orgue. Composé à Saint-Florian.

G/A (August Göllerich / Max Auer) : II/2 (1928) , pages 86-93 ; fac-similé du manuscrit autographe.

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/1, édition Hans Bauernfeind - Leopold Nowak (1984) (2001) , pages 173-178.

### WAB 62

**1845-1849 (avant 1855) : WAB 62** - « Des Dankes Wort sei mir vergönnt » (qu'il me soit permis un mot de gratitude) , cantate profane en fa majeur pour 1 voix de ténor, 1 voix de basse, 1 chœur d'hommes à 5 voix a cappella (TTTBB) . Composée à Saint-Florian sur le texte allemand du théologien et écrivain autrichien, Ernst von Marinelli (1824-1887) , chef de chœur de l'église abbatiale de Saint-Florian, à l'occasion de la visite à Saint-Florian du Comte Karel Johan Patrick O'Hegerty de Tillysburg bei Enns. Anton Bruckner donnera même des cours privés de piano et d'autres matières à 2 de ses enfants.

May I be Allowed a word of Gratitude : for 5 part male choir with tenor and bass solos a cappella in F major (89 bars) , **WAB 62**, Volume XXIII/2, No. 11.

The dedicatee of this composition is Charles Count O'Hegerty, with his family the resident of the Tillysburg, in the vicinity of Saint-Florian. Bruckner gave the children private lessons in school subjects and also in music. The composition was presumably written between 1845 and 1849 but, in 1855, at the latest. This uncertainty is linked to

the poem by Ernst von Marinelli. In bars 23 to 32, the tenor soloist sings « O weine nicht, o weine nicht, die volle Zahl macht ja ein Engel drüben, ein Engel drüben » . This might refer either to the son who died in 1854 or to O'Hegerty's 1st wife (who died in 1845) . In the tenor and bass solos, Bruckner employed humming voices. The premiere probably took place at Tillysburg, then, the work fell into oblivion for a long time. It was only on 31 May of the Bruckner Jubilee Year 1996 that a performance followed in Tillysburg.

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXIII/2, Musikwissenschaftlicher Verlag, édition Angela Pachovsky - Anton Reinhaller, Vienne (2001) ; « Weltliche Chorwerke » , pages 37-43.

Des Dankes Wort sei mir vergönnt  
Dir heute zu verkünden.  
O daß ich würdig singen könnt  
Mein freudiges Empfinden,  
Das mich an diesem Tag belebt,  
Dem Freudentag der Deinen,  
An dem Dich Lieb' und Dank umschwebt,  
Wenn alle sich vereinen.  
Dem Vater gilt das erste Hoch !  
Es ruft's der Kinder Reigen,  
Die wie ein liebes, sanftes Joch  
An Deine Brust sich neigen  
Du zählst die teuren Häupter all,  
Die Häupter Deine Lieben.  
O weine nicht, die volle Zahl  
Macht ja ein Engel drüben.  
Das zweite Hoch, nicht minder wahr,  
Schallt wie aus einem Munde,  
Dies bringet Dir der Freunde Schar  
Im edlen treuen Bunde  
Und die das Leben Dir vereint,  
Stehen sie auch noch so ferne.  
Du hast's mit ihnen wohl gemeint,  
Hoch ! rufen Sie Dir gerne.  
Und dieses Hoch erschallet laut,  
Schallt wohl mit hundert Stimmen,  
Die alle, wo sie Dir vertraut,  
Zu frohem Dank entglimmen.

Le Comte O'Hegerty de Tillysburg

François Pierre Charles Jean Patrick Daniel, le Comte O'Hegerty de Tillysburg (Emes) est né le 18 mars 1801 à Dublin, en Irlande. Il épousera, le 17 août 1837, à Bayreuth (Oberfranken) la comtesse Maria Francesca van Sternberg-Manderscheid (née le 2 novembre 1805 et morte à 39 ans, le 27 mai 1845) . Le couple aura 6 enfants. En 1841, le Comte Karl O'Hagerty acquiert le château et le domaine (sans l'intervention du tribunal de grande instance du district) . L'agriculture y aura une place privilégiée. Auparavant, O'Hagerty fut Maître d'écurie à la Cour française. Dans ce contexte, il installera des écuries pour environ 40 chevaux sur son terrain. Il fera aussi de l'élevage et fournira aux casernes de Enns et des environs des montures de cavalerie. Les écuries ont été reconstruits au cours de la dernière rénovation qui date de 1849. 4 années après le décès de Maria Francesca, le Comte O'Hegerty se remariera, le 15 octobre 1849, avec Christine van Silva-Tarouca. L'homme va s'éteindre le 21 décembre 1882 à Tillysburg bei Enns, en Haute-Autiche, à l'âge de 81 ans. En 1883, la fille de Comte, Ida O'Hagerty va épouser le Comte Franz von Eltz. Suivra, en 1897, le mariage du Comte August avec Margarete von Eltz. La famille O'Hegerty exploitera le château pendant plus d'un siècle. Le bâtiment accueillera de nombreux réfugiés durant la Seconde Guerre mondiale. Il sera aussi victime de pillages.

Le château de Tillysburg bei Enns (Tillysburg I, 4490 Sankt Florian) est à environ 2,5 kilomètres de Saint-Florian. De nos jours, on y présente des concerts et des conférences. On y a emménagé un magnifique terrain de golf.

Enfants du Comte :

Patrick Graaf O'Hegerty (1838-1867) .

Anselm O'Hegerty (1839-1854) .

Caroline O'Hegerty (1840-1879) .

Francesca O'Hegerty (1842-1918) .

Ida Gräfin O'Hegerty (née le 24 janvier 1844 à Tillysburg et est morte le 5 septembre 1927 à Saint-Florian) .

Emma O'Hegerty (1845-1929) .

**1845-1855** : Anton Bruckner s'est souvent déplacé à Tillysburg en tant qu'instituteur de l'école paroissiale de Saint-Florian pour donner des leçons de calcul et de piano aux enfants de l'endroit. Il a aussi agi comme violoniste lors des bals champêtres et des fêtes villageoises.

## WAB 37

**1845-1856 à 1858** : **WAB 37** - « Psaume 146 » en la majeur pour quatuor vocal mixte (SATB) , double chœur mixte (SSAATTBB) et grand orchestre. Composé à la fin de son séjour à Saint-Florian ou à Linz. Magistrale mais trop peu connue, l'œuvre sera terminée seulement au mois de juillet 1861. Une adaptation du « Psaume 147 » à la liturgie

moderne. Traduction allemande du Psaume par le théologien et orientaliste catholique Joseph Franz von Allioli (1793-1873) , à partir des textes des Saintes-Écritures provenant de l'Ancien et du Nouveau Testament, publiés depuis mai 1830. La traduction que fit Allioli repose tout d'abord sur le texte latin de la « Vulgate » mais en gardant à l'arrière-plan un regard sur les textes hébreux et grecs.

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XX/4, édition Paul Hawkshaw (1996) ; en partition intégrale et en partition d'étude.

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : provenant de « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XX/4 (1996) ; arrangement pour piano de Karlhans Urbanek.

Alleluia !

Lobet den Herrn, denn lobsingem ist gut : liebliches und zierliches Lob sey unserem Gott !

Der Herr bauet Jerusalem, und versammelt die Zerstreuten von Israel.

Er heilet, die geschlagenen Herzens sind, und verbindet ihre Wunden.

Er zählet die Menge der Sterne, und benennet sie Alle mit Namen.

Groß ist unser Herr, und groß seine Macht ; und seiner Weisheit ist kein Maaß.

Der Herr nimmt auf die Sanften und demüthigt die Sünder bis zur Erde.

Singet den Herrn mit Danksagung ; lobsinget unserem Gott mit der Harfe.

Er decket den Himmel mit Wolken, und bereitet Regen der Erde.

Er lässt Gras wachsen auf den Bergen, und Kräuter zum Dienste der Menschen.

Er gibt dem Vieh seine Speise, und den jungen Raben, die zu ihm rufen.

Er hat nicht Lust an der Stärke des Rosses, noch Wohlgefallen an den Beinen des Mannes.

Der Herr hat Wohlgefallen an denen, die ihn fürchten, und an denen, die auf seine Barmherzigkeit hoffen.

Le « Psaume 146 » (145 selon la numérotation grecque de la Septante) est un Psaume de louange, parmi les derniers Psaumes du livre des Psaumes. Dans la Septante, il est attribué aux prophètes Aggée et Zacharie.

Dans la liturgie des Heures, le « Psaume 146 » est récité aux « Laudes » du jeudi de la 4e semaine. Dans la liturgie de la Messe, il est lu pour l'année A6, le 3e dimanche de l'avent et le 4e du temps ordinaire ; pour l'année B, les 23e et 32e dimanche du temps ordinaire, et, pour l'année C, le 26e dimanche du temps ordinaire.

...

« Psalm 146 » in A major (**WAB 37**) by Anton Bruckner is a large work of sacred music for 8 part double mixed choir, 4 soloists (soprano, alto, tenor and bass) and full orchestra (1 flute, 2 oboes, 2 clarinets, 2 bassoons, 4 horns, 2 trumpets, 4 trombones, timpani and strings) . It is a setting of verses 1 to 11 of « Psalm 147 » in the modern liturgy, which is « Psalm 146 » in the « Vulgata » .

It is not known what occasion prompted Bruckner to compose this large-scale work or whether there was any

performance in Bruckner's lifetime. The composition was presumably initiated during the Saint-Florian period and completed around 1856, when Bruckner was studying with Simon Sechter.

When it was written, for whom, and why it was allowed to languish unperformed are all unanswered questions. Its cantata-like structure and stylistic affinity with the « Missa solennis » place it in the late- Saint-Florian years, though its enormous dimensions are difficult to reconcile with the resources of the monastery.

The 1st performance of Bruckner's « Psalm 146 » by Wolfgang Riedelbauch occurred in the « Meistersingerhalle » of Nürnberg, on 28 November 1971. A 2nd performance by Heinz Wallberg occurred 20 years later in Vienna, on 10 November 1991. The American premiere by the American Symphony Orchestra, under their music director Leon Botstein, occurred on 13 January 1995. Recordings of Wallberg's and Botstein's performance are put in the Bruckner archive. A critical edition was published by Paul Hawkshaw, in 1996.

The work (total duration : 33 min 18 sec, in Riedlbauch's recording) is divided into 7 parts :

**Introduction** : « Alleluja ! Lobet den Herrn » (Langsam) , in A major - Choir with soprano soloist (5:50) .

**Recitative** : in F sharp minor veering to D major (1:04) .

« Der Herr bauet Jerusalem » (Kräftig) for Bass soloist.

« Er heilet die geschlagenen Herzens sind » (Weich) for Soprano soloist.

« Er zählet die Menge der Sterne » (Frisch) for Tenor soloist.

**Choir** : « Groß ist unser Herr » (Schnell) in D minor veering to D major - Double choir in canon (5:02) .

**Aria** : « Der Herr nimmt auf die Sanften » (Nicht zu langsam) in B-flat major - Soprano, tenor and alto soloists (5:22) .

**Choir and Arioso** : (Etwas bewegter) in E-flat major veering to E minor (3:15) .

**Choir** : « Singet dem Herrn mit Danksagung » .

**Arioso** :

« Er läßt Gras wachsen auf den Bergen » for Soprano soloist.

« Er gibt dem Vieh seine Speise » for Tenor soloist.

« Er hat nicht Lust an der Stärke des Rosses » for Bass soloist.

**Aria** : « Der Herr hat Wohlgefallen an denen, die ihn fürchten » (Nicht schnell) in E major - for Soprano soloist (2:54)

**Finale and Fugue** : « Alleluja ! Lobet den Herrn » in A major (9:14) .

**Final choir** : (Etwas schnell) .

**Fugue** : (Nicht schnell) for Choir with soloists at the end.

As in the « Missa solemnis » , there are clear influences of Mozart and Schubert, particularly in the arias. There are, in the Finale, 2 passages with brass instrument chords, which are quite similar to the Masonic appeals of Mozart's « Die Zauberflöte » .

For the 1st time, Bruckner is using a full orchestra, with yet some archaism such as the use of the trombones in homophony with the choir in parts 5 and 7. « The closing “ Alleluja ” is Bruckner's most extended fugue prior to the 5th Symphony. » The 5 minute long fugue is more mature than the quite formal fugues of Bruckner's previous works - a consequence of Simon Sechter's tuition. For the 1st time, Bruckner uses, e.g. , an inversion of the theme in its development.

« Psalm 146 » is also remarkable as the 1st piece in which Bruckner experimented with organic thematic integration on a large scale. It also deserves to be heard more often for the lovely string pianissimo in its opening bars that foreshadows the beginning of both the D minor and F minor Masses.

Moreover, the descending scale of the opening bars is even foreshadowing the « Farewell to Life » of the Adagio and the Chorale of the Finale of the 9th Symphony.

Beside « Psalm 146 » , Bruckner set also « Psalms » 22, 112, 114 and 150 to music. « Psalm 146 » is the largest of these compositions.

...

**WAB 37** (1856-1860) : « Psalm 146 » in A major for vocal quartet (SATB) , choir (SSAATTBB) and orchestra. Setting of « Psalm 147 » in the modern liturgy.

The Roman Catholic theologian and orientalist Joseph Franz von Allioli was born on 10 August, 1793, at Sulzbach, Germany and died on 22 May, 1873, at Augsburg, Germany.

Allioli studied theology at Landshut and was ordained at Ratisbon in 1816. From 1818 to 1820, he studied Oriental

languages at Vienna, Rome, and Paris.

He became, in 1824, professor in the University at Landshut and was transferred with the University to Munich in 1826. Owing to a weak throat, he had to accept a canonry at Ratisbon, in 1835, and became Dean of the chapter at Augsburg, in 1838.

...

« Psalm 146 » is an enigma. When it was written, why, and for whom are all unanswered questions. It survives in 2 manuscript scores - an incomplete autograph and a complete copy with autograph entrances. Neither could have been used for a performance ; there are too many mistakes. The hand-writing in the autograph suggests it is a relatively early work, probably from the 1850's. Perhaps, because it has never served the needs of any of the special interest groups promoting Bruckner's music, to date, « Psalm 146 » remains unpublished. The score for this evening's performance was prepared by this author and will be printed in Vienna, next year, as part of the Bruckner Collected Works Edition. It is being heard for the 1st time tonight. Evident throughout are many formal and stylistic influences of the Bach cantata.

« Psalm 146 » suffered neglect as a result of its lack of value as grist for some social, political, or musical propaganda mill.

### Ebrach's 25th summer celebrated with rare and resplendent Bruckner (8 September 2015)

(Ken Ward)

This magnificent concert in the vast Abbey of the monastery at Ebrach celebrated the 25th year of the Ebrach Summer of Music. It was testimony to the extraordinary achievement of conductor Gerd Schaller whose inspiration is at the heart of the Festival, and an exemplary demonstration of the virtues that have led to its increasing renown. Amongst well-known works of the Orchestral repertoire, the concerts have featured many works by Classical and Romantic composers that one rarely has the opportunity to hear, and over the past decade the works of Anton Bruckner have also occupied a central place in the programming.

But Bruckner's setting of « Psalm 146 » is virtually unknown, the score only published in an edition by Paul Hawkshaw, in 1996. It is a large scale work for soloists, double choir and Orchestra, an ambitious Cantata lasting about half an hour. But there is no mention of it anywhere in Bruckner's correspondence, nothing in any memoirs, no information about what occasion might have led him to write it, no performance in his lifetime. And listening to it, you wonder if indeed it is his music at all, it is so unlike his later sacred choral works, much more like Felix Mendelssohn. But it is Bruckner : we have the composition score in his hand and a fair copy with his emendations all over it, which looks to have been written in the late-1850's, a decade before any of the numbered Symphonies were to appear. Obscure it may be, but it could receive no more compelling advocacy than that provided by Mæstro Schaller and the choir, soloists and Orchestra assembled in the abbey for this jubilee concert.

The work opens with a slow « Hallelujah » and « Song of praise » in hushed tones from the choir, above which the soprano soloist floats melodic phrases. It was immediately apparent what a treat we were in for, the Munich Philharmonic Choir singing with confidence and precision, the orchestral tone rich, and the soprano soloist (who was required to play a major and very challenging role in both this evening's works) sang with such glorious beauty of tone, such intelligent and expressive shaping of her words and music, that the appeal of this strangely forgotten work became irresistible. I draw attention to Ania Vegry's singing because it was especially wonderful, but the other 3 soloists were also 1st class, the tenor and bass revealed as clear, forthright and expressive singers in the recitatives that follow the opening « Hallelujah », and Franziska Gottwald's rich, dark alto complemented her colleagues to perfection in the Arioso. The choir storm in, singing of the greatness of God, his power and wisdom : the attack, the vigour, the sheer vitality of the performance was superb, virtues displayed to even greater effect in the extraordinary fugue that closes the work.

2 performances that I have heard in recordings gave me no indication that this could be such a moving, powerful and inspired a work as Gerd Schaller drew from these musicians.

His interpretation of Bruckner's mighty Mass No. 3 in F minor was characterized by the energy and drama with which the tenets of the composer's religious faith were brought to life before us. Not merely were the quicker sections, the « Gloria » and parts of the « Credo », performed at a lively speed and with passionate conviction, but even in the slower passages there was a sense of a surging undercurrent of faith anxious to assert itself, such that even in the closing « Agnus Dei » the aggressive rising figures that suddenly intrude in the bass line were given without compromise. In the tender « Benedictus », the cellos displayed a rich warm tone, and the horn and woodwind solos were exemplary.

Once again, the soloists were 1st class, the tenor Clemens Bieber's « Et in carnatus est » deeply affecting and Ania Vegry's « Hosanna in excelsis » managed a joyous cry without becoming raucous, and the threefold rising and falling sequence in her final contribution to the « Benedictus » had a beauty beyond description. The bass Timo Riihonen's 1st entry in the « Kyrie », a descending octave on « Christe » was as powerful, resonant and steady on the low note as the high, to spine-tingling effect. There were many other such splendid moments from all 4 soloists.

The dramatic high-points were performed with no holds barred, especially in the « Credo », in which the quiet desolation of the account of the crucifixion seemed all pervading, only to be swept to oblivion by the ecstatic excitement of the announcement of the resurrection, the splendid timpanist providing her support in a manner worthy of the event conjured-up, and the repeated fortissimo outbursts, « Credo, credo » confirming a belief beyond doubt.

The concert had the stature of a once in a lifetime event, not merely because it brought to light a piece previously hidden in darkness, but primarily because the quality of the performance by all those involved was quite exceptional.

### Joseph Franz von Allioli

Le théologien et orientaliste catholique Joseph Franz von Allioli est né le 10 août 1793, à Sulzbach, en Bavière. Il étudie la théologie à Landshut et sera ordonné à Ratisbonne en 1816. De 1818 à 1820, il étudie les langues

orientales à Vienne, Rome et Paris. Il devient, en 1824, professeur à l'Université de Landshut mais est transféré à l'Université de Munich en 1826. En raison d'une gorge fragile, il doit accepter un canonicat à Ratisbonne en 1835. Il est fait doyen du chapitre à Augsburg, en 1838. Il meurt le 22 mai 1873, à Augsburg, en Allemagne.

### La Bible d'Allioli

Joseph Franz von Allioli fut l'auteur d'une traduction de la Bible en langue allemande. Cette traduction obtint une renommée encore jamais atteinte au sein de l'espace catholique germanophone et fut également connue pour son excellence au sein de toute l'Eglise catholique.

Encore aujourd'hui, cette Bible n'a rien perdu de sa popularité et reste très chère à de nombreuses personnes qui aiment lire les Saintes-Écritures et, tout particulièrement, à ceux qui restent attachés à la force et à la puissance du texte de la « Vulgate » .

...

Joseph Franz von Allioli naquit le 10 août 1793 à Sulzbach, en Bavière. Il étudia à l'Université de Landshut où il fut l'élève du théologien et futur évêque de Regensburg, Johann Michaël Sailer. Celui-ci lui communiqua son amour pour l'Écriture sainte. Il parfit également ses études à Vienne, Rome et Paris. En 1821, il fut chargé de cours à l'Université de Landshut où il enseigna les langues orientales, l'exégèse et l'archéologie biblique. À partir de 1826, il enseigna à l'Université de Munich. En 1830, il devint membre de l'Académie ainsi que recteur de l'Université mais, peu de temps après, il fut contraint de suspendre son enseignement pour cause de problèmes de gorge. On le nomma par la suite Prévôt de chapitre cathédrale (Domprobst) à Augsburg. Il mourut le 22 mai 1873, à Augsburg, en Allemagne.

Pour mener à bien son œuvre de traduction, Franz von Allioli mit toujours un point d'honneur à travailler en lien étroit avec les autorités ecclésiastiques ainsi que de suivre les exigences de l'Église pour tout travail de traduction des Écritures saintes. La traduction que fit Allioli repose tout d'abord sur le texte latin de la « Vulgate » mais en gardant à l'arrière-plan un regard sur les textes hébreux et grecs. C'est la Ire Bible en langue allemande qui obtint une approbation papale. En tout, cette traduction obtint 12 approbations de la part du Siège apostolique, la Ire datant du 11 mai 1830 et la 12e du 5 juin 1837. On peut ainsi y lire que cette traduction est en parfait accord avec l'authentique texte latin de la « Vulgate » (« Daß sie vollkommen mit der alten authentischen, lateinischen Vulgata übereinstimme, nichts in sich enthält, was ein kirchliches Verbot sammt Tadel nach sich ziehen könnte, so erlauben Seine Heiligkeit die Publikation der angeführten Bücher. ») . Cette Bible connut de nombreuses éditions tout au long du XIXe siècle sans avoir subi de changements. Pourtant, vers la fin du XIXe siècle, le besoin se fit sentir de retravailler et de réadapter quelque peu la traduction d'Allioli. Or, la traduction d'Allioli, ayant été honorée par une approbation du Saint-Siège, ne pouvait être retouchée sans l'accord de l'Église. Finalement, le Pape Léon XIII donna son accord en 1894 et nomma comme censeur le cardinal Steinhuber. Avec lui, ce fut le théologien Augustin Arndt qui mena à bien ce travail de révision.

Œuvres :

« Aphorismen Über den Zusammenhang der heiligen Schrift Alten und Neuen Testaments, aus der Idee des Reichs Gottes » , Ratisbon (1819) .

« Häusliche Alterthümer der Hebräer nebst biblischer Geographie » (1821) .

« Biblische Alterthümer » , Landshut (1825) .

« Handbuch der biblischen Alterthumskunde » (en collaboration avec Grätz and Haneberg) , Landshut (1843-1844) .

« Übersetzung der heiligen Schriften Alten und Neuen Testaments, aus der Vulgata, mit Bezug auf den Grundtext, neu übersetzt und mit kurzen Anmerkungen erläutert, dritte Auflage von Allioli umgearbeitet » en 6 volumes, Nürnberg, (1830-1835) . Cette publication reçut l'approbation papale le 11 mai 1830.

### Augustin Arndt

Augustin Arndt naquit de parents protestants, le 22 juillet 1851, à Berlin. Il se convertit à l'âge de 23 ans au catholicisme et entra, en 1875, dans l'ordre des Jésuites. De 1885 à 1888 ainsi que de 1892 à 1895, il fut professeur de théologie à Krakau puis travailla pour un hebdomadaire catholique à Breslau. Il mourut à Bucarest le 21 juillet 1925. De cette révision qui se termina en 1899 et qui resta somme toute légère, le cardinal Steinhuber expliqua qu'elle ne se limite pas à rendre fidèlement et clairement le texte de la « Vulgate » mais, bien plus, elle le rend en un allemand plus pur et agréable que les traductions précédentes (« Unter Beibehaltung und Wahrung der bisherigen einfachwürdigen Sprache nicht nur, dem Sinne der Vulgata ganz genau folgend, treu und deutlich ist, sondern überdies auch im deutschen Ausdruck reiner und gefälliger ist als ihre Vorgängerinnen. ») .

Durant la Seconde Guerre mondiale, la maison d'édition alsacienne « Alsatia » imprima en 1942 un nouveau testament de la traduction d'Allioli « suivant la tradition rhénane » (« an die oberrheinische Sprachtradition anknüpft ») , peut-on lire dans la préface. Cette préface nous rapporte également que la traduction biblique d'Allioli est la seule qui ait vraiment pénétrée au sein des peuples catholiques de langue allemande de telle sorte que celle-ci leur vient spontanément à l'oreille.

Voici un extrait de cette préface :

« Joseph Franz von Allioli hat sein Bibelwerk geschaffen auf Anregung des grossen Bischofs Johann Michael von Sailer ; es ist erwachsen in dem zweiten Frühling der deutschen Sprache , der ihr im Anfang des vorigen Jahrhunderts geschenkt wurde. Man kann ohne Übertreibung sagen, daß die Bibelübersetzung von Allioli die einzige ist, die dem katholischen Teil des deutschen Volkes wirklich ins Ohr gegangen ist, und das ist darum ihr entscheidender Vorzug, weil " der Glaube aus dem Hören kommt " . » (Brief an die Römer 10,17.)

...

The German Jesuit Augustin Arndt was born on 22 June 22, 1851. He was educated at the Universities of Berlin (1872-1874) , Breslau (1875) , and Cracow (1880-1884) . He was professor of German at the Seminary of Vals, France, in 1878-1880, and from 1883 to 1889, he was professor of theology at Cracow, while since the latter year he has been editor of the « Katholischer Sonntagsblatt für die Diözese Breslau » . He has written « Homer und Virgil, eine Parallele » (Leipsic, 1873) ; « Der Unsterblichkeitsglaube der Alten » (Gütersloh, 1873) ; « Blütenstrauss aus Luthers Werken » (Berlin, 1875) ; « Wo ist Wahrheit ? » (Freiburg, 1875) ; « Fenelons ascetische Schriften » (3 volumes, Regensburg, 1886-1887) ; « Der heilige Stanislaus Kostka » (1888) ; « De præstantia Societatis Jesu » (Cracow, 1890) ; « De rituum relatione juridica » (Rome, 1895) ; « De libris prohibitis » (Regensburg, 1895) ; « Conferenzen über die Konstitutionen der Ursulinerinnen » (Breslau, 1897) ; « Betstunden für die ewige Anbetung » (1897) ; « Biblia Sacra : die heilige Schrift » (Regensburg, 1898) ; « Der Jubilaeumsbeichtvater » (1900) ; « Handbüchlein der Mässigkeitsbruderschaften » (Breslau, 1900) ; « Vorschriften über das Verbot der Bücher » (Trier, 1900) ; « Die kirchlichen Rechtsbestimmungen über die Frauenkongregationen » (Mainz, 1901) ; « Novizenbüchlein der grauen Schwestern » (Breslau, 1901) ; « Kandidatenbüchlein der grauen Schwestern » (1901) ; « Jubilaeumsbüchlein » (1901) ; « Die vier heiligen Evangelien » (Regensburg, 1903) ; « Das Neue Testament » (1903) ; and « Erlasse und Verordnungen » (1906) . He has likewise written much in Polish, and is the author of numerous briefer contributions.

#### AB 40 : Les premières années (1824-1845)

(Crawford Howie)

Josef Anton Bruckner, born in Ansfelden near Linz on 4 September 1824, came from a typical rural working-class background. The Bruckner family had lived in Ansfelden, in the Traun district of Upper-Austria, since 1776, and young Bruckner's initial aspiration was to follow in the footsteps of both his father and grandfather and become a village school Master. (1) He may have remained in this respectable but relatively unrewarding occupation for the rest of his life had not circumstances and his own indomitable will led him to embark eventually on an exclusively musical career. While always retaining strong connections with his roots, he progressed inexorably from unexceptional beginnings to a recognized position of eminence in Vienna by the end of his life.

The Industrial Revolution had not yet gathered momentum in Austria, in the 1820's, and the population of Austria and the Habsburg monarchy was still mainly rural and predominantly agricultural. Even by 1840, when industrialization was gradually increasing, 80 % of the total were still living in villages or scattered farms and 73-74 % still derived their livelihoods from agriculture, forestry or fisheries. (2) Although conditions on the land were much better in Upper-Austria than in many other parts of the Monarchy, small-holders had invariably to work very long hours to maintain a reasonable standard of living. Bad harvests or natural disasters like flooding could have a catastrophic effect on whole communities. Harsh though a rural life could be, it was no doubt preferable to conditions in the new factories being built in parts of Lower-Austria where the average working day was anything from 12 to 16 hours and the wages were minimal.

While the Catholic Church was still a force to be reckoned with particularly in rural communities, church music had

not yet fully recovered from the restrictions imposed by Emperor Josef II, in the 1780's, and only partially repealed by his successor, Leopold II. The spirit of the Enlightenment and the general religious indifference had also taken their toll. There was a gradual change in the relationship between State and Church. « Other patrons », remarks G.R. Scragg, « competed for the service of the arts ; often they offered greater latitude and seemingly more exciting opportunities. Those who now composed religious music regarded it as one interest among many others, and the contagion of the secular spirit increasingly affected what they wrote » . (3) Some changes in ritual which affected the role of music were of far-reaching consequence. The vernacular was introduced into the liturgy for the purpose of better understanding and, while the abandonment of Latin was not demanded, some hymns in the vernacular for the congregation were included. (4) Many of these were of musical and textual inferiority and their continuing existence under Josef's successors had a significant influence on the style of Austrian church music in the 19th Century. The abolition of about 700 monasteries (specifically, those which did not carry-out any perceived 'useful' work, including pastoral care) (5) , a process which had begun in Lombardy and Galicia, as early as the 1760's during Empress Maria Theresia's reign, had a further disastrous effect on the provision of sacred music in the provinces :

With their young monks away at the general seminaries and their able-bodied priests working in parishes, monasteries found it difficult, if not impossible, to maintain a proper community life. Choral services were drastically cut down on the ground that, now the monks were required to be useful, all this singing, especially in the middle of the night, would be injurious to their health and, therefore, to the spiritual well-being of their flocks. (6)

Josef II's « Gottesdienstordnung » came into effect 1st of all in Vienna (1782) , requiring the celebration of 1 Mass daily in Saint-Stephen's and in those churches which had a regular choir. This was to be sung in plain-chant (« choraliter ») with or without organ accompaniment, according to the season. Instrumental participation was permitted only at High-Mass on Sundays and holy days and was to be excluded completely from vespers which were to be sung in plain-chant on weekdays and with organ on holy days only. A similar decree for Upper-Austria enacted in 1784 restricted the employment of instruments to parish churches in the larger towns. (7) As a result, some composers, Mozart and Franz-Josef Haydn, for instance, ceased to write church music temporarily while others, including Johann Georg Albrechtsberger, wrote Masses and Motets with organ accompaniment only. The nature of the organ part necessarily changed as composers or church music directors arranged some works originally written for voices and instruments, including a basso continuo part for organ, for a smaller combination of voices and organ. (8)

Further reforms introduced at the beginning of the nineteenth Century resulted in the imperial appropriation or subordination of even more church property and a marked reduction in the patronage of members of the lower nobility, all of which had a knock-on effect on the livelihood of musicians in general and church musicians in particular. Even the larger cathedrals lacked the means of maintaining a full complement of vocalists and instrumentalists and, because they were unable to employ as many professional musicians as before, had to fill the gaps with amateurs. Although Salzburg lay outside Josef's jurisdiction, the influence of his reforms and of the general spirit of Josephinism was felt there. Hieronymus, Graf von Colloredo-Waldsee, became archbishop, in 1772, and, as a letter from Mozart to Padre Martini reveals, quickly introduced reforms in the church service :

« Our church music is very different from that of Italy, since a Mass with the whole " Kyrie ", the " Gloria ", the "

Credo ”, the Epistle Sonata, the Offertory or Motet, the “ Sanctus ” and the “ Agnus Dei ” must not last longer than 3 quarters of an hour. This applies even to the most solemn Mass said by the Archbishop himself. At the same time, the Mass must have all the instruments - trumpets, drums and so forth. » (9)

During the 1,200th anniversary of the archiepiscopate, in 1782, Colloredo issued a pastoral letter which regulated the position of sacred music, and gave official approval to Kohlbrenner's hymnal in Johann Michaël Haydn's revision, to the absolute exclusion of any other collection of hymns. His measures to exclude instrumental music did not meet with much success, and Colloredo was forced to allow its re-introduction, albeit with some limitations, in 1788. This ban, while it lasted, did not apply to the Cathedral or to the monasteries, but it did have some influence on the type of sacred music performed. Colloredo demanded the replacement of church Sonatas which, in many places, had descended to the level of secular dance movements, by choral compositions based on liturgical texts and in a simple melodious style. Johann Michaël Haydn was commissioned to carry-out this task and his settings of Mass enclaves are eloquent testimony to his skill and astonishing industriousness. (10) By virtue of their unpretentiousness (essentially simply harmonized settings with the Gregorian plain-chant as the melody voice) , they were soon widely disseminated in both hand-written and printed copies. The influence that Michaël Haydn's sacred music, as a whole, exerted on his contemporaries and succeeding generations not only through performances in many large and small churches in Austria, Bavaria and Italy, but also productively on his pupils, was immense. (11)

Salzburg's musical life was seriously impaired by the Napoleonic Wars and the Court chapel was dissolved, with the result that the standard of the cathedral music in Salzburg was often not much different from village chapel music. There were only 6 choristers in 1816 and the town watchman and his assistants played the instrumental music on important feast days. It was the Viennese lawyer and financier, Doctor Franz von Hillebrandt, who instilled fresh life into the gradually decaying music centre. In 1841, through his efforts and with the support of Archbishop Friedrich von Schwarzenberg, the « Dommusikverein und Mozarteum » was founded with the dual purpose of resuscitating church music and reviving Mozart's music. (12)

In the 1st turbulent years of the 19th Century, Vienna became more than ever the central point in Catholic Europe. Noble patrons (Esterházy, Schwarzenberg, Fries and Razumovsky) played an important part in the cultivation and dissemination of music, but they were gradually replaced by « Musikvereine » and « Kirchenmusikvereine » in the larger towns (Vienna, Salzburg, Graz, Klagenfurt and Linz, for example) , societies whose aim was to promote and even to teach serious music. (13) These societies helped in the re-organization of church choirs, but the process took decades to accomplish. Fully professional choirs with more than 6 voices per part were rare and confined to a few large cathedrals and surviving Court chapels in the residence towns of Catholic princes. (14)

In spite of the severe cut-backs, music continued to be cultivated in those abbeys and monasteries throughout Austria and Germany that survived ; the enormous amount of manuscript material dating from this period to be found in church music archives bears eloquent witness to great industry and remarkable endeavour. (15) With the cessation of War and some measure of revival in church music, even small village churches could occasionally muster instrumental support. A typical church choir in a rural area would consist of 2 sopranos, 2 altos, 1 tenor and 1 bass, with instrumental support provided by up to 4 violins, 1 viola and 1 double bass. If wind players were not available, their

parts could be played on the organ. In fact, sheer delight in music-making provided the town and country church choirs with much resilience. On the other hand, the standard of performance was determined by amateurs and was often abysmally low. The music provided was not usually of any lasting artistic value and was frequently nothing more than sacred salon music of a very « facile » kind. Kocher, a contemporary, provides revealing information about the level of musical performance in German village churches, drawing particular attention to the extremely bad instrumental playing « which often tortures both one's musical feelings and one's ears to such an extent that one has to stop listening and watching » . (16) In Austria, a comparable situation was viewed with alarm by Franz Xaver Glöggel, a conductor and the choir Master of Linz Cathedral, who, in an unfinished book, presented proposals for the improvement of the musical part of worship in churches. His work was continued by his son who stressed the importance of the organist in congregational singing and considered it essential that he should possess « intelligence, discernment and self-respect » , be able to « push the singing forward when it lags behind, without causing confusion » and always choose a registration « in accordance with the number of people present, so that the singing will not be drowned by the organ, except when the congregation have made a mistake » (!) . (17)

Glöggel's statement that conditions in country churches were most often inadequate when the musical direction was entrusted to the village school Master is corroborated by Johann Herbeck whose illustrious career as a conductor and composer developed, like Anton Bruckner's, from humble beginnings. Drawing on his early experience as a teacher in the village of Münchendorf, in Lower-Austria, he provides a damning account of the position of rural church music in Austria. Viennese popular tunes were set to the Latin text and there was a general atmosphere of utter profanity. Even the school Master who supervised the musical proceedings was normally « a man personifying narrow-mindedness and laziness, full of arrogance and self-importance and, to crown it all, usually drunk » . (18)

Judging from Vincent Novello's observations during a European journey, in 1829, the standard of performance at many of the larger churches and cathedrals was also very low. (19) Only 60 years or so before this, Charles Burney, during his musical tour of Europe, had commented very favourably on church music in the Austrian capital and had come to the conclusion that the « excellent performances that are every day heard for nothing in the churches by the common people more contribute to refine and fix the national taste for good music than any other thing that I can at present suggest. (20) While Novello was quite impressed by some of the church music he heard in Vienna, he was clearly disappointed by a Mass that he heard at Saint-Stephen's which was « in a poor commonplace old style like what might have been written by Hasse or Vinci » (all the movements were short and unsatisfactory ; furthermore, the orchestral players (« about half a dozen violins, viola, cello, double bass and trombones ») were « of the mediocre kind » . And yet, with talent, imagination and youthful vigour, and no doubt encouraged by his former teacher Michael Holzer, choir director, and his brother Ferdinand, unpaid organist, it was still possible for Franz Schubert to write enterprising church music (including 4 early Mass settings) for his local parish church at Lichtental, in the Vienna suburbs. According to the church archives, there was a larger than usual body of singers and instrumentalists available, particularly for festival performances. (21)

It was in such an environment that Anton Bruckner grew-up and gained his 1st experiences of church music. As a young lad, he accompanied his parents to Sunday services, in Ansfelden, where his father played the organ and his mother sang in the choir. The orchestra at the church was a very modest one, usually consisting of 2 violins, 1 bass, 1

clarinet and 1 horn. Occasionally, on special feast days such as « Corpus Christi », this meagre force would be augmented by 2 trumpeters and a timpani player brought from Linz. As the village school Master, Bruckner's father was not only responsible for the education of the children but had to be a musician of sorts, particularly a church musician. He had to acquire, as part of his training, the basic technical and theoretical knowledge of music insofar as it was required in organ playing, be it the realization of a figured bass or the improvisation of a short prelude. A school Master's family understandably formed an essential part of the church choir, providing music completely by itself if necessary. In most villages, school children and, perhaps, some adults were trained for participation in the musical part of the church service, both as singers and instrumentalists. And so, the typical village school house would often take on the appearance of a small Conservatory. (22) Young Bruckner received his basic instrumental tuition (in violin, piano and organ) primarily from his father but, possibly, from school assistants employed at the school. (23) He soon began to provide evidence of musical talent and, as a 10 year old, was probably proficient enough to play the organ at Sunday services.

Occasional visits to the magnificent abbey at Saint-Florian, where he would have heard the fine 3 manual Chrismann organ, were undoubtedly inspirational. In 1835 and 1836, young Bruckner spent 18 months at the home of his 21 year old cousin, Johann Baptist Weiß (1813-1850), who was school Master and organist at Hörsching, a small-town nearby. The Weiß family was gifted musically. Anton Weiß, Johann's uncle, was organist at Wilhering abbey and well-known as far as Vienna where he had played on several occasions. Johann was reputed to be one of the best Upper-Austrian musicians of his generation. He was a fine organist and gave Bruckner further organ lessons. He also taught him harmony and counterpoint, using as models works by Bach, Händel, Franz-Josef and Johann Michael Haydn, Mozart and Albrechtsberger. (24) The scoring of Weiß's own « Requiem » in E-flat, one young Bruckner's favourite works, suggests that Hörsching was able to boast a slightly larger orchestra than Ansfelden. (25) Bruckner also had a high-opinion of another Weiß work, a Mozartian Mass in G major. (26) One of his own 1st surviving compositions, a « Pange lingua » (WAB 31), was possibly written during his stay in Hörsching. Indeed, he thought highly enough of this early piece of sacred music to revise it more than 50 years later. (27) It is also possible that 5 short organ Preludes, (WAB 127, 128), were written at this time, but doubts have been cast on their authenticity, and it is possible that Bruckner copied them. (28)

At the end of 1836, young Bruckner had to return home to Ansfelden to assist his ailing father in his duties as school Master, church organist, verger and fiddler for village dances. Overwork, nervous exhaustion and heavy drinking were contributory factors to his father's death of consumption, on 7 June 1837, at the early age of 46. Franz Perfahl, his father's assistant, and Josef Peither, newly appointed as an additional assistant, in May 1837, would almost certainly have undertaken the bulk of the teaching duties. Perfahl was another of Bruckner's music teachers, giving him lessons in violin and other musical subjects - probably, during the period between his 1st return from Hörsching and his 2nd visit in June-July of 1837 when he was sent there to recover from the shock of his father's death and to enable his mother to give some attention to the other 4 younger children. (29)

Josef Bruckner's successor as school Master, Joseph Hametner, took-up his position in Ansfelden, in July, and Bruckner's mother was forced to take the sacrificial step of moving away from the village to lodgings in Ebelsberg, a small village in the vicinity of Saint-Florian where, no doubt due to the intervention of the abbot, Michael Arneth, Bruckner

was admitted as a chorister at the end of August. (30) He entered the 3rd class of the village school at Saint-Florian and boarded with the school director, Michaël Bogner. (31) Bogner also acted « in loco parentis » for 2 other choir boys, Karl Seiberl and Anton Haus, and one of his responsibilities was to coach them in the voice parts of those pieces which Eduard Kurz, the Saint-Florian abbey choir director, brought to the school, every Monday. (32)

Instrumental teachers at Saint-Florian included Franz Raab who taught violin and was highly-thought of as a church composer and a bass singer in the abbey choir, and Franz Gruber who was on the administrative staff of the abbey but also taught violin. (33) But the musician who made the greatest impression on Bruckner was undoubtedly the cathedral organist, Anton Kattinger. (34) Bruckner stayed at Saint-Florian for 3 years and received both general and musical education, showing early signs of above-average talent as an organist as a result of excellent tuition from Kattinger. (35) His involvement in the performance of a great variety of church music, ranging in style from Renaissance polyphony to Classical and early Romantic homophony, left a deep impression and bore rich fruit later in his own sacred music. (36) Although Bruckner's voice broke in 1839, he was able to remain at the abbey for another year, as a violinist and occasional organist. Having decided to become a school teacher, he was coached for the entrance examination to the « Kaiserlich-Königlich Präparandie » (Imperial-Royal Teacher Training Course) at the Linz « Normalhauptschule » by the Saint-Florian school assistant, Georg Steinmeyer, and acquitted himself very creditably. There is no real parallel between the « Normalhauptschule » and today's « secondary school », « high-school » or college, nor does the term normal signify normal or usual. It was, rather, « the most important, standard-setting educational establishment in Upper-Austria » and, consequently, it held an intensive teacher-training course run by Johann Pausperl Władýk von Drachtenthal who was also director of the « Normalhauptschule » . (37)

After successfully negotiating the entrance examination to the « Hauptschule » , Bruckner embarked on the teacher-training course, in Linz, which began on 15 October 1840 and ended on 18 August 1841. As well as mastering the « 3 Rs » , a trainee teacher was required to take courses in religious instruction and music. Regional (but not international) geography was taught, but there was no tuition in subjects such as literature, history and the natural sciences. The curriculum followed by Bruckner was in accordance with the « Politische Verfassung der deutschen Schulen in den Kaiserlich-Königlich Erblanden » (1840 revision) . It was not until the middle of the Century that a real attempt was made to modernize secondary and tertiary education in Austria. This was largely the result of reforms introduced by Count Leo Thun-Hohenstein, Minister of Education, in the years 1847-1853. The main thrust of earlier reforms introduced during the reigns of Maria Theresa and Josef II had been to increase the power of the State at the expense of the nobility who had exercised almost feudal control at a regional level hitherto. Although the Catholic church was given the task of implementing these reforms, the objectives were determined in detail by the State. There was rigid State control over what was taught in secondary schools, for instance. Learning by rote was the norm, independent thinking was not encouraged and students were not expected to explore beyond the text books supplied. Thanks to Thun's reforms, however, the fine-arts (hitherto considered not only unnecessary but even « disruptive » ) were now considered « teachable » subjects and granted a place in the school curriculum. (38)

Bruckner's music teacher in Linz was a remarkable musician called Johann August Dürrnberger who had provided music tuition free of charge at the college, since 1832. (39) The scope of his activities at the « Hauptschule » is made clear in a letter sent by the college to the episcopal consistory in Linz, in March 1846, recommending that he be awarded a

civil service gold medal in recognition of his selfless contribution. As well as providing unpaid instruction in harmony, counterpoint, organ playing and plain-chant singing, he had provided his trainee teachers with an understanding of and performing experience of « genuine church music » and had not only devoted all his spare time to the college but had also « rendered the State a great service by taking care of the purchase and repair of instruments and by buying musical material » . (40) Dürrnberger's multi-farious activities in the town included the direction of performances of Classical works with full choir and orchestra, involving the participation of a number of students, in the « Minoritenkirche » , the instruction of college students in organ playing and plain-chant singing, the regular participation every Sunday and feast-day for 10 years in services at an approved school (the « Provinzial-Zwangarbeits- und Besserungsanstalt ») , the composition of church songs, and the direction of the Linz town band.

Dürrnberger taught at the « Normalhauptschule » , from 1832 to 1861, and made use of his own « Choral-Gesangslehre in einfacher Darstellung und Ordnung der Grundregeln and Elementar-Lehrbuch der Harmonie- und Generalbaßlehre » as well as Friedrich Wilhelm Marpurg's « Handbuch bei dem Generalbaße und der Composition » . He gave Bruckner a copy of the latter to take with him to his 1st teaching position, in Windhaag. (41) Elisabeth Maier sums-up Dürrnberger's importance, as follows :

« It is to Dürrnberger's lasting credit that he provided the beginnings of that solid theoretical foundation without which Bruckner's later Mastery would not have been possible. In addition, no doubt as a result of his year-long involvement with young people, he developed a keen eye for true talent. He provided Bruckner with strong support as long as it was in his power to do so, and he was able to exert a positive influence on the future of his brilliant student until he obtained the post of Linz cathedral and parish church organist. » (42)

While we have some idea of the music instruction which Bruckner received at the « Normalhauptschule » , we have very little knowledge of the precise content of the rest of the syllabus. The music examinations were held in July and those in the other disciplines, in August each year. Apart from Bruckner, there were 40 other trainee teachers during the 1840-1841 session. Only 22 went forward to the examination and, of these, 2 graduated as secondary school teachers and 14 as primary school teachers. (43)

In the certificate, he received covering primary school subjects Bruckner obtained 9 « very good » marks and 14 « good » marks. Each subject was given 2 marks, one assessing the candidate's knowledge of the subject, the other his ability to teach the subject. The evaluation of Bruckner's teaching skill was significantly higher than that of his subject knowledge. He received 6 « very good » marks for the former and 3 for the latter, namely in religion, arithmetic and German language - an assessment that runs counter to the belief that Bruckner possessed very little teaching ability. (44)

Although he was not allowed to frequent the theatre during his stay in Linz, Bruckner would almost certainly have availed himself of opportunities to attend concerts. The Linz « Gesellschaft der Musikfreunde » , founded by Anton Mayer (1780-1854) , in 1821, put on an average of 4 « regular » concerts each year but also sponsored « extraordinary » events, for instance, concerts for charity and student concerts. The « Tonkünstler » Society arranged regular performances of Oratorios by Händel, Haydn (« The Creation » and « The Seasons ») and Beethoven (« Mount

of Olives ») . A typical concert programme of the time would have been a mixture of Overtures (for example, Weber's « Der Freischütz » or « Euryanthe ») , movements from Symphonies, Concertos, virtuoso pieces (variations, pot-pourris, « Polonaises ») , arias, choral items and Operatic ensembles. In addition, Bruckner would have been encouraged to listen to church music in the 3 main churches (the Cathedral, the Parish Church and the Minorite church) and would have been required to sing in the latter, on Sundays. (45)

Bruckner's musical training in Linz also included piano lessons. His instruction manual was the « Kleine theoretisch-praktische Klavier-Schule » , published by Carl Tobias Haslinger, in 1825, which contained pieces from Ignace Pleyel's, Jan Ladislav Dussek's and Johann Baptist Cramer's piano tutors. He possessed hand-written copies of piano Sonatas and variation works by Haydn which he had received from Weiß, and made his own copy of Bach's « Art of Fugue » .

Having obtained excellent results in his final examinations, Bruckner duly qualified as an « assistant teacher for primary schools » . He would have been disappointed to obtain only « good » rather than « very good » marks in organ playing and rectified this anomaly, 4 years later, in the organ recital which he gave as part of the final examination for prospective high-school teachers. Dürrnberger was more generous in his appraisal and awarded Bruckner a « very good » commendation. (46) After leaving Linz, Bruckner remained in touch with his former teacher. In 1855, Dürrnberger was particularly helpful in encouraging Bruckner to apply for the vacant position of cathedral organist in Linz. 11 years later, in 1866, Dürrnberger spent some time in Grünburg, near Steyr, possibly to recuperate from an illness. A letter which Bruckner sent him on his Name-Day is sufficient evidence of the high esteem in which he still held him :

« It is an expression of gratitude for the trouble which you took with me when you were once my teacher. It also comes from my deep respect for your almost unparalleled fair-mindedness and the energy which you expended in pursuing what was obviously right. It is further an expression of love - in response to the love which particularly touched me through your goodwill and benevolence of which I was often the recipient. Under such circumstances, who would not avail himself of an opportunity of giving expression to his feelings ? May God keep you in health for many, many years, bless you and amply reward you ! So many of your pupils will echo that today ! I join my voice to theirs and have every reason to do it in a strong “ forte ”. » (47)

Bruckner's scrupulousness in financial matters can already be seen at this early age. He took-out a personal insurance policy for pension purposes just as he was embarking on a teaching career. It is possible, of course, that he was strongly advised to do so. (48)

Bruckner remained in frequent contact with his young friend and « house mate » , Karl Seiberl until his death, and Seiberl later reminisced on those early years. (49) Karl's brother, Josef, was on the same teacher-training course as Bruckner and, from 1843 to 1847, was Weiß's assistant in Hörsching. (50) Karl remembered young Bruckner's very proficient accompaniment of a Preindl Mass from a figured bass part at his parents' house in « Marienkirchen » , in 1839, and observed that his improvisatory skills were in evidence at this early age. The 2 brothers were able to observe Bruckner's progress as an organist and to recognize the important part played by Kattinger and Weiß as his early mentors :

« He (Weiß) was a superb improviser on the organ and displayed his skills in Saint-Florian abbey when he gave a concert there with Kattinger, the abbey organist, and Bruckner. The 3 organists, Kattinger (a masterly organ player for whom Bruckner had the greatest respect) on the main organ, Bruckner and Weiß on the 2 side organs, improvised on a theme provided by Kattinger. I myself did not witness this encounter of the 3 best organists in the district and beyond, and their improvisation which was a veritable musical event, but my brother Josef was present and told me that most of the audience, who listened intently to the improvisations, considered school Master Weiß to be the best. I can say that Bruckner, by virtue of his great talent, the tireless industry which he brought to his theoretical training, his opportunities of hearing the quite excellent abbey organist Kattinger, and the Classical church and chamber music cultivated at the abbey, at that time, was able to build on the foundation of Weiß's instruction and to become the organist who, then, did not rest until, developing year by year, he reached the heights which elicited our admiration.

Bruckner often visited Weiß during the period when my brother was his school assistant, in Hörsching. On the occasion of one such visit when Bruckner no doubt demonstrated his skill again, Weiß said to my brother, " Watch-out, he will make his mark. " Weiß died young and did not live to see the fulfilment of his prophecy. It is a great pity, as the same might have been said of him had his talent been able to flourish along the right lines. » (51)

In October 1841, Bruckner took-up his 1st teaching appointment as assistant school Master at a « Trivialschule » (elementary or primary school) in the small village of Windhaag situated near the border with Bohemia, in the northern extremity Upper-Austria. It was very difficult to reach and conditions were fairly primitive.

To make matters worse, Bruckner's superior, Franz Fuchs, was not an easy man to get on with. As an assistant teacher, Bruckner was on the lowest band of the teaching scale and his wages, 40 florins « per annum » , were extremely modest in relation to the average for the time, but he received free board and lodging (a small room in a relatively safe part of the old school building which had been « condemned » in 1822) . (52) In June 1841, 4 months before Bruckner took-up his appointment, a fire destroyed 9 houses and the roof of the village church, severely damaging the bell and the clock. The new church tower and bell were consecrated in October 1842.

Bruckner's social position was that of an apprentice learning his trade. Apart from teaching, he was expected to undertake a variety of duties which included ringing the church bell in the morning (at 4 am in the summer, and 5 am in the winter) and evening, cutting the grass in the school Master's property, helping the parish priest to put on his vestments for each service, and playing the organ during the service or acting as server if the principal school Master played. In the afternoons, there were a number of other duties which changed from season to season - hay-making, threshing, digging potatoes, tilling and sowing. Bruckner also had to tidy the sacristy, help in administering the sacraments, and act as scribe for the church choir. Fuchs appeared to resent Bruckner's easy way with the children and his superior musical ability, and frequently deprived him of his free periods by requiring him to cut quills into pens for the children. He also gave him only limited access to his spinet, but Bruckner was able to make frequent use of the organ in the village church. He made further studies of Bach's « Art of Fugue » which he had already copied in Linz and Albrechtsberger's Preludes and Fugues. He also worked his way through the various lecture notes he had taken in Linz and compiled a 218 page manuscript of Johann Pauspertl Władyk von Drachenthal's « Allgemeine

## Methodik » . (53)

Like his father before him, Bruckner supplemented his income by playing the fiddle at local dances, an obvious drain on his energy as it often kept him up until the early hours of the morning. (54) But there were some compensatory benefits, not least the friendship of Johann Sücka, a weaver by trade, and his family. Bruckner gave music lessons to his 3 children, Maria, Rosalia and Franz, and prepared Franz for the teacher-training course in Linz. By way of recompense, Bruckner enjoyed a regular hearty breakfast at the Sücka household and « Frau » Sücka did his laundry. Johann played both clarinet and trumpet and would join his son (1st violin) and Bruckner (2nd violin) in some domestic music-making. Bruckner was delighted when Sücka purchased a clavichord as he was able to practise on it to his heart's content ! (55)

It had been obvious, for some time, that Bruckner and Fuchs did not get on well. There were complaints that Bruckner was spending too much of his time composing. Nevertheless, he received a very good report during the school inspection carried-out by Josef Leuthäuser, in June 1842. (56) Matters came to a head when Bruckner one day failed to carry-out one of his obligatory non-teaching duties (bringing manure to the fields) and was reported to the abbot, Michaël Arneth. The latter was astute enough to recognize the potential in young Bruckner and, far from punishing him, arranged for him to spend some time as a school assistant in the more pleasant village of Kronstorf until such time as a place could be found for him in the village school at Saint-Florian. (57) In spite of their differences, Bruckner and Fuchs seem to have parted on reasonably good terms. Fuchs's reference, corroborated by a reference from the parish priest, Franz von Schwinghaimb, made favourable mention of Bruckner's « tireless energy » as a teacher and his scrupulous fulfilment of other duties. (58)

During his 16 months in Windhaag, Bruckner wrote a Mass in C (WAB 23) for the best singer in the church choir, an alto called Anna Jobst, 2 horns and organ. It is unpretentious, obviously circumscribed by the limited musical forces available in a village church and, therefore, typical of the many « Landmessen » (country Masses) written during the 1st half of the 19th Century. The designation « Chormesse » does not refer to any particular association with a pre-existing Gregorian plain-chant but suggests that it was written specifically for one of the more penitential periods of the church year : Advent of Lent. (59) Bruckner was school assistant in Kronstorf, from 23 January 1843 until 23 September 1845. He was much nearer the more pleasant surroundings of Saint-Florian, about 10 miles away, and Enns and Steyr, both about 6 miles away. The village was half the size of Windhaag, with a little over 100 inhabitants, and Bruckner's duties as school Master, sexton and part-time « community worker » were similar to those at Windhaag, although there is no specific mention of agricultural activities in the contract. (60) His starting salary was the same as at Windhaag but was soon increased, and he was therefore in a position to send some of it to help his mother and siblings. The inhabitants of the village were friendlier and, more important, he formed a good working relationship with his superior, Franz Lehofer, and got on well with the parish priest, Alois Knauer. He quickly made friends with a keen amateur musician, Joseph Födermayer, who lent him his old piano so that he could practise on it in the school room whenever it was convenient. In 1865, Mathias Leutgäb was school assistant in Kronstorf. He later described the school house there as follows :

« The cowshed is the nicest part of the house. There was still an open stove in the kitchen and the pots had to be

placed on top of it. Walls and window were completely black. At my request, however, I received a transportable stove with 2 copper containers for heating water. (61)

(Photo) Bruckner's room, about 18 ft. x 18 ft. , was on the 1st floor of the building, next to the classroom and can still be seen today.

With seemingly boundless youthful energy, Bruckner pursued lessons in organ, piano and music theory with Leopold von Zenetti, organist and director of the church choir in Enns. As Zenetti was a regular guest at Saint-Florian, Bruckner had probably got to know him when he was a choir boy there, in the late- 1830's. 3 times a week, Bruckner made the journey on foot to Enns and back (a round trip of 12 miles) , and it was not unknown for him occasionally to have a lesson with Zenetti, on a Sunday morning, walk back to Kronstorf, complete an assignment, and return to Enns for another lesson in the evening ! Like many church organists at the time, Zenetti wrote music of his own to supplement the repertoire. (62) He was not only a musician of some distinction (in Enns, he also directed the Music Society and a male-voice choir as well as organizing concerts) but was an extremely well-read man, possessing a fine library of musical scores (mainly, the Viennese Classics) , books on music and on literature, history and geography. (63) Bruckner paid tribute to Zenetti's understanding of music theory, on several occasions later in his life. When he moved to Saint-Florian, in 1845, he continued to travel to Enns for lessons with Zenetti, and it was as a result of his encouragement (as well as that of Dürrenberger) that the somewhat hesitant young man applied for the vacant post of cathedral organist in Linz, in 1855. By this time, the teacher - pupil relationship had developed into a firm friendship. After Bruckner moved to Vienna, in 1868, he often spent part of his summer vacation in Saint-Florian and frequently took the opportunity of visiting his old teacher on these occasions. The 2 main text books which Zenetti used were Daniel Gottlob Türk's « Von der wichtigsten Pflichten eines Organisten » (1787) and « Kurze Anweisung zum Generalbaßspiel » (1791) , but Bruckner would also have had access to tutors like Johann Baptist Vanhal's « Anfangsgründe des Generalbaßes » (Vienna, 1817) ; Ambros Rieder's « Anleitung zur richtigen Begleitung der vorgeschriebenen Kirchengesänge wie auch zum Generalbaß » (1830) ; and Simon Sechter's « Praktische Generalbaß-Schule » Opus 49 (1830) . (64) The emphasis in Zenetti's teaching was clearly on the practical out-working of what was learned theoretically. He also introduced Bruckner to Bach's « Wohltemperirte Klavier » and chorale harmonizations.

Among the acquaintances Bruckner made in Enns was the parish priest Joseph von Peßler (1803-1877) for whose birthday, in 1843, the fledgling composer wrote an a cappella male-voice chorus, « An dem Feste » (WAB 59) , to words by the Kronstorf priest, Alois Knauer. It was 1st performed in Enns Parish Church, on 19 September 1843, and is of particular interest because, 50 years later, Bruckner made some corrections to it, added dynamic markings, and had new words provided by Karl Ptak. With its new title « Tafel-Lied » (WAB 86) , it was performed by the « Wiener Akademischer Gesangverein » , on 11 March 1893, and was reviewed favourably in 2 Viennese papers, the « Deutsche Zeitung » and the « Deutsches Volksblatt » . In the former, Theodor Helm, a friend and admirer of Bruckner, drew attention to the « unpretentious but successful choral writing of the 19 year old Upper-Austrian school assistant who, at that time, had certainly no inkling that he would become one of the greatest Masters of the Symphony and of church music » . (65)

During his time in Kronstorf, Bruckner paid frequent visits to Steyr, a town of some 10,500 inhabitants with a large parish church in the Gothic style and, as far as he was concerned, the no less impressive Chrismann organ to which he was granted access by the accommodating parish priest, Joseph Plersch. According to August Göllerich, another incentive was the opportunity to play Franz Schubert's piano works for 4 hands with Karoline Eberstaller who had reputedly played these works with Schubert himself when he spent some time in Steyr, in the 1820's. (66) In later years, Bruckner was a welcome guest of the parish priests, Georg Armingier and Josef Aichinger. When he spent part of his summer vacations in Steyr, he particularly enjoyed the company of 3 music-loving businessmen, Carl Almeroth, Isidor Dierkes and Karl Reder who, in the 1880's, indulged the composer in 2 of his favourite pursuits (coach riding and « Pilsner » beer drinking) and were involved in a short-lived scheme to provide him with some financial help. Franz Bayer, director of the parish church choir from the late- 1880's, was an enthusiastic advocate of Bruckner's music and was responsible for several performances of Bruckner's sacred works. On one such occasion (a performance of his D minor Mass in Steyr Parish Church, on 2 April 1893) , Bruckner played the organ part ; at a special reception after the performance, the delighted composer paid tribute to conductor and performers for their exemplary preparation of the work. (67)

Saint-Florian held fond memories for Bruckner and he was now able to resume his strong connections with the town and abbey. He was introduced to the distinctive sound of the male-voice quartet by Hans Schläger. (68) Bruckner formed his own male-voice quartet in Kronstorf and sang 1st bass.

It was common practice for school assistants to sit an examination after at least 3 years' experience so that they could qualify for a more senior post. Supplied with 2 very favourable testimonials from his superior, Franz Lehofer, and the parish priest, Alois Knauer, both of whom had nothing but praise for his teaching and musical skills, Bruckner successfully completed the examination in Linz, in May 1845, and made a particularly favourable impression on his former teacher, Johann August Dürnberger, who had no hesitation in awarding him a distinction in theoretical and practical music. His lessons with Zenetti had not been in vain ! (69) 3 months later, in September, Bruckner was officially appointed to a new position in Saint-Florian. Although he was still only an assistant teacher, his salary was duly increased. (70)

The compositions written during the Kronstorf period reflect the limited resources available to Bruckner, but provide evidence of a clearer grasp of traditional styles and an improved technical facility for which Zenetti should no doubt take much of the credit. Most of the works are occasional pieces for mixed voices, with or without organ accompaniment, written for church services. Some works have been lost, including a setting of « Salve Maria » (WAB 134) and a « Requiem » (WAB 133) for male voices and organ which was written in memory of his friend Johann Nepomuk Deschl, school Master in Kirchberg bei Eferding, and 1st performed in March 1845, with Bruckner playing the organ. Of the works still extant the most interesting stylistically (insofar as they illustrate features which the composer was to employ with much greater originality in later compositions) are the 2 settings of « Asperges me » (WAB 4) for mixed voices and organ, the Maundy-Thursday Mass (« Messe für den Gründonnerstag » WAB 9, including a setting of the gradual, « Christus factus est » , and the « Messe ohne Gloria und Credo » (WAB 146) . (71)

Apart from « An dem Feste » , the only other secular work to survive from the Kronstorf period is a cantata which

exists in 3 versions, all dating from 1845 and scored for 8 part mixed-voice choir, 4 soloists and piano accompaniment. The 3 versions are identical, apart from some slight changes in the accompaniment figuration introduced in the 2nd version and retained in the 3rd. The 1st version was described by Bruckner on the manuscript title-page as a « Musikalischer Versuch nach dem Kammer-Styl über ein kurzes Gedicht » and, as it also has the annotation « Cand. », we can assume that it was written before his music examination in Linz which was held on 29 May. The 2nd version has a similar title but has an added dedication to Alois Knauer, the parish priest. (72) The 3rd version, entitled « Vergissmeinnicht » (**WAB 93**), was dedicated to Friedrich Mayr, prebendary of Saint-Florian abbey at the time and later to succeed Michaël Arneht as abbot. (73)

When Bruckner moved to Saint-Florian, in September 1845, he was about to commence the important 2nd stage in his musical career. Ansfelden, Windhaag, Kronstorf, 3 « stations » in the 1st stage of his musical pilgrimage, were by no means forgotten by the composer. Before his move to Vienna, in 1868, he paid an annual visit to his father's grave in Ansfelden. After 1868, he continued these visits, albeit less frequently. In 1870, he was granted honorary citizenship of the village and, in 1895, the « Frohsinn » choir in Linz, with which he was closely associated in the years 1865-1868, unveiled a memorial plaque on the house where he was born. Bruckner was too ill to attend (his place was taken by his brother Ignaz) but sent a letter of thanks. (74) Bruckner also maintained his connections with Windhaag until the late- 1870's. On 4 July 1897, a memorial plaque was unveiled at the new school house there. Connections with Kronstorf continued much longer (until 1894) and he remained on friendly terms with the Lehofer family until his death. A memorial plaque was unveiled at the old school house, there, on 14 June 1913.

## Notes

(1) Further information about Bruckner's forebears and the 4 younger brothers and sisters (from a total of 11) who survived early infancy can be found in : Göllicher-Auer. « Anton Bruckner : ein Lebens- und Schaffensbild » Band I, Gustav Bosse Verlag, Regensburg (1922), pages 49-75 ; and Heinz Schöny. « Anton Bruckner zum 100. Todestag. Seine Ahnenliste als Geschichte seiner Vorfahren », in : « Mitteilungsblatt der Internationalen Bruckner-Gesellschaft Nr. 48 », Vienna, June (1977), pages 10-24. There are useful English summaries of the former in : Hans-Hubert Schönzeler. « Bruckner », Calder and Boyars, London (1970) ; and Derek Watson. « Bruckner », The Master Musicians series, Oxford University Press, Oxford, London (2/1996). Fac-similes of the Ansfelden baptismal roll and Bruckner's baptismal certificate can be found between pages 64 and 65 of Göllicher-Auer I. IV/4 (1937) includes, as a supplement, Ernst Schwanzara's « Stamm- und Ahnentafel des Tondichters Anton Bruckner » in which the composer's family tree is traced back as far as Jörg Pruckner (around 1400). More up-to-date information about the family background of Bruckner's mother Therese (« née » Helm), father Anton and the latter's earlier proposal of marriage to Julie Hartung can be found in Franz Zamazal's article : « Ein Beitrag zur Familiengeschichte », in : « Bruckner Jahrbuch 1982-1983 », Linz (1984), pages 117-128. Zamazal has also written an extensive article about the education system in Austria and the teaching activities of 3 generations of the Bruckner family : « Familie Bruckner - Drei Generationen Lehrer : Schulverhältnisse - Ausbildung - Lebenslauf », in : « Anton Bruckner Dokumente und Studien, Nr. 10 : Staat - Kirche - Schule in Oberösterreich », Musikwissenschaftlicher Verlag, Vienna (1994), pages 97-251. The results of more recent research are contained in : Heinz Schöny. « Anton Bruckner zum 100. Todestag. Seine Ahnenliste als Geschichte seiner Vorfahren », in : « Internationale Bruckner-Gesellschaft (IBG) Mitteilungsblatt », Nr. 48 (June 1977), pages 10-24 ;

and Franz Zamazal. « Familie Bruckner : Biographische Konturen aufgrund von Pfarrmatrikeln » , in : « Bruckner Jahrbuch 1997-2000 » , Linz (2002) , pages 103-210.

(2) Carlile Aylmer Macartney. « The House of Austria » , Edinburgh University Press, Edinburgh (1978) ; page 64.

(3) G. R. Scragg. « The Pelican History of the Church » IV, London (1962) ; page 278.

(4) Some hymns in the vernacular had appeared before this, however. The most important collection for Austria was J. Kohlbrenner's « Der heilige Gesang zum Gottesdienste » , in : « der römische-katholischen Kirche (1777) » which contained the « Singmesse “ Hier liegt vor deiner Majestät ” » . A new edition « augmented and corrected by « Herr Michaël Haydn » with the omission of trills and other embellishments in the original was published in Salzburg, in 1781.

(5) The male orders which underwent the most rigorous suppression were the Carthusians, Camaldolese and Eremites. Although most of the money gained from the sale of dissolved property and appropriated land was not used for secular purposes but was placed in a « Religious Fund » , created in 1782, this was of no direct benefit to the state of church music. See the chapter : « The Austrian Monarchy : the Josephist Solution » , in : Derek Beales. « Prosperity and Plunder. European Catholic Monasteries in the Age of Revolution, 1650-1815 » , Cambridge (2003) , pages 179-228, for a detailed discussion of the dissolution of monasteries and nunneries, the creation of many new parishes in their stead and the re-location of many monks and nuns, particularly during the reign of Joseph II.

(6) Ibid. , page 200. See also : Otto Biba. « Die Wiener Kirchenmusik um 1783 » , « Jahrbuch für österreichische Kulturgeschichte » 1/2 (1971) , pages 7-79, for a discussion of the effect of Joseph II's policies on church music, in Vienna. As a result of the changes in the liturgy, the dissolution of some monasteries and the conversion of others to parish churches, the overall expenditure on church music in the city is reckoned to have been reduced from 28,000 to about 14,000 florins.

(7) The decree began to take effect in other parts of Austria at around the same time, e.g. Linz (1785) ; Lower-Austria (1786) . See : Hans Hollerweger. « Die Reform des Gottesdienstes zur Zeit des Josephinismus in Österreich » , Regensburg (1976) .

(8) For further discussion of the Josephine reforms and their ramifications, see : Reinhard G. Pauly. « The Reforms of Church Music under Joseph II » , in : « The Musical Quarterly » , xliii/3 (1957) , pages 372-382 ; and Hans Hollerweger. « Die Reform des Gottesdienstes zur Zeit des Josephinismus in Österreich. Studien zur Pastoralliturgie » , volume I, Regensburg (1976) ; see, also : Edward Olleson's comments in the chapter « Church Music and Oratorio » , in : New Oxford History of Music VII, edited by G. Abraham, London (1973) , pages 305-306. The role of the organ as an accompanying and solo instrument in church music during the Century is discussed by Friedrich Wilhelm Riedel in : « Der Funktionwandel der Orgel als Begleit-und Solo-Instrument in der österreichischen Kirchenmusik des 18. und frühen 19. Jahrhunderts » , in : « Kirchenmusik mit obligater Orgel » , edited by Riedel, Sinzig (1999) , pages 11-26.

(9) Letter from Mozart to Martini, dated : Salzburg, 4 September 1776 ; translated from German by Emily Anderson (in : « Mozart Letters » , edited by Eric Blom, London, 3/1968, page 33) . Mozart enclosed a copy of the score of a Motet (« Misericordias Domini » , K. 222) that he had written the previous year.

(10) Johann Michael Haydn (1737-1806) was appointed leader of the Court Chapel Orchestra in Salzburg, in 1762, cathedral organist in 1778 and, after Leopold Mozart's death in 1787, piano and violin teacher at the cathedral school. The autograph MS of his antiphony, begun in 1783 and completed in 1792, and containing more than 100 pieces for 4 part choir, usually accompanied by violins in 2 parts, basso continuo and organ, with the occasional addition of wind instruments, is in the Music Section of the « Österreichische Nationalbibliothek » , Vienna.

(11) Carl Maria von Weber, the most important of his pupils, owes much to Johann Michael Haydn in his Mass settings. There is also an evident connection between Michael Haydn and Franz Schubert, and Bruckner's early sacred works bear many fingerprints of Haydn's style.

(12) Alois Taux (1817-1861) was « Kapellmeister » of the Salzburg Cathedral and the 1st director of the « Mozarteum » , from 1841 to 1861. He was succeeded by Hans Schläger (1820-1885) who remained until 1868. Doctor Otto Bach (1833-1893) held the 2 positions, from 1868 to 1880, when he moved to Vienna to become « Kapellmeister » of the « Votivkirche » and director of the « Gesellschaft der Musikfreunde » . Bruckner made 2 unsuccessful applications for the vacant posts in 1861 and 1868, respectively.

(13) The « Church Music Associations » that were founded in the 1st half of the 19th Century include the « Kirchenmusikverein von Sankt Anna » (later, « Verein zur Förderung echter Kirchenmusik ») , Vienna ; the « Kirchenmusikverein von Sankt Karl » , Vienna (1825) ; the « Kirchenmusikverein of the Piaristenkirche in Josefstadt » , Vienna (1843) ; the « Verein der Kunstfreunde für Kirchenmusik » , Prague (1826) ; and the « Kirchenmusikverein » of Saint-Martin's Cathedral, Pressburg (1833) . In Salzburg, the « Mozarteum » was affiliated with the « Musikverein » , in 1841, as a centre for instrumental and vocal instruction.

(14) It is estimated that the number of Court Chapels in former prince-bishoprics was reduced by about 90 % , as a result of secularisation. However, new bishoprics were founded in places like Linz and « Sankt Pölten » .

(15) The most important of these abbeys and monasteries, many of which contain manuscripts of sacred works by the Haydn brothers, Mozart and Schubert, are Saint-Florian, Gmunden, Göttweig, Herzogenburg, Klosterneuburg, Kremsmünster, Lambach, Melk, « Sankt Peter » 's (Salzburg) , and Seitenstetten. For further information about the impact made by the Josephine reforms on Upper-Austrian monasteries in particular, see : « Musiktraditionen in den oberösterreichischen Klöstern » , in : « Bruckner-Symposium Linz 1990 : Musikstadt Linz - Musikland Oberösterreich » , Linz (1993) , pages 179-209. The effect of these reforms on religious life, in Linz, is discussed in detail by Rudolf Zinnhobler in his article : « Das Bistum Linz zwischen Spätjosephinismus und Liberalismus » , in : « Anton Bruckner Dokumente und Studien » Nr. 10, Vienna (1994) , pages 33-58.

(16) From L. Kocher. « Die Tonkunst in der Kirche » , Stuttgart (1823) ; quoted in : H. Allekotte. « Carl Maria von

Webers Messen » , Bonn (1913) , page 25f.

(17) Franz Xaver Glöggel. « Erklärendes Handbuch des musikalischen Gottesdienstes » , Vienna (1828) ; quoted in : Robert Haas. « Anton Bruckner » , Potsdam (1934) , page 29ff. For further information about Franz Xaver Glöggel, who played an extremely active part in both the secular and sacred musical life of Linz in the late- 18th and early 19th Centuries, see : Elisabeth Maier. « “ Kirchenmusik auf schiefen Bahnen. ” Zur Situation in Linz von 1850 bis 1900 » ; Franz Zamazal, Johann Baptist Schiedermayr. « Ein Vorgänger Bruckners als Linzer Dom- und Stadtpfarrorganist » ; and Anton Voigt. « Mozart und Linz » , in : « Bruckner-Symposium Linz 1990 » , Linz (1993) , pages 109f. , 124ff. , and 214f.

(18) Johann Herbeck. « Gedanken über den Zustand der Kirchenmusik auf dem Lande » (1848) , in : « Ludwig Herbeck, Johann Herbeck. Ein Lebensbild von seinem Sohne Ludwig » Gutmann, Vienna (1885) , Appendix - page 106f.

(19) The Novellos travelled to Vienna by way of Antwerp, Cologne, Mannheim, Heidelberg, Munich, Salzburg and Linz, and attended Mass and often Vespers at each place. See : Nerina Medici di Marignano. « A Mozart Pilgrimage, being the Travel Diaries of Vincent and Mary Novello in the Year 1829 » , edited by Rosemary Hughes, London (1955) , pages 254-322.

(20) « Doctor Burney's Musical Tours in Europe, II : An 18th Century Musical Tour in Central Europe and the Netherlands » , edited by Percy Alfred Scholes, London (1959) , page 75ff.

(21) From the autumn of 1813, for about 3 years, Franz Schubert lived at the family home. For the 1st 10 months of this period (until August 1814) , he studied successfully at the Imperial Teachers' Training College to be an assistant elementary school teacher. For the remainder of the time, he was employed as one of his father's assistants at the school in the « Säulengasse » . See : Walther Dürr. « Schubert in seiner Welt » , and Manuela Jahrmärker. « Von der liturgischen Funktion zum persönlichen Bekenntnis : Die Kirchenmusik » , in : Schubert Handbuch edited by Walther Dürr and Andreas Krause, Bärenreiter, Kassel (1997) , pages 50-54 and 346-377.

(22) The situation did not change appreciably later in the Century. See : Rolf Keller. « Anton Bruckner und die Familie Albrecht » , in : « Bruckner Jahrbuch 1984-1985-1986 » , Linz (1988) , pages 53-56.

(23) See : Franz Zamazal. « Anton Bruckner begann als neunjähriger 1833 mit dem Klavierspiel » , in : Studien und Berichte (Internationale Bruckner-Gesellschaft Mitteilungsblatt) » , Nr. 64 (2005) , pages 12-13.

(24) Johann Baptist Weiß was Bruckner's « godparent » when he was confirmed in Linz by Bishop Gregorius Ziegler, on 1 June 1833. There is a fac-simile of the confirmation form in : Leopold Nowak. « Anton Bruckner. Musik und Leben » , Linz (1973) , page 20 ; the original is in the « Österreichische Nationalbibliothek » . In 1835-1836, Weiß introduced his young cousin to Franz-Josef Haydn's « The Creation » , « The Seasons » and « The 7 Last Words » , and gave him a copy of the 1st edition of the F minor Variations for piano, as a present. See : Leopold Nowak, Opus citatum, page 21, for a fac-simile of the title page of the latter with Weiß's and Bruckner's signatures.

(25) Weiß's « Requiem » is scored for 1st and 2nd violins, bass, 2 clarinets, oboe (ad libitum) , 2 horns, 2 trumpets, organ continuo and voices ; it was later published privately (in 1904) by Ernest Lanninger, parish priest of the village of Hörsching.

(26) Bruckner also possessed a copy of Weiß's Gradual « Ecce sacerdos magnus » , dated : 17 January 1836, and the sketch of another sacred work, probably also by Weiß : « Domine, ad adjuvandum me festina » (dated : 14 July 1835, in Ansfelden) . For further information about the latter, see : Franz Scheder. « Bruckner-Incerta » , in : « Bruckner-Symposium Linz 2004 Bericht » , Linz (2008) , pages 139-141.

(27) It may have been written slightly later, during his period as a choir boy at Saint-Florian, but it certainly pre-dates his teacher training year, in Linz. It was printed, for the 1st time, in Göllerich-Auer II/1 (1928) , page 228 ; see, also : Leopold Nowak. « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/1, Vienna (1984) , page 3, and commentary in : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/2, page 3f. The revised version (from April 1891) was also printed, for the 1st time, in a fac-simile of the autograph, Mus.Hs.3184 in the « Österreichische Nationalbibliothek » , in : Göllerich-Auer II/1, page 230 ; see, also : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/1, page 158 and commentary in : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/2, page 145ff.

(28) The Prelude in E-flat (WAB 127) was printed for the 1st time in : Max Auer. « Anton Bruckner » , Vienna (2/1934) . The 4 Preludes (WAB 128) were printed for the 1st time in : Göllerich-Auer II/1, pages 97-102. Othmar Wessely, in his article « Der junge Bruckner und sein Orgelspiel » , in : « Anton Bruckner Dokumente und Studien » Nr. 10, Vienna (1994) , page 62ff. , draws attention to the rudimentary pedal technique required, describes the pieces as typical products of a style of organ playing common in « rural cultural backwaters » at the time, and adds that it is entirely possible that Weiß was the composer and Bruckner merely copied them. Another organ prelude, in B-flat major, is mentioned in Göllerich-Auer IV/4, supplementary volume, Regensburg (1974) , page 319. Erwin Horn provides further information about these early Preludes in his paper, « Anton Bruckners Orgelwerke » , in : « Bruckner-Tagung Wien 1999 Bericht » , Vienna (2000) , pages 27-28, and they are also discussed by Franz Scheder, in : « Bruckner-Incerta » , page 141.

(29) See Göllerich-Auer IV/3 (1936) , page 62. Bruckner must have got on well with Perfahl (1817-1883) . There are reports of his visiting him in Bad Goisern, from the early 1860's onwards. Franz Perfahl (born in 1813) received his teaching certificate in 1835, moved from Ansfelden to Neuhofen, in 1838, and was a teaching assistant and, then, a fully fledged teacher in various Upper-Austrian towns until his death, in 1883. See : « Verzeichnis des Personal-Standes der deutschen Schulen in der Diözese Linz, Ordinariatsarchiv, Linz » as well as Klaus Petermayr. « Franz Xaver Perfahl - Freund und Lehrer Bruckners » , in : Anton Bruckner Institut Linz Mitteilungen , Nr. 7 (June 2011) , pages 8-9.

(30) Joseph Seebacher (1767-1848) , the parish priest of Ansfelden, had written to Michaël Arneith about the death of Anton Bruckner, senior, and the unsympathetic attitude of his parishioners who expected the « traditional way » , namely that a suitable school assistant should marry her ! See : Karl Rehberger. « Sankt Florian und Anton Bruckner bis 1855. Einige neue Aspekte » , in : « Bruckner-Symposium Linz 1994 » , Linz (1997) , page 32. In his article

entitled « Marginalien zu Anton Bruckners Jugend : Tante Anna Maria und Mutter Theresia Bruckner » , in : « Bruckner Jahrbuch 2006-2010 » , Linz (2011) , pages 359-368, Franz Zamazal is the 1st to admit that there is very little documentary evidence extant concerning Bruckner's boyhood and youth, most of it coming from secondary sources. Nevertheless, he is able to sketch in some more details about the lives of Bruckner's mother Theresia who, according to the Ebelsberg parish records, moved house 5 times, between 1837 and her death in 1860, and his unmarried aunt Anna Maria (1784-1855) , who did not move with the Bruckner household to Ebelsberg, in 1837, as formerly believed but settled there much later in the early 1850's.

(31) Michaël Bogner (1802-1879) was trained as a teacher in Linz. He taught at Ansfelden, Peilstein, Urfahr and Ried before moving to Saint-Florian where he was principal teacher at the school, from 1834 until his retirement in 1875. He died in Saint-Florian, in 1879.

(32) Eduard Kurz had been a pupil of the theorist and composer, Johann Georg Albrechtsberger, in Vienna. He was choir director at Saint-Florian (with interruptions) from 1810 to 1841, as well as being on the clerical staff there, from 1813 to 1845. He was often unwell and was replaced by Franz Xaver Schäfler who was later a member of the male-voice quartet founded by Bruckner.

(33) Franz Gruber had been taught in Vienna by the noted violinist, Ignaz Schuppanzigh, and had studied at the Conservatory possibly with Joseph Böhm or Georg Hellmesberger.

(34) Anton Kattinger (1798-1852) was employed as an organist at Saint-Florian, from 1816 onwards, and as a clerk of the Court from 1819. After the death of his wife, in December 1849, he moved to Kremsmünster where he married again, in 1851. He died on 17 June 1852, after a number of strokes.

(35) See Göllerich-Auer I (1922) , pages 129-132, for details of Bruckner's exercises in grammar (« Ausarbeitungen von nacten Sätzen ») and arithmetic (« Rechnen-Aufgabenheft ») , including a fac-simile of a page from the latter, on page 133. The original copy of the « Ausarbeitungen » , can be found at the « Wiener Stadt - und Landesbibliothek » . The original of a « model letter » to his mother, from a school exercise book, can be found at the « Österreichische Nationalbibliothek » ; there are fac-similes of other « model letters » in Bruckner's birth house, in Ansfelden.

(36) Walter Pass, in his article entitled « Studie über Bruckners ersten Sankt Florianer Aufenthalt » , in : « Bruckner-Studien 1824-1974 » , Vienna (1975) , pages 11-51, presents in full the « Verzeichnis aller aufgeführten Kirchenmusikstücke in Sankt Florian » , from November 1838 to September 1841 (it actually continues until the end of 1841) , and shows that there was a highly-organized church music life in the abbey, at this time. See, also : Joachim Angerer. « Bruckner und die klösterlichen Lebensformen seiner Zeit » , in : « Bruckner-Symposion Linz 1985 : Anton Bruckner und die Kirchenmusik » , Linz (1988) , page 41-49.

(37) For more information about the teacher-training course at Linz and the higher standards set by the priest Johann Nepomuk Pauspertl Władyk von Drachenthal (1796-1864) , who was director from 1835 to 1843, see : Othmar Wessely. « Anton Bruckners Präparandenzeit » , in : « Bruckner-Symposion Linz 1988 » , Linz (1992) , pages 21-25. For a

description of Bruckner's own hand-written copy of von Pauspertl's educational method in the Linz « Stadtarchiv », see, also : Erich Wolfgang Partsch. « Ein autographes Methodik-Skriptum des jungen Bruckners », in : « Bruckner Tagung 2005 Bericht », edited by Theophil Antonicek, Andreas Lindner and Klaus Petermayr, Anton Bruckner Institut Linz (2008) , pages 149-159.

(38) Peter Stachel examines the Austrian educational system in the 19th Century in his article entitled : « “ wer mir mit neuen Ideen kommt, der kann gehen ” . Einige historische Überlegungen zu Schule und Kreativität, entwickelt am Beispiel Anton Bruckners », in : « Bruckner-Symposion Linz 2000 » , Linz (2004) , pages 45-59.

(39) Johann August Dürrnberger (1800-1880) was, in turn, a law student in Jena and a trainee book-keeper in Linz, before studying music in Vienna. Like his famous pupil after him, he accumulated a number of certificates testifying to his musical abilities.

(40) This letter of recommendation can be found in the « Ordinariatsarchiv » , Linz.

(41) In Bruckner's copy, there are annotations like « klingt schlecht » (sounds bad) and « unkirchlich » (secular) . The original of Bruckner's copy is in the « Österreichische Nationalbibliothek » ; there is a photograph of the title-page in : Leopold Nowak. « Anton Bruckner. Musik und Leben » , Linz (1973) , page 40.

(42) Elisabeth Maier. « Bruckners oberösterreichische Lehrer » , in : « Bruckner-Symposion Linz 1988 » , Linz (1992) , page 42.

(43) A copy of Pauspertl von Drachenthal's report for the year, dated : Linz, 15 November 1841, can be found in Franz Zamazal's article entitled : « Familie Bruckner - Drei Generationen Lehrer » , in : « Anton Bruckner Dokumente und Studien » Nr. 10, Vienna (1994) , page 219ff.

(44) The originals of Dürrnberger's catalogue and list of pupils on the teacher training course in 1840-41 and the certificate for the conclusion of the course (signed, Johann Pauspertl von Drachenthal, and dated : 16 August 1841) are in the « Österreichische Nationalbibliothek » ; there are fac-similes in Leopold Nowak, Opus citatum, page 42 and 45. The original of Dürrnberger's own classification and account of progress made by students in harmony and figured bass during 1840-1841 (signed by both, Dürrnberger and Drachtenthal, and dated : 30 July 1841) is in Saint-Florian.

(45) For further information about musical life in Linz during this period, see the following articles by Othmar Wessely. « Das Linzer Musikleben in der ersten Hälfte des 19 Jahrhunderts » , in : « Jahrbuch der Stadt Linz 1953 » , Linz (1954) , page 283 ; « Anton Bruckner und Linz » , in : « Jahrbuch der Stadt Linz 1954 » , Linz (1955) , page 201 ; « Linz » , in : « Die Musik in Geschichte und Gegenwart » , Volume 8, Kassel (1960) , cols. 914-923 ; « Von Mozart bis Bruckner. Wandlungen des Linzer Musiklebens 1770 bis 1870 » in : « Österreichische Musikzeitschrift » , Nr. 25 (1970) , page 151 ; « Linz » , in The New Grove Dictionary of Music and Musicians, Volume 9 (1980) , page 12f. See, also : « Musikgeschichte Österreichs II. Vom Barock zur Gegenwart » , edited by R. Flotzinger and G. Gruber, Graz (1979) , page 221ff. and 349ff. ; and H. Zappe. « Anton Bruckner, die Familie Zappe und die Musik. Zur Musikgeschichte

des Landes Oberösterreich 1812-1963 beziehungsweise 1982 » , in : « Bruckner Jahrbuch 1982-1983 » , Linz (1984) , pages 129-161.

(46) The original of this certificate, signed by Franz Rieder, Franz Schierfeneder and Dürrnberger and dated : 24 June 1845, is in Saint-Florian.

(47) See : Briefe 1852-1886, « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) 21/1, edited by Andrea Harrandt and Otto Schneider, 2nd revised edition, Vienna (2009) , page 62 for this letter, dated : Linz, 16 May 1866. The original has been lost ; it was 1st printed in Göllicherich-Auer I, page 149f.

(48) See : Göllicherich-Auer I, page 154, for details of this policy with the « Pensionsinstitut für Schullehrers-Witwen und -Waisen » .

(49) Karl Seiberl (1830-1918) later became a distinguished lawyer.

(50) See : Chapter 2 for further information about Josef Seiberl. And Andreas Lindner. « Ein interessanter Notennachlass im Besitz des Anton Bruckner Instituts Linz » , in : « Bruckner Jahrbuch 2006-2010 » , Linz (2011) , pages 201-206, for information about musical material from Seiberl's estate in the Anton Bruckner Institut including copies of vocal and instrumental parts written by some of his and Bruckner's contemporaries on the teacher training course, in Linz.

(51) From Franz Gräßlinger. « Anton Bruckner. Bausteine zu seiner Lebensgeschichte » , Reinhard Piper Verlag, Munich (1911) , page 102f. Seiberl does not give a date for the « organ contest » but it probably took place, between 1845 and 1850, by which time there would have been a significant improvement in Bruckner's finger- and pedal-technique. The « Weiß » who took part in the contest was probably Anton Weiß from Wilhering, Johann's uncle. In 1850, Johann Weiß took his own life after innocently accepting responsibility for a church fund from which, unknown to him, a considerable sum of money had been embezzled. From then, until his own death in 1896, Bruckner wrote many requests to the church authorities at Hörsching for a mass to be said for the repose of Weiß's soul. He even tried to persuade the authorities to entrust Weiß's skull to him - an unusual request but an act of genuine affection rather than morbid reverence.

(52) Work on the new school building was begun in June 1842 and progressed well enough for the school Master to be able to move in, on 31 October 1843 ; the building was dedicated, on 13 November. But there were all sorts of delays, and the final building certificate was not issued until February 1849. 27 years had elapsed since the original recommendation for a new building ! Franz Zamazal provides a vivid description of a 19th Century teacher's living and working conditions, in rural areas, in : « Bruckner als Volksschullehrer » , in : « Bruckner-Symposium Linz 1988 » , Linz (1992) , pages 27-34.

(53) There is a fac-simile of the title-page of Bruckner's manuscript in : Elisabeth Maier. « Bruckners oberösterreichische Lehrer » , in : « Bruckner-Symposium Linz 1988 » , Linz (1992) , page 43. The original can be found in the Linz « Stadtarchiv » .

(54) See : Helga Thiel, Gerda Lechleitner and Walter Deutsch. « Anton Bruckner - sein soziokulturelles Umfeld, seine musikalische Umwelt. » , in : « Bruckner-Symposion Linz 1987 » , Linz (1989) , pages 111-119, for a discussion of Josef Jobst's fair copy (in 1872) of the « Ländler » he had played in Windhaag with Bruckner, Franz Sücka, Toni and Johann Mauer. See, also : Walter Deutsch. « Eine Ländlersammlung von Windhaag » , idem. , pages 124-149, for the fac-simile of Jobst's copy. There were 2 main types of Bavarian / Austrian folk-dance : the « Ländler » , in 3 time, and the « Hopser » , in 4 time. Bruckner also possessed 2 sheets of dance music ; these are in the « Österreichische Nationalbibliothek » .

(55) This clavichord was eventually sold to the « Oberösterreichische Landesmuseum » by one of Sücka's descendants and has been in Bruckner's birthplace, in Ansfelden, since 1971. In his article entitled : « Nachrichten von " Brucknerclavichord " » , in : « Bruckner Jahrbuch 2006-2010 » , Linz (2011) , pages 111-116, Stefan Gschwendtner describes the range of the instrument and its present condition.

(56) The supervision of schools was the responsibility of the church. Josef Leuthäuser was dean of the Freistadt district.

(57) In a conversation with Theodor Altwirth in Vienna, in July 1895, Bruckner remarked that he had been transferred not for disciplinary reasons but because he was unhappy in Windhaag and had asked Michaël Arneth to be moved to a better situation ; see : Altwirth. « Bei Anton Bruckner » , in the « Linzer Montagspost » of 29 July 1895, page 1.

(58) See Göllicherich-Auer I, page 207f. ; and Manfred Wagner. « Bruckner » , Mainz (1983) , page 233f. , for the texts of these references, both dated : 19 January 1843. There is a fac-simile of Fuchs's reference in : Leopold Nowak. « Anton Bruckner. Musik und Leben » , page 52. Franz Seraph Amerer von Schwinghaimb (1790-1850) was parish priest at Windhaag from November 1831 to January 1843. Some manuscripts in Saint-Florian and 1 or 2 printed booklets reveal him to be a zealous supporter of the anti-Josephine viewpoint. He was a learned man and a skilled theologian - a cut above the average parish priest. That Bruckner was not completely aware of this and no doubt partly misunderstood Schwinghaimb was one of the factors which contributed to his move away from Windhaag, in 1843. For further information about Franz Fuchs (1787-1860) , Franz von Schwinghaimb, Windhaag and Bruckner's Windhaag experience, see : Othmar Wessely. « Zu Bruckners Windhaager Jahren » and Franz Zamazal. « Neues zu Bruckners Aufenthalt in Windhaag » , in : « Bruckner-Symposion Linz 1992 » , Linz (1995) , pages 49-56 and 57-72. Both articles draw on documentary material in the Freistadt and Windhaag parish archives ; in particular, the school inspection of 1842.

(59) The work was 1st printed in Göllicherich-Auer I (1922) , pages 173-189. For a modern edition and commentary, see : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/1, pages 4-11 and 183-187 ; and « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/2, pages 4-9. There is a fac-simile of one page from the autograph of the organ part (end of the « Gloria » , beginning of the « Credo » ) , in : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/1, xiv. The original is in the Wels « Stadtmuseum » (No. 2692) . For a recent discussion of the « Landmesse » , see : Rudolf Flotzinger. « Versuch einer Geschichte der Landmesse » , in : « Bruckner-Symposion Linz 1985 : Anton Bruckner und die Kirchenmusik » , Linz (1988) , pages 59-69.

(60) See Göllicher-Auer I, page 211f. , for the text of the contract, which is dated : 23 January 1843.

(61) From Matthias Leutgäb's unpublished autobiography, as quoted by Franz Zamazal, in : « Bruckner-Symposion Linz 1988 » , page 31.

(62) There is a list of works, some definitely by Zenetti (1805-1892) , others probably by him, in : Elisabeth Maier and Franz Zamazal. « Anton Bruckner und Leopold Zenetti » , in : « Anton Bruckner Dokumente und Studien » , Nr. 3, Graz (1980) , page 119.

(63) See : Elisabeth Maier and Franz Zamazal. Ibid. , page 116f. , and, in particular, pages 201-239 for a list of music in Zenetti's library.

(64) Bruckner's hand-written « Kurze Generalbaß-Regeln » , wrongly attributed by August Göllicher to an earlier date, namely the period of study with his cousin Weiß, in Hörsching, undoubtedly belong to this period and were essentially his attempts to codify Zenetti's teaching. See : Göllicher-Auer I, page 90, for a fac-simile of a page.

(65) See : Göllicher-Auer I, pages 229-235, for the words of the original and revised versions and the music of the original version, and page 237ff. , for extracts from the 2 reviews. For a modern edition of both versions, see : « Weltliche Chorwerke 1843-1893 » , in : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXIII/2, edited by Angela Pachovsky and Anton Reinhaller, Vienna (2001) , pages 1-2 and 172-173.

(66) See Göllicher-Auer I, page 228. There is no 1st hand evidence for this supposed Schubert - Bruckner link via Karoline Eberstaller (1812-1902) , however. It is possible that what was either entirely fictitious or, at best, partly true eventually became accepted as completely true through the writings of Gregor Goldbacher, a local Steyr historian, who wrote several books and various articles in Upper-Austrian papers, including : « Karoline Eberstaller, die letzte Freundin Franz Schuberts » , in the Linz « Tagespost » of 20 February 1927, and « Von Franz Schubert bis Anton Bruckner. Die hervorragendsten Meister zweier weit auseinanderliegenden Musikepochen persönlich gekannt - Was wir von der Steyrerin Karoline Eberstaller wissen » , in the « Oberdonau Zeitung » of 25 March 1944. I wish to thank Janet Wasserman, from New York, for supplying this information. In a recent article entitled : « Oberösterreich als Schubert-Quelle : Was kannte Bruckner von Schubert » , in : « Bruckner-Symposion Linz 1997 » , Linz (1999) , Franz Zamazal writes that there is no evidence either to support or to disprove the possibility of a meeting between Bruckner and Eberstaller ; even « the information passed on by word of mouth is contradictory » (page 142) ; Bruckner could have met her either during the Kronstorf years or, much later, in the 1890's, during one of his holiday visits to the town. See, also : Ernst Hilmar. « Schubert und Bruckner » , in : « Schubert durch die Brille » , Hilmar, Tutzing (2001) , pages 79-96.

(67) Bruckner repeated his praise in a letter to Franz Bayer written from Vienna, on 22 April 1893. See : « Harrandt - Schneider Anton Bruckner Briefe » (HSABB) Band 2, page 218, for the text of this letter and « Anton Bruckner. Bausteine zu seiner Lebensgeschichte » , page 58f. , for a fac-simile. The original is in the « Österreichische

Nationalbibliothek » , 126/58-12. For further information about Bruckner's connections with Steyr, see : Jula Bayer. « Anton Bruckner in Steyr » , Vereinsdruckerei, Steyr (1956) ; Erich Wolfgang Partsch. « Zum Musikleben Steyrs » , in : « Bruckner-Symposion Linz 1990 » , Linz (1993) , pages 267-272 ; idem. : « Anton Bruckner in Steyr : “ Wo ich alljährlich so gern weile ” - eine Ausstellung im Stadtpfarrhof 15. Juni - 28. Juli and 15. September - 27. Oktober 1996 » , Stadtpfarramt Steyr (1996) ; idem. : « ”Unser berühmter Landsmann”. Zur Bruckner-Berichterstattung in der Steyrer Presse bis 1896 » , in : « Bruckner Jahrbuch » 1994-1995-1996 » , Linz (1997) , pages 289-294 ; and idem. : « Anton Bruckner und Steyr » , in : « Anton Bruckner Dokumente und Studien » , Nr. 13, Vienna (2003) .

**(68)** Hans Schläger (1820-1885) , who was a choir boy at Saint-Florian from 1832, took the teacher training course in Linz, from 1836 to 1838, and preceded Bruckner as assistant teacher at Saint-Florian, wrote many pieces for the medium. He studied under Gottfried Preyer at the Vienna Conservatory, from 1845 to 1847, and was later appointed conductor of the « Wiener Männergesangverein » (1854-1861) and director of music at the Salzburg Cathedral and the « Mozarteum » (1861-1867) .

**(69)** See Göllerich-Auer I, page 277ff. , for the texts of Franz Lehofer's and Alois Knauer's testimonials, dated : 12 May 1845. The originals are in Saint-Florian. See earlier and footnote No. 46 for further information about Dürrnberger's certificate, dated : 24 June 1845. Also, see : Franz Zamazal. « Anton Bruckner Dokumente und Studien » , Nr. 10, pages 188f. and 227ff. , for further information about the nature of the examination and additions made in 14 July and 19 August to Bruckner's original teaching certificate.

**(70)** See Göllerich-Auer I, pages 315-319, for the contract and 2 further testimonials from Franz Lehofer (23 September 1845) and Alois Knauer (25 September 1845) . The originals are in Saint-Florian. Also, see Zamazal. Ibid. , page 228f. , footnotes, concerning mistakes made in the transcription of Lehofer's 2 and Knauer's 2 testimonials in Göllerich-Auer I.

**(71)** For the music of these works and critical commentary, see Göllerich-Auer I (1922) , pages 243ff. ; Göllerich-Auer II/2 (1928) , pages 67-76 ; « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/1 (1984) , pages 12-33, 38-40, and 167-171 ; and « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/2, pages 10-31. 2 small sacred works probably written towards the end of the Kronstorf period or at the beginning of the following Saint-Florian period and attributed to Bruckner, namely « Herz Jesu-Lied » (**WAB 144**) and « O du liebes Jesu-Kind » (**WAB 145**) , are possibly not by him ; see : Franz Scheder. « Bruckner-Incerta » , pages 141-142. For a more recent in-depth study of the Maundy-Thursday Mass, see : Johannes Leopold Mayer. « “ Super omne nomen ” - Überlegungen zu Anton Bruckners Messe für den Gründonnerstag » , in : « Bruckner Jahrbuch 2006-2010 » , Linz (2011) , pages 223-237.

**(72)** This « attempted musical setting of a short poem in the chamber style » was a Name-Day gift (21 June 1845) .

**(73)** There is a fac-simile of the autograph of the 3rd version in : Göllerich-Auer I, pages 283-300 ; a modern edition of all 3 versions can be found in : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXII/1-5 : « Namenstag-Kantaten 1845-1857 » , edited by Leopold Nowak and Robert Führer, Vienna (1987 ; 2/1999) , pages 1-13 (1st version) ; pages 14-27 (2nd version) ; and pages 28-41 (3rd version) . See, also : Leopold Nowak. « Die Kantate Vergißmeinnicht von

Anton Bruckner » , in : « Über Anton Bruckner. Gesammelte Aufsätze » , Vienna (1985) , pages 249-253.

(74) See : « Harrandt - Schneider Anton Bruckner Briefe » (HSABB) Band 2, page 309, for this letter dated : Vienna, 19 May 1895. The original is in the « Singakademie, Frohsinn-Archiv » , Linz.

**AB 41 : 1846**

Robert Schumann, aged 36, composes his 2nd Symphony.

The 12 year old Johannes Brahms begins earning money by playing popular tunes all night on the piano in Hamburg whorehouses. He keeps a book on the music-stand and reads poetry while he plays, and his delicate girlish features subject him to torment from the prostitutes and the sailors who are their customers. The experience will leave profound scars on Brahms's psyche and sexuality. To endure it, he often becomes drunk, and the alcohol and lack of sleep undermine his health.

When Franz Liszt's concert tour ends, Liszt gets Joachim Raff a job in Cologne, selling pianos and music scores for Jacob Eck & Lefebvre's shop. Raff meets Felix Mendelssohn while there, and writes music criticism for the journal « Cäcilia » , but despises his job, while he continues to compose and to correspond with Liszt, who keeps offering Raff a job as his secretary.

The 37 year old Felix Mendelssohn composes his Oratorio « Elijah » for chorus and orchestra, Opus 70.

In Vienna, the 27 year old Franz von Suppé composes music for « Dichter und Bauer » (Poet and Peasant) , whose Overture is one of the most famous he wrote.

The failure of the « Kraków Uprising » results in the annexation of Kraków by Austria, and its incorporation into the province of Galicia.

**Saint-Florian performances of musical works copied by Bruckner**

**11 avril 1846** (Samedi-Saint) : Georg Friedrich Händel's « Hallelujah » Chorus from the Oratorio « Messiah » .

**11 avril 1846** (Samedi-Saint) : Franz-Josef Haydn's Mass No. 3 in C major, « Missa Cellensis in honorem Beatissimæ Virginis Mariæ » , also spuriously known as « Cäcilienmesse » (H. 22/5) .

**11 avril 1846** (Samedi-Saint) : Keinersdorf's « Responsorien ad Resurrectionem » .

**13 avril 1846** (Lundi de Pâques) : Joseph Leopold Eybler's Mass in G.

**19 avril 1846** (Dimanche de Pâques) : Wolfgang Amadeus Mozart's « Mass brevis » in D major.

**Après le 28 mai 1846** : Johann Kaspar Aiblinger's « Requiem » .

**2 juin 1846** (« Feria II » de la Pentecôte) : Joseph Leopold Eybler's Mass in D (?) .

**28 juin 1846** (« Feria IV » de la Pentecôte) : Michæl Haydn's Offertory, « Propitius Esto » .

**29 juillet 1846** (Jour-anniversaire du prélat de Saint-Florian) : Franz-Josef Haydn's Mass No. 6 in G major, « Missa Sancti Nicholai » (Hob.XXII:6) .

**1er novembre 1846** (Fête de la Toussaint) : Michæl Haydn's Offertory, « Temete Dominum » .

**2 novembre 1846** (Commémoration des fidèles défunts) : Michæl Haydn's « Missa pro Defunctis » (« Missa pro defuncto Archiepiscopo Sigismondo ») (MH 155) (Klafsky I:8) .

**29 novembre 1846** (1re semaine de l'Avent) : Antonio Caldara's Gradual and Offertory, « Ostende - In te Domine » .

**8 décembre 1846** (Fête de l'Immaculée-Conception) : Franz-Josef Aumann's « Ave Maria » .

**20 décembre 1846** (4e semaine de l'Avent) : Antonio Caldara's Gradual and Offertory, « Benedictus - Ave Maria » .

**25 décembre 1846** (Fête de la Nativité) : Franz-Josef Aumann's « Responsorien ad Nativitatem » (?) .

...

**20 mars 1846** : Adolphe Sax is granted, in Paris, a patent for the family of saxophones.

**23 septembre 1846** : The 8th planet, Neptune, is discovered in Berlin, within one degree of the position predicted by French astronomer Urbain Le Verrier, who is now given credit for its discovery.

**7 novembre 1846** : Ignaz Brüll is born in Proßnitz (Prostějov) , Moravia.

...

Bruckner compose plusieurs petites œuvres chorales. Il étudie la physique et le latin.

## **WAB 42**

For the other settings of the same text by the composer, see : « Tantum ergo » , **WAB 32** ; « Tantum ergo » , **WAB 43** ; 4 « Tantum ergo » , **WAB 41** ; and « Tantum ergo » , **WAB 44**.

Tantum ergo (Let us raise) , **WAB 42**, is a setting of the hymn « Tantum ergo » composed by Anton Bruckner, in 1846.

Bruckner composed this Motet on 9 June 1846, during his stay at Saint-Florian Abbey. The autograph voice score, without the organ score, is present in the archive of the Saint-Florian Abbey.

In 1888, Bruckner revised this setting, together with the revision of previous 4 « Tantum ergo » . The revised version of the 5 « Tantum ergo » was published 1st by Johann Groß, in Innsbruck, in 1893.

Both the 1846 and 1881 versions are put in Band XXI/13 and 38 of the « Gesamtausgabe » .

The work is scored in D major for SSATB choir and organ. The 1st setting is 36 bar long. The bars 21 to 32 are optional. In the 31 bar long revised version, 8 bars are removed and a 3 bar « Amen » is added.

This 5th « Tantum ergo » is characterised by its marked solemnness. After a climax on « novo cedat ritui » , it goes on, diminuendo, to an intimate quasi-Mozartian Coda.

### **WAB 42/1**

**De février au 9 juin 1846 : WAB 42/1** - « Tantum ergo Sacramentum » (un si auguste sacrement) , hymne en ré majeur pour chœur mixte à 5 voix a cappella (SSATB) et orgue. Livret : Saint-Thomas d'Aquin (entre 1225-1274) . La 1re version du 5e « Tantum ergo » . Plusieurs exécutions seront données jusqu'en 1856. La numérotation **WAB** ne respecte pas la chronologie originale des œuvres. La pièce sera révisée en avril 1888 (**WAB 42/2**) .

1re édition : Johann Groß (S. A. Reiss) , Innsbruck (1893) .

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/1, édition Hans Bauernfeind - Leopold Nowak (1984) (2001) , pages 48-51.

### **WAB 41**

**1846 : WAB 41** - 4 « Tantum ergo Sacramentum » (un si auguste sacrement) , hymnes pour chœur mixte à 4 voix (SATB) et orgue ad libitum. Livret : Saint-Thomas d'Aquin (entre 1225-1274) . Composés à Saint-Florian. Plusieurs exécutions, parfois partielles, seront données jusqu'en 1858.

Herbe Berger a mis en place 2 versions sous le numéro **WAB 41**.

La numérotation **WAB** ne respecte pas la chronologie originale des œuvres. L'ordre établi par la musicologue Renata Berger (**WAB**) est différente de la numérotation « NGA » (« Neuen Gesamtausgabe ») . La confusion découle de l'historique de la partition. En 1846, Bruckner a composé les 4 « Tantum ergo » au monastère de Saint-Florian, dans

l'ordre suivant : si bémol majeur, majeur, mi bémol majeur majeur et do majeur. Bruckner les révisera en 1888. Ces versions « améliorées » seront publiées en 1893 en tant que 1<sup>re</sup> édition, mais avec un changement de l'ordre : mi bémol majeur, do majeur, si bémol majeur et la bémol majeur.

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/1, édition Hans Bauernfeind - Leopold Nowak (1984) (2001) , pages 41-47.

For the other settings of the same text by the composer, see : « Tantum ergo » , **WAB 32** ; « Tantum ergo » , **WAB 43** ; « Tantum ergo » , **WAB 42** ; and « Tantum ergo » , **WAB 44**.

The 4 « Tantum ergo » (Let us raise) , **WAB 41**, are settings of the hymn « Tantum ergo » composed by Anton Bruckner, in 1846.

Bruckner composed these 4 Motets A.M.D.G. , in 1846, at the beginning of his stay in Saint-Florian Abbey. The original manuscript, which was stored in the archive of the « Neuer Dom » of Linz, became in between lost. Voice scores are still present in the archive of the Saint-Florian Abbey.

In 1888, Bruckner revised these 4 settings, as well as the next setting in D major. The revised version of the 5 « Tantum ergo » was published 1<sup>st</sup> by Johann Groß, in Innsbruck, in 1893. In this 1<sup>st</sup> edition, the ordering for the 4 compositions was deviating from the original ordering by the composer. The **WAB** ordering, which is based on this 1<sup>st</sup> edition, deviates also from the original ordering by the composer.

Both 1846 and 1881 versions are put in Band XXI/12 and 37 of the « Gesamtausgabe » , respectively.

The works are scored for SATB choir and organ ad lib. The 1<sup>st</sup> setting in B-flat major is 25 bar long. The 3 other settings (in A-flat major ; in E-flat major and C major) are 24 bar long. Afterwards, a 2 (3) bar « Amen » was added to the settings.

In the 1888 version, the settings are score for mixed choir a cappella. In the setting in E-flat major the « Dresdner Amen » is used on « ritui » (bars 15-16) .

### **WAB 41/1**

**WAB 41/1** : « Tantum ergo » n° 3, hymne en mi bémol majeur pour chœur et orgue ad libitum. La 2<sup>e</sup> version du 1<sup>er</sup> « Tantum ergo » .

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : XXI, n° 37/3, édition Hans Bauernfeind - Leopold Nowak (1984) .

### **WAB 41/2**

**WAB 41/2** : « Tantum ergo » n° 4, hymne en do majeur pour chœur. La 2e version du 2e « Tantum ergo » .

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : XXI, n° 37/4, édition Hans Bauernfeind - Leopold Nowak (1984) .

### WAB 41/3

**WAB 41/3** : « Tantum ergo » n° 1, hymne en si bémol majeur pour chœur. La 2e version du 3e « Tantum ergo » .

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : XXI, n° 37/1, édition Hans Bauernfeind - Leopold Nowak (1984) .

### WAB 41/4

**WAB 41/4** : « Tantum ergo » n° 2, hymne en la bémol majeur pour chœur. La 2e version du 4e « Tantum ergo » .

### WAB 84

**Vers 1846** : **WAB 84** - « Ständchen » (sérénade) , cantate profane (29 mesures) en sol majeur pour ténor et quatuor vocal masculin a cappella (en fredonnant) . Composée à Saint-Florian sur le texte allemand « Wie des Bächleins Silberquelle ruhig durch die Fluren bricht » (comme la source du ruisseau d'argent qui pénètre calmement dans les terres) , possiblement du théologien et écrivain autrichien, Ernst von Marinelli (1824-1887) , chef de chœur de l'église abbatiale de Saint-Florian. Dédiée à madame Schlager, l'épouse du maire de Saint-Florian, Andreas Schlager.

Male choir with humming voices and tenor solo a cappella in G major (29 bars) , **WAB 84**, Volume XXIII/2 No. 3 (in a version for solo quartet) .

Bruckner used humming voices for the 1st time in this composition. The work was written around 1846 and dedicated to the wife of the mayor of Saint-Florian, Andreas Schlager.

G/A (August Göllerich / Max Auer) : II/2 (1928) , pages 61-64 ; fac-similé du manuscrit autographe.

AR 7178, Louis Dité, édition Adolf Robitschek, Vienne (1954) .

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXIII/2, Musikwissenschaftlicher Verlag, édition Angela Pachovsky - Anton Reinhaller, Vienne (2001) ; « Weltliche Chorwerke » , pages 5-7.

Wie des Bächleins Silberquelle  
Ruhig durch die Fluren bricht  
Und des Mondes goldne Helle  
Freundlich uns zum Herzen spricht :

Wandle froh durchs Leben weiter,  
Frei von Kummer und von Leid,  
Jeder Tag beginne heiter  
Und entflieh' mit Seligkeit.

Viennese music retailer and publishing house, founded by Leopold Buchholz in 1870 as « Buchholz und Diebel » , its address from 1873 being Vienna I, Bräunerstraße 2 ; and from 1893 : Graben 21 and 14 (corner of Bräunerstraße) ; in 1873, the retailing and hire business was transferred to Ferdinand Rebay and Wilhelm Stenzl.

### Adolf Robitschek

Adolf Robitschek, Musikverlag, Viennese music retailer and publishing house, founded by Leopold Buchholz 1870 as Buchholz und Diebel, its address from 1873 being Vienna I Bräunerstraße 2 and, from 1893, Graben 21 and 14 (corner of Bräunerstraße) ; in 1873, the retailing and hire business was transferred to Ferdinand Rebay and Wilhelm Stenzl.

Adolf Robitschek (1853-1934) entered the firm in 1873, and acquired the publishing arm of the business in 1883. He also had an address at Leipzig, Salomonstraße 16. Among the composers whose music Robitschek published were Ignaz Brüll, Robert Fuchs, Anton Bruckner, Hanns Eisler, and Franz Lehár.

Robitschek was one of the 3 founding Viennese publishers (the others being Josef Weinberger, and Bernhard Herzmannsky of Döblinger) , who, in 1901, formed Universal-Edition, Robitschek taking out 304 shares in the new company.

The only correspondence known to survive between Adolf Robitschek and Heinrich Schenker forms part of the early Universal-Edition Correspondence : OC 52/2, 9, 10, and 393 (1901, 1903, 1904) .

...

Das Unternehmen Adolf Robitschek ist ein Wiener Musikverlag und ehemaliger Kaiserlich und Königlich Hofflieferant. Die Adresse ist Wickenburggasse Nummer 7-9 im 8. Wiener Gemeindebezirk Josefstadt.

Leopold Buchholz gründete 1870 den Verlag Buchholz & Diebel in Troppau. Er betrieb auch ein eigenes Sortiment und eine Leihanstalt. 1873 verlegte das Unternehmen seinen Sitz nach Wien und zog zuerst in die Bräunerstraße 2 im 1. Bezirk ein. Ferdinand Rebay und Wilhelm Stenzl kauften den Einzelhandel und die Leihanstalt, während das Verlagsgeschäft noch bei Buchholz & Diebel verblieb. Wilhelm Stenzl trat 1879 aus der Firma aus und Adolf Robitschek (geboren 1853 in Neutitschein; gestorben 18. Februar 1934 in Wien) , der Sohn eines böhmischen Tuchfabrikanten und ein Musikeinzelhändler, kaufte sich am 27. September des gleichen Jahres ein. 1883 wurde zum Sortiment auch noch das Verlagsgeschäft von Buchholz & Diebel übernommen.

Der Komponist Theodor Franz Schild trat 1886 in den Verlag ein und arbeitete dort bis zu seinem Tod im Jahr 1929.

1887 wurde Adolf Robitschek Alleineigentümer der Firma und baute den Verlag weiter aus. Zu der Zeit veröffentlichte sein Verlag vor allem Werke österreichischer Komponisten, wie Anton Bruckner, Ignaz Brüll, Robert Fuchs und Franz Lehár. Ein Schwerpunkt war Chormusik, die bis heute ein wesentliches Standbein des Verlags ist.

1893 wurde die Musikalienhandlung Rudolf Bußjäger (ehemals Bösendorfer) in Wien erworben, das Verkaufslokal in der Herrengasse wurde aber behalten. Das Geschäft wurde dann ab 1907 zusammengelegt am Graben 14 und Bräunerstraße 2. Filialen bestanden in Leipzig in der Salomonstraße 16 und in Wiesbaden.

1901 war Robitschek einer der drei Gründer (die anderen waren Josef Weinberger und Bernhard Herzmansky von Döblinger), der Universal-Edition Aktiengesellschaft mit Sitz in Wien. Robitschek hatte 304 Anteile an der neuen Firma. 1907 übernahm das Unternehmen für die Universal-Edition auch die Auslieferung für Österreich-Ungarn, Italien und die Balkanstaaten.

Mit diesem Erfolg wurde Adolf Robitschek schließlich zum « Kaiserlich und Königlich Hof-Musikalienhändler » ernannt. Mit dieser Ernennung änderten sich die Öffnungszeiten; es wurde ein spezieller Verkaufstag pro Woche für den Hof eingerichtet, an dem das Geschäft für das allgemeine Publikum geschlossen blieb. 1909 umfasste der Verlagskatalog rund 4.500 Werke. Schlager wie Servus Du von Robert Stolz, Unter dem Doppel-Adler von Josef Franz Wagner (1902), Wien, du Stadt meiner Träume, besser bekannt als Wien, Wien nur du allein von Rudolf Siczynski (1912) wurden von Robitschek herausgegeben. Hugo Winkelmann beschrieb Adolf Robitschek 1907 in einem Brief an den Musikpädagogen Hans Wagner-Schönkirch als « ein gewiss ideal denkender und handelnder Mensch der mancher Talent fördert ».

Der Erste Weltkrieg und der Zusammenbruch der Monarchie brachten dem Unternehmen schwere Zeiten, große Teile des Absatzmarktes in den ehemaligen Kronländern fielen aus. Erst in den 1920er Jahren konnte es sich langsam erholen.

Adolf Robitschek starb 1934 und wurde auf dem Gersthofer Friedhof begraben (Gruppe 2, Reihe 4, Nummer 40). Sein Sohn Adolf Robitschek (junior) übernahm das Unternehmen. Er musste das Geschäft am Graben aufgeben, behielt aber den Lokal in der Bräunerstraße. Im Verlauf Kriegshandlungen während des Zweiten Weltkrieges gilt Adolf Robitschek seit August 1943 als in Russland vermisst, seine Witwe Maria Robitschek (gestorben 1951) übernahm die Leitung. Unterstützt wurde sie dabei vom Prokuristen Michaël Hammer (gestorben 1947). 1948 trat der Vetter von Adolf Robitschek junior, Robert Robitschek als Angestellter ein. Gemeinsam mit Hedwig Robitschek übernahm er 1951 den Verlag, das Musikaliensortiment und Antiquariat.

1977 wurde Gerhard Löffler Geschäftsführer. Er führte neue Verlagskataloge und eigene Chorsätze ein und entdeckte die bei Robitschek verlegten Werke von Robert Fuchs wieder. Die beiden Töchter von Hedwig Robitschek, Karin Reitz und Hedda Löffler, leiteten das Geschäft in der Bräunerstraße 2 bis zur Aufgabe des Lokals 2007. Der Verlag befindet sich nach wie vor im Familienbesitz.

...

Adolf Robitschek, Musikalienhandlung und Musikverlag : Gegründet 1870 von Leopold Buchholz als Niederlassung der in

Troppau ansässigen Firma Buchholz und Diebel mit Verlag, Sortiment und Leihanstalt ; 1873 übersiedelt in die Bräunerstraße (Wien I) . Sortiment und Leihanstalt gingen 1873 in den Besitz von Ferdinand Rebay senior (Ferdinand Rebay junior) und Wilhelm Stenzl über, der Verlag blieb zunächst bei Buchholz und Diebel.

Adolf Robitschek, geboren 1853 Neutitschein / Mähren (Nový Jičín / Czechoslovakia) . Sohn eines Tuchfabrikanten trat nach dem Ausscheiden von Stenzl am 27.09.1873 in die Firma ein und konnte 1883 auch den Verlag erwerben. Er gab vor allem österreichische Komponisten heraus, es erschienen Werke und andere von Anton Bruckner, Ignaz Brüll, Robert Fuchs, Hanns Eisler und Franz Lehár, insgesamt bis 1909 4.500 Verlagswerke. 1893 Erwerb der Musikalienhandlung Rudolf Bussjäger, vormals Adolf Bösendorfer, in der Herrengasse, spätere Verlegungen des Geschäftes an die Adressen Graben 21 und Graben 14 (Ecke Bräunerstraße) . 1907 Übernahme der Auslieferung für die Universal-Edition für Österreich-Ungarn, Italien und die Balkanstaaten. Ernennung zum Kaiserlich und Königlich Hoflieferanten mit einem speziellen Verkaufstag pro Woche für den Hof, an dem das Geschäft dem allgemeinen Publikum verschlossen blieb. Rebay verstarb 1934 in Wien, die Firma, nach wie vor im Familienbesitz, befindet sich heute in der Bräunerstraße 2. Hauptschwerpunkte der Verlagstätigkeit liegen (2005) auf den Gebieten Chormusik und Wienerlied.

## Literatur

J. Klamár und M. Waldstein. Kaiserlich und Königlich Hoflieferanten Wiens (2001) .

Hugo Riemann (1975) .

Person Mitteilungen der Geschäftsführerin Hedda Löffler.

## WAB 130

**Vers 1846 (1852 ou 1858) : WAB 130 - « Vorspiel »** (prélude) , andante en ré mineur pour orgue seul. Composé à Saint-Florian. Dédié à Ignaz P. Traumihler (1815-1884) , le directeur de la musique (organiste et chef de chœur) du monastère de Saint-Florian. Traumihler fut un adepte du Cécilianisme : mouvement puritain ultra-conservateur de renouveau de la musique liturgique dans l'Église, apparu au XIXe siècle, visant à ré-introduire le style choral a cappella de Palestrina.

1re édition : 6942, Josef Gruber, Anton Böhm & Sohn, Augsburg / Vienne (1927) .

2e édition : Arthur Piechler, Anton Böhm & Sohn, Augsburg (1940) .

Le 1er des « Zwei Orgelstücke » édités ; préface de Josef Gruber.

« Anton Bruckner Orgelwerke » : Hans Haselböck, édition Ludwig Döblinger, Vienne (1970) ; en dehors de la nouvelle édition complète : Neuen Gesamtausgabe (NGA) .

Belwin Mills, New York (Kalmus Organ Library, n° 3266) , page 3.

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XII/6, édition Erwin Horn, Vienne (1999) ; « Werke für Orgel » , page 4.

## WAB 126

**1846-1847 (ou 1852) : WAB 126** - « Nachspiel » (épilogue) , pièce en ré mineur pour orgue. Composée à Saint-Florian. Dédiée à Ignaz P. Traumihler (1815-1884) , le directeur de la musique (organiste et chef de chœur) du monastère de Saint-Florian. Traumihler fut un adepte du Cécilianisme : mouvement puritain ultra-conservateur de renouveau de la musique liturgique dans l'Église, apparu au XIXe siècle, visant à ré-introduire le style choral a cappella de Palestrina.

1re édition : 6942, Josef Gruber, Anton Böhm & Sohn, Augsburg / Vienne (1927) .

La 2e des « Zwei Orgelstücke » , éditée par Josef Gruber avec un avant-propos.

« Anton Bruckner Orgelwerke » : Hans Haselböck, édition Ludwig Döblinger, Vienne (1970) ; en dehors de la nouvelle édition complète : Neuen Gesamtausgabe (NGA) .

2e édition : Arthur Piechler, Anton Böhm & Sohn, Augsburg / Vienne (1940) .

Belwin Mills (Kalmus Organ Library, n° 3266) , pages 4-7.

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XII/6, édition Erwin Horn (1999) , pages 1-3.

## AB 42 : 1847

### 1re phase d'émergence comme compositeur

C'est durant cette période que le potentiel de Bruckner commencera à émerger.

### Saint-Florian performances of musical works copied by Bruckner

**4 avril 1847** (Dimanche de Pâques) : Georg Reutter's Gradual, « Deus salvator » .

**19 avril 1847** (2 semaines après Pâques) : Wolfgang Amadeus Mozart's « Te Deum » in C minor (KV 141) (66b) .

**16 mai 1847** (6 semaines après Pâques) : Michæl Haydn's « Te Deum » in C major (MH 415) .

**3 juin 1847** (Fête-Dieu) : Wolfgang Amadeus Mozart's « Mass brevis » in D major.

**20 juin 1847** (« Feria IV » de la Pentecôte) : Michæl Haydn's Offertory, « Propitius Esto » .

**29 juillet 1847** (Jour-anniversaire du prélat de Saint-Florian) : Franz-Josef Haydn's Mass No. 6 in G major, « Missa Sancti Nicholai » (Hob.XXII:6) (?) .

**30 juillet 1847** : Johann Georg Albrechtsberger's « Missa solennis » .

**5 septembre 1847** (« Feria XVI » de la Pentecôte) : Joseph Leopold Eybler's Mass in G.

**1er novembre 1847** (Fête de la Toussaint) : Michæl Haydn's Offertory, « Temete Dominum » .

**22 novembre 1847** (Fête de Saint-Cécile de Rome) : Ignaz Umlauff's Offertory, « Jubilate Deo » .

**28 novembre 1847** (1re semaine de l'Avent) : Antonio Caldara's Gradual and Offertory, « Ostende - In te Domine » .

**19 décembre 1847** (4e semaine de l'Avent) : Antonio Caldara's Gradual and Offertory, « Benedictus - Ave Maria » .

**22 décembre 1847** (Linz) : Felix Mendelssohn-Bartholdy's Oratorio « Paulus » (Saint-Paul) , Opus 36.

**25 décembre 1847** (Fête de la Nativité) : Franz-Josef Aumann's « Responsorien ad Nativitatem » (?) .

**25 décembre 1847** (Fête de la Nativité) : Franz-Josef Haydn's Mass No. 6 in G major, « Missa Sancti Nicholai » (Hob.XXII:6) .

### L'Oratorio « Paulus » de Felix Mendelssohn-Bartholdy

**1847** : Anton Bruckner (23 ans) aura l'occasion d'entendre à Linz l'Oratorio « Paulus » (Saint-Paul) , Opus 36, de Felix Mendelssohn-Bartholdy créé sur un livret (amorçé en 1832) du compositeur avec la collaboration du pasteur Julius Schubring, un ami d'enfance, d'après des passages du Nouveau Testament (principalement, les actes des Apôtres) et de l'Ancien Testament. La pièce sera écrite entre 1834 et 1836. Elle va disposer de chorals et d'hymnes à la manière de Jean-Sébastien Bach.

« Paulus » sera donné en première mondiale, le 22 mai 1836, au Festival de musique du Bas-Rhin, à Düsseldorf. Les Anglais vont programmer l'oratorio la même année à Liverpool, le 3 octobre, dans une traduction réalisée par l'ami de Mendelssohn, Karl Klingermann. La contralto Marie Shaw sera l'une des solistes lors de ce concert. La première américaine aura lieu à Boston, le 14 mars 1837. Mendelssohn lui-même va diriger la 1re exécution à Leipzig en l'église Saint-Paul, le 16 mars 1837. De nombreuses autres représentations vont suivre autant en Europe qu'aux États-

Unis.

L'Oratorio est construit en 2 parties. Il commence par une introduction (n° 1-3) , se poursuit avec le martyre de Saint-Étienne pour conclure avec la conversion et le baptême de Saint-Paul (n° 12-22) . La seconde partie nous rappelle la mission de Paul et de Barnabé (n° 23-27) ; la persécution de Paul aux mains de ses anciens co-religionnaires (n° 28-31) ; la guérison du boiteux de Lystre (n° 32-36) ; la résistance des Juifs et des païens (n° 37-40) et le départ de Paul d'Éphèse (nos. 41-43) . L'œuvre se termine par un chœur final, basé sur le Psaume 103, qui revient sur le martyre de Saint-Paul.

Du vivant du compositeur, « Paulus » s'avérera populaire et fréquemment joué. Comparé au « Messiah » de Händel, à l'Oratorio de Noël et la Passion selon Saint-Mathieu de Bach, ou même à l' « Elijah » du même Mendelssohn, « Paulus » ne réussira pas à se tailler une place solide dans le répertoire choral sacré. Il est aujourd'hui rarement joué intégralement.

(On doit notamment à Mendelssohn la redécouverte de la « Passion selon Saint-Matthieu » de Jean-Sébastien Bach.)

...

In 1845, Bruckner returned to Saint-Florian, Ist to instruct the Choir Boys, before he obtained his Ist music-post, 3 years later, as a « provisional organist » . A performance in 1847 of Felix Mendelssohn's « Paulus » in Linz was the catalyst for his gradual move towards composition, signalled by performances at Saint-Florian of his « Requiem » Mass (1849) and his « Magnificat » and « Missa solemnis » in B-flat minor (both in 1854) . Bruckner might not recognize the heavily-restored instrument known now as the chapel's « Bruckner-Orgel » ; the keyboards and pedals of the 4 manual instrument that he did know are now on display at his birthplace.

## WAB 114

**Janvier 1847 : WAB 114** - « Æquale » n° 1 « Lento » , en do mineur pour 3 trombones (ATB) . Composé à Saint-Florian, au mois de janvier 1847. Joué lors de funérailles.

G/A (August Göllerich / Max Auer) : II/2 (1928) , page 83.

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/1, n° 14, édition Hans Bauernfeind - Leopold Nowak (1984) , page 52.

...

**WAB 114 (1847)** : « Æquale » No. 1 in C minor for 3 trombones.

The 2 « Aequali » for 3 trombones in C minor of Anton Bruckner date from 1847, when being a musician was but

part of Bruckner's myriad duties as a teacher at the Saint-Florian school. As with most of his music from those years, they are well-crafted and expressive, even though the character of the composer is not yet evident in them. Sometimes, these 2 pieces are inserted into the sequence of a Bruckner Mass and the effect is pleasing and appropriate.

Before its aggressive entry into the world of jazz and popular music, it is easy to forget that the trombone once occupied a position of solemn dignity. Mozart used trombones in his « Requiem » ; Beethoven reserved them for very special effect in his 5th and 9th Symphonies, and Berlioz spoke of the trombone's noble and spiritual qualities. Here, in these 2 brief works, Bruckner, no mean hand at writing for the brass, turned his attention to the trombone exclusively. The works were apparently intended for a solemn occasion. The 1st is imbued with the flavor of Felix Mendelssohn-Bartholdy and Robert Schumann, yet, one may notice early on a striking progression which will reappear (perhaps, unintentionally) towards the end of the 1st movement of the 9th Symphony a half Century later. The 2nd is even more solemn in nature and chordal in texture. The contrasts between forte and pianissimo hearken back to the antiphonal brass writing of Giovanni Gabrieli and the other Venetian Renaissance composers whose music Bruckner knew well.

...

An equale or « aequale » (from Latin : « voces aequales » , equal voices or parts) is a musical idiom. It is a piece for equal voices or instruments. In the 18th Century, the equale became established as a generic term for short, chordal pieces for trombone quartet. Old church music regulations from Linz show that such pieces were used at funeral services in Austria. The performance of such pieces from towers on « All Souls' Day » and on the previous evening is associated with the funeral service. The theological meaning of the trombone as a symbol of divine presence, the voice of the angels and instrument of judgment is thereby underscored.

Notable examples of the genre are the 3 « Equali » for 4 trombones of Ludwig van Beethoven (« Drei Equales » , WoO 30) , written for performance in Linz Cathedral on « All Souls' Day » (2 November) , 1812. 2 of them were later performed, with the addition by Ignaz von Seyfried of words from the « Miserere » , at Beethoven's own funeral in 1827. They were also played as instrumental pieces at the funeral of William Gladstone in Westminster Abbey, in 1898. The 2 « Aequali » in C minor of Anton Bruckner date from 1847 and are for 3 trombones. 3 years earlier, in 1844, the little-known Wenzel Lambel (1788-1861) of Linz had published 10 « equali » for 3 or 4 trombones. Igor Stravinsky scored « In memoriam Dylan Thomas » , his setting of « Do not go gentle into that good night » , for tenor, String Quartet and 4 trombones, which may be an « echo » of the tradition.

## WAB 149

**Janvier 1847 : WAB 149** - « Æquale » n° 2 « Grave » , en do mineur pour 3 trombones (ATB) . Composé à Saint-Florian au mois de janvier 1847. Joué lors de funérailles. La partition manquante du trombone basse fut complétée par le compositeur, arrangeur et musicologue Hans Bauernfeind (né à Klein-Settendorf, Niederoesterreich, le 1er septembre 1908 et mort à Vienne, le 19 mars 1985) . Il est en outre l'auteur de « Inkulturation Der Liturgie in Unsere Gesellschaft : Eine Kriteriensuche : aufgezeigt an den Zeitzeichen Kirche » .

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/1, édition Hans Bauernfeind - Leopold Nowak (1984) , page 53.

...

**WAB 149** (1847) : « Aequali » No. 2 in C minor for 3 trombones. The missing score of the bass trombone was completed by the composer, arranger and musicologist Hans Bauernfeind (born in Klein-Settendorf, Niederoesterreich, on 1 September 1908, and died in Vienna, on 19 March 1985) . He is the author of « Inkulturation Der Liturgie in Unsere Gesellschaft : Eine Krieriensuche : aufgezeigt an den Zeitzeichen Kirche » .

It is easy to forget that, before its aggressive entry into the world of jazz and popular music, the trombone occupied a position of solemn dignity. Mozart used it in his « Requiem » , Beethoven reserved it for very special effects in his 5th and 9th Symphonies, and Berlioz singled-out the instrument's noble and spiritual qualities. In the 2 brief « Aequali » for 3 trombones, Bruckner, no mean hand at writing for the brass, turned his attention to the trombone exclusively.

The « Aequali » date from 1847, when being a musician was but part of Bruckner's myriad duties as a teacher at Saint-Florian. As with most of his music from those years, the « Aequali » are well crafted and expressive, even though the composer's mature voice is not yet evident. The 1st of the 2 pieces is imbued with the spirit of Felix Mendelssohn-Bartholdy and Robert Schumann, yet, one may notice early on a striking progression which will reappear (perhaps unintentionally) toward the end of the 1st movement of Bruckner's 9th Symphony, written a half Century later. The 2nd piece is even more solemn in nature and chordal in texture ; contrasts between forte and pianissimo hearken to the antiphonal brass writing of Giovanni Gabrieli and the other Venetian Renaissance composers, whose music Bruckner knew well. The « Aequali » are sometimes inserted into Bruckner's Masses, an interpolation that is generally pleasing and appropriate.

**28 janvier 1847** : Mort de la marraine de Bruckner, tante Rosalia Mayrhofer. Durant cette période, Bruckner occupe le poste de Ire voix de basse dans le quatuor masculin de Saint-Florian.

## Bruckner et le trombone

### The Alto Trombone in the Orchestra (1800-2000)

(Ken Shifrin)

Among contemporary authorities there seems to be a consensus that Bruckner intended an alto for the 1st trombone in his works.

Robin Gregory writes :

« The alto trombone practically disappeared from the orchestral scene, though Bruckner specified the instrument in his Symphonies for parts which are comfortably within the range of the tenor and are nowadays usually played on that instrument without, perhaps, quite fulfilling the composer's intentions with regard to tone colour. » (1)

Eric Crees, Co-Principal Trombone of the London Symphony Orchestra, comments that :

« It is interesting to consider whether Bruckner's conception of tone colour is ever correctly realised today as the 1st trombone part, designated to an alto instrument, is invariably played on a tenor. (2)

Karl-Heinz Weber, Principal Trombone of the Gürzenich Orchester (Köln) and Principal Trombone, Bayreuth Orchester, is more emphatic :

« Ich kann nicht denken, daß Bruckner bei der Instrumentation seiner Messen bewusst an eine Tenorposaune (für die 1. Posaune) gedacht hat. Ich glaube vielmehr, daß er so geschrieben hat, wie er es für die Posaunen gewohnt war, nämlich vokaliter in den Stimmenlagen Alt, Tenor, Baß. » (3)

And William Runyan :

« It must be admitted that the utilization of the alto trombone in the 19th Century may have been due more to tradition than to any feelings that its timbre was a necessity ; yet, having chosen to use it... Bruckner certainly wrote parts that are uniquely suitable. » (4)

Thus speak today's authorities. (5) We shall examine their statements in the light of the existing evidence. (For a summary of Bruckner's most significant works that include trombones, and the type of trombone used for the 1st part, see **Table 3.1**, page 118.) 3 : 1, : Saint-Florian (1845-1855) .

From 1845 to 1855, one of Bruckner's responsibilities as organist of the Stift of Saint-Florian was to provide music for the Catholic church services. According to Leopold Nowak, « die erste Anregung zu eigenem kompositorischen Schaffen erhielt Anton Bruckner von der Kirchenmusik » . (6) Derek Watson adds that Bruckner was :

« attracted to music of the Baroque era, and his love for it is echoed in the primitive lustre of his brass writing. The rich splendour of his Symphonic brass writing is clearly a development of his early predilection for brass instrumentation. Something of the magnificence of antiphonal brass writing associated with Saint-Mark's Cathedral in Venice in the Renaissance era lives on in Bruckner's early music. (7)

As one might expect, Bruckner's liturgical works often utilised trombones.

Having received virtually no formal instruction, Anton Bruckner would have studied the examples of the old Masters (8) who, if they wrote for the trombone at all, scored for the ATB trio. According to Crawford Howie, Bruckner was also influenced by Franz Schubert and Robert Schumann, (9) both of whom wrote for the alto trombone ; the latter, we

recall, was at this time assigning the alto prominent thematic material in his Symphonies. During this period, it appears that Bruckner also intended an alto as the 1st trombone in his compositions.

Bruckner's earliest extant choral works to include trombone parts are the « Kyrie » movements from his incomplete Masses in G Minor and E-flat Major, composed in 1846 and 1848 respectively. There are no surviving hand-written parts : only the autograph scores exist. In the 1846 « Kyrie » , orchestrated for SATB chorus, trombones and organ, Bruckner has included a blank staff for the « tromboni » . In the later work, similarly, the oboe, string, organ and ' cello staves seem to have been completed, whereas by the trombone parts, named « Alt » , « Tenor » and « Bass » with their corresponding clef signs, there are 3 blank staves, possibly suggesting that the trombones were to be used *colla voce*.

According to P. Benedikt Wagner, the « Seitenstetten Stiftsarchivar » , (10) Bruckner composed 2 *Æquale* for 3 trombones, around 1847. Written in the style of Beethoven's similarly entitled work :

« dieses weniger der Trauer als dem Trost und der Hoffnung Ausdruck gebende Begräbnisstück mit seiner stellenweise weichlichen Sexten-Melodik ist eines jener damals beliebten Stücke, die in Sankt Florian beim äußeren Stiftstore, wo die Leichen abgesetzt wurden, erklangen, bis der Priester die Einsegnung vornahm. » (11)

The 3 hand-written parts of the 1st *Æquale* specify « Alto » , « Tenor » and « Bass » written in their respective clefs. The compass of the alto trombone part extends from a to bb'. In the 2nd *Æquale* (Examples 3.1 and 3.2) , the 1st 2 trombone parts are inscribed as in the former ; the bass trombone part has been lost. Bruckner required a very modest range of g to g' for the alto trombone.

Bruckner's 1st major work for chorus with orchestra was the 1849 « Requiem » in D minor. Although the original parts apparently no longer exist, the compass and function of the 1st trombone strongly suggests an alto trombone. The trombones are used in the traditional manner of vocal support ; the same can be said of « Psalm 114 » of 1852 (Example 3.3) and the « Libera me » in F minor of 1854 (Examples 3.4, 3.5, 3.6) . The 1st trombone « erste Abschriftstimme » of the latter work (Example 3.4) is written in alto clef, and specifies « Alt Trombone » . In Bruckner's 1854 « Missa solemnis » in B-flat (12) considered by many his most important early work, the trombone parts double the voices, though less slavishly than in the previous works and rather more in the style of Händel or Mendelssohn-Bartholdy. The 1st trombone part ascends to E-flat and falls within the range in which, according to Gevært, the alto sounded best : « Les 2 octaves comprises entre mib<sub>4</sub> and mib<sub>2</sub>. » . (13)

During the mid-1850's, Anton Bruckner was often called upon to write dedicatory works, « Gebrauchsmusik » , in honour of the Prelates. The choral accompaniment was invariably scored for brass ensemble, the absence of strings suggesting these works were performed outdoors. One such composition, « Vor Arneths Grab » (1854) , was written for « Männerchor » with 3 accompanying trombones. According to the August Göllerich score of 1928, (14) the 1st trombone functions as support for the 1st tenor and might have been intended for a tenor trombone. The 1855 « Auf Brüder auf die Saiten zur Hand » from the « Kantate für Prälat Meyer » (Example 3.7) (scored for chorus, 3 horns, 2 clarini trumpets, 1 bassoon and 3 trombones) is somewhat ambiguous in regard to the species of the 1st trombone.

Although in the autograph score the 1st trombone is written in alto clef, the copyist Franz Schimatschek (15) has transposed the part to bass clef, as seen in Example 3.8. Moreover, in the opening section of the piece, the 1st trombone supports the 1st tenor voice of the all-male chorus. It thus seems logical that Bruckner would have intended a tenor trombone for the part, as the evidence suggests. However, in the « Schlusschor » the men are joined by the women's chorus and the 1st trombone now supports the altos in a « tessitura » that on one occasion reaches c#". There are a number of possible explanations for this ambiguity. Perhaps, Bruckner had wanted to use 4 trombones (ATTB) but another player was unavailable, and he judged that of the 2 sections of the chorus the tenors required the stronger reinforcement ; or it may be that the tenor trombonist was to change to an alto for the « Schlusschor » , although there is no such indication. Despite the fact that the part is written in bass clef and that it would have been highly-unusual, it is not inconceivable that an alto trombonist could have played from this clef. However, in light of the close working relationship between Bruckner and his copyist Franz Schimatschek, whom Leopold Nowak described as an « ausgezeichnete und genauer Kopist » , (17) or conveyed an instrumentation contrary to Bruckner's intention. According to Paul Hawkshaw :

« A large number of Schimatschek's copies contain entries in Bruckner's hand. In some sources, the collaboration between the 2 was so close that their hand-writing is evenly distributed throughout. In view of this intimate relationship, Schimatschek's copies must be considered among the most important sources for Bruckner's compositions. » (18)

Thus if the trombone part was intended for a tenor, as it indeed seems to be, it is apparently the 1st time Bruckner used the instrument as his 1st trombone with a mixed choir. Moreover, the c#" is probably the highest note that had been demanded of a tenor trombone at that date, although one must remain sceptical about the fulfilment of the extreme upper-register demands placed on the 1st trombone when doubling the vocal line, as noted earlier for the works of Bach, Schubert, Mendelssohn-Bartholdy and others. (19)

### Studies with Sechter and Kitzler (1855-1863)

In November 1855, around the time Bruckner took-up the position of Linz Cathedral organist, he began a period of intense study with Simon Sechter that would last until 1861. During these years, Bruckner composed very little « other than exercises » . (20) One possible exception is the rather mysterious work « Psalm 146 » . According to Paul Hawkshaw :

« When it was written, for whom and why are all unanswered questions. Stylistically, the Psalm's cantata-like structure and compositional references to Mendelssohn-Bartholdy and Bach are consistent with other Bruckner works of the 1840's and 1850's. Yet, difficult to reconcile with a Saint-Florian date are the enormous dimensions of the work and the breadth of the fugal Finale. Would Bruckner have undertaken the latter without at least some influence from Simon Sechter ? Some, if not all, work on the Psalm may well date from the early Linz years, 1856-1858. » (21)

« Psalm 146 » is scored for double chorus with full orchestral accompaniment, including 4 trombones, which according to Paul Hawkshaw consisted of 1 alto, 1 tenor and 2 basses. (22) The trombones chiefly double the voices - though

not always strictly « colla voce » ; otherwise, their role is to fill out the harmonies. An exceptional use of the trombones occurs in the Recitative iia (Example 3.9) .

« Afferentur Regi » , written at the conclusion of Bruckner's studies with Simon Sechter, is scored for chorus and trombones. According to Leopold Nowak, Bruckner's 1st sketch contained no trombone parts :

« Es muß dahingestellt bleiben, ob Bruckner sein Afferentur zuerst als a-capella Chor gedacht hatte und die Posaune nachträglich hinzusetzte oder ob er die Posaune fehlender Linien wegen nicht an der Entwurf schrieb. » (23)

The original trombone parts are designated « Alto » (Example 3.11) , « Tenor » , « Bass » , are written in the appropriate clefs, and reinforce the voices, though not strictly « colla voce » .

In 1862, soon after commencing composition and form studies under Otto Kitzler, Bruckner composed the « Festkantate » . (24) As with the « Auf Brüder auf die Saiten zur Hand » , but far less ambiguously, Bruckner almost certainly intended a tenor trombone for the 1st part. The unreliable nomenclature used for the trombones in the score is once more demonstrated, for although the 1st trombone in the autograph is called « Alt » (but written in bass clef) , its function and compass suggest a tenor trombone was intended. The « Festkantate » was composed for men's chorus, and the 1st trombone, when it does not function independently, acts primarily to double the 1st tenor voice. Moreover, its range of « d to a' » is well within that of the tenor trombone as prescribed by Hector Berlioz, Johann Christian Lobe and François-Auguste Gevært (among others) . The tenor thus seems the most appropriate instrument for the 1st part. Unfortunately, conclusive evidence eludes us as there are no extant original parts. (26) « Festkantate » appears to mark the beginning of Bruckner's use of the TTB trio that would remain his standard section throughout his career.

### The trombone in Bruckner's compositions

Bruckner's period of study with Otto Kitzler (1862-1863) was instrumental to his formation as a professional composer. It was Kitzler, the « Linz Theater Kapellmeister » and adherent of Wagner, who introduced Bruckner to « modern scores and more up-to-date ways of writing for the trombone » . In Linz, Bruckner also met Ignaz Dorn, the 2nd Kapellmeister, another admirer of Wagner as well as of Hector Berlioz and Franz Liszt. According to Manfred Wagner, Dorn gave Bruckner a further « Schaffenschub » in this direction. Bruckner's composition lessons culminated in the writing of his 3 most important student works : the Overture in G Minor, Symphony in F Minor and Psalm 112.

In the autograph score of the G minor Overture, for which there are no original parts, Bruckner designates the trombone section simply as « tromboni » , in bass clef. There is no indication that an alto trombone was intended. As with most of the Symphonies, he would later write, Bruckner called for a « b' » from the 1st trombone, which occurs in the last bar of the 1st version. The opinions of some experts notwithstanding, by 1863, this would hardly have been an extreme demand. During a period when many tenor trombonists were having to cope with former alto parts, it is inevitable that the erstwhile « ceiling » on the tenor's upper-register would be pushed constantly upwards and redefined, as notes once thought of as solely within the domain of « quelques artistes » became increasingly

commonplace. Already, more than a decade earlier, Robert Schumann had required a « b' » from the 2nd trombone in his 4th Symphony.

In the autograph score of Bruckner's « student » Symphony in F Minor, the trombone section is, once again, referred to as « tromboni » . Apparently, no parts were ever copied out by hand. Bruckner again calls for an enharmonic « b' » from the 1st trombone - and, indeed, the part is a fairly typical (if somewhat uninspired) example of Bruckner's Symphonic trombone writing.

According to the autograph score of Bruckner's final assignment for Otto Kitzler, a setting of Psalm 112 for double chorus and orchestra, the « tromboni » are assigned to one staff of bass clef with no differentiation of trombone types. The 1st trombone, with a range from eb to an occasional « a' » , is largely independent and rarely doubles the alto voice. When it does double a vocal part (usually, in unison with the tenors or in octaves with the sopranos) it is to emphasize the most important part in the chorus.

2 minor compositions, « Drei Orchesterstücke » and « Marsch in D-Moll » were also set as exercises for Bruckner by Kitzler. In the former, a single « trombone' » is used as the bass to the wind group of 2 flutes, 2 clarinets, 2 bassoons, 2 horns and 2 trumpets. With a range of « E » to « c' » , the part is suitable for either a bass trombone or tenor trombone. In the latter, a March for full orchestra, Bruckner wrote for 3 « tromboni » which are notated, for the most part, on 1 system of bass clef (there are 4 bars in which they appear on a single system in tenor clef) . The 1st trombone part has a range of « a » to « c'' » .

« Germanenzug » , composed in July 1863, marked the beginning of Bruckner's career as a professional composer. It uses the trombones in similar fashion to the « Festkantate » . The 1st trombone part, with a range of « d » to « bb' » , when not functioning independently, usually doubles the 1st tenor voice. It was probably intended, like that of the « Festkantate » , for the tenor instrument, despite the misleading score designations of « Alt » , « Ten » and « Baß » trombones on separate staves of bass clef. (According to Paul Hawkshaw, a set of parts listed in the Saint-Florian catalogue cannot be located) . Bruckner describes the instrumentation of the Military band for which he had to write :

« Der Chor ist (für Germanenzug) Militärmusik zu instrumentieren. Ich habe bei meinem Chore Sopran Cornet in Es-Sopran Cornet in B (weil hier kein Alt Cornet vorhanden ist) , Tenorhorn in Bassschlüssel, 2 Horn in F, 2 Horn in D, 2 Trompetten in B (haben aber die in Es hier in Linz lieber) , 3 Posaunen sämtlich im Baßschlüssel, Basstuba. »

### The 3 Great Masses

From 1864 to 1868, « the volcanic eruption of Bruckner's creative energy » in the form of his 3 great Masses in D, E and F minor, coinciding with his Symphony No. 1 (the « Linzer ») , signalled Bruckner's breakthrough into his own stylistic terrain :

The 3 « Symphonic » Masses became the very sub-soil out of which the 3 « Mass-Symphonies » I, II and III of 1865-

1878 were to grow.

Leopold Nowak adds that with the D minor Mass, Bruckner's development as a composer « gelangte damit an die Schwelle der Meisterschaft ». The 1864 D minor Mass was 1st performed under the composer's direction, the same year, in the Linz Cathedral. According to Doctor Hofrat Brosche, Bruckner used the traditional term « alto » for the 1st trombone in the autograph score, although it appears that he intended it to be played by a tenor trombone. The original trombone part, copied by Franz Schimatschek, is in the bass clef, has a tenor trombone range of « B » to « a' », and is designated « 1mo Trombone (alto) ». We may recall that sequential numbering of parts was fairly new at this time, and the use of the traditional term in brackets seems to bear this out.

As with Psalm 112, the function of the trombones in the D minor Mass differs significantly from that of the 2 Saint-Florian Masses, the « Requiem » and the « Missa solemnis ». Except for sections of the « Kyrie », this « Symphonic » Mass, « revolutionary in the use of a descriptive orchestra », contains material for the trombones which is of a weighty, orchestral nature, with rhythms and voicings characteristic of Bruckner's Symphonic works. The trombones are also used independently of the voices.

The Mass in E minor, composed in 1866 and 1st performed, with Bruckner conducting, at the dedication ceremony of the new Votive chapel in Linz, in 1869, was scored for full chorus with a wind ensemble accompaniment, consisting of 2 oboes, 2 clarinets, 2 bassoons, 4 horns, 2 trumpets and 3 trombones. The wind players were drawn from members of the Military band of the 14th infantry regiment of Ernst Ludwig, (Grossherzog von Hessen und bei Rhein, Nummer 14) . We are reminded by Hannes Kastner that, already by the mid- 1800's, the alto appears to have been excluded from Military bands :

« Dans la musique militaire, on emploie rarement cet instrument. »

In 1850, composer Johann Christian Lobe observed that infantry Bands are « of the fullest arrangement and the employment of the instruments of military Bands in Austria and Germany are pretty much the same in regard to number, kind and nature » .

According to research by Erich Egg and Wolfgang Pfaundler, between 1850 and 1852 :

« Erfolgte die große Reform der österreichischen Militärmusik durch den Armee-Kapellmeister Andreas Leonhardt. Die Leonhardtsche Reform legte die Stärke und Besetzung der Militärkapellen grundsätzlich für die folgenden Jahrzehnte und eigentlich bis in die Gegenwart fest. »

Included in the military instrumentation were 2 tenors and 1 bass trombone, but no alto trombone. There would be no need for the less practical, less efficient alto trombone.

Anton Bruckner's prior experience writing for a « Linzer » military band included the « Festkantate » (1862) , « Germanenzug » (1863) and Marsch in Es-Dur (1865) . Bruckner's description of the make-up of the Band's

trombone section for « Germanenzug » (with 3 bass-clef trombones) suggests that there was no alto trombonist in the ensemble. There is no indication that an alto trombone was intended on either the « Niederschrift » or « Widmungspartitur » of the 1866 1st version of the E minor Mass. Unfortunately, the original hand-written parts to this version appear to be lost. However, 2 sets of hand-written parts exist for the 1882 version : in one set, the 1st trombone is labelled « Trombone Imo (Alto) » and, in the other, it is called « Trombone Alt » . According to Paul Hawkshaw, it has not been possible to ascertain which of the 2 sets were the original hand-copied parts. Both 1st trombone parts were written in bass clef. With few exceptions, the 1st trombone parts, in the 1866 and 1882 versions, are the same. Neither the function nor the tessitura has been altered. What few changes there are occur chiefly in the « Credo » : in the 2nd version, some of the awkward voice-leading that appears in the original « Et Incarnatus » has been eliminated, as well as some of the heavier accompanying figures in the Allegro. As far as new material is concerned, Bruckner introduces a B-diminished 7th arpeggio in the 1st trombone part of the 1882 « Credo » , and the last 4 bars of the Adagio from the 1866 « Credo » are developed into a solo chorale in the 1882 version.

As in the D minor Mass, the trombone writing includes elements of traditional doubling as well as independent usage. On the one hand, the 1st trombone serves, at times, to reinforce the alto voices, particularly in the « Gloria » and « Agnus Dei » . However, in the « Kyrie » , « Credo » and « Sanctus » , the treatment is very Symphonic in nature - except, at those times, when it is doubling the tenors. The « Benedictus » combines both roles. With the exception of a single excursion up to « c'' » (which is in unison with the alto voices) , the tessitura of the 1st part is otherwise within the limitations of an 1860 tenor trombonist, including those passages in unison with the altos. Indeed, even the « b' » at the end of its initial entrance in the « Kyrie » is in aid of the tenor voices. Similarly, the frequently low tessitura of the 1st trombone in the 1866 version suggests a part for the tenor rather than the alto. Perhaps, Bruckner felt that, by using a tenor on the 1st part, he could get support for his altos at essential moments and still have the darker sound available for the more orchestral passages.

It is intriguing that Bruckner intended an alto trombone in the F minor Mass, but it is readily apparent from the 1st trombone « erste Abschriftstimme » that this is so. Composed between 1867 and 1868, the 1st performance was not given until 1872, in Vienna's Saint-Augustine's Church. It is important to note that, although the original 1st trombone part specifies « Trombone Alto » and is written in alto clef in the autograph score, according to Hofrat Brosche, Bruckner « lediglich " Tromboni " vorschreibt, die in Baß-Schlüssel notiert werden » . Hans Ferdinand Redlich contends that the F minor Mass is « a work of stylistic transition falls between 2 stools » . Taking the « Missa solemnis » type of the Vienna Classics as a model, it employed a full orchestra, enlivened by the harmonic audacities of Wagnerian Romanticism.

This is clearly demonstrated in the writing for the 1st trombone, in which Bruckner attempts to extract 2 very different timbres from a single instrument. In the « Gloria » and « Credo » , in which the trombones generally reinforce the voices, the writing is well-suited to an alto trombone. Moreover, the fact that the 1st performance employed a choir of 18 with an orchestra that was accordingly small, « as were most of the performances during Bruckner's lifetime, which were in the smaller setting of the " Hofburgkapelle " » , may also have made the alto a preferable choice. On the other hand, the « audacious » Romantic harmonies of many of the purely instrumental passages, particularly the soli chorales (a foretaste of those which would adorn his Symphonies) call out for the tenor.

According to Redlich, the perilous entrance in the « Credo » was not doubled by the horns in the 1st version ; they were only added in the 2nd version (4th revision) of 1881. He suggests (and the author concurs) that « when the trombones are of 1st rate quality the horns can still remain silent » .

Throughout his career, Bruckner would continue to write high parts for the 1st trombone (his works are among the most strenuous in the orchestral repertoire) but never again as high as in the F minor Mass, for this appears to be the last time Bruckner would call for the alto trombone, Bruckner's « offertorium Inveni David » , written during the same time as the F minor Mass, appears to be scored for a trombone section of 2 tenors and 1 bass. The 1st trombone, with a highest note of « a' » , supports the 1st tenor voice throughout.

## The Symphonies

Coinciding more or less with the 3 great Masses was Bruckner's 1st mature Symphony, the « Linzer » of 1866, which calls for a tenor trombone : the 1st trombone « erste Abschriftstimme » used in the 1868 Linz premiere is written in bass clef and labelled « Trombone Imo (Alt) » . In 1891, Bruckner reworked the Symphony and dedicated the « Wiener » version to the Vienna Philharmonic \*. The content of the original hand-copied « Wiener » and « Linzer » 1st trombone parts is essentially the same. Paradoxically, according to Hofrat Brosche, Bruckner uses the word « Alt » on the later score, whereas on the earlier « Linzer » he does not.

\* The Vienna Philharmonic was initially rather unenthusiastic about this dedication due to the costs that would be incurred in having the parts copied. Indeed, Bruckner thus having offered to pay for the copying himself, an invoice was made out to the composer for the sum of 59 « Gulden » and 22 « Kreuzer » . Learning of this, Hans Richter became furious, declaring to the Orchestra Committee that it was « Unerhört » ; « Es wäre zu viel das Bruckner diess zahlen soll. » (unheard of ; it would be too much that Bruckner would have to pay for this) , and he offered to meet the cost personally. (Clemens Hellsberg : « Demokratie der Könige : Die Geschichte der Wiener Philharmonic » , Mainz, 1992, page 273.)

One observes that, in both versions, the 1st trombonist is required to play a low « A » , which is the lowest (non-pedal) note attainable on the alto. We are reminded how Hector Berlioz and Hannes Kastner cautioned composers to avoid writing for the alto below « eb » due to the poor quality of the sound, and especially of the advice given by Hannes Kastner and Adolph Bernard Marx regarding the problems associated with 7th position on the alto. Significantly, Bruckner writes a « c'' » for the 1st trombone in 1866, the highest note he had yet demanded from a tenor trombonist in a major non-choral work.

With regard to modern publications of Bruckner's Symphony No. 1, which label the 1st part « Alto Trombone » , one notes that, on the score of the 1st printed edition, by Ludwig Döblinger, which was published in 1892, the term « alto » does not appear.

At one time believed to have been composed in 1864, the Symphony in D Minor (the « Nullte ») is now known to

have been written in 1869, following the « Linzer » . According to Leopold Nowak, the score of the Symphony, which was withdrawn (hence nullified) by the composer, indicated ATB trombones. However, Bruckner could hardly have meant that an alto be used, for not only does he requires « A » from the 1st trombone but F and G# as well, notes which are unplayable on the alto but possible on the tenor. The original hand-copied part states « Trombone Imo (Alto) » .

Completed in 1872, the original autograph score of the 2nd Symphony does not designate ATB trombones but refers simply to « tromboni » . Ludwig Döblinger, in 1892, calls for « Trombones 1, 2, 3 » . According to Döblinger and the Austrian National Library, the original printed 1st trombone part and the « erste Abschrift no longer exist » .

Doctor Mark Hartman suggests that an alto trombone might have been intended in the 3rd Symphony because, he states erroneously, Bruckner « wrote the 1st trombone part in alto clef » . In fact, in the original autograph score, the 1st trombone part is written in bass and tenor clefs. Nor does the 1st trombone appear in alto clef in Theodor Rättig's 1st printed edition of the score of 1878, or the 2nd publication of 1890. Most importantly, the 1st hand-written part, which according to Otto Biba was used by the Vienna Philharmonic in the debut performance of 1877, is designated « Trombone Imo » and written in bass clef.

As in the « Nullte » , it is logical to assume that the 1st trombone part of the 4th Symphony was intended for a tenor trombone, for in bar 297 of the Finale Bruckner, requires an « Ab » in triple forte, a note unplayable on the alto. The 1874 autograph score refers to the section both as « alto, tenor, bass » and « tromboni » . The 1st printed score by Albert J. Gutmann, in 1889, lists the trombones as « 1e, 2e, 3e » . Apparently, the « erste Abschriften » and 1st printed parts no longer exist.

Anton Bruckner is inconsistent in his use of trombone nomenclature in the 1876 autograph score of the 5th Symphony, alternating between « alt, tenor, bass » and « Trombones » . Although, there are no extant original parts, the original printed part by Ludwig Döblinger calls for « I. Posaune » in tenor clef.

Throughout his 1881 autograph score of Symphony No. 6, Bruckner refers to the 1st trombone as « Alt » . This Symphony also marks the 1st time that the part in a Bruckner 1st printed edition (Ludwig Döblinger, 1899) is called « Alt Posaune » . There is no apparent need for an alto trombone - indeed, the part is written in tenor, not alto, clef. As far as range (« B » to « b' ») and style are concerned, Bruckner's treatment of the 1st trombone is virtually the same as in his previous Symphonies. According to Leopold Nowak, the 1st publication of the 6th Symphony contained many errors and contradictions, due to the fact that Bruckner died prior to publication and did not, therefore, participate in any way in the actual publication process :

« Leider liessen die nachfolgenden Ausgaben bis zur Neurevision durch Josef Venantius von Wöb (Vienna, 1927) die einander widersprechenden Verhältnisse bestehen, ja vermehrten gelegentlich noch die Fehlerzahl. »

Further evidence that a tenor was intended for the 1st trombone part is seen in the score used by Franz Schalk when conducting the Vienna Philharmonic. Schalk, a former pupil, close friend and early champion of Bruckner, amended the 1st trombone part in places to provide added weight and strength in the middle to low register, which would have

been illogical if the part were being played by an alto. It seems clear that Ludwig Döblinger used the term « alto » in the conventional sense of « high » voice ; unfortunately, the original hand-written part, which could provide confirmation, no longer exists.

The 1st printed edition of the score of the 7th Symphony, produced by Albert J. Gutmann, in 1885, came soon after the completion of the composition in 1883 and its 1st performance in Leipzig, in 1884, which tends to give one increased confidence in its reliability and authenticity. There are no extant original printed or hand-written parts. However, the Gutmann score calls for « 3 Posaunen » , without indicating separate species, in what was Bruckner's heaviest, most « Wagnerian » orchestra to date. The autograph score uses the terms « Alt » , « Tenor » and « Bass » , but surely as « convention rather than deliberate choice » . Although the 1st trombone part is very taxing, Bruckner does not take it as high as in either the 1st or the 2nd Symphony.

Like its immediate predecessor, Symphony No. 8 calls for a large « Wagnerian » orchestra in which the breadth and weight of a tenor trombone would be required on the 1st part. In the autograph score, Bruckner, once again, calls the 1st and 2nd trombones by the conventional names of « Alt » and « Tenor » respectively, while writing for them in the tenor clef on the same stave. According to Doctor Clemens Hellsburg, the Vienna Philharmonic's « Archivar » , the 1st publication of the Symphony by Carl Tobias Haslinger was used by the Orchestra in the 1st public performance, in 1892. Most unusually, in what appears to have been a cost-saving measure, both 1st and 2nd trombone parts are printed in the same part, with Bruckner's score notation reproduced.

Displaying stylistic links to his last 2 Symphonies as well as the D minor 3rd symphony, and emerging from the same spiritual context, Bruckner uses a similarly large orchestra in his Symphony No. 9 in D Minor to depict the characteristic mix of « Weltschmerz » , devotion to God and the anxious disquietude brought on by the uncertainty of the hereafter. The trombones are used predominantly and powerfully to convey Bruckner's dark moods of anguish and weighty despair, rather than the elevated moments of the devout God-seeker. As with the 3rd, 7th and 8th Symphonies, the tenor is better suited than the alto for the role.

Further evidence in favour of the use of the tenor trombone comes from the fact that Bruckner requires a low « A » in fortissimo from the 1st trombone, which would sound extremely poor on the alto.

Musicologist Crawford Howie adds :

« It seems that right-up to the end, Bruckner still wrote his 1st trombone part for the « alto trombone » without necessarily expecting that an alto trombone would play it. I have no doubt the tenor trombone is the instrument for the Symphonies. »

Chordal passages in close harmony, a hall-mark of Bruckner's trombone writing, recall Adolph Bernhard Marx's textbook, « Die Lehre von der musikalische Komposition, praktisch theoretisch » :

« In enger Lage und im Forte wirken sie mit schmetternder Gewalt ; die einzelnen Töne des Akkords dröhnen in

einander zu härtestem Klang, und zwar um so heftiger, je höher und enger die Stimmen treten. »

Marx continues : In close position, piano, the trombones produce an « unheimlicher Ausdruck » .

To conclude, the following table illustrates Bruckner's use of the trombone section. It can be seen that, during Bruckner's early stage as a composer, he favoured the ATB trio. Following a transitional period, from 1854 to about 1858, he came to rely almost exclusively on the tenor-led section, the exception being the surprising use of the alto trombone in the Mass in F minor, in 1868.

« I cannot believe that Bruckner intended a tenor trombone (for the first trombone part) when orchestrating his Masses. I also feel that he composed for the trombones as was customary with him, that is to say vocally, for parts in the ranges of alto, tenor and bass. » (Karl-Heinz Weber)

« Anton Bruckner got his 1st inspiration for his creative work through sacred music. » (Leopold Nowak, " Preface " in Nowak Edition, « Anton Bruckner's Sämtliche Werke : Messe in D-Moll » , Vienna, 1957. Translation : Christl Schönfeldt.)

« This funereal work, with its gentle melody moving at times in 6ths, is an expression less of mourning than of consolation and hope. It was then a most cherished piece, played at the outermost gates of the abbey, where the corpses would be placed until the time the priest carried out the sacraments. » (August Göllerich - Max Auer : « Anton Bruckner : Ein Lebens- und Schaffens-Bild » , Band II, I Teil, Regensburg, 1928, page 63. Translation : Crawford Howie.)

Especially because he was himself a brass player : according to Paul Hawkshaw, he played French horn in the « Linzer Theater Orchester » .

« It must remain to be seen whether Bruckner had originally intended his " Afferentur " as an a capella choral work and added the trombones later, or whether he left the trombones out from the sketch on account of the lack of staves. » (Leopold Nowak Edition, « Anton Bruckner : Gesamtausgabe, Kleine Kirchenwerke, 1835-1892 » , Revisionsbericht, Vienna, 1984, page 65.)

Leopold Nowak writes : « Kitzler beurteilte die F-Moll Symphonie nicht sonderlich günstig, Bruckner hat sich daher nie wieder mit ihr beschäftigt, ihm war sie stets nur eine weggelegte " Schularbeit ". » .

(Kitzler's opinion of the Symphony in F minor was not particularly favourable, which is perhaps why Bruckner never returned to it ; it remained a discarded " scholastic exercise ". » . (Anton Bruckner, " Foreword " to : « Sämtliche Werke Band II, Symphonie D-Moll, " Die Nullte " » , Fassung von 1869, Leopold Nowak Edition, Vienna, 1968. Translation : Richard Rickett.)

(Yet, according to Paul Hawkshaw, the Symphony was the only one of these 3 « student works » which Bruckner tried

to have performed.)

According to Hertha Gruber of the « Linzer Singakademie », the « Musikkapelle des Kaiserlich-Königlich Husarenregiments Graf Radetzky » performed at the « Sängerefest » the day before « Germanenzug » was presented and may have provided the accompaniment for Bruckner's composition.

« The accompaniment for " Germanenzug " is to be orchestrated for Military band. I have with my chorus a soprano cornet in E-flat, a soprano cornet in B-flat (because there is no alto cornet available here) , a baritone cornet in bass clef, 2 horns in F, 2 horns in D, 2 trumpets in B-flat (though they prefer the E-flat in Linz) , all 3 trombones in bass clef, bass tuba. » (Letter of Anton Bruckner from 25 February 1864, in Max Auer Edition : « Anton Bruckner : Gesammelte Briefe » , Neue Folge, Regensburg, 1924, page 54.)

« The great reform in Austrian Military music by Army Band Director Andreas Leonhardt was adopted. The Leonhardt Reform Plan established the basic strength and instrumentation of the Military bands for the following decades and indeed up to the present time. » (Erich Egg and Wolfgang Pfaundler : Das große Tiroler Blasmusikbuch, Wien, 1979, page 57.)

Bruckner has written 2 separate parts, most likely for bass trombone and tuba. According to Josef Grassmayr, Bruckner's instrumentation included « 3 Posaunen » and no tuba, but the autograph score clearly shows 2 distinct parts for the « Basso » . (Paul Hawkshaw)

In one set, the « fermata » at the end of the trombones' 1st entry has been omitted. In the other set, in bars 19 and 21 of the Allegro following « Et Incarnatus » , the copyist has written which, according to Leopold Nowak (« Anton Bruckner : Sämtliche Werke, Messe in E-Moll, Fassung von 1882 » , Band 17/2, Wien, 1959) , should be : On both hand-written parts, the tie from the 16th to the 17th bar of the « Gloria » is missing.

Though the Ernst Ludwig Infantry Band may have lacked an alto trombonist, if Bruckner really wished to have this part played by the instrument the « Linzer Theater Orchester » could surely have provided the player. (Eugen Brixel)

Also, one cannot discount the possibility that a tenor trombonist from the Band could have been capable of doubling on the alto.

« Unfortunately, succeeding editions, up to the New Revision by Josef Venantius von Wöb (Vienna, 1927) continued to include the contradictions, and indeed occasionally contributed yet more errors. » (Leopold Nowak, " Foreword " in « Anton Bruckner, Sämtliche Werke, VI Symphonie A-Dur, Originalfassung. » , 2. revidierte Ausgabe, Robert Haas Edition, Vienna, 1952, page 2.)

« In close position and in forte, the trombones have an effect of penetrating force ; the separate notes of the chords resound to produce the hardest sound, and, indeed, it becomes vehement as the parts ascend higher and closer together. » (Adolph Bernhard Marx : « Die Lehre » , page 69.)

## Major Works of Bruckner with Trombone Parts

(Year of composition - Type of first completion \*)

(« Geboren » : refers to year of 1st version where applicable. « Geboren \* » : refers to one trombone only.)

**1846** : « Kyrie » from Mass in G minor - Alto ?

**1847** : Æquale I - Alto.

**1847** : Æquale II - Alto.

**1848** : « Kyrie » from Mass in E-flat major - Alto ?

**1849** : Requiem in D minor - Alto.

**1852** : Psalm 114 - Alto.

**1854** : « Missa solemnis » - Alto.

**1854** : Libera me - Alto.

**1854** : « Vor Arnehts Grab » - Tenor.

**1855** : « Auf Brüder auf die Saiten zur Hand » from « Kantate für Prälat Meyer » - Tenor.

**1856** : Afferentur Regi - Alto.

**1858 (?)** : Psalm 146 - Alto.

**1862** : « Festkantate » - Tenor.

**1862** : « Drei Orchesterstücke » - Tenor or Bass \* (geboren) .

**1862** : March in D Minor - Tenor.

**1863** : Overture in G minor - Tenor.

**1863** : Symphony in F minor - Tenor.

**1863** : Psalm 112 - Tenor.

**1863** : « Germanenzug » - Tenor.

**1864** : Mass in D minor - Tenor.

**1865** : March in E-flat major - Tenor.

**1866** : Mass in E minor - Tenor.

**1866** : Symphony No. 1 (« Linzer ») - Tenor.

**1868** : Mass in F minor - Alto.

**1868** : « Inveni David » - Tenor.

**1869** : Symphony in D minor (« Die Nullte ») - Tenor.

**1872** : Symphony No. 2 - Tenor.

**1873** : Symphony No. 3 - Tenor.

**1874** : Symphony No. 4 - Tenor.

**1876** : Symphony No. 5 - Tenor.

**1881** : Symphony No. 6 - Tenor.

**1883** : Symphony No. 7 - Tenor.

**1883** : « Te Deum » - Tenor.

**1885** : « Ecce Sacerdos » - Tenor.

**1887** : Symphony No. 8 - Tenor.

**1891** : Symphony No. 1 (« Wiener ») - Tenor.

**1893** : « Helgoland » - Tenor.

**1894** : Symphony No. 9 - Tenor.

### **WAB 131**

**Janvier 1847** : **WAB 131** - « Vorspiel und Fuge » , prélude et fugue en do mineur pour orgue seul. La pièce est demeurée inachevée par Bruckner. La fugue est datée du 15 janvier 1847. En 1929, Franz Philipp en produit une exécution complétée en finalisant la partition. L'organiste Erwin Horn, lui, publiera l'œuvre dans son état original.

1re édition : Franz Philipp, édition Benno Filser, Augsburg (1929) .

Hans Haselböck, édition Ludwig Döblinger, Vienne (1970) ; en dehors de la nouvelle édition complète : Neuen Gesamtausgabe (NGA) .

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : XII/6, édition Erwin Horn (1999) .

...

**WAB 131** (1847) : « Vorspiel und Fuge » ; prelude and fugue in C minor for organ.

Even by his 22nd year, Anton Bruckner's reputation as an organist, especially in improvisation, was growing in his native Upper-Austria. It would seem that the twain was not to meet with his being a composer, although many scholars and writers have pointed-out that the organ-like qualities in his orchestration. At any rate, the handful of organ works which he left behind are mostly early works and well written, yet, reveal little of the imagination and daring of the Symphonies and choral works.

The Prelude and Fugue in C minor is one of the most important of these works. In form, it is patterned on the models of the Baroque Masters. In flavor, however, some of the then-fresh influence of Felix Mendelssohn-Bartholdy may be detected. The opening Prelude is extroverted and festive. The following Fugue, although somewhat featureless, is nonetheless done correctly, even succinctly. This is no mean feat considering it predates Bruckner's intense theoretical studies with Simon Sechter by a decade.

...

**15 février 1847** : The composer Robert Fuchs is born in Styria, Austria.

### **WAB 77**

**Vers 1847** : **WAB 77** - « Der Lehrerstand » (le métier d'instituteur) , cantate profane (84 mesures) en mi bémol majeur pour chœur d'hommes à 4 voix a cappella (TTBB) . Composée à Saint-Florian sur le texte allemand « Die Zeit

weist auf einen Stand, der wenig gilt, doch allen nützt » (le temps que l'on considère sans valeur peut rendre service à plusieurs) , possiblement du théologien et écrivain autrichien, Ernst von Marinelli (1824-1887) , chef de chœur de l'église abbatiale de Saint-Florian. Dédicée à la profession d'instituteur, plus particulièrement au directeur Michaël Bogner, son supérieur immédiat, responsable du chœur des petits-chanteurs de Saint-Florian.

The Teaching Profession : Male choir with solo quartet a cappella in E-flat major (84 bars, in 5 sections) , **WAB 77**, Volume XXIII/2 No. 4.

During his time in Saint-Florian, Bruckner lived in the house of the school Master Bogner (1802-1879) . « Der Lehrerstand » is Bruckner's 1st major work for male choir, and it is dedicated to Bogner. The topical occasion for the work is not known.

Franz Zamazal wrote in the « Bruckner Handbook » (1996) :

« Bruckner (possibly) wanted to express his gratitude for the good accommodation with Bogner, or to embellish a family celebration (e.g. , Bogner's 45th birthday) or the presentation of an award (e.g. , the « Confirmation Decree ») . A possible performance was probably held by a band of singing lovers from Bruckner's environment (teachers, church singers, young clerics) who got together on a private basis. »

The work might have been written in Saint-Florian around 1847.

G/A (August Göllerich / Max Auer) : II/2 (1928) , pages 16-22.

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXIII/2, Musikwissenschaftlicher Verlag, édition Angela Pachovsky - Anton Reinhaller, Vienne (2001) ; « Weltliche Chorwerke » , pages 8-16.

Die Zeit weist auf einen Stand,  
Der wenig gilt, doch allen nützt,  
Den leider ! mancher hier zuland  
Weder ehret noch unterstützt.  
Ist jener Stand euch nicht bekannt ?  
Es ist der wackre Lehrerstand.  
Jener Stand ist in seinem Glück,  
Wenn sein segensreiches Walten  
Auf den Menschen wirkt zurück.  
Tätigkeit und freies Schalten  
Werden enden bald den Hohn,  
Der meistens war bisher sein Lohn.  
Trägheit war und ist ihm verhaßt,  
Weil er nur Fleiß und Ordnung liebt.

Gern trägt er der Beschwerden Last,  
Ist geduldig und nie betrübt,  
Auch dann nicht, wenn ihn drückt die Not,  
Und den Seinigen mangelt Brot.  
Mehrmals ward er der Toren Spott,  
Doch verließ ihn nie der Edelmut,  
Fest vertrauend auf einen Gott,  
Der ist und bleibt sein höchstes Gut.  
Immer ernsthaft und bescheiden  
Bleibt er selbst in Freud und Leiden.  
Kennt ihr den Stand, der Geister weckt,  
Das Kind fürs Leben brauchbar macht,  
Oft wurde er mit Schmach bedeckt,  
Von Narren auch sogar verlacht.  
Höret ! Höret ! Dies ist der Lehrerstand,  
Der so viel nützt dem Vaterland.  
Für Menschenwohl und Menschenglück  
Kämpfe fort du wackrer Stand !  
Es wird sich ändern dein Geschick  
In einem bessern Vaterland.  
Dort empfangen von Gottes Sohn  
Deinen verkürzten Erdenlohn.

...

The 24 year old Joachim Raff gets involved in a controversy after writing an article in the « Wiener allgemeine Musik-Zeitung » making fun of Cologne music-lovers, who threaten to boycott Jacob Eck & Lefebvre's shop where he works. Raff quits his job and leaves Cologne in January, going on a trip to Vienna to meet his publisher Carlo Mechetti. On the way, Raff stops in Berlin, then Leipzig, where he meets the music-publishers Breitkopf & Härtel, Julius Schubert, and Bartolf Senff, and Dresden, where he becomes friends with composer Carl Reissiger. Originally intending to stop in Weimar, Raff instead goes straight towards Vienna but, then, upon learning of Mechetti's death, he stops for awhile in Stuttgart to decide whether to become Felix Mendelssohn's student in Leipzig, or Franz Liszt's secretary in Weimar.

Johannes Brahms' father removes the sickly 14 year old to a friend's farm at Winsen-an-der-Luhe, where Brahms becomes strong and healthy again, and fills his mind with the literary works of German Romanticism. He styles himself « Johannes Kreisler, Junior » , after E. T. A. Hoffmann's hero. Returning to Hamburg, with renewed health that he will retain until his final illness, he begins teaching piano and playing in more respectable establishments to earn money. He holds affection for the classical musical tradition.

The 36 year old Franz Liszt meets Princess Carolyne Sayn-Wittgenstein in Kiev and, to the disappointment of his many

fans, Liszt retires from the concert stage in **September**, to devote himself to composition.

Theobald Böhm patents his cylindrical flute which now has holes which are so large that the brille rings have been replaced by covered metal plates, known as the « plateau » system, giving each pitch on the instrument its maximum clarity and volume. This idea will later be applied to the saxophone family and to all of the large bass and contrabass clarinets.

**4 novembre 1847** : After suffering a series of strokes, Felix Mendelssohn dies in Leipzig, at age 38.

**AB 43 : 1848**

Saint-Florian performances of musical works copied by Bruckner

**15 janvier 1848** (Linz) : Felix Mendelssohn-Bartholdy's Oratorio « Paulus » (Saint-Paul) , Opus 36.

**Après le 2 avril 1848** : Johann Kaspar Aiblinger's « Requiem » .

**22 avril 1848** (Samedi-Saint) : Wolfgang Amadeus Mozart's « Te Deum » in C minor (KV 141) (66b) .

**22 avril 1848** (Samedi-Saint) : Georg Friedrich Händel's « Hallelujah » Chorus from the Oratorio « Messiah » .

**22 avril 1848** (Samedi-Saint) : Franz-Josef Haydn's Mass No. 6 in G major, « Missa Sancti Nicolai » (Hob.XXII:6) .

**22 avril 1848** (Samedi-Saint) : Keinersdorf's Easter « Responsories » .

**26 avril 1848** (« Feria III » de Pâques) : Michæl Haydn's « Te Deum » in C major (MH 415) .

**9 juillet 1848** (« Feria IV » de la Pentecôte) : Michæl Haydn's Offertory, « Propitius Esto » .

**29 juillet 1848** (Jour-anniversaire du prélat de Saint-Florian) : Ludwig van Beethoven's Mass in C major, Opus 86.

**29 juillet 1848** (Jour-anniversaire du prélat de Saint-Florian) : Wolfgang Amadeus Mozart's Offertory, « Tremendum ac vivicum sacramentum » .

**15 août 1848** (Assomption de Marie) : Michæl Haydn's « Te Deum » in C major (MH 415) .

**1er novembre 1848** (Fête de la Toussaint) : Michæl Haydn's Offertory, « Temete Dominum » .

**2 novembre 1848** (Commémoration des fidèles défunts) : Michæl Haydn's « Missa pro Defunctis » (« Missa pro defuncto Archiepiscopo Sigismondo ») (MH 155) (Klafsky I:8) .

**22 novembre 1848** (Fête de Saint-Cécile de Rome) : Joseph Leopold Eybler's Mass in C major, « Missa Sancti Mauritii » (HV 4) (?) .

**3 décembre 1848** (1<sup>re</sup> semaine de l'Avent) : Antonio Caldara's Gradual and Offertory, « Ostende - In te Domine » .

**23 décembre 1848** : Franz-Josef Aumann's « Ave Maria » .

**24 décembre 1848** (4<sup>e</sup> semaine de l'Avent) : Antonio Caldara's Gradual and Offertory, « Benedictus - Ave Maria » .

**25 décembre 1848** (Fête de la Nativité) : Franz-Josef Aumann's « Responsorien ad Nativitatem » (?) .

**25 décembre 1848** (Fête de la Nativité) : Franz-Josef Haydn's Mass No. 6 in G major, « Missa Sancti Nicholai » (Hob.XXII:6) .

**25 décembre 1848** (Fête de la Nativité) : Joseph Leopold Eybler's Mass in G.

## WAB 17

**Vers 1848** : **WAB 17** - « In jener letzten der Nächte » (pendant la dernière des nuits) , choral de la Passion en fa mineur. 1<sup>er</sup> verset d'un poème de 13 strophes que Bruckner a légèrement modifié. 2<sup>e</sup> version d'un choral de la Passion pour le Jeudi-Saint (« In monte oliveti » ; sur le Mont des Oliviers) . Provenant d'un recueil protestant de dévotion « la Sainte Passion » comprenant des chansons, des prières et des réflexions. Publié par des associations chrétiennes du nord de l'Allemagne (1840) . Composé à Saint-Florian et probablement exécuté le Jeudi-Saint ou le Vendredi-Saint.

Il existe 2 versions :

1. Pour voix et orgue.

Version en langue allemande - NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/1, édition Hans Bauernfeind - Leopold Nowak (1984) (2001) , page 54.

2. Pour chœur mixte à 4 voix a cappella (SATB) :

G/A (August Göllerich / Max Auer) : II/2 (1928) , pages 97-98.

A. M. Müller, édition Anton Böhm & Sohn, Augsburg / Vienne (1931) .

Version en latin : B 7024, Theodor Bernhard Rehmann, Musikverlag Schwann, édition Peters, Düsseldorf (1947) .

Version en langue allemande - NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/1, édition Hans Bauernfeind - Leopold Nowak (1984) (2001) , page 55.

In jener letzten der Nächte,  
Da ich am Ölberg gebetet,  
War ich von Blutschweiß geröthet,  
Goß ihn in Strömen für dich :  
Weh! Und wer weiß, ob wohl je  
Du auch nur denkest an mich !

...

Dans ces dernières nuits-là, là alors que je priais sur  
le Mont des Oliviers, j'étais recouvert de sueur de  
sang qui coulait abondamment pour toi.  
O Douleur ! Qui sait si tu penses encore à moi.

...

In this last night  
When I prayed at the Mount of Olives,  
I was reddened from blood sweat,  
Poured it streaming for you.  
Woe! And who knows if ever  
you even think of me !

« In jener letzten der Nächte » (In this last of nights) , **WAB 17**, is a Motet composed by Anton Bruckner around 1848 at Saint-Florian Monastery for the celebration of Maundy-Thursday. However, it is not known whether it was performed at that time. It was edited 1st by Anton Böhm und Sohn, Augsburg and Vienna (1931) .

The 2 settings of the Motet are put in Band XXI/15 of the « Gesamtausgabe » .

The Motet, a 22 bar Passion Motet in F major. There are 2 settings : one for soloist and organ, and another for SATB choir a cappella. The manuscript of the setting for soloist and organ is stored in the archive of the city museum of Wels. A transcription of the other setting is found in the « Österreichische Nationalbibliothek » .

The text is the 1st strophe of a 13 strophe text coming from the devoutness book « Die heilige Passion, gefeiert in Liedern, Betrachtungen und Gebeten » .

In addition, a transcription using the Latin text « In monte oliveti » has been published by Theodor Bernhard Rehmann, Edition Peters, Leipzig (1947) .

In monte oliveti

Oravit ad Patrem :

« Pater, si fieri potest,

Transeat a me calix iste :

Fiat voluntas tua. »

On the Mount of Olives

He prayed to his Father :

« Father, if it be possible,

Let this cup pass from me.

Let your will be done. »

As Crawford Howie writes :

« Both “ In jener letzten der Nächte ”, **WAB 17** (around 1848) , and “ Dir, Herr, dir will ich mich ergeben ”, **WAB 12** (around 1845) , for a cappella mixed-voice choir are chorale harmonizations, probably the result of Bruckner's studies with Leopold von Zenetti. »

...

**WAB 17** (circa 1848) : « In jener letzten der Nächte » ; chorale in F minor for choir (SATB) . The 2nd version of a Passion chorale for Maundy-Thursday.

There are 2 versions of this Chorale for Maundy-Thursday : one for voice and organ ; one for mixed choir a capella.

The year 1868 was musically an active and varied one for the 44 year old Anton Bruckner. In addition to winning posts at the Vienna Conservatory and with the Linz Liedertafel « Frohsinn » , enjoying the successful premiere of the 1st Symphony, and giving the Linz premiere of the Finale from Richard Wagner's « Die Meistersinger » , Bruckner also produced some sacred pieces in the strict Lydian mode. The discipline of working within the limits of that austere, yet, expressive old scale was in keeping with the aesthetics of the Cecilian movement. Under that movement's leader, Father Franz Xavier Witt, a return in church music to the purity of expression of the Palestrina era was espoused. Several of Bruckner's pieces in this idiom were published in Father Witt's journal, « Musica Sacra » .

Although, to Bruckner's ire, Witt edited some of the composer's contributions because they were not « pure » enough, « Iam lucis orto sidere » (Already the star of light is appearing) managed to escape the ritual cleansing. Yet, aside from the appearance of a few 7th chords, the music is so firmly ensconced in a Renaissance idiom that it would take the most seasoned ear to discern this to be the work of a late- Romantic composer. The 27 measures of this brief

work for mixed chorus could easily be dated to the 16th Century. The piece does show Bruckner's musicological erudition. In 1886, Bruckner re-arranged the work for male chorus, transposing the original G Phrygian to E probably for performance reasons. This later arrangement evokes the haunting austerity and mystery of an earlier age to an even greater extent.

...

The 25 year old Joachim Raff had hoped to study with Felix Mendelssohn, and is crushed by disappointment at Mendelssohn's death. Also, Raff and Franz Liszt have a falling-out at this time. So, Raff continues to eke-out a living in Stuttgart and tries to establish himself there, becoming friends with the 18 year old Hans von Bülow. Raff composes a 5 Act Opera, « King Alfred », and tries desperately to get it performed, without success.

The 37 year old Franz Liszt settles in Weimar, where he will stay until 1861, becoming Court « Kapellmeister » in **February**. Carolyne joins him later in the year. Liszt gives-up his lucrative concert career to pursue the creation of new musical forms, inventing the « Symphonic poem » and unusual piano pieces.

The City of Weimar, thus, becomes the center of « avant-garde » music in Europe. For the next decade, Franz Liszt composes many radically innovative pieces which earn him both strong admirers and violent critics.

Liszt composes his 1st 2 Symphonic poems :

« Les Préludes » (S. 97 / 637) , numbered as his 3rd, originally an instrumental introduction to a choral work, « Les 4 Éléments » , based on French poet Joseph Autran, but Liszt insists that he had Alphonse de Lamartine's « Méditations poétiques » in mind for « Les Préludes » , and Lamartine's book does, indeed, fit both the preface to the score (written by Liszt) and the music. (This is the only one of his 13 Symphonic poems which has become a standard part of the repertoire - revised before 1854) .

« Ce qu'on entend sur la montagne » (the « Bergsymphonie ») , numbered as the 1st, based on a poem by Victor Hugo, is begun.

...

Karl Marx and Friedrich Engels publish the Communist Manifesto.

**Mars 1848** : An uprising in Paris touches-off a wave of Revolution in the disunified German and Italian principalities and in the nationalist Hungarian and Czech parts of the Austrian Empire.

**Mars 1848** : Bruckner refuse un poste de professeur de piano au « Gymnasium » (école secondaire) de Kremsmünster. Il participe à des compétitions d'orgue au monastère de Saint-Florian.

**2 mars 1848** : Le titulaire Anton Kattinger atteste la capacité de Bruckner à tenir l'orgue de Saint-Florian. Ce dernier est officiellement nommé organiste provisoire du monastère (ou cela se fait peut-être seulement en février 1850) .

**13 mars 1848** : The revolutionary mobs force Prince Klemens Wenzel von Metternich to resign, and he flees to England for 3 years.

The Vienna Conservatory closes (until 1851) as a result of the Revolution.

**28 avril 1848** : The 34 year old Richard Wagner completes his Opera « Lohengrin » .

**1er juillet 1848** : Le compositeur et organiste du monastère de Seitenstetten Josef Anton Pfeiffer atteste la capacité de Bruckner - avec l'annotation : « ein ächtes musikalisches Genie ! » (un véritable génie musical !) .

Un jeune Bruckner de 24 ans aura très tôt des contacts personnels avec le grand organiste Josef Anton Pfeiffer, rattaché à l'abbaye de Seitenstetten, en Basse-Autriche.

Reconnu pour son haut-niveau de compétence technique, Pfeiffer passera en examen le jeune Anton Bruckner, le 1 juillet 1848. Le compositeur et organiste de renom témoignera à l'ancien instituteur-adjoint sa profonde admiration et reconnaîtra, par l'émission d'un certificat d'excellence, son jeu de même que son génie musical :

« Monsieur Anton Bruckner est un musicien de génie. Je reconnais ses connaissances théorique et pratique à l'orgue. Je suis pleinement convaincu que le zèle et la persévérance de ce jeune homme aboutiront, après quelques années, à la plus grande perfection et à un haut degré de virtuosité. »

Cette évaluation précoce mais si visionnaire est d'autant plus surprenante lorsqu'on la compare aux injustices et à l'incompréhension que Bruckner va devoir subir au cours de sa carrière.

Anton Bruckner va se lier d'amitié avec un valet rattaché à l'abbaye de Seitenstetten du nom de Ludwig Kronawitter. Cet admirable musicien agissait comme 1er violon lors des prestations du chœur de l'église. Bruckner l'invitera régulièrement à participer aux événements musicaux qui ont lieu au monastère de Saint-Florian. 2 manuscrits autographes de Bruckner, le Prélude et Fugue en ut mineur pour orgue seul et les 3 « Æquale » pour 3 trombones (ATB) , tous composés en **1847**, sont aujourd'hui précieusement conservés dans les archives de l'abbaye de Seitenstetten.

Référence : Arbre généalogique d'Anton Bruckner ; Sindelburg - Ansfelden. Basse-Autriche (1400) ; Haute-Autriche (1824) . (D'après les recherches de Ernst Schwanzaras dans les archives de la paroisse et du château de Sindelburg - Wallsee)

Josef Anton Pfeiffer

Le compositeur et organiste Josef Anton Pfeiffer est né le 17 avril 1776 à Neuhofen an der Ybbs et est décédé le 14 août 1859 à Seitenstetten. Il provenait d'une célèbre famille de Maîtres d'école et d'organistes. Il reçut une formation solide comme petit-chanteur à l'abbaye bénédictine de Seitenstetten.

(Son oncle, Franz-Josef Pfeiffer, sera organiste à la Basilique « Maria Taferl » , un haut-lieu de pèlerinage dans le district de Melk, en Basse-Autriche.)

Déjà, en 1794, il prendra part à une exécution du « Tendelbasses » de Christian Widmann. D'abord assistant-professeur, il deviendra dès 1804 professeur attiré et organiste à l'abbaye de Seitenstetten. En 1822, il sera nommé au poste de directeur de l'école. Josef Anton Pfeiffer va mourir à l'âge de 83 ans.

L'œuvre musical de Pfeiffer comprend : 1 grande Symphonie, 10 Messes, 1 « Requiem » , de nombreuses compositions d'église, des petites pièces pour orgue et des cantiques spirituels.

Carl A. Pfeiffer GmbH & Co.KG Flügel- und Klavierfabrik :

En 1862, Josef Anton Pfeiffer fonde la Société « Flügel- und Klavierfabrik J. A. Pfeiffer » après ses années d'apprentissage et de voyages. En 1872 déjà, le millième piano est fabriqué. La construction mûrement réfléchie, la fabrication solide et la belle sonorité sont séduisantes et à l'origine de la bonne réputation des instruments. Son fils Carl Anton fait son apprentissage de la facture pianistique à Berlin, Londres et New York et reprend la Société en 1888. Son travail contribue de façon essentielle à la perfection et à la propagation des instruments. C'est à lui que l'on doit des inventions et des nouveautés révolutionnaires ; il construit entre autres des pianos transposeurs, des pianos droits et des pianos à queue munis d'un clavier Jankó et d'une pédale d'orgue. Les outils qu'il a inventés sont utilisés aujourd'hui encore dans la facture pianistique. Parmi ses 3 enfants, c'est son seul fils Walter qui reprend l'entreprise. En plus de la direction, il se consacre au côté scientifique de la facture pianistique. Il écrit plusieurs ouvrages spécialisés qui font autorité dans ce domaine aujourd'hui encore. En 1947 commence la nouvelle production de pianos droits et de pianos à queue avec l'aide de son fils. Sous la direction d'Helmut Pfeiffer, tous les instruments sont reconstruits et on donne la priorité à la qualité. Les nouveaux modèles sont convaincants et utilisés dans beaucoup de domaines. Des stations de radiodiffusion, des studios d'enregistrement, des écoles supérieures de musique, des Conservatoires ainsi que des Écoles de musique pour enfants et adolescents utilisent les instruments sur le territoire national et à l'étranger et propagent la bonne réputation dans le monde entier. Le fils unique Georg apprend lui aussi la facture pianistique et fait ensuite des études de gestion à Zürich et à Vienne. Après son doctorat, il entre dans la Société paternelle. C'est ainsi que celle-ci se trouve en propriété familiale depuis 5 générations. En 1994, c'est le déménagement à Leonberg, la fabrication est réorganisée et une grande exposition est réalisée. Aujourd'hui encore, la philosophie de la maison Pfeiffer est l'excellence de la qualité, reconnue par de nombreux prix et récompenses.

...

Josef Anton Pfeiffer, Schulmann, Organist und Komponist. Geboren Neuhofen a. d. Ybbs (Niederösterreich) , 15.04.1776 ;

gestorben Seitenstetten (Niederösterreich) , 14.08.1859. Stammt aus einer Schulmeister- und Organistenfamilie ; sein Onkel, Franz-Josef Pfeiffer (gestorben 1802 ?) , war Organist in Maria Taferl und ein sehr fruchtbarer Komponist kirchlicher Gebrauchsmusik, sein Bruder Anton Pfeiffer (Pater Pius) war zeitweise Regenschori im Stift Seitenstetten. 1795 wurde Pfeiffer Schulgehilfe, 1804 in Seitenstetten Lehrer und Stiftsorganist, 1822 Direktor der Hauptschule. Er begann früh zu komponieren, wobei er Albrechtsberger als Vorbild betrachtete. Seine große Symphonie in B-Dur wurde 1835 bei einem Komponistenwettbewerb in Wien als zu konservativ abgelehnt. Versuche, seine Werke in Druck zu geben, hatten wenig Erfolg. Sein hohes fachliches Können blieb aber unbestritten. So nahmen Mittermayr, später Stiftsorganist von Kremsmünster, und Seiberl, Bruckners (siehe dort) Nachfolger in Sankt Florian, bei ihm Unterricht im General Baß. Aufführungen seiner Werke sind für Seitenstetten (bis etwa 1875, seine Messe in D-Dur wurde 73 mal aufgeführt) , Kremsmünster, Sonntagberg und Linz (Alter Dom) nachweisbar.

Werke : Orgel-Fantasien. 4 He. , 1838 ; Offertorium. Manuskripte : Erg. zu Wolfgang Amadeus Mozart, Messe in C-Moll, 1856 ; 10 Messen ; Requiem ; Libera ; 5 Gradualien ; 2 Offertorien ; Paternoster ; 2 Veni Sancte Spiritus ; 4 Fronleichnamsantiphonen ; 2 Vespere ; 3 Psalmen ; Choral ; 4 Salve Regina ; Ave Regina ; 2 Ave Maria ; 6 deutsche geistliche Lieder ; deutsche Oratorium (Fragment) : Duetto con coro ; Gelegenheitskantate ; Symphonie, 1835 ; 12 Präludien und Versetten für Orgel, 1840.

Literatur : R. Schaal, Die Autographen der Wiener Musikmlg. ran A. Fuchs, in : Haydn-Jb. 6, 1969, Seite 134 ; Eitner ; Constantin von Wurzbach (siehe unter P. Karl Hermann) ; A. Kellner, Musikgeschichte des Stiftes Kremsmünster, 1956, Seiten 588, 625, 680, 690, 702 f ; J. Haider, Die Geschichte des Theaterwesens im Benediktinerstift Seitenstetten in Barock und Aufklärung ( = Theatergeschichte Österreich) .

...

Die Klavierfabrik Carl Anton Pfeiffer GmbH & Co. KG in Leonberg ist ein bekannter Hersteller von Pianinos und Flügeln in traditioneller Technik.

Die Firma wurde 1862 von Josef Anton Pfeiffer in Stuttgart gegründet. Dessen Vater Carl Anton Pfeiffer war bereits als Klavierbauer in Glogau tätig. Letzterer baute den ersten Doppelflügel mit doppeltem Resonanzboden. Heute ist die Firma in fünfter Generation im Familienbesitz.

Sein Sohn Carl Anton Pfeiffer (1861-1927) , nach dem die Firma seit 1912 benannt ist, entwickelte einige Werkzeuge für den Klavierbau, zum Beispiel die sogenannte Kröpfzange zum exakten Biegen (Kröpfen) von Mechanikdrähten. Dessen Sohn Doktor Walter Pfeiffer beschäftigte sich auch wissenschaftlich mit dem Klavier, vor allem mit der Klaviermechanik. Seine Schriften zu diesem Thema gehören zur allgemein anerkannten Standardliteratur im Klavierbau.

Nach dem Ende der DDR wurden die in Leipzig beheimateten Klavierfabriken Ludwig Hupfeld AG und Rönisch übernommen. Pfeiffer selbst ist seit 1994 in Leonberg ansässig und zählt zu den wenigen noch verbliebenen Herstellern von Klavieren höchster Qualität. Die Jahresproduktion liegt bei etwa 10 Flügeln und 100 Pianos (Stand 2005) .

## L'abbaye de Seitenstetten

Stift Seitenstetten : A-3353 Seitenstetten, Am Klosterberg 1 - [www.stift-seitenstetten.at](http://www.stift-seitenstetten.at)

L'abbaye de Seitenstetten est une abbaye bénédictine appartenant à la congrégation bénédictine d'Autriche. Elle se trouve en Basse-Autriche dans le Mostviertel, entre Amstetten et Steyr.

L'abbaye a été fondée par Udalschalk en 1112, chapelain de l'évêque Ulrich de Passau et biographe de Saint-Conrad. Il fut abbé de l'abbaye Saint-Ulrich-et-Sainte-Afre d'Augsbourg. Des moines de l'abbaye de Göttweig s'y installent en 1114. Elle reçoit la paroisse d'Aschbach en 1116 et celle de Wolfsbach en 1142 et Wichmann de Seeburg (1115-1192), archevêque de Magdebourg, lui octroie en 1180 les riches forêts de l'Ybbs, où un prieuré est construit.

L'abbaye se développe régulièrement, avec un scriptorium réputé. Elle comporte 22 moines en 1347. L'ancien prieur Benoît Ier de l'abbaye Notre-Dame-aux-Écossais (Vienne), devenu abbé, y introduit la réforme de Melk, apportant ainsi un certain renouveau spirituel et matériel. Il fait construire une chapelle en 1440, sur le Sonntagberg, qui devient lieu de pèlerinage.

L'abbaye connaît par la suite des moments difficiles avec la guerre contre les Hongrois de Matthias Corvin, les taxes turques, et surtout la Réforme protestante. Le nombre de moines décline.

L'essor spirituel de l'abbaye reprend sous l'abbé Christophe Held (1572-1602) et des moines bavarois et souabes rejoignent Seitenstetten. L'art Baroque fait aussi son apparition, mais ce n'est qu'après la guerre de Trente Ans que l'abbaye retrouve sa prospérité économique.

L'abbé Benoît II Abelzhauser (1687-1717) commande à Jakob Prandtauer de reconstruire la magnifique église de la Sainte-Trinité du Sonntagberg et les travaux sont poursuivis par son neveu Joseph Munggenast. Quant à l'église abbatiale de style Gothique, elle est luxueusement décorée, notamment avec des œuvres de Franz-Josef Feuchtmayer. Les bâtiments abbatiaux sont reconstruits entre 1718 et 1747. Paul Troger est l'auteur des plafonds de la Salle de Marbre (1735) et de la bibliothèque (1740) et Bartolomeo Altomonte des fresques de l'Escalier d'Honneur. Le Réfectoire d'été est orné de 19 tableaux de Martin Johann Schmidt.

Le financement de ces travaux est assuré par les mines de cuivre que l'abbaye possédait en Styrie à Radmer et par ses fonderies de Reichraming. À l'issue des travaux, le bâtiment originel est quasiment remplacé par l'ouvrage Baroque.

Après la période néfaste du Joséphisme et des guerres napoléoniennes, l'abbaye retrouve ses forces au cours du XIXe siècle. L'abbaye abrite un Collège d'enseignement secondaire fameux. L'abbé Theodor Springer (1920-1958) réussit à empêcher la confiscation de l'abbaye au moment du 3e « Reich ».

En plus des trésors précités, on remarque une roseraie réputée, la Ritterkapelle (chapelle des chevaliers) d'époque Romane, et la Galerie de tableaux.

Parmi les tableaux présents dans l'abbaye, il y a 9 tableaux d'Alessandro Magnasco, dont « Leçon de catéchisme à l'intérieur du dôme », « Moines dans un réfectoire », et « La Synagogue » .

## WAB 85

**Septembre 1848 : WAB 85** - « Sternschnuppen » (les étoiles filantes) , cantate profane (38 mesures) en fa majeur pour quatuor vocal masculin a cappella (TTBB) . Composée à Saint-Florian sur le texte allemand « Wenn Natur die sanften Lieder still zum Abendschlummer neigt » (lorsque la nature ferme doucement ses paupières pour le sommeil du soir) du théologien et écrivain autrichien, Ernst von Marinelli (1824-1887) , chef de chœur de l'église abbatiale de Saint-Florian.

G/A (August Göllerich / Max Auer) : II/2 (1928) , pages 94-96.

Édition Ernst Eulenburg, Zürich ; n° 921 tiré de la collection « Deutsche Eiche » .

AR 7179, Louis Dité, édition Adolf Robitschek, Vienne (1954) .

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXIII/2, Musikwissenschaftlicher Verlag, édition Angela Pachovsky - Anton Reinhaller, Vienne (2001) ; « Weltliche Chorwerke » , pages 17-19.

Wenn Natur die sanften Lieder  
Still zum Abendschlummer neigt  
Und dem schattenreichen Flieder  
Philomelens Sang entsteigt,  
Wenn mit goldnem Schmuck die Leier  
In dem Schwesterreigen kehrt  
Und die Welt in stiller Feier  
Lunas milder Blick verklärt,  
Schwingt sich auf wie leises Fragen  
Sehnsuchtsvoll der feuchte Blick,  
Ob kein Bild von schönen Tagen  
Himmel strahlt ins Herz zurück ?  
Und die Sterneschnuppen mahnen,  
Wie das eitel Träumen war ;  
Denn der Seele dunkles Ahnen  
Wird nur drüben offenbar.

## WAB 39 : « Requiem »

**13 septembre 1848 - 14 mars 1849 : WAB 39** - « Requiem » en ré mineur (basé sur la « Missa pro defunctis ») pour quatuor vocal mixte (SATB), chœur mixte à 4 voix a cappella (SATB), 1 cor, 3 trombones, ensemble de cordes et orgue avec basse chiffrée. Dédié originalement, en signe de gratitude, à son ami et protecteur (le parrain d'Ignaz, le frère d'Anton), le passionné mélomane Franz Sailer décédé subitement d'un arrêt cardiaque, le 13 septembre, qui était l'actuaire judiciaire, l'administrateur et le copiste du monastère de Saint-Florian. (1re œuvre de Bruckner en lien avec un décès.) La 1re exécution sera donnée à Saint-Florian, le 13 (15) septembre de la même année. Le monastère de Kremsmünster sera l'hôte d'une exécution, le 11 décembre 1850. (On peut retrouver aujourd'hui des documents autographes et de la correspondance de Bruckner dans les archives musicales de la Régenterie de Kremsmünster.) Le « Requiem » sera repris le 11 mars 1852, à Saint-Florian. 2 autres représentations seront données jusqu'en 1854. Une révision du « Requiem » sera entamée en 1892 ; Bruckner la dédiera alors à son ami Franz Xaver Bayer, organiste et « Kapellmeister » à l'ancienne église paroissiale (« Alte Stadtpfarrkirche ») de Steyr.

Composé en 1848-1849 ; révision en 1892.

Durée approximative : 38 minutes.

G/A (August Göllerich / Max Auer) : XV, Benno Filser, édition Robert Haas, Augsburg (1930) .

G/A (August Göllerich / Max Auer) : XV/I, Musikwissenschaftlicher Verlag, édition Robert Haas (1932) .

AGA (Alte Gesamtausgabe) : XV, édition Robert Haas (1930) ; avec la « Missa solemnis » .

AGA (Alte Gesamtausgabe) : XV/I, édition Robert Haas (1888, 1960) ; Musikwissenschaftlicher Verlag, Leipzig (1931) , en partition d'étude.

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XIV, Musikwissenschaftlicher Verlag, édition Leopold Nowak (1966) .

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XIV, Musikwissenschaftlicher Verlag, Leopold Nowak - Rüdiger Bornhöft (1998) .

Il n'existe qu'une seule version mais plusieurs dizaines d'éditions du « Requiem » . Il n'y a pas de différences importantes entre celles de Robert Haas, Leopold Nowak et Rüdiger Bornhöft. Malheureusement, Bruckner nous donne peu d'information sur l'emploi de la dynamique. Robert Haas s'est permis d'en ajouter. Leopold Nowak en a ignoré à certains endroits. Pour sa part, la 3e édition de Rüdiger Bornhöft a modernisé les tonalités (toutes aigues sauf pour la basse) et corrigé certaines erreurs. L'éditeur Ludwig Berberich (chez Breitkopf et Härtel) répartit différemment les voix solistes versus celles du chœur.

L'œuvre est généralement considérée comme sa 1re composition d'envergure. Attachante, elle est imprégnée des souvenirs des « Requiem » de Mozart et de Johann Michael Haydn. Portées par un orchestre à cordes plus 3

trombones, ou parfois a cappella, les voix enchaînent des moments de tension aux rythmes et aux contrastes marqués et des passages de détente et de paix. Peu sûr de la validité de son nouvel Opus, Bruckner écrira au « Kapellmeister » de la Cour de Vienne, Ignaz von Abmayr, pour obtenir son assentiment. Ce ne sera pas le cas.

Elle se compose de 10 sections :

Requiem - Kyrie : chœur et orchestre.

Dies irae : chœur, 4 solistes et orchestre.

Domine : basse, soprano, chœur et orchestre.

Hostias : chœur d'hommes et trombones.

Quam olim : chœur et orchestre.

Sanctus : chœur et orchestre.

Benedictus : 4 solistes, chœur et orchestre.

Agnus dei : alto, ténor, basse, chœur et orchestre.

Requiem : chœur.

Cum sanctis : chœur et orchestre.

Quant à son ami et protecteur, Franz Sailer (le copiste de Saint-Florian) , il avait fait l'acquisition d'un grand « Bösendorfer » (presque neuf) lors d'une exposition tenue dans une maison de campagne à Linz, en 1848 (instrument d'une sonorité exceptionnelle bien qu'il demandait de l'interprète un jeu plus appuyé) . Après la mort prématurée de Sailer la même année, Anton Bruckner héritera de son « Bösendorfer » en plus de son harmonium « Matthäus Mauracher » de Salzbourg, (de même qu'une petite table et quelques chaises) qu'il conservera précieusement pour le reste de ses jours et grâce auquel il composera toutes ses œuvres majeures. (Il n'est pas exagéré de prétendre que, sans ce legs, Bruckner n'aurait probablement jamais possédé de tels instruments.)

Cet instrument sera, selon le biographe Crawford Howie : « The sounding board for all his composition. » .

« Il ne faut pas rechercher de grandes complexités polyphoniques, ni un travail transcendant sur l'architecture ou la couleur orchestrale. Ce sont des œuvres simples et c'est ce qui en fait leur vertu car elles contiennent en germe bien des aspects qui feront le style du grand Maître. Un immense compositeur est en train de naître : le « Requiem » en ré mineur est une œuvre attachante. Sans conteste, il y plane l'ombre de Mozart et de Johann Michael Haydn dont les

2 Requiems sont des références dans le genre. Mozart, nous le trouvons dès le Kyrie avec cette entrée des voix sur un thème qui nous rappelle vaguement quelque chose. » (Alain Maurel)

...

**WAB 39** (1849) : « Requiem » in D minor, a setting of the « Missa pro defunctis » for vocal quartet (SATB) , mixed choir, 1 french horn, 3 trombones, strings and organ with figured bass. Creation at Saint-Florian abbey, on 15 September 1849. Revised in 1892.

Average Duration : 38 minutes.

1st Edition : Robert Haas (1888-1960) , « Musikwissenschaftlicher Verlag » , Leipzig (1931) .

It is in 10 sections :

**Requiem (Introit)** : Andante in D minor.

**Dies iræ (Sequence)** : Allegro in D minor.

**Offertorium**

**Domine** : Andante in F major.

**Hostias** : Adagio in B-flat major - Chorale by divided man voices and trombones.

**Quam olim** : « Con spirito » in F minor ; Double fugue, ending in F major.

**Sanctus** : Andante in D minor.

**Benedictus** : Andante in B-flat major ; a solo horn replaces one of the trombones.

« Agnus Dei » and « Communion » .

**Agnus Dei** : Adagio in D minor.

**Requiem** : Adagio in D minor ; Chorale a capella.

**Cum sanctis** : « Alla breve » in D minor, ending in D major.

Written to memorialize Franz Sailer (Bruckner's brother Ignaz's godfather) , the notary of the Saint-Florian monastery,

who bequeathed Bruckner his « Bösendorfer » grand piano (plus 1 harmonium, 1 small table and few chairs) . It seems that Sailer bought it during an exhibition held in a country house in Linz, in 1848. The « Requiem » was premiered on September 15, 1849, 1 year after Sailer's death.

Bruckner's works during the 1840's were largely for chorus, but also included a « Requiem » which has since been lost. In 1848, Franz Sailer, Bruckner's brother's godfather (Ignaz) died. His death had 2 effects on Bruckner. On the one hand, Bruckner inherited Sailer's « Bösendorfer » grand piano. On the other, Bruckner began to compose the « Requiem » in D minor, in memory of his benefactor. It was 1st performed in Saint-Florian and was (according to Derek Watson) « a landmark in his creative career and his 1st truly notable large work » .

...

The « Requiem » in D minor (**WAB 39**) by Anton Bruckner is a setting of the « Missa pro defunctis » for mixed choir, vocal soloists, 3 trombones, 1 horn, strings and organ with figured bass, written in memory of Franz Sailer, the notary of the Saint-Florian Monastery, who bequeathed Bruckner a « Bösendorfer » grand piano. The « Requiem » was premiered on 15 September 1849, 1 year after Sailer's death.

The « Requiem » is most likely Bruckner's « 1st truly large-scale composition and, probably, his 1st significant work » .

« It is amazing what he achieved, especially if we look at the great double fugue of the “ Quam olim Abrahæ ”, written at least 6 years before he even commenced his thorough contrapuntal studies with Simon Sechter ! »

« The “ Requiem ” was Bruckner's 1st larger-scale composition and, also, his 1st work with orchestra. As a highly self-critical 70 year old, Bruckner passed judgement on the work as follows : “ It is not bad ! ”. »

There is clear influence of Mozart throughout the work.

« There are many passages reminiscent of what was even then, in 1848-1849, a past age (the very opening points irresistibly to Mozart's “ Requiem ”, in the same key) , and though the very inclusion of a figured bass for organ continuo strikes one as backward looking, there are already several flashes of the later, great Bruckner to come. »

« Despite it is by no means a perfect Masterpiece, it can be said to be the 1st full demonstration that the young man was a composer of inestimable promise. »

« The expressively reticent opening of the opening of the “ Requiem ”, with his softly shifting syncopations in the strings already faintly anticipates 1 or 2 of his own Symphonic passages in the 2 earlier D minor Symphonies, for instance Nos. “ 0 ” and 3. We cannot escape the solemn beauty of this music, which already has the authentic atmosphere of natural genius. »

« During the years following the composition of the “ Requiem ”, Bruckner wrote a number of small choral works, as well as 2 works on a larger canvas : a “ Magnificat ” (1852) and the “ Missa solennis ” in B-flat minor (1854) . Strangely enough, these do not quite measure-up to the qualities inherent in the earlier “ Requiem ”. »

Unlike the later Masses, Bruckner never revised this setting. Still, there are 3 different editions in the « Gesamtausgabe » :

The 1st, by Robert Haas in 1930, added a lot of dynamics markings but ignored some of Bruckner's hairpins.

The 2nd, by Leopold Nowak in 1966, corrected these oversights but retained antique clefs for the vocal parts (that is, different C-clefs for soprano, alto and tenor).

The 3rd edition, by Rüdiger Bornhöft in 1998, modernised the clefs (treble for all but bass) and corrected minor errors.

...

Although perceived as a lonely outsider, in his later years in Vienna, Anton Bruckner claimed a large circle of friends in his home turf of Upper-Austria. One such from his Saint-Florian years was Franz Sailer, a judicial actuary and music-lover who has a significant 2 fold connection with the composer. Sailer, who was Bruckner's brother Ignaz's godfather, owned a « Bösendorfer » grand piano of which the young musician was very fond. Upon the untimely death of Sailer, Bruckner inherited the piano, which he retained for the rest of his life and on which he composed all of his major works. In gratitude to his departed friend, Bruckner composed and dedicated to him the « Requiem » in D minor. The 1849 work is generally regarded as his 1st notable composition. As late as 1895, the aging composer, upon perusing the manuscript with fellow musician Franz Bayer, commented with characteristic bluntness : « It isn't bad. » . This was a remarkable sign of approval from a notoriously self-critical artist.

Although little of the mature Bruckner will be found in the 10 sections of this Mass, it is very well-crafted even though it predates his studies with Simon Sechter, by 7 years, and is consistently effective. It draws largely on Austrian Baroque and Classical models, although the newly familiar (to Bruckner) Felix Mendelssohn-Bartholdy emerges through the measures, at times. It is scored for 4 soloists, chorus, strings, 3 trombones and 1 horn, and organ continuo. The opening « Requiem Aeternam » proceeds with a brooding walking stride in the strings punctuated by the brass ; the overall mood is more serious than grim, perhaps reflecting the composer's life-long trust in his faith. The following « Dies Irae » is surprisingly sprightly and lithe with a curious use of abrupt pauses. « Domine Jesu Christe » features an expressive bass solo ; a chromatically descending passage gives a glimpse of the future Bruckner. The moving « Hostias et preces » draws on male chorus with punctuation from the brass. The Bach-like « Quam olim Abrahae » is a windswept double fugue, remarkable for its predating the composer's rigorous counterpoint studies by nearly a decade. The « Sanctus » features full chorus against pulsing strings and is followed by the flowing « Benedictus » , lovely and serene in the best tradition of the Baroque Masters ; the instrumental preamble shows a skillful implication of forces larger than the limited strings and brass. Restless triplets accompany the contralto solo in the « Agnus Dei »

, followed by the brief return of « Requiem Aeternam » , subdued and for a cappella voices. The terse and martial « Cum Sanctis Tuis » is for full forces and brings the « Requiem » to a close on a traditional Picardy 3rd.

...

Das Requiem in D-Moll (**WAB 39**) ist Anton Bruckners Vertonung des lateinischen Requiemtextes, entstanden in den Jahren 1848 und 1849. Es ist seine erste größere Komposition und zugleich seine erste Partitur mit Orchester. Anregung zur Komposition war der Tod seines Förderers Franz Sailer, welcher Sekretär im Stift Sankt Florian bei Linz war und das Werk gewidmet ist. Bruckner revidierte das Requiem zweimal, 1854 und 1894.

Das Werk, welches Bruckner als 25-jähriger Organist in Sankt Florian komponierte, steht noch in der Tradition der Wiener Klassik ; wie auch die klassischen Requiemvertonungen von Mozart, Kraus und Cherubini steht Bruckners Requiem in D-Moll, wechselt aber im finalen « Lux Perpetua » nach D-Dur.

...

Anton Bruckner was no monk in his later years is reflected in the official caution he received for flouting a curfew in Saint-Florian. For that reason, he became more and more attracted to the large Benedictine monastery of Kremsmünster, founded in 777, which offered a refuge from Vienna but where the regime was less strict.

His association with Kremsmünster resulted partly from his friendship with the Loidol brothers, one of whom Oddo - was a priest there. He visited Oddo many times and entrusted several of his manuscripts to him. Some are still in the abbey library. During his summer vacation in 1888, Bruckner spent some time at the abbey working on his 8th Symphony.

### L'abbaye bénédictine de Kremsmünster

Le nom de Kremsmünster est issu d'une légende. En l'an 777, le duc Tassilon III de Bavière était à la chasse avec son fils Gunther, quand ce dernier a été attaqué et tué par un sanglier. Après cet accident tragique, Tassilon III a vu un cerf avec des chandeliers dans ses bois ; le duc a interprété cela comme un signe de Dieu et par gratitude a fondé un monastère à cet endroit-là. Le mot en ancien allemand pour « monastère » était « Münster » ; donc, c'était le « Münster an der Krens » (le monastère sur la Krens ) : Kremsmünster.

L'abbaye bénédictine de Kremsmünster est un des plus grands et des plus riches monastères d'Autriche. Il existe depuis plus de 1,200 ans. Il comporte une grande bibliothèque, une collection d'objets d'arts (avec le « Tassilokelch » et les « Tassiloleuchter » : ce sont un calice et des chandeliers donnés par le duc Tassilon au monastère ; et d'autres peintures et objets précieux) , la belle église collégiale Baroque, un observatoire (le 1er d'Europe, il comporte, entre autres, la station météorologique la plus ancienne d'Europe) et une cave. Aujourd'hui la communauté compte à peu près 80 moines bénédictins qui ont la charge d'un lycée et des 26 paroisses des alentours.

Le lycée du monastère, riche en traditions, a généré des diplômés célèbres, comme Franz Xaver Süßmayr (il a terminé le « Requiem » de Mozart) , Joseph Mohr (le poète du « Sainte nuit, douce nuit ») , Maximilian Stadler, compositeur et Abbé du monastère de 1789 à 1791, et Adalbert Stifter (écrivain) :

L'écrivain, peintre et professeur autrichien Adalbert Stifter est né le 23 octobre 1805 à Oberplan, en Bohême, et est mort le 28 janvier 1868 à Linz. Grand admirateur de Johann Wolfgang von Goethe, il s'imprègne de son style pour forger un néo-Classicisme allemand d'une grande pureté, devenant ainsi l'une des figures de proue du Biedermeier. C'est pourtant cette réputation que l'écrivain autrichien Thomas Bernhard s'applique à détruire méticuleusement pendant plus de 10 pages dans « Maîtres anciens » (1985) : « Stifter est un bavard insupportable, il a un style mal fichu et, ce qui est le plus condamnable, un style négligé, et il est, par dessus le marché, l'auteur en vérité le plus ennuyeux et le plus hypocrite qu'il y ait dans la littérature allemande. La prose de Stifter, qui est réputée précise et concise, est en réalité vague, impuissante et irresponsable, et d'une sentimentalité petite-bourgeoise et d'une lourdeur petite-bourgeoise telles qu'on en a l'estomac retourné. » . (Édition Folio, page 62.)

Stifter se suicide à Linz en 1868 en se tranchant la gorge au moyen d'un rasoir.

...

Né en 1805 à Oberplan (Horní Planá) , en Bohême méridionale, Adalbert Stifter, écrivain et artiste autrichien, s'est suicidé à Linz en 1868. Après la mort accidentelle de son père en 1817, il voulut se laisser mourir de faim. L'année suivante, il entreprend ses études à l'abbaye bénédictine de Kremsmünster et entre, en 1824, à l'Université de Vienne. En 1827, il s'éprit de Fanny Greipl, la fille d'un marchand aisé de Vienne. Mais, dans sa correspondance avec la jeune fille, il se déprécia lui-même comme amant. Il refusa de participer à concours pour obtenir une chaire de physique à Prague, ce qui déplut aux parents de Fanny, qui le perçurent comme un homme sans ambition ni avenir. En 1832, il rencontra Amalia Mohaupt, une ancienne prostituée, qu'il épousa en 1837. Resté sans enfants, le couple adopta plus tard les enfants d'un frère d'Amalia dont une fille qui se suicidera en se jetant dans le Danube. Après cet incident tragique, Stifter s'enfonça dans une grave dépression. Jusqu'en 1840, Stifter reste partagé entre 2 vocations : la peinture et la littérature. La publication de sa Ire nouvelle « Der Kondor » (le Condor) le rend célèbre. Pendant 8 ans, il vivra de sa plume et de leçons particulières. Après les troubles révolutionnaires de 1848, il est nommé, en 1850, Inspecteur des écoles primaires de Haute-Autriche. Stifter prend sa retraite en 1865. Gravement malade, Stifter meurt à Linz, en 1868, après s'être tranché la gorge.

Peter Handke, écrivain, traducteur et réalisateur autrichien, fait lire par l'un des personnages de sa pièce les Gens déraisonnables tout un long passage de ce roman de Stifter. Nietzsche écrit dans « le Voyageur » et son ombre : « Si l'on excepte les écrits de Goethe et, en particulier, les Conversations de Goethe avec Eckermann, le meilleur livre allemand qui existe : que reste-t-il de la littérature en prose allemande qui mérite d'être relu et relu encore ? Les Aphorismes de Lichtenberg, le 1er tome de l'Autobiographie de Jung-Stilling, L'été de la Saint-Martin (" Die Nachtsommer ") d'Adalbert Stifter et " les Gens de Selwyla " de Gottfried Keller, c'est tout pour l'instant. » Thomas Mann reconnaît en lui un « narrateur énigmatique, secrètement audacieux, au charme très singulier » . Depuis la fin du XX<sup>e</sup> siècle, Stifter trouve en France un accueil très favorable. Une dizaine de ses livres ont été

récemment traduits en français.

« Adalbert Stifter organise son roman principal, " l'été de la Saint-Martin " (" Die Nachsommer " ou " l'Arrière-saison ") , en établissant d'étranges relations en miroir entre ses personnages. Stifter se drapait de la nature comme d'une étoffe (pour son œuvre) , d'une enveloppe de son symptôme, d'une doublure. Or, à l'acmé de sa pire crise mélancolique, cette étoffe se déchire et il aperçoit la vraie nature de la nature : " un monstre blanc " qui veut sa peau. Le signifiant de la vie rejeté à 2 reprises : 1 fois par l'Autre maternel qui refuse d'authentifier la signification phallique de la tige de blé, une 2e fois quand Stifter doit répondre à son engagement amoureux avec Fanny - fait retour sous la forme du cadavre d'une femme. Le suicide de celle-ci s'est sans doute répercuté dans ses propres idées suicidaires, qui le hantaient à l'époque. Là encore, une femme fait signe de derrière le miroir à cet auteur tourmenté par l'idée d'être exclu de la chaîne des générations. »

Franz Kaltenbeck, « le Suicidé et son double : de l'écriture mélancolique » dans Geneviève Morel, directrice de la Clinique du suicide, Toulouse, érès, 2010, page 110-111. Voir aussi dans le même article une approche psychanalytique de la personnalité de l'écrivain autrichien : « Adalbert Stifter ou le rejet de la vie » , page 98-103.

Extraits :

« Quand un très vieil homme se retrouve debout sur une montagne d'actions diverses, à quoi cela lui sert-il ? J'ai fait beaucoup de choses diverses, qu'est-ce que j'en ai de plus ? Tout s'effondre dès l'instant que vous n'avez pas créé une existence qui continue par-delà la tombe : celui qu'en son âge assiste fils, petits-enfants et arrière-petits-enfants, celui-là souvent vivra 1,000 ans. Et quand il s'en est allé, elle continue semblable à elle-même après la mort : elle se perpétue si bien que personne ne remarque qu'avec lui une petite parcelle de cette vie est passée de l'autre côté pour ne plus revenir. Mais avec ma mort, ce sera la ruine de tout ce que j'ai été en tant que personne. Voilà pourquoi tu dois te marier, Victor, et te marier très jeune. Voilà aussi pourquoi il te faut de l'air et de l'espace pour remuer tes membres » . (« L'homme sans postérité »)

« Si nous considérons l'humanité dans l'histoire comme un fleuve argenté coulant paisiblement vers un but éternel, nous en ressentons alors la noblesse, le caractère proprement épique. Mais aussi puissant et grandiose que soit l'effet du tragique et de l'épique, aussi efficaces que soient ces caractères comme ressorts de l'art, il n'en reste pas moins que la loi morale trouve son centre de gravité le plus sûr dans les actions ordinaires et quotidiennes inlassablement répétées des hommes, car ce sont là les actions durables, les actions fondatrices, en quelque sorte les millions de radicelles de l'arbre de la vie. De même que, dans la nature, les lois universelles agissent silencieusement et sans discontinuer, de même la loi morale agit silencieusement dans les âmes, imprimant sa marque à l'incessant commerce des hommes, et tels hauts faits qui suscitent momentanément l'émerveillement ne sont que de tous petits signes de cette force universelle. Ainsi cette loi morale assure-t-elle la cohésion de l'humanité, tout comme la loi naturelle assure celle du monde » . (« L'arrière-saison »)

Adalbert Stifter évoquera dans ses ouvrages l'anecdote bien connue d'une commande de bière à l'ami Franz Xaver Rosenberger, près de Passau, de même que ses états d'âme sur la vie et l'œuvre du Maître de Saint-Florian durant sa

période de Linz. Ici, il compare son art musical aux régions de l'Haidedorf et de Tunnalirw : « Des œuvres de Bruckner naît le respect devant le paysage doux et idyllique de la Bohême autrichienne avec ses forêts denses, ses dômes de Dorflrchen et sa paix intérieure. » (Page 170)

(Selbstverständlich findet auch Adalbert Stifter in dem Buch mehrfach Erwähnung, so bei Passau mit der bekannten Episode der Bierbestellung beim Freund Franz Xaver Rosenberger, zu Linz ausführlich mit bemerkenswerten Reflexionen über Leben und Werk Stifters und bei Sankt Florian in einem Vergleich mit Anton Bruckners Kunst am Beispiel von Das Haidedorf und Tunnalirw. Seite 170 : « Bruckners und Stifters Kunst entsteht aus der Ehrfurcht vor der sanften und idyllischen österreichisch-böhmischen Landschaft mit dichten Wäldern, den Zwiebeltürmen der Dorflrchen und ihrer häuslichen Ruhe. » .)

...

À part le monastère de Kremsmünster, il y a la petite église de Kirchberg de style Rococo et l'église de pèlerinage de la Sainte-Croix construite à quelques kilomètres par Carlo Antonio Carlone, ainsi que le musée des instruments dans le château de Kremsegg.

L'Abbaye de Kremsmünster est évoquée au début de la Lettre de la Belle à la Bête, à la fin du conte La Belle et la Bête de Madame de Villeneuve : « Il était une fois à Kremsmünster une abbaye dont l'Abbé, bien que grand chasseur, avait soin que tous ses frères respectassent les jours de chère maigre. » .

### La Révolution autrichienne de 1848

Anton Bruckner décide de s'enrôler. Il suit une formation militaire pour servir dans la Garde Nationale autrichienne pendant la Révolution de 1848. Il prend part à certains exercices militaires. Nous ne connaissons pas les motifs qui l'ont poussé à poser ce geste ; ni pendant combien de temps. Bruckner n'avait aucune conviction politique. Naturellement, il fut très secoué (comme tous ses compatriotes) lorsque l'Autriche a été vaincu par la Prusse en 1866. Au plan psychologique, l'attentat raté contre l'Empereur François-Joseph par le Hongrois Janos Libényi, le 18 février 1853, de même que l'assassinat par exécution, le 19 juin 1867, de l'Empereur du Mexique (l'archiduc Ferdinand-Maximilien, le frère de François-Joseph) ont eu des répercussions significatives sur son équilibre personnel.

...

L'insurrection viennoise d'octobre 1848 est le dernier soulèvement de la Révolution autrichienne de 1848.

Les premiers troubles révolutionnaires éclatent à Vienne le 13 mars 1848. L'agitation commence de manière assez bon enfant par une manifestation d'étudiants et de bourgeois libéraux devant la Diète en solidarité avec les demandes hongroises. Les troubles s'étendent rapidement. La troupe se montre incapable de ramener le calme et fait feu sur les manifestants : on compte une cinquantaine de morts. Vienne connaît alors la première insurrection armée de son histoire. L'agitation prend un tour plus social : destruction d'usines et d'entreprises accusées de favoriser le chômage. Le

pouvoir est obligé de lâcher du lest. Le prince Klemens Wenzel von Metternich doit abandonner la direction des affaires sans délai. L'Empire entreprend des réformes libérales.

Le 15 avril 1848, le gouvernement proclame une « constitution provisoire » (un peu sur le modèle de la Constitution accordée aux Belges en 1831), qui établit le bicaméralisme et le suffrage censitaire. Les émeutes du 15 mai, puis celles du 26 mai amènent la Cour Impériale à s'installer provisoirement à Innsbruck. Au mois de juillet, un nouveau parlement est élu. Durant l'été, l'autorité du gouvernement continue de faiblir.

Le 6 octobre 1848, alors que les troupes Impériales s'apprêtent à quitter Vienne pour réprimer la Révolution hongroise, une foule de sympathisants de la cause hongroise composée d'ouvriers, d'étudiants et de soldats mutinés tente d'empêcher leur départ. Alors que les émeutes de mars avaient été le fait de bourgeois libéraux, les événements d'octobre sont plutôt le fait d'ouvriers. Cet incident dégénère en combats de rue d'une grande violence : l'Arsenal est pillé ; le sang est versé jusque dans la cathédrale Saint-Étienne et le ministre de la Guerre, le Comte Theodor Baillet von Latour, est lynché par la populace. Son cadavre mutilé reste plusieurs heures pendu à un réverbère.

Le 7 octobre, l'Empereur Ferdinand Ier et sa cour, rentrés d'Innsbruck au mois d'août, se replient à Olmütz sous la protection du prince Alfred de Windisch-Graetz et d'une troupe de 7,000 soldats. La Cour s'installe à Olmütz le 14 octobre 1848. 2 semaines plus tard, le Parlement est déplacé à Kremsier en Moravie. La ville de Kremsier (et non Olmütz) a été choisie par sécurité et afin de mieux pouvoir surveiller les parlementaires. Une partie de la bourgeoisie viennoise déserte la ville et se met en sécurité dans les environs de Vienne ou suit l'Empereur à Olmütz, qui devient le centre de l'empire pour plusieurs mois. La violence du 8 octobre effraie une bonne partie de la population.

Sous le commandement des généraux Windisch-Grätz et Josip Jelačić, les troupes autrichiennes et croates contre-attaquent en encerclant Vienne le 20 octobre, puis en bombardant la ville à partir du 26 octobre ; puis en prenant d'assaut la Innere Stadt le 31 octobre. Près de 2,000 personnes sont tuées lors des combats. À l'exception du général polonais Józef Bem, qui réussit à prendre la fuite, les hommes qui ont organisé la résistance (Wenzel Messenhauser, le journaliste Alfred Julius Becher, Hermann Jellinek et le député radical allemand Robert Blum) sont jugés puis exécutés au mois de novembre.

La défaite de l'insurrection viennoise marque la fin de la Révolution de 1848 en Autriche, mais la révolution hongroise n'est finalement battue qu'en été 1849.

Cet événement provoque la perte des acquis de la Révolution du mois de mars et fait entrer l'empire d'Autriche, sous la conduite du prince Felix zu Schwarzenberg, dans une phase de réaction autoritaire : le « néo-absolutisme », qui dure jusqu'en 1859.

La révolution autrichienne de 1848 consiste en une série de soulèvements libéraux ou nationalistes qui ont d'abord vaincu le régime autrichien de Metternich, pour ensuite, du fait de leurs propres divisions, être défait par les conservateurs.

Les événements français de la Révolution de février 1848 servent de déclencheur à un mouvement révolutionnaire viennois qui existait déjà depuis quelque temps à l'état latent. Une manifestation d'ouvriers et de paysans à Vienne, le 13 mars, va ainsi provoquer la chute inattendue du gouvernement Metternich qui dominait la vie politique autrichienne depuis près de 27 ans. Le prince de Metternich est forcé de s'enfuir dans un sac de linge sale. Il fait cette remarque désabusée : « J'ai gouverné l'Europe, jamais l'Autriche. » . Parallèlement, l'Empereur Ferdinand accorde une constitution, tandis que les Milanais profitent des événements pour chasser, le 18 mars, les garnisons autrichiennes du Royaume lombard-vénitien, royaume satellite entièrement sous l'autorité de Vienne, ce sont les « 5 journées de Milan » . Cette insurrection sera à l'origine de la 1<sup>re</sup> guerre d'indépendance italienne qui oppose le Royaume de Sardaigne à l'Empire d'Autriche.

Au printemps est élue au suffrage universel une assemblée constituante qui abolit les droits féodaux. Cette initiative démocratique entraîne une décomposition de l'Empire. Ainsi, les Tchèques réclament et obtiennent leur autonomie sous l'égide de František Ladislav Rieger, qui exige une constitution libérale reconnaissant les droits historiques des peuples de Bohême. Les Hongrois, quant à eux, instaurent un ministère parlementaire, ce qui les place de facto hors de l'empire. La bourgeoisie de langue allemande craint les effets secondaires de ce mouvement centrifuge et redoute les conséquences sociales d'une révolution à la française.

Après la victoire de Custoza sur le Piémont qui permet d'interrompre les velléités unificatrices de la péninsule italienne et la répression en juin du soulèvement tchèque de František Palacký, l'armée et la réaction parviennent à reprendre Vienne le 31 octobre, grâce à l'action de Edmond de Schwarzenberg et de son beau-frère, Windisch-Graetz, qui rétablissent un nouvel Empereur, François-Joseph 1<sup>er</sup> d'Autriche le 21 novembre, tandis que Ferdinand 1<sup>er</sup> d'Autriche se voit contraint d'abdiquer le 2 décembre. Pour ses bons et loyaux services, Schwarzenberg est nommé chancelier, ce qui permet à la réaction de se poursuivre et de s'étendre à l'ensemble de l'empire : les Hongrois sont soumis en 1849 avec l'aide de l'Empire russe.

### Insurrection viennoise d'octobre 1848

Les 1<sup>ers</sup> troubles révolutionnaires éclatent à Vienne, le 13 mars 1848. L'agitation commence de manière assez bon enfant par une manifestation d'étudiants et de bourgeois Libéraux devant la Diète, en solidarité avec les demandes hongroises. Les troubles s'étendent rapidement. La troupe se montre incapable de ramener le calme et fait feu sur les manifestants : on compte une cinquantaine de morts. Vienne connaît alors la 1<sup>re</sup> insurrection armées de son histoire. L'agitation prend un tour plus social : destruction d'usines et d'entreprises accusées de favoriser le chômage. Le pouvoir est obligé de lâcher du lest. Le prince Klemens Wenzel von Metternich doit abandonner la direction des affaires sans délai. L'Empire entreprend des réformes Libérales.

Le 15 avril 1848, le gouvernement proclame une « constitution provisoire » (un peu sur le modèle de la Constitution accordée aux Belges, en 1831) , qui établit le bi-caméralisme et le suffrage censitaire. Les émeutes du 15 mai, puis celles du 26 mai, amènent la Cour Impériale à s'installer provisoirement à Innsbruck. Au mois de juillet, un nouveau parlement est élu. Durant l'été, l'autorité du gouvernement continue de faiblir.

Le 6 octobre 1848, alors que les troupes Impériales s'apprêtent à quitter Vienne pour réprimer la Révolution hongroise, une foule de sympathisants de la cause hongroise composée d'ouvriers, d'étudiants et de soldats mutinés tente d'empêcher leur départ. Alors que les émeutes de mars avaient été le fait de bourgeois Libéraux, les événements d'octobre sont plutôt le fait d'ouvriers. Cet incident dégénère en combats de rue d'une grande violence : l'Arsenal est pillé ; le sang est versé jusque dans la cathédrale Saint-Étienne et le ministre de la Guerre, le comte Theodor Baillet von Latour, est lynché par la populace. Son cadavre mutilé reste plusieurs heures pendu à un réverbère.

Le 7 octobre, l'Empereur Ferdinand Ier et sa Cour, rentrés d'Innsbruck au mois d'août, se replient à Olmütz sous la protection du prince Alfred de Windisch-Graetz et d'une troupe de 7,000 soldats. La Cour s'installe à Olmütz, le 14 octobre 1848. 2 semaines plus tard, le Parlement est déplacé à Kremsier, en Moravie. La ville de Kremsier (et non Olmütz) a été choisie par sécurité et afin de mieux pouvoir surveiller les parlementaires. Une partie de la bourgeoisie viennoise déserte la ville et se met en sécurité dans les environs de Vienne ou suit l'Empereur à Olmütz, qui devient le centre de l'Empire pour plusieurs mois. La violence du 8 octobre effraie une bonne partie de la population.

Sous le commandement des généraux Windisch-Grätz et Josip Jelačić, les troupes autrichiennes et croates contre-attaquent en encerclant Vienne, le 20 octobre, puis en bombardant la ville, à partir du 26 octobre, puis en prenant d'assaut la « Innere Stadt », le 31 octobre. Près de 2,000 personnes sont tuées lors des combats. À l'exception du général polonais Józef Bem, qui réussit à prendre la fuite, les hommes qui ont organisé la résistance (Wenzel Messenhauser, le journaliste Alfred Julius Becher, Hermann Jellinek et le député radical allemand Robert Blum) sont jugés puis exécutés au mois de novembre.

La défaite de l'insurrection viennoise marque la fin de la Révolution de 1848 en Autriche, mais la révolution hongroise n'est finalement battue qu'en été 1849.

Cet événement provoque la perte des acquis de la Révolution du mois de mars et fait entrer l'Empire d'Autriche, sous la conduite du prince Felix zu Schwarzenberg, dans une phase de réaction autoritaire : le « néo-absolutisme », qui dure jusqu'en 1859.

### La Révolution de 1848 : période charnière dans l'avènement du Libéralisme

Le courant de liberté qu'ont provoqué les révolutions parisiennes successives de 1789, 1830, et la dernière en date surtout, celle de février 1848, malgré la réaction des forces conservatrices qui essayent, tant bien que mal, de lui faire barrage ne peut plus être totalement contenu. La Monarchie accuse un certain repli dans ses prétentions absolutistes, puisque le pouvoir habsbourgeois, sous la poussée dramatique des événements, est contraint de transiger en ce qui concerne certaines revendications des Libéraux austro-allemands. Le gouvernement Impérial reconnaît la création d'une garde nationale bourgeoise (« Bürgerliche Nationalgarde »), à l'imitation de la parisienne, la constitution d'une légion académique, composée d'étudiants, mais surtout, ce qui semble capital aux yeux des Libéraux modérés, issus de l'intelligentsia et partisans d'une monarchie constitutionnelle, il ré-instaure, après la censure impitoyable de l'ère metternichienne, la liberté de la presse et va jusqu'à promettre la rédaction d'une constitution.

Le 3 mars 1848, à Presbourg, Kossuth, porte-parole des radicaux, réclame la constitution d'un gouvernement hongrois. Le 10 mars, à Prague, une assemblée adresse des revendications afin de revoir les rapports entre l'Empire et la Bohême. Le 13 mars, Vienne est, à son tour, touchée par la vague révolutionnaire. Cf. Jean-Paul Bled. « Histoire de Vienne » , Fayard (1998) , page 127.

Metternich n'a plus le soutien de la famille Impériale ; il démissionne. Sans tarder, le pouvoir Impérial « forma un gouvernement provisoire où des ministères remplacèrent les dicastères traditionnels » , tel que l'écrit l'historien Jean Bérenger. La responsabilité de ce gouvernement incombe au comte Kollowrath, celle des Affaires étrangères au général comte Ficquelmont, de la Défense au comte Latour, des Finances au baron Kübeck, enfin le ministère de l'Intérieur est du ressort du baron Pillersdorf. Tous les membres du cabinet Kollowrath, issus de la noblesse, s'avèrent bientôt des conservateurs en politique. Au demeurant, la constitution émane du baron Pillersdorf qui prend la tête du gouvernement, afin, selon les propres termes de l'historien Jean Bérenger, « de mettre en application la constitution provisoire octroyée à la fin d'avril 1848 » . Cette constitution élaborée avec son équipe ministérielle et proposée aux Libéraux est difficilement acceptable par les Démocrates. À leurs yeux, elle n'est guère plus qu'une constitution « octroyée » (« Oktroyierte Verfassung ») par l'Empereur. La constitution en question apporte peu de changement dans la vie politique et institutionnelle de la Monarchie. Le suffrage, malgré le régime représentatif où 2 chambres sont censées partager le pouvoir législatif avec l'Empereur, reste toujours censitaire. Ce qui a pour conséquence de priver du droit de vote les travailleurs. Bref, le consensus établi constitutionnellement, bien qu'il offre trop peu aux Libéraux, est toutefois considéré avec méfiance par la junte militaire et le Parti de la Cour, composé par les archiducs, mais dirigé « de facto » par l'archiduchesse Sophie, mère de l'archiduc François-Joseph. Plus grave est sans doute le mécontentement qui se fait jour parmi les étudiants organisés au sein d'une Légion académique, les artisans et les ouvriers des faubourgs. Ces forces révolutionnaires organisées en Comité central composé de représentants de la Légion académique et de la garde nationale déstabilisent le gouvernement. Devant l'importance des éléments, Pillersdorf devra capituler au cours de la journée du 15 mai 1848, devant l'importance des émeutes. Contrairement au système bicaméral mis en place par le gouvernement Pillersdorf, les insurgés réclament une assemblée élue constituante, dotée cette fois-ci d'une seule chambre, et celle-ci serait élue au suffrage universel. En outre, seuls les pauvres assistés par la collectivité et les domestiques seraient privés du droit de vote parce que jugés trop dépendants de celle-ci. (Loi électorale du 30 mai 1848.)

Les événements prennent un tour dramatique lors de la journée révolutionnaire du 26 mai 1848, qui effraie quelque peu la Cour. Cette dernière, pour des raisons de sécurité, préfère quitter la capitale et s'installer à Innsbruck, au Tyrol, laissant à Vienne le gouvernement censé venir à bout des manifestants. À dire vrai, les espoirs que la Monarchie fonde sur l'action médiatrice du cabinet Pillersdorf vont être bientôt démentis par les menées des émeutiers. À l'instar de la révolution parisienne, ces derniers créent un Comité de Salut public, qui a pour mission de défendre les acquis de la Révolution sans pour autant installer une dictature populaire. Le Comité en question, dirigé par le médecin Adolphe Fischhof, force le baron Pillersdorf à démissionner le 8 juillet 1848.

Adolphe Fischhof (1816-1893) : homme politique, médecin et écrivain. Son discours politique tenu le 13 mars 1848 au Landhaushof est resté célèbre et marque son engagement politique. Cf. « Österreichisches Biographisches Lexikon 1815-1950 » , Herausgegeben von der « Österreichischen Akademie der Wissenschaften » , Verlag Hermann Böhlaus

Nachfolger, Graz-Köln (1961) , page 325.

Contraint d'admettre cette situation de crise, l'archiduc Jean, qui représente son neveu Ferdinand à Vienne, nomme un cabinet Wessenberg. Voué à une courte existence, le cabinet Wessenberg vaut surtout par la personnalité de son ministre de la Justice, Alexander Bach (1813-1893) , dont les idées politiques influenceront grandement les années à venir. Pour le moment, le ministre Libéral n'est qu'au début de sa brillante carrière politique. Il est chargé, entre autres, d'assurer l'élection du Parlement qui se réunit à Vienne, le 22 juillet 1848.

Alexander Bach : avocat, homme politique. Avocat à Vienne à partir de 1843, il se déclare en opposition au système politique de Metternich. En 1848, il soutient les revendications du peuple et intègre le cabinet Doblhoff-Wessenberg, en tant que ministre de la Justice, jusqu'au 8 octobre 1848.

Pour les relations entre Bach et Doblhoff au sein du « Juridisch-politische Leseverein » , lieu de rencontre des Libéraux, voir Helmut Rumpler. « Die Schikanen der Zensur » , in : Herwig Wolfram (Herausgeber) , « Österreichische Geschichte 1804-1914. Eine Chance für Mitteleuropa. Bürgerliche Emanzipation und Staatsverfall in der Habsburgermonarchie, Ueberreuter » , Wien (1997) , page 275.

Après la Révolution de 1848, Bach est à nouveau nommé ministre de la Justice dans le gouvernement de Felix Schwarzenberg-Stadion. À partir du 28 juillet 1849, il est ministre de l'Intérieur. Il mènera de nombreuses réformes visant à la restructuration de l'Autriche et allant dans le sens du conservatisme politique (mesures prises pour répartir les propriétés foncières entre les nobles et les paysans soutenues par une aide financière importante de l'État, nouvelle organisation de l'administration) . Cette orientation conservatiste culminera avec le Concordat de 1855. Après la défaite de 1859, il est démis de son poste de ministre et d'ambassadeur du Vatican. Cf. « Österreichisches Biographisches Lexikon 1815-1950 » , herausgegeben von der « Österreichischen Akademie der Wissenschaften » , Verlag Hermann Böhlau Nachfolger Graz-Köln (1961) , page 40.

La contre-révolution se met en place. Le 17 juin 1848, le prince Windisch-Graetz rétablit l'ordre à Prague. Aristocrate, né à Bruxelles, le feld-maréchal Alfred prince de Windisch-Graetz, est indéfectiblement lié au parti de la Cour et, partant, hostile à toute révolution.

Alfred, prince de Windisch-Graetz (Bruxelles, 1787 ; Vienne, 1862) : feld-maréchal autrichien. Il écrase la révolte de Prague, en juin 1848, puis celle de Vienne, en octobre 1848. En février 1849, il combat avec succès contre les Hongrois, près de Kapolna. En 1849, il est relevé de ses fonctions et est nommé commandant de la citadelle de Mayence. Leader de l'aristocratie conservatrice partisane du fédéralisme, il devient, à partir de 1861, membre de la Chambre haute du « Reichsrat » . Cf. Peter Müller. « Feldmarschall Fürst A. Windisch-Graetz » , Wien (1934) .

Il n'hésite pas à écraser avec sévérité l'insurrection Libérale et nationale en Bohême.

Ayant préféré éviter que la combativité de ses hommes ne s'érousse inutilement dans des combats de rue épuisants, il donne l'ordre d'évacuer la ville de Prague, puis de concentrer les troupes autour du périmètre du siège, d'encercler et

d'isoler enfin l'ennemi à l'intérieur, tout en lui coupant toute possibilité de retraite. La dernière phase consistera à utiliser sans aucun état d'âme les batteries de l'artillerie pour procéder à un bombardement, qui sera suivi d'une rentrée en force dans la ville rebelle. Dès le 17 juin 1848 donc, l'insurrection Libérale qui n'avait duré que 5 jours, était écrasée à Prague. La prise brutale de la capitale de la Bohême par le prince Windisch-Graetz causa des pertes considérables aux insurgés, dont la seule défense armée était la garde bourgeoise, contingent d'hommes inexpérimentés pour résister à un siège d'une telle violence. L'intervention abusive de l'artillerie avait rapidement décidé de l'issue des combats.

Quoi qu'il en soit, la liquidation de la révolution de Prague et la fin du mouvement national tchèque marquent le succès de la contre-révolution, qui sera suivi, le 25 juillet, par la victoire de Radetzky à Custoza, en Italie, contre les Piémontais. À Vienne, les choses se calment. La Cour y retrouve ses quartiers au début du mois d'août. 3 mois plus tard, face à la radicalisation du mouvement révolutionnaire, la Cour décide à nouveau de quitter Schönbrunn. Le 7 octobre 1848, accompagnée d'une escorte militaire de 7,000 hommes, la famille Impériale s'enfuit de Vienne pour se réfugier à Olmütz, en Moravie septentrionale, où l'armée veillera sur sa sécurité. D'abord le gouvernement, puis le Parlement ne tardent pas à rejoindre la Cour. Ce dernier préférant néanmoins se fixer à Kremsier, une petite ville voisine. L'assassinat du comte Latour par la populace avait alerté les esprits. Aussi, le pouvoir Impérial avait-il décidé de quitter Vienne précipitamment. La journée du 8 octobre 1848 témoigne, plus que jamais, de la révolution démocratique qui est bel et bien en cours à Vienne. L'atmosphère tendue qui y règne est propice à des actes révolutionnaires, voire à certaines exactions. Ainsi, ce même jour, la foule en délire prend d'assaut le ministère de la Guerre et massacre le ministre, le vieux comte Latour. Non contente de son acte, elle est prête à s'en prendre à tous les ministres. Finalement, elle s'empare de l'arsenal et le pille. Il faut dire que la Révolution d'octobre 1848 est bien différente de celle du mois de mars. On assiste, au cours des journées d'octobre, à un durcissement des positions révolutionnaires. Le mouvement révolutionnaire n'est plus conduit par les Libéraux, mais par les ouvriers des faubourgs. Cependant, la Révolution viennoise, dont le caractère et les revendications semblent de plus en plus l'apparenter à une insurrection populaire, ne tardera pas à s'isoler progressivement face aux autres forces en présence. Cette marginalisation s'opère insensiblement sur les fronts intérieur et extérieur. Aussi, dans la capitale des Habsbourg, les forces révolutionnaires se heurtent-elles à la résistance de la bourgeoisie Libérale, d'abord cauteleuse, puis franchement hostile à l'égard du mouvement, effrayée par la montée de l'anarchie. Quant à la masse de la population, elle aspire au calme et se félicite de la victoire de Radetzky. D'autre part, si les émeutiers viennois continuent à compter sur l'appui des révolutionnaires allemands, ainsi que sur l'aide militaire des Démocrates hongrois, leurs espoirs vont être bientôt démentis.

Les Libéraux allemands se désintéressent pendant un certain temps de la Révolution viennoise au profit de questions stratégiques, certes en rapport avec l'Empire autrichien, concernant sa place et le rang qu'il tiendrait dans une Allemagne unifiée. Le Parlement de Francfort-sur-le-Main est composé de députés issus pour la plupart des classes Libérales, de la bourgeoisie et de l'intelligentsia, c'est-à-dire la « Honoratiorengesellschaft », ce qui signifie que ni la classe ouvrière, ni la paysannerie n'y sont représentées. Le Parlement éprouve bien du mal à se prononcer pour une Petite Allemagne, à direction essentiellement prussienne et de laquelle serait exclue l'Autriche, ou bien encore en faveur d'une Grande Allemagne, suivant les vœux des pan-germanistes.

Dans les derniers jours d'octobre 1848, alors que le feld-maréchal autrichien Windisch-Graetz, commandant des forces principales Impériales, se prépare à l'assaut qui va mettre fin à l'insurrection populaire viennoise, l'assemblée plénière du Parlement national de Francfort-sur-le-Main discute de la proposition suggérée par le Comité constitutionnel à propos de la question concernant l'Autriche. Les territoires autrichiens qui avaient été jusque-là contractants de la Confédération germanique feraient partie de l'Empire allemand futur. Cela ne poserait pas de problème aussi longtemps que l'alliance austro-allemande continuerait à conserver les caractéristiques d'une confédération d'États. Mais qu'en serait-il si l'Allemagne se transformait un jour en État fédéral avec un pouvoir central important ? L'Autriche serait alors divisée territorialement. Les pays des Sudètes et des Alpes rejoindraient l'Empire allemand, alors que la Hongrie, la Galicie et la Lombardie-Vénétie garderaient leur indépendance par rapport au « Reich ». Cette problématique s'aggrave en raison de ce que les députés savent depuis longtemps concernant la configuration de la future Allemagne. En effet, les députés Démocrates autrichiens n'ignorent pas le danger que représente pour l'Autriche de concevoir l'Empire allemand comme un État germanique national. Cela signifierait tôt ou tard la décomposition de la Monarchie habsbourgeoise. Ainsi, les mêmes députés se prononcent pour une Grande Allemagne, car, tel que nous pouvons le lire dans l'ouvrage de l'historien Rumpier, « ils ne souhaitaient rien de mieux pour leurs compatriotes autrichiens que la séparation d'avec la Hongrie et l'unification totale avec l'Allemagne » .

Helmut Rumpler. « Deutschlands Frage an Österreich » in : Herwig Wolfram (Herausgeber) , « Österreichische Geschichte 1804-1914. Eine Chance für Mitteleuropa. Bürgerliche Emanzipation und Staatsverfall in der Habsburgermonarchie » , Ueberreuter, Wien (1997) :

« Sie sich nichts besseres für ihre Stammesgenossen wünschten als Loslösung von Ungarn und völliges Aufgehen in Deutschland. » , page 311.

Le président du Conseil autrichien, Anton Schmerling, est également convaincu par le programme stipulant l'édification d'une Grande Allemagne. Le point de vue des Libéraux autrichiens par rapport au centralisme allemand est quant à lui hésitant. Il est cependant clair qu'ils devront choisir entre un État national allemand et un État de nationalités autrichien. En ce qui concerne la réalisation d'une Grande Allemagne, des questions se posent. Quelle place accorderait-on aux Tchèques dans le cas d'une intégration de la Moravie et de la Bohême dans le « Reich » allemand ? D'autre part, quel statut politique devait-on conférer à la Hongrie, un État qui n'a jamais fait partie de la Confédération germanique ? À ces questions graves s'ajoutent, entre autres, des considérations d'ordre ethnique et géopolitique. Certains courants, comme par exemple le club des Libéraux tchèques, restés jusque-là fidèles à la Monarchie, critiquent ouvertement le Parlement. À preuve, la célèbre missive de Palacký, le père fondateur de l'histoire nationale tchèque, par laquelle l'historien notifie son refus de participer aux discussions parlementaires ayant pour objet le statut futur des pays tchèques et moraves dans le cadre de l'unité allemande. Palacký écrit :

« Je considère en fait tous les projets proposés par l'État allemand de créer une organisation sur la base de la volonté nationale irréalisables et pour longtemps instables, si vous ne voulez pas prendre de décision radicale (je pense notamment à la proclamation d'une république allemande) même s'il s'agissait d'une forme temporaire. Je dois cependant refuser avec énergie et résolument d'avancer toute idée d'une république dans les frontières de l'Empire autrichien. Imaginez l'Empire autrichien divisé en plusieurs petites républiques - quelle bonne base pour la monarchie

universelle russe ! »

Extrait de la lettre de Frantisek Palacký au Parlement de Francfort, datée du 11 avril 1848, publiée dans S. J. Kirschbaum. « Slovaques et Tchèques », L'âge d'Homme, Lausanne (1987), pages 152-154.

Frantisek Palacký (1798-1876) : né en Moravie, historien et homme d'État tchèque. Il a écrit une Histoire de la nation tchèque en Bohême et en Moravie, qui va significativement jusqu'en 1526 (avènement des Habsbourg au trône de Bohême). Homme politique, représentant de l'austro-slavisme, il formule en 1848 le programme d'une fédération avec l'Autriche, avec l'autonomie pour la Bohême. Plus tard, il proclamera la nécessité de rétablir l'État tchèque dans son intégrité nationale. Cf. « Österreichisches Biographisches Lexikon 1815-1950 », herausgegeben von der « Österreichischen Akademie der Wissenschaften », Verlag Hermann Böhlau Nachfolger Graz-Köln (1961), page 295.

Frantisek Palacký est l'auteur d'un ouvrage monumental traitant de l'histoire de la Bohême, à savoir : « Geschichte von Böhmen. Grösstentheils nach Urkunden und Handschriften in 10 Bänden », Verlag des K. Böhm, Landesausschusses, Prag (1864). L'historien débute ce travail, le 7 mars 1831. Publié en langue allemande, en 1836, l'ouvrage sera traduit en tchèque, à partir de 1848. Les coûts de cette réalisation sont pris en charge par l'État de Bohême.

Ce document considéré comme l'acte fondateur de l'austro-slavisme dénonce, d'une part la politique Impérialiste allemande et rend attentif, d'autre part, aux dangers qui menaceraient l'intégrité multi-nationale et territoriale de la Monarchie dans le cas d'une indépendance des nationalités se donnant chacune par exemple une constitution républicaine. Danger encore accru aux yeux du monarco-constitutionnel qu'est Palacký, du fait de l'absence de contrainte dans ce choix. Le dernier point est de loin le plus important puisqu'il fait référence à l'un des dangers que la Monarchie habsbourgeoise a le plus redoutés au cours de son histoire : la menace venant de l'est ou le panslavisme. En tout état de cause, Palacký accuse les parlementaires de Francfort de faire le jeu de l'Impérialisme allemand et du pan-slavisme.

Si la Révolution viennoise, pour les raisons que l'on vient de lire, ne peut plus compter sur l'appui des Libéraux allemands, en revanche sur le territoire hongrois des forces semblent se mobiliser pour venir en aide aux insurgés viennois. Ainsi, un contingent a été détaché par le gouvernement magyar dans le but de sauver la Révolution à Vienne. Cependant, dans l'ouvrage historique édité par I. G. Toth, nous pouvons lire :

« Le gros de l'armée hongroise tarda à venir à l'aide de la ville Impériale révolutionnaire pour des raisons militaires et politiques. Les forces Impériales regroupées aux portes de Vienne furent supérieures en force déjà avant l'arrivée de Windisch-Graetz, et plus de la moitié de l'armée hongroise fut constituée de formations de honveds et de volontaires qui venaient d'être recrutés. »

L'armée hongroise s'avère donc bientôt impuissante face aux effectifs écrasants que constituent les forces conjuguées de Windisch-Graetz et de Jellacic. Ce dernier, en effet, après les revers essuyés quelques jours auparavant, c'est-à-dire le 29 septembre 1848, face à la même armée hongroise, victorieuse alors, trouve dans cet engagement une bonne occasion pour se venger. Le général Impérial des troupes croates, à la suite de la défaite de son armée à Pakodz, près du lac

Balaton, réussit à s'enfuir à Vienne avec les soldats croates qui n'ont pas été fait prisonniers. En rejoignant l'armée de Windisch-Graetz, Jellacic apporte à ce dernier un renfort considérable.

Josip Jellacic (1801-1859) : feld-maréchal autrichien. Il conserve le gouvernement de Croatie jusqu'à sa mort. Cf. « Dictionnaire encyclopédique Quillet », en 8 volumes, librairie Aristeide Quillet, Paris (1969) ; tome 5, page 3593.

### Épilogue de la Révolution de 1848 et ses conséquences politiques

Le 31 octobre 1848 marque l'épilogue de la Révolution viennoise. La veille, le 30, les troupes de Windisch-Graetz, qui refuse les propositions de négociations, repoussent l'attaque hongroise avec supériorité à Schwechat, dans la banlieue proche de Vienne. Le maréchal entre triomphalement avec ses troupes dans la capitale autrichienne. L'armée Impériale bénéficie d'un accueil pour le moins favorable. Vienne est désormais soumise à un état de siège rigoureux qui sera maintenu jusqu'en 1853.

Dans ce contexte historique, l'isolement du mouvement révolutionnaire face aux autres forces sociales va lui être fatal. Les exactions commises par les travailleurs des faubourgs insurgés creuseront de plus en plus le fossé idéologique existant entre les Libéraux modérés et les révolutionnaires franchement démocratiques. Compte tenu de ces multiples faits qui sont sans doute les signes révélateurs d'une révolution démocratique avortée en Autriche, il ne reste plus aux Libéraux les plus virulents que la reddition, suivie dans le pire des cas d'arrestations, d'emprisonnements, de bannissements ou de jugements instruits sommairement par une Cour martiale qui s'empresse d'exécuter les sentences sans appel. Les chefs Démocrates vont être les Ires victimes de cette répression. Ainsi, « autour de 2,000 arrestations sont effectuées dans le rang des vaincus dont 25 sont passés par les armes » . C'est le sort du député Robert Blum, exécuté sans procès. Windisch-Graetz va mener une politique militaire ferme et répressive, soutenu en cela par le prince Felix von Schwarzenberg, son beau-frère, nommé Premier ministre par l'Empereur, à la fin du mois d'octobre. Le prince Schwarzenberg forme un nouveau gouvernement le 21 novembre 1848, qui sera le 1er du règne de François-Joseph. Défenseur de l'unité et de la grandeur de l'Autriche, opposé à toute forme de révolution, le prince Schwarzenberg va s'employer à restaurer le pouvoir monarchique et mettre en place un programme de modernisation de l'Empire.

Robert Blum (Cologne, 1807 ; Vienne, 1848) : homme politique républicain. Entre 1843 et 1847, il édite l'ouvrage politique « Vorwärts » (En avant) , en 5 tomes. Député du Parlement de Francfort, il se rend à Vienne, en 1848, pour inviter le maréchal Windisch-Graetz à arrêter son offensive. Échouant dans ses efforts de médiation, il rejoint et soutient les insurgés. Condamné à mort par le pouvoir militaire, il prononcera ces mots restés célèbres :

« Je meurs pour la liberté allemande, pour laquelle je me suis battu, puisse la patrie se souvenir de moi. »

Se référer à : « Das große Buch der Österreicher. 4.500 Personendarstellungen in Wort und Bild, Namen, Daten, Fakten zusammengestellt von Walter Kleindel unter Mitarbeit von Hans Veigl » , Kremayr & Scheriau (1988) , page 42.

Felix Ludwig Johann Fürst zu Schwarzenberg (Krumau, en Bohême, 1800 ; Vienne, 1852) : homme d'État. Il entre

comme cadet au régiment des cuirassiers et est nommé au grade de « Rittmeister ». En 1824, à l'instigation du prince Metternich, il entre au service du corps diplomatique tout en restant dans l'armée. Il est nommé ambassadeur à la Cour de Naples, en 1846, où il devient officier général dans l'armée de Radetzky, après les tumultes de 1848. Après s'être distingué aux batailles de Curtatone et Goïto, il accède au titre de maréchal et gouverneur de Milan. Après la Révolution d'octobre, à Vienne, Schwarzenberg est le 1er chef du gouvernement sous François-Joseph, ainsi que ministre des Affaires étrangères jusqu'à sa mort, en 1852. Il est le « mentor politique » du jeune Empereur, qui lui accorde une grande confiance. Se référer à : « Das große Buch der Österreicher. 4.500 Personendarstellungen in Wort und Bild », ibidem, page 490.

Le 2 décembre 1848, à Olmütz, où la Cour réside encore en attendant de pouvoir regagner Vienne, a lieu la cérémonie de passation de pouvoir entre Ferdinand et François-Joseph. Lors de cette cérémonie, le 1er geste de François-Joseph Empereur est de rendre hommage à l'armée autrichienne en honorant ses chefs Windisch-Graetz et Jellacic par ses termes :

« Nous vous devons tout ce qui est et existe encore. »

Le nouvel Empereur, âgé de 18 ans, préfère attendre le retour au calme avant de quitter Olmütz. Ce n'est que le 5 mai qu'il regagne Vienne avec l'ensemble de la Cour.

Un nouveau régime se met en place sous l'impulsion du gouvernement Schwarzenberg qui promulgue une Constitution, le 4 mars 1849, et dissout le « Reichstag ». La Constitution donne une grande importance au pouvoir monarchique au détriment de la souveraineté populaire. L'Empereur a un droit de vote absolu sur les projets de loi votés par le Parlement. La Constitution s'applique à l'ensemble de la Monarchie.

En Hongrie, les lois constitutionnelles votées en avril 1848 sont, par conséquent, annulées par cette Constitution qui s'adresse à l'ensemble de l'Empire.

La défaite des émeutes populaires ouvre la voie à la réaction à Vienne, mais aussi dans l'ensemble des différentes parties de l'Empire, et la Monarchie n'hésite pas à utiliser les moyens forts pour reprendre son autorité. En Hongrie, la répression conduite par le maréchal Windisch-Graetz débute dès l'automne 1848 et devient sanglante, en 1849, sous la direction du général Haynau, surnommé la « hyène de Brescia », qui réduira à néant, pour quelque temps, toute résistance à l'autorité habsbourgeoise.

Julius Haynau (1786-1853) : général tristement célèbre pour la dureté avec laquelle il écrase l'insurrection de Brescia, dans le nord de l'Italie, au printemps 1849 et assiège Venise. Ces faits sanglants lui vaudront le surnom de « hyène de Brescia ». Se référer à : « Österreichisches Biographisches Lexikon 1815-1950 », herausgegeben von der « österreichischen Akademie der Wissenschaften », Verlag Hermann Böhlau Nachfolger Graz-Köln (1961), page 228.

Il adresse ces lignes au vainqueur de la campagne d'Italie, le maréchal Joseph Radetzky :

« Les Hongrois sont des insurgés depuis bientôt 300 ans. Pratiquement, chaque membre de la famille des Habsbourg connut une révolution. Je suis l'homme qui va faire de l'ordre. Je ferai fusiller des centaines d'hommes s'il le faut, car je suis persuadé que c'est le seul moyen de donner un exemple édifiant à chaque future révolution. »

Se référer à : Robert Hermann. « La répression » dans : « Mille ans d'histoire hongroise. Histoire de la Hongrie de la Conquête jusqu'à nos jours » , ibidem, page 443.

En dépit de cet état d'esprit, il n'en demeure pas moins que les secousses socio-politiques qui ont ébranlé pendant quelques mois la société viennoise vont avoir, à terme, des répercussions sur les mentalités. La société d'ordres a été, une fois pour toutes, remise en question. L'une des revendications essentielles émanant des Démocrates se servant des tribunes des diètes provinciales pour répandre leurs idées dans les milieux ruraux concerne l'abolition du servage. Les paysans partagent tous une même aspiration à s'affranchir du régime de redevances qui les soumet aux propriétaires nobles. Le système seigneurial fondé sur le servage et la corvée dits « Robot » est finalement aboli grâce à la Révolution, pour être remplacé par le travail salarié. Le gouvernement applique la loi votée par le « Reichstag » , le 7 septembre 1848, et met en place une vaste réforme agraire qui ramène, peu à peu, le calme dans les campagnes. Cette réforme s'achèvera en 1853 sous l'impulsion du ministre Bach. L'écrivain Karl Emil Franzos (1848-1904) , dont le pays de naissance, à savoir la Galicie polonaise, le prédispose à épouser la cause des paysans ruthènes contre la classe nobiliaire polonaise note :

« Qu'une bureaucratie allemande n'ait existé en Galicie qu'à l'époque de la réaction est certainement vrai, mais notre paysan n'a rien senti de l'oppression de la réaction, il n'a éprouvé que le bienfait qu'il existât un pouvoir qui puisse le défendre contre son ennemi mortel, contre son bourreau et tortionnaire : le seigneur polonais. »

Et l'auteur poursuit :

« Que l'abolition de la corvée (" Robot ") n'ait eu lieu qu'à la suite d'une révolution est également incontestable, mais notre paysan sait seulement que l'Empereur a décrété la suppression de la corvée et que le Polonais en a pris ombrage. »

Se référer à : Karl Emil Franzos. « Polen und Ruthenen » , in : Eva Philippoff (Herausgeber) , « Die Doppelmonarchie Österreich-Ungarn (1867-1918) » , Presses Universitaires du Septentrion, 2001 :

« Daß ein deutsches Beamtentum in Galizien nur zur Zeit der Reaktion bestand, ist freilich wahr, aber unser Bauer hat nichts von dem Druck der Reaktion gespürt, er hat nur die Wohltat empfunden, daß es eine Macht gab, welche ihn gegen seinen Todfeind schützte, gegen seinen Quäler und Peiniger : den polnischen Herrn. » ...

« Daß die Aufhebung der Robot nur infolge einer Revolution erfolgt, ist ebenso unbestreitbar, aber unser Bauer weiss nur, daß der Kaiser die Aufhebung der Robot verfügt und daß der Pole sich darüber geärgert. » , page 144.

Notons cependant que les nobles propriétaires, loin d'être perdants, profitent du large dédommagement financier qu'ils

reçoivent de l'Empire pour transformer progressivement leurs domaines fonciers en « unités de production qui associent fonctions agricoles et industrielles » .

Karl Emil Franzos (1848-1904) : écrivain et journaliste. Il étudie le droit à Vienne et à Graz. Sa fonction de journaliste l'amène à voyager en Europe centrale et en Orient. À partir de 1877, il vit à Vienne et dirige, de 1884 à 1886, le « Neue Illustrierte Zeitung » . C'est un écrivain déterministe. Il raconte à travers des récits populaires, le destin et l'histoire des habitants de sa patrie : la Galicie. Se référer à : « Österreichisches Biographisches Lexikon 1815-1950 » , herausgegeben von der « österreichischen Akademie der Wissenschaften » , Verlag Hermann Böhlaus Nachfolger Graz-Köln (1961) , pages 353-354.

Si une révolution politique fondée sur des bases institutionnelles démocratiques n'a pas eu lieu à Vienne, en revanche, pour des raisons conjoncturelles inscrites dans l'ère industrielle amorcée dès les années 1830 en Autriche dans un contexte international favorable, il est permis de dire que la révolution politique avortée n'a pas freiné le développement économique. Ce développement économique servira de soutien aux gouvernements à venir. Les gagnants de la Révolution viennoise de 1848 vont être les Libéraux. S'appuyant sur les bases socio-économiques et idéologiques du système capitaliste, le Libéralisme économique, à défaut d'un Libéralisme politique auquel aspire la bourgeoisie, sortira victorieux de la Révolution viennoise. Quant aux classes laborieuses, notamment le prolétariat des faubourgs, leur prise de conscience politique est trop récente pour pouvoir donner lieu à un mouvement cohérent de lutte politique engagée. Il faudra attendre quelques décennies pour assister à l'établissement du socialisme autrichien conduit par le docteur Victor Adler.

Victor Adler (1852-1918) : né à Prague, homme politique autrichien d'origine juive, un des dirigeants socialistes allemands. Après avoir été rejeté par le « Deutsch-nationale Verein » , il rejoint le camp socialiste en 1886. Victor Adler s'est toujours réclamé de la tradition démocratique de 1848. Exerçant le métier de médecin, il a été confronté à la misère des pauvres dans les quartiers ouvriers. Directeur de l'hebdomadaire « Die Gleichheit » (L'Égalité) , qu'il fonde en 1886, Adler inspirera la synthèse sur laquelle l'unité du socialisme autrichien se reformera, à la fin de l'année 1888, au Congrès de Hainfeld. Le Parti Socialiste Autrichien devient alors un partenaire à part entière de la vie politique. Voir l'essai de Felix Kreissler : « Victor Adler et l'Austro-Marxisme » , dans : « Vienne 1880-1938, l'Apocalypse joyeuse » , sous la direction de Jean Clair, édition du Centre Pompidou (mars 1986) , pages 116 à 123.

### L'Empereur Franz-Josef Ier et la vie politique austro-hongroise

Franz-Josef Ier, Empereur d'Autriche (de 1848 à 1916) et roi de Hongrie (de 1867 à 1916) fut le dernier monarque important à régner dans la dynastie Habsbourg ; ses décisions politiques eurent une influence majeure sur les événements qui conduisirent à la Première Guerre mondiale (1914-1918) .

Franz-Josef était né à Vienne, fils-aîné de l'Archiduc Franz-Karl, lui-même frère et héritier de l'Empereur d'Autriche Ferdinand Ier. C'est parce que Franz-Karl avait renoncé à sa prétention au trône que Franz-Josef devint Empereur lorsque Ferdinand Ier abdiqua pendant la révolution de 1848. Avec l'aide des Russes, lui et son Ier ministre, Felix zu Schwarzenberg, restaurèrent la domination autrichienne dans l'Empire et au sein de la Confédération Germanique. Mais

son absence de soutien aux côtés des Russes lors de la guerre de Crimée (1853-1856) détériora définitivement le climat entre les 2 pays.

En 1854, il épousa Elizabeth (« Sissi »), la fille du Duc Maximilien de Bavière, dont il eut 1 fils et 3 filles.

Dans la décennie qui suivit, l'Autriche perdit la plupart de ses possessions italiennes ainsi que son leadership dans la Confédération. Affaibli par ces revers, l'Empereur commença à négocier avec les nationalistes hongrois les conditions de leur autonomie. En 1866, la Transylvanie fut rattachée à la Hongrie. En 1867, Autriche et Hongrie s'entendirent pour créer une monarchie duale dans laquelle les 2 pays seraient des partenaires égaux. Au sein de cet Empire austro-hongrois, la Hongrie aurait une complète indépendance dans ses affaires intérieures, mais les 2 pays continueraient à gérer ensemble les affaires étrangères.

Cette même année, Franz-Josef et Elizabeth furent solennellement couronnés roi et reine de Hongrie.

En tant que double monarque, Franz-Josef avait envisagé d'octroyer une certaine autonomie de gestion aux Slaves autrichiens, mais les élites allemandes (conservatrices) et hongroises (Libérales), qui contrôlaient politiquement l'Empire, s'y opposèrent. Le mécontentement qui s'en suivit chez les Tchéco-slovaques et les Serbes ne fit qu'affaiblir encore plus les possessions habsbourgeoises et accrurent les tensions avec la Russie, devenue championne de la cause slave en Europe. À partir des années 1870, l'Autriche-Hongrie n'eut donc guère d'autre solution, que de se rapprocher (puis se faire le serviteur et tomber sous la coupe) de son puissant voisin et allié l'Empire allemand, dominé par le Royaume de Prusse.

La démocratisation de la vie politique gagna peu à peu du terrain, après la chute du cabinet du Conte Kasimir Felix Badeni. En 1906, le gouvernement autrichien introduisit le suffrage universel que de nombreuses tentatives antérieures (comme la réduction, en 1882, du cens électoral de 10 à 5 florins) semblait rendre impossible à concrétiser dans cet état pluriethnique. Malgré un découpage électoral contestable (33 % d'autrichiens eurent 43 % des sièges !), le « Reichsrat » de 1907 fut le 1er parlement élu par tous les autrichiens.

C'est sous le règne de Franz-Josef que naquirent de nombreux partis politiques (Social-Démocrate, National-Allemand, Chrétien-Social, entre autres). Mais il ne parvint à résoudre l'épineux problème des nationalités.

En 1910, les Allemands représentent 24 % ; les Hongrois 20 % ; et les Slaves 47% de la population (dont 12 % de Tchèques ; 4 % de Slovaques ; 10 % de Polonais ; 8% d'Ukrainiens ; 2% de Slovènes ; et 10% de Serbo-Croates) .

4 grandes questions demeurent non résolues :

Les « petites » nations non représentées (Slovènes, Roumains, Ukrainiens) .

Les relations avec la Hongrie.

La reconnaissance de la nation Tchèque.

Le statut de la Croatie.

À cela s'ajoute, en Autriche, le clivage entre le modèle aristocratique dominant dans l'administration et la vie politique et la « seconde société » (« Zweite Gesellschaft ») bourgeoise et intellectuelle, sans parler de la communauté juive et du prolétariat industriel.

Enfin, le bilan diplomatique des guerres balkaniques est amer pour la Double Monarchie :

La Serbie devient une nation « encombrante » .

La Roumanie est un allié peu fiable.

La Bulgarie, proche des Russes, ne l'est pas plus.

La Russie a étendu son influence européenne en repoussant les Ottomans.

L'Allemagne ne soutient que mollement l'Empereur Franz-Josef.

L'assassinat de l'héritier au trône Impérial, l'archiduc François-Ferdinand, en visite à Sarajevo en Bosnie, va mettre le feu aux poudres (conflit 1914-1918) .

...

**Septembre 1848** : The 15 year old Johannes Brahms gives his debut as a recital soloist.

The 35 year old Richard Wagner starts to formulate a project for a series of Operas based on the « Nibelungen » sagas. He completes a libretto called, « Siegfrieds Tod » , during **October** and **November** - this is the core of what will become his massive « Der Ring des Niebelungen » cycle of 4 separate music-dramas, to be given on successive nights.

**1 novembre 1848** : Bruckner se jette dans l'étude contrapuntique de l'Oratorio « Paulus » (Saint-Paul) , Opus 36, de Felix Mendelssohn-Bartholdy. Il va emprunter l'un des thèmes et l'insérer dans sa « Missa solemnis » (**WAB 29**) . D'ailleurs, en 1847, il avait assisté à une représentation de l'œuvre à Linz.

**Décembre 1848** : Emperor Ferdinand I of Austria abdicates in the face of approaching revolutionaries, and is replaced by his nephew Franz-Josef, who will rule until 1916 (beyond the outbreak of World War I) .

**AB 44 : 1849**

**1849** : Anton Bruckner se voit décerner la charge supplémentaire de diriger le chœur des garçons du monastère de Saint-Florian.

The 36 year old Richard Wagner, who holds an official position as Court Conductor in Dresden, stands on a roof and helps to direct fighters during an unsuccessful rebellion. Fleeing an arrest warrant for his role in this, on **May 9, 1849**, Wagner goes 1st to Franz Liszt in Weimar ; then, lives in exile outside Germany for 11 years, mainly in Zürich.

The most radical members of the German Assembly flee to Stuttgart and set-up a temporary government, but are dispersed by the Würtemberg troops on **June 18, 1849**.

The 27 year old Joachim Raff is implicated in the Stuttgart disturbances and, with his debts mounting, he leaves town in secrecy. Raff writes a letter of apology to Franz Liszt in May, and Liszt offers to try to stage Raff's Opera, « King Alfred » . Liszt helps Raff secure a job with the music-publisher Julius Schuberth in Hamburg, working on arrangements of music of others. Raff's long hours of work leave him little time to compose while in Hamburg.

« Bourgeois » prosperity eventually damps down the revolutionary tendencies in Europe. Many German patriots flee to America, where they are called « the 48'ers » .

**15 septembre 1849** : A setting of the « Requiem » in D minor (**WAB 39**) for soloists, chorus, 3 trombones, strings and organ by Anton Bruckner is performed for the 1st time, at Saint-Florian.

The bloody Hungarian Revolution comes to an end as rebels are defeated and the prime minister and 13 generals are executed in **October** ; this event inspires the 38 year old Franz Liszt to compose his « Funérailles » (a word with the literal meaning « funeral ceremonies » and the figurative meaning « death and destruction ») , a new type of work for piano which he calls a « tone-poem » .

**12 octobre 1849** : Bruckner est nommé à la tête des petits-chanteurs du monastère de Saint-Florian.

**17 octobre 1849** : In Paris, Frédéric Chopin dies of pulmonary tuberculosis, at age 39. He was a close friend of Franz Liszt, and this is probably another part of the inspiration for « Funérailles » .

Also in Paris, the 50 year old Jacques-Fromental Halévy becomes one of the earliest « modern » composers to use quarter-tones, in his incidental music to « Prométhée Enchaîné » (Prometheus bound) . Halévy's intention is to revive the ancient Greek « enharmonic genus » , using quarter-tones between B:C and E:F, following the Romanization of the note-names in the enharmonic version of the Greek « Greater Perfect System » .

One of several composers being published under the pseudonym of G.W. Marks, the 16 year old Johannes Brahms earns some money by doing hack-work, composing little salon pieces.

Living in exile in Zürich, Richard Wagner writes an essay called « Das Kunstwerk der Zukunft » (The Artwork of the

Future) , in which he proclaims that Ludwig van Beethoven was the last Symphonist and that the Symphony is dead. He also writes the 1st musical sketches for the « Ring » , for the drama currently titled « Siegfrieds Tod » - later : « Götterdämmerung » .

In Paris, Guillaume Triébert produces his « Système 5 » (thumb plate system) oboe.

**November 1849** : Franz Liszt again invites the 27 year old Joachim Raff to Weimar, this time formally offering him a job. Raff accepts and becomes Liszt's copyist and secretary, staying until 1856. Raff still lives in abject poverty, eventually claiming to have composed parts of several Liszt pieces - modern scholarship casts doubt upon these claims, but Raff does, indeed, do a tremendous amount of work for Liszt, playing an important role at a crucial moment in Liszt's career. Here, Raff again comes into regular contact with Hans von Bülow, and they will remain life-long friends.

Franz Liszt completes 2 Symphonic poems, which will both be revised twice (in 1850-1851 and, again, in 1854) :

« Ce qu'on entend sur la montagne » (the « Bergsymphonie ») , orchestrated by Joachim Raff, numbered as the 1st ; and « Tasso : lamento e trionfo » , based on Lord Byron's poem, orchestrated by August Conradi, numbered as the 2nd ; and begins composing the Symphonic poem numbered 8th, « Héroïde funèbre » (numbering reflects the order of publication, not of composition) .

**11 décembre 1849** : Exécution du « Requiem » (**WAB 39**) à Kremsmünster.

### Néo-absolutisme et rivalité austro-prussienne : les succès du cabinet Schwarzenberg (1849-1852)

Le gouvernement (ou cabinet ministériel) constitué par Felix zu Schwarzenberg (sous le regard vigilant et jaloux de l'Empereur Franz-Josef) comptait des personnalités fortes et stables ; tel Alexander Bach au Ministère de l'Intérieur ; Leo Thun à celui de l'Instruction Publique et des Cultes ; ou le ministre Bruck au Commerce puis aux Finances (jusqu'en 1860) . Mais après 1852, l'Empereur se chargea en fait pratiquement seul de tout, s'entourant d'une petite poignée de fidèles, contrôlant personnellement les Affaires Étrangères et l'armée, et supprimant même, en 1853, le Ministère de la Guerre.

C'est notamment cette conception jalouse et personnalisée à l'extrême (autocratique) du pouvoir qui a fait parler de Néo-absolutisme pour décrire la période de Réaction et de reprise en main autoritaire des années 1849-1859. Cette façon de gouverner allait à l'encontre de la tradition Impériale habsbourgeoise, toujours limitée par l'aristocratie, les Ordres et leurs Diètes, puis les assemblées constituantes de Vienne, Budapest et Francfort. Or, l'ampleur des constations nationalistes exigeait, du point de vue de Franz-Josef, une réponse énergique.

### La mise au pas de la Hongrie

Franz-Josef commença, dès l'automne 1849, cette reprise en main en nommant le baron Josef Geringer gouverneur-général. La Hongrie se retrouva ainsi, du jour au lendemain, absorbée dans l'Autriche ! Le pays fut « ré-organisé »

(quasi démantelé) en 5 districts, on lui ôta la Transylvanie, sépara la Voïvodine serbe du reste, créa la région autonome de Temesvar.

Les préfets seraient désormais nommés par Vienne, les Diètes et les autres assemblées territoriales étaient dissoutes. Des fonctionnaires autrichiens, secondés par des gendarmes (corps créé en 1849 !), occupèrent les postes de l'administration hongroise.

Or, en dépit d'une répression politique sévère, les Hongrois supportèrent stoïquement la présence autrichienne, car la politique économique de l'Empire, elle, fut nettement moins obtuse et intransigeante ; l'abolition du servage fut confirmée, ainsi que celle des droits de douane entre Autriche et Hongrie, favorisant les échanges marchands à l'intérieur d'une zone unifiée à l'image du Zollverein prussien.

### L'Italie du nord en état de siège

S'appuyant sur Radetzky, Schwarzenberg et Franz-Josef (qui détestait les Italiens) soumièrent la région à de lourdes amendes, taxes et emprunts forcés destinés à intimider les couches aisées les plus hostiles à l'Autriche.

Le contrôle politique et judiciaire fut renforcé par la fusion du Sénat Milanais avec la Cour Suprême de Vienne et la mutation d'office des juges dans la capitale autrichienne !

### La germanisation de la Bohême

Après avoir déjoué un complot de Bakounine (en 1850), les hommes du ministre de l'Intérieur Alexander von Bach écartèrent, arrêtèrent ou exilèrent tous les opposants politiques et intellectuels tchèques (Havlicek, Palacky, Smetana, etc.), et les journaux indépendants furent supprimés.

La Bohême et la Moravie furent, elles aussi, divisées en districts administrés par des gouverneurs qui obéissaient directement au ministre Bach. La seule langue administrative unique et obligatoire devint l'allemand ; la bureaucratie s'empara des 2 provinces.

### La politique vis-à-vis de la Prusse

Felix zu Schwarzenberg envisageait 4 solutions pour la reconstruction du monde germanique :

Une fédération dirigée par le Parlement de Francfort (de 1848) .

Une « Petite Allemagne » , réduite à la Prusse.

(Ces 2 Ires solutions étaient contraires aux intérêts autrichiens.)

La reconstitution de la Confédération Germanique de 1815.

Une nouvelle Confédération de la « Grande Allemagne » incluant cette fois-ci, outre l'Autriche et l'Allemagne, l'Italie, la Hongrie, la Galicie, etc. L'ensemble compterait 70 millions d'habitants.

En fait, Berlin et Vienne n'étaient d'accord que sur un point : supprimer le Parlement de Francfort, symbole de démocratie et de faiblesse pour Franz-Josef et Frédéric-Guillaume IV (« Friedrich-Wilhelm IV. ») . En refusant, le 2 avril 1849, d'être nommé Empereur d'Allemagne par le Parlement de Francfort, ce dernier retardait la naissance d'une « Petite Allemagne » (il faudrait attendre 1871 avant que l'occasion se représente) et rendait du même coup service à l'Autriche !

Mais la rivalité entre les 2 principaux pays allemands ne s'éteignit par pour autant. Les partisans de la Grande ou de la Petite Allemagne s'affrontèrent à propos du Grand-Duché de Hesse-Cassel (« Großherzogtum Hessen-Cassel ») dont le souverain menacé par le peuple (!) demanda l'aide de Francfort. On envoya l'armée bavaroise, mais la Prusse protesta contre cette ingérence dans ce qu'elle considérait comme un état de « son » Allemagne restreinte. En accord avec la Bavière et le Wurtemberg, l'Autriche, également soutenue par la Russie, se prépara à la guerre contre la Prusse. La négociation finale qui vit la (dernière) victoire diplomatique de Schwarzenberg eut lieu à Olmutz (la fameuse « Reculade d'Olmutz » du 2 novembre 1850) .

La Conférence de Dresde (1851) restaura la Confédération Germanique de 1815, mais la rancœur de la Prusse alla jusqu'à empêcher l'entrée de l'Autriche dans le « Zollverein » (l'Union Douanière) . En fait, cette demi-victoire ne faisait que retarder la montée en puissance du nationalisme germano-prussien.

**AB 45 : 1850**

Religion, Libéralisme et la question sociale dans l'arrière-pays des Habsbourgs : l'Église catholique en Haute-Autriche (1850-1914)

**Submitted original title** : Illness and Death in the Era of Neo-absolutism : New Perspectives on Liberal-Catholic Conflict in the 1850's, in Upper-Austria.

[http://www.academia.edu/10847272/Illness\\_and\\_Death\\_in\\_the\\_Era\\_of\\_Neo-absolutism\\_New\\_Perspectives\\_on\\_Liberal-Catholic\\_Conflict\\_in\\_1850s\\_Upper\\_Austria](http://www.academia.edu/10847272/Illness_and_Death_in_the_Era_of_Neo-absolutism_New_Perspectives_on_Liberal-Catholic_Conflict_in_1850s_Upper_Austria)

Max Voegler, Ph.D. Dissertation, Columbia University, New York (2006) .

This dissertation focuses on the diocese of Linz in the Habsburg Monarchy during the 2nd half of the 19th Century, examining how the Roman Catholic Church and its priests adapted to and confronted the broad set of modernizing forces that were shaping the world around them against the backdrop of rising Ultramontaniam within the Church.

The study is divided into 3 sections :

The 1st section explores the structural and ideological transformation of the Catholic Church in Upper-Austria in this period. With a focus on the clergy, it examines the changing networks and structures of religious life ; it investigates how the diocese changed under the watch of Bishop Franz-Josef Rüdiger (1853-1884) and Franz Maria Doppelbauer (1889-1908) , and also under the influence of Ultramontanism.

The 2nd section examines the confrontation with Liberalism. It begins in the 1850's, exploring how 2 events (the building of a general hospital in Linz and the burial of a prominent Protestant in a small-town) inform our understanding of the dynamics of Catholic-Liberal conflict, in 1850's Austria. Next, it turns to the height of the Austrian « Kulturkampf » , between 1867 and 1875, exploring, how Liberals and Catholic-Conservatives presented a social vision that used the active exclusion of the « other » to define itself.

The 3rd section shifts from Liberalism to socialism, and from a study of the rise of Ultramontanism to that of Ultramontanism in practice. Examining Catholic responses to the social question, the study argues that Ultramontanism created its own internal set of contradictions when converted into policy, especially after the publication of the 1891 encyclical « Rerum Novarum » . Instead of bringing the different elements together within the Church, the encyclical had the opposite effect ; each group began to interpret the document in different ways and to act accordingly, effectively demolishing the image of Catholic unity that existed around Ultramontanism.

...

On 8 March 1849, Upper-Austria's 1st Liberal governor, Alois Fischer, stood on the balcony of the « Rathaus » on Linz's market square and proclaimed the closing of the democratically elected Austrian « Reichstag » in Kremsier. The newly crowned Emperor, Franz-Josef, had written in the proclamation that Fischer now read to the crowd, that the « Reichstag » delegates took too long in their deliberations, wasting time on « dangerous theoretical discussions » . Their labors had become redundant and the Emperor would decree his own constitution. After reciting the Imperial proclamation, Fischer retired to the side and let his assistant read-out the new document. Named after its principal architect, Minister of the Interior Franz Stadion, the new « Stadion » constitution was mildly Liberal, although, unlike its unfinished predecessor, it was wholly unambiguous when it came to the monarch : his powers were immense and (the document made sure to point-out) derived from God, not from the people. (1) In practice, the constitution was mostly ignored. Fittingly perhaps, those assembled in front of the « Rathaus » that day could barely make-out what was being said. As one participant described the scene, the wind was so strong, « that our neighbors disappeared in the dust » . (2) The return of absolutist government, thus, came to Linz unintelligibly, wrapped in a dense cloud of dust.

The long decade that began with the defeat of the 1848-1849 revolutions and ended with the return to a quasi-constitutional monarchy, in 1861, is commonly referred to as the era of neo-absolutism. Often thought of as « reactionary » , this description should be taken with a grain of salt : it was certainly counter-revolutionary but should, in no way, be seen as an attempt to return to the « status quo ante » of the 1840's. (3) Rather, neo-absolutism

represented an alliance of mostly conservative forces that sought to fill the power vacuum created by the revolutions and their abrupt end with a centralized and homogenized government that matched their own sensibilities ; « to make the Empire one in every sense » , is how the British historian Lord Acton fittingly put it in 1861. (4) A memorandum the new Minister of Justice and later of the Interior, Alexander Bach, wrote to the provincial governors, on 18 August 1849, illustrates the purpose with which the government approached its task :

« It is the duty of every leading functionary to enforce the principles of the new institutions, especially in those cases in which these principles do not correspond with older existing laws and regulations. » (5)

Several of the new government ministers, most notably Bach himself, had a « Liberal past » , while many traditionally conservative forces, especially the noble estates and other proponents of traditional rights and a federal structure of Empire, were systematically excluded from participation.

While some historians have long stressed the dual nature of neo-absolutist rule, simultaneously progressive in its devotion to creating a centralized and « modern » bureaucratic State, and reactionary in its anti-Liberal alliance between Church, monarch and conservative bureaucratic elites, many others tend to take their cue from 1850's Liberals, who saw the decade as a « 2nd, enlarged edition of the Metternich system » . (6) Indeed, until recently, this « dual nature » narrative has had little to go on, and the neo-absolutist era remains a strange « lacuna » in Habsburg historiography. This can partly be explained because the decade does not readily provide fodder for the larger questions that often interest Habsburg historians : why and, almost more importantly, when, precisely, did the Monarchy (begin to) fall apart ? What forces held it together (for so long) and what forces hastened its dissolution ? To answer these questions, it has been the 1780's, the 1st decades of the 19th Century, 1848, the mid-1860's to 1880 and the period after 1890 - especially, the « fin de siècle » that have stood front and center in the standard historiographies (7) ; the 1850's have been mostly ignored. (8) Indeed, Heinrich Friedjung's 2 volume work from 1908 to 1912 is still the only overarching account of the decade ; and the rest is either thematic or regional literature - some of it terrific, much of it, however, informed by what could be called the « status quo ante school » of neo-absolutism.

Over the past few years, scholars have shown a new interest in the era, resulting in a string of often excellent specialized articles and monographs (9) :

Peter Wozniak's article on Minister for Religion and Education Leo von Thun-Hohenstein's education policy draws into sharp relief the ambiguous relationship between reform and counter-revolution that was so characteristic of the era ; and Jefferey Leigh's recent examination, here, of censorship in Bohemia demonstrates that a Liberal public more than occasionally made itself heard in an era, in which « government organs brought to silence all oppositional voices » . (10) Indeed, Leigh's work is one of a number of regional studies that focus on the often overlooked role of local Liberals during that era, the best of which is undoubtedly Thomas Götz's study of the Tyrol. (11) Götz's examination of « Bürger » -activism, on a communal level in German and Italian Tyrol, brings-out the complex ways in which the Liberal movement was able to efficiently carve a niche-out for itself early on, even in the « darkest days » of 1850's neo-absolutism. Over the ensuing decades, Liberals (through chambers of commerce, festivals, associations, book-clubs,

and the emerging press) found room to exist apart from the absolutist State. Götz's study, thus, re-contextualizes Ernst Hanisch's « long shadow of the State » , presenting the State as a foil, catalyst and arbiter of Liberal energies, all at once. (12) Investigating these, heretofore, unexplored contexts in which Liberalism found a social and political foothold in the 1850's has helped bring about a more sophisticated understanding of the nature of neo-absolutist society. Looking down from above, neo-absolutism might look grim and counter-revolutionary ; looking-up from below, much of the social and political energy, released in 1848, continued to work its way through the system.

Indeed, neo-absolutism « from below » is the point of departure for this article. Like Götz, the emphasis, here, is the local setting - of investigating the dual nature of neo-absolutism, progressive and reactionary, on the ground. But rather than focusing on Liberals and the State, this article will focus on Liberal conflict with another institution that stands front and center in standard accounts of the era : the Catholic Church. The 1855 Concordat between the Holy See and the government of Franz-Josef is one of the central events of the neo-absolutist era, cementing the alliance between the forces of reaction, ending the Josephinist relationship between Catholic Church and State, and giving the Church immense powers in the fields of education, censorship, marriage laws and a range of other issues. Historians have long argued that the Concordat was key in uniting the disparate streams of Liberal dissatisfaction in the 1860's (13) - but did Liberal-Catholic conflict really only begin then ? Just as new research is questioning the role and the reach of the central government in Vienna, the same holds true for the Catholic Church : What sort of goals did the Church begin to set for itself in the years after 1848 ? How did it seek to implement these ? And how successful were local Liberals in countering this vision ? This article will shed light on these questions by exploring the confrontation between the Catholic Church and Liberals, on the local level in Upper-Austria in the 1850's. The article begins with a look at how Liberals « retreated » to the commune in the 1850's and built their power base there, slowly extending their sphere of influence in various branches of communal affairs. Then, it turns to the Catholic Church, which, as an institution, was engaged in its own process of self-redefinition, shedding as much of its pre-1848 Josephinist skin as it could. The conflict between Liberals and the Church in Upper-Austria will, then, be demonstrated through 2 very different sorts of incidents : one involving the larger social discourse surrounding the building of a general hospital in Linz, the other the peculiarities following the death of a Protestant in a small Catholic town.

### Liberals and Municipal Authority

After the events of 1848, the government in Vienna sought to centralize and increase its powers ; this shift occurred at the expense of independent provincial administrations. In 1849, the new regime in Vienna closed the provincial Diets and kept the various « Statthaltereien » (the provincial governors' offices) on a much tighter leash. In Upper-Austria, this new close relationship between the « Statthalterei » and Vienna was re-inforced through personal ties : from 1851 until 1861, the « Statthalter » (Governor) in the province was Eduard Bach, brother of the afore mentioned Minister of Justice and the Interior, Alexander Bach. (14) Whereas Eduard Bach's predecessor, Fischer (15) , had been a Liberal lawyer from Salzburg (16) , Bach was a career bureaucrat (17) . Because of the strong position of the « Statthalter » , the formal re-instatement of political censorship, and the absence of a provincial Diet, historians of Upper-Austria have tended to characterize this decade as « politically meaningless » . (18)

As the provincial Diets drifted into a decade long slumber, a different civic body received a new breath of life : the

« Gemeinde » (commune or municipality) . (19) Indeed, a complete re-ordering of the « Gemeindeordnung » through Stadion's new provisional communal law of March 1849 brought a swift and dramatic shift in the balance of power. (20) The law began, « the bedrock of the free State is the free commune » , (21) and the communes were committed to turning these words into fact. Individual communes greatly increased their autonomy, becoming free to decide how to elect their representatives and whom to let reside inside their borders. (22) The effect of the communal legislation was to create a new space for Liberal energy in local, especially municipal, politics and Liberals held on to power in many towns at the local level throughout the 1850's. (23) Thus while national politics was mostly devoid of Liberal energy, and most newspapers (local and national) remained careful about what they wrote, local and municipal governments became hotbeds of Liberal activity. (24)

For Liberals, these rights and privileges restored to the communes made possible a comprehensive defense against the encroaching absolutist State. Liberals thus « returned » to the commune in the 1850's, often as mayors or officials in the municipal government, and used these offices to promote their policies and ideals. (25)

In Upper-Austria's capital city, Linz, the mayor, once again, became an elected office in 1850 and a Liberal merchant, Reinhold Körner, became the city's 1st elected mayor in an extravagant ceremony. (26)

As Körner stated during his inauguration, « the State should only hold as many rights and as much authority as it needs, in order to care for the sum of the parts all else should be ceded to the communes » . (27) Despite having been one of the founders of the Liberal « Nationalgarde » , Körner continued in his post, until 1854, and did little to distance himself from his activist past. When he finally resigned in protest over the « Statthalterei » 's strong-arm methods (28) , he was replaced by his deputy, Heinrich Jungwirth, whose own revolutionary past was almost as colorful as Körner's. The recently ennobled factory owner, Josef Dierzer von Traunthal, head of the local Chamber of Commerce and a member of the same professional clubs and associations as his predecessors, in turn, succeeded Jungwirth. Finally, the last mayor during the neo-absolutist period, Vinzenz Fink, was a politically active Liberal publisher and book-seller who had belonged to the close circle around Körner since well-before 1848. Linz's mayoral office, thus, remained firmly in Liberal hands throughout the 1850's (the city was fairly typical, here) (29) and it was paradoxically precisely against the backdrop of the neo-absolutist State that the communes could finally reach for their place in the sun.

### The Catholic Church in the Era of Neo-absolutism

While the role of (Liberal) local government during neo-absolutism has been largely over-looked, the Catholic Church has always stood front and center in historians' accounts. Indeed, with the signing of the 1855 Concordat, the Church became both, a pillar of the regime and the emblem of a reactionary era. There is much to be said for this view : in the early days of neo-absolutism, the Catholic hierarchy in Austria mobilized, quickly and effectively, in lobbying for new privileges from the government. The Austrian Bishops' Conference (« Österreichische Bischofskonferenz ») , founded in 1849, became a powerful organization, pressing for an end to Josephinist-era ties between the Catholic Church and the State. The Conference recorded its 1st successes quickly with the so-called April Ordinances of 1850 whereas Joseph II had forbidden direct contact between the Austrian bishops and Rome (all correspondence 1st passed through State hands) , Franz-Josef now freed the Catholic hierarchy of any such obligation ; and, whereas Joseph II established 12

general seminaries to educate priests under State supervision, the new Emperor returned all control over priestly education to the Church. (30) The passage of the ordinances proved to be a crucial step both in reversing the legacies of Josephinism, and in creating a Catholic hierarchy independent of the State.

The high-point of the Church's lobbying efforts came with the signing of the Concordat, on 18 August 1855, the Emperor's 25th birthday. The Concordat represented a watershed in the relationship between the Catholic Church and the Austrian government, enshrining the new independence of the Church while, at the same time, handing it vast responsibility over basic State functions, such as education and censorship. One article gave Bishops the right to pass judgment on the education of all Catholics in their diocese at public or private schools up until the University level, effectively giving the Church oversight over all schools that taught even a single Catholic student. (31)

Furthermore, although the Concordat did not re-impose censorship, it granted each Bishop the right (« with absolute freedom ») to select books that posed a « moral threat » in their diocese and assured government cooperation in limiting their distribution. In marriage law, it strictly separated the worldly from the spiritual, placing all matters that dealt with Catholics before ecclesiastical Courts. And it stated that the « Religionsfonds » established under Joseph II from the proceeds of sold Catholic properties and administered by the State to finance Church affairs, were « in their origin, property of the Church and are only administered in its name by the State » . (32)

The Concordat incensed Liberals ; but, within the Monarchy, this « classic » « Kulturkampf » narrative of clerical / anti-clerical conflict also needs to also be seen against the backdrop of Josephinism and anti-Josephinism within the Catholic hierarchy. (33) In the mid- 18th Century, government reforms under Maria Theresa and her son, Joseph II, greatly changed the relationship between Church and State. These reforms, later termed Josephinism, meant above all 3 things :

The end of « unproductive » religious practices (closing monasteries with contemplative orders, a ban on hermits.

The professionalization of the clergy through more rigorous training, often in secular subjects such as math and the sciences along with a greater emphasis on pastoral theology.

And, finally, the lessening of direct Vatican control over the hierarchy, with a corresponding rise in State control and, indeed, in State duties such as in maintaining birth, death and marriage registries. All ecclesiastical communication Ist passed through the hands of local officials ; no Papal Bulls or encyclicals could be issued without the monarch's approval ; and all clergy had to take an oath of allegiance to the State. (34) The diocese of Linz embodied these principles : until 1785, the administrative province of Upper-Austria had been part of the bishopric of (non-Habsburg) Passau ; the new diocese was founded that year as a result of Joseph II's efforts at synchronizing the administrative districts of Church and State.

In the early 19th Century, Josephinism backfired. Austria emerged from the Napoleonic Wars with a well-educated and independent-minded clergy, at a time when the State desired obedience and complacency on the part of the clergy and the populace. (35) Much of the era was subsequently spent trying to « un-enlighten » the clergy with predictably

mixed results. At the same time, the new generation of priests that came of age during the Napoleonic Wars viewed the State (and Josephinism, as a model of relations between Church and State) with increasing skepticism. (36) Thus, while in most German-speaking regions of central Europe the conflict between Liberal and conservative forces within the Catholic Church turned on the issue of Ultramontanism (the power and role of the Pope within the Church, as a whole) (37) , in Austria, the various sides tended to argue about the legacy of Joseph II, often to the incomprehension of observers farther west and north. (38)

But what role did the Catholic Church seek to carve-out for itself after 1848 ? It was around the issue of anti-Josephinism that the Catholic hierarchy came together, in the 1850's and 1860's, and the 1855 Concordat was above all an exercise in anti-Josephinism. (39) Unlike in France or in other German-speaking lands, where republican forms of government seemed a possibility, the longevity of the Habsburg family's rule produced its own dynamic : in Austria, it seemed a monarch, and his or her authority, would always stand above the State. Anti-Josephinists, thus, wanted to free the Catholic Church and its administration from the grasp of the State, but still saw the Church within the Monarchy as a single entity, a further pillar and tool of the Emperor in ruling his subjects. That the school system, marriage Courts, and parish registries not only remained under Church control but also were the official schools, marriage Courts and registries for the Monarchy (or, better said : of the Monarch) , thus, seemed only natural. The Church was to be both separate from and equal to the State administration.

Taken as a whole, the Concordat, thus, did for the Catholic Church what the Revolutions of 1848 had done for the neo-absolutist State : it created a « tabula rasa » by breaking down existing practices, removing the privileges held by the State as well as by Catholic prelates in various parts of the Monarchy and, then, building a new edifice (independent of the State, unified in structure and aggressively anti-Josephinist in outlook) on top. Indeed, Cardinal Rauscher spent much of 1854 arguing with other Bishops from the Monarchy, especially from Hungary, Moravia and Galicia, over the loss of particular and local rights they suffered as a result of the Concordat ; to many Hungarians, the Concordat was merely one part of the « Kaiserlich-Königlich Germanisierung in Ungarn » , as one pamphlet from 1860 put it. (40) The « new » Catholic Church mirrored the « new » neo-absolutist State and it is easy to imagine Cardinal Rauscher echoing the above-cited words of Alexander Bach to the effect that it is also the duty of every Bishop to enforce the principles of the new order, especially in those cases in which those principles do not correspond with older existing laws and regulations.

### Liberals and Catholics in Local Politics : the Hospitals

This constellation (of communes as the last bastion of true Liberalism against the steadily rising ambitions of the Catholic Church) quickly led to conflict. After the Revolution and counter-Revolution in 1848-1849, many of the older « traditional » power structures had been upset, and Liberals and the Catholic Church began battling for influence in the newly emerging structures, institutions and political practices. And the ideological re-alignment of a post-Josephinist Catholic Church was squarely at odds with a Liberal communal administration ardently trying to stretch the boundary of what could belong in its grasp. This article will now turn to 2 case studies at the local level to explore this conflict in more detail. The 1st study involves the prolonged attempt by the Liberal medical and political communities in Linz to press for the building of a general hospital in the city, an effort countered by the Catholic Church which, instead,

argued for the expansion of existing religious hospitals.

Until the late- 18th Century, hospitals tended to be small scale affairs : « Siechhäuser » set-up during or right after an epidemic ; « Bruderhäuser » or « Bürgerspitale » erected by artisans or town burghers to care for their peers ; or « Hospitale » erected by religious orders or, sometimes, by communes to serve as multi-functioning quarters for the sick, terminally ill, indigent, and often the insane. In contrast, the idea of the hospital that emerged in the late- 18th and 19th Centuries (the « Allgemeines Krankenhaus ») (41) was set apart from these earlier structures in 2 important ways. 1st, the « Krankenhaus » aimed to heal the curable sick ; neither charity nor (unless it was for medical research) the terminally ill necessarily interested its doctors. 2nd, it aimed at universality : to serve all social classes and curable illnesses in one building.

Universality meant, however, that while all patients would enter through the same front door, they were immediately separated by disease, gender and social class once inside. The medical aspect of this separation was grounded in what Michel Foucault and others have called the emerging « clinical gaze » of the medical profession in the late- 18th and early 19th Century. (42) General hospitals were clinics ; patients were separated by disease, and each disease was treated and studied in isolation. At the same time, aspirations of a universal clientele also meant that the social classes existed together apart : private rooms for an emerging middle-class not rich enough to have a private doctor care for them at home but repelled by the idea of sharing a room with the laboring masses were seen as the most important financial base for the new hospitals.

Within the modernization of hospitals and health care in the 19th Century Germany, historians of medicine tend to differentiate between 2 phases : a « push » phase, from about 1790 to 1848, as the medical community restructured itself and began lobbying the State for new hospitals, and a « pull » phase, from 1848 until 1914, when an industrializing and increasingly urban population began to make greater use of those hospitals, filling existing beds and demanding more. (43) In the medieval and early modern period, Linz was in many ways a « typical » central European city in the number and type of hospitals contained within the city. (44) Linz and, to a large extent, Austria, however, diverged from the « German » model in the timing and fashion of the transition from Hospital to « Krankenhaus » and, especially, in the role of the Church in this transition. New hospitals in Linz in the middle of the 18th Century were built under the auspices of religious orders (those of the « Elisabethiner » , in 1744, and of the « Barmherzige Brüder » , in 1756 - and only ostensibly placed under centralized State control, in 1770, which fostered a certain tension between the Catholic Church and the increasingly « clinical gaze » of the late- Theresian and Josephinian bureaucratic State. (45)

In Linz, the switch from segmented care (specialized artisan, burgher or pilgrim hospices) to universal « Krankenhaus » care, thus, already began to occur in the early 18th Century but, unlike in France or Prussia, it occurred under the ægis of the Church. (46) Anton Knörlein, one of Linz's most prominent medical doctors in the 1850's and director of the city's insane asylum, described the frustration he and many of his colleagues felt when he wrote :

« The scholastic and mystic nonsense must be swept-out of doctors' and hospital administrators' heads, in order to enable a reasoned study of the natural processes of life. » (47)

In Linz, the medical « old order » was tied much more closely to the Church than in France or in Prussia, and the transformation of the « clinical gaze » into modern clinical practice also became an exercise in anti-clericalism : modern medicine needed not just general, but also « secular » hospitals.

In Upper-Austria, no secular hospitals were built before 1848 (in contrast to Munich, Mainz and most other medium-sized towns in German-speaking Europe) with the result that the « push » and « pull » phases of health care modernization largely took place concurrently. The first « pull » came in the 1830's, as several public-works projects, better methods of transportation, and the establishment of the 1st textile factories in the Linz suburb of Kleinmünchen drew workers and travelers to the city on the Danube. (48) The often unsanitary working and living conditions brought rates of sickness and disease well-above the capacity of the local hospitals to deal with - a new hospital with 40 beds built under the auspices of the « Barmherzige Schwestern » , in 1842, barely helped. Also, although Linz was spared when Asiatic cholera 1st appeared in Europe between 1826 and 1837, the medical community, the provincial administration, and the municipalities engaged in a valuable training exercise in cooperation and social-hygienic policing : during the crisis, the entire municipality (including, for the 1st time, the religious hospitals) was placed under a centralized system of medical supervision. (49) Writing a report, in 1856, for the Ministry of the Interior, Weis von Starkenfels, the General-Inspector responsible for hospitals in Upper-Austria, counted a mere 160 beds in Linz's 3 hospitals : the « Elisabethiner » , 60 beds ; the « Barmherzige Brüder » , 60 beds ; and the « Barmherzige Schwestern » , 40 beds. (50) Linz, however, had a total population of 27,000 (with suburbs this figure rose to over 40,000) (51) , which translated into 1 hospital bed per 168 (with suburbs, 1 per 250) inhabitants. By contrast, as Weis von Starkenfels and other Liberals took pains to point-out, when a 400 bed general hospital opened in Munich, in 1813, it had a ratio of 1 bed for every 68 inhabitants. (52) It was time for more (and secular) hospital beds !

The « push » for a new general hospital began in the 1840's and became a focal point of Liberal demands, in 1848, and the election of Reinhold Körner to the mayor's office, in 1850, gave them a powerful new platform from which to press their case. Already on the eve of Körner's election, on 15 September 1850, the Liberal choral group Liedertafel « Frohsinn » held a benefit concert in his honour, raising 458 Florins for a new hospital. 3 days later, the newly elected Linz « Gemeinderat » placed the building of a new hospital on its agenda, as well. Indeed, in 1850, all sides (the government, prominent Liberals and even the Catholic Church) agreed that there was an ardent need for additional hospital beds. The disagreement came over where to put them. The Church and, for some time, the Ministry of the Interior, argued that an expansion of the existing religious hospitals would be the most cost-effective solution ; Liberals and the medical community in Linz wanted to build a new « secular » general hospital. (53) In the midst of this disagreement, a petition for a series of tax-free lotteries to raise money for the project was rejected by the Ministry of the Interior, even though it had included a positive recommendation from the local « Statthalter » . (54)

Town officials decided to press forth on their own. By February of 1852, the city had raised 30,000 Florins for the hospital through the sale of municipal property and an additional 10,000 Florins through private donations. (55) Feeling optimistic, the mayor's office sent a delegation to Munich, in September, to study the general hospital there. In 1854, the Conference of Ministers finally permitted the municipality to draw funds from the State lottery (56) , adding

a further 53,220 Florins to the project and bringing the total to 93,220 Florins. This sum represented a solid financial foundation with which construction could begin. But drawing funds from the State lottery also meant an additional review by the Imperial Building Commission, which judged it too expensive and, in early 1856, recommended the expansion of existing religious hospitals. (57)

After the Imperial Building Commissions' recommendation, the religious Orders, now prompted by the diocese administration, began pleading their case. Ist, Maria Lăcilia, abbess of the « Elisabethiner-Orden », wrote to the « Statthalterei », informing it that their hospital had recently expanded from 60 to 75 beds and could easily fill double that number. A few weeks later, the diocese administration wrote as well, adding that it fully agreed with the wishes of the « Elisabethiner », but that any plan needed full approval from both the diocese administration and the « Elisabethiner » so that there would be a « sense of religious community (« geistliche Kommunität») », especially of rules and regulations. (58) The « Statthalterei » then wrote to Julius Dotter, head of the Order of the « Barmherzige Brüder », asking whether the Order would also want to be included in any expansion plans. Dotter replied positively but, like the « Elisabethiner », expressed concern that the religious character be maintained : a new hospital wing would remain under religious control, never subject to municipal authority - even during epidemics ; the head of the Order was to remain head of the new wing ; all employees would be paid from a « Fond » created to build the buildings so that the expenses of the additional beds would not burden the order ; finally, the Brothers of the Order set the fees but it would be the duty of the secular authorities (who would not be in daily contact with the Brothers) to collect those fees from the patients. (59)

In late-May, an additional report from the Upper-Austrian Building Commission appeared, re-affirming the recommending of the Imperial Building Commission that an expansion of the religious hospitals would help keep down costs, and, around the same time, Bishop Franz-Josef Rüdiger of Linz (Bishop from 1853 to 1884) began a small publicity campaign in support of the religious hospitals. In a series of articles in the « Linzer Diözesanblatt » (a small paper printed for the diocese clergy and, thus, aimed at providing content for the next weekend's sermons) , Rüdiger emphasized the importance of charity as a principle in hospital maintenance, a principle, he argued, the Catholic Church was better suited to upholding than the State. (60)

The boldness exhibited by the religious Orders, in making their demands, prompted Liberals (who, by the mid- 1850's, had few other outlets for their political energies) to push for their own vision with renewed vigor. The motto of the new general hospital was to be :

« To ensure every sick person access, regardless of nationality, confession, gender or illness, at any time of day or night. » (61)

In a flurry of letters to the « Statthalterei » and the Ministry of the Interior, officials from the mayor's office and the medical council now began to formulate certain principles that, in their eyes, made a « general » rather than « religious » hospital an absolute necessity, regardless of costs :

1) The admission of sick people should take place at every hour of the day and night

2) No person, as long as he or she suffers from a curable illness, should be refused admission.

3) For those requesting separated care, private rooms in a separate wing should be available.

4) Every institution should remain flexible enough, in its external and internal workings, to enable the progress of the medical arts and sciences, as well as the diverse wishes of the public. (62)

This was the Liberal vision of a general hospital : universal in who it accepted, open at all hours and to all classes (meaning that middle-class patrons could have private rooms) , and managed for the benefit of patients (the public) and doctors (medical science) . This vision stood in stark contrast to the religious hospitals : only open at certain hours of the day, unwilling to treat either pregnant women or those with sexually transmitted diseases while, at the same time, utterly indiscriminate with the patients it did take - everyone, rich and poor, with a broken arm or a contagious fever, shared a room and, when need be, a bed. As the Provincial Medical Commission (63) now reported : to expand the existing hospitals would only « make its weaknesses incurable » . For medical professionals, the question of separate rooms for middle-class patients was not merely an exercise in pampering ; it was a question of public health and of money : What good was a hospital that scared away its only paying clientele ? How could middle-class patients, not rich enough to pay for in-house medical care but, nevertheless, of sufficient social standing to make residency next to common laborers and maids uncomfortable, be treated ? Just as importantly, so continued another petition to the « Statthalterei » on the matter, the freedom of the medical profession was visibly restrained :

« Under current arrangements, a doctor prescribing treatment is limited to those practices approved by the religious order. »

Research was out of bounds as were new treatments not yet vetted or approved by the head of the religious order. Indeed, the problem of authority ran deep. A doctor in a religious hospital merely made visitations ; he did not reside there. And, most importantly, monasteries had « neither a mandate nor an interest in serving the interests of art, science or humanity ; nor to fund the adoption of modern practices and technologies » . It was public health in general that suffered most when religious hospitals insisted on their independence. (64)

When an outbreak of Asiatic cholera afflicted the region, in the summer of 1855, Liberals saw a new opportunity to make their case. The outbreak of cholera was horrific ; in Linz alone, 1,429 people (just over 5 % of the population) died from the disease in the 3 summer months of that year. (65) Writing to the « Statthalterei » , in the midst of the epidemic, Vinzenz Fink, then mayor of Linz, argued that the hospital question was not only relevant to the city of Linz but also affected Urfahr and Linz's other suburbs, « many of which are home to large working-class populations » , most of whom were not adequately tied into the local health care systems. Religious authorities were flatly opposed to any sort of regional or municipal authority structure, Fink argued, thus making municipalities powerless in times of crisis. (66) This argument now convinced the Ministry of the Interior as well : public health was the highest good. In the wake of the cholera epidemic, the idea of expanding the religious hospitals was shelved for good. (67)

The conflict surrounding the building of the general hospital in Linz demonstrates how the idea of health care, through specific conflicts, shifted away from one of Christian charity toward one of public health and jurisdiction of the secular authorities : the medical professionals, the municipalities, the provinces, and the State. At first, efforts by the municipality to build a general hospital proved unsuccessful, as the government in Vienna and the Catholic Church opposed these efforts on cost and religious grounds. Nevertheless, these early failures forced the medical community to more clearly articulate their vision, with the already mentioned motto :

« To ensure every sick person access, regardless of nationality, confession, gender or illness, at any time of day or night. » , as the result.

The cholera epidemic of 1855, then, made the Liberal principle of health as a public good all the more urgent : a « free » medical community working together with the secular authorities in safe-guarding public health. In this instance, the alliance between the Catholic Church and the centralized Austrian State in the neo-absolutist era lost to an equally powerful coalition of local Liberal politicians and medical professionals as all sides confronted a new, thoroughly « modern » problem : epidemic disease in industrial and urban conditions.

## Conclusion

Despite the powerful alliance between Catholic Church and Austrian State, that emerged in the 1850's, the ability of the Church to turn its vision of an independent and post-Josephinist Church into reality was not always successful. Local Liberals were able to use the levers of local government effectively in pressing their case and the central government was not at all averse to ruling in their favor, even around the time of the signing of the Concordat. Far from exiting the political arena after the failures of 1848, Liberals thus warmed to the possibilities of local government in the 1850's, using the provisional communal law of March 1849 to barricade their municipalities against intrusion by the State and by the Church. Linz and many other municipalities in Upper-Austria had a continual succession of mayors with activist pasts and Liberal agendas. On the ground, such efforts led to a multi-faceted struggle between opposing Liberals and the Catholic Church, as each sought to redefine the « Gemeinde » (here, in the double meaning of commune and parish) through its efforts. Hospitals and health care, in Upper-Austria the « traditional » domain of various Catholic orders, became a highly-contested area of Catholic-Liberal interaction, as the efforts at professionalization of the medical community clashed with a confident Catholic Church in the midst of negotiating the Concordat with a willing government in Vienna. The clash pitted concepts of modern medicine (of hygienic policing, of having a chief physician and not the Bishop run a hospital, of treating all diseases equally and patients on their own terms, of allowing the city's medical committee to coordinate all hospitals in times of emergency) against the Church's vehement assertions of independence from the State.

The « von Jenny burial case » proceeds in a similar manner. The principles of Josephinist cemetery legislation had been muddled by the dramatic legal restructuring of 1848 and by the communal restructuring under the Stadion administration. This left the door open for both Liberals and the Catholic Church to claim forms of jurisdiction over « their » cemeteries at a local level. Here, the democratic and multi-confessional ideals of the Liberal political community ran-up against the ambitions of a Church seeking to consolidate its power in the aftermath of the Concordat. While a

« victory » is harder to spot here (yes, Fridolin von Jenny was ultimately buried with tombstone in Schwanenstadt, but his son, and many other Protestants, were not as the Church redoubled its efforts to claim jurisdiction over communal cemeteries) , the dynamic is the same.

Nevertheless, the difference between the 2 cases is also important : if the conflict over hospitals emerged as a simple question of old and new (of « outdated » and « modern ») , then, the tenacity with which Bishop Franz-Josef Rüdiger tried to hinder Fridolin von Jenny's demonstrates that the Church was also in the process of remaking itself. Rüdiger's embarrassment after local officials permitted the funeral to take place resulted from the fact that he was actively engaged in changing existing practice. His vision of a post-Josephinist Catholic Church included a vigorous defense of Church rights still in the process of being formulated during the Concordat negotiations in 1854-1855 - here, with the example of cemetery laws but equally applicable to marriage and censorship laws. The more Josephinist leaning clergy within the diocese by no means accepted Rüdiger's conservative and ultramontane views - Reitshammer's predecessor in Schwanenstein would undoubtedly not have brought the case to Rüdiger's attention. The « von Jenny case » , thus, adds a more sophisticated understanding to the wide array of difficulties that greeted Bishops, even ardent conservatives like Rüdiger, as they sought to implement their vision of a post-Josephinist Austrian Catholic Church in their dioceses. And both cases demonstrate the complex interaction of progressive and reactionary forces that define the era of neo-absolutism.

## Notes

(1) « All sovereignty proceeds from the people » , the delegates in Kremsier had initially declared, whereupon Stadion rose to declare the « dictum » unacceptable to the government. The proclamation was dated : 4 March 1849. On both constitutions, see : Carlile Aylmer Macartney. *The Habsburg Empire (1790-1918)* , New York (1969) , pages 417-425.

(2) Josef Reiter to Jodok Stülz, 8 March 1849. Cited, in : Kriemhild Pangerl. « Josef Reiter Canonici Regulares (1805-1876) » , in : « Kirchengeschichte in Linz. Fakultät - Lehrkanzel - Professoren » , edited by Rudolf Zinnhobler and Kriemhild Pangerl, Linz (2000) , page 185.

(3) See : Alan Sked. *The Decline and Fall of the Habsburg Empire (1815-1918)* , London / New York (1990) , page 137.

(4) Lord John Acton. « Notes on the Present State of Austria » , in : *Essays on Church and State* by Lord Acton, edited by Douglas Woodruff, London (1952) , page 341.

(5) « Vortrag des Ministers des Innern Alexander Bach, de dato 18 August 1849, womit derselbe ein Exemplar jenes Rundschreibens zur Ah. Einsicht vorlegt, das er in Folge seiner Ernennung zum Minister des Innern an sämtliche Landes-Chefs in der Absicht mitgetheilt hatte. » Cited, in : Friedrich Walter. « Die Österreichische Zentralverwaltung. 3. Abteilung : Von der Märzrevolution 1848 bis zur Dezemberverfassung 1867, volume II. Die Geschichte der Ministerien Kolowrat, Ficquelmont, Pillersdorf, Wessenberg-Dobhoff und Schwarzenberg » , Aktenstücke, Vienna (1964) , page 106.

(6) Oscar Jaszi. *The Dissolution of the Habsburg Monarchy*, edited by Phoenix Paperback, Chicago (1961) , page 100. Further examples : Alan J. P. Taylor. *The Habsburg Monarchy (1809-1918) . A History of the Austrian Empire and Austria-Hungary*, Chicago (1976) ; Eduard Winter. « Revolution, Neoabsolutismus und Liberalismus in der Donaumonarchie » , Vienna (1969) ; Jean Bérenger. « Die Geschichte des Habsburgerreiches, 1273 bis 1918 » , Vienna / Cologne, (1995) , pages 612-617.

(7) A well-crafted counter-argument (the 1850's as turning point) is made in : Georg Christoph Berger Waldenegg. « Mit vereinten Kräften ! Zum Verhältnis von Herrschaftspraxis und Systemkonsolidierung im Neoabsolutismus am Beispiel der Nationalanleihe von 1854 » , edited by Fritz Fellner and Helmut Rumpler, « Veröffentlichung der Kommission für neuere Geschichte Österreichs » , Vienna (2002) , pages 33-42.

(8) As a point of comparison : a search in the « Österreichische Historische Bibliographie » yielded only 42 entries when searching for articles related to « neo-absolutism » ; a search for « 1848 » yielded 2,664 entries. Johannes Grabmayer et al. , « Österreichische Historische Bibliographie » (ÖHB) , University of Klagenfurt (2006) - cited 18 June 2006, available from <http://www.uni-klu.ac.at/oehb/>

(9) Friedjung's excellent and immensely readable account is a good starting point for the decade, and is also one of the few works that precedes the 1927 palace of justice fire. Heinrich Friedjung. « Österreich von 1848 bis 1860 » , 2 volumes, Stuttgart / Berlin (1908-1912) . Among the more recent scholarship, there is the dense but rewarding, Harm-Hinrich Brandt. « Der österreichische Neoabsolutismus : Staatsfinanzen und Politik (1848-1860) » , 2 volumes, Göttingen (1978) . Also, see the excellent new study by one of Brandt's students : Berger Waldenegg. « Mit vereinten Kräften ! » Interesting more specialized or regional accounts not included in the next few footnotes include : Waltraud Heindl. « Staat, Gesellschaft und Verwaltung im Neoabsolutismus » , in : « Kultur der Demokratie. Festschrift für Manfred Welan zum 65. Geburtstag » , edited by Christian Brünner and Manfred Welan, Vienna (2002) . Franz Kirchmayr. « Oberösterreich in der Zeit des Neoabsolutismus (1850-1860) » , Ph.D. Dissertation, Leopold-Franzens Universität, Innsbruck (1968) . Ronald E. Coons. Kübeck and the Pre-Revolutionary Origins of Austrian Neo-absolutism, in : « Gesellschaft, Politik und Verwaltung » , in : « der Habsburgermonarchie (1830-1918) » , edited by Ference Glatz and Ralph Melville, Stuttgart (1987) . Brigitte Mazohl-Wallnig. « Überlegungen zu einer Verwaltungsgeschichte Lombardo-Venetiens im Neoabsolutismus » , in : « Gesellschaft, Politik und Verwaltung in der Habsburgermonarchie (1830-1918) » , edited by Ference Glatz and Ralph Melville, Stuttgart (1987) . Christoph Stölzl. « Die Ära Bach in Böhmen. Sozialgeschichtliche Studien zum Neoabsolutismus (1849-1859) » , « Veröffentlichungen des Collegium Carolinum » , Munich (1971) .

(10) Peter Wozniak. Count Leo Thun : A Conservative Savior of Educational Reform in the Decade of Neo-absolutism, *Austrian History Yearbook*, No. 35 (2004) , page 98. Jeffrey T. Leigh. Public Opinion, Public Order, and Press Policy in the neo-absolutist State : Bohemia (1849-1852) , (1995) .

(11) Thomas Götz. « Bürgertum und Liberalismus in Tirol (1840-1873) . Zwischen Stadt und Region, Staat und Nation, Italien in der Moderne » , Band 10, Cologne (2001) . Other excellent recent works on the 1850's and early 1860's include : Mazohl-Wallnig. « Lombardo-Venetiens im Neoabsolutismus » . Laurence Cole. *The Counter-Reformation's Last*

Stand : Austria, in : Culture Wars : Secular-Catholic Conflict in 19th Century Europe, edited by Christopher Clark and Wolfram Kaiser, Cambridge (2003) . Also, see many of the articles in : Peter Urbanitsch and Hannes Steckel. « Kleinstadtbürgertum in der Habsburgermonarchie : 1862-1914, Bürgertum in der Habsburgermonarchie » , Nr. 9, Vienna (2000) .

(12) Thomas Götz. « Bürgertum und Liberalismus » , Nr. 23, pages 522-525. Ernst Hanisch. « Der lange Schatten des Staates. Österreichische Gesellschaftsgeschichte im 20. Jahrhundert » , Vienna (1994) . Hanisch's thesis has not been without its detractors, who argue, rightly, that it reproduces a peculiar and rather static Austrian form of the Sonderweg argument. See, for example : Eduard G. Staudinger. « Ernst Hanischs “ Der lange Schatten des Staates ” : Eine sehr persönliche Gesellschaftsgeschichte in unserem Jahrhundert » , in : « Zeitschrift des Historischen Vereines für Steiermark » , Nr. 87 (1996) . Hans Heiss. « Der lange Schatten des Staates » , in : « Österreichische Gesellschaftsgeschichte im 20. Jahrhundert » , review of : Hanisch Ernst. « Der lange Schatten des Staates, Archiv für Sozialgeschichte » Nr. 35 (1995) .

(13) This point is best made by : Karl Vocelka. « Verfassung oder Konkordat ? Der publizistische und politische Kampf der österreichischen Liberalen um die Religionsgesetze des Jahres 1868 » , in : « Studien zur Geschichte der Österreich-Ungarischen Monarchie » , Band 12, Vienna (1978) .

(14) Alexander Bach remains a strange « lacuna » in Habsburg historiography. The few extended studies that exist include : Heinrich Friedjung. « Alexander Bachs Jugend und Bildungsjahre » , in : « Historische Aufsätze » , Stuttgart / Berlin (1919) . « Alexander Bach : politisches Charakterbild » , Leipzig (1850) . Minna Regina Falk. Social Forces in the Austrian Revolution of 1848, with Special Attention to the Leadership of Alexander Bach » , Ph.D. Dissertation, New York University (1933) .

(15) On Alois Fischer, who held the position from 1849 to 1851, see : « Alois Fischer, Aus meinem Amtsleben » , Augsburg (1860) .

(16) Until 1849, Salzburg was administratively part of Upper-Austria.

(17) As with his brother Alexander, there has been little written on Eduard Bach. See, for example, the often inaccurate : Friedrich Walter. « Beiträge zu einer Biographie Eduard Bachs » , in : « Mitteilungen des Oberösterreichischen Landesarchivs » , Nr. 8 (1964) . A more balanced view can be found in : Harry Slapnicka. « Oberösterreich, die politische Führungsschicht : 1861 bis 1918 » , in : « Beiträge zur Zeitgeschichte Oberösterreichs » , Nr. 9, Linz (1983) . Harry Slapnicka. « Eduard Bach (1814-1884) . Kaiserlicher Statthalter in der zentralistisch-bürokratischen Ära » , in : « Oberöreicher : Lebensbilder zur Geschichte Oberösterreichs » , edited by Gerhart Marckhgott and Harry Slapnicka, Linz (1991) . The « official » record is probably closer to the mark. See : Bach's obituary, in the « Linzer Zeitung » (17 February 1884) , page 1.

(18) Kurt Wimmer. « Liberalismus in Oberösterreich : am Beispiel des Liberal-politischen Vereins für Oberösterreich in Linz (1869-1909) » , Beiträge zur Zeitgeschichte Oberösterreichs / herausgegeben vom Oberösterreichischen Landesarchiv

» , Nr. 6, Linz (1979) , page 22.

(19) The German term « Gemeinde » denotes a geographical sub-unit of the province (« Land ») and is, thus, equivalent to the English term « commune » . The larger municipalities existed as separate entities and usually enjoyed further privileges, either through their status as « market » or « free » towns, or with a unique set of privileges granted by the Emperor. See : Franz Stundner. « Die Entwicklung des Städtewesens in Österreich im 19. Jahrhundert » , in : « Die Städte Mitteleuropas im 19. Jahrhundert » , edited by Wilhelm Rausch, Linz (1983) .

(20) The reform of the « Gemeindesystem » , like much of the Stadion constitution, became the subject of heated battles between the ministries and within the government. In practice, the constitution was increasingly ignored during the 1850's, but became the foundation for a much more thorough reform, a decade later. See : the « Linzer Zeitung » (29 July and 20 September 1851) , as well as : Werner Ogris. « Die Entwicklung des österreichischen Gemeinderechts in 19. Jahrhundert » , in : « Die Städte Mitteleuropas im 19. Jahrhundert » , edited by Wilhelm Rausch, Linz (1983) , pages 85-90. A good overview of the conflicts within the government can be found in : Friedrich Walter. « Die Österreichische Zentralverwaltung. III. Abteilung : Von der Märzrevolution 1848 bis zur Dezemberverfassung 1867 » , volume I : « Die Geschichte der Ministerien Kolowrat, Ficquelmont, Pillersdorf, Wessenberg-Dobhoff und Schwarzenberg » , Vienna (1964) , page 572 ff.

(21) « Die Grundfeste des freien Staates ist die freie Gemeinde. » The « Gemeindegesetz » was issued just 2 weeks after the Stadion Constitution. Article I of the « Provisorisches Gemeinderecht » , « Reichsgesetzblatt » , Nr. 170 (17 March 1849) , pages 203-223. All laws cited from : « Österreichische Nationalbibliothek » , Austrian Newspapers Online - « Gesetzestexte » (Online Database) - « Österreichische Nationalbibliothek » (cited on 29 October 2004) is available from <http://anno.onb.ac.at/gesetze.htm> . Also, see : Werner Ogris. « Gemeinderecht » , page 86.

(22) Liberal historians and commentators have, of course, pointed to these provisions as « Stadions reifste legislatorische Leistung » . Werner Ogris. « Gemeinderecht » , page 86.

(23) On this point, see : Thomas Götz. « Bürgertum und Liberalismus » , Chapter 4.

(24) The commune became an important setting for Liberal activity in much of Europe in the years after 1848. See, for example : Sudhir Hazareesingh. Religion and Politics in the Saint-Napoleon Festivity (1852-1870) : Anti-Clericalism, Local Patriotism and Modernity, in : English Historical Review 69, No. 482 (2004) . Gordon A. Craig. The Triumph of Liberalism : Zurich in the Golden Age (1830-1869) , edited in paperback, New York (1988) . Theodor S. Hamerow. Restoration, Revolution, Reaction : Economics and Politics in Germany (1815-1871) , Princeton (1958) .

(25) In the « Vormärz » , Austrian counties and municipalities enjoyed comparatively few rights when compared to their neighbors to the north. As Thomas Nipperdey has fittingly put it, during these years, « die städtische Verwaltung wurde verstaatlicht » . Werner Ogris. « Gemeinderecht » . Thomas Nipperdey. « Deutsche Geschichte 1800-1866. Bürgerwelt und starker Staat » , 3rd edition, Munich (1983) , page 339. James J. Sheehan. German History (1770-1866) , Oxford history of modern Europe, Oxford / New York, (1989) , page 489.

(26) See accounts in : the « Linzer Zeitung » (October and November 1850) . Also, see : Franz Kirchmayr. « Oberösterreich » , page 8.

(27) From Reinhold Körner's speech upon being elected mayor. Reprinted in the « Linzer Zeitung » (17 November 1850) .

(28) There is some doubt among historians over whether Reinhold Körner resigned in protest or was forcefully asked to resign. More than probably, it was a mix of both. Georg Grüll. « Das Linzer Bürgermeisterbuch » , Linz (1959) , page 108. Franz Kirchmayr. « Oberösterreich » , page 167.

(29) See the various Chapters, in : « Urbanitsch and Steckel, Kleinstadtbürgertum in der Habsburgermonarchie : 1862-1914 » .

(30) On the Ordinances of 18 and 23 April 1850, see : Erika Weinzierl-Fischer. « Die österreichischen Konkordate von 1855 und 1933 » , in : « Schriftenreihe des Arbeitskreises für österreichische Geschichte » , Vienna (1960) , page 59.

(31) On this point, see : Peter Wozniak. « Leo Thun » .

(32) Although this point may sound minor, it represented a major and hard-won concession on the part of the Church. The complete Concordat is reprinted in : Erika Weinzierl-Fischer. « Konkordate » , pages 250-258.

(33) A good overview of the clerical / anti-clerical culture wars in 19th Century Europe is provided by : Culture Wars : Secular-Catholic Conflict in 19th Century Europe, edited by Christopher Clark and Wolfram Kaiser, Cambridge (2003) .

(34) Some scholars argue that Josephinism was the Austrian version of reform Catholicism while others emphasize its uniquely Austrian aspects, focusing on the role it played in the Habsburg State-building process. For an example of the former, see : Eduard Winter. « Der Josefismus und seine Geschichte. Beiträge zur Geistesgeschichte Österreichs (1740-1848) » , in : « Prager Studien und Dokumente zur Geistes- und Geisinnungsgeschichte Ostmitteleuropas » , Band I, Brno (1943) . For the latter, see : Ferdinand Maass. « Der Josephinismus » , Wien (1951) . William D. Bowman. Priest and Parish in Vienna (1780 to 1880) , in : Studies in Central European Histories, Boston (1999) . Also, see : Derek Edward Dawson Beales. Joseph II, volume I, Cambridge (1987) . Timothy Charles William Blanning. Joseph II, Profiles in power, London (1994) . Charles W. Ingrao. The Habsburg Monarchy (1618-1815) , New approaches to European history, Cambridge / New York (1994) , Chapter 6. Charles H. O'Brien. Ideas of Religious Toleration at the Time of Joseph II. A Study of the Enlightenment among Catholics in Austria, in : Transactions of the American Philosophical Society 59, No. 7 (1969) .

(35) Adam Bunnell. Before Infallibility : Liberal Catholicism in Biedermeier Vienna, Rutherford, New Jersey (1990) .

(36) See, especially : Gottfried Mayer. « Österreich als katholische Grossmacht : ein Traum zwischen Revolution und

liberaler Ära » , in : « Studien zur Geschichte der Österreichisch-Ungarischen Monarchie » , Band 24, Vienna (1989) .

**(37)** Ultramontanism denotes a strain within Catholicism that emphasizes a strict sense of hierarchy and the primacy of the Pope within the Catholic Church, as a whole. As Nicholas Atkins and Frank Tallett have noted, the term « came to embody an ideology that took in liturgy, devotion, clerical discipline, theology and extended to the realm of politics, social action and culture » . Nicholas Atkin and Frank Tallett. *Priests, Prelates and People. A History of European Catholicism since 1750*, Oxford (2004) , page 130. In relation to Liberalism, Ultramontanism denotes the idea of a Roman Catholic Church existing apart from (or, on occasion, even above) the (Liberal) State. See the introduction in : Max Voegler. *Religion, Liberalism and the Social Question in the Habsburg Hinterland : The Catholic Church in Upper-Austria (1850-1914)* , Ph.D. Dissertation, Columbia University (2006) .

**(38)** While it often makes little sense to speak of a « Germany » before 1866-1871 (that is to exclude the German-speaking regions of the Habsburg Monarchy from the historical narrative before that date) , when it comes to Catholic theology and inner-Catholic politics, there was a marked difference between the German-speaking provinces within and without the Monarchy, long before 1871. As the well-known Munich theologian Ignaz von Döllinger commented while speaking in Linz, in 1850 :

« Wir draußen in Deutschland wussten äußerst Wenig von dem, was in dem katholischen Österreich auf dem theologischen Gebiete vorgehe und was uns Österreich selbst auf diesem Gebiete erschien, was für uns andere, ich möchte sagen, so ganz fremdartig, so ganz, wie es schien, auf einem anderen Boden gewachsen, aus einem anderen Geiste hervorgebracht, daß wir es als etwas für uns Unverständliches ganz beiseite legten. »

Johann Friedrich. « Ignaz von Döllinger. Sein Leben auf Grund schriftlichen Nachlasses » , 3 volumes, Munich (1901) , page 82. On this point, also see : James J. Sheehan. *What is German History ? Reflections on the Role of the Nation in German History and Historiography*, in : *Journal of Modern History* 53, No. 2 (1981) . William D. Godsey. *Nobles and Nation in Central Europe : Free Imperial Knights in the Age of Revolution (1750-1850)* , Cambridge (2004) .

**(39)** Some historians have argued that the Concordat can be interpreted as a « re-articulation of Josephinist principles regarding the Church-State relationship » . In the scope of its ambitions and its willingness to dispense with existing regulations, it certainly matched the scale of many Josephinist reforms ; but, whereas Josephinism had sought to fuse the 2 bureaucracies together, the Concordat aimed at separating them while giving the Catholic Church jurisdiction over central State functions such as primary education and marriage laws. Josephinist principles, in contrast, were always 1st and foremost about State jurisdiction. John W. Boyer. *Political Radicalism in late- Imperial Vienna : Origins of the Christian Social Movement (1848-1897)* , Chicago (1981) , pages 20-21. The above quote is from : Pieter M. Judson. *Exclusive Revolutionaries : Liberal Politics, Social Experience, and National Identity in the Austrian Empire (1848-1914)* , in : *Social History, Popular Culture, and Politics in Germany*, Ann Arbor (1996) , page 71.

**(40)** Erika Weinzierl-Fischer. « Konkordate » , pages 73-74, 100. Although Liberals were rightly distraught at many aspects of the Concordat, it also created the basis of a separation of Church and State that would make the later transition to religious equality and Liberal constitutionalism much easier. On this point, see the discussion, in : John W.

Boyer. Political Radicalism, pages 19-21. Gene Burns. The Politics of Ideology : The Papal Struggle with Liberalism, in the American Journal of Sociology 95, No. 5 (1990) , pages 1130-1132.

(41) I will use « general hospital » to denote the German « Allgemeines Krankenhaus » and « religious hospital » for « Ordensspital » . There are no ready equivalents in English for the words « Hospital » and « Krankenhaus » . Hospice, the nearest equivalent to Hospital, fails to convey the openness of the term - which refers to any institution that took people in and remains in use in Austria and Switzerland (« Spital ») , as a synonym for « Krankenhaus » . The very term « Krankenhaus » , thus, denotes an attempt of the late- 18th Century medical community to differentiate « their » institution from « Spitale » . Robert Jütte. « Vom Hospital zum Krankenhaus : 16. bis 19. Jahrhundert » , in : « Einem jedem Kranken in einem Hospitale sein eigenes Bett » in : « Zur Sozialgeschichte des Allgemeinen Krankenhauses in Deutschland im 19. Jahrhundert » , edited by Alfons Labisch and Reinhard Spree, Frankfurt am Main / New York (1996) , page 32.

(42) On the transition to the modern clinical hospital in the early 19th Century, see : Michel Foucault. The Birth of the Clinic : An Archeology of Medical Perception, New York (1994) . Michel Foucault. Space, Knowledge, and Power, in : The Foucault Reader, edited by Paul Rabinow, New York (1984) . Erna Lesky. « Das Wiener Allgemeine Krankenhaus. Sein Gründung und Wirkung auf deutsche Spitäler » , in : « Clio Medica 2 » , No. 1 (1967) . Axel Hinrich Murken. « Vom Armenhospital zum Grossklinikum : die Geschichte des Krankenhauses vom 18. Jahrhundert bis zur Gegenwart » , Cologne (1988) . « Einem jedem Kranken in einem Hospitale sein eigenes Bett » , in : « Zur Sozialgeschichte des Allgemeinen Krankenhauses in Deutschland im 19. Jahrhundert » , edited by Alfons Labisch and Reinhard Spree, Frankfurt am Main / New York (1996) . Hans Sturmberger. « Vom “ Hospital ” zum “ Krankenhaus ” Zur geschichte des Krankenhauswesens in Oberösterreich bis zum I. Weltkrieg » , in : « Mitteilungen des Oberösterreichischen Landesarchivs » , Nr 11 (1974) .

(43) On « push » and « pull » , see : Reinhard Spree. « Krankenhausentwicklungen und Sozialpolitik in Deutschland während des 19. Jahrhunderts » , in : « Historische Zeitschrift » , Nr. 260 (1995) , pages 102-103. Alfons Labisch. « Stadt und Krankenhaus. Das Allgemeine Krankenhaus in der kommunalen Sozial- und Gesundheitspolitik des 19. Jahrhunderts » , in : « Einem jedem Kranken in einem Hospitale sein eigenes Bett » , in : « Zur Sozialgeschichte des Allgemeinen Krankenhauses in Deutschland im 19. Jahrhundert » , edited by Alfons Labisch and Reinhard Spree, Frankfurt am Main / New York (1996) , page 255.

(44) On hospitals in Linz before the 19th Century, see : Anton Knörlein. « Kurzgefasste Geschichte der Heilanstalten und des Medicinalwesens in Linz » , Linz (1855) . Sturmberger. « Vom “ Hospital ” zum “ Krankenhaus ” » , pages 227-241.

(45) The 1770 « Sanitäts-Normativ » created a medical council of government officials and doctors in each province, which met every 8 days to consult on matters of public health. But while this did much to centralize the medical profession, it did little to increase State oversight of Church-controlled hospitals, over which the council had no direct control. See : Anton Knörlein. « Geschichte der Heilanstalten » , page 15.

(46) The Catholic Church played an important role in health care throughout the 18th and early- 19th Century, a welcome partner of the State in endeavors such as the vaccination campaign in the late- 18th Century. Michaël Pammer. « Vom Beichtzettel zum Impfzeugnis : Beamte, Ärzte, Priester und die Einführung der Vaccination » , in : « Österreich in Geschichte und Literatur 39 » , No. 1 (1995) .

(47) Anton Knörlein. « Geschichte der Heilanstalten » , page 11.

(48) The building of the Maximilian Towers and the Linz-Budweis (České Budějovice) railroad in the early 1830's, as well as the start of regular traffic on the Danube, later that decade, by the « Donau-Dampfschiffahrtsgesellschaft » brought a steady stream of workers, merchants and tourists to the region.

(49) « 4 Cholera-Spitäler wurden errichtet, die Stadt in Sanitäts-Bezirke getheilt, und Aerzte und Wundärzte zu deren Überwachung aufgestellt » . Anton Knörlein. « Geschichte der Heilanstalten » , page 31. On Asiatic cholera in Europe, see : Richard J. Evans. Epidemics and Revolution : Cholera in 19th Century Europe, in : Past and Present, No. 120 (1988) . In the Monarchy, doctors from all provinces were invited by the government in Vienna to travel to Galicia, in 1831, in order to study the effects and dangers of Cholera up close. Zdenek Hornof. « Josef Skoda als Choleraarzt in Böhmen » , in : « Clio Medica 2 » , No. 1 (1967) . In Upper-Austria, as in most other towns in Central Europe, the results of the expedition were followed quite closely. See, for example, « Berichte des Herrn Doktor Leo aus Warschau über die heilung der Cholera » , Steyr (1831) . As Peter Baldwin has noted, the 1830's epidemic produced « a veritable biblio-cholera » that, in itself, seemed acutely contagious. Peter Baldwin. Contagion and the State in Europe (1830-1930) , Cambridge (1999) , pages 38-39.

(50) Weis von Starkenfels' title was « General-Inspektor für Gefängniswesen » , which also included hospitals. Starkenfels to Alexander von Bach (6 January 1856) . « Oberösterreichisches Landesarchiv » StPr VII D, Schachtel 371. A rather different estimate is available in : Franz Kirchmayr. « Oberösterreich » , pages 474-478. He comes to a total of 600 beds, although he includes institutions that catered to « specialized » groups : the « Landes- Irrenanstalt » , for the insane ; the « Gebär- und Findelanstalt » , for the unwed mothers ; the « städtisches Krankenhaus » , for women with venereal disease ; and the « städtische Versorgungsanstalt » , a poor house.

(51) Figures are for 1857. « Suburbs » includes : Urfahr, Kleinmünchen, Ebelsbergen, Traun, and Sankt Peter. See : « Österreichisches Statistisches Zentralamt, Geschichte und Ergebnisse der zentralen amtlichen Statistik in Österreich (1829-1979) » , in : « Beiträge zur Österreichischen Statistik » , Nr. 550A, Vienna (1979) , page 13. Michaël John and Gerhard A. Stadler. « Zur Bevölkerungsentwicklung und Stadtwachstum in Linz (1840-1880) » , in : « Historisches Jahrbuch der Stadt Linz » (1987) , page 121.

(52) In the plans, reports and correspondence of local officials and doctors involved in the planning process, Munich, more often than Vienna or even smaller towns in the Monarchy, such as Brno, was the model for their planning efforts throughout the 1840's and 1850's. Alexander Brenner and J. Kempf. « Das Allgemeine Krankenhaus der Stadt Linz : 1865-1904 » , Linz (1904) . On the general hospital in Munich, see, Reinhard Spree. « Sozialer Wandel im Krankenhaus während des 19. Jahrhunderts. Das Beispiel des Münchner Allgemeinen Krankenhauses » , in : « Medizinhistorisches

Journal 33 » , No. 3/4 (1998) , page 251.

(53) In their plea to the « Statthaltereii » , Anton Knörlein and Joseph Onderka called it a « Civilkrankenhaus » , in order to further distinguish it from the religious « Ordensspitäler » . (Josef Onderka was the head of the medical community, the « Regierungs- und Landes-Medicinalrath » , in Upper-Austria.) Knörlein and Onderka to SHL, Nr. 29 (October 1855) . « Oberösterreichisches Landesarchiv » StPr VII D, Schachtel 371.

(54) E.B. « Geschichtliche Darstellung der Entstehung des Allgemeinen Krankenhauses in Linz. Aus Anlaß der Grundsteinlegung am 15. September 1863 » , Linz (1863) , page 6. The following account is based on : Alexander Brenner and J. Kempf. « Krankenhaus » . E.B. « Allgemeinen Krankenhauses, Sturmberger » , in : « Vom “ Hospital ” zum “ Krankenhaus ” » . Anton Knörlein. « Geschichte der Heilanstalten » . Franz Kirchmayr. « Oberösterreich » , pages 474-482.

(55) A complete list of contributions can be found in : Alexander Brenner and J. Kempf. « Krankenhaus » , pages 16-19.

(56) « Die Protokolle des Österreichischen Ministerrates. III. Abteilung. Das Ministerium Buol-Schauenstein » , volume 3 : « 11. Oktober 1853 - 19. Dezember 1854 » , edited by Waltraud Heindl, Vienna (1984) , pages 171-172.

(57) Weis von Starkenfels to Alexander von Bach (16 January 1856) ; Christoph Buel to Eduard von Bach (8 April 1856) ; and, Alfred Baumgarten to SHL (27 May 1856) . All letters at : « Oberösterreichisches Landesarchiv » StPr VII D, Schachtel 371.

(58) Maria Lăcilia to SHL (22 April 1856) ; and, BC to SHL (10 May 1856) - both at : « Oberösterreichisches Landesarchiv » StPr VII D, Schachtel 371.

(59) Julius Dotter to SHL (9 June 1856) , « Oberösterreichisches Landesarchiv » StPr VII D, Schachtel 371.

(60) The « Linzer Diözesanblatt » , Nr. 2 (1856) , pages 179, 295.

(61) « Jedem Kranken ohne Unterschied der Nationalität, des Bekenntnisses und Geschlechtes, sowie jeder Krankheitsform zu jeder Zeit zugänglich sein. » E.B. « Allgemeinen Krankenhauses » , page 5.

(62) Vinzenz Fink to SHL (2 November 1856) , « Oberösterreichisches Landesarchiv » StPr VII D, Schachtel 371.

(63) The « Landes-Medizinalkommission » was established in 1850 as a more « professional » successor to the 1770 « Sanitäts-Normativ » . Franz Kirchmayr. « Oberösterreich » , page 484.

(64) Anton Knörlein and Joseph Onderka to SHL (29 October 1855) , « Oberösterreichisches Landesarchiv » StPr VII D, Schachtel 371.

(65) Cholera statistics from Anton Knörlein and Joseph Onderka to SHL (29 October 1855) , « Oberösterreichisches Landesarchiv » StPr VII D, Schachtel 371. See, as well, the various articles in the « Linzer Zeitung » , from 25 June until late- September 1855.

(66) Vinzenz Fink to SHL (14 August 1855) , « Oberösterreichisches Landesarchiv » StPr VII D, Schachtel 371.

(67) Bratislava (« Preßburg ») was the only other town to receive lottery funds to build a general hospital in the 1850's, at least of the cases documented in the minutes of the Conference of Ministers in the 1850's. « Protokolle Buol-Schauenstein » , volume 3, edited by Waltraud Heindl, page 171. The conflict over the building of the hospital was by no means over, however, as the municipality and the province soon became embroiled in a prolonged struggle over who would control the new hospital. See : Max Voegler. Religion, Liberalism and the Social Question, page 123 ff.

...

Anton Bruckner possédait un large cercle d'amis et de mentors sur son propre terrain en Haute-Autriche. De nombreuses œuvres de Bruckner, motivée par leur appui, furent écrites au cours de cette période. Citons la famille du prélat Michaël Arneth, le Maître d'école Michaël Bogner, le « Kapellmeister » et organiste Ignaz P. Traumhiler (1815-1884) et le prieur Friedrich Mayer, qui a organisé le retour de Bruckner à Saint-Florian en 1845, et qui succédera à Michaël Arneth en 1854.

**1850** : Le poste d'organiste titulaire à Saint-Florian est déclaré vacant par le départ d'Anton Kattinger qui décida de se rendre à Kremsmünster pour devenir un fonctionnaire du revenu, après la Révolution de 1848.

Anton Bruckner qui, jusqu'ici, possédait le statut de suppléant, est choisi comme successeur attitré. (Cette nomination pourrait n'être intervenue qu'en 1854.) Sa situation était maintenant devenu respectable : une rémunération annuelle de 80 Florins (« Gulden ») , en plus de 36 Florins comme professeur ; 36 Florins pour donner des leçons privées aux petits-chanteurs de Saint-Florian ; aucun frais de logement ; et la réalisation de l'un de ses souhaits les plus chers : jouer sur le plus bel orgue au monde. Déterminé à devenir un virtuose du clavier, Bruckner avait l'habitude de pratiquer quotidiennement 10 heures au piano et 3 heures à l'orgue.

Le musicologue Crawford Howie cite le biographe et ami de Bruckner, August Göllerich :

« Il est impossible d'apprécier la notoriété qu'atteindra Bruckner en tant que Symphoniste sans tenir compte de son développement et de sa maturation au buffet du grand-orgue de Saint-Florian. Son enthousiasme juvénile de même que son imagination fertile et débordante seront grandement influencés par les chefs-d'œuvre artistiques du catholicisme : son architecture colossale, ses magnifiques peintures, ses somptueux vêtements, ses nuages enivrants d'encens, ce chant majestueux, cette palette de sonorités du grand-orgue. »

...

**25 février 1850** : The « Konzertstück » , Opus 86, for 4 horns and orchestra by Robert Schumann (aged 39) is performed for the 1st time, on a program with the Overture to « Genoveva » at an orchestra pension fund concert in Leipzig.

**28 février 1850** : Anton Bruckner is appointed provisional organist at Saint-Florian. His salary raises and he become entitled to free board and lodging. Later, he will frequently be invited as a guest. He is training at the lower secondary school of Saint-Florian until October 1851.

Robert Schumann, aged 40, moves to Düsseldorf and composes his 3rd Symphony (the « Rhenish ») , his last.

**Mars 1850** : The Schumanns visit Hamburg to perform, and Johannes Brahms, aged 17, sends Schumann a package containing several compositions. When the package is returned un-opened, Brahms understandably holds resentment for Schumann.

In Weimar, the 39 year old Franz Liszt premieres the 1st example of a new type of work he invented, the Symphonic poem, with forms based on literary or visual-art subjects : « Ce qu'on entend sur la montagne » (the « Bergsymphonie ») , which he has just subjected to its 1st revision.

**18 juin 1850** : The composer Richard Heuberger is born in Graz, Styria (a province of Austria) .

**Matin du 10 juillet 1850** : Un officier de police s'approche du cottage de Johann Baptist Weiß, oncle et parrain de Bruckner. Terrifié il s'enfuit en direction du cimetière du village où il se tire une balle dans la tête. On avait forcé l'homme, sous pression, à rembourser une dette énorme dont il n'était pas responsable, qui consiste en un montant d'argent détourné appartenant à l'église paroissiale de Hörsching.

Bruckner will try several times, in vain, to persuade the church authorities to entrust to him the skull of his revered relative.

...

**28 août 1850** : Also in Weimar, under the direction of Franz Liszt, is the premiere of Richard Wagner's Opera « Lohengrin » , the last of his compositions which he refers to as an « traditional » Opera.

The 20 year old Hans von Bülow is present at the « Lohengrin » premiere, and this experience finally makes him determined to abandon the law career into which his parents have pushed him, and to be a conductor. He goes to Zürich to seek Richard Wagner's help, and Wagner recognizes his talent and obtains some small conducting jobs for him in Zürich and, then, Saint-Gall.

Other Franz Liszt projects in 1850 :

He completes the composition of his Symphonic poem numbered 8th : « Héroïde funèbre » , which will be orchestrated by Raff and revised in 1854 ; he composes sketches for an Overture and choral settings of Johann Gottfried Herder's « Der entfesselte Prometheus » , which are assembled and orchestrated by Joachim Raff, and premiered on **August 24**. 5 years later, Franz Liszt will expand the Overture into a Symphonic poem (his 5th) . He begins the 1st revision of his 2nd Symphonic poem « Tasso : lamento e trionfo » .

The 19 year old violin virtuoso Joseph Joachim accepts a job as concert Master in Franz Liszt's Orchestra.

...

It was time for more and secular hospital beds in Linz. The « push » for a new general hospital began in the 1840's and became a focal point of Liberal demands, in 1848, and the election of Reinhold Körner to the mayor's office, in 1850, gave them a powerful new platform from which to press their case.

Already on the eve of Körner's election, on **15 September 1850**, the Liberal choral group Liedertafel « Frohsinn » held a benefit concert in his honour, raising 458 Florins for a new hospital. 3 days later, the newly elected Linz « Gemeinderat » placed the building of a new hospital on its agenda, as well. Indeed, in 1850, all sides (the government, prominent Liberals and even the Catholic Church) agreed that there was an ardent need for additional hospital beds. The disagreement came over where to put them. The Church and, for some time, the Ministry of the Interior, argued that an expansion of the existing religious hospitals would be the most cost-effective solution ; Liberals and the medical community in Linz wanted to build a new « secular » general hospital.

**11 décembre 1850** : Le monastère de Kremsmünster sera l'hôte d'une exécution du « Requiem » en ré mineur **WAB 39** de Anton Bruckner. On peut retrouver aujourd'hui des documents autographes et de la correspondance de Bruckner dans les archives musicales de la Régenterie de Kremsmünster.

## **WAB 120**

**Vers 1850** : **WAB 120** - 4 Lancier-Quadrille, 4 quadrilles des lanciers en do majeur pour piano. Dédiés à sa charmante élève Aloisia (Louise) Bogner pour qui il s'enflammera. Composés à Saint-Florian à partir de chants opératiques populaires. La 1re composition pour piano connue de Bruckner.

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XII/2, n° 1, édition Walburga Litschauer (1988) , pages 5-14 ; mise à jour (2000) .

...

**WAB 120** (circa 1850) : 4 Lancier-Quadrille in C major for piano compiled from popular Operatic melodies.

Ist Publication : « Musikwissenschaftlicher Verlag der Internationalen Bruckner-Gesellschaft, Wien » (1988) .

Dedication : Aloisia (Louise) Bogner.

Average Duration : 10 minutes.

Contains quotations from popular Operettas of the day. Ist (?) published in « Werke für Klavier zu zwei Händen » (1988-2001) .

Anton Bruckner's « Lancier-Quadrille » dates from his period as a teacher at Saint-Florian, roughly 1850. During this time, he was a resident at the house of head Master, Michaël Bogner ; while under the same roof, the young teacher-musician became infatuated with his supervisor's daughter, Aloisia (Louise) . This eventually unrequited love (unfortunately, a situation which was to recur until the end of Bruckner's life) gave vent in the form a several songs and piano pieces, among them the « Lancier-Quadrille » .

This little set of 4 pieces was one of Bruckner's very rare encounters with Opera other than Richard Wagner. It was the music of the older composer's stage works which attracted Bruckner, the drama being of minimal importance to him. This collective work, however, is in the nature of the « pot-pourri » and fantasies on Opera themes which were very stylish, at the time. In this, whose proper title is « Lancier-Quadrille aus beliebten Opernmelodien zusammengestellt » , Bruckner draws on themes from Albert Lortzing's « Der Wildschütz » and the lesser-known « Zar und Zimmermann » . The 1st 2 dances derive from the former, the last in the set from the latter. All 3 draw on melodic material from the works and are set against rather simple, guitar-like accompaniments, « à la Bellini » . The 3rd dance, all Bruckner's, alternates 2/4 and 4/4 time and is quite tuneful, reminiscent of Rossini's later piano music. Had the musical world at large been aware of this and works like « Erinnerung » (i.e. , easily performable works for public consumption in pre-recording days) , perhaps, Bruckner's passage onto the world musical stage would have been sooner and less difficult.

...

It is by no means surprising that the piano music of Anton Bruckner is generally unknown to a broader public, as the name of Bruckner is synonymous with masterly compositions in the fields of Symphonic music and church music. Yet, a knowledge of Bruckner's piano compositions offers, apart from the purely musical and acoustical approach, numerous opportunities for coming to grips in the most varied of terms with the art of a composer who so polarizes the musical world. Reference to musical models and different compositional techniques, the appearance of emotional states and mental conditions, as well as the recognition of the circumstances in which these compositions arose, can help to fill-out our image of Bruckner's personality and to clarify his musical evolution.

When we examine Bruckner's original compositions for the piano, which were produced between the years 1850 and 1868, our interest is initially aroused by the miniature forms (Romantic piano pieces, especially « lyric piano pieces » ,

character pieces and « Songs without words ») though we should also bear in mind where the pieces were composed, i.e. , the monastery of Saint-Florian and the cathedral city of Linz.

In September 1845, Bruckner signed a contract of employment with the Seminary and Market School of Saint-Florian, thereby returning to the school that he had attended as a boy chorister. He taught at the school for a decade, 1st as an assistant teacher and, later, as an Upper-School teacher. From 1850, he also served provisionally as the monastery's organist. Although, in addition to his duties at school, Bruckner also taught the boy choristers singing and violin, he still found time to give private lessons to his piano pupils. Bruckner gave piano lessons on a valuable « Bösendorfer » grand piano which he had inherited (with an harmonium, a small table and few chairs) from his friend and patron, the monastery clerk Franz Sailer (Bruckner's brother Ignaz's godfather) after the latter's death. (It seems that Sailer bought it during an exhibition held in a country house in Linz, in 1848.) Among his pupils were the 3 children of the notary Marböck, the daughter of the diocesan magistrate Ruckensteiner and a 16 year old girl, Aloisia (Louise) Bogner, who was the daughter of his former teacher, Michaël Bogner. The young assistant Master undoubtedly felt a deep affection for this pupil, for she is the dedicatee of the « Lancier-Quadrille », Bruckner's earliest surviving piano piece, which was almost certainly used in his teaching, as the fingerings noted in the manuscript suggest. This 4 movement « contradanza » brings to light the composer's affinity with worldly entertainment but also the « quasi spontaneous appearance as a dance musician, which in his youth he actually had been ». The compositional technique he used might be described as a montage : Bruckner provides a succession of Operatic melodies from works by Albert Lortzing (« Der Wildschütz, Zar und Zimmermann ») and Gaetano Donizetti (« La fille du régiment ») that were staged in Linz about 1840, adding an introduction, a melodically varied central section and a concluding Coda.

### Aloisia Bogner

La maison de Michaël Bogner, son ancien Maître de chant et Supérieur immédiat, responsable du chœur des petits-chanteurs de Saint-Florian. (que Bruckner avait quitté 5 ans auparavant) , était redevenu, pour l'occasion, un lieu d'accueil. Bruckner connaissait cette famille depuis longtemps. Sans aucun doute, le nouvel assistant fut épris de sa jeune et charmante élève de piano, Aloisia (Louise) Bogner, l'adolescente aînée âgée de 16 ans. Elle deviendra la Ire idylle du jeune Bruckner, cet éternel Romanique déçu. Il lui offrira ses plus belles « chansons d'amour » (même une « Styrienne ») qu'il glissera furtivement sous sa fenêtre. Un jour, il lui avouera ses sentiments les plus profonds mais de manière peu orthodoxe et même, fort maladroite : « Wann Sie meine Frau werden möchten, tät i lhna einsperren ! Da mag i Eahna nimmer ! » .

« Lorsque vous accepterez de devenir mon épouse, je mettrai lhna en prison puisqu'elle me refuse toujours ! »

Bruckner voulait plutôt dire : « Wie einen Augapfel hüten ! » (« Méfiez-vous de la pomme d'amour ! ») .

Aloisia lui répliquera aussitôt qu'elle n'a aucune envie de faire partie d'une sorte de « harem » ! Elle se mariera l'année suivante. Durant une Messe célébrée à Saint-Florian de nombreuses années plus tard, l'organiste Bruckner renouera avec Aloisia. Il ira amicalement à sa rencontre en lui disant avec le sourire : « Vous êtes le sable qui avez éteint ma Ire flamme. » .

Bruckner exprimera sa profonde déception dans la cantate « Entsagen » (renoncement) **WAB 14**.

Il est probable que Bruckner se servit du Quadrille des lanciers lors de ses cours de piano, les indications de doigté le laissent supposer. Cette contre-danse en 4 mouvements nous présente un Bruckner intéressé lors de ses débuts à la musique profane en même temps qu'elle nous révèle un Bruckner qui n'hésite pas lorsqu'il s'agit de musique de danse. La technique de composition est celle du montage : Bruckner aligne plusieurs mélodies d'Opéras des œuvres représentées en 1840 de Albert Lortzing (« Der Wildschütz », « Zar und Zimmermann ») et de Gaetano Donizetti (« La Fille du régiment ») et ajoute une introduction, une partie intermédiaire de forme variation et une partie Finale ou Coda.

À partir du Second Empire, on vit apparaître de nouveaux quadrilles qui alternaient, au cours des bals, avec le quadrille français. Le seul qui s'imposa longuement est le quadrille des lanciers, apparu vers 1856 ; il est formé de 5 figures (tiroirs, lignes, saluts, visites, lanciers) et fut dansé régulièrement jusqu'à la Seconde Guerre mondiale.

Sans aucun doute, le jeune assistant fut épris de sa jeune élève vu que la Quadrille des lanciers lui est dédiée. Il est probable qu'il s'en servit lors de ses cours de piano, les indications de doigté le laissent supposer. Cette contredanse en 4 mouvements nous présente un Bruckner intéressé lors de ses débuts à la musique profane en même temps qu'elle nous révèle un Bruckner qui n'hésite pas lorsqu'il s'agit de musique de danse.

### Le quadrille

Héritier de l'ancienne contredanse française du 18<sup>e</sup> siècle, le quadrille est une danse de bal et de salon en vogue dès le début du 19<sup>e</sup> siècle et jusqu'à la Première Guerre mondiale.

Le mot quadrille a des acceptions très diverses. Dans le domaine de la danse de bal, il correspond à 2 notions différentes :

Sous l'Empire et la Restauration, essentiellement, mais encore sous le Second Empire, il peut désigner une chorégraphie apprise par un nombre défini de participants et exécutée au cours d'un bal, à titre d'intermède (par exemple, le quadrille des Incas, dansé au cours du bal du 11 février 1812 aux Tuileries, ou le quadrille de Marie Stuart dansé lors d'un bal chez la duchesse de Berry, aux Tuileries, le 2 mars 1829, ou encore le quadrille des abeilles, dansé, toujours aux Tuileries, en mars 1863) .

Ce type de divertissement valait avant tout par la richesse et l'originalité des costumes. Selon la reine Hortense, « un quadrille de société devait reposer uniquement sur l'éclat et sur l'élégance des costumes, l'harmonie des couleurs, le bon goût des danses et la perfection de l'ensemble. » (Mémoires, Paris, 1927, tome II, page 138.)

Plus largement, le mot désigne la danse de bal par excellence en France durant tout le 19<sup>e</sup> siècle, formée d'une suite de 5 figures :

Le pantalon.

L'été.

La poule.

La pastourelle (ou la trénis) .

La finale (ou la saint-simonienne) .

Pour le Grand Larousse du 19<sup>e</sup> siècle (1866-1877) , le mot « n'a fait que remplacer le terme de contredanse, dont on ne se sert plus depuis environ 40 ans, mais l'un et l'autre signifient exactement la même chose » . Jusque vers 1840, on parlait de « quadrille de contredanses » ; en 1847, Cellarius, dans sa Danse des salons utilise le terme de « quadrille français » qui semble s'être, à cette date, définitivement imposé.

Le quadrille est directement issu de la contredanse française telle qu'elle était dansée au 18<sup>e</sup> siècle. Dans son Répertoire des bals (1762) , La Cuisse notait qu'une contredanse était dansée 9 fois, formant une sorte de refrain alternant avec 9 entrées différentes (grand rond, moulinet des dames, moulinet des cavaliers, allemande) . Vers la fin du siècle, on se lassa de répéter 9 fois la même contredanse, et apparurent les pots-pourris qui, tout en gardant les 9 entrées proposaient, à la place du refrain, 9 contredanses différentes du répertoire connu. Le quadrille de contredanse qui se mit en forme sous le Consulat et le Premier Empire, reprit la même structure, mais bientôt les entrées furent abandonnées, laissant place à 8 mesures d'introduction, durant lesquelles on ne dansait pas, précédant chacune des figures.

À l'origine, ni le nombre de contredanses ni leur choix n'étaient définis ; bientôt, leur nombre se fixa à 5 tandis que les 3 1<sup>res</sup> figures devenaient quasi canoniques avec, dans l'ordre, le pantalon, l'été et la poule ; la 4<sup>e</sup> figure fut plus longue à s'imposer et longtemps la pastourelle et la trénis se firent concurrence. Entre 1840 et 1850, la pastourelle triompha définitivement. La 5<sup>e</sup> figure, ou Finale n'était, au début, qu'une reprise de la figure de l'été, encadrée de chassés-croisés. Après l'introduction du galop en France, vers 1825, on la remplaça très souvent par la figure du galop, ou saint-simonienne, qui utilise le pas de galop.

Le quadrille français pouvait être dansé par 4 couples formant un carré, ou par 2 couples se faisant face, formant quadrette ; les couples se répartissaient alors, suivant les dimensions de la salle, en une ou plusieurs doubles lignes.

Dansé pendant plus d'un siècle, le quadrille français évolua très sensiblement au cours de son histoire. Né au moment où les « beaux danseurs » faisaient la loi, il avait d'abord prescrit des pas savants permettant de briller lors des cavaliers seuls, des balancés ou des traversés ponctuant les différentes figures. Vers 1840, le quadrille n'était plus dansé, mais marché, comme le constate avec désabusement Cellarius : « Les cavaliers se bornent, pour la plupart, à marcher le plus souvent avec nonchalance et sans presque se préoccuper de la mesure » (La Danse des salons, 1847.)

Voici la description sommaire du quadrille français selon Brunet (1839) :

Pantalon : Chaîne anglaise ; Balancé ; Tour de main ; Chaîne des dames ; Demi-promenade ; Demi-chaîne anglaise.

Été : En avant-deux ; En arrière ; Chassé à droite ; Chassé à gauche ; Traversé ; Chassé à droite ; Chassé à gauche ; Retraversé ; Demi-Balancé ; Tour de main.

Poule : Traversé ; Retraversé ; Balancé ; Demi-promenade ; En avant-deux ; Dos-à-dos ; En avant-quatre ; Demi-chaîne anglaise.

Pastourelle : Cavalier en avant avec sa dame ; Deuxième fois en avant ; En avant-trois ; Deuxième fois en avant-trois ; Cavalier seul ; Deuxième fois cavalier seul ; Demi-rond ; Demi-chaîne anglaise.

Trénis (« figure qui alterne avec la pastourelle ») : Cavalier avec sa dame en avant ; Deuxième fois en avant ; Traversé les trois ; Retraversé les trois ; Balancé ; Tour de main.

Galopade (« figure finale de la contredanse ») : Rond du galop ; Cavalier en avant et en arrière avec sa dame ; Deuxième fois en avant et changer de dame en traversant ; Chaîne des dames ; En avant et en arrière avec les dames de vis-à-vis ; Deuxième fois en avant et reprendre sa dame en retraversant.

Les musiques initialement composées pour les figures du quadrille avaient vite été remplacées par de nouvelles compositions adaptées aux figures pré-existantes. Bientôt, à côté de compositions originales, on prit l'habitude de puiser dans les Opéras ou les ballets à la mode des motifs qu'on adaptait au découpage pré-établi. Guillaume Tell, Les Huguenots ou Don Carlos, Le Postillon de Lonjumeau, La Belle Hélène ou La Fille de madame Angot, Coppélia, Faust ou Carmen fournirent ainsi des motifs au quadrille dont les musiques devaient constamment être renouvelées. Les compositeurs de quadrilles les plus notables sont :

Sous le 1er Empire : Louis-Julien Clarchies (1769-1814) .

Sous la Restauration : Hubert Collinet (1797-1867) et Henry Lemoine (1786-1854) .

Sous la monarchie de Juillet : Jean-Baptiste-Joseph Tolbecque (1797-1869) , Louis-Antoine Jullien (1818-1860) et Philippe Musard (1792-1859) , le « Napoléon du quadrille » .

Sous le Second Empire : Isaac Strauß (1806-1888) , le « Strauß de Paris » .

Sous la 3e République : Olivier Métra (1830-1889) .

À partir du Second Empire, on vit apparaître de nouveaux quadrilles qui alternaient, au cours des bals, avec le

quadrille français. Le seul qui s'imposa longuement est le quadrille des lanciers, apparu vers 1856 ; il est formé de 5 figures (tiroirs, lignes, saluts, visites, lanciers) et fut dansé régulièrement jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Il l'est encore sporadiquement et, notamment, en démonstration, chaque année au bal de l'X. Le quadrille du prince Impérial, le quadrille des variétés parisiennes, le quadrille des dames, le quadrille russe sont d'autres quadrilles apparus sous le Second Empire. Ils requièrent tous des musiques spéciales.

Durant les années 1870 furent créés plusieurs quadrilles qui pouvaient se danser sur la musique de n'importe quel quadrille français, comme le polo, le quadrille américain (1879) et même le triangle, quadrille pour 3 couples. Au cours d'un bal, les danseurs pouvaient donc danser, sur la même musique, l'un ou l'autre de ces quadrilles, et même mélanger les figures des uns et des autres. À la fin du siècle, le quadrille américain semble avoir souvent remplacé le vieux quadrille français, sinon dans les bals officiels, au moins dans les bals privés.

Par ailleurs, le quadrille français connut, dans les bals publics, une transformation radicale. Les figures se simplifièrent au point de n'offrir bientôt plus qu'une suite d'avant-deux et de traversés durant lesquels danseurs et danseuses pouvaient improviser des pas débridés. On désigna bientôt cet avatar du quadrille sous les noms de chahut ou cancan. Né dans les bals publics, tel que le bal Bullier du Quartier latin, le cancan se répandit dans tous les bals publics parisiens ; sous le Second Empire, il était devenu une attraction pour les visiteurs étrangers.

Le quadrille est encore dansé, d'une manière sporadique, dans certains bals, notamment à Vienne. La tradition viennoise a maintenu un quadrille à 6 figures (pantalon, été, poules, tréniis, pastourelle et Finale) ; il est le plus souvent dansé sur la musique de la « Chauve-souris » de Johann Strauß fils.

### « Der Mondabend » : découverte d'un nouveau lied de Bruckner

Même 120 ans après sa mort, de nouveaux manuscrits du compositeur autrichien Anton Bruckner refont surface. Des chercheurs de l'Institut Anton Bruckner de Linz (ABIL) ont trouvé dans les archives du Musée nationale de Haute-Autriche un lied du Maître de Saint-Florian, inconnu jusqu'à ce jour.

Aloisia (Louise) Bogner, la fille de l'enseignant du monastère de Saint-Florian, Michaël Bogner, fut le tout 1er amour du jeune assistant-enseignant qui vit dans la maison des Bogner depuis 1845. Un groupe de 4 lied avec accompagnement de piano fut écrit par Bruckner à l'âge de 15 ans. Malheureusement, les textes choisis par le jeune prétendant ne lui permirent pas d'atteindre son objectif au plan sentimental.

2 chants folkloriques et 1 chant de danse étaient déjà connus des musicologues. Cette 4e pièce, au titre romantique « Nuit de lune » (« Mondabend »), était la pièce manquante. Elle fut composée vers 1850. Pour Klaus Peter Mayr de l'Institut Anton Bruckner de Linz, « Mondabend » est un petit joyau.

Les lied dédiés à Louise Bogner ont été publiés en fac-similé dans le recueil « Oberösterreichisches Volksliedwerk ». Lors d'une rencontre musicologique qui aura lieu les 11 et 12 juin 2015, au château de Kremsegg, l'ABIL discutera de cette récente découverte et du travail de Bruckner en tant que professeur de piano.

...

« Der Mondabend » (The moonlit evening) (**WAB missing**) is a (13 bar long) lied in A major in 3/4, scored for solo-voice and piano. It was composed by Anton Bruckner.

Bruckner composed the lied, around 1850, during his stay in Saint-Florian for his piano pupil, the 16 year Aloisia Bogner (alias Aloysia, Louise or Luise Bogner) , the older daughter of Michaël Bogner by whom Bruckner had his living accommodation. Bruckner composed for her also the « Frühlingslied » and the piano works « Lancier-Quadrille » (**WAB 120**) , and « Steiermärker » (**WAB 122**) .

The manuscript of the lied is part of the work-book « Lieder für eine Singstimme mit Klavier-Begleitung für Fräulein Louise Bogner » , which also contains transcriptions of Ännchen von Tharau, « Lebe wohl, geliebtes Wesen (Aus dem Zauberschleier) » , and the Waltz « Juheisa juhei, ihr Tänzer herbei » .

The work-book, which was in the legacy of Aloisia Bogner, was acquired in 1957 by the « Landesmuseum » of Upper-Austria. A fac-simile of the work-book has been issued in the « Oberösterreichische Schriften zur Volksmusik » , in 2015.

The key (A major) , the meter (3/4) and the 1st 4 notes are the same as that of Franz Schubert's « Der Mondabend » , a lied which Aloisia Bogner liked very much.

Bruckner's song is based on the poem « Der Mondabend » by Johann Gottfried Kumpf :

Rein und freundlich lacht der Himmel nieder auf die dunkle Erde,  
Tausend goldne Augen blinken lieblich in die Brust der Menschen,  
Und des Mondes lichte Scheibe segelt heiter durch die Bläue.

Auf den goldnen Strahlen zittern süßer Wehmut Silbertropfen,  
Dringen sanft mit leisem Hauche in das stille Herz voll Liebe,  
Und befeuchten mir das Auge mit der Sehnsucht zartem Thau.

Funkelnd prangt der Stern des Abends in den lichtbesäten Räumen,  
Spielt mit seinen Demantblitzen durch der Lichte Duftgewebe,  
Und viel holde Engelsknaben streuen Lilien um die Sterne.

Schön und hehr ist wohl der Himmel in des Abends Wunderglanze,  
Aber meines Lebens Sterne wohnen in dem kleinsten Kreise :  
In das Auge meiner Sylli sind sie alle hingezaubert.

...

The heavens laugh down pure and friendly upon the dark earth,  
Thousand golden eyes shine lovingly into the breast of men,  
And the bright disk of the moon sails merrily through the blue.

Silvery drops of sweet wistfulness tremble upon the golden rays,  
Press gently with soft sighing full of love into the quiet heart,  
And moisten my eyes with tender dew of longing.

The evening star shines sparkling in the light-sown space,  
Plays with its diamond flashes through the fragrant web of light,  
And many gentle angel youths strew lilies about the stars.

The heavens are fair and noble in the wondrous glow of evening,  
But the stars of my life abide in the smallest circle :  
They have all been enchanted into the eyes of my Sylli.

The work was premiered by Robert Holzer, on 23 June 2015.

...

(Bislang unbekanntes Lied von Bruckner entdeckt)

Auch fast 120 Jahre nach seinem Tod tauchen noch neue Dokumente von Anton Bruckner auf. Die Forscher des Anton Bruckner Institutes entdeckten im Oberösterreichisches Landesmuseum ein unbekanntes Lied des Komponisten.

Luise Bogner, die Tochter eines Lehrers aus Sankt Florian, bei dem Anton Bruckner als Gehilfe seit 1845 wohnte, war seine erste große Liebe. Vier Lieder mit Klavierbegleitung widmete Bruckner der 15-jährigen, die aufgrund der Textwahl eindeutig auf ein Werben schließen lassen, das nicht von Erfolg gekrönt war.

« Mondabend »

Von zwei Volksliedbearbeitungen und einem Tanzlied wussten die Brucknerforscher bereits, das vierte Lied mit dem romantischen Titel « Mondabend » ist eine Neuentdeckung. Entstanden ist es ungefähr um 1850. Für Klaus Petermayr vom Anton Bruckner Institut Linz (ABIL) ist es ein wertvoller Fund, auch wenn es sich nur um ein kleines Lied handelt :

Bruckners Lieder für Luise Bogner sind nun in Faksimile im Oberösterreichisches Volksliedwerk erschienen. In einer wissenschaftlichen Tagung am 11. und 12. Juni auf Schloß Kremsegg thematisiert das ABIL diesen kleinen Musikschatz

und weitere Aspekte um Bruckner und sein Wirken als Klavierlehrer.

## BRUCKNER-TAGUNG 2015

Die Klaviermusik Anton Bruckners

Wissenschaftliche Tagung vom 11. bis 12. Juni 2015 im Schloß Kremsegg, Kremsmünster.

Entgegen anderen Komponisten seiner Zeit schuf Anton Bruckner nur wenige Werke für Klavier. Bei diesen handelt es sich zumeist um Widmungskompositionen oder um Stücke für den Unterricht. Dennoch lassen einige dieser bis zum Jahr 1868 entstandenen Schöpfungen bereits den heranreifenden Symphoniker erkennen. Die diesjährige Bruckner-Tagung widmet sich aber nicht nur den eigentlichen Klavierkompositionen Bruckners, sondern will auch einen Blick auf den zeitgeschichtlichen Kontext werfen, in dem diese Werke stehen. Dabei wird Bruckner als Klavierlehrer ebenso zur Sprache kommen, wie seinem Komponieren am Klavier. Darüber hinaus wird jenen Instrumenten nachgegangen, die Bruckner zur Verfügung gestanden sind. Auch Bearbeitungen und Rezeption sollen nicht zu kurz kommen. Bedenkt man die Tatsache, daß viele Werke Bruckners ihre Voraufführungen in Klavierfassungen erlebten und seine Symphonien neuerdings wieder in Klavierbearbeitung erklingen, scheint dieser Aspekt durchaus interessant.

### 11. Juni 2015 :

15.00 : Eröffnung.

15.30 : Peter Maria Krakauer, Salzburg. Traditionen und Tendenzen der österreichischen Klaviermusik im 19. Jahrhundert.

16.00 : Klaus Petermayr, Linz. Bruckners Klaviermusik im Überblick.

18.00 : Konzert. Mario Aschauer, Wolfgang Brunner und Matthias Giesen spielen Werke von Bruckner und Zeitgenossen auf historischen Instrumenten.

### 12. Juni 2015 :

9.00 : Rudolf Flotzinger, Graz. Bruckner und Kremsmünster. Meine Annäherung an das Tagungsthema.

9.30 : Sandra Föger, Kremsegg / Linz. Anton Bruckner als Klavierlehrer.

10.00 : Pause.

10.30 : Mario Aschauer, Huntsville (Texas) . Das Klavier als Kompositionsinstrument bei Bruckner.

11.00 Matthias Giesen, Sankt Florian / Wien. Bruckners Symphonien in Klavierbearbeitungen.

11.30 : Mittagspause.

14.00 : Peter Donhauser, Klosterneuburg. Das regionale Klavierangebot zur Zeit Bruckners.

14.30 : Karin Wagner, Linz / Wien. Zum Stand der gegenwärtigen Rezeption von Bruckners Klaviermusik.

15.00 : Pause.

15.30 : Wolfgang Brunner, Salzburg. Historische Aufführungspraxis und Bruckners Klaviermusik.

16.00 : Schlussdiskussion.

Moderation an beiden Tagen : Johannes Leopold Mayer.

## WAB 122

**Vers 1850 : WAB 122** - « Steiermärker » (styrienne) , pièce de caractère en sol majeur pour piano seul. Un « Ländler » de Styrie de 32 mesures. Le « Ländler » , cette danse populaire, qui se compose de 4 éléments à 8 mesures chacun, est visiblement influencée par les danses composées par Franz Schubert et elle cite la chanson populaire de la Haute-Autriche : « Dirndal, merk' dir den Bam » . Composée à Saint-Florian. Dédiée à sa charmante élève Aloisia (Louise) Bogner pour qui il s'enflammera. Vu que la dédicace fut rayée par la suite dans le manuscrit autographe, l'on peut supposer que l'élève vénérée repoussa Bruckner. Il est probable que ce fait ne fit qu'augmenter et endurcir le mécontentement de Bruckner face à sa « 2e patrie chérie » .

G/A (August Göllerich / Max Auer) : II/2 (1928) , page 43.

9060, Anton Böhm & Sohn, Vienne ; arrangement pour chœur de Theodor Bernhard Rehmann.

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : XII/2, n° 2, édition Walburga Litschauer (1988) , page 15 ; mise à jour (2000) .

La maison de Michaël Bogner, son ancien Maître de chant et supérieur immédiat, responsable du chœur des petits-chanteurs de Saint-Florian. (que Bruckner avait quitté 5 ans auparavant) , était redevenu, pour l'occasion, un lieu d'accueil. Bruckner connaissait cette famille depuis longtemps. Sans aucun doute, le nouvel assistant fut épris de sa jeune et charmante élève de piano, Aloisia (Louise) Bogner, l'adolescente aînée âgée de 16 ans. Elle deviendra la Ire idylle du jeune Bruckner, cet éternel Romantique déçu. Il lui offrira ses plus belles « chansons d'amour » (même une « Styrienne ») qu'il glissera furtivement sous sa fenêtre. Un jour, il lui avouera ses sentiments les plus profonds mais de manière peu orthodoxe et même, fort maladroite : « Wann Sie meine Frau werden möchten, tät i Ihna einsperren ! Da mag i Eahna nimmer ! » .

« Lorsque vous accepterez de devenir mon épouse, je mettrai lhna en prison puisqu'elle me refuse toujours ! »

Bruckner voulait plutôt dire : « Wie einen Augapfel hüten ! » (« Méfiez-vous de la pomme d'amour ! ») .

Aloisia lui répliquera aussitôt qu'elle n'a aucune envie de faire partie d'une sorte de « harem » ! Elle se mariera l'année suivante. Durant une messe célébrée à Saint-Florian de nombreuses années plus tard, l'organiste Bruckner renouera avec Aloisia. Il ira amicalement à sa rencontre en lui disant avec le sourire : « Vous êtes le sable qui avez éteint ma Ire flamme. » .

Bruckner exprimera sa profonde déception dans la cantate « Entsagen » (renoncement) **WAB 14**.

...

**WAB 122** (circa 1850) : « Steiermärker » in G major for piano.

« Steiermärker » (roughly translatable : « Styrian settler » or « Styrian native ») dates from Anton Bruckner's 26 year and is one of that largely forgotten area of his output, his piano works. It is not clear what the occasion, if any, was for this work's composition, but the composer surely made many trips to Styria (in Austria) and this may have been a souvenir of a pleasant one. Perhaps, on such a visit, the pretty face of a Styrian resident turned his head, as was often to be the case, and his heartstrings resonated with musical creation.

This little work belongs to the genre of the album leaves which were so plentiful in the home-pianist era. It is in the tempo, appropriately, of a « Ländler » . The rows of cascading 6ths and yodel infused melody give the work a distinctive Austrian flavor. The influence of Josef Lanner, the then popular contemporary of Johann Strauß, Senior, may here be divined. While there is nothing here premonitory of later Bruckner, aside from the « Ländler » tempo (happy turf in the Symphonic Scherzos and Trios) , this is simply music to be played and enjoyed, and is thus a happy companion to the German dances for piano of Beethoven and Schubert.

...

Steiermärker, which can be characterized as a stylized « Ländler » , was also composed about 1850 ; compiled from 4 8-bar units into a popular dance, initially also dedicated to Aloisia (Louise) Bogner, it shows the influence of Schubert's dance compositions and quotes the Upper-Austrian folk-song « Dirndal, merk' dir den Bam » . The dedication in the manuscript, which was subsequently crossed-out, suggests Anton Bruckner's rejection by the pupil he so much admired ; a circumstance that may have contributed to the slow but sure growth and intensification of the young Bruckner's dissatisfaction with « his beloved 2nd home » . His personal disappointments (a marriage proposal to Antonie Werner, the 16 year old daughter of a tax inspector, also received a negative answer) were compounded by hindrances in his efforts to develop his artistic ambitions and to improve his social position. (His colleagues criticized him for devoting too little energy to teaching and too much to music.)

This censure hurt the conscientious Bruckner and he was not placated until he had obtained a written testimonial from his superiors confirming his good conduct and reliable character, and a written guarantee from Michaël Arneith assuring his salary.

Loneliness, a lack of self-confidence and insufficient support from the monastery marked the 2nd half of the decade at Saint-Florian's and threatened to bring about a personal and artistic crisis.

At this time, Bruckner wrote to his successor-to-be as organist at Saint-Florian, Josef Seiber :

« You see how everything has altered. I sit in my small room, all alone, and in the deepest melancholy. »

### Emma Krenn (née Thaner)

Éperdument amoureux, Bruckner le fut toute sa vie. Une de ses anciennes élèves de Linz, Emma Krenn (née Thaner) , rapporte que Bruckner prenait inmanquablement feu et flamme pour toute jeune personne bien tournée, « pour peu qu'elle eût 16 ans révolus » ! Mais ses manières frustes (ou trop sincères) mettaient en fuite ses jeunes conquêtes, vis-à-vis desquelles il ne sut jamais trouver une attitude appropriée. Tandis que, dans sa jeunesse, il usait d'in vraisemblables détours pour se déclarer, disant par exemple à une jeune fille :

« Si vous aviez un jour l'idée de m'épouser, je vous ferais enfermer ! »

Il versa ensuite dans l'autre extrême, et se mit à parler mariage dès la 1re rencontre : ce qui réussit d'autant moins que l'âge de celles à qui il s'adressait ne varia pour ainsi dire jamais.

...

Emma Krenn (« née » Thaner) recalled her years of study with Anton Bruckner, describing him as a « strict teacher who took a great deal of trouble with his pupils » and mentioning, « inter alia » , his occasional vanity and keen eye for feminine beauty. She was, by her own confession, not a particularly talented pupil and never learned to play « Stille Betrachtung an einen Herbstabend » (**WAB 123**) which she found too difficult.

### Antonie Werner

À ces déceptions personnelles (une demande en mariage à la fille âgée de 16 ans du percepteur des contributions Antonie Werner fut refusée) s'ajoutèrent des difficultés concernant le développement libre de ses ambitions musicales et l'amélioration de sa position sociale. La solitude, le manque de confiance et d'encouragement de la part des dirigeants de l'abbaye marquèrent la 2e moitié de la décennie passée à Saint-Florian et risquèrent de mener Bruckner à une crise humaine et artistique.

Les textes et les dédicaces (comme « lors des beaux jours du jeune amour ») de plusieurs de ses lied et de ses

pièces pour piano composés en 1850 nous révèlent l'apparition d'une autre « flamme » : Antonie Werner, âgée de 16 ans, fille du percepteur des contributions rencontrée peu après sa nomination en tant que professeur à Saint-Florian. Le sentiment amoureux sera de courte durée dans le cœur du jeune homme car il essuya un autre refus. Heureusement pour Bruckner, sa soif de connaissances et d'avancement social réussit à balayer toutes autres considérations personnelles.

...

**1850-1851** : Anton Bruckner (26-27 ans) suit, comme externe, des cours de perfectionnement à la « Kaiserlich-Königlich Präparandie » (École normale impériale et royale) de Linz (aussi appelée « Unter-Realschule ») située au 23 de la « Hofgasse » .

Bruckner embarked upon a 2 year course at this time to improve his general education, preparatory to becoming a high-school teacher.

#### AB 46 : 1851

Depuis quelques temps, Bruckner était de plus en plus inconfortable en province.

**1851** : Anton Bruckner accepte de façon « stratégique » , sans aucune rémunération, le poste temporaire de simple commis dans les cours inférieures du Palais de justice de Linz. Une décision qui semble avoir été mûrie depuis longtemps. Cette tâche exigeait un travail continu et consciencieux.

Rappelons que lors de son départ de Saint-Florian, en 1850, Anton Kattinger décida de se rendre à Kremsmünster pour devenir un fonctionnaire du revenu, après la Révolution de 1848. Dès 1819, ce dernier occupait déjà un poste de greffier à la Cour.

Bruckner applied for the position of a clerk in the civil service for which he claimed to feel a vocation, pointing-out that he had been studying Latin and physics ; but, to the great benefit of musical history, this particular application was unsuccessful, although he did work as a voluntary clerk at the local Court and acquired some legal knowledge. He also added a testimonial for Latin studies to his growing collection of certificates.

Aux déceptions sentimentales s'ajoutent des obstacles qui l'empêchent de s'émanciper et d'améliorer sa position sociale. La solitude, le manque de confiance et d'encouragement de la part des dirigeants du monastère marquèrent la 2e moitié de son séjour de 10 ans ; ce qui risque de le mener vers une crise personnelle et artistique. Il envisage la possibilité d'un poste à Linz mais il semble avoir renoncé à celui de titulaire de la cathédrale.

**10 janvier 1851** : The 37 year old Richard Wagner publishes his theories on Opera in his book, « Oper und Drama » . He is also deeply involved in his huge « Der Ring des Nibelungen » project, writing the prose draft for « Wieland der Schmied » , in **March**, and the sketch and, then, the poem for « Der junge Siegfried » during **May and June**.

The 18 year old Johannes Brahms composes the 1st work he will publish under his own name, the E-flat minor Scherzo for piano, Opus 4. His training and temperament cause Brahms to value the past musical achievements of Bach, Mozart, and especially Beethoven, more highly than those composers holding to the « New German School » ideology (chiefly, Franz Liszt and Richard Wagner) .

The 21 year old Hans von Bülow goes to Weimar to study piano seriously with Franz Liszt.

Liszt projects for 1851 :

He completes the 1st revision of his 2nd Symphonic poem « Tasso : lamento e trionfo » ; he composes his 6th Symphonic poem « Mazeppa » (S. 100 / 640) , based on Lord Byron's poem. The music is based on an « Étude » he wrote in 1840.

Both of these will be orchestrated by Joachim Raff, and revised by 1854.

The Vienna Conservatory re-opens after having shut-down in 1848, as a result of the Revolution.

The 22 year old violinist Josef Hellmesberger, Senior, becomes Director, a position he holds until his death, in 1893.

The Prince Klemens Wenzel von Metternich returns to Austria, and although he will never hold another official office, he does become a close personal advisor to Emperor Franz-Josef.

In America, 7 years after the 1st public demonstration of the telegraph, there are 50 telegraph companies operating hundreds of offices, mostly located at railway stations. 12 small telegraph companies merge to form « Western Union » Company.

### **WAB 83**

**1851 : WAB 83** - 2 « Sängersprüche » (maximes pour chorale) , 2 cantates profanes pour chœur d'hommes à 4 voix a cappella (TTBB) . Composées à Saint-Florian en vue du Festival choral de Passau à la demande du Liedertafel (orphéon) « Eferding » et de son vieil ami de Saint-Florian, le chanteur et organiste Josef (Eduard) Seiberl (1836-1877) , maintenant en poste à Linz.

L'ancien élève de Bruckner, Ferdinand Edelhart, était devenu un professeur attiré à Eferding. Bruckner passera de nombreuses heures de plaisir en sa compagnie et celle de ses amis lors de ses visites.

G/A (August Göllerich / Max Auer) : II/2 (1928) , pages 145-146.

...

**WAB 83** (1851) : 2 « Sängersprüche » (Singers' Maxims) ; 2 secular choral works (mottos) for male choir dedicated to the Liedertafel Eferding.

The 3 Toast Fanfares are miniatures that Anton Bruckner composed as gifts to choral Societies. The Sängersprüche (Singers' Maxims) Nos. 1 and 2 for male chorus a cappella (**WAB 83**) were written at Saint-Florian, in 1851, at the request of old friend from Saint-Florian, the singer and organist Josef (Eduard) Seiberl, Kapellmeister of Sankt Marienkirchen an der Polsenz, and the Liedertafel ' Eferding ' for performance at the Passau Sängersfest. The 1st publication of these pieces was in August Göllerich and Max Auer's massive Anton Bruckner : Ein Lebens- und Schaffensbild (Volume II/2, 1928) . The Wahlspruch (Motto) for mixed chorus a cappella (**WAB 95**, No. 1) was composed on 17 May 1868 for the composer's own choral group in Linz, the Liedertafel « Frohsinn » . It also received its 1st publication in Göllerich and Auer's biography (Volume III/2, 1930) .

### Eferding

Eferding (du nom d'un Germain, « Effrito » , qui a posé la 1re pierre de la ville) est une petite ville dans le « Hausruckviertel » , située au cœur de la Haute-Autriche. Le nom a progressivement évolué : Effrito ; Efritingen ; Everdingen ; Eferding. La ville est aussi la capitale du district d'Eferding qui possède 12 communes. Eferding est la 3e plus ancienne ville d'Autriche (1222) : après Enns (1212) et Vienne (1221) . Ses habitants se nomment les « Eferdinger » et ils ont commencé à construire un grand rempart autour de la cité, au moment de sa fondation. Sous l'Empereur Maximilien I, Eferding a obtenu les armes de la ville en 1510, qui existent toujours. Elles représentent une porte de la ville, teinte en rouge et blanc. Personne ne pouvait entrer ou sortir sans passer par l'une des 3 grandes portes de la ville : la « Schaumburgertor » , la « Linzertor » et la « Peuerbachertor » . Sous la gouvernance du Comte de Schaubergwerk et, plus tard, du Comte de Starhemberg, Eferding devint l'un des piliers du mouvement de la Réforme. Mais les habitants ont beaucoup souffert des luttes durant la Contre-Réforme. Les 2 chefs de guerre paysans, Fadinger Stefan et Christoph Zeller, sont enterrés non loin de Eferding. La distance entre Eferding et la capitale de la Haute-Autriche, Linz, est de 25 kilomètres. Le fleuve le plus grand d'Autriche, le Danube, n'est pas loin du centre d'Eferding (2 kilomètres) et ici il y a aussi un embarcadère des bateaux du Danube.

Pendant le XVe siècle, on a construit l'église d'Eferding. Cette cathédrale du style Gothique représente un vrai trésor artistique. En 1727, son clocher est détruit par le feu mais est reconstruit quelque temps plus tard.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, la ville d'Eferding resta heureusement presque intacte.

### WAB 83/I

**WAB 83/I** : « Ein jubelnd Hoch in Leid und Lust » (grande jubilation devant la peine et l'envie) , cantate profane en ré majeur pour chœur d'hommes à 4 voix a cappella (TTBB) . Une maxime pour chorale.

Ein jubelnd Hoch in Leid und Lust

Dem deutschen Lied aus voller Brust.  
Lebt wohl, ihr Sangesbrüder,  
Lang noch ertönen eure Lieder.

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXIII/2, n° 6a, Musikwissenschaftlicher Verlag, édition Angela Pachovsky - Anton Reinthaler, Vienne (2001) ; « Weltliche Chorwerke » , page 20.

### WAB 83/2

WAB 83/2 : « Lebt wohl, ihr Sangesbrüder » (adieu, mes frères chanteurs) , cantate profane en la majeur pour chœur d'hommes à 4 voix a cappella (TTBB) . Une maxime pour chorale.

Lebt wohl, ihr Sangesbrüder,  
Lang noch ertönen eure Lieder.

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXIII/2, n° 6b, Musikwissenschaftlicher Verlag, édition Angela Pachovsky - Anton Reinthaler, Vienne (2001) ; « Weltliche Chorwerke » , page 20.

La publication initiale de ces pièces sera mentionnée dans l'exhaustive biographie des auteurs August Göllerich et Max Auer - Anton Bruckner : Ein Lebens- und Schaffensbild (Volume II/2, 1928) . Anton Bruckner : La vie et l'œuvre par August Göllerich (modifié et complété par Max Auer à partir du 2e volume) . 9 Volumes à l'origine, ré-édités en 4 Volumes. Gustav Bosse Verlag, Regensburg (1922-1937) . Le 8e volume contient des tables, des fac-similés et de nombreuses illustrations (exemples de musique, Olwbde) .

Malgré son manque occasionnel de rigueur, l'indispensable biographie en 9 volumes, intitulée « Anton Bruckner : Ein Lebens- und Schaffensbild » (1922, 1928, 1932, 1937) fut amorcée par August Göllerich (que Bruckner a désigné comme son biographe officiel) et sera complétée par Max Auer. Le Anton Bruckner Institut Linz poursuit ses recherches sur les Ires années du Maître. Quelques-uns des grands compositeurs de la jeune génération, dont Gustav Mahler et Hugo Wolf, ont toujours plaidé sa cause. Jean Sibelius et Richard Strauß se sont efforcés d'étudier sa musique et de la faire exécuter. Plus tard, Paul Hindemith sera un champion de ces Symphonies et le contemporain György Ligeti a professé son admiration pour Bruckner.

Anton Bruckner. Eine Lebens- und Schaffens-Bild (ab Band 2 ergänzt und herausgegeben von Max Auer) . 4 Bände in 9 Bänden - etwa 3.000 Seiten, goldgeprägte OLnbd. (7) , goldgeprägte OHInbd. (2) , 19 cm. Gustav Bosse Verlag, Regensburg (1922-1937) . 8°. Mit Tafeln, Faksimiles und zahlr. Notenbeispielen, Olwbde.

Anton Bruckner : La vie et l'œuvre par August Göllerich (modifié et complété par Max Auer à partir du 2e volume) . 9 Volumes à l'origine, ré-édités en 4 volumes. Gustav Bosse Verlag, Regensburg (1922-1937) . Le 8e volume contient des tables, des fac-similés et de nombreuses illustrations (exemples de musique, Olwbde) .

Band I : « Anton Bruckner »

Band II, 1. Teil : « Sankt Florian : Textband »

Band II, 2. Teil : « Sankt Florian : Notenbeilagen »

Band III, 1. Teil : « Linz : Textband »

Band III, 2. Teil : « Linz : Notenband »

Band IV, 1. Teil : « Wien : 1886-1881 »

Band IV, 2. Teil : « Wien 1882-1889 »

Band IV, 3. Teil : « Wien 1890-1896 »

Band IV, 4. Teil : « Wien 1868-1896 »

(Deutsche Musikbücherei Bände 36 bis 39.)

## WAB 68

**Juin 1851 : WAB 68** - « Frühlingslied » (chanson du printemps) , lied en la majeur pour voix soliste et piano. Composé à Saint-Florian sur le texte « Leise zieht durch mein Gemüt liebliches Geläute » (le son gracieux traverse en silence mon âme sensible) de l'écrivain et poète allemand Heinrich Heine. Dédié à sa charmante élève de piano Aloisia (Louise) Bogner pour qui il s'enflammera. Bruckner a modifié très légèrement le texte de Heine : il préfère « à la maison » au lieu de « à sa maison » .

G/A (August Göllerich / Max Auer) : II/1 (1928) , pages 42 ; fac-similé du manuscrit autographe.

G/A (August Göllerich / Max Auer) : II/2 (1928) , pages 44-46.

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXIII/1, Musikwissenschaftlicher Verlag, édition Angela Pachovsky, Vienne (1997) ; « Lieder für Gesang und Klavier » , pages 1-2.

Leise zieht durch mein Gemüt  
Liebliches Geläute.  
Klinge, kleines Frühlingslied.  
Kling hinaus ins Weite.

Kling hinaus, bis an das Haus,  
Wo die Blumen sprießen.  
Wenn du eine Rose schaust,  
Sag, ich lass sie grüßen.

La maison de Michaël Bogner, son ancien Maître de chant et supérieur immédiat, responsable du chœur des petits-chanteurs de Saint-Florian. (que Bruckner avait quitté 5 ans auparavant) , était redevenu, pour l'occasion, un lieu d'accueil. Bruckner connaissait cette famille depuis longtemps. Sans aucun doute, le nouvel assistant fut épris de sa jeune et charmante élève de piano, Aloisia (Louise) Bogner, l'adolescente aînée âgée de 16 ans. Elle deviendra la Ire idylle du jeune Bruckner, cet éternel Romantique déçu. Il lui offrira ses plus belles « chansons d'amour » (même une « Styrienne ») qu'il glissera furtivement sous sa fenêtre. Un jour, il lui avouera ses sentiments les plus profonds mais de manière peu orthodoxe et même, fort maladroite : « Wann Sie meine Frau werden möchten, tät i lhna einsperren ! Da mag i Eahna nimmer ! » .

« Lorsque vous accepterez de devenir mon épouse, je mettrai lhna en prison puisqu'elle me refuse toujours ! »

Bruckner voulait plutôt dire : « Wie einen Augapfel hüten ! » (« Méfiez-vous de la pomme d'amour ! ») .

Aloisia lui répliquera aussitôt qu'elle n'a aucune envie de faire partie d'une sorte de « harem » ! Elle se mariera l'année suivante. Durant une messe célébrée à Saint-Florian de nombreuses années plus tard, l'organiste Bruckner renouera avec Aloisia. Il ira amicalement à sa rencontre en lui disant avec le sourire : « Vous êtes le sable qui avez éteint ma Ire flamme. » .

Bruckner exprimera sa profonde déception dans la cantate « Entsagen » (renoncement) **WAB 14**.

...

Lors de sa visite initiale au village natale d'Ansfelden, le biographe August Göllerich raconte l'étrange soudaineté avec laquelle Bruckner « tombait en amour » . Malgré le fait que les gens aient été transportés par son jeu magnifique à l'orgue, ils furent d'autant plus surpris (voire consternés) par l'audace du Maître de Saint-Florian lorsqu'il eut le culot, le lendemain matin, de demander la main d'une jolie adolescente d'une famille bien connue dont il avait fait la rencontre pour la Ire fois la veille, pendant le récital.

Lorsqu'il voulut dépeindre le caractère de Bruckner, August Göllerich, élève et ami du compositeur, dans son ouvrage « Anton Bruckner : Ein Lebens- und Schaffensbild » , paru en 9 volumes en 1938, emprunta à Alphonse de Lamartine les lignes suivantes :

« Il est des âmes méditatives que la solitude et la contemplation élèvent invinciblement vers les idées infinies, c'est-à-dire vers la religion. Toutes leurs pensées se convertissent en enthousiasme et en prière, toute leur existence est un hymne à la Divinité et à l'espérance. Elles cherchent en elles-mêmes et dans la création qui les environne des marches

pour monter jusqu'à Dieu, des expressions et des images pour se révéler à elles-mêmes. »

## WAB 14

**Vers 1851 : WAB 14** - « Entsagen » (renoncement) , cantate festive pour un jour sacré en si bémol majeur pour soprano (ou ténor) , chœur mixte à 4 voix a cappella (SATB) et piano (ou orgue) . Composée à Saint-Florian sur des extraits tirés d'Amaranth, « O Maria ! Du Jungfrau mild und hehr ! » (Ô Marie ! Ô vierge douce et noble) du poète allemand Oskar von Redwitz, suite à la peine d'amour de Bruckner face à Aloisia (Louise) Bogner. Dédiée au prélat de Saint-Florian, le supérieur Michaël Arneth. Création le 11 octobre 1921, sous la direction du révérend Franz Xaver Müller, chef de chœur et organiste de Saint-Florian.

G/A (August Göllerich / Max Auer) : II/2 (1928) , pages 47-58 ; fac-similé du manuscrit autographe.

D 9126, Ludwig Daxspurger, édition Ludwig Döblinger, Vienne / Wiesbaden (1956) ; avec un avant-propos de Ludwig Daxspurger.

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXII/1-5, édition Franz Burkhardt - Rudolf H. Führer - Leopold Nowak, Vienne (1987) , pages 51-56 ; en partition intégrale et en partition d'étude.

La maison de Michaël Bogner, son ancien Maître de chant et supérieur immédiat, responsable du chœur des petits-chanteurs de Saint-Florian. (que Bruckner avait quitté 5 ans auparavant) , était redevenu, pour l'occasion, un lieu d'accueil. Bruckner connaissait cette famille depuis longtemps. Sans aucun doute, le nouvel assistant fut épris de sa jeune et charmante élève de piano, Aloisia (Louise) Bogner, l'adolescente aînée âgée de 16 ans. Elle deviendra la Ire idylle du jeune Bruckner, cet éternel Romantique déçu. Il lui offrira ses plus belles « chansons d'amour » (même une « Styrienne ») qu'il glissera furtivement sous sa fenêtre. Un jour, il lui avouera ses sentiments les plus profonds mais de manière peu orthodoxe et même, fort maladroite : « Wann Sie meine Frau werden möchten, tät i lhna einsperren ! Da mag i Eahna nimmer ! » .

« Lorsque vous accepterez de devenir mon épouse, je mettrai lhna en prison puisqu'elle me refuse toujours ! »

Bruckner voulait plutôt dire : « Wie einen Augapfel hüten ! » (« Méfiez-vous de la pomme d'amour ! ») .

Aloisia lui répliquera aussitôt qu'elle n'a aucune envie de faire partie d'une sorte de « harem » ! Elle se mariera l'année suivante. Durant une messe célébrée à Saint-Florian de nombreuses années plus tard, l'organiste Bruckner renouera avec Aloisia. Il ira amicalement à sa rencontre en lui disant avec le sourire : « Vous êtes le sable qui avez éteint ma Ire flamme. » .

O Maria ! Du Jungfrau mild und hehr !  
Du zogst mich, mutterlos,  
Zu deines Sohnes Ehr,

Die treueste Mutter groß !  
Lehr' mich auch nun ertragen  
Den Willen meines Herrn,  
Gehorsam im Entsagen,  
Du des Gehorsams Stern !  
Spiegel der Demut, Maria !  
O Maria! Du Quell der heil'gen Lieb' !  
Nimm meine Lieb' mir ab  
Und der so treu sie gib,  
Die schon den Ring ihm gab !  
Nichts Andres mir gewähre,  
Als daß er glücklich sei.  
Lass mir nur diese Zähre  
Und steh' mir tröstend bei,  
Mutter der Liebe, Maria !  
O Maria! Du starker Himmelsschild !  
O deck ihn immerdar,  
Im lauten Schlachtgefild,  
In heimlicher Gefahr !  
Ich will nicht sein begehren,  
Doch ewig segn' ich ihn.  
Mit deinen Engelheeren  
O woll' sein Haupt umzieh'n,  
Mächtige Herrin, Maria !

...

The cantata « Entsagen » (Renunciation) , **WAB 14**, is a cantata composed by Anton Bruckner around 1851.

Bruckner composed the cantata for the Name-Day of prior Michaël Arneth, the prior of the Saint-Florian Abbey. The piece was intended to be performed on Arneth's Name-Day. It is not known when it was performed. The manuscript is stored in the archive of the Saint-Florian Abbey.

A fac-simile of the cantata was 1st issued in Band II/2, pages 47-58 of the Göllicher / Auer biography. The cantata was, thereafter, issued by Ludwig Daxsperger, in 1956. It is put in Band XXII/1, No. 2, of the « Gesamtausgabe » .

The cantata is in 3 movements :

Choir : « O Maria ! Du Jungfrau mild und hehr ! » (bittend und mit Andacht) .

Aria : « O Maria ! Du Quell der heil'gen Lieb' ! » (långsam, betend) ; for soprano or tenor soloist.

Choir : « O Maria ! Du starker Himmelschild ! » (bittend und mit Andacht) .

## WAB 65

**Vers 1851 : WAB 65** - « Das edle Herz » (le cœur noble) n° 1, cantate profane (46 mesures) en la majeur pour chœur d'hommes à 4 voix a cappella (TTBB) . Composée à Saint-Florian sur le texte allemand « Wer im Busen nicht die Flamme nur des eigenen Altars nährt » (celui qui nourrit la flamme que dans le sein de son propre autel) du théologien et écrivain autrichien, Ernst von Marinelli (1824-1887) , chef de chœur de l'église abbatiale de Saint-Florian. Dédiée au chœur d'hommes « Paulitsch » de Saint-Florian lors de la tenue d'un Festival choral du même nom.

G/A (August Göllerich / Max Auer) : II/2 (1928) , pages 111-113.

AR 7183, Louis Dité, édition Adolf Robitschek, Vienne (1954) .

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXIII/2, Musikwissenschaftlicher Verlag, édition Angela Pachovsky - Anton Reinhaller, Vienne (2001) ; « Weltliche Chorwerke » , pages 21-33.

Wer im Busen nicht die Flamme nur des eigenen Altars nährt,  
Wer den Blick der edlen Liebe freudig zu dem Brüder kehrt,  
Wer sich nicht sich selbst geboren, sondern seinem Schöpfer glaubt,  
Diesen Glauben nie verloren, andern selben nie geraubt,  
Wer den Wert der eignen Habe gern in dürft'ge Hände legt,  
Seines Wissens hehre Gabe auch in fremde Herzen trägt,  
Wer im Segnen und Beglücken seines Lebens Freude weiß,  
Dem erschallet mit Entzücken dankerfüllter Seelenpreis.

## AB 47 : 1852

### Néo-absolutisme et rivalité austro-prussienne : le néo-absolutisme de Franz-Josef (1852-1859)

Après la mort de Schwarzenberg, Franz-Josef prend en main tous les rôles du pouvoir (absolu) . La bureaucratie devient omniprésente et omnipotente (grâce aux 36 Principes énoncés dans la Patente du 31 décembre 1851, laquelle abolissait la Constitution de 1848) ; au soutien de l'armée et de l'Église Catholique (Concordat de 1855) , l'Empereur s'adjoint les services d'écrivains officiellement chargés de chanter ses louanges ! L'Empereur promulgue les lois « sur avis de mon Conseil des Ministres » !

Enfin, l'Empire est germanisé : la langue administrative unique est l'allemand, dont l'enseignement est rendu obligatoire dans tous les établissements secondaires et supérieurs (sauf en Lombardie-Vénétie et à Cracovie) .

La politique économique, en revanche, fut plus souple et l'Empire connut un véritable essor dans ce domaine. Les paysans furent émancipés et les terrains agricoles furent remembrés (au profit de grands propriétaires) . Les droits de douane disparurent entre Autriche et Hongrie, et ils furent considérablement réduits avec la Prusse et les États du sud de l'Allemagne. De même, le système fiscal fut unifié et modernisé et le crédit favorisé (naissance de la banque d'affaires Rothschild) .

Finalement, on peut dire que la période du néo-absolutisme facilita le succès du Libéralisme économique mais qu'elle fut un frein considérable au Libéralisme politique.

...

**Début 1852** : Anton Bruckner désire rendre visite à Ignaz von Abmayr, à Vienne, afin de lui présenter certaines de ses œuvres dont le « Requiem » (**WAB 39**) .

**Février 1852** : Richard Wagner meets Otto Wesendonck, a wealthy merchant who becomes a generous patron, and his wife Mathilde. Wagner completes the poems of « Die Walküre » , on **July 1st** ; and « Das Rheingold » , on **November 3rd** ; and works on the text of the drama, now called simply « Siegfried » .

Probably feeling inspired by the patriotic fervor of the Revolution a few years before, the 41 year old Franz Liszt composes the 1st thru 15th « Hungarian Rhapsodies » , which are based not on Magyar folk-music, but on urban popular music of Hungary, whose cultural basis is Roma (Gypsy) .

### **WAB 69**

**Mars 1852** : **WAB 69** - « Die Geburt » (la naissance) , cantate profane (25 mesures) en ré bémol majeur, pour chœur d'hommes à 4 voix a cappella (TTBB) . Composée à Saint-Florian sur le texte allemand « Es landet ein Fremdling im Hafen der Welt » (un étranger débarque dans le port du monde) dont l'auteur demeure inconnu. Dédiée à son vieil ami de Saint-Florian, le chanteur et organiste Josef (Eduard) Seiberl (1836-1877) , « Kapellmeister » de l'église Sainte-Marie de Polsenz (Sankt Marienkirchen an der Polsenz) . Création en mars 1852.

G/A (August Göllerich / Max Auer) : II/2 (1928) , pages 147-150.

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXIII/2, Musikwissenschaftlicher Verlag, édition Angela Pachovsky - Anton Reinhaller, Vienne (2001) ; « Weltliche Chorwerke » , pages 24-25.

Es landet ein Fremdling im Hafen der Welt,  
Hat Mangel an allem, an Nahrung und Geld.  
O Fremdling, o setze den Fuß auf das Land,  
Wir reichen dir alle so freundlich die Hand.

Herein, herein, herein,  
Sollst lieber Verwandter uns sein.  
Und hast du das deine dann redlich getan,  
So kannst du dem Vater im Himmel dich nah'n,  
Dann preisen dich Menschen und freuen sich dein  
Und wiegen im schlummernden Grabe dich ein.  
Zur Ruh', zur Ruh', zur Ruh,  
So gehörst du der Heimat dann zu.

...

**WAB 69** (1851) : « Die Geburt » ; secular choral work in D-flat major, for male choir. Dedicated to his old friend from Saint-Florian, the singer and organist Josef (Eduard) Seiberl, the « Kapellmeister » at « Sankt Marienkirchen an der Polsenz » , Anton Bruckner also sent him 2 funeral songs, « Totenlieder » , **WAB 47** and **WAB 48**, for unaccompanied mixed voice choir. In the 1st of the 2 songs, we are transported momentarily to the world of the last 3 Symphonies with the tremendous soprano surge at « seek only the kingdom of God » , a bold false relation in the penultimate bar serving to heighten the effect. In similar vein, but for the mellow combination of 3 trombones, are the 2 *Æquale*, **WAB 114** and **WAB 149**, written in January 1847 possibly in memory of his aunt, Rosalia Mayrhofer.

...

**11 mars 1852** : Reprise du « Requiem » en ré mineur (**WAB 39**) d'Anton Bruckner à Saint-Florian.

### Isolement de Bruckner

Le suicide tragique de son cousin (et parrain) le compositeur Johann Baptist Weiß a sûrement eut de sérieuses répercussions sur le manque d'assurance du jeune Bruckner. L'incertitude face à son statut d'organiste à Saint-Florian est aussi venu compliquer les choses. Comme preuve, il refusera durant cette période de nombreuses offres lucratives en tant qu'organiste.

Anton Bruckner dut faire face à un certain isolement, et il fut frustré, d'une part, de ne pas être nommé organiste titulaire à Saint-Florian, et d'autre part, de ne pas pouvoir se marier. Il écrivit le 19 mars 1852, à son vieil ami de Saint-Florian, le chanteur et organiste Josef (Eduard) Seiberl (1836-1877) maintenant rattaché à la « Marienkirchen » :

« Je suis toujours assis seul dans ma petite chambre, abandonné et très triste. Donnez-moi de vos nouvelles bientôt. » (August Göllerich / Max Auer, volume 2/1, page 134.)

« Ich sitze immer arm und verlassen ganz melangolisch in meinem Kämmerlein. » (Aus einem Brief Bruckners an seinen Freund Josef Seiberl in Sankt Marienkirchen, 19. März 1852.) (August Göllerich / Max Auer, Band 2/1, Seite 134.)

Josef (Eduard) Seiberl est décédé en 1877 alors qu'il était « Kapellmeister » à l'église Sainte-Marie de Polenz (Sankt Marienkirchen an der Polsenz) . Entre 1843 et 1847, il fut assistant professeur à Hörsching. Il sera souvent témoin des conversations entre le jeune Anton Bruckner et son cousin, le compositeur Johann Baptist Weiß. Seiberl s'était alors lié d'amitié durant sa période de formation en tant qu'enseignant.

Quoi qu'il en soit des plaintes, on remarque que le jeune Bruckner n'a pas cessé d'étudier, de travailler assidument pour garantir ses revenus et acquérir une certaine stabilité sociale.

Il apprend le Latin et suit un cours de formation d'une durée de 2 ans à Linz, en vue de sa promotion sociale, tout en continuant sa charge à l'école et son métier de musicien.

Compte tenu du caractère fastidieux de son emploi et de ses études en cours, il est peu probable que l'activité créatrice de Bruckner ait tenu une grande place. Les compositions qui datent d'avant le déménagement du compositeur à Linz, en 1856, sont généralement non datées. Ce qui représente un casse-tête pour les musicologues.

Anton Bruckner fera plus tard de Saint-Florian un lieu de retraite, un lieu pour échapper aux pressions de la vie à Vienne où il ne sera pleinement reconnu, comme compositeur, jusqu'à la fin de son existence.

## WAB 47

**1852 : WAB 47** - « Totenlied » n° 1 (chant funèbre) , élégie funèbre sacrée (poème lyrique, mélancolique) en mi bémol majeur pour chœur mixte à 4 voix (SATB) a cappella . Composée à Saint-Florian sur le texte allemand « O ihr, die ihr heut' mit mir zum Grabe geht » (Ô vous qui, aujourd'hui, allez dans la tombe avec moi) . Dédiée à l'organiste Karl Seiberl, le fils de son vieil ami de Saint-Florian Josef (Eduard) Seiberl (1836-1877) , « Kapellmeister » à l'église Sainte-Marie de Polenz (Sankt Marienkirchen an der Polsenz) .

G/A (August Göllerich / Max Auer) : II/2 (1928) , pages 141-144.

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/1, édition Hans Bauernfeind - Leopold Nowak (1984) (2001) , pages 56-57.

## Josef (Eduard) Seiberl

Fils de l'organiste Josef (Eduard) Seiberl (1836-1877) , le « Kapellmeister » de l'église Sainte-Marie de Polenz (« Sankt Marienkirchen an der Polsenz ») , Karl Seiberl débute au monastère de Saint-Florian comme jeune choriste en 1839, soit 2 ans après Anton Bruckner. Il étudie le droit et devient conseiller au tribunal régional supérieur (« Oberlandesgerichtsrat ») de Wels. Il restera en bons termes avec Bruckner jusqu'à la mort du compositeur, bien que leurs divergences au plan musical deviendront plus marquées dans les années 1870 : Bruckner sera un Wagnérien converti alors que Karl, lui, demeure fidèle à la musique de Wolfgang Amadeus Mozart. Selon Seiberl, malgré les preuves de son talent exceptionnel, Bruckner était loin d'être convaincu de sa vocation musicale.

Josef (Eduard) Seiberl est décédé en 1877 alors qu'il était Maître de chapelle à la « Sankt Marienkirchen an der Polsenz ». Entre 1843 et 1847, il fut assistant professeur à Hörsching. Il sera souvent témoin des conversations entre le jeune Anton Bruckner et son cousin, le compositeur Johann Baptist Weiß. Seiberl s'était alors lié d'amitié durant sa période de formation en tant qu'enseignant.

O ihr, die ihr heut mit mir zum Grabe geht  
Und bei meinem Leichnam jetzt versammelt steht,  
Heftet Sinn und Herzen nicht an diese Eitelkeit !  
Sucht nur Gottes Reich und die Gerechtigkeit.

O vous, qui aujourd'hui allez à la tombe avec moi, et  
par mon cadavre désormais réunis, ne liez pas vos  
pensées et vos cœurs à la vanité !  
Cherchez seulement le Royaume de Dieu et la justice.

#### **WAB 48**

**1852 : WAB 48** - « Totenlied » n° 2 (chant funèbre) , élégie funèbre sacrée (poème lyrique, mélancolique) en fa majeur pour chœur mixte à 4 voix (SATB) a cappella . Composée à Saint-Florian sur le texte allemand « O ihr, die ihr heut' mit mir zum Grabe geht » (Ô vous qui, aujourd'hui, allez dans la tombe avec moi) . Dédiée à l'organiste Karl Seiberl, le fils de son vieil ami de Saint-Florian Josef (Eduard) Seiberl (1836-1877) , « Kapellmeister » à l'église Sainte-Marie de Polsenz (Sankt Marienkirchen an der Polsenz) .

G/A (August Göllerich / Max Auer) : II/2 (1928) , pages 141-144.

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/1, édition Hans Bauernfeind - Leopold Nowak (1984) (2001) , pages 56-57.

O ihr, die ihr heut mit mir zum Grabe geht  
Und bei meinem Leichnam jetzt versammelt steht,  
Heftet Sinn und Herzen nicht an diese Eitelkeit !  
Sucht nur Gottes Reich und die Gerechtigkeit.

O vous, qui aujourd'hui allez à la tombe avec moi, et  
par mon cadavre désormais réunis, ne liez pas vos  
pensées et vos cœurs à la vanité !  
Cherchez seulement le Royaume de Dieu et la justice.

**6 juin 1852** : Concert donné par le Liedertafel « Frohsinn » de Linz à Saint Florian.

## WAB 36

30 juillet 1852 : WAB 36 - Bruckner écrit au Maître de chapelle de la Cour de Vienne, Ignaz von Abmayr (1790-1862), afin qu'il puisse lui porter assistance :

« Ich habe hier keinen Menschen, dem ich mein Herz öffnen dürfte, werde auch in mancher Beziehung verkannt, was mir heimlich oft schwer fällt. Unser Stift behandelt Musik und Musiker ganz gleichgültig ... ich kann hier nie heiter sein und darf von Plänen nichts merken lassen. » (Max Auer, volume 2, page 20.)

« À Saint-Florian, je n'ai pas une seule personne à qui je puisse ouvrir mon cœur. Parfois, dans certains cercles, on m'ignore aussi à maints égards, ce qui m'est parfois très pénible et ce qui me blesse en secret. Notre monastère traite avec une parfaite indifférence la musique, et, par conséquent, les musiciens. Ici, je ne peux jamais être gai ; personne ne remarque mes projets et mes accomplissements. »

Du coup, Bruckner dédie à Abmayr son « Psaume 114 » en sol majeur pour chœur mixte à 5 voix (SAATB) et 3 trombones. Composé à Saint-Florian. Traduction allemande « Alleluja ! Liebe erfüllt mich » (alléluia ! l'amour me comble) du Psaume par le théologien et orientaliste catholique Joseph Franz von Alloli (1793-1873), à partir des textes des Saintes-Écritures provenant de l'Ancien et du Nouveau Testament, publiés depuis mai 1830. La traduction que fit Alloli repose tout d'abord sur le texte latin de la « Vulgate » mais en gardant à l'arrière-plan un regard sur les textes hébreux et grecs. Peut-être créé à Saint-Florian. Reprise à Linz, le 1er avril 1906. Une adaptation du « Psaume 116 » dans la liturgie moderne. L'œuvre a peut-être été créé à Saint-Florian. Elle sera reprise à Linz, le 1er avril 1906.

Il existe 2 références : le manuscrit de travail du compositeur et une copie au net offerte au dédicataire, Ignaz von Abmayr.

G/A (August Göllerich / Max Auer) : II/2 (1928), pages 151-177 ; fac-similé du manuscrit autographe.

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XX/I, édition Paul Hawkshaw (1996) ; basé sur un manuscrit fiable.

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : provenant de « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XX/I, édition Paul Hawkshaw (1997) ; arrangement pour piano.

Alleluia !

Liebe erfüllt mich, weil der Herr die Stimme meines Flehens erhört hat.

Weil er sein Ohr zu mir neigte, mein Leben lang wird' ich ihn anrufen.

Es umgaben mich die Schmerzen des Todes, es trafen mich die Gefahren der Hölle.

Trübsal und Schmerz fand ich.

Da rief ich den Namen des Herrn an : O Herr, erlöse meine Seele !  
Barmherzig ist der Herr, und gerecht ; unser Gott ist barmherzig.  
Der Herr bewahret die Kleinen : ich war gedemüthigt und er half mir.  
Kehre zurück, meine Seele, in deine Ruh', denn der Herr hat dir wohlgethan.  
Denn er errettete meine Seele vom Tode, meine Augen von den Thränen,  
Meine Füße vom Falle.  
Ich will gefallen dem Herrn im Lande der Lebendigen.

Le « Psaume 114 » (113 A selon la numérotation grecque, la partie B correspondant au « Psaume 115 ») fait partie du Hallel : il commence par l'exclamation « Alléluia » . Il mêle le thème du passage de la mer Rouge lors de la sortie d'Égypte et celui de l'entrée dans la terre promise lors du passage du Jourdain.

Dans la liturgie des Heures, la 1re partie du « Psaume 114 » est chantée ou récitée aux Vêpres du dimanche de la 1re semaine.

Dans le christianisme, le passage de la mer Rouge symbolise la résurrection, la mer Rouge étant identifiée à la mort. Précisément, c'est le baptême qui fait office de passage de la mer Rouge pour le catéchumène.

...

**WAB 36** (1852) : « Psalm 114 » , in G major, is a composition for 5 part mixed choir (SAATB) and 3 trombones. It is a setting of verses 1 to 9 in German of « Psalm 116 » in the modern liturgy, which is « Psalm 114 » in the « Vulgata » .

The work was composed in 1852, in Saint-Florian. Bruckner dedicated the work to « Hofkapelmeister » Ignaz Assmayr for the celebration of his Name-Day. No performance occurred during the composer's life. The work was premiered by August Göllerich, on 1 April 1906. It was 1st recorded by Matthew Best, in 1987, and edited by Paul Hawkshaw, in 1997.

« The music is, at 1st, of an impressive archaic austerity, bare in harmony, and strikingly simple in texture. E minor is the opening key, but G major ultimately dominates. »

« Bruckner relied to the trombones to re-inforce contrasts delineated by the silences that would become so poignant in his later music. »

The trombones are so re-inforcing the contrasts between « Es umgaben mich die Schmerzen des Todes » (shift to minor) and « Kehre zurück meine Seele » (return to major) . The work ends with a quite formal fugue on the last verse.

...

The only existing material of Bruckner's « Psalm 114 » (116) of 1852, scored for 5 part chorus and trombones, has been a very unclear manuscript, sometimes incomplete in detail. It has here been very skilfully realized by Matthew Best. The ambiguity in the Psalm numbering is due to the fact that 114 is on Bruckner's manuscript but the German words correspond to the 1st 9 verses of « Psalm 116 » in the English Bible. These are preceded by an « Alleluia » . The music is, at 1st, of an impressive archaic austerity, bare in harmony, and strikingly simple in texture. E minor is the opening key, but G major ultimately dominates. The most impressive passages are the simplest, and when Bruckner launches into a fugue (« I will walk before the Lord in the land of the living ») the effect is sometimes more than a little stiff, and the counterpoint is decidedly pre- Simon Sechter ! As a whole, however, this small work proves itself a necessary key to the understanding of Bruckner's artistic development.

...

Durant son séjour de perfectionnement à Saint-Florian (il recevra la mention « très bien » dans 18 matières suite aux examens finaux) , on assiste à un changement dans l'ampleur des compositions de Bruckner. Il passera des petites œuvres pour chœur d'hommes aux Ires grandes pièces sacrées comme la Messe en si mineur et le « Magnificat » . Par rapport à l'enseignement de la musique, la composition prend de plus en plus d'importance dans son développement.

#### **WAB 24**

**15 août 1852** : A setting of the « Magnificat » (**WAB 24**) for soloists, chorus, orchestra and organ by Anton Bruckner is performed for the 1st time, at Saint-Florian, on the 1st anniversary of the death of his close friend, Franz Sailer.

That same day, a setting of the Mass for male chorus and organ by Franz Liszt (aged 40) is performed for the 1st time, in Weimar, conducted by the composer.

**15 août 1852** : **WAB 24** - « Magnificat » , hymne en si bémol majeur pour solistes, chœur mixte à 4 voix a cappella (SATB) , cordes (sans alto) , 2 trompettes, timbales et orgue. Composé à Saint-Florian ; créé à Saint-Florian, le 15 août 1852 ou le 1er août 1854. Dédié à Ignaz P. Traumihler (1815-1884) , le directeur de la musique (organiste et chef de chœur) du monastère de Saint-Florian. Traumihler fut un adepte du Cécilianisme : mouvement puritain ultra-conservateur de renouveau de la musique liturgique dans l'Église, apparu au XIXe siècle, visant à ré-introduire le style choral a cappella de Palestrina.

G/A (August Göllerich / Max Auer) : II/2, (1928) , pages 99-110 ; en partition réduite.

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XX/3, édition Paul Hawkshaw, Vienne (1996) ; en partition intégrale et en partition d'étude.

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : provenant de « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XX/3, Vienne (1996) ;

arrangement pour piano de Karlhans Urbanek.

...

The Magnificat (**WAB 24**) by Anton Bruckner is a setting of the « Magnificat » for vocal soloists, chorus, orchestra and organ, written in 1852.

The work was premiered in Saint-Florian, as Bruckner had specifically composed it for the « Vesper » service of the feast of the Assumption of Mary. The work « remained in the repertoire of the monastery for at least the next few years » . The work was critically edited by Paul Hawkshaw, in 1996.

The quartet of vocal soloists consists of 1 soprano, 1 alto, 1 tenor, and 1 bass, while the choir consists of sopranos, altos, tenors, and basses. The orchestra consists of 2 trumpets in B-flat, timpani, and strings without violas. The organ supplies figured bass. The setting is in B-flat major at a tempo of « Allegro moderato » .

The 1st verse (« Magnificat ») is sung by the soprano soloist. The next verses are sung as an « Arioso » alternately by the soloists and the choir. The setting is followed by a « Gloria Patri » , starting by an unison on « Gloria Patri » , the retake of the melody of the 1st verse on « Sicut erat » , and concludes with « a final fugal “ Amen ” » .

The influence of Mozart is revealed through comparison to Mozart's « Vespers » , K. 321 and K. 339.

...

**WAB 24** (1852) : « Magnificat » in B-flat major for vocal quartet (SATB) , choir, 2 trumpets, timpani, organ and strings, without viola. Premiered in Saint-Florian, as Bruckner had specifically composed it for the « Vesper » service of the church there. The work « remained in the repertoire of the monastery for, at least, the next few years » .

The quartet of vocal soloists consists of a soprano, an alto, a tenor, and a bass, while the choir consists of sopranos, altos, tenors, and basses. The Orchestra consists of 2 trumpets in B-flat, timpani, and strings without violas. The organ supplies figured bass. The setting is in B-flat major at a tempo of « Allegro moderato » .

The 1st verse, « Magnificat » , is sung by the soprano soloist. The next verses are sung as an « Arioso » alternately by the soloists and the choir. The setting is followed by a « Gloria Patri » , starting by an unison on « Gloria Patri » , the retake of the melody of the 1st verse on « Sicut erat » , and concludes with « a final fugal Amen » .

The influence of Mozart is revealed through comparison to Mozart's « Vespers » K. 321 and K. 339.

## Le Cécilianisme

Le 19e siècle vit naître un retour (un idéal érigé en culte) au compositeur italien de la Renaissance, Giovanni Pierluigi

da Palestrina (1525-1594) , pour l'amélioration de la musique sacrée. Ainsi, la rencontre de 2 principes différents vont imposer le style de l'œuvre. Tout d'abord, l'observation strict des règles mélodiques d'un « Cantus Firmus » , notion de consonnance et l'action des mathématiciens faisant appel à des lois de statistiques ou de probabilités , appelés encore « aléatoire filtré » .

Par ses origines, ce grand mouvement de restauration de la musique sacrée, dont les lers fruits furent la redécouverte du répertoire polyphonique du 16e siècle, se rattache essentiellement à l'histoire musicale des contrées de l'aire germanique demeurées catholiques, à un moment où se faisait sentir un besoin de renouveau dans le domaine du spirituel, la quête d'une dévotion épurée, débarrassée de toute la mondanité dont se revêtaient trop souvent les manifestations artistiques destinées à l'accompagner.

Né de préoccupations d'ordre essentiellement religieux et visant à une réorganisation des pratiques liturgiques au plan musical, le Cécilianisme n'en est pas moins indissociable des courants Romantiques qui traversent l'Europe en ces lres décennies du 19e siècle, du moins de l'un de ces courants que l'on pourrait appeler, sur le plan musical, le Romantisme de l'auditeur, par opposition au Romantisme du créateur. À ce dernier, en effet, qui est un courant d'effervescence, de bouillonnement, d'incandescence, s'oppose un courant de contemplativité, voire d'extase, reposant sur une vision idéalisée du passé telle que la développe Chateaubriand dans la 3e partie du « Génie du Christianisme » . Tel est, par exemple, le contexte esthétique dans lequel s'inscrit l'action d'Alexandre Choron, déployant d'intenses efforts pour former des Maîtrises, organiser des « concerts historiques » et publier, quoique de façon bien peu méthodique, des œuvres vocales des 16e et 17e siècles ; efforts qui d'ailleurs restèrent sans lendemain, car Choron représentait en France un cas très isolé.

En Allemagne, au contraire, le courant « contemplatif » (et, si l'on veut, et d'un certain point de vue, réactionnaire) trouve un terrain favorable ; aux visions nostalgiques de Chateaubriand fait écho le grand article d'Ernst Theodor Amadeus (E.T.A.) Hoffmann, « Alte und neue Kirchenmusik » , publié en 1814 dans l'Allgemeine musikalische Zeitung, (un texte duquel, en particulier, émerge l'image naïve, obstinément transmise depuis Agazzari, d'un Palestrina en archange purificateur chargé de débarrasser la musique des artifices contrapuntiques franco-flamands, ce qui lui permet d'arrêter le bras vengeur du Pape Marcel s'apprêtant à proscrire la musique dans les églises) . 10 ans plus tard, paraît un autre texte fondateur, intitulé « Über Reinheit der Tonkunst » (« De la pureté en matière de musique ») , dû à Anton Friedrich Justus Thibaut, juriste et mélomane. Il s'agit d'un manifeste dont les intentions sont d'ordre éthique aussi bien qu'esthétique, dans lequel la dénonciation véhémement de la grossièreté (l'impureté) des goûts musicaux de l'époque s'accompagne d'une exaltation des valeurs ennoblissantes de la musique vocale du passé, dans la pureté de son exécution a cappella. Le modèle idéal proposé par Thibaut à la vénération des musiciens est Giovanni Pierluigi da Palestrina (1525-1594) , « compositeur aussi fécond (que Roland de Lassus) mais peut-être encore plus profond, possédant à tel point la Maîtrise des modes ecclésiastiques et de l'écriture en purs accords parfaits que c'est auprès de lui, plus que chez tout autre compositeur, qu'il faut chercher la sérénité et la béatitude » .

La polyphonie vocale de la Renaissance (et tout spécialement de la Renaissance tardive, et dans cette aire chronologique, essentiellement celle de Palestrina) est donc ressentie comme un flux harmonieux de pures consonances qu'il est permis et même recommandé de goûter en tant que telles, en s'abandonnant à la « sublime simplicité » , de

cette « sainte et solennelle harmonie » . Car cela même qui, chez le Romantique « actif » , suscite un ennui accablé, chez le Romantique « passif » , provoque véritablement l'extase : on s'abandonne, on savoure longuement cette « harmonie » (et le terme employé est révélateur d'une absence totale d'appréhension contrapuntique) dont Hector Berlioz décrétait qu'elle « se borne à l'emploi des accords parfaits entremêlés de quelques suspensions » . Et dans la sphère allemande qui nous intéresse ici, tel devait être en effet l'état d'esprit qui régnait dans les concerts que Thibaut, s'improvisant chef de chœur, organisait chez lui à Heidelberg, car on possède des témoignages parlant de l'extrême lenteur avec laquelle il battait la mesure, ce qui laisse supposer que la semi-brève en « tempus imperfectum diminutum » était conçue comme ronde battue à 4 temps, avec toute la componction qu'on imagine.

Magnificat anima mea Dominum  
Et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo.  
Quia respexit humilitatem ancillae suae.

Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes  
Quia fecit mihi magna qui potens est  
Et sanctum nomen ejus.  
Et misericordia ejus a progenie in progenies  
Timentibus eum.  
Fecit potentiam in brachio suo.  
Dispersit superbos mente cordis sui  
Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles.

Esurientes implevit bonis  
Et divites dimisit inanes.  
Suscepit Israel puerum suum,  
Recordatus misericordiae suae.  
Sicut locutus est ad patres nostros,  
Abraham, et semini ejus in saecula.  
Gloria Patri, et Filio, et Spiritui Sancto.

Sicut erat in principio, et nunc et semper,  
Et in saecula saeculorum. Amen.

### Le Cécilianisme (1868-1869)

**Cecilian movement** : General term for efforts to renew and re-invigorate liturgy, primarily in Roman Catholicism but also in some Protestant traditions, by encouraging the active participation of congregants, restoring the communal sense of the Eucharist.

...

**Cecilian movement** : A movement within the Roman Catholic Church, especially in Germanic countries, to reform church music in the spirit of 19th Century Romantic historicism. 18th Century leagues named for Saint-Cecilia, patron of music, that had promoted the old a cappella style in the face of an increasingly secularized Baroque idiom, evolved under the influence of such theological reformers as Bishop of Ratisbon, Johann Michaël Sailer (professor of theology) and Cardinal John Henry Newman (1801-1890) into the widespread movement to cultivate Gregorian chant, vernacular hymnody, and composition in the style of the late- Renaissance Italian composer, Giovanni Pierluigi da Palestrina. In 1869, Franz Xaver Witt founded the « Allgemeiner Deutscher Cäcilien-Verein », which published music deemed proper for worship and spawned similar societies in Europe and, notably, in the United States under Johann Baptist Singenberger.

...

Bishop of Ratisbon Johann Michaël Sailer, a German Jesuit and professor of theology, was born at Aresing in Upper-Bavaria on 17 October 1751. He was the son of a poor shoemaker. Until his 10th year, he attended the primary school in his native place ; after this, he was a pupil in the « Gymnasium » , in Munich. In 1770, he entered the Society of Jesus at Landsberg, in Upper-Bavaria, as a novice ; upon the suppression of the Society, in 1773, he continued his theological and philosophical studies in Ingolstadt. In 1775, he was ordained priest ; from 1777 to 1780, he was a tutor of philosophy and theology, and, from 1780, 2nd professor of dogmatics in Ingolstadt.

Along with many others, he lost his position in 1781 when the Elector Charles Theodore transferred theological instruction to the monasteries. In the years 1781-1784, while engaged in literary work, he attracted the attention of the elector and Bishop Clement Wenceslaus, who, in 1794, called Sailer to Dillingen as professor of pastoral theology and ethics, where today a high-school is named after him. Sailer held this position for 10 years and brought him a high reputation. His opponents, professors of Dillingen and Rossle, the principal of the school at Pfaffenhäusen, succeeded in limiting Sailer's activities, in 1793, and in securing his sudden dismissal, in 1794. Sailer now went to visit his friend Winkelhofer in Munich, and pursued there by his opponents, went to the house of his friend Beck in Ebersberg. Here, he devoted himself to literary work until he was called, in 1799, to a professorship in Ingolstadt. In 1800, he was transferred along with the University to Landshut where he taught pastoral and moral theology, pedagogics, homiletics, liturgy and catechetics.

Celebrated as a teacher and a writer, he was repeatedly called to other positions, was on terms of friendship with distinguished Catholics and Protestants, and was universally revered by his pupils, among whom was the Crown Prince Louis, later King of Bavaria. In 1818, Sailer declined the offer of the Prussian Government to have him appointed Archbishop of Cologne ; in 1819, the Bavarian Government, through the influence of the Crown Prince Louis, nominated him as Bishop of Augsburg, but the nomination was rejected by Rome. In 1821, however, after he had sufficiently justified himself, he was appointed cathedral canon of Ratisbon, in 1822, auxiliary bishop and co-adjutor with right of succession, in 1825, cathedral provost, and, in 1829, Bishop of Ratisbon.

The age in which Sailer lived was dominated by the « Enlightenment » , which in its radical form disputed the

fundamental dogmas of Christianity, and was characterized by externalism, contempt for Christian mysticism, worldliness of the Clergy, degradation of the pulpit by the treatment of secular topics, relaxation of ecclesiastical discipline, denial of the primacy of papal jurisdiction, efforts of the State to gain control of the Church, turbulent reforms within the Church, and a one-sided training of the mind in education. In opposition to these tendencies, Sailer came to the defense of faith in Christ and in the fundamental principles of Christianity, striving for an inner, living, practical Christianity, for a faith that should manifest itself in charity, for the maintenance of godliness (Christian mysticism) , and for the training of a pious and intelligent Clergy. He also insisted that the pulpit should be reserved solely for the preaching of the Gospel, and that the bishops should be in union with the pope ; he upheld the primacy of the papacy and defended the freedom and rights of the Church against the encroachments of the State. Ecclesiastical reform he ardently desired, not through unauthorized agencies but by the appointed organs of the Church ; and he demanded that education should aim at training both mind and will.

Sailer labored for the Christian ideal by his winning personality, by his utterances as teacher, parish priest and preacher, and by his numerous works that were philosophical, theological, devotional and biographical in character. He died on 20 May 1832, in Ratisbon.

Thus, Sailer brought back large numbers of people to Christianity and the Catholic Church. Notwithstanding his fruitful activity and his benevolence, Sailer had antagonists who opposed him partly from jealousy, partly from misunderstanding and ill-will ; he was accused of heterodoxy, indifferentism and mysticism. If Sailer is judged in connection with his times, these reproaches are unfounded. In his day, Sailer was a pillar of the Church. This judgment of Sailer was expressed by Georges Goyau in « L'Allemagne religieuse. Le Catholicisme. (1800-1870) » (Paris, 1905) :

« With Sailer German piety, both Protestant and Catholic, learned again to pray. This is the peculiar characteristic of his activity. Do not expect from him any religious polemics ; he abhorred them ; what he really cherished was the idea of a sort of cooperation of the various Christian bodies against the negations of infidelity. Sailer made a breach in Rationalism, by opposing to it a piety in which both Christian bodies could unite. » (Pages 294, 295.)

The best edition of his works is « J. M. Sailers samtliche Werke unter Anleitung des Verfassers » , Edition Joseph Widmer, 40 volumes, Sulzbach (1830-1841) ; supplementary volume (1845) .

...

The Swiss composer, music teacher, editor and publisher Johann Baptist Singenberger (John Singenberger) was born on 25 May 1848 in the province of Saint-Gall, in Switzerland, and died on 29 May 1924.

He attended Saint-George Seminary in Saint-Gall where he befriended Sebastian Gebhard Messmer, who later became Archbishop of Milwaukee. They both graduated from Saint-Gall, in 1861.

He continued his education at a Jesuit boarding school, Stella Matutina, at Feldkirch, in Voralberg. Here, he studied piano, organ and composition under Winnebald Briem and was also influenced by Augustine Line, a noted musician.

He then studied under Carl Greith, who specialized in voice training, at the University of Innsbruck. In 1872, he went to Regensburg to study under Friar Franz Xaver Witt. While he was at Regensburg, the celebrated firm of Pustet decided to publish Singenberger's 1st collection of hymns. With its publication began a life-long friendship between Singenberger and members of the publishing family.

Singenberger went to the United States, in April 1873. He maintained the seat of President for the American Cæcilia Society, for over 30 years. He was an editor and publisher of a monthly church music periodical for over 50 years. In the words of one of his students :

« There has been no other man in America, equally prominent in all phases of church music, equally recognized outside the country, and of equal length of service. »

His works comprised a large part of the repertory of the Catholic Church's music. He was reckoned to have taught over 1,000 musicians in his lifetime. Singenberger founded the American Saint-Cecilia Society (American Cecilian Society) , in 1873, an organization seeking to revive the Catholic Masses and Motets of late- Renaissance composer Palestrina. Singenberger was also a professor of music at the Catholic Normal School in Saint-Francis, in Wisconsin. Pope Leo XIII knighted Singenberger, conferring upon him the order of Saint-Gregory the Great.

...

**Cecilian movement** : Name for various efforts, beginning in the late- 18th Century, especially in Germany, Austria, France, the Netherlands, Italy, and later in the United States, to recover the ancient traditions of Roman Catholic church music for modern liturgical use. It was, in part, a reaction to Operatic and other secular techniques used in sacred composition, from the early 17th Century on, but a more specific stimulus was a 1749 edict of Pope Benedict XIV, « Annus qui » , that summarized many of the controversies regarding liturgical music and, while expressing a preference for unaccompanied chant, excluded neither polyphony nor diverse instrumental accompaniment categorically. In response, « Caecilien-Bündnisse » (Cecilian groups) attempted in Germany to promote a cappella choral singing through the study and revival of Giovanni da Palestrina's late- Renaissance music and chant and through new compositions based on those traditions.

In 1869, Franz Xaver Witt founded the « Allgemeiner Deutscher Cäcilien-Verein » (General German Cecilian Society) for the purpose of providing practical resources to parishes large and small. This group was recognized by Pope Pius IX, in 1870, and was imitated in many European and American nations.

...

Catholic priest, church musician, and composer Franz Xaver Witt was born on February 9, 1834, in Walderbach (Bavaria) , and died on December 2, 1888, in Landshut. His father was a school teacher. Witt was taught piano and singing from a young age. He was a leading figure in the Cecilian movement for the reform of Catholic church music

in the 2nd half of the 19th Century.

He studied theology and science at the seminary in Regensburg. He sang in the seminary's choir, which was under the direction of Joseph Schrems. He was ordained as a priest, in 1856, and taught Gregorian chant at the seminary at Regensburg. In 1867, he was appointed inspector of the seminary of « Sankt Emmeram » . In 1868, Witt founded the Cæcilia Society in order to revive the use of Gregorian chant and polyphony, and to promote the composition of new liturgical music in an older style in Catholic churches. Pope Pius IX recognized the society, in 1870.

...

Like the majority of his church music colleagues, with the notable exception of Ignaz P. Traumihler (1815-1884) , in Saint-Florian, Anton Bruckner was unsympathetic to the more « hard-line » attitude adopted by the German wing of the Cecilian association, which rejected the orchestral Mass and required contemporary church music to be deliberately archaic and modelled on 16th Century vocal polyphony, and preferred the much more moderate Austrian stance adopted by organiste and composer Johann Evangelist Habert, director of church music in Gmunden, who advocated a balanced mixture of the best aspects of the old and the new.

...

The movement never reconciled the conflict between composing in an anachronistic « stile antico » and the 19th Century ideals of artistic innovation, and efforts to publish usable new works brought forth a great number of mediocrities. With its zeal fading in the early 20th Century, the movement's longest lasting effects may have been in founding educational publications for liturgical music and in promoting good choirs and congregational singing.

...

The Cecilian movement of church reform was centered in Italy but received great impetus from Regensburg, Germany, where Franz Xaver Haberl (1840-1910) had a world-renowned school for church musicians. Haberl was also the Regensburg « Domkapellmeister » (cathedral choir Master) , where he directed a choir highly-skilled in polyphony and chant. The Cecilian Movement was a reaction to the roughly 100 years (circa 1800-1900) when Gregorian Chant all but vanished from Catholic Masses.

...

The Cecilian movement of church reform was centered in Italy but received great impetus from Regensburg, in Germany, where Franz Xaver Haberl had a world renowned « Kirchenmusikschule » . Haberl was also the Regensburg « Domkappellmeister » , where he directed a choir highly-skilled in polyphony and chant.

...

The German musicologist Franz Xaver Haberl was born on 12 April 1840 in Oberellenbach (today, Mellersdorf-Pfaffenberg) , Lower-Bavaria, and died on 5 September 1910 in Ratisbon. He was a friend of Franz Liszt, Lorenzo Perosi, and Johann Baptist Singenberger, cleric, and student of Carl Proske (1794-1861) .

He made his Classical and theological studies in Passau, Bavaria, where he was ordained priest in 12 August, 1862. Showing decided aptitude for music, he was given every opportunity for study of the art, and was entrusted with the direction of music in the seminary. From 1867 to 1870, Haberl resided in Rome, where he was active as choir Master at the German national church, Santa Maria dell'Anima, and also made historical and archæological researches. From 1871 to 1882, he directed the choir at the Ratisbon cathedral, his incumbency forming one of the most brilliant periods in the history of this famous institute.

Working for church music reform, in 1874, Haberl founded a famous school for church musicians at Regensburg (Ratisbon) . This school began with 3 professors (Doctor Haberl, Doctor Jacob, and Canon Haller) and only 3 pupils, and attracted reform-minded church music programs. Haberl not only secured permanency for the school in the shape of endowment, but he built next to it a church, dedicated to Saint-Cecilia, where pupils are given opportunities for practising the knowledge they have acquired in theory.

He fought for the « Editio Medicea » against the editions of Solesmes and others. In 1868, Haberl re-edited the « Medicæa » version of the Gregorian chant, and the Holy See declared his edition authentic and official for the Catholic Church. This form of the chant has since been superseded by the « Editio Vaticana » .

With Proske, he was a prime mover in the « Cæcilia Movement » , and helped to edit the 4th volume of « Musica Divina » .

For 30 years, he gathered data and material for a critical edition of the works of Palestrina, completed in 1908 in 33 volumes, the 1st 10 of which were prepared by the joint labour of Theologian de Witt, Johann Nepomuk Rauch, Friar Espagne, and Friar Commer. A similar edition of the works of Orlando di Lasso, undertaken by him in company with Doctor Sanberger, he left unfinished.

As president of the Cecilian Society, which position he held from 1899 until his death, as editor of « Musica Sacra » and « Fliegende Blätter für Kirchenmusik » , the official organ of the Society, as the author of « Magister Choralis » , now in the 12th edition, and of innumerable articles on historical, theoretical, and scientific subjects, but especially as director of the school which he founded, Haberl championed the spirit and authority of the Church in musical matters against modernising influences.

One of Haberl's most famous students was Lorenzo Perosi.

...

In many serious church musicians, there was a deep-seated desire to revive Chant as well as the Renaissance

polyphony of Giovanni Pierluigi da Palestrina, Orlando di Lasso, Tomás Luis de Victoria, Felice Anerio, and to rid Masses of the more entertaining, Operatic style of music. Before Monsignor Lorenzo Perosi (1872-1956) , it may be said that Giovanni Tebaldini (1864-1952) , Perosi's predecessor at the Basilica of San Marco, in Venice, was one of the leaders of this movement named for Saint-Cecilia, patroness of music. But by Tebaldini's own admission, it was Perosi who brought these hopes to fruition - albeit with the backing of the future Pope Pius X and his « motu proprio, Tra le sollecitudini » of 1903. The influence of Perosi, as well as Pius, was so strong that not only did chant and polyphony re-enter the Catholic repertory, but Perosi's works (from the 1890's until World War I, and beyond) were by far the most widely performed contemporary works in the Roman Catholic Church.

...

The Italian composer, organist and musicologist Giovanni Tebaldini was born on September 7, 1864, in Brescia and died on May 11, 1952, in San Benedetto del Tronto. He studied with Amilcare Ponchielli at the Conservatory of Milan and, later, with Franz Xaver Haberl in Regensburg. He was « Mæstro di cappella » in several Italian cities and, later, director of Consearoty of Parma and director of Santa Casa di Loreto.

...

The German organist and composer Josef Gabriel Rheinberger was born on 17 March 1839 in Vaduz, Liechtenstein, and died on 25 November 1901, in Munich. His father was the treasurer for Aloys II, Prince of Liechtenstein, showed exceptional musical talent at an early age. At only 7 years of age, he was already serving as organist of the Vaduz parish church, and his 1st composition was performed the following year. In 1851, his father, who had initially been resistant to his son's desire to pursue a musical career, allowed him to enter the Munich Conservatory, where he later became professor of piano and, subsequently, professor of composition. When this 1st version of the Munich « Konservatorium » was dissolved, he was appointed « répétiteur » at the Court Theatre, from which he resigned in 1867.

Rheinberger married his former pupil, the poetess and socialite Franziska von Hoffnaass (8 years his senior) , in 1867. The couple remained childless, but the marriage was happy. Franziska wrote the texts for much of her husband's vocal work.

Rheinberger's influences ranged from contemporaries such as Johannes Brahms to composers from earlier times, such as Franz Schubert and Johann Sebastian Bach. He was also influenced by painting and literature (especially English and German) .

In 1877, he was appointed Court conductor, responsible for the music in the Royal Chapel. He was later awarded an honorary Ph. D. degree by Ludwig Maximilian University of Munich. A distinguished teacher, he numbered many Americans among his pupils including Horatio Parker (the teacher of Charles Ives) , William Berwald, George Whitefield Chadwick, Bruno Klein and Henry Holden Huss. Other notable pupils include Italian composer Ermanno Wolf-Ferrari, German composers Engelbert Humperdinck and Wilhelm Furtwängler (the latter much better-known as a conductor)

and Austrian composer Désiré Thomassin. When the 2nd (and present) Munich « Konservatorium » was founded, he was appointed Royal Professor of organ and composition, a post he held until his death.

Rheinberger was a prolific composer. His religious works include 12 Masses (1 for double chorus ; 3 for 4 voices a cappella ; 3 for women's voices and organ ; 2 for men's voices ; 1 with orchestra) , a « Requiem » and a « Stabat Mater » . His other works include several Operas, Symphonies, chamber music, and choral works. Today, he is remembered primarily for his elaborate and challenging organ compositions ; these include 2 Concertos, 20 Sonatas in 20 different keys (of a projected set of 24 Sonatas in all the keys) , 22 Trios, 12 Meditations, 24 Fughettos, and 36 solo pieces. His organ Sonatas were once declared to be :

« Undoubtedly, the most valuable addition to organ music since the time of Mendelssohn. They are characterized by a happy blending of the modern Romantic spirit with masterly counterpoint and dignified organ style. »

(J. Weston Nicholl, « Grove Dictionary of Music and Musicians » , 1908 Edition, Volume 4, page 85.)

Rheinberger died in 1901, and was buried in the « Alter Südfriedhof » , in Munich. His grave was destroyed during World War II, and his remains were moved to his home-town of Vaduz, in 1950.

...

Josef Gabriel Rheinberger established himself as Munich's foremost pedagogue and composer in the late- 19th Century. Acclaimed initially for his ability as an organist, Rheinberger later achieved popular success as a composer of orchestral music and choral music, and attained appointments as a professor at the Munich Conservatory and as « Hofkapellmeister » for Ludwig II of Bavaria. During his life, a 19th Century Palestrina style emerged throughout Germany, and eventually manifested itself in the Catholic south as a reform movement for the purification of sacred music. This resulted in the foundation of the « Allgemeiner Cäcilien-Verein » (General Cecilian Society) by Franz Xaver Witt, in 1869. The Cecilian movement promoted the supremacy of plain-chant and the use of a cappella music appropriate for liturgy.

...

Near the beginning of the 19th Century, in Germany, there arose a renewed interest in plain-chant and 16th Century polyphony (attempts were made to revive the singing of « Vespers ») , ideals that, in 1868, initiated the Cecilian movement for reform in Roman Catholic liturgical music. But composers still wrote settings for Orchestra, chorus, and soloists, notable examples being Franz Liszt, Charles-François Gounod, and Anton Bruckner.

...

As the influence of the 19th Century Cecilian movement grew, so major composers developed a type of extra-liturgical sacred music in contemporary styles unacceptable to the Cecilians. When the stringent requirements of the Cecilians

were verified by a detailed « Motu Proprio » on church music issued by Pope Pius X, in 1903, all doubts were eliminated, and a great deal of previously marginally acceptable liturgical music was banished to the concert hall. Composers of Catholic church music were, thereafter, pressed to conform to an a cappella Palestrinan ideal or simply not be heard in church.

The concert repertory was permanently affected by these developments, as works including the orchestral Mass Ordinary settings of Mozart, Haydn, Beethoven, and Schubert were suppressed as church music, finding a new home in the choral concert repertory. Only a few major composers attempted to write works in accordance with Cecilian ideals ; others turned away from these strictures, and an essentially new genre of concert works coalesced : music based on manifestly liturgical texts (such as the « Requiem ») but, so far, out of the bounds of liturgical propriety that they could not be and were never intended for liturgical use. Drawing on contemporaneous reviews and the biographies of several major 19th Century composers, this study clarifies the role of this repertory and the impulse behind its creation.

...

Kirchenmusikalische Reformbewegung im 19. und frühen 20. Jahrhundert ; benannt nach der Heilig Cæcilia (3. Jahrhundert ?) , seit dem 15. Jahrhundert Schutzpatronin der Musik und Musiker, im 19. Jahrhundert vor allem der Kirchenmusik. Ziel ist die « Wiederherstellung » einer liturgiegerechten, würdigen Kirchenmusik, die Anklänge an alles Weltliche, vor allem Theatralische vermeidet. Die deutsche Frühromantik (Ludwig Tieck ; Heinrich Wackenroder ; E. T. A. Hoffmann ; Anton Friedrich Justus Thibaut, Über Reinheit der Tonkunst 1825) sah das Ideal einer « wahren » Kirchenmusik in der Vergangenheit verwirklicht, insbesondere im gregorianischen Choral und in der Vokalpolyphonie des 15. und 16. Jahrhunderts mit Palestrina als Höhepunkt. Auch Neukompositionen sollten sich daran orientieren. Mit Ausnahme der Orgel sollten Instrumente die Singstimmen nur unterstützen, keinesfalls konzertieren, wie dies bei den Instrumentalmessen der Wiener Klassiker der Fall war. Auch in Österreich gab es seit dem frühen 19. Jahrhundert katholische Restaurationsbestrebungen, etwa im Kreis um den Redemptoristen Klemens Maria Hofbauer (1751-1820) . Verständnis für den a cappella-Gesang der alten sog. Niederländer (franko-flämische Musik) förderten Forscher wie Raphael Georg Kiesewetter und August Wilhelm Ambros. In Wien wurden ab den 1820er Jahren Kirchenmusikvereine zur würdigen Aufführung allerdings instrumentaler Kirchenmusik gegründet.

1868 gründete Franz Xaver Witt (1834-1888) am deutschen Katholikentag in Bamberg (Deutschland) den Allgemeinen deutschen Cäcilien-Verein, nachdem ein Jahr zuvor ein ähnlicher Versuch in Innsbruck fehlgeschlagen war. Zeitschriften wie die Fliegenden Blätter für katholische Kirchen-Musik (seit 1866) , die Musica sacra (seit 1868) und das Kirchenmusikalische Jahrbuch (seit 1886) sorgten für die Verbreitung der Reformideen. 1870 wurde der Allgemeine deutsche Cäcilien-Verein durch ein Breve Pius' IX. approbiert und erhielt dadurch einen quasi offiziellen Charakter. Die Bittschrift um päpstliche Approbation wurde auch vom österreichischen Episkopat - den Kardinälen, Bischöfen und Erzbischöfen von Prag, Wien, Salzburg, Olmütz, Breslau (Wrocław / Polen) , Budweis (České Budějovice / Czechoslovakia) , Brixen, Gurk, Lavant, Capo d'Istria (Koper / Slowenien) , Sankt Pölten, Leitmeritz (Litoměřice / Czechoslovakia) und Seckau - unterzeichnet (Fliegende Blätter 6/3, 1871) . Generalpräses bis zu seinem Tode war Witt, der den Allgemeinen deutschen Cäcilien-Verein von Regensburg (Deutschland) aus in alle deutschsprachigen Länder verbreiten wollte. Diesem

Zweck dienten mehrere Reisen nach Vorarlberg, Tirol, Salzburg und Oberösterreich zwischen 1869 und 1871. Als erste Diözese konnte Witt Brixen gewinnen. 1872 folgte Salzburg. Nicht überall kam es zu formellen Vereinsgründungen mit Anschluß an den Allgemeinen deutschen Cäcilien-Verein. Witt stieß vor allem dort auf Widerstand, wo eine lebendige Kirchenmusiktradition vorhanden war, die auch und gerade die Werke der Wiener Klassik umfasste und die Ablehnung der Instrumentalmessen durch den Allgemeinen deutschen Cäcilien-Verein missbilligte.

In Oberösterreich führte dieser Protest sogar zu einer Gegenründung: 1871 gründete Johann Evangelist Habert in Gmunden den Österreichischen Cäcilien-Verein, nachdem er bereits 1868 eine eigene Zeitschrift für katholische Kirchenmusik ins Leben gerufen hatte. Streitereien mit dem Allgemeinen deutschen Cäcilien-Verein, der in Oberösterreich und andere durch den Chordirektor von Sankt Florian, I. Traumihler, gefördert wurde, führten dazu, daß Habert bereits 1872 seine Zeitschrift einstellen musste und der Verein seine Arbeit praktisch beendete. 1875 (konstituierende Versammlung) beziehungsweise 1876 (definitive Vereinsgründung) wurde der Oberösterreichische Diözesan-Cäcilien-Verein mit bischöflicher Approbation, aber wieder ohne Anschluß an den Allgemeinen deutschen Cäcilien-Verein ins Leben gerufen. Obmann wurde der Sakristeidirektor Christian Forster (1824-1885). An der Gründung waren auch Domkapellmeister Karl Zappe (1837-1890), Domorganist Karl Waldeck und der spätere Domkapellmeister Domdechant Johann Baptist Burgstaller (1840-1925) beteiligt. Als Vereinsorgan diente 1877-1885 Haberts wiederaufgenommene Zeitschrift für katholische Kirchenmusik. Seinen Unmut über Witt und die Regensburger veröffentlichte Habert und andere in dem Büchlein Der deutsche Cäcilien-Verein (1877). Von der Linzer Diözese gingen in den frühen 1880er Jahren auch entscheidende Bestrebungen zu einer neuerlichen gesamtösterreichischen Gründung aus. 1884 wurde der Österreichische Central-Cäcilienverein ins Leben gerufen, dem zunächst nur die Diözesen Linz und Sankt Pölten angehörten, 1885 folgte der Wiener Ambrosius-Verein, dessen Vorstand Propst Gottfried Marschall (1840-1911) Vereinspräsident wurde. Unterstützt wurde der Verein von Josef Battlogg (1836-1900), dem Herausgeber des Kirchenchores in Vorarlberg und von Anton Podrabsky (1850-1899), Redakteur des Ambrosiusblattes in Wien. Bei aller Selbständigkeit und Betonung der eigenständigen österreichischen Tradition suchte man eine Zusammenarbeit mit Witt und dem Allgemeinen deutschen Cäcilien-Verein. Da im Gegensatz zu Sankt Pölten und Linz die Approbation durch das Wiener Ordinariat verweigert wurde, war auch diesem Verein nur ein kurzes Leben beschieden. 1887 erließ der Linzer Bischof Ernest Maria Müller (1822-1888) kirchenmusikalische Verordnungen, in denen er sich im Sinne des österreichischen Cäcilianismus für die Instrumentalmusik aussprach. Nach dem Tode Witts 1888 kam es unter dem neuen Präsidenten des Allgemeinen deutschen Cäcilien-Verein, Friedrich Schmidt (1840-1923), allmählich zu einem entspannteren Verhältnis zwischen deutschem und österreichischem Cäcilianismus.

In der niederösterreichischen Diözese Sankt Pölten standen Josef Zelger (1823-1883, Pfarrer von Mank) und Anton Ditko (1834-1901, Lehrer an der Kremser Lehrerbildungsanstalt, Herausgeber der Kirchenmusikzeitschrift Harmonia sacra) dem Allgemeinen deutschen Cäcilien-Verein nahe, während Joseph Gabler als Mitarbeiter an Haberts Zeitschrift und der Regens chori von Seitenstetten, Pater Marian Wenger (1840-1909), dem österreichischen Cäcilianismus zuneigten. Im Stift Altenburg trat der Prior und Chorleiter Pater Veremund Högner (1818-1883) für eine Reform ein. Ditko, Zelger und Högner traten dem Wiener Ambrosius-Verein bei, Gabler wirkte im Oberösterreichischen Diözesan-Cäcilien-Verein. 1886 kam es zur Gründung eines diözesanen Cäcilienvereines unter dem Präsidenten Franz Willvonseder (1817-1893). Ditkos Harmonia sacra wurde Vereinsorgan, er selbst ab 1890 Präsident. Seine Nachfolger waren ab 1895 Zelger, ab 1899 Wenger, ab 1905 der Pfarrer von Oberwölbling, Alois Kastner (1862-1921). Zu den führenden Kräften zählten neben den schon

Genannten noch Josef Preßl (Musiklehrer ; 1845-1912) , Pater Lambert Karner (Stift Melk ; 1841-1909) und der Göttinger Regens chori Pater Robert Johndl (1861-1925) . Streitigkeiten über die Richtung (Anlehnung an Allgemeinen deutschen Cäcilien-Verein) und das Kirchengesangbuch führten zum Rückzug Gablers aus dem Ausschuß. 1895 erschien die Broschüre Über die Bedingungen einer gesunden Reform der Kirchenmusik von Pater Isidor Mayrhofer (1862-1951) aus Seitenstetten, der sowohl den Allgemeinen deutschen Cäcilien-Verein als auch die Instrumentalmessen der Klassik angriff und als Ideal die Werke Moritz Brosigs (1815-1887, Breslauer Domkapellmeister) empfahl. 1905 erfolgte der Anschluß an den Allgemeinen deutschen Cäcilien-Verein.

In Salzburg fand der Allgemeinen deutschen Cäcilien-Verein im späteren Erzbischof und Kardinal Johannes Baptist Katschthaler, seit 1884 Diözesanpräses des 1872 gegründeten Salzburger Cäcilienvereines, einen vehementen Verteidiger der strengen Regensburger Richtung. Katschthaler lehnte strikt jede Instrumentalmusik in der Kirche ab. 1886-1893 gab er die von ihm gegründete Kirchenmusikalische Vierteljahresschrift als Organ des Cäcilienvereines heraus. 1893 erschien seine Kurze Geschichte der Kirchenmusik, die die ganze Entwicklung der Kirchenmusik vom cäcilianischen Standpunkt betrachtet. 1899 war er maßgeblich am sog. Salzburger Programm beteiligt, das ein engeres Zusammengehen der einzelnen Diözesanvereine vorsah. Diesem Programm traten die Diözesen Salzburg, Seckau, Linz und Sankt Pölten bei. Von den Salzburger Domchordirektoren berücksichtigen Ignaz Achleitner, Johann Evangelist Hupfaut und Hermann Spies sowie der Chordirektor von Sankt Peter, Cäcilianismus Santner, in unterschiedlichem Ausmaß die Forderungen des Cäcilianismus.

Auch in der Steiermark war der Allgemeinen deutschen Cäcilien-Verein erfolgreicher, wenn auch hier nicht ohne Probleme : Vertreter der strengen Regensburger Richtung wie der Kaplan Andreas Strempl (1838-1886) aus Pürgg forderten mit Ausnahme der Orgel die Abschaffung der Instrumente, wogegen sich Domorganist Ludwig Carl Seydler und Domchorregent Karl Radler wandten, die Anhänger der gemäßigten Richtung Haberts waren und weder die Instrumentalmessen der Wiener Klassik noch neuere kompositorische Entwicklungen durch die Reform streichen wollten. Strempl gründete 1869 den Cäcilienverein im steiermärkischen Ennstale zwar nicht als Zweigverein des Allgemeinen deutschen Cäcilien-Verein, aber in dessen Sinne. Wegen Seydlers Einwände entstanden zunächst Pfarr-Cäcilienvereine außerhalb von Graz (Sankt Lambrecht, Murau, Sankt Georgen ob Murau, Bruck an der Mur : Eduard Brunner, Riegersburg) . Erst 1875 wurde der Diözesan-Cäcilienverein Diözesan-Cäcilienverein Seckau als Zweigverein des Allgemeinen deutschen Cäcilien-Verein gegründet (Diözesanpräses : Universität-Professor Franz Fraidl, ab 1885 Domkapellmeister Johann Weiß, ab 1895 dessen Nachfolger Johann Wibl ; ab 1905 der Komponist Anton Faist, ab 1933 Dompropst Franz Puchas) , aufgrund von Widerständen konnte die Jahresversammlung des Diözesan-Cäcilienverein erst ab 1880 in Graz stattfinden. 1876 und 1891 wurde die Generalversammlung des Allgemeinen deutschen Cäcilien-Verein in Graz abgehalten. 1876 beteiligte sich aus Protest gegen die strenge Regensburger Richtung kein Grazer Kirchenchor an den Aufführungen. Ludwig Carl Seydler hatte eine Streitschrift (Abwehr gegen die maßlosen Angriffe der Herrn Witt) für die Teilnehmer verfasst. Sein Sohn und Nachfolger als Domorganist, Anton Seydler, lehnte dagegen die Instrumentalmessen ab. Neben Anton Seydler vertraten die Domkapellmeister Johann Weiß und Johann P. Wibl sowie Johann E. Haimasý (1847-1903 ; Musiklehrer am fürstbischöflichen Knabenseminar, Herausgeber des Diözesangesangbuches Hosanna 1885) die Regensburger Richtung. Bei der Generalversammlung des Allgemeinen deutschen Cäcilien-Verein 1891 gelangte und andere Anton Bruckners Ave Maria zur Aufführung, das von Witts Nachfolger, Generalpräses Friedrich Schmidt, als unliturgisch abgelehnt wurde. Im Gegensatz zu Oberösterreich konnte

der Allgemeinen deutschen Cäcilien-Verein über seinen steirischen Zweigverein eine große Wirksamkeit entfalten :Viele Kirchenchöre schlossen sich seinen Intentionen an, der Diöcesan-Cäcilienverein organisierte Organisten- und Chorregentenkurse. Auch die Choralpflege wurde in die Reformbestrebungen einbezogen. Durch die Beziehungen zur Abtei Seckau wandte sich der Diöcesan-Cäcilienverein bald von den Regensburger Choralbüchern ab und der Choralforschung von Solesmes zu, die für eine Restitution des mittelalterlichen Choral und nicht wie Regensburg für jenen bereits stark geänderten der Palestrina-Zeit eintrat (Choralreform) . Nach dem Zweiten Weltkrieg übernahm immer mehr die Diözesan-Kirchenmusik-Kommission (heute : Sektion für Kirchenmusik in der Diözesankommission für Liturgie) die kirchenmusikalischen Aufgaben des Diöcesan-Cäcilienverein. 1969 wurde er aufgelöst.

Die größten Widerstände gegen die Reformvorstellungen des Cäcilianismus gab es erwartungsgemäß in Wien. Die Tradition der Instrumentalmessen in der Nachfolge der Wiener Klassik (meist für einfache Verhältnisse geschriebene so genannt Landmessen beziehungsweise Pastormessen für die Weihnachtszeit ; Beispiele von Matthäus Nagiller, Joseph Preindl, Alois Rieder, Johann Baptist Schiedermayr) dominierte das Repertoire. Textkürzungen von Gloria und Credo, Einlagen, im Opernstil oder tatsächlich aus der Oper übernommen, für Graduale und Offertorium (Beispiele von L. Eder und Franz von Suppè, Carl Michaël Ziehrer, Ernestine Baudouin) , Intradnen, Tusche oder Märsche zum Einzug waren üblich. Gegen diese Usancen trat ab den späten 1860er Jahren Joseph Böhm auf (zuerst als Regens chori von Mariahilf und später als Kapellmeister der Kirche Am Hof) . Als Musiklehrer an der Präparandie Sankt Anna wirkte er für eine Reform im Sinne des Allgemeinen deutschen Cäcilien-Verein, und auf sein Betreiben wurde der Kirchenmusikverein Sankt Anna 1871 in Wiener Cäcilien-Verein (Präses Josef Bach, 1822-1884, ab 1875 August Wilhelm Ambros, ab 1876 Ignaz Fürst, 1813-1894) umbenannt. Dieser unterhielt ab 1872 eine eigene Vereinsschule. Als Chorleiter des Cäcilien-Vereines führte Böhm in verschiedenen Wiener Kirchen a-cappella-Werke auf und gewann Ambros für die Reformbewegung. In seiner Broschüre Der gegenwärtige Zustand der katholischen Kirchenmusik und des kirchlichen Volksgesangs in Wien und Umgebung (1876) rechnete er mit den kirchenmusikalischen Zuständen ab, zog sich damit aber den Unmut des ohnehin nicht reformwilligen Klerus zu. Ab 1878 erschienen die Wiener Blätter für katholische Kirchenmusik als Organ des Wiener Cäcilien-Vereines, redigiert von Böhm und dem Direktor der Kirchenmusikschule des Vereins, Carl Hausleithner (1843-1905) . Bemühungen, den Oberösterreichischen und Wiener Cäcilien-Verein zu vereinigen, scheiterten an der unterschiedlichen Grundausrichtung. Böhm, der als Verfechter Witts die Kirchenmusik der Wiener Klassik ablehnte, konnte sich mit Habert nicht einigen. Doch auch im Wiener Cäcilien-Verein setzten sich die Vertreter einer österreichischen Richtung durch, woraufhin Böhm seine Vereinsämter 1880 zurücklegte. Habert sollte an seiner Stelle die Vereinsschule übernehmen. Zu einer Berufung kam es allerdings nicht. Böhm gründete 1881 einen neuen Verein, den Allgemeinen Kirchenmusikverein Sankt Ambrosius (Präses Jacob Bach, 1833-1881, ab 1882 Gottfried Marschall, ab 1887 Franz Krenn) . Als Vereinszeitschrift wurde das von Anton Podrabsky redigierte Ambrosius Blatt gegründet, das aber 1883 sein Erscheinen wieder einstellen musste. Böhm wurde Kapellmeister des Vereines, Otto Müller Chormeister des Chorakademie genannten Vereinschores, Franz Liszt Ehrenmitglied des Vereines. 1885 wurde der Anschluß an den Österreichischen Central-Cäcilienverein beschlossen, der sich aber nie richtig entfalten konnte. Anton Ditkos Harmonia sacra, Organ des Cäcilienvereines der Diözese Sankt Pölten, wurde ab 1891 auch Organ des Ambrosius-Vereines. Nach Böhms Tod 1893 beschränkte sich der Verein auf die Weiterführung der Vereinsschule. 1906 wurden Ambrosius- und Wiener Cäcilien-Verein unter dem Namen Allgemeiner Kirchenmusikverein (Präses Bischof Laurenz Mayer, 1828-1912, artistischer Leiter Böhms Brüder Julius) vereinigt. Auch der neue Verein unterhielt eine Vereinsschule, die Lehranstalt für kirchliche Tonkunst, konnte sich aber nicht lange halten : Mit Beginn des Ersten Weltkrieges wurde er wieder aufgelöst.

Die gemäßigte Richtung eines österreichischen Cäcilianismus vertrat in Wien und andere Cyrill Wolf (1825-1915), Regens chori der Minoriten-, Dominikaner- und Universitätskirche. Der Kirchenmusikverein an der Votivkirche (1889 von Marschall gegründet; Kapellmeister und Leiter der Musikchule: Theobald Kretzschmar, 1850-1919) stand in direkter Beziehung zu Habert. Als Vereinsorgan diente eine Beilage zur Neuen Wiener Musik-Zeitung mit dem Titel Blätter für Kirchenmusik. Mit der Herausgabe der Reihe Kirchenmusik österreichischer Meister sowie sämtlicher Werke von Domkapellmeister Gottfried von Preyer sollte die österreichische Kirchenmusik gefördert werden. Auch andere Vereine bemühten sich um eine Verbesserung der Kirchenmusik: so die Sektion für Ton- und Dichtkunst des Christlich-religiösen Kunstvereins für Nieder-Österreich in Wien mit dem Vereinsorgan Sankt Leopoldus Blatt und der Priester-Anbetungsverein für die Erzdiözese Wien.

Mit der Berufung von August Weirich als Domkapellmeister 1903 wurden cäcilianische Bestrebungen erstmals auch an Sankt Stephan verwirklicht. Im selben Jahr verfasste Papst Pius X. ein Motu proprio, das die liturgische Vorrangstellung von Choral und Vokalpolyphonie bekräftigte und dessen Verbindlichkeit für alle Kirchen 1904 von der Ritenkongregation bestätigt wurde. Aus Angst vor einer Beschneidung der instrumentalen Kirchenmusik wie auch des Frauengesangs begab sich eine Abordnung, angeführt von Universitätsbibliothekar Alfred Schnerich, nach Rom und holte sich (zum Ärger der strengen Cäcilianer) die ausdrückliche päpstliche Erlaubnis zur weiteren Pflege der Wiener Klassiker. Auch der kirchliche Frauengesang wurde weiterhin geduldet. Schnerich, der auch Vizepräsident des Kirchenmusikvereines Sankt Peter war, gab beim Augsburg Verlag Anton Böhm eine Reihe österreichischer Kirchenmusik heraus, die Denkmäler liturgischer Tonkunst. Als Bearbeiter der einzelnen Bände gewann er Carl Rouland (1865-1935; Chordirektor von Sankt Peter), Ferdinand Habel, Anton Maria Klafsky und Josef Lechthaler.

In der Folge wurde der Cäcilianismus an der 1910 gegründeten Abteilung für Kirchenmusik der Akademie für Musik und darstellende Kunst durch die Lehrer Vinzenz Goller, Max Springer und Franz Moißl gefördert. Mit der Anstellung des späteren Leiters der Abteilung, Josef Lechthaler, gewann ein liberal eingestellter Cäcilianismus die Oberhand, der die Pflege von Choral, Palestrina-Stil und der Wiener Klassik, aber auch von Barockkompositionen vereinbaren konnte. Die nur kurz bestehende Schola Austriaca (Protector Kardinal Friedrich Gustav Piffel, 1864-1932; Oberleiter der Abt von Sankt Emaus, Alban Schachleitner, 1860-1937) vereinigte österreichische Kirchenmusiker mit dem Ziel der Förderung der Kirchenmusik im Sinne des Motu proprio. Mit der 1913 erfolgten Ernennung des Klosterneuburger Propstes Piffel zum Fürsterzb. von Wien erhielten cäcilianische Vorstellung endgültig Einzug in Wien. Die Zeitschrift Musica divina (ab 1913) wurde offizielles Organ für Kirchenmusik der Erzdiözese Wien.

In Böhmen vertrat der 1826 in Prag gegründete Verein zur Förderung der Kirchenmusik in Böhmen (Jednota k zvelebení kostelní hudby von Čechách) cäcilianische Ziele. Unter den Lehrern der Vereins-Orgelschule komponierten insbesondere Karl Franz Pitsch und Robert Johann Nepomuk Führer auch cäcilianisch geprägte Kirchenmusik. 1874 gründete der Kunsthistoriker Ferdinand Lehner eine cäcilianische Zeitschrift (Cecilie, 1879-1948 unter dem Titel Cyril) und 1879 den ersten Cäcilienverein Obecná jednota cyrilská (Allgemeiner cyrilischer Verein, benannt nach Cyrilismus, dem tschechischen Namen für Cäcilianismus, nach dem Slawenapostel Cyrill), an dessen Gründungsversammlung Witt, Franz Xaver Haberl (1840-1910, Regensburger Domkapellmeister), August Wilhelm Ambros und Ján Levoslav Bella teilnahmen.

In Reaktion auf ein säkularisiertes Zeitalter vertrat der Cäcilianismus ein theologisches Anliegen : Ziel war die Schaffung einer liturgiegemäßen Kirchenmusik, die im Einklang mit der kirchenmusikalischen Gesetzgebung steht. Das Kirchenchor- und Kirchenmusikschulwesen wurde reorganisiert, Instruktionkurse für Organisten und Chorregenten veranstaltet und der kirchliche Volksgesang gefördert, allerdings nur außerhalb der Liturgie. Hier wurde der Cäcilianismus von der Liturgischen Bewegung abgelöst. Er büßte seine Bedeutung spätestens durch das Zweite Vatikanische Konzil ein. An Stelle des Allgemeinen deutschen Cäcilien-Verein und seiner Diözesanvereine traten in Österreich die von den Bischöfen bestellten Diözesankommissionen für Kirchenmusik.

### Le journal « Musica sacra »

« Musica sacra », edited by the « Allgemeiner Cäcilien-Verband für Deutschland », is the most important journal for Catholic church music in Germany covering all aspects of church music and liturgy. It contains authoritative essays suitable for a general readership, reports on church music events, practical advice, reviews of CDs, music and books, an events calendar and much more.

This journal which has a rich tradition has been published by Bärenreiter, since 2004.

...

Die Zeitschrift Musica sacra (lateinisch für « heilige Musik », im Sinne von « geistlicher Musik ») ist die Verbandszeitschrift des Allgemeinen Cäcilien-Verbandes für Deutschland und zugleich die älteste noch publizierte und einzige Fachzeitschrift für katholische Kirchenmusik und Liturgie Deutschlands. Sie informiert in ökumenischer Perspektive zugleich über die Kirchenmusik anderer Konfessionen. Seit ihrer Gründung ist sie bis heute eine der wichtigsten musikwissenschaftlichen Fachzeitschriften für katholische Kirchenmusik. Musica sacra berichtet über verbandsinterne Veranstaltungen und vermittelt Nachrichten und Informationen aus anderen überregionalen Verbänden wie dem Bundesverband katholischer Kirchenmusiker Deutschlands und den Pueri Cantores. Derzeit wird Musica sacra vom Bärenreiter-Verlag Kassel verlegt und erscheint mit einer Auflage von 3.500 Exemplaren sechsmal im Jahr.

Die Zeitschrift wurde 1868 erstmals als Musica sacra - Monatsschrift für Kirchenmusik und Liturgie von Franz Xaver Witt herausgegeben. Sie bildete zunächst eine Ergänzung zu den 1866 erschienenen Fliegenden Blättern für katholische Kirchenmusik, herausgegeben für Deutschlands Volksschullehrer, sowie für Chorregenten, Organisten und Freunde der Musik und Mitwirkung mehrerer Musiker, die ebenfalls der weiteren Verbreitung der Ziele des Allgemeinen Cäcilienverbandes dienten. Während die Fliegenden Blätter ein offizielles Cäcilien-Vereins-Organ waren, verband Witt mit Musica sacra « Beiträge zur Reform und Förderung der katholischen Kirchenmusik » .

Bei der 23. Generalversammlung des Allgemeinen Cäcilien-Verbandes am 2. Oktober 1928 in Köln wurde für den Jahrgang 1929 eine Fusion des Cäcilienvereins-Organs (Cäcilien-Vereins-Organ, Jahrgang 60) und der Musica sacra (Jahrgang 59) zur Zeitschrift Cäcilien-Vereins-Organ Musica sacra, Monatsschrift für Kirchenmusik und Liturgie beschlossen. Mit Ablauf des Jahres 1937 stellte das Cäcilien-Vereins-Organ Musica sacra sein Erscheinen auf Grund der

zunehmend schwierigeren politischen Verhältnisse ein.

Eine neue Zeitschrift Die Kirchenmusik sah sich unter ihrem Schriftführer Johannes Mölders in sechs Jahrgängen (1938 bis 1943) als Nachfolgerin des Cäcilien-Vereins-Organ Musica sacra verpflichtet. 1949 erschien unter dem Titel Cäcilien-Vereins-Organ - Zeitschrift für Kirchenmusik bis 1955 ein weiteres Nachfolgeorgan, das nun die Jahrgangszählung des ehemaligen Cäcilien-Vereins-Organ übernahm und mit dem 69. Jahrgang begann.

Im Rahmen der Zentenarfeier des Allgemeinen Cäcilien-Verbandes 1968 in Regensburg wurde die Musica sacra in ihrem 88. Jahrgang eine Zweimonatsschrift. Während der Schriftleitung von Stefan Klöckner und mit Zustimmung des Allgemeinen Cäcilien-Verbandes-Vorstandes bekam die Musica sacra ein neues Gesicht und größeres Format. Unter seinem Nachfolger Marius Schwemmer wurde der Zeitschriftentitel zu Musica sacra - Die Zeitschrift für Katholische Kirchenmusik präzisiert und ab dem 130. Jahrgang Umschlag und Innenteil auf farbig umgestellt.

### WAB 61/1

**28 ou 29 septembre 1852** : The Festive Cantata « Heil Vater ! Dir zum hohen Feste » (**WAB 61/1**) , to words of Ernst von Marinelli, by Anton Bruckner is performed for the 1st time, in Linz.

**WAB 61/1** - « Heil Vater ! Dir zum hohen Feste » (salut, Père ! à toi, les grandes fêtes !) , cantate festive pour un jour sacré en ré majeur pour quatuor vocal masculin, chœur mixte à 6 voix a cappella (SATTBB) et ensemble de cuivres (3 cors, 2 trompettes et 1 trombone basse) . Composée à Saint-Florian, en l'honneur du prélat du monastère, le supérieur Michaël Arneth. Composée sur le texte allemand « Heil Vater ! Dir zum hohen Feste » du théologien et écrivain autrichien, Ernst von Marinelli (1824-1887) , chef de chœur de l'église abbatiale de Saint-Florian. Création à Saint-Florian le 28 septembre 1852. Révision en 1857.

**NGA** (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXII/1-5, édition Franz Burkhardt - Rudolf H. Führer - Leopold Nowak (1987) , pages 59-75 ; en partition intégrale et en partition d'étude.

Il en existe 2 autres versions : « Auf, Brüder ! auf zur frohen Feier » de 1857 et « Heil Dir zum schönen Erstlingsfeste » de (1870) . Des premières eurent d'abord lieu à Saint-Florian puis à Kremsmünster. Une autre exécution sera donnée le 11 octobre 1921, sous la direction du révérend Franz Xaver Müller, chef de chœur et organiste de Saint-Florian.

### WAB 34

**Vers 1852** : **WAB 34** - « Psaume 22 » en mi bémol majeur pour chœur mixte à 4 voix a cappella (SATB) et piano. Composé à Saint-Florian sur la traduction allemande « Der Herr regieret mich » (le Seigneur me guide) du Psaume par le théologien et orientaliste catholique Joseph Franz von Allioli (1793-1873) , à partir des textes des Saintes-Écritures provenant de l'Ancien et du Nouveau Testament, publiés depuis mai 1830. La traduction que fit Allioli repose tout d'abord sur le texte latin de la « Vulgate » mais en gardant à l'arrière-plan un regard sur les textes hébreux et

grecs. Une adaptation du « Psaume 23 » dans la liturgie moderne.

Parmi les 5 Psaumes composés par Bruckner, le « Psaume 22 » est le seul avec un accompagnement de piano. Écrit à Saint-Florian, on ignore toutefois si une exécution a eu lieu à ce moment-là. Un concert sera donné le 11 octobre 1921, sous la direction du révérend Franz Xaver Müller, chef de chœur et organiste de Saint-Florian.

G/A (August Göllerich / Max Auer) : II/2 (1928) , pages 119-130 ; fac-similé du manuscrit autographe.

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XX/2, édition Paul Hawkshaw (1997) ; en partition intégrale et en partition d'étude.

Der Herr regieret mich und nichts wird mir mangeln.

Auf dem Weideplatz, da hat er mich gelagert, am Wasser der Erquickung mich erzogen.

Meine Seele bekehret, mich geführt auf die Wege der Gerechtigkeit, um seines Namens willen.

Denn wenn ich auch wandle mitten im Todesschatten, so will ich nichts Übles fürchten,

Weil du bei mir bist.

Deine Rute und dein Stab, die haben mich getröstet.

Du, du hast einen Tisch vor meinem Angesichte bereitet wider die, so mich quälen.

Du hast gesalbet mit Öl mein Haupt, und mein berauscher Becher, wie herrlich ist er !

Und deine Barmherzigkeit folget mir all die Tage meines Lebens.

Daß ich wohne im Hause des Herrn auf lange Zeit.

...

L'Éternel est mon berger : je ne manquerai de rien.

Il me fait reposer dans de verts pâturages, il me dirige près des eaux paisibles.

Il restaure mon âme, il me conduit dans les sentiers de la justice, à cause de son nom.

Quand je marche dans la vallée de l'ombre de la mort, je ne crains aucun mal, car tu es avec moi : ta houlette et ton bâton me rassurent.

Tu dresses devant moi une table, en face de mes adversaires ; tu oins d'huile ma tête, et ma coupe déborde.

Oui, le bonheur et la grâce m'accompagneront tous les jours de ma vie, et j'habiterai dans la maison de l'Éternel jusqu'à la fin de mes jours

Le « Psaume 22 » (21 dans la numérotation grecque) est aussi appelé Psaume du serviteur souffrant. Les chrétiens appliquent ce Psaume à la Passion de Jésus-Christ, dont ils voient une description fidèle. C'est aussi le début de ce

Psaume que Jésus crie peu avant de mourir sur la croix : « Eloï, Eloï, lama sabactani ? » , qui signifie en araméen « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » .

Dans la liturgie des Heures, le « Psaume 22 » est chanté ou récité le vendredi de la 3e semaine à l'office du milieu du jour.

...

**WAB 34** (around 1852) : « Psalm 22 » , in E-flat major, is a composition for mixed choir, soloists (Soprano, Alto, Tenor and Bass) and piano. It is a setting of a German version of « Psalm 23 » in the modern liturgy, which was « Psalm 22 » in the « Vulgata » . Composed in Saint-Florian, but it is unknown whether it was performed, at that time. The 1st performance by Franz Xaver Müller (1870-1948) occurred on 11 October 1921, in Saint-Florian.

As in Bruckner's contemporaneous « Magnificat » , the verses are sung as an « Arioso » alternately by the choir and the soloists. The last verse is sung by the choir, 1st as a fugue and, thereafter, as an a cappella Chorale.

Bruckner also set « Psalms » 112, 114, 146 and 150 to music.

Amongst the 5 Psalm settings composed by Bruckner, « Psalm 22 » is the only one with piano accompaniment. The work was composed around 1852, in Saint-Florian, but it is unknown whether it was performed at that time. The 1st performance occurred on 11 October 1921, in Saint-Florian, under the direction of Franz Xaver Müller. It was edited by Paul Hawkshaw, in 1997.

**Novembre 1852** : The 19 year old Johannes Brahms completes his 2nd Piano Sonata, in F-sharp minor, Opus 2, the 1st written but 2nd to be published.

**19 décembre 1852** : Franz-Josef Rüdiger (1811-1884) devient l'évêque de Linz.

**Fin de 1852 and début de 1853** : The 41 year old Franz Liszt composes his radical and monumental Sonata in B-minor, finishing it on the following **February 2nd**. This work's main importance lies in Liszt's formal innovation : an attempt to fuse all 4 movements of the traditional Sonata design into a 1 movement structure.

**AB 48 : 1853**

**Janvier 1853** : The 19 year old Johannes Brahms composes the song, « Liebestreu » (True Love) .

**Mars 1853** : The young Johannes Brahms completes the 1st Piano Sonata, in C major, Opus 1 (i.e. , the piece he considered worthy of publishing 1st) , and composes the 2nd and 4th movements of the 3rd Piano Sonata, in F minor, Opus 5.

**Avril 1853** : By now an accomplished pianist and composer, Johannes Brahms goes on a tour playing popular « Hungarian » (really Gypsy) music with the 23 year old violinist Eduard Reményi.

**Mai 1853** : Johannes Brahms meets Reményi's old classmate Joseph Joachim, aged 22, who will be a lifetime friend. When Reményi gets in trouble with the police, Joachim sends both he and Brahms to Franz Liszt.

Franz Liszt is very pleased while sight-reading Brahms' E-flat minor Scherzo, then, plays his own recently-completed Sonata in B minor. When Liszt looks-over to see what his young visitor thinks, he finds Brahms asleep : a premonition of the major split that will occur in 19th Century European music. Brahms claims that he was simply listening with his eyes closed.

Through Joseph Joachim, Brahms visits Düsseldorf and befriends Robert and Clara Schumann. Schumann is dazzled by Brahms' 3 Piano Sonatas, and declares him to be the prophet of the musical future, in classically restrained opposition to the « New German School » headed by Franz Liszt and Richard Wagner.

Liszt projects for 1853 :

He composes his 7th Symphonic poem : « Festklänge » (S. 101 / 641) . He begins his 4th Symphonic poem : « Orpheus » (completed in 1854) .

The 23 year old Hans von Bülow goes on a concert tour as pianist.

**20 juillet 1853** : Anton Bruckner (28 ans) envoie un certificat de services à la Chancellerie.

**25 juillet 1853** : Anton Bruckner applies for a position in the Austrian civil service.

Anton Bruckner fait parvenir une pétition à la « Linzer Organisations-Kommission » (le Comité d'organisation de Linz) pressant de lui offrir la permanence à ce même poste de secrétaire de la Cour. Ayant passé près de 3 décennies à perfectionner son art, cet auteur de dizaines d'Opus qui ressentait toujours le besoin (on pourrait le supposer) d'exercer sa véritable vocation de compositeur fut pris, encore une fois, d' « insécurité morbide » . La demande sera rejetée.

In an interesting letter, Bruckner's friend Schaarschmidt advised him to give-up the idea of becoming a civil servant or of changing his job. He continued :

« You are making a mistake if you look exclusively to Mendelssohn for your instruction. In any case, you should take from the sources he did, that is Sebastian Bach, whom you should study thoroughly. »

Durant cette même période, 3 représentations du « Tantum ergo » (WAB 42) .

**30 juillet 1853** : Robert Schumann (aged 43) suffers what is probably a stroke during a visit to Bonn.

### **WAB 124 /1/2/3**

**1853-1855 : WAB 124/1/2/3** - « Drei Kleines, Vortrags-Stück » , 3 petites études pour piano 4 mains (No.1 en sol majeur de 1853 ; n° 2 sol majeur de 1854 ; n° 3 fa majeur de 1855) . Composées à Saint-Florian. Ces pièces d'apprentissage du piano, faciles à jouer, furent composées lors de leçons privées données aux 3 filles les plus âgées du notaire Josef Marböck, un ancien de Saint-Florian résidant maintenant au numéro 12 de la Hauptstraße, à Melk. Afin de gagner le respect et l'approbation de ses Éditeurs, Anton Bruckner leur a même fredonné des extraits de triades retrouvés vers la fin de l'un des morceaux.- « Drei Kleines, Vortrags-Stück » , 3 petites études pour piano 4 mains (n° 1 en sol majeur de 1853 ; n° 2 sol majeur de 1854 ; n° 3 fa majeur de 1855) . Ces pièces d'apprentissage du piano, faciles à jouer, furent composées lors de leçons privées données aux 3 filles les plus âgées du notaire Josef Marböck, un ancien de Saint-Florian résidant maintenant au numéro 12 de la Hauptstraße, à Melk. Afin de gagner le respect et l'approbation de ses Éditeurs, Anton Bruckner leur a même fredonné des extraits de triades retrouvés vers la fin de l'un des morceaux.

1re édition : UE 8171, Josef Lorenz Wenzl, Universal-Edition, Vienne, (1925) ; préface de Josef Lorenz Wenzl.

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XII/3, n° 1, édition Walburga Litschauer, Vienne (1994) ; « Werke für Klavier zu vier Händen » , pages 4-7.

...

**WAB 124** (1853-1855) : « Drei Kleines, Vortrags-Stück » , 3 Pieces (in G major, G major, F major) for piano duet - piano 4 hands. Dedicated to his old friend from Saint-Florian, the notary Josef Marböck living at 12 Hauptstraße, in Melk (Vienna : Universal-Edition, 1925) . Average Duration : 4 minutes.

**WAB 124/1** (1853) : « Kleines, Vortrags-Stück » in G major, for piano 4 hands dedicated to his old friend from Saint-Florian, the notary Josef Marböck living at 12 Hauptstraße, in Melk (Vienna : Universal-Edition, 1925) .

**WAB 124/2** (1854) : « Kleines, Vortrags-Stück » in G major, for piano 4 hands dedicated to his old friend from Saint-Florian, the notary Josef Marböck living at 12 Hauptstraße, in Melk (Vienna : Universal-Edition, 1925) .

**WAB 124/3** (1855) : « Kleines, Vortrags-Stück » in F major, for piano 4 hands dedicated to his old friend from Saint-Florian, the notary Josef Marböck living at 12 Hauptstraße, in Melk (Vienna : Universal-Edition, 1925) .

By all accounts, even those of his contemporary detractors, Anton Bruckner was an excellent teacher. His classes in Vienna were well-attended, his students engrossed by his knowledgeable presentation of the topic leavened with his rural humor. His prowess as a teacher was apparent early on as is evidence by his piano music for four hands.

The « Drei kleine Stücke » were composed for the instruction of the 3 eldest children of Austrian notary Josef Marböck. The 3 pieces trace the growth of Bruckner's piano students over a 3 year span, each piece seemingly marking a level of accomplishment to be accompanied by a drawing-room recital. The 1st from 1853 is in G major, very diatonic with but a single accidental occurring in measure 15 ; likewise in both parts, the rhythm is straightforward, all note values either quarter or 8th. In spite of this, the melody is quite amicable, eschewing the triadic dryness of many learning pieces. There are no tempo or dynamic indications, as if to let the students « test the waters » without intimidation. No. 2 from 1854 is, likewise, in G major and at an intermediate level ; the rhythm and harmonic activity is a bit more involved, albeit judiciously so, and dynamic and tempo indications appear ; some of the flavor of Beethoven's less rigorous Sonatas is present, these also having been teaching pieces. No. 3 from 1855 in F major, is in 2 parts and bears Bruckner's favourite indication « Langsam, feierlich » , yielding to a more vivacious « Schneller » , the latter reminiscent of Beethoven's « Rage over a Lost Penny » . Assuming that the pupils' level of accomplishment matched the level of budding musicianship in each, the 3 Pieces for piano for 4 hands give a glimpse of young Bruckner as competent and imaginative instructor.

...

The quite harmless « Drei kleine Vortragsstücke » were composed from 1853 to 1855, as learning pieces used during the private piano lessons offered to the 3 children of the old Saint-Florian District inverter, Josef Marböck. Anton Bruckner even sang, in front of the Editors, triad sequences towards the end of one of the pieces, trying to earn their respect and their approval.

...

The 39 year old Richard Wagner completes the text for his 4 night cycle « Der Ring des Nibelungen » , has it printed and read to friends, and he sends a copy to Franz Liszt. During one of these readings, on **October 10** in Paris, Wagner meets Liszt's 15 year old daughter Cosima. Wagner begins composing the music of « Das Rheingold » , the 1st of the « Ring » music-dramas, in **November**.

**1853-1854** : Music-theorist Simon Sechter publishes the 3 volumes of his very influential « Die Grundsätze der Musikalischen Komposition » (The Foundations of Musical Composition) .

**AB 49 : 1854**

**Début de 1854** : Johannes Brahms, aged 20, composes his 1st surviving chamber piece, the 1st Piano Trio in B, Opus 8, which he will re-write 35 years later.

Richard Wagner, in a letter to Franz Liszt, expresses his 1st ideas about « Tristan und Isolde » .

**27 février 1854** : Robert Schumann's symptoms increased ; the angelic visions sometimes being replaced by demonic visions (probably, bipolar disorder) . He warned Clara that he feared he might do her harm.

Overtaken by his mental illness, Schumann, aged 43, jumps from a bridge into the Rhine in a suicide attempt. He is rescued by boat-men and taken home, he asked to be taken to an asylum for the insane. Doctor Franz Richarz welcomes the patient in his Endenich sanatorium, in a quarter of Bonn. The composer will live-out the rest of his life, there.

The 21 year old Johannes Brahms is inspired by this tragedy to write what will eventually become his 1st Piano Concerto, in D minor.

...

When Father Michaël Arneth died in 1854, Anton Bruckner, at the age of 30, was apparently beginning to find Saint-Florian's too constraining. Buoyed-up by the success of the Mass he wrote for the installation of prior Arneth's successor, he sent the score to Simon Sechter in Vienna and was told he must come and study with him. Meanwhile, he had had his hands slapped for applying elsewhere for a job as an organist and, when the competition for that post at Linz Cathedral came-up, Bruckner assumed his participation would be improper and stayed away. However, Johann N. August von Dürrnberger euhred him into sitting in on the auditions, and, when the other candidates failed, into taking the test, which he passed handsomely. The authorities at Saint-Florian blessed him.

### Vöcklabruck

Le village de Vöcklabruck et ses environs sont étroitement liés à Anton Bruckner. En plus du monastère de Saint-Florian, des villes de Linz et de Vienne, cette petite localité doit être particulièrement fière d'avoir joué un rôle marquant dans la destinée du compositeur.

**1854** : Mariage à l'église paroissiale Saint-Ulrich de Vöcklabruck de Rosalia Bruckner avec Johann Nepomuk Hueber, l'ex-jardinier du monastère du Saint-Florian.

Rosalia Bruckner (le 5e enfant de la famille, née le 17 février 1829) dit « Sali » (prénommée ainsi en l'honneur de tante Rosalia Mayrhofer : sœur de la mère et marraine du compositeur) va épouser à l'église paroissiale l'ancien jardinier de Saint-Florian, Johann Nepomuk Hueber (né en 1827) . Le couple vivra des fruits d'une pépinière : une première à Vöcklabruck. Bruckner toucha sans doute le vieil orgue historique (bien mal en point ...) , affectueusement baptisé « Kletzentruhe » , lors de la célébration du mariage. (Le nouvel orgue de l'église, de 1,580 tuyaux, possède un total de 28 registres mais 3 registres originaux ont été conservés. Il provient de l'atelier du facteur Christoph Enzenhofer de Bludenz et fut inauguré le 13 juin 2010.)

Anton, ce célibataire endurci, était « attiré » par les talents de cuisinière de sa sœur : un véritable cordon bleu ! Vivant dans la solitude, il va maintenir une correspondance abondante, empreinte de tendresse et d'amour fraternel. Au fil des années, il lui fera parvenir de nombreux cadeaux. (D'ailleurs, les descendants des sœurs et des belle-sœurs du Maître de Saint-Florian conservent précieusement ces nombreux artéfacts.) Anton Bruckner va passer une partie de ses

vacances annuelles chez le couple Hueber ... sur une période de 40 ans ! Il se sentira chez lui à chacune de ses visites.

Anton Bruckner était non seulement un personnage familier à Vöcklabruck (car il y avait beaucoup d'amis) mais aussi un musicien-clé de sa vie musicale. Il fonda le « Vöcklabrucker Liedertafel » (Société chorale de Vöcklabruck) .

Avocat de profession, le docteur Alois Scherer est élu maire de Vöcklabruck pour plusieurs mandats. Il sera l'un des lers à reconnaître la contribution artistique de Bruckner pour sa municipalité. C'est à sa demande que le compositeur sera nommé membre honoraire du « Liedertafel » (orphéon) , en **1883**.

Le docteur Anton Ferdinand Alois Scherer est né le 29 mai 1836 à Weyer, en Haute-Autriche. Il sera baptisé le 30 à l'église paroissiale. Le 13 avril 1860, il épouse Francisca Theresia Griss (1842-1907) à l'église Saint-Augustin de Vienne. Alois Scherer va mourir en 1894.

Le docteur Franz Xaver Eduard Karl Scherer est né le 19 novembre 1863 à Vöcklabruck et est mort le 19 janvier 1917. Il était avocat et juriste de profession. Le 21 avril 1894, il épouse à Vienne Anna Julie Elisabeth Kämmerer. Ils eurent 3 enfants dont Franz Xaver Alois Julius Scherer né à Vöcklabruck le 22 janvier 1895 et mort à Seewalchen en 1981. Une plaque commémorative dans la chapelle des Scherer à l'intérieur de l'église Maria Schöndorf mentionne que Franz Xaver Eduard Karl Scherer fut assistant-maire (« Vicebürgermeister ») de Vöcklabruck durant plusieurs années.

La lignée des Scherer a débuté avec Rixa Scherer, la fille de Franz Scherer et Luise Ottilie Dietrich.

Franz Xaver Alois Julius Scherer (1895-1978) épouse Luise Ottilie Dietrich (1907-1999) , le 31 décembre 1929 à Hambourg.

Le docteur Franz Xaver Eduard Karl Scherer (1863-1917) épouse Elisabeth Anna Julia Kämmerer (1876-1958) , le 21 avril 1894 à Vienne.

Franz Xaver Jacobus Scherer (1799-1883) épouse Maria Genovefa Erlacher (1800-1853) .

« Herr » Jakob Scherer épouse Katharina Prechler.

Franz Xaver Alois Julius Scherer was born on 22 January 1895 in Vöcklabruck, Upper-Austria. He was baptized into the Roman Catholic Church. His parents were Franz Xaver Eduard Karl Scherer and Anna Julie Elisabeth Kämmerer. On 12 April 1928, in Hamburg, he became a German citizen. He received his secondary education at the Gymnasium of Kremsmünster, and, on 1 October 1913, he joined the cavalry (« Landwehr-Ulanen-Regiment » Nummer 6) at Wels as a 1 year volunteer. (This regiment was founded in 1894, and was demobilised in 1918 following the end of WWI) . Subsequently, he was on the Austrian Eastern front, in Galicia, facing the Russians. For some of the time, he wrote a diary which has yet to be transcribed. On 27 August 1918, he married Tatiana von Wolczynski at Budenitz. There were no children of this marriage, and an amicable civil divorce took place. As his 2nd wife, Franz Scherer married Luise

Otilie Dietrich on 31 December 1929 at the « Standesamt » in Hamburg. There were 7 children of this marriage, of whom 3 are living. Franz Scherer left Hamburg on 6 March 1934, having wound-up his business Scherer & Co. GmbH in 1933, and moved to Berlin.

Bruckner occasionally had contacts not only with the choirs in Linz and Vienna, but also with the local Choral Societies in Upper-Austria. Hence, he composed (e.g. , « mottos ») for the « Männergesangsverein » (Male Choral Society) in Wels (conductor : August Göllerich senior) ; the Liedertafel (Singing Society) in Vöcklabruck ; the Liedertafel in Eferding ; « Kränzchen » Male Choral Society in Steyr ; the Liedertafel in Sierning ; and, also, for the « Liederkrantz » (Singing Society) in Grein (near Steyr) .

...

Laura Hueber (1884-1904) was Anton Bruckner's great-niece (Erwin Horn. « Laura - Anton Bruckners Großnichte. Das Tagebuch von Laura Hueber ») . Franz Schwalm (1849-1912) , Laura's father, was married to Johanna Hueber, Bruckner's niece, and a prominent musician in the town of Vöcklabruck (Franz Zamazal. « Ein Segment aus Vöcklabrucks Musikgeschichte. Franz Schwalm, der Vater von Bruckners Granichte Laura Hueber ») . 1 year after Johanna's death of tuberculosis, in 1889, Franz Schwalm re-married, and Laura's upbringing was left largely to her grandparents, Bruckner's sister Rosalia and her husband Johann. Laura was a musical child and became an accomplished pianist and good organist. She records in her diary one of Bruckner's visits to her grandparents in Vöcklabruck, during the summer of 1890. Not confident enough to perform a 4 hand piece on the piano with her great-uncle, she nevertheless played with her father and made sufficient impression on the composer for him to promise her that she would inherit his own « Bösendorfer » piano. Laura heard performances of Bruckner's 4th and 5th Symphonies in Linz, in March 1901 and February 1902, respectively. Writing in her diary about the latter, she records :

« “ Palm Sunday ”, this year, was a fine day for me. A Bruckner concert in Linz ! The 5th Symphony, Adagio from the Quintet, “ Gloria ” from the F minor Mass and “ Trosterin Musik ”. It was marvellous, splendid ! If only my great-uncle had been able to hear it ! He certainly never heard the 5th ! »

Of particular interest are the lengthy commentaries, including reproductions of photographs, pages from Laura's journal, and concert reviews that are an essential part that helps to provide a wealth of interesting background information - for instance, about Max Auer (born in Vöcklabruck, in 1880) who talks about secular and sacred musical life in Vöcklabruck, during the latter part of the 19th Century and the early years of the 20th Century.

...

**4 septembre 1884** : Anton Bruckner célèbre son 60e anniversaire à Vöcklabruck, en achevant sa 8e Symphonie.

...

La localité de Vöcklabruck se trouve en Haute-Autriche dans les Préalpes autrichiennes à environ 433 mètres d'altitude,

sur la rivière Vöckla. En raison de sa proximité avec les lacs de la région du « Salzkammergut » (elle est à 11 kilomètres de l'Attersee, 16 kilomètres du Traunsee, 40 kilomètres du Mondsee, 68 kilomètres du Hallstättersee et 72 kilomètres du Wolfgangsee), Vöcklabruck est aussi dénommée comme la « porte du Salzkammergut » (« Tor zum Salzkammergut ») ou, autrement dit, le portail touristique de la région du « Salzkammergut ». Elle est le siège de l'Assemblée générale des Pauvres sœurs écolières séraphiques de Saint-François (« Armen Schulschwestern vom III. Orden des heilig Franziskus Seraphikus »), institut religieux féminin de droit pontifical.

Vöcklabruck est située en bordure de la grand-route reliant Salzbourg à Linz, et à mi-chemin entre ces 2 grandes agglomérations. Elle doit son origine à la présence d'un pont sur la Vöckla, pont dont l'existence est attestée dès 1134 (d'où son nom, pont se disant « Brücke » en allemand). Le nom lui-même de la rivière dérive de celui d'une personne (« Vechela ») et du vocable « Ache », signifiant « eau qui coule » ou « rivière ». La 1<sup>re</sup> mention du village (comme « Vecclabruce ») date de 1143. En 1246, la ville prit rang de marché ; elle fut fortifiée dans la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle. Les 2 tours d'armes, chacune à une extrémité de la place municipale (« Stadtplatz »), constitue le centre historique de la ville. Les fresques sur ces tours ont été découvertes dans les années 1960. Datant de 1502, elles sont dues à l'architecte attiré de la Cour du Tyrol Jörg Kölderer (celui-ci a également peint les fresques de la Saggenburg à Innsbruck, détruites lors de l'année 1766).

## Sites

Ruines du château du Vieux-Wartenburg (« Alt Wartenburg ») : 4850 Timelkam / Vöcklabruck.

Le Musée du vieux-rempart (« Museumsführungen »).

Le château de Wagrain (« Schloß Wagrain »), au bout de la rue dite « du château » (« Schloßtraße »).

L'église paroissiale de Saint-Ulrich.

L'église Baroque de Saint-Égide (« Ägidiuskirche ») ou église Dörfel (« Dörfelkirche ») fut restaurée en 1980. Le bâtiment central projeté en croix (« Kreuzgrundriß ») a été construit en 1688-1691 par Carlo Antonio Carlone et décorée par son frère Giovanni Battista Carlone. Des stucs et des fresques furent réalisées par Carlo Antonio Bussi et (sur la gauche) par Vöcklaufer.

Le marché public de Saint-Égide (« Ägidimarkt ») a lieu chaque année le 1<sup>er</sup> samedi de septembre autour de la place de l'église.

L'église évangélique de Vöcklabruck (« Evangelische Kirche Vöcklabruck ») ou Église évangélique de la paix (« Evangelische Friedenskirche ») est située à Feldgasse, non loin de l'Hôtel-de-Ville (« Rathaus »).

La quincaillerie de Franz Mayr (sise au n° 38) est ornée d'une plaque commémorative, offerte en 1900 par le Liedertafel Vöcklabruck.

Un buste par l'artiste Franz Sales Forster (dévoilé en 1923) commémore le commerce local du fleuriste Johann Nepomuk Hueber, l'ancien jardinier de Saint-Florian (né en 1827) .

La « Heimathaus » et sa « place Bruckner » .

Le « Museum der Heimatvertriebenen » situé dans la « Huebmer-Haus » du 8a de la « Salzburgerstraße » porte sur l'émigration forcée des germanophones d'Europe de l'Est (« Sudetendeutsche », « Donauschwaben », « Siebenbürger Sachsen », « Beskidendeutsche ») en 1945.

La salle municipale de Vöcklabruck (« Stadtsaal Vöcklabruck ») au 22a de la « Stadplatz » est le lieu de diverses manifestations publiques (concerts, spectacles de cabaret, conférences, documentaires, représentations théâtrales, théâtre musical, Opéras, spectacles pour enfants) .

Des concerts ont également lieu à l'école régionale de musique de Vöcklabruck (« Landesmusikschule Vöcklabruck ») .

La rue Hinterstadt réunit plusieurs points d'intérêt : l'Office de tourisme au numéro 14 ; la Maison Lebzelter (« Lebzelterhaus ») au 13-15 qui accueille en ses murs la Bibliothèque municipale, la Galerie et la Société d'art « Hausruckviertel » (« Hausruckvierteler Kunstkreises ») ; la Cave littéraire au numéro 21 ; le Musée des traditions locales au numéro 18-19 de la « Benefiziatenhaus » .

Le Marché hebdomadaire (« Wochenmarkt ») de tradition séculaire a été mentionné en 1391 dans les annales de la ville.

Le Marché des produits frais (« Frischemarkt ») .

Le Marché aux puces et des curiosités (« Kuriositätenflohmarkt ») possède une réputation qui va bien au-delà des frontières de Vöcklabruck.

La Foire aux chevaux (« Pferdemarkt ») dont l'origine remonte à 1906 s'est développée au cours de son existence jusqu'à devenir la plus importante de la région. Le marché aux chevaux se tient chaque année le mercredi précédant la Pentecôte. Les plus beaux chevaux sont alors primés dans la catégorie dont ils relèvent.

Le Marché de l'Avent (« Adventmarkt ») se déroule à l'aube des fêtes de Noël.

### La randonnée Symphonique Anton Bruckner

Beginnend im Zentrum von Bruckners Geburtsort Ansfelden führt der Wanderweg durch Felder, Wiesen und hügelige Waldlandschaft bis nach Sankt Florian, wo sich die Begräbnisstätte des großen Komponisten befindet. In zehn Stationen werden auf Schautafeln nicht nur die zehn Symphonien Bruckners beschrieben, sondern es wird auch auf den

historischen Hintergrund zur Zeit der Komposition der jeweiligen Symphonie eingegangen.

...

Une promenade musicale de quelques 8 kilomètres mène également par les champs et par les prés d'Ansfelden jusqu'à l'Abbaye de Saint-Florian. Cet itinéraire s'accomplit au rythme d'extraits de ses 10 symphonies grâce à des bornes interactives placées le long du chemin dont on peut recevoir les informations sur différents appareils avec une fonction GPS (portable, iphone) .

...

On a créé, en l'honneur du célèbre compositeur autrichien, le sentier de randonnée de la Symphonie (« Rundweg ») qui est d'environ 8,3 kilomètres. Il débute à Ansfelden, ville natale de Bruckner. Il mène à travers les prés et les bois à une communauté voisine de Saint-Florian, celle de Vöcklabruck près de Linz. Le trajet s'achève au lieu de sépulture sous l'orgue, soit la crypte du monastère. 9 stations et 1 guide audio vous donnent ainsi un aperçu de la vie et de l'œuvre de l'artiste.

**Station 1** : Maison natale du jardinier de Saint-Florian, Johann Nepomuk Hueber, située dans le 15e rang à Vöcklabruck (« Hueber-Haus » , Graben 15) . C'est dans cette demeure qu'il épousera, plus tard, Rosalia Bruckner. Anton, son frère, va les fréquenter pendant près de 40 ans.

Rosalia Bruckner dit « Sali » , le 5e enfant de la famille est née le 17 février 1829. Prénommée ainsi en l'honneur de sa tante Rosalia Mayrhofer (sœur de la mère et marraine du petit Anton) . Elle décédera à Vöcklabruck en 1898.

La pépinière (« floristen ») de la famille Hueber (fondée en 1801) est gérée depuis plus de 20 ans par la descendante, Susanne Hueber. L'entreprise est toujours aussi « florissante » ! ...

« Je suis une fleuriste passionnée. J'adore créer avec les fleurs et les plantes. J'aspire toujours à un résultat qui allie beauté, spiritualité et émotion : c'est l'harmonisation de l'humain avec la nature. » (Susanne Hueber, Maître-fleuriste.)

« Hueber Blumenhaus und Gärtnerei » : Graben 15, 4840 Vöcklabruck. Telefon : + 43 7672 23459-0 / Fax : + 43 7672 23459-1 / e-mail : hueberblumen@netway.at / Internet : www.gaertner-floristen.at/hueber

**Station 2** : L'église paroissiale de Vöcklabruck où s'est déroulé le mariage du jardinier Johann Nepomuk Hueber avec Rosalia Bruckner. Pour l'occasion, son frère Anton a sûrement touché l'orgue. En raison de sa piètre qualité, l'instrument fut surnommé à l'époque « Kletzentruhe » . Depuis son installation en 1959, le nouvel instrument, l'« Anton-Bruckner-Gedächtnisorgel » , a récupéré les logements et 3 registres originaux du temps du compositeur.

Dans la tour-Ouest de l'église paroissiale, on retrouve 4 cloches : une de 1,600 kilogrammes et une de 1,400 kilogrammes, datant de 1495, provenant de la fonderie Hans Reicher ; une de 350 kilogrammes, datant de 1959,

provenant de la fonderie de cloches de Saint-Florian ; et une de 657 kilogrammes provenant de la fonderie de Grassmayr.

**Station 3** : Depuis 1937, le « Benefiziatenhaus » de Vöcklabruck à côté de l'église paroissiale, l'un des bâtiments les plus anciens de la ville (vers 1500) , héberge le Musée du patrimoine municipal (« Stadtmuseum Heimathaus ») au 19, Hinterstadt (4840) .

Le musée offre une vue transversale de la vie rurale et urbaine dans la région et offre à voir une collection d'habitations lacustres (construction sur pieux de la zone Attersee) .

Les collections pré-historique, paysanne, bourgeoise et ethnologique offrent un aperçu de la vie dans cette région.

Le musée garde jalousement la fameuse pièce de fer de Wolfsegg (ou « Cube de Salzbourg ») le plus célèbre des supposés paléo-artéfacts, c'est-à-dire des objets fossiles d'origine artificielle.

Le rez-de-chaussée est consacré à la vie sur la ferme avec un salon original de même que ses chambres attenantes, de style Baroque et de style Biedermeier. Le 1er étage présente des œuvres d'art de différentes périodes : Gothique, Renaissance, Baroque et Biedermeier. Un des faits saillants est une sculpture Gothique évoquant la « Mise au tombeau du Christ » et un plafond en bois orné, de 1639. On peut apprécier une vaste collection composée de vestiges des habitations lacustres de la région du lac d'Attersee, des mosaïques et des modèles de villas Romaines de Weyregg. On y retrouve également des armes allant de la fin du Moyen-âge jusqu'au 19e siècle ; des articles de corps de métier et de maison (dont un splendide coffre) et de la céramique d'origine, en usage à Vöcklabruck et à Gmunden.

Enfin, 2 salles commémoratives sont aménagées au 1er étage. Elle rend séparément hommage au compositeur Anton Bruckner (1824-1896) (« Brucknerraum ») et à son biographe, le musicologue Max Auer (1880-1962) (« Max-Auer-Raum ») , un natif de Vöcklabruck. On retrouve aussi le comptoir de l'Office du tourisme de l'endroit.

Une sculpture publique du compositeur Anton Bruckner sera érigée au 24 de la « Stadtplatz » .

On the strength of Anton Bruckner's 8 visits between 1869 and 1892 to the small-town of Vöcklabruck, 60 kilometres to the south-west, where his married his sister Rosalia lived, the local history museum there devotes a room to him, displaying his black hat ; an oil portrait of his biographer and resident of Vöcklabruck, Max Auer ; a letter of 1883 from Bruckner ; and photographs of the plaque erected in 1884, in his honour, near the clock-tower in the town-square.

**Station 4** : Ancienne résidence du biographe Max Auer (« Max-Auer-Wohnhaus ») , sise au 13 de la Jungmairgasse. Il fut co-auteur avec August Göllerich de la 1re biographie sur Bruckner. Auer fondera aussi la 1re « Association Bruckner » de l'endroit. Aujourd'hui, la couturière Leder Zawisky possède un commerce au rez-de-chaussée du bâtiment.

**Station 5** : La maison natale de Max Auer (« Max-Auer-Geburtshaus ») , sise au 19 de la Stadtplatz.

**Station 6** : Lors de ses nombreux passages à Vöcklabruck, Anton Bruckner va louer une petite chambre au second étage de la maison du 38 de la « Stadtplatz » : le propriétaire est un certain monsieur Hartmann. Au rez-de-chaussée se trouve le quincaillier Franzmair, d'où le nom : « Franzmair-Haus » . Le propriétaire mettra un piano à la disposition du compositeur. C'est là, en 1884, que Bruckner va terminer la Ire version de sa 8e Symphonie. La charmante belle-fille de monsieur Hartmann va devenir la « muse » du 1er mouvement. Une plaque commémorative extérieure installée entre 2 fenêtres du 2e étage, souligne le passage d'Anton Bruckner : « Le membre honoraire du Liedertafel (orphéon) de Vöcklabruck et grand Maître de la tonalité, le docteur Anton Bruckner, a composé dans cette maison. » (inaugurée le 27 mai 1900) . (Aujourd'hui, le n° 38 de la « Stadtplatz » , 4840 Vöcklabruck, abrite au rez-de-chaussée la boutique-mode « 17 & Co. » et un petit café de la chaîne « Resch & Frisch » / Telefon : 07672/90 801.)

**Station 7** : Une artère importante de Vöcklabruck qui mène à la tour médiévale « haute » (l' « Oberer Stadtturm ») fut nommée en l'honneur du compositeur : la « Doktor Anton-Bruckner-Straße » .

**Station 8** : L'église médiévale fortifiée de style gothique Maria Schöndorf (« Kirche Maria Schöndorf ») ou encore église schöndorfoise (« Schöndorfer Kirche ») fut construite avant l'an 824 (date de sa Ire mention dans les manuscrits) . Elle se trouve sur le Plateau Schöndorfer, de la Friedhofstraße. Selon une plaque commémorative apposée sur sa façade d'entrée, elle a été rénovée en 1422, 1644, 1760, 1870, 1902, 1935, 1959, 1974, 1996. Les vicissitudes de l'Histoire et les tourments de la Réforme ont dotée l'église de 2 tours de hauteurs inégales. La Ire, restée inachevée, a été ébauchée au XVIe siècle, une seconde tour, plus petite, a été édifée pour combler l'écart entre la nef (inachevée) et la tour pré-existante. L'église conservera son statut « paroissial » jusqu'en 1785. Sa perle est la « belle Madonne » (« schöne Madonna ») située juste au-dessus du Maître-autel.

...

Die Wallfahrtskirche Maria Schöndorf mit dem Patrozinium Mariä Himmelfahrt ist eine von drei Kirchen der oberösterreichischen römisch-katholischen Pfarre Vöcklabruck. Die Wallfahrtskirche befindet sich im Süden der Stadt auf dem Schöndorfer Plateau und ist mit ihren zwei hintereinander angeordneten Türmen wohl einmalig in Österreich.

Die erste urkundliche Erwähnung der Kirche erfolgte im Jahr 823. Sie ist damit neben der Stiftskirche Mondsee das älteste bezeugte Gotteshaus im Bezirk. 1146-1147 wird sie erstmals als Pfarrkirche erwähnt. Sie war bis 1785 die Pfarrkirche der Stadt und umfasste auch die heutigen Pfarrsprengel Attnang-Puchheim, Regau und Timelkam.

Der zweijochige gotische Chor, um 1400 errichtet, ist einschiffig und hat einen 5/8-Schluss. Das zweischiffige und vierjochige Langhaus wurde unter Einbeziehung älterer Bauteile von 1450 bis 1476 gebaut. Das Gewölbe wird von drei achteckigen Säulen getragen. Die Empore ist vierachsig. Zu Beginn des 16. Jahrhundert wurde der mächtige Westturm, der nie seine vorgesehene Höhe erreichte, angebaut. Der schwächere Turm sollte geschleift und die dadurch entstandene Lücke mittels Verlängerung des Langhauses zum mächtigen Westturm geschlossen werden. Aus

wirtschaftlicher Not und durch die Erschütterungen der Reformationszeit konnte dies jedoch nicht realisiert werden. Die Sakristei wurde zu Beginn des 18. Jahrhunderts errichtet.

Der neugotische Hochaltar stammt aus dem Jahr 1869. In dessen Zentrum steht eine Muttergottesstatue, die um 1430-1440 geschaffen wurde. Das Chorgestühl ist barock und mit 1721 « datiert ». Der linke Seitenaltar aus dem Jahr 1730 wurde vom Jakob Adlhart restauriert, zu einem Leonhardialtar umgestaltet und 1934 am jetzigen Ort aufgestellt. Der rechte neubarocke Seitenaltar stammt aus dem Jahr 1935 und wurde von Jakob Adlhart als Gegenstück zum linken geschaffen. Über dem Südportal hängt ein Motivbild aus dem Jahr 1689, welches der Bürger Jakob Reisner stiftete.

Unter der Empore befindet sich nordseitig die « Perkheimerkapelle » aus dem Jahr 1461 und südseitig die « Englgruftkapelle » mit dem 1891 geschaffenen neugotischen Barbara-Altar. In der Kapelle befinden sich zahlreiche Grabsteine der Adelsfamilie Engl.

Die Orgel mit 28 Registern und 1580 Pfeifen stammt aus der Werkstatt des Bludener Orgelbauers Christoph Enzenhofer und wurde am 13. Juni 2010 eingeweiht.

In der Glockenstube im Westturm befinden sich vier Glocken. Eine 1.600 Kg und eine 1.400 Kg schwere Glocke ist vom Glockengießer Hans Reicher aus dem Jahr 1495. Eine 350 Kg schwere Glocke von der Glockengießerei Sankt Florian ist aus dem Jahr 1959. Eine 657 Kg schwere Glocke ist von der Glockengießerei Grassmayr.

**Station 9** : Le cimetière Maria Schöndorf (« Schöndorfer Friedhof ») . Lieu de sépulture de Rosalia, la sœur de Bruckner décédée en 1898, et de son époux Johann Nepomuk Hueber, décédé en 1913. D'autres proches du compositeur y sont également inhumés : sa nièce Johanna qui était encore en vie lorsque Anton est décédé et le neveu Gustav Hueber.

### Célébrités de Vöcklabruck

Anton Bruckner (1824-1896) : compositeur.

Kahovec Günter (1940-) : compositeur autrichien.

Oskar Czerwenka (1924-2000) : musicien, chanteur d'Opéra (basse) et peintre, né et mort à Vöcklabruck.

Wolfgang Holzmayr (né en 1952 à Vöcklabruck) : célèbre baryton autrichien et chanteur d'Opéra.

Emilie MEDIZ-Pelikan (1861-1908) : peintre et lithographe autrichienne.

Franz Bucar (1925-) : peintre autrichien.

Hans Eichhorn (1956-) : écrivain autrichien.

Franzobel (1967-) : écrivain autrichien.

Franz Stelzhamer (1802-1874) : poète, romancier et compositeur.

Rudolf Jungmair (1813-1875) : écrivain.

Kurt Palm (1955-) : auteur et metteur-en-scène autrichien.

Werner Kreindl (1927-1992) : célèbre acteur qui a immigré et grandi à Vöcklabruck.

Alexandra de Hanovre (né le 20 juillet 1999 à Vöcklabruck) : princesse monégasque, fille de la princesse Caroline de Monaco.

Jim Sily (1946-) : homme politique, homme d'affaires et ancien athlète (football), qui a émigré au Canada en 1951.

Peter Hackmair (1987-) : footballeur autrichien.

Leonhard Schiemer (né à Vöcklabruck vers 1500) : chef de file du mouvement anabaptiste.

Hans Jörg Meyer Eich (1940-) : théologien luthérien américain.

## Wilhelm Kienzl

The Austrian composer Wilhelm Kienzl was born on 17 January 1857 in the small, picturesque Upper-Austrian town of Waizenkirchen and died on 3 October 1941 in Vienna (he was buried in the main cemetery) . His family moved to the Styrian capital of Graz in 1860, where he studied the violin under Ignaz Uhl, piano under Johann Buwa, and composition from 1872 under the Chopin scholar Louis Stanislaus Mortier de Fontaine (1816-1883) . From 1874, he studied composition under Wilhelm Mayer, also known as W. A. Rémy (1831-1898) , music aesthetics under Eduard Hanslick (1825-1904) and music history under Friedrich von Hausegger (1837-1899) . He was subsequently sent to the music Conservatorium at Prague University to study under Josef Krejčí (1821-1881) , the director of the Conservatorium. After that, he went to Leipzig Conservatory in 1877, then to Weimar to study under Franz Liszt, before completing doctoral studies at the University of Vienna.

While Wilhelm Kienzl was at Prague, Krejčí took him to Bayreuth to hear the 1st performance of Richard Wagner's « Ring » Cycle. It made a lasting impression on Kienzl, so much so that he founded the « Graz Richard Wagner Verein » (now, the « Austrian Richard Wagner Company, Graz Office ») with Friedrich von Hausegger and with Friedrich Hofmann. Although he subsequently fell-out with the « Wagnerites » , he never lost his love for Wagner's music.

In 1879, Wilhelm Kienzl departed on a tour of Europe as a pianist and conductor. He became the Director of the « Deutsche Oper » in Amsterdam during 1883, but he soon returned to Graz where, in 1886, he took over the

leadership of the « Steiermärkischen Musikvereins und Aufgaben am Konservatorium » . He was engaged by the manager Bernhard Pollini as « Kapellmeister » at the « Hamburg Stadttheater » for the 1890-1891 season, but was dismissed in mid-January 1891 because of the hostile reviews he received (his successor was Gustav Mahler) . Later, he conducted in Munich.

In 1894, he wrote his 3rd and most famous Opera, « Der Evangelimann » , but was unable to match its success with Don Quixote (1897) . Only « Der Kuhreigen » (1911) reached a similar level of popularity, and that very briefly. In 1917, Wilhelm Kienzl moved to Vienna, where his 1st wife, the Wagnerian soprano Pauline (« Lilli ») Hoke (1867-1919) , and he married in 1921 Helene Lechner-Bauer (born in 1876) , the librettist of his 3 most recent Operas.

After World War I, he composed the melody to a poem written by Karl Renner, « Deutschösterreich, du herrliches Land » (German Austria, you wonderful country) , which became the un-official National anthem of the 1st Austrian Republic until 1929. Aware of changes in the dynamics of modern music, he ceased to write large works after 1926, and abandoned composition altogether in 1936 due to bad health. As of 1933, Wilhelm Kienzl openly supported Adolf Hitler's regime.

Wilhelm Kienzl's 1st love was Opera, then vocal-music, and it was in these 2 genres that he made his name. For a while, he was considered, along with Hugo Wolf, one of the finest composers of Lieder (art songs) since Franz Schubert. His most famous work, « Der Evangelimann » , best-known for its Aria « Selig sind, die Verfolgung leiden » (Blessed are the persecuted) , continues to be revived occasionally. It is a folk Opera which has been compared to Engelbert Humperdinck's « Hansel und Gretel » , and contains elements of verismo. After Humperdinck and Siegfried Wagner, the composers of fairy-tale Operas, Kienzl is the most important Opera composer of the Romantic post-Wagner era. However, Kienzl's strengths actually lie in the depiction of everyday scenes. In his last years, his ample corpus of songs achieved prominence, though it has largely been neglected since then.

Despite the fact that Opera came 1st in his life, Wilhelm Kienzl by no means ignored instrumental music. He wrote 3 String Quartets and 1 Piano Trio.

...

Der Komponist Wilhelm Kienzl (1857-1941) weilte mehrfach in Vöcklabruck im Hause Vorstadt Nummer 16. Seiner 1926 verfassten Lebensbeschreibung ist zu entnehmen, daß er im lieblichen oberösterreichischen Städtchen Vöcklabruck den größten Teil seiner weltberühmt gewordenen Oper « Der Evangelimann » geschaffen hat. Eine Straße auf dem Gerichtsberg erinnert noch heute an den Komponisten.

...

Komponist, Musikschriftsteller Wilhelm Kienzl geboren 17. Jänner 1857 in Waizenkirchen, Oberösterreich ; gestorben 3. Oktober 1941 in Wien. Wilhelm Kienzl kam als Sohn des gleichnamigen Rechtsanwalts und späteren Grazer Bürgermeisters und Landtagsabgeordneten (1827-1902) und dessen Frau Anna geborene Kafka (1836-1916) , der

Tochter eines aus Böhmen stammenden Wiener Hof- und Gerichtsadvokaten, im oberösterreichischen Waizenkirchen zur Welt.

Wilhelm Kienzl wuchs ab 1861 (laut anderen Quellen : 1860) in Graz auf, wo er auch Musikunterricht erhielt : Seine Lehrer waren Johann Buwa (1828-1907) und ab 1872 der Chopin-Schüler Henri Louis Stanislas Mortier de Fontaine (1816-1883) für das Klavier, seine ersten Geigenstunden hatte er bei Ignaz Uhl. Im Alter von neun Jahren trat er ins Gymnasium ein. Er besuchte regelmäßig Operaufführungen und begann schon als Kind mit ersten Kompositionen für Klavier, Gesang, Chor und Kammermusik. Der Komponist Wilhelm Mayer (-Rémy) (1831-1898) wurde sein Tonsatzlehrer.

Wilhelm Kienzl begann ein Philosophiestudium an der Universität Graz, wo er auch musikhistorische Vorlesungen bei Friedrich von Hausegger (1837-1899) belegte. Die Fortsetzung seiner Studien führte ihn nach Prag (Kompositionsunterricht beim Direktor des dortigen Konservatoriums, Josef Krejčí (1821-1881) , Leipzig und Wien, wo er 1879 bei Eduard Hanslick (1825-1904) mit der Dissertation « Die musikalische Deklamation » promovierte. Kienzl unternahm Studienreisen nach Weimar, Leipzig und Bayreuth sowie in die Schweiz, wodurch er viele bedeutende Künstler seiner Zeit persönlich kennen lernte. Zu seinen engsten Freunden gehörten die steirischen Dichter Peter Rosegger (1843-1918) und Robert Hamerling (1830-1889) . 1881 unternahm er als Pianist und Dirigent Konzertreisen durch Südosteuropa und Deutschland. 1883 wurde er erster Kapellmeister der deutschen Oper in Amsterdam. 1884-1889 hielt er sich als Musikvereinsdirektor in Graz auf, um danach in Hamburg, wo er sich allerdings nur eine Saison lang (1890-1891) halten konnte, und in München (1892-1893) Kapellmeisterstellen anzutreten. Nach seiner Rückkehr nach Graz (hier sollte er sich 1897-1917 aufhalten) wurde er künstlerischer Direktor des Steyermärkischen Musikvereins (heute : Musikverein für Steiermark) und Musikreferent beim « Grazer Tagblatt » . 1886 heiratete Kienzl die Sängerin Pauline (« Lilli ») Hoke (1867-1919) , Tochter eines Linzer Rechtsanwalts, die er in Bayreuth kennen gelernt hatte. Die Sommer verbrachte er stets in Bad Aussee (Steiermark) .

1917 übersiedelte der Komponist und Musikschriftsteller, der durch den Welterfolg seiner Opern « Der Evangelimann » (1894, Und Andere 1895 in Berlin) und « Der Kuhreigen » (1911) internationale Berühmtheit erlangt hatte, nach Wien. Staatskanzler Karl Renner (1870-1950) beauftragte ihn mit der Komposition einer Staatshymne für die Erste Republik Österreich. Den Text dazu (« Deutschösterreich, du herrliches Land ») hatte der Kanzler selbst verfasst. Die Hymne (Opus 101) , die 1920-1929 als « inoffizielle Hymne Österreichs » galt, konnte sich jedoch nicht durchsetzen, was nicht nur an Kienzls wenig eingänglicher Melodie, sondern auch am nicht gerade volksnahen Text des Sozialisten Renner lag. Hinzu kam, daß es Österreich gemäß den Bestimmungen des Vertrags von Saint-Germain (1919) untersagt war, den Namen « Deutschösterreich » zu führen, den Renner in seinem Text verwendete. 1929 wurde die « Renner-Kienzl-Hymne » durch die ebenfalls nicht unproblematische « Kernstock-Hymne » (« Sei gesegnet ohne Ende ») des deutschnationalen Dichters Ottokar Kernstock (1848-1928) ersetzt.

Nach dem Tod seiner ersten Frau schloß Kienzl 1921 eine zweite Ehe mit der Schriftstellerin Helene Lechner, verwitwete Bauer (geborene 1876) , die für ihn Libretti schrieb und sich für die Pflege seiner Werke einsetzte.

Kienzls Bedeutung als Komponist liegt vor allem im Bereich der Oper. Wie seine Zeitgenossen Gustav Mahler (1860-1911) und Hugo Wolf (1860-1903) begann auch er seine künstlerische Laufbahn unter dem Eindruck Richard Wagners

(1813-1883) und der neudeutschen Schule ; ein weiteres wichtiges Vorbild war Robert Schumann (1810-1856) . Seine Erstlingsoper « Urvasi » (1884) orientiert sich unmittelbar an Wagner. Mit den von ihm als « musikalische Schauspiele » bezeichneten Opern « Der Evangelimann » und « Der Kuhreigen » prägte er einen volkstümlich-österreichischen Typ der zeitgenössischen Oper. 1916 komponierte er « Das Testament » , eine Oper in steirischem Dialekt. Ein weiterer Schwerpunkt seines Schaffens liegt auf dem Klavierlied, das zahlenmäßig den größten Raum in seinem ŷuvre einnimmt. Kienzl widmete sich auch dem Orchesterlied und dem Klaviermelodram, hinterließ jedoch nur wenig Kammermusik und symphonische Musik. Sein Werkverzeichnis umfasst 123 Opuszahlen, darunter und andere zehn musikalische Bühnenwerke, zehn Chorwerke mit Orchester, an die 100 « a cappella » Chöre sowie mehr als 200 Sololieder.

Anlässlich seines 80. Geburtstags erhielt Kienzl zahlreiche Ehrungen, darunter das Ehrenzeichen der Republik Österreich und den Ehrenring der Stadt Wien.

### Franz Stelzhamer

Neben dem Meister Franz Stelzhamer (Franz von Piesenham) schufen gleichzeitig viele andere Mundartdichter in allen Teilen unseres Landes, ihre Werke. Zu den liebenswürdigsten Dichtergestalten um die Mitte des 19. Jahrhunderts gehörte Rudolf Jungmair. Er wurde 1813 auf Schloß Ebenzweier bei Gmunden geboren. Nach der Matura in Kremsmünster studierte er Jus. Seine beruflichen Stationen führten ihn von Gmunden über Wels, Rohrbach, Mattighofen nach Vöcklabruck, wo er als Kaiserlich-Königlich Statthalterei-Konzipist an der Bezirkshauptmannschaft tätig war. Bereits in seiner Jugend begann er in der Volkssprache zu dichten und der Traunviertler Mundart blieb er treu bis zu seinem Ende.

Seine Schalkhaftigkeit und sein Humor machten auch vor Akten nicht halt, und so manches Verserl fand sich zwischen dem nüchternen Amtsdeutsch :

« ... und wo ein trockener Bericht soll stehen sind Verse bald und Reime gar zu sehen; auch wird es so im Amte selbst ganz heiter, geht auch dabei manch Aktenstück nicht weiter. »

Als Mitglied der « Paixhanslia » verschönte er durch den Vortrag seiner Dichtungen viele Luckenabende. Aus der Festschrift von 1933 zum 120. Geburtstag ist zu lesen :

« Besonders in der " Paixhanslia " einer fröhlichen, aber auch der Pflege edler Kunst bis heute dienenden Vereinigung ... verkehrte er gerne ... »

Es versteht sich fast von selbst, daß er zu unseren Ehrensclaraffen zählt. Sein Name « Freidhof » entstammt folgenden Zeilen :

« Du oansamer Freidhof, Dich scheuchen die Leut, Du mahnst oan halt z'ernstli : Zum Umkehr'n war Zeit ! »

Sein Ehrengrab befindet sich an der Südseite des großen Turms der Kirche Maria Schöndorf in Vöcklabruck.

...

Österreichischer Dichter und Novellist Franz Stelzhamer geboren 29. November 1802 in Großpiesenham (Gemeinde Pramet, Oberösterreich) ; gestorben 14. Juli 1874, Henndorf bei Salzburg) war ein

Als Sohn eines Kleinbauern besuchte er das Gymnasium in Salzburg und studierte danach Rechtswissenschaft in Graz und Wien, schloß sein Studium aber nicht ab. Bis 1824 führte er ein unstetes Wanderleben als Schauspieler, Vortragskünstler und Schriftsteller. 1837 erlebte er seinen Durchbruch mit den Liedern in oberösterreichischer Volksmundart. Als Journalist war Stelzhamer bis 1842 in Wien, Oberösterreich, Salzburg und Deutschland tätig. Das Land Oberösterreich ermöglichte ihm mit einem Ehrensold ein gesichertes Leben.

Stelzhamer gilt als bedeutendster Vertreter oberösterreichischer Mundartdichtung des ländlich-bäuerlichen Milieus, seine hochdeutschen Schriften werden dem gegenüber heute kaum beachtet.

Stelzhamer ist der Textdichter der oberösterreichischen Landeshymne, des Hoamatgsangs.

1882 wurde in Wien der Stelzhamer-Bund gegründet.

1900 erschien Hermann Bahrs Theaterstück Der Franzl, das in fünf Bildern aus dem Leben Franz Stelzhamers erzählt.

Im Jahr 1907 wurde in Wien Landstraße (3. Bezirk) die Stelzhamergasse nach ihm benannt.

Am 6. Januar 2003 wurde der Asteroid (24916) Stelzhamer nach ihm benannt.

Besonders das Kapitel « Jude » in seinem 1852 im Selbstverlag erschienenen Text Das bunte Buch wird von Germanisten wie Ludwig Laher oder Armin Eidherr als von antisemitischen Tiraden durchsetzter Text kritisiert.

...

Kindheit und Jugend in Groß-Piesenham :

Franz Xaver Stelzhamer, auch Franz vo Piesenham, wurde am 29. November 1802 in Groß-Piesenham, einem kleinen Dorf in der Gemeinde Pramet, unweit von Ried im Innkreis geboren. Er war der jüngste Sohn des Kleinhäuslers, Schneiders und Gelegenhändler Johann Stelzhamer (1775-1837) und seiner Frau Maria (geborene Hofstötter, 1774-1838) . Stelzhamer wuchs im so genannten « freieigenen » Siebengütl (heute als Museum zugänglich) in sehr bescheidenen Verhältnissen auf.

Bis zum 13. Lebensjahr lebte er in der dörflichen Gemeinschaft, von deren sozialer, geistiger und sprachlicher

Atmosphäre viele seiner Werke geprägt sind. In zahlreichen Mundartgedichten und hochdeutschen Erzählungen (in erster Linie in den so genannten Dorfgeschichten) werden landschaftliche Eigenheiten der Region, Menschentypen und die Alltagskultur des bäuerlich-katholischen Milieus dargestellt. Das Innviertel zu Beginn des 19. Jahrhunderts wird in Stelzhamers Texten zur traditionsbildenden Literaturlandschaft.

Student in Salzburg, Graz und Wien :

Franz Stelzhamer besuchte von 1815 bis 1821 das Gymnasium zu Sankt Peter in Salzburg, Ausdruck der über seinen Stand hinausgehenden Ambitionen seines Vaters Johann Stelzhamer. Als Externist, der in der Stadt zur Untermiete wohnte, lernte er 1820 die Salzburger Kaufmannstochter Antonie Nicoladoni kennen. Bis 1830 führte ihn seine Leidenschaft für sie immer wieder nach, aber auch von Salzburg weg; als Toni-Tora ist sie inspirierender Mittelpunkt seines hochdeutschen Gedichtzyklus Liebesgürtel, der erst 1855 bei Cotta (Stuttgart) verlegt wurde.

Stelzhamer war Mitbegründer der Gesellschaft Rhetoriker, einer Vereinigung dichtender Gymnasiasten, die 1821 von der Polizei verboten wurde. 1822 absolvierte er einen Kurs für Privat- und Hauslehrer in Graz. Wieder in Salzburg besuchte er 1823-1824 die beiden Philosophieklassen des Lyzeums, damals Voraussetzung für das Universitätsstudium. 1825-1826 begann er in Graz, wo sein Bruder Peter als Lotto-Kollektant lebte, das Studium der Rechte ; er setzte es 1827-1828 in Wien fort, ohne es jedoch abzuschließen. Ohne Beruf und ohne Geld lebte Stelzhamer in großer Armut und erkrankte mehrmals, und andere auch an « Nervenfieber » (Typhus) . Am 26. Oktober 1827 wurde als erstes seiner Werke Vale. Schriftsprachliches Gedicht beim Scheiden von Salzburg im Amts- und Intelligenzblatts zur Kaiserlich-Königlich privil. Salzburger Zeitung veröffentlicht.

Hauslehrer, Theologe, Schauspieler und Dichter :

Zwischen 1828 und 1832 verdingte sich Stelzhamer als Hauslehrer, vor allem dann, wenn die Schulden zu drückend wurden. In diesem Zeitraum war er bereits in Kontakt mit dem Wiener Dichterkreis um Johann Nepomuk Vogl, dem so genannten « Voglnest » . Ständige Geldnöte, die seine Gesundheit sukzessive untergruben, veranlassten ihn, Wien zu verlassen und im Wintersemester 1832 das Priesterseminar in Linz zu belegen, aus dem er jedoch bereits im Frühjahr 1833 wieder austrat. Sein « Sprung aus der Kutte » führte zu einem jahrelangen Besuchsverbot im Elternhaus. Obwohl sich Stelzhamer als Dichter der Hochsprache verstand, entstanden während seines kurzen Linzer Aufenthalts erste Mundartgedichte, die in den Vertonungen seines Freundes - des in Sarleinsbach geborenen Priesterseminaristen Eduard Zöhler (1810-1885) - in Oberösterreich rasch populär wurden. Seine Bemühungen, einen Verleger für die hochdeutschen Gedichte und ein Theater für seine Schauspielambitionen zu finden, führten Stelzhamer 1835 nach München, jedoch ohne Erfolg. Im Winter 1835-1836 wurde er am königlich-bayerischen Theater in Passau für kleinere Rollen engagiert ; als sich die Truppe nach einem halben Jahr wegen Insolvenz auflöste, kehrte Stelzhamer nach Österreich zurück.

In Schärding hielt er die erste öffentliche Lesung seiner Mundartgedichte. 1836 erschienen zwei dieser Gedichte, Dá Daubá und D'Stern, in Friedrich Witthauers Wiener Zeitschrift für Kunst, Literatur, Theater und Mode. Seine frühen hochdeutschen Gedichte und Prosatexte, epigonal in den Sujets und im Stil, blieben großteils ungedruckt.

Der Durchbruch : gefeierter Mundartdichter und gefragter Beiträger.

Stelzhamers erster Mundartgedichtband Lieder in oberenns'scher Volksmundart (1837 vom Kaiserlich-Königlich Hofbuchhändler Peter Rohmann in Wien verlegt) wurde von der literarisch interessierten Öffentlichkeit begeistert aufgenommen. Das Honorar für die Verlagsrechte führte zur Versöhnung mit den Eltern. 1838 kehrte Stelzhamer anlässlich des Todes seiner Mutter für ein halbes Jahr nach Groß-Piesenham zurück. Im Herbst übersiedelte er nach Linz, wo er journalistisch tätig war und die Uraufführung seiner Volkskomödie Faschingsdienstag am Landständischen Theater vorbereitete. Das Stück wurde kurz vor der Premiere verboten. Im Herbst 1839 kehrte er nach Braunhirschen bei Wien zurück. Bis 1842 verfasste er Beiträge für renommierte Wiener Vormärzjournale, Taschenbücher und Almanache (und andere Wiener Zeitschrift für Kunst, Literatur, Theater und Mode, Österreichisches Morgenblatt, Der Humorist. Politisches Wochenjournal, Huldigung der Frauen, Aurora) verfasste.

1841 erschien sein zweiter Mundartgedichtband Neue Gesänge in oberenns'scher Volksmundart ebenfalls in Wien bei Carl Ueberreuter. Dieser Band, in dem sich auch 's Haimátgsang - die Urfassung der oberösterreichischen Landeshymne (seit 1952) - findet, festigte den Ruf Stelzhamers als genialer Volksdichter im Sinne der von Johann Gottfried Herder (1744-1803) , vom Sturm und Drang sowie von der Romantik hoch geschätzten Volkspoese. Stelzhamer verkehrte in Neuners berühmtem Silbernen Kaffeehaus mit bedeutenden Künstlern des Wiener Vormärz, war Mitglied des Schriftsteller- und Journalistenvereins Concordia und des Dichterkreises Soupiritum. Im Sommer 1841 übertrug er die Redaktion des 1844 veröffentlichten Sammelbands Wien und die Wiener an Adalbert Stifter, mit dem er zu dieser Zeit in engem Kontakt stand. Für den Sammelband verfasste Stelzhamer die Beiträge Ein Abend vor der Linie sowie Wiener Stadt-Physiognomie und Wiener Volks-Charakter.

'sHaimátgsang

Hoamatland, Hoamatland !

han dih so gern

Wiar a Kinderl sein Muader,

A'Hünderl sein'Herrn.

Durih's Tal bin i glaffn,

A'fn Hechl bin ih glegn

Und dein Sunn hat mi trückert,

Wann mih gnetzt hat dein Regn.

Mehr erfahren.

Lesereisen :

Zwischen 1842 und 1844 unternahm Stelzhamer von Wien aus drei ausgedehnte Vortragsreisen, die maßgeblich zu seiner Popularität beitrugen und ihn nach Linz, Salzburg, Bad Ischl, München, Graz, Passau, Regensburg sowie in viele

kleine Orte führten. Er reüssierte als Vortragender seiner Mundartgedichte in Münchner Künstler- und Adelskreisen ; und andere verlieh ihm auch Herzog Max (Vater der späteren österreichischen Kaiserin « Sisi ») am 3. April 1843 die goldene Medaille für Wissenschaft und Kunst. Der Erfolg im benachbarten « Ausland » begünstigte 1844 die einzige, um einige Gedichte erweiterte Neuauflage der ersten beiden Mundartgedichtbände.

Familiengründung in Ried und die Revolution von 1848 :

1845 heiratete Stelzhamer die aus Böhmen stammende Näherin Betty Reis, die er in Wien kennen gelernt hatte ; das Ehepaar übersiedelte nach Ried im Innkreis, das bis Ende 1851 ihr Hauptwohnsitz blieb. Am 7. November wurde ihr einziges Kind Carolina, genannt Lini, geboren.

Vor der Revolution von 1848 erschienen in rascher Folge drei Bände hochdeutsche Prosa (1845 bei Georg Manz in Regensburg) sowie Lieder in oberdenens'scher Volksmundart gesetzt mit Begleitung des Pianoforte (bei Carl Haslinger in Wien) und Stelzhamers erste Dorfgeschichte aus dem Riederwalde (Aurora, Taschenbuch für das Jahr 1845) . 1846 folgte der dritte Mundartgedichtband Neue Gedichte in oberdenens'scher Volksmundart. Die Resonanz auf diesen Band war gering, obwohl er fünf kongeniale Übertragungen von Liedern des schottischen Dichters Robert Burns enthält. Unter dem Titel Heimgarten erschienen 1847 bei Gustav Heckenast (einem der wesentlichen Verleger des österreichischen Kaiserreichs) zwei Bände hochdeutscher Erzählungen und die Sammlung Jugendnovellen. Nach dem Vorbild von Franz von Kobells bayerischen Schnadahüpf'n brachte der Wiener Verlag Tandler & Schaefer 1847 Eine Auswahl älterer und neuerer Lieder in oberdenens'scher Volksmundart heraus.

Stelzhamer hielt sich bei Ausbruch der Revolution in Ried auf ; er teilte die anfängliche Begeisterung vieler konstitutionell gesinnter Zeitgenossen, die jedoch rasch einer heftigen Ablehnung wich. Die wichtigsten Ereignisse des Revolutionsjahres kommentierte er in den Politischen Volksliedern (Mundart) : Sie erschienen zunächst als Flugblätter in Ried, später broschiert bei Quirin Haslinger in Linz. Stelzhamer bereiste Bayern, Ober- und Niederösterreich, um bei Lesungen der Politischen Volkslieder Geld und Pränumeranten (Subskribenten) für sein noch nicht gedrucktes Mundartepos D'Ahn! zu gewinnen.

1849 verfasste er im Auftrag des Ministeriums für Kultus und Unterricht ein Lesebuch für die erste Klasse, obere Abtheilung, deutscher katholischer Landschulen, das ihn für die Beamtenlaufbahn empfehlen sollte. Stelzhamer erhielt zwar das vereinbarte Honorar, das Schulbuch wurde aber nie gedruckt. 1851 verlegte er D'Ahn!, ein Mundartepos in Hexametern, mit Hilfe von Spekulantengeldern ; drei Jahre später erschien es ohne sein Wissen in zweiter Auflage bei Wilhelm Braumüller in Wien.

Nach dem Revolutionsjahr 1848 gelang es Stelzhamer nicht mehr, im österreichischen Literaturbetrieb Fuß zu fassen. Seine finanzielle Notlage, die die Existenz seiner Familie zunehmend bedrohte, veranlasste ihn im Dezember 1851 nach München « auszuwandern » , wo er sich günstigere Lebensbedingungen erhoffte.

Im « bayerischen Exil » :

Nach dem Tod Linis (Dezember 1851) folgte Betty Stelzhamer ihrem Mann nach München. Weitgehend unbekannt, weil unverkauft, blieben die in München von Stelzhamer selbst verlegten Bücher Gambrinus. Münchener humoristisches Taschenbuch für das Sudjahr 1853-1854, Neue Jugend-Novellen (1854) sowie Das Bunte Buch (1852), das neben anderen reaktionären Texten auch ein mit Jude betiteltes antisemitisches Pamphlet enthält, in dem Stelzhamer einen fiktiven Verfasser über die Vernichtung der Juden, die mit einem Riesenbandwurm verglichen werden, fantasieren lässt. In der ersten Hälfte der 1850er Jahre verfasste er auch dynastische Gedichte für das österreichische Kaiserhaus und die Wittelsbacher in Bayern; in den Dorfgeschichten Reisel (1853), Das böse Weib und der Teufel (1853) und Haschuk (1854), die in österreichischen Periodika erschienen, löste er sich vom Romantizismus seiner frühen Prosatexte und entwickelte eine eigenständige Erzählweise in der Tradition von Berthold Auerbachs (1812-1882) Schwarzwälder Dorfgeschichten. Um die Drucklegung seiner hochdeutschen Gedichte in dem renommierten Verlag Georg von Cotta vor Ort zu betreiben, übersiedelte Stelzhamer nach Stuttgart, wohin ihm seine Frau erst bei Ausbruch der Cholera in München im August 1854 nachfolgte. Nach dem Erscheinen des Sammelbands Gedichte (1855) (der Band enthält den unveröffentlichten Gedichtzyklus Liebesgürtel und bereits veröffentlichte Mundartgedichte) kehrte das Ehepaar völlig mittellos nach Österreich zurück. Kaiser Franz-Josef I. verlieh dem Dichter für das Widmungsexemplar die große goldene Medaille für Kunst und Wissenschaft, nicht aber den von Stelzhamer erhofften Ehrensold in Gold.

Stelzhamers Nachsommer in Österreich :

Kurze Zeit nach der Rückkehr starb Betty 38-jährig in Salzburg. 1856 wurde Stelzhamers Theaterstück Die Ehre des Regiments in Linz uraufgeführt. Im selben Jahr entwickelte sich zwischen dem 54-jährigen Dichter und Hermine Tremml, der Tochter seiner Jugendliebe Antonie Nicoladoni, eine skandalträchtige Liebesbeziehung, die zu einem Besuchsverbot Stelzhamers im Elternhaus des Mädchens führte.

Die letzten 18 Jahre seines Lebens verbrachte Stelzhamer vorwiegend in Salzburg und Henndorf, unterbrochen von mehr oder weniger langen Aufenthalten in Linz, Vöcklabruck, Wien (und andere Besuch bei Emil Kuh) und Graz (und andere Besuch bei Peter Rosegger). Seit 1862 erhielt Stelzhamer vom Land Oberösterreich eine jährliche Ehrengabe von 400, seit 1864 ein zusätzliches staatliches Künstlerstipendium von 600 Gulden. 1866 erlitt er einen Schlaganfall, der ihn jedoch nicht davon abhielt, 1868 die um 34 Jahre jüngere Salzburger Lehrerin Therese Böhm-Pammer zu heiraten. Sie wohnte, um dem « Gerede » in der Stadt aus dem Weg zu gehen, mit ihrem 1867 unehelich geborenen Sohn Luzian in Henndorf, wo die nicht legalisierte Beziehung zu Stelzhamer aber ebenfalls als « Ärgernis gebendes Verhältnis » angesehen wurde. Erst im Sommer 1870 wählte der 68-jährige Dichter Henndorf zu seinem ständigen Wohnsitz. Ein Jahr später wurde Rosalia Stelzhamer geboren. Stelzhamers letzter Mundartgedichtband Neueste Lieder und Gesänge in oberösterreichischer Volksmundart erschien 1868 in Linz: Er enthält gleichsam als Resümee seines Lebens das Versmärchen Königin Noth, eine Allegorisierung von Armut, Unglück und Not, die ganz im Sinne einer restaurativen Weltsicht als unabänderlich dargestellt werden.

Von 1866 an arbeitete er an der Gesamtausgabe seiner Werke, für die er den renommierten Verleger Gustav Heckenast gewinnen wollte. Anlässlich seines 70. Geburtstags fanden in Salzburg und Oberösterreich große Feiern und Geldsammlungen statt. Die Ikonisierung des Volks- und Heimatdichters verdichtete sich in der Metapher vom blühädön Kerschbäm : « Allwei kreuzlusti Und trauri gar nia, I steh da wiar á Kerschbäm In ewigá Blüäh. » .

Zwei Jahre später starb Stelzhamer in seinem Wohnhaus, Henndorf Nummer 84. Sein Grab befindet sich auf dem Henndorfer Friedhof in der Nähe der Gedenktafel seines Freundes, des Schriftstellers und Mundartdichters Sylvester Wagner (1807-1865) .

...

Er kam auf seinen Wanderfahrten wiederholt in unsere Stadt. Hier entstand auch « Die lustige Eicht » , von dem Dichter als Stegreifgedicht gesprochen und vom Chormeister der Liedertafel vertont. An seinem 70. Geburtstag erlebt er in Vöcklabruck die einmalige Ehrung mit der Goldenen Medaille der Schiller Stiftung in Wien, verbunden mit einem Ehrenpreis von 1.400 Gulden (nach heutiger Kaufkraft mehr als 100.000 Schilling) . Besonders gern weilte der Dichter im Kreise der « Paixhanslia » , einem 1854 gegründeten Geselligkeitsverein (Schlaraffia) , der noch heute aktiv ist. Die Stadt hat dem großen Dichter in der Freizeitanlage beim Hallenbad einen Gedenkstein gesetzt und außerdem die Straße, die vom Graben zum Unteren Stadtturm führt, nach ihm benannt.

Vöcklabruck ist aber nicht nur in die Literaturgeschichte eingegangen, sondern wurde auch Traditionsstätte zweier Großer aus dem Reich der Töne.

Die lebensfrohe, heitere und künstlerisch vielseitige « Paixhanslia » zog Stelzhamer bei einem zufälligen Besuch in Vöcklabruck derart an, daß er bis zu seinem Lebensende der « Paixhanslia » verbunden blieb. Im Winter weilte er in Salzburg, der Sommer aber war Vöcklabruck und seiner « Paixhanslia » gewidmet. Ganze Wochen und Monate konnte er sich trotz seiner bekannten Wanderlust von Vöcklabruck nicht trennen. In der « Paixhanslia » wußte er stets Geist- und Humorvolles zu Gehör zu bringen. Bei der Neuaufnahme eines Paixhansen, die in einer sehr humorvollen Luckenfetaufe erfolgte, erhob sich der Überlieferung nach, einst Stelzhamer und improvisierte das bis heute in jeder Sippung zur Begrüßung der Eingerittenen mit Begeisterung gesungene Motto « A lustige Eicht ... » , das von Anton David (Paixhans Blasele) vertont wurde.

Zum Sechziger ernannte ihn die « Paixhanslia » mit Luckenbrief zum Ehrenmitglied.

Über Wunsch Stelzhamers übernahm die « Paixhanslia » die Patenschaft für seine Tochter Rosalia, geboren 1871.

Im Mai 1874 war Stelzhamer zum letzten Mal in Vöcklabruck. Zwei Monate später, am 14. Juli, schloß er in Henndorf am Wallersee (wo er auch seine letzte Ruhestätte fand) für immer die Augen.

Stelzhamer war schon zu Lebzeiten der bedeutendste Mundartdichter des bayrisch-österreichischen Raumes. Und so dichtete er zu recht :

« Wann i lang nimma bi,  
Geht nu's Gfragat um mi,  
Und a Gfragat wird sein,

Eia mein, eia mein ! »

Auch in der schlaraffischen « Paixhanslia » hat er seinen festen Platz : Die Erklärung zum Ehrenscharaffen « Piesenham » und die Schaffung des Ordens « Ritter der lustigen Eicht » sind Zeugnis dafür.

Unten abgebildet die Kopien der Originalfassung « A lustigö Eicht » von Franz Stelzhamer, vom 19. Juli 1862 mit Widmung an die « Lucken-Gesellschaft » .

Damit ist nun endgültig bewiesen, daß Stelzhamer die « Lustige Eicht » tatsächlich der « Paixhanslia » gewidmet hat, und zwar nicht erst zu seinem 70. Geburtstag 1872 (wie bisher immer behauptet) , sondern bereits 1862.

Darüber hinaus hat er uns nicht nur die erste Strophe, sondern alle 8 Strophen gewidmet.

Diese 8 Strophen sind mit einigen Textänderungen auch in der Dichtung « Königin Not » enthalten. Diesen sensationellen Fund verdanken wir dem Ehrenpräsidenten des Stelzhamerbundes Herrn Konsulent Karlheinz Sandner, der das Original am 29.05.2012 in der Bibliothek des Oberösterreichischen Landesmuseums entdeckt hat.

Er hat über die « Lustige Eicht » zu ihrem « 150. Geburtstag » intensive Forschungen angestellt und das Ergebnis auch publiziert : zum Beispiel im « Kulturbericht Oberösterreich » , Folge 4, Mai 2012, in « Heimat und Tradition » , Zeitung der historischen Schützen und Garden, Nummer 90 aus 2012, « und in den Oberösterreichische Nachrichten » vom 14.07.2012.

A'lustig Eicht

Hat da Hergott selm gweicht,  
Selm gweicht und selm gsöngt,  
Ruck'n Huat, wannsta göngt.

Und da sei aft der Narr nöt,  
Der zifert und zöhlt,  
Der'n Apfel eh arn anbeißt,  
Zerst speidelt und schölt.

Vothua da koan - lazt  
Zwögna - Nachat und Aft,  
Hau, dö Bira, weil s' 'n hat,  
Dadl laßt s' 'n, san Saft.

Zwanzger is Zwanzga.  
der erst wie da löst  
Floigt gern ab als wia's Vögerl

Bald's kann, aus'n Nöst.

Da erst und da löst  
Hat ain'n Klang und ain'n Glanz,  
Und vospielt oda gwunga,  
Ganz ausggspielt wird d'Schanz.

Hat'n d'Kellnerin kripst,  
Kringnt'n Spielleut, ain Ding !  
Kains derf kenna, mein Geldkatz  
Is s'schwar oda gring.

Mit an Juchatza kimmi  
Mit an Kreuzsprung gehts furt,  
« Schlick einö ! » « schleck obi ! »  
Hm, Hadern ain Burd.

Drum a'lustigö Eicht  
Hat da Herrgott selm gweicht,  
Selm gweicht und selm gsöngt  
Und a'Glück is 's, wenn s' gögnt.

(Vöcklabruck, 19. Juli 1862.)

Er hielt sich oft und gerne in der « Paixhanslia » auf und widmete 1862 seiner « Paixhanslia » das heute noch gesungene Motto :

Á lustigö Eicht,  
hat dá Herrgott selm gweicht,  
selm gweicht und selm gsöngt :  
Ruck ön Huat, wanns da gögnt.

Auszug aus dem Ordensstatut :

Nachweis der Einritte :

Der Nachweis der Einritte geschieht durch den Schlaraffenpass. Die Ordenswerber haben mindestens drei Wochen vor der Verleihungssippung dem Kantzler der « Paixhanslia » eine Einrittsliste vorzulegen, aus der die besuchten Reyche und das Datum der Einritte hervorgehen. Um Bestätigung der Richtigkeit auf Grund des Schlaraffenpasses wird der Kantzler des Reyches, dem der Ordenswerber angehört, ersucht.

## Erwerb :

Während einer Winterung in alle 10 oberösterreichischen Reych einreiten und eine humorvolle Fechtung darbieten. Die Verleihsippung im hohen Reych « Paixhanslia » zählt nicht zu den Einritten.

## Zusatzbedingung für Sassen der oberösterr. Reych :

Alle oberösterreichischen Reych in 2 Winterungen besuchen (nicht unbedingt aufeinanderfolgend) , wobei in jeder Winterung alle 10 Oberösterreich Reych zu besuchen sind.

## Verleihung :

Die Verleihung findet nur einmal in einer Winterung (im Ostermond) im hohen Reych « Paixhanslia » durch den fungierenden Oberschlaraffen statt. Der Orden kann nur an Ritter verliehen werden. Einritte von Junkern und Knappen werden jedoch nach dem Ritterschlag angerechnet. Der Orden wird gegen Berappung der Gestehungskosten verliehen. Die Eintragung in der Stammrolle lautet :

Ritter der lustigen Eicht Der Orden wird als Halsorden an einem breiten Band in den Reychsfarben rot-schwarz-rot getragen.

Neufassung der Statuten im Windmond anno Uhu 152 Genehmigung durch den Allschlaraffenrat per 15. Windmond anno Uhu 152.

...

Eines der bekanntesten der rund 270 in Büchern veröffentlichten Gedichte Franz Stelzhamers ist « A lustige Eicht » . Es ist als Lied in der Vertonung von Anton David weit verbreitet. Die Anfangsworte werden gerne als Motto verwendet ; ja, Davids Melodie dient sogar als Sequenz im Ebelsberger Glockenspiel.

Franz Stelzhamer kam vor allem im Sommer gerne nach Vöcklabruck. Dort hielt er sich häufig bei seinen Freunden in der « Paixhanslia » , einem 1855 gegründeten Geselligkeitsverein, auf. Ihr Stammlokal, die « Lucke » , hatte die gesellige Runde im ehemaligen Gasthof Forsthuber am Stadtplatz.

Über den Namen « Paixhanslia » gibt es mehrere Überlieferungen. Friedrich Grundner, Archivar der « Paixhanslia » , konnte schlüssig nachweisen, daß sich der Name von der « Kanone Paixhans » (auch im Vereinswappen enthalten) ableitet, der ersten Marine-Bombenkanone, 1822 von franz. Ingenieur Henri Joseph Paixhans erfunden. Man hatte nichts Kriegerisches vor, doch wie diese Kanone solle « die Vöcklabrucker Runde Witz und Laune in größtem Ausmaß verpulvern » . (Hans Commenda)

Bei einer Neuaufnahme eines Paixhansen, Luckentaufe genannt, soll sich Stelzhamer erhoben und die weitbekanntesten Worte im Stegreif vorgetragen haben :

A lustige Eicht,  
Hat dá Herrgott selm gweicht,  
Selm gweicht und selm gsöngt,  
Ruck 'n Huat, wann s' dá göngt.

Diese Zeilen wurden schon bald darauf von Anton David (geboren 25. Mai 1832 in Mauerkirchen) , dem Chormeister der Liedertafel Vöcklabruck, vertont. Stelzhamers handschriftliche Widmung dieses neuen Gedichtes (mit acht Strophen) an die « Paixhanslia » befindet sich in der Bibliothek des Oberösterreich. Landesmuseums und ist mit « Vöcklabruck, den 19. Juli 1862 » datiert. Demnach ist « A lustige Eicht » nun heuer 150 Jahre alt.

In « Aus da Hoamat » , Band XVII, 1912, Seite 264 ist vermerkt, daß sich die Widmung im Besitz des Stelzhamerbundes befände. Doch im dortigen Archiv ist nichts zu finden. Nur durch reinsten Zufall wurde sie am 29. Mai 2012 in der Bibliothek des Landesmuseums in der Museumstraße entdeckt. Das Autograph wurde im Jahre 1977 angekauft. Ein wertvoller Fund, der durch einen Schriftvergleich als von Stelzhamer geschrieben bestätigt werden konnte.

Es ist aber nicht erwiesen, daß der Vierzeiler wirklich die phantasieanregende Stegreif-Dichtung war, denn die « Lustige Eicht » kommt auch in Stelzhamers « Königin Not » vor. Diese hatte er nämlich auch 1862 vollendet ! Es ist durchaus denkbar, daß die 1. Strophe dort das Licht der Welt erblickte. Wie es immer mit den Worten gewesen sein mag, Anton David hat die Melodie zu diesem Gedicht so glücklich komponiert, daß Wort und Weise ein untrennbares Ganzes geworden sind.

Meist werden alle Strophen des Liedes « A lustige Eicht » Franz Stelzhamer zugeschrieben. Es stammt aber nur die erste von ihm. Die in Liederbüchern meist als dritte angeführte Strophe :

Á frischö Maß Bier  
Mit án Foam án weißen,  
Und heunt gehni nöt hoam,  
Bis s' mö aussöschmeißn.

... stammt vom salzburger Mundartdichter Sylvester Wagner (1807-1865) , einem Freund Stelzhamers. Alle anderen Strophen sind Volksdichtungen.

Stelzhamer hat der « Lustigen Eicht » in der « Königin Not » an besonderer Stelle einen tieferen Sinn gegeben. In dieser autobiographischen Erzählung begegnet der Dichter der Frau Not, was ja im wirklichen Leben bei ihm auch an der Tagesordnung war. Darin ertönt in der Mitte überraschend die « Lustige Eicht » . Stelzhamerexperte Doktor Etz dazu :

« Das ganze Gedicht umschließt die " Lustige Eicht " wie ein dunkler Rahmen, der diese hellglänzende lyrische Perle umfasst. Es enthält das Lob des Frohsinns, der Lebensfreude, der Lebenslust, die die Herrschaft der Not erst erträglich macht. »

Stelzhamer selbst hat in seinem Leben allzu oft erkannt, wie notwendig für ihn eine lustige Eicht war. Darum verstärkt er in der letzten Strophe ihre Bedeutung. Hier heißt es nun statt « Ruck an Huat ! » :

« Druck s' und buss s', wann s' dar gögnt ! »

Eichten können verschieden lang dauern, sollen gemütlich, lustig, erbauend sein. Ob es ein Tratsch beim Einkaufen ist, Gespräche auf der Hausbank oder eine Tarockrunde ist, es gäbe im Alltag genug solcher Eichten. Ja, sogar eine « Zehrung » nach einem Begräbnis ist eine, eine befreiende. Oft schon ist sie auch zur « Lustigen Eicht » geworden. Wenn das Lied angestimmt wird, dann öffnet es die Herzen und einer frohen Stimmung steht nichts mehr im Wege. Es ist oft ein krönender Höhepunkt, gleichsam ein « Te Deum » der Wirtsstuben.

Jubiläen haben es so an sich, zurückzuschauen. Not und Armut wie sie Stelzhamer erlebte, gibt es Gott sei Dank in unseren Breiten heutzutage selten. Aber die Königin Not begegnet uns im 21. Jahrhundert in anderer Form. Sehr häufig als Zeit-Not ! Und so könnte zumindest in dieser Hinsicht das 150-Jahre-Jubiläum dieses Liedes Anlass sein und Impulse geben, die eigene Lebensweise, die eigene Zeitnot zu überdenken und wieder mehr für Geselligkeit und Gemütlichkeit zu tun, sich mehr Zeit für sich und den Freundeskreis zu nehmen, auszuspannen und Kraft zu tanken, sich vielleicht auch in örtlichen Vereinen einzubringen, um den oft hektischen Alltag wenigsten « an Eichtl » zu vergessen. Denn das brauchen wir in Zeiten von Hast, Stress und Burnoutsyndrom dringender denn je !

« Druck s' und buss s', wann s' dar gögnt ! » - Ein gutes Rezept !

### Peter Rosegger

Peter Rosegger (eigentlich Roßegger) geboren 31. Juli 1843 in Alpl ; gestorben 26. Juni 1918 in Krieglach. Stelzhamers Kontakten zu Peter Rosegger ist es zu verdanken, daß der große steirische Volksschriftsteller ebenfalls zu den Gästen der « Paixhanslia » zählte.

Peter Rosegger war Stelzhamer sehr verbunden, was auch im Brief vom 27.12.1874 an die Witwe Stelzhamers zum Ausdruck kommt :

« Verehrte Frau ! ... Der Besuch des Dichters vom Herbst 1873 hat mich unsäglich gefreut ; seine Persönlichkeit hat mich ganz für ihn eingenommen ; ich stand ihm gegenüber nicht allein wie der Lehrling dem Meister, sondern selbst wie der Sohn dem Vater ... » (Band XXX Aus der Hoamat, 1932, Franz Stelzhamers Lebensgeschichte.)

1882-1884 hat er eine Stelzhamer-Ausgabe in 25 Teillieferungen herausgebracht.

Peter Rosegger war als Ritter Heimgarten Sasse des hohen Reyches Grazia.

## WAB 121

### La fille de Georg Ruckensteiner

**Vers 1854 : WAB 121** - 6 Quadrilles en ré majeur pour piano 4 mains. Pantalon (andante con moto) - Été (allegretto) - Poule (amabile) - Trenis (pathetico) - Pastourelle (grazioso) - Finale (poco animato) . Composés à Saint-Florian. Dédiés à sa charmante élève pour qui il s'enflammera, la fille du magistrat diocésain de Saint-Florian, Georg Ruckensteiner.

G/A (August Göllerich / Max Auer) : II/2 (1928) , pages 23-42 ; fac-similé du manuscrit autographe.

Ire édition : HV 13551, Heinrich Lemacher, Heinrichshofen Verlag, Wilhelmshaven (vers 1944) ; avec un avant-propos de Heinrich Lemacher.

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XII/3, n° 2, édition Walburga Litschauer (1994) , pages 8-23.

## WAB 44

**1854 : WAB 44** - « Tantum ergo Sacramentum » (un si auguste sacrement) , hymne en si bémol majeur pour chœur mixte à 4 voix a cappella (SATB) , 2 violons, 2 trompettes et orgue. Livret : Saint-Thomas d'Aquin (entre 1225-1274) . Une adaptation du « Tantum ergo » . La numérotation **WAB** ne respecte pas la chronologie originale des œuvres. Composé Saint-Florian. Création à Vöcklabruck, le 12 avril 1925.

G/A (August Göllerich / Max Auer) : II/2 (1928) , pages 255-258.

D 8154/II, édition Ludwig Döblinger, Vienne (1947) .

Le 12e des « Zwanzig ' Tantum ergo ' von Haydn bis Bruckner, Österreichischer Kirchenmusik » Volume III/2, pages 22-24 ; partition pour piano, édition Louis Dité.

EP 66159, édition Peters ; inclus dans le « Tantum ergo » (6 versions) .

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/1, édition Hans Bauernfeind - Leopold Nowak (1984) (2001) , pages 68-74.

...

The Motet « Tantum ergo » (Let us raise) , **WAB 44**, is the last of 8 settings of the hymn « Tantum ergo » composed by Anton Bruckner around 1854, during his stay in Saint-Florian Abbey. The work of 29 bars in B-flat major is scored for SATB choir, violins, 2 trumpets and organ. The original manuscript is lost. An autograph voice score is stored in the archive of the abbey.

It was first published in Band II/2, pages 256-258 of the Göllicher / Auer biography. It is put in Band XXI/18 of the « Gesamtausgabe » .

...

**24. März 1854** : Tod des Stiftsabtes Michael Arneth ; Bruckner schreibt zum Begräbnis drei Werke.

## **WAB 22**

**24 mars 1854** : **WAB 22** - « Libera me, Domine » (Délivre-moi, Seigneur) n° 2 en fa mineur pour chœur mixte à 5 voix « a cappella » (SSATB) , 3 trombones, 1 violoncelle, 1 contrebasse, et orgue (ou basse continue) . Créé à Saint-Florian, le 24 mars, lors de l'inhumation (absolution ou pardon) du prélat de Saint-Florian, le supérieur Michael Arneth.

UE 4976, Vinzenz Goller, Universal-Edition, Vienne (1922) ; supplément de la revue « Musica Divina » numéro 10 de juillet - octobre, avec un avant-propos de Vinzenz Goller.

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/1, édition Hans Bauernfeind - Leopold Nowak (1984) (2001) , pages 58-67.

Le superbe motet « Libera me » pour chœur accompagné de 3 trombones date de 1854, précédant ainsi largement la longue période d'étude auprès de Simon Sechter. Pourtant, Bruckner était loin d'être un débutant. À 30 ans, il jouissait d'une longue expérience de musique liturgique. Ce n'est que pure fantaisie que de penser qu'il soit devenu un « vrai » compositeur à 40 ans, et à cet égard, l'histoire relève du mythe. Dès 1849, Bruckner avait produit un petit « Requiem » d'une grande beauté, d'une personnalité marquée, qui mériterait d'être mieux connu. Ses talents étaient déjà reconnus par ceux qui l'entouraient. Son « Libera me » est simple, clair. Il ne contient aucun contrepoint élaboré, mais sa conduite des voix est excellente, ainsi que le jugement des sonorités. Il possède la dignité solennelle qui convient à une pièce funèbre, et dans sa section centrale, il exprime la peur du jugement avec une puissance d'autant plus exceptionnelle qu'elle est obtenue par une remarquable économie de moyens.

...

**WAB 22** (March 1854) : « Libera me, Domine » (Deliver me, O Lord) No. 2 ; absoute or pardon (for prelate Michael Arneth) in F minor for choir (SSATB) , 3 trombones, organ, cello and contrabass.

« Libera me, Domine » (Deliver me, O Lord) No. 2 in F minor (from March 1854) for 5 part mixed-choir (SSATB) , 3

trombones, violoncello, contrabass, and organ (or « continuo »)

The fine motet « Libera me », for choir with 3 trombones, cello, double bass and organ, was written in March 1854. Although this was before his long period of study with Simon Sechter, Bruckner was no beginner ; he was 30, with plenty of experience of church music behind him ; the story that he did not become a proper composer until he was forty is a myth. As early as 1849, he had produced a beautiful and individual little « Requiem » that ought to be better-known than it is, and his talents had already been recognized in his own environment. This « Libera me » is simple and clear ; it contains no elaborate counterpoint, but its part-writing is excellent, as is the calculation of sonorities. It has the solemn dignity befitting a funeral piece, and its middle-section expresses the fear of judgment with considerable power and economy.

**15 octobre 1896** : Conformément à ses dernières volontés, le sarcophage d'Anton Bruckner sera déposé dans la crypte située sous le grand-orgue de l'église abbatiale de Saint-Florian. Lors de la cérémonie de mise au tombeau, l'organiste Josef Gruber (un ancien élève de Bruckner) , improvisera sur des thèmes de l'Opéra « Parsifal » de Richard Wagner. On interprétera aussi le Libera me n° 2.

1<sup>re</sup> édition : UE 4976, Universal-Edition, Vienne 4976 (1922) .

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : XXI, n° 17, édition Hans Bauernfeind - Leopold Nowak (1984) .

Libera me, Domine, de morte aeterna  
In die illa tremenda :  
Quando caeli movendi sunt et terra :  
Dum veneris judicare saeculum per ignem.

Tremens factus sum ego, et timeo dum discussio venerit,  
Atque ventura illa. Dies illa, dies irae,  
Calamitatis et miseriae, dies magna et amara valde.

Requiem aeternam dona eis Domine :  
Et lux perpetua luceat eis.

...

Délivre-moi, Seigneur, de la mort éternelle, en ce jour redoutable :  
où le ciel et la terre seront ébranlés, quand tu viendras éprouver le monde par le feu.  
Voici que je tremble et que j'ai peur, devant le jugement qui approche, et la colère qui doit venir.  
Ce jour-là doit être jour de colère, jour de calamité et de misère, jour mémorable et très amer  
donne-leur le repos éternel, Seigneur, et que la lumière brille à jamais sur eux.

## WAB 29 : « Missa solemnis »

**24 mars, avril, mai - 8 août, 1854 : WAB 29** - Mort du supérieur Michaël Arneth, le prélat de Saint-Florian. Bruckner met en chantier sa « Missa solemnis » en si bémol mineur pour quatuor vocal (SATB) , chœur mixte à 4 voix (SATB) a cappella, orchestre (2 hautbois, 2 trompettes, cordes) et orgue - pour l'intronisation du nouveau prélat, Friedrich Mayer. Il la terminera le 8 août.

Durée : environ 31 minutes.

AGA (Alte Gesamtausgabe) : XV, Benno Filser, édition Robert Haas (1930) ; éditée en compagnie du « Requiem » .

AGA (Alte Gesamtausgabe) : XV/2, Musikwissenschaftlicher Verlag, édition Robert Haas (1931-1932) ; seulement la « Missa solemnis » , en partition d'étude.

Musikwissenschaftlicher Verlag, Vienne (1934) ; arrangement pour piano de Ferdinand Habel.

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XV, Musikwissenschaftlicher Verlag, édition Leopold Nowak (1975) .

Dans les années 1930, la publication de la version de Ferdinand Habel s'est inspirée de la partition vocale de Robert Haas et du matériel disponible de la 1<sup>re</sup> exécution (14 septembre 1854) . La préface de son essai fait mention de plusieurs retouches importantes. Ceci est particulièrement évident dans le Kyrie : la séquence habituelle de la liturgie, « Kyrie eleison » - « Christe eleison » - « Kyrie eleison » n'a vraisemblablement pas été suivie par le compositeur. Habel la rétablit aux mesures 17-25 et 33-38. Leopold Nowak, lui, revient aux intentions du Maître pour cette même partie.

...

The « Missa solemnis » (**WAB 29**) by Anton Bruckner is a setting of the Mass ordinary for vocal soloists, chorus, orchestra and organ.

Following the death of Michaël Arneth, Friedrich Mayer was appointed abbot of Saint-Florian. The « Missa solemnis » was premiered on September 14, 1854, the day of Mayer's elevation.

The tale is told that Bruckner took himself off to a nearby inn, ordered a lonely but ample meal of 5 courses with 3 different wines, and began his private celebration with the words :

« “ That ” Mass deserves it ! »

« Bruckner's “ Missa solemnis ” is a musical summa of the 1st 30 years of his life. » Robert Führer saw the score and

suggested to Bruckner to study with Simon Sechter. Bruckner showed Sechter the Mass and Sechter accepted him as a pupil. The « Missa solemnis » was the last major work Bruckner wrote before concluding his studies with Sechter, who did not allow his students free composition while studying with him.

In 1855, Robert Führer, an organist from Prague, arrived in Saint-Florian and Bruckner showed him his « Missa solemnis », and improvised on the organ. Führer gave him an excellent testimonial and advised him to take lessons, in strict harmony and counterpoint, with the Viennese teacher Simon Sechter. As Friedrich Mayr had given similar advice to him after hearing the Mass, Bruckner set-off in July with the work and Führer's reference.

The quartet of vocal soloists consists of a Soprano, an alto, a tenor, and a bass, while the choir consists of sopranos, altos, tenors, and basses. The Orchestra consists of 2 oboes, 2 bassoons, 2 horns, 2 trumpets, 1 alto, 1 tenor and 1 bass trombones, timpani, and strings (0202/2230/timp/org/str) .

According to the Catholic practice (as also in Bruckner's following Mass No. 1 and Mass No. 2) , the 1st verse of the « Gloria » and the « Credo » is not composed and has to be intoned by the priest in Gregorian mode before the choir is going on. On the contrary to Bruckner's earlier « Choral-Messen », the « Gloria » and the « Credo » of the « Missa solemnis » contain the extensive text usually associated with these sections of the Mass.

The setting is divided into 6 main parts :

**Kyrie** : Andante in B-flat minor.

**Gloria** :

« Et in terra pax » : Allegro in G minor, veering to B-flat major.

« Qui tollis peccata mundi » : Andante in G minor.

« Quoniam tu solus sanctus » : Allegro in B-flat major.

**Credo** :

« Patrem omnipotentem » : Allegro moderato in B-flat major.

« Et incarnatus est » : Adagio in F major.

« Et resurrexit tertia die » : Allegro moderato in B-flat major.

« Et vitam venturi saeculi » : Allegro moderato in B-flat major.

**Sanctus** : Moderato in B-flat major.

**Benedictus** : Moderato in E-flat major.

**Agnus Dei** :

« Agnus Dei » : Adagio in B-flat major.

« Dona nobis pacem » : Allegro in B-flat major.

The « Quoniam » quotes from Franz-Josef Haydn's « Missa sancti Bernardi von Offida » . As in Bruckner's later great Masses, the setting of the words « Et resurrexit » is preceded by the « old-fashioned rhetorical gesture » of a « rising chromatic figure in stilo agitato representing the trembling of the earth » . This rising chromatic figure is repeated before the « Et expecto resurrectionem mortuorum » .

Robert Simpson finds « nothing mediocre or tentative about this strong and clear work ; the music is often of excellent quality ; the work, though not perfect, is admirable » . Several passages of the « Missa solemnis » , that one could call « Mass No. 0 » , particularly the « Qui tollis » of the « Gloria » and the central part of the « Credo » , are prefiguring the next Mass No. 1 in D minor. Both the « Gloria » and the « Credo » are ending by a fugue.

The edition by Robert Haas for the « Gesamtausgabe » was based on the copy given to Mayer. During the 1930's, Ferdinand Habel brought some changes to the text of the « Kyrie » and the « Gloria » , to make it better usable for Eucharist celebration. Leopold Nowak rejected these changes in his edition and took further advantage of phrasing marks in some violin parts which were not available to Haas.

There are only 4 commercial recordings of the work. The 3 earlier recordings follow the Robert Haas edition with Habel's text adaptations. Karl Anton Rickenbacher follows the Leopold Nowak edition. According to Hans Roelofs, Jürgens' and Rickenbacher's performances are better achieved than the 2 earlier recordings. Jürgens performs it with religiosity (as a Mass) . Rickenbacher performs it more strenuously (as a concert work) .

Bruckner : « Missa solemnis » in B. Hubert Günther with the « Rheinische Singgemeinschaft » and the « BRT-Radio Symphonieorkest, Brüssel » (« Garnet » , LP : G 40 170, 1975) .

Soprano : Gerda Höfer.

Alto : Ingrid Günther.

Tenor : Günter Robens.

Bass : Guido Scheer.

Organist : Wolfgang Thiel.

Anton Bruckner : « Missa solemnis » in B, « Motetten » , Elmar Hausmann with the « Chorgemeinschaft und Orchester an der Basilika Sankt Aposteln Köln » (« Aulos » , CD : AUL 53569, 1983) .

Anton Bruckner : Music of the Saint-Florian Period. Jürgen Jürgens with the Monteverdi Choir and the Israel Chamber Orchestra (« Jerusalem Records » , LP : ATD 8503, 1984 ; CD BSVD-0109, 2011) .

Bruckner : « Missa solemnis » , Psalm 112 & Psalm 150. Karl Anton Rickenbacher with the « Chor der Bamberger Symphoniker » and the « Bamberger Symphoniker » (« Virgin Classics » , CD : VC 7 91481, 1990) .

...

The « Missa solemnis » (**WAB 29**) by Anton Bruckner is a setting of the mass ordinary for vocal soloists, chorus, orchestra and organ.

Following the death of Michæl Arneth, Friedrich Mayer was appointed abbot of Saint-Florian. The « Missa solemnis » was premiered on September 14, 1854, the day of Mayer's elevation.

« Bruckner's Missa Solemnis is a musical summa of the 1st 30 years of his life. »

Organist Robert Führer (1807-1861) saw the score and suggested to Bruckner to study with Simon Sechter. Bruckner showed Sechter the Mass and Sechter accepted him as a pupil. The « Missa solemnis » was the last major work Bruckner wrote before concluding his studies with Sechter, who did not allow his students free composition while studying with him.

The quartet of vocal soloists consists of a soprano, an alto, a tenor, and a bass, while the choir consists of sopranos, altos, tenors, and basses. The Orchestra consists of 2 oboes, 2 bassoons, 2 horns, 2 trumpets, alto, tenor and bass trombones, timpani, and strings.

According to the Catholic practice (as also in Bruckner's following Mass No. 1 and Mass No. 2) , the 1st verse of the « Gloria » and the « Credo » is not composed and has to be intoned by the priest in Gregorian mode before the choir is going on. On the contrary to Bruckner's earlier « Choral-Messen » , the « Gloria » and the « Credo » of the « Missa solemnis » contain the extensive text usually associated with these sections of the Mass.

The setting is divided into 6 main parts :

« Kyrie » - Andante, in B-flat minor.

« Gloria » - Allegro, in G minor veering to B-flat major.

« Credo » - Allegro moderato, in B-flat major.

« Sanctus » - Moderato, in B-flat major.

« Benedictus » - Moderato, in E-flat major.

« Agnus Dei » - Adagio, in B-flat major.

The « Quoniam » quotes from Franz-Josef Haydn's « Missa sancti Bernardi von Offida » . As in Bruckner's later great Masses, the setting of the words « Et resurrexit » is preceded by the « old-fashioned rhetorical gesture » of a « rising chromatic figure in “ stile agitato ” representing the trembling of the earth » . This rising chromatic figure is repeated before the « Et expecto resurrectionem mortuorum » .

Musicologist Robert Simpson finds « nothing mediocre or tentative about this strong and clear work. The music is often of excellent quality. The work, though not perfect, is admirable » .

Several passages of the « Missa solemnis » , that one could call « Mass No. 0 » , particularly the « Qui tollis » of the « Gloria » and the central part of the « Credo » , are pre-figuring the next Mass No. I in D minor. Both the « Gloria » and the « Credo » are ending by a fugue.

The edition by Robert Haas for the « Gesamtausgabe » was based on the copy given to Mayer. During the years 1930, Ferdinand Habel brought some changes to the text of the « Kyrie » and the « Gloria » , to make it better usable for Eucharist celebration. Leopold Nowak rejected these changes in his edition and took further advantage of phrasing marks in some violin parts which were not available to Haas.

## WAB 53

**28 mars 1854 : WAB 53** - « Vor Arneths Grab » (devant la tombe de Michaël Arneth) , élégie funèbre (poème lyrique, mélancolique de 28 mesures) en fa mineur pour chœur d'hommes à 4 voix a cappella (TTBB) , ou chœur mixte à 4 voix a cappella (SATB) , et 3 trombones. À être jouée à l'extérieur. Composée à Saint-Florian sur 4 strophes du texte allemand « Brüder, trocknet eure Zähren, stillt der Schmerzen herbes Leid » (frères, séchez vos larmes, la douleur de l'allaitement calme l'amère tristesse) du théologien et écrivain autrichien, Ernst von Marinelli (1824-1887) , chef de chœur de l'église abbatiale de Saint-Florian. Créée au cimetière du monastère Saint-Florian, le 28 mars. En hommage au défunt supérieur et ancien prélat de Saint-Florian, Michaël Arneth. Les 3 Ires strophes furent ré-utilisées a cappella pour le « Am Grabe » (WAB 2) .

Le 24 mars 1854 voit le décès de Michaël Arneth (né en 1771) , prieur de Saint-Florian, à qui Bruckner devait énormément. Ernst Marinelli, ecclésiastique de Saint-Florian, fit l'éloge du défunt dans un poème de 4 strophes, pour

lequel Bruckner écrit sa composition en 28 mesures. Elle fut jouée le 28 mars 1854, lors des funérailles du prélat. À l'exclusion de la 4e strophe, le texte fut repris également pour le « Am Grabe » (**WAB 2**) de Bruckner. Dans tout le catalogue raisonné (**WAB**) du compositeur, « Vor Arneths Grab » et « Am Grabe » sont issues de la partie I (musique vocale et religieuse) , mais dans l'édition complète (« Bruckner-Gesamtausgabe ») , elles ont leur place dans le volume XXIII 2 (œuvres chorales laïques) .

G/A (August Göllerich / Max Auer) : II/2 (1928) , pages 184-188.

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXIII/2, Musikwissenschaftlicher Verlag, édition Angela Pachovsky - Anton Reinthaler, Vienne (2001) ; « Weltliche Chorwerke » , pages 26-28.

...

**28 mars 1854** : After the « Requiem » mass for the funeral of Michaël Arneth, prior of Saint-Florian and friend of Anton Bruckner (aged 29) , Bruckner's « Vor Arneths Grab » (**WAB 53**) for chorus and 3 trombones and the 2nd version of the « Libera me, Domine » (**WAB 21**) for chorus, 3 trombones, cello, double bass and organ are heard for the 1st time.

Vor Arneths Grab (Facing Arneth's tomb) , **WAB 53**, is an elegy composed by Anton Bruckner in 1854, for men's voices and trombones. Bruckner wrote in 1861 a 2nd version, « Am Grabe » (At the grave) , **WAB 2**, for men's voices a cappella.

Bruckner composed the elegy for the funeral of Michaël Arneth, the prior of the Saint-Florian Abbey ; it was performed on 28 March 1854, at the cemetery of the abbey. The original manuscript is stored in the archive of Wels.

The elegy was performed a 2nd time for the funeral of Magistrate Wilhelm Schiedermayr, on 23 September 1855.

« Vor Arneths Grab » were 1st published in Band II/2, pages 184-188, of the Göllerich / Auer biography. It is put in Band XXIII/2, No. 9, of the « Gesamtausgabe » .

A revised, 21 bar long, a cappella setting (« Am Grabe » , **WAB 2**) was performed on the funeral of Josephine Hafferl, on 11 February 1861. This setting discarded the 4th strophe. The voice score of the 1st 2 strophes is identical to that of « Vor Arneths Grab » . The setting of the 3rd strophe is 5 bar longer. The song, which was edited 1st by Josef Venantius von Wöb, in 1924, is put in Band XXIII/2, No. 13, of the « Gesamtausgabe » .

The 28 bar-long work in F minor is scored for TTTB choir and 3 trombones. The setting of the 1st 2 strophes (bars 1 to 8) is identical. It is followed (bars 9 to 16) by the setting of the 3rd strophe, and, after 2 instrumental bars, ends (bars 19 to 28) with the setting of the last strophe.

The work was written together with the « Libera me » , **WAB 22**. Although it is a funeral song, it displays little of the

mournful character one might expect. The text and the music, with largely diatonic harmony and a predominance of major sonorities, focus instead on confidence about resurrection and salvation. Like the concomitant « Libera me », the work contains portents of Bruckner's mature style and has thus a significant place in Bruckner's musical development.

Brüder, trocknet eure Zähren  
Stillt der Schmerzen herbes Leid,  
Liebe kann sich auch bewähren  
Durch Ergebungsinigkeit

Wohl ist dies das letzte Schauen  
Auf die Leiche und den Sarg,  
Doch die Seele, die sie barg,  
Triumphiert durch Gottvertrau'n.

Drum lasst uns den Herren preisen,  
Der den Edelsten erwählt  
Und für uns, die armen Waisen,  
Auch den Himmel offen hält !

Wollen hier am Grab geloben  
Treue, Recht und frommen Sinn,  
Daß der Selige dort oben,  
Hat sich unser Geist erhoben,  
Uns zum Vater führe hin.

...

Brothers, dry your tears,  
Still the hard pain of your sorrow,  
Love can also show  
In the intimacy of resignation.

While this is the last look  
On the corps and the coffin,  
The soul which they contained,  
triumphs by trust in God.

Therefore, let us praise the Lord,  
Who elects the most noble

And for us, the poor orphans,  
also holds the Heaven open !

We want to promise at the tomb  
Trust, justice and pious devotion,  
That the blessed one above,  
Once our spirit will have risen,  
Will lead us to the Father.

## WAB 76

**22 avril 1854** : The Festive Cantata « Laßt Jubeltöne laut erklingen » (**WAB 76**) for male chorus and brass, to words of Anton Weiß, by Anton Bruckner is performed for the 1st time, for the reception of the future Empress Elizabeth, in Linz.

That same day, Hector Berlioz (aged 50) gives the 1st of 4 highly-successful concerts in Dresden, conducting « La Damnation de Faust » .

**22 avril 1854** : **WAB 76** - « Laßt Jubeltöne laut erklingen » (faites retentir vos cris de joie) , cantate festive (de 100 mesures) en mi bémol majeur pour chœur d'hommes à 4 voix a cappella (TTBB) et ensemble de cuivres (2 cors, 2 trompettes et 4 trombones) . Composée originalement sur le texte allemand « Laßt Jubeltöne laut erklingen aus treuer biederer Männerbust » de l'écrivain, poète de la classe ouvrière et critique de théâtre, Joseph Hermann Hillischer (pseudonyme : J. H. Hillisch) . Créée lors d'une réception donnée en l'honneur de la future Impératrice Elizabeth qui a lieu à Linz.

G/A (August Göllerich / Max Auer) : III/2 (1930) , pages 161-179.

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXIII/2, Musikwissenschaftlicher Verlag, édition Angela Pachovsky - Anton Reinhaller, Vienne (2001) ; « Weltliche Chorwerke » , pages 29-36, utilisation du texte original de Joseph Hermann Hillischer.

Laßt Jubeltöne laut erklingen  
Aus treuer, biedrer Männerbrust,  
Singt Töne, die zum Himmel dringen,  
mit heilig frommer Sängerkunst,

Und freut euch, freundlich zog ja wieder  
Bei all den treuen Bürgern sein  
Zu seinem Volk so echt und bieder  
Des schönen Öst'reichs Herrscher ein.

O jubelt freundlich ihm entgegen,  
All Glück liegt ja in seiner Hand,  
Von ihm allein strömt aller Segen  
Wohltuend auf das Vaterland.

Wie unsre Berge fest und kühn,  
Wie unsre Luft so frisch und rein  
Soll unser wahrer, edler Sinn,  
Soll unsre Treu zum Kaiser sein.

Gott schütze Öst'reichs Doppelaar,  
Erhöre unser fromm Gebet,  
Schütz unser edles Herrscherpaar  
Franz-Josef und Elisabeth.

...

Let exultation sound loudly,  
From faithful and worthy men's chests.  
Sing sounds which rise to heaven,  
Sung with devoted holy joy,

And rejoice, because he returned friendly  
To all his faithful citizens,  
To his people so true and worthy,  
Beautiful Austria's ruler.

O rejoice friendly towards him,  
All fortune lies in his hand,  
From him alone streams all blessing  
Beneficially on the country.

Like our mountains firm and daring,  
Like our air, so fresh and pure,  
Should our true and noble mind,  
Should our faith be for the emperor.

May God protect the 2-headed Austrian eagle,  
Hear our devoted prayer,

Protect our noble imperial couple  
Franz-Josef and Elisabeth.

...

D'autres textes ont aussi été utilisés :

1- Un texte inconnu de Anton Weiß.

2- « Dir, holde Heimat, soll erklingen der höchsten Liebe treues Lied » datant de 1898, de l'écrivain, poète, journaliste et éditeur Anton August Naaf (1850-1918) .

...

**WAB 76** (1854) : « Laßt Jubeltöne laut erklingen » ; festive secular choral work in E-flat major for male choir and wind ensemble (2 horns, 2 trumpets and 4 trombones) . Lyrics by the writer, working-class poet and journalist, Joseph Hermann Hillischer (pseudonym : J. H. Hillisch) . Dedicated to Elisabeth, the bride of Emperor Franz-Josef I : « Sissi » - Elisabeth of Austria (24 December 1837 - 10 September 1898) , Empress of Austria and Queen of Hungary.

Let Sounds of Jubilation Resound Aloud : for male choir, 2 French horns, 2 trumpets and 4 trombones in E-flat major (100 bars) , **WAB 76**, Volume XXIII/2, No. 10. Text : Joseph Hermann Hillischer (1825-1897) , revisions to the text by Anton August Naaf (1850-1918) and Anton Weiß (1869-????) .

Bruckner composed this choral piece in 1854, on the occasion of the reception of the Bavarian Princess Elisabeth (« Sisi ») in Linz, where she stopped on the journey to Vienna for her wedding to Emperor Franz-Josef I. For a long time, it was unclear whether Bruckner's composition was really performed. The Göllerich / Auer biography reported :

« Strangely, in its report about this celebration the chronicle of “ Frohsinn ” Singing Society mentions neither the title nor the composer of the choral piece. There it is merely stated :

On 22 April, the moment yearned for by Linz had come, when the bride of His Majesty the Emperor, Her Royal Highness Princess Elisabeth, arrived in Linz. The Singing Society took part by singing a solemn choral piece on her arrival. ” »

The solution to the riddle was already found in 1895 (!) . That year, Karl Kerschbaum (chairman of the « Frohsinn » ; poet, civil servant, archivist and accountant for the municipality of Linz) compiled the chronicle of « Frohsinn » Singing Society on the occasion of its 50th anniversary (from 17 March 1845 to the beginning of March 1895) :

« Chronik der Liedertafel “ Frohsinn ” in Linz über den 50jährigen Bestand vom 17. März 1845 bis anfangs März 1895. » , Linz (1895) .

There, in a hand-written list of performances in Linz it reads :

« ... was not performed on the intended occasion, i.e. , the arrival of the Emperor's bride in Linz, on 22 April 1854, but the poem by Hillischer was rendered in the manner of the Bavarian popular anthem. »

Apparently, the premiere only took place in Vienna, on 15 June 1898, with a new text by Anton August Naaf : in a concert by the « Schubertbund » conducted by Adolf Kirchl (« Dir, holde Heimat soll erklingen der höchsten Liebe treues Lied ») . Anton Weiß, who performed the 2nd revision of the text was a long-standing chronicler of the « Schubertbund » . The revisions are to be printed in the not yet published revision report.

In Volume III/2 of the Göllerich / Auer biography (1930) , Naaf's text was printed with the notes, and the original text was « rescued » .

...

« Laßt Jubeltöne laut erklingen » (Let exultation sound loudly) , **WAB 76**, is a festive song composed by Anton Bruckner in 1854.

Bruckner composed this « cantata » on a text of Hermann Hillischer, in 1854.

The piece was intended to be to be sung by the Liedertafel « Frohsinn » for the Joyous Entry of Elisabeth of Bavaria, then, the bride of Franz-Josef of Austria, known as « Sissi » , in Linz, on 22 April 1854. However, Bruckner's composition was not performed but, instead, a transcription of the Bavarian national hymn with the same text by Hillischer.

Another text by Anton August Naaf, « Dir, holde Heimat, soll erklingen der höchsten Liebe treues Lied » (To you, lovely homeland, should sound the faithful song of highest-love) , was used for the music for a performance of the « Wiener Schubertsbund » , on 15 June 1898.

Later, again, another text was put by Anton Weiss for the « Wiener Schubertsbund » . Bruckner's autograph manuscript is stored in the archive of the « Wiener Schubertsbund » .

A fac-simile of the work with Naaf's text was It published in Band III/2, pages 162 to 179 of the August Göllerich and Max Auer biography, with Hillischer's original text in foot-note. The work is put with the original text only in XXIII/2, No. 10, of the « Gesamtausgabe » .

...

Josef Hermann Hillischer (pseudonym : J. H. Hillisch) was born in Vienna, March 19, 1825, and died in Linz, Upper-

Austria, in April 23, 1897. Author, working-class poet and journalist. Father of Hermann Theodor Hillischer. In 1848, he founded the magazine « Ö. Typographia, Journal für Arbeiter von Arbeitern » and the newspaper « Arbeiter-Zeitung ». He played a major role in promoting the town of Bad Hall as a spa and in founding a theatre there.

Works :

« Gedichte eines Deutsche Handwerksburschen » (1851) .

Poems (1855) .

Novellas, occasional verses, theatre reviews.

### Anton August Naaf

L'écrivain, poète, journaliste et éditeur (des Sudètes) , Anton August Naaf, est né le 28 novembre 1850 à Weitentretetsch et est mort le 27 décembre 1918 à Vienne. Né d'une famille agricole, il étudie à l'Université de Vienne, de 1871 à 1874. À partir de 1875, il devient rédacteur au « Deutschen Volksblatt » (Journal du peuple allemand) . En 1879, il devient éditeur en chef du « Teplitz-Schönauer » . En 1880, il s'installe définitivement à Vienne. En tant qu'éditeur en chef, Naaf transformera le « Wiener Allgemeine Zeitschrift für die literarische und musikalische Welt » ; il en deviendra aussi le propriétaire. 2 ans plus tard, il se joint à la revue « Die Lyra » . On retrouvera dans cette dernière, et d'autres publications de même genre, nombre de ses poèmes de même que des articles sur la musique (comme sur la chanson folklorique allemande en Autriche) . Sa poésie a également été publiée dans des anthologies et a été souvent mis en musique. Naaf deviendra citoyen d'honneur de plusieurs villes tchèques.

Anton Bruckner dédiera son « Laßt Jubeltöne laut erklingen » à Elisabeth Amélie Eugénie de Wittelsbach, duchesse de Bavière (également appelée « Sissi ») , la nouvelle impératrice d'Autriche et reine de Hongrie (24 décembre 1837 à Munich - 10 septembre 1898 à Genève) , à l'occasion de la réception de noces qui s'est tenue à Linz, à la suite du mariage à l'église des Augustins (Augustinerkirche) de Vienne, le 24 avril 1854. (Augustinerstraße 3, 1010 Wien.)

Contrairement à la tradition, la nuit de noces n'est pas publique. Elle se passe d'ailleurs assez mal. Le jeune Empereur, habitué à des dames peu farouches et audacieuses, ne sait pas apprivoiser la jeune fille inexpérimentée qu'il avait épousée. La cour est également surprise par cette jeune Impératrice qui se laisse aller à ses états d'âmes. Il est vrai qu'à l'époque le rôle d'une souveraine se cantonne à être disponible et soumise à son mari. De plus, la jeune Impératrice, habituée aux manières simples de son entourage provincial, supporte mal la pesante étiquette viennoise, et s'enfonce vite dans une profonde dépression.

...

Anton August Naaf (geboren 28. November 1850 in Weitentretetsch ; gestorben 27. Dezember 1918 in Wien) war ein sudetendeutscher Dichter und Herausgeber.

Anton August Naaf, der aus einer Bauernfamilie stammte, studierte von 1871 bis 1874 an der Universität Wien. Ab 1875 war er als Redakteur beim Deutschen Volksblatt tätig. 1879 wurde er Leiter des Teplitz-Schönauer Anzeigers.

1880 ließ er sich dauerhaft in Wien nieder und begann zwei Jahre danach Die Lyra. Wiener Allgemeine Zeitschrift für die literarische und musikalische Welt zu redigieren, die er später als Eigentümer herausgab. Sowohl in der Lyra als auch in anderen Zeitschriften veröffentlichte Naaf zahlreiche Aufsätze (beispielsweise eine Serie Das deutsche Volkslied in Österreich) und Gedichte. Seine Lyrik wurde zudem in Sammelbänden veröffentlicht und häufig vertont.

Naaf war Ehrenbürger verschiedener böhmischer Städte.

Liebesgaben : Poesien- und Novellen-Album (1877) , Komotau : Brüder Butter.

Die Dux-Teplitzer Gruben- und Quellenkatastrophe vom Jahre 1879. Knapp, Leipzig (1879) .

Von stiller Insel. Friedrich, Leipzig (1882) .

Von schwarzer Erde : Deutsche Volksgeschichte aus Oesterreich. Leykam, Wien (1885) .

Aus dem Dornbusch : Lieder vom Hügel. Pierson, Leipzig (1890) .

Gartheil und Krauseminz : Lieder im Volkston. Verlag von Hermann J. Meidinger, Berlin (1891) .

Zehn Sommer : Lieder und Gedichte aus dem Lebensbuche eines Wandernden. Lyra, Wien (1906) .

Zwischen den Wettern. Lyra, Wien (1915-1916) .

...

Anton (August) Naaff, Schriftsteller und Journalist. Geboren Weitentrebetitsch (Široké Třebčice, Böhmen) , 28.11.1850 ; gestorben Wien, 27.12.1918. Bäuerlicher Abstammung ; student an den Univeristät Wien (1871-1874) und Prag Jus. Nach einer schweren Krankheit entschloß er sich, Schriftsteller zu werden. In Komotau red. er ab 1875 das « Deutsche Volksblatt » und gestaltete das von ihm schon während seiner Stud. Zeit red. Jb. « Comotavia » weiter aus. 1878 vorübergehend beim « Prager Tagblatt » tätig, war er 1879 in Teplitz Leiter des « Teplitz-Schönauer Anzeigers » . Nach Reisen ließ er sich 1880 für immer in Wien nieder, wo er ab 1882 die Zeitung « Die Lyra, Wiener Allgemeine Zeitschrift für die literarische und musikalische Welt » (vorher « Zeitschrift für die musikalische Welt ») red. und später auch als Eigentümer herausgeber 1909 wurde die Zeitung vom Deutsche Sängerbund übernommen und gemeinsam mit der « Sängerkhalle » als « Deutsche Sängerbundeszeitung » weitergeführt. Naaf war selbst schriftsteller, sehr produktiv, seine Aufsätze, etwa die Serie « Das deutsche Volkslied in Österreich » , und Gedichte erschienen in der « Lyra » sowie in einer Reihe anderer Zeitung, Ztg. , etc. Naafs auch in eigenen Sammlung vereinigte Lyrik ist tw. volksliedhaften

Charakters, vertritt aber (ähnlich wie seine Prosaaufsätze) oft ein sehr ausgeprägtes deutsche nationales Gedankengut und kann sich nur selten von Klischee und Schablone lösen. Sie wurde sehr häufig vertont, und andere von Beer, Blümel, Debois, Kirchl, F. Mair (alle siehe dort) , Pembaur, Rheinberger, Schmölzer, Storch, Suppe, etc. Naaf war Ehrenmitglied zahlreicher Ges. und Ehrenbürger verschiedener deutsche böhmen Städte.

Werke : Die Dux-Teplitzer Gruben- und Quellen-Katastrophe vom Jahre 1879, 1879 ; Eine Freizunft der Neuzeit. « Der Teplitzer Gewerbe-Ver. im ersten Jahrzehnt seines Bestandes, 1880 ; Von stiller Insel, 1882 ; Aus dem Dornbusch, 1890 ; Gartheil und Krauseminz, 1891 ; Volksleben der Deutsche in West-, Nord- und Ostböhmen, in : Die östern-ung. Monarchie in Wort und Bild, Band Böhmen, Abt. I, 1894 ; Gerda, 1897 ; Zehn Sommer, 1906-1907 ; Aus der deutsche Kriegs- und Siegeszeit 1914-1915, 1915-1916 ; Zwischen den Wettern, 1915-1916 ; Deutsche Böhmen voran ! , 1916 ; Der deutsche Hochgedanke und der Nachahmungs-Nationalismus der Kleinvölker, o. J. ; etc. Zahlreiche Beitr. in Zeitung, Ztg. , Jbb. Etc.

Literatur : Wiener Zeitung, RP, Neue Wiener Tagblatt und Fremden-El. vom 28.12.1918, Neue Frei Press vom 28. 12. 1918 und 07.02.1919 ; Ressels Familienfreund, Jahrgang 5, 1887, Seite 278f ; Erzgebirgs-Zeitung, Jahrgang 11, 1890, Seite 97m- Freie Bildungs-BIL, Jahrgang 15, 1906, Seite 134ff ; Deutsche Arbeit, Jahrgang 9, 1909-1910, Seiten 679, 692, Jahrgang 18, 1918-1919, Seite 271f ; Festschrift zum 50. Geburtstag des ostmärk. Dichters A.A.N. , herausgeber von Otto Pach, 1900 ; Brümmer ; Die deutsche Dichter der Neuzeit und Gegenwart, herausgeber von K. L. Leimbach, Band 7, in : Ausgewählte deutsche Dichtungen, herausgeber von K. L. Leimbach, Band 1, 1897 ; Giebisch-Gugitz : Giebisch-Pichler-Vancsa ; Jaksch.

### « Sissi »

Le jeune Empereur François-Joseph Ier d'Autriche, vivant dans une étroite complicité, voire sous l'emprise de sa mère l'archiduchesse Sophie, avait d'abord demandé la main de la princesse Anne de Prusse. Malgré l'intervention de la reine Elisabeth, sœur de l'archiduchesse Sophie, la cour de Berlin avait refusé cet honneur qui risquait de contrarier ses ambitions hégémoniques. L'archiduchesse s'était alors tournée vers une autre de ses sœurs, la reine Marie de Saxe, mais sa nièce, la princesse Sidonie n'eut pas l'heur de plaire à son Impérial cousin. L'archiduchesse se tourna en 3e choix vers la Bavière, 3e puissance Allemande, et avait choisi l'aînée de ses nièces, la duchesse Hélène en Bavière, âgée de 19 ans.

Les fiançailles devaient être célébrées le 18 août 1853, dans la résidence Impériale d'été de Bad Ischl, à l'occasion des fêtes données pour le 23e anniversaire du souverain autrichien.

Mais c'est de « Sissi » dont le jeune souverain va s'éprendre. À la surprise de sa mère, l'autoritaire archiduchesse Sophie, il annonce le 19 août son intention d'épouser la jeune « Sissi » , à peine âgée de 15 ans et 8 mois.

Les Iers temps du mariage, le couple prend ses quartiers au château de Laxenbourg, aux environs de la capitale. Elisabeth se sent perdue et surveillée par sa belle-mère (une femme intelligente mais dirigiste et traumatisée par la révolution de 1848) et par son entourage. L'Empereur, qui adore pourtant sa femme, est peu présent. La guerre de

Crimée vient d'être déclarée, opposant la France de Napoléon III et l'Angleterre Victorienne à la Russie du tsar Nicolas Ier, précieux allié de l'Autriche pendant la révolution de 1848 puisqu'il permit aux Habsbourg-Lorraine de conserver en leur possession le vaste royaume de Hongrie. Le jeune Empereur est accaparé par les obligations de sa fonction et doit se rendre tous les jours à Vienne, au palais de la « Hofburg », ou au palais de Schönbrunn et n'en revient que très tard dans la soirée. Elisabeth, adolescente narcissique, se sent abandonnée. De là proviennent ses très répugnances pour la vie conjugale.

Beaucoup plus tard, elle confiera à sa fille Marie-Valérie : « Le mariage est une institution absurde. Enfant de 15 ans, j'ai été vendue. » .

### L'église des Augustins à Vienne

L'église des Augustins ou église Saint-Augustin (« Augustinerkirche ») , sise au 3 de la Augustinerstraße, est une église paroissiale de Vienne qui était l'ancienne église paroissiale de la « Hofburg » et donc de la famille Impériale d'Autriche, les Habsbourgs.

Le duc de Habsbourg, Frédéric le Bel, fut le fondateur en 1327 de cette église et de son monastère des Pères augustins, placés sous la patronage de Saint-Augustin.

Cette église est réputée aujourd'hui pour ses Messes, en particulier la grande Messe du dimanche matin avec chœur et orchestre, et ses concerts de musique sacrée. L'église possède 2 orgues. Franz Schubert y a composé sa Messe en fa. La Messe n° 3 en fa d'Anton Bruckner y a aussi vu sa création.

La nef a été construite par Dietrich Landtner entre 1330 et 1339, mais l'église n'a été consacrée que 10 ans plus tard, soit en 1349. Au contraire de l'extérieur, l'intérieur de l'église est extrêmement orné. L'église est restaurée en style néo-Gothique à la fin du XVIIIe siècle sous le règne de Joseph II. Un petit autel latéral a été installé en 2004, en l'honneur de la béatification de l'Empereur Charles Ier (1887-1922) .

En tant qu'église paroissiale de la famille d'Autriche, l'église Saint-Augustin fut témoin de bon nombre de mariages de la famille Impériale, parmi lesquels celui de l'archiduchesse et future impératrice Marie-Thérèse avec le duc François de Lorraine en 1736, celui de l'archiduchesse Marie-Louise avec Napoléon en 1810, ou encore celui de François-Joseph avec la duchesse en Bavière, Elisabeth de Wittelsbach (« Sissi ») en 1854.

Le monument funéraire de l'archiduchesse Marie-Christine, épouse du prince de Saxe et duc de Teschen, sculpté par Canova est particulièrement remarquable, ainsi que la Herzgruft, où sont conservés les cœurs de 54 membres de la famille d'Autriche.

Le monastère est toujours en activité et abrite 6 Pères augustins qui desservent la paroisse.

...

**28 juin 1854** : The 41 year old Richard Wagner begins composing the music for « Die Walküre » .

In Weimar, the 43 year old Franz Liszt finally seems to have clarified his ideas about the Symphonic poem with the completion of « Festklänge » , as he now finishes the revisions of the ones he had composed since 1848 (and will not subject the future ones to such revision) , puts in order the 7 composed so far, and composes a new one (numbers reflect publication order) :

2nd revision of 1st : « Ce qu'on entend sur la montagne » (« Bergsymphonie ») , S. 95.

2nd revision of 2nd : « Tasso : Lamento e trionfo » , S. 96 / 636.

Revision of 3rd : « Les Préludes » , S. 97 / 637.

Completion of 4th : « Orpheus » , S. 98 / 638.

Revision of 6th : « Mazeppa » , S. 100.

Revision of 8th : « Héroïde funèbre » , S. 102 / 642.

Composition of 9th : « Hungaria » , S. 103 / 643.

**Été 1854** : Franz Liszt composes his « Faust Symphony » , which has a theme using a 12 tone row made of 4 successive augmented triads.

Also in Weimar, the 32 year old Joachim Raff composes a 5 movement « Grand Symphony » in E minor (WoO. 18) .

**1er août 1854** : Création à Saint-Florian du « Magnificat » (WAB 24) . On assistera à 2 autres exécutions jusqu'en 1855.

**13 septembre 1854** : Nomination de Friedrich (Theofilus) Mayr en tant que nouveau Supérieur du monastère de Saint-Florian.

**14 septembre 1854** : La « Missa solemnis » (WAB 29) sera donnée en création à l'église abbatiale lors de l'intronisation de Monseigneur Friedrich Ier (de son vrai nom : Theofilus Mayr) comme nouveau prélat de Saint-Florian (succédant au défunt Michaël Arneith) .

La situation de Bruckner à Saint-Florian ne semblait plus lui convenir. Il devient de plus en plus frustré à propos de ses conditions matérielles, en partie à cause du statut provisoire comme organiste. Il commence alors à jeter son dévolu au-delà des murs du monastère. Sa frustration atteindra son paroxysme lors d'un banquet offert après

l'exécution de sa nouvelle « Missa solemnis » . Il piquera une colère devant les serviteurs au sujet de son affectation à table.

### Examen à la « Piaristenkirche » de Vienne

**9 octobre 1854** : Anton Bruckner, 30 ans, passe 2 auditions réussies à la tribune du monumental orgue du facteur Carl Friedrich Ferdinand Buckow (restauré en 1858) de la « Piaristenkirche » (l'église des Piaristes Maria Treu) , située au 82 de la « Wiedner Hauptstraße » sur la « Jodok-Fink Platz » , 1080. L'examen se fera devant un trio d'experts formé de : Ignaz von Abmayr (1790-1862) , Simon Sechter (1788-1867) et Gottfried Preyer (1807-1901) , professeur d'harmonie et de composition devenu le directeur du Conservatoire. (Preyer n'était pas un membre du corps professoral mais un membre de la Société des Amis de la Musique) . Les juges seront fort impressionnés par la grandeur de ses improvisations sur la double fugue proposée.

« Le jeu de Bruckner à l'orgue était lumineux et coloré ; imparfaite au plan de l'intériorité mais éblouissante et magnifique au plan de la forme. Son traitement contrapuntique prenait le dessus sur le développement harmonique et les effets de masse. Ses improvisations qui lui permettaient de donner libre cours à son imagination laissaient une impression des plus profondes. »

Bruckner choisira l'église Maria Treu pour y présenter ses œuvres au public viennois. Les compositeurs Franz Liszt et Paul Hindemith ont également touché l'instrument. Tandis que, pour sa part, Franz-Joseph Haydn donna des récitals sur la version originale de l'instrument. Le 26 décembre 1796 fut donnée pour la 1re fois, dans l'église des Piaristes Maria Treu, sa « Missa in tempore belli » (Messe pour temps de guerre) pour 4 solistes, chœur, orchestre et orgue.

### Gottfried von Preyer

Le compositeur, chef d'orchestre et professeur autrichien Gottfried von Preyer (1807-1901) a étudié avec le Maître contrapuntiste Simon Sechter (1828-1834) . En 1839, il devient professeur d'harmonie et de composition au Conservatoire de Vienne. En 1844, il accède à la direction du Conservatoire et ce jusqu'en 1849. Son successeur ne sera pas un membre de la faculté mais bien un membre de la « Gesellschaft der Musikfreunde » (Société des Amis de la Musique) : Josef Hellmesberger tiendra, en effet, les rennes de 1851 à 1893. Gottfried von Preyer sera également « Vizehofkapellmeister » et « Domkapellmeister » de la cathédrale Saint-Étienne (Sankt Stephan) . Preyer va fonder un hôpital pour enfants : le « Gottfried von Preyer'sches Kinderspital » porte son nom.

...

The Austrian composer, conductor and teacher Gottfried von Preyer was born on 15 March 1807 in Hausbrunn and died on 9 May 1901 in Vienna.

Preyer studied with Simon Sechter, from 1828 to 1834. He became professor of harmony and composition at the Vienna Conservatory, in 1839, and, from 1844 to 1849, he was director of the Conservatory. He was also «

Vizehofkapellmeister » and « Domkapellmeister » of Saint-Stephan.

He founded the children's hospital « Gottfried von Preyer'sches Kinderspital » bearing his name.

...

Gottfried von Preyer (geboren 15. März 1807 in Hausbrunn, Niederösterreich ; gestorben 9. Mai 1901 in Wien) war ein österreichischer Komponist, Dirigent, Direktor des Konservatoriums der Gesellschaft der Musikfreunde in Wien und Domkapellmeister von Sankt Stephan in Wien.

Sein Vater Johann M. P. Preyer (1773-1850) , war Schullehrer und Regenschori in Hausbrunn. Schon im Kindesalter beherrschte Gottfried Klavier, Orgel, Violine und bekam eine Gesangsausbildung. Später erlernte er noch das Spielen von Blasinstrumenten. Er absolvierte eine Lehrerausbildung in Korneuburg und studierte 1828 bis 1834 Generalbass, Kontrapunkt und Komposition bei Simon Sechter am Wiener Konservatorium der Gesellschaft der Musikfreunde. 1839 wurde er selbst Professor für Harmonielehre und Komposition am Konservatorium und 1844 bis 1849 fungierte er als dessen Direktor. Preyer war 1844 bis 1876 Vizehofkapellmeister der Wiener Hofkapelle, 1846 bis 1862 Hoforganist und von 1853 bis 1901 Domkapellmeister von Sankt Stephan. Er erreichte eine angesehene und einflussreiche Position im Wiener Musikleben des 19. Jahrhunderts. Als Anerkennung für sein musikalisches Wirken wurde er 1894 in den Adelsstand erhoben.

Er war Sammler von Bildern vorwiegend zeitgenössischer französischer Künstler, besaß aber auch Werke bedeutender Maler wie Hans Holbein, Rembrandt van Rijn, Peter Paul Rubens und Anthonis van Dyck.

Obwohl Preyer aus einfachen Verhältnissen stammte, schaffte er es, sich im Laufe seines Lebens ein beträchtliches Vermögen zu schaffen. Er hinterließ als Erlös aus seiner wertvollen Bildersammlung zwei Millionen Goldkronen, eine damals enorme Summe, die er der Stiftung des Preyer'schen Kinderspitals in Wien vermachte. Das Spital wurde nach Verzögerungen zwar erst 1915 eröffnet, doch es existiert bis heute. Preyer liegt in einem Ehrengrab auf dem Wiener Zentralfriedhof (Gruppe 32 A, Nummer 8) .

1912 wurde die Preyergasse in Wien-Hietzing nach ihm benannt.

Im Laufe seines Lebens verfasste Preyer über 600, nur vereinzelt gedruckte Kompositionen von geistlichen und weltlichen Musikstücken : 4 Requien, 5 Te Deums, etwa 25 Messen, Hymnen und Responsorien, Orgelwerke, 2 Symphonien, Streichquartette und Lieder. Namentlich bekannt sind das Oratorium Noah sowie und die Opern Walladmor, Die Freymannshöhle und Amaranth. Seine Kompositionen geistlicher Musik zählen noch heute zum gängigen Repertoire der Kirchenmusik.

...

Gottfried Preyer (geboren 15.03.1807 ; gestorben 09.05.1901) .

Der Komponist und Gründer des nach ihm benannten Kinderspitals in Wien stammte aus Hausbrunn bei Mistelbach. Er erreichte als Professor und Direktor am Wiener Konservatorium, aber auch als Vizehofkapellmeister und Domkapellmeister zu Sankt Stephan eine angesehene und einflussreiche Position im Wiener Musikleben des 19. Jahrhunderts.

Seinen ersten Unterricht in Gesang, Violine, Klavier und Orgel erhielt er von seinem Vater, einem Schullehrer. Bereits in frühen Jahren trat Preyer als Organist bei kirchlichen Festen in der Umgebung auf. Mit 15 Jahren besuchte er den Unterricht für Schulkandidaten in Korneuburg, danach den pädagogischen Kurs an der Kaiserlich-Königlich Normalsschule zu Sankt Anna in Wien. 1828 bis 1834 studierte er Generalbass, Kontrapunkt und Komposition bei Simon Sechter. 1835 erhielt er die Stelle des Organisten der evangelischen Gemeinde, vier Jahre später übernahm er die Professur für Harmonielehre, Kontrapunkt und Komposition am Konservatorium der Gesellschaft der Musikfreunde in Wien, das er von 1844 bis 1849 als Direktor leitete. In der Folge unternahm er größere Reisen nach München, Paris, Brüssel und Mailand.

1845 dirigierte er die erste vollständige Wiener Aufführung der « Missa solennis » von Beethoven, 1846 wirkte er auch als Hoforganist. Seit 1844 « überzähliger Vizehofkapellmeister », war er 1862 bis 1876 als Nachfolger Benedict Randhartingers « wirklicher Vizehofkapellmeister ». Fast 50 Jahre, von 1853 bis 1901, hatte er die Stelle des Domkapellmeisters in Sankt Stephan inne. Gottfried Preyer starb im hohen Alter von 94 Jahren. Gemäß seinem Testament wurde mit seinem hinterlassenen Vermögen ein Kinderspital im 10. Wiener Gemeindebezirk gegründet.

Preyers überaus umfangreiches Werk umfasst etwa 25 Messen, vier Requien sowie kleinere Kirchenkompositionen, Orgelwerke (auch vierhändige sowie eine Doppelfuge über ein Thema von Abbé Stadler), das Oratorium « Noah », Hymnen und Responsorien für die griechische Kirche, die Opern « Walladmor », « Freimannshöhle » und « Amaranth », zwei Symphonien, Streichquartette, Klavierstücke und Lieder.

### La « Piaristenkirche » de Vienne

L'église catholique romaine Baroque de Maria Treu est rattachée au monastère de l'Ordre des Piaristes (« Patres Scholarum Piarum ») du faubourg de Saint-Joseph (« Josefdtadt ») dans le 8<sup>e</sup> arrondissement de Vienne. Elle est fondée en 1698 par l'Empereur Léopold I<sup>er</sup>. Le nom de l'église se réfère à l'image miraculeuse de Maria Treu sur la « Josefstädterstraße », peinte par Josef Herz sur la colonne de la Peste, dite de l'Immaculée-Conception, lors de l'épidémie de 1713. L'image se trouve aujourd'hui dans la chapelle des douleurs : l'une des 8 chapelles aménagées à l'intérieur. Les plans originaux de l'édifice sont attribués à l'architecte Johann Lukas von Hildebrandt, mais il n'en dirigea jamais les travaux. Son successeur Fischer d'Erlach va être responsable de la construction de 1698 à 1719. Sebastian Regondi et Joseph Winkler sont choisis comme Maîtres tailleurs de pierre. L'église des Piaristes est érigée en paroisse en 1719. À partir de 1721, l'image de « Maria Treu » devient sa patronne. Des rénovations sont exécutées en 1753, sous la supervision de Mathias Gerl. Le retable du Maître-autel et les 5 fresques de la coupole, réalisées en 1752-1753, sont du peintre autrichien Franz Anton Maulbertsch (Maulpertsch). On retrouve au centre du plafond une représentation de l'Assomption de Marie au ciel entourée de scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Les

personnages se fondent les uns dans les autres comme dans une rivière houleuse. La couleur des contours domine la composition et favorise les jeux de lumière. Ce qui n'est pas sans rappeler le style des peintres Daniel Gran (1694 à Vienne - 1757 à Sankt Pölten) et Paul Troger (30 octobre 1698 à Welsberg, Tyrol du sud, - 20 septembre 1762 à Vienne) .

En 1862, la « Maria-Treu-Gasse » est nommée en hommage à la Vierge. Sur le côté droit de la grande place « Jodok-Fink » (que l'on rejoint en prenant la « Piaristengasse ») se dresse le collège privé des Piaristes (fréquenté par le poète Anton Wildgans) et sur la gauche, le couvent de Notre-Dame-de-la-Félicité. La « Piaristenkirche » est restaurée vers 1890. La façade convexe en serpentín de style borrominesque (« borrominesco ») est l'unique exemple viennois qui s'inspire des églises romaines Santi Luca e Martina et Santa Maria della Pace de l'architecte Pietro da Cortona (Berettini) . Elle sera élevée au rang de Basilique mineure en 1949.

L'excellente acoustique du lieu va permettre des très exécutons :

**26 décembre 1796** : Messe en temps de guerre (le manuscrit autographe mentionne « Missa in Tempore Belli ») en do majeur (H. XXII : 9) de Franz-Joseph Haydn , pour solistes (SATB) , chœur à 4 voix mixtes et orchestre (2 violons, 1 alto, violoncelle, 1 basse, 2 hautbois, 2 clarinettes, 2 bassons, 2 cors, 2 trompettes, timbales et orgue) . Une commande des Piaristes. Elle est la 10e et l'une des plus populaires des 14 Messes de Haydn. Elle fut composée durant la Ire Campagne d'Italie sur une commande du Prince Esterhazy. Elle reflète toute la tristesse du compositeur face aux guerres qui déchirent alors l'Europe. Elle reflète également la situation politique de l'Autriche en 1796 à la veille de l'entrée des armées de Bonaparte. Les événements guerriers qui menacent trouvent leur expression acoustique dans les fanfares de trompettes et les marquants roulements de timbales. C'est à ces derniers que la Messe doit aussi son nom de « Paukenmesse » (« Messe au roulement de timbales ») .

**22 novembre 1855** : « Missa pro defunctis » (« Requiem ») en ré mineur de Franz von Suppé.

L'auteur des dizaines d'Opérettes viennoises grâce auxquelles il est encore connu du public, mais uniquement par leurs Ouvertures, n'a pas transposé les baignoires et les loges du théâtre dans les tribunes et les bas-côtés de l'église. Pas plus qu'il n'a confondu les dentelles et les ombrelles de ses légères héroïnes avec les chasubles et les ostensoirs des représentants du culte. Si avec Mozart, la frontière entre la musique de scène et la musique de cène pouvait paraître floue par moments, si, avec Rossini, on entrait dans un monde de « sacrée musique » (dixit le compositeur lui-même) ou si, avec Verdi ou Berlioz, la Messe des morts extrapolait largement le sentiment religieux pour prendre des dimensions épiques, le « Requiem » de Suppé reste enraciné dans le sérieux germanisme et ne constitue pas une exception unique de son auteur, puisqu'il a écrit d'autres pièces du genre.

Von Suppé écrivit son « Requiem » aux allures sérieuses qui ménage de beaux moments, d'une sincérité véritable, à 36 ans, au même âge que Mozart. Jamais il n'occultera la « Cavalerie légère » ou « Poète et Paysan » . On retrouve les tics d'écriture de leur auteur à travers une lisibilité des lignes (la mélodie, claire, soutenue par un accompagnement harmonique, le goût pour les cuivres qui convient si bien au « Tuba Mirum ») , un profil mélodique venu des Ouvertures mais calibré pour entrer dans le moule cultuel. La fugue élaborée est bien celle du canon liturgique, et le

traitement choral également. Les parties solistes ne nous trompent jamais en faisant du faux Opéra.

**12 novembre 1963** : Messe pour chœur mixte a cappella de Paul Hindemith (dirigée par le compositeur, à la santé défaillante) . Un « chant du cygne » basé sur les techniques anciennes du faux-bourdon, l'isorythmie et la théorie des figures. Hindemith va mourir d'une pancréatite le 28 décembre, à Francfort. Il avait 68 ans.

Personnalités reliées à l'église Maria Treu :

Le compositeur Hans Rott (1858-1884) , élève d'Anton Bruckner, sera organiste de l'église 1876 à 1878.

L'autrichien Hans Gillesberger, né à Ebensee le 29 novembre 1909, sera son chef de chœur en 1935. Il fait ses études, à la fois en musique sacrée et en droit, à Innsbruck et à Vienne. Il dirige les petits-chanteurs de Vienne de 1942 à 1945 puis devient directeur-adjoint de l'Opéra d'État de Vienne. Il enseigne également à l'Académie de musique et des arts du spectacle de Vienne. Il retourne chez les petits-chanteurs de Vienne comme directeur artistique en 1965. Il meurt le 4 mars 1986 à Vienne. Il représente l'un des chefs de chœur les plus importants de l'après-guerre. Gillesberger a enregistré essentiellement les œuvres de Jean-Sébastien Bach, Franz-Joseph Haydn, Wolfgang Amadeus Mozart, Franz Schubert, Franz Liszt et Anton Bruckner.

**AB 50 : 1855**

**WAB 145**

**Vers 1855 : WAB 145** - « O du liebes Jesu-Kind » (Ô toi, cher enfant-Jésus) , Motet en fa majeur pour voix solo et accompagnement à l'orgue. Composé à Saint-Florian à l'occasion du Jour des Saints-Innocents, avant la conversion. La paternité de l'œuvre demeure incertaine.

G/A (August Göllerich / Max Auer) : II/2 (1928) , page 13 ; fac-similé du manuscrit autographe.

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/1, édition Hans Bauernfeind - Leopold Nowak (1984) (2001) , page 38.

O du liebes Jesu-Kind,  
Laß dich vielmal grüßen,  
Alle Kinder, die hier sind,  
Fallen dir zu Füßen.  
All um deine Liebe bitten,  
Die so viel für uns gelitten ;  
Schenk uns deine Liebe.

**1855** : Anton Bruckner tente d'adhérer à la « Hofkapelle » de Vienne. Cherchant à devenir désespérément un membre,

il expédie une lettre de plainte au Maître de chapelle de la Cour de Vienne, Ignaz von Abmayr (1790-1862) : « Saint-Florian maltraite la musique et ses musiciens dans la plus grande indifférence. ». Les moments dépressifs de Bruckner viendront souvent nourrir sa volonté de quitter son poste.

**23 janvier 1855** : Anton Bruckner se présente à un examen organisé à l'École normale de Linz (située au 23 de la Hofgasse) pour l'obtention d'un certificat d'aptitude à l'enseignement du second degré. Avec l'attestation de l'organiste de Saint-Florian, Robert Führer, Bruckner obtient le diplôme d'instituteur au niveau primaire. Robert Führer visitera alors Saint-Florian et rendra témoignage à la localité, ses villageois et son monastère.

**25. - 26. Januar 1855** : Hauptschullehrerprüfung in Linz.

**25-26 janvier 1855** : Anton Bruckner (aged 30) takes the « Hauptlehrer-Prüfung » (examination for Secondary teacher s) , in Linz.

**28 janvier 1855** : Anton Bruckner is deemed to have passed the « Hauptlehrer-Prüfung » , which qualifies him to be a high-school teacher.

**9 avril 1855** : Josef Hellmesberger, Junior, is born in Vienna. His father is the Director of the Vienna Conservatory.

### Enseignement auprès de Simon Sechter (1855-1861)

**27 avril 1855** : Examen d'orgue et de composition. Pensant que, depuis la mort du prieur Arneth en 1854, son avenir à Saint-Florian était désormais bouché, et stimulé par les conseils du compositeur et organiste Robert Führer, Bruckner se rendit en visite à Vienne pour se présenter au savant contrapuntiste, le célèbre professeur Simon Sechter (1788-1867) . Ce remarquable contrapuntiste exerçait alors les charges d'organiste à la Cour et de professeur au Conservatoire de Vienne.

### Simon Sechter

Le théoricien, professeur, organiste, chef d'orchestre et compositeur autrichien Simon Sechter est né le 11 octobre 1788 à Friedberg (« Frymburk ») dans les montagnes de Šumava, en Forêt de Bohême (alors partie de l'Empire autrichien) et est mort le 10 septembre 1867.

Il s'installe à Vienne, en 1804, puis occupe le poste du 2e organiste de la Cour lorsque Vorišek succède logiquement à celui du 1er (après la mort de son prédécesseur Václav Ružicka) , l'année suivante (1823) .

En 1810, Sechter a commencé à enseigner le piano et la voix dans à l'Institut des aveugles. En 1828, un Franz Schubert malade reçut une leçon de contrepoint avec lui. En 1851, Sechter est nommé professeur de composition au Conservatoire de Vienne. Dans ses dernières années, Sechter devint très généreux et finit par mourir dans la pauvreté. Anton Bruckner, son ancien étudiant, lui a succédé au Conservatoire de Vienne. Ses méthodes d'enseignement sont

fondées sur celles de son Maître Sechter.

Parmi d'autres musiciens qui reçurent l'enseignement de Simon Sechter, se trouvent le compositeur Henri Vieuxtemps, le chef d'orchestre Franz Lachner, le professeur Eduard Marxsen (qui enseigna le piano et le contrepoint à Johannes Brahms) , le compositeur et professeur Johann Nepomuk Fuchs, Gustav Nottebohm, Anton Door, Karl Umlauf, le chef d'orchestre et compositeur Béla Kéler et plusieurs musiciens, à la fois pianiste et compositeur, comme : Sigismond Thalberg, Adolf von Henselt, Kornelije Stanković et Theodor Döhler.

Simon Sechter utilisait des méthodes pédagogiques rigoureuses. Par exemple, il interdit à Bruckner d'écrire des compositions originales pendant l'étude du contrepoint. Le musicologue anglais Robert Simpson estime que « Sechter a inconsciemment stimulé l'originalité de Bruckner en insistant pour qu'elle soit réprimée jusqu'à l'insoutenable limite ». Sechter considérait Bruckner comme son élève le plus dévoué. Après l'obtention par Bruckner de son diplôme, Simon Sechter écrivit une Fugue à l'intention de son élève.

Dans le traité en 3 volumes sur les principes de composition, « Die Grundsätze der musikalischen Komposition » , Simon Sechter écrivit un ouvrage séminal qui influencera, ultérieurement, de nombreux théoriciens. Les idées de Sechter sont en effet dérivées des théories du compositeur français Jean-Philippe Rameau à propos de la basse continue ; toujours diatonique même lorsque la surface est fortement chromatique. Les historiens de la théorie musicale associent fermement Simon Sechter avec la conception viennoise de la théorie de la basse continue.

Carl Christian Müller (1831-1914) a compilé et adapté « Die richtige Folge der Grundharmonien » de Simon Sechter : « The Correct Order of Fundamental Harmonies : A Treatise on Fundamental Bases, and their Inversions and Substitutes » (Wm. A. Pond, 1871 ; Gustav Schirmer, 1898) .

Simon Sechter était aussi un compositeur et, à ce titre, il est surtout connu pour avoir écrit plus de 5,000 fugues ; il a essayé d'écrire, quotidiennement, au moins 1 fugue. Par conséquent, on peut le considérer comme le compositeur le plus prolifique de tous les temps, surpassant même Georg Philipp Telemann par l'ampleur de sa production. Sechter a également écrit des Messes et des Oratorios. En outre, il a écrit 5 Opéras : « Das Testament des Magiers » (1842) ; « Ezzeline, die Unglückliche Gegangene aus Deli-Katesse » (1843) ; « Ali Hirsch-Hatsch » (1844) ; « Mélusine » (1851) ; « Des Müller Ring » . En 1823-1824, il fut l'un des 50 musiciens à composer une variation sur une valse de Diabelli pour le « Vaterländischer Kunstlerverein » .

Simon Sechter a aussi composé 2 Oratorios. « Sodoms untergang » en 1840 et « Die Offenbarung Johannis » en 1845. En plus de 35 Messes ; 24 Offertoires, 2 Requiems, 9 « Tantum ergo » , 2 « Te Deum » , 30 Antiennes, des Psaumes, des Leçons, des Cantates profanes, des Idylles et des Odes. Sans compter des Mélodies avec piano ou orchestre, un peu de musique Symphonique et de chambre (comme ses Quatuors à cordes) et une multitude de petites Pièces pour orgue.

...

Théoricien, compositeur, organiste et chef d'orchestre autrichien né en 1788 à Friedberg, en Bohême, et décédé en 1867 à Vienne.

Il arriva à Vienne en 1804, où il étudia avec Johann Georg Albrechtsberger et Leopold Kozeluck, et, de 1810 à 1825, enseigna le piano et le chant à l'Institut Gumpfendorf pour jeunes aveugles de cette ville. En 1825, il devint 1er organiste de la Cour. Très réputé comme professeur de théorie, il attira de nombreux élèves, parmi lesquels Franz Schubert, qui prit une leçon avec lui le 4 novembre 1828, juste avant sa mort. Son élève le plus célèbre fut Anton Bruckner. Il fut aussi le Maître, entre autres, de Gustav Nottebohm et de Carl Ferdinand Pohl. De 1851 à 1863, il enseigna la basse continue et le contrepoint au Conservatoire de Vienne, où il eut comme successeur son ancien élève Bruckner. Compositeur très fécond, il écrivait, dit-on, au moins une fugue par jour. On lui doit aussi des Oratorios, des Opéras, dont un seul représenté (« Ali Hirsch-Hatsch », Vienne, 1844) , de la musique religieuse, dont 35 Messes et 2 « Requiem » . Parmi ses écrits théoriques, une édition révisée du « Traité de fugue » (« Abhandlung von der Fuge ») de Marpurg (1843) , et « Die Grundsätze der musikalischen Komposition » (3 volumes, 1853-1854) .

...

The Austrian music theorist, teacher, organist, conductor and composer Simon Sechter was born on 11 October 1788 in Friedberg (Frymburk) , Bohemia, then part of the Austrian Empire, and died on 10 September, 1867. He may have been the most prolific composer who ever lived, outdoing even Georg Philipp Telemann in the quantity of his output.

Carl Christian Müller (1831-1914) compiled and adapted Sechter's « Die richtige Folge der Grundharmonien » as « The Correct Order of Fundamental Harmonies : A Treatise on Fundamental Bases, and their Inversions and Substitutes » (Wm. A. Pond, 1871 ; Gustav Schirmer, 1898) .

Sechter moved to Vienna in 1804, succeeding Jan Václav Voříšek as Court organist there, in 1824. In 1810, he began teaching piano and voice at an academy for blind students. In 1828, the ailing Franz Schubert had one counterpoint lesson with him. In 1851, Sechter was appointed professor of composition at the Vienna Conservatory. In his last years, Sechter was generous to a fault, and died in poverty. He was succeeded at the Conservatory by Anton Bruckner, a former student whose teaching methods were based on Sechter's.

Others whom Sechter taught include the composer Henri Vieuxtemps, the conductor Franz Lachner, the teacher Eduard Marxsen (who taught Johannes Brahms piano and counterpoint) , the composer and teacher Johann Nepomuk Fuchs, Gustav Nottebohm, Anton Door, Karl Umlauf, the conductor and composer Béla Kéler and the pianist-composers Sigismond Thalberg, Adolf von Henselt, Kornelije Stanković and Theodor Döhler, to list a few.

Sechter had strict teaching methods. For instance, he forbade Bruckner to write any original compositions while studying counterpoint with him. The scholar Robert Simpson believes that, « Sechter unknowingly brought about Bruckner's originality by insisting that it be suppressed until it could no longer be contained » . Sechter taught Bruckner by mail, from 1855 to 1861, and considered Bruckner his most dedicated pupil. Upon Bruckner's graduation, Sechter wrote a fugue dedicated to his student.

In the 3 volume treatise on the principles of composition, « Die Grundsätze der musikalischen Komposition » , Sechter wrote a seminal work that influenced many later theorists. Sechter's ideas are derived from Jean-Philippe Rameau's theories of the fundamental bass, always diatonic even when the surface is highly-chromatic ; music theory historians strongly associate Sechter with the Viennese conception of fundamental bass theory. Sechter was an advocate of just intonation over well-tempered tuning.

Sechter was also a composer and, in that capacity, he is mostly remembered for writing about 5,000 fugues (he tried to write at least 1 fugue every day) , but he also wrote Masses and Oratorios. In addition, he wrote 5 Operas « Das Testament des Magiers » (1842) ; « Ezzeline, die unglückliche Gegangene aus Deli-Katesse » (1843) ; « Ali Hitsch-Hatsch » (1844) ; « Melusine » (1851) ; and « Des Müllers Ring » (18??) . In 1823-1824, he was one of the 50 composers who composed a variation on a waltz by Anton Diabelli for « Vaterländischer Künstlerverein » .

...

Simon Sechter was born in Bohemia. He studied in Vienna with his countryman Leopold Kozeluh (Kozeluch) and went on to be the music teacher at the Institute for the Blind in Gumpfendorf. In 1824, he was appointed organist to the « Hofkapelle » . Only later in his life (in 1851) , was he appointed to the teaching staff of the « Konservatorium » where he taught such composers as Henri Vieuxtemps and Anton Bruckner. He took the ground bass theory of Jean-Philippe Rameau as the starting point of his own theoretical writings. Schubert had wanted to study with Sechter as early as 1824 (a recommendation from Franz Lachner, perhaps ?) but had been warned by another friend not to allow himself to be infected by the « leathery » quality of Sechter's own music. Schubert, together with a fellow composer of his own age, Joseph Lanz, eventually visited Sechter on 4 November 1828 for 1 hour's lesson in fugue. This was exactly 2 weeks before Schubert's death and there was no opportunity to return, although the composer faithfully sketched the 18 fugal exercises assigned to him (D. 965b) . There has been much speculation as to why he enrolled with Sechter, including the suggestion that he needed to be seen to undertake this kind of study to be eligible for an official position. It is more likely that he felt attracted to the music of Händel and Bach (like Beethoven, at the end of his life) , and simply wanted some supervision in the intricacies of counterpoint. The very recently discovered papers of Joseph Lanz may throw new light on this subject.

...

As a teacher of counterpoint and theory at the Vienna Conservatory, Sechter taught a number of famed students including Schubert (1 lesson) , Henri Vieuxtemps, Gustav Nottebohm, Sigismund Thalberg and Anton Bruckner. (Bruckner assumed this position when Sechter retired.) He composed over 8,000 pieces a comparative few of which were published and which are extant. The genres of this massive effort included Operas, Oratorios, settings for folk songs, Masses, psalms and numerous piano works. The most important part of Sechter's legacy were his theoretical writings including :

« Die Grunsatz der musikalischen Komposition » , a 3 volume work. Historically, Sechter was perhaps the most prolific

composer. Reportedly, he would compose at least 1 fugue every day. The works which survive include an Opera, « Ali Hirsch-Hirsch » and a chorus composed for Schiller's « Die Braut von Messina » .

...

Simon Sechter (geboren 11. Oktober 1788 in Friedberg in Böhmen ; gestorben 10. September 1867 in Wien) war ein österreichischer Musiktheoretiker, Musikpädagoge, Organist, Dirigent und Komponist.

Er kam 1804 nach Wien, um bei Antonio Salieri zu studieren. Im Jahre 1824 übernahm er von Voříšek das Amt eines Hoforganisten. Ab 1810 unterrichtete er Klavier und Gesang an einer Blindenschule. 1828 hatte er den bereits todkranken Franz Schubert als Kontrapunkt-Schüler. 1851 wurde Sechter zum Professor für Komposition am Konservatorium der Gesellschaft der Musikfreunde ernannt, wo ihm sein ehemaliger Schüler, Anton Bruckner, in Anwendung der bei Sechter erlernten Lehrmethoden folgte. Da Sechter in seinen letzten Jahren mehr Geld ausgab, als er verdiente, starb er mit 78 Jahren in großer Armut. Er ist auf dem Wiener Zentralfriedhof (Gruppe 0, Reihe 1, Nummer 23) in einem Ehrengrab beigesetzt. 1894 wurde die Sechtergasse in Wien-Meidling nach ihm benannt.

Sechter hatte strikte Lehrmethoden. So verbot er Anton Bruckner zum Beispiel, Originalkompositionen zu schreiben, während er bei ihm Kontrapunkt lernte. Der Komponist und Brucknerkenner Robert Simpson glaubte, daß « Sechter unbewusst Bruckners Originalität hervorholte, indem er sie unterdrückte, bis es nicht mehr länger ging » . Sechter unterrichtete Bruckner von 1855 bis 1861 per Post und betrachtete ihn als seinen besten Schüler. Bei Bruckners Studienabschluß schrieb Sechter eine ihm gewidmete Fuge.

In Die Grundsätze der musikalischen Komposition, seiner dreibändigen Abhandlung über Kompositionsprinzipien aus den Jahren 1853 und 1854, schrieb Sechter ein Werk mit großem Einfluss auf viele spätere Theoretiker. Sechters Gedanken sind von Jean-Philippe Rameaus Theorie über den Generalbass (Stufentheorie) abgeleitet, immer diatonisch, selbst wenn die Führung hochchromatisch ist. Sechter propagierte die reine gegenüber der wohltemperierten Stimmung.

Sechter war auch Komponist, und er ist dafür bekannt, daß er mehr als 8.000 Werke schrieb, darunter vom 9. November 1849 bis April 1867 ein musikalisches Tagebuch mit 4.000 Kompositionen zumeist Fugen - wenn es ging, jeden Tag eine. Constantin von Wurzbach schreibt über Sechters Nachlaß : « Außerdem liegen aber noch an 30 Bände Clavier-, Orgel-, und Gesangsmusik vor, nebst sechs Opern, unter denen auch Grillparzer's « Melusine » . Die Compositionen reichen zurück bis in's Jahr 1810 und 1811 ; diese frühesten sind gemüthliche « Deutsche » . Ein Band aus den Jahren 1818 und 1819 enthält eine Sammlung ,deutscher Volksmelodien, die Sechter mir großer Vorliebe contrapunctisch bearbeitete. Das Jahr 1833 liefert ein eigenthümliches Werk, ein Beispiel von zäher Ausdauer, dabei aber auch von staunenswerthen Kenntnissen. Die Aufgabe war : 104 Variationen über ein Originalthema von 104 Tacten. Diese Selbstgeißelung mußte dem Manne denn doch am Ende selbst peinlich geworden sein, denn die letzte Variation am 27. October schließt mit dem Ausrufe : « Gott sei Dank ! » .

Darüber hinaus komponierte er Messen und Oratorien, allerdings erschienen nur seine Orgel- und Klavierstücke, sowie zwei Streichquartette (darunter Die vier Temperamente, Opus 6) - zusammen 91 Stücke - im Druck.

Zu seinen Schülern gehörten neben den unten genannt : die Fürsten Georg und Constantin Czartoryski, Fedrigotti, Theodor Döhler, Carl Ferdinand Pohl, Otto Bach, Derffl, Carl Filtsch, Hoven, Selmar Bagge, Leopold Bibl, Julius Benoni, Eugenio Galli und Franz Grillparzer.

Ján Levoslav Bella (1843-1936) , slowakischer Theologe und Komponist.

Rudolf Bibl (1832-1902) , Organist und Komponist.

Anton Bruckner (1824-1896) , Komponist und Organist.

Julius Egghard (1834-1867) , Pianist und Komponist.

Adolf Henselt (1814-1889) , Pianist, Komponist und Klavierpädagoge.

Theodor Kullak (1818-1882) , Pianist, Komponist und Musiklehrer.

Franz Lachner (1803-1890) , Komponist und Dirigent.

Teodor Leszetycki (1830-1915) , Pianist, Komponist und Musikpädagoge.

Eduard Marxsen (1806-1887) , Komponist und Musikpädagoge (bei dem Johannes Brahms Klavier und Kontrapunkt lernte) .

Josef Netzer (1818-1864) , Tiroler Musiker und Komponist.

Martin Gustav Nottebohm (1817-1882) .

Ernst Pauer (1818-1882) .

Gottfried von Preyer (1807-1901) , Komponist und Organist.

Johann Ruffinatscha (1812-1893) , Komponist und Musikpädagoge, bedeutendster Symphoniker Österreichs der Zeit nach Schubert und vor Bruckner.

Franz Schubert (1797-1828) , Komponist.

Julius Sulzer (1834-1891) , Komponist und Pianist.

Sigismund Thalberg (1812-1871) , Pianist und Komponist.

Carl Umlauf (1824-1902) , Zitherspieler und Komponist.

Henri Vieuxtemps (1820-1881) , Violinist und Komponist.

Carl Zeller (1842-1898) , Operettenkomponist.

**Juillet 1855** : Enthousiasmé, Simon Sechter accepte de donner à Vienne des leçons de théorie musicale à Anton Bruckner, chaque été et à la période du Carême et ce pendant 6 à 8 semaines. Le stage durera de 1855 à 1861. D'abord par correspondance, puis (à partir de 1858) sur place dans la capitale autrichienne.

Sechter interdira, de facto, à son nouvel élève de composer. Bruckner expédiait les exercices imposés de son professeur par la poste. Sechter les corrigeait pour ensuite les retourner à son destinataire.

Au programme : étude élémentaire des principes de l'harmonie, jusqu'en 1858 ; étude du simple contrepoint et du double contrepoint, jusqu'en 1859 ; étude du triple contrepoint et du quadruple contrepoint, jusqu'en 1860 ; et enfin, étude des canons et des fugues complexes, jusqu'en 1861. Lors de cette ultime étape, Bruckner fera la remarque suivante : « Je me sens comme un chien qui vient de briser ses chaînes. » .

Bruckner s'attaquera au traité en 3 volumes de son Maître : « Die Grundsätze der Musikalischen Komposition » (Principes fondamentaux de composition musicale) . L'exemplaire complètement usé de Bruckner est parvenu jusqu'à nous : les pages sont lâches et cornées ; remplies d'annotations et d'exemples musicaux.

...

Whereas there is very little documentary evidence of the 1st 4 years of Anton Bruckner's harmony and counterpoint studies with Simon Sechter (1855-1861) , the final 2 years are more than adequately covered, thanks to the existence of 3 bound volumes of exercises. The 1st 2 of these, housed in the Austrian National Library, are reasonably well-known (certainly to Bruckner scholars) but the 3rd and most substantial of the 3, located in a German library and the subject of Wolfgang Grandjean's article : « Bruckners Studienbuch 1860-1861 der Santini-Bibliothek in Münster / Westfalen als biographisches und musiktheoretisches Dokument » , is much less so. Although it is briefly described by Erwin Horn in the « Revisionbericht » of the volume of organ works in the complete edition (Volume XII/6, 2001) , we have Grandjean to thank for an extremely thorough description of and commentary on this 574 page volume of exercises in canon and fugue. These exercises were undertaken between 16 April 1860 and 3 November 1861, only a fortnight before his 2 examinations (theoretical and practical) before a panel of formidable musicians, including Josef Hellmesberger, Johann Herbeck and Otto Dessoff, in Vienna. Grandjean includes not only a few musical examples, one of them a comparison between Bruckner's attempt at a 4 part fugal exposition and Sechter's « correction » , but also 2 complete fugues, in D minor and C minor respectively.

**17 juillet 1855 : WAB 60** - « Auf, Brüder ! Auf, und die Saiten zur Hand ! » (allons, mes frères ! et empoignons nos instruments à cordes !) aussi appelée « Cantate de Mayer » , cantate festive pour un jour sacré en ré majeur pour quatuor vocal masculin (TTBB) , chœur d'hommes à 4 parties a cappella (TTBB) et ensemble de cuivres. Composée à Saint-Florian sur des paroles du théologien et écrivain autrichien, Ernst von Marinelli (1824-1887) , chef de chœur de l'église abbatiale de Saint-Florian, à l'occasion de la messe d'intronisation du prélat (prieur) du monastère de Saint-Florian, Friedrich Mayer, alors qu'il portera la mitre pour la 1re fois. Création à Saint-Florian, le 17 (18) juillet.

G/A (August Göllerich / Max Auer) : II/2 (19280 , pages 229-239.

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXII/1-5 (1987) , pages 99-126 ; en partition intégrale et en partition d'étude.

...

Up brothers and take-up your strings ! : 1st Cantata for Prelate Friedrich Mayer, for male choir, male solo quartet, 4 part mixed choir, 2 oboes, 2 bassoons, 3 French horns, 2 trumpets and 3 trombones in D major (169 bars) , **WAB 60**, Volume XXII, No. 4.

After Michaël Arne's death, Friedrich (Theophil) Mayer became Prelate of Saint-Florian's Priory. Anton Bruckner dedicated several compositions to him. Hence Bruckner's « Missa solemnis » (**WAB 29**) was 1st performed at the solemn mass on Mayer's inauguration (the awarding of the right to wear the mitre, i.e. , a bishop's hat) , on 14 September 1854. Bruckner composed this cantata for Prelate Mayer's Saint's Day, on 18 July (called : Mayr in Volume XXII) and it was 1st performed on 17 July 1855.

...

Let's go, brothers ! and take the strings into our hands ! : the « Mayer Cantata » , **WAB 60**, is a cantata composed by Anton Bruckner in 1855. It is the 2nd of 3 larger-scale occasional compositions, and the composer's 1st extended composition for large wind ensemble and choir.

Bruckner composed the cantata for the Name-Day of Friedrich Mayer, the prior of the Saint-Florian Abbey. The piece was performed on **17 July 1855**, on the evening before Mayer's Name-Day.

The « Mayer Cantata » , composed 1 year after the « Missa solemnis » , was the penultimate large work composed by Bruckner during his stay in Saint-Florian. 5 months later, 3 weeks before he moved to Linz, he composed the cantata « Festgesang » , **WAB 15**, « Farewell to Saint-Florian » .

The cantata is in 3 movements :

Auf, Brüder ! auf : mens choir and vocal quartet, horns and trombones (bars 1 to 27) .

Wohl ist's die Liebe : the vocal quartet a cappella (bars 28 to 69) .

Heil unserm Vater : mixed choir, wind instruments (bars 70 to 169) .

An excerpt of the cantata was 1st published in Band II/2, pages 230-239 of the August Göllerich / Max Auer biography. The cantata is put in Band XXII/I No. 4 of the « Gesamtausgabe » .

The in total 169 bar long work in D major is scored for SATB choir, TTBB choir and TTBB vocal quartet, and wind instruments (2 oboes, 2 bassoons, 3 horns, 2 trumpets and 3 trombones) .

The cantata, the 2nd of 3 larger-scale occasional compositions, is Bruckner's 1st extended composition for large wind ensemble and choir. The 1st verse, which expresses a male point of view, introduced by a solo horn, is set for mens' voices with instruments in a comparable register (horns and trombones) . The text of the 2nd movement, which projects a gentle, thoughtful mood, is sung with smaller forces a cappella. The words of the final stanza, which are highly-celebratory, introduced by the trumpets, is using the whole tessitura of voices with a large set of wind instruments. The solo horn recalls the introductory motive, providing a musical unity. This cantata may be the 1st work, in which Bruckner's personal style is clearly recognisable.

Auf, Brüder ! auf, und die Saiten zur Hand !  
Schon winket zärtlich die holde Camäne.  
Sie rufet Euch in das herrliche Land  
Lebendiger, ewig bezaubernder Töne.  
Wir folgen, denn was sie uns singen heißt,  
Das lehrt uns ein liebend versöhnender Geist,  
Das strömt voll Jubel aus offener Kehle,  
als träumt' es in Edens Gefilden die Seele.

Wohl ist's die Liebe, sie schlinget das Band  
der Eintracht um euch in heiliger Schöne,  
Wohlan, so nahet und reichet ihr Pfand  
dem Helden des Tages, Ihr würdigen Söhne.

Heil unserm Vater, den wir lieben,  
dem das Herz in Freude schlägt,  
Der von weiser Sorg' getrieben,  
seines Hauses Lasten trägt.  
Heil dem Förderer des Schönen,  
Heil dem edelsten Mäcen,

Dem die Engel, die versöhnen,  
lieblich mild zur Seite gehen !  
Der das Schrotte weiß zu wenden  
und der starren Form gebeut,  
Der in seine Zeit zu senden  
weiß den Blick, der uns erfreut :  
Heil ihm dem Edlen, Kühnen,  
dessen Kraft der Jugend gleich,  
Dessen Werk' verschönern, sühnen,  
dessen Herz an Liebe reich !

...

Let's go, brothers ! and take the strings into our hands !  
The lovely Camäne is already waving tenderly.  
She is calling you into the great land  
Of living and eternally enchanting tones.  
We will follow for what she is asking us to sing,  
A loving, reconciling spirit will teach us.  
This flows full of jubilation from an open throat  
As if the soul was dreaming it in the fields of Eden.

It is probably love, it ties the ribbon  
of harmony around you in holy beauty,  
Approach then and offer its pledge  
to the hero of the day, you worthy sons.

Hail to our father, whom we love,  
whose heart is beating with happiness,  
He, who carries the burden of the house,  
supported by his wise care.  
Hail to the supporter of beauty,  
hail to the most noble Maecenas,  
At whose side, loving and mild,  
the reconciling angels walk.  
He, who knows how to tun the roughness,  
and who commands the rigid form,  
Who is able to send  
the glance that delights us :  
Hail to him, the noble, brave,

whose strength is like that of youth,  
Whose work refurbishes and expiates,  
whose heart is full of love.

### Karoline Barghesi

**7 août 1855** : While emphasizing the steadfastness of Anton Bruckner's religious faith, musicologist Elisabeth Maier takes care to avoid « clichés » in this respect. Bruckner was, she remarks, a contemporary of Friedrich Nietzsche, assailed by doubts and anguish, even if he was unable to articulate such thoughts in words. Maier deals sensibly with the suggestion (which caused a stir in Upper-Austria) that Bruckner fathered a daughter in the 1850's through a brief fling with a lady named Karoline Barghesi. The evidence for this (it is outlined in the « Bruckner Jahrbuch 1984/1985/1986 ») remains anecdotal. And were the story shown to be true, it would detract from neither Bruckner's respectability as a man nor his stature as a composer.

Bruckner's letters to Johann Baptist Schiedermayr are of particular interest, as 2 of them (Vienna, 20 May 1869 and Vienna, 19 June 1869) were originally owned by Alois Weissgärber, Schiedermayr's great-nephew, and are still privately owned by the family today. See : « Harrandt - Schneider Anton Bruckner Briefe » (HSABB) , Band 1, page 110f. and 113f. , for the texts of these letters. Bertha Barghesi was the illegitimate daughter of Karoline Barghesi who lived for some time with Doctor Josef Schiedermayr, Johann Schiedermayr's brother, in Vienna. Bertha had 5 children : 2 sons and 3 daughters. Because of certain facial likenesses to Bruckner in the 2 sons, Alois (who became an officer in the Austrian army) and Maximilian (who became one of the leaders of the Vienna Philharmonic) , the suggestion has been made that Bruckner was Bertha's father ! See 2 articles under the general title « Familienerinnerungen an Anton Bruckner » : Fröhlich-Weissgärber. « Vorfahren meines Vaters » ; and Renate Bronnen. « Die Weissgärber-Geschwister. Ein Kapitel aus dem Leben Anton Bruckners ? » , in : « Bruckner Jahrbuch 1984-1985-1986 » , Linz (1988) , pages 25f. and 27-52. Fac-similes of the 2 letters mentioned above can also be found in « Bruckner Jahrbuch 1984-1985-1986 » , pages 28 and 40f.

...

Tout en reconnaissant le talent de Bruckner, l'auteur de la « Missa solemnis » , le prieur Friedrich (Theofilus) Mayer et l'organiste Robert Führer de Saint-Florian étaient d'accord sur la nécessité de parfaire sa formation au plan purement technique.

**Été 1855** : C'est un Anton Bruckner âgé de 31 ans et nanti de certificats de capacité (il a, d'ors et déjà, dépassé le niveau professoral de son père ainsi que de son grand-père) qui se laissera convaincre d'appliquer « en secret » pour le poste d'organiste titulaire à la cathédrale d'Olmütz (Olomouc) . Malheureusement, il échouera au concours de sélection.

Bruckner was sharply scolded by the « Stiftsprälat » , Frederick Theophil Mayer (1793-1858) , prior of the foundation of Saint-Florian, because he auditioned.

## La cathédrale Saint-Venceslas d'Olmütz (Olomouc)

La cathédrale catholique de Saint-Venceslas est un monument historique de la ville. Elle doit son nom au duc Venceslas Ier de Bohême, mort assassiné en 935 et considéré par l'église catholique Romaine comme le Saint patron de la Bohême et de la Moravie. La place qui entoure l'édifice a été réaménagée et renommée en 1935, à l'occasion du millénaire de la mort du Saint.

La flèche de la cathédrale, qui dépasse de peu les 100 mètres (100,65 mètres) constitue un repère majeur dans le paysage urbain de la ville. Elle est l'une des plus hautes du pays, derrière celle de la cathédrale Saint-Barthélemy de Pilsen.

La construction de la cathédrale débute en 1107 dans le style Roman alors en vigueur dans la plus grande partie de l'Europe occidentale. Les travaux avancent rapidement et la consécration du nouveau sanctuaire intervient en 1131, sous la direction de l'évêque Jindřich Zdík.

Un incendie survenu en 1204 permet aux autorités ecclésiastiques d'entamer une grande campagne de reconstruction en utilisant les techniques Gothiques.

Le 4 août 1306, c'est dans un logis appartenant au doyen du chapitre de la cathédrale, mitoyen du sanctuaire (et appelé un temps Palais des Přemyslid, désormais renommé Palais Zdíkův) , qu'est assassiné le dernier représentant de la dynastie des Přemyslid, Venceslas III de Bohême. C'est également sous les voûtes de la cathédrale qu'une partie de la noblesse de Bohême se rallie au roi de Hongrie Matthias Corvin en 1479.

En 1803, la foudre provoque l'incendie d'une partie de l'édifice, qui est restauré provisoirement. Une grande campagne de reconstruction est menée entre 1883 et 1892 par les architectes G. Meretta et R. Völkel, à l'initiative de l'archevêque Frédéric de Fürstenberg. De cette époque date, notamment, la façade occidentale et ses 2 tours couronnées de flèche à crochets (principales adjonctions néo-Gothiques) .

Cette cathédrale est une église-halle construite dans la plus pure tradition Gothique. Ses 3 nefs d'égale hauteur sont couvertes de croisées d'ogives quadripartites, tandis que l'abside est couverte d'une voûte en étoile d'inspiration flamboyante.

Une châsse abrite les reliques de Saint-Jean Sarkander, canonisé en 1995.

Olmütz est une capitale régionale au centre de la Moravie, en République tchèque. Située sur les rives de la Morava, elle est, avec Brno, le centre historique, politique, religieux et universitaire de la Moravie. Elle abrite l'archevêché de Moravie.

Des fouilles archéologiques récentes ont dévoilé l'existence d'un camp Romain dans l'enceinte de la ville d'Olomouc

confirmant la présence des légions Romaines remontant depuis la Pannonie. La légende remontant à la Renaissance et selon laquelle Jules César aurait fondé la ville reste, à ce jour, improuvable ; pas plus que l'étymologie du nom de la ville luliomontium (Mont-Jules) qui serait devenu Olomutium, puis Olomutz.

Pendant le Moyen-âge, Olomouc et Brno rivalisent pour la pré-éminence en tant que capitale de la Moravie. Olomouc, qui reste à ce jour la métropole religieuse morave, perd définitivement la suprématie politique en 1640 : l'Empereur Ferdinand III lui préfère alors Brünn (Brno, aujourd'hui) plus méridionale et donc plus proche de Vienne, alors que la guerre de « 30 Ans » éclate et que la noblesse morave, dans sa grande majorité, embrasse la religion protestante. L'occupation d'Olmütz, de 1642 à 1650, par les troupes protestantes suédoises affaiblit définitivement la ville d'un point de vue économique. Les décennies suivantes voient l'écart entre les 2 villes s'accroître. Reconquise par les armées Impériales, Olmütz se voit dotée de fortifications par l'Impératrice Marie-Thérèse, reine de Bohême et de Hongrie.

Jusqu'en 1918, la ville d'Olmütz fait partie de la monarchie autrichienne (Empire d'Autriche) , puis d'Autriche-Hongrie (Cisleithanie après le compromis de 1867) , ville autonome du District de même nom, l'un des 34 « Bezirkshauptmannschaften » en Moravie. Le nom de Olmütz fut aussi utilisé avant 1867.

La Cour Impériale autrichienne se réfugie à Olmütz lors de l'Insurrection viennoise d'octobre 1848.

Cependant, Olomouc est surtout connue des historiens sous son nom allemand d'Olmütz, à l'occasion de la « reculade d'Olmütz » . Frédéric-Guillaume IV de Prusse renonce à unifier l'Allemagne, malgré les mouvements nationalistes allemands qui le poussent à prendre la tête d'une Allemagne réunifiée. Il est, en effet, en butte à l'opposition de l'Empereur François-Joseph. Son chancelier, le baron Otto Theodor von Manteuffel rencontre à la Conférence d'Olmütz du 29 novembre 1850 son homologue autrichien Edmond de Schwarzenberg et lui fait part de sa renonciation. Les nationalistes allemands comprennent qu'il faut briser par la force l'opposition autrichienne, ce que Bismarck, nommé en 1862 chancelier de Prusse, fera en 1866, après la bataille de Sadowa.

La ville d'Olomouc peut s'enorgueillir d'un nombre important de monuments, palais et églises. On citera entre autres, l'Hôtel de ville entamé au XV<sup>e</sup> siècle et flanqué d'une chapelle Gothique et d'un beffroi qui abrite une horloge astronomique décorée de mosaïque en style réaliste-socialiste, œuvre de Karel Svoboda ; détruite pendant la Seconde Guerre mondiale, puis restaurée en 1955, elle porte une mosaïque et le défilé des Apôtres est remplacée par celui de 12 corps de métiers. L'ancien mécanisme se trouve au musée de l'horloge à Sternberk. Le Palais des ducs de Moravie fut par la suite intégré dans le complexe archiépiscopal et jouxte la cathédrale.

La colonne de la Sainte-Trinité, érigée en 1740 à la fin d'une épidémie de peste, est l'œuvre du sculpteur Baroque morave Ondrej Zahner et est inscrite au patrimoine mondial par l'UNESCO.

La cathédrale (Dom) est dédiée à Saint-Venceslas et vit, dans ses murs mêmes, l'assassinat le 4 août 1306 de Venceslas III de Bohême, décès qui marque la fin de la dynastie des Přemyslides et le début de l'hégémonie allemande sur la Bohême et la Moravie.

D'autres églises et temples, Gothiques et Baroques, ornent la ville. Le monastère bénédictin de Hradisko est un bel exemple d'architecture moniale Baroque ; il sert aujourd'hui d'hôpital.

Miroir du déclin de la ville, l'Université fondée en 1573 par la Compagnie de Jésus, est dissoute en 1860 par François-Joseph I<sup>er</sup>.

...

Richard Wagner travels to London to conduct, and then stays in Paris alone.

Gioachino Rossini returns to Paris, where he remains for the rest of his life.

Joachim Raff formally leaves Franz Liszt's « Neu-Weimar-Verein », eventually settling the following year (1856) in Weisbaden.

The 25 year old Hans von Bülow begins teaching piano at the Stern and Marx Conservatories in Berlin, organizing concerts and recitals which feature composers of the « New German School » .

In Paris, the Triébert firm of instrument-makers produces both Charles Louis Triébert's revision of the Theobald Böhm oboe, and the Apollon Barret's « Système » oboe.

In Weimar, the 44 year old Franz Liszt expands his Overture to choral settings of Johann Gottfried Herder's « Der entfesselte Prometheus » into his 5th Symphonic poem : « Prometheus » (S. 99 / 639) premieres it on **October 15**.

**1er novembre 1855** : The musicologist Guido Adler is born in Moravia (now, in the Czech Republic) .

### Auditions à la cathédrale de Linz

Après avoir soulevé l'ire du prélat de Saint-Florian Friedrich (Theofilus) Mayr (le dédicataire de la « Missa solemnis » , responsable du rapatriement de Bruckner en 1845) suite à cette manigance pour quitter le monastère, c'est un Bruckner fort « intimidé » qui refusera de prendre part au concours (pas même en tant qu'auditeur) pour la succession de Wenzel Pranghofer (décédé le 9 novembre) au poste de professeur de lycée et d'organiste titulaire de la cathédrale de Linz, poste devenu disponible quelques semaines plus tard, au mois de novembre.

Ferdinand Ruckenstein, qui a travaillé à la Cour de Linz, a offert quelques conseils au jeune Bruckner. Ce qui prouve à quel point ce dernier était socialement naïf :

« À ma grande surprise, j'entends quotidiennement que vous êtes intéressé par le poste d'organiste à Linz. Mais vous n'avez pas encore évalué l'aspect financier. Je crois qu'il est de mon devoir de vous dire que, lors de la cérémonie de

prise des vœux, l'on a remarqué que vous vous êtes présenté habillé d'un pardessus qui manquait un bouton, avec un foulard autour du cou et que vous chaussiez en plus des caoutchoucs. Un tel comportement est tout à fait inapproprié. Je vous ai excusé mais il ne faudrait pas que cela se produise une seconde fois. »

**13 novembre 1855** : Le biographe August Göllerich relate les événements du. Le vieil accordeur d'orgue et de piano, Alfred Just, se trouvait à Saint-Florian pour travailler sur l'instrument du monastère lorsqu'il aperçut Bruckner qui n'avait toujours pas l'intention de se présenter à l'audition. L'insistance de Just va pousser le jeune récalcitrant de 31 ans à s'asseoir à ses côtés dans une voiture pour prendre le chemin de Linz en vitesse. À leur arrivée sur les lieux, Bruckner se sent apeuré et hésitant, mais toujours confiant. Il demeure debout, un peu à l'écart. Il écoute passivement la prestation des 2 lers organistes à l'examen préliminaire : celle Raimund Hain puis de Engelbert Lanz. Alfred Just informera alors le professeur théoricien Johann Nepomuk August von Dürrnberger, qui était membre du jury, de l'urgence d'agir. (Le vieux professeur avait poussé Bruckner à appliquer pour le poste afin d'améliorer ses conditions salariales.) Pour ceux qui connaissent bien Bruckner, il représentait un choix évident pour succéder à Pranghofer. Voyant que personne n'était en mesure de développer correctement en une pure fugue le thème proposé, Dürrnberger s'écria impérieusement vers son élève qui ne faisait pas parti de la liste des candidats : « " Tonerl " (Antoine) , il le faut ! » . Il réussira à convaincre Bruckner de prendre place à la tribune de l'orgue. Mais avant de s'exécuter, il s'agenouillera un bon moment pour prier au grand dam de Dürrnberger. Il surpassera aisément la concurrence par une magnifique interprétation basée sur la structure des thèmes. Il obtiendra ainsi le poste d'organiste à titre « provisoire » le lendemain, 14 novembre. En fait, il fut si dominant (malgré les limites de l'instrument) que l'organiste Heinz Lanz se tournera vers lui, pour lui dire : « Vous venez de nous condamner tous à mort ! » .

...

The record of Bruckner's audition for the post of organist at Linz cathedral survives. It confirms accounts that Bruckner was the outstanding candidate, by some margin. The concluding testimonial to Bruckner's character and « scholarly » accomplishment should also be noted.

### Record

Written in the Sacristy of the Cathedral of Linz, 25 January 1856, in the presence of the undersigned committee-members.

### Object

The examination, in sequence, of candidates for the vacant post of Cathedral and Parish Organist in Linz.

### Registered Candidates

I. Georg Müller, private music-teacher from Linz.

2. Ludwig Paupié, organist of the Parish Church in Wels.

3. Raimund Hain, assistant teacher at the Parish School of Saint-Mathias in Linz and organist of the same.

4. Anton Bruckner, formerly organist at Saint-Florian and currently provisional cathedral and parish organist, in Linz.

This examination was carried-out at the cathedral organ, in the above-written order, to themes prepared by the undersigned « Kaiserlich und Königlich » Ordinarius Professor of Continuo and Choral Singing, with the following results :

I. Georg Müller played through the easy B major theme given to him quite simply, without any contrapuntal elaboration, passing instead into the mechanical execution of a prelude, which lacked structure and coherence and showed, in its mundane way, a complete lack of proper education in counterpoint and technique. The candidate left secretly soon afterwards, of his own volition, and did not sit the further examination in choral accompaniment.

II. Ludwig Paupié was given a theme in C minor which was considered appropriate to one of his position and experience, but he handed it back, declaring that it was too difficult, and asked for an easier theme. With the approval of all present, he was given the one in D major. Instead of developing this theme artfully however, he lapsed quickly into the execution of a prelude, in which he nevertheless showed a certain mechanical competence ; of the higher plane of strict contrapuntal style however, and of the artistic riches that spring from it, he showed no knowledge. He performed the desired choral accompaniment as though this were quite alien to him, and as a result, his attempt was unsatisfactory.

III. Raimund Hain, following the wishes of everyone present, took the theme in D major that had defeated his predecessor. He elaborated it contrapuntally, in combination with a 2nd theme, very worthily, if not quite in the strictest style. His choral accompaniment was equally satisfactory, and in this he showed the level of artistry required of a respectable organist in the position concerned ; however, for some considerable time, he has shown a noticeable inability to go beyond this level, and signs of a determined, intelligent striving after the highest perfection and complete Mastery are lacking.

IV. Anton Bruckner was invited to take the theme in C minor that Paupié had rejected as too difficult. He declared himself willing, and developed it in a rigorous, skilful, formally complete fugue. He, then, performed the choral accompaniment with outstanding accomplishment and perfection to the delight of all present, showing that very excellence which is already apparent in his command of the organ, and not least in his well-known and soundly composed liturgical works.

The outcome of these individual performances was the unanimous decision that, out of all the above-named candidates, Anton Bruckner should with justice be preferred ; not only so, but taking into consideration the important and influential position of a cathedral organist as regards the reputation of the 1st and foremost church in the diocese, his role as model and lofty example of religious artistry to all other organists in the diocese, and the necessity arising

from his position that there should be general recognition and respect for his personal authority in the highest technical and scholarly matters, especially in the obligatory educational work or, in the case of any doubts arising about his true commitment to his post, only Anton Bruckner, on account of his long, dedicated and enthusiastic studies and his tireless technical training, could be counted fully worthy and equal to this calling.

With which this record is concluded and confirmed by the authority of the assembled committee-members at the date given above :

For the Reverend Domscholaster  
and Parish-Administrator  
J. Storch mp.  
Senior.

Franz Gugeneder mp.  
Sacristy-Director and Ordinariat Cv.  
Anton Michaël Storch

Vinzenz Fink,  
Deputy Congregational Representative

Johann August Dürrnberger,  
« Kaiserlich und Königlich »  
Ordinarius Professor of Continuo and Choral Singing

Georg Arminger,  
Cathedral Vicar and Vicar-Choral.

(Franz Gräßlinger. « Bruckner » , pages 21-23.)

### Ludwig Paupié

The organist, choir Master, music teacher and composer Ludwig Paupié was born on 23 March 1813 in Wels, Upper-Austria ; and died on 16 August 1864 in Wels. From 1838 until his death, he was the parish organist of Wels. He was also the « Kapellmeister » of the Liedertafel (men's choir) . In 1844-1845, he conducted the « Stadtheater » . In 1850, he moved to Kremsmünster.

In 1856, he lost the audition for the position of organist at the « Alter Dom » and the « Pfarrkirche » of Linz to Anton Bruckner of Saint-Florian. But he was able to teach at the Society of Friends of Music (« Linzer Gesellschaft der Musikfreunde ») .

## Works

### Masses.

« Landmesse » in D, for soloists (SAB) and orchestra (or organ) .

2 « Requiem » .

« Te Deum » .

« Judith » , Oratorio ; on text by Doctor J. Aldermann

« Der Kreuzweg » (Stations of the Cross) , Oratorio. (1847) ; on text by Friedrich Baumgarten.

### Choral Works.

### Lieder.

### Chamber Music.

...

Ludwig Paupié : Organist, Chormeister, Musiklehrer, Komponist (geboren 23.03.1813 Wels / Oberösterreich ; gestorben 16.08.1864 Wels.) . War spätestens seit 1838 bis zu seinem Tod Organist an der Stadtpfarrkirche Wels. Weiters war er Chormeister der Welscher Liedertafel (Männergesang) . Seine Oratorien Judith und Der Kreuzweg führte er 1844-1845 am Städtischen Theater in Wels beziehungsweise 1850 in Kremsmünster auf. 1856 verlor er gegen Anton Bruckner ein Probespiel zur Anstellung als Linzer Dom- und Stadtpfarrorganist. Paupié unterrichtete auch an der Linzer Gesellschaft der Musikfreunde.

...

Ludwig Paupié (Tondichter) : Zeitgenöß. Geburtsort und Jahr, Bildungsgang, wie die näheren Lebensumstände desselben sind nicht bekannt. Paupié war um die Mitte der Bierziger-Jahre des lausenden Jahrhunderts Stadtpfarr-Organist zu Wels und hat in den Jahren 1844 und 1845 im städtischen Theater zu Wels die erste und zweite Abtheilung seines großen Oratoriums : « Judith » , dessen Text ein Doktor J. Aldermann gedichtet, zur Ausführung gebracht. Das Tonwerk verrieth ernste ästhetische Studien und ein nicht gewöhnliches Kompositionstalent. Die Musik-Serifa geben von diesem Componisten keine Nachricht.

Wiener allgemeine Musik-Zeitung, herausgegeben von Doktor August Schmidt (40.) V. Jahrgang (1845) , Seite 344.

## Werke

Messen.

« Landmesse » in D, für Soli (SAB) und Orchester (oder Orgel) .

2 Requiem.

Te Deum.

Judith, Oratorio.

Der Kreuzweg, Oratorio (1847) ; text - Friedrich Baumgarten.

Chöre (siehe Abbildung) .

Lieder.

Kammermusik.

## Literatur

Kellner (1956) .

Constantin von Wurzbach, Nr. 21 (1870) .

MGÖ, Band 3 (1995) .

BrucknerH (1996) .

Max Auer. Anton Bruckner, 61967 (1923) ; Sammlung Franz Moißl.

...

L'orgue de la vieille Cathédrale de Linz avait été construit par Franz Xaver Chrismann, en 1768, pour la collégiale Engelszell de Linz ; collégiale qui fut sécularisée en 1786.

En 1784, l'église des Jésuites avait été élevée au rang de Cathédrale. Mais l'orgue existant était jugé en trop mauvais état pour pouvoir être réparé. Il fut donc décidé de transférer l'orgue de la collégiale Engelszell dans la Cathédrale.

En 1786, c'est son constructeur (le facteur Chrismann) qui fut chargé du transfert.

Une fois à Linz, Anton Bruckner fit restaurer et agrandir l'instrument selon ses propres spécifications. Le travail fut effectué par le facteur Josef Breinbauer (de Ottensheim) , de 1856 à 1867.

Sans transformations majeures, l'orgue très coloré et unique en son genre passa du Baroque au Romantique.

On peut dire que l'instrument de la Cathédrale de Linz est l'orgue le plus représentatif de Bruckner qui nous soit resté intact. Il a échappé aux restaurations malheureuses des XIXe et XXe siècles.

Il a été restauré en 1979, sans modifications.

Aujourd'hui, l'escalier qui mène à cet orgue est baptisé « Brucknerstiege » et comporte, tout le long du trajet, des éléments d'exposition sur le compositeur.

#### Exhibition to Anton Bruckner's Linz years (1855-1868)

A few months ago, a new exhibit was opened at the « Alter Dom » , in Linz, which very nicely depicts Bruckner's life during his time, there. The exhibit is entitled, « Bruckner Stiege » since it is located in the stairway of the Old Cathedral that leads-up to the Bruckner Organ loft. Illuminated panels, some containing artifacts, are situated on the walls or window openings of the staircase. Visitors are given an audio devise that offers a presentation with the choice of several languages. The exhibit was prepared by Doctor Elisabeth Meier, and organist Bernhard Prammer. Visits to the exhibit must be scheduled in advance and are usually given after an organ recital. For more information, go to : [www.brucknerstiege.at](http://www.brucknerstiege.at)

(John F. Berky)

...

The time that Bruckner spent in Linz (from 24th December 1855 to the end of September 1868) was to be an important phase in his decision-making and development : he exchanged the monastic village environment of Saint-Florian for that of the secular and urban, he took the bold step from teacher to professional musician, and he committed himself to the most rigorous training in musical theory. This was also the period when his encounter with the music of Richard Wagner stimulated and freed him on his way towards a personal musical language.

These years were to be decisive for a shift in the main focus of Bruckner's artistic output as well : in his 1st major work, the Mass in D minor (**WAB 26**) , we can already hear the future Symphonist at work. In both Saint-Florian and Linz, it was a treasured instrument (an organ with a wide-ranging palette of sounds) which gave Bruckner inspiration and an ideal medium for his work.

On 2nd October 1856, Bruckner laid before his employer, Bishop Franz-Josef Rüdiger, « some remarks on the condition of the cathedral organ for the purpose of possible necessary repairs ». These measures, begun in the guise of repairs, turned into a major restoration of the Franz Xaver Chrismann organ (albeit undertaken gradually in small steps) with which Bruckner pressed ahead single-mindedly. This « repair » was carried-out by the Ottensheim organ builder, Josef Breinbauer, and was completed in 11 years. Bruckner was to leave his beloved organ in the Old Cathedral behind, only 1 year later, immortalizing himself with the words « Lebe wohl » (Farewell) carved into the organ case.

One can easily understand that the sound of the organ, built by Chrismann between 1764 and 1766 in the Italian tradition of the early Baroque, no longer corresponded to Bruckner's ideals. Curiously enough, the characteristic Baroque features (the compass of the manual and pedal registers with a short octave and repeating pedal) remained untouched. Otherwise, the Baroque Chrismann organ was romanticized. We can, therefore, see that Bruckner followed the earlier playing practices and clearly mastered them.

Visits to the « Bruckner Staircase » are only possible as group guided tours ...

Information : Tourist Information Linz

Telephone : +43 732 7070 2009

[tourist.info@linz.at](mailto:tourist.info@linz.at)

Guided tours of the organ and organ concerts for groups ...

Information : [kirchenmusik.alterdom@jesuiten.org](mailto:kirchenmusik.alterdom@jesuiten.org)

...

Die Orgel im Alten Dom von Linz bietet die einzigartige Gelegenheit, so wie Anton Bruckner selbst zu hören.

Der Alte Dom (die Ignatiuskirche in der Altstadt) war Bruckners zweite Station als hauptberuflicher Organist. Das seinerzeit nach seinen Wünschen modifizierte Instrument klingt heute noch so wie zu der Zeit, als es vom Domorganisten Bruckner gespielt wurde. Die Brucknerstiege zur Orgel hinauf macht in Gestalt übersichtlicher Schaukästen Schritt für Schritt mit seinem Werk bekannt.

...

« Lebe wohl » , schrieb Anton Bruckner 1868 auf die Orgel im Alten Dom, als er nach 13 Jahren seine Stelle als Domorganist aufgab. Nun ist ihm mit der « Brucknerstiege » im Nordturm die erste Anton-Bruckner-Gedenkstätte in Oberösterreich gewidmet. Vier Schaukästen mit Ausstellungsstücken säumen die Stiege hinauf zur Orgel. Auf großen Tafeln

an der Empore können sich Besucher / innen über die wichtigsten Lebensstationen und Werke des Komponisten informieren. Höhepunkt der Ausstellung ist die einzige noch im Originalzustand erhaltene Brucknerorgel und der Ausblick in den Kirchenraum. Über Kopfhörer von sogenannten Audioguides können Interessierte Klangbeispiele der Orgel und den Text eines zeitgenössischen Zeitungsartikels hören, ohne die Ruhe des Doms zu stören. Die Besichtigung ist im Rahmen von Führungen täglich außer Samstag, aber auch im Anschluß an die fünf « Konzerte des Brucknerbundes » von Juli bis September möglich. Den feierlichen Gottesdienst zur Eröffnung am 8. Juni hielt Kardinal Christoph Schönborn. Er ist ein Freund von Bruckners Musik.

...

Anton Bruckner wirkte von 1855 bis 1868 an der damaligen Domkirche (heute « Ignatiuskirche Alter Dom ») als Organist. Mit Bischof Rüdiger verband ihn eine Freundschaft ; mehrmals, so heißt es, ließ der Bischof die Kirche zusperren und Bruckner für sich allein spielen ; was seiner Seele gut tat.

Bruckner ließ während seiner Zeit in Linz die Orgel sukzessive nach seinen Vorstellungen umbauen (siehe auch das Untermenü « Brucknerorgel ») .

Die Stiege im Nordturm, die Bruckner unzählige Male zu « seiner » Orgel hinaufgegangen war, wurde im Jahr 2011 zu einem kleinen Brucknermuseum, der « Brucknerstiege » umgestaltet. Sie enthält jetzt Vitrinen, eine Hörstation und oben im Chorraum den Blick auf die Brucknerorgel.

Die Segnung der Brucknerstiege nahm am 8. Juni 2011 Kardinal Christoph Schönborn vor, begleitet von Bürgermeister Franz Dobusch ; Bischof Ludwig Schwarz ; Doktor Hermann Bell ; Landeshauptmann Josef Pühringer ; und Kirchenrektor Pater Michaël Meßner SJ.

Wer eine Führung auf diesem einzigen Brucknermuseum in Linz mitmachen möchte, kann dies auf Anmeldung bei einem der Bruckner-Guides tun (siehe [www.brucknerstiege.at](http://www.brucknerstiege.at)) .

Die Besichtigung der Brucknerstiege ist nur in geführten Gruppen möglich. (maximal 20 Personen) .

Speziell ausgebildete Bruckner Guides bieten im Rahmen ihrer Führungen den Besuch dieser kleinen aber feinen Brucknerausstellung an.

Klicken Sie hier um Ihren persönlichen « Bruckner Guide » auszuwählen und sich über mögliche Besichtigungstermine zu informieren.

## Tarife

Gruppen unter 4 Personen : Pauschalbetrag von 10 € zuzügl. Honorar Brucknerguide.

Gruppen ab 5 Personen : 2 € pro Person zuzügl. Honorar Brucknerguide.

Weitere Informationen über Buchung und Besuch der Brucknerstiege erhalten sie ausserdem :

Tourist Information Linz

Altes Rathaus, Hauptplatz 1

Telefon : +43 732 7070 2009

tourist.info@linz.at

<http://www.linz.at/tourismus>

Spezielle Orgelführungen und Konzerte werden angeboten.

1) Klangerlebnis Brucknerorgel im Alten Dom (Gruppen ab circa 35 Personen) .

a) Kurzkonzert (30 Minuten) .

b) Konzert (50 Minuten) .

2) Orgelführung (maximal 35 Personen) .

a) Orgelerklärung und kurzes Konzert (30 Minuten) .

b) Orgelerklärung und Orgelkonzert (60 Minuten) .

Informationen :

Kustos und Titularorganist Magister Bernhard Prammer.

[kirchenmusik.alterdom@jesuiten.org](mailto:kirchenmusik.alterdom@jesuiten.org)

Brucknerbund für Oberösterreich

p.A. Oberbank AG

Untere Donaulände 28

4020 Linz

**Brucknerbund für Oberösterreich**

Der Vorstand :

Diplom-Kaufmann Doktor Hermann Bell (Präsident) .

Elisabeth Danielczyk (Schriftführerin) .

Magister Bernhard Prammer (Projektleiter Brucknerstiege) .

Der Brucknerbund Oberösterreich besteht seit dem 18. April 1926 und hat zum Vereinsziel :

« In erster Linie die heimatliche Kunst und Kultur zu fördern, vor allem dem Lebenswerk Anton Bruckners Verständnis und weitmögliche Verbreitung zu schaffen. »

Mit der Errichtung der Brucknerstiege im Alten Dom zu Linz ist es dem Brucknerbund gelungen die erste Gedenkstätte für Anton Bruckner in Linz einzurichten und somit einen weiteren Meilenstein für die Brucknerpflege zu setzen.

...

Den Grundstein für die Brucknerstiege legte vor 15 Jahren der bereits verstorbene Professor August Humer, der von 1979 bis 2006 Organist am Alten Dom war. Seine Idee : Die Orgel im Alten Dom, die die einzige im Originalzustand erhaltene Brucknerorgel ist, sollte Mittelpunkt einer Bruckner-Gedenkstätte sein. Unter Federführung des Brucknerbundes für Oberösterreich mit Präsident Diplom-Kaufmann Doktor Hermann Bell und Bernhard Prammer, Titularorganist am Alten Dom, wurde das Projekt im Herbst 2008 neu aufgegriffen ; im Juni 2010 gaben die Jesuiten am Alten Dom ihre Zustimmung zur Nutzung des Stiegenaufgangs im Nordturm. Finanziert wurde das Projekt durch die Sponsoren Land Oberösterreich, Stadt Linz und Oberbank Linz AG. Inhaltliche Unterstützung kam von der Österreichischen Akademie der Wissenschaften (Doktor Elisabeth Maier, Renate Grasberger) und vom Oberösterreichisches Landesmuseum (Magister arch. Gerhard Katzlberger und Magister art. Manuel Schilcher über Direktor Doktor Peter Assmann) .

### Linzer Brucknerorgel als einzigartiges Bruckner-Monument

Der Stiegenaufgang im Nordturm, der zur Orgel führt, wird nun durch Schautafeln an den Seiten museal genutzt. Er führt zur Brucknerorgel, die ursprünglich für die Stiftskirche Engelszell gebaut und im Jahr 1789 auf Donauschiffen nach Linz zur damaligen Domkirche der neu errichteten Diözese Linz transportiert wurde. Kurz nach seinem Amtsantritt als Domorganist in Linz initiierte Bruckner den Umbau der Orgel auf der Grundlage seiner klanglichen Vorstellungen und nach den klassischen Grundsätzen des Orgelbaus. Bruckners Einfluss auf die Konzeption des Instruments und die erstklassige Arbeit der Orgelbauern Chrismann und Breinbauer machen die Orgel im Alten Dom, der Linzer Jesuitenkirche Sankt Ignatius, zu einem kostbaren Klangjuwel und zu einer besonderen Erinnerung an Anton Bruckner. Dieser war zehn Jahre lang Schullehrer und mehr als fünf Jahre provisorischer Organist im Stift Sankt Florian, bis er von Orgelbauer Anton Just, der ihn zufällig in Sankt Florian spielen hört, gedrängt wurde, sich in Linz als Dom- und Stadtpfarrorganist zu bewerben. Beide Probespiele entschied Bruckner erfolgreich für sich und wirkte in der Folge 13 Jahre lang in Linz. Seine Berufung nach Wien 1868 bereitete Bruckner einen schmerzlichen Abschied von seiner Heimat und vor allem von « seiner » geliebten Orgel - die Bleistiftaufschrift « Lebe wohl » auf dem Orgeltisch, die vermutlich von Bruckner stammt, verdeutlicht, wie lieb ihm dieses Instrument war.

## Besichtigungsmöglichkeit für geführte Gruppen

In geführten Gruppen können Interessierte in Begleitung von autorisierten FremdenführerInnen die Schautafeln an den Seiten der Nordstiege besichtigen. Sie illustrieren in Wort und Bild den Wechsel Bruckners von Sankt Florian nach Linz, seine Förderung durch Bischof Franz-Josef Rüdiger, seine musikalische Entwicklung und seinen Bezug zum damaligen Linzer Dom und seiner Orgel. Die Stiege führt die BesucherInnen zur Brucknerorgel, wo Hörproben über Kopfhörer einen Eindruck von der Klangvielfalt der Orgel vermitteln. Einzelpersonen und Gruppen können sich für eine Führung künftig unter [www.brucknerstiege.at](http://www.brucknerstiege.at) anmelden.

**14 novembre 1855** : Rapport du concours tiré des archives municipales de Linz :

« Le comité d'experts reconnaît en Anton Bruckner le candidat le plus talentueux pour mériter le poste d'organiste provisoire. »

« Bey welcher Bruckner von der aus Sachverständigen zusammengesetzten Commission als der Tüchtigste erkannt wurde, daher man demselben auch als Provisorium zu übertragen befunden hat. »

Parmi le jury, mis à part le professeur théoricien Johann N. August von Dürnberger, on retiendra aussi la présence de Karl Zappe, sénior.

**15 novembre 1855** : Le « Linzer Zeitung » rapporte :

« Le **13 novembre** dernier, la tenue des auditions pour remplir provisoirement le poste d'organiste à la cathédrale de Linz était d'un intérêt particulier. Lors de ce concours, un nombre considérable d'amateurs de musique s'était déplacé. Avant de s'exécuter, chaque candidat devait répondre aux demandes bien précises du professeur Dürrenberger, basées sur des principes stricts de contrepoint. Tous les candidats qui ont participé ont su relever le défi avec beaucoup d'habileté. Mais plus particulièrement, l'excellent monsieur Anton Bruckner de Saint-Florian qui s'est vu recevoir un verdict unanime du jury et des mélomanes qui étaient présents. Ce qui explique sa nomination d'hier comme Dom-organist. »

« Die am 13. dieses Monats abgehaltene Concours- Prüfung zur provisorischen Besetzung der Dom- Organistenstelle in Linz war von besonderem Interesse ... Bei dieser Prüfung hatte sich überdieß noch eine ansehnliche Zahl von Kunstkennern und Kunstfreunden versammelt. Den Kandidaten ward die Aufgabe gestellt, ein Thema (gegeben und unmittelbar vor der Ausführung niedergeschrieben von Professor Dürnberger) nach streng contrapunktischen Grundsätzen in einer vollständigen Fuge durchzuführen. Diese Aufgabe wurde von den Prüfungs- Candidaten größtenteils mit vieler Geschicklichkeit, insbesondere aber von Herrn Anton Bruckner aus Sankt Florian (nach dem einstimmigen Ausspruche der Prüfungskommission und der Kunstkenner) ausgezeichnet gelöst, in Folge dessen demselben, wie gestern gemeldet wurde, auch die Dom- Organistenstelle in Linz provisorisch verliehen wurde. »

Le talent d'improvisateur de Bruckner dissimulait souvent ses faiblesses dans des situations de lecture à vue.

L'orgue de la Cathédrale de Linz avait été construit par Franz Xaver Chrismann en 1768 pour la collégiale Engelszell, collégiale qui fut sécularisée en 1786. En 1784, l'église des Jésuites avait été élevée au rang de Cathédrale. Mais l'orgue existant était jugé en trop mauvais état pour pouvoir être réparé. Il fut donc décidé de transférer l'orgue de la collégiale Engelszell dans la Cathédrale de Linz. En 1786, c'est son constructeur Franz Xaver Chrismann qui fut chargé du transfert.

**3 décembre 1855** : Ire célébration liturgique de Anton Bruckner à Linz sur le grand-orgue du facteur Franz Xaver Chrismann.

### **WAB 15**

**6 décembre 1855** : **WAB 15** - « Festgesang », cantate festive pour un jour sacré en do majeur pour 3 solistes (soprano, ténor, basse), chœur mixte à 4 voix a cappella (SATB) et accompagnement de piano. Composée à Saint-Florian sur le texte allemand « Sankt Jodok Sproß aus edlem Stamme » (Saint-Jodok, descendant d'une noble tribu) dont l'auteur reste inconnu. Dédiée au doyen Jodok (Jodocus) Stülz, le prélat de Saint-Florian. Stülz deviendra un protecteur bienveillant et un ami de Bruckner.

G/A (August Göllerich / Max Auer) : II/2, pages 241-254 ; fac-similé du manuscrit autographe.

NGA (« Neuen Gesamtausgabe ») : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXII/1-5, édition Franz Burkhardt - Rudolf H. Führer - Leopold Nowak (1987), pages 129-145 ; en partition intégrale et en partition d'étude.

...

The « Festgesang » (Festive song), **WAB 15**, is a cantata composed by Anton Bruckner, in 1855.

This cantata, also called « Jodok Cantata », is the last of 3 larger-scale occasional compositions. Bruckner composed it, on 6 December 1855, for the Name-Day of Jodok Stülz, the dean of the Saint-Florian Abbey, as a « Farewell to Saint-Florian », 3 weeks before he moved to Linz. The piece was intended to be performed, on 13 December 1855, (Stülz's Name-Day) or the evening before. The manuscript is stored in the archive of the Saint-Florian Abbey.

A fac-simile of the cantata was first published in Band II/2, pages 241-244 of the Göllerich / Auer biography. It is put in Band XXII/1, No. 5, of the « Gesamtausgabe ».

The in total 143 bar long work in C major is scored for SATB choir and STB soloists, and piano.

The cantata is in 6 parts :

Recitative : « Sankt Jodok sproß » , bass soloist (bars 1-7) .

Aria : « In Einsamkeit zurückgezogen » , bass soloist (bars 8-23) .

Choir : « Du bist der Vater » , mixed choir (bars 27-79) .

Aria : « Du pflegst das Herz » , soprano soloist (bars 80-102) .

Recitative : « Nicht minder ziert » , tenor soloist (bars 103-109) .

Finale : « Heil unserm Vater » , mixed choir (bars 100-143) .

...

Sankt Jodok sproß aus edlem Stamme,  
der Glanz der Welt hat ihm gelacht.  
Doch ihm war Gott der höchste Name,  
und dem hat er sich dargebracht.

In Einsamkeit zurückgezogen,  
ging er dort selig seine Bahn  
und schritt, so fern von Sturm und Wogen,  
zum hehren Himmel still hinan !  
Dein Sinn ist so auf Gott gerichtet,  
was recht, was gut, fühlt deine Brust.  
Du fühlst dich nur dem Herrn verpflichtet,  
und sein Gesetz nur bringt dir Lust.

Du bist der Vater deiner Herde,  
ihr Heil ist wahrlich all dein Glück,  
und bebest nicht vor der Beschwerde  
so wie ein Mietling feig zurück.  
Aus weiter Fern' bist du gekommen,  
ihr beizustehen in Streit und Tod,  
als du die Kunde dort vernommen,  
daß ihr die böse Seuche droht.

Du pflegst das Herz der lieben Kleinen,  
du führst Erwachsene zu Gott,  
weißst Ernst mit Güte zu vereinen

und linderst tröstend jede Not.  
Du leuchtest vor durch deine Taten  
und unterstützest so dein Wort,  
und nie noch sah man dich ermatten,  
du schrittest kräftiger nur fort.

Nicht minder ziert dich edles Wissen,  
du kennst Geschichte meisterhaft,  
und was Archive tief verschließen,  
hast manches du ans Licht geschafft.

So sei denn Gott auf deinen Wegen,  
er tröste dich, wird es dir bang !  
Stets kommt dir seine Huld entgegen  
und er erhalte dich uns lang !

...

Saint Jodok came from a noble house,  
the world's splendour was fortunate to him.  
However, God was for him the supreme name,  
and he had devoted himself to Him.

Retired in solitude,  
He went his way blessedly  
And stepped, so far from storm and waves,  
Calmly up to the highest heaven !  
Your mind was so focused on God,  
That you feel what is right, is good.  
You feel committed to the Lord,  
And his law only is your delight.

You are the father of your flock,  
Its salvation is really all your joy,  
And you do not quiver before the labour  
Cowardly back like a hireling.  
You came from far away,  
To help it in fight and death,  
When you heard the news  
That a bad scourge threatened it.

You care for the heart of the lovely children,  
You bring the adults to God,  
You know to combine seriousness with goodness  
And alleviate consoling every need.  
You are shining through your actions  
And sustain your word by them,  
And one never saw you drooped,  
You proceeded even more strongly.

Noble knowledge adorns you, too,  
You are an expert of history,  
And what archives held enclosed  
You have often brought to light.

So be God on your way,  
He console you, should you be scared !  
His grace will always meet you,  
May he preserve you long for us !

### Jodok (Jodocus) Stülz

L'historien, ecclésiaste et politicien Jodok (Jodocus) Stülz est né le 23 février, 1799 à Bezaun et est mort le 28 juin 1872 à Bad Gastein. Après avoir fréquenté les institutions scolaires de Kempten, Innsbruck et Salzbourg, Stülz entre en 1820 comme novice au monastère augustinien de Saint-Florian. Il y étudie la théologie et l'histoire auprès de son frère, le professeur et historien Franz Xaver Kurz. En 1824, Jodok Stülz est ordonné prêtre. Après des études à Vienne (1829) et à Munich (1833), il publiera, en 1835, la 1<sup>re</sup> monographie historique du monastère : « Geschichte des regulierten Chorherrenstiftes Sankt Florian » (Histoire de la loi canonique à Saint-Florian). Suivra, en 1840, une monographie sur l'histoire du monastère de Wilhering. Stülz sera fait membre, en 1844, de l'Académie bavaroise. Il recevra, en 1846, le titre de « Kaiserlich-Königlich Reichshistoriograph » (historien Impériale et Royal de l'Empire). En 1847, il deviendra un membre de l'Académie Impériale des sciences, nouvellement fondée à Vienne. Il deviendra par la suite le doyen (prieur ou prélat) du monastère de Saint-Florian. En 1876, l'auteur Wilhelm Pailler publiera une biographie intitulée : « Jodok Stülz, Prälat von Sankt Florian, ein Lebensbild » (Oxford University).

...

Jodok (Jodocus) Stülz (geboren 23. Februar 1799 in Bezaun ; gestorben 28. Juni 1872 in Bad Gastein) war ein Historiker, Geistlicher und Politiker.

Nach der Schulzeit in Kempten, Innsbruck und Salzburg trat Stülz 1820 als Novize im Augustiner-Chorherrenstift Sankt

Florian (Oberösterreich) ein. Es folgte das Studium der Theologie und der Geschichtswissenschaft unter seinem Lehrer und Mitbruder, dem Historiker Franz Xaver Kurz. 1824 wurde Stülz zum Priester geweiht. Nach Studienaufenthalten in Wien (1829) und München (1833) veröffentlichte Stülz 1835 eine erste historische Monographie (Geschichte des regulierten Chorherrenstiftes Sankt Florian) . 1840 erschien die Geschichte des Klosters Wilhering. 1844 wurde Stülz Mitglied der Bayerischen Akademie, 1846 erhielt er den Titel eines Kaiserlich-Königlich Reichshistoriographen und wurde 1847 Mitglied der neu gegründeten Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften in Wien.

1848 nahm er am Vorparlament in Frankfurt teil und wurde Mitglied des Fünfzigerausschusses. Vom 2. Oktober 1848 bis zum 16. April 1849 war Stülz als Nachfolger Joseph Feblers Abgeordneter für Bregenz in der Frankfurter Nationalversammlung, wo er zur Fraktion Pariser Hof zählte.

Ab 1859 stand Stülz dem Chorherrenstift Sankt Florian als Propst vor. Von 1861-1866 war Stülz Abgeordneter im Oberösterreichischen Landtag, wo er an der Herausgabe des Urkundenbuch(es) des Landes ob der Enns mitwirkte. Stülz verstarb im Alter von 73 Jahren während eines Kuraufenthaltes in Bad Gastein.

Geschichte des regulierten Chorherrn-Stiftes Sankt Florian. Ein Beitrag zur Geschichte des Landes Oesterreich ob der Enns. Haslinger, Linz (1835) .

Geschichte des Cistercienser-Klosters Wilhering. Ein Beitrag zur Landes- und Kirchengeschichte Oberösterreichs. Haslinger, Linz (1840) .

Historische Abhandlung : Propst Gerhoch I. von Reichersberg. Kaiserlich und Königlich Hof- und Staatsdruckerei, Wien (1850) . Aus : Denkschriften der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-Historische Classe I, I, Seite 113-166.

Ein Fragment aus der Chronik des ehemaligen Stiftes regulierter Chorherren zu Ranshofen am Inn. Museum Francisco-Carolinum, Linz (1853) .

Das Leben des Bischofs Altmann von Passau. Kaiserlich und Königlich Hof- und Staatsdruckerei, Wien (1853) . Aus : Denkschriften der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-Historische Classe 4, I, Seiten 219-287.

Schicksale des Klosters und der Umgebung von Ranshofen im baierischen Erbfolge-Kriege 1504. Museum Francisco-Carolinum, Linz (1854) . Aus : Bericht über das Museum Francisco-Carolinum 14.

Zur Geschichte der Herren und Grafen von Schaunberg Wien. Kaiserlich und Königlich Hof- und Staatsdruckerei, Wien (1862) . Aus : Denkschriften der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-Historische Klasse 12, Seiten 147-368. Enthält außerdem : Regesten zur Geschichte der Herren und Grafen von Schaunberg. - Der Zoll zu Eferding.

Zur Geschichte der Pfarre und der Stadt Vöcklabruck ; ohne Ort (1865) .

**8 décembre 1855** : Jour de la fête de l'Immaculée-Conception, Anton Bruckner participe à sa Ire « grande Messe » en tant qu'organiste auxiliaire de la « Dom- und Stadtpfarrkirchen » .

**18 décembre 1855** : Provisional organist Anton Bruckner applies for the permanent post at Linz Cathedral.

**22 décembre 1855** : Fin des activités de Bruckner comme instituteur à Saint-Florian.

Malgré cette nomination, Bruckner demeurait toujours incertain face à la possibilité de décrocher le poste si convoité de titulaire permanent. Ses amis supporteurs étaient désespérés en le voyant. Ils le pressaient d'améliorer sa tenue vestimentaire en public : « Vous ne devez pas vous trouver en compagnie du maire ou du curé de Linz vêtu de cet effroyable manteau sur lequel il manque un bouton et veuillez, de grâce, retirer ce châle et ces galoches avant d'entrer dans la salle ! » .

**24 décembre 1855** : Bruckner quitte Saint-Florian pour venir s'établir définitivement à Linz afin d'assumer ses responsabilités à plein temps. Il visite son nouveau lieu de résidence (où il n'aura pas à payer de loyer) : les appartements de service de la résidence officielle des Sacristains à la droite de l'église paroissiale (le « Mesner Häusl » , « Meßnerhäusel » ou « Mesnerstöckl ») , au n° 164 de la « Pfarrplatz » . Il s'agit de 2 pièces et 1 cuisine situées au 2e étage. Ceci deviendra son domicile accrédité (l'édifice est aujourd'hui démoli) .

Bruckner y accueillera amis et mécènes dont l'évêque de Linz, monseigneur Franz-Josef Rüdiger qui reconnaîtra très tôt le potentiel du compositeur. Le Supérieur immédiat de Bruckner sera le « Domkapellmeister » Karl Zappe, un excellent violoniste en plus d'être à la tête du Quatuor à cordes en résidence. Sans oublier le violoncelliste de la même formation, Rudolf Weiwurm, appelé à devenir l'un de ses plus fidèles confidents.

Karl Zappe, Anton Bruckner and Wenzel Lambel, a cathedral singer, lived in this house which was nicknamed the « Musikantenstöckl » or « Mesnerhäusl » and was situated near the parish church (« Pfarrplatz 5 » , today) . Bruckner occupied 2 rooms and a kitchen on the 2nd floor. Elisabeth Maier provides further information about this house in : « Anton Bruckner Dokumente und Studien » , Nr. 15 (2009) , pages 65-67, as well as the transcript of a document relating to its occupants, page 324.

## AB 51 : Saint-Florian (1845-1855)

(Crawford Howie)

### Bruckner et Saint-Florian

The Augustinian monastery at Saint-Florian, founded about 1071, has a rich musical tradition, a splendid Chrismann organ and a large library containing both manuscripts and printed volumes. (1) When Bruckner returned to what was to prove to be his spiritual home for the rest of his life, he was undoubtedly more able to appreciate and avail himself of the resources at his disposal. (2) The music which he copied for study purposes included extracts mainly

from sacred works, for instance, part of the « Gloria » from Johann Michael Haydn's Saint-Cäcilia Mass, the final part of the « Gloria » from Franz-Josef Haydn's Mass in B-flat (« Nikolaimesse »), the final parts of the « Gloria » movement in several Eybler Masses, the « In te, Domine, speravi » section from Mozart's « Te Deum » in C (KV 141) and a passage from Mendelssohn's « Saint-Paul », as well as a section from Mozart's Fugue for piano duet (KV 426).

(3) Two composers in particular exerted a considerable influence on the budding composer - Josef Haydn in his sacred works and Franz Schubert in his secular instrumental and vocal pieces. Writing to his parents from Steyr, in July 1825, Schubert had expressed his pleasure in finding so many of his works available in Upper-Austria, « particularly in Saint-Florian and Kremsmünster monasteries ».

(4) The Saint-Florian abbey library possesses a large number of early editions of many of Schubert's songs and chamber music works. Young Bruckner seized on these avidly, accompanying the tenor Ludwig Ehrecker in Schubert lieder and forming a male-voice quartet with Ehrecker, Johann Hueber (his future brother-in-law) and Franz Schäfler to sing works like Schubert's « Das Dörfchen » (D. 598); « Die Nachtigall » (D. 724); « Geist der Liebe » (D. 747); and « Der Gondelfahrer » (D. 840).

(5) As well as being intimately involved with music-making in Saint-Florian, Bruckner travelled occasionally to Linz to attend organ recitals at the Cathedral and choral and orchestral concerts organized by the « Musikverein ». It is possible that he was at one of the two performances of Mendelssohn's Oratorio « Saint-Paul », in December 1847 and January 1848. Although Mendelssohn was not represented by the same quantity of works as Schubert in the Saint-Florian library, his influence on Bruckner was, by no means, inconsiderable. (6)

Bruckner's duties at the village school in Saint-Florian included 4 hours' teaching each day (from 8 to 10; and 12 to 2) in the 2 most junior classes, teaching in the Sunday school, as well as giving piano and violin lessons to 4 of the choir boys. For this, he received an annual salary of 36 florins, but his income would have been supplemented by the private tuition he provided for 2 young members of the aristocracy.

(7) He received organ lessons from Anton Kattinger, the abbey organist, continued travelling to Enns for 1 year or so for theoretical studies with Zenetti, and worked his way through the syllabus of the « Oberrealgymnasium » (upper-secondary school) with one of the novices at the abbey, Josef Rom. He stayed at the home of his former teacher, the head Master Michael Bogner with whom he was on good terms and with whose daughter, Aloisia, he was on even better terms, judging from some pieces specifically dedicated to her!

(8) During his time at Saint-Florian, Bruckner took on more piano pupils and was sufficiently motivated by his teaching to compose a few pieces for piano duet. (9)

One of Bruckner's closest friends during these early Saint-Florian years was Franz Sailer (1803-1848), a judicial actuary and the godfather of Bruckner's younger brother, Ignaz. He was a keen music-lover, an admirer of Bruckner's improvisational skills and the possessor of a new « Bösendorfer » grand-piano upon which Bruckner was able to practise. When Sailer died suddenly of a heart attack, in mid-September 1848, Bruckner inherited the piano which remained with him until the end of his life and became the « sounding board » for all his compositions. He certainly practised long and hard on it, in these early days, as well as spending many hours on the so-called « workday organ » in the abbey. In memory of Sailer, Bruckner wrote his 1st important major work (the « Requiem » in D minor **WAB 39**, completed in 1849 and 1st performed on 15 September, at the 1st anniversary of Sailer's death) in Saint-Florian. According to a diary entry by Father Beda Piringer, another performance of the work 3 months later, on 11 December, in Kremsmünster abbey was well received :

« A “ Requiem ” by the Saint-Florian school assistant Bruckner was performed. It made a very good impression. The young man is an organ virtuoso. He performed after Vespers. He and his companion were invited to dine with us. » (10)

Bruckner was comparatively untouched by the revolutionary happenings of 1848, although he enrolled in the National Guard and took part in some military exercises. (11) Of greater consequence for his musical development and his future career was his appointment as provisional organist at Saint-Florian, on 28 February 1850. Kattinger had been promoted to a position as tax inspector at Kremsmünster and Bruckner, who had often acted as Kattinger's deputy since 1845, now had the responsibility of taking a more prominent part in the performance of church music in the abbey. Earlier, in 1848, he had received a fine testimonial from Kattinger who complimented him on his figured bass playing (« the fruit of conscientious theoretical study ») and his improvisational abilities, and was confident that he would acquit himself with distinction in an open examination. (12) It was probably at about this time that Bruckner was able to test himself against Kattinger and Anton Weiß, from Wilhering abbey, in an organ improvisation contest at Saint-Florian. According to Josef Seiberl, Bruckner's playing in the late- 1840's did not have the contrapuntal Mastery, not to say the rich inventiveness, evident in later performances. (13) Nevertheless, he was a good enough player to impress Josef Anton Pfeiffer, a well-known provincial composer and the organist of Seitenstetten abbey, who furnished Bruckner with a glowing testimonial and predicted a very bright future for the young musician both as an organist and, on the strength of some compositions he had seen, as a composer. (14)

As the provisional organist Bruckner received an annual salary of 80 florins. This, together with the income he received as a school teacher and private teacher, made him feel « like a prince » , as he recalled later in life. He was certainly not attracted to a piano teaching position at a school in Kremsmünster which was offered to him, in 1848. Bruckner's growing Mastery of the organ and his sensitivity to the splendid surroundings were, as Göllerich points-out, to exert an influence on his later Symphonic compositions :

« Bruckner's later stature as a Symphonist can only be properly appreciated when it is traced back to his time of growing and maturing at the great organ of Saint-Florian. His unbounded youthful enthusiasm and keen imagination were overwhelmed by the total art work of the Catholic religion with its colossal architecture, magnificent paintings, splendid vestments, narcotic clouds of incense, majestic singing and the sound of the full organ. » (15)

Although music was beginning to occupy more and more of Bruckner's energy and attention, he by no means neglected his school Master duties. A new improved 2 year course to prepare candidates for high-school teaching had been introduced in Linz, and Bruckner entered the course as an external candidate in 1850, receiving help from Johann Paulitsch and Ferdinand Aigner, 2 of the Saint-Florian priests. Between May 1850 and October 1851, Bruckner sat 4 sets of examinations, passing most of them with distinction. References which he received from Michaël Arneht, abbot of Saint-Florian, and Jodok Stülz, the parish priest, have been interpreted as a kind of corrective to criticism he may have received from some townspeople concerning the possible neglect of his teaching duties. Franz Zamazal, however, is inclined to the view that it was « the assurance of a service contract with Saint-Florian abbey for an indefinite period, with the qualification that it would last as long as Bruckner fulfilled his duties to the satisfaction of his superiors » . (16) Both Arneht and Stülz were entirely satisfied with his conduct and conscientious application.

Indeed, Stülz was at pains to point-out that Bruckner had :

« ... gained the respect and love of all the parishioners not only because of his devotion to teaching and friendly and benevolent treatment of the school children but also as a result of his indefatigable efforts to develop his skills as a teacher and musician and his general behaviour which was entirely respectable and beyond reproach. » (17)

Life at Saint-Florian was, by no means, idyllic. By 1852, Bruckner was clearly unsettled and was feeling more and more isolated. A possible source of frustration was the fact that his provisional appointment as organist had not been made definitive. (18) His desire to get married remained unfulfilled, and there was yet another unrequited love-affair - this time, involving a girl called Antonie Werner, daughter of the local tax inspector. In March, Bruckner wrote to his friend Josef Seiberl, now a teacher in « Sankt Marienkirchen » , informing him of some of the changes that had taken place at Saint-Florian and enclosing the manuscript copy of « Die Geburt » (WAB 69) , a piece for male-voice choir dedicated to Seiberl and written specially for his Name-Day. Bruckner was quite clearly at a low ebb emotionally :

« I have very few friends that I can really call friends, and when one of them asks for something, it will certainly not be forgotten - particularly, when that one is you ! Ehrenecker is in Enns. His successor, Ebner from Dietach, has had to return home again to visit his ailing father. Schäfler has died of a nervous disease ; my “ Requiem ” was performed at his funeral, on 11 March. You can see what terrible changes there have been. I sit all alone in my little room, forsaken and very sad. Let me hear from you soon. » (19)

Bruckner turned his attention, once again, to studying for another examination (the « Hauptlehrer-Prüfung ») , in Linz, with a view to gaining additional qualifications as a teacher. He applied on 3 April 1852 to sit the examination on 22 and 23 June but did not include all the necessary certification. Permission was eventually granted on 12 June, but, by that time, Bruckner seems to have had 2nd thoughts about taking the examination. It was not until January 1855 that he secured this qualification. Franz Scheder suggests that the death of Anton Kattinger in Kremsmünster, on 17 June 1852, may have caused Bruckner to postpone the examination temporarily. (20) But Bruckner was also setting his sights beyond Saint-Florian and Linz to Vienna. In 1851, Ignaz Abmayr, the principal director of music at the Viennese Court, met Bruckner for the 1st time when he visited Saint-Florian. (21)

At the beginning of 1852, Bruckner travelled to Vienna to visit Abmayr, taking with him a copy of his « Requiem » . In the course of the year, Bruckner was particularly active as a composer, writing settings of « Psalm 22 » (WAB 34) , the « Magnificat » (WAB 24) , and « Psalm 114 » (WAB 36) . He dedicated the latter to Abmayr and sent it to him, on July, for his Name-Day. The accompanying letter is full of gratitude for Abmayr's advice and encouragement to « continue composing diligently » , but also contains further evidence of Bruckner's increasing sense of isolation at Saint-Florian. It was generally recognized that priests in the Augustinian order maintained a somewhat cool and distant relationship with those who were employed by them but not officially part of them :

« There is hardly anyone here to whom I can open my heart and I am frequently misunderstood - I often find that very difficult to bear. Our monastery treats music and consequently musicians as well with complete indifference. If only I could speak to you again very soon ! I know your excellent heart - what a consolation ! I can never be happy

here, and dare not reveal any plans I might have. » (22)

He enclosed various documents, including a baptismal certificate, a medical certificate and teaching certificates ; the original of this letter is in Saint-Florian.

See : « Harrandt - Schneider Anton Bruckner Briefe » (HSABB) , Band I, page 3f. , for this letter and for the eventual reply on 9 October 1854 (!) . There is a fac-simile of a portion of this letter, in : Franz Grasberger. « Anton Bruckner zum 150. Geburtstag. Eine Ausstellung im Prunksaal der Österreichischen Nationalbibliothek » , Vienna (1974) ; page 10. There is also a fac-simile of Mauser's testimonial, in : Hans Conrad Fischer, opus citatum ; page 68.

When Bruckner complained, in his letter, about the abbey's poor treatment of musicians, he possibly had in mind the fact that Kattinger's emolument had been supplemented by a much larger salary from his secular occupation. And he was on a much lower rung of the social ladder. In recalling later that he felt « like a prince » , he obviously forgot his disenchantment with conditions at Saint-Florian while he stayed there. Bruckner even took on the unpaid job of a civil servant in the town, from 1851 to 1853, no doubt an attempt to gain the necessary experience so that he could eventually aspire to the same kind of salary as Anton Kattinger. There was also an element of uncertainty about where his future lay. By now, an inveterate collector of testimonials, he procured one from Johann Mauser, the district judge, on 20 July 1853, and used it in applying unsuccessfully for a vacant full-time post in the civil service. (23) August Göllerich is no doubt right in suggesting that the successful legal career being pursued by his former school boy friend, Karl Seiberl, now a student in Vienna, as well as the attraction of the city itself were further contributory factors to Bruckner's unease, at the time. (24) 2 months later, in September 1853, was pursuing further Latin studies to this end.

Bruckner received some timely advice and direction from Franz Scharschmid. Scharschmid advised him against embarking upon a career, namely the legal profession, to which he was not suited by nature, criticized him for his one-sided leaning on Mendelssohn, as a model, and held-up Bach as the example to be followed. He advised him further to stay in his present job because it would possibly lead to another in which he would be able to devote himself exclusively to music. « The path of the true artist » was « strewn with thorns » , but it was those who were able to « summon-up the moral strength within them » and were not afraid to « struggle against these external difficulties » who « achieved recognition, fame and heavenly blessing » . (25)

In 1854, Bruckner's compositional activities increased, largely as the result of an event which caused him great personal sadness, the death of Michaël Arneth who had been a sort of father-figure to him since the death of his own father, in 1837. For Arneth's funeral ceremony, on 28 March, he wrote « Vor Arneths Grabe » (WAB 53) for male voices with trombone accompaniment, and a « Libera me » in F minor (WAB 22) for 5 part mixed voice choir, trombones, cello, bass and organ. (26) For the inauguration of Arneth's successor, Friedrich Mayr, on 14 September, Bruckner wrote his most ambitious work to date, a « Missa solemnis » in B-flat minor (WAB 29) for 4 part mixed voice choir, soloists, orchestra and organ. Having worked furiously to prepare the Mass, for the 1st performance, Bruckner was deeply hurt when he was not invited to dine with the guests at the banquet after the ceremony. Göllerich records that he booked a table for himself, at one of the local inns, and ordered a 5 course meal and 3 different types of

wine because, as he quaintly put it : « the Mass deserved it » . (27) The following month, Bruckner asked Aßmayr to examine his organ playing, including the improvisation of a double fugue. The examination took place in Vienna, in October, and Aßmayr was duly impressed, noting that Bruckner had shown himself to be a « skilful organist with a sound technique » . (28)

Bruckner's studies for the « Hauptlehrer-Prüfung » , in Linz, reached a successful conclusion in January 1855 when he received « very good » results. (29) There is no indication that he made immediate use of his new certificate to apply for a better teaching position. In any case, Bruckner's career was gradually beginning to take a different direction. A visit to Saint-Florian by the celebrated organ virtuoso from Prague, Robert Führer, prompted Bruckner to show him his recently completed B-flat minor Mass and to improvise on the organ. Führer not only provided him with an extremely complimentary testimonial, praising his theoretical and compositional skills and describing him as « one of the most talented and skilful organists of our time » , but advised him to continue his theoretical studies with Simon Sechter, in Vienna. (30) As Friedrich Mayr had given him similar advice after hearing the Mass, Bruckner took this as confirmation that he should take the necessary steps to contact Sechter. (31) In July 1855, he visited Sechter in Vienna, established an international reputation as a composer, organist and, not least, theoretician. He was Court organist in Vienna, from 1824 to 1863, professor of Harmony and Counterpoint at the Vienna Conservatory, from 1851 to 1866, and an honorary member of the Salzburg « Mozarteum » and the Vienna « Gesellschaft der Musikfreunde » .

Sechter's perception that Bruckner's musical development would not gain further momentum if he remained at Saint-Florian exacerbated his feelings of discontent and led him to apply for the vacant position of cathedral organist at Olmütz, during the summer of 1855, an unsuccessful venture which, furthermore, earned him the stern rebuke of Mayr. On 13 November, Alfred Just, an organ tuner from Linz, visited Saint-Florian abbey to tune the organ, expecting Bruckner to be at Linz participating in the contest to decide who should succeed Wenzel Pranghofer as cathedral organist. (33) He was amazed that Bruckner had not formally applied for the post and persuaded him to go to Linz. Bruckner first called on his former teacher, Johann August Dürrnberger, and, then, accompanied him to the parish church to listen to the other 2 applicants, Engelbert Lanz, a school teacher and composer from Linz, and Raimund Hain, also a school teacher from Linz. It was with some reluctance that Bruckner finally entered the competition and improvised on a theme submitted by Dürrnberger himself. There was no doubt that he was, by far, the most accomplished organist and, although he was not the unanimous choice, was appointed to the post, albeit on a provisional « caretaker » basis. (34) On 14 November, Bruckner received a letter from the administrative office of the cathedral, signed by Schiedermayr, Dierzer von Traunthal and Franz Guggeneder. This was both an official confirmation of his appointment and an indication of what would be expected of him :

« You are expected to take-up this position immediately and are required to discharge your duties in public worship with propriety at all times and, in such a manner, as to edify the congregation. You must not be dilatory in your duties, you should strive to form good relationships with the musical director and with the other musicians, and you should do your utmost to maintain the good reputation which you have acquired. » (35)

On 15 November, the following report of the contest appeared in the « Linzer Zeitung » :

« The contest for the provisional post of cathedral organist in Linz, held on the 13th, was of particular interest. The adjudicators consisted of Doctor Schiedermayr, canon of the cathedral ; Arminger, the curate ; Vinzenz Fink, representative of the town council ; Professor Dürrnberger and Anton Michael Storch, the music director. A considerable number of music-lovers and connoisseurs were also present. The candidates were set the task of developing a theme, provided by Professor Dürrnberger and written down immediately before the performance, into a complete fugue according to the rules of strict counterpoint. This task was performed by the candidates with much skill for the most part but, according to the unanimous decision of the jury and the connoisseurs, was undertaken with distinction by Herr Anton Bruckner from Saint-Florian, with the result that, as announced yesterday, the position of cathedral organist in Linz was offered to him on a provisional basis. (36)

A contest for the definitive, permanent appointment was arranged for 25 January 1856. By mid-December, however, Bruckner had not put his name forward as an official competitor, although he had played at the Cathedral, for the 1st time, in his capacity as provisional organist on 8 December. (37) His seeming reluctance and dilatoriness came to the attention of 2 well-wishers, Georg Ruckensteiner and Joseph Weichardt, who recognized his worth and advised him to be more careful about his personal appearance while « on duty » and to make a greater effort to cultivate friends in high-places, including Schiedermayr and Josef Dierzer von Traunthal, president of the Chamber of commerce and a town councillor ! (38) Bruckner's reluctance to put himself forward was almost certainly due to misgivings about taking such a major step and leaving the comparative security of Saint-Florian for the unknown and faster-paced town life of the provincial capital. Having received Mayr's blessing together with his assurance that the organist post at Saint-Florian would be kept free for 2 years in the event of his not staying at Linz, Bruckner finally made an official application, on 18 December. (39) At the same time, he obtained 2 testimonials : a character reference from his parish priest, Jodok Stülz ; and a reference giving particular prominence to his musical abilities from Ignaz P. Traumihler, choir director at Saint-Florian. (40) On 25 December, he wrote to the parish office in Linz, expressing concern about the condition of the new organ (built by Ludwig Mooser, in 1852) in the parish church. Manuals and pedals were in need of mechanical repair and a better wind-flow was required for the sake of good intonation. Bruckner was clearly taking his position, albeit still provisional at this stage, very seriously ! (41)

Although the Linz District council gave its official recognition to Bruckner as the most suitable candidate for the permanent position of cathedral organist, Schiedermayr insisted that a 2nd competition be held. On 21 January 1856, Bruckner was sent official notice of his participation in the competition. (42) 4 days later, he was to prove, once again, that he was the best man for the job. His fellow competitors were Georg Müller, a music teacher from Linz ; Ludwig Paupié, parish organist from Wels ; and Raimund Hain. Engelbert Lanz, who had participated with Hain and Bruckner in the earlier contest, had obviously lost interest. The adjudicators included Josef Storch, a priest ; Vinzenz Fink ; Franz Guggeneder, a diocesan commissioner in Linz ; Johann August Dürrnberger ; Georg Arminger ; and Anton Michael Storch. According to the official diocesan report of the proceedings, Bruckner was the clear winner, and only one of his rivals, Raimund Hain, came anywhere near his level of competence. He evidently acquitted himself with distinction in the 2 tests (improvisation of a fugue on a given theme, and plain-chant accompaniment) and reference was also made to the Mastery he had already shown in his « well-known and very well-written church music compositions » . (43) Another report, signed by Dierzer Ritter von Traunthal, who had been present at both contests, was unequivocal in its assessment of Bruckner's merits :

« I believe that I should recommend Anton Bruckner as the most suitable and deserving for the following reasons :

1. Because he had already shown that he was the most able candidate at the provisional contest and was appointed provisionally in the expectation that he would be offered the position permanently, since a provisional appointment normally becomes a permanent one.

2. Anton Bruckner has already justified the confidence placed in him to the fullest extent during the period of his provisional appointment, and we have good reason to expect that with his artistic tastes and particular love of music, especially church music, he will continue to justify this confidence in the future.

3. He has been educated in an extremely prestigious abbey where he has had more opportunity than any of the other candidates to develop his skill in plain-chant accompaniment which is particularly necessary for a cathedral.

4. In order to pursue his musical career, he has given-up his position as organist and school assistant at Saint-Florian and, if one of the other candidates were preferred to him, would consequently be unemployed as he pursued his honourable vocation - an outcome all the more unjust in view of the fact that each of the other candidates still has a position or, at least, a means of livelihood in which to further his career. (44) Moreover, according to the report of the examination held on 25 January this year, Anton Bruckner clearly distinguished himself above the other candidates. In these circumstances, the esteemed church administrators (according to the note attached) are in complete agreement with these recommendations. In conclusion, I believe that I should also mention the fact that Anton Bruckner has a poor, ageing mother, for whose sake he has given-up his former posts, so that he can be more readily in a position to support her in her old age. His moral integrity is beyond doubt, according to the most reliable sources, and is certainly not exceeded by any of the other candidates. For all these reasons, I take this liberty of requesting that Anton Bruckner's appointment as cathedral and parish church organist be given favourable consideration and that these recommendations be implemented. (45)

On 25 April, a formal contract was sent to Bruckner. He was officially appointed cathedral and parish church organist with an annual salary of 448 florins. He was also eligible for certain additional fees and could stay rent-free in one of the church houses : the « Meßnerhäusel » , on the « Pfarrplatz » . (46) Bruckner took his oath of office on minds whether to move to Vienna, in 1868. The actual date of his move, from temporary to permanent accommodation in Linz, is not certain. There are conflicting views in the Bruckner literature.

Although the important physical break with Saint-Florian had now been made, giving Bruckner the opportunity to spread his wings and continue his development as a composer in a more favourable environment, he maintained close links with the abbey. In the Vienna years, in particular, it became a spiritual sanctuary for him, a place to which he could escape from the pressures of teaching and composing and in which he could both relax and work in a more restful atmosphere. As a keen swimmer, he made use of the facilities of the abbey's private swimming pool. He was also able to spend some time with his brother Ignaz who was employed at the abbey : Ist as a gardener, then as a general handy-man. His visits to Saint-Florian, in the years 1881-1886 are particularly well-documented in the

correspondence between 2 admirers of his compositional and organ-playing skills : Simon Ledermüller, a priest at Saint-Florian ; and Father Raffael « Oddo » Loidol, a priest at Kremsmünster and former pupil of his at the Vienna Conservatory. (49) Bruckner was on good terms with the musical staff at Saint-Florian. When his successor as organist, Josef Seiberl, died in 1877 Bruckner recommended Hans Rott, one of his pupils at the Vienna Conservatory, for the post. But when the post was eventually filled, in 1878, it went to Josef Gruber. In July 1879, Bruckner composed the gradual « Os justi » (WAB 30) and dedicated it to Ignaz P. Traumihler, choir director at the abbey. Traumihler was seriously ill when Bruckner visited Saint-Florian, in the summer of 1884. He died in October and Bruckner played the organ at his funeral. After a performance of Mozart's « Requiem » , Bruckner improvised on the themes of the double fugue from the end of the « Agnus Dei » . (50)

Traumihler's successor, Bernhard Deubler, corresponded regularly with Bruckner and was responsible for several performances of the composer's works in the abbey, including 2 performances of his « Requiem » , in November 1887 and November 1888, and the 1st performance of the Motet « Vexilla regis » (WAB 51) , on 15 April 1892. Karl Aigner, choir boy at the abbey and, from 1881, music teacher of the choir boys, became a close friend of Bruckner, in the later 1880's, and was often asked to give his opinion of the composer's latest revisions of his Symphonies, some of which were undertaken during his Saint-Florian vacations. Aigner has left the following account of his cordial relationship with Bruckner :

« Musically, his formative influence was of great value to me. He often asked me to be with him when he was working, and if I ventured my opinion his response was really like that of a happy child. When Bruckner played on the large organ, I was regularly called upon to change the registration. I was able to identify with his playing in such a way that I had an extremely free-hand in combining the different stops without any indication from him ; indeed, he was so accustomed to my help that he would not play if I was not there. Above all, I will never forget his incomparable, masterly organ performances. On another occasion, he listened, without my being aware of it, to my violin playing ; he often asked me to play one or another passage from his splendid Adagios to him. » (51)

Bruckner, for his part, referred in glowing terms to Aigner's virtuoso violin playing and excellence as a pianist and organist, in a testimonial he provided for his young friend, in April 1894. (52) He had just returned to Vienna after spending Holy Week at Saint-Florian and participating in some of the services. On Easter Sunday, he had played the abbey organ for the last time, a free improvisation on the fugal theme from his setting of « Psalm 150 » (WAB 38) .

2 and a half years later, on 15 October 1896, Bruckner's coffin was brought into the abbey, accompanied by reminiscences from Richard Wagner's « Parsifal » . His own setting of « Libera me » (WAB 22) , which had been sung for the 1st time at Michaël Arneth's funeral, 42 years earlier, was then performed. In accordance with his wishes, his coffin was placed below the organ and a marble plaque now marks the spot below which it rests. The following day, another Bruckner work closely associated with the abbey, the « Requiem » , was performed at a memorial service, a fitting tribute to a composer whose links with Saint-Florian spanned a period of nearly 60 years.

Bruckner's Saint-Florian works show a gradual development in technical expertise but, with 1 or 2 exceptions, rarely rise above the average level of contemporary sacred and secular music. At the age of 31, Mozart, Schubert and Mendelssohn had all written the bulk of their finest work and Beethoven was embarking upon the « 2nd period » of his creative life. At the same age, Bruckner was on his way from Saint-Florian to Linz having composed nothing as yet which gave any indication of the stature of the works to come. The reasons are not difficult to find. Ist of all, he had very little opportunity to hear and participate in contemporary music. His duties as an organist prevented him from regularly attending concerts in Linz, and the music to which he had access at the monastery consisted mainly of Baroque and Classical works. 2nd, just as he was in awe of his superiors at Saint-Florian so he was afraid of going beyond the strict rules of music theory in his compositions. Indeed, this almost slavish observance of rules was to become even more marked during his period of study with Simon Sechter. He was to remain « imprisoned » within the Classical period until the early 1860's when, freed at last from the constraints of theoretical instruction, he began to write music of striking originality. All in all, in the areas of harmony, melody, rhythm and orchestration, these Saint-Florian works are predictable and, for the most part, unadventurous.

### La vie musicale à Saint-Florian

Not only was there a regular provision of church music at the abbey, but the performance of secular and semi-sacred music, strongly encouraged by the abbot, Michaël Arneth, was a frequent occurrence. Excerpts from Oratorios such as Franz-Josef Haydn's « The Creation » and « The Seasons » , Overtures, ensembles, choruses from Operas by Auber, Beethoven, Cherubini, Mozart (usually, with a reduced accompaniment for string ensemble) , and songs, solo piano music and chamber music (violin and piano duos, piano trios, string quartets) were performed. The unaccompanied male-voice quartet was a particular favourite. For special occasions, brass players from one of the military garrisons based in Linz were used. (53)

### Pièces chorales profanes et semi-sacrées

The most interesting of these works are « Der Lehrerstand » (WAB 77) , composed around 1847, for a cappella male voices, dedicated to Michaël Bogner, Bruckner's superior, and possibly performed by the Saint-Florian Liedertafel, in the late- 1840's ; « Sternschnuppen » (WAB 85) , composed in 1848, for a cappella male-voice quartet, written for Bruckner's own voice-quartet ensemble and displaying strong Mendelssohnian influence ; « Entsagen » (WAB 14) , composed around 1851, for soprano (or tenor) soloist, mixed voice choir, organ or piano, a « spiritual song » in 3 sections, the outer-sections in the form of a Protestant chorale and the middle-section, a solo for soprano or tenor, rather repetitious and unappealing in its arid 3 part semi-contrapuntal style ; « Ständchen » (WAB 84) , composed in the early 1850's, for a cappella male-voice quartet, essentially a tenor solo with a 3 part « humming » accompaniment which later has words added, and dedicated to Mrs. Schlager, the wife of the mayor of Saint-Florian, from 1850 to 1862 ; « Die Geburt » (WAB 69) , composed in 1852, for a cappella male-voice choir, an appealing work betraying a fondness for Schubertian mediant relationships ; and « Vor Arneths Grabe » (WAB 53) , composed in 1854, for male voices and 3 trombones, written specifically for the burial ceremony of Michaël Arneth. (54)

On a larger scale are 3 occasional compositions : « Heil, Vater ! Dir zum hohen Feste » (WAB 61) , composed in 1852,

a cantata for 6 part mixed-voice choir, 3 horns, 2 trumpets and 1 trombone, written to a text by Ernst von Marinelli for the Name-Day of Michaël Arneth and performed at the abbey, on 28 or 29 September ; « Auf, Brüder ! auf, und die Saiten zur Hand » (**WAB 60**) , composed in 1855, a cantata for male-voice quartet, male-voice choir, mixed-voice choir and a wind band consisting of 2 oboes, 2 bassoons, solo horns, 2 horns, 2 trumpets and 3 trombones, written on 17 July for the Name-Day of Friedrich Mayr ; and « Sankt Jodok spross aus edlem Stamm » (**WAB 15**) , composed in 1855, a cantata for soloists, mixed-voice choir and piano, completed on 6 December for the Name-Day of Jodok Stülz, the parish priest and, perhaps, intended as a parting musical gift. **(55)** Another cantata, « Laßt Jubeltöne laut erklingen » (**WAB 76**) , scored for male-voice choir, 2 horns, 2 trumpets and 4 trombones, is undated but was possibly written for the « Frohsinn » choir to be performed at the reception in Linz of Princess Elisabeth, on 22 April 1854. **(56)**

### Pièces sacrées

As one would expect from a young composer involved with music at Saint-Florian, there are several short sacred works. Most of them are no more than competent, but Bruckner had a high enough opinion of 5 of them : « Vier Tantum ergo » (**WAB 41**) , composed in 1846, for mixed-voice choir and organ ad libitum, and another setting of the same text, a « Tantum ergo » in D major (**WAB 42**) , composed in 1846, for 5 part mixed-voice choir and organ, to revise them in 1888. **(57)** Yet, another setting of the text : a « Tantum ergo » in B-flat major (**WAB 44**) , composed in 1854 or 1855, scored for mixed-voice choir, 2 trumpets, violins and organ, has a typically « busy » string accompaniment but is more adventurous melodically and harmonically. **(58)** As well as providing a secular piece, « Die Geburt » , composed in 1852, for his friend Josef Seiberl at the « Marienkirchen » , Bruckner also sent him 2 « Totenlieder » (**WAB 47, 48**) for a cappella mixed-voice choir. **(59)** In similar vein, but for the mellow combination of 3 trombones, are the 2 « Æquale » (**WAB 114, 115**) , composed in January 1847, possibly in memory of his aunt, Rosalia Mayrhofer. **(60)**

The longest and most impressive of these short sacred works is undoubtedly the « Libera me » in F minor (**WAB 22**) , composed in March 1854, for Michaël Arneth's funeral service and performed during the benediction after the « Requiem » Mass. As in the contemporary « Missa solemnis » in B-flat minor, the influence of Haydn and Mozart is very much in evidence. **(61)**

On a much more substantial scale are 5 larger sacred works :

The « Requiem » in D minor (**WAB 39**) , composed in 1848-1849 ; the « Magnificat » (**WAB 24**) , composed in 1852 ; the « Psalm 22 » (**WAB 34**) , composed in 1852 ; the « Psalm 114 » (**WAB 36**) , composed in 1852 ; and the « Missa solemnis » in B-flat minor (**WAB 29**) , composed in 1854.

The « Requiem » , Bruckner's 1st composition of any length, was written in memory of his friend Franz Sailer and was 1st performed at the abbey, on 15 September 1849, at the 1st anniversary of Sailer's death. It is scored for 4 soloists, mixed-voice choir, strings, 3 trombones and organ continuo. **(62)** Bruckner's knowledge of the « Requiem » literature, in 1848, was almost certainly confined to a few settings of his Austrian predecessors, particularly those of Mozart and

Weiß, whose « Requiem » in E-flat had been a favourite of his since his year's stay at Hörsching, in the mid- 1830's, and probably did not include Cherubini's 2 settings in C minor (from 1815-1816) and D minor (from 1836) or Berlioz's highly-individual and colourful setting of the « Grande Messe des Morts » (from 1837) . Bruckner's particular debt to Mozart, in points of style and structure and in a number of other details, becomes evident in any detailed comparison between their works.

Bruckner's setting of the « Magnificat » , scored for soloists, chorus and an orchestra consisting of strings (without violas) , 2 trumpets, timpani and organ continuo, was composed in August 1852 and dedicated to Ignaz P. Traumahler. (63) The « Magnificat » , part of the text of the Vespers, has its own traditional plain-chant with which Bruckner would undoubtedly have been familiar. We do not know which earlier settings of the text (either as part of the sung Evening Service or as an independent work) Bruckner would have heard or studied, but we can surmise that he had some knowledge of works by Johann Michael Haydn, Mozart and Schubert as well as those of lesser-known provincial composers. As in the « Requiem » , so in this work Mozart (the Mozart of the Litanies and Vespers) is the main influence.

The texts of Bruckner's 5 Psalm settings are all in the German vernacular. His 1st 2 settings, in particular (« Psalm 22 » and « Psalm 114 ») , are more in the tradition of the Protestant Psalm Motets of Mendelssohn than the Catholic Psalm Motets and Psalm Cantatas (settings of the Vespers) of 18th- and early 19th Century composers. Having already studied Bach's chorale harmonizations, Bruckner was aware of the musical value of the Protestant chorale. In the mid- 1840's, he copied-out Josef Preindl's collection of German church songs « together with new cadences and introductions, which will be sung by the congregation with organ accompaniment throughout the year at Saint-Stephen's Cathedral, in Vienna » . (64) Both « In jener letzten der Nächte » (WAB 17) , composed around 1848, and « Dir, Herr, dir will ich mich ergeben » (WAB 12) , composed around 1845, for a cappella mixed-voice choir are chorale harmonizations, probably the result of his studies with Zenetti. (65) When Bruckner moved to Linz, in 1856, he retained his interest in Protestant church music. This is borne-out by a letter which Franz Gräßlinger, one of the composer's early biographers, received from Josef Hoffmann, choir director of the Lutheran church, in Linz :

« Bruckner was very interested in the chorale “ O Haupt voll Blut und Wunden ”, well-known and sung often in all Lutheran congregations. On one occasion, when I was with him in the organ loft (of the old cathedral) during a service, I had to sing very quietly and, in an undertone, the 1st line of this chorale, although it was very well-known to him, whereupon he proceeded to make use of these 7 notes as the theme of a masterly free fugue which he played as a postlude at the close of the service.

So that he might hear this chorale sung by the congregation, he asked me once to inform him as soon as I knew that it would be sung in the Lutheran church, in Linz. It was not long before I was able to comply with this request and I had hardly finished the opening voluntary on the day in question (it was during Lent) when he came with head bowed (probably so, as to draw less attention to himself) through the choir entrance, sat down quite near the organ bench, and listened with the greatest devotion and attention to the congregational singing. He declined with thanks my invitation to him to accompany the singing. After he had heard 4 verses of the chorale, he expressed his satisfaction with it in the words “ Ah, that is beautiful ”, and left the church just as discreetly and imperceptibly as he had

entered it. » (66)

There is a direct quotation from « O Haupt voll Blut und Wunden » in the semi-sacred cantata « Entsagen » (WAB 14) composed around 1851. (67)

Bruckner's setting of « Psalm 22 » (WAB 34) is scored for 4 part mixed-voice choir and piano and was composed presumably for private performance at Saint-Florian. It is quite clear that Bruckner was acquainted with the fine setting of the same text (« Psalm 23 » in the Lutheran translation and the Authorized Version of the bible) by Franz Schubert, « Gott ist mein Hirt » (D. 706) , composed in 1820, for female voices and piano. There are several similarities in the piano writing. (68) The contemporary « Psalm 114 » (WAB 36) , scored for 5 part mixed-voice choir (SAATB) and 3 trombones, was dedicated to Ignaz Aßmayr and sent to him with an accompanying letter. The text is equivalent to verses 1-9 of « Psalm 116 » , in the Lutheran translation and Authorized Version. One can discern Mendelssohnian influences in several places, but Bruckner was being unduly modest when he described the work as a « weak attempt » in his dedication to Aßmayr. (69)

The « Missa solemnis » in B-flat minor (WAB 29) , scored for soloists, mixed-voice choir and an orchestra consisting of 2 oboes, 2 bassoons, 2 horns, 2 trumpets, 3 trombones, timpani, strings and organ continuo, is the crowning achievement of Bruckner's years at Saint-Florian and, in Leopold Nowak's words, a « summa musices » of the 1st 30 years of his life. (70) Sketches of 2 « Kyrie » movements : a « Kyrie » in G minor (WAB 140) and a « Kyrie » in E-flat major (WAB 139) , both undated but probably written in the mid- to late- 1840's, reveal that Bruckner had already been contemplating a larger-scale setting of the Mass. The latter, a 58 bar fragment scored for mixed-voice choir, 2 oboes, 3 trombones, strings and organ continuo, is fairly ambitious in scope but can hardly be regarded as a preparation for the « Missa solemnis » . (71)

### Chants et pièces instrumentales

Of the secular songs of the period, only one has survived in complete form. The voice part of « Mild wie Bäche » (WAB 138) , composed around 1845, is complete but the piano part is sketched in only a few places. In « Wie des Bächleins Silberquelle » (WAB 137) , a Duetto composed around 1845, for 2 sopranos and piano, the voice parts are again complete but there is no piano accompaniment apart from a few bass notes. The Mendelssohnian « Frühlingslied » (WAB 68) , composed in 1851, was dedicated to Aloisia, Michaël Bogner's daughter, described by Bruckner as a « blossoming spring rose » . (72)

The 2 solo piano pieces also dedicated to Aloisia are a « Lancier-Quadrille » (WAB 120) , composed around 1850, and a « Steiermärker » (WAB 122) , composed around 1850. The former is in 4 movements, and Bruckner makes use of themes from Albert Lortzing's Operas « Der Wildschütz » and « Zar und Zimmermann » which were performed in Linz, several times during the 1840's. The « Steiermärker » is a kind of stylized « Ländler » , in A-B-C-A form. (73) The « Drei kleine Vortragsstücke » for piano duet (the « Primo » part, at least) are slightly more demanding technically. (74)

Although he was a very proficient organist, Bruckner left very few compositions for the instrument. 3 works survive

from the Saint-Florian period, a « Vorspiel und Fuge » in C minor (**WAB 131**) , composed in 1847, which has annotations on the original manuscript suggesting that it was undertaken as a compositional or theoretical exercise, and a « Nachspiel » in D minor, composed around 1846, and an Andante (« Vorspiel ») in D minor, composed around 1846, (75) indicates that they were given to (dedicated to ?) Ignaz P. Traumihler. He was appointed choir Master at Saint-Florian, in 1852, but stylistically the 2 pieces belong to the beginning of the Saint-Florian years.

They were 1st published by Anton Böhm Verlag (Augsburg, 1927) . See : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XII/6, v-vi and xi-xii, for Erwin Horn's comments ; and 1-4, for the music. See, also : Erwin Horn. « Zwischen Interpretation und Improvisation. Anton Bruckner als Organist » , Bruckner-Symposion Linz (1995) , and Linz (1997) ; pages 111-139. Erwin Horn. « Die Orgelstücke Bruckners » , « Bruckner-Vorträge, Bruckner-Tagung Wien » (1999) , and Vienna (2000) ; pages 21-34, which also includes fac-similes of these and other organ pieces.

However, it is in the « Missa solennis » (in spite of the unevenness of inspiration and often uneasy juxtaposition of different styles) that we have a foretaste of the future, in particular, the strikingly original Mass in D minor which was to herald the arrival of the mature Bruckner, 10 years later. In between, lay a long period of rigorous and methodical application to various musical disciplines which provided a solid foundation and launching-pad for the great sacred works and Symphonies. It is to this period that we must now turn.

## Notes

(1) The organ, now known as the « Bruckner organ » , had 3 manuals, 59 registers and 5,230 pipes during Bruckner's time at Saint-Florian. It was overhauled by Matthäus Mauracher, in 1873-1875, and modernized in the 1920's. It now has 4 manuals, 103 registers and 7,343 pipes. Although much material in the abbey library was lost through rebuilding in the 18th Century and maladministration in the mid- 19th Century, it is well-stocked, containing about 121,000 printed volumes and 800 manuscripts. See, Erika Kirchner-Doberer. « Stift Sankt Florian » , Vienna (1948) ; Leopold Hager. « Die Brucknerorgel im Stifte Sankt Florian » , Linz (1951) ; Othmar Wessely. « Musik in Oberösterreich » , Linz (1951) ; Altman Kellner. « Sankt Florian » , in : « Musik in Geschichte und Gegenwart » , Nr. 4 (1955) , cols. 423-429 ; Otto Wutzel. « Das Chorherrenstift Sankt Florian » , Linz (1971) ; Altman Kellner. « Sankt Florian » , in : The New Grove, No. 16 (1980) , page 387f. ; Joachim Angerer et al. , « Musiktraditionen in den oberösterreichischen Klöstern » , in : « Bruckner-Symposion Linz 1990 » , Linz (1993) , pages 179-209.

(2) For Bruckner's connections with Saint-Florian, see : I. Hollensteiner. « Das Stift Sankt Florian und Anton Bruckner » , Leipzig (1940) ; Walter Schulten. « Anton Bruckners künstlerische Entwicklung in der Sankt Florianer Zeit » , typewritten dissertation, Soest / Westfalia (1956) ; idem. : « Über die Bedeutung der Sankt Florianer-Jahre Anton Bruckners' , Beiträge zur Anton Bruckner Forschung der Sektion der Internationalen Bruckner-Gesellschaft » , Nr. 1, Aachen (1960) ; Walter Pass. « Bruckner-Studien 1824-1974 » , pages 11-51 ; Karl Rehberger. « Sankt Florian und Anton Bruckner bis 1855. Einige neue Aspekte » , in : « Bruckner-Symposion Linz 1994 » , Linz (1997) , pages 31-36.

(3) Fac-similes of Bruckner's copies of the « Cum sancto Spiritu » fugue from the « Gloria » of Joseph Leopold von Eybler's Mass in G can be found in Göllerich-Auer II/1, page 34 ; fac-similes of copies of extracts from a Cherubini

Mass and a Piano Sonata can be found in : Robert Haas. Anton Bruckner, 34 and 50. On 1 November 1848 Bruckner used Mendelssohn's St. Paul as the basis for some contrapuntal studies. See Leopold Nowak. « Mendelssohns " Paulus " und Anton Bruckner » , in : « Über Anton Bruckner. Gesammelte Aufsätze » , Vienna (1985) , page 194 ; there is a fac-simile of an extract from these studies in : ibid. , page 191. Other fac-similes can be found in : Paul Hawkshaw. « Bruckners Abschriften von Werken anderer Komponisten : Bemerkungen über Chronologie und musikalische Ausbildung während des zweiten Sankt Florianer Aufenthalts » , in : « Bruckner-Tagung 2005 Bericht » , Linz (2008) , pages 173-200. Hawkshaw is the 1st scholar to provide a detailed account of the copies made by Bruckner, particularly during the years 1845-1848.

(4) « Franz Schubert Briefe und Schriften » , edited by Otto Erich Deutsch, Vienna (1954) , pages 116ff. For further information about musical life in Steyr, see the sources listed in Chapter I, footnote No. 64. For supplementary information about musical life in Upper-Austria in general, see the sources listed in Chapter I, footnote No. 34 as well as : Rudolf Flotzinger. « Oberösterreich in der Musikgeschichte » , and : Georg Heilingsetzer. « Die Trägerschichten der Musikkultur in Oberösterreich vom 16. bis zum 19. Jahrhundert » , in : « Bruckner-Symposion Linz 1990 » , Linz (1993) , pages 15-21 and 23-29.

(5) Franz Schubert's influence on Bruckner is discussed by Max Auer in : « Anton Bruckners Beziehungen zu Franz Schubert. Zum Beginn des Schubert-Jahres » , in : « Organon » , Nr. 5 (1928) , pages 1-4, and : « Anton Bruckner und Franz Schubert » , in the « Linz Tagespost » of 17 June 1928 ; also, by Eugen Schmitz. « Schuberts Auswirkung auf die deutsche Musik bis zu Hugo Wolf und Bruckner » , Leipzig (1954) . The Schubert - Bruckner connection is also explored in 3 articles in : « Bruckner-Symposion Linz 1997 » , Linz (1999) , namely : Erich Wolfgang Partsch. « Bruckner und Schubert. Zu Interpretation und Kritik einer vielbehaupteten Beziehung » , pages 79-97 ; Hans-Joachim Hinrichsen. « " Himmlische Länge " und " symphonischer Strom ". Bruckner, Schubert und das Problem der " Form " » , pages 99-116 ; and : Franz Zamazal. « Oberösterreich als Schubert-Quelle : Was kannte Bruckner von Schubert ? » , pages 117-176.

(6) Felix Mendelssohn's influence on Bruckner is discussed by Othmar Wessely. « Bruckners Mendelssohn-Kenntnis » , in : « Bruckner-Studien 1824-1974 » , Vienna (1975) , pages 81-112, and by : Michaël Märker. « " Hat Bruckner das Adagio der Zweiten im Mendelssohnschen Stil mit Honigsüße komponiert ? " Über die Mendelssohn-Rezeption Anton Bruckners » , in : « Bruckner-Symposion Linz 1997 » , Linz (1999) , pages 177-186.

(7) See : Franz Zamazal. « Bruckner als Volksschullehrer in Sankt Florian. Anmerkungen zum Schulwesen und zur Lehrerschaft » , in : Bruckner-Tagung 2005 Bericht » , edited by Theophil Antonicek, Andreas Lindner and Klaus Petermayr, « Anton Bruckner Institut Linz » (2008) , pages 27-35, for further information about the Saint-Florian school and Bruckner's teaching duties.

(8) These are a « Lancier-Quadrille » (**WAB 120**) for piano, composed around 1850 ; a « Steiermärker » (**WAB 122**) for piano, composed around 1850 ; and a « Frühlingslied » (**WAB 68**) for voice and piano, composed in 1851. They are discussed in more detail, later.

(9) These include a « Quadrille » (WAB 121) , composed in 1854, dedicated to Georg Ruckenstein whose daughter, Marie, was one of his pupils ; and « Drei kleine Vortragsstücke » (WAB 124) , composed in 1852-1854, written for the children of the Saint-Florian notary, Josef Marböck. See later in the chapter.

(10) See : Göllerich-Auer II/1 (1928) , page 69. See, also : Altman Kellner. « Musikgeschichte des Stiftes Kremsmünster » , Kassel (1956) , page 673ff. , where the diarist is given as Theodor Hagn.

(11) There is a fac-simile of a double page of the register of members of the Saint-Florian branch of the National Guard, signed by the commandant, Georg Ruckenstein, and dated : 7 February 1849, in : Erich Wolfgang Partsch. « Unbekannte Bruckner - Dokumente zum Revolutionsjahr 1848 » , in : « Internationale Bruckner-Gesellschaft (IBG) Mitteilungsblatt » , Nr. 44, Vienna (June 1995) , page 24f. The original is in the « Oberösterreichisches Landesarchiv » , Linz.

(12) The full text of the testimonial, dated : Saint-Florian, 2 March 1848, can be found in : Göllerich-Auer II/1, page 95f. ; and : Leopold Nowak. « Anton Bruckner. Musik und Leben » , Linz (1973) , page 311. There is also a fac-simile of the testimonial in the latter, page 69 ; the original is in Saint-Florian. Anton Kattinger's testimonial cannot be considered as a recommendation for Bruckner to succeed him as abbey organist (as stated in : Göllerich-Auer II/1, page 95) , but should simply be viewed in the same light as another testimonial from Josef Anton Pfeiffer, in 1848 ; see : footnote No. 13. Nor is there any evidence to suggest that Bruckner was appointed provisional organist as early as 1848. It seems that Kattinger did not leave Saint-Florian until late- 1849, after the death of his wife.

(13) See, also : Chapter I, footnote No. 27. For further remarks about Bruckner's organ playing in his early years, see : Othmar Wessely. « Der junge Bruckner und sein Orgelspiel » , in : « Anton Bruckner Dokumente und Studien » , Nr. 10 (1994) , page 62ff. ; and : Erwin Horn. « Zwischen Interpretation und Improvisation. Anton Bruckner als Organist » , in : « Bruckner-Symposium Linz 1995 » , Linz (1997) , pages 111-139.

(14) See : Göllerich-Auer II/1, page 97f. ; and Othmar Wessely. « Anton Bruckner Dokumente und Studien » , Nr. 10, page 94, for the text of this testimonial, dated : Seitenstetten, 1 July 1848 ; the original is in Saint-Florian. Josef Anton Pfeiffer (1776-1859) was also a school director, in Seitenstetten. One of his pupils was Josef Seiberl, later organist of Saint-Florian abbey (not to be confused with the other Josef Seiberl who attended the teacher-training course, in Linz, at the same time as Bruckner ! - see, also : footnote No. 19) .

(15) Göllerich-Auer II/1, page 99.

(16) Franz Zamazal. « Bruckner als Volksschullehrer » , in : « Bruckner-Symposium Linz 1988 » , Linz (1992) , page 33 ; see : Göllerich-Auer II/1, page 110f. See, also : idem. : « Anton Bruckner Dokumente und Studien » , Nr. 10, pages 231 and 237ff. , for details of the examination certificates Bruckner received ; the originals are in Saint-Florian.

(17) The texts of Jodok Stülz's and Michaël Arneht's testimonials, dated : 6 and 13 September 1851 respectively, can be found in : Göllerich-Auer II/1, page 111f. There is a fac-simile of the former in : Hans Conrad Fischer. « Anton

Bruckner. Sein Leben. Eine Dokumentation » , Salzburg (1974) , page 69 ; the originals of both are in Saint-Florian. Stülz (1799-1872) was a noted theologian and historian. He became parish priest of Saint-Florian, in 1853, dean of the abbey in October 1854, and succeeded Friedrich Mayr (1793-1858) as abbot, in 1859. For further information about both Stülz and Mayr, see : Karl Rehberger. « Sankt Florian und Anton Bruckner bis 1855. Einige neue Aspekte » , in : « Bruckner-Symposion Linz 1994 » , Linz (1997) , pages 33-36.

(18) It is possible, of course, that there was a « gentlemen's agreement » about this (perhaps, later ?) . In the reference which Ignaz P. Traumihler supplied for Bruckner, in December 1855, when he was applying for the post of organist at Linz Cathedral, there is a clear suggestion that Bruckner was by that time, de facto, principal organist and officially recognised as such.

(19) See : « Harrantdt - Schneider Anton Bruckner Briefe » (HSABB) , Band I, for this letter, the 1st of his to be preserved, from Bruckner to Seiberl, dated : Saint-Florian, 19 March 1852. Josef Seiberl (1824-1908) was school assistant in Hörsching and Eferding, in the years 1843-1847, and head teacher in « Sankt Marienkirchen bei Eferding » , from 1856. Anton Ehreucker (born in 1826) was another school assistant and tenor singer at Saint-Florian before his move to Enns. Ebner (from Dietach, a village between Enns and Steyr) was Ehreucker's successor for a short time, and Franz Xaver Schäfler had been on the administrative staff of the abbey as well conducting the choir, from 1841 to 1852. His funeral was on 11 March 1852.

(20) See : Franz Scheder. « Anton Bruckner Chronologie. Textband » , Schneider, Tutzing (1996) , page 61. See : « Harrantdt - Schneider Anton Bruckner Briefe » (HSABB) , Band I, page 1f. , for Bruckner's letter of application to the Episcopal Consistory, Linz, dated : Saint-Florian, 3 April 1852 ; also, see : Franz Zamazal. « Bruckner-Symposion Linz 1988 » , Nr. 33, and « Anton Bruckner Dokumente und Studien » , Nr. 10, pages 231f. and 239ff. , for further details of the application procedure, in 1852 ; the original documents are located in the « Ordinariatsarchiv » , Linz.

(21) Ignaz Abmayr (1790-1862) was a prominent figure in Viennese musical life. Formerly a pupil of Johann Michael Haydn and a friend of Franz Schubert, he had now attained one of the most prestigious posts in Vienna and was a respected composer of church music.

(22) See : « Harrantdt - Schneider Anton Bruckner Briefe » (HSABB) , Band I, page 2f. , for this letter, dated : Saint-Florian, 30 July 1852 ; the original is owned privately.

(23) Bruckner sent a letter, dated : Saint-Florian, 25 July 1853, to the « Organisations-Kommission » , Linz.

(24) See : Göllerich-Auer II/1, page 145 and « Anton Bruckner. Bausteine zu seiner Lebensgeschichte » , page 102f. After completing his studies, Seiberl came to Saint-Florian, in 1855, as a probationary lawyer. Even at this time, Bruckner was still contemplating a legal career and was pursuing further Latin studies to this end.

(25) See « Harrantdt - Schneider Anton Bruckner Briefe » (HSABB) , Band I, page 4 for Scharschmid's letter to Bruckner, dated : Dresden, 20 September 1853 ; the original is in the « Österreichische Nationalbibliothek » . This is

Scharschmid's reply to a letter from Bruckner which has been lost. Bruckner had evidently written or spoken to Scharschmid, Baron of Adlertreu (1800-1877), an appeal judge and president of the district court in Salzburg and Vienna, and asked him for career advice.

(26) Bruckner's « Requiem » was performed at the funeral procession, a week later.

(27) See : Göllerich-Auer II/1, page 176. Friedrich Mayr who had been director of the abbey chancellery, from 1825 to 1848, was well-disposed towards music and musicians, however. During his brief spell as abbot (he died in Rome, in 1858), he made it his concern to improve the standard of plain-chant singing which appears to have gone into decline.

(28) See : Göllerich-Auer II/1, page 148f. ; and : Othmar Wessely. « Anton Bruckner Dokumente und Studien », Nr. 10, page 94, for further details, including the text of Ignaz Abmayr's testimonial, dated : Vienna, 9 October 1854. The original of the testimonial is in Saint-Florian ; there is a fac-simile in : Alfred Orel. « Anton Bruckner. Sein Leben in Bildern », Leipzig (1936), No. 12.

(29) The examination was spread over 2 days : 25 and 26 January. See : Göllerich-Auer II/1, page 177f., for the text of the certificate Bruckner received, dated : Linz, 28 January 1855. The original of the certificate is in Saint-Florian ; there is a fac-simile in : Leopold Nowak, « Anton Bruckner. Musik und Leben », Linz (1973), page 72.

(30) See : Göllerich-Auer II/1, page 185, for the details of Robert Führer's testimonial, dated : Saint-Florian, 27 April 1855. The original is in the « Österreichische Nationalbibliothek » ; there is a fac-simile in : Franz Grasberger. « Anton Bruckner zwischen Wagnis und Sicherheit. Ausstellung im Rahmen des Internationalen Brucknerfestes », Linz (1977), page 29.

(31) Simon Sechter (1788-1867) was born in Friedberg, Bohemia, and moved to Vienna, in 1804. Bruckner showed him his recent Mass and was accepted as his pupil. Franz Schubert had one counterpoint lesson from Sechter, shortly before his death in 1828. Now, 27 years later, Bruckner was about to embark on a marathon course of harmony and counterpoint studies which was to last for 6 years. Much of it was carried-out by correspondence, but a considerable amount was achieved during visits to Vienna (normally, twice a year : at Advent or Lent or during the summer vacations) when the eager student would often spend entire days with his teacher working through exercises, almost certainly using Sechter's recently published « Die Grundsätze der musikalischen Kompositionslehre as his main text book » .

(32) Bruckner wrote copious notes in the margins of his copies of the 3 volumes of « Die Grundsätze », Leipzig (1853-1854). These are now in the « Österreichische Nationalbibliothek ». See : Göllerich-Auer III/1 (1932), page 72, and : « Anton Bruckner zum 150. Geburtstag. Eine Ausstellung im Prunksaal der Österreichischen Nationalbibliothek », page 68, for fac-similes of pages from these volumes. See, also : Ernst Tittel. « Bruckners musikalischer Ausbildungsgang », in : « Bruckner-Studien », Vienna (1964), pages 105-111.

(33) Wenzel Pranghofer (around 1805-1855) had held the post on a provisional basis from 1 February 1840, and on a permanent basis from 13 June 1843. He died on 9 November 1855. See : Elisabeth Maier : « Anton Bruckner als Linzer Dom- und Stadtpfarrorganist. Aspekte einer Berufung » - « Anton Bruckner Dokumente und Studien » , Nr. 15, Linz (2009) , « Dokumente » , pages 3ff. , for transcripts of Pranghofer's death certificate and documents relating to the contest. The original documents are located in the « Stadtpfarrarchiv » , Linz.

(34) The members of the listening panel were the cathedral canon, Johann Baptist Schiedermayr, and curate, Georg Arminger, Vinzenz Fink, assistant mayor of Linz, Anton Michael Storch, choir Master of the Linz choir, « Frohsinn » , Karl Zappe, orchestral director at the « Landständisches Theater » , in Linz, and Johann August Dürrnberger. Further details of the contest and the adjudicators' reactions can be found in : Göllerich-Auer II/1, pages 191ff. ; Othmar Wessely. « Anton Bruckner und Linz » , in : « Jahrbuch der Stadt Linz 1954 » , Linz (1955) , page 211ff. ; and : Elisabeth Maier. « “ Kirchenmusik auf schiefen Bahnen ”. Zur Situation in Linz von 1850 bis 1900 » , in : « Bruckner-Symposion Linz 1990 » , Linz (1993) , page 112f.

(35) See : Göllerich-Auer II/1, page 191f. ; and : Elisabeth Maier. « Anton Bruckner Dokumente und Studien » , Nr. 15, « Dokumente » , page 21. Bruckner's provisional appointment was reported in the « Linzer Zeitung » , Nr. 271, of 14 November 1855 ; and the « Linzer Abendbote » , also of 14 November 1855 ; see : Elisabeth Maier. « Anton Bruckner Dokumente und Studien » , Nr. 15, « Dokumente » , page 22.

(36) See : Franz Gräßlinger. « Anton Bruckner. Bausteine zu seiner Lebensgeschichte » , Munich (1911) , page 18f. ; Elisabeth Maier. « Bruckner-Symposion Linz 1990 » , page 112 ; and : Othmar Wessely. « Anton Bruckner Dokumente und Studien » , Nr. 10, page 95, for the text of this article which appeared in the « Linzer Zeitung » , Nr. 272, of 15 November 1855, 1131. There is a fac-simile of the article in : « Anton Bruckner zum 150. Geburtstag. Eine Ausstellung im Prunksaal der Österreichischen Nationalbibliothek » , Nr. 12, and a full transcript can be found in : Elisabeth Maier. « Anton Bruckner Dokumente und Studien » , Nr. 15, « Dokumente » , page 22. This report, is not completely accurate. Zappe, one of the adjudicators, is not mentioned, and Bruckner won a majority, but not a unanimous decision.

(37) See : Göllerich-Auer II/1, page 193 ; and : Altman Kellner. Opus citatum, page 213.

(38) See : « Harrandt - Schneider Anton Bruckner Briefe » (HSABB) , Band I, page 8f. , for the texts of these letters, the 1st from Georg Ruckensteiner (see : footnote No. 9) , a judge at Saint-Florian and district councillor in Linz (dated : Linz, 17 December 1855) , the 2nd from Joseph Weichhart, a church administrator in Linz (dated : 18 December 1855) ; the originals of both are in Saint-Florian. The 2nd survived in spite of Joseph Weichardt's request that Bruckner destroy it, immediately. The particular official occasion to which they were referring was probably the « swearing in » ceremony, on 26 November. See, also : Elisabeth Maier. « Anton Bruckner Dokumente und Studien » , Nr. 15, « Dokumente » , pages 25-26 and 34-35.

(39) On 16 December, the organist Robert Führer (see earlier, and footnote No. 30) , having been excluded from the preliminary competition for the Linz post, wrote to Ignaz P. Traumihler (see below, and footnote No. 50) , offering

himself as a candidate for the position of organist at Saint-Florian now that Bruckner was apparently certain to move to Linz. See : « Harrandt - Schneider Anton Bruckner Briefe » (HSABB) , Band I, pages 5-7 ; and : Elisabeth Maier. « Anton Bruckner Dokumente und Studien » , Nr. 15, « Dokumente » , pages 31-33, for this letter, dated : Schawenstadt, 16 December 1855.

(40) See : « Harrandt - Schneider Anton Bruckner Briefe » (HSABB) , Band I, page 9f. ; and : Elisabeth Maier. « Anton Bruckner Dokumente und Studien » , Nr. 15, « Dokumente » . pages 35-37 and 42-49, for the text of Bruckner's application in a letter to the Linz parish council and enclosed « references » (dated : Saint-Florian, 18 December 1855) . The originals are in the « Archiv der Stadt Linz » ; there is a fac-simile of part of the letter in : « Anton Bruckner zum 150. Geburtstag. Eine Ausstellung im Prunksaal der Österreichischen Nationalbibliothek » , page 13. See : Göllerich-Auer II/1, page 208ff. ; and : Elisabeth Maier. « Anton Bruckner Dokumente und Studien » , Nr. 15, « Dokumente » , pages 30-31 and 49-50, for the texts of Jodok Stülz's testimonial, dated : 15 December 1855, and Ignaz P. Traumihler's testimonial (counter-signed by Friedrich Mayr) , dated : 19 December 1855. The originals are in Saint-Florian.

(41) See « Harrandt - Schneider Anton Bruckner Briefe » (HSABB) , Band I, page 11 ; and : Elisabeth Maier. « Anton Bruckner Dokumente und Studien » , Nr. 15, « Dokumente » , page 54, for the text of this letter. The original is in the « Archiv der Stadt » , Linz. Also, see : Elisabeth Maier. « Bruckner-Symposium Linz 1990 » , pages 111 and 114 ; and : Elisabeth Maier. « Anton Bruckner Dokumente und Studien » , Nr. 15, « Dokumente » , pages 50, 58-64, 66 and 80-82, for further references to the state of the organ in documents of the district council (from 20 December 1855 to 3 January 1856) and letters from Franz Hofstedter to Ludwig Mooser (from the end of December 1855 to the beginning of January 1856) and from Mooser to the Linz district council (on 15 February 1856) .

(42) See : Göllerich-Auer II/1, page 196 ; and : Elisabeth Maier. « Anton Bruckner Dokumente und Studien » , Nr. 15, « Dokumente » , page 68, for the text of this letter, signed by Dierzer von Traunthal. Also, see : Othmar Wessely. « Anton Bruckner und Linz » , page 216f. ; and : Elisabeth Maier, « Anton Bruckner Dokumente und Studien » , Nr. 15, « Dokumente » , pages 64-67, for the council's original recommendation (dated : 11 January 1856) , Johann Baptist Schiedermayr's counter-recommendation (around 18 January 1856) that another contest be held, and other documents relating to the 2nd competition. The originals of these documents can be found in the « Stadtpfarrarchiv » , Linz.

(43) See : Göllerich-Auer II/1, pages 197-201 ; « Anton Bruckner. Bausteine zu seiner Lebensgeschichte » , pages 21-24 ; and : Elisabeth Maier. « Anton Bruckner Dokumente und Studien » , Nr. 15, « Dokumente » , pages 69-71, for the text of this report which was written on the same day as the competition ; the original is in the « Stadtpfarrarchiv » , Linz. Dates are given in : « Anton Bruckner. Bausteine zu seiner Lebensgeschichte » for notes confirming the appointment sent by the Bishop's office to the provincial and church administration offices, in Linz (on 11 April 1856) , and the reply from the district council (on 20 May 1856 ?) ; the original of the former is in the « Oberösterreichisches Landesarchiv » , and that of the latter is in Saint-Florian. Transcripts and some fac-similes of these and other related documents can be found in : Elisabeth Maier. « Anton Bruckner Dokumente und Studien » , Nr. 15, « Dokumente » , pages 71-79, 82-87, 90-98, and 100-106.

(44) Bruckner had indeed « burnt his boats » in the expectation of securing the appointment. He received his final payments, as school assistant and organist, just before Christmas 1855, and moved temporarily to the « Florianerhaus » , on « Landstraße 22 » , in Linz.

(45) See : « Anton Bruckner. Bausteine zu seiner Lebensgeschichte » , page 19ff. ; and : Elisabeth Maier. « Anton Bruckner Dokumente und Studien » , Nr. 15, « Dokumente » , pages 96-97, for this letter, dated : Linz, 5 March 1856 ; the original is in the « Oberösterreichisches Landesarchiv » , Linz.

(46) See : Göllerich-Auer II/1, page 203f. ; Manfred Wagner. « Bruckner » , Mainz (1983) , page 58ff. ; and : Elisabeth Maier, « Anton Bruckner Dokumente und Studien » , Nr. 15, « Dokumente » , pages 106-107, for the full text of the contract ; the original is in Saint-Florian. The fact that there was no pension with the job was later to assume some importance when Bruckner was in 2, 14 May. But he was certainly acting in some kind of official capacity as early as March. On 30 March, he played the organ at a special service in the cathedral to celebrate the anniversary of the founding of the « Frohsinn » , the Choral Society which he had already joined as a 2nd tenor. There were favourable comments on his organ playing in the « Linzer Abendbote » , the following day, and in the « Österreichisches Bürgerblatt » , on 2 and 3 April.

(47) See : Othmar Wessely. « Anton Bruckner und Linz » , page 219f. ; and : Elisabeth Maier. « Anton Bruckner Dokumente und Studien » , Nr. 15, « Dokumente » , page 109, for the text of this oath of office ; the original can be found in the « Stadtpfarrarchiv » , Linz.

(48) See : Othmar Wessely. Opus citatum, page 223f. , for an extract from the review in the « Linzer Abendbote » ; and : Elisabeth Maier. « Anton Bruckner Dokumente und Studien » , Nr. 15, « Dokumente » , pages 98-100, for the texts of all 3 reviews ; there is also a fac-simile of the 1st review in the « Stadtarchiv » , Linz.

(49) Extracts from this correspondence can be found in : Göllerich-Auer II/1, page 273ff.

(50) Ignaz P. Traumihler (1815-1884) came to Saint-Florian, in 1835, and was ordained as a priest, in 1840. He was choir director at the abbey, from 1852 until his death, and a firm supporter of the Cäcilian church music reform movement. Bruckner dedicated his « Magnificat » (WAB 24) , composed in 1852 ; « Ave Maria (WAB 5) » , composed in 1856 ; and 2 organ works : « Vorspiel » (WAB 130) , composed in 1852, and « Nachspiel » (WAB 126) composed around 1852, to him.

(51) Karl Aigner (1863-1935) was a bank clerk by profession. He possessed a few original manuscripts and several copies of Bruckner's works which were later procured by the « Österreichische Nationalbibliothek » . See : Göllerich-Auer II/1, page 261f. , for Aigner's account.

(52) See : Göllerich-Auer II/1, page 262f. , for the text of this reference, which is dated : Vienna, 4 April 1894 here, but dated : 14 April, by Elisabeth Maier in : « “ Es wird schon einmahl eine Zeit kommen, wo es einen Wert haben wird ...” Bruckneriana in Vöcklabruck » , in : « Studien zur Musikwissenschaft » , Nr. 42 , Tutzing (1993) , page 297 -

note No. 27. The original of the reference is in the « Österreichische Nationalbibliothek » .

(53) For further information about secular music in the Upper-Austrian monasteries during the 1st half of the 19th Century, see : Andreas Lindner. « Weltliche Musik in den oberösterreichischen Stiften im Umfeld des jungen Anton Bruckners » , in : « Bruckner-Tagung 2005 Bericht » , Linz (2008) , pages 37-58.

(54) « Der Lehrerstand » is discussed in : Göllerich-Auer II/1, page 35ff. , and its music is printed in : Göllerich-Auer II/2, pages 16-22, and « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXIII/2, pages 8-16 ; the dedication reads : « gewidmet dem hochverehrten Herrn Michael Bogner, Schullehrer in Sankt Florian » . « Sternschnuppen » is discussed in : Göllerich-Auer II/1, page 65f. and its music is printed in : Göllerich-Auer II/2, page 94ff. , and « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXIII/2, pages 17-19 ; the text was provided by Ernst von Marinelli (1824-1887) who came to Saint-Florian as a novitiate priest, in 1845, was curate there, from 1850 to 1854, and was later active in Vienna as professor at the « Technische Militärakademie » . The text of the cantata « Entsagen » , dedicated to Michael Arneht on his Name-Day, is taken from Oskar von Redwitz's poem, « Amaranth » ; it is discussed in : Göllerich-Auer II/1, page 44ff. , there is a fac-simile of the autograph in : Göllerich-Auer II/2, pages 47-58, and there is a modern edition in : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXII/1, Vienna (1987) , pages 49-56. « Ständchen » is discussed in : Göllerich-Auer II/1, pages 47-51 where there is also a fac-simile of the sketch of the work ; there is a fac-simile of the fair copy in : Göllerich-Auer II/2, pages 61-64 ; it was also printed by Adolf Robitschek, in 1954 (A.R. 7178) , and there is a modern edition in : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXIII/2, pages 5-7. « Die Geburt » is discussed in : Göllerich-Auer II/1, page 132ff. , and its music is printed in : Göllerich-Auer II/2, pages 147-50 and « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXIII/2, pages 24-25 ; Bruckner sent this work to his friend Josef Seiberl with an accompanying letter, on 19 March 1852 - see earlier and footnote No. 19. « Vor Arnehts Grab » is discussed in : Göllerich-Auer II/1, page 152f. , and its music is printed in : Göllerich-Auer II/2, pages 184-188 and « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXIII/2, pages 26-28. See, also : Christoph Meran and Elisabeth Maier. « Anton Bruckner und Charles O'Hegerty. Zur Geschichte eines lange verschollenen Bruckner-Autographs » , in : « Bruckner Jahrbuch 1994-1995-1996 » , Linz (1997) , pages 195-210, concerning the 5 part male-voice chorus « Des Dankes Wort sei mir vergönnt » (WAB 62) , on a text by Ernst von Marinelli which Bruckner composed, around 1851, for Charles O'Hegerty whose daughters were piano pupils of Bruckner. There is a modern edition in : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXIII/2, pages 37-43.

(55) The title-page of the autograph of Ernst von Marinelli « Heil, Vater ! » contains a note to the effect that the work was performed again with an altered text, 5 years later, on the evening of 17 July 1857, the day before Friedrich Mayr's Name-Day. Bruckner used another Marinelli poem, omitted one of the solo quartet movements and made some slight alterations in the voice parts. The same music was used again (to a text by Beda Piringer : « Heil Dir zum schönen Erstlingsfeste ») , for a performance in Kremsmünster. The cantata is discussed in : Göllerich-Auer II/1, pages 112-130 (including a fac-simile of the autograph of the 2nd version) . The music of the 1st version is printed in : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXII/1, pages 57-75, and the music of the 2nd version is printed in : Göllerich-Auer II/2, pages 131-140, and : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXII/1, pages 77-95. For a very full discussion of the different versions, see : Paul Hawkshaw. « The Manuscript Sources for Anton Bruckner's Linz Works » , Ann Arbor (1987) , pages 214-221. « Auf, Brüder ! » is discussed in : Göllerich-Auer II/1, pages 179-183 ; its music

is printed in : Göllicherich-Auer II/2, pages 229-239, and : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXII/1, pages 98-126. « Sankt Jodok sposs » is discussed in : Göllicherich-Auer II/1, pages 205-208 ; there is a fac-simile of the original manuscript, in which the piano part is incomplete, in : Göllicherich-Auer II/2, pages 241-254. See : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXII/1, pages 127-145, for a modern edition of the work with a completed piano part.

**(56)** The piece is discussed in : Göllicherich-Auer III/1 (1932) , page 536f. , and the music is printed in : Göllicherich-Auer III/2, pages 162-179, and : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXIII/2, pages 29-36. The original text was by Anton Weiß but a new text, « Dir holde Heimat soll erklingen » , was provided by Anton August Naaff, in 1898. As there is no mention of a performance in the « Singakademie » (« Frohsinn » archives, « Stadtarchiv » , Linz) , contemporary newspaper reports and commemorative publications, it is probable that this chorus was not performed on 22 April but was replaced by another piece. For further information about this chorus and later pieces for male-voice choir, see : Andrea Harrandt. « Bruckner und das bürgerliche Musiziergut seiner Jugendzeit » , in : « Bruckner-Symposium Linz 1987 » , Linz (1989) , pages 93-103 ; idem. : « Bruckner und die Chormusik seiner Zeit » , in : « Oberösterreichische Heimatblätter » , Nr. 51 (1997) , pages 184-195 ; Angela Pachovsky. « Bruckners weltliche Chorwerke » , in : « Bruckner-Vorträge. Bruckner-Tagung Wien 1999 Bericht » , Vienna (2000) , pages 35-46 ; and : A. Crawford Howie. « Bruckner and secular music » , in : John Williamson. « The Cambridge Companion to Music » , Cambridge (2004) , pages 64-76.

**(57)** The order of the 1st 4 settings of this « Corpus Christi » hymn, according to the autograph parts in Saint-Florian and in Bruckner's 1888 revision, is : No. 1 in B-flat major ; No. 2 in A-flat major ; No. 3 in E-flat major ; and No. 4 in C major. When Johann Groß of Innsbruck published the pieces, in 1893, the order was changed to : E-flat ; C ; B-flat ; A-flat, and no organ part was provided. The 5th setting was also published by Groß, in 1893. On the autograph parts, there are some dates of performances at Saint-Florian, namely : 20 January ; 7 April ; 4 August 1853 ; and 19 January 1854. The 5 pieces are discussed in : Göllicherich-Auer II/1, pages 52-58, « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/1, page 184, and « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/2, pages 35-41 and 139-145. There are modern editions of the original versions in : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/1, pages 41-51, and of the revised versions in : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/1, pages 150-157.

**(58)** This setting of the « Tantum ergo » is discussed in : Göllicherich-Auer II/1, page 212f. , and : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/2, page 55f. The music is printed in : Göllicherich-Auer II/2, pages 255-258, and « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/1, pages 68-74.

**(59)** These 2 short funeral pieces are discussed in : Göllicherich-Auer II/1, page 131f. , and : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/2, pages 47-50 ; the music is printed in : Göllicherich-Auer II/2, pages 141-144, and : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/1, page 56f.

**(60)** They are discussed in : Göllicherich-Auer II/1, page 63 ; and : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/2, page 42ff. The 1st piece is printed in : Göllicherich-Auer II/2, page 83 ; both pieces are printed in : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/1, page 52f. , with the missing bass part of the 2nd provided by Hans Bauernfeind.

(61) The « Libera me » is discussed in : Göllicherich-Auer II/1, page 153ff. , and : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/2, pages 51-55. It was published for the 1st time by Universal-Edition (U.E. 4976) , in 1922. There is a modern edition in : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/1, pages 58-67.

(62) The 1st detailed discussion of the work can be found in : Göllicherich-Auer II/1, pages 68-92. The autograph full-score (Mus.Hs.2125 in the « Österreichische Nationalbibliothek ») was completed on 14 March 1849. Various later annotations in the manuscript indicate that Bruckner revised the work during the summer of 1892. In its revised version, it was dedicated to Franz Bayer, director of the parish church choir in Steyr who performed it there, on 2 December 1895. The « Requiem » was 1st published by Benno Filser Verlag, Augsburg, in 1930. See Leopold Nowak's comments regarding the layout of the score in the foreword to : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XIV, Vienna (1966) .

(63) The « Magnificat » is discussed in : Göllicherich-Auer II/1, pages 100-103, and by Paul Hawkshaw in the foreword to his edition of the full-score, « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XX/3, Vienna (1996) . There is also a short score of the work in : Göllicherich-Auer II/2, pages 99-110. The Saint-Florian abbey library contains an unsigned and undated set of parts, some written by Bruckner himself, some by an unknown copyist. The dedication date is : 15 August 1852.

(64) Josef Preindl (1756-1823) was associate music director at Saint-Stephen's, Vienna, from the early 1790's until his death.

(65) « In jener letzten der Nächte » is a Maundy-Thursday setting. It is discussed in : Göllicherich-Auer II/1, page 94, and : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/2, pages 44-47 ; the piece is printed in : Göllicherich-Auer II/2, page 97f. , and : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/1, page 54f. The autograph of « Dir, Herr, dir will ich mich ergeben » contains corrections made by Josef Anton Pfeiffer, the organist of Seitenstetten abbey who provided Bruckner with a testimonial, in 1848 ; see earlier and footnote No. 14. The piece is discussed in : Göllicherich-Auer II/1, page 110, « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/1, page 184, and « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/2, page 31f. ; it is printed in : Göllicherich-Auer II/2, page 114f. , and « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/1, page 37.

(66) « Anton Bruckner. Bausteine zu seiner Lebensgeschichte » , page 96.

(67) See earlier and footnote No. 54.

(68) Bruckner's setting of this Psalm remained unknown until 1921 when it was « discovered » in Saint-Florian by Franz Müller. Its 1st « modern » performance took place at the abbey, on 11 October 1921, marking the 25th anniversary of Bruckner's death. Bruckner used the German translation by Joseph Franz von Allioli in the 3rd edition of his « The Scriptures according to the Old and New Testaments » , Landshut (1838) ; there is a copy in the Saint-Florian library. For further discussion, see : Göllicherich-Auer II/1, page 106ff. , Paul Hawkshaw's foreword to his edition of the work, in : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XX/2, Vienna (1997) ; and Hermann Jung. « Zu den

Psalmvertonungen Bruckners » , in : « Bruckner Vorträge 2006 Bericht : Anton Bruckner. Die geistliche Musik » , Vienna (2007) , pages 65-77. There is a fac-simile of the original autograph in : Göllicher-Auer II/2, pages 119-130.

(69) See earlier and footnote No. 21 for details of Bruckner's letter to Ignaz Aßmayr. The 1st performance of this Psalm was a private one, in the music room of the abbey, probably in July 1852. August Göllicher conducted the 1st public performance of the work in Linz, in April 1906. The autograph score is in Saint-Florian, and the dedication copy sent to Aßmayr, which was not found until 1921, is privately owned. For further discussion, see : Göllicher-Auer II/1, pages 136-142, and Paul Hawkshaw's foreword to his edition of the score, « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XX/1, Vienna (1997) ; there is a fac-simile of the autograph in : Göllicher-Auer II/2, pages 152-177. See, also : Paul Hawkshaw. « Bruckners Psalmen » , in : « Bruckner-Vorträge, Bruckner-Tagung Wien 1999 Bericht » , Vienna (2000) , pages 7-19, for further information about Bruckner's psalm settings.

(70) From the foreword to Leopold Nowak's edition of the full-score, « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XV, Vienna (1975) . According to Bruckner's own insertion, at the end of the dedication score for Friedrich Mayr, the work was completed on 8 August 1854, « at midnight » . The parts for the 1st performance were copied, between 24 August and 4 September, by Franz Schimatschek from Linz whom Bruckner used frequently, in later years, to copy scores and parts. For further discussion, see : Göllicher-Auer II/1, pages 155-177, Nowak's foreword and the « Revisionsbericht » of « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XV, Vienna (1977) , in which Robert Haas' earlier revision report of the Mass in the old Complete Edition (Vienna, 1930) is updated, corrected and amplified by Nowak. There is a fac-simile of the original dedication score in : Göllicher-Auer II/2, pages 189-228.

(71) The « Kyrie » in G minor is discussed in : Göllicher-Auer II/1, page 63 ; « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/1, page 186 ; and : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/2, page 163. There is a fac-simile of the original manuscript in : Göllicher-Auer II/2, page 84f. , and a realization in : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/1, page 172. The « Kyrie » in E-flat major is discussed in : Göllicher-Auer II/1, page 63f. ; « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/1, page 186 ; and : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/2, pages 164-167. There is a fac-simile of the original manuscript in : Göllicher-Auer II/2, pages 86-93, and a realization in : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXI/1, pages 173-178.

(72) Bruckner probably intended to dedicate both « Mild wie Bäche » and « Wie des Bächleins Silberquelle » to Michaël Arneth who was no doubt the « Vater » (Father) mentioned in the text of the former. The text of the latter is the same as that of « Ständchen » (WAB 84) , for male-voice quartet. The author of the poems is unknown but was possibly Ernst von Marinelli. The autograph sketch material is in Saint-Florian and the « Stadtmuseum » , Wels. « Mild wie Bäche » and « Wie des Bächleins Silberquelle » are discussed in : Göllicher-Auer II/1, pages 46f. and 51, and by Angela Pachovsky in her edition of the « Lieder für Gesang und Klavier » , in : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXIII/1, Vienna (1997) , foreword and « Revisionsbericht » . There are fac-similes of the sketches of both pieces in : Göllicher-Auer II/2, pages 59f. and 65f. , and transcriptions of the music in : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXIII/1, page 30ff. « Frühlingslied » , written for Aloisia Bogner (1836-1892) , is a setting of a poem by Heinrich Heine. The autograph fair copy can be found in the library of the « Oberösterreichisches Landesmuseum » , Linz. For further information, see : Göllicher-Auer II/1, page 41ff. (including a fac-simile of the original manuscript) ;

and : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXIII/1, foreword and « Revisionsbericht » , page 33 ; the music is printed in : Göllerich-Auer II/2, page 44ff. ; and : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XXIII/1, page 1f.

(73) These 2 pieces are discussed in : Göllerich-Auer II/1, pages 39-42 ; and by Walburga Litschauer, in : « Anton Bruckner. Werke für Klavier zu zwei Händen » , in : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XII/2, Vienna (1988 / 2000) , foreword and « Revisionsbericht » , page 36f. , and her article entitled : « Bruckner und das romantische Klavierstück » , in : « Bruckner-Symposion Linz 1987 » , Linz (1989) , pages 105-110. They are printed in : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XII/2, pages 1-11. See, also : Klaus Petermayr. « “ Dirndl merk dir den Bam ”. Zur Verwendung eines Volksliedes in Bruckners “ Steiermärker ” » , in : « Bruckner Jahrbuch 2001-2005 » , Vienna (2006) , pages 293-296, for a discussion of the Styrian folk-song which was probably the inspiration for Bruckner's piece, as well as Petermayr. « Ländliche Gebrauchsmusik in Oberösterreich zur Zeit des jungen Bruckner » , in : « Bruckner-Tagung 2005 Bericht » , Linz (2008) , pages 69-75, for an account of the popular vocal and instrumental music that Bruckner would have encountered during his early years.

(74) See earlier and footnote No. 9. There is a fac-simile of the autograph of the « Quadrille » (WAB 121) in : Göllerich-Auer II/2, pages 24-42. There are 2 sources of the piece (an incomplete Bruckner autograph and a copy with autograph entries) in the music archives of Kremsmünster abbey. The autograph of the « Drei kleine Stücke » (WAB 124) written for the Marböck children can be found in the « Österreichische Nationalbibliothek » ; there is a fac-simile of this autograph in : Göllerich-Auer II/2, pages 178-183. Further information can be found in : « Werke für Klavier zu vier Händen » , edited by Walburga Litschauer, in : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XII/3, Vienna (1994) , foreword and « Revisionsbericht » , page 25ff. See, also : Frida Reingrüber. « “ Randbemerkungen ” zu Anton Bruckners Klavierstücken für vier Händen » , in : « Bruckner Jahrbuch 1987-1988 » , Linz (1990) , page 79f. , for additional background information about the « Drei kleine Vortragsstücke » . The music of the « Quadrille » and the « Drei kleine Stücke » is printed in : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XII/3, pages 4-7 and 8-23.

(75) The « Vorspiel und Fuge » is dated : 15 January 1847, at the beginning and the end of the autograph which is located in Seitenstetten abbey. A note in the upper-margin of the 1st page (« N.B. Versuchen verschiedener Contrapunkte ») indicates that Bruckner was experimenting with different contrapuntal techniques, for instance : stretto and organ point which appear towards the end of the fugue. The work is discussed in : Göllerich-Auer II/1, page 60ff. (including the fac-simile of a page from the original manuscript) , and in the foreword to : « Werke für Orgel » , edited by Erwin Horn, in : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XII/6, Vienna (1999) , vi and xii ; the music is printed in : Göllerich-Auer II/2, pages 78-82 ; « Vorspiel und Fuge in C-moll für Orgel von Anton Bruckner » , edited by Franz Philipp, Augsburg (1929) ; and : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XII/6, pages 5-8. The precise dates of the « Nachspiel » and « Andante » are not known. The fair copy of both is on a single sheet of manuscript, unsigned and undated. A comment in the margin (not in Bruckner's hand-writing) indicates that they were given to (dedicated to ?) Ignaz P. Traumihler. He was appointed choir Master at Saint-Florian, in 1852, but, stylistically, the 2 pieces belong to the beginning of the Saint-Florian years. They were 1st published by Anton Böhm Verlag, Augsburg (1927) . See : « Anton Bruckner Sämtliche Werke » (ABSW) XII/6, v-vi and xi-xii, for Erwin Horn's comments ; and pages 1-4, for the music. See, also : Erwin Horn. « Zwischen Interpretation und Improvisation. Anton Bruckner als Organist » , in : « BSL 1995 » , Linz (1997) , pages 111-139 ; idem. : « Die Orgelstücke Bruckners » , in : «

Bruckner-Vorträge. Bruckner-Tagung Wien 1999 » , Vienna (2000) , pages 21-34, which also includes fac-similes of these and other organ pieces.